



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



UNIVERSITEITSBIBLIOT



9100 000184551

Digitized by Google



REVUE
GERMANIQUE.

TOME SEIZIÈME.



**PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIÈRE.**



REVUE GERMANIQUE

FRANÇAISE & ÉTRANGÈRE.

TOME SEIZIÈME.

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE

41, RUE DE TRÉVISE

—
1861

ÉTUDES

SUR

L'ÉCONOMIE RURALE

DE L'ALLEMAGNE.

DEUXIÈME ARTICLE.¹

II.

LE WURTEMBERG.

Le Danube traverse le Wurtemberg. Mais la vallée qu'il arrose, ou du moins qu'il draine, suivant l'expression plus juste des Anglais, n'est pas très-large. Sur sa rive droite s'étend une plaine ondulée qui se relève insensiblement, et bientôt, à une distance de sept à huit lieues, se rabaisse pour envoyer ses eaux au lac de Constance. Cette plaine s'appelle la Haute-Souabe (Oberschwaben). Elle a été réunie au Wurtemberg en 1810. Elle forme la partie la moins peuplée et la moins fertile du royaume. Ce sont des collines sablonneuses sur lesquelles des cultures chétives alternent avec des forêts de pins, et de larges vallons où des eaux paresseuses coulent lentement au milieu de prés tourbeux. Les voyageurs qui arrivent de la Suisse ne peuvent pas se figurer que ce triste pays est l'image de l'état dans lequel se trouvaient autrefois les riches cantons de Saint-Gall, de Zurich, d'Argovie et de Berne, qu'ils ont admirés de l'autre côté du lac de Constance. Ils revoient en effet la même formation géologique de la mollasse, avec

¹ Voir la livraison du 28 février 1861.

ses sables et ses grès, ses graviers et ses poudingues, entrecoupés par des bandes d'argiles imperméables qui produisent des multitudes de sources sur les coteaux et des eaux stagnantes dans les fonds. Mais, en Suisse, l'art laborieux de nombreuses générations a enfermé toutes ces sources dans des tuyaux de bois, pour les faire servir à l'alimentation et à l'irrigation, ou dans des coulisses de pierre, les drains de l'ancien temps, pour les emmener dans les ruisseaux et les rivières. Une culture intelligente a accumulé les engrais dans le sol, et un tapis uniforme de prés excellents, avec quelques champs de céréales et de plantes sarclées, couvre les défauts originels. L'économiste a de la peine à comprendre la somme énorme de travail enfoui sous ces paysages gracieux. Mais le géologue peut l'aider à faire la part de la nature et celle de l'homme. Pourquoi cette différence entre les deux pays? C'est que la Souabe a manqué pendant longtemps des deux éléments qui encouragent le travail en lui donnant la sécurité : la paix et la liberté. Ruinée d'abord par les spoliations des tyranneaux du moyen âge, elle fut ravagée ensuite par les guerres civiles du seizième et du dix-septième siècle. Elle commença à se relever sous le gouvernement paternel de l'empereur Joseph II. Depuis qu'elle appartient au Wurtemberg, elle a fait de rapides progrès. Cependant elle n'a pas encore pu réparer tout ce qui avait été ou négligé ou détruit.

À l'angle sud-est de cette région, les collines grandissent et prennent, avec la hauteur, les caractères agricoles des Alpes. Sur l'Allgau, les céréales interviennent rarement dans la culture; on ne rompt les pâturages que tous les cinq ou six ans, pour les renouveler et les fumer. Plus haut encore, sur l'Addelegg, qui est à 1,100 mètres au-dessus du niveau de la mer, les pâturages sont permanents.

L'élevage du bétail, dans la Haute-Souabe, est une contrefaçon de l'élevage suisse, à peu près comme la librairie belge est ou fut une contrefaçon de la librairie française. Les bestiaux que l'on y produit sont un mélange des races brunes de la Suisse avec les races du Tyrol qui leur ressemblent. Les marchands qui les achètent ne se font pas scrupule de les revendre comme suisses. Mais, avec les mauvais fourrages que donnent leurs prés humides, les éleveurs ont beaucoup de peine à maintenir les qualités que ces races ont apportées de leurs Alpes natales. Ils rafraîchissent le sang en rachetant souvent des taureaux de souche pure; ils cherchent à corriger l'acidité des herbes par des additions de farineux, quelquefois par de la magnésie et de la rhubarbe. Malgré ces précautions, dès la seconde génération, l'abâtardissement apparaît : la taille diminue, la peau est plus grossière, la

sécrétion du lait moins abondante. Tant il est vrai que pour faire une race perfectionnée, la première condition est de perfectionner sa nourriture! La stabilité dans les qualités des animaux ne peut s'acquérir que par l'amélioration des fourrages, et cette dernière demande à être précédée par celle des terres. Il faut drainer les unes, irriguer, marnier les autres, les fumer toutes. Pour cela, il faut des hommes et des capitaux. Or, la population est rare et les capitaux n'ont encore eu qu'une quarantaine d'années pour se former. Dépenser six ou sept cents francs par hectare n'est pas peu de chose sur une telle étendue. Les progrès réalisés pendant ces quarante années sont déjà très-remarquables, surtout dans les districts de l'Ouest, où la culture du colza s'étend de plus en plus avec celle des céréales et l'élevage des bêtes à cornes. Au bord du lac de Constance, la vigne a accumulé plus de travailleurs, et ses bénéfices annuels ont permis de prélever du capital pour mettre en meilleur état les terres voisines. La portion la plus arriérée est l'Est. Le chemin de fer y passe et facilitera son amélioration. On peut, en la contemplant, se faire une idée de l'aspect des campagnes de la Bavière centrale. Pourtant il y a une différence capitale entre la Souabe bavaroise et la Souabe wurtembergeoise. Dans la première, les maisons sont réunies en villages; dans la deuxième, elles sont dispersées, comme nous l'avons fait remarquer, depuis la fin du siècle dernier. Les propriétés sont grandes. La plupart sont constituées en majorats, majorats de paysans, car les propriétaires travaillent à la tête de leurs domestiques. C'est ainsi la partie la plus pauvre du Wurtemberg qui a les plus riches paysans. Les jours de marché on les voit se rendre à la ville en grand costume, tricorne, gilet écarlate et culottes de peau, conduisant un magnifique attelage de quatre chevaux qui font résonner les plaques d'argent de leurs harnais. Leurs vastes fermes, à grands toits et à poutres peintes en rouge, s'aperçoivent de loin en loin sur les collines. Ils y vivent grassement, mais leurs champs sont maigres. Il y a bien, au milieu des bois et des tourbières, quelques huttes habitées par les bûcherons et les ouvriers qui extraient la tourbe. En général, la population est très-clairsemée. Si le nord du Wurtemberg a trop d'habitants, le sud n'en a pas assez. Les domestiques ne s'engagent qu'avec de gros salaires, et il faut les nourrir d'une manière très-dispendieuse pour les retenir. Les ouvriers viennent, à l'époque des moissons, des montagnes qui n'ont pas de céréales à récolter ou qui les récoltent plus tard. Ils se réunissent dans les petites villes et se mettent à l'enchère sur la place du marché, devant les paysans qui sont venus pour louer leurs bras.

Le reste de l'année la ferme marche avec un faible personnel. Les travaux sont organisés de manière qu'il suffise. Ainsi, au lieu de battre les céréales au fléau, on les dépique, comme dans le midi de la France, en faisant trotter des chevaux sur les gerbes, disposées en couches circulaires. Peu à peu on remplace cette vieille méthode par les machines à battre. Les machines à faucher et à faner seront très-utiles à ce pays. Pour le moment on ne s'en sert pas encore. Les ouvriers de la montagne arrivent avec leurs faux. Pour sécher les foin des prés humides, on a des chevalets de bois sur lesquels on étend l'herbe coupée. Cette méthode se répand dans les autres parties de l'Allemagne, et s'emploie surtout pour les légumineuses, qui se dessèchent ainsi sans perdre leurs feuilles délicates par le choc des fourches. Les herbes grossières des marécages s'emploient comme litière.

Presque tous les produits de la Haute-Souabe s'en vont en Suisse. En face de Friedrichshafen, le port wurtembergeois du lac de Constance, se trouve Rorschach, marché qui achète les grains et le bétail allemands. Les tisserands des cantons de Saint-Gall et de Zurich ont besoin de pain. La Suisse élève peu de moutons, et, malgré les immenses pâturages de ses Alpes, elle importe plus de bêtes à cornes qu'elle n'en exporte. Elle vend à l'Allemagne des reproducteurs, et elle lui rachète leurs produits plus ou moins dégénérés, parce qu'elle y trouve de la viande à bon marché.

Autrefois Ulm était une ville florissante; un proverbe disait : *Ulmer Geld geht durch die ganze Welt*, « l'argent d'Ulm va dans le monde entier; » et une partie de cet argent allait aussi aux cultures du voisinage. Ulm était alors une des places les plus importantes du commerce hanséatique, qui amenait les denrées coloniales débarquées à Venise, dans le nord de l'Europe. Mais la découverte du Cap de Bonne-Espérance a porté le courant des affaires d'un autre côté. Aujourd'hui Ulm n'a plus de remarquable que sa vieille cathédrale, les fortifications que l'on vient d'y construire, sa bière célèbre, ses pipes de bois d'aulne, ses asperges, son commerce d'escargots, et une oie originale qui s'est attachée au régiment de cavalerie de la garnison et monte la garde avec le factionnaire à la porte de la caserne. Le Danube commence à y devenir navigable. Il emporte du bois dans des bateaux grossièrement bâtis en planches brutes qui descendent son cours jusqu'en Autriche, et que l'on détruit pour vendre le contenant avec le contenu, quand ils sont arrivés à leur lieu de destination.

Les fourrages aigres de la Haute-Souabe ne conviennent pas aux

moutons; par contre, les chevaux de cette partie du Wurtemberg sont estimés à cause de leur sobriété et de leur rusticité.

Sur la rive gauche du Danube s'élève un plateau de calcaire oolithique, l'Alp wurtembergeoise. Son aspect et ses caractères agricoles présentent le type qu'on retrouve partout dans les couches supérieures de la formation jurassique, par exemple dans notre Jura français, dans le département de la Haute-Saône et dans les Alpes styriennes, près de Trieste. Quand ses couches ont été soulevées au-dessus des terrains avoisinants, les parois des plateaux et des vallées que leurs déchirements ont formées ressemblent, de loin, à des bastions qui surmontent des collines de verdure. Cela vient de ce que leurs parties supérieures, constamment dénudées par les érosions du gel, de l'air et des eaux, conservent la blancheur jaunâtre de leurs lits horizontaux, tandis que les fragments du roc accumulés à leur pied se sont couverts de végétation. Les masses de ces calcaires ne sont ni compactes ni homogènes. Les pluies sont rapidement absorbées par les fissures qui les traversent, et, délayant, puis entraînant les portions les plus faciles à dissoudre, elles agrandissent encore ces fissures et les transforment en grottes, dans lesquelles se produisent ces magnifiques décorations de stalactites que l'on va admirer à la lueur des flambeaux. Sur le haut des plateaux, les sources sont très-rares. Le sol est sec et pierreux; la charrue rencontre le roc à quelques pouces de profondeur. Sous les latitudes tempérées, il porte les meilleures vignes de la Bourgogne. Le hêtre et le sapin y deviennent superbes. Enrichi par les engrais, il aime à produire le seigle, l'avoine, la pomme de terre, le sainfoin et la luzerne. Quand il a été soulevé en montagnes et qu'il est baigné par l'humidité qui règne dans les régions supérieures de l'atmosphère, il offre aux moutons des pâturages très-substantiels, et plus haut encore, comme dans le Jura français et suisse, il donne des fourrages assez abondants pour nourrir des troupeaux de vaches. Mais si les eaux manquent aux hauteurs, elles abondent au fond des vallées qui les limitent ou les traversent. Accumulées dans des réservoirs invisibles, elles sortent en sources énormes qui, à peine arrivées au jour, ont assez de force et de régularité dans leur débit pour faire marcher des moulins. Les sources les plus célèbres ont ces terrains pour origine; par exemple, celle de Vacluse. Dans le Wurtemberg, une des plus belles est celle de la Blau, rivière qui se jette dans le Danube.

Sous le climat du sud de l'Allemagne, et avec une hauteur moyenne de 800 mètres, les plateaux de l'Alp sont le domaine des moutons qui passent l'été sur ses pâturages et des cultures céréales qui entourent

les villages dispersés dans ses vastes solitudes. A défaut de sources, les eaux de pluie sont recueillies dans des citernes ou dans des mares. Cela suffit aux hommes et aux animaux, qui ne s'éloignent pas des fermes. Mais les troupeaux de moutons vont pâturer au loin et on ne les ramène pas à la nuit; on les fait parquer. Les pauvres bêtes finissent par s'habituer à ne plus boire. Elles se contentent de l'eau de végétation que renferment les herbes, de la rosée et de la pluie qui les mouillent. Les incendies sont très-dangereux au milieu de ces agglomérations de maisons presque toutes couvertes de chaume. Il vaudrait mieux qu'elles fussent isolées, comme en France, dans le pays de Caux, où les sources sont également rares. Dans une de mes courses sur l'Alp, j'ai vu un de ses plus beaux villages détruit en quelques heures par l'incendie. Malheureusement le feu avait pris à l'extrémité du village d'où venait le vent, et les flammèches, portées d'une maison à l'autre, les allumèrent successivement. Les habitants étaient à la moisson; les secours n'arrivèrent que trop tard. Il n'y avait qu'une mauvaise pompe à incendie et de l'eau de fumier pour la remplir. Nous ne pûmes sauver que les maisons couvertes de tuiles. Il serait bon d'employer généralement ces toitures de tuile; mais elles sont plus chères que le chaume. L'argile pour les fabriquer manque sur les hauteurs; il faut aller les chercher dans les vallées.

Les champs sont jonchés de pierres. Si on les enlevait, les pluies et les vents en auraient bientôt mis d'autres à nu; elles repousseraient, disent les paysans. Comme il y a peu de concurrence pour l'achat de ces terres, elles sont à bas prix, et il est plus économique d'en cultiver une grande surface avec peu de travail, qu'une petite surface avec beaucoup de travail. Près des villages, on suit l'assolement triennal avec jachère nue. Plus loin, on laisse la jachère se couvrir d'herbe, quelquefois on l'aide en y semant de la fenasse et du sainfoin, et ce pâturage subsiste plus ou moins longtemps. C'est un assolement pastoral mixte, transition entre le système triennal qui se borne au voisinage des fermes et les pâturages permanents qui s'étendent sur tous les points les moins accessibles du territoire. L'Alp a de cette manière une abondance de pâturages, mais peu de prés qui valent la peine d'être fauchés. Elle peut nourrir plus de moutons en été qu'en hiver. Au contraire, le centre du Wurtemberg en hiverne plus qu'il n'en fait pâturer; la population y est nombreuse; elle peut employer ses bras et ses terres fertiles d'une manière plus profitable. Il s'est donc établi une espèce de transhumance des troupeaux analogue à celle qui a lieu dans les Alpes provençales et dans

les sierras de l'Espagne. Comme la propriété est assez divisée, que chaque cultivateur ne peut pas tenir un berger, et que, du reste, il ne serait guère prudent de confier le troupeau à un domestique qui l'emmènerait pendant plusieurs mois à dix ou quinze lieues de là, les bergers sont directement intéressés aux soins des moutons; ils forment leurs troupeaux soit en louant ceux des paysans à tant par tête pour l'été, et les leur rendant à la descente de la montagne, soit en les achetant pour leur compte, et devenant locataires de l'étable où il les hivernent, aussi bien que des pâturages. Le pâturage d'été sur l'Alp dure environ deux cent quinze jours. C'est ordinairement la commune qui le loue à un prix variable avec l'offre et la demande, en moyenne 2 fr. 15 c. (1 florin) par tête; elle dispose du parage, mais elle s'engage à payer au berger 15 c. par nuit pour la translation du parc, et à le nourrir. Elle revend le parage à l'enchère pour 1 fr. à 1 fr. 25 c. par nuit et par centaine de moutons, aux cultivateurs, qui prennent alors à leur charge la nourriture du berger. Pendant quarante jours en moyenne, au printemps et en automne, les bergers nourrissent leurs troupeaux sur d'autres pâturages situés dans le bas pays. Ces pâturages leur coûtent 45 c. par tête, mais ils restent propriétaires du parage, qu'ils revendent aux paysans voisins. Pour le gros de l'hiver, ils louent des étables. Les cultivateurs leur vendent du foin pour 1 fr. 50 c. à 2 fr. 15 c. le quintal, et leur livrent la paille en échange du fumier. D'après ces données que j'emprunte à M. Walz, directeur d'Hohenheim¹, les frais annuels pour un troupeau de deux cents têtes sont de 1,484 fr. Le produit, en comptant 6 fr. 45 c. de laine par tête et 2 fr. 15 c. pour le croît, est de 1,810 fr. Il reste donc 326 fr. pour le berger et les bénéfices qu'il peut faire par le commerce, en achetant et revendant ses bêtes.

Comme il faut varier les soins et la nourriture avec la manière dont le troupeau est composé, il y a quatre sortes de troupeaux : les troupeaux d'élevage, qui vendent les jeunes bêtes comme antenais et les mères hors de service; les troupeaux de croît, qui achètent les antenais et les gardent un à deux ans; les troupeaux mixtes, qui élèvent et font croître, et les troupeaux d'engraissement, qui se recrutent par les vieilles brebis et les moutons de trois ans que leur vendent les premiers, qui sont nourris dans les meilleurs pâturages et vont ensuite, en grande partie, alimenter les marchés étrangers en Suisse, en France et particulièrement à Poissy. Ainsi l'Alp est le principal instru-

¹ *Mittheilungen aus Hohenheim.*

ment de l'élevage de ces moutons qui vont jusqu'au centre de la France faire concurrence à nos champenois, beaucerons et berrichons. On s'explique comment ils peuvent soutenir cette concurrence, en voyant M. Walz porter à 2 fr. 15 c. seulement le prix de revient du croît annuel. C'est là ce qui faisait peur au maréchal Bugeaud, quand il disait, à la chambre des députés, qu'il aimerait mieux voir encore une fois les Cosaques sous les murs de Paris, que le bétail allemand entrant librement en France. L'illustre maréchal redoutait la concurrence, parce qu'il ne savait pas que ses éléments, les matières premières qui servent à élever, le sol, ses pâturages et ses fourrages, augmentent de prix dès qu'on ouvre un nouveau débouché à leurs produits. Comme ces robinets à boule flottante, les sources qui alimentent la concurrence se ferment d'elles-mêmes à mesure que le niveau de l'eau versée monte et fait monter la boule avec lui. L'épreuve est maintenant faite; les douaniers du pont de Kehl ne demandent plus qu'un franc par tête aux moutons qui veulent faire le voyage de Paris. Qu'est-il advenu? La viande de mouton a continué à devenir plus chère, comme si de rien n'était. Les éleveurs français n'ont pas perdu, ceux du Wurtemberg ont gagné au changement, mais ils n'ont guère augmenté leurs importations. Pour cela, il aurait fallu augmenter d'abord leur élevage, et, dès lors que la demande des pâturages pour l'été et du foin pour l'hiver s'est accrue, leur prix s'est également élevé. Le mouton est au Wurtemberg ce que le vin est à la France, la houille à l'Angleterre, le blé à la Russie. Les lois économiques ne varient pas, quel que soit l'objet auquel elles s'appliquent.

Les Wurtembergeois mangent moins de mouton que d'autres viandes. Ils ne l'aiment pas, peut-être parce qu'ils n'en gardent que le rebut et envoient le bon à l'étranger. C'est toujours dans les ports de mer qu'on mange le plus mauvais poisson.

Le point de départ des troupeaux de l'Alp a été l'ancien mouton du sud de l'Allemagne, race très-rustique, d'assez grande taille, à laine commune, machine bien appropriée à faire de la viande à bon marché sur ces plateaux sans abris et sans eaux. En 1786, le duc Charles de Wurtemberg fit venir d'Espagne des mérinos avec lesquels il forma, à Justingen, une bergerie destinée à améliorer la laine. En 1822, cette bergerie fut réunie à l'institut de Hohenheim. Elle a servi à créer des métis-mérinos qui forment aujourd'hui la grande majorité dans la population ovine de la contrée. Leur laine se vend 1 fr. 50 c. à 1 fr. 70 c. la livre. Poursuivre ce croisement plus loin et chercher à obtenir plus de finesse encore, en faisant prédominer le sang mérinos, ne pouvait

pas convenir. Avec le parage et les longs voyages sur des routes poussiéreuses, sous le soleil et la pluie, la laine n'aurait rien gagné; la taille, essentielle quand les droits d'entrée se payaient par tête, et l'aptitude à faire de la viande, qui le devient de jour en jour davantage, auraient diminué. Il serait plus rationnel de recourir à une infusion de sang anglais. On a essayé des dishleys, mais je crois que le southdown conviendrait mieux.

Nous avons vu comment cette transhumance des troupeaux s'allie aux systèmes de culture suivis dans le Wurtemberg. Dans le centre, à mesure que la population consomme et travaille plus, la propriété se divise davantage. Le mouton cède la place aux bêtes à cornes, aux bœufs de travail et d'engrais, aux vaches laitières. Sur l'Alp, la population augmente aussi, quoique moins rapidement. Elle est plus riche, parce qu'elle loue mieux ses pâturages et vend mieux ses propres moutons. Elle a donc plus de moyens pour améliorer ses terres. La jachère étant mieux fumée, elle peut l'utiliser; les céréales qui la suivent et les fourrages profitent également des engrais. Au lieu de laisser la nature créer les pâturages, on sème des graines fourragères. Dans les meilleurs endroits, on peut faucher, faire des provisions d'hiver; on construit des bergeries et des citernes; on achète des moutons. Il viendra un temps où l'Alp hivernera tous ses troupeaux elle-même. Mais il est encore éloigné. J'indique seulement le mouvement qui tend à se produire, pour montrer comment les circonstances économiques peuvent modifier la culture.

On trouve au pied de l'Alp des fermes de 5 à 20 hectares tout entières en prés, et exclusivement destinées à l'hivernage des moutons.

Autrefois les bergers du Wurtemberg formaient une corporation. Elle a été supprimée en 1828. Elle avait fondé une fête des bergers qui se célèbre encore tous les ans à Markgröning. Le marché le plus considérable pour la laine est celui de Kirchheim. Comme importance, il vient au quatrième rang en Allemagne, après ceux de Berlin, Breslau et Stettin.

Si l'Alp est aride et nue, les vallées qui découpent ses plateaux sont des nids de verdure. Elles ont des eaux et une terre fertile, mélange des débris calcaires tombés des hauteurs environnantes avec les marnes qui affleurent à leur base. Sur les bords, de vigoureuses futaies de hêtres; au fond, des prés et des vergers; partout de riches villages qui suivent une culture très-intensive dans les terres les plus voisines,

mais très-négligée dans celles qu'ils possèdent sur les plateaux. Une de ces vallées, celle que traverse le Danube, forme la principauté de Sigmaringen récemment acquise par la Prusse. L'Alp a environ huit lieues de large sur une longueur quatre à cinq fois aussi grande. Sa surface équivaut à la sixième partie du Wurtemberg. C'est la ligne de séparation entre le bassin du Danube et celui du Rhin. Ses couches calcaires sont inclinées vers le sud. Au nord, elles se terminent brusquement. Leurs pics calcaires et les cônes volcaniques qui les ont percées de loin en loin, offrirent des places très-fortes pour bâtir les châteaux du moyen âge. Ils portent des ruines pittoresques et intéressantes par les souvenirs historiques qu'elles rappellent. Quelques-unes sont assez bien conservées pour servir de bâtiments de ferme; les salles voûtées sont transformées en bergeries; le bèlement pacifique des moutons remplace le bruit des armes et le hennissement des coursiers. Le charmant petit château de Lichtenstein a été réparé dans le style du temps où il fut bâti. Le Hohenzollern, berceau de la famille régnante de Prusse, est encore debout. Le Hohenstauffen n'est plus qu'un mamelon vert. Sur la porte murée d'une chapelle, dernier vestige du manoir des empereurs d'Allemagne, on lit cette inscription : *Hic transibat Cæsar*. Aujourd'hui il ne passe plus que les chèvres qui broutent l'herbe et les voyageurs qui vont admirer la belle vue décrite par le poète Uhland :

« Et l'on voit au loin, sous la douce lumière du soleil, un pays fertile et verdoyant, des vallées sinueuses où brillent les torrents, des pâturages couverts de troupeaux, sur les montagnes des forêts giboyeuses. »

Ce beau pays, c'est le pays du Neckar, l'ancien duché de Wurtemberg, la troisième région agricole que nous allons décrire.

La Forêt-Noire, que l'on aperçoit à l'horizon, s'étend du sud vers le nord, tandis que le plateau de l'Alp, qui en est très-rapproché à Donaueschingen, s'écarte vers le nord-est; et dans l'angle ainsi formé, non loin des sources du Danube, se trouvent celles du Neckar.

Le Neckar suit d'abord la direction de l'Alp et passe à Tubingen, l'antique et célèbre université. Bientôt, se dirigeant vers le nord, il arrive à Heilbronn, la ville industrielle; à Cannstadt, dont les eaux minérales sont très-fréquentées, et qu'un beau parc réunit à la capitale du royaume; à Marbach, la patrie de Schiller; à Ludwigsburg; à Weinheim, dont les femmes, autorisées après une capitulation à emporter sur leur dos ce qu'elles avaient de plus précieux, se chargèrent de leurs maris. Après avoir baigné la tour où fut enfermé Götz de Berlichingen à Heilbronn, il reçoit deux rivières considérables, le Kocher

et la Jaxt, dont les bassins forment la région nord-est du Wurtemberg, et enfin, tournant à gauche, il sépare la Forêt-Noire de l'Odenwald, et débouche dans la plaine du Rhin, au pied du château d'Heidelberg. Dans la partie supérieure de son cours, il flotte des bois, arrose des prés, meut des usines; plus loin, il devient navigable et forme la voie commerciale qui avant l'établissement des chemins de fer portait au Rhin les produits de la Souabe. La vallée du Neckar reste longtemps étroite; elle s'élargit seulement au-dessous de Cannstadt. Elle est creusée au milieu d'une série de plateaux très-fertiles, et elle est le centre autour duquel circule la vie économique de la nombreuse population qui habite ces riches contrées. La plupart des villes importantes par leur industrie et leurs eaux minérales, le siège du gouvernement, les garnisons, les universités, sont établies sur ses bords ou dans les vallons qui s'y rattachent, et la plus grande partie des richesses que le pays a employées à s'embellir par les monuments, les établissements publics, les palais, les villas et les parcs, a été dépensée dans le voisinage de cette rivière, qui est pour le Wurtembergeois comme un symbole de sa patrie. Ces circonstances ont développé le travail agricole en lui fournissant des débouchés et des moyens d'action. Le climat était favorable. Aidé par l'art, il permit au raisin de mûrir. On a construit des vignes sur les parois de la vallée. Les grès des carrières voisines ont servi à faire les murs, et la terre, portée à dos d'homme, dans leurs intervalles, a formé des terrasses étagées qui ne laissent échapper aucun rayon de soleil. Comme toutes les alluvions des rivières rapides et tortueuses, le sol est tantôt du gravier, tantôt du sable, tantôt une terre franche, plus ou moins recouverts par les éboulements des plateaux qui bordent la vallée. A force d'irrigations, d'amendements, de fumures et de labours profonds, il est devenu partout excellent. Les vergers, les cultures maraîchères, les champs labourés à la pelle, le maïs, les légumes, rangés en ligne et nettoyés avec un soin minutieux, en font un grand jardin. Malheureusement ce grand jardin est découpé en une multitude de parcelles. Cette annexe de la vallée du Rhin en a la richesse, mais aussi la population exubérante. La somme de travail que la nature et les débouchés permettent de dépenser dans ces contrées a été atteinte, et quoique les débouchés lui ouvrent quelquefois de nouveaux emplois en élevant le prix des produits, ils se multiplient moins vite que les habitants. Il faut donc porter ailleurs le travail surabondant, et comme il est attaché au sol par les liens de la propriété, à la patrie par ceux de l'affection, il ne s'en sépare pas sans de douloureux déchirements.

C'est Cannstadt qui aurait dû être la capitale du Wurtemberg. Elle est sur le Neckar, à l'endroit où celui-ci devient navigable, tandis que Stuttgart est reléguée dans un vallon latéral où les chemins de fer ne peuvent arriver qu'à travers des tunnels et des rampes difficiles. Mais Stuttgart a grandi sans avoir conscience de ses destinées. Un des premiers comtes de Wurtemberg établit une jumenterie (*stutengarten*) pour employer des prés solitaires au milieu des bois. Maintenant on y trouve une capitale de 50,000 âmes. Les collines qui l'entourent comme un entonnoir sont garnies de vignes. Les habitants disent que dans les années de récolte abondante ils seraient noyés si on laissait couler tout le jus de ces raisins.

Dans le Wurtemberg, les limites de hauteur auxquelles s'élève la culture de la vigne varient d'environ 330 mètres pour une différence de 2 degrés de latitude. Ainsi l'on pourrait admettre que, toutes choses égales d'ailleurs, 165 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer équivalent à 1 degré de latitude dans l'influence qu'ils exercent sur la culture. Même dans ces limites, les Souabes n'ont pas de vignes sur les plateaux. Elles sont toutes sur les parois inclinées des vallées, qui, semblables à des réflecteurs, concentrent les rayons du soleil. Il est impossible d'obtenir autrement la somme de degrés de chaleur qui est nécessaire à l'élaboration complète des sucres : 7 degrés Réaumur en moyenne pendant 6 à 7 mois consécutifs. Dans ces situations encaissées, les gels nuisibles sont fréquents. D'après Schübler, les vignes du Wurtemberg ont souffert, de 1731 à 1830, 12 fois par le froid trop grand de l'hiver, 24 fois par les gelées tardives du printemps, 26 fois par un excès d'humidité. Dans le cours de ce même siècle, il y a eu 32 récoltes abondantes, 21 moyennes et 47 inférieures. Le produit brut le plus grand s'obtient sur les bords du lac de Constance, 45 hectolitres à l'hectare. En moyenne, pour l'ensemble de tous les vignobles, il ne dépasse pas la moitié de ce chiffre, c'est-à-dire 22 hectolitres. Le prix moyen du vin sous le pressoir est de 15 francs par hectolitre. Ainsi le produit brut serait de 330 francs. Les frais de culture atteignent à peu près le même chiffre. Il faut conclure de là que la culture de la vigne devrait être supprimée dans toutes les situations qui ne donnent pas, bon an mal an, au moins 30 hectolitres de vin de qualité moyenne. Il paraît qu'autrefois il y avait encore plus de vignes dans le Wurtemberg. Comme dans le nord de la France, comme dans le sud de l'Angleterre, elles ont été arrachées, quand les moyens de communication se sont perfectionnés et ont pu amener à meilleur marché les vins des contrées méridionales. L'établissement des chemins de fer hâtera cette

réforme, et elle deviendrait encore plus radicale, si le Zollverein laissait entrer librement les vins français. La limite supérieure à laquelle s'élève la culture de la vigne dans le sud du Wurtemberg est à 550 mètres au-dessus du niveau de la mer. La liberté commerciale la ferait sans doute descendre d'au moins 165 mètres, l'équivalent d'un degré de latitude. La protection force donc à remplacer par du travail toute la chaleur qui manque à ce degré de latitude.

Quelques-uns des vignobles du Wurtemberg payent les frais de culture par la qualité de leurs vins plus que par la quantité; ceux de Türkheim, entre Cannstadt et Heilbronn, en sont un exemple; d'autres par la quantité. Il faut chercher à augmenter leur nombre en employant des procédés de culture qui donnent plus avec le même travail. L'association vinicole du Wurtemberg poursuit ce but; elle cherche à répandre les bons cépages du Rheingau, à améliorer les méthodes de plantation et la taille, à perfectionner les pressoirs et la fabrication du vin. Tous les vignobles qui, malgré ces améliorations, ne peuvent pas rapporter autant que si leur terrain était employé autrement doivent être transformés. La saine économie parle ainsi, mais deux causes empêchent l'application rigoureuse de cette règle : 1° sur la même surface, les vignes occupent dix fois plus d'ouvriers que la moyenne des autres productions agricoles du pays. Sous ce rapport, on pourrait souhaiter la conservation des vignes quand leur produit net n'est pas très-inférieur à celui que donnerait un autre emploi de leur sol. Il me semble juste de ne pas oublier complètement le produit brut et ce que notre viculteur français, M. le docteur Guyot, a appelé la faculté de colonisation de la vigne. Un pays sera toujours plus riche avec dix hectares de vignes qui donnent six cents francs net en faisant vivre deux familles, qu'avec dix hectares de culture à l'anglaise qui donnent le même produit net, mais ne font vivre que deux hommes. Nous ne devons pas sacrifier l'homme à l'argent et le producteur au produit. 2° La deuxième cause est en quelque sorte l'exagération de la première. Nous avons déjà vu ses effets dans le grand-duché de Bade. Les petits propriétaires achètent ou plantent de la vigne pour avoir du travail assuré. Ils sont en effet sûrs d'avoir de l'ouvrage, mais ils ne sont pas aussi certains d'en obtenir le salaire. Il suffit d'une gelée ou d'une grêle pour l'anéantir. De plus, il faut vendre le vin sous le pressoir. Le marchand fait la loi, parce qu'il sait que le vigneron a besoin d'argent et manque de cave pour loger sa récolte. Voilà comment la vigne subsiste, malgré la perte qui serait constatée si l'on estimait le prix des journées dépensées. Le vigneron

ne compte pas ces journées, et nous avons tout au plus le droit de les compter au prix courant du pays, car ce prix suppose que l'offre du travail n'en surpasse pas la demande. Il faut conserver les vignes ou émigrer; il n'y a pas de milieu. On lutte aussi longtemps que possible, et l'on ne part que chassé par une catastrophe. Il y a trop de population, trop de travail relativement aux moyens de l'employer. Certes, on pourrait empêcher ce trop-plein de s'établir, si on défendait le morcellement au-dessous d'une certaine limite; mais en fixant cette limite par une loi, on risquerait de chasser la population trop vite, et d'avoir alors plus de travail que de travailleurs. Si vous admettez la liberté de la propriété avec ses bienfaits, admettez-la aussi avec ses excès, ou du moins ne craignez pas ses excès. Les populations, en se familiarisant avec elle, en s'instruisant par l'expérience, apprendront à jouir des bienfaits en évitant les excès.

Dans les mauvaises années, les Wurtembergeois ajoutent du sucre au raisin avant de le faire fermenter; ils appellent cela franciser le vin (*gallisiren*). Ils font des vins mousseux, du champagne allemand. Il ne vaut pas celui d'Épernay. L'amour du sol qui l'a produit aide à le boire. Les membres d'une société dont je ne me rappelle pas la qualification, peut-être société pour la défense du soleil national, doivent, suivant les règlements, payer à leurs collègues dix bouteilles de champagne allemand chaque fois qu'ils commettent la félonie d'en boire un verre ou une bouteille de français. Je doute que Schiller eût voulu être membre de cette société. On prétend qu'il buvait du champagne pour mettre sa muse en belle humeur; mais il buvait du champagne français. Pourtant ses poésies sont bien allemandes!

Les plateaux au milieu desquels serpente la vallée du Neckar appartiennent à une série de formations géologiques intermédiaires entre les grès de la Forêt-Noire et les calcaires oolithiques de l'Alp. Si nous partons de ces derniers pour remonter vers le nord ou vers l'ouest, nous trouvons d'abord à leur base des marnes jaunâtres qui recueillent les eaux de la montagne et les amènent dans les vallées. Puis, sous ce Jura blanc, nous rencontrons le Jura brun des géologues allemands, dans lequel dominant des marnes et argiles brunes remarquables par les grains de fer qu'ils renferment. La métallurgie les exploite. Ces marnes constituent d'excellentes terres arables; la vigne, la luzerne et les céréales y prospèrent. Quand elles sont surmontées par les couches oolithiques qui leur versent leurs eaux, elles ont besoin de drainages partiels. Dans le Wurtemberg, elles occupent une étendue beaucoup moins grande que le Jura inférieur ou lias qui couvre tous les plateaux

les plus fertiles, et forme les riches districts du Schönbuch et des Filders. Les marnes liasiques sont bleuâtres. Elles alternent avec des bancs de grès et de calcaires excellents pour charger les routes, mais désagréables pour le cultivateur qui les découvre dans le sous-sol. Quand ces calcaires sont désagrégés et mélangés aux marnes, ils leur font du bien en les rendant plus chaudes, plus actives à élaborer les engrais. Le grès décomposé modifie également le sol. Il est peu nuisible s'il reste en faible proportion. Lorsqu'il domine, il produit, par ses grains de silex microscopiques et le ciment ferrugineux qui les liait, ces *terres battantes* (en allemand *Schleisboden*) que les pluies suivies de sec couvrent d'une croûte impénétrable à l'atmosphère qui doit aérer l'intérieur, au soleil qui doit le réchauffer et aux plantes germées qui essaient en vain de la percer. Néanmoins, les terres marneuses et argileuses sont les plus fréquentes. Depuis longtemps, les paysans y suivent l'assolement triennal, mais ils emploient la jachère, moitié en plantes sarclées, moitié en trèfle. Hohenheim et la plupart des grandes fermes y ont introduit les assolements alternes. Pour cela, il a fallu drainer les parties les plus humides. Le sol convient partout au trèfle, rarement à l'esparcette, assez souvent à la luzerne. Il est très-herbeux. C'est lui qui, sous le climat de la Normandie, porte les herbages savoureux d'Isigny. Dans le Wurtemberg, quoique entouré d'un air moins humide, il s'engazonne facilement et soutient ainsi l'assolement triennal par des prés qui couvrent à peu près un quart de la contrée. Autrefois, beaucoup de ces prés n'étaient que des pâturages à moutons. Ils ont été transformés en véritables prés sous l'influence des mêmes causes qui ont amené la suppression de la jachère nue et de la vaine pâture. Par le fumier et les composts, une culture plus intensive encore permet d'en obtenir deux coupes par an. Les eaux de source sont peu abondantes dans le lias. Elles suffisent pour alimenter les habitants et les animaux, mais non pour établir des irrigations d'une grande étendue. Ordinairement, les dépressions des plateaux ondulés sont en prés, qui reçoivent les eaux des champs supérieurs. La culture la plus appropriée à ces terrains dans les circonstances actuelles ne conserve que les bons prés à deux coupes, et laboure les autres pour les confondre dans les assolements alternes. En même temps, les moutons disparaissent, ou du moins on se borne à les hiverner. Les bêtes à cornes, tenues toute l'année dans les étables, les remplacent, donnent ainsi plus de fumier et satisfont, par la viande et le lait qu'elles fournissent, aux besoins des villes voisines. En réduisant de moitié ses prés et ne les laissant subsister que dans les situa-

tions les plus favorables, en remplaçant, sur le reste de ses 275 hectares, l'assolement triennal par les assolements alternes, Hohenheim a augmenté sa production annuelle de 250,000 kilogrammes de fourrages, ce qui équivaut à la nourriture de 40 têtes de gros bétail, de 350 hectolitres d'épeautre et de 500 hectolitres de colza. Mais une telle transformation demande l'emploi d'une plus grande somme de travail et en même temps un emploi du travail total plus judicieux. Les paysans sont lents à la mettre en pratique. Quand il s'agit de débours, ils ne cèdent qu'à une évidence de longues années. Ceux qui ont de l'argent ne veulent pas et ne savent pas; ceux qui n'en ont pas ne peuvent pas. Les dîmes et servitudes ont contribué à retarder le progrès; l'enchevêtrement des terres y oppose un obstacle encore plus difficile à surmonter. Il est vrai que, sur les plateaux du lias, les propriétés sont moins morcelées que dans la vallée du Neckar.

La formation des marnes irisées (keuper) qui vient ensuite, se compose de grès, de marnes tantôt rouges, tantôt vertes, et de plâtre. Sur les bords du Neckar, les carrières de grès fournissent à Stuttgart les matériaux pour construire ses beaux édifices, et aux vigneron les pierres avec lesquelles ils bâtissent leurs terrasses. Les marnes constituent la base des vignobles les plus estimés; les murs des terrasses et les débris de pierres leur servent de drainage. Quelquefois ces marnes s'étendent en surfaces dont l'exposition n'est pas assez chaude pour la vigne; elles sont alors difficiles à labourer, mais productives. Au-dessous des marnes irisées se montre un grès noirci par des plantes fossiles, qui se transforme par sa décomposition en mauvaises terres battantes. Il est peu développé, et le cultivateur trouve une ample compensation à ses défauts dans les dépôts de calcaires coquilliers qui le suivent. Cette formation occupe une large bande qui côtoie le pied de la Forêt-Noire depuis le sud jusqu'au nord. Les calcaires sont employés comme pâturages dans les rares endroits où la couche arable qu'ils supportent n'est pas profonde. Le plus souvent on y rencontre une terre à céréales de première qualité, très-saine, très-substantielle, également disposée à produire de bons fourrages. Le Strohgau, le grenier à blé de Stuttgart, repose sur cette formation. Dans le Nord, on exploite des mines de sel gemme dont les dépôts sont entremêlés de plâtres utiles à l'agriculture.

L'assolement triennal perfectionné domine sur le calcaire coquillier comme sur le lias. Il a été facile d'y supprimer la jachère, parce que les sous-sols y sont rarement imperméables. La composition minérale des terres, leurs propriétés physiques, demandent peu de corrections.

Quel avantage pour une contrée quand elle n'a besoin ni de drainages, ni d'assainissement ! Ces dépôts de calcaires sont à la production économique du blé et de la viande ce que les houilles de l'Angleterre sont à ses usines métallurgiques et à ses manufactures. Ils permettent au cultivateur d'obtenir les mêmes produits avec moins de travail que dans les pays moins heureusement dotés. Si la population agricole consomme elle-même, elle augmente en nombre ; si elle les vend, elle s'enrichit. C'est une source de richesses qui subsiste dans les deux cas, plus ou moins divisée, suivant que les propriétés et les fermes sont plus ou moins morcelées. Il n'y a pour ainsi dire qu'à appliquer les trois règles fondamentales de la bonne agriculture : labourer profond, mettre beaucoup de fumier et faire alterner les céréales avec les plantes fourragères. Ce dernier précepte n'est pas mis en pratique ; après les céréales d'hiver viennent presque toujours celles de printemps, et les légumineuses que l'on y sème deviennent moins belles que si l'on avait suivi un ordre plus rationnel. La deuxième règle est mieux appliquée, grâce aux prés, au sainfoin et à la luzerne qui soutiennent l'assolement triennal. Sans leur secours, la vieille rotation de Charlemagne aurait pu amener les effets désastreux que l'assolement biennal a produit dans les campagnes de l'ancienne Rome, l'épuisement du sol.

Les agronomes allemands admettent que le foin, qui sert de nourriture au bétail, et la paille, qui est en partie mangée, en partie employée comme litière, donnent à peu près le double de leur poids de fumier. Ils ont cherché à déterminer, par des expériences nombreuses, combien les récoltes épuisantes exigent de fumier pour rétablir la fertilité initiale du sol, et combien les récoltes améliorantes, par exemple le trèfle, ou la jachère nue, peuvent en remplacer. D'après cela, ils ont dressé en kilogrammes de fumier le bilan des divers assolements. Pour trois hectares en assolement triennal avec jachère nue, ce bilan se solde par 9,000 kilogrammes de fumier de déficit. Il faut donc, pour éviter l'épuisement, avoir un supplément de 4,500 kilogrammes de foin, c'est-à-dire d'un à deux hectares de prés, de luzerne ou d'une surface plus grande encore de pâturages. Les moutons, nourris sur ces pâturages, porteront le fumier qu'ils produisent, sur la jachère où ils sont parqués pendant la nuit. C'est ce que nous trouvons sur l'Alp et ce qui existait autrefois dans la région du Neckar. Le compte d'un assolement triennal amélioré dont un tiers de la jachère est en trèfle et un autre tiers en betteraves ou pommes de terre, laisse un déficit moitié moins grand. Un hectare de pré suffira

donc pour maintenir la fertilité, et l'accroîtra même, s'il est bon. Telle est précisément la répartition des cultures dans cette région du Wurtemberg. Nous pouvons en conclure que la fertilité se soutient et tend même à suivre une progression ascendante. Comme nous l'avons déjà dit, il faut que cette progression amène aux assolements alternes dont Hohenheim a donné un si heureux exemple. On verra alors, comme dans les cantons les moins montagneux de la Suisse, le prix des prés diminuer et celui des terres s'accroître. Le Wurtemberg n'en est pas encore là. Cette transformation exige une propriété libre de toute entrave et un accroissement du capital d'exploitation d'au moins 100 francs par hectare, qui ne peut se réaliser que progressivement par les économies annuelles. Dans les communes les plus peuplées des bords du Neckar, l'assolement triennal a été remplacé par la culture libre qui ne s'astreint à aucune régularité dans l'ordre des récoltes. Elle représente l'emploi le plus intensif du sol arable, la transition entre l'agriculture et le jardinage; pourvu que cette intensité n'use pas et que les fumures restent proportionnées aux récoltes. Mais ordinairement, et en particulier dans le pays que nous étudions, cette culture libre coïncide avec le morcellement excessif des terres et la surabondance de la population, avec ce qu'on appelle en Allemagne la culture naine (*Zwergwirtschaft*). Les cultivateurs sont pauvres; ils ont peu de fourrages, partant peu d'engrais et beaucoup de bras. Par instinct et par nécessité, ils pratiquent la théorie de l'Anglais Jethro Tull: Remuez la terre, mais ne la fumez pas. L'épuisement du sol, malgré les labours à la pelle et les sarclages continus, prouve que cette théorie est fausse, et que plus les fumures sont abondantes, plus la culture est profitable. L'un n'empêche pas l'autre; au contraire, l'un aide l'autre.

A l'institut agronomique de Hohenheim, les assolements diffèrent avec la nature des terres et leur distance du centre d'exploitation. Il y en a trois. Sur la partie la plus voisine qui a des terres argilo-calcaires (lias et marnes irisées), la succession des récoltes est la suivante: 1° betteraves ou fèves, avec fumures; 2° orge ou blé de printemps; 3° trèfle; 4° épeautre; 5° fourrages verts; 6° colza fumé; 7° blé. Pour avoir assez de fumier, cet assolement ne peut pas se passer du secours des prés, d'une luzernière ou d'un autre assolement qui fait plus de fourrages qu'il n'en consomme. Le deuxième assolement, sur des terres semblables à celles du premier, mais plus éloignées de la ferme, n'en diffère que par une sole de plus, un mélange d'avoine et de vesces. Le troisième assolement est destiné à utiliser les terrains les

plus mauvais et les plus éloignés des bâtiments; par conséquent, on a cherché à y économiser le travail. Le voici : 1° colza fumé; 2° céréales d'hiver; 3° trèfle et graminées fauchées; 4° pâturage; 5° avoine; 6° fèves et pois avec fumure; 7° céréales d'hiver; 8° trèfles et graminées fauchées; 9° pâturage; 10° pâturage avant la préparation pour les semailles du colza. Les moutons emploient ces pâturages et vont parquer. 17 hectares de luzerne et 51 hectares de prés complètent cet ensemble de productions. 900 moutons, 64 vaches, 24 bœufs et 10 chevaux consomment les fourrages. Si l'on représente tous ces fourrages divers par leurs équivalents en foin ordinaire, calcul qu'il est facile de faire d'après les expériences des agriculteurs allemands et les tableaux dans lesquels ils les ont résumées, on trouve 825,000 kilogrammes de foin, outre 130,000 kilogrammes de paille qui sert pour la litière, ce qui permet de produire environ 2 millions de kilogrammes de fumier. On fume avec cela 32 hectares par an à la dose de 60,000 kilogrammes par hectare.

EUC. RISLER.

(*La suite prochainement.*)

LA PRINCESSE¹.

VII.

UNE LETTRE DE ROSALIE APRÈS UN SÉJOUR DE DEUX MOIS AU VILLAGE.

« Très-chère mère, puisses-tu vivre cent ans !

» Avant d'aller plus loin dans la lecture de cette lettre, fais-moi le plaisir de mander mon ancien maître, M. Julius Armsteiner. Qu'il se rende auprès de toi sans tarder.

» Il me semble le voir d'ici endossant sa redingote couleur chocolat, et à laquelle manquent toujours deux boutons. Je le vois aussi faire le nœud de sa cravate blanche, qui a l'air d'avoir été mise pour la première fois aux dernières fêtes de *Rosch Haschonnah* (nouvel an). Quand il sera venu, tu n'as qu'à lui dire ceci : « Monsieur Armsteiner, vous avez eu jadis une élève du nom de Rosa Ehrenfeld (je m'appelle maintenant Rosalie) ; je sais que vous vous êtes donné beaucoup de mal pour lui meubler quelque peu la tête ; mais vos peines ont été inutiles, et en vérité elle ne vous fait guère honneur. Depuis deux mois qu'elle est au village, elle a parfaitement oublié ce qu'elle avait appris ; et elle en sait moins long aujourd'hui que la dernière de vos élèves. Regardez voir un peu son grimoire, par exemple ; ne dirait-on pas des pattes de mouches ? Qu'est devenue cette belle écriture que vous lui aviez apprise et qui eût fait envie au calligraphe le plus habile ? » Mais, chère et bonne mère, il y a bien mieux que ça encore, et l'étonnement et le chagrin de M. Armsteiner vont redoubler : je ne sais même plus s'il existe encore de par le monde une certaine grammaire de J. B. Machat, où j'ai appris tant de belles leçons, sans avoir pu néanmoins me la bien mettre en tête. Tout cela s'est envolé ; ma mémoire n'en a pas même retenu une syllabe. Avec qui donc parlerais-je français ici ? Serait-ce par hasard

¹ Par M. Kompert. Voir la livraison du 30 juin 1861.

avec Rebb Feivel ou avec Iosef? J'ai oublié de même ma grammaire allemande; et peu m'importe aujourd'hui si j'emploie le parfait indéfini, ou le futur, comme le préférerait M. Armsteiner; mais c'est la règle des participes surtout, qu'il était si fier de bien savoir et que je n'ai jamais pu souffrir pour ma part, c'est la règle des participes qui m'a complètement échappé. J'engage celui qui l'aurait rencontrée en chemin, à vouloir bien la garder pour lui.

» Voilà, chère et bonne mère, où j'en suis venue. Ne va pas croire que j'en souffre; non, c'est qu'à la place de tout cela j'ai appris d'autres choses; demande voir une fois à mon nouveau maître Iosef s'il n'est pas content de moi. Mais, me diras-tu, peut-on savoir quelque chose si l'on ignore la grammaire française de J. B. Machat et la règle des participes de M. Armsteiner? Eh, mon Dieu! j'en ai la preuve tous les jours. Ainsi, par exemple, je vais aux champs avec Iosef. Soudain Iosef s'arrête pour me dire : « Mademoiselle Rose (je ne sais pas pourquoi il ne m'appelle pas Rosalie), savez-vous ce que ce champ-là produit? — Comment pourrais-je le savoir? M. Armsteiner ne me l'a pas appris. » Il se met alors à arracher une tige de blé qu'il m'explique être du blé de mars. Puis, s'arrêtant de nouveau sur tel autre champ : « Ceci, me dit-il, c'est du grain d'hiver. » D'autres fois, quand un oiseau vient à s'élancer subitement d'un sillon : « Rose, me dit-il encore, entendez-vous ce merle là-bas? voyez donc ce pic qui s'en va chercher sa pâture! » Quelquefois aussi nous courons les forêts. Quelle belle chose, ma mère, qu'une forêt! Iosef, lui, sait le nom de chaque arbre, de chaque arbrisseau. Il y a quelques jours, pendant une de ces excursions, je me mis à lui dire d'un air entendu : « Qu'il doit faire bon là-haut sur ce chêne! » Iosef alors se mit à rire, et quand je lui en demandai la raison : « C'est que ce chêne, Rose, me répondit-il, est un hêtre. » Je vais te faire une confidence, ma chère mère, mais à la condition que cela n'aille pas plus loin : je soupçonne fort M. Julius Armsteiner, qui pourtant est un savant homme, de ne pouvoir distinguer un chêne d'un hêtre. D'où le saurait-il? Depuis quarante ans qu'il est de ce monde, M. Julius Armsteiner n'a jamais eu le temps de contempler ni une fleur ni un champ de verdure; car enfin ce n'est pas aux champs qu'il pourrait s'aviser d'enseigner quelque chose; les oiseaux dans l'air se moqueraient de lui.

» En général, ma chère mère, les habitants du Ghetto ne se font pas d'idée de l'instruction du paysan; celui-ci en sait souvent bien long; et ces gens-là, cela est vraiment étonnant, n'oublient rien de ce qu'ils ont une fois appris. Chez Rebb Feivel, qui est un vieux paysan,

cela n'a rien de surprenant ; mais Iosef, qui pourtant a fait le métier de soldat pendant cinq années, sait encore, à l'heure qu'il est, appeler toutes les choses par leur véritable nom, qu'il s'agisse de fleurs, de plantes, d'oiseaux ou d'insectes rampant dans les champs ou dans les jardins. Il ne cesse de parler d'un de ses anciens sergents. Dans la dernière guerre de Hongrie, il a eu deux doigts emportés par un coup de fusil, Iosef, bien entendu, et non pas son sergent. Dieu sait où reposent ces deux doigts ! J'ai longtemps ignoré cet événement, et j'avoue qu'en m'apercevant qu'il lui manquait deux doigts, j'ai senti mon cœur saigner ; alors seulement il m'a raconté qu'il a été soldat et comment les choses se sont passées dans la bataille. « Cela a dû vous faire bien mal, Iosef, lui dis-je, et vous avez sans doute pleuré ? — Est-ce qu'un soldat pleure jamais ? me répondit-il. Après tout j'ai perdu ces deux doigts au service de mon empereur ; l'empereur qui a ordonné que mon père pût posséder terres et ferme, mérite bien que je lui fasse le sacrifice d'une couple de doigts. Il n'y a qu'une chose qui m'ait fait mal dans toute cette affaire. — Quoi donc ? lui demandai-je. — Lorsque je fus à l'hôpital, couché dans mon lit avec la fièvre, il me semblait toujours que j'avais encore mes deux doigts, et je croyais marcher alors derrière la charrue, la soulevant et la tournant selon la nature du terrain. Mais quand je me fus réveillé après, et que je m'aperçus de la perte des doigts, l'idée de rester peut-être estropié pour toute ma vie et de ne pouvoir plus jamais conduire de charrue, cette idée, je l'avoue, m'a fait presque pleurer. »

» Juge un peu, ma chère mère, quand il était étendu sur son lit de douleur, avec deux doigts de moins, il ne rêvait que de ses champs et de sa charrue !

» Du reste, il ne s'en ressent pas autrement, Dieu merci ! Ainsi Iosef, de cette main même où il lui manque deux doigts, n'en soulève pas moins bien un sac de blé pour le charger, et bien certainement un seul effort de ce genre entraînerait à l'instant même la mort de M. Julius Armsteiner. La blessure est depuis longtemps cicatrisée, et, autant que j'en puis juger, Iosef est fier de cette cicatrice.

» Ouf ! je vais, chère mère, terminer ici mon griffonnage ; car demain on doit faire pour la première fois la moisson dans les champs de Rebb Feivel ; ce sera une chaude journée, je l'attends depuis un mois avec une joyeuse impatience. A mon arrivée au village, les tiges vertes des blés me venaient jusqu'au genou ; aujourd'hui elles sont d'un jaune d'or, et leur hauteur est telle, que je pourrais aisément m'y cacher. Iosef dit que l'année sera bonne. Déjà Pavel, un des gar-

çons de la ferme, aiguisé la faux dans la cour. Autrefois un bruit pareil m'aurait agacé les nerfs et donné le frisson.... Aujourd'hui je l'écoute tranquillement, je le recherche même... sans pouvoir m'expliquer ce qui m'y attire de la sorte.

» Voici les grands travaux qui vont commencer chez nous. Pour avoir une idée des peines et des tourments de mes hôtes, il faut les voir à l'œuvre. Certes nos colporteurs, je ne le nie pas, se donnent bien du mal ; mais qu'est-ce que le plus gros ballot de vieil étain ou de peaux de lapins, en comparaison de ce qu'endure Iosef pendant une seule journée d'été ? Malgré cela il est fort et bien portant, et ses yeux bruns sont rayonnants de santé. Pourquoi donc pas un de nos colporteurs n'a-t-il la mine de mon Rebb Feivel ? Si tu ne m'arraches promptement d'ici, je t'en préviens, je finirai par devenir une complète paysanne. Je suis avec affection ta fille,

» ROSALIE, ci-devant ROSA EHRENFELD. »

» *Post-scriptum.* Dis-moi donc pourquoi tu ne m'as jamais parlé de ton amie Gitel ? En voilà une paysanne ! Nous en causerons, ma mère, quand je serai de nouveau près de toi. Autre chose encore : je fais maintenant, matin et soir, ma prière dans le gros Rituel de Gitel ; elle l'a voulu ainsi, et je lui obéis en tout. Je regrette qu'il ne soit pas accompagné d'une traduction allemande ; mais Gitel prétend qu'elle y prie sans traduction depuis plus de quarante-cinq ans.

» LABITE. »

Quand Hannelé eut achevé la lecture de cette lettre, elle secoua la tête d'un air pensif. Depuis que Rosalie était au village elle avait écrit plus d'une fois déjà ; mais toutes ses précédentes lettres avaient été courtes, insignifiantes, ne faisant mention que d'un point, le point capital, à savoir que la santé de la jeune fille allait bien ; néanmoins ces mêmes lettres avaient bien autrement satisfait Hannelé que ne le faisait maintenant cet interminable griffonnage. Il y avait quelque chose dans cette épitre qui n'était pas tout à fait selon le goût de la riche Hannelé. Elle relut plusieurs fois la lettre, mais l'impression produite fut toujours la même.

Quittons maintenant le village et pour quelques instants seulement ; nous y reviendrons assez tôt pour pouvoir assister encore à la moisson que Rosalie attend avec tant de joie.

Hannelé était la propriétaire du plus beau magasin situé sous les arcades qui bordaient la grande place. Elle y trônait comme une reine; les chalands y affluaient d'eux-mêmes, et elle n'avait par conséquent nullement besoin de les guetter ni de les attirer moyennant quelques paroles flatteuses. Quiconque faisait un achat chez Hannelé Ehrenfeld, devait, selon ses propres paroles, s'en trouver honoré, et aussi aurait-elle depuis longtemps renoncé *aux affaires*, n'eût été précisément le désir de ne pas priver les gens de cet honneur.

C'était peu de temps avant la moisson; or, on sait qu'à pareille époque les boutiques sont peu fréquentées; la raison en est toute simple: les meilleurs chalands, c'est-à-dire les paysans, font défaut à ce moment de l'année; et alors les *boutiquiers* s'ennuient passablement. Hannelé avait donc emporté de chez elle la lettre de sa fille, pour la lire encore une fois à tête reposée, et à l'ombre, sous la voûte de son magasin; c'est là aussi qu'elle comptait rédiger sa réponse.

Une sorte de mauvaise honte l'empêcha de faire part à ses voisins du contenu de la missive; elle contenait, en effet, trop de choses offensantes; il fallait que rien n'arrivât aux oreilles de M. Julius Armsteiner. Ce qui navrait surtout Hannelé, c'étaient les plaisanteries de sa fille au sujet des habitants du Ghetto, qu'elle appelait des ignorants, tandis qu'elle leur préférait des paysans, ses hôtes. Le front de la riche boutiquière perlait pendant qu'elle lisait tout cela; ce n'était point chez elle l'effet de la chaleur d'une journée d'été, mais celui de la peur de voir transpirer quelque chose de cette confidence; ce qui n'aurait pas manqué de compromettre la réputation de la jeune fille. Elle ne voyait plus quel avantage pouvait avoir désormais pour Rosalie le séjour de la campagne; elle voyait déjà sa fille transformée en une espèce de sauvage méconnaissable; et cette image se dressait menaçante devant Hannelé. Elle avait envoyé son enfant au village pour y recouvrer la santé.... Et voilà maintenant que Rosalie se vantait d'avoir oublié sa grammaire et son *français*, dont les leçons avaient coûté si cher.

En ce moment, une de nos anciennes connaissances du Ghetto, le docteur Emmanuel Prager¹, vint à traverser fort à propos la place du marché. Hannelé crut que c'était le ciel qui le lui envoyait; elle avait l'habitude de ne rien cacher au docteur. Elle lui fit donc signe, et le docteur vint la trouver aussitôt.

« Prenez tout de suite connaissance de cette lettre, docteur, lui dit-

¹ Ce personnage joue un rôle important dans un autre ouvrage de M. Kompert. Voir, dans notre traduction des *Juifs de Bohême* (collection Michel Lévy), les deux Nouvelles intitulées *le Colporteur* et *Trenderl*.

elle avec une grande animation aussitôt qu'il eut franchi le seuil du magasin. Cette lettre, en vérité, me désespère.

— Quelque débiteur insolvable ? fit le docteur d'un ton quelque peu goguenard.

— Est-ce à vous que j'en ferais part, en ce cas ? répondit Hannelé avec humeur. Cette lettre est de Rose. »

Le front du docteur se plissa, et son visage si souriant tout à l'heure revêtit une expression de profonde réflexion.

Il prit la lettre et lut. Pendant ce temps, la riche Hannelé tenait ses yeux invariablement fixés sur lui, observant jusqu'au plus léger mouvement de sa tête. Le docteur parut lire la lettre de Rose avec la plus sérieuse attention ; il relisait même certains passages ; mais, malgré cela, pas un muscle ne bougea sur son visage. Hannelé devint de plus en plus inquiète. Eh quoi ! une si longue lettre ne faisait pas la moindre impression ? Le docteur venait enfin d'en achever la lecture, et un gracieux sourire vint s'épanouir sur sa bouche pleine de finesse, au moment où il rendit la lettre à Hannelé.

« Eh bien, docteur, qu'en pensez-vous ? dit Hannelé en le regardant avec des yeux inquiets. N'est-ce pas extraordinaire ?

— Tout à fait, répondit brièvement le docteur.

— Comment entendez-vous cela, docteur ? s'écria Hannelé tout inquiète et en lui saisissant le bras.

— En ce sens que je n'avais pas osé espérer qu'elle guérirait en si peu de temps.

— Est-ce vraiment là votre pensée ? fit Hannelé avec un sourire d'incrédulité.

— Elle guérira, madame Ehrenfeld, » répondit-il de sa voix grave et mâle.

Ces consolantes paroles du docteur firent naître un joyeux sourire sur les lèvres de la mère de Rosalie ; mais ce sourire s'évanouit bientôt, car il ne put tenir contre l'assaut de tout un essaim de réflexions qui venait d'éclore dans le cœur d'Hannelé à mesure qu'elle avait lu et relu la lettre de sa fille.

« Dieu du ciel ! s'écria-t-elle en jetant un regard plein de reconnaissance sur le docteur, quel ne serait pas mon bonheur si ma Rose pouvait revenir guérie ! Mais le ton de sa lettre me peine infiniment, et je crains vraiment qu'un séjour trop prolongé au village ne lui fasse grand tort.

— Faire du tort ! exclama le docteur ; comment voulez-vous que ce séjour lui fasse du tort, puisqu'il lui rend la santé ?

— Vous ne comprenez pas, docteur; je veux dire qu'elle pourrait oublier au village son français que M. Julius Armsteiner a pris tant de peine à lui enseigner; elle pourrait y oublier aussi sa.... Comment appelez-vous donc cette chose qui doit être si difficile à apprendre?

— La règle des participes, » acheva le docteur.

Hannelé essaya encore une fois de prononcer ce mot si difficile pour elle, mais elle en fut pour sa peine. Elle jeta alors sur le docteur un regard plein de tristesse.

« Ainsi donc toutes ces belles études seront perdues. Toute cette belle éducation dont j'étais si fière et qui faisait ma consolation dans mon malheur, je dois consentir tout simplement à la voir s'en aller en lambeaux, au village, et sans m'y opposer autrement?

— Vous ne devez vous y opposer en rien, répondit le docteur; et il attacha sur la riche boutiquière son regard sérieux qui la fascinait. Voudriez-vous, par hasard, que votre fille vous revînt plus malade encore qu'elle ne l'était avant son départ? Elle entre maintenant en convalescence; gardez-vous bien de la contrarier en quoi que ce soit.

— Que le ciel m'en préserve! répondit Hannelé profondément effrayée. Je ne ferai jamais rien qui puisse être contraire au bonheur de mon enfant. Qu'à cela ne tienne! Qu'elle reste à la campagne pendant une année entière, pour n'en revenir que complètement rétablie.

— Et si, par hasard, la convalescence devait durer toute une vie d'homme? » demanda le docteur en portant sur elle son oeil scrutateur.

Il était évident qu'Hannelé n'avait pas compris le sens de ces paroles. Elle garda le silence.

Là-dessus le docteur salua et se disposa à sortir. Mais Hannelé l'arrêta : « Autre chose encore! dit-elle; j'ai tant de choses sur le cœur, que je ne sais vraiment par où commencer.

— Qu'est-ce donc encore, madame? dit le docteur; je vous écoute.

— Dans sa lettre elle parle à chaque ligne d'un certain Josef.... Josef par ci, Josef par là. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Rien, madame; cela aussi fait partie de sa convalescence, répliqua le docteur avec un sourire.

— Je ne vous comprends pas.

— Un jour vous comprendrez, fit-il d'un air significatif. Ici là, laissez votre fille se rétablir. Elle est entre bonnes mains. »

Il salua de nouveau et sortit. L'avait-elle compris? L'âme loyale de l'intelligent docteur renfermait désormais le secret d'une jeune fille que celle-ci peut-être ignorait encore. Mais pour lui, la lettre lui avait révélé ce secret du premier coup, et avec les plus amples détails.

VIII.

LES TROIS POIS.

Nous voici de retour au village plus tôt que nous ne l'avions pensé.

La maison de Rebb Feivel le paysan était en proie à une animation extraordinaire. On était au temps de la moisson. L'année avait tenu plus qu'elle n'avait promis; on pouvait l'appeler une année bénie. Il entraînait dans la maison chariot sur chariot y apportant les dons dorés des champs. La moisson était un spectacle tout à fait nouveau pour Rosalie; car c'est à peine si une voiture ordinaire pouvait entrer dans la rue étroite du Ghetto, où elle était née et où elle avait été élevée; à plus forte raison encore une voiture chargée de gerbes entassées les unes sur les autres n'y avait-elle jamais pénétré.

Chaque fois donc qu'une de ces voitures venait à franchir la porte cochère, Rosalie s'élançait hors de la maison; les garçons de ferme étaient alors avec leurs bras vigoureux les gerbes à terre, et les voitures aussitôt après reprenaient leur chemin vers les champs; la jeune fille suivait tous ces mouvements de ses yeux brillants qui trahissaient autre chose encore que la simple curiosité.

Quiconque eût comparé en ce moment cette jeune fille debout là devant nous avec celle qui s'était naguère précipitée du siège, trop dur pour elle, du *carrosse* de Rebb Feivel, celui-là, assurément, aurait eu de la peine à croire que ce fût la même personne. Elle avait repris des forces à vue d'œil; ses joues brillaient du vif éclat de la santé. Ajoutez à cela que la jeune fille avait grandi, et du premier coup d'œil il était facile de juger qu'un changement complet avait dû s'opérer dans tout son être. Elle sentait en elle comme un souffle de liberté inconnue jusqu'alors; en un mot, elle avait elle-même conscience de son développement.

Ce changement, qui se manifestait de jour en jour davantage, n'avait pas échappé aux habitants de la ferme. Il excita l'admiration des valets et des servantes, et surtout celle du vieux paysan. Au grand étonnement de tout le monde, cet homme, d'ordinaire si indifférent, paraissait maintenant comme en proie au démon de la loquacité chaque fois qu'il venait à parler de la jeune étrangère. Il suivait les pas de Rosalie comme aurait fait un amoureux, et sa large et bonne face rayonnait de satisfaction quand il la voyait d'un pas agile traverser la cour, le soir, ou entrer, le matin, dans la chambre avec ses grands yeux clairs.

A cette heure, il avait d'ordinaire encore les saints phylactères sur la tête et sur les bras; malgré cela, et bien qu'il lui fût défendu d'interrompre sa prière par toute parole profane, il ne put jamais réprimer cette exclamation : « Sois-moi la bienvenue, petite princesse ! »

Du reste, Rosalie ne s'offensait plus le moins du monde de ce surnom, comme elle avait fait à son entrée dans cette maison; au contraire, chaque fois qu'elle s'entendait appeler de la sorte, elle se confirmait dans l'idée qu'elle n'était pas seulement tolérée à la ferme, mais qu'elle y était réellement la bienvenue. Parfois cependant le paysan eut des doutes, et il se demandait s'il avait bien le droit d'agir ainsi, et si ce n'était pas blesser la jeune fille que de l'appeler de ce nom. Un jour, Rosalie se tenait au milieu de la cour, occupée à donner à manger à tout un monde de jeunes poules et d'oies. Le paysan, après l'avoir longtemps regardée faire, s'approcha tout à coup et à grands pas; aussitôt les timides volatiles, qui n'étaient que médiocrement familiarisés avec lui, s'enfuirent les uns d'un côté, les autres d'un autre.

« Au nom du ciel ! s'écria Rosalie, que faites-vous là, Rebb Feivel ?

— Je venais tout simplement, ma chère Rosalie, répondit celui-ci d'une voix singulièrement émue; je venais tout simplement te dire comment il se fait que je ne t'ai jamais donné d'autre nom que celui de « petite princesse ».

— Mais je ne vois pas de mal à cela, » répondit Rosalie, qui ne put s'empêcher de sourire, bien qu'on l'eût dérangée dans une de ses plus chères occupations. Là-dessus, elle se mit à rappeler les poules. Celles-ci s'empressèrent les unes après les autres de se ranger de nouveau autour d'elle.

« Tu as beau faire, reprit le vieux paysan, tu as beau te livrer à n'importe quelle occupation, tu seras toujours une princesse.

— Est-ce ma faute, si je suis maladroite, et si la dernière des servantes en sait plus long que moi ? répondit Rosalie sur un ton presque triste.

— Mais tu ne m'as pas compris, petite folle que tu es; c'est précisément parce que tu sais t'y prendre si bien en toutes choses, comme si tu avais passé ta vie entière au village, que tu me fais l'effet d'une petite princesse.

— Croyez-vous ? dit Rosalie, et son embarras la fit rougir.

— Écoute, ma chère Rosalie, poursuivit le paysan, de nouveau en proie, et aujourd'hui plus que jamais, au démon de la loquacité. Quand j'étais enfant, ma grand'mère (qu'elle repose en paix !) me racontait souvent les samedis, entre chien et loup, à ce moment où il n'est pas

permis encore d'allumer de la lumière ¹, maintes histoires dont je me souviens aussi bien que si c'était d'hier. Parmi ces histoires, il s'en trouvait quelquefois de terribles, et qui faisaient dresser les cheveux sur la tête; c'était au point que mon père dut une fois me menacer de me fouetter avec une immense verge, parce que dans la même nuit la peur m'avait empêché de dormir. D'autres de ces histoires, au contraire, étaient charmantes et pleines de gaieté, si bien que rien qu'en y pensant, mon cœur se dilate encore aujourd'hui. Au nombre de ces dernières histoires se trouvait celle de la « Princesse aux trois pois ».

Ce n'est qu'à partir de ce moment que Rosalie devint vraiment attentive; elle cessa de donner à manger à ses sujets emplumés, et attacha sur le vieux paysan ses grands yeux où brillait la curiosité.

« Or, continua Feivel, la petite précieuse en question n'avait jamais voulu entendre parler mariage. On avait beau la prier, on avait beau la menacer, rien n'y faisait. Alors son père, qui était roi, se dit comme ça : « Attends, je vais te trouver ton affaire; puisque tant est que tu » dédaignes les plus beaux princes, je ferai si bien que tu épouseras » un peu moins que cela, c'est-à-dire tout simplement un paysan; ça » m'est égal. » Sur cela il la renvoya de son palais, et elle partit. Elle s'était ensanglanté les pieds à force de marcher, car elle n'y était guère habituée. A la tombée de la nuit, elle s'arrêta, mourante de fatigue, devant une maison située au milieu d'une immense forêt. « Ouvrez-moi, cria-t-elle, ouvrez-moi, car je suis une princesse! — Ah! tu es une princesse, lui répondit une femme tout en lui ouvrant la porte; c'est bien, je saurai bientôt à quoi m'en tenir à ce sujet. » Sur cela, cette femme se mit à entasser l'un sur l'autre tous les lits de la maison pour en faire un seul lit qui touchait jusqu'au plafond; mais elle avait eu soin de placer tout d'abord, au fond du lit, trois pois; puis elle lui dit : « Maintenant, va te reposer. » Le lendemain, de très-bonne heure, elle entra dans la chambre, et voilà que la princesse était assise sur son séant et pleurait amèrement. « Pourquoi pleures-tu ainsi? lui demanda la femme, qui était, du reste, elle-même une reine. — Comment ne pleurerais-je pas? répondit la princesse; toute la nuit durant j'étais couchée sur des pierres, et tout mon corps n'est qu'une plaie. » Juge un peu, elle avait pris les trois petits pois pour des pierres! Là-dessus, la femme lui dit : « Tu ne m'as pas trompée, je vois bien maintenant que tu es une véritable princesse. »

Rosalie partit d'un bruyant éclat de rire.

¹ La loi de Moïse défend de toucher au feu le samedi.

(Note du traducteur.)

« Et moi aussi je suis une princesse de ce genre, n'est-ce pas, Rebb Feivel ? s'écria-t-elle avec gaieté.

— Tu l'as été du moins, répondit Feivel sur un ton à moitié sérieux. Ne t'es-tu pas précipitée hors de ma voiture pour courir à pied, parce que tu t'imaginais qu'on t'avait placée sur un sac de pommes de terre ? Mais je te le jure encore aujourd'hui, ma chère Rosalie, tu étais assise sur un siège rempli du meilleur crin de cheval, absolument comme feu M. le curé, l'ancien propriétaire de la voiture, et lequel, soit dit en passant, s'entendait en matière de bons sièges.

— Et à présent, dit Rosalie, je ne suis donc plus une princesse ?

— Attends, je n'en ai pas encore fini avec mon histoire, dit le vieux paysan en souriant malignement. Crois-tu donc que notre princesse en fut quitte à si bon marché ? Il avait été convenu entre le roi et la femme qui accueillit la princesse qu'on lui ferait garder les oies, nourrir les poules, traire les vaches ; qu'on lui ferait rapporter des charges d'herbes fraîchement fauchées ; qu'on l'obligerait à tricoter, à faire la cuisine, en un mot, à remplir les fonctions de la dernière des servantes. Aussi, qu'arriva-t-il ? La belle princesse qui avait couché sur les trois pois devint une superbe paysanne. »

A ces derniers mots, la jeune fille s'était soudain détournée ; aussi Rebb Feivel ne put-il voir la rougeur dont son joli visage venait de se couvrir en ce moment.

« La princesse, continua le vieux paysan, devint amoureuse du fils de la vieille femme ; il était berger et gardait les moutons, comme la princesse gardait les oies. Or, ma chère Rosalie, je te le demande, qu'arrive-t-il quand un jeune homme et une jeune fille se trouvent constamment ensemble ? Elle qui avait refusé les plus beaux princes en vint à aimer un simple fils de paysan, qu'elle préférerait à tous les autres. Ce n'est que dans la suite qu'on a su que lui aussi était un prince, et c'est ainsi que la princesse finit par se marier. »

Au moment où Feivel venait de prononcer ces dernières paroles, Iosef apparut sous la porte cochère, Iosef, le beau jeune homme à la taille élancée et aux yeux bruns pleins d'intelligence. Au même instant, Rosalie jeta aux poules tout le reste des grains d'orge qu'elle avait tenus dans son tablier, et s'enfuit en toute hâte dans la maison.

« Lui as-tu dit quelque chose qui aura pu l'offenser, père ? demanda Iosef, dont le visage se couvrit d'une rougeur foncée comme celle de la colère qu'on cherche à réprimer.

— Moi ? répondit Feivel en riant ; je me suis tout simplement borné à lui raconter l'histoire de la princesse aux trois pois, et comme quoi

cette princesse se trouva heureuse à la fin des fins de trouver un paysan pour mari.

— Tu lui as raconté cela, père ? s'écria Iosef en s'approchant de très-près du paysan pour n'être pas entendu. Et comment veux-tu, après cela, qu'elle ne prenne pas ses cliques et ses claques ? »

En ce moment la figure du paysan revêtit une singulière expression de finesse et d'intelligence ; ses traits rayonnaient, et on les eût dits illuminés par un feu intérieur. Rarement Iosef lui-même avait surpris chez son père une semblable expression de physionomie ; car le vieux paysan était passablement cuirassé à l'endroit des émotions.

« Crois-tu donc, mon cher garçon, dit-il en appuyant sur chaque mot et en clignant en même temps de l'œil gauche, crois-tu donc que ton sergent a eu à lui seul le monopole de l'esprit, et que tout le reste de l'univers est composé d'imbéciles ? Écoute bien ceci, mon cher garçon : ton père, Rebb Feivel le paysan, n'est pas si bête qu'il en a l'air. Qu'on essaye voir de lui en faire accroire ! »

Sur cela, il détala en riant aux éclats, tandis que notre soldat demeura là comme cloué, suivant son père du regard. Il se glissa ensuite dans le jardin, bien qu'il eût affaire dans la maison.

Le voici, ce courageux jeune homme, debout devant le même cerisier sous lequel, il y a quelques semaines, il donna lecture à sa mère de la lettre que vous savez. D'où vient que son visage est défait et qu'il regarde d'un air rêveur ces touffes de gazon ? A quoi pense-t-il donc ? Il se dit peut-être qu'à l'époque où il a lu à sa mère la missive de la riche Hannelé, cet arbre-là était dans toute sa floraison, et qu'à présent on n'y trouverait plus de quoi satisfaire la faim d'un moineau. Fallait-il que fleurs et fruits disparussent si vite ! Était-ce là le sujet des réflexions du fils de nos paysans ? Peut-être oui, peut-être non. Soudain un oiseau se mit à chanter sur la cime de l'arbre. Il arrive souvent que telle ou telle voix de la nature extérieure vient révéler et trahir certains sentiments jusque-là mystérieusement cachés, et qui, en ce même moment, se mettent à chanter et à résonner dans notre âme. Iosef paraissait éprouver quelque chose de ce genre. Il écoutait le chant de l'oiseau comme s'il l'eût entendu pour la première fois de sa vie. Il ne voyait pas l'oiseau, il est vrai ; il n'entendait que son ramage, qui sortait du milieu des feuilles, et ce ramage lui allait au cœur. Tout à coup le chant vint à cesser ; l'oiseau s'envola avec un bruit léger et alla percher sur un arbre voisin. Iosef pouvait maintenant le voir parfaitement ; il attendit que la petite bête recommençât son chant. Mais l'oiseau semblait prendre plaisir à tromper l'attente

d'Iosef; il ne chanta plus, et à la fin, il prit son essor, s'élançant bien au delà de la haie du jardin.

Iosef suivit le fuyard avec un regard plein de tristesse. Mais tout à coup il semblait que quelqu'un fût venu rappeler à lui-même ce jeune homme aux traits si singulièrement bouleversés; et l'on vit sortir comme du fond de son âme et se dessiner sur son visage, en quelque sorte, la résolution d'en finir avec cette faiblesse d'un instant, et à ce manque d'énergie de tout à l'heure venait de succéder la plus inébranlable détermination. Sans tarder davantage, et comme pour réparer cet instant d'oisiveté perdu à des rêveries, il quitta le jardin.

Il se trouvait dans la cour tout un monceau de troncs d'arbres destinés à la toiture d'une grange qu'on allait bâtir. Iosef avait-il bien conscience de son action quand, saisissant des deux mains et soulevant ensuite une de ces souches, il la lança bien au loin dans la cour? Que signifiait ce tour de force? Sa mère Gitel, qui se trouvait en ce moment dans la cuisine, l'avait aperçu à travers la fenêtre qui donnait sur la cour. Cet acte de folie apparente de son fils ne lui avait pas échappé.

« Qu'est-ce que cela veut dire, Iosef? as-tu perdu la raison? »

Il regarda autour de lui. Son visage était couvert d'une rougeur foncée. Était-ce l'effet du tour de force, ou celui de l'agitation de son âme?

« Je voulais seulement voir, ma mère, si j'avais encore un peu de force, » répondit-il, et d'un coup de pied vigoureux il fit rouler la souche à sa place première.

On dit ordinairement que les yeux d'une mère sont capables de lire dans l'âme de son enfant et de s'y reconnaître, alors que tout autre œil n'y trouverait que mystères et ténèbres. Cette fois, cependant, l'axiome se trouva n'être pas vrai, pour ce qui concernait Gitel, du moins. C'est que, depuis l'arrivée de Rosalie, elle n'avait eu d'yeux que pour cette jeune fille; je parle des yeux du corps comme de ceux de l'âme; elle avait pour le moindre mouvement de cette jeune plante à elle confiée toute l'attention d'un jardinier. La joie que lui avait causée cette enfant adoptive, le bonheur qu'elle éprouvait à penser que Rosalie allait retrouver dans sa maison la santé du corps et celle de l'âme, tout cela lui avait fait négliger bien des choses concernant son propre fils: ainsi, elle ne s'était pas enquis du motif de sa tristesse, elle ne s'était pas demandé ce que signifiaient chez Iosef cet air morne et même cette aigreur qu'on n'avait pas jusqu'ici remarqués en lui.

La paysanne continuait à se tromper en pensant qu'Iosef était mécontent parce qu'on avait accueilli la jeune fille dans la maison. Gitel n'avait pas encore oublié la résistance qu'Iosef avait opposée à cette occasion, pas plus que les paroles plus que sévères que dans sa colère il avait fait entendre à sa propre mère. Ce n'est pas que Gitel ne fût complètement indifférente à tout ce que, sous ce rapport, Rebb Feivel ou son fils pouvaient penser de la fille d'Hannelé. Leur colère même, à ce sujet, ne la touchait que médiocrement. Les natures vigoureuses, comme celle de notre Gitel, ne se laissent entraver en rien quand il s'agit de l'objet de leur prédilection, et à cause de cela aussi, elles ne s'aperçoivent plus de rien de ce qui se passe à leurs côtés une fois qu'elles ont fait entrer un être chéri dans la sphère de leur activité. Il y a mieux; elles ne veulent plus s'apercevoir de rien. Gitel savait bien avec quel succès elle avait dirigé la vie de Rosalie, et que l'énergie dont elle avait fait preuve envers la jeune fille était cause en grande partie de la régénération de Rosalie. Ajoutez à cela que la paysanne n'avait pas eu le bonheur de posséder de fille; or, maintenant elle en avait une qu'elle tenait moitié du hasard, moitié de la fortune. Comment donc n'aurait-elle pas aimé avec tout l'égoïsme jaloux d'une mère cette enfant, œuvre, après tout, de sa volonté toute-puissante, et qu'elle avait vue renaitre à la vie au milieu des douleurs de l'inquiétude?

La lettre de Rosalie à sa mère a fait d'ailleurs mieux voir que tout ce que nous pourrions raconter à ce sujet, en remontant bien haut, quel souffle avait touché la jeune fille, quelle sérénité d'esprit s'était emparée d'elle. Gitel, mieux qu'un maître quelconque, aurait eu le droit d'être fière du succès de son système d'éducation; elle avait obtenu de son élève ce que les maîtres, en général, ne songent pas même à obtenir. Elle avait arraché Rosalie à l'oisive activité où la retenait M. Julius Armsteiner; elle l'avait soustraite à l'atmosphère malsaine de romans très-imparfaitement compris, pour l'initier aux soins du ménage; et, ce que la riche boutiquière avait négligé d'apprendre à sa fille, Gitel le lui apprit en réparant cette lacune dans l'intervalle de quelques semaines. Elle conduisit Rosalie dans la cuisine, lui révéla tous les détails intimes d'une métairie; elle ne lui laissa rien ignorer; et, comme d'autres se plaisent à parer les enfants de rubans et de coraux pour les faire briller et resplendir au loin, au retour d'un père chéri, de même Gitel orna la fille de son amie de toutes les connaissances nécessaires au ménage, pour la renvoyer un jour à sa mère, éduquée et guérie! Et il faut le dire, jamais soins donnés ne portèrent avec eux-mêmes une plus belle récompense.

« Bonté divine! s'écriait-elle souvent dans l'ardeur de sa reconnaissance envers Dieu, chaque fois qu'elle voyait la jeune fille gagner de plus en plus en santé, en activité et en intelligence; bonté divine! est-il possible qu'un simple livre ait amené tous ces précieux résultats! Si je ne le lui avais pas arraché, que serait-elle devenue? »

A de pareilles questions il n'y avait rien à répondre, bonne Gitel! Seulement si vous aviez pu lire la lettre de Rosalie à sa mère, vous auriez acquis la conviction que la moitié de la gloire, à propos du succès obtenu dans l'éducation de Rosalie, revenait de droit à un puissant auxiliaire sur lequel vous n'aviez pas compté.

Nous tromperions-nous, si nous appelions cet auxiliaire du nom d'Iosef?

IX.

A LA CASERNE!

Les récoltes étaient rentrées. Les estimations approximatives qu'on avait faites du rapport de l'année, pendant que les récoltes étaient encore sur pied, se trouvaient maintenant de beaucoup dépassées par les résultats; ces résultats étaient les blés nouveaux qu'on apprêtait pour le prochain marché hebdomadaire. Dans quelle branche de l'activité humaine les bénéfices réalisés sont-ils aussi purs que là où ils sortent directement des mains de la nature? Celle-ci ne se fait pas prier, et elle ne marchande pas, car elle est calme et sans passion. La maison de Rebb Feivel avait maintenant je ne sais quel air de silencieuse prospérité qui lui allait fort bien. Dieu venait de nouveau, pour une année entière, et sauf imprévu, de pourvoir la maison du paysan d'éléments de bonheur durables. Aussi bien la bénédiction du ciel se trouve-t-elle plutôt dans une grange bien remplie des fruits dorés des champs que dans des sacs d'argent entassés les uns sur les autres, ou dans des bahuts bien garnis. Quant à nous, nous trouvons plus d'agrément et d'harmonie dans le bruit régulier du fléau battant le grain sur l'aire, que dans celui de n'importe quel lingot d'or ou d'argent.

C'était un samedi, dans l'après-midi; on touchait à la fin de l'été. Gitel la paysanne et Iosef étaient assis devant la maison, sur un banc de bois; c'était le lieu de réunion habituel à la famille, en ce jour de repos absolu. Tandis que l'animation la plus active régnait tout autour dans le village, ils goûtaient les douceurs d'une oisiveté contemplative. Ils parlaient de choses et d'autres; soudain ils virent sortir du cabaret du village, situé tout près de la ferme, quelques jeunes gens;

ils étaient coiffés du bonnet de police et portaient des pantalons bleus ; c'étaient des militaires en congé. La plupart d'entre eux étaient des fils de paysans à qui on avait donné la permission d'aider leurs parents pour les travaux de la moisson, et ils allaient rejoindre de nouveau leurs régiments respectifs.

« Où peuvent-ils aller maintenant ? » demanda Gitel avec indifférence.

Pour toute réponse, Iosef se borna à ôter son propre bonnet de police, qu'il portait toujours depuis qu'il était en congé, et il se mit à l'agiter devant les camarades qui passaient ; ceux-ci remarquèrent le salut qui leur était fait, et ils y répondirent bruyamment.

« Qu'est-ce que cela veut dire, Iosef ? » s'écria la paysanne.

L'ex-caporal des armées impériales se mit à agiter plus fort encore son bonnet de police, et il ne cessa de saluer de la sorte que lorsque les soldats en congé eurent disparu au détour d'une rue. Ils avaient entonné un chant qui se perdait peu à peu, à mesure qu'ils s'éloignaient davantage ; alors seulement Iosef se retourna du côté de sa mère. Mais, à la grande frayeur de Gitel, les traits de Iosef se trouvaient tellement altérés qu'un œil encore moins exercé que celui de notre paysanne s'en serait aperçu. L'ancien soldat avait des larmes dans les yeux.

« Qu'as-tu, mon cher Iosef ? s'écria Gitel du ton le plus tendre de son cœur de mère ; que se passe-t-il en toi ?

— Rien, ma mère, répondit le soldat qui cherchait à se maîtriser ; rien, ajouta-t-il en enfonçant son bonnet sur sa tête avec une certaine violence ; et en même temps il se détourna de manière que sa mère ne pût le regarder que de côté.

— Eh bien, je ne te crois pas, Iosef ! dit Gitel en insistant encore davantage ; tu viens de mentir pour la première fois de ta vie, car on n'a pas ainsi des larmes dans les yeux pour rien.

— Eh bien, oui ! dit Iosef après une pause, et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme ; en voyant passer là mes anciens camarades, je me suis dit ceci : Ceux-là sont heureux ; que ne puis-je m'en aller avec eux !

— Iosef ! s'écria la paysanne ; et de sa main vigoureuse elle fit tourner l'ex-soldat de son côté, de manière à le placer face à face avec elle. Encore une fois, que se passe-t-il en toi ? Voyons, parleras-tu ?

— Je te l'ai dit, ma mère.

— Ainsi, tu voudrais retourner dans ta caserne ? s'écria la paysanne avec l'expression du plus profond étonnement.

— Et pourquoi pas, ma mère ? répliqua le soldat en tenant les yeux

baissés. Mon ancien sergent a bien fait trois congés; et je n'en ai fait qu'un. Celui-là mourra soldat. Il y a bien des gens qui ne quittent plus la veste impériale une fois qu'ils l'ont endossée. »

La paysanne chercha à trouver une expression à sa stupéfaction. Ce qu'elle venait d'apprendre était chose si effrayante pour elle, que nous ne nous étonnerons pas si cette femme, d'ordinaire si prompte à la parole, resta court tout à coup.

« Ainsi, tu préfères ton ancien sergent à ton père et à ta mère? s'écria-t-elle après une longue pause et d'une voix entrecoupée; et tu aimes mieux la caserne que notre maison bénie! Voilà ce que me réservait mon fils unique! »

Elle ne put continuer; sa voix ne rendait plus de sons.

« Je t'en prie, ma mère, ne va pas augmenter mon chagrin, répondit le soldat sans lever les yeux et en se passant la main sur la figure. Je n'ai pas dit autre chose, si ce n'est que j'enviais le sort de mes camarades.

— Plus souvent qu'on te reprendra avec deux doigts de moins à la main! fit Gitel; et sa voix et son geste dénotaient un singulier mélange de joie et d'inquiétude.

— On me prendra toujours pour le train, répondit le soldat.

— Iosef, il se passe quelque chose d'extraordinaire en toi, fit Gitel; seulement tu ne veux pas le dire à ta mère. Voyons! y a-t-il quelque chose qui te contrarie chez nous? aurais-tu le désir de prendre femme? Tu le sais bien, il y a ici de quoi te nourrir, toi et de plus une autre famille encore. Ainsi, ne te gêne pas; est-ce que tu crois donc que nous y trouverions à redire, si tu choisissais une jeune fille selon tes goûts?

— Je ne pense pas à cela, répondit brièvement le soldat.

— En ce cas, tu as quelque autre contrariété domestique, répliqua la paysanne. Bonté divine! mais qu'est-ce que cela pourrait donc être? N'es-tu pas l'homme le plus heureux de la terre? est-ce qu'on ne fait pas ici tes quatre volontés? Et tu crois que ces jeunes gens qui s'en retournent à leur caserne sont plus heureux que toi? »

Iosef ne répondit pas; son visage était couvert de rougeur.

« J'y suis, s'écria tout à coup Gitel après quelques instants de réflexion et entraînée par le mouvement de ses pensées : tu n'as pas voulu, dès le commencement, que je prisse dans notre maison la fille d'Hannelé Ehrenfeld, et ta colère à ce sujet dure toujours encore. Je ne te ferai aucune question à ce sujet; je te dis seulement ceci : Si le séjour de Rosalie à la ferme te contrarie, tu n'as qu'à le dire, et en

ce cas, j'écrirai à l'instant même à sa mère, qui s'empressera de la reprendre. Voyons! faut-il la renvoyer?

— C'est alors seulement que je m'engagerai pour de bon dans le train, » dit le soldat d'une voix à peine intelligible.

L'agitation où se trouvait la paysanne à la suite de cet entretien fut cause qu'elle n'entendit pas ces paroles, sur le sens desquelles il n'y avait pourtant pas à se méprendre.

« Tu ne dis cela que pour ne pas me faire de la peine, reprit Gitel, chez qui les inquiétudes de la mère avaient repris complètement le dessus; tu sais bien que cette jeune fille me tient au cœur et que je n'aime pas à m'en séparer; mais crois-en ta mère, si tu n'aimes pas que Rosalie prolonge son séjour chez nous, j'écrirai dès demain à Hannelé Ehrenfeld; elle ne m'en voudra pas, et j'aurai bien vite trouvé un prétexte quelconque; je ne peux pas laisser partir mon propre fils et garder une étrangère à sa place. »

Le soldat tenait ses yeux profondément attachés à terre; sa bouche, prête à la révolte, faisait des efforts pour ne pas laisser échapper un secret qui pourtant devait bientôt éclater.

« N'insiste pas davantage, ma mère, dit-il d'un air sombre; je ne puis pas te le dire. Il faut qu'un soldat sache endurer et se taire; et le meilleur serait, après tout, si je m'en allais avec mes camarades. »

En ce moment, la paysanne ressentit une de ces colères qu'on ne voit éclater que quand elles sortent du fond d'un cœur profondément blessé.

« Eh bien, va donc! s'écria-t-elle, et ses lèvres tremblaient d'émotion, va retourner auprès de ton sergent, puisqu'il te tient plus à cœur que ton père et ta mère; engage-toi dans la cavalerie ou dans le train, comme tu voudras; je ne te donnerai pas une larme à ton départ. Voilà une heure que je le prêche, et il reste muet comme un poisson! Te crois-tu donc encore soldat et en présence de ton sergent qui te défend de bouger? Je suis ta mère, Iosef, et par conséquent j'ai plus de droit sur toi que ton sergent, voilà. Et maintenant, si tu veux partir, je ne te retiens plus. »

Quelque extraordinaires que fussent ces reproches, ainsi que le ton sur lequel ils furent adressés, Iosef les supporta sans relever la tête. Il se détourna sans répliquer un seul mot, et se dirigea à pas lents vers la maison.

La paysanne demeura seule, en proie encore à la colère et réfléchissant à la singulière conduite de son fils. La colère bourdonna encore longtemps dans son âme, comme eût fait un essaim de guêpes irritées.

Quant à ses réflexions, elles changèrent bientôt de nature; elles s'adoucirent, et la sollicitude maternelle reprit peu à peu le dessus. Qu'est-ce qui pouvait avoir opéré en si peu de temps un tel changement dans son fils? Serait-ce la haine qu'il nourrissait contre la fille d'Hannelé Ehrenfeld? Mais en quoi donc l'avait-elle offensé? Il fallait pourtant qu'il en fût ainsi; et maintenant seulement elle se rappela que ce changement de Iosef remontait au jour même où Rosalie était entrée dans la maison. Dieu seul savait les motifs de la prévention de Iosef contre la jeune fille; mais pour le moment, il n'y avait pas à hésiter, ou il fallait consentir au nouvel enrôlement de Iosef, ou se résigner à voir la jeune fille abandonner la maison.

En faisant ces réflexions, Gitel pleurait à chaudes larmes. Quoi! elle devait éloigner d'elle un être pour lequel elle avait conçu une si vive affection! Rien qu'en y pensant, il lui semblait déjà voir disparaître de la maison, en même temps que Rosalie, je ne sais quelle étoile douce et bienfaisante qui ne laisserait après elle que tristesse et ténèbres. Maintenant seulement elle sentait qu'elle était véritablement la mère de cette enfant, et elle éprouvait ce qu'éprouve une mère qui est à la veille de voir sa fille la quitter pour un lointain pays. Mais pouvait-elle choisir? Il fallait que Rosalie sortît de la maison.

Elle resta longtemps absorbée dans ces réflexions, quand se présenta devant elle, et tout à fait à l'improviste, celle même qui avait porté une si rude atteinte à la tranquillité de cette maison; nous voulons dire Rosalie. Gitel, quelque temps auparavant, l'avait envoyée porter un morceau de pain blanc de sabbat à l'enfant malade d'une paysanne pour lui donner des forces. Gitel, en l'apercevant, ressentit une vive émotion. Puis, en sa qualité de femme de tête, telle que nous avons appris à la connaître, elle résolut de faire connaître à l'instant même sa détermination à Rosalie :

« Eh bien, ma chère Rosalie, cria-t-elle à la jeune fille encore éloignée de quelques pas du banc où était assise Gitel, qu'a dit l'enfant?

— Il s'en est bien régalé, répondit Rosalie, et d'un bond elle s'était rapprochée de la paysanne. Vous avez pleuré, chère Gitel, s'écria-t-elle aussitôt avec frayeur; que s'est-il donc passé?

— Qu'est-ce que cela peut te faire, mon enfant? dit la paysanne en séchant ses larmes. Que tu le saches ou que tu ne le saches pas, cela ne t'avancera en rien. Il se passe maintes choses dans chaque maison qui font le désespoir des mères; ta mère en aura fait l'expérience comme moi. Parlons plutôt d'autre chose. Quand écriras-tu à ta mère?

— Mais j'attends moi-même une lettre d'elle.

— Écris-lui tout de même, dit Gitel avec une certaine fermeté; quand une mère vous écrit, il faut lui répondre deux ou trois fois.

— Je ne vous comprends pas, chère Gitel, dit Rosalie en secouant la tête; tout à l'heure vous avez pleuré, et maintenant vous me dites d'écrire à ma mère; est-ce que par hasard vous ne seriez pas contente de moi?

— Je t'en supplie, Rosalie, fit la paysanne avec de nouvelles larmes dans les yeux, ménage-moi; j'ai le cœur assez gros comme cela. Car enfin, veux-tu à toute force que je te le dise? il faut écrire à ta mère.

— Et pourquoi? pourquoi?

— Je ne peux pas te le cacher plus longtemps; oui, il faut que tu le saches. Je doute que nous puissions rester ensemble plus longtemps. Mon fils Iosef veut de nouveau s'enrôler comme soldat... et toi, il faut que tu retournes auprès de ta mère.

— Il veut s'enrôler de nouveau? s'écria la jeune fille, plus effrayée que surprise.

— Que faire? dit la paysanne, dont le cœur se trouvait singulièrement soulagé par ce premier aveu; une fois qu'un jeune homme comme mon fils s'est mis une idée dans sa tête de fer, du diable si rien est capable de l'en faire sortir. Il se croit toujours encore à la caserne avec son sergent. Bref, il veut s'en aller de nouveau, s'en aller avec ses deux doigts de moins! Je crains très-fort, tel que je le connais, qu'il ne soit difficile de le faire renoncer à son idée, si tu ne me rends le signalé service... de t'en retourner chez toi.

— Je dois m'en retourner? dit Rosalie avec un calme apparent.

— Ma chère Rosalie, s'écria la paysanne succombant à la douleur, laisse-moi te parler, il faut que je te dise tout. Mon fils Iosef a conçu pour toi une haine dont je suis innocente. Dès le premier jour où il s'est agi de te prendre avec nous, il s'y est opposé. « A quoi bon, m'a-t-il dit, accueillir une princesse de ce genre? elle nous méprisera, elle qui n'a aucune idée de la vie du paysan. Lis sa lettre et celle de sa mère, et juges-en; ce sont des gens qui n'aiment pas avoir affaire aux vaches et aux pommes de terre. » Je ne l'ai point écouté, ma chère Rosalie, et j'en remercie Dieu, qui trône dans le septième ciel. Il est vrai de dire qu'en arrivant tu étais une vraie princesse; tu avais été gâtée de maintes manières; mais à partir du moment où je t'ai arraché ton livre, tu es devenue une tout autre personne. Tu sais te faire à tout, et l'on ne trouverait certainement pas dans toute la Bohême une seconde Rosalie. Non-seulement tu as changé ta propre nature, mais

encore tu m'as été utile dans la maison, comme une véritable fille de paysan. Je sais tout cela et j'ai vu tout cela; mon Iosef seul est aveugle à ton endroit. Tu auras beau faire, il croit toujours que tu nous méprises, parce que tu es la fille d'Hannelé Ehrenfeld, et nous, des paysans sans éducation; et comme il voit que tu me tiens au cœur, ainsi qu'à mon Feivel, — car cekui-là aussi a complètement changé à ton égard, — il s'entête de plus en plus et te déclare la guerre. A part cela, je dois le reconnaître, moi, sa mère, à part cela, cet enfant est sage, raisonnable et bon; il n'est ni buveur ni joueur, et il ne dépense pas un liard inutilement. Ce n'est que lorsqu'il s'agit de toi qu'il lui vient de mauvaises idées dans la tête, et c'est là que je ne le reconnais plus. Puis-je laisser mon unique fils tâter encore une fois du pain de munition et coucher sur les planches d'une caserne? dois-je permettre que, pendant les nuits d'hiver, il soit de faction je ne sais où, et qu'il gèle, ce dont Dieu le préserve? Je le demande à toi-même, ma chère Rosalie, à toi qui as appris tant de choses et lu tant de livres. Ne vaut-il donc pas mieux que tu t'en retournes auprès de ta mère, et que mon Feivel et moi nous gardions notre fils?

— Vous exagérez peut-être, chère Gitel, dit la jeune fille après une pause, et un singulier sourire vint effleurer son aimable visage.

— Ne vas-tu pas m'apprendre, mon enfant, à me rendre compte des idées de Iosef à ton endroit? En le voyant venir à cent pas de distance, je pourrais dire tout de suite s'il est bien ou mal disposé envers telle ou telle personne. Je te le répète, ma chère Rosalie, c'est à cause de toi qu'il veut quitter la maison, c'est à cause de toi qu'il veut retourner auprès de son sergent.

— A cause de moi? » répéta lentement la jeune fille.

Et elle demeura là pendant quelques instants, réfléchissant avec toutes les forces de son intelligence à ce qu'elle venait d'apprendre à l'instant même. De joyeux rayons de feu se jouaient sur son visage; ce n'étaient pas les rayons d'un soleil couchant, mais des rayons ardents, tels qu'ils sortent de notre cœur au moment où se résout quelque grande action.

Tout à coup elle quitta le banc.

« Je n'écirai pas à ma mère, dit-elle avec chaleur; quant à Iosef, il ne s'enrôlera pas; croyez-moi, chère Gitel. »

Cette étonnante assurance décontenança la paysanne; elle ne put prononcer une parole; et elle se borna à regarder fixement le visage de Rosalie, que couvrait une légère rougeur.

« Croyez-moi, répéta-t-elle, la princesse se chargera de lui parler.

— Ah ! ma chère Rosalie , que tu me rendrais heureuse si tu obtenais cela de lui ; Dieu m'en est témoin , » soupira Gitel.

Rosalie ne prononça plus une parole ; elle tenait les yeux baissés ; seulement un sourire continuait à illuminer son visage. Qu'est-ce que cela signifiait ?

(Traduit de l'allemand de M. LÉOPOLD KOMPERT par M. AUGUSTE WIDAL.)

(La fin à la prochaine livraison.)

L'INDE,

SES ORIGINES ET SES ANTIQUITÉS.

PREMIÈRE PÉRIODE.

LES TEMPS VÉDIQUES ¹.

XII.

L'homme des premiers âges n'a pu contempler longtemps le spectacle du monde extérieur sans avoir senti s'éveiller en lui le désir de connaître la cause et l'ordre des choses, en même temps que son langage trouvait des accents inconnus pour exprimer l'admiration et la gratitude, et que son intelligence, émanation divine, s'élevait à la conception d'une intelligence souveraine présidant aux lois mystérieuses de l'Univers. La Cosmogonie, l'Idée religieuse et la Poésie sont nées ensemble. C'est la triple expression d'un même sentiment, la forme multiple d'une même impression; c'est le germe d'où sont sortis la Religion, l'Art et la Science, ces trois grandes manifestations des facultés humaines, qui depuis l'origine des temps ont caractérisé le génie des races et l'inégal développement des peuples.

Chez les Aryas, en effet, la spéculation cosmogonique paraît avoir été contemporaine des premières inspirations de la poésie religieuse. Un hymne qui présente un caractère tout à fait primitif résume en quelque sorte les idées de ces temps antiques sur le monde et ses phé-

¹ Voir la livraison du 30 juin 1861.

nomènes. L'hymne est adressé à la Terre et au Ciel, les deux divinités mères, comme elles sont fréquemment appelées dans les invocations des Richis.

« Du Ciel ou de la Terre, quel est le premier né? quel est le moins ancien? Comment furent-ils engendrés? O sages! qui sait cela? En vérité, vous soutenez l'univers de lui-même, tandis que les jours et les nuits accouplés tombent comme s'ils avaient des roues.

» Sans pieds et immobiles, [le Ciel et la Terre] donnent la vie à de nombreuses créatures munies de pieds et se mouvant, ainsi qu'un fils sur les genoux de ses parents. Ciel et Terre, défendez-nous des grands dangers!

» Vénérons toujours le Ciel et la Terre, qui ne sont jamais nuisibles, qui donnent la nourriture à tous les êtres, qui ont les dieux pour enfants et qui sont accompagnés tous les deux des jours avec les nuits. Ciel et Terre, défendez-nous des grands dangers!

» Sœurs inséparables, également jeunes, ayant les mêmes limites, renfermant les eaux dans leur sein, qui est le centre du monde, comme un enfant dans le giron de sa mère, Ciel et Terre, défendez-nous des grands dangers!

» J'invoque dans le sacrifice, pour le bien des dieux, les deux [divinités] qui ont enfanté toutes choses, immenses, puissantes, nourrissant tous les êtres, belles dans leurs formes, alimentant les plaines célestes. Ciel et Terre, défendez-nous des grands dangers!

» Je glorifie, dans ce sacrifice, [les deux divinités] vastes, immenses, toujours variées, infinies, bienfaisantes, qui entretiennent la vie. Ciel et Terre, etc.¹ »

D'autres passages achèvent de faire connaître les idées des Aryas sur l'ensemble du monde. La terre est pour eux une vaste surface au-dessous de laquelle se déploie, comme une voûte immense, le firmament étoilé, source et réservoir des eaux destinées à féconder la terre; entre la terre et le ciel s'étend un espace intermédiaire où se meuvent les nuages, où le soleil accomplit sa course journalière, où éclatent les orages précurseurs des pluies. La terre, avec le ciel et l'espace intermédiaire, constituent les Trois Mondes, expression qui revient fréquemment dans les chants védiques. La terre supporte le ciel, et elle-même est soutenue dans l'espace par d'indestructibles colonnes que posa la main du Dieu créateur à l'origine des temps. « Aditya², parmi les dieux, est le plus divin; parmi les œuvres, il est la plus pieuse. C'est lui qui a créé le ciel et la terre, délices de tous les êtres; c'est lui qui en mesura l'étendue, et, par la force des saints rites, qui leur donna pour soutiens des piliers indestructibles³. » Par la force des saints rites, ceci répond à la question que l'imagination la plus naïve ne pouvait man-

¹ *Rig-Véda*, vol. II, p. 187, Wils.; t. I, p. 436, Langl.

² Un des noms du Dieu créateur, personnifié dans le soleil.

³ *Rig-Véda*, vol. II, p. 107, cl. 4, Wils.

quer de se faire : les piliers qui soutiennent la terre, sur quoi reposent-ils eux-mêmes ? La force des saints rites, cela répond à tout. Un autre Richi, un de ces bardes antiques, dit encore : « Indra, le dieu ancien, s'est rendu par sa puissance le souverain de tous les mondes, et il est devenu pour tous la divinité suprême. Soutenant le ciel et la terre, il les a remplis de splendeur. Il a dispersé les ténèbres malfaisantes; il s'est répandu [en toutes choses]. Il a par sa force arrêté les montagnes errantes ¹; il a dirigé vers le monde inférieur le cours des eaux. Il a maintenu la terre, nourrice [de tous les êtres]; par sa vigueur, il a soutenu le ciel et en a empêché la chute ². » Et encore : « Le soleil, qui est peu éloigné de nous et dont rien ne peut arrêter la marche, soit qu'il projette sa clarté sur le monde inférieur ou vers le monde supérieur, nul ne peut lui nuire. Par quel pouvoir poursuit-il son cours ? Qui donc a pu contempler cet astre, le pilier des mondes, et qui soutient le ciel ³ ? »

Toute cette cosmogonie, et les idées cosmographiques qui s'y rattachent, appartiennent bien à l'enfance scientifique de l'esprit humain. Ce sont les notions que des hommes encore étrangers aux connaissances fondées sur l'observation attentive de la nature peuvent se former sur la seule impression des sens; on les retrouve chez tous les peuples qui en sont encore à cette période de leur développement. On les retrouve chez Hésiode, qui, de même que les Aryas, se figure la terre comme un disque qui a ses fondations dans le Tartare, c'est-à-dire dans une région inférieure, et au-dessus duquel la voûte céleste s'étend comme une immense coupole que soutient l'Atlas; on les retrouve chez les Hébreux, où Job fait dire au Seigneur : « Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre ? Savez-vous qui en a fixé la mesure ? Sur quoi ses bases sont-elles afferemies ? Qui en a posé la pierre angulaire ? Dites-moi où habite la lumière, et quel est le lieu des ténèbres; dites-moi par quelle voie la lumière descend, et comment la chaleur se répand sur la terre. Qui a donné cours aux pluies impétueuses, et un passage au bruit éclatant du tonnerre ? Savez-vous l'ordre et les mouvements du ciel ⁴ ? » On les retrouve encore dans les Psaumes, à peu près contemporains d'Hésiode : « Vous, Seigneur, qui étendez le ciel comme une tente, et qui avez placé les eaux dans sa partie la plus élevée; vous qui avez affermi la terre sur ses fondements,

¹ Les nuages.

² *Rig-Véda*, vol. II, p. 250, çl. 4-5, Wils.

³ *Id.*, vol. III, p. 145, çl. 5, Wils.; t. II, p. 128, Langl.

⁴ Job, c. 38.

sans qu'elle puisse jamais être ébranlée¹. » Et cependant, treize siècles au moins avant l'époque de Salomon et d'Hésiode, l'Égypte peut-être, et certainement la Khaldée, avaient des écoles astronomiques où le cours des astres était l'objet d'observations exactes. Mais le monde, alors, n'était pas ouvert comme aujourd'hui, et les progrès d'un peuple ne traversaient que bien lentement les barrières dont chaque nation protégeait son isolement.

Il faut distinguer, néanmoins. Les notions puériles que nous trouvons dans les Hymnes sur le système du monde, si elles représentent les idées vulgaires, ne sont pas l'expression des connaissances auxquelles une classe au moins des Brahmanes était certainement arrivée dès les temps védiques. Il y a dans les Hymnes des passages qui attestent la connaissance déjà assez exacte de l'année solaire combinée avec l'année lunaire, et se composant de douze mois de trente jours, avec une période intercalaire qualifiée de treizième mois. « Le dieu (Varoûna) qui, acceptant les rites, connaît les douze mois et leurs productions, et le mois qui est engendré comme supplément². » Un hymne tout entier semble avoir été consacré à l'exposition de cette doctrine astronomique ; mais l'obscurité évidemment volontaire dont cette exposition est entourée montre assez que ces notions étaient réservées aux seuls adeptes. Il suffira d'en citer les strophes les plus significatives. Comme exemple du symbolisme antique, elles sont curieuses³.

« J'ai contemplé le Maître des hommes⁴, le dieu aux sept fils, divinité bien-faisante qui est nos délices et l'objet de notre invocation ; il a un frère dont la demeure est au milieu du monde⁵ et qui pénètre l'univers, et un troisième frère⁶ que nous alimentons abondamment de beurre clarifié⁷.

» Ils attellent les sept au char à une roue. Un cheval, nommé Sept, entraîne le char ; la roue au triple essieu est indestructible et ne se relâche jamais : elle embrasse toutes ces régions de l'univers.

» Les sept qui président à ce chariot à sept roues sont les sept chevaux qui les traînent. Sept sœurs y sont portées ensemble, et les sept formes d'invocation y sont déposées.

» Qui a vu [l'être] primordial au temps de sa naissance ? D'où est venue la substance qui entretient ce qui est sans substance ? De la terre viennent le souffle

¹ Ps. 103.

² *Rig-Véda*, vol. I, p. 65, cl. 8, Wils. ; t. I, p. 43, Langl.

³ *Id.*, vol. II, p. 125 et suiv., Wils. ; t. I, p. 382, Langl.

⁴ Aditya, la grande divinité solaire.

⁵ Le soleil.

⁶ Le feu du sacrifice.

⁷ Le ghl, ou beurre fondu employé dans les sacrifices.

et le sang, mais où est l'âme? Qui peut s'approcher du Sage pour l'interroger sur ces mystères?

» Mon esprit encore inexpérimenté, mon intelligence incomplète, recherchent des choses qui sont cachées aux dieux. Quelle est cette trame composée de sept fils dont les sages ont enveloppé le soleil, dans lequel tout réside?

» L'Unique ¹, ayant trois mères et trois pères, demeure au plus haut. Nul jamais ne le lasse. Ceux qui sont au sommet du firmament prennent conseil au sujet [du dieu] dans un langage qui embrasse tout, mais qui ne s'étend pas à tous.

« La roue à douze rayons du dieu accomplit sa marche autour des cieux, sans jamais s'affaiblir; sept cent vingt enfants accouplés, ô Agni, y sont contenus ².

» On a donné au Père, qui a cinq pieds ³ et douze formes ⁴, le nom de Pouritchin quand il est dans la moitié du ciel la plus éloignée; d'autres l'ont appelé Arpita quand il est dans la moitié la plus rapprochée : brillant dans ses sept roues, chacune à six rayons.

» Tous les êtres demeurent dans cette roue à cinq rayons. Jamais l'essieu pesamment chargé ne s'échauffe; son moyeu solide, éternel, ne s'use jamais.

» L'indestructible roue accomplit ses révolutions sans fin. Dix, unis sur la surface supérieure, portent. Le disque du soleil s'avance, investi d'eau, et en lui sont déposés tous les êtres.

» De ceux qui sont nés ensemble, les Sages ont nommé le septième l'Unique. Six sont jumeaux; ils sont mobiles et nés des dieux. Leurs [qualités] désirables, réparties pour chacun aux places qui leur conviennent, varient dans leur forme, et ils accomplissent leurs révolutions pour ce qui est stationnaire ⁵.

» Ceux que [les Sages] ont appelés descendants, ils les ont aussi appelés ascendants; et ceux qu'ils ont appelés ascendants, ils les ont aussi appelés descendants. Et ces [disques] que tu as faits, ô Soma et Indra, portent avec eux les mondes comme attelés à un char.

» Les rayons sont douze, la roue est une, trois sont les axes; mais qui sait cela? Trois cent soixante y sont réunis, qui sont en quelque sorte mobiles et immobiles.... »

A plusieurs indices certains on peut reconnaître que l'hymne auquel ces strophes sont empruntées appartient aux derniers temps de la période védique; mais il n'en prouve pas moins, malgré son obscur symbolisme, que les Brahmanes étaient arrivés dès lors à un degré d'observation astronomique suffisant pour déterminer avec une certaine précision la durée de l'année solaire comparée à l'année lunaire, et pour former de la treizième lunaison leur mois intercalaire, auquel,

¹ Le soleil.

² Ici l'allégorie laisse voir clairement l'année, avec ses douze mois et ses trois cent soixante jours partagés en douze heures de jour et douze heures de nuit.

³ Les Hindous partagent souvent l'année en cinq saisons.

⁴ Les douze mois.

⁵ Pour la terre immobile.

un peu plus tard, présida une divinité spéciale. Dans les traités liturgiques qui, sous le nom de *Brahmanas*, furent composés à une époque encore voisine des temps védiques, il est fait de fréquentes allusions à certaines particularités de la position des astres qui se rattachaient aux rites et à la célébration des fêtes religieuses, et l'astronomie (*djyoticha*) est comptée parmi les études prescrites aux *Brahmanes*. Il y avait dès cette époque de petits calendriers religieux attachés aux Védas, et des copies de ces calendriers védiques existent encore. « Les doctrines qu'on y voit exposées, dit M. Max Müller¹, représentent le degré le plus ancien de l'astronomie hindoue. Les théories sur lesquelles sont fondés les calendriers védiques et les règles qu'ils indiquent sont plus simples, moins scientifiques, que dans aucun autre traité d'astronomie. Ils n'ont pas été composés, d'ailleurs, dans le but d'enseigner la science; leur objet, tout pratique, est de faire connaître ce qu'il faut savoir du mouvement des corps célestes pour fixer les jours et les heures des sacrifices. — Ce n'en fut pas moins la nécessité de composer un calendrier religieux, ajoute avec raison le savant indianiste, qui, dans l'Inde comme ailleurs, donna la première impulsion aux études astronomiques. » Cette astronomie primordiale était essentiellement une astronomie lunaire; c'est le cours de la lune qui fournit aux hommes la première mesure du temps, et ses phases furent de bonne heure le type de la semaine. En sanscrit, comme en grec, en allemand et dans d'autres idiomes de la famille, le nom de la lune dérive d'une racine (*mas*) qui signifie *mesure*; ce qui rappelle ce verset du 103^e psaume de David : « Dieu a fait la lune pour marquer les temps. » Les *Nakchatras* ou mansions lunaires, c'est-à-dire les parties du ciel auxquelles la lune répond successivement dans sa révolution annuelle, sont mentionnés dans un passage des Hymnes.

Il y eut donc, dès les temps védiques, une doctrine astronomique réservée aux *Brahmanes*; et si simple qu'on la suppose, cette doctrine, fondée sur un premier degré d'observation, était nécessairement très-supérieure aux notions populaires dont les traces sont restées dans les hymnes que nous avons cités. Il n'est pas impossible, néanmoins, que sur bien des points les *Brahmanes* eux-mêmes partageassent encore les préjugés ou les erreurs populaires. Il y a un hymne destiné à conjurer le mauvais esprit, *Svarbānon*, qui s'attaque au soleil et produit les éclipses. Les *Brahmanes*, en s'attribuant le pouvoir de délivrer l'astre par la force de leurs prières, ne faisaient-ils qu'exploiter une croyance

¹ *History of ancient sanskrit literature*, p. 711.

vulgaire au profit de leur influence? Il y aurait peut-être quelque témérité à l'affirmer d'une manière absolue, bien qu'un passage, à la vérité assez obscur, du premier livre des Hymnes semble indiquer la connaissance de la véritable cause des éclipses solaires par l'interposition de la lune ¹. Quoi qu'il en puisse être, l'hymne à Svarbânou n'en est pas moins un document caractéristique ².

« Quand le fils de l'Asoura Svarbânou t'enveloppe de ténèbres, ô Soûrya, les mondes ressemblent à un homme qui a perdu l'esprit et ne sait plus où trouver sa place.

» Lorsque tu t'efforçais, ô Indra, de dissiper ces illusions de Svarbânou répandues au-dessous du soleil, Atri, par les quatre stances de sa prière sacrée, découvrit le soleil caché par les ténèbres qui arrêtaient ses fonctions.

» O Atri ³, ne laisse pas le violateur me dévorer dans sa faim terrible, moi qui suis à toi. Tu es Mitra, dont la richesse est la vérité; toi et le royal Varoûna, protégez-moi!

» Alors le brahmane, appliquant les pierres l'une sur l'autre, adressant aux dieux son invocation propitiatoire et les adorant, ramena l'œil de Soûrya dans le ciel; il dissipa les illusions de Svarbânou.

» Le soleil que l'Asoura Svarbânou avait enveloppé de ténèbres, les fils d'Atri l'ont délivré. Nul autre qu'eux ne l'aurait pu. »

XIII.

Jusqu'ici, dans les passages du Livre védique que nous avons recueillis sur l'origine des choses, il est surtout question de l'affermissement, de la consolidation du monde, non de sa création proprement dite. La matière du ciel et de la terre existe; le Dieu suprême lui donne seulement la forme, et fixe sur ses bases le monde que l'homme habite ou qu'embrasse son regard. Nous n'avons vu encore rien qui puisse être mis en parallèle avec le simple et sublime début de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

L'insondable mystère de la création ne resta cependant pas étranger aux méditations de ces Richis des âges védiques, que la vénération des temps postérieurs appela les Sages. Un hymne souvent cité, le Pouroucha Soûktâ du dernier livre ⁴, explique l'origine de l'Univers et des êtres qui l'habitent par une émanation de Pouroucha, l'Être primitif,

¹ *Rig-Vêda*, vol. I, p. 217, çl. 15, Wilson, et la note du traducteur.

² *Rig-Vêda*, vol. III, p. 297, çl. 5 à 9, Wils.; t. II, p. 306, Langl.

³ Ici, c'est Soûrya, le soleil personnifié, qui parle.

⁴ T. IV, p. 340 de la trad. de M. Langlois, çl. 13-14.

ou l'Ame universelle. Mais le caractère de cet hymne, son contenu, son style et le sanscrit même dans lequel il est écrit, au rapport d'un excellent juge ¹, tout le rejette à la dernière limite des temps védiques, c'est-à-dire à une époque que le brahmanisme, qui succéda à la période des Richis, avait déjà marquée de son empreinte, et qui peut à peine être regardée comme appartenant encore à l'histoire religieuse des Aryas du Sapta-Sindhou ².

Mais il y a dans le Rig-Véda un autre hymne sur le même sujet, infiniment plus digne d'attention à tous égards, et qui rappelle souvent, par la pensée comme par l'expression et l'image, les premiers versets de la Genèse. Des hommes d'un savoir également profond varient d'opinion sur les temps auxquels ce remarquable morceau doit être rapporté. M. Max Müller incline à lui reconnaître une haute antiquité ³; M. Theodor Goldstücker le rapprocherait plus volontiers de la fin des temps védiques ⁴. Je n'ai pas la prétention de me porter juge sur une question où de tels maîtres diffèrent; je puis dire seulement, d'après mon impression personnelle, que malgré le caractère inévitablement métaphysique qui s'attache au sujet, il y a dans cette poésie un caractère de grandeur, et tout à la fois de simplicité, de simplicité relative, au moins, qui semble devoir la rejeter bien loin des spéculations abstruses dont les Oupanichads, c'est-à-dire les commentaires brahmaniques des Védas, nous offrent le modèle. Que le lecteur en juge par le texte même, où j'ai surtout suivi la version de M. Max Müller, plus profondément étudiée que celle de M. Langlois ⁵.

« Rien de ce qui est n'était alors; même ce qui n'est pas n'était pas alors ⁶. Il n'y avait ni ciel ni firmament. Par quoi [tout] était-il caché ou couvert? Quel en était le refuge? Était-ce l'eau, l'abîme sans fond, le chaos, qui absorbait tout?

¹ Colebrooke, dans son Essai sur les Védas, *Miscellan. Ess.*, I, 309. Je ne puis que renvoyer, quant à présent, aux judicieuses observations de ce savant.

² Qu'il nous suffise de citer les deux strophes de l'hymne où la création est mentionnée : « Tchandramas (la Lune) est né de l'esprit (de Pouroucha); Sôrya (le Soleil), de son œil; Indra et Agni, de sa bouche; Vâyou (le Vent), de son souffle. — De son ombilic est sorti l'atmosphère (le monde intermédiaire); de sa tête, le ciel; de ses pieds, la terre; de son oreille, les quatre régions. Ainsi furent formés les mondes. » Toute cette génération extravagante ressemble singulièrement à la métaphysique des Oupanichads, et nullement aux anciens hymnes.

³ *History of ancient sanskrit liter.*, p. 561.

⁴ *Mânava-Kalpa-Sûtra*, edited by M. Th. Goldstücker. Pref., p. 144. Lond., 1861, in-f^o.

⁵ Max Müller, ouvrage cité. Dans le *Rig-Véda* de M. Langlois, l'hymne se trouve à la p. 421 du t. IV.

⁶ « Formule dont la hardiesse n'est égalée, dit M. Max Müller, que par les penseurs de l'école éleatique ou par la philosophie hégélienne. »

» Il n'y avait point de mort; rien donc alors n'était immortel. Il n'y avait ni espace, ni vie, ni temps, pas de différence entre le jour et la nuit, pas de lumière du soleil qui distinguât le matin du soir. L'Unique respirait sans souffle, par lui-même; rien autre que Lui n'a été depuis.

» Au commencement, tout n'était que ténèbres; tout était enveloppé d'une obscurité profonde, comme une immensité d'eaux sans lumière. Le germe caché dans son enveloppe se développa par sa propre chaleur; la Nature apparut.

» Au commencement l'Amour fut en lui, source de vie sortie de l'Esprit. Les Sages des anciens jours, dans leur intelligence, ont reconnu dans l'Amour le lien entre les êtres créés et les êtres incréés, — ce qui tire la vie du néant.

» Le rayon qui pénètre et remplit la nature vint-il d'en haut, vint-il d'en bas? La semence fut alors répandue, et une force toute-puissante s'éleva. En bas, la Nature; en haut, la Puissance et la Volonté.

» Mais qui sait cela? Qui a dit où et d'où cette création fut produite? Les dieux ne sont nés qu'après elle : qui donc en sait l'origine?

» Un seul sait cela : c'est Celui de qui cette création est venue, qu'elle soit ou non sortie de ses mains. Le Contemplateur suprême qui réside au plus haut du ciel connaît seul ces mystères. — Les connaît-il? »

Ainsi parle le chantre inspiré. Un chaos sans limites et sans forme, une obscurité profonde, infinie, voilà l'origine des mondes; un souffle sorti de l'intelligence éternelle, un rayon d'amour qui pénètre et chauffe l'univers, voilà l'origine des êtres. Les dieux, comme les hommes, sont nés de ce germe mystérieux, auquel préexistait, dans les profondeurs de l'espace, l'Être unique, éternel, infini, dont l'intelligence humaine ne peut sonder la nature, qui n'a pas de nom dans la langue des hommes.

Nulle part l'esprit humain, absorbé dans la méditation, n'a mieux défini l'insoluble problème de l'origine des choses; c'est la Révélation de la pensée. Elle se rapproche singulièrement des théories cosmogoniques que Platon, mille ans plus tard, développait au sein de l'Académie. L'hymne est attribué à Pradjapati; mais Pradjapati est aussi un nom symbolique, qui désigne à la fois le Maître et l'Auteur des êtres. On faisait participer, en quelque sorte, à la puissance de la création les Sages qui en avaient sondé les mystères. L'opinion de M. Max Müller, qui voit dans ce chant cosmogonique une œuvre des anciens temps de la période védique, en reçoit une puissante confirmation. Il suffit de citer deux strophes du troisième livre du Rig-Véda.

« Interroge les Maîtres sur la naissance de ces Sages déifiés, qui, par la puissance de leur esprit dompté et leur assiduité aux rites sacrés, ont formé les dieux.

» Ayant sur la terre l'intelligence des choses cachées, ils ont pu rendre

manifestes le ciel et la terre; ils en ont assigné les limites par leurs éléments; ils les ont, dans leur vaste étendue, réunis par un lien commun, et ils ont fixé le monde intermédiaire pour les soutenir dans l'espace¹. »

Et le poète ajoute :

« Tous ils ont montré Indra dans sa splendeur, debout sur son char. Éclatant de beauté, le dieu s'avance enveloppé des rayons qu'il projette. Admirables sont les bienfaits dont nous inonde le dieu aux salutaires influences. Il a toutes les formes, et il préside aux eaux éternelles. »

XIV.

Cette grande figure d'Indra nous introduit dans le panthéon védique où elle tient la première place.

Les lignes que je viens de citer en font une divinité solaire; mais en réalité son rôle est plus grand encore et plus général. Aux attributs que les mythologies anciennes prêtent au dieu du soleil, Indra en réunit d'autres qui lui sont propres et qui le rapprochent davantage du Jupiter de la théogonie hellénique. Indra, pour les Aryas védiques, est le dieu porte-foudre, le souverain des mondes et de tous les êtres (Pradjapati), le chef et le maître des dieux. « Indra, le dieu ancien, s'est fait par sa puissance le souverain de tous les mondes; il a conquis le pouvoir suprême sur tous. Tous les dieux, ô Indra, t'ont reconnu comme leur plus puissant chef dans les combats². » C'est Indra qui brise et déchire les nuages, qui délivre les eaux prisonnières et leur ouvre de larges issues vers la terre où elles apportent la fraîcheur et la fécondité. Une multitude d'hymnes célèbrent ses combats et ses victoires contre Vritra et Ahi, double personnification des nuages obscurs qui recèlent la pluie, qui se tordent et se déroulent dans le ciel comme de monstrueux serpents. C'est ce qu'expriment les noms des deux Asouras³. Les vents, personnifiés sous le nom de Marouts, sont les auxiliaires d'Indra. Un hymne, où il est invoqué sous le nom de Pardjanya, s'adresse au dieu en ces termes :

« Je m'adresse au puissant Pardjanya, qui est présent; je célèbre ses louanges dans ces hymnes, je l'honore par mon culte, lui qui est

¹ *Rig-Véda*, vol. III, p. 62, Wils.; t. II, p. 56, Langl.

² *Id.*, t. II, p. 250, cl. 4; vol. III, p. 416, cl. 8, Wils.

³ Les Asouras sont les mauvais génies de la symbolique Arienne.

le dieu tonnant, qui envoie la pluie, qui répand l'abondance, qui pénètre les plantes d'une humidité salubre.

» Il frappe et abat les arbres, il détruit les Rakchasas¹, il terrifie le monde entier par son arme puissante. L'homme innocent lui-même fuit devant le dieu qui envoie la pluie, quand la foudre de Pardjanya frappe de mort l'Asoura.

» Les vents soufflent avec furie, l'éclair brille, les plantes croissent, le firmament se dissout; la terre devient la matrice féconde de toutes les créatures, quand les pluies de Pardjanya ont fertilisé le sol.

» Tu nous as envoyé la pluie; arrête maintenant son cours. Tu as rendu les déserts praticables, tu as fait croître les plantes pour notre bien : tu as mérité les louanges du peuple². »

Ce caractère de *deus pluuius* est celui qui domine dans le culte d'Indra, c'est-à-dire celui auquel se rapportent tous les traits de sa légende. La nature et le climat de la région du Nord-Ouest, qu'occupaient les Aryas védiques, expliquent cette légende. Le Pendjab n'a pas, comme nos pays d'Europe, des pluies irrégulièrement réparties dans tous les mois de l'année; ici, les saisons sont déterminées par l'époque des pluies périodiques, et cette époque elle-même est invariable. C'est ce qu'on nomme dans l'Inde la mousson du sud-ouest. Elle se produit dans l'intervalle compris entre l'équinoxe du printemps et l'équinoxe d'automne, de la fin de mars au commencement d'octobre; son commencement et sa durée varient d'ailleurs, ainsi que sa violence, selon les latitudes. Elphinstone, dans sa relation du Caboul, en a peint admirablement l'aspect et les effets. « Son approche, dit-il, s'annonce par d'énormes masses de nuages qui s'élèvent du sein de la mer des Indes et s'avancent vers le nord-est, se grossissant et s'accumulant à mesure qu'elles s'approchent de terre. Après quelques jours menaçants, le ciel prend, le soir, une apparence trouble, et la mousson se déclare en général durant la nuit. Elle est accompagnée d'éclats de tonnerre dont ceux qui n'ont vu que les orages de nos climats tempérés peuvent difficilement se faire une idée. Elle commence généralement par des vents violents, que suivent bientôt des torrents de pluie. Pendant plusieurs heures, les éclairs se succèdent presque sans interruption. Quelquefois ils illuminent seulement le ciel à l'horizon, où ils laissent voir les nuages; d'autres fois ils montrent au loin les montagnes, puis laissent tout dans l'obscurité, pour reparaitre un instant après en sillons vifs

¹ Personnification de tout ce qui est hostile ou nuisible aux Aryas.

² *Rig-Véda*, vol. III, p. 373, Wils.; t. II, p. 378, Langl.

et rapides, qui permettent de distinguer comme en plein jour les objets les plus proches. Durant tout ce temps la foudre ne cesse de gronder au loin en sourds roulements, à travers lesquels éclatent, çà et là, des coups de tonnerre d'une si effroyable violence, que le cœur le plus ferme ne peut se défendre d'un tressaillement de terreur. Enfin, le tonnerre cesse; l'on n'entend plus que la pluie qui tombe sans interruption et le bruissement des torrents qui grossissent. Le jour suivant présente un sombre spectacle. La pluie continue de tomber à flots, et permet à peine d'apercevoir les champs dévastés; les rivières gonflées et jaunies courent avec une impétuosité furieuse, entraînant avec elles les haies, les huttes, et les restes de culture que durant la saison sèche on avait travaillées dans leur lit.

» Cela dure quelques jours, après quoi le ciel éclairci montre la nature transformée comme par enchantement. Avant l'orage, les champs étaient desséchés, et à l'exception du lit des rivières, c'est à peine si on apercevait une ombre de végétation; maintenant la terre tout entière s'est subitement couverte d'une verdure luxuriante. Les rivières sont pleines, mais tranquilles; l'air est d'une pureté délicieuse; les nuages n'interrompent l'azur du ciel que pour le varier et l'embellir. L'effet du changement se manifeste dans la création animale tout entière. Qu'on imagine le cœur même d'un hiver rigoureux se transformant tout à coup chez nous en un printemps frais et brillant, on aura une faible image de cette rapide métamorphose de la nature de l'Inde. A partir de ce moment, la pluie tombe par intervalles pendant un mois encore, après lequel elle revient avec une grande violence, et dure, plus ou moins forte, jusqu'en septembre; alors la mousson se termine comme elle a commencé, au milieu des tonnerres et des tempêtes. »

Il est impossible d'avoir un plus frappant commentaire des hymnes où sont glorifiés les combats d'Indra, ou plutôt les hymnes eux-mêmes ne sont que l'expression incessante de l'exultation qui remplit l'âme des Aryas, chaque fois que la nature, renouvelée au milieu de ces convulsions périodiques, leur ramène la fraîcheur et la vie après quatre mois d'une sécheresse dévorante. La puissance défilée qui leur apportait un tel bienfait devait devenir promptement pour eux la plus grande et la plus vénérée des puissances célestes : le dieu porte-foudre, celui qui, du sein des nuages déchirés par sa foudre et ses éclairs, faisait sortir les ondes bienfaisantes, devait être le premier des dieux. Les bardes védiques ne savent par quelle expression rendre les transports de leur reconnaissance. « Quelques louanges que l'on donne aux autres divi-

nités, elles appartiennent aussi à Indra, le porte-foudre; je ne connais pas de louange qui soit digne de lui¹. » Et encore : « Le ciel et la terre sont insuffisants pour former la ceinture d'Indra. De même que l'atmosphère enveloppe la terre, Indra enveloppe les trois mondes; maître de la pluie, il est le soutien du ciel aussi bien que de la terre et du monde intermédiaire². » C'est pour cela aussi qu'une de ses épithètes habituelles est celle de dieu ancien, et même, en quelques endroits, de « prédécesseur des hommes et des dieux³ »; comme la terre, qui nourrit les hommes, ne devenait productive que par les pluies que la foudre du dieu y faisait descendre, rien n'avait pu exister avant lui.

Et cependant Indra est bien un dieu topique, un dieu local. Ses attributs et sa légende, expression symbolique d'un phénomène propre à l'Inde, y ont nécessairement pris naissance. Rien de pareil n'existe ni dans le bassin de l'Oxus, ni dans le Khorâçan, ni sur le plateau de Kaboul, c'est-à-dire dans les contrées où durent habiter les Aryas védiques avant leur descente dans le Sapta-Sindhou; les derniers souffles de la mousson, et ses derniers orages, viennent expirer au pied du Hindoukôh, dans la vallée inférieure de la Koubhâ. Le culte d'Indra n'a donc pu naître que dans l'Inde; et c'est ce qui explique pourquoi le nom de ce dieu, si important dans la théogonie védique, ne se retrouve dans les traditions mythologiques d'aucune des nations occidentales de la famille arienne, nonobstant les rapprochements hasardés par quelques savants. Le docteur Rud. Roth a bien reconnu la nouveauté relative de cette prédominance du culte d'Indra chez les Aryas, mais sans s'en être expliqué la cause⁴. Quant à l'étymologie du nom même d'Indra, elle est encore assez douteuse. La tradition s'en était perdue de bonne heure chez les Aryas, car les dérivations mises en avant par les grammairiens hindous sont inacceptables⁵. M. A. Kuhn et M. Lassen le rattachent à un radical qui nous reporte à la couleur bleue du ciel; d'autres, M. R. Roth en tête, le tirent du mot *idh*, *indh*; qui signifie à la fois étincelle et goutte d'eau. Il est du moins certain que l'idée qui domine dans la légende d'Indra, c'est celle de la pluie. La conquête de la pluie, source de la vie terrestre pour les régions qui

¹ *Rig-Véda*, vol. I, p. 19, çl. 7, Wils.

² *Id.*, vol. II, p. 164, çl. 6.

³ *Id.*, vol. III, p. 54, çl. 2, et p. 63, çl. 5.

⁴ *Die höchsten Götter der arischen Völker*, dans le Journ. de la Soc. orient. d'Allem., t. VI, p. 77, 1852.

⁵ M. Wilson les a recueillies dans une des précieuses notes de sa version du *Rig-Véda*, vol. III, p. 67.

touchent au tropique, est l'objet final de ses exploits et de son culte. L'épithète elle-même de dieu tonnant n'est que secondaire, puisque la foudre, dans les mains puissantes du dieu, n'est que l'arme dont il frappe Vritra, le Nuage aux flancs sombres, pour en délivrer les eaux captives. Il est possible cependant, il est même probable, que chez les Aryas des anciens jours, antérieurs à ceux du Sapta-Sindhou, le dieu existait déjà avec le caractère primordial de dieu tonnant; car le nom de Pardjanya, sous lequel nous l'avons vu invoqué dans un hymne remarquable, n'est évidemment pas différent de Perkounas, le dieu du tonnerre des Lithuaniens, comme l'a bien vu le savant auteur des *Aryas primitifs*¹. Le même dieu se retrouve chez les Slaves sous le nom de Péroun, qui était aussi le nom du tonnerre. Péroun avertissait les mortels par le feu des éclairs, précurseurs de la foudre qui frappait la tête des coupables. C'était lui qui rassemblait ou dispersait les nuages, qui retenait ou faisait tomber sur la terre les eaux supérieures².

Indra, le dieu fort, le dieu puissant, le dieu toujours combattant et toujours victorieux, devait être la divinité favorite d'une race belliqueuse : il nous apparaît en effet, dans les chants védiques, comme le dieu suprême, le dieu des tribus par excellence. C'est lui surtout que les poètes invoquent dans les dangers, et son nom se trouve associé à tous les événements importants, aux combats, aux déplacements, aux établissements nouveaux. Aussi est-ce dans les hymnes à Indra que se rencontrent principalement les indications historiques et géographiques du Rig-Véda.

A côté d'Indra, et investi parfois de la même puissance, presque des mêmes attributs, la mythologie aryenne nous montre Varoûna, le maître du monde, le Roi (Râdjâ), comme il est souvent qualifié. Écoutons les paroles du barde :

« Offre une prière solennelle, sincère, agréable, à l'illustre Varoûna, le dieu royal, qui a étendu le firmament comme un lit pour le soleil, ainsi que le sacrificateur étend la peau de la victime.

» Il a étendu le firmament au-dessus du sommet des arbres; il a donné la force aux chevaux, le lait aux vaches, la décision au cœur; il a placé le feu dans les eaux, le soleil au ciel, le soma³ dans la montagne.

¹ Ad. Pictet, *les Origines indo-européennes, ou les Aryas primitifs*, p. 128. Perkounas a une nombreuse famille européenne, dont on peut voir la généalogie dans la *Mythologie allemande* de Jacob Grimm (p. 116 et suiv., édit. de 1835), qui, toutefois, n'a pas connu la dérivation sanscrite.

² Mikh. Popof, *Mythologie slavonne*, citée par Lévesque, *Hist. de Russie*, t. I, p. 46, 1782.

³ C'est-à-dire la plante (*asclepias acida*) d'où l'on extrayait le suc employé dans la libation des sacrifices.

» Varoûna a donné la liberté aux eaux qui s'échappent du nuage pour le bien du ciel, de la terre et de l'air. Il est par là le roi du monde entier; il arrose la terre comme la pluie humecte le blé¹. »

Et dans un autre endroit :

« Varoûna, destructeur des ennemis, tu règnes sur tous, dieux ou mortels².... »

Mieux qu'Indra, mieux qu'aucun autre des dieux védiques, Varoûna mérite d'être qualifié de dieu ancien. C'est indubitablement une des plus vieilles divinités de la race aryenne. On le retrouve, sous le nom d'Ouranos, dans la théogonie grecque, qui l'avait reçu des Pélasges. Dans Hésiode, Ouranos, uni à la Terre, est la souche première de tous les êtres antérieurs à l'humanité. En même temps que le dieu, la migration pélasgique avait conservé le nom dans sa signification originaire : *Ouranos*, en grec, est le ciel. La racine sanscrite auquel le mot se rattache (*vri*, *var*) signifie entourer, envelopper. C'est la voûte céleste qui couvre et enveloppe la terre³. Dans le Vêda, le sens primitif du symbole s'est déjà un peu modifié; mais il en conserve les traits essentiels. Le nom de Varoûna se lie toujours à l'idée du ciel, et plus particulièrement du ciel étoilé, du ciel nocturne. « Ces constellations placées au-dessus de nous, qui sont visibles la nuit et qui vont ailleurs pendant le jour, sont les manifestations saintes de Varoûna, et rien n'en trouble la régularité. La lune marche et brille pendant la nuit. Varoûna, qui ne s'arrête jamais, apporte la fraîcheur et un facile repos à tous les êtres vivants, quand Savitri ferme les yeux...⁴. » Dans les invocations, Varoûna est presque toujours associé aux dieux solaires, à Mitra, à Aryaman, à Savitri. Savitri (le Générateur) est le soleil à son lever; Mitra (l'Ami), le soleil au milieu de sa course; Aryaman (le Protecteur), le soleil à son coucher, quand il descend dans le domaine de Yama, le dieu de la région inférieure. Dans les temps postérieurs, quand les Aryas, établis sur le Gange et dans les territoires du mont Vindhyâ, connurent les deux mers qui environnent la presqu'île hindoue comme

¹ *Rig-Vêda*, vol. III, p. 375, çl. 1-3, Wils.; t. II, p. 381, Langl.

² *Id.*, vol. II, p. 276, çl. 10, Wils.

³ Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres qui se rattachent aux théogonies primitives, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer au beau travail de M. Max Müller sur la mythologie comparée, dont la *Revue germanique* a donné la traduction dans ses livraisons de juin et juillet 1858.

⁴ *Rig-Vêda*, vol. I, p. 63, çl. 10, et II, p. 308, çl. 8, Wils.; t. I, p. 41 et 519, Langl.

le firmament environne la terre, Varoûna devint le dieu des eaux, le dieu de l'Océan, transition d'autant plus facile, que déjà, dans ses fonctions de régent du ciel, le dieu antique présidait aux eaux célestes retenues par la voûte du firmament. « Les rivières, est-il dit, coulent par la puissance de Varoûna ¹. »

Dans leur adoration fervente des grandes manifestations de la Nature, les Aryas, comme tous les peuples qui en sont encore à cette forme de l'expression religieuse, n'avaient pu manquer de mettre le Soleil au nombre de leurs dieux. Si le ciel, dans l'éclat rayonnant du jour, et plus encore dans la calme splendeur des nuits, devait donner aux hommes une idée de l'immensité et de l'infini, l'astre qui éclaire et purifie l'univers leur apparaissait comme le dieu éternellement jeune, comme l'inépuisable foyer de la force et de la vie.

« Le Soleil, qui connaît tout, est porté par ses coursiers au plus haut du ciel, afin qu'il soit vu de tous.

» Devant le Soleil, qui illumine le monde, les étoiles disparaissent avec la nuit, comme les voleurs.

» Ses lumineux rayons apparaissent successivement à tous les hommes, comme des feux ardents.

» O Sôûrya, tu surpasses tout par ta rapidité. Tu es visible pour tous; tu es la source de la lumière; tu brilles dans toute l'étendue du firmament....

» Tu traverses les vastes espaces de l'air, mesurant les jours et les nuits, et contemplant tout ce qui a vie.

» O divin Sôûrya, toi qui répands la lumière, dieu à la chevelure resplendissante, tes sept coursiers te portent sur ton char.

» Le Soleil a attelé les sept coursiers qui entraînent son char d'un pas sûr, et il s'avance avec eux.

» Rayonnant d'une lumière bienfaisante, en te levant aujourd'hui et en montant au plus haut du ciel, éloigne, ô Soleil, la faiblesse de mon cœur et la maladie de mon corps ². »

Cette effusion lyrique du barde sacré est, dans le texte, d'un caractère tout archaïque. Il est cependant impossible, en lisant cet hymne et les quatre ou cinq autres analogues que renferme le Recueil, de ne pas être frappé d'une très-grande différence avec ceux qui s'adressent à Indra ou à Varoûna. On n'y sent pas, comme dans ceux-ci, l'expression grave et profonde du sentiment religieux qui s'empare de l'homme et le domine en présence de l'immensité du ciel et des grandes commotions atmosphériques : ici ce sont plutôt de vives

¹ *Id.*, vol. II, p. 279, çl. 4, Wils.

² *Rig-Vêda*, vol. I, p. 131, Wils.; t. I, p. 94, Langl.

actions de grâces inspirées par l'astre régénérateur. M. Wilson a signalé comme nous cette différence capitale, et il la fait ressortir par des remarques qui nous paraissent parfaitement justes. « Le Soleil, dit-il, est reconnu et célébré dans les hymnes comme une divinité, l'âme de tout ce qui se meut dans le monde et de ce qui est immobile¹; ses manifestations sont déjà devenues les Adityas (au nombre de douze), ce qui n'est autre chose que le soleil accomplissant sa course annuelle à travers les douze mois de l'année solaire. Toutefois le Soleil n'occupe pas dans la liturgie védique la place prééminente qu'il semble avoir eue dans celle des anciens Perses. Chez les Aryas védiques, c'est surtout comme le représentant céleste du feu qu'il est adoré. »

Les épithètes qui lui sont données dans les hymnes sont nombreuses, et ces épithètes, transformées en noms propres, sont devenues des divinités distinctes. Quelques-unes ont une signification générale. Telles sont les appellations de Pouchân (le Nourricier), de Bhaga² (celui qui rend heureux), de Vichnou, « l'objet des rites nombreux³ », le dieu « qui embrasse en trois pas toute l'étendue du monde⁴ ». Le nom de Vichnou, qui devait prendre une si grande place dans la transformation ultérieure de la religion de l'Inde, est aussi parfois appliqué à Indra par les chantes védiques; mais le sens étymologique du nom, « celui qui pénètre », est bien une qualification solaire. D'autres épithètes se rapportent plus particulièrement aux diverses phases de la course journalière ou de la course annuelle du soleil, et ce sont surtout celles-là qui ont formé la troupe lumineuse des Adityas, les génies solaires. Nous connaissons déjà les trois principaux : Savitri, Mitra et Aryaman. Soûrya (le Brillant) est, en sanscrit, le nom même de l'astre, nom qui s'est modifié chez les colonies ariennes de l'Ouest, selon certaines lois communes à l'organisme de la grande famille, pour devenir en grec *hélios*, en latin *sol*, dans les langues germaniques *sonne*, *sun*, etc. Il faut encore rapporter aux divinités de cette classe, aux divinités de la lumière, Ouchas, l'Aurore, dont nous avons cité précédemment un hymne particulièrement remarquable par l'expression et le mouvement; et les deux Açvin, les cavaliers jumeaux, qui sur leur char brillant se montrent aux premiers rayons de l'aube.

Ni la lune ni les planètes ne peuvent être comptées au nombre des

¹ Ces expressions se trouvent dans l'hymne 115 du livre I^{er}.

² Bhaga, chez les Médo-Perses, était le dieu suprême; Bog était aussi le nom de la divinité principale des anciens Slaves.

³ *Rig-Véda*, vol. III, p. 93, çl. 14, Wils.

⁴ *Id.*, vol. I, p. 53, çl. 17; II, p. 97, çl. 4, etc.

dieux védiques; en ceci le culte des Richis se distingue profondément du sabéisme khaldeen. Soma ne désigne pas encore la lune. Dans les endroits où il est mentionné, l'astre nocturne est désigné sous le nom de Tchandramas. Dans un seul passage, Tchandramas paraît associé aux prières que l'on adresse aux divinités du ciel¹. Il est cependant fait allusion, en plusieurs endroits des hymnes, aux sacrifices du renouvellement de la lune, qui marquait la mesure des mois et des saisons.

Le feu, sous le nom d'Agni (*ignis*), tient une très-grande place dans le culte des Aryas védiques. Descendu du soleil, sa source première, ou engendré par Indra au sein des nuages², son origine est céleste³. Il est le principe générateur des hommes, aussi bien que du ciel et de la terre⁴. Il est le ministre de tous les dieux, et l'intermédiaire entre eux et la terre; il a été envoyé aux hommes par les dieux mêmes pour l'accomplissement du sacrifice⁵. Le Rig-Véda s'ouvre par un hymne à Agni, « le Pourouhita du sacrifice, le divin officiant, dont on s'approche chaque jour, matin et soir, avec des pensées d'hommage et de vénération ». C'est par sa fonction essentielle et fondamentale dans le sacrifice que le feu a acquis le caractère sacré qui se révèle dans une multitude d'hymnes. Il suffira d'en citer un, dans lequel, en quelque sorte, se résument tous les autres. Dans la bouche du chantre sacré, Agni s'identifie tour à tour avec chacun des dieux auxquels il porte l'adoration et les vœux de tous⁶.

« Souverain des hommes, ô Agni, tu es né, pur et rayonnant, pour le sacrifice; tu es né des eaux, des pierres, des arbres et des plantes.

» L'office du hotri est le tien, ô Agni; tien est l'office du potri, du ritvidj, du nechtri. Tu es l'agnidhra du dévot; la fonction du prachâstri est la tienne; tu es l'adhvaryou et le brahmane; tu es le gardien de nos demeures⁷.

» O Agni, tu es Indra, le rémunérateur des bons. Tu es l'adorable Vichnou, auquel on adresse tant d'hymnes. O Brahmanaspati, tu es Brahmâ, le possesseur de la richesse; toi qui as créé les diverses conditions, tu es associé à la sagesse.

¹ *Rig-Véda*, t. IV, p. 280, çl. 3, Langl.

² *Rig-Véda*, vol. III, p. 394, çl. 4, et II, p. 236, çl. 3, Wils.

³ Nous n'avons sûrement pas besoin de rappeler à nos lecteurs le savant travail de M. Baudry sur le mythe de la descente du feu parmi les hommes, chez les différents peuples de la famille arienne, *Revue germanique*, avril et mai 1861.

⁴ *Rig-Véda*, vol. II, p. 85, çl. 2, Wils.

⁵ *Id.*, p. 83, çl. 1.

⁶ *Id.*, p. 208 et suiv.

⁷ Dans cette strophe sont énumérées les diverses classes de prêtres qui prenaient part à la célébration du sacrifice.

» Tu es, ô Agni, le royal Varoùna, observant les saints vœux. Tu es l'admirable Mitra, le destructeur ; tu es Aryaman, le protecteur des vertueux, dont nous connaissons tous la libéralité ; tu es une partie du soleil. O divin Agni, sois le distributeur à notre sacrifice.

» O Agni, tu es Tvachtri, qui donne de grandes richesses à qui l'invoque. Ces louanges t'appartiennent. Écoute notre voix, ô pouvoir bienveillant ; toi qui es prompt à encourager, donne-nous de bons chevaux. Toi qui regorges d'opulence, tu es la force des hommes.

» O Agni, tu es Roudra, qui chasse les ennemis de toute l'étendue du ciel. Tu es la force des Marouts. Tu as la disposition suprême de la nourriture du sacrifice. Toi qui as une demeure agréable, sois porté par de rouges coursiers, rapides comme le vent. Comme Pouchan, de ta propre volonté, tu soutiens ceux qui t'adorent.

» O Agni, tu es Dravinodas pour qui t'honore. Tu es le divin Savitri, le possesseur de choses précieuses. Protecteur des hommes, tu es Bhaga, et tu gouvernes la richesse ; tu es le soutien de celui qui t'honore dans sa maison.

» Le peuple t'adore, ô Agni, toi qui protèges le peuple dans ses demeures. On t'invoque comme un souverain bienveillant. Chef d'une armée lumineuse, tu es le maître de toutes les offrandes, tu es le distributeur de tout ce qui est bon, par dizaines, par centaines, par milliers.

» On t'honore comme un père, par des rites sacrés, ô Agni. On t'aime et on t'honore, toi qui es l'illuminateur du corps, toi qui es pour nous comme un frère. Tu es comme un fils pour qui t'invoque ; tu nous protèges, ami ferme et fidèle.

» O Agni, tu es resplendissant, et on doit te glorifier quand tu es présent. Tu es le maître de la nourriture, de la richesse, de tout ce qui est renommé. Tu brilles, tu resplendis, tu consumes l'offrande pour qui te l'offre. C'est par toi que s'accomplit le sacrifice, et c'est toi qui en accordes la récompense.

» O divin Agni, tu es Aditi pour celui qui apporte l'offrande. Tu es Hotrà et Bhàratt, et ton bonheur est dans nos hymnes. Tu es Ilà aux cent hivers¹ pour celui qui te fait son offrande. O maître de la richesse, tu es le destructeur de Vritra, tu es Sarasvatî.

» O bien-aimé Agni, tu es l'excellente nourriture. Tes flammes aux teintes délicieuses sont belles. Tu es la nourriture, tu es l'intermédiaire, tu es la puissance, tu es la richesse. Tu as toutes les formes, tu es partout répandu.

» Les Adityas, ô Agni, t'ont fait leur bouche ; les purs, ô Kavi, t'ont fait leur langue. C'est par toi que nos sacrifices arrivent aux dieux, distributeurs de la richesse ; c'est par toi qu'ils se nourrissent de nos offrandes.... »

Cet hymne n'a pas seulement pour nous la valeur d'une simple invocation ; il nous fait assister au culte domestique des Aryas, et c'est par

¹ Expression d'une durée illimitée, apparemment. Ilà était fille de Manou, le père du genre humain ; elle institua le sacrifice et fut institutrice des hommes. On a remarqué depuis longtemps que l'usage de compter le temps par *hivers*, chez les Aryas des temps védiques, est un des indices que les textes nous ont conservés de leur origine septentrionale.

là surtout que ses indications nous sont précieuses. L'introduction du culte du feu est attribuée à Anghiras, un des Richis ou patriarches des temps primitifs.

La terre, sous le nom de Prithivî, est invoquée dans une foule d'hymnes. Elle est la mère des êtres, comme le ciel est leur père. Les esprits des rivières et des fontaines appartiennent aussi, sous les noms d'Aptyas et d'Apsaras (les fils, les habitants des eaux), à la mythologie védique. Les rivières elles-mêmes sont l'objet d'une extrême vénération. C'est sur le bord des rivières, et surtout à leurs confluent, que se célèbrent de préférence les grands sacrifices.

Le Sacrifice : c'est dans cet acte d'oblation aux divinités protectrices que se résume le culte des anciens âges. L'offrande, accompagnée d'une invocation fervente, était simple comme les mœurs de ces temps antiques. C'étaient les prémices des troupeaux ou de la terre, du lait, du beurre, du miel, un peu de grain ou de riz, et, comme offrandes plus précieuses, les animaux eux-mêmes choisis, comme au sacrifice d'Abel, parmi les plus beaux du troupeau, une truie pleine, une génisse, un taureau, une chèvre, un cheval. Le sanscrit *yadj*, qui désigne l'offrande en général, l'offrande religieuse, est le même mot que le grec *haghios*, saint. Une offrande particulièrement sainte est celle du soma. C'était le suc légèrement acide d'une plante que les botanistes ont reconnue dans l'*asclepias acida* ; ses propriétés excitantes étaient regardées comme aussi agréables aux dieux qu'elles l'étaient aux hommes. Comme agent du sacrifice et intermédiaire tout-puissant entre l'homme et les dieux, le soma était lui-même regardé comme un dieu. Il appartient à une époque très-ancienne, à une époque antérieure à l'entrée des Aryas dans le Sapta-Sindhou, car on le trouve également chez les Aryas bactriens sous la forme zende de Haoma. Parmi les hymnes nombreux que lui consacrèrent les chantres védiques, il en est un, le quatre-vingt-onzième du livre premier ¹, où ses vertus et sa puissance sont particulièrement glorifiées. « Tes actes sont comme ceux du royal Varoûna. Ta gloire, ô Soma, est grande et profonde. Tu es le purificateur, comme le bien-aimé Mitra ; tu es celui qui augmente, comme Aryaman. Tu es le protecteur, le souverain des hommes pieux ; tu es le destructeur de Vritra ; tu es le saint sacrifice. » Postérieurement aux temps védiques, le nom de Soma sera transporté à la lune.

Le sacrifice était offert par le père de famille, ou, dans les occasions

¹ Vol. I, p. 232, Wils.; t. I, p. 171, Langl.

plus solennelles, par le chef de la tribu, ainsi qu'aux temps héroïques de la Grèce Homère nous montre Agamemnon et les autres rois remplissant eux-mêmes l'office de sacrificateurs. Mais quand les rites et les prescriptions se sont multipliés, quand des hymnes assujettis à certains rythmes ont remplacé les simples invocations inspirées par le cœur au moment même où s'accomplissait l'acte propitiatoire, l'oblation, pour obtenir son efficacité tout entière, dut être présidée ou par un des chantes inspirés, ou par ceux qui s'en transmettaient les traditions. Il y eut alors dans la société védique un premier élément de sacerdoce héréditaire. Faible d'abord, comme tout ce qui commence, l'institution se développa graduellement; elle s'étendit et s'organisa. Ce fut de là, nous l'avons déjà dit, que sortit la classe vénérée des Brahmanes, à laquelle l'avenir réservait de si grandes destinées; au-dessous d'eux, pour les détails manuels du sacrifice, il y eut des *prêtres* d'un ordre inférieur (on ne sait quelle autre qualification leur donner), qui furent distingués en plusieurs catégories avec des noms différents. Le deuxième *çloka* de l'hymne à Agni, que nous avons cité tout à l'heure, en énumère huit, y compris le Brahmane; plus tard, le nombre s'en accrut encore. Au sein des familles, l'invocation journalière était toujours prononcée par le maître de la maison; de même qu'au fond de nos campagnes, là où se sont conservées les mœurs patriarcales, la voix respectée du chef de la famille appelle la bénédiction d'en haut sur le repas commun ou sur le repos de la nuit. A la maison des chefs, des radjahs, était habituellement attaché un brahmane avec le titre de *pourôhita*, c'est-à-dire de directeur, *præpositus*, selon la signification étymologique du mot. Le déploiement hiérarchique des prêtres subordonnés était réservé pour les sacrifices publics, pour les occasions solennelles.

Il n'est jamais question de temples ni de rien qui s'y rapporte; le culte était purement domestique ou tout extérieur. Les Aryas n'avaient non plus aucune représentation matérielle de leurs dieux. Ce n'est que beaucoup plus tard, sous la loi brahmanique, que l'Inde eut des temples et des idoles.

Quand des animaux étaient immolés, la fonction des sacrificateurs, que dirigeait le Brahmane, avait un côté peu agréable qu'on avait dû réserver aux officiants inférieurs. Il fallait égorger la victime, la dépouiller, enlever les entrailles, partager les membres, consumer certaines parties au feu de l'autel, faire rôtir les autres pour être distribuées aux assistants. Tout cela, au fond, est office de boucher plus que de prêtre. Les hymnes qui accompagnaient chaque détail du sacri-

fice en relevaient le caractère et lui donnaient sa signification religieuse. La foi naïve des premiers temps attribuait à l'offrande un pouvoir que les dieux ne pouvaient décliner. « Je t'ai offert du miel que tu as trouvé bon, dit un adorateur de Varoûna; écoute-moi maintenant comme un ami ¹. » Il faut citer sur ce passage les réflexions de M. Max Müller, empreintes d'un vif sentiment de l'esprit de ces anciens âges : « Comme un véritable enfant de la nature, l'Arya offre du miel, des douceurs que certainement le dieu trouvera bonnes, et alors il lui parle comme à un ami. « Sois bon maintenant et écoute-moi. » Ceci peut sembler puéril, mais il y a là une foi réelle, une foi d'enfant, et comme toutes les croyances de l'enfant, celle-ci est récompensée par quelque signe où se voit une réponse. Car immédiatement le poète prend un ton plus élevé : « Maintenant j'ai vu le dieu qui doit être vu de tous; j'ai vu le char au-dessus de la terre. Mes prières ont été acceptées. » Sans doute, un tel langage adressé à la Divinité est matériel, terrestre, et, pour nous, faux et grossier. Et cependant il y a dans cette expression antique de la pensée et de la foi quelque chose qui, même après tant de siècles, nous émeut et nous plaît, et un homme sage y regardera à deux fois avant d'attribuer à une mauvaise source ce qui peut provenir, après tout, d'un amour et d'une sagesse qui dépassent les nôtres. » Les Grecs homériques croyaient aussi, comme les Aryas leurs frères, à cette toute-puissance du sacrifice auprès des dieux.

Le plus puissant des sacrifices, comme le plus solennel, était celui du cheval, l'açvamédha. Ce genre de sacrifice était répandu chez une partie des peuples de la famille Arienne. On le retrouve chez les anciens Perses et chez les Massagètes; il ne fut pas étranger aux Grecs, non plus qu'aux Romains. L'açvamédha, avec tous ses rites, est décrit dans un hymne du Rig-Véda; c'est un curieux chapitre du culte public des tribus du Sapta-Sindhou.

« Que Mitra, ni Varoûna, ni Aryaman, ni Ayou, ni Indra, ni le chef des Ribhous, ni les Marouts ne nous blâment, quand nous célébrons dans le sacrifice les vertus du rapide coursier issu des dieux.

» Quand les prêtres apportent l'offrande devant le cheval, qui a été baigné et revêtu d'ornements d'or, le bouc tacheté, qui le précède en bêlant, est une offrande agréable à Indra et à Pouchan ².

» Ce bouc, la part de Pouchan, acceptable pour tous les dieux, est conduit le premier avec le rapide coursier; car Tvachtri lui-même glorifie cette agréable offrande, qui est amenée avec le cheval.

¹ Hymne 25 du livre I^{er}, çl. 17.

² C'est, on l'a vu, un des noms du Soleil.

» Lorsqu'aux époques convenables on conduit trois fois autour du feu du sacrifice le cheval destiné aux dieux, le bouc, la part de Pouchan, vient au premier rang, annonçant le sacrifice aux dieux.

» Hotri, Adhvaryou, Avayadj, Agnimindha, Grāvagrābha, et toi, sage Sanstri¹, remplissez les rivières par un sacrifice préparé et accompli selon les rites.

» Vous qui coupez le poteau du sacrifice, vous qui l'apportez, vous qui fixez au haut du poteau le lien auquel le cheval est attaché, et vous qui apportez la nourriture destinée au cheval, que vos fonctions soient remplies.

» Ma prière a été prononcée. Le cheval à la croupe brillante va s'élever vers la région des dieux. Les sages Richis le célèbrent, et nous avons gagné un bon ami pour les dieux.

» Que le lien qui fixe le cou du cheval et ceux qui lui maintiennent les pieds, que les sangles, que la bride, que l'herbe même qu'on lui a mise dans la bouche, que tout cela soit avec lui près des dieux !

» Que la chair mangée par les mouches, que ce qui s'attache au couteau, à la hache, aux mains ou aux ongles du sacrificateur, que tout ce qui provient de toi soit avec les dieux !

» Que ce qui s'échappe de tes entrailles, que la moindre particule de chair crue, soient dûment préparés par les immolateurs; que tout soit bien cuit pour la perfection du sacrifice.

» Que le jus qui découle des parties attachées à la broche quand le cheval a été abattu ne tombe ni sur la terre ni sur l'herbe; qu'il soit réservé aux dieux, auxquels il est agréable.

» Ceux qui surveillent la cuisson du cheval, ceux qui disent : Il sent bon, enlevez-le! ceux qui président à la distribution de la chair rôtie, que leurs fonctions soient dûment remplies.

» La cuiller du vase où la chair est bouillie, les vases pour recueillir le jus, ceux dans lesquels le feu est emporté, les couvercles des vases, les broches, les couteaux, sont un ornement pour le cheval.

» La place où il marche, où il se couche, où il se meut, les entraves de ses pieds, ce qu'il boit, la nourriture qu'il prend, que tout soit avec lui près des dieux !

» Que l'odeur qui s'évapore avec la fumée ne te fasse pas ébrouer; que l'odeur ne s'échappe pas du chaudron brûlant; que le vase [bien clos] n'éclate pas. Les dieux acceptent le cheval s'il leur est offert dans les formes prescrites.

» La couverture qu'on étend sur le cheval, les ornements d'or, les brides et les liens des pieds, toutes ces choses que les dieux aiment, elles leur sont offertes.

» Si l'on te frappe du talon ou du fouet pour te faire coucher, et si tu hennis avec force, tout cela est purifié par ma prière, comme avec le beurre clarifié dans le sacrifice.

» La hache s'approche de la trente-quatrième côte du rapide coursier, aimé

¹ Ce sont les différents ordres de prêtres qui participent aux rites du sacrifice. M. Wilson traduit : « Invocateur des dieux, ministre du rite, porteur de l'oblation, toi qui allumes le feu, et toi qui écrases le soma.... »

des dieux. Sachez conserver chaque membre bien entier; trouvez les jointures et frappez.

» Un seul sacrificateur frappe le brillant cheval, et deux le maintiennent : telle est la règle. Ceux de tes membres que j'ai préparés au moment voulu, j'en fais des boules que le feu consume, comme offrande aux dieux.

» Puisse ton corps précieux aller sans souffrance vers les dieux; que la hache ne s'attache pas à tes membres. Qu'un immolateur inhabile et privé de sang-froid ne mutile pas avec son couteau tes membres mal séparés.

» Tu ne meurs pas, tu ne souffres pas : tu vas aux dieux par un chemin facile. Les deux coursiers d'Indra, les deux cerfs des Marouts ont été attachés au joug; le cheval vient au timon de l'âne des Açvins.

» Puisse ce cheval nous donner du bétail, et des chevaux, et une postérité mâle, et la richesse fortifiante! Puisse Aditi éloigner de nous les pensées mauvaises! Puisse le cheval de ce sacrifice nous apporter la vigueur !¹ »

XV.

Je n'ai pu ni voulu entrer dans tous les détails de la mythologie védique; j'ai dû me borner à marquer les grandes lignes, à faire ressortir les traits principaux et caractéristiques.

Ce qui fait le fond et l'essence même du culte védique, c'est l'adoration de la nature. La terre qui nourrit les hommes, les rivières qui la fertilisent, le soleil qui lui donne la lumière et la chaleur, la voûte étoilée du firmament, dont l'aspect étonne et confond l'intelligence humaine, les vents qui poussent les nuages dépositaires des eaux du ciel, la foudre qui les déchire et qui livre à la terre les humides trésors que leurs flancs recèlent : tous ces phénomènes de la création, ces commotions terribles, ce spectacle admirable devant lequel l'homme étonné se prosterne, obligé qu'il est de reconnaître en dehors de lui une force supérieure à sa force, une intelligence supérieure à son intelligence, tels étaient les objets du culte de l'Arya, et c'est à eux que s'adressent les invocations à la fois ardentes et naïves contenues dans le Rig-Véda.

La religion des anciens Aryas n'est ainsi qu'un vaste symbole, et M. Max Müller, le savant éditeur du Rig-Véda, en a saisi admirable-

¹ Je me suis particulièrement attaché à la traduction que M. Max Müller a donnée de cet hymne dans son *History of ancient sanskrit literature*, p. 553, dont on peut rapprocher celle de M. Wilson, au deuxième volume de son *Rig-Véda*, p. 112. La version de M. Langlois (t. I, p. 376) reste trop souvent à côté du sens technique, qui, du reste, il faut le reconnaître, présente ici des difficultés particulières.

ment l'esprit, lorsqu'il a dit, dans son beau mémoire sur la mythologie comparée : « Tout un monde de mythologie primitive, naturelle et intelligible, nous a été conservé dans les Védas. La découverte de la mythologie des Védas a été à la mythologie comparée ce que la découverte du sanscrit a été à la grammaire comparée. Il n'y a heureusement aucun système de religion ou de mythologie dans les Védas. Les noms sont employés dans un hymne comme appellatifs, dans un autre comme des noms de dieux. Le même dieu est quelquefois représenté comme supérieur, d'autres fois comme égal ou comme inférieur aux autres dieux. La nature des dieux est encore transparente, et leur conception première, dans beaucoup de cas, est clairement perceptible. Il n'y a aucune généalogie, aucun mariage arrangé entre les dieux et les déesses. La véritable théogonie des races ariennes est dans les Védas; la théogonie d'Hésiode n'est qu'une reproduction déjà très-altérée de l'idée primitive. Pour faire comprendre aux Hindous qu'ils adorent de simples noms de phénomènes naturels, graduellement obscurcis, puis personnifiés et déifiés, il faudrait encore recourir aux Védas. » Ailleurs, M. Max Müller a dit, avec non moins de vérité : « Quand le poète s'adresse à Agni, le dieu du feu, il le présente comme le premier dieu, égal même à Indra. Au moment où Agni est invoqué, Indra est oublié; il n'y a pas de compétition entre l'un et l'autre, non plus qu'entre eux et les autres divinités. Ceci, ajoute le savant écrivain, est un côté extrêmement important de la religion du Vêda, et qui n'a jamais été pris en considération par ceux qui ont écrit sur l'histoire de l'ancien polythéisme ¹. »

Dans un petit nombre de passages seulement du Recueil védique, on voit percer une velléité de classification entre les dieux invoqués dans les hymnes; mais nulle part cette classification ne prend une forme précise et arrêtée. La strophe la plus remarquable de tout le Recueil sous ce rapport est au vingt-septième hymne du premier livre : « Adoration aux grands dieux, adoration aux dieux inférieurs; adoration aux dieux jeunes, adoration aux dieux anciens. Nous adorons les dieux aussi bien que nous pouvons : puissé-je ne pas omettre la louange des divinités anciennes ²! »

Ces distinctions ressortent de la nature même des choses; en certains cas elles pouvaient aussi reposer sur la tradition. Certains cultes avaient commencé à des époques relativement récentes : c'étaient les

¹ *History of ancient sanskrit literature*, p. 546.

² *Rig-Vêda*, vol. I, p. 71, cl. 8, Wils.; t. I, p. 47, Langl.

dieux nouveaux; on ne pouvait non plus mettre sur la même ligne les divinités puissantes et redoutables qui gouvernaient le ciel, dirigeaient le soleil, lançaient la foudre, produisaient les orages, envoyaient la pluie ou présidaient aux sacrifices, et la foule des déités rarement citées et à peine connues dont on peuplait les airs, les montagnes et les eaux. Il devait donc y avoir de grands dieux et des dieux inférieurs. Mais cette classification était une chose d'instinct plutôt que de doctrine; on ne la trouve nulle part formulée d'une manière explicite comme dans les théogonies occidentales. Et comme il n'y avait pas de généalogie, il n'y avait pas de hiérarchie, du moins pas de hiérarchie générale et régulière; comme on ne saisissait aucun rapport palpable, aucune subordination apparente entre les phénomènes de la nature, on n'avait mis ni rapports ni subordination entre les dieux qui corporifiaient et symbolisaient chacun de ces phénomènes. S'il y avait quelques rapports de ce genre, ils étaient partiels et limités; on n'en fit jamais un système. Rien encore, dans le Panthéon védique, ne fait présager la classification ni la nomenclature que nous verrons apparaître et se développer sous l'influence des doctrines brahmaniques. Les trois dieux qui formeront plus tard la Trimourti ou Trinité brahmanique, Brahma, Vichnou et Çiva, n'existent pas encore, non plus que Krichna. Vichnou, dans les hymnes, n'est qu'une des épithètes du soleil; les autres noms de la Trimourti future sont inconnus. Le nombre des dieux est d'ailleurs infini; un hymne porte ce nombre à trois mille trois cent trente-neuf¹. Une autre distribution numérique beaucoup plus habituelle, car elle est répétée dans nombre d'hymnes, est le chiffre de trente-trois. « O Agni, amène ici les trente-trois divinités². » Ailleurs, les trente-trois dieux sont partagés entre les trois mondes : « Dieux, qui êtes onze au ciel, qui êtes onze sur la terre, qui êtes onze habitant avec gloire au sein des airs, ayez pour agréable notre sacrifice³. » On n'a pas à ce sujet d'autres éclaircissements. N'oublions pas que cette foule de dieux dont les Aryas peuplent l'univers ne sont qu'une création de la langue antique, qui tire ses images de la nature vivante et du monde extérieur bien plus que des abstractions de la pensée; en face de ces symboles qui ont pris un corps, il suffit d'un souffle pour dissiper les illusions que l'homme s'est créées à lui-même et dont il subit la domination.

Même au sein de la société védique, parmi ces Richis dont les géné-

¹ *Rig-Véda*, vol. III, p. 7, çl. 9, Wils.

² *Id.*, vol. I, p. 121, çl. 2, etc., etc.

³ *Id.*, vol. II, p. 62, çl. 11.

rations glorifièrent la sagesse, il se trouva des esprits à la fois hardis et méditatifs qui osèrent écarter le voile et remonter à la cause première. Nous avons déjà cité l'hymne si remarquable où le poète inspiré nous montre l'Être unique, éternel, préexistant au sein de l'infini et présidant à la création des mondes; il se trouve aussi çà et là dans le Rig-Véda des passages où certaines classes de divinités sont ramenées à leur unité originaires. Celui-ci, entre autres : « On l'appelle Indra, Mitra, Varoûna, Agni; c'est aussi le céleste Garoutmat aux larges ailes. A celui qui est Un les prêtres donnent plusieurs noms, lorsqu'ils parlent d'Agni, de Yama, de Mâtariçvan ¹. » Mais il y a dans le Recueil sacré un hymne tout entier où la toute-puissance du Dieu suprême est proclamée de la manière la plus forte ². L'hymne est adressé à Pradjâpati, « le Maître des Êtres », selon la signification littérale du mot.

« Au commencement parut le Germe d'or (la Source de la pure lumière). Il était le seul maître né de tout ce qui est. Il affermit la terre et le ciel. A quel dieu nous faut-il offrir notre sacrifice?

» C'est lui qui donne la vie, c'est lui qui donne la force. Sa bienveillance, les dieux brillants la désirent tous. Son ombre est l'immortalité; son ombre est la mort. A quel dieu nous faut-il offrir notre sacrifice?

» Par sa puissance, il est le seul Roi du monde qui sent et qui respire. C'est lui qui gouverne tout, l'homme et les animaux. A quel dieu nous faut-il offrir notre sacrifice?

» C'est lui dont ces montagnes neigeuses, c'est lui dont le Samoudra ³, avec le fleuve lointain, proclament la puissance. C'est lui dont ces [deux] régions ⁴ sont comme les deux bras. A quel dieu nous faut-il présenter notre offrande?

» C'est lui qui a donné la splendeur au ciel et la stabilité à la terre; c'est lui qui a étendu le firmament jusqu'au plus haut des cieux; c'est lui qui a répandu la lumière dans les airs. A quel dieu nous faut-il présenter notre offrande?

» C'est vers lui que le ciel et la terre, que sa volonté a affermis, élèvent en tremblant leurs regards; c'est vers lui que le soleil levant projette ses rayons. A quel dieu nous faut-il présenter notre offrande?

» En quelque lieu qu'aient été poussés les nuages avec l'eau que renferment leurs larges flancs, en quelque lieu qu'ait été déposée la semence et allumé le

¹ *Rig-Véda*, vol. II, p. 143, çl. 46, Wils.; t. I, p. 389, Langl.

² Je suis la traduction de M. Max Müller, *History of ancient sanskrit literature*, p. 569. On peut comparer celle de M. Langlois, t. IV de son *Rig-Véda*, p. 409.

³ J'ai déjà eu l'occasion de relever la faute de tous les traducteurs, jusqu'ici sans exception, qui rendent par mer ou par océan le mot *Samoudra*, lequel signifie la réunion des eaux, et qui dans les hymnes védiques, à une époque où les Aryas du Sapta-Sindhou n'avaient aucune notion de la mer, n'a pu désigner que la partie du Sindh où viennent se perdre les rivières du Pendjab.

⁴ L'orient et le couchant, c'est-à-dire, par rapport au poète, le côté des montagnes neigeuses (l'Himalaya) et le côté du Samoudra (le Sindh), qui viennent d'être désignés.

feu, c'est de là que s'éleva celui qui est seul la vie des dieux brillants. A quel dieu nous faut-il présenter notre offrande?

» C'est lui qui par sa puissance éleva son regard même au-dessus des nuages où les eaux sont renfermées, les nuages qui donnèrent la force et allumèrent le sacrifice; c'est lui qui est le Dieu au-dessus de tous les dieux. A quel dieu nous faut-il présenter notre offrande?

» Puisse-t-il ne pas nous détruire, lui le créateur de la terre, lui le juste, qui créa le ciel, lui qui créa les eaux brillantes et vastes! A quel dieu nous faut-il présenter notre offrande? »

Cet hymne est magnifique. Quel qu'en soit l'auteur et à quelque époque des temps védiques qu'il le faille rapporter, il est impossible de mieux sentir la grandeur souveraine du Créateur et du Maître de l'univers. Mais peut-on y reconnaître, avec M. Max Müller, l'expression puissante et décisive du monothéisme? En ceci, je regrette de ne pouvoir partager le sentiment de l'éminent indianiste. L'hymne, assurément, est l'œuvre d'un esprit très-élevé. Nulle part dans le Recueil védique on ne retrouve un sentiment aussi profond de la divinité suprême, exprimé dans ce noble et ferme langage; mais l'unité de Dieu, le monothéisme pur, je le cherche vainement. Je vois un dieu suprême dominant tous les autres dieux; je ne vois pas un dieu unique. C'est Jupiter, ce n'est pas Jéhovah.

Il y a dans le cœur de l'homme une voix qui proclame l'unité divine. Il suffit de porter sur le spectacle du monde les yeux du corps et de l'esprit : l'Ordre universel éveille la pensée de l'Unité. Pourquoi donc cette voix naturelle, instinctive, qui tient en quelque sorte aux racines mêmes de l'intelligence, ne s'est-elle pas élevée avec une égale autorité chez tous les peuples de la terre? Pourquoi le peuple Arya, si bien partagé à tant d'égards, n'a-t-il pas été un des premiers à l'entendre?

On voit par l'hymne qui vient d'être cité que parmi les Richis quelques-uns aspirèrent à la doctrine d'un dieu suprême et d'une théogonie hiérarchique, qui introduisait au moins l'unité dans le gouvernement de l'univers; mais le Recueil védique tout entier montre que même dans ces limites restreintes ces aspirations sont rares et purement individuelles. Ce qui respire dans la totalité des hymnes, c'est un polythéisme indéfini, une propension manifeste à symboliser chaque phénomène et à déifier chaque symbole.

C'est certainement un fait singulier que le pur monothéisme soit resté durant de longs siècles le domaine exclusif non pas même d'une race, ce serait trop dire, mais d'une simple tribu des plaines de l'Euphrate, puis d'un peuple obscur issu de cette tribu, qui l'a transmis

à son tour aux nations occidentales du monde moderne. Il se trouve ainsi que c'est précisément chez les races les plus richement douées de l'ancien monde, chez les races où les grandes civilisations se sont développées, que le dogme d'un Dieu unique s'est dégagé le plus lentement, et au prix des luttes les plus rudes, des nuages du symbolisme polythéiste. Et encore les nations chrétiennes n'ont-elles pas reçu dans sa rigueur absolue le monothéisme sémitique. D'où vient cette apparente anomalie ? Chose étrange à dire : il semble que la cause en soit dans la supériorité même des races polythéistes et dans l'épanouissement plus complet de leurs facultés natives.

L'âme, chez les nations de la grande famille arienne, s'est ouverte de bonne heure aux vives impressions de la nature. Organisations ardentes à la fois et délicates, enthousiastes et mobiles, elles reçurent du ciel la rare faculté de traduire en un langage élevé, pittoresque, plein de chaleur et d'harmonie, les sensations que l'homme perçoit du dehors et qui se reflètent dans sa pensée. C'est chez elles, et chez elles seulement, que s'est développé le côté poétique de la nature humaine. Tous les peuples de cette famille privilégiée ne sont pas entrés du même coup dans les voies fécondes de la grande civilisation ; tous n'ont pas été touchés à la fois du rayon divin. Les circonstances, le climat, les localités, les institutions, ont hâté chez les uns, ont retardé chez les autres, l'heure de la maturité et du complet développement. Les Aryas de l'Inde et ceux de l'Iran ont précédé les Grecs, les Grecs ont ouvert la route aux Romains, et les Romains à leur tour ont porté chez les nations du reste de l'Europe les germes que le christianisme a fécondés, et qui ont produit la civilisation savante de l'Europe moderne. Toutes sœurs d'origine, quoique le souvenir de la fraternité native se fût depuis longtemps éteint, les nations de cette grande et noble famille sont également toutes solidaires dans leurs progrès intellectuels.

Mais surtout, je le répète, en dehors d'elles il n'y a dans le reste du monde ni art ni poésie. L'Inde, l'Iran, l'Ionie, Rome et l'Europe moderne ont eu seuls leurs grands poètes et leurs grandes œuvres. La Poésie a toujours été, chez les nations indo-européennes, une forme on peut dire spontanée du langage, un jet naturel de l'inspiration et de la pensée ; de même que l'Art, cette poésie de la forme, n'a trouvé son expression idéale que chez les anciens Hellènes, restés nos modèles et nos maîtres. Cette faculté de poétiser la sensation et d'animer à la fois la matière et la pensée, les Aryas la transportèrent en quelque sorte et à leur insu dans les objets de leur culte. C'est ainsi que l'espace se peupla d'êtres surhumains dont les noms n'étaient originairement

que l'expression d'un phénomène ou d'une qualité physique, et que par une pente naturelle la crédulité de l'homme et sa disposition au merveilleux arrivèrent à vénérer comme des dieux ses propres créations. Or, il faut bien le reconnaître, cette faculté poétique avec ses expansions souvent excessives, mais aussi avec la richesse et la grâce de ses conceptions, est restée absolument étrangère au peuple d'Abraham, chez lequel apparut, dans sa gravité sévère, la doctrine élevée du Dieu unique. Nul peuple n'a été moins poète et moins artiste que les Hébreux. Je ne me charge pas d'expliquer ce phénomène de physiologie sociale; je constate un fait qui appartient à l'histoire. Le dogme de la révélation divine écarte tout commentaire; mais quand on descend aux causes naturelles qui ont pu concourir à la destinée diverse des différents peuples, il faut tenir compte, et grand compte, de toutes les indications qui ressortent de la nature même des races et des influences extérieures.

Lorsqu'on étudie les croyances religieuses d'un peuple, il en est une qu'on ne saurait omettre : c'est celle qui touche à la vie future. Nombre de passages des hymnes prouvent que les Aryas védiques croyaient à l'immortalité du souffle divin qui anime l'être matériel. Ils avaient le culte des ancêtres, sous le nom de Pitris, ou Pères; ils les invoquaient comme leurs intermédiaires auprès des dieux. Yama, le dieu de la Mort, gouvernait le monde inférieur, comme Pluton dans la théogonie grecque. Un hymne du septième livre dit expressément que les parties terrestres du corps de l'homme retournent aux éléments, mais que le souffle immortel, l'âme, sera transporté par Agni au séjour des Pieux¹, expression que peut expliquer un autre passage du deuxième livre : « L'homme bienfaisant se prépare une place dans le ciel et se range parmi les dieux². » Cette dernière phrase n'est ici qu'une image; mais les Aryas croyaient réellement qu'une vie méritoire et certains actes particulièrement agréables aux dieux avaient la puissance de donner au delà de ce monde une vie immortelle. Ils désignaient sous le nom de Ribhava ceux qui avaient obtenu cette récompense suprême, et ils les adoraient comme une classe particulière de déités.

Le côté moral, qui est un des dons de notre nature, était bien loin, on le voit, d'être étranger au sentiment religieux du peuple védique. Ce que l'Arya demande à ses dieux sort rarement, il est vrai, du cercle des biens matériels : ce sont de grandes richesses, de nombreux trou-

¹ *Rig-Véda*, t. IV. p. 156, çl. 3-4, Langl.

² *Id.*, t. I, p. 310, çl. 5, Langl.; vol. II, p. 15, Wils.

peaux, une habitation spacieuse, de beaux chevaux, des esclaves, des femmes, la force, la santé, une longue vie, une postérité nombreuse, la victoire sur ses ennemis. Tout cela était en rapport avec le genre de vie des tribus ariennes. Mais, à côté de ces invocations dominantes, se font jour parfois des préoccupations d'un autre ordre. La miséricorde du dieu puissant est invoquée avec une ardeur et une humilité tout ensemble que nulle prière ne saurait dépasser dans aucun culte. Citons quelques strophes, j'allais dire quelques versets :

« Je demande, ô Varoûna, à connaître mon péché. Je viens interroger celui qui connaît les choses cachées. Les Sages me disent tous la même parole : Tu as encouru la colère de Varoûna.

» Puisses-tu nous absoudre, ô Varoûna, des péchés de nos pères, aussi bien que de ceux que nous avons commis nous-mêmes !

» Ce ne fut pas de notre propre impulsion, ô Varoûna ! ce fut la nécessité, l'ivresse, la colère, le jeu, la négligence.

» O Seigneur, ô Varoûna, puisse cet hymne trouver le chemin de ton cœur ! Puissions-nous toujours conserver et acquérir ! Protégez-nous, ô dieux ! accordez-nous toujours vos bienfaits ¹ ! »

Un autre hymne, également adressé à Varoûna, est peut-être encore plus significatif :

« Ne me laisse pas encore, ô Varoûna, entrer dans la maison de terre ². Aie pitié, dieu tout-puissant, aie pitié de moi !

» Si je marche en tremblant, comme un nuage poussé par le vent, aie pitié, dieu tout-puissant, aie pitié de moi !

» C'est par manque de force, dieu fort et brillant, que j'ai été poussé sur le mauvais rivage. Aie pitié, dieu tout-puissant, aie pitié de moi !

» Ton adorateur a été altéré, quoiqu'il fût au milieu des eaux. Aie pitié, dieu tout-puissant, aie pitié de moi !

» Toutes les fois, ô Varoûna, que nous commettons une offense devant l'armée céleste, toutes les fois que par négligence nous enfreignons ta loi, aie pitié, dieu tout-puissant, aie pitié de nous ³ ! »

XVI.

Nous ne pouvons sortir de cette étude de la société arienne telle que nous la montrent les hymnes du Véda, sans dire au moins quelques mots de la question chronologique.

¹ D'après la traduction de M. Max Müller, *History of ancient sanskrit literature*, p. 541.

² Le tombeau, probablement.

³ *Ibid.*, p. 540.

Cette question présente encore des parties bien incertaines, et dans l'état des notions actuelles on ne saurait prétendre à une solution assurée. Elle n'en a pas moins une grande importance, car, en définitive, ce qu'il s'agit de déterminer, c'est le commencement même de l'histoire de l'Inde, et la place qu'il lui faut assigner dans l'échelle des temps antiques.

L'incertitude qui plane sur la détermination des temps védiques n'est cependant pas indéfinie. Elle se renferme dans des limites historiquement appréciables. Si une détermination précise est impossible, on possède au moins des éléments d'approximation suffisants pour une vue générale.

La chronologie des temps védiques embrasse deux problèmes, deux problèmes connexes, mais distincts. D'une part, on voudrait savoir quelle fut la durée de la période, c'est-à-dire quel temps s'écoula depuis l'entrée des Aryas dans le Sapta-Sindhou jusqu'à l'époque où le gros des tribus pénétra dans le bassin du Gange et y commença une nouvelle vie sociale; et d'une autre part, on voudrait déterminer non plus seulement la *durée*, mais l'*époque* même de la période par rapport à un point connu de l'ancienne chronologie, tel, par exemple, que l'ère bouddhique qui commence en l'année 543 avant Jésus-Christ.

Que la période que l'on a qualifiée de *temps védiques*, parce que c'est dans l'intervalle qu'elle comprend que furent composés les hymnes du Rig-Véda, que cette période, dis-je, ait été d'une longue durée, c'est ce qui ne saurait faire l'objet d'un doute. Pour former sa conviction à cet égard, il ne faut que lire avec quelque attention le volumineux Recueil des hymnes. Bien que l'arrangement actuel du Recueil y ait classé les chants religieux sans aucun égard à leurs dates relatives, il est aisé d'y reconnaître des indices nombreux de grandes différences d'époques. Des faits sont mentionnés comme actuels dans certains hymnes, et dans d'autres hymnes rappelés comme très-anciens. Très-fréquemment les invocations font allusion à des événements dont furent témoins les ancêtres du poète ou ceux de la tribu. « Vous avez fait de grandes choses, ô Marouts, au temps où les hymnes de nos pères furent chantés en votre honneur. » La langue même des hymnes, par ses différents degrés d'archaïsme, porte témoignage d'une formation graduelle qui implique un temps nécessairement considérable. Il est vrai que cette appréciation est délicate; et M. Goldstücker, malgré la confiance que doit inspirer sa profonde connaissance de l'idiome sacré de l'Inde, va peut-être un peu loin quand il affirme que la langue est aujourd'hui le plus sûr moyen de reconnaître l'époque relative des

diverses parties du Rig-Véda¹. Les noms de rivières mentionnés çà et là dans les hymnes, à propos des sacrifices offerts sur leurs bords, fournissent aussi un certain nombre d'indices précieux. Il est certain, par exemple, que l'hymne (unique) où se trouve le nom de la Gangâ (le Gange), et ceux où sont nommées la Yamounâ (la Djemna, qui passe à Dehli), et la Sarasvatî qui en est voisine, il est bien certain, dis-je, que ces hymnes, quelle que soit leur place dans le Recueil, appartiennent aux derniers temps de la période védique. L'exégèse du Véda est à peine entamée; il n'est pas douteux qu'une étude patiente trouvera dans ces diverses indications les éléments concordants d'une classification chronologique.

Ce qu'on ne peut espérer raisonnablement de déterminer jamais d'une manière tant soit peu certaine, c'est la durée même de la période. Qu'on lui doive attribuer plusieurs siècles, cela n'est pas douteux, d'après les indices mêmes qui viennent d'être rappelés; mais combien de siècles? c'est ce qu'on ne saurait dire. Toutefois, la raison historique ne permet guère de donner à l'habitation des Aryas dans le Sapta-Sindhou une durée trop considérable. Cette grande région du Nord-Ouest ne fut pour eux, en définitive, qu'un lieu de passage, si prolongées qu'y aient été leurs stations. Ils y conservèrent, nous l'avons vu, leur vie encore à demi pastorale; il ne s'y forma pas d'État proprement dit; il ne s'y fonda pas non plus de grandes villes, car autrement il est difficile de croire qu'on n'y trouverait pas quelque allusion dans les chants védiques. Il y avait pourtant au sein du peuple ârya des éléments d'organisation politique qui se développèrent rapidement dans les contrées du Gange, et qui sûrement se seraient développés de même dans le Sapta-Sindhou, si les tribus s'y étaient fixées à demeure pendant un très-long temps.

Ces considérations, sans doute, ont un côté hypothétique; mais elles ont aussi une base sérieuse que l'on ne peut méconnaître. S'il fallait formuler une conclusion, je dirais que le passage du peuple védique dans la région des Sept-Rivières n'a pu guère être moindre de deux siècles, ni dépasser trois ou quatre cents ans; encore préférerais-je le premier terme au second.

Sur l'autre point, l'intervalle qui sépare les temps védiques de l'ère

¹ *Mânava-Kalpa-Soutra*, edited by Th. Goldstücker. Pref., p. 144, Lond., 1861, in-f°. M. Max Müller, qui exprimait la même opinion il y a quelques années (*Nouv. Journ. asiat.*, IX, 1847, p. 76), est beaucoup moins affirmatif dans sa récente Histoire de l'ancienne littérature sanscrite, ou plutôt il paraît avoir changé tout à fait de manière de voir à ce sujet. (*Hist. of anc. sanskr. liter.*, p. 496. Lond., 1859.)

bouddhique ou de 543, nous avons quelques données, qui, sans être à beaucoup près hors de toute discussion, portent cependant avec elles un certain degré de certitude. Ces données sont de plusieurs sortes. A l'époque où naquit le Bouddha Çakyamouni, vers le milieu du septième siècle avant l'ère chrétienne (l'ère de 543 est la date de sa mort), la société civile, politique et religieuse de l'Inde gangétique était au plus haut point de son développement et de sa splendeur, si même, à certains égards, il n'y avait déjà décadence. Il est clair qu'entre un tel état de choses et celui que nous montrent les hymnes, un temps considérable a dû s'écouler. Nous en avons une autre raison. Après l'établissement des Aryas dans les contrées du Gange, — postérieurement aux temps védiques, conséquemment, puisque, ainsi que nous l'avons vu, le Gange est encore inconnu, sauf une seule mention accidentelle, aux poètes du Vêda, — il se fonda au sein de la nouvelle nation deux grandes monarchies, sièges de deux dynasties royales qui régnèrent simultanément et eurent l'une et l'autre une longue durée; or, à l'époque de Çakyamouni ces deux dynasties collatérales n'existaient plus, comme je le montrerai plus tard, et plusieurs royaumes s'étaient formés de leurs débris. Bien qu'on ne puisse faire aucun fond sur la chronologie fantastique des Pourânas, il n'en est pas moins bien évident, par l'ensemble des légendes épiques qui s'y rattachent et par la longue série de princes qu'on leur attribue, que les deux grandes dynasties (qualifiées de dynastie Solaire et de dynastie Lunaire) ont dû avoir une longue existence. Leur attribuer, ainsi qu'au développement de la société hindoue antérieurement au Réformateur bouddhique, une durée de cinq à six cents ans, c'est certes rester en deçà plutôt qu'aller au delà de la vraisemblance historique; et comme cette période des deux grandes dynasties doit se compter au minimum des environs de l'an 700, nous sommes amenés, pour l'époque de leur fondation, vers les années 12 ou 1300 avant l'ère chrétienne. Peut-être faut-il remonter plus haut encore, mais on ne peut certainement descendre plus bas.

Cette date approximative est confirmée par une troisième donnée.

L'illustre Colebrooke, se fondant, entre autres considérations, sur le calendrier religieux annexé au Vêda et où la place des colures est indiquée, porte aux environs du quatorzième siècle l'époque de ce calendrier, et, par suite, celle de l'arrangement des hymnes védiques tels que nous les avons aujourd'hui. Colebrooke, il ne faut pas l'oublier, n'était pas seulement un profond indianiste et un esprit d'une sagacité rare, c'était un mathématicien de premier ordre et un habile astronome. Son opinion a donc un très-grand poids. Aussi les critiques les plus

éminents qui ont repris cette question après lui, et à leur tête M. Lassen et M. Wilson, se sont-ils arrêtés à la même date ou à des dates très-rapprochées. M. Max Müller, dans son *Histoire de l'ancienne littérature sanscrite*, a cru devoir rester de deux ou trois siècles en deçà, c'est-à-dire entre les années 1100 et 1200; mais en ceci les supputations, ou plutôt les estimés de ce savant, ne se fondent, il faut le dire, sur aucune base bien sérieuse. L'approximation de Colebrooke garde toute sa valeur. On peut donc accepter comme au moins très-probables, et dans tous les cas comme les mieux justifiées jusqu'à présent, la date de 13 à 1400 pour l'époque où les hymnes védiques furent réunis dans la Collection, ou Sañhitâ, qui n'a pas varié depuis, et celle de 1600 ans environ de notre ère pour la première apparition des Aryas sur le Sindh et leur entrée dans le Sapta-Sindhou.

On peut encore se demander quelle est dans son ensemble la valeur historique du Vêda. Notre étude tout entière est une réponse à cette question. Sans doute le Recueil védique ne renferme pas une histoire dans l'acception propre et rigoureuse du mot. Là, non plus que dans aucun livre sanscrit antérieur à la période bouddhique, on ne trouve en effet ni dates, ni données de chronologie positive, ni récit d'événements présenté d'une manière suivie. Mais il ne s'ensuit pas que les anciens livres indiens soient dénués de tout caractère historique. L'histoire n'y est pas écrite, mais les éléments historiques y abondent. M. Rudolph Roth, le premier, dans un travail publié il y a quinze ans et auquel le progrès des études sanscrites n'a rien enlevé de sa valeur ¹, a fait ressortir quelques-uns des plus importants parmi ceux que renferment les hymnes védiques, notamment une victoire, restée fameuse, qu'un prince ârya du nom de Soudâs, qui régnait au voisinage de la Yamounâ, remporta sur dix chefs confédérés de l'intérieur du Sapta-Sindhou. Cette guerre appartient aux derniers temps de la période védique; mais voici un antique souvenir qui pourrait bien remonter à l'arrivée des Aryas sur le Sindh :

« Indra calma les flots de cette grande rivière afin qu'on la pût traverser. Les Sages qui n'avaient pu gagner l'autre rive, il les y conduisit heureusement, et, la rivière franchie, ils trouvèrent devant eux les richesses qu'ils cherchaient! Indra, par sa grande puissance, a mis au nord le Sindhou qui était à l'orient ². »

¹ *Zur Litteratur und Geschichte des Weda*. 1846.

² *Rig-Vêda*, vol. II, p. 246, çl. 5-6, Wils.; t. I, p. 470, Langl.

Entre le lointain souvenir du passage du Sindh et la tradition de la Bataille des Dix Rois, il y a toute la durée des temps védiques; arrivés sur la Sarasvatî et la Yamounâ, nous touchons à des temps nouveaux. Une grande transformation va s'accomplir au sein des Aryas, une transformation à la fois religieuse, politique et sociale. Les tribus védiques vont se fondre dans une grande unité, et nous allons voir apparaître la nation brahmanique.

Quelle trace reste-t-il dans les documents indiens de ce grand travail de transformation, des causes qui l'amènèrent, des influences qui l'accomplirent, des luttes qui l'accompagnèrent et en scellèrent les résultats? C'est ce que nous aurons à rechercher dans notre prochaine étude.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

(La suite à une prochaine livraison.)

LE MOINE¹.

V.

« Quand nous fûmes tous deux dehors, l'orage avait redoublé de violence, et le vent chassait devant lui une pluie froide mêlée de neige. Le moine se prit à rire d'une façon étrange, comme si ce qui venait de se passer eût été quelque chose de fort agréable. — Je ne t'aurais pas cru stupide au point de me confondre avec une cruche à chauffer, dit-il. Où est donc la ressemblance? je te le demande. Allons, parle donc, jeune sot... Allons, ris-tu ou pleures-tu? Que diable! je ne puis pas voir ta spirituelle figure.

» Ces paroles dans la bouche d'un moine, et qui plus est dans cette nuit noire et par ce temps affreux, me parurent passablement lestes, pour ne pas dire plus; certes, je n'avais pas le moins du monde envie de rire, car je venais de perdre ma place et j'étais bien légèrement vêtu pour braver le froid et la pluie. Je ne dissimulai pas à mon compagnon ma façon de penser à cet égard; mais lui, sans paraître se soucier beaucoup de tout cela, se mit à rire de plus belle, et son opinion fut que nous ne pouvions pourtant pas rester plantés là devant la porte du château, et qu'il nous fallait gagner le large, d'un côté ou d'un autre. C'était facile à dire, mais malaisé à exécuter; car il faisait une nuit noire comme dans un four, et l'on ne voyait pas à deux doigts devant soi.

» — Connais-tu ce pays-ci, mon garçon? me demanda-t-il tout en descendant la côte pierreuse. Mais tu m'as déjà dit, je crois, que tu étais arrivé ici ce soir même pour la première fois; marchons donc, nous

¹ Voir la livraison du 30 juin 1861.

trouverons bien un gîte quelque part, peut-être, ajouta-t-il en riant, dans mon couvent.

» — Ce serait bien beau, fis-je. Est-il loin d'ici, votre couvent?

» — A trois ou quatre lieues, et toujours dans la forêt.

» Cette réponse n'était guère consolante, et j'aurais bien volontiers faussé compagnie à ce damné moine, qui, en définitive, était la cause de tout mon malheur, mais, pour être franc, j'avais peur dans ce pays inconnu et sauvage, et au milieu de ces épaisses ténèbres.

» — Allons, Frédéric, reprit le moine toujours avec une parfaite gaieté, aie bon courage; après tout, cela ne sert de rien d'avoir peur; aussitôt pris, aussitôt pendu! Si tu n'avais pas eu la sotte idée de me confondre avec une bouteille à chauffer, nous n'aurions pas été chassés tous deux de notre nid, où je m'étais déjà, pour ma part, si commodément arrangé. Mais qui sait si ce n'est pas pour un bien? J'ai déjà passé dans la forêt plus d'une nuit pire encore que celle-ci, bien qu'il fasse, à vrai dire, un temps d'enfer. On dirait que tous les diables sont déchainés dans les hautés branches de ces vieux chênes.

» Pendant qu'il tenait ces propos et d'autres semblables, nous avions toujours poussé plus avant dans la profondeur de la forêt, et je tremblais de froid et de frayeur tout ensemble, car il régnait tout autour de nous un tapage et un vacarme à faire croire que toute la bande des démons était réellement en chasse dans ces lieux maudits. Puis, ce moine me paraissait, depuis que nous étions dehors, un fort étrange compagnon. Il me tenait des propos et se servait d'expressions que je n'avais jamais entendus dans la bouche d'un moine, bien que ses pareils, quand ils sont entre eux, ne doivent guère se gêner sur ce point. Si ce moine, pensais-je, était un brigand déguisé ou quelque vaurien de même espèce! Plus je ruminais cette idée, plus elle me semblait fondée. Ne m'avait-il pas, à plusieurs reprises, parlé du diable, et n'avait-il pas prétendu avoir passé de pires nuits encore dans la forêt? Avec cela, il avait un rire si étrange, que chaque fois j'en avais le frisson jusqu'à la moelle des os. Mais me séparer de lui, je n'y pouvais songer, car, par cette affreuse nuit, je n'eusse voulu à aucun prix rester seul.

» Tout à coup le moine s'arrêta et prêta l'oreille. On n'entendait rien que les hurlements et les sifflements de la tempête; que pouvait-il donc écouter? Il me saisit le bras et murmura ces mots à mon oreille : — Paix! ne bouge pas! Puis il regarda de nouveau fixement à travers les ténèbres, et je crus alors distinguer au loin un faible reflet de lumière. — On a allumé là-bas un feu que l'orage ne laisse pas brû-

ler, me dit-il; viens, mais sans faire de bruit. Nous verrons ce que ce peut être. Il me tenait toujours le bras fortement, et je le suivis avec une angoisse mortelle. Quand nous fûmes à deux cents pas du feu, qui brûlait faiblement au ras du sol, je crus apercevoir plusieurs figures qui se mouvaient tout autour.

» — Attends ici vers ce vieux chêne, me dit-il tout bas, je veux voir ce que c'est; mais ne t'éloigne pas de cette place, afin que je te retrouve.

» A ces mots, il tira deux pistolets de dessous sa robe, les arma et continua d'avancer à pas de loup. Je restai seul, comme il me l'avait recommandé, et dans un désordre de pensées inextricable. Cet homme n'était certainement pas un moine, car il avait sur lui des pistolets, dont les moines n'ont que faire d'habitude. Ces gens, que nous voyions, étaient probablement sa bande, et il était leur chef. Dans le triste temps où nous vivions, il y avait tant de brigands sur les routes! Mais que faire? Le mieux me parut d'abord de filer tout doucement d'un autre côté; l'obscurité était si profonde qu'on ne m'eût pas découvert aisément. Pourtant, me dis-je ensuite, si ce n'était pas un brigand?... Mais que pouvait-il être autre, cet homme qui s'introduisait ainsi dans les châteaux, sous un déguisement de moine, avec des armes cachées?

» J'eus beau tourner et retourner ces pensées dans tous les sens, je ne pus me résoudre à rien, et restant toujours sous le vieux chêne, dont les branches noueuses rendaient des sons plaintifs, je regardais fixement du côté du feu, qui exhalait une fumée épaisse et qui m'était caché de temps à autre en partie par un des personnages de cette bande suspecte.

» Tout à coup la main du moine me saisit de nouveau, ce qui me causa un redoublement de frayeur.

» — Viens, Frédéric, viens vite! Il faut que nous retournions sur nos pas, que nous regagnions le château! Marche derrière moi, et le plus près possible pour ne pas me perdre. Et il s'éloigna en toute hâte, sans ajouter un mot de plus; j'avais toutes les peines du monde à le suivre et ne trouvai pas le temps de le questionner.

» Au bout d'une bonne heure, nous étions de nouveau devant la porte d'entrée du château; le moine tira la cloche et sonna avec force, comme si le château eût été tout en feu.

» — Éveille tout de suite sa seigneurie, dit-il brusquement au portier qui lui vint ouvrir à moitié endormi, et comme celui-ci hésitait, prétendant que la chose n'était pas nécessaire, il tira de

nouveau de dessous sa robe les pistolets que je connaissais déjà, en lui criant :

» — Drôle, si tu n'y vas point à l'instant même, je te brise les jambes ! Dis au maître de céans qu'il ait à se hâter, qu'il y va de sa fortune et de sa vie. Sur ce le portier n'osa plus rien dire et fit ce qu'on lui commandait d'un tel ton ; peu d'instants après parut le seigneur d'Altstett lui-même, un flambeau à la main ; il nous trouva installés dans la grande cuisine, où régnait encore une chaleur fort agréable comparativement à la température du dehors.

» — Je suis un officier prussien, dit alors le moine, sans se laisser questionner par le maître du château ; j'étais prisonnier et j'ai payé le prix de ma rançon. Je ne sais si vous êtes du parti de la Prusse ou de l'Autriche ; mais peu importe en ce moment, car votre château sera, cette nuit même, peut-être dans une demi-heure, assiégé par une bande de maraudeurs de la pire espèce. Le hasard, qui m'a mis dans votre lit en guise de bouteille à chauffer, m'a fait plus tard rencontrer cette bande dans la forêt, et j'ai pu l'épier sans être aperçu. On se propose de mettre tout ici au pillage, et, s'il le faut, de recourir à l'incendie. Il y a dans cette bande un drôle qui doit parfaitement connaître les lieux ; car il parlait à ses camarades d'une certaine petite porte qui donne sur la forêt et qui est facile à ouvrir. Vous comprenez qu'il n'y a pas de temps à perdre pour prendre une résolution. Si votre dessein est de vous défendre, je vous offre de grand cœur mes services, sinon je suis prêt à m'éloigner sur-le-champ.

» Grand fut l'étonnement du seigneur d'Altstett à cette révélation si imprévue, il remercia l'étranger, qui venait de me rassurer entièrement en se faisant connaître pour officier, s'excusa le mieux qu'il put de la manière dont il avait quelques heures avant agi à son égard, enfin se déclara résolu à défendre le château jusqu'à la dernière extrémité. On prit à cet effet, en toute hâte, les mesures nécessaires. Les gens de service du château ne constituaient à eux tous qu'un personnel de quatre domestiques mâles, ce qui, avec le maître du château, l'officier et moi, faisait sept personnes. Toutes les armes à feu de sa seigneurie furent immédiatement chargées, et on les distribua entre nous avec les couteaux de chasse, les sabres et toutes les autres armes qui se purent trouver. Alors, le maître du château et l'officier concertèrent le plan de défense, et après s'être disputé assez longtemps à qui des deux se placerait au poste le plus périlleux, c'est-à-dire à la petite porte, l'opinion de l'officier finit par prévaloir, et il fut décidé qu'il l'occuperait avec le cocher et moi pour soutiens. Sa

seigneurie s'établit dans la cour avec le portier et un garçon d'écurie, tandis que l'autre garçon, qui n'inspirait qu'une médiocre confiance, fut relégué dans la cuisine, sauf à se porter plus tard du côté où son secours serait le plus nécessaire. Quant à la châtelaine et à sa fille, elles durent se retirer dans le cellier, qui était une cave voûtée; elles paraissaient l'une et l'autre extrêmement pâles, particulièrement la première, et j'entendis l'officier qui cherchait à les rassurer. — Ne vous tourmentez pas, leur disait-il, quand vous entendrez tirer des coups de fusil; les bandits auxquels nous avons affaire sont généralement fort lâches, pour peu qu'on leur oppose de résistance, et ils ne tarderont pas à prendre la fuite.

» C'était là, pour ma part, le plus ardent de mes vœux, car je ne me sentis rien moins qu'à mon aise, lorsque, armé d'un long fusil et d'un couteau de chasse, je fus établi à mon poste derrière un pan de mur à côté de l'officier, qui avait toujours sa robe de moine, et du cocher, notre auxiliaire désigné. Nous avions pour consigne de ne bouger, ni parler. Le vent continuait de faire rage, et le mur de la cour, qui se dressait devant nous, ne se dessinait que très-imparfaitement sur le ciel sombre. Tout à coup, au milieu du vacarme de la tempête, nous entendîmes un bruit particulier, comme si une pierre tombait, et ce bruit se renouvela plusieurs fois.

» — Les voilà! murmura l'officier; du sang-froid et du silence, ne tirez pas avant de les avoir au bout de vos fusils, la nuit est trop noire!

» Je vis alors se dessiner vaguement sur le mur la silhouette d'une forme humaine, puis nous entendîmes un homme sauter à terre.

» — Malédiction! cria une voix étouffée; la petite porte est solidement barricadée!

» J'entendis l'inconnu secouer la serrure de toutes ses forces; alors l'officier fit un bond en avant, un cri perçant retentit, un homme tomba violemment sur le sol, et aussitôt après l'officier reparut près de nous, sans dire un mot.

» Il se fit au dehors un affreux vacarme, de voix et de cris mêlés, puis de coups redoublés et incessants contre la petite porte du château. L'officier donna au garçon d'écurie, qu'on avait relégué à la cuisine, le signal convenu d'accourir, puis revenant vers nous, il ajusta lui-même nos fusils dans la direction de la petite porte, et nous commanda de ne pas faire feu qu'il ne nous en eût donné l'ordre. Le temps me parut passablement long, car maintenant je n'avais plus peur. La porte cède à la fin, et livre passage à une multitude confuse. — Feu!

dit tranquillement l'officier, et nos fusils dont les canons touchaient presque la poitrine des assaillants, partent tous en même temps. A ce moment la cuisinière, comme elle en avait reçu l'ordre, paraît à la fenêtre d'un étage supérieur, une lumière à la main; c'en est assez pour me permettre de voir plusieurs de nos assaillants qui se roulaient par terre pêle-mêle, tandis que quelques autres se précipitent sur nous. Nous en venons aux mains, et je sens comme un tiède ruisseau qui me coule de l'épaule gauche; le cuisinier gisait sur le sol, le garçon d'écurie avait disparu. Quant à l'officier, il avait gagné la petite porte et avait abattu déjà deux bandits, lorsque, chancelant lui-même, il fit deux ou trois pas en arrière; un grand gaillard de stature gigantesque fondait sur lui, le sabre levé. Je pare le coup avec le canon de mon fusil, mais je ne puis empêcher le colosse de s'élancer sur l'officier et de le renverser. Tout à coup une détonation de pistolet part, et je vois les deux combattants étendus par terre sans mouvement à côté l'un de l'autre.

» Je restai seul debout sur cet étroit emplacement, jonché de morts et de blessés, et je sentis à mon tour que les forces allaient m'abandonner. Cela ne tarda guère en effet, et je tombai bientôt sans connaissance.

» Quand je revins à moi, je me trouvai couché dans un bon lit, et une des filles de service était assise à mon chevet. J'appris que tout s'était assez bien passé; les brigands étaient en pleine déroute, trois des leurs avaient été tués et quatre blessés, que l'on avait faits prisonniers; mais, de notre côté, le cocher avait reçu un coup mortel, et si le moine, ou plutôt l'officier, vivait encore, il aurait du moins, me dit-on, bien de la peine à en revenir. Cette dernière nouvelle me rendit particulièrement triste, car je m'étais pris d'une vive affection pour ce soldat si courageux et si enjoué tout ensemble. Quant à ma propre blessure, je n'y pensais que fort peu; bien que le bras gauche me fît grand mal et que je ne pusse remuer un seul doigt. J'en ai souffert longtemps encore, car l'os avait été atteint, et, comme vous le voyez, j'ai le bras encore tant soit peu roide, et n'en ai jamais pu depuis recouvrer le complet usage.

» Je fus pris le même jour d'une fièvre violente, à tel point que je ne sus rien de ce qui se passait autour de moi. Lorsque, au bout de six semaines, faible encore et tout épuisé, je repris enfin conscience de moi-même et pus, non sans de pénibles efforts, rassembler mes souvenirs, j'appris, à mon grand contentement, que l'officier vivait encore et était même en pleine voie de guérison. Mais quelle douce

émotion n'éprouvai-je pas, quand le maître du château, sa femme et sa fille, s'approchant de mon lit, vinrent m'apporter eux-mêmes leurs consolations en me disant que je ne tarderais pas à me rétablir et que tout irait bien. Sa Seigneurie resta seule ensuite auprès de moi, et, me prenant la main, me dit d'un ton affectueux dont je ne l'aurais jamais cru capable : — Tu t'es montré serviteur fidèle, Frédéric. Tant que tu vivras, tu ne manqueras de rien, et si tu te plais ici et que tu continues à te bien conduire, tu pourras rester avec nous jusqu'à la fin de tes jours. » Ces paroles parties du cœur ne contribuèrent pas peu à accélérer ma guérison. A dater de ce jour-là, je n'ai plus quitté le château qu'avec mes nobles maîtres, et je pense y demeurer encore le peu de temps qu'il me reste à vivre, jusqu'à ce que ma digne maîtresse s'en aille de ce monde. »

« C'est bien, mais que devint l'officier? demanda Merlin; c'est un point de ton histoire qui ne laisse pas de nous intéresser.

— Naturellement, naturellement, répondit le vieux serviteur avec un triste sourire. Il eut bientôt recouvré sa santé première avec toutes ses forces; il avait reçu un coup de couteau très-dangereux en pleine poitrine, mais sa bonne constitution le sauva. La fille de mon noble maître, la grand'mère de la jeune demoiselle Toni d'aujourd'hui, ne se laissa ravir par personne le plaisir de lui donner des soins; elle passa des nuits sans sommeil à son chevet. Puis, quand il fut rétabli, on les fiança ensemble, mais il partit tout aussitôt pour la guerre, en dépit des larmes de toute la famille; il ne pouvait pourtant pas abandonner notre grand roi, dont les affaires allaient alors fort mal. Enfin, la paix conclue, il revint et on célébra le mariage. Ce fut un jour de grande joie, et quoiqu'il soit passé depuis bien des années, je me le rappelle encore comme s'il datait seulement de quelques semaines. Plus on avance en âge, voyez-vous, plus on se retrace vivement le souvenir des années de la jeunesse; pour moi, quand je vois aujourd'hui notre jeune demoiselle Toni, je crois toujours revoir sa grand'mère, lorsqu'elle était jeune comme elle, et moi pareillement.

— Qu'arriva-t-il ensuite? demandai-je à mon tour profitant d'une pause du vieillard qui semblait se perdre dans ses souvenirs de jeunesse.

— Ensuite? Eh bien! ils vécurent heureux et parfaitement unis. C'est alors aussi qu'on fit le portrait de l'officier, et, comme le voulut sa jeune femme, on le représenta en robe de moine. Bientôt naquit le maître actuel du château; je l'ai souvent porté dans mes bras, quand il était encore un tout petit garçon. Lorsqu'il eut atteint sa vingtième

année, le vieux seigneur vint à mourir, et sa veuve, ma digne maîtresse, n'a plus dès lors retrouvé sa gaieté. Le fils se maria bientôt, et mademoiselle Toni vint au monde, mais ce jour ne fut point un jour de fête, car sa mère mourut quelques heures après, et depuis lors nous vivons ici dans une profonde retraite, un jour chassant l'autre; pour moi, je sers exclusivement la vénérable grand'mère et je n'ai plus qu'un souhait, c'est de vivre jusqu'à ce qu'elle disparaisse de ce monde, parce qu'elle s'est habituée tout à fait à mon service. Et maintenant je vous prie de ne pas m'en vouloir si j'ai été un peu prolix dans mon récit, c'est un défaut inséparable de la vieillesse. »

Là-dessus il nous souhaita une bonne nuit et prit congé de nous.

VI.

« Tu es un véritable enfant gâté de la fortune, dit Merlin en rallumant sa pipe qui s'était éteinte pendant le récit du vieux Frédéric; elle fera de toi un général, c'est sûr.

— Je l'espère, répliquai-je en riant. Du reste, un pauvre lieutenant comme moi n'a pas de si hautes visées; mais sur quoi fondes-tu ta conclusion, Merlin? Je ne le vois pas bien clairement.

— Rien de plus clair, pourtant. Comment! tu trouves ici, de la façon la plus inattendue, de riches parents qui n'ont point de fils, mais en revanche une fille unique d'une beauté de keepsake; puis le hasard veut que tu t'introduises ici, juste comme le fit ton grand-oncle, et bien qu'on ne t'ait pas pris, toi, pour une bouteille à chauffer, — ce qui, entre parenthèses, était une fameuse bévue, — tu n'en es pas moins apparu comme un *Deus ex machina* fort intéressant, sous un costume de moine. Combien de temps s'écoulera-t-il maintenant jusqu'à ce que je reçoive une élégante lettre de faire-part où je lirai ceci : « Les fiançailles de ma fille Toni avec le second lieutenant ... »?

— Allons, Merlin, interrompis-je, trêve à ces idées folles et chimériques! Songe donc, ma cousine n'a pas encore dix-sept ans! et puis, comment peux-tu croire....

— C'est bon, c'est bon, mon cher. Après tout, je crois ce que je veux, et, pour ce qui est de l'âge de ta cousine, je le trouve ma foi parfaitement assorti au tien. Elle a seize ans ou approchant, tu en as vingt-deux, eh bien! vous pouvez encore l'un et l'autre attendre trois ou quatre ans. Qui sait si d'ici là nous n'aurons pas la guerre et si nous ne chasserons pas les Français hors du pays. Vous avez beau dire

tout ce que vous voudrez, mais si Napoléon divorce encore et qu'il épouse la fille de l'empereur de la Chine ou du Grand-Mogol, la chose finira mal. Cet excès d'orgueil et d'ambition, cette adoration de soi-même, doivent nécessairement amener une chute, et tu verras que nous y aiderons. Mes vieux canons feront leur partie dans le concert final ! Quand je me représente le moment où il me sera donné de pointer pour la première fois contre les Français, et de commander à mes hommes : « Canonniers de la première batterie, feu ! » ah ! mon bon ami, j'en sauterais de joie. »

Il ne m'était point désagréable de lui voir aborder ce thème favori sur lequel il ne tarissait pas. En effet, les allusions à une liaison d'amour entre ma cousine et moi, présentées sous cette forme soldatesque et avec cette crudité d'artilleur, commençaient à me devenir pénibles.

La journée suivante ne passa pour moi qu'é trop vite ; la gaieté de Toni semblait dégénérer en pétulance véritable, ce qui me contrariait fort, parce que je m'étais imaginé que le chagrin de me voir partir se laisserait lire sur son joli visage. Mais elle fut au contraire toute la journée d'une gaieté folle, d'une étourderie surprenante. Pourtant elle refusa de m'accompagner dans la grande salle où je voulais voir le portrait de mon grand-oncle en costume de moine. J'y allai donc seul, et la ressemblance de ce portrait avec moi me frappa moi-même d'étonnement. Comme je restais là perdu en le contemplant dans toute sorte de rêveries, j'entendis le frôlement d'une robe et aperçus en me retournant la grand'tante qui, avec une émotion peu dissimulée, dirigeait ses grands yeux tantôt sur moi, tantôt sur le portrait.

« Oui, c'était là tout son air, dit-elle alors, quand il était jeune encore, et vous lui ressemblez tout à fait. Efforcez-vous de lui ressembler aussi par le courage, la fermeté virile, la délicatesse des sentiments ; alors vous serez heureux et vous ferez le bonheur de vos semblables comme il l'a fait. Pensez à lui, mon cher enfant, et le combat de la vie vous sera moins rude. »

Sans attendre ma réponse, elle s'éloigna, et moi, en la voyant avec cette droite et roide contenance, sous cet antique costume, traverser solennellement la haute salle, déjà plongée dans une demi-obscurité, et disparaître ensuite tout à coup, je ne pus me défendre de croire que je venais d'avoir une vision de l'autre monde.

Le lendemain matin nous prîmes congé de nos excellents hôtes, non sans être iavités par eux, de la façon la plus cordiale et avec les plus vives instances, à renouveler au plus tôt notre visite et pour plus

longtemps. Ma cousine, pendant nos adieux, jouait avec son petit chien; ensuite elle leva les yeux avec un sourire, me décocha un de ces regards particuliers que je ne savais jamais au juste comment interpréter, et me dit : « Tenez-nous parole, monsieur mon cousin! Vous voyez quelle solitude règne ici, et que nous manquons tout à fait de société. »

Nous hâtâmes notre retour le plus possible, car nous n'avions pas de temps à perdre; puis je n'étais pas d'humeur à m'associer aux plaisanteries de Merlin, bien que j'eusse eu, à dire vrai, assez de motifs d'être gai..., mais je ne pouvais prendre cela sur moi; nos dispositions d'esprit dépendent de tant de petites circonstances habituellement inexplicables, que nous devons les prendre comme elles sont, et que nous ne faisons que les aigrir encore davantage en nous obstinant à nager contre le courant.

Au bout de quelques jours, pendant lesquels la vie de garnison me parut plus monotone que jamais, je reçus de mon oncle une lettre par laquelle il me priait de la façon la plus affectueuse et la plus délicate d'accepter de lui, désormais, un supplément de solde, attendu que j'étais son proche parent et qu'il n'en éprouvait personnellement pas la moindre gêne. « Vous ne voudriez pas, assurément, disait-il en terminant, me gâter la joie que j'ai de vous avoir rencontré et de pouvoir désormais à votre bien-être, par un refus qui serait absolument sans motif. Je profite de cette occasion pour vous renouveler notre prière de venir nous revoir plus longtemps, aussitôt et aussi souvent que votre service vous le permettra. » La grand'tante, avec sa grosse écriture bien nette, avait ajouté au bas de la lettre ces mots en post-scriptum : « Acquiescez sans scrupule, mon cher enfant, au vœu de mon fils. Je vous en serai, moi aussi, bien reconnaissante. »

Dans ces conditions, un refus de ma part eût été une offense pour des parents si affectueux, aussi acceptai-je leur offre avec reconnaissance, bien que je fusse au fond fort peiné de voir que, ni dans la lettre de mon oncle, ni dans le *post-scriptum* de ma grand'tante, il n'y avait le moindre petit mot sur le compte de Toni. Toutefois, en y réfléchissant, — et j'y passai beaucoup de temps, — je dus me dire à moi-même que c'eût été de leur part une avance très-peu naturelle et tout à fait malséante; mais, en dépit de ces sages réflexions, je n'en éprouvai pas moins toute l'amertume d'une attente déçue.

Le temps s'écoulait; la campagne préparée par Napoléon contre la Russie primant alors tout autre intérêt, communiqua à nos espérances et à nos vœux une sorte d'exaltation fébrile. J'étais retourné déjà plu-

sieurs fois à Altstett; j'y avais passé de bonnes et heureuses journées. Je comptais avec impatience les heures où il me serait permis de prendre une permission nouvelle pour y retourner encore. Jamais je n'étais plus heureux que lorsque à l'aube d'un tel jour je galopais dans les montagnes, le cœur palpitant d'espérances moins réfléchies que senties; mais en revanche j'éprouvais une indéfinissable tristesse quand, au retour, faisant halte sur le sommet de la dernière montagne, je jetais un regard d'adieu du côté de l'étroit et tranquille vallon que mes yeux ne pouvaient même plus voir, et que devant moi les cloches de Neisse dessinaient leurs vagues contours dans la brume du soir. Et pourtant il n'y avait presque rien de changé dans mes rapports avec mes parents, sinon que nous nous connaissions de plus en plus et que j'étais maintenant considéré comme un membre de la famille. Mon oncle me tutoyait à cette heure et me parlait de maintes choses qui attestaient de sa part une pleine et entière confiance; ma grand'tante était devenue, elle aussi, un peu plus causeuse. Et Toni?... Toni, à vrai dire, était toujours la même à mon égard, ce dont j'éprouvais une peine secrète; mais toujours cette peine s'effaçait de mon cœur quand je me trouvais dans sa compagnie. Gaie, folâtre, naïve, souvent même familière jusqu'à la pétulance, elle se dérobaît à tout entretien tant soit peu sérieux, et quand, ce qui n'était pas rare, une conversation de ce genre venait à s'engager entre son père et moi sur l'avenir le plus prochain, sur les espérances et les vœux de notre pays, elle n'y prenait jamais la moindre part, si bien que je doutais parfois qu'elle eût réellement à cœur les intérêts de notre chère patrie.

Au printemps de l'année suivante, les différents corps de l'armée française commencèrent à se mettre en marche à travers les provinces de l'Allemagne du Nord, et comme on disait que nous serions commandés pour faire partie du corps auxiliaire que le roi de Prusse devait être tenu de fournir aux Français contre la Russie, notre vieux colonel refusa impitoyablement toute permission et interdit, par un ordre verbal, à tout officier de l'importuner désormais d'une demande de ce genre. Du reste, nul autre que moi n'eût eu peut-être l'idée de lui adresser une pareille demande, tant l'exaltation était tous les jours croissante parmi nous. Nous n'avions pas ce désir inné au cœur du soldat d'en finir avec le service, mais seulement la crainte d'être forcés de prendre part à cette expédition, dans laquelle toutes nos sympathies étaient pour l'ennemi. Aussi chaque nouvelle qui arrivait nous apportait de nouvelles appréhensions, de nouvelles espérances, un redoublement d'exaltation. Nous lûmes dans les journaux les chiffres vrai-

ment effrayants des troupes que Napoléon mettait en marche, la description des fêtes de Dresde, où l'empereur d'Autriche et une foule de rois avaient fait antichambre dans le palais du dieu du jour; et la seule nouvelle qui vint nous consoler un peu dans ce triste temps d'appréhension, fut d'apprendre que nous ne devions du moins pas nous-mêmes contribuer au triomphe de notre oppresseur et à la destruction de son dernier antagoniste.

Quand cela fut bien avéré, notre vieux colonel redevint plus accessible, et je fus le premier qui, contrairement à son ordre, qu'il n'avait point encore levé, me présentai chez lui pour lui demander une permission, et qui plus est je l'obtins contre toute attente.

Cependant au château d'Altstett, comme dans tout le pays, on voyait l'avenir sous des couleurs de plus en plus sombres, l'espérance était morte dans tous les cœurs, et le séjour que j'y fis au sein de ma famille en fut attristé. Les Russes partout battus, Moscou pris, tout en un mot faisait présager une paix prochaine qui devait affermir pour toujours la puissance de Napoléon et la servitude de l'Allemagne. Tout à coup de vagues rumeurs commencèrent à se répandre çà et là, annonçant que la partie n'était pas pour les Français aussi belle que le publiaient leurs bulletins de victoires, et bien que personne ne pût dire d'où venaient ces rumeurs, bien qu'on ne sût rien de positif et de précis, bien que ces bruits vagues fussent comme le vent qui souffle la nuit sans être vu, cependant leur effet fut semblable à celui d'une brise rafraîchissante. La vie sembla renaitre partout, les espérances presque évanouies dans nos cœurs se réveillèrent soudain plus vivaces, et nous attendîmes des nouvelles plus détaillées et plus certaines, comme le voyageur dans le désert soupire après la source où il pourra se désaltérer.

J'avais donc repris de nouveau le chemin d'Altstett, principalement pour faire part à mon oncle du peu que j'avais appris moi-même. Un ciel brumeux de décembre pesait sur la cime des monts; de plus, il faisait un froid peu ordinaire à cette époque de l'année; une neige épaisse couvrait les bois et les plaines. A peine arrivé, j'appris que mon oncle était absent et qu'il était parti à cheval pour Glatz. « Il n'y a pas tenu, me dit la grand'tante, il a voulu à toute force avoir des nouvelles. » Nous nous assîmes près du poêle et échangeâmes nos conjectures et nos suppositions sur ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les bruits qui couraient, et aussi sur ce qui avait pu se passer depuis et sur ce qui se passait peut-être en ce moment même. La tempête s'était déchaînée, elle hurlait autour des vieux murs du château,

chassant la neige en épais tourbillons contre les fenêtres; puis l'air s'était à tel point refroidi que, malgré le grand feu qui flamboyait dans le poêle autour duquel nous étions assis, l'hiver nous faisait encore sentir ses rigueurs.

« Je plains les malheureux qui ont à passer de pareilles nuits dehors, sans abri, dit la grand'tante en regardant la neige qui fouettait les vitres et les recouvrait déjà plus d'à moitié.

— Qui sait combien de milliers de Français mourront gelés cette nuit! repartis-je.

— Tu as l'air de le désirer, mon enfant?

— Et comment ne le désirerais-je pas? Je voudrais qu'il n'en revînt pas un seul de toutes ces fières légions que l'ambition insatiable du conquérant a poussées dans les plaines neigeuses de la Russie; et puisse-t-il lui-même succomber avant tous les autres!

— Ton vœu est exaucé! cria tout à coup la voix forte et sonore de mon oncle, qui entra brusquement, encore enveloppé de sa pelisse couverte de neige, et le son de voix était si clair et si plein, si animé et si joyeux, que je ne l'oublierai de ma vie.

— Lisez, continua-t-il en dépliant un papier froissé et tout imbibé de neige fondue; lisez, enfants! Je le sais déjà par cœur, il est vrai, mais lisez-le vous-mêmes, haut, bien haut. C'en est fait de cette superbe armée, la voilà entièrement anéantie, et la tempête qui se déchaîne dehors hurle son hymne funèbre! Pour nous, en revanche, elle annonce l'aurore de la liberté! Maintenant, Rudolph, maintenant il s'agit..., mais lisez d'abord, enfants, vous ne savez pas encore le contenu de ce papier. Ce sont les propres paroles du tyran! Quand la réalité des faits n'irait pas au delà de ce qu'elles disent, c'en serait déjà bien assez. Mais nous connaissons sa manière vantarde d'écrire, et d'ailleurs... le froid a pris depuis quinze jours une fort heureuse intensité. »

Nous vîmes enfin à bout de décider ce cher oncle à se débarrasser de sa pelisse et à prendre place à côté de nous, après quoi je lus à haute voix le fameux vingt-neuvième bulletin. Cette lecture fut suivie d'un profond silence, mais ce fut l'affaire de quelques instants, puis nous nous jetâmes dans les bras les uns des autres, nous nous serrâmes les mains, sans que l'émotion nous permit de proférer une seule parole.

Il faut renoncer à dépeindre l'enthousiasme et l'exaltation qui remplissaient alors tous les cœurs en Allemagne; tous les récits qu'on en peut lire aujourd'hui paraissent empreints d'exagération, et pourtant

combien ils restent au-dessous de la réalité! Ce sentiment de la délivrance produit par la constante oppression, par le mépris affecté de l'orgueil national, nourri et envenimé par la détresse matérielle du pays, brûlait comme un feu caché dans l'âme de tout enfant de l'Allemagne, et il éclata alors tout d'un coup en un jet d'immense et vive flamme.

La soirée se passa pour nous dans une sorte de vertige; notre entretien roula presque exclusivement sur la détermination du moment où la Prusse se lèverait en armes, et nous fûmes unanimes pour penser que cela devait se faire sur-le-champ afin d'ancêtre les derniers restes de la grande armée en retraite, et peut-être aussi de s'emparer de la personne de Napoléon dans le cas où les Russes ne nous auraient pas prévenus sur ce point. Quant à moi, je me sentis pris d'une telle inquiétude à l'idée que mon régiment pouvait avoir reçu, en mon absence, l'ordre de se mettre en marche, que je dus faire un violent effort sur moi-même pour ne pas partir immédiatement et attendre jusqu'au lendemain matin.

« Tout le monde courra aux armes, tous sans exception, tous ceux qui, encore ou déjà, peuvent porter un mousquet; alors nous combattons peut-être ensemble, mon garçon! dit mon oncle. Vous aurez à fournir bien des officiers, et moi...; mais tout cela s'arrangera.

— Père, père! s'écria Toni en le serrant dans ses bras, tu ne nous abandonneras pas! Songe que tu es dans un âge...

— Suis-je donc un vieillard, mon enfant? Et quand je serais un vieillard, je ne resterais pas ici pour cela. Pourrais-tu aimer encore ton père, chère Toni, s'il s'avisait de vouloir rester ici comme un lâche? Et ne m'as-tu pas toujours dit, ajouta-t-il en souriant et en la baisant au front tandis qu'elle pleurait dans ses bras, ne m'as-tu pas toujours dit que j'avais encore une mine tout à fait passable et que je ne portais réellement pas mes cinquante-trois ans? Pourrais-tu donc, à présent, vouloir me persuader sérieusement de me tenir à l'écart, quand il s'agit pour nous d'être libres ou de périr? Que dit de cela ma mère? »

La grand'tante avait, comme à son ordinaire, très-peu parlé jusqu'ici, sans dissimuler pour cela son émotion; à cette question directe, elle tressaillit visiblement, et ses paupières eurent un brusque mouvement, comme si elle voulait retenir une larme. Alors, avec un profond soupir et d'une voix claire et ferme, elle répondit :

« Pourquoi me demandes-tu cela aujourd'hui, Ernest? Le temps est passé de questionner et de répondre. Le moment approche, — et plaise

à Dieu qu'il se fasse le moins attendre possible! — où je te dirai : « Pars, mon fils, pars avec la bénédiction de ta mère! »

Il se jeta à ses pieds, et elle étendit ses deux mains sur la tête de son fils comme pour le bénir. Toni et moi nous étions debout à côté l'un de l'autre; je lui avais saisi la main sans qu'elle le sût, peut-être, car nous pleurions tous deux, non de douleur, mais par l'effet de l'enthousiasme qu'excitait en nous le plus noble et le plus saint des sentiments : l'amour de la patrie.

VII.

A mon retour à Neisse, je ne trouvai rien de changé; on n'avait reçu aucun ordre de marche, et notre impatience fut mise encore à plus d'une épreuve. Nous étions tous, je l'ai dit déjà, dans un état de surexcitation fiévreuse, et le désir de tout sacrifier dans une lutte suprême et décisive était le même dans tout le peuple, dans les hommes de tout rang et de tout âge. York était le héros du jour, et l'arrivée du roi à Breslau fut saluée avec des cris d'enthousiasme. Enfin parut l'appel des volontaires, et bien qu'on ne désignât pas l'ennemi à combattre, nul ne douta plus que cet ennemi ne fût la France et non la Russie. Tout le monde vola sous les drapeaux. Ce fut un élan tel que que je n'en ai jamais vu et que je n'en verrai jamais de semblable. Personne ne se tint à l'écart : enfants imberbes, vieillards à barbe grise, tous s'empressaient de se faire inscrire; chacun n'avait qu'une crainte, essuyer un refus.

Dans notre régiment, c'était une activité incessante; les ordres volaient de toute part comme des mouches dans une brûlante journée d'été; on savait à peine par où commencer. Notre vieux colonel avait retrouvé toute la vigueur de sa jeunesse, et ne se donnait pas un seul instant de repos. Du reste il avait parfaitement compris la situation et évitait avec soin toutes ces petites tracasseries du service qui rendent l'état militaire si désagréable pour le soldat en temps de paix, et ne servent absolument de rien pendant la guerre.

Un de ces jours-là, de si active besogne, j'étais rentré le soir dans ma chambre, épuisé de fatigue, et m'étais jeté sur mon sofa, car nous avions manœuvré toute la journée sur le terrain et nous étions tout en nage. A ma grande surprise, je vois entrer... qui?... mon oncle; oui, mon oncle en personne.

Comme je me levais tout joyeux pour le recevoir : « Ne te dérange

pas, mon garçon, me crie-t-il, ne te dérange pas. Il n'y a pas à se gêner entre camarades. Je suis venu uniquement pour t'apprendre une nouvelle : Rudolph, nous ferons la guerre ensemble.

— Est-ce vrai, mon oncle ? fis-je avec un visible étonnement. Vous voulez....

— As-tu cru vraiment que je resterais coi entre les quatre murs de mon château ? dit-il en m'interrompant. As-tu réellement eu de moi cette mauvaise idée ?

— Non, non, certes, je n'ai jamais douté de vous, mais je suis surpris comme on l'est toujours quand une espérance se réalise tout à coup. C'est donc bien vrai ? Vous vous êtes enrôlé comme volontaire, et nous combattons ensemble ?

— Viens, Rudolph, si tu n'es pas trop fatigué, nous viderons ensemble une bouteille à notre heureuse campagne. On cause mieux, tout en buvant, puis tu verras une foule de nouveaux camarades dont la présence ne te surprendra pas moins que la mienne. »

Nous sortîmes. « L'Appel à mon peuple », du roi de Prusse, venait de paraître, et avait produit un enthousiasme qui ne voulait pas finir. Tout le monde s'agitait, parlait et chantait à la fois ; des hommes qui se connaissaient à peine, ou qui même ne se connaissaient pas du tout, se serraient la main mutuellement, s'embrassaient, choquaient leurs verres, où tombaient aussi à leur insu quelques larmes. Puis on porta de nouveau la santé du roi, d'York, de Blücher et de Scharnhorst. Quant à un entretien privé entre mon oncle et moi, il n'y eut pas à y songer, et nous rentrâmes au logis bien après minuit, sans que j'eusse appris rien de particulier en ce qui concernait ce cher oncle. Après tout, cela n'était pas nécessaire. Il s'était enrôlé, c'était l'essentiel, et on l'avait naturellement agréé.... Comment, dans une telle crise, eût-on pu refuser les services d'un vieil officier qui avait pris son congé comme capitaine ?

On organisa la *Landwehr*, et au bout d'un mois environ, mon oncle fut nommé chef de bataillon avec moi pour adjutant ; il avait obtenu cela sans peine. Alors commença toute une série de travaux excessivement fatigants ; il s'agissait notamment de procéder à l'habillement du bataillon. On manquait de tout à peu près ; presque point de fusils, encore moins d'effets d'habillement et de chaussures. Enfin tout alla passablement ; mais ce qu'il y avait de mieux c'étaient les hommes eux-mêmes, dont chacun, fermement résolu à vaincre ou à mourir, était, de plus, prêt à affronter toutes les privations inévitables en un pareil moment. Le 6 mars, le bataillon se trouva prêt à partir, bien

qu'à une inspection en temps de paix on n'y eût pas trouvé un seul homme en état de faire un service régulier. L'ordre du départ était arrivé pour le 10; nous devions gagner d'abord Schweidnitz, et de là l'Elbe, où devaient se trouver les Français.

« Demain matin, de bonne heure, nous monterons à cheval et piquerons des deux jusqu'à Altstett, dit mon oncle; je veux revoir les miens une fois encore. Le soir nous serons de retour. »

A ces mots comme le cœur me battit! Il y avait près de six mois que je n'avais vu Toni et que je n'avais eu de ses nouvelles, et quoi-qu'elle n'eût jamais été pour moi rien de plus qu'une jeune fille gaie, enjouée et naïve, une voix secrète me disait que je ne lui étais point indifférent. Je le croyais du moins, et cette croyance instinctive était mon plus grand bonheur.

Nous fîmes la route au galop, les instants étaient si précieux pour mon oncle, qui allait revoir les siens peut-être pour la dernière fois, et nos chevaux écumaient quand nous arrivâmes à Altstett. Les moments que notre imagination se représente à l'avance, et dont nous attendons la réalisation avec la plus vive anxiété, se passent presque toujours tout autrement que nous ne nous l'étions figuré. A peine arrivé, mon oncle monta dans les appartements en toute hâte, sans songer à moi, et je dus naturellement attendre que la mère, le fils et la fille se fussent entretenus quelque temps ensemble. Mon oncle ne reparut qu'au bout d'une heure; sans me regarder, vraisemblablement pour ne me pas laisser voir les larmes qu'il avait dans les yeux, il m'avertit que sa mère et sa fille se sentaient trop émues pour me recevoir, et qu'elles ne me verraient qu'à table.

Comme il avait encore beaucoup de choses à mettre en ordre, j'allai dans le parc, je m'assis sous un arbre dont les branches dégarnies de feuilles étaient légèrement agitées par le vent, et je me mis à réfléchir — à réfléchir sur bien des choses. Reviendrais-je jamais m'asseoir à cette place? ne tomberais-je pas bientôt sur quelque champ de bataille, où l'on m'enterrerait avec tant d'autres dans une fosse commune creusée à la hâte, ou bien reviendrais-je un jour couvert de gloire? — Mais au milieu de toutes ces pensées, qui tourbillonnaient dans mon cœur troublé, une espérance me restait toujours, c'est que Toni viendrait peut-être encore dans le parc.... Mais elle ne vint pas.

Lorsque enfin je la vis à table, elle me tendit la main sans dire un mot; il me sembla qu'elle luttait contre l'envie de pleurer, mais elle se détourna de moi aussitôt et embrassa son père, qui la pressa longtemps sur son cœur et baisa les larmes prêtes à s'échapper des yeux de

cette chère enfant. Alors, ne cherchant plus à cacher ce qu'elle éprouvait, elle ne put, tout en dînant, se défendre de pleurer tout haut à plusieurs reprises. Ma grand'tante, toujours droite et digne, était assise à côté de son fils, qu'elle regardait de temps en temps avec une visible tendresse; mais elle dit à peine quelques mots pendant tout le repas. Le vieux Frédéric se tenait, selon son habitude, derrière la chaise de sa vieille maîtresse; seulement il oublia, ce jour-là, plus d'une fois de la servir, occupé qu'il était incessamment de regarder mon oncle avec des yeux troubles.

Nous ne tardâmes pas à nous lever de table, car personne ne se sentait l'envie de manger, et la conversation languissait entre nous, bien que mon oncle eût essayé à plusieurs reprises de dissimuler sa secrète émotion par quelques plaisanteries. Il en est toujours ainsi en de telles occasions; on pense au moment de la séparation, on sent à chaque minute qui s'enfuit que ce moment approche davantage, et l'on est par là même incapable de jouir des derniers instants que l'on a encore à passer ensemble. Toni échangea avec moi quelques mots brefs et insignifiants, mais rien de notre séparation, rien de l'espérance de nous revoir. Cependant dans ses grands yeux noirs humides se lisait une tristesse infinie... en étais-je l'objet? J'aurais donné tout au monde pour le savoir.

Les chevaux étaient sellés. Mon oncle prit sa mère par la main et l'emmena hors de la chambre; je restai seul avec Toni. Elle regarda du côté de son père, et je vis que l'émotion l'empêchait de parler.

« Toni, lui dis-je en lui prenant les deux mains, penserez-vous quelquefois à moi?

— Toujours, toujours, murmura-t-elle, et elle attacha sur moi un long regard plein d'intime tendresse.

— Et vous ne m'oublierez pas entièrement?

— Jamais, jamais! »

J'allais la serrer dans mes bras et la presser sur mon cœur, qui débordait de bonheur et de délices, lorsque mon oncle rentra dans la chambre d'un pas précipité; alors elle se jeta dans ses bras et pleura tout haut. Il s'arracha doucement à son étreinte.

« Partons, partons, monsieur l'adjudant, s'écria-t-il, et nous sortons en toute hâte.

— Nous nous reverrons, mon fils! cria la grand'tante, dont la voix sonore retentit jusque dans la cour.

— Adieu, adieu! » fit de son côté Toni par un dernier appel... et nous nous éloignâmes au grand galop.

VIII.

Le lendemain matin, on se mit en marche. La vue de notre bataillon armé de piques, avec de rares fusils, dont la plupart des hommes étaient sans uniforme et la moitié pieds nus, marchant d'un pas ferme et fier sur la large route de Breslau, ne sortira jamais de ma mémoire, quand je devrais devenir deux fois aussi vieux que je le suis maintenant. Parmi tous ces soldats si mal habillés, si mal armés, il n'y en avait pas un seul qui doutât pour cela de la victoire. « Des fusils, nous saurons nous en procurer nous-mêmes à notre première rencontre avec les Français, » disaient-ils, et ils ont tenu parole. Mais ce qui était d'un bien plus grand prix que les armes et les habits dont nous manquions, c'était la ferme et inébranlable volonté, ancrée au cœur de chacun, de sortir enfin d'une manière ou d'une autre de cette situation intolérable, de redevenir enfin libre et indépendant ou de périr, et cette volonté donnait à tous un courage enthousiaste et sans vantardise, dont il n'y a d'exemple que dans des temps aussi extraordinaires que celui dont je parle.

Mon oncle caracolait fièrement devant le front du bataillon, fièrement il le fit défiler devant lui, et moi, placé à une demi-longueur de cheval derrière lui, j'aurais voulu pouvoir embrasser chacun de ces mâles soldats qui gardaient au milieu de leurs privations de toute sorte une mine si gaie et si courageuse. Nos trois tambours battirent la marche jusqu'en dehors de la porte de la ville, et lorsque, deux heures après, nos trompettes donnèrent le signal du repos, les montagnes se perdaient déjà dans un lointain vapoureux, et derrière elles ce paisible vallon où j'avais laissé toutes mes espérances et tout mon bonheur.

La précipitation avec laquelle nous avons quitté Neisse, sans avoir pourvu aux besoins même les plus urgents du soldat, nous fut plus nuisible qu'utile; car on commença à s'apercevoir que, dans une guerre régulière, une infanterie exclusivement armée de piques ne pouvait rendre que de médiocres services. En conséquence, nous nous arrêtâmes à Schweidnitz pour compléter notre armement. Dans ce temps de confusion et de détresse, où les caisses du trésor royal étaient entièrement vides, où les contributions françaises avaient épuisé les dernières ressources du pays, ce n'était point chose facile, et malgré l'enthousiasme et l'esprit de sacrifice qui régnaient par toute l'Allemagne, rien ne se pouvait faire qu'avec une extrême lenteur, notam-

ment l'armement et l'équipement de la *landwehr*, vu qu'on ne se rendait pas encore un compte bien net de l'utilité qu'on en pourrait tirer.

Nous étions tous, je l'ai dit, prêts à tout sacrifier gaiement à la délivrance de la patrie, tout, hormis notre coopération à la grande lutte qui en devait décider. Aussi l'oubli que l'on semblait faire de nous excita-t-il chez plusieurs un vif mécontentement qui faillit se traduire en révolte ouverte. Les régiments de ligne s'avançaient en Saxe, les corps des chasseurs volontaires les suivaient en chantant les hymnes de liberté de Körner; seuls nous restâmes en arrière, faute d'être équipés et armés. Quand le serions-nous, ce n'était pas facile à prévoir, car nous ne recevions presque rien, et chaque jour on nous faisait faire l'exercice au tir avec le peu de vieux fusils qui se trouvaient dans chaque compagnie.

Mon oncle déployait une activité infatigable pour presser l'armement de ses hommes; quant à moi, je n'ai jamais eu plus tard en campagne un service aussi pénible que dans ces tristes jours, où je m'épuisais de fatigue sans avancer rien. Au milieu de tous ces ennuis, la nouvelle de la bataille de Lutzen ne fit qu'accroître encore notre désir de marcher en avant et de joindre à notre tour l'ennemi. Ce mouvement de retraite de l'armée, et par suite, le doute produit en nous sur le caractère véritable de cette journée, contribuèrent à nous ramener à la raison. Nous commençâmes à comprendre que, armés et équipés comme nous l'étions, nous ne pouvions rendre que de bien faibles services, et, d'autre part, que le pays n'était pas en état de fournir à bref délai ce qui manquait non-seulement à nous, mais encore à tant d'autres bataillons de *landwehr* nouvellement formés. Bientôt autre nouvelle, celle de la bataille de Bautzen, que l'on nous donna pour une victoire de nos troupes, bien que toute l'armée prussienne eût battu en retraite presque immédiatement après cette prétendue victoire, et que les Français la suivissent de fort près.

Nous n'avions qu'une crainte, c'était que les Russes n'abandonnassent la Silésie et que notre armée ne les suivit en Pologne. Napoléon, qui lui-même avait besoin de compléter ses armements, fut assez imprudent pour conclure ce fameux armistice de six semaines, que nous apprîmes tous alors avec un amer découragement, mais sans lequel pourtant nos affaires eussent pris peut-être une fort mauvaise tournure. Lorsque l'Autriche se fut déclarée pour nous, notre morne résignation fit place à une nouvelle espérance; les Allemands allaient donc enfin se trouver unis, et il n'en fallait pas davantage pour relever notre courage, surtout à une époque où tant de frères combattaient

encore contre nous, et avec plus d'acharnement et de haine que les Français eux-mêmes.

Dès lors tout marcha plus rapidement; nous reçûmes de l'Autriche et de l'Angleterre des fusils, des gibernes, des havre-sacs et des chaussures, et quoique tout ce matériel fût généralement en mauvais état et en partie hors d'usage, notre armement du moins était enfin complet; nous apprîmes¹, de plus, que l'on ne nous destinait point à un simple service de garnison, mais bien à un service actif de campagne. Ce moment si désiré de nous tous ne se fit pas longtemps attendre après l'expiration de l'armistice. C'est à Katzbach que j'entendis siffler les premiers boulets, que je vis pour la première fois l'horrible spectacle d'une bataille, que j'eus ma part de l'ivresse sauvage d'une lutte enthousiaste et sans pitié, que j'éprouvai l'ineffable jouissance d'une première victoire dans la plus juste et la plus sainte des guerres.

Il avait plu tout le jour presque sans discontinuer, et cela à notre grand avantage; car les fusils français ne se trouvant pas alors d'un meilleur usage que les nôtres, nous pûmes aborder l'ennemi à la balonnette, ce qui tourna à sa perte et décida notre supériorité. Le soir, nous étions assis, mon oncle et moi, dans une grange à demi détruite, non loin du champ de bataille, causant ensemble des événements de la journée et de ses suites, tout fiers et tout heureux de cette première victoire incontestable remportée sur un ennemi qui passait jusque-là pour invincible en bataille rangée. Nous manquions à peu près de tout, mais nous n'en étions pas moins gais et de fort bonne humeur.

« Dois-je leur envoyer le bonjour de ta part? me demanda mon oncle, qui, assis sur un vieux tonneau, écrivait une lettre à Altstett; que tu vis et que tu es en bonné santé, je le leur ai déjà mandé.

— Faites-leur mes compliments bien sincères, cher oncle, » répondis-je. Ah! comme j'aurais voulu joindre une couple de mots à sa lettre! mais il ne m'y engagea point, et je dus me contenter de ce peu qu'il m'avait offert. Malgré mon extrême fatigue, je ne pus de longtemps m'endormir; les images de cette journée de combat, mêlées à celle de Toni, tourbillonnaient dans mon cerveau et me tinrent éveillé jusqu'à ce que le soleil envoyât ses premiers rayons à travers les murs lézardés de la grange.

Le principal effet de notre victoire fut de faire naître cet esprit de cordiale fraternité qui anima désormais tous les corps de troupes — prussiennes et russes — réunies sous le commandement de notre vieux père Blücher, et qui acheva de se fortifier lorsque nous apprîmes, à

quelques jours de là, la nouvelle du combat de Grossbeeren. Nous marchâmes jusqu'à la Queis, et nous y chantâmes un *Te Deum*.

Si peu d'effet que produisent d'ordinaire dans l'âme des solennités de cette sorte, j'ose affirmer toutefois que, parmi tant de milliers d'hommes réunis là en cette circonstance, il n'y en eut pas un seul qui n'offrit du fond du cœur de sincères actions de grâces à la divine Providence, et je vis bien des yeux se mouiller qui depuis longtemps avaient perdu l'habitude des larmes. De retour dans nos modestes quartiers, mon oncle trouva une lettre d'Altstett à son adresse. Comme mon cœur battit quand je la lui vis ouvrir avec un joyeux empressement ! A vrai dire, j'aurais dû m'éloigner ; je n'en restai pas moins, espérant toujours ou qu'il la lirait haut ou même qu'il me la donnerait à lire. Il ne fit ni l'un ni l'autre.

« Tout le monde va bien et l'on te fait mille compliments, me dit-il d'un ton enjoué en remettant la lettre dans ses plis. Toni te prie, ajouta-t-il après une courte pause, de ne t'exposer à aucun danger inutile... Ces petites filles ont toujours des craintes exagérées. »

Elle avait donc pensé à moi ! Ce que je fis alors était mal sans doute, et je m'en adressai à moi-même des reproches ; mais cette pensée me rendit plus joyeux et plus heureux que n'avaient fait nos victoires, tant il est vrai que, dans ses meilleurs sentiments, l'homme garde toujours un fond d'égoïsme et se préoccupe de ses intérêts personnels.

Après bien des marches et divers combats, nous nous arrêtâmes enfin le 14 octobre à Möckern, où se prépara la plus grande bataille du siècle, la bataille de Leipzig, si bien nommée la bataille des nations. Napoléon était cerné de toutes parts, et chacun de nos soldats sentait que l'on touchait au moment décisif.

Mon oncle paraissait avoir quelque chose sur le cœur, lorsque, le matin du 16, nous prîmes notre ordre de bataille et attendîmes longtemps, l'arme au pied, en colonne, dans la brume matinale de cette journée d'automne.

« Mon garçon, me dit-il, ce sera sérieux aujourd'hui, il faut.... » Au même instant retentit sur toute notre ligne le commandement : « En avant ! » Les batteries commencent à jouer, et nous marchons immédiatement au combat. Nous avons beaucoup à souffrir de l'artillerie ennemie, dont les boulets pleuvaient sur nous sans discontinuer. Tout à coup je vois mon oncle renversé par terre violemment ; au comble de l'effroi, je m'élance de cheval et vole à son secours. Mais il avait réussi déjà à se tirer de dessous son cheval mortellement atteint, et était lui-même sans blessure. « Te voilà déjà réduit à aller à pied,

me dit-il en enfourchant lestement ma monture. Pauvre bonne Molly, tu m'avais si fidèlement servi! En avant, enfants! Serrez les rangs et ne tirez pas trop haut, quand enfin nous serons face à face avec l'ennemi. »

Journée meurtrière! plus d'un tiers de notre bataillon manquait le soir à l'appel; mon oncle avait eu mon cheval tué sous lui, mais de tant de milliers de balles et de boulets, aucun ne nous avait atteints ni l'un ni l'autre, et le combat s'était terminé à notre avantage, c'est-à-dire que nous avons pris Möckern et repoussé les Français.

D'autre part, la bataille n'avait pas été moins furieuse entre l'armée principale et Napoléon en personne. On se reposa le lendemain, mais le filet s'était rétréci autour des Français, et le jour suivant ne pouvait manquer de nous apporter, avec une victoire décisive, l'affranchissement de la patrie. Nul de nous n'en concevait le moindre doute; la seule incertitude pour chacun, c'était de savoir s'il vivrait encore le soir du lendemain, et s'il pourrait goûter la joie de la victoire. Grand fut le nombre, en effet, de nos camarades qui, le soir du lendemain, furent couchés par terre dans ces plaines qui maintenant s'étendaient devant nous dans la brume du crépuscule. L'homme n'obtient jamais les plus nobles biens de la vie qu'au prix de ses sueurs et de son sang, c'est-à-dire par le sacrifice de toutes ses forces, même de son existence, et ces biens si chèrement payés ne sont que trop souvent par la plupart pitoyablement gaspillés.

« Si vous écriviez une lettre chez vous? dis-je à mon oncle, assis avec moi ce soir-là près d'un feu de bivouac derrière les avant-postes. Ne pourriez-vous pas leur faire savoir en deux mots que vous êtes sain et sauf?

— Qui porterait la lettre à cette heure, répliqua-t-il, quand nos braves volontaires n'ont pu seulement se procurer une botte de paille, et quand nous ne devons ce feu-là qu'aux débris d'une écurie démolie? Et puis, Rudolph, il faut d'abord finir complètement une affaire avant de songer à en parler. Notre œuvre n'est qu'à demi faite. Si demain soir nous nous retrouvons ensemble sains et saufs comme à présent, alors j'écirai; du reste, tu peux écrire toi-même si tu veux.

— Mais, mon oncle, nous n'avons pas de sombres pensées, j'espère?

— Pas le moins du monde, mon garçon; tout au contraire, j'espère demain soir être à même de vider avec toi une bouteille de vin vieux dans la cave d'Auerbach; mais tous ces morts, tous ces braves gens si affreusement blessés! Tant que dure la bataille, on ne s'en soucie guère, mais ensuite, et surtout le soir, tout cela vous revient à l'esprit,

ou plutôt on voit et on sent tout cela pour la première fois sous son véritable aspect. Cependant, de telles pensées ne sont pas faites à nous préparer à la journée de demain. Nous devons rassembler toutes nos forces, car nous en aurons besoin. Tâchons donc de dormir, notre sommeil ne sera pas long. »

Le soir du lendemain, nous nous retrouvions assis tous deux, non point, il est vrai, dans la cave d'Auerbach, mais du moins sans blessure, et nous avions fait un pas considérable vers le but de tous nos vœux. Les murs et les maisons de Leipzig se dressaient devant nous à une portée de fusil, et la fusillade ne cessa pas de toute la nuit; ce ne fut que vers le matin que l'on put dormir un peu, chacun où il se trouvait. Mais à peine le soleil levant eut-il rougi le ciel de ses premiers feux, que nos trompettes sonnèrent l'ordre d'avancer. La fusillade recommença de plus belle, et six heures après, vers midi, la ville fut emportée d'assaut, notre bataillon marchant le premier, et ayant naturellement à sa tête mon oncle et son adjudant. A une heure, notre roi et les empereurs d'Autriche et de Russie entrèrent dans la ville au milieu des cris de joie de la population, et bien qu'on échangeât encore quelques coups de feu sur divers points. Notre bataillon se rangea en colonne sur la place du marché; personne ne l'eût pris pour un bataillon, il avait l'air plutôt d'une simple compagnie. Les habitants nous apportèrent des provisions de toute sorte, et nos braves camarades purent se refaire enfin des privations des trois derniers jours. Du reste, c'était par toute la ville un désordre indescriptible; nous vîmes défiler devant nous de la cavalerie, des canons, des masses de Français prisonniers, au milieu d'un tel vacarme de cris, de trompettes, de clairons, de tambours et de commandements à haute voix, que l'on ne pouvait s'entendre parler soi-même.

« Où est donc là cave d'Auerbach? criai-je à mon oncle, bien que je fusse tout près de lui.

— Droit derrière vous, monsieur l'officier, dit un bourgeois qui passait par là tout en courant, dans le dialecte chantant de Leipzig, et il nous désigna du doigt une porte.

— Viens, viens, mon garçon, s'écria mon oncle en me saisissant par le bras, viens, nous avons bien gagné une bouteille de vin vieux. »

Par extraordinaire, il n'y avait presque pas de monde dans ces salles fameuses, et nous obtînmes sans délai ce que nous voulions.

« A la santé des êtres qui nous sont le plus chers! » s'écria mon oncle en choquant son verre contre le mien.

Jamais de ma vie je n'ai bu ni ne boirai un verre de vin avec autant

de plaisir que celui que je vidai en ce moment, — après la victoire de Leipzig et à la santé de ce que nous avions de plus cher ! Parmi ces êtres chéris, mon oncle comptait naturellement Toni, elle y tenait même vraisemblablement le premier rang ; je devais donc aussi l'y compter moi-même ! Ces pensées égarèrent si bien mon imagination, — car j'étais encore à cette époque une tête franchement folle, — que je me pris à voir plus qu'une pure fantaisie dans l'image de Faust et de Méphistophélès qui décorait le mur de la salle. Mais je fus bientôt tiré de ma rêverie par le spectacle trop réel d'un général français affreusement blessé que l'on apporta en ce moment dans la salle, et que l'on se disposa à amputer de la cuisse.

Mon oncle me fit signe de la tête ; nous nous levâmes sans mot dire, achetâmes encore une douzaine de bouteilles de vin vieux et quittâmes la cave d'Auerbach. Cette cave, chose étrange, je ne l'ai plus revue depuis ; mais avec ces deux images, l'une tirée du *Faust* de Goethe, l'autre de ma propre vie réelle, elle est toujours restée gravée dans ma mémoire.

IX.

Nous célébrâmes la veillée de Noël dans un petit village non loin de Kaub. Nous avions dressé un arbre, selon l'usage de notre pays natal, et mon oncle ne voulut pas se priver du plaisir de me faire son cadeau. C'était un équipement neuf, dont j'avais réellement grand besoin, et qui me causa un sensible plaisir. Avec non moins de joie je reçus de Toni une bourse et un châle, ouvrage de ses mains, et de ma grand'tante un manteau qui me fit penser involontairement à la fameuse robe de moine ! Quant aux lettres qui accompagnaient ces cadeaux, mon oncle, au lieu de se borner, comme auparavant, à me faire part d'une partie de leur contenu, me les donna à lire en entier.

Ce qu'il y avait dans la lettre de ma grand'tante, je ne l'ai su que plus tard, bien que son écriture fût très-grosse et parfaitement lisible, mais je ne la tins dans mes mains que le temps nécessaire pour l'ouvrir et la laisser de côté, afin de pouvoir lire tout à mon aise la lettre de Toni. C'était la première fois qu'il m'était donné de lire ces jolies petites pattes de mouches, et il y en avait six pages bien serrées. Je lus le plus lentement possible, lisant deux fois chaque passage qui me concernait directement, et de ces passages il y en avait beaucoup, vu les rapports intimes que mes fonctions d'adjudant établissaient entre son père et moi, — si bien que mon oncle, qui était sorti pour

prendre part aux réjouissances célébrées par notre compagnie logée dans le village, me trouva encore, à son retour, une demi-heure après, à la même place et toujours occupé de ma lecture.

« Je vais être forcé de prendre un autre adjudant, dit-il avec un sourire, en m'arrachant la lettre des mains; quand on a besoin de tout ce temps-là pour lire une lettre, on ne vaut rien pour être adjudant.

— Cher oncle, cette écriture m'est complètement étrangère.

— Oui, oui, Toni écrit mal et de façon peu lisible. Je le lui ai dit cent fois, mais elle n'en fait pas mieux pour cela.

— Oh! pas du tout! Au contraire, elle a....

— C'est bon, laissons cela, je ne veux pas, à l'occasion de cette sainte fête de Noël, me plaindre de la main de Toni; bonne petite main, ah! je voudrais pouvoir la presser à cette heure, comme ce dernier soir... mais c'est impossible. Peut-être, si le bon Dieu nous est propice, serons-nous de retour chez nous d'aujourd'hui en un an, et ce cher arbre de Noël, qui flambe ici tristement, sur un sol où il est tout dépaycé, nous réunira tous de nouveau dans notre belle patrie, enfin délivrée du joug étranger! Mais, en attendant, monsieur l'adjudant, on passera le Rhin dans huit jours, nous irons chercher le lion dans sa tanière! Notre revanche commence! Une fois le Rhin passé, nous marchons droit sur Paris! »

Sur ce, je sautai au cou de mon oncle, sans autre façon, et non-seulement il me laissa faire, mais il me pressa tendrement sur son cœur, puis, tournant brusquement sur ses talons, il alla regarder à travers nos petits carreaux de vitres gelés... « Il voulait voir, me dit-il, si les arbres de Noël de notre compagnie brûlaient encore. »

Nous partîmes de Kaub dans la nuit de la Saint-Sylvestre, d'abord pour Pfalz, petite île du Rhin sur laquelle s'élève une citadelle, et de là, gagnant la rive gauche, nous nous trouvâmes en France. Mais les habitants de ce pays étaient Allemands comme nous, et bien qu'ils appartenissent alors à l'empire français, nous ne les traitâmes point en ennemis; ils nous reçurent, de leur côté, comme des libérateurs.

Nous arrivâmes bientôt dans la France proprement dite, dont les habitants se montrèrent moins bien disposés à notre égard. Nous eûmes aussi pour eux moins de ménagements, et quoiqu'il fût défendu de piller, sous peine d'être fusillé, chacun de nos hommes pourvoyait à ses besoins comme il l'entendait, les officiers fermant volontiers les yeux sur ces écarts de discipline. Quand on songe à la manière dont les Français se conduisirent chez nous, certes on ne nous blâmera

point d'avoir tout fait, après tant de fatigues et de souffrances, pour préserver nos troupes le plus efficacement possible de la faim et du froid.

Pendant presque tout le mois de janvier nous marchâmes en avant, sans rencontrer nulle part de résistance un peu sérieuse. Nous reçûmes à cette époque un nouveau paquet de lettres d'Altstett, et mon oncle cette fois encore me les donna à lire; il y en avait une entre autres de Toni, que j'emportai dans ma chambre et que je lus à plusieurs reprises sans pouvoir m'en rassasier.

Les choses prirent bientôt une tournure sérieuse. Le 1^{er} février, dans l'après-midi — après une marche forcée depuis le matin — nous attaquâmes les Français à Brienne. Le combat fut rude et meurtrier, et nos réserves mêmes donnèrent. Une moitié de notre bataillon fut détachée en tirailleurs, l'autre moitié postée derrière un pli de terrain pour soutenir une batterie qui, placée droit devant nous, s'escrimait bravement avec l'ennemi. Merlin la commandait; je le voyais campé tranquillement sur son cheval noir, et l'entendais à de courts intervalles crier de sa voix mâle : « Canonniers, feu ! » De temps en temps il nous envoyait un petit salut amical en agitant son épée, et bientôt l'épaisse fumée blanche des pièces qui venaient de tirer le cachait entièrement à nos yeux. Cependant le feu de l'ennemi commençait à se ralentir, une de ses pièces était déjà démontée, lorsque je vis rouler par terre d'un même coup et Merlin et mon oncle. Un grand désordre suivit avec de grands cris, les canonniers se jetèrent sur leurs pièces et les conducteurs passèrent devant nous au grand trot avec les chevaux de trait. Nous vîmes une masse sombre de cavaliers fondre sur nous. Mon oncle gisait sans connaissance, j'eus à peine le temps de le tirer dans le carré que forma le bataillon, quand retentit le commandement de : « Feu ! » La cavalerie ennemie, qui était presque sur nous, se rejeta en arrière pour revenir bientôt à la charge. Deux fois elle chargea, mais toujours sans succès; nos braves volontaires restaient fermes et inébranlables comme des remparts. A peine l'ennemi se fut-il mis enfin en retraite, que nos canons leur envoyèrent une effroyable décharge de mitraille et le feu recommença de plus belle entre les deux armées.

Nous avions donc soutenu cette attaque de l'ennemi sans grande perte, mais — mon oncle gisait toujours sans connaissance, mort peut-être, dans le carré du bataillon. Il fut bientôt constaté qu'il était blessé à la cuisse par un boulet de canon qui avait tué son cheval, et qu'il avait perdu beaucoup de sang. Au bout de quelque temps, il

revint à lui, mais nous reçûmes l'ordre d'avancer, on l'emporta sans moi; quand nous passâmes devant la batterie, je vis Merlin entre les mains des médecins. Il me fit un petit sourire et remua les lèvres, mais je ne pus comprendre ce qu'il disait. Le combat dura jusqu'après minuit, et nous restâmes engagés presque tout ce temps-là sans interruption. On nous permit enfin de bivouaquer où nous nous trouvions, sans allumer du feu toutefois, mais les soldats étaient tellement harassés qu'ils n'eurent qu'à s'étendre sur la terre froide et humide pour y trouver tout aussitôt le sommeil. J'aurais bien voulu, cette nuit même, retourner en arrière pour avoir des nouvelles de mon oncle, mais je ne pouvais pas abandonner le bataillon. Aux premières clartés du matin, nous reprîmes notre marche en avant, puis nous revînmes sur nos pas, et alors commença pour nous cette série de marches, de contre-marches et de combats malheureux qui éprouvèrent si cruellement l'armée de Silésie pendant toute la campagne.

Au bout de dix jours seulement, j'appris d'une manière indirecte et fort peu précise que mon oncle était à l'hôpital et tout à fait hors de danger, ainsi que mon ami Merlin; mais où? c'est ce que je ne pus savoir. Les mois de février et de mars furent pour nous les plus tristes de toute la guerre. Outre que nous essayâmes d'abord plusieurs échecs, ce qui me tourmentait surtout c'était l'incertitude où je restais sur l'état de mon oncle, et aussi le manque absolu de nouvelles d'Altstett. Depuis qu'il m'avait été donné de lire les lettres de Toni, depuis que j'avais pu considérer ces chères lettres comme m'étant écrites à moi-même, je me trouvais de nouveau seul avec mes tristes pensées, et cela juste au moment où il ne fallait rien moins que le courage héroïque et la stoïque fermeté de nos troupes à supporter des privations et des fatigues incessantes pour imprimer à la guerre une autre tournure, car nous avions en quatre jours perdu trente-cinq canons et seize mille hommes, et nous n'arrivâmes qu'à grand-peine à Châlons, où nous opérâmes notre jonction avec le corps de Bulow. Le 4 mars, après de nombreux combats, les différents corps de l'armée prussienne étaient de nouveau réunis; ces corps qui, après l'expiration de l'armistice, ne comptaient pas moins de cent vingt mille hommes, et qui, après la bataille de Leipzig, avaient été de nouveau complétés, offraient maintenant un effectif réel de quarante mille hommes au plus. Mais de ce grand corps de troupes, ce qui restait était comme les os et les muscles, la chair en avait été dévorée par la fatigue des marches et le feu de l'ennemi. Ces hommes de fer, survivants de tant de combats, offraient à peine, aux armes près, l'apparence de troupes régulières.

Si le grand Frédéric nous eût vus alors avec nos habits usés et en lambeaux, que l'on renouvela pourtant plus d'une fois, il eût pu dire aussi de nous ce qu'il disait autrefois de ses soldats : « Ce sont des sauterelles, mais elles mordent ! »

Nous mordîmes encore en effet. A Laon, nous battîmes complètement les Français, et dès lors on marcha droit sur Paris. D'autre part, la grande armée avait gagné la bataille d'Arcis-sur-Aube. Le 30 mars, à travers la brume du matin, nous vîmes à nos pieds la grande ville, cette fière dominatrice du monde à cette époque, et nous nous disposâmes à donner l'assaut sur les hauteurs de Montmartre. Nous étions encore rangés en colonne, l'arme au pied, et déjà la canonnade était engagée, sans que son feu arrivât jusqu'à nous, lorsque nous vîmes accourir vers nous à franc étrier un groupe de généraux et d'officiers. L'un d'eux s'en détacha et s'arrêta brusquement devant notre bataillon — c'était mon oncle ! Un hurra général et sans fin l'accueille, il saute à bas de son cheval, embrasse les officiers, et moi, le premier naturellement, — puis, presque au même instant, arrive au galop un adjudant, et les tambours battent la charge pour donner l'assaut. Combien de braves volontaires tombèrent encore ce matin-là ! Bientôt nous nous dispersâmes en tirailleurs et poussâmes les Français, l'épée dans les reins, jusque derrière les murs de la ville. Alors les trompettes sonnèrent un nouveau signal, cette fois c'était la paix, la paix définitive, qui mettait fin à cette guerre sanglante, qui nous livrait Paris et imposait l'abdication à ce grand conquérant qui avait sacrifié tant de millions d'hommes à ses plans ambitieux.

Le lendemain, les alliés entrèrent dans Paris ; quant à nous, nous ne fûmes pas jugés dignes d'être donnés en spectacle à l'élite de la population parisienne. On nous fit contourner la ville et nous allâmes prendre nos quartiers dans les villages environnants, où rien ne nous manqua, il est vrai ; seulement nous ne pouvions nous défendre de penser que l'on nous eût bien dû nous associer aussi à l'honneur d'une entrée triomphale, et que nous l'avions particulièrement mérité.... Pour moi personnellement, je tenais fort peu à un pareil honneur ; ma joie de revoir mon oncle à mes côtés, mon oncle sain et sauf, et de penser qu'après tout cette guerre sanglante s'était terminée avec plus de succès et de gloire pour nous que nous n'avions osé l'espérer, me consolait amplement de l'affront fait à nos braves volontaires.

On nous cantonna à Versailles, où nous trouvâmes tout le confort imaginable ; on était pour nous aux petits soins, l'argent d'ailleurs ne

nous manquait pas, et après tant de privations et de fatigues, nous étions doublement heureux de nous reposer sur nos lauriers, c'est-à-dire sur les sofas de France. Pour mon oncle, du reste, ce fut un bonheur que la guerre eût pris fin, car il avait repris beaucoup trop tôt son poste de commandant, et il eut un retour de fièvre qui le tint au lit fort souffrant pendant plusieurs semaines.

Il m'invita un jour à écrire en son nom à la maison, comme il disait; et j'allais m'exécuter, cherchant déjà dans mon esprit les mots les plus choisis pour commencer ma lettre, lorsqu'il ajouta : « Je te dicterai. »

Je m'étais choqué déjà précédemment qu'il ne m'eût jamais engagé à écrire en même temps que lui ou à joindre deux mots au bas de sa lettre, aussi m'étais-je préparé de manière à pouvoir, ce cas échéant, dire beaucoup en peu de mots. Tout à l'heure, je croyais toucher au but de mes désirs, et maintenant il m'y fallait encore renoncer.

« Cela vous fatiguera trop, cher oncle, laissez-moi écrire, je vous lirai ensuite la lettre, lui dis-je.

— Non, répliqua-t-il, laissons plutôt tout cela de côté pour aujourd'hui. Demain je serai mieux. Il vaut mieux, d'ailleurs, qu'ils reçoivent la lettre quelques jours plus tard, que d'en recevoir une écrite par une main étrangère; il y aurait de quoi les jeter dans une angoisse mortelle.

— Par une main étrangère? Suis-je donc là-bas un étranger?

— Il ne s'agit pas de cela, dit-il en se tournant vers la muraille, mais ta main n'est pourtant pas la mienne. »

Quelques jours après, il écrivit réellement lui-même, bien qu'il fût encore fort souffrant, et il cacheta sa lettre, sans me la lire, ce qu'il n'avait jamais fait, sans m'engager même à y joindre un seul mot de compliment. Mes espérances étaient donc encore une fois de plus, sous ce rapport, tombées dans l'eau.

X.

Napoléon avait abdiqué et était parti pour l'île d'Elbe; Louis XVIII avait repris possession du trône de ses pères, mais nous restions toujours campés en masse tant autour de Paris que dans Paris même. La plupart de mes camarades se trouvaient fort bien de la vie qu'ils menaient alors, ne manquant de rien et traités par les Français, particulièrement par les Françaises, comme des hôtes très-chers, c'est-à-

dire parfaitement bien. Le fait est que nous étions pour la France des hôtes *très-chers*, moins pourtant qu'ils ne l'avaient été pour nous, car ces sortes de visites de peuple à peuple coûtent toujours beaucoup. Mais ce que nous devons dire, à la louange des Français, c'est que, s'ils ne nous accordaient qu'une hospitalité contrainte, ils ne nous le firent nullement sentir. Cela tenait à deux causes, d'abord à la courtoisie innée chez ce peuple, puis à la division des partis, dont celui qui inclinait vers l'étranger et qui n'était devenu possible que par l'étranger, frayait surtout avec nous.

Nous n'en aspirions pas moins tous très-vivement à retourner dans nos montagnes, et nous attendions un ordre de marche presque avec autant d'impatience que nous avions fait naguère, en sens inverse, au commencement de la guerre. Cependant on négociait toujours, et nous restions pour peser sur les négociations. Les journaux publiaient chaque semaine un grand nombre d'avancements, ce qui n'avait alors rien que de fort naturel, car nous avions perdu plus du tiers de nos officiers. Mon oncle fut nommé lieutenant-colonel, et moi capitaine, en même temps que mon ami Merlin, dont la nomination m'apprit que ce maudit boulet qui l'avait blessé ne l'avait ni tué ni rendu impropre au service. Nous avons déjà reçu tous trois la croix de fer après la bataille de Leipzig. Je rencontrai Merlin quelques jours après à Paris; il était encore amaigri et fort efflanqué, mais il allait bien, du reste, et s'amusait à Paris joliment, selon son expression.

« Il faut bien faire ses provisions, Villach, me dit-il après que nous eûmes échangé les félicitations d'usage; notre aventure va bientôt finir, et quand nous serons réintégrés à Neisse et que nous y aurons repris notre vie de garnison, les heures d'ennui ne nous manqueront pas.

— Toujours est-il que j'aspire vivement à revoir mes montagnes.

— Et moi aussi, parbleu! mais je m'en veux de ce désir. Pour toi, c'est différent. Comment va ta belle cousine? Entretenez-vous une correspondance assidue? La sotte question que je te fais là! Tu lui as, c'est sûr, expédié déjà deux volumes de lettres! car tu as toujours été un écrivain. Quant à moi, ce m'est toujours une énigme qu'on puisse broder des variations sans fin sur ce thème éternel : » Tu m'aimes, je t'aime! »

— Fais-moi le plaisir, Merlin, dis-je en l'interrompant non sans peine, fais-moi le plaisir de t'abstenir de parler de choses qui n'existent point et auxquelles, comme tu en conviens toi-même, tu n'entends absolument rien. Je n'ai pas écrit une seule fois à ma cousine et je

n'ai pas reçu d'elle une seule lettre; c'eût été, à mon avis, de la plus haute inconvenance.

— De la plus haute inconvenance? fit Merlin d'un air tout ébahi. Je commence à croire, en vérité, que je n'entends rien à ces sortes de choses, bien que je puisse à bon droit me flatter d'en avoir quelque expérience.

— Laissons cela, de grâce, insistai-je. A quoi bon broder sans cesse des variations sur cet éternel thème, comme tu dis? Viens, faisons un tour dans Paris. »

Nous passâmes ensemble une journée fort gaie, en compagnie de camarades que nous n'avions pas vus depuis longtemps et que nous eûmes le plus grand plaisir à revoir.

Enfin, trois mois après parut l'ordre si désiré du départ. Nous traversâmes cette fois la grande ville, car maintenant nous faisons passable figure, et nous atteignâmes vers le soir une des collines situées au nord de Paris, d'où la vue embrasse toute la ville. On sonna la halte, les fusils furent mis en faisceaux, et chacun de nous contempla une fois encore, avec un sentiment de joie, cette grande cité que nous quitions alors et que nous avions vue pour la première fois trois mois auparavant, dans la fiévreuse excitation d'une lutte acharnée. Nous primes mentalement congé d'elle en ce moment pour toujours, et nous tournâmes ensuite toutes nos pensées vers notre chère patrie encore si éloignée, car nul de nous ne soupçonnait que nous dussions revenir camper à cette même place, après de sanglants combats, sans avoir revu nos montagnes. On nous fit prendre nos cantonnements sur le bord du Rhin, et nous nous y installâmes aussi complètement que si nous eussions dû y rester toujours. Plus d'un parmi nous s'en trouvait bien, car les bords du Rhin sont très-beaux, et les gens y sont d'humeur enjouée et de vie facile; mais nous n'avions pourtant qu'un désir, pour la plupart, c'était que notre corps reçût enfin l'ordre de retourner définitivement au pays. Mon oncle ne disait rien, il est vrai; il commandait maintenant le régiment, et j'étais adjudant major; mais je m'assurai par mainte petite remarque qu'il croyait avoir acquitté son devoir envers le roi et la patrie, et qu'il n'avait rien de plus à cœur que d'échanger enfin son épée contre la charrue.

Il recevait alors très-régulièrement des lettres d'Altstett, mais il ne m'en donnait plus à lire une seule; les communications qu'il m'en faisait de bouche étaient même fort laconiques et se bornaient le plus souvent à ces mots : « On te fait mille compliments. » Du reste, comme il me témoignait toujours autant d'affection, d'intérêt et de

confiance que précédemment, je ne savais au juste à quoi attribuer ce changement sur ce point.

Nous lisions tous les jours dans les gazettes le récit des fêtes dont nos troupes étaient l'objet dans toute l'Allemagne, ce qui ajoutait encore à notre nostalgie. Cependant nous n'en restions pas moins cantonnés sur le Rhin, et nous apprîmes bientôt que nous serions maintenus sur le pied de guerre jusqu'à ce qu'on fût parvenu à s'entendre à Vienne sur la nouvelle organisation politique de l'Europe. C'était là pour nous une fort triste perspective, le congrès de Vienne ne semblant pas près d'aboutir à une entente commune. Les fêtes de Noël étaient revenues, et nous nous retrouvions, comme l'année précédente à pareille époque, dans un pays où cette fête était alors pour ainsi dire inconnue. Au fait, aujourd'hui encore l'arbre de Noël n'est en vogue et ne brille de tout son éclat que dans les contrées où il croît réellement, dans ces pays du Nord où l'homme, moins attiré au dehors par un climat peu favorable et une nature plus avare, se livre de préférence au culte du foyer domestique et aux intimes jouissances de la vie de famille.

Nous illuminâmes donc de notre mieux nos arbres de Noël, mais ils avaient l'air triste et dépaycé; et quand mon oncle me vint dire lacoquiquement : « Tout le monde te fait mille compliments », sans joindre à ce peu de mots ni cadeau ni lettre à mon adresse, c'en fut fait pour moi de la joie de cette soirée, et je m'en allai tristement par la ville, qui était partout sombre et déserte, comme tous les soirs.

A quelque temps de là pourtant, on sembla vouloir s'entendre à Vienne, bien que la Prusse ne dût recevoir, à notre grand dépit, qu'un faible dédommagement pour les énormes sacrifices que la guerre lui avait coûtés. Un matin, mon oncle entra dans ma chambre d'un air excessivement animé.

« Napoléon est de retour en France, s'écria-t-il; il est vraisemblablement à Paris à cette heure! »

On voulut d'abord douter de l'exactitude de la nouvelle, puis on se plut à penser que les Français chasseraient eux-mêmes de leur territoire un homme qui, à les entendre et à les lire, les avait poussés à bout par l'excès de sa tyrannie; mais il n'en fut rien, et huit jours plus tard nous reprenions la route de Paris. C'était une nouvelle campagne qui recommençait, et il était difficile de prévoir quand et comment elle finirait.

Le 16 juin nous combattîmes à Ligny, où nous eûmes beaucoup à souffrir; près de vingt mille des nôtres, tant tués que blessés, furent

mis hors de combat. Nous n'en marchâmes pas moins, dès l'après-midi du lendemain 17, jusqu'au soir du 18, pendant vingt heures consécutives, par une pluie battante, pour aller au secours des Anglais; nous les sauvâmes en effet d'une ruine complète, car, arrivant le soir sur le champ de bataille de la Belle-Alliance, nous assaillîmes les Français de flanc et par derrière, ce qui décida de la victoire. Plus tard, il est vrai, les Anglais, comme ils le font toujours, en ont revendiqué la gloire pour eux seuls, mais ils n'ont réussi par là qu'à amoindrir leur mérite propre, qui consista uniquement à s'être vaillamment battus toute la journée avec le secours des armées de Hanovre, de Nassau et de Brunswick. Sans nous, ils auraient eu le sort des Français. Dès lors on s'avança sur Paris à marches forcées, et le 7 juillet nous y fîmes notre seconde entrée.

Les *Cent jours*, comme les Français appellent cette dernière et sanglante période de l'empire de Napoléon, leur coûtèrent passablement cher, près de dix millions par journée. Ils eurent de plus l'heureux effet de hâter l'union des alliés et la conclusion d'une paix définitive, après qu'on eut exilé Napoléon lui-même à Sainte-Hélène. Bien qu'il n'y ait qu'une voix pour stigmatiser les indignes traitements que les Anglais firent subir dans cette île lointaine au grand Empereur, — car il l'était et il le sera toujours aux yeux de l'histoire, en dépit des maux que son ambition causa à l'Europe; — toujours est-il que son exil sur ce rocher lointain, d'où il ne pouvait plus revenir, fut alors une nécessité inévitable pour le repos du monde.

Mais, si vite que la paix eût été conclue, nous ne reçûmes qu'au mois d'octobre l'ordre de nous remettre en marche pour retourner dans notre chère patrie, heureux de n'avoir pas été désignés pour faire partie des troupes qui durent prolonger trois ans encore leur séjour en France.

XI.

Autant nous soupirions après le retour, autant notre patrie était impatiente de nous revoir. Nous marchâmes aussi vite que le permettaient les jours de plus en plus courts et les routes en grande partie défoncées, — car de bonnes et belles routes étaient alors de rares exceptions, — et nous brûlâmes mainte étape. Notre marche dura pourtant plus de deux mois, et nous n'atteignîmes la frontière de Silésie que vers le milieu de décembre. Ce fut par une journée brumeuse et froide que nous revîmes enfin les lignes si connues du mont

Zobten. Nous le saluâmes d'un joyeux hurra, car le vieux Zobten est et reste pour tout Silésien le symbole de la patrie, et notre cœur se dilate, du plus loin que nous en apercevons les contours bleuâtres. Dans chaque village, dans chaque petite ville, nous étions reçus avec une joie enthousiaste, mais à Breslau nous attendait une réception vraiment triomphale. S'il y eût eu alors, comme aujourd'hui, des chemins de fer, la moitié de la Silésie fût accourue à notre rencontre jusque sur le Rhin.

Le soleil se levait, un beau soleil d'hiver, lorsque nous nous disposâmes à la dernière marche qui devait nous conduire à Breslau. Nous nous étions parés chacun de notre mieux, et pourtant, en comparaison de nous, le premier régiment de ligne venu, avec ses uniformes les plus vieux, aurait fait bien meilleure figure; mais nos vieilles jaquettes, éprouvées par tant de combats, nous ne les aurions échangées contre aucune autre, pas plus que nos drapeaux troués et déchiquetés, qui, aujourd'hui comme aux jours de bataille, flottaient joyeusement au vent. Chacun de nous se sentait battre le cœur de joie et de fierté, et nous accélérâmes le pas à plusieurs reprises, comme si nous eussions marché à la rencontre de l'ennemi.

Enfin, les clochers de Breslau se dressent devant nous, déjà nous nous voyons entourés d'une multitude de voitures et de piétons, et hommes, femmes, enfants, se précipitent à travers nos rangs; on s'appelle, on s'embrasse, on se serre les mains, notre marche est forcément interrompue. Bientôt les trompettes sonnent pour que l'on se remette en bon ordre, les tambours battent la marche accélérée, et en rangs serrés, drapeaux au vent, nous faisons notre entrée dans l'antique et chère cité.

Mais à la porte Saint-Nicolas, nous sommes reçus par une foule si compacte que nous ne pouvons avancer qu'avec une extrême lenteur. Les rues, malgré la rigueur de la saison, étaient tendues de guirlandes de feuillage, un arc de triomphe colossal avait été dressé, toutes les fenêtres, tous les toits regorgeaient de gens qui agitaient des mouchoirs, qui nous jetaient des fleurs et nous souhaitaient la bienvenue; ajoutez à cela le son des cloches et le fracas étourdissant des salves d'artillerie. Impossible dès lors de garder aucun ordre; tous ceux qui, parmi nous, après tant de dangers et une si longue absence, revoyaient un père, un frère ou un fils, se jetaient dans nos rangs, et l'on vit bientôt plusieurs de ces braves et fiers soldats tenir en pleurant des enfants dans leurs bras, les presser sur leur cœur et les couvrir de baisers, tandis que leurs femmes portant leurs fusils marchaient bras

dessus bras dessous avec eux. Qui eût, en pareil cas, observé un ordre militaire rigoureux? Qui eût pu seulement avoir la volonté de l'essayer?

J'étais à cheval à côté de mon oncle, en tête du régiment; notre vue plongeait sur tous ces milliers d'hommes, et pourtant nous ne remarquions rien de particulier, car dans toute cette foule agitée et tumultueuse, nos yeux cherchaient les figures qui nous étaient si chères. Mon cœur battait avec tant de force, j'étais d'ailleurs si ému de toutes les scènes qui se passaient autour de moi, que nous étions arrivés à la place d'armes sans que je m'en fusse seulement douté. Le commandement pour défiler vint tout à coup me tirer de ma rêverie. Mais, pour la première fois, ce commandement ne fut pas suivi d'exécution. Alors je vis mon oncle lui-même sauter brusquement à bas de son cheval et embrasser sa mère, puis Toni se pendre à son cou, en pleurant de joie. Comment cela se fit, je n'en sais rien : je restai là immobile, et quand Toni leva les yeux, j'étendis involontairement mes bras vers elle :

« Toni, m'écriai-je, ma bien-aimée Toni! » Et déjà elle était dans mes bras, nous nous tenions tous deux fortement enlacés, et nous pleurions, en proie à des sentiments que j'essayerais en vain de traduire par des paroles. Tout à coup elle s'arracha à mon étreinte et se tint devant moi tremblante et rougissante, cachant son charmant visage avec ses deux mains.

« Pourquoi un fiancé et une fiancée auraient-ils honte de s'embrasser devant témoins, après une si longue absence? dit mon oncle d'une voix tremblante d'émotion, en prenant la main de Toni et la mettant dans la mienne; il fera ton bonheur, mon enfant, comme tu feras le sien, Rudolph; je vous connais tous deux maintenant. »

Je me souciais bien du public, j'embrassai nombre de fois ma douce fiancée, et ne lâchai plus sa main, même quand, plus tard, on nous commanda encore quelque chose, mais les commandements n'étaient plus écoutés par personne. Chacun avait regagné sa maison avec sa famille, et le régiment, pour la première fois depuis sa formation, s'était dispersé sans ordre.

Nous partîmes enfin, nous aussi, et ce ne fut qu'après être restés quelque temps ensemble, que nous en vîmes proprement à comprendre notre bonheur et que nos cœurs enivrés débordèrent. Nous n'avions guère, Toni et moi, d'autre pensée que nous-mêmes; il n'en allait pas ainsi de mon oncle et de sa mère, le bonheur de leurs enfants les touchait, eux, plus que le leur propre. Ma vieille grand-

tante, qui n'avait pas quitté Altstett depuis vingt ans, s'était ce jour-là mise en route avec le vieux Frédéric, que nous avions jusque-là complètement oublié; malgré la rigueur de la saison, malgré le mauvais état des chemins, elle avait voulu venir saluer son fils, et moi aussi peut-être, à notre entrée à Breslau.

« Mon cher fils, dit-elle à mon oncle, quelle que soit la joie que j'éprouve, — et elle est plus grande que je n'eusse osé l'espérer dans mes vieux jours, — je ne puis pourtant me défendre d'un sentiment de tristesse en pensant aux milliers de gens qui pleurent aujourd'hui dans leurs foyers en deuil, et dont la joie de votre retour n'a fait que raviver les regrets cuisants que leur causent des morts chéris.

— Ils sont morts pour la patrie au champ d'honneur, chère mère, ne les plains point. Tous, tant que nous sommes, la mort nous appelle un jour ou l'autre, mais nulle part elle ne paraît plus digne d'envie que dans les combats. Quant à nous, aussi longtemps qu'il plaira à Dieu, jouissons des jours qui nous restent et de la liberté que nous avons enfin reconquise! »

Lorsque, quelques semaines plus tard, revint la veille de Noël, on dressa un arbre unique à Altstett pour toute la famille, et l'amour cette fois versa à ses pieds toute une cargaison de cadeaux.

Ah! combien cette fête nous rendit tous heureux! Nous sentîmes alors plus que jamais combien nous nous aimions, combien nous avions souffert d'une si longue absence, et quel charme indéfinissable il y avait dans la pensée d'être maintenant unis pour toujours!

« Quelle magnifique soirée! dis-je en enlaçant fortement la main de Toni dans la mienne, quand nous nous fûmes assis pour prendre un verre de punch; quelle fête en comparaison de celles des années précédentes! Alors nous étions campés sur les bords du Rhin, dans un pays où cette belle fête est à peine connue de nom, et pour surcroît d'ennui, vous me cachiez alors, cher père, — je ne sais pas encore pourquoi, — vous me cachiez scrupuleusement toutes les lettres que vous receviez d'Altstett, vous bornant pour toute confiance à ces mots laconiques : « Ils vont tous bien et te font mille compliments. » Vous ne savez pas combien j'ai souffert de votre inexplicable réserve.

— Je puis maintenant te faire connaître le motif de ma conduite d'alors, mon cher fils, dit mon oncle en souriant. Je voulais d'abord me bien convaincre que ton amour pour ma fille était de force à persister, sans avoir besoin de stimulants de cette sorte, et si cet amour était vrai, il devait persister comme il a fait; et alors, — oui, mon

fil, alors les lettres de ma fille, bien qu'elles me fussent adressées, étaient de plus en plus visiblement écrites à ton intention.

— Mais, mon père! interrompit Toni d'un air suppliant.

— Elle y exécutait tant de marches et de manœuvres en sens divers, que, en soldat exercé et en habile adjudant, tu ne pouvais manquer de reconnaître immédiatement sa situation réelle, et moi, son allié naturel, je devais nécessairement tout faire pour l'empêcher. Voilà, mon fils, l'unique motif de ma réserve, mais ferme-lui la bouche avec un baiser, car elle serait capable d'alléguer encore à présent quelque joli petit mensonge. »

Notre mariage eut lieu au printemps, le jour anniversaire de notre entrée à Paris; Toni avait dû ratifier, en bonne patriote, le choix que j'avais fait de ce jour-là. Qu'elle était ravissante avec sa couronne de myrtes verts entrelacée dans les boucles de ses cheveux noirs! Je ne crois pas avoir dit encore qu'elle était devenue beaucoup plus belle durant ma longue absence; pour me servir d'une comparaison banale, le bouton à peine entr'ouvert était maintenant une fleur magnifiquement éclore, et... mais à quoi bon détailler davantage son portrait? Dieu n'accorde à l'homme dans sa vie qu'une journée pareille, et encore combien n'y en a-t-il pas à qui il la refuse! Ceux à qui leur bon génie a accordé ce bonheur me comprendront assez sans qu'il me soit nécessaire d'ajouter un seul mot de plus.

Ma grand'tante sembla rajeunir en un si beau jour; elle ne fut complètement heureuse que lorsque mon portrait en costume de moine figura dans le salon du château à côté de celui de feu son noble époux. « C'est comme moine que tu as fait ton bonheur, mon fils, dit-elle en souriant mélancoliquement, c'est comme moine aussi qu'il fit le mien, c'est donc sous ce costume que vous devez être tous deux représentés. »

A quelque temps de là, nous prîmes notre retraite, mon oncle et moi, lui comme colonel, moi comme capitaine. Mais je continuai à servir bien des années encore dans la landwehr, où j'obtins plus tard le grade de major. Alors je quittai définitivement le service, car l'avancement se fait lentement en temps de paix, et, du reste, cela m'était passablement indifférent. Je résidais avec ma chère Toni à Altstett, dont j'avais pris en main la gestion. Quand ma femme accoucha de son premier enfant, ma grand'tante s'éteignit tout doucement, pleurée de toute la famille. Le vieux Frédéric était heureux dans sa douleur de lui avoir survécu, parce qu'elle était depuis bien des années accoutumée à son service, et il la suivit au tombeau au

bout de quelques semaines, comme pour ne lui pas faire trop longtemps défaut.

Mon oncle, ou plutôt mon père, vécut encore avec nous jusqu'à sa quatre-vingtième année, conservant jusqu'au bout sa vigueur de corps et sa gaieté de caractère, et il eut une mort prompte et sans souffrance, comme il l'avait toujours désirée, et comme je désire moi-même en avoir une, quand, ce qui ne peut guère tarder, le rappel sonnera là-haut pour moi.

Merlin est général, je le vis encore tout récemment; il caressait sa moustache grise d'un air satisfait, en me disant avec un sourire : « L'avancement tant désiré est venu depuis longtemps, Villach. C'est égal, je donnerais beaucoup pour que nous pussions encore tous deux, comme simples lieutenants, sans souci, refaire cette excursion dans les montagnes, où tu fis, sous un habit de moine, la conquête de ta femme! »

Traduit de l'allemand de M. GUSTAVE STRUENSÉE, par M. A. MATERNE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

HISTOIRE.

L'Année historique, par M. JULES ZELLER. (Hachette, éditeur.)

La politique contemporaine ne manque pas d'historiens. Nous avons déjà l'*Annuaire de Lesur* et l'*Annuaire des deux mondes*; M. Hachette ajoute l'*Année historique*. Ce n'est pas une superfétation; les deux annuaires sont abondants, volumineux, remplis de documents arides, et se font payer très-cher. L'*Année historique* est à la portée de toutes les bourses et, si cela peut se dire, à la portée de tous les loisirs. Nous avons par elle un résumé succinct et rapide de tous les événements qui se sont produits dans l'année. Ajoutons que ce résumé, grâce au talent de l'écrivain auquel il a été confié, n'a rien de la sécheresse qu'on reproche ordinairement à ce genre de productions. M. Zeller, que les lecteurs de la *Revue* ont été à même d'apprécier, semblait être appelé par la nature de son talent, facile, clair et net, à cette tâche difficile; peut-être y était-il appelé encore par la nature de son esprit, calme, un peu froid, mais par cela même très-propre à raconter avec une égale impartialité ces événements inspirés par des passions contradictoires. M. Zeller se tient en équilibre entre les partis et les intérêts avec une fermeté que nous lui envions, et dont, pour notre part, nous nous sentons incapable. Ce n'est pas que M. Zeller n'ait ses sympathies; elles vont en général aux causes libérales; il est, par exemple, dans la question italienne pour le droit nouveau contre le droit ancien. Toutefois, nous trouvons qu'il n'est pas assez logique quand, à propos du séjour de nos troupes à Rome, il dit que « presque personne n'en désire le départ ». Nous avouons qu'à sa place nous aurions dit tout le contraire, car nous pensons que ce départ est désiré non par « presque personne », mais par « presque tout le monde ». Nous aurions peut-être quelques autres objections d'ordre purement politique à faire à M. Zeller, mais cela nous entraînerait loin; d'ailleurs le livre de M. Zeller met le lecteur en état de réfuter l'auteur lui-même, par le soin et l'exactitude avec lesquels les faits y sont rapportés. Nous devons cependant en finissant faire remarquer que M. Zeller est, en ce qui touche la politique intérieure, d'un esprit d'optimisme un peu trop prononcé; sans doute il faut de la modération et de la patience, mais il ne faut pas qu'elles dégénèrent en quiétisme. Somme toute, on doit lire l'*Année historique*, parce qu'elle contient un grand nombre de faits intéressants, et parce que ces faits sont racontés et mis en ordre avec beaucoup d'art et de talent.

E. M.

Un grand peuple qui se relève, les États-Unis en 1861, par le comte AGÉNOR DE GASPARIN. — Paris, Michel Lévy.

Un livre inspiré par des convictions profondes et généreuses est toujours une bonne action, et l'on doit à l'auteur non-seulement de la sympathie, mais aussi de la reconnaissance. Tel est le sentiment que nous éprouvons à l'égard de M. de Gasparin; nous croyons que tout homme de cœur doit le remercier d'avoir pris en main la cause du nègre et flagellé comme elle le mérite la conduite criminelle des esclavagistes confédérés.

Plusieurs parties du livre de M. de Gasparin sont vraiment excellentes. Bien différent de tant d'heureux de ce monde auxquels leur égoïsme repu défend d'étudier les misères du pauvre et de l'esclave, M. de Gasparin a eu le courage de mettre à nu toutes les souffrances du nègre, et il en parle d'un cœur profondément ému. Il a vu l'esclave au moment où on l'arrache enfant des bras de sa mère, il a suivi son douloureux voyage de plantation en plantation, il l'a accompagné dans les champs de riz inondés, où l'eau stagnante se change en vapeurs sous un soleil brûlant; il a partagé le désespoir du pauvre serviteur quand on lui arrache femme et enfants pour les vendre à un maître inconnu; il a compté les coups de fouet qui tombent sur le dos nu du misérable, et il donne une larme de regret au vieillard méprisé dont la laine crépue a blanchi sous le faix du travail. Cet esclavage, qu'on ne saurait calomnier, tant il est hideux, M. de Gasparin l'a contemplé dans son horreur. A la vue de ces crimes, son indignation d'honnête homme a jailli en flots d'une généreuse éloquence.

L'auteur n'a pas été moins éloquent en prouvant que d'un premier mal doivent nécessairement découler des maux sans nombre. Dès qu'une nation tolère un crime, ce crime finit par la dévorer elle-même. Ce peuple américain, si intelligent, si énergique, doué d'une si grande force d'initiative dans toutes les œuvres matérielles de l'industrie, allait s'engloutir dans un abîme de honte, parce qu'au lieu de répudier dès son premier jour d'indépendance l'iniquité de l'esclavage, il avait eu l'air de l'ignorer, espérant que l'émancipation se ferait d'elle-même avec le temps et le progrès des lumières. Lorsque les fondateurs de la patrie rédigeaient la constitution, les représentants du Sud, aussi bien que ceux du Nord, eurent la pudeur de ne pas y insérer le mot d'esclavage; mais, depuis cette époque, les temps ont bien changé! Les planteurs ont bientôt découvert que la servitude des noirs était légitime, puis ils l'ont considérée comme un des principaux agents de la civilisation, et maintenant ils la proclament une institution divine, la pierre angulaire de toute société chrétienne! Que n'ont-ils pas tenté pour étendre la bénédiction de leurs fouets et de leurs carcans? Ils ont arraché le Missouri aux États du Nord, ils ont conquis le Texas pour y introduire de force leurs esclaves, ils ont fait la guerre au Mexique, envahi Cuba, négocié l'achat de Saint-Domingue, fait voter la loi d'extradition des esclaves fugitifs, confisqué la constitution à leur profit. Commodément installés au pouvoir, ils préparaient à leur aise la trahison, envoyaient au Sud soldats, argent et provisions de guerre, et prenaient leurs mesures pour tenir le Nord garrotté, au grand jour de la séparation. Si les États libres n'eussent compris à temps leur danger, c'en était fait; les planteurs du Sud se seraient tôt ou tard séparés de l'Union, non pas en rebelles, mais en souverains dédai-

gneux. Que les hommes du Nord profitent de la leçon ! S'ils ne séparent pas franchement leur cause de celle de l'esclavage, le germe de destruction est encore dans leur république, ils sont encore rongés par un venin mortel.

M. de Gasparin prouve admirablement que tous ces funestes compromis entre la liberté et la servitude ne peuvent jamais tourner qu'au profit du mal ; mais son argumentation n'est pas aussi énergique et précise quand il parle du rôle joué par les sectes protestantes dans cette grande lutte de l'esclavage. Il accuse les planteurs ; pourquoi excuse-t-il les Églises ? Pourquoi n'avoue-t-il pas ce fait incontestable, que l'immense majorité des chrétiens vrais ou prétendus d'Amérique s'est, jusqu'à nos jours, montrée hostile à la liberté, non-seulement dans les États du Sud, où la terreur ne cesse de régner, mais aussi dans les États libres du Nord ? L'histoire et la statistique des Églises ne laissent aucun doute à cet égard. M. de Gasparin est un chrétien fervent. Eh bien ! ce n'est pas à lui « de cacher le péché de la fille de Sion dans les plis de son vêtement » ; c'est à lui de tonner contre les faiblesses, les complicités et les crimes de ses frères d'Amérique ; c'est à lui de révéler le crime dans toute son horreur. Qu'il ne laisse pas cette tâche à des philosophes, à des hommes qui voient dans le christianisme une simple évolution historique ; mais, à l'exemple de son Maître, qu'il prenne le fouet de cordes et chasse du temple tous les marchands d'âme et de chair humaine !

Non-seulement nous pouvons reprocher à M. de Gasparin d'avoir ménagé outre mesure les chrétiens des États-Unis, nous lui reprocherons aussi d'avoir été injuste envers la démocratie en confondant le parti qui prend ce nom en Amérique et la véritable démocratie libérale. Avant que la guerre éclatât, les démocrates américains favorisaient pour la plupart l'extension de l'esclavage ; cela prouve simplement qu'ils commettaient un sacrilège en profanant un nom qui ne leur appartient pas. Les trois ou quatre cent mille planteurs du Sud sont-ils démocrates parce qu'ils suppriment la liberté de la presse, la liberté de réunion, parce qu'ils suspendent les lois et votent la scission et la guerre sans consulter le peuple ? Sont-ils démocrates parce qu'ils nient que le nègre soit un homme ? Tous les démocrates naturalisés, chassés d'Europe pour avoir trop aimé la liberté, leur répondent maintenant en prenant les armes contre la « divine institution » de l'esclavage. Et d'ailleurs, nos traditions démocratiques nous donnent le droit le plus formel de nier la monstrueuse alliance que M. de Gasparin nous dénonce. Bien que dans son livre il n'ait pas une seule fois prononcé le nom de la république française, il n'ignore pas sans doute que l'éternel honneur de la Convention est d'avoir déclaré tous les hommes frères et donné la liberté aux nègres de Saint-Domingue, bien longtemps avant que le parlement anglais se soit occupé de l'œuvre d'émancipation. S'il l'ignore, qu'il nous permette, à nous, fils reconnaissants, de lui rappeler la gloire de notre mère !

E. RECLUS.

Études sur la théocratie. par EUGÈNE FLOTTARD. (Joubert, éditeur.)

Ces études, principalement historiques et philosophiques, ne sont nullement un ouvrage de circonstance ou de polémique, comme pourrait le faire penser leur rapport accidentel avec quelques-uns des événements contemporains qui passionnent le plus l'opinion publique. M. Flottard tient à nous prémunir contre cette pensée, en nous avertissant qu'elles ont été écrites à une époque où les

questions relatives aux rapports de la religion et de la politique étaient du moins fort indifférentes à la généralité des lecteurs. Elles se rattachent à un travail purement spéculatif et historique sur les différents modes de la civilisation, sur les diverses formes de constitution des sociétés, « ces divers modes dérivant des facultés de l'âme, dont ils ne sont que des réalisations, des représentations successives dans le temps et dans l'histoire ». M. Flottard a dû traiter de la *théocratie* au début même de son travail, parce qu'elle est la forme sociale primitive.

Le livre de M. Flottard est divisé en quatre parties : dans la première, il traite de la nature et des principes de la théocratie ; il l'examine dans ses rapports abstraits avec la religion, le sacerdoce, les pouvoirs politiques, la justice, la science et les autres branches du développement social. Dans la seconde, il traite des origines de la théocratie, et l'examine au point de vue des services qu'elle peut rendre et rend en effet à la civilisation ; elle en est, selon M. Flottard, le commencement, l'initiatrice, et c'est par elle que la loi, la justice, la règle morale, pénètrent chez les peuples primitifs. La troisième partie est consacrée au tableau des institutions sacerdotales. M. Flottard, après avoir fixé les principes qui président aux diverses législations sacerdotales, trace, avec les données de la science moderne un tableau de la religion perse, qu'il donne comme le type d'une législation théocratique. Ici nous aurions voulu qu'il parlât avec plus de détails de l'Inde et de l'Égypte. Mais nous n'avons que des éloges à donner à la conclusion de cette troisième partie, où l'auteur, se demandant s'il y a eu en Grèce une époque théocratique, analyse avec élévation et une grande sûreté de vue l'influence des idées religieuses des Pélasges sur les institutions politiques, législatives et judiciaires de la Grèce primitive. Cette conclusion est comme le résumé, ou plutôt comme la philosophie du livre de M. Maury sur le paganisme.

Enfin, dans la quatrième partie, M. Flottard traite de la décadence et de la chute de la théocratie. Après en avoir démontré la raison d'être et les principaux résultats, il en montre les vices et les causes de ruine. Selon M. Flottard, le progrès consiste à se détacher de l'idée théocratique, et l'histoire de la civilisation n'est pas autre chose. Ce travail a été lent, pénible ; M. Flottard en fait ressortir toutes les difficultés. Grâce à lui, cependant, nous touchons aujourd'hui à de grands résultats. Dans la politique, l'idée sacerdotale du droit divin et des gouvernements légitimes fait place à l'idée purement humaine et philosophique de la souveraineté du peuple et des gouvernements nationaux et électifs. En matière civile, l'État et l'Église tendent à la séparation, le contrat civil tend à s'affranchir du contrat sacerdotal ; enfin, en matière religieuse, les obligations de la foi tendent à devenir de plus en plus un devoir de conscience, un lien moral, et M. Flottard fait remarquer que le peuple du monde où le principe sacerdotal est le moins en vigueur, l'Amérique, est celui où le sentiment religieux est le plus puissant.

Nous n'avons donné qu'une idée fort sommaire du livre de M. Flottard, mais on voit qu'il touche à des questions du plus haut intérêt, et qu'il les aborde avec un esprit ouvert aux idées de la philosophie moderne. Disons que l'exécution n'est pas au-dessous de l'importance du sujet, et que l'auteur a su, par la clarté du récit et la distinction de son style, rendre agréable à lire un livre sérieux, instructif, et qui donne beaucoup à penser.

E. M.

LITTÉRATURE.

Les Dogmes nouveaux, par M. EUGÈNE NUS. (Dentu.)

M. Nus^a a entrepris de couler une substance philosophique dans le moule du poëte. Je ne dirai pas qu'il a partout réussi, mais il a réussi quelquefois, et c'est assez pour tenir compte de ce premier effort et pour y lire un espoir. Je n'ai pas à me prononcer sur la valeur philosophique de ces poëmes, non parce que je diffère trop d'idées avec leur auteur, mais au contraire parce que je craindrais, en cette circonstance, d'assumer à la fois le rôle de juge et de partie. Je ne veux dire quelques mots que de la forme, et m'adresser à M. Nus poëte plutôt qu'à M. Nus philosophe. Or, M. Nus poëte me semble écrire trop souvent en prose versifiée. La pensée qui s'exprime poétiquement est cadence et rythme; pour qu'elle soit ce qu'elle doit être, il faut qu'elle naisse tout armée et que le vers et la forme rythmée ne viennent pas se plaquer sur le fond après coup. En un mot, il ne faut pas penser en prosateur quand on veut écrire en poëte. Cette critique générale, je me hâte de le dire, ne s'applique pas à tous les morceaux du volume. Il en est qui, offrant une rare alliance, sont à la fois profondément pensés et poétiquement rendus. Telles me paraissent, entre autres, les pièces intitulées *la Forêt* et *Genèse*. Il y a de l'énergie, de l'accent et de la grandeur dans ces deux œuvres, auxquelles il ne serait pas difficile d'ajouter encore un assez grand nombre de fragments heureux. Mais des fragments! Quoi qu'il en soit, c'est un encouragement que je voudrais donner à M. Nus : il a des qualités, il faut qu'il les cultive pour en former un ensemble. Qu'il ne vise pas trop haut et qu'il ne cherche qu'en lui-même avec soin, avec zèle, avec un amour égal de l'art, c'est-à-dire de la forme, et de la philosophie, c'est-à-dire du fond des choses.

C. D.

DAMAS-HINARD. *La Fontaine et Buffon*, 1 vol. in-12. — Paris, Perrotin, 1861.

Un mignon petit volume qu'on peut emporter à la promenade, une aimable causerie qu'on lit en une heure, et qui non-seulement charme, mais encore persuade.

La Fontaine n'est pas en faveur aujourd'hui. L'école romantique l'attaque pour n'avoir pas cultivé la rime riche, et M. de Lamartine l'appelle « une des erreurs de la France », sans doute parce qu'il n'a ni assez de larmes dans les yeux ni assez de nuages dans l'esprit. Le public, qui se laisse peu entraîner à ces paradoxes, ne fait pourtant pas de La Fontaine tout l'état que nous voudrions; on le lui a gâté en faisant pour l'enfance un supplice de ces fables, qui devraient être les délices de l'âge mûr. Peut-être aussi La Fontaine est-il trop fin pour la foule. C'est, plus qu'Horace, à notre avis, le ragoût des délicats, non peut-être toujours pour sa morale, un peu désabusée et plus riche d'observation que d'héroïsme, mais pour son bon sens pratique, pour l'originalité de ses tours, la précision de ses expressions et le pittoresque sans pareil de ses vers, dont chacun est un tableau accompli.

M. Damas-Hinard nous fait apprécier dans La Fontaine une autre qualité; il nous montre en lui l'observateur sagace des animaux et de leurs mœurs, et le philosophe qui a tranché la question de l'âme des bêtes et remporté une vic-

toire définitive sur le mécanisme cartésien. La démonstration en était agréable à faire : il n'y avait qu'à citer. Pour y ajouter le piquant d'un apparent paradoxe, fort juste au fond, mais contraire aux idées reçues, M. Damas-Hinard s'est amusé à comparer La Fontaine et Buffon, et à démontrer jusqu'à l'évidence que, sur les points qu'ils ont touchés en commun, c'est le poète qui a observé et le naturaliste qui a imaginé; que c'est chez le poète qu'on voit les animaux vivants et en action, tandis que chez le naturaliste on ne les trouve, comme au cabinet du muséum, que soigneusement et majestueusement empaillés. Pendant que l'opinion de La Fontaine sur l'instinct des animaux est à présent acceptée de tout le monde, Buffon a professé sur ce sujet un système de mécanisme encore plus inintelligible que celui de Descartes, si l'on s'en rapporte au grand Cuvier. Cette théorie absurde en est allée rejoindre une autre où le même écrivain soutenait que le style consiste à nommer les choses par les termes les plus généraux. Aussi, en fait de précision et d'exactitude, le style de Buffon pâlit-il à côté de La Fontaine, aussi bien que sa qualité d'observateur. M. Damas-Hinard se donne la joie de les confronter et de conclure en faveur du fabuliste. Si le bon sens et le bien dire ont encore quelque influence dans notre pays, on peut compter qu'il gagnera sa cause et que la critique littéraire aura une erreur de moins sur la conscience.

F. B.

Louise Meunier, roman de M. ÉMILE BOSQUET, Collection Hetzel, 1 vol. in-8°.

— Hachette et C^{ie}, Paris, 1861.

Qui n'a plaint le sort des institutrices? Jetées dans les familles pour y être soumises à des gens qui leur sont souvent inférieurs par l'esprit et la délicatesse des sentiments, obligées de commander à des domestiques qui les jalourent et les méprisent, le drame de leur vie se joue dans leur propre cœur, et leur caractère s'aigrit trop souvent dans leur lutte contre la destinée. On ne doit donc point trop en vouloir à *Louise Meunier*, l'héroïne de M. Émile Bosquet, si le ressentiment des souffrances morales qu'elle a endurées la rend parfois injuste envers la fortune quand celle-ci lui sourit, et quelque peu agaçante par sa persistance à vouloir être malheureuse.

Louise Meunier est un heureux essai en France de ces romans domestiques, de ces simples histoires que les Anglais composent avec un art tellement dissimulé, qu'on croirait à une autobiographie. Mais le style trop correctement académique du romancier français nuit parfois à l'illusion. Même aux endroits où l'intérieur et les travers bourgeois de certaines familles provinciales sont peints avec la réalité la plus saisissante, on sent l'auteur trop amoureux du bien dire. Même lorsque l'héroïne analyse avec pénétration et vigueur les sentiments qui l'agitent, on dirait qu'elle se souvient qu'elle est professeur, et on serait tenté de lui faire un crime de n'avoir point dépouillé cette personnalité dont l'auteur l'a revêtue.

A cause de ce défaut, qui ici devient presque une qualité, *Louise Meunier* est donc un roman très-personnel, plutôt d'analyse que d'action, qui peint d'une façon vraie la vie de province et les misères cachées d'une classe de femmes intéressantes par la position ambiguë que leur font la force des choses et la disproportion entre leur culture et leur fortune.

F. B.

INDUSTRIE ET AGRICULTURE.

L'année scientifique et industrielle, par LOUIS FIGUIER. — *L'année agricole*, etc., par G. HEUZÉ. — Paris, Hachette et C^e.

On se plaint de la stérilité de la politique, de la décadence de la littérature, et de bien autre chose encore, mais pour les sciences et leurs applications, pour l'industrie et ses « merveilles », on n'a que de l'admiration.

Et à juste titre.

Les idées nouvelles, les inventions, les découvertes abondent autour de nous; chaque jour enfante la sienne. Qui saurait en suivre la série si longue et si variée? qui saurait fixer dans sa mémoire les plus saillants seulement parmi tant de faits curieux ou remarquables? Aussi est-ce rendre un véritable service à la société que de les enregistrer dans des ouvrages spéciaux, où les matières sont classées avec méthode et où on les retrouve « à première réquisition ». Nous avons sous les yeux deux publications de cette nature, sur lesquelles nous croyons devoir appeler l'attention du lecteur.

Nous commencerons par *L'Année scientifique et industrielle* de M. Figuiér, dont la série compte déjà quatre années, ou même cinq si nous considérons, avec l'éditeur, les *Applications nouvelles de la science à l'industrie et aux arts* comme le premier volume. On ne s'attendra pas à trouver ici l'analyse détaillée de ces quatre ou cinq volumes si remplis; la simple énumération des matières traitées exigerait un certain nombre de pages. Ainsi, M. Figuiér passe successivement en revue tout ce qui s'est fait d'intéressant en *astronomie*, en *physique*, *mécanique*, *chimie*, *histoire naturelle*, *physiologie*, *médecine*, *hygiène publique*, *agriculture*, ou dans les *arts industriels*.

L'Année scientifique et industrielle n'est pas seulement un livre utile; la lecture en est souvent aussi attachante que celle d'un roman — bien fait. Et quelle variété! Pour ne parler que du cinquième volume, M. Figuiér y promène d'abord ses lecteurs du soleil à la lune et de celle-ci aux comètes. Revenu sur la terre, il nous fait assister — sans danger — aux révolutions de l'atmosphère et de la mer, nous parle *météorologie*, et étudie avec nous diverses questions relatives à l'électricité et au magnétisme.

Passant à la *mécanique*, il nous entretient tour à tour des moteurs à vapeur et à gaz, des machines à percer la roche et... à coudre, du canon Armstrong et de l'arithmétique polychrome, et de bien d'autres choses encore.

La chimie lui fournit une moisson plus abondante encore. Mais bien que, dans sa nomenclature, M. Figuiér ait su éviter les -ates et les -ites, les -iques et les -eux, les choses merveilleuses qu'il raconte ne présentent pas toujours une idée bien nette au lecteur étranger à la science des atomes et des affinités.

Abandonnant le laboratoire aux initiés, les profanes courent se délecter aux sources pures de l'histoire naturelle. Sous cette rubrique, l'*acclimateur* pourra chercher les moyens d'acclimater l'autruche ou le lama, des poissons de Terre-Neuve ou des tortues, selon qu'il aime mieux les mammifères ou les oiseaux, les poissons ou les amphibiens. Il y a aussi des végétaux à sa disposition. Selon que le lecteur préfère s'occuper du passé ou porter ses vues — nous allions dire ses rêves — sur l'avenir, il pourra compter les races d'animaux perdues depuis

l'apparition de l'homme, les troncs d'arbres trouvés à Pompéi, ou méditer sur la génération spontanée.

Dans le chapitre de l'histoire naturelle, M. Figuiet rend aussi compte de quelques phénomènes que nous aurions rangés dans celui de la physiologie (par exemple, de l'absorption de l'eau par les feuilles des végétaux); néanmoins, le chapitre de la physiologie a ses richesses propres. On y lira avec intérêt ce qui est dit de l'hypnotisme ou sommeil nerveux, des fonctions digestives, de la longévité humaine; on passera peut-être quelques paragraphes d'une physionomie trop médicale, mais à tort. Il ne faudra pas non plus sauter à pieds joints par-dessus le chapitre de la médecine ni sur celui intitulé *Hygiène*. Ce dernier surtout intéressera par les observations sur les allumettes chimiques, l'hygiène des théâtres, les citernes de Venise, les moyens de donner aux eaux potables la température et la limpidité exigées, etc.

L'agriculture ne saurait être négligée dans un ouvrage de cette nature. Seulement, comme M. Heuzé a consacré un livre spécial aux travaux et aux progrès agricoles, M. Figuiet s'est borné à recueillir les faits qui se distinguent par quelque particularité curieuse. Les produits de l'industrie étant plus variés, le chapitre des arts industriels renferme des détails plus nombreux que le précédent. On y parle de la fabrication de la glace et du papier, de la panification, d'une horloge atmosphérique, de wagons éclairés au gaz, de lessivage économique et de divers autres procédés industriels.

L'*Année agricole* de M. Heuzé ne s'applique encore qu'à 1860 et 1861. Il est difficile de donner une idée des renseignements si nombreux contenus dans ces deux volumes sans entrer dans une longue énumération. On le comprendra en apprenant que la première année est divisée en dix-sept et la deuxième en dix-neuf parties. Les quatre ou cinq premières parties se reproduisent tous les ans : ce sont, par exemple, la climatologie, le calendrier civil, religieux, météorologique et *zootechnique*. Nous allons donner une idée de ce dernier. Sur un calendrier ordinaire, on a ménagé, après le nom des saints, une colonne en blanc pour pouvoir y inscrire le nom des femelles saillies. Ces noms sont placés à droite de la date à laquelle la saillie a eu lieu. Supposons que ce soit le 15 avril, on trouvera en regard de cette première date, et plus loin vers la droite, quatre colonnes indiquant les époques correspondantes des mises bas, qui seront pour les juments le 15 mars (onze mois après), pour les vaches le 22 janvier, pour les brebis le 10 septembre et pour les truies le 3 août.

Les parties qu'on pourrait appeler permanentes n'occupent qu'un espace restreint, peut-être le tiers du livre; les deux autres tiers se renouvellent tous les ans. Nous nous abstenons de donner la nomenclature des dix-neuf parties; elles embrassent l'ensemble des notions qu'il est utile ou agréable de pouvoir trouver presque sans recherche, quand la mémoire refuse momentanément son service. Voulez-vous savoir, par exemple, combien de fumier il faut appliquer à un hectare, — ou combien d'huile donneront telles graines, — ou comment apprécier le poids d'un animal gras, — ou comment est composé le lait, — ou qui a remporté des prix à tel concours agricole, — ou quels sont les journaux et livres publiés sur l'agriculture en 1860, — ou quand est né M. de Gasparin, M. Lecouteux, M. de Lavergne, ou tel autre agronome ou éleveur éminent ou distingué, — ou ce qui s'est passé d'intéressant dans le monde agricole pendant l'un des mois de l'année précédente, etc.... consultez le livre de M. Heuzé. Si

par hasard vous ne trouvez pas le renseignement, ce n'est pas qu'il aurait été oublié, c'est que M. Heuzé n'aura pas pu se le procurer.

En comparant entre eux les deux ouvrages dont nous venons de rendre un compte sommaire, on est frappé des différences qu'il peut y avoir dans le plan, l'exécution, la forme de deux publications qui portent presque le même titre et qui poursuivent un but à peu près semblable — du moins en apparence. En y regardant de plus près, on doit convenir que ces dissemblances sont parfaitement motivées, que si M. Figuié s'efforce — non sans succès — de se faire lire en rendant son livre attrayant, M. Heuzé sait accumuler les renseignements, afin qu'on ne le consulte pas en vain; de sorte que, par des moyens divers, l'un et l'autre ont réussi, nous employons la formule consacrée, « à satisfaire à un besoin vivement senti ».

MAURICE BLOCK.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE.

PHILOGOLOGIE.

Nouvelles Annales de philologie classique, vol. LXXXI et LXXXII, 7^e cah.

H. Keck donne un aperçu des dernières publications sur le *Prométhée d'Eschyle*. Nous avons déjà fait connaître celles de M. Kœchly (livraison du mois d'octobre 1857, p. 217) et de M. Vischer (février 1860, p. 450). Restent celles de M. Welcker (dans « *Griechische Götterlehre* », vol. II, p. 246, etc.), de M. Schömann (« *Noch ein Wort über Æschylus Prometheus* »; Greifswald, 1859), de M. J. Cæsar (« *Der Prometheus des Æschylus* », etc.; Marbourg, 1859), auxquelles il faut ajouter les remarques de M. Keck lui-même. Les résultats de toutes ces recherches ne dépassent point ceux que nous avons trouvés résumés dans le mémoire de M. Kœchly. Les points qui restent en litige, comme, par exemple, la question : Pourquoi le don du feu a empêché l'anéantissement du genre humain projeté par Zeus, sont essentiellement du domaine de la mythologie, et M. Keck a tort de repousser le secours qui vient du côté de la mythologie comparée.

8^e cahier. M. Hertz annonce : « *Les écrivains latins de l'Empire* », par I. P. Charpentier. Paris, 1859. On regrette que ce livre, écrit du reste avec beaucoup de bon sens, soit complètement dépourvu de connaissances exactes et solides. — O. Keller annonce : « *Die antike Landwirthschaft und das von Thünensche Gesetz* » (l'Agriculture des anciens et la loi de von Thünen), par H. Wiskemann. Leipzig, 1859. La loi, établie d'abord par M. v. Thünen, d'après laquelle les différentes espèces de culture, telles que la culture libre, la culture forestière, la culture à deux et à trois soles, l'élevé du bétail, la chasse, la pêche, se succèdent, dans un certain ordre et à certaines distances, autour du centre de consommation, se trouve confirmée dans ce livre par les exemples d'Athènes, de Tyr, de Rome et de Carthage.

9^e cahier. H. Rumpf donne une critique fort détaillée de la nouvelle édition d'Homère par I. Becker. Cette édition, comme on sait, se distingue surtout parce que M. Becker a été le premier à introduire dans son texte le signe du digamma (F). M. Rumpf, tout en reconnaissant les traces que cette lettre a laissées dans les poésies homériques, ne voudrait cependant pas l'y établir, par la raison que la forme du texte homérique, tel que nous l'avons aujourd'hui, date en général du temps de Pisistrate, et que le digamma, à cette époque, n'était déjà plus en usage dans le dialecte ionique. Aussi avait-il complètement disparu des poésies homériques, et les Alexandrins, pour cette raison, ne l'ont point rétabli et ont même effacé les quelques traces qu'il y avait laissées (continuation cah. 10). — H. Stein approuve l'opinion de M. Grote, d'après laquelle la division du pays en un certain nombre de lots par Lycurgue serait une fable qui doit dater du temps d'Agis III, et qui a été recueillie par Polybe et Plutarque,

tandis que les auteurs plus anciens ne la connaissent pas. — *A. v. Gutschmid* démontre que les fragments des historiens grecs conservés par les Pères de l'Église Justin, Tatien, Clément et Africanus découlent tous d'une seule et même source, de la « Chronique des rois de la Judée » écrite par Justus de Tibérias, qui malheureusement est perdue pour nous. — *W. Rein* donne un aperçu succinct de toutes les publications sur les antiquités publiques et sur les antiquités de droit romain qui ont paru depuis 1831.

11^e cahier. *R. Rauchenstein* annonce les dernières publications sur Isocrate : « *Isocrates und Platon* » (Isocrate et Platon), par *L. Spengel* (dans les « *Abhandl. der k. bayr. Akademie d. W.* », I Cl., vol. VII, sect. III); — « *Disputatio philologica inauguralis continens quæstiones Isocrateas duas* », scripsit *H. P. Schröder*, Trajecti ad Rhenum, 1839; — « *Commentatio de Isocratis orationibus πρὸς Καλλιμαχὸν et περὶ ζεύγους* », scripsit *H. Starke*, Posen, 1836; — « *Isokrates ausgewählte Reden* » (Discours choisis d'Isocrates), par *O. Schneider*, Leipzig, 1839; — « *Die Festrede des Isokrates griechisch und deutsch* » (le Panégyrique d'Isocrate en grec et en allemand), par *G. Herold*, Nuremberg, 1839.

12^e cahier. *H. Keck*, dans une épltre adressée à *M. Ritschl*, discute, en les précisant, les remarques faites par ce dernier (voy. la livraison du 31 mai 1839, p. 432) sur le parallélisme des sept couples de discours dans les *Sept contre Thèbes* d'Eschyle. La même disposition symétrique a été observée depuis dans certaines parties du *Prométhée* par *M. Ribbeck* (« *Qua Æschylus arte in Promethei fabula verba composuerit* », etc. Berne, 1839). Enfin *M. Henri Weil* (« *De la composition symétrique du dialogue dans les tragédies d'Eschyle* », Paris, 1860) a essayé d'étendre ce système de composition symétrique aux œuvres entières du tragique grec. *M. Keck* convient que cette découverte du savant français se vérifie parfaitement dans la plupart des monologues et dans quelques parties dialoguées; mais pour le reste, il ne lui voit qu'une application forcée qui entraîne à sa suite des changements arbitraires du texte, et qui, sans tenir compte de la différence totale entre les rythmes du récitatif et des parties lyriques, les assujettit tous à la même uniformité d'un système numérique aussi peu poétique qu'artificiel. — *G. W. Nitsch*, le principal représentant des *unitaires* dans la question homérique, traite de la forme de narration en première personne dans les livres IX-XII de l'Odyssée. Cette partie de l'Odyssée — là-dessus les critiques sont unanimes — avait été composée d'abord, de même que tout le reste, en troisième personne. Il est incontestable aussi que cette transformation est due au besoin qu'on éprouvait de refondre les *lieder* isolés pour en former un ensemble. Les débats roulent sur le point, à savoir : si c'était un poète de premier ordre, c'est-à-dire Homère, qui a présidé à cette transformation, ou bien si c'était un rhapsode quelconque. Naturellement, *M. Nitsch* se décide pour la première de ces deux opinions.

LXXXIII^e et LXXXIV^e vol., 1^{er} cahier. *A. Kirchhoff* y publie de nouveau, en ajoutant deux fragments qui n'étaient pas encore connus, la célèbre inscription contenant le compte rendu des inspecteurs des Propylées d'Athènes, inscription qui avait été publiée d'abord par Rangabé et expliquée par Boëkh (*Staatshaushalt d. Ath.*, II, p. 336, etc.).

2^e cahier. *P. D. F. Hennings* expose les raisons qui font croire que la « seconde Nécya » (Odyssée, XXIV, v. 1-208) a été composée seulement après le temps de Solon, mais avant la rédaction de l'Odyssée ordonnée par Pisistrate, c'est-à-dire

entre 594 et 560 avant notre ère. En effet, cette partie de l'Odyssée, qui consiste en des propos échangés entre Achille, Agamemnon et les âmes des amants de Pénélope tués par Ulysse, qui se rencontrent dans l'enfer, suppose que tout le reste des poésies homériques, envisagées comme formant un ensemble, ait précédé et soit parfaitement connu. Or, ce ne fut qu'à la suite d'une loi portée par Solon que l'on réunit les poésies homériques en un tout, et que l'on commença à les faire réciter à la fête des Panathénées dans un certain ordre, qui du reste ne fut définitivement réglé que par la commission nommée à cet effet par Pisistrate. — *Ed. Olawsky* traite des éléments de la linguistique comparée à introduire dans les écoles. Il fait la remarque très-juste que l'enseignement classique, tel qu'il se perpétue par la routine, ne répond plus à l'état général des sciences historiques, ni par conséquent aux besoins du jour. C'est que la linguistique comparée, par des méthodes toutes nouvelles, est arrivée à des résultats qui dépassent de beaucoup l'horizon borné des études classiques. Il n'est donc pas étonnant que ces dernières aient perdu de leur autorité et se trouvent placées vis-à-vis de la science dans une fausse position qui les porte à réagir contre le progrès. Cet antagonisme, du reste, ne saurait durer. Le remède est là où se trouve le mal : dans la réunion de ce qui est séparé à présent, dans l'introduction des éléments de la linguistique comparée parmi les études scolaires.

4^e cahier. *K. F. Hertlein* annonce : « *Polyæni strategicon libri octo*, » edidit *E. Wölfflin*, Leipzig, 1860. Cette édition est remarquable non-seulement parce que c'est la première qui ait paru de cet auteur depuis fort longtemps et qu'elle est basée sur un grand nombre de manuscrits nouvellement collationnés, mais, de plus, parce qu'elle a ajouté au texte quinze stratagèmes de plus tirés du Cod. Paris. 2322 (H). — *L. v. Jan.* Additions à la littérature de Pline l'Ancien. Annonce et critique de deux écrits : « *De usu Pliniano* », par *L. Grasberger* (Würzburg, 1860), et « *Die religiös-sittliche Weltanschauung des ältern Plinius* » (La conception du monde au point de vue moral et religieux, par Pline l'Ancien), par *O. Vorhauser* (Innsbruck, 1860).

Göttinger gelehrte Anzeigen.

[7-10 mai 1860.] *Th. Benfey* annonce la troisième partie du Dictionnaire sanscrit publié, sous les auspices de l'Académie impériale des sciences à Saint-Pétersbourg, par *O. Böhtlingk* et *R. Roth*. Il y ajoute plusieurs additions. — [12 mai.] *H. Ewald* annonce : « *S. Cyrilli Alexandriæ archiepiscopi commentarii in Lucæ evangelium quæ supersunt syriace e manuscriptis apud Museum Britannicum* edidit *Robertus Payne Smith*, » Oxford, 1858. C'est là encore une de ces traductions syriaques d'ouvrages perdus dont le Musée britannique s'est enrichi dans ces derniers temps. Jusqu'à présent, on ne connaissait de l'ouvrage qui vient d'être publié que les fragments que *M. Mai* avait réunis sous le titre : « *S. Cyrilli Alexandrini Commentarius in S. Lucæ evangelium* » (Rome, 1844). *M. Ewald* constate, par la comparaison du texte syriaque, que plusieurs de ces fragments ont été attribués à tort à Cyrille. — [2 juin.] *Th. Benfey* annonce : « *Le Bouddha et sa religion*, » par *J. Barthélemy Saint-Hilaire*. Paris, 1860. Il conteste les appréciations du savant français surtout sur deux points. D'abord, il nie que le Nirvâna, le néant, soit le but suprême du bouddhisme en général, puisqu'une grande partie des bouddhistes d'aujourd'hui possèdent à peu près

les mêmes notions sur la Divinité que nous avons nous-mêmes. De plus, à cette autre accusation de M. Saint-Hilaire, qui avait dit : « Une des marques éclatantes de la grandeur du christianisme, c'est d'avoir produit ces sociétés et ces gouvernements libres qui marchent chaque jour, sous les yeux et aux applaudissements de l'histoire, à de nouveaux progrès, à une nouvelle perfection. On ne découvre rien de semblable dans les sociétés bouddhiques... » M. Benfey répond que ce n'est pas le tort du bouddhisme s'il n'a pas réussi à transformer les Indiens, les Chinois et les Mongols en Anglais ou en Français. — [9 juin.] *Th. Benfey*. « Les origines indo-européennes ou les Aryas primitifs. Essai de paléontologie linguistique, » par *Adolphe Pictet*. 1^{re} partie. Paris et Genève, 1859. Cette idée d'une paléontologie linguistique, réalisée par la comparaison des mots qui paraissent avoir existé avant la séparation des langues aryennes, est fort heureuse, mais on reproche à l'auteur d'y avoir compris trop de choses incertaines et de s'être laissé aller à des étymologies plus que hasardées. — [25 et 28 juin.] *H. Ewald*. « Reisebericht über Hauran und die Trachonen nebst einem Anhang über die Sabäischen Denkmäler in Ostsyrien » (Rapport de voyage sur le Hauran et la Trachonitide, avec un appendice sur les monuments sabéens de la Syrie orientale), par le docteur *I. G. Wetzstein*. Berlin, 1860. Le pays dont il est question ici se trouve situé au nord-est de la Palestine, et comprend les contrées entre Damas et l'Euphrate. Jusqu'en 1858, il est resté complètement inconnu aux Européens. C'est alors que parut le rapport de M. Cyrille Graham dans le « *Journal of the R. Geogr. Soc.*, » vol. XXVIII (1858), suivi d'un autre sur les inscriptions découvertes par lui, dans le « *Journal of the R. Asiatic Soc.*, » vol. XVII (1860), p. 286, etc. M. Wetzstein, qui a parcouru le même pays après M. Graham, avait l'avantage sur celui-ci de posséder de nombreuses relations que lui avait values sa position comme consul de Prusse à Damas. De plus, il s'était préparé à ce voyage par des études sérieuses, et il avait rassemblé de longue main tout ce qui pouvait le servir. Aussi son entreprise a-t-elle été couronnée des résultats les plus satisfaisants, dont la publication présente offre les prémices. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que dans ce pays, qui est habité seulement par des Arabes nomades, on trouve des villes tout entières bâties en pierre et parfaitement bien conservées, mais dont on ne sait pas jusqu'à présent à quel peuple de l'antiquité il faut les attribuer. Peut-être que les inscriptions recueillies en grand nombre par M. Wetzstein y répondront un jour. Il y en a trois cents de grecques et de latines, quelques-unes de nabatéennes et de coufiennes, et environ deux cent soixante en une langue et en une écriture absolument inconnues, mais que l'auteur suppose être d'origine sabéenne. — [28 et 30 juin.] « *Geschichte der griechischen Plastik*, etc. » (Histoire des arts plastiques de la Grèce), par *J. Overbeck*, Leipzig, 1858. Cet ouvrage, basé sur une foule de recherches archéologiques qui l'ont précédé, en expose les résultats dans une forme accessible à tous. Il est le premier de son espèce qui ait paru depuis le « *Torso* » d'Adolphe Stahr. — [9 et 12 juillet.] *H. Ewald* annonce : « Expédition scientifique en Mésopotamie exécutée par ordre du gouvernement, de 1851 à 1854, par M. Fulgence Fresnel, Félix Thomas et Jules Oppert, etc. » Paris, 1859. Tome II : Déchiffrement des inscriptions cunéiformes. M. Ewald reconnaît que les difficultés qui s'opposent au déchiffrement des cunéiformes sont beaucoup plus grandes qu'on ne l'avait cru il y a douze ans, lorsque le colonel Rawlinson en publia le premier spécimen. D'abord, il y a plusieurs espèces de

cunéiformes, dont celle qui a été l'objet principal des recherches de M. Oppert se rapproche encore, par la multiplicité des caractères, de l'écriture appelée hiéroglyphique. De plus, on ne sait pas positivement parmi quelle famille de langues il faut ranger celle-ci. M. Oppert suppose que c'est un dialecte sémitique. M. Ewald ne le conteste pas, mais il doute que les connaissances philologiques de M. Oppert soient suffisantes pour résoudre le problème, et il voudrait qu'on se hâtât de publier les documents eux-mêmes en entier, pour que tout le monde fût en état de contribuer pour sa part à ces recherches. — [20 et 22 août.] *H. Ewald*. « Ueber Tammûz und die Menschenverehrung bei den alten Babyloniern » (Sur Tammûz et l'adoration d'hommes chez les anciens Babyloniens), par *D. A. Chwolson*, Saint-Petersbourg, 1860. M. Chwolson, appuyé sur les documents nabatéens dont il prépare l'édition, essaye d'établir que le dieu Tammûz adoré par les Babyloniens, et que l'on avait identifié jusqu'à présent avec Adonis, avait été d'abord un homme, auquel plus tard on avait accordé des honneurs divins. Cette opinion n'a pas obtenu l'approbation de M. Ewald, qui aimerait mieux voir paraître enfin les documents eux-mêmes, au lieu de dissertations qui roulent sur un texte inconnu. — [27 et 30 août.] *H. Ewald* annonce : « Annuaire de la Société archéologique de la province de Constantinie, 1853-1859. » — [30 août.] *E. Curtius* signale comme un ouvrage fort remarquable : « Le mont Olympe et l'Acarnanie; exploration de ces deux régions avec l'étude de leurs antiquités, de leurs populations anciennes et modernes, etc., etc., » par *L. Heuzey*. — [10 et 13 septembre.] *H. Ewald* annonce : « Geschichte des Qorâns » (Histoire du Coran), par *Th. Nöldeke*, ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Göttingue, 1860. Cet ouvrage, qui a remporté le prix en même temps avec ceux de deux autres compétiteurs, M. Sprenger et M. Amari, était écrit d'abord en latin. Nous n'apprenons pas si l'édition en allemand qu'on annonce ici a subi des changements ou non. — [20 octobre.] *H. Ewald*. « Die Melanesischen Sprachen nach ihrem grammatischen Bau und ihrer verwandschaft unter sich und mit den Malaisch-Polynesischen Sprachen » (Les langues mélanésiennes, d'après leur structure grammaticale et d'après leur parenté entre elles et avec les langues malaises de la Polynésie), par *G. von der Gabelentz*, Leipzig, 1860. On appelle Mélanésiens les habitants noirs de quelques parties de la Polynésie. Ils diffèrent des Malais qui les environnent autant par leur langue que par la couleur et la constitution du corps. La question est de savoir si les langues de ces deux peuples étaient originairement parentes, ou bien s'il faut dériver celle des Mélanésiens d'une source africaine. — [5 novembre.] *H. Ewald*. « Notitia editionis codicis Bibliorum Sinaitici auspiciis imperatoris Alexandri II susceptæ. Accedit catalogus codicum nuper ex Oriente Petropolin perlatorum. Item Origenis scholia in Proverbia Salomonis partim nunc primum, partim secundum atque emendatius edita; cum duabus tabulis lapidi incisis. » Edidit *A. F. C. Tischendorf*, Leipzig, 1860. Parmi les nombreux manuscrits rapportés par M. Tischendorf de son voyage en Orient, qu'il avait entrepris en 1859 en mission du gouvernement de Russie, le plus précieux est celui de la Bible trouvé dans un cloître du mont Sinai. Selon M. Tischendorf et M. Ewald, ce codex ne le cède ni en âge ni en valeur intrinsèque au « codex vaticanus », le plus ancien de tous ceux qu'on avait connus jusqu'à présent. Mais tandis que ce dernier est mutilé à la fin, celui-là embrasse non-seulement tous les écrits canoniques du Nouveau Testa-

ment, mais, de plus, la lettre de Barnabas et une partie du « Pasteur » d'Hermas. En revanche, quelques parties de l'Ancien Testament y manquent. Le manuscrit sera publié en 1862, à l'occasion du millième anniversaire de l'introduction du christianisme en Russie. — [3 décembre.] H. Ewald annonce les quatre publications suivantes qui se rapportent aux cunéiformes : « Inscription of Tiglath Pileser I., king of Assyria, b. C. 1180, as translated by sir Henri Rawlinson, Fox Talbot Esq., Dr Hincks, and Dr Oppert. Published by the Royal Asiatic Society, » London, 1857; — « The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, » Vol. XVIII, part. I, p. 38-219; — « The historical evidences of the truth of the Scripture records, stated anew, with special reference to the doubts and discoveries of modern times; in eight lectures, delivered in the Oxford University pulpit, at the Bampton lecture for 1839, » by George Rawlinson, London, 1839; — « Éléments de la grammaire assyrienne, par M. J. Oppert. (Extrait n° 4 de l'année 1860 du Journal asiatique.) La traduction simultanée d'une inscription cunéiforme par quatre savants qui ont travaillé séparément l'un de l'autre, et dont les traductions ont été examinées par une commission nommée par la Royal Asiatic Society, a fourni la preuve que ces études sont en effet arrivées à un certain degré de certitude qui, pour plus tard, permet d'espérer un succès complet. Toutefois, M. Ewald ne voudrait pas s'y fier trop tôt; il fait remarquer que la conformité relative des quatre traductions est due en partie à la conformité de la méthode, que le seul membre de la commission chargé de l'examen qui connût bien les langues sémitiques n'a pas donné de vote, enfin que l'on a publié ces traductions, et cela pour la seconde fois, dans le « Journal of the Royal Asiatic Society » sans y ajouter aucune explication ni la transcription du texte en lettres latines. Ainsi que le montre la troisième de ces publications annoncées, on semble trop porté en Angleterre à faire servir ces études à une interprétation étroite de la Bible. Au contraire, la dernière publication de M. Oppert dénote un certain progrès.

J. H.

THÉOLOGIE.

Die heiligen Schriften des neuen Testaments, mit bezugnahme auf lehre und cultus kritisch beleuchtet für gebildete Protestanten, insonderheit für die kirchlichen vertreter der gemeinden (Les livres saints du Nouveau Testament éclaircis d'une manière critique, avec application à la doctrine et au culte, pour les protestants éclaircis et en particulier pour les représentants ecclésiastiques des communautés,) von Dr G. A. FREYTAG, Königl. Superintendenten a. D. Berlin, 1861.

Voici un livre écrit dans d'excellentes intentions, qui dénote une indépendance et une finesse d'esprit peu communes, dont nous aimerions à pouvoir faire l'éloge, et sur lequel il nous est cependant impossible d'émettre un jugement favorable. Malgré un certain nombre de remarques ingénieuses, d'aperçus neufs et justes, surtout au sujet du quatrième Évangile, le mérite nous en semble médiocre et l'utilité douteuse. Il ne tient pas d'abord, pour le dire en passant, tout ce que promet le titre : les Épîtres, et notamment celles de Paul, ne sont

ni discutées ni éclaircies, à moins toutefois qu'il ne faille prendre quelques assertions dénuées de preuves pour une critique suffisante. Nous doutons ensuite fortement qu'il soit de nature à attirer le public protestant, éclairé ou non, auquel il est destiné : l'absence totale de style et de composition, d'interminables séries de parenthèses, des citations incessantes de textes non transcrits, en font une lecture souverainement pénible et qu'affronteront ceux-là seuls qui prennent un intérêt particulier à ces questions.

Quoi qu'il en soit, le but réel de l'auteur paraît avoir été d'établir la priorité relative de l'Évangile de Marc, et d'essayer sur cette base une critique positive de la vie de Jésus. La première partie de cette thèse nous semble d'autant plus malheureuse qu'elle veut être plus absolue : Marc serait à peu de chose près supérieur en tout à Matthieu, et offrirait une fidélité plus grande même dans ce qu'il rapporte des paroles du Seigneur. Nous ne pouvons nous étendre ici sur ce sujet ; mais quiconque s'est occupé un peu sérieusement des rapports mutuels entre les synoptiques, n'ignore pas combien cette manière de voir est erronée et peu soutenable (voyez même Éwald et Weiss). Quant au travail de reconstruction historique tenté par M. Freytag, il ne nous paraît aboutir qu'à prouver une fois de plus que le surnaturel est inséparable des récits évangéliques, et qu'il faut se résigner dans la plupart des cas à les accepter tels quels ou à les abandonner purement et simplement à la légende. A l'appui de notre sentiment, indiquons brièvement quelques-unes des explications présentées. Nous trouvons d'abord posé en principe que, d'après Marc (surtout VIII, 12), le Christ ne doit point être considéré comme un faiseur de miracles proprement dits (p. 113 sqq. ; mais voyez par contre *Marc* IV, 37 sqq. ; VI, 33 sqq. ; VIII, 17 sqq. ; XI, 14, 20). Il s'ensuit que tout ce que cet évangéliste nous rapporte devra s'interpréter naturellement. Ainsi, Satan qui tenta Jésus au désert et les anges qui l'y servirent furent, le premier un pharisien armé de la Bible, et les seconds des personnes charitables (p. 106 sq., 111). Si le Christ semble avoir ajouté foi aux possessions démoniaques, ce ne fut que pour se conformer aux opinions de ses contemporains (p. 123). Il n'eut point à ressusciter la fille de Jaïre, car celle-ci n'était pas morte lorsqu'il la rappela de son évanouissement (p. 118). Les pourceaux qui se précipitèrent dans la mer lors de la délivrance du possédé de Gadara, ne le firent qu'effrayés par les pierres que ce malheureux leur jetait (p. 123 note). Le récit de la multiplication des pains signifie simplement que la foule, ranimée et soutenue par les discours du Seigneur, eut besoin de beaucoup moins de nourriture qu'il ne lui en eût fallu en toute autre circonstance (p. 62). La scène de la transfiguration ne doit son origine qu'à une méprise des disciples, qui virent leur maître causant un matin aux rayons du soleil levant et au milieu des neiges éblouissantes du Thabor avec deux hommes qu'ils prirent pour Moïse et Élie (p. 130 sqq.). Pour chasser les vendeurs du Temple, Jésus n'eut recours qu'aux paroles de l'Écriture ; et s'il y eut des tables renversées (*Marc* XI, 15), ce ne fut qu'accidentellement et dans un premier moment de trouble (p. 219). Le déchirement du voile du temple, un des signes qui accompagnèrent la mort du Sauveur (*Marc* XV, 38), s'explique par le fait qu'un des voiles qui fermaient l'entrée du temple se sera trouvé hors d'état de servir peu de temps avant ou après la catastrophe (p. 127). La résurrection du Christ ne peut se prendre que dans un sens purement spirituel ; et lui-même ne l'entendit jamais d'une façon différente (V. cependant *Marc* VIII, 31 ; IX, 9 ; X, 34 ;

xiii, 26; xvi, 6). Enfin, car nous devons nous arrêter, celui en qui Marie la Magdeleine crut retrouver son maître ressuscité, fut bien réellement un jardinier (*Jean* xx, 14 sqq.), qui, la devinant à ses démarches et à son accent galiléen, lui dit : « Quelle opiniâtreté (*Mirjam*, mot qui signifie aussi Marie, et que celle-ci comprit de cette manière)! Laisse-moi, et retourne plutôt vers tes compagnons pour les engager, dans leur propre intérêt, à regagner tranquillement leur pays! » (P. 163 sqq.)

Ces exemples, pris entre beaucoup d'autres, peuvent donner une idée du mode d'interprétation au moyen duquel l'auteur prétend reconstruire l'histoire évangélique; mais loin de constituer un progrès, on ne saurait y voir qu'un retour malheureux au système depuis longtemps jugé et dépassé de Paulus. Le mythisme de Strauss, dont M. Freytag semble faire peu de cas, est en tout état de cause très-supérieur à ce rationalisme suranné, auquel l'Évangile de Marc ne prête pas plus que les autres une base solide. En somme, nous ne nous rappelons pas avoir rencontré encore d'exégèse à la fois plus subtile, plus forcée et plus facilement satisfaite d'elle-même que celle qui règne dans le volume dont nous venons de nous occuper. Nous hésitons d'autant moins à exprimer notre opinion à cet égard, que l'auteur possède incontestablement plusieurs des qualités qui distinguent le véritable critique, et qu'il pourrait, nous n'en doutons pas, rendre de sérieux services à la science de la Bible.

A. St.

COURRIER POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Heidelberg, le 5 juillet.

Les temps modernes, qui n'ont point encore commencé pour le Mecklembourg, datent dans le Hanovre des premières années du dix-huitième siècle. Du jour où le prince palatin, Georges-Louis, monta, sous le nom de Georges I^{er}, sur le trône d'Angleterre, en qualité de plus proche parent protestant de la reine Anne, le Hanovre s'éveilla à une vie plus indépendante et moins onéreuse.

Ce ne fut pas, il est vrai, ainsi qu'on pourrait se l'imaginer à tort, sous l'influence libérale des institutions anglaises, qui fut nulle, que cette transformation eut lieu; elle s'accomplit tout naturellement par l'absence seule du souverain. « Voyage de maître, noce de valets, » dit un vieux proverbe. L'union des deux pays n'étant que personnelle, les hommes d'État anglais ne s'occupèrent en rien du Hanovre, que Pitt appelait à la tribune, avec le dédain d'un grand seigneur : « la métairie continentale du roi ». Mais l'éloignement du prince, loin d'augmenter la puissance des ministres hanovriens, les rendit presque responsables, et grâce à de nombreuses franchises et à une liberté municipale très-étendue, ce pays se trouva être un des moins gouvernés et partant un des plus libres de l'époque. Ajoutez que, n'ayant plus ni apanage ni dettes royales à payer, son souverain ne lui coûtait rien, il fut également un des moins imposés. De riches domaines de la couronne suffirent à couvrir les frais de l'armée et les dépenses de rares emplois publics.

Cette prospérité eut son revers. Pendant les guerres de la révolution et de l'empire, cette union personnelle, dont le Hanovre n'avait tiré que du profit, tourna tout à coup à son désavantage. Il expia par treize années d'oppression l'honneur d'avoir donné une dynastie aux Anglais. Livré à la merci des armées étrangères, des Prussiens aussi bien que des Français, ce malheureux pays fut frappé d'énormes contributions de guerre. Entre les mains de Napoléon, il devint d'abord un appât pour gagner la Prusse, puis, après Iéna, une partie intégrante du royaume de Westphalie.

Quand on écrit dans notre langue, on doit au peuple la justice de reconnaître qu'il ne subit le joug qu'en frémissant. Une légion hanovrienne, à la solde de l'Angleterre, protestait encore sur les champs de bataille d'Espagne à un moment où l'Allemagne entière s'inclinait en silence devant le vainqueur, et elle a prouvé plus d'une fois aux soldats du nouveau Charlemagne que les descendants des hordes de Witikind n'avaient point démerité de la bravoure acharnée de leurs ancêtres.

Le congrès de Vienne récompensa cette fidélité à la cause nationale par de considérables agrandissements de territoire. On accorda au Hanovre, ou pour mieux dire à la maison de Brunswick-Lunebourg, une augmentation de près d'un tiers de l'étendue du pays, et on éleva l'ancienne principauté électorale ainsi arrondie au rang de royaume. Depuis lors cet état se compose de trois parties distinctes. La partie orientale renferme le duché de Brême, le pays de Hadeln, la principauté de Lunebourg et le duché de Werden, les principautés de Kalenberg, de Hildesheim et les comtés de Hoya et de Diepolts. La partie occidentale, qui n'est unie à la première que par une langue de terre de deux lieues de largeur, contient le duché d'Osnabrück, le bas comté de Lingen, le comté de Bentheim, le duché d'Aremberg-Meppen, le Harlingerland et la principauté de la Frise orientale. Enfin, la partie qui est séparée du Hanovre par le territoire brunswickois embrasse les principautés de Grubenhagen, de Göttingue et les enclaves Elbingerode, Ilfeld, etc.... On dirait que les Hanovriens ont poussé l'anglomanie, leur grand travers national, jusqu'à diviser également leur royaume en trois pays très-distincts habités par des races différentes.

La population hanovrienne est un mélange de bas Saxons, descendants de Witikind, de Frisons, qui vivent sur les bords de la mer du Nord, de Wendes, et même de Franconiens dans les montagnes de l'Ober-Harz. Elle parle bas saxon, *die plattdeutsche Mundart*. C'est le dialecte le plus répandu d'Allemagne. On le rencontre dans tout le Nord, des rivages de la Poméranie aux frontières de la Westphalie. Quant à sa valeur linguistique et nationale, les opinions sont divisées : il a des partisans fanatiques et des adversaires prononcés. Je ne vous cacherai pas mon sentiment à son égard.

M'est avis qu'il ne faut juger de l'harmonie d'une langue qu'après l'avoir entendue de la bouche d'une jeune femme. Que ceux à qui cette épreuve paraît concluante se joignent donc à moi pour condamner cet affreux dialecte bas saxon qui a le don cruel de défigurer les plus charmants visages, un insupportable jargon qui ne prend quelque attrait que sur les lèvres des Mecklembourgeoises, qu'il oblige à montrer des dents mutines et une bouche appétissante.

Élargissons le débat, si vous le permettez. En thèse générale, tout patois m'est antipathique, et la répulsion qu'il m'inspire n'est point affaire de sentiment, de raffinement grammatical, mais elle est née de la réflexion et découle d'un principe démocratique.

Je ne nie pas qu'un langage rustique n'ait un caractère de droiture et de bonhomie, un air cordial et franc, un arôme agreste qui séduit au premier abord. Mais ne vous semble-t-il pas que priser hors mesure de pareilles qualités, ce serait obéir à l'enthousiasme banal du citadin et de son épouse, s'ébahissant devant tout ce qu'ils rencontrent au delà des limites de la banlieue? N'est-ce pas, je vous prie, placer des sentiments domestiques, mesquins, mais honnêtes, au-dessus des puissantes et généreuses idées qu'enfantent l'amour du beau et de l'humanité? Quelque valeur prétendue poétique qu'on veuille reconnaître au patois, ce qui doit le condamner aux yeux des amis du progrès et leur impose le devoir de l'étouffer et non de le ressusciter, c'est que partout, dans le midi de la France aussi bien que dans le nord de l'Allemagne, il est au-dessous du niveau intellectuel du pays, qu'il est impuissant à traduire ce qui fait la gloire de la nation, de grandes pensées et de larges aspirations politiques et sociales, que c'est un instrument imparfait ou usé par le temps, au moyen duquel nul

homme n'arrivera jamais à s'élever à la hauteur de la civilisation qui l'entoure, qu'en un mot, c'est une arme antiprogressiste, un langage de paria de l'intelligence.

Je prends à l'appui de ma thèse l'exemple offert par le haut et le bas saxon. Comparez, de grâce, les deux langues.

Au lieu d'applaudir sentimentalement à la cordialité du patois du paysan hanovrien et de répéter des phrases toutes faites, demandons à cette langue, qui se parle sur une étendue de près de trois cents lieues, ce qu'elle représente; serait-ce par hasard la civilisation allemande? mais elle oppose au progrès un mur d'airain; les idées modernes n'ont jamais pu entamer cette masse profonde et inerte; elles passent par-dessus les têtes et vont se perdre au loin; ou bien une civilisation éteinte? mais hors quelques maigres et pauvres chroniques, la première traduction du *Reinike do' Fos* du danois et de l'*Eulenspiegel*, elle n'est jamais arrivée, sous la forme grammaticale, à la conscience d'elle-même. Depuis le jour où Luther a traduit la Bible en haut saxon, cette langue est devenue la parole animée, vivante, de la pensée germanique, le Verbe de la Réforme. Tandis que le *plattdeutsch* ne vit plus que dans la bouche des populations rurales du Nord, le *hochdeutsch* s'est emparé du cœur et de la tête de la nation.

On comprend donc que Leibniz ait tenté de compléter par des emprunts au bas saxon des lacunes de la langue allemande, mais que penser des efforts de Foss et de sa nombreuse progéniture dont le dernier rejeton est M. Klaus Groth, de tous ces écrivains qui se dévouent à prolonger par des essais littéraires l'existence d'une langue condamnée à la mort de l'oubli? Non, tout ce qui a été entrepris dans ce sens est faux, injustifiable, et j'y vois un véritable acte de trahison contre le progrès. Apprenons aux paysans à parler le langage des villes et non aux citadins à bégayer celui des paysans. C'est ainsi, du moins, que j'entends le progrès.

Parmi les traits généraux du caractère hanovrien, on remarque le calme, la cordialité, la circonspection et surtout une ténacité qui explique les faibles progrès de la langue allemande dans ces contrées. Ces qualités sont communes à l'homme du Nord; mais s'arrête-t-on aux différences d'humeur, on remarque que l'habitant de Goettingue est facile à émouvoir, le Wende laborieux, sensuel et vindicatif à l'occasion, le Frison plus rentré en lui-même, plus rigide que le Saxon, dont l'intelligence vive et pénétrante tranche sur l'esprit débonnaire et paisible de son voisin le Westphalien. L'intrépidité, le sentiment de l'ordre et la force musculaire, ces trois qualités réunies font du Hanovrien un bon soldat, à l'exception du Westphalien, qui a un goût peu prononcé pour l'état militaire.

La cinquième province (*Landrostei*) du royaume de Hanovre contient la partie nord de l'ancienne Westphalie, qui comprenait au moyen âge tout le pays entre le Weser, l'Ems et le Rhin. Par opposition on nommait alors Ostphalie la contrée située entre l'Elbe et le Weser. Aujourd'hui le nom de Westphalie ne figure plus que dans la statistique prussienne: on comprend sous ce nom trois districts gouvernementaux qui n'ont droit à cette dénomination qu'en vertu de la règle *pars pro toto*. Aussi, dans tout ce qui va suivre, aurai-je moins en vue les mœurs particulières de la Landrostei hanovrienne que celles de toute la contrée qui fut le noyau de l'ancienne confédération des Saxons. Dans les mœurs et les usages des gens qui habitent entre le Weser, l'Ems et le Rhin, on

constate un fond commun, en sorte que la plupart de mes remarques sur le paysan westphalien s'adressent également à l'Oldenbourgeois, au Hanovrien proprement dit, et ne s'arrêteront que devant le Frison, auquel nous reviendrons plus tard.

Sta, viator! En mettant le pied sur la terre rouge de Westphalie, on foule un sol classique chanté par les poètes et illustré par les romanciers. Charles Immermann et récemment M. Lewin Schüking l'ont choisi pour le théâtre de leurs meilleures compositions. Les lecteurs de la *Revue* n'ont point oublié le charmant épisode de la blonde Lisbeth, tiré du *Münchhausen* d'Immermann, et M. Robert Prutz, dans son *Histoire de la littérature contemporaine*, n'a pas hésité à sur-nommer l'auteur du *Fils du peuple* et du *Prince des paysans* le Walter Scott de la Westphalie. Né sur la « terre rouge », lié au pays par des souvenirs d'enfance et des liens de famille, M. Schüking s'est choisi la mission de reproduire, de faire connaître la physionomie originale de ses sites et les mœurs solides et tant soit peu opiniâtres de ses habitants. S'il s'en est éloigné, ce ne fut jamais impunément. Les profondes forêts, les grandes plaines, les fermes isolées, les haies, les enclos de la Westphalie ne furent pas de banales décorations entre les mains du romancier. Il sut animer la nature et nous montrer ses secrètes affinités avec l'homme. A travers ses écrits passe un souffle mystérieux, vague écho des grands souvenirs que ce sol sacré éveille dans le cœur de l'Allemand.

Qu'il me soit permis de le prendre d'un peu moins haut, de me contenter, sans me laisser éblouir par le moindre ouvrage poétique, de tracer de ce pays un tableau plus réaliste et qui n'a pas la moindre prétention au roman.

Tacite disait déjà des Westphaliens : « In omni domo nudi ac sordidi, dominum ac servum nullis educationis deliciis dignoscas, inter eadem pecora in eodem humo degunt. » Quand Voltaire traversa la contrée, il n'y trouva rien de changé; il vit « de grandes huttes, appelées maisons, et dans lesquelles étaient des animaux qu'on appelle hommes, qui vivaient pêle-mêle et cordialement avec d'autres animaux domestiques ». Toujours les mêmes mœurs! Quelle stabilité! quel réjouissant héroïsme de l'esprit conservateur! Si, durant dix-sept siècles, ces mœurs n'ont subi aucune altération et ont conservé leur originalité patriarcale, il serait absurde d'admettre que le court espace de temps qui nous sépare de Voltaire ait pu amener des changements notables. Aussi, quelque divergence qu'on relève dans l'appréciation du Westphalien par les écrivains allemands eux-mêmes, il est un point sur lequel tous sont tombés d'accord, c'est que la Westphalie est la terre promise des porcs. Au fond, quoi de plus juste? c'est de la reconnaissance nationale. N'est-il pas équitable que dans une contrée qui doit un renom européen à ses jambons, on accorde à ces animaux plus de privautés qu'ailleurs? Comme la Bretagne est vouée à la Vierge, la Westphalie devrait l'être à saint Antoine.

Nous éviterons d'entrer dans les réduits des pauvres qui, hélas! se ressemblent partout, mais un regard distrait jeté dans la maison d'un riche fermier nous en apprendra long sur la manière de vivre des habitants.

Il est de ces huttes, comme les appelait Voltaire, qui sont assez imposantes; elles mesurent cent pieds de long sur quarante à cinquante de large. Leur hauteur ne dépasse jamais le rez-de-chaussée. Bâties en torchis et couvertes de chaume pour mieux protéger contre le froid, ces fermes ne présentent du côté de la route qu'une énorme porte cochère qui conduit dans une vaste entrée

où l'on décharge les voitures. Il est rare que la façade soit percée de quelques fenêtres : ce long mur gris et nu trahit l'insociabilité de l'habitant. Le Westphalien unit en effet deux choses qui, au premier abord, semblent contradictoires, et qu'on rencontre pourtant assez fréquemment chez les populations primitives : la sauvagerie et l'hospitalité. Devant la maison se dresse un grand tas de fumier, symbole de l'aisance du propriétaire.

L'intérieur est une arche de Noé. Bêtes et gens y vivent dans la plus cordiale intimité. En été, la scène d'intérieur est un peu vide, car tout le monde est aux champs ; mais pendant les longs mois de l'hiver, quand la neige couvre le sol de son épais manteau, que le vent d'est souffle dans ces vastes plaines que rien n'abrite, chaque ferme de la Westphalie présente un fouillis d'un pittoresque étrange ; les garçons de labour fument la pipe, les servantes filent en chantant des *lieder*, les enfants jouent avec les poules et les oies, les chiens se chauffent sous le poêle gigantesque, au milieu du trépignement des chevaux et du mugissement des vaches. Je m'étonne que ce tableau de genre si imprévu et si familier, si extravagant et si heureusement combiné, n'ait pas tenté encore la palette d'un coloriste.

A chacune des deux extrémités du bâtiment se trouve une écurie : d'un côté sont les chevaux, et de l'autre les bêtes à cornes. Ces écuries ne sont séparées de la partie habitée que par une barrière de trois pieds de haut qui n'arrête pas l'œil du maître et lui permet de jeter partout un regard de sollicitude. Elles ont leur entrée spéciale ; celle des personnes est pratiquée du côté de la cour. Au fond de la vaste salle commune, qui est située entre l'étable et l'écurie, s'élève l'âtre, le centre de la vie de famille. L'alcôve où couchent les maîtres et leurs enfants n'est séparée de l'intérieur du bâtiment que par une cloison mobile qu'on tient fermée durant la journée, mais qu'on ouvre pendant la nuit, en sorte que de son lit le maître peut veiller au salut de sa petite république. Les valets et les servantes sont juchés au-dessus des écuries, dans d'étroits réduits qu'ils ont grand soin de fermer avant de se coucher, de peur de faire une chute grave en cas de rêve trop agité. Enfin un toit énorme, disproportionné, abrite une partie de la moisson, sous l'aile protectrice d'une cigogne, — un dieu lare aussi vénéré du Westphalien que l'ibis l'était autrefois en Égypte.

Autour d'une cour spacieuse, que couvre l'ombrage épais de frênes et de chênes séculaires et où chantent des milliers d'oiseaux, s'élèvent le four à pain, les granges et les porcheries. Au fond de l'habitation, on a vue sur le verger et la prairie pour blanchir le linge. Près d'elle s'étend tout ce qui est nécessaire à une exploitation rurale : champs, bois, prés, le tout d'un seul tenant. Une rangée d'arbres de haute futaie entoure la propriété et en indique de loin les limites. Sous leur dôme de verdure rayonnante, et au milieu de la fraîche végétation qui les enlace, ces fermes ont un aspect assez riant, malgré leur accent sobre et un peu sauvage. L'âme s'y retrempe. Cette nature calme, cette existence primitive, vous émotionnent comme un récit du bon vieux temps, comme un conte des veillées d'hiver. Un étranger peut-être passera avec indifférence devant ce coin de terre, mais l'Allemand ne les considérera jamais sans une sympathique émotion.

C'est là le siège d'une famille qui depuis de nombreuses années laboure les mêmes champs. J'ai eu souvent chez nous l'occasion d'observer de riches paysans, mais rien ne saurait donner une idée de la dignité rustique, de la

orgue naïve des propriétaires d'un pareil domaine. Ces fermiers ne portent pas la moindre trace d'un servage passé; de tout temps ils ont été libres et sont la souche d'où sont sorties les branches nobillaires du pays. Comme dans les cantons originaires de la Suisse, Schwitz, Uri et Unterwalden, la noblesse westphalienne est issue de familles de paysans, et constitue une noblesse campagnarde proprement dite, ce que les Allemands désignent sous le nom de Bauernadel, noblesse d'extraction rustique. Rousseau a dit que si l'on remonte à l'origine de la plupart des familles nobles, on trouvera un brigand ou une drôlesse; en Westphalie, la source est moins impure, ce sera un paysan.

A travers tout le moyen âge s'est conservée, jusque dans ces derniers temps, une institution rurale qui nous donne la clef des mœurs particulières de ce pays. Pendant des siècles, il a existé en Westphalie des associations de fermes sous la magistrature patriarcale du propriétaire de la ferme la plus ancienne et la plus importante. A l'origine, les basses fermes, les *Unterhöfe*, avaient été construites par des enfants et des petits-enfants qui s'étaient soumis à une dépendance de la haute ferme, de l'*Oberhof*, par respect pour l'autorité du chef de famille. Cette subordination, qui était commandée en outre par la nécessité de se protéger mutuellement contre les dangers communs, n'entama pas la liberté des bas fermiers. Ils n'en restèrent pas moins des hommes libres. Entre eux et les *Hofschulze*, — les maires de la ferme, comme on disait les maires du palais, — il n'exista d'abord qu'un seul point de différence, c'est que les *Oberhöfe* se transmirent par droit d'aînesse, tandis que les autres furent partagés entre tous les enfants.

Ce privilège, qui fortifiait la domination des *Oberhöfe* en provoquant le morcellement de la propriété et l'affaiblissement des petits fermiers, mais plus encore la contagion de l'esprit féodal, ne tardèrent pas à altérer le caractère indépendant de cette institution. Peu à peu les familles des *Unterhöfe* s'éteintes, les *Hofschulze* les remplacèrent par d'autres, dont ils exigèrent en échange des droits de garde, de tutelle, d'hommage, des redevances, des services de toute nature, qui dégénérèrent bientôt en vasselage. De ce jour, les basses fermes devinrent de véritables dépendances des hautes.

Cette organisation rustique a disparu de la partie prussienne de la Westphalie, mais elle survit encore dans la province hanovrienne. Cela explique l'aisance et les grands airs de ces graves paysans qui aiment à s'identifier avec une noblesse sortie de leur sein et qui n'a même pas sur eux, le plus souvent, les avantages de l'éducation. La noblesse sent toujours la porcherie.

A côté de quelques privilégiés de la naissance, existe un prolétariat, des journaliers, *Hauerlinge*, comme on les appelle dans la contrée, dont le triste sort contraste singulièrement avec celui que je viens de décrire. Ce prolétariat campagnard se recrute de manœuvres, d'artisans et de petits fermiers, de tous les Jean Sans-terre du pays. Il est un obstacle terrible aux progrès de la civilisation en Westphalie. Dans les huttes des pauvres, — car ici l'expression de Voltaire n'est plus déplacée, — la crasse couvre les meubles et les murs d'un épais enduit; on n'y vit plus près des animaux, mais pêle-mêle au milieu d'eux; la porte tient lieu de cheminée, et les habitants sont aussi enfumés que leurs jambons. Sur le seuil, on recule épouvanté. Ce fut là du moins, pour la première fois, que la misère me repoussa, et, au lieu d'éveiller la pitié, m'inspira

un sentiment de répugnance. Ah! c'est qu'en Westphalie la misère est par trop sale. Quelle vilaine tache à ce riche paysage!

Pas plus que les dispositions intérieures des maisons, la manière de vivre du paysan n'est exclusivement westphalienne. Ce que j'en indiquerai, à quelques nuances près, s'adressera à toutes les populations rurales du nord de l'Allemagne.

« Dis-moi ce que tu manges, et je te dirai ce que tu es, » s'est écrié un philosophe de la table aussi ingénieux que sensé. Il faut se garder pourtant d'appliquer à la lettre cet adage épicurien aux paysans de la Westphalie : on risquerait d'arriver à des conclusions un peu trop sévères. La nourriture est lourde, excessivement grasse, et exige pour la digestion une dépense énorme de forces physiques. Elle se compose presque invariablement de lard, de fèves de marais, de choux et de *Pumpernickel*.

Ce dernier mets est une sorte de pain de seigle très-mal moulu, dont l'invention doit remonter à l'époque où les Saxons défirent les légions romaines. Je m'étonne que Tacite n'en dise rien. Ce pain est noir, gluant et dur à assommer les gens. Les habitants eux-mêmes, qui l'adorent, le nomment le pain grossier, *dat gross Braud*. L'attachement patriotique de l'indigène pour ce mets national serait touchant si, comme toute affection enthousiaste, il n'était intolérant à l'excès, et si l'on ne voulait, à force de tortures que je flétrirai volontiers du nom de question du pain, arracher à l'étranger l'aveu de sa saveur et de sa délicatesse.

Dans le pays il y a unanimité sur ce point : tous les Westphaliens sont égaux devant le *Pumpernickel*, qui trône sur la table du riche et sur celle du pauvre. Il est de toutes les fêtes; que dis-je! de tous les voyages. Quand un jeune homme va aux universités de Göttingue et d'Heidelberg, la sollicitude maternelle le gratifie d'une belle miche qui lui rappellera, sur les bords de la Leine et du Neckar, les joies du foyer domestique et les charmes de la patrie absente. Ce que le *Ranz des vaches* est pour le Suisse expatrié, la *Marseillaise* pour le Français proscrit, le *Pumpernickel* l'est pour le Westphalien dépaycé. O doux souvenir de la patrie absente, c'est lui qui l'éveille avec tant de force! La prédilection pour ce pain est d'ailleurs un trait caractéristique du Westphalien, en sorte qu'on peut dire, en parodiant un mot célèbre : « Là où est le *Pumpernickel*, là est la Westphalie! »

À l'encontre de toutes nos idées culinaires, on affirme que ce pain offre le phénomène étrange de gagner en qualité avec l'âge, ni plus ni moins que le bordeaux. De là vient qu'on le cuit par miches de trente à quarante livres. Quant à sa valeur nutritive, on assure qu'elle est prodigieuse, et qu'une livre de *Pumpernickel* vaut à elle seule dix livres de pain ordinaire. Je ne serais pas étonné d'apprendre que l'orgueil national lui prête le don de faire des miracles médicaux comme au cidre de Sachsenhausen.

Pour ma part, ce que j'en écris c'est par ouï-dire. Je ne crains pas d'avouer que la première condition pour apprécier ce pain à sa juste valeur, celle de pouvoir le digérer, m'ayant fait complètement défaut, je n'en parle que du bout des lèvres et non avec l'assurance d'un gourmet émérite. Aussi, malgré une incrédulité innée à l'égard des étymologies, je ne serais pas éloigné d'admettre l'opinion qui attribue à un de mes compatriotes l'honneur d'avoir été son parrain, d'avoir donné à ce mets le nom sous lequel il est connu dans

les temps modernes. C'était, dit-on, dans les horreurs de la guerre de sept ans; on présenta un jour à un officier français un morceau de ce pain; il le prit, le flaira et le repoussa en s'écriant : « C'est bon pour Nickel. » Or, Nickel était le nom de son cheval, et par déviation germanique on en a fait Pumpernickel.

L'attachement du Westphalien pour le sol natal n'est pas moins vif que pour le Pumpernickel. Il n'émigre que rarement, et encore n'est-ce jamais sans esprit de retour, sans l'espoir de revenir reposer à côté de ses aïeux. Je note ce trait, car on ne le rencontre qu'à l'état d'exception dans la race germanique. Un vent glacial balaye en hiver ces vastes plaines que rien n'abrite, un brouillard lourd et épais cache le soleil pendant des mois; mais la terre est riche; elle est bien-faisante, et indemnise à pleines mains ses enfants de leurs privations. L'employé qu'on a dépaycé, à la première vacance, sollicite du ministre de retourner au pays; le gentilhomme dédaigne les séductions des cours, les pompes et les œuvres de l'épaulette; il préfère cultiver ses champs paternels, chasser le lièvre et s'enivrer d'eau-de-vie de grain; et au loin, dans la *Kneipe*, dans la taverne universitaire, l'étudiant chante d'un ton mélancolique, entrecoupé de hoquets de bière :

Ce n'est que chez moi, en Westphalie,
Que mon cœur bat libre et joyeux.

Le *schnapps* seul — le schnick, dirait le troupier français — a le don de rompre la placidité des mouvements du Westphalien. A l'exception du petit verre, qu'il file aussi prestement que n'importe qui, on le voit faire tout le reste sans animation et sans vie, et marcher derrière la charrue avec la même gravité que ses bœufs devant. Son flegme n'a rien de la morgue arrogante de l'Anglais; c'est un air inculte, béat et rude dont nulle parole ne rendra la monotonie. Tout respire en lui le sommeil de l'esprit.

Cette apathie, l'absence de vie industrielle, le manque de beaux sites et le catholicisme ont tracé autour de cette population une barrière contre les innovations. La « terre rouge », *die rothe Erde*, est restée, comme je l'ai observé plus haut, un sol primitif. Sous un léger vernis chrétien, on retrouve intact le vieux caractère saxon. Malgré les siècles, il n'a rien perdu de sa force et de sa ténacité. Hors le café, l'eau-de-vie, le tabac et le catholicisme, rien n'est venu altérer son originalité native. C'est de lui que découlent ces mœurs patriarcales qui donnent au pays une physionomie si expressive.

Je ferai grâce à mes lecteurs des superstitions qui ont cours dans le pays, mais qu'ils me permettent de relever quelques-uns des symboles naïfs dont on a illustré la fête des noces. Au sortir de l'église, les parents de la mariée administrent au fiancé une volée de bois vert, afin de lui apprendre par expérience que les coups font mal, et qu'il doit les épargner à sa femme. C'est là de la morale en action dans la stricte acception du mot. Un autre usage veut que le mari, debout sur le seuil de la ferme, reçoive sa femme avec une chope de bière et un morceau de pain, car ce n'est pas à la femme à veiller à l'entretien de l'homme, mais le devoir de l'homme de nourrir sa femme. Puis, pour montrer à la jeune mariée l'étendue de ses devoirs, on la conduit en cortège, au son d'un orchestre rustique, de champ en champ, à travers la propriété du mari. Ailleurs, ce n'est pas par la porte, mais par un trou fait à la clôture du jardin, qu'on l'introduit dans la ferme. Aussitôt entrée, on bouche l'ouverture, afin qu'elle sache que le premier devoir d'une bonne ménagère est de garder la

maison. Enfin, il est d'autres localités où, pour prouver que la bienfaisance régnera dans la nouvelle famille, la mariée partage entre les pauvres de l'endroit une miche de Pumpernickel, dont elle conserve un morceau *in aeternam rei memoriam*.

Quant à la religion des habitants, je ne saurais mieux la définir qu'en l'appelant une transition du paganisme au christianisme. C'est un mélange de pratiques superstitieuses et de sentiments intolérants. Sous le ciel brumeux et terne de l'Allemagne du Nord, le catholicisme apparaît tout autre qu'au milieu des splendeurs de l'Italie. Dans les boues de la Westphalie, la fiancée du Christ est triste, morose et rechignée comme une vieille fille. Un service divin plus éclairé jetterait quelques rayons civilisateurs dans les relations sociales; mais la lumière crépusculaire d'une religion chagrine étend un épais brouillard sur les intelligences. Hors de l'éclat du soleil, pas de salut pour l'Église catholique.

C'est plus qu'il n'en faut pour expliquer le peu de sympathie de Frédéric le Grand pour ses Westphaliens. Dans un accès de mauvaise humeur, il leur prédit une fois qu'ils ne produiraient jamais un écrivain remarquable. De toutes les provinces allemandes, la Westphalie est en effet une des moins riches au point de vue de la production littéraire. Avouons pourtant que Moser et Jérusalem au siècle dernier, Annette de Droste-Hulshoff, MM. Freiligrath et Lewin Schuking, de nos jours, ont donné un démenti à la boutade prophétique du roi libre penseur.

Avant de reprendre le fil interrompu de notre récit historique, nous accorderons encore un moment d'attention à une autre partie de la population hanovrienne, aux Frisons, qui occupent la contrée nord-est du royaume. L'habitant de la Frise est la transition de l'Allemand au Hollandais.

Il laboure, recueille la tourbe, élève des abeilles et se livre à la pêche. Dans ses grandes barques, il ne porte plus, comme les Normands ses ancêtres, la désolation sur les côtes de l'Océan, mais seulement du beurre frais à Hambourg. Sans perdre les qualités heureuses de sa race, de pirate il est devenu un honnête laboureur, au contraire des Grecs de l'Archipel. J'aime son caractère viril et libre, son activité, son indifférence sous la menace d'épouvantables dangers, d'un déluge imminent. Il n'est pas l'esclave résigné du climat et du sol; sa vie est marquée chaque jour par une victoire contre la nature.

La température est humide, toute chargée de brouillards. C'est à peine si au cœur de l'été le soleil réussit à percer le voile lugubre qui couvre la contrée. Il se venge alors de sa longue absence par une ardeur insupportable.

L'aspect de la contrée est étrange. De distance en distance s'élèvent dans une plaine immense des tertres couronnés de fermes et de hameaux. Œuvres de la main de l'homme, ces monticules protègent les habitations contre la rupture des digues et l'invasion de la mer. Les arbres sont rares, une rareté qui prouve la valeur du moindre rayon de soleil. Ce n'est qu'à l'entrée des villes qu'on rencontre quelques maigres jardinets, à moins qu'on ne veuille, à l'instar de l'indigène, décorer de ce nom des carrés de navets et de choux entourés de haies vives. Sur les bords de la Leda se trouve le Plettenberg, le point le plus élevé de la contrée. Il est à peine à soixante pieds au-dessus du niveau de la mer, mais le pays est si bas, si uni, que ce coteau semble énorme aux habitants, qui l'appellent fièrement une montagne. De grâce, ne sourions pas, et pensons aux Plettenberg du monde moral.

Ce pays forme la sixième partie du royaume de Hanovre, la *Landrostei* d'Aurich. Il ne renferme qu'environ cent soixante mille habitants et cinq villes : Emden, à la physionomie hollandaise; Aurich, le siège du gouvernement provincial; Norden, au cœur de la région fertile; Esens, sans aucune importance, et enfin Leer, ville commerçante et industrielle.

J'ai dit que la contrée n'était pas belle; je dois ajouter encore qu'elle n'est pas riche. Sur une étendue de cinquante-quatre milles carrés, il n'y en a que vingt-quatre qui soient en bonne terre arable, en terre d'alluvion, qu'on désigne dans le nord de l'Allemagne sous le nom de *Marsch*; onze milles carrés sont des terrains sablonneux, et le surplus se compose de landes et de marécages.

Le long des côtes, jusqu'à l'entrée du golfe de Jade, sont échelonnés, comme des sentinelles avancées, sept tristes îlots de sable et de dunes. On les a nommés : Borkum, Juist, Norderney, Battrum, Langerooge, Spiekerooge et Wangerooge. Ce sont les avant-postes de la terre contre les attaques de la mer, une digue naturelle où vient se briser en première ligne la fureur des flots. La troisième de ces îles dans l'ordre de bataille, Norderney, doit à un caprice de l'aristocratie hanovrienne un renom européen. Elle est le bain élégant de la mer du Nord.

Au commencement de ce siècle, cet îlot, dont on peut faire le périple en moins de quatre heures, ne renfermait qu'un demi-millier de pauvres diables qui vivaient péniblement de pêche et de cabotage. Tout à coup, ce petit coin de terre oublié au milieu de la mer fut envahi par une bande conquérante de goutteux, de paralytiques, de grandes dames hystériques et de diplomates ayant usé leur santé au service de l'État. Les pêcheurs se gardèrent bien de repousser cette invasion; ils se laissèrent vaincre par les arguments des nouveaux venus, et ne se refusèrent pas à convertir leur île en un hôpital d'été pour l'aristocratie de l'Allemagne septentrionale.

Ces insulaires de la mer du Nord se prêtèrent même de si bonne grâce au rôle d'aubergistes auquel on les avait conviés, qu'en peu d'années Norderney prit place au premier rang des bains les plus chers d'Europe. Du jour au lendemain, on vit ces rudes et robustes marins, qui jusqu'alors ne s'étaient plu qu'au milieu des tempêtes et des convulsions de l'Océan en fureur, se travestir en matelots d'opéra-comique et, la serviette sous le bras, rivaliser de charmantes manières, de délicates prévenances, de mielleux sourires, avec les garçons d'Ostende et de Dieppe. Quel miracle de la civilisation! Il est une justice que je me plais à rendre à ces loups de mer apprivoisés, c'est qu'ils entendent leur service à merveille; leurs maisons, par exemple, sont d'une propreté à humilier une ménagère hollandaise. Les hôtels garnis de Norderney ne sont pas des palais somptueux comme à Bade et à Ems, mais les chambres sont aussi luisantes et aussi polies que des cabines de première classe.

Norderney ne se refuse rien, pas même une Maison de Conversation. Eh quoi! me suis-je dit à la vue de cette attrayante enseigne, la conversation n'est donc pas morte, elle ne prend que les bords de la mer : bannie des salons de Paris, elle a trouvé un refuge sur les bords de la mer du Nord, et la Frise reconnaissante lui a élevé un temple. Hélas! monsieur, le monument n'était qu'un tombeau, qu'un hommage posthume rendu à l'esprit par la trivialité victorieuse. Entre gentilshommes hanovriens, l'échange d'idées est des moins compliqués; l'un des interlocuteurs expose sur le cheval et la chasse des aperçus

que l'autre partage complètement, et le second riposte par des observations sur la chasse et le cheval que le premier a cent fois faites. On ne parle que pour parler, et, loin d'être un délassement ou un stimulant intellectuel, la conversation n'est qu'un ennui de convention.

Je suis encore à me demander comment Heine a pu, à l'âge de vingt-six ans, passer six semaines dans ce bain sans la circonstance atténuante d'une maladie ou d'une amourette. Mais gardons-nous de nous en plaindre; c'est de la plage de Norderney, les yeux fixés sur le rivage de la Frise, que le poète a composé ses *Chants de la mer du Nord* et peint sur le fond brumeux de l'océan des marines qui font oublier les toiles de Van der Welde et de Joseph Vernet. Les douces chimères n'avaient point encore fait place aux réalités décevantes de la politique; sa raillerie sympathique n'avait pas dégénéré en cynisme. Avec un sans-façon poétique charmant, il évoquait alors les divinités antiques et germaniques de la mer, Poseidon et ses trésors, les Ondines, les Elfes et les Nixes aux voluptueux contours, cette poésie radieuse et grotesque qui porta le dernier coup au romantisme malsain de la restauration. C'est du haut des dunes de Norderney qu'il jeta dans le monde ces stances sereines au parfum pénétrant qui guérissent radicalement une société occupée jusqu'alors à soupirer les fades ballades mélancoliques de Matthison et à se réjouir de la nature comme un enfant de son joujou :

Je te salue, mer éternelle?
Comme un écho de la patrie bruissent les flots,
Et je crois voir les rêves de mon enfance
Scintiller sous tes vagues.
Je te salue, mer bienfaisante et libératrice.

Et maintenant, avant de reprendre le fil interrompu de mon récit historique, est-il besoin que je me défende de m'être arrêté peu d'instant à décrire en quelques traits de plume la physionomie du pays et les mœurs des habitants? N'accordons-nous pas chaque jour notre attention et notre intérêt à des questions de moindre importance? N'est-il pas ridicule et honteux tout à la fois qu'on puisse nous reprocher de moins connaître une contrée que la vapeur a mise aux portes de la France, que le Groënland et la Terre-de-Feu, et que la vie du paysan de l'Allemagne septentrionale nous soit plus étrangère que les pratiques superstitieuses et le cannibalisme des insulaires de la mer du Sud.

E. SEINGUERLET.

Berlin, juin 1861.

La session parlementaire est close, et la question de la réorganisation de l'armée, qui a immédiatement suivi à la Chambre des députés celle des taxes foncières à la Chambre des pairs, a soulevé tant de discussions, de pourparlers dans le public, une si vive animation intra et extra-muros, que je crois opportun d'en toucher ici quelques mots. La concession des taxes foncières fut un grand sacrifice pour la chambre des pairs, presque uniquement composée de nobles propriétaires jaloux de leurs privilèges; ce sacrifice, elle ne l'accomplit qu'après une résistance opiniâtre, sur l'insistance du roi et sur l'espoir qu'il entraînerait la Chambre des députés à souscrire immédiatement au projet de loi de la réorganisation, projet qui devait être rejeté sans coup férir si l'aristocratie ne se départissait du plus impopulaire de ses droits. Le roi, qui voulait à tout prix qu'on votât les sommes nécessaires à la question militaire, usa de tout son pouvoir moral pour amener les pairs, jeunes et vieux, hobereaux et aristocrates, nobles caractères et pauvres sires, à une solution favorable. Aussi, cette solution obtenue, la surprise fut-elle grande autour du trône quand, au lieu d'une adhésion spontanée, on vit la Chambre des députés résister, discuter, refuser par la voix de nombre de ses membres, et enfin n'adopter qu'en partie la motion du ministère. La somme demandée par le ministère pour la réforme de l'armée s'élevait à un million huit cent mille écus; il en fut rayé cent mille. Restait à savoir si on accorderait le million sept cent mille écus *in ordinario* ou *in extraordinario*, c'est-à-dire régulièrement, annuellement, ou à titre de concession momentanée, à laquelle, chaque année, les Chambres seraient libres d'accéder ou non. Après des débats animés, le ministère se déclara satisfait de l'*extraordinario*, et ce compromis fut voté. Je ne vous rendrai pas compte des divers discours qui ballottèrent cette décision durant quatre séances, mais je vous présenterai un petit tableau de ce dernier Corps législatif, auquel, sans faire tort aux nombreuses têtes éminentes qui le composent, on pourrait cependant appliquer le mot de La Rochefoucauld sur le cœur humain : vu de loin, il inspire de la confiance; de plus près, de l'éloignement; de très-près, de l'indulgence. Il s'est scindé dans les fractions que je vais énumérer. D'abord le parti Vincke, composé de cent cinquante individus ralliés autour de la marquante personnalité du spirituel orateur, qui ont soutenu durant cinq ans avec lui une opposition formidable contre le ministère réactionnaire, et qui aujourd'hui sont presque ministériels, ou plutôt vaguent avec leur chef d'une position à l'autre, tantôt effrayant, tantôt cajolant le gouvernement, échappant à toute prévision, à tout calcul. Le baron *Georges de Vincke*, d'une ancienne famille, d'un caractère universellement respecté, d'une bienveillance reconnue, qui forme un contraste rassurant avec l'ironie acerbe à laquelle il s'abandonne quand il est irrité, et qui est le plus remarquable élément de son élocution, le baron de Vincke a tour à tour, avec une imperturbable audace de parole, soutenu des opinions qui semblaient inconciliables, ce qui fait qu'on ne saurait lui assigner de couleur marquée, et que seule la dénomination générale de gentilhomme libéral, dénomination qui comporte tant de si et de mais, d'initiative et de recul, lui serait applicable. En 1847, il effraya jusqu'à la chair de poule les

conseillers de la couronne, en invoquant les institutions anglaises, en raison desquelles les ministres étaient responsables sur leur tête, et soutint chaleureusement les droits méconnus des juifs. Cependant en 1848 il vota avec le parti réactionnaire, et dans la session de 1849, il se rangea parmi les partisans déclarés de M. de Manteuffel et travailla au *règlement* qui restreignait la liberté de la parole et réduisait à presque rien le pouvoir de l'opposition. (Par un acte de sincérité et de loyauté frappantes, mais qui jeta un jour vif sur les transformations de ses pensées, M. de Vincke stigmatisa en 1860 ce même règlement.) Lorsqu'en 1849 le roi de Prusse refusa la couronne impériale qui lui était offerte, M. de Vincke revint à l'opposition, se fit *a posteriori* l'homme de la révolution et soutint la constitution démocratique. La Chambre ayant été dissoute et une nouvelle loi électorale octroyée, il se maintint fermement sur son droit et déclina avec le parti radical toute participation aux affaires de l'État. Après un an de silence, lors de la triste histoire d'Olmütz, il reparut à la tribune pour foudroyer ce déplorable épisode et demander enfin d'une voix formidable la démission du ministère. Le ministère se maintint, et à partir de là, cinq années durant, M. de Vincke appartint à l'opposition ou plutôt il en fut l'âme. Admiré, respecté et redouté, il fut le joyau de l'assemblée, qu'il illustra par des discours sur la question d'Orient, où il conseillait et établissait éloquemment l'urgence de l'alliance avec l'Autriche, cette même Autriche, il est vrai, dont, en 1861, il prédit le démembrement, en parlant en faveur de l'Italie, avec une éloquence et une bonne foi égales. Les élections de 1853 essuyèrent de sa part un refus; des raisons de famille l'empêchèrent de siéger durant les trois années où son parti lutta sans éclat, mais avec une louable opiniâtreté. Enfin, en 1858 il revint maître pour ainsi dire de la Chambre, ayant, comme je l'ai noté plus haut, cent cinquante partisans qui votent toujours avec lui et qu'il dirige au gré de sa fantaisie et de son sentiment. M. de Vincke a des sympathies plutôt que des convictions, et c'est ce qui imprime à ses opinions ces fluctuations que personne n'a eu la sottise de taxer de mauvaise foi ou d'absence de courage. Aussi, en dépit de ses bonds en avant, en arrière, à droite et à gauche, des saillies mordantes dont il asperge l'assemblée, de l'audace avec laquelle il interpelle, attaque, défend président, ministres et députés, jouit-il de la sympathie générale, et lorsqu'il monte à la tribune, toutes les figures s'épanouissent; on aime en lui la plus abrupte et la plus marquée des originalités, et chacun est prêt à recevoir quasi de bon cœur les éclaboussures de son petillant esprit. Personne n'est épargné; la vigilance de l'éloquent représentant surveille et saisit tout, aucune pétition ne lui échappe, il est prêt à faire droit à chaque demande, et le feu d'artifice de son élocution éclate aussi bien en faveur du plus obscur employé qu'en l'honneur de la cause italienne.

Le parti catholique est conduit à la chambre par M. *Pierre Reichensperger*, dont l'éloquence atteint parfois à une fougue entraînante; il a la conséquence, la passion et l'immutabilité des fanatiques; comme eux aussi il est exclusif, ce qui le rend peu propre à traiter des matières qui ne rentrent pas dans le ressort de la cause qu'il défend. On l'a surnommé le Montalembert de l'Allemagne. D'un talent moins brillant, moins insinuant que celui de son illustre parallèle, il me semble plus passionné et plus intraitable, partant aussi moins habile. Le frère de Pierre, *Auguste Reichensperger*, a publié de beaux travaux sur l'art gothique, mais comme orateur politique, il ne s'est pas fait remarquer; il fait cause com-

même avec son frère, et leurs votes dans toutes les questions importantes dépendent absolument des intérêts de leur religion. Pensant que la réorganisation de l'armée entraînerait la Prusse à prendre l'initiative et à s'allier avec l'Autriche contre le Piémont, partant à soutenir Rome, M. Pierre Reichensperger opina pour l'*ordinario*, et ouvrit la discussion par un beau discours où il exposa le danger qu'il y avait pour la Prusse à s'isoler de l'Autriche, l'impossibilité pour elle de se faire un allié de l'Italie, l'hostilité évidente de la France à son endroit, et le peu de fondement qu'il y avait à faire sur l'alliance anglaise. Le catholicisme me reporte à deux personnalités isolées et marquantes, M. l'abbé de Berg et M. Waldeck; ce dernier est le député le plus avancé de la chambre, et il ferait corps avec le parti démocratique si ses croyances religieuses ne l'en détachaient, comme ses opinions politiques le séparent de la fraction Reichensperger. On se figure difficilement la conciliation de ces convictions, aussi absolument tranchées l'une que l'autre; mais en les voyant marcher de pair, et sans se nuire l'une à l'autre, chez M. Waldeck, on en vient à se dire que peut-être il ne faut pas, pour les accoupler, le miracle qu'opéra saint Denis en attelant à la même charrue un ours et un agneau. M. Waldeck jouit d'une grande popularité comme jurisconsulte, et il la doit à la haute équité avec laquelle il a dirigé différents procès des paysans contre les nobles, ce qui l'a fait surnommer par le parti dit *féodal* le roi des paysans. En 1848, il fut élu par la ville de Berlin et siégea à la chambre, où il coopéra activement à la constitution, que les réactionnaires (qui, jusqu'en 1832, regimbèrent et luttèrent contre toute constitution) nommaient *la charte Waldeck*, et dont les points principaux furent adoptés. Lorsqu'en 1849 l'assemblée nationale fut dissoute, la majorité des collègues de M. Waldeck, au tribunal de première instance, fit mine de ne le plus vouloir souffrir dans ses rangs; à ces insinuations des peureux, qui désiraient se laver de tout soupçon de la part du gouvernement, M. Waldeck répondit qu'il attendrait, pour ne plus paraître, qu'on le jetât dehors. La flagorneuse et insolente poltronnerie n'osa aller jusque-là, mais elle prit sa revanche en intentant à M. Waldeck un procès célèbre, où de faux témoins furent soudoyés pour le charger d'accusations insensées. Il avait, au dire des rapports mensongers, fomenté des troubles parmi le peuple, incité l'esprit révolutionnaire à éclater dans des émeutes, insulté le nom du roi, etc., etc.; cependant il triompha de l'insigne mauvaise foi de ses ennemis, et jusqu'en 1850 il siégea en qualité de juge au tribunal de première instance. Le nom de M. Waldeck est entouré de l'estime de tous les gens équitables et honni par un parti dont la furie rageuse ressemble au noir pressentiment d'une future dissolution. Quant à M. de Berg, la Chambre a en lui son plus grand orateur; seul il réunit toutes les qualités de l'éloquence, verve, mesure, précision, lucidité de vues, force, élégance, logique; seul il ne laisse pas déborder la pensée par la parole, et n'a pas plus d'images que d'idées, sans être jamais sec. M. de Berg est libéral¹, cependant il n'appartient à aucun parti, parce que son éminent esprit ne saurait s'accommoder d'aucun programme, et que le peu de cas qu'il fait d'une popularité éphémère l'empêche de s'adonner aux tours de force de l'éloquence et de

¹ Ceux qui en doutent sur la foi de plusieurs brochures qu'il a publiées, et où il indiquait à la Prusse qu'il était de son devoir et de son intérêt de s'allier avec l'Autriche, ceux-là prouvent qu'ils confondent toutes les notions. Pour la Prusse, faire de la politique extérieure philanthropique, c'était, selon M. de Berg, compromettre sa propre existence.

séduire la masse par le clinquant d'une verve déplacée. Son ironie, qui frappe parfois plus juste que celle de M. de Vincke, est toujours plus mesurée; ses saillies sont les accessoires de ses discours; elles pourraient en être détachées, que ceux-ci n'en resteraient pas moins des modèles, bien qu'elles soient toujours vives, spirituelles, et d'une finesse quasi française. Jamais M. l'abbé de Berg n'oublie son caractère, seulement il ne l'affiche pas à la Chambre, où il s'occupe exclusivement de questions politiques, qu'il isole des questions de foi; il s'est trouvé des gens d'assez mauvais ton et d'assez mauvais goût pour railler sa dignité d'ecclésiastique; il ne leur a pas répondu. M. de Berg surprit la Chambre, et attira sur lui l'ire des démocrates, en volant, comme M. Reichen-sperger, pour la réorganisation de l'armée, et en demandant que toute la somme demandée par le gouvernement fût accordée sans marchandage et *in ordinario*. « Le principe de la force d'une armée réside, dit-il, dans la confiance qu'elle a en elle-même et en ses chefs; en soulevant la question de la réorganisation, on a ébranlé cette confiance, et il n'y a maintenant plus d'autre moyen de la rétablir que d'accorder ce que le gouvernement demande. » En outre, M. de Berg trouvait équitable que la question de la réorganisation ayant été assimilée à celle des taxes foncières pour amener la Chambre des pairs à consentir à celle-ci, n'en fût point isolée après coup. Si le ministère avait appuyé celui qui le soutenait avec une si judicieuse éloquence, il est possible, presque probable, que l'*ordinario* eût passé; mais à la troisième séance, le ministère, par un revirement singulier, lâcha prise, et se contenta de la partie pour le tout; ainsi, M. de Berg fut absolument isolé, après avoir irrité au delà de toute mesure les membres de l'opposition, qui avaient toujours compté sur lui, et qui ne comprirent pas que la concession que faisait l'abbé de Berg dans la conjoncture présente devait aboutir à plus d'indépendance et d'autorité vis-à-vis du gouvernement en d'autres éventualités. — La troisième fraction de la Chambre est celle des radicaux, en tête de laquelle sont le baron *Howerbeck* et M. *Schultze-Delitsch*; le premier de ces deux serait, je crois, appelé à jouer un grand rôle en temps de révolution; improvisateur fougueux, esprit absolu, caractère entier, hostile aux demi-mesures et aux concessions, il a tous les dons de l'orateur populaire; sa parole intrépide ne s'élève guère que pour attaquer; ombrageux, il recherche les mobiles de ses adversaires et du gouvernement, et il n'hésite pas à fulminer ses doutes et à interpellier hardiment ceux qu'il suspecte. Quant à M. Schultze-Delitsch, qui est d'une grande ténacité d'opinions et très-versé dans quelques points de l'administration intérieure, il réunit malheureusement toutes les qualités du médiocre orateur; il est lourd, diffus, empesé, loquace et terne, et ses idées, souvent justes, sont endommagées incontinent par sa parole. Ses vues politiques extérieures sont bornées, comme celles de la plupart des démocrates, qui se complaisent dans la gallophobie, tremblent pour le Rhin, et voient dans l'empereur des Français un Croquemitaine prêt à les dévorer, mais ne savent pas le premier mot d'une résistance politique. Presque tous sont pour l'Italie, et beaucoup d'entre eux voudraient qu'on restituât ses provinces à la Pologne et qu'on l'aidât à s'affranchir du joug russe. Ce parti nombreux s'est à moitié constitué sous le nom de comité national, où sont représentées toutes les nuances de la démocratie, et qui s'est subdivisé en plusieurs groupes et répandu par toute l'Allemagne. Le ridicule n'a pas manqué à cette excroissance du parlementarisme, et lorsque M. Schultze dit dernière-

ment à la tribune que l'empereur Napoléon craignait le comité national, un long éclat de rire lui répondit dans cette chambre, où les naïfs ne manquent pas cependant. Le principal mérite de M. Schultze (c'en est un grand) consiste dans la fondation des associations d'ouvriers; ces associations solidaires, établies au nord comme au sud de l'Allemagne, achètent les matériaux bruts et revendent leurs travaux; elles ont toutes une caisse commune d'où chacun des membres a le droit de tirer une certaine somme, lorsque de mauvaises affaires lui rendent le travail impossible sans une petite avance. — J'arrive au plus étrange des partis, au plus tranché et au moins habile, au parti des Polonais, qui compte dans ses rangs M. *Niegolewski* (le révélateur de la fausse révolution et des faux complots forgés par le gouverneur du grand-duché de Posen, M. de Puttkammer), le comte *Czieskowski* et M. *Stablewski*, tous trois orateurs éminents, qui ne parviennent pas à gagner les sympathies de la Chambre, et, isolés, dépaysés, mettent dans son jour le plus cru l'incompatibilité des deux races et les dispositions réciproques de vaincus et de vainqueurs. On affirme qu'ils coquette avec cet isolement, et qu'ils jouent les persécutés et les délaissés dans le but d'intéresser la France, mais je ne le crois pas; leurs types et leurs physionomies, leurs attitudes et leurs gestes, leurs accents et leur parole établissent dès l'abord qu'il n'y a pas de fusion possible entre ces natures passionnées, irréfléchies, inquiètes et ardentes, d'une ténacité et d'une persévérance qui se moquent de toutes les lois de la prudence et du bon sens, et la majorité qu'elles ont vis-à-vis d'elles. Leur passion frappe à faux et ne trouve pas d'écho, leur incontestable talent n'est admiré qu'à mi-voix, leurs demandes ne rencontrent que la sourde oreille, leurs assertions sont révoquées en doute, leurs colères demeurent étrangères et incompréhensibles, et leur fougueux patriotisme reste indifférent, sinon désagréable aux placides vainqueurs. Il est presque impossible de n'être pas captivé par ce groupe pittoresque qui se détache sur la chambre *comme un clocher traversant un horizon de plaines*, et qui a une telle élasticité et une telle force de résistance et d'agression, que, sans cesse repoussé, il revient sans cesse à la lutte. Non loin des Polonais, assis à la droite du ministère, sont campés les réactionnaires, ceux qui, plus royalistes que le roi, insistent sur le maintien ou, pour mieux dire, sur le rappel de l'ancien ordre de choses, et qui, résolus à ne pas démordre d'un cran de leurs théories surannées, font retentir la Chambre de leurs récriminations. En butte aux constantes invectives des ministériels et des libéraux, ils y répondent par des attaques furibondes, et comme ils se sentent affaiblis depuis la fin du dernier règne, ils redoublent de véhémence et d'amertume. M. de *Blankenburg* et M. *Wagner* sont à la Chambre des députés les coryphées de cette troupe, dont la phalange est à la Chambre des pairs. Il ne me reste plus qu'à vous parler du juste milieu, qui, à cette heure, se trouve être ministériel. Ce parti ou cette catégorie comprend des hommes capables qui ont bien mérité de leur pays par leur dévouement et leurs connaissances approfondies dans les différentes branches administratives, mais qui sont des orateurs de peu d'éclat et des politiques d'une portée moyenne. Les noms les plus connus qui s'offrent à moi sont ceux de M. *Lette*, président à la cour de révision, patriote zélé, défenseur des droits du peuple, et en particulier de ceux des paysans; il eut une part active aux réglemens agraires, et s'attira l'inimitié des réactionnaires par sa vigilance à prévenir les passe-droits et les injustices, et sous le régime précédent, il fut

privé en un jour de sa place au conseil d'État, de ses fonctions d'inspecteur en chef des domaines, et on eut le front d'attendre de lui qu'il résiliât sa qualité de président. Après M. Lette, M. *Mathis*, l'ancien ministre saxon; M. de *Carlowitz*, qui s'est acquis une sorte de popularité par ses discours contre l'Autriche; M. *Dieterwegle*, pédagogue émérite, et M. *Kühne*, une autorité dans les questions de finance. — A la première séance de la réorganisation de l'armée, le banc des ministres était occupé par le prince de *Hohenzollern*, dont la sympathique physionomie et le noble maintien correspondent parfaitement à la popularité qui s'est attachée à son nom. Esprit élevé, indépendant et cultivé, partant étranger et hostile à la routine tracassière qui si longtemps a été la cheville ouvrière de l'administration prussienne, il accepta et remplit en 1858 l'épineuse tâche de la fondation d'un nouveau ministère. Il est regrettable que le prince n'ait que la présidence du conseil des ministres et n'y ait point voix délibérative, car il est incontestablement de tous les gouvernants le plus apte à diriger la Prusse dans une grande politique, indépendante des petites considérations et des hésitations fatales. Il a une conception claire de la mission de la Prusse, et au temps de la guerre italienne il conseilla au roi, avec instance et vivacité, la levée en masse en faveur de l'Autriche, pensant que cette initiative mettrait les différents pays de l'Allemagne du côté de la Prusse, et que si le gouvernement actuel avait mené ses troupes à la victoire, le triomphe du libéralisme était assuré et le nouveau régime à tout jamais enraciné. A l'autre bout du banc est M. de *Roowe*, ministre de la guerre, d'inflexible apparence, au parler sec et grave, auquel le parlementarisme déplaît et qui n'en fait pas mystère, mais que la force de l'impulsion donnée ramène à un ton traitable et qui paraît décidé à faire contre fortune bon cœur. Quant au comte *Schwerin*, on peut dire qu'il fut appelé au ministère de l'intérieur au milieu des acclamations. Défavorable aux idées réactionnaires, défenseur déclaré de l'émancipation des Juifs, il était quasi honni sous le régime précédent, et sa nomination fut considérée comme le gage le plus éclatant des vues libérales du régent. Mais peu à peu l'enthousiasme a baissé, et même une sorte d'hostilité se fait jour à présent contre la personne du ministre; cependant le comte Schwerin n'a rien perdu de sa bienveillance; son honorabilité réputée, non plus que son libre-penser religieux, ne se sont point altérés; il professe aujourd'hui encore, avec la même ardeur, le culte pour Schleiermacher (dont il a épousé la fille), qu'autrefois on a tant vanté d'une part, tant attaqué de l'autre. L'excessive délicatesse de son honneur n'est en rien émoussée; la conciliation qu'exprime sa physionomie et dont on lui faisait un si haut mérite, est restée la même. D'où provient donc cette impopularité si prompte? Ne serait-ce pas que les qualités qui brillaient d'un éclat si vif et avaient attiré au comte les sympathies enthousiastes du public, que ces qualités ont pris d'autres teintes, exposées au jour vif de l'autorité? Elles ont pâli et se sont pour ainsi dire effacées dans une situation qui réclame un autre ordre de dons, et alors l'injustice est venue à la remorque de l'enthousiasme, comme presque toujours il arrive. Comme on sentait le besoin de la fermeté, on a fait de la haute bienveillance du comte une bonhomie déplacée; espérant un libéralisme tranché, on a retourné contre lui et incriminé la délicatesse de conscience qui lui fait redouter d'être injuste envers le parti de ses adversaires, et avec raison, peut-être, on a taxé de faiblesse administrative ce qui, à coup sûr, est un acte de force morale; on ne lui tient aucun compte de la sincérité de ses paroles et de ses

actes, et malheureusement son extérieur n'est pas, comme celui du prince Hohenzollern, imposant et sympathique. Près du comte Schwerin nous voyons le ministre des finances, M. de *Patow*, dont le roi Frédéric-Guillaume IV disait : « C'est mon ennemi personnel », et que le parti des hobereaux nommait autrefois le *brigand*. Il a puissamment contribué à l'établissement des taxes foncières, et il est, avec M. de *Bethmann-Holweg* (ministre des cultes), le plus libéral des membres du conseil. Ce dernier, ardent réactionnaire avant *Ollmütz*, et l'un des fondateurs de la *Gazette de la Croix*, se rejeta dans l'opposition après cette honte historique, et lutta avec vigueur contre le ministère Mantouffel. Il s'est rendu fautif de quelques inconséquences en maintenant des réglemens d'éducation ultra-réactionnaires institués par M. de Raumer. Cependant le parti libéral se flatte d'avoir bientôt raison de ce dernier retranchement des anciennes convictions. Le ministre impopulaire par excellence, c'est M. *Von der Heit* (commerce), le revenant, pour ainsi parler, du vieux système, le seul qui ait surnagé lors du grand naufrage, le ministre *quand même*, qui prit part à *Ollmütz*, fut le partisan le plus déclaré de la centralisation bureaucratique, et qui s'accommode aujourd'hui du régime constitutionnel. Quoiqu'il se soit aliéné l'opinion, elle est forcée cependant de reconnaître ses talents administratifs, qui se sont en particulier fait jour dans l'organisation modèle qu'il a donnée à la poste prussienne. Le ministre d'État, M. d'*Auerswald*, aux manières ouvertes et bienveillantes, à l'esprit tolérant, est généralement peu en vue, mais on assure qu'il possède la haute main dans le conseil. Il s'associe rarement aux débats des Chambres, et s'il élève la voix, c'est sur un ton mesuré, également étranger aux tendances du parti démocratique et aux instincts surannés et déraisonnables des réactionnaires. Je ne vous parle pas de M. de *Schleinitz*, dont le malheureux *tremolo*, dans la direction des affaires étrangères, a été suffisamment relevé, attaqué et raillé, non plus que de M. de *Bernoud*, le nouveau ministre de la justice qui a remplacé, il y a de cela quelques mois, M. *Simons*, et dont la personnalité ne s'est point encore nettement dessinée.

Les érections de statues se succèdent sans interruption, et cette canonisation laïque prend à Berlin, où Rauch a fondé une si grande école, un développement toujours plus considérable. A côté du monument de Thaer, par M. *Nagen*, dont je crois vous avoir parlé, s'élève à présent celui de Beuth (Mécène bureaucrate du commerce et de l'industrie), par M. *Kyss*, avec bas-reliefs de M. *Drake*, et l'on attend entre eux deux celui de Hinke, le grand architecte, par M. *Wolff*. La figure de Beuth, figure bourgeoise aux lignes molles et à l'expression bonace, n'était certes pas un motif sculptural, et la tâche était ingrate; cependant, en l'attaquant de front, en accentuant le caractère, quel qu'il fût, M. *Kyss* aurait, je crois, produit une œuvre plus marquante. L'hésitation est fatale à l'art; elle l'*inanime*. Si l'artiste travaille d'une main timorée, en cherchant à dissimuler certains défauts de la nature, à polir et à lécher un modèle qu'il ne saurait idéaliser, l'action de son œuvre est détruite; le compromis a amené la banalité qui règne sur l'ensemble, en dépit du soin et du fini des détails. Une fois la tâche acceptée, M. *Kyss* aurait dû, ce me semble, mouler en bronze le prototype d'une certaine catégorie d'hommes, et partant, insister sur certaines déficiences pour réaliser le caractéristique; on aurait pu alors discuter la tentative, mais on n'aurait pas discuté l'œuvre. Le vêtement moderne,

seul adapté aux statues modernes, dont il faut bien que bon gré mal gré le statuaire s'arrange, M. Kyss ne l'a pas traité avec la sûreté, l'art, je dirai même la grâce que nous trouvons dans les œuvres de Rietschele, et l'on dirait que l'artiste renommé a dédaigné de consacrer à ce travail le coup de ciseau qui a créé ses grandes compositions antérieures. Les bas-reliefs, finement sculptés, représentent l'activité des diverses branches de l'industrie. — La solution de l'épineux problème des statues de Goethe et de Schiller semble enfin être trouvée. M. Blömer, de la Chambre des pairs, a proposé qu'entre les deux grands hommes dont on exalte l'intimité pour les faire se battre après leur mort, qu'entre eux Lessing vint occuper sa place, et dans une brochure très-bien faite, il a démontré l'opportunité de cette forme de pacification. Aussi, selon toute vraisemblance, le terrain disputé verra s'élever la grande triade germanique, et les querelles d'Allemand s'en prendront à d'autres objets.

Les Mémoires de Gentz n'ont pas répondu à beaucoup près à la curiosité qu'ils avaient soulevée; sans parler de la personnalité peu honorable de Gentz, qui s'y révèle dans toute sa choquante vulgarité de parvenu, les révélations qui y sont faites me paraissent d'un intérêt mineur, et l'archiduc Charles, aussi bien que le prince Metternich, ne perdent pas grand' chose à ce qu'il y soit déclaré que l'un était un pauvre stratège et l'autre un médiocre diplomate. On s'était attendu à de grands comptes rendus politiques, à des découvertes curieuses, et l'on n'a trouvé la plupart du temps que la consignation de dîners acceptés, de connaissances faites, l'aveu de liaisons banales, et des indiscretions qui ne sont même pas assez détaillées pour avoir l'attrait des mémoires. Cependant, telle qu'elle est, cette publication a sa grande importance, et cette importance n'est pas dans les choses dites, mais dans celles qui ressortent : Gentz le parvenu, ce bourgeois anobli, si flatté d'appartenir à une société qui le corrompt, Gentz fait faux-bond à cette société après sa mort, et prouve par son journal qu'il méprisait le monde qu'il servait et flagornait, auquel il avait vendu sa grande intelligence et son caractère; et, sans qu'il le dise, on comprend qu'il pressentait et désirait même, dans un temps éloigné, la dissolution de ce corps qu'il soutenait. Ce livre a été pour l'Autriche à peu près ce que la Correspondance de Humboldt avait été pour la Prusse.

C. F.

CHRONIQUE DE QUINZAINÉ.

La quinzaine politique a été presque nulle. Si les comètes avaient conservé leur ancien prestige, nous aurions beau jeu à deviser de celle qui vient de surprendre si désagréablement MM. les astronomes patentés. Mais le scepticisme moderne y a mis bon ordre : nous ne croyons plus à la signification prophétique des météores. Cependant la comète est à peu près la seule réalité positive de la quinzaine. Hors de là, il n'y a que des bruits, des prévisions, des espérances, des craintes, et pas de faits. On a fort disserté à Paris sur le discours du nouveau président du conseil du royaume d'Italie; et, les inexactitudes du télégraphe aidant, on a cru que M. Ricasoli avait annoncé l'occupation immédiate de Rome, et comptait marcher incontinent sur Venise, grâce à une diversion des Hongrois. Vérification faite, il s'est trouvé que M. Ricasoli n'avait guère dit, en langage peut-être un peu plus abrupte, autre chose que M. de Cavour. Il attend, pour revendiquer Venise, l'occasion, l'opportunité ou l'éventualité « qui doit naître et surgir dans le cours des temps ». Cette occasion naîtra, sans le moindre doute, pourvu que l'unité italienne achève de se constituer en prenant à Rome son assiette naturelle. Là est toujours le nœud de la question, nœud gordien qu'on s'efforce encore de dénouer en temporisant, mais qu'il faudra bien finir par trancher. Les soldats français et les soldats pontificaux en viennent aux mains. M. de Goyon est en délicatesse avec M. de Mérode. Il y a là un état de choses qui n'est pas tolérable, et que le sentiment de sa dignité ne permettra pas au gouvernement français de maintenir. Dans cette question italienne, nous croyons que la force des choses est appelée à triompher jusqu'au bout des calculs et de la longanimité de la politique.

Entre temps, la Chambre des députés de Turin a voté, avant de se séparer, un régime administratif provisoire, pour le nouveau royaume en voie de constitution. Le ministre de l'intérieur, M. Minghetti, avait, sur des bases indiquées par son prédécesseur, M. Farini, imaginé au-dessus de la division provinciale un système régional qui devait, jusqu'à un certain point, conserver dans la nouvelle unité la trace des anciennes souverainetés. L'entraînement unitaire a été plus fort, et M. Minghetti a dû sacrifier son projet, devant les répugnances presque unanimes de la Chambre et l'opposition bien caractérisée du nouveau président du conseil. Le nouveau royaume ne connaîtra que la province, division qui correspond à peu près au département français, avec une étendue généralement plus considérable; le *circondario*, traduction et reproduction de notre arrondissement; et enfin, la commune. Le chef de province, ou gouver-

neur, a les attributions d'un préfet; il est assisté d'un conseil de gouvernement, qui serait plus justement appelé conseil administratif, puisqu'il équivaut à un conseil de préfecture. Le discours de M. Ricasoli a donné le coup de grâce au système des régions, déjà condamné par tous les bureaux de l'Assemblée. C'est à la vie communale que M. Ricasoli demande la garantie de l'avenir. Il a raison; c'est là, en effet, qu'est l'élément vivace, heureusement pour l'Italie. Les délimitations des anciennes souverainetés seront bien vite oubliées, pourvu que subsiste cette autonomie communale, très-réelle en Italie, et aussi ancienne que l'Italie elle-même. Là, comme en Allemagne, la plus petite ville a une académie, une bibliothèque, des cercles politiques, des journaux, un mouvement littéraire, des mœurs, des traditions : éléments précieux que tout homme d'État doit choyer quand il les a sous la main, qu'il doit chercher à créer quand l'histoire ne les fournit pas. M. Minghetti a fait le sacrifice de ses idées particulières, mais en annonçant qu'il les gardait en réserve, d'où on a voulu conclure, peut-être prématurément, que le nouveau cabinet n'était pas assez homogène pour durer longtemps. Tous les amis de l'Italie doivent faire des vœux pour M. Ricasoli, qui a saisi d'une main si ferme l'héritage de M. de Cavour.

Pendant que l'Italie marche à sa constitution définitive, de l'autre côté de l'Adriatique, le nouveau sultan manifeste par tous ses actes la ferme volonté d'empêcher la dissolution de l'empire ottoman. Il est évident qu'Abd-ul-Aziz a longuement réfléchi sur ses devoirs et qu'il voit clair dans la situation. Les mesures qu'il a prises aussitôt après son avènement annoncent de l'intelligence et de l'énergie. Elles ont excité un grand applaudissement à Constantinople, et n'ont guère rencontré moins d'approbation en Occident. Malheureusement leur efficacité n'est rien moins que démontrée. Sans compter que les Turcs sont particulièrement réfractaires à la civilisation du dix-neuvième siècle, on n'a jamais vu un peuple régénéré par des réformes décrétées d'en haut. Les Antonins eux-mêmes n'ont été que d'heureux accidents dans la longue et fatale décadence de l'empire romain, et quel que puisse être Abd-ul-Aziz, nous croyons que c'est grandement lui faire honneur que de le comparer aux Antonins. Ce sera probablement le cas de répéter avec le poète : *Si Pergama dextra*, etc. Si l'empire ottoman pouvait être sauvé, Abd-ul-Aziz le sauverait peut-être; mais il ne peut pas être sauvé. Voilà ce dont devraient être pénétrés tous les hommes d'État de l'Occident, et particulièrement les hommes d'État anglais, qui affectent de croire à l'avenir de la Turquie, et qui peut-être ont réussi à s'en convaincre, uniquement pour laisser à leurs héritiers des difficultés qu'ils redoutent d'affronter eux-mêmes.

Les causes qui conspirent pour la dislocation de l'empire ottoman sont trop profondes. Leur action ne peut être arrêtée. La civilisation est mortelle à tout ce qu'elle ne peut absorber et transformer. Une convention diplomatique a pu introduire les Turcs dans le concert européen, mais ils ne sont pas entrés, ils n'entreront jamais, quoi qu'ils fassent, dans la civilisation européenne.

Il est même très-remarquable de voir comment tous les meilleurs et les plus sincères efforts de l'Europe pour le maintien de l'empire ottoman aboutissent à des résultats absolument contraires à celui que l'Europe a en vue. C'est depuis que l'intégrité de la Turquie est devenue un dogme politique, qu'elle a cessé d'être un fait. C'est alors que la Grèce s'est détachée et que l'Égypte s'est fait

une situation presque indépendante. En 1854, la France et l'Angleterre entreprennent une guerre formidable en faveur de la Turquie, et le résultat le plus clair de cette guerre, c'est un nouveau démembrement, celui des principautés danubiennes, qui sont bien près aujourd'hui d'arriver à l'unité et à l'autonomie complètes. Tout récemment, des troubles éclatent en Syrie; la Porte est reconnue impuissante à faire justice; l'Europe intervient par les forces de la France, et cette nouvelle intervention, toujours entreprise dans l'intérêt de la Turquie, tourne encore contre elle. Personne ne voudrait soutenir que l'autorité de la Porte en Syrie soit aussi forte après l'intervention qu'auparavant. En vérité, plus on observe la marche des événements partout, en tout temps, en tout pays, et plus on constate la supériorité constante, absolue, des causes générales, qui sont l'esprit même de l'histoire, sur les efforts particuliers; plus aussi on reconnaît qu'il n'y a de politique féconde que celle qui pénètre ces causes et se met à leur service. Comme les produits de la nature, les événements mûrissent à leur temps, sans nul souci des habiletés diplomatiques.

Nous avouons ne pas trop savoir ce que décidera cette force des choses, qui est la souveraine maîtresse de la politique, dans le conflit qui s'agite, avec des allures un peu diplomatiques, entre la dynastie autrichienne et la nationalité hongroise. La diète de Pesth a subi un petit échec. Quoi qu'on puisse dire, elle a eu tort de laisser s'introduire si facilement dans l'adresse ces amendements extrêmes qu'elle devait ensuite répudier non moins facilement, après les avoir vus repoussés à Vienne par une superbe fin de non-recevoir. Aujourd'hui, le débat est placé de nouveau sur le terrain que lui avait primitivement tracé M. Deak, et à son tour, le gouvernement autrichien a tort d'ajourner sa réponse à l'adresse. Il a tort, car il montre sa faiblesse. On assure qu'il maintiendra son programme de la monarchie unitaire; on assure que les Hongrois ne céderont pas, mais on assure aussi qu'ils considèrent une prise d'arme comme intempestive. Tout est incertitude dans cette grave question. Nous comprenons d'ailleurs, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire, que les Hongrois hésitent, comme on hésitera toujours quand on est mis en demeure de jouer le certain pour l'incertain. Dans tous les cas, s'ils veulent engager la partie, ils feront bien de vider préalablement chez eux cette question des nationalités, qui est leur force et leur droit vis-à-vis du cabinet de Vienne, mais qui s'est tournée contre eux-mêmes en 1849, et qui pourrait bien encore une fois leur être funeste, s'ils ne se hâtent de la régler à fond, et de sceller à jamais l'union entre les diverses races qui partagent avec eux le sol de la Hongrie. On tenait la réconciliation pour faite et parfaite; mais divers symptômes ont montré dans ces derniers temps qu'il restait encore quelque chose à faire. Les races non magyares n'ont pas eu à se louer de la discussion de l'adresse. Les Hongrois objectent que la Hongrie ne peut pas s'occuper de son administration intérieure, tant que ses rapports avec l'Autriche ne seront pas définitivement réglés. Il serait bien plus vrai de dire qu'elle ne peut pas se poser vis-à-vis de l'Autriche avec la force qu'elle doit vouloir donner à ses réclamations, tant qu'elle ne peut pas compter sur le concours absolu des races non magyares.

A l'intérieur, rien de nouveau depuis la clôture de la session, si ce n'est une toute récente circulaire de M. le ministre de l'intérieur, qui invite MM. les préfets d'une même région à se réunir périodiquement, et notamment à la veille des sessions des conseils généraux. Ces délibérations pourront avoir quelque

utilité au point de vue des intérêts communs à plusieurs départements; mais nous aurions plus de confiance dans les représentants des départements eux-mêmes, que dans les délégués du gouvernement. Nous ne croyons pas le gouvernement hostile à la décentralisation, mais nous croyons qu'il ne s'en fait pas une idée juste. Augmenter les attributions, les pouvoirs, la spontanéité même des agents du pouvoir central, ce n'est point décentraliser; c'est au contraire, en un certain sens, fortifier la centralisation. L'avenir n'est que dans la spontanéité de la vie communale et départementale, et nous ne voyons pas que les mesures décrétées jusqu'à présent la favorisent.

A. NEFFTZER.



CHARLES DOLLFUS.

LES DIEUX DE LA GRÈCE ANTIQUE¹.

5. — APOLLON, HÉLIOS, PHAÉTON.

Ce sont trois divinités solaires sorties également du soleil personifié. Mais Apollon est devenu tout à fait un dieu-homme, assez indépendant du soleil, dont cependant sa légende reflète constamment l'image. Hélios est le soleil dans sa course quotidienne, aussi glorieux qu'aimable. Phaéton est encore le soleil, mais un soleil soumis à la critique et foudroyé finalement par Jupiter, parce qu'il se conduit mal.

Phœbus Apollon est donc la forme supérieure de cette conception mythologique. Dieu d'origine dorienne, il partagea les triomphes de la race conquérante, qui le porta partout avec elle, et à cause des innombrables rapports du soleil et de la lumière en général avec la vie physique et morale, il atteignit presque à l'universalité de Jupiter.

Son nom de Phœbus indique la nature rayonnante et purifiante de la lumière. Apollon, plus anciennement Aplon, exprime l'idée de protection, de mise à l'écart des êtres mauvais ou nuisibles. M. Guigniaut a bien montré que Phœbus Apollon et le Roudra védique sont de même souche. Mais Apollon est devenu un Grec achevé. Il est impossible d'être plus beau, plus serein, plus distingué. C'est un idéal de beauté masculine, ni efféminé comme Bacchus, ni massif comme Vulcain. Son type est devenu populaire chez les modernes comme chez les anciens, qui tous connaissent l'Apollon du Belvédère.

Parmi les fables très-nombreuses dont il est le héros, nous distinguons surtout celles de sa naissance, de son combat victorieux contre le serpent Python et de ses voyages aux pays hyperboréens. La nature solaire du dieu se réfléchit admirablement dans ces beaux mythes.

C'est à Délos, dans l'Archipel, que l'on racontait la légende classique de sa naissance. Sa mère, Latone ou Lété, peut-être originairement une déesse-terre, mais assurément ici l'obscurité ou la nuit, a été

¹ Voir la livraison du 30 juin 1861.

aimée de Jupiter. Ne sachant où mettre au monde le fruit de ses entrailles, elle finit par se réfugier à Délos, pauvre île inculte et déserte, où elle est délivrée de ses deux enfants Apollon et Diane, et qui est ainsi devenue l'île de la Révélation ou de l'Épiphanie mythologique. La poésie, en raffinant sur les détails de la légende, en faisant intervenir les persécutions de Junon, les retards d'Illithye, etc., en a beaucoup obscurci le sens primitif, qui n'est autre que la description du soleil levant revêtant de pourpre et d'or les eaux, les côtes et les îles de la mer Égée. Du reste, plusieurs localités se disputaient l'honneur d'avoir été le théâtre de la délivrance de Latone.

C'est à Delphes, au contraire, à ce sanctuaire révérend du dieu du jour, que la vieille idée védique d'une lutte entre la divinité solaire et les nuées ténébreuses percées de ses flèches dorées s'est développée sous l'influence d'une particularité locale. Le nom lui-même de Delphes, *δελφύς*, indique le vallon concave au fond duquel était bâtie la ville sainte. Des hauteurs descendent des torrents qui fournissent l'eau à ses habitants, mais que l'été met presque totalement à sec. En hiver, en revanche, une véritable inondation vient désoler la vallée, et, entre autres phénomènes, une cascade bruyante, furieuse, bondit des rochers formant l'amphithéâtre. Voilà le serpent terrible né de la terre et portant partout la terreur. Enfin Apollon arrive, tue le monstre avec ses flèches d'or et l'abandonne à la corruption, c'est-à-dire que les dépôts limoneux formés par l'inondation s'évaporent au soleil, non sans exhaler des miasmes malsains. C'est ce qu'indiquent visiblement les deux noms du monstre, qui s'appelle d'abord *Delphiné* ou le ventre plein d'eau, puis *Python*, c'est-à-dire le corrompu. Mais le dieu lui-même, en purifiant l'air, préserve les habitants du danger qu'ils couraient, et de là la fameuse invocation devenue litannique et même transformée plus tard en acclamation populaire, *io* ou *ie Péan*, c'est-à-dire *ô toi qui secours* ou *guéris* ! On retrouve sur ce même thème d'une victoire d'Apollon sur un monstre terrestre une foule de variations locales; mais celle de Delphes l'emporta sur toutes les autres. Cette ville resta fort longtemps un centre religieux de la Grèce et de ses colonies. De là l'idée mythique d'après laquelle le sanctuaire de la pythonisse était l'ombilic du monde.

Apollon, comme dieu lumière, était le prophète par excellence de Jupiter. Il inspirait directement les prédictions ou l'interprétation des signes. Toutefois le caractère général des prophéties qu'on lui attribue est brusque, extatique. Les femmes, les jeunes filles, sont ses organes les plus ordinaires. L'état de crise nerveuse qui s'emparait de la pytho-

nisse de Delphes était causé par les vapeurs froides, mais produisant un éréthisme convulsif, qui sortaient de la cavité au-dessus de laquelle son trépied était posé. Elle s'agitait, se tordait, écumait, prononçait dans son délire des mots entrecoupés, que des prêtres, habitués de longue main à ce genre d'opération, recueillaient précieusement et arrangeaient ensuite en vers. On conçoit que dans ces temps reculés où les communications étaient rares, les nouvelles exactes très-difficiles à obtenir, un collège sacerdotal comme celui de Delphes, en possession de vieilles traditions sans cesse augmentées par les pèlerins qui ne cessaient de se diriger vers le sanctuaire d'Apollon, mieux placé qu'aucun autre pour centraliser les observations et les renseignements, ait pu souvent étonner le monde ancien par la justesse de ses prédictions. Pourtant à mesure que le temps marche, leur perspicacité semble décroître. Au temps d'Eschyle, la pythonisse était déjà une vieille femme. On avait remarqué la tournure énigmatique, ambiguë, de ces oracles presque toujours à deux fins qu'on désignait sous le nom de *loxies* ou d'*obliques*, semblables aux rayons d'un soleil couchant. C'est ici le point où la science mythologique doit appeler à son aide les observations combinées de la physiologie et de la psychologie.

Il semble que le mythe des voyages hyperboréens d'Apollon doive nous ramener à Délos comme à son lieu d'origine. Borée représente l'hiver et la tempête et siège au nord des monts Riphées. Les anciens Grecs se figuraient qu'au delà vivait un peuple paisible dans une lumière éternelle : vague tradition peut-être des jours sans fin des étés du Nord, ou bien réminiscence édénique des pays septentrionaux d'où les fils d'Hellen étaient descendus dans leur patrie définitive. L'Éden est toujours en arrière dans les religions antiques. Quoi qu'il en soit, ce peuple nageant en pleine lumière est le peuple favori d'Apollon, dont il chante constamment les louanges. C'est de là que viennent les cygnes, ces oiseaux solaires qui annoncent le printemps et regagnent leur patrie par l'Océan. C'est là aussi que sont nés plusieurs prêtres et prophétesses très-accrédités d'Apollon. Le dieu resterait volontiers au milieu de son peuple élu, mais Jupiter l'envoie aux Grecs comme juge et prophète. Chaque année il revient à Delphes sur un char trainé par les cygnes, et le *io Péan* y retentit jusqu'à l'automne. Cette idée du char du soleil remonte bien haut dans les conceptions mythologiques de la race aryenne. Elle doit provenir de l'analogie primitive entre le soleil et une roue en mouvement. La roue a engendré le char, celui-ci n'est pas resté longtemps sans animaux de trait, chevaux, cygnes ou autres.

Comme divinité solaire, Apollon est un protecteur des champs. Il

fait fuir les rats, les sauterelles et les loups. On immole en son honneur ces derniers animaux, amis des ténèbres et de l'hiver. Le dauphin, au contraire, doux et joyeux poisson que la musique attire et qui vient s'ébattre en plein soleil à la surface bleue de la mer, lorsque le temps est chaud et clair, est un favori de Phébus. Préservateur de la santé humaine, il est le père d'Esculape, qui n'est autre qu'Apollon lui-même considéré dans l'un de ses attributs principaux. Le soleil ressemble à un pasteur chassant devant lui le troupeau des étoiles ou des nuages. Aussi Apollon est-il un dieu-berger, adoré spécialement dans les pâturages. Comme Minerve, il est par sa nature lumineuse dieu d'invention, de la poésie, des beaux-arts. On sait dans quel rapport il est avec les Muses. Son histoire est extrêmement riche. Il a aimé beaucoup de nymphes, ordinairement peu heureuses des suites de leurs amours. Plusieurs de ces histoires amoureuses semblent se rapporter à la disparition de l'aurore poursuivie, étreinte par le soleil et mourant dans ses bras : entre autres celle de Daphné, dont le nom sanscrit *Dahaná* signifie l'aurore. La métamorphose de Daphné en laurier est particulière à la Grèce, le nom de *Daphné* étant celui du laurier. Les amis d'Apollon n'ont pas non plus toujours à s'applaudir de leurs relations avec le beau dieu, qui, sans être précisément méchant, n'est pas très-soigneux de leur conservation. C'est ainsi qu'il a tué par mégarde son favori Hyacinthe en jouant au disque avec lui. Tel était le mythe qui servait de base à la fête lacédémonienne des Hyacinthies. C'est l'image de cette joie de la première saison que le disque brûlant du soleil, qui l'avait fait naître, tue bientôt comme en se jouant. Aussi la terre a-t-elle donné une sombre couleur à la plante née du sang du beau jeune homme tué dans son printemps.

Je ne sais quoi de triste, de mélancolique, contrastant avec le caractère général de la mythologie grecque, s'attache à la légende solaire, précisément à celle qui produit le type le plus pur de la sérénité antique. On dirait d'un pressentiment de l'avenir. Ce n'est pas tout que d'être beau, il faut aussi être sage. Nous en trouvons un exemple nouveau dans la légende de Hélios, qui, nous l'avons dit, est encore le soleil, mais le soleil dans sa course quotidienne. Il n'est pas toujours facile de le distinguer nettement d'Apollon, bien que cette différence ait été réelle dans l'ancienne Grèce. Hélios, le brûlant, est un beau jeune homme, aux regards de feu, à la chevelure d'un blond ardent, infatigable à la course, qui tous les jours monte sur un char traîné par quatre chevaux blancs et quitte son palais d'Éthiopie pour décrire la courbe céleste et y revenir le soir en se rafraîchissant, lui et ses

coursiers, dans les eaux mystérieuses de l'Occident lointain. Il a des troupeaux, les nuages du matin et du soir, qu'il aime à inspecter au commencement et à la fin de sa course. Plus tard ces troupeaux semblent devenus les jours de l'année, *quotquot eunt dies*, qui marchent à la file comme des bœufs allant à la pâture. Le nombre des têtes de bétail fixé par l'Odyssée est de trois cent cinquante pour le jour et autant pour la nuit, divisés en escouades de sept : ce qui correspond précisément aux trois cent cinquante jours de l'année lunaire. — Sa compagne Eos, l'Aurore, est aussi d'une beauté ravissante. Elle a les bras et les doigts de rose, et cette figure si connue de la poésie classique est toute naturelle en Grèce, où l'aurore s'annonce souvent par de larges bandes roses qui ressemblent à une main étendue. Mais la charmante divinité est d'humeur très-amoureuse. Elle aime tout ce qui est jeune et enlève les amants qui refusent de la suivre. Les jeunes gens, morts à la fleur de l'âge, sont de ces amants d'Aurore que la déesse a ravis à la terre. C'est ainsi qu'ont disparu Clitus, Céphale, et surtout Tithon, le vieux Tithon, qui était aussi rayonnant de jeunesse et de beauté quand il séduisit Aurore. Celle-ci demanda pour lui l'immortalité à Jupiter, mais elle oublia d'y joindre le vœu de l'éternelle jeunesse; de sorte qu'il est devenu si vieux, si vieux, qu'il fait pitié à tout le monde et a cessé depuis longtemps de plaire à sa déesse. Il reste enfermé dans sa chambre, n'ayant plus que le souffle, et quand il tâche de parler, on dirait du chant d'une cigale. Hélas ! il ressemble à l'interminable succession des jours chauds où la fraîcheur de l'aurore ne saurait empêcher la sécheresse de midi.

C'est surtout dans l'histoire de Phaéton que s'accroît le trait mélancolique de la mythologie solaire. Phaéton n'est pas autre chose au fond qu'Apollon et Hélios. C'est « l'œil brillant du jour » qu'on retrouve également dans les mythes scandinaves et dans les mythes indiens. Mais il personnifie spécialement le soleil brûlant la terre au lieu de la féconder. La fable qui raconte comment il réussit à obtenir de son père Hélios de conduire un jour le char du soleil a été exploitée mille fois par les poètes et les artistes. C'est à cette escapade de Phaéton que la Libye et l'Éthiopie doivent d'être devenues si arides, et c'est aussi depuis ce jour-là que le Nil a caché ses sources de peur d'être tari. Innombrables sont les maux qu'il cause à la terre. Enfin Jupiter, le dieu conservateur de la nature, foudroie l'insensé, qui tombe et va se perdre dans l'Éridan. Ses sœurs les trois Héliades, Églé, Lampétie et Phaëtessa, trois noms de lumière, le pleurent si longtemps, que Jupiter les change en peupliers. Son ami Cygnus, également inconsolable,

est changé en cygne, oiseau favori du soleil. Malgré leur métamorphose, les Héliades ne cessent de verser des larmes aux bords du fleuve témoin de la catastrophe. Ces larmes sont les grains d'ambre que le soleil cristallise, et que l'on va chercher aux bouches de l'Éridan. Ce fleuve est mythique. Hérodote croyait qu'il se jetait dans les mers du Nord. C'est du Nord, en effet, que l'ambre venait aux anciens par des chemins qui étaient inconnus de tous, excepté peut-être des Phéniciens. Eschyle entend par l'Éridan le Rhône, qui, selon lui, coule en Espagne, mais a aussi une embouchure dans le Nord et une autre dans l'Adriatique. Ce fut à partir d'Euripide que l'on assimila décidément l'Éridan au fleuve du Pô, que du reste on se figurait joint au Rhône. La grande vallée lombardo-vénitienne a toujours été remarquable par ses magnifiques peupliers¹, et encore aujourd'hui le voyageur peut voir aux bouches du fleuve italien, au temps où tombent les graines des arbres, les sœurs de Phaéton qui pleurent toujours leur frère avec leurs larmes d'ambre.

6. — DIANE, SELÈNÉ, HÉCATE.

Ces trois noms désignent aussi trois divinités engendrées par le même phénomène naturel, la lune. Cet astre, comme nous l'avons déjà dit en passant, causait dans l'antiquité des impressions très-différentes, allant de la beauté virginale la plus pure à la face de sorcière la plus effrayante qui se puisse concevoir.

Diane, en grec Artémis, c'est-à-dire *la vierge, la non souillée*, ou bien *celle qui écarte* (sous-entendu : avec ses traits), est la lune dans le même sens qu'Apollon est le soleil, et ne tarda pas à devenir la sœur de ce dernier, bien qu'il y ait de très-vieilles traditions locales qui lui donnent une origine indépendante. Elle partage presque tous les attributs de son frère, mais elle a de plus le flambeau et le fuseau. Ce dernier trait surtout est significatif. La légende arcadienne prétend qu'aux heures où la lune fait trembloter sa lumière auprès des sources, à travers les bois et les haies, c'est Diane qui file ou qui tisse. On comprend cette idée quand on se rappelle que dans les pays chauds la végétation brûlée pendant le jour se relève pendant la nuit. Chasserresse déterminée, Diane aime à parcourir les monts et les vaux en compagnie des nymphes des montagnes (sources et bocages), avec lesquelles elle aime aussi à se baigner dans les eaux limpides. Du reste, comme son frère,

¹ *Populus italica seu fastigiata.*

il ne faut pas la braver. Son arc d'argent n'est pas moins redoutable que l'arc d'or. Elle est susceptible et colère, et une mort subite châtierait l'insolent qui lui ferait affront. En Arcadie surtout, où elle était l'objet d'une grande vénération, la tradition locale affirmait que l'ourse rencontrée au sommet des montagnes pendant le silence des nuits n'était autre que Diane elle-même. Sa virginité fut considérée comme inviolable, et même la légende primitive d'Arcadie, qui faisait remonter la population rude et agreste de ce pays montagneux à un commerce amoureux de Jupiter et de Diane, se modifia plus tard en ce sens que l'on érigea l'un de ses surnoms, Callisto, la *très-belle*, en une personne à part et qu'on en fit l'héroïne du roman. Il en fut autrement en Asie, à Éphèse par exemple, où la chaste Diane se rapproche passablement de Vénus Astarté.

Seléné s'identifie plus complètement avec la lune dans son cours et ses phases périodiques. C'est une belle femme qui conduit et fait pâlir les étoiles. Jupiter l'a aimée et en a eu la charmante Pandia, la *toute luisante*. En Arcadie elle est aussi l'amante de Pan, divinité des montagnes et des forêts. Depuis Hésiode on racontait surtout ses amours avec Endymion, le beau berger, dont le nom indique le soleil couchant qui va se reposer dans la caverne de Latmos, c'est-à-dire dans la nuit. Il n'avait obtenu de Jupiter l'éternelle jeunesse qu'au prix d'un assoupissement continu, et la lune amoureuse venait chaque nuit caresser de ses molles clartés le corps du beau jeune homme endormi. Dans l'Élide on disait que Seléné avait eu de lui cinquante enfants, les cinquante lunes du cycle olympique. Dans l'Attique on attribuait à Seléné les mouvements extatiques, la démence, le délire, en vertu de la même association d'idées qui nous a valu nos *lunatiques*.

Hécate, qui *lance de loin* ses traits, est toujours la lune, mais la lune désagréable à voir, montrant des cornes de mauvais augure et trompant le voyageur attardé par les formes fantastiques qu'elle prête aux objets qu'elle éclaire. C'est la lune blafarde qui répand une clarté douteuse sur les routes solitaires bordées de tombeaux, à qui les chiens aboient, et qui envoie les spectres hideux. Ses origines sont très-diversement racontées. Son culte fut un des plus superstitieux de l'antiquité, et il est douteux qu'il soit de pure provenance grecque. Il semblerait plutôt venir de la Thrace. Cependant il n'en fut pas moins très-répandu par places et se confondit souvent avec celui de Diane, ce qui a donné lieu à l'idée adoptée par les chants orphiques et plus tard par la mythologie vulgaire, que c'était un des noms de la belle et sereine sœur d'Apollon.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que notre sentiment moderne de la nature proteste contre cette confusion et ne connaît plus guère que la lune mélancolique ou sereine. Nous avons de la peine à nous la représenter sous une figure difforme. Dans notre enfance nous l'avons vue qui nous souriait. Plus tard nous lui confions nos amours et nos rêves. Nous aimions à la voir se mirer dans nos lacs, argenter nos rivières, inspirer nos poètes. Nous n'avons jamais vu la sorcière. O blonde Phœbé,

T'aimera le vieux pâtre
Seul, tandis qu'à ton front
D'albâtre
Ses dogues aboieront;

T'aimera le pilote
Sur son grand bâtiment
Qui flotte
Sous le clair firmament.

7. — MARS.

On a déjà pu s'apercevoir que celui-là n'a pas nos sympathies. Nous ne voulons pas nous en défendre. C'est un assez vilain dieu, bien qu'on ne puisse lui contester la beauté physique. Fils de Jupiter et de Junon, il n'a pris de ses parents que leur côté belliqueux, de son père la colère terrible, de sa mère l'humeur querelleuse. Mars, ou en grec Arès, est la personnification du ciel troublé par la tempête. Aussi son père Jupiter ou le ciel brillant n'éprouve-t-il pour lui qu'une affection médiocre. Sa patrie est la Thrace, au physique et au moral, rude pays de montagnes neigeuses et d'âpres hivers, de mœurs grossières et de goûts brutaux. Il est au plus mal avec Minerve Athéné, la déesse de l'air éthéré, aussi brave que lui, mais bien autrement intelligente et maîtresse d'elle-même. Presque toujours battu dans ses luttes avec elle, il doit ses défaites à son impétuosité bouillante qui ne sait pas se posséder. Il a pour amis un tas de tapageurs qui ne valent pas mieux que lui, Éris la dispute, Éryalus le cri féroce, et autres démons de rapt et de sang. Ce traîneur de sabre ne sait que se battre, n'aime qu'à se battre, et la guerre qui lui plait est la guerre furieuse, implacable, sans trêve ni merci. Qu'il ait été ici l'époux de Vénus, là son amant favorisé, cela n'a rien d'étonnant, mais ce n'en est pas davantage à l'honneur du beau sexe. On dirait que Mars a trahi la cause des Grecs. Je crois qu'ils étaient à son gré trop amis d'Athéné. Un jour il vint de

l'Occident un peuple qui, de longue date, lui était dévoué et qui ne lui avait jamais échauffé les oreilles avec sa philosophie et ses délicatesses d'artiste. Alors ce soudard enragé n'eut rien de plus pressé que de passer de son côté, et, en ce faisant, il n'a que trop bien consolidé son culte. On l'idolâtre encore.

8. — VÉNUS.

Voilà encore une franche coquine, du moins elle l'est devenue ; car, dans les premiers temps, elle avait encore son côté respectable ; mais, en dépit du proverbe, plus elle a vieilli, moins elle s'est faite ermite.

Il est assez difficile de préciser son origine. Sa naissance est très-diversement racontée, les uns la faisant naître spontanément de la mer ; les autres, d'une coquille bivalve, qui, en s'ouvrant, la laissa voir dans sa nudité virginale ; d'autres encore, et ce fut le mythe qui devint le plus général, des eaux remuées et fécondées par le sperme d'Uranus après la mutilation dont il fut la victime. Aux temps historiques de la Grèce, son culte était un mélange d'idées indigènes et orientales. Il y avait en quelque sorte deux Vénus, la Vénus Uranie, déesse de l'amour, mais de l'amour chaste, conjugal, capable de courage et d'énergie, et la Vénus Pandémós, qui représentait tous les genres possibles d'amour, surtout les plus dévergondés. A Élis, Vénus, Uranie, le pied posé sur une tortue, symbole de la vie paisible de famille, trônait à côté de Vénus Pandémós, assise sur un bouc lubrique. L'analogie avec les mythes indiens nous porte à la considérer comme personnifiant essentiellement la nature jeune et printanière sortant des eaux écumantes, image tout à la fois de la saison nouvelle et du monde primitif surgissant du sein des mers. On comprend aisément comment cette conception générale fut déterminée de préférence dans le sens de la reproduction et de la génération. C'était bien à peu près la même idée qui avait engendré les Astarté et les Baalthis cananéennes. Son nom grec d'Aphrodite, dont l'origine est phénicienne avec le sens de colombe, devint général, parce qu'il se prêta à la légende mythique d'après laquelle elle était née de l'écume de l'Océan. *Aphros*, en effet, veut dire écume. La conception asiatique, en s'amalgamant avec la conception grecque, exerça sur celle-ci une véritable prépondérance. Ainsi, l'île de Chypre, très-fréquentée par le commerce phénicien, est le plus souvent reconnue pour sa patrie. Paphos et Amathonte sont incontestablement d'anciennes colonies phéniciennes, et Cythère, au sud du Péloponèse, fut d'abord un comptoir phénicien. Ce fut ce mé-

lange qui transforma peu à peu la Vénus grecque, identique autrefois avec Dioné, Morphô et d'autres déesses-terre épouses de Jupiter, et tendant çà et là à se substituer à Junon, en une Astarté aussi séduisante que dangereuse, dont les embrassements étaient mortels. Son culte, étouffant toute idée morale, se résuma dans la prostitution la plus obscène. On peut assigner à l'époque des Hétaires le moment où l'honnête Vénus de la Grèce pélasgique fut presque entièrement éclipsée par l'impudique Orientale. Du reste, cette évolution du culte de la nature n'a rien d'irrationnel. La nature n'est pas morale; elle n'a de moralité que celle que l'homme lui prête, et lors même qu'elle est belle et souriante comme en Grèce, si l'on s'abandonne à elle sans réserve, si l'on veut s'identifier avec la nature physique en soi et hors de soi, on devient la proie d'une sirène meurtrière. Le culte de Vénus devait finir par l'abdication de l'homme devant la nature qui le charmait, l'enivrait et l'abrutit.

Vénus devait aisément devenir une sorte de déesse universelle, génératrice de toute vie, *naturæ prisca parens, orbis totius alma Venus*. La philosophie et la poésie didactique, en la prenant par cette signification abstraite, lui rendirent plus tard une dignité relative, mais ce sentiment resta étranger à la foule de ses adorateurs. Il n'y a pas moyen de raconter ce qui se passait dans ses fêtes publiques. Ce fut elle qui introduisit en Grèce les infâmes *hiérodoules*, ces prêtres et prêtresses de la prostitution sacrée, que l'Orient seul avait connus jusqu'alors. C'est elle en particulier qui cause et justifie, en un certain sens, les passions aveugles, indomptables, de ces malheureuses parmi lesquelles on remarque Médée, Pasiphaé, Ariane, Hélène, Phèdre, etc.. ces héroïnes de l'amour fatal qui obéissent avec désespoir

A Vénus tout entière à sa proie attachée.

Inutile d'ajouter que Vénus a beaucoup d'amants, mais ses faveurs sont dangereuses; ou bien elle les amollit, les énerve, comme ce fade don Juan grec qui a nom Pâris; ou bien ils expient leur bonheur sensuel par de tristes infirmités, comme Anchise, père d'Énée, lequel est devenu paralytique; ou bien ils meurent jeunes, comme Adonis.

La légende des amours de Vénus et d'Adonis, personnification du soleil, devint surtout populaire en Grèce, à Athènes en particulier, et servit de thème à des fêtes extrêmement recherchées. Les femmes y affluaient. Adonis, dont le nom est tout sémitique, est, selon la légende de Chypre, un beau jeune homme dont la déesse est éprise. Les deux amants coulent d'abord les jours les plus fortunés, mais un

sanglier farouche, envoyé par une déesse lunaire, l'Hiver, y met brusquement un terme en tuant le charmant chasseur. Vénus, désespérée, ne veut pas se détacher du mort. Mais Proserpine, également ravie de sa beauté, veut aussi le posséder dans son empire. Jupiter tranche le différend en partageant l'année entre les deux rivaux. Quand la moisson et la vendange arrivent, Adonis quitte Vénus, qui doit l'attendre jusqu'au printemps suivant, où il reviendra avec les premières fleurs. C'est du sang d'Adonis que sont sorties les anémones. L'idée qui fait le fond de cette légende, la douleur de la nature lorsque son bel amant, le soleil, semble l'abandonner pour réchauffer un autre monde, trouvait une force particulière dans sa ressemblance avec tant de joies brusquement changées en pleurs, tant de jeunesses frappées de morts prématurées, et, consciente ou non, cette analogie devait beaucoup contribuer à l'effet dramatique des fêtes d'Adonis, où les différentes scènes du mystère mythologique étaient représentées avec un grand luxe de symboles. C'étaient les fêtes de la passion et de la résurrection au point de vue païen.

En d'autres lieux, Vénus elle-même mourait avec l'hiver et ressuscitait avec le printemps. A Chypre, on montrait son tombeau. Elle allait trouver son bien-aimé dans les enfers. Ou bien on la disait pétrifiée, congelée, et la belle légende de Pygmalion, qui est un autre Adonis, animant avec un baiser sa statue de marbre, signifie simplement l'éveil de la nature sous les rayons du soleil du printemps.

C'est ainsi que, même dans les coins les plus suspects de la mythologie grecque, on retrouve toujours ce sens exquis du beau qui purifie en grande partie ce qu'il touche. Mais n'approfondissons pas, ou nous serions forcé de revenir au jugement énoncé plus haut, et de dire que si le génie grec a personnifié la nature dans la plus belle des déesses, il n'a pas su l'idéaliser davantage et est tombé, de concert avec elle, dans le dérèglement bestial. O honte! Aphrodite finit comme une beauté du demi-monde. Soyez donc Vénus Anadyomène pour en venir à Vénus Philomméide! Vénus Anthéia pour tomber à l'état de Vulgivaga!

9. — MERCURE.

Un singulier dieu, difficile à saisir, réunissant les caractères les plus opposés, dieu clair-obscur, tenant de l'enfer et du ciel, de la terre et de la mer, du jour et de la nuit, et dont la meilleure interprétation est celle qui en fait une personnification du crépuscule. Son nom grec, Hermès, ne nous apprend pas grand'chose sur sa nature, même quand

on le rapproche de ses racines sanscrites¹; mais sa légende grecque et son caractère moral cadrent parfaitement avec cette idée. Le principal foyer de son culte doit être cherché en Arcadie, où il était le dieu favori des pâtres, qui le considéraient comme veillant à leurs troupeaux et à leur reproduction. De là probablement les attributs de générateur qui lui sont reconnus et que ses images représentaient sous la forme la plus cynique. Il est fils de Jupiter et de Maïa, déesse-terre arcadienne que la suprématie ultérieure de Junon rabaissa au rang d'une simple nymphe des montagnes. Mais cette Maïa n'est pas, comme Cérès, la terre cultivée et fertile, c'est plutôt la terre aride et sombre des solitudes élevées, se confondant avec la nuit dans les conceptions de l'antiquité. Comme Apollon, dont il fut d'abord le rival, puis l'ami intime, il est devenu le type accompli de la beauté juvénile, de l'éphèbe grec, dont ses statues ont tous les caractères. Plus jeune que Phébus, il est comme lui prophète de Jupiter, mais surtout son messager, son héraut, et sa nature crépusculaire, qui l'identifie aisément avec la brume du soir et du matin s'abaissant vers la terre ou s'élevant vers le ciel, explique les ailes dont la fable le gratifie à la tête et aux pieds. C'est aussi pourquoi il est dieu souterrain en même temps que dieu céleste. Il sort de la terre comme il descend des cieux. C'est lui qui conduit les âmes défantes à leur séjour infernal. Par une de ces filiations d'idées dont nous avons déjà vu tant d'exemples, son apparence fuyante, ambiguë, fait de lui le dieu de la ruse, de l'adresse, du savoir-faire. Il a inventé la lyre, il indique aux voyageurs leur chemin sur terre et sur mer, il protège les opérations commerciales, et, de fil en aiguille, il est le dieu dont les voleurs invoquent le secours de préférence.

Au surplus, ce recours au fils de Maïa pouvait déjà leur être suggéré par la fable du vol des troupeaux d'Apollon ou de Hélios, qu'il commit le jour même de sa naissance. Mercure, à peine né et ne pouvant rester tranquille dans son berceau, s'en est échappé pour courir la campagne. Il a rencontré près du mont Olympe les superbes bœufs d'Apollon à la toison brillante, et les a dérobés, en ayant soin de les faire marcher à reculons pour faire perdre leurs traces. Au point du jour, Apollon cherche en vain son troupeau favori, et, parvenant, grâce à un vieux bavard qui n'a pu se taire et que Mercure change, pour le punir, en rocher à écho, à découvrir l'auteur du vol, il le traduit devant Jupiter, qui le

¹ La note que l'on trouvera plus bas, relative à Proserpine, peut également s'appliquer à l'interprétation que nous donnons ici du mythe de Mercure.

force à restituer le bien volé. Cependant Mercure, dont le caractère original et les saillies spirituelles ne déplaisent pas à Apollon, devient son ami et lui fait cadeau de la lyre qu'il a inventée en se jouant. C'est une peinture mythologique décrivant la marche des nuages du soir et de l'aurore, que le crépuscule fait disparaître à la fin du jour et qu'il semble restituer au lever du soleil, et se ressentant peut-être de la rivalité, puis de la coexistence pacifique des deux cultes, lorsque l'invasion doriennne eut amené dans le Péloponèse le dieu dorien Phébus à côté des divinités pastorales de l'Arcadie.

Le savoir-faire de Mercure se montre encore dans le mythe répandu en Argolide, et qui racontait comment Jupiter, étant devenu amoureux d'Io, la lune, la jalouse Junon avait transformé sa rivale en vache (le croissant avec ses deux cornes) et l'avait commise à la garde d'Argus, géant redoutable possédant mille yeux, dont la moitié s'ouvre, tandis que l'autre moitié dort. C'est une personnification du ciel étoilé. Mercure endormit complètement le clairvoyant gardien aux sons de sa lyre, et lui coupa la tête. La vache Io fut ainsi délivrée, et Junon dut se consoler en fixant les mille yeux d'Argus sur la queue de son oiseau favori, le paon, qui symbolise aussi le ciel étoilé. Ce mythe paraît être une description des phases de la lune, d'abord pleine, puis décroissante, et enfin disparaissant au jour avec le crépuscule, qui éteint les étoiles.

Le caducée de Mercure était primitivement une baguette magique en usage chez les bergers de l'Arcadie. Plus tard, il devint symbolique, et prit la forme sous laquelle nous le connaissons aujourd'hui. C'est un bâton autour duquel s'entrelacent deux serpents accouplés qui représentent l'union intime de deux forces contraires. Tout chez Mercure est double, la nature et le caractère. Ce n'est pas non plus une des figures les plus honorables du panthéon grec. Par quel singulier retour faut-il que ce Mercure, divinité pastorale, souvent représenté avec un bélier sur les épaules, ait été le modèle le plus ancien que les chrétiens aient choisi pour représenter le Christ! *Habent sua fata dii.*

10. — VESTA.

En revanche, nous arrivons ici à la plus honnête, à la plus pure des divinités helléniques. C'est une vraie madone. Vesta, en grec Hestia, est la déesse de l'habitation choisie pour s'y fixer, du *settlement*. C'est une déesse du feu, comme Vulcain, mais du feu tranquille et doux, du foyer proprement dit, et son culte dut marcher de pair avec les

progrès de la vie sédentaire, remplaçant peu à peu la vie nomade des peuplades émigrantes. Le génie de la famille trouva donc son incarnation dans le feu de l'âtre domestique. Il est naturel que cette divinité ait été féminine. Vesta est la sœur aînée de Jupiter et de Junon, tant il est nécessaire qu'elle préexiste à toute vie commune. On la représente assise immobile sur son trône céleste. Sous ce rapport, elle est tout l'opposé de Mercure, avec qui on la marie souvent. Parfois aussi, cette immobilité fait qu'on l'identifie avec la Terre, dont Neptune et Apollon, l'océan et le soleil, recherchent, mais en vain, les faveurs. Elle est donc la base et le centre moral de la famille. Elle préside aux fêtes domestiques, et c'est à son autel que l'étranger ou le réfugié viennent s'asseoir. Le père de famille est son prêtre. Elle donne aux femmes et aux jeunes filles le précepte et l'exemple de la vie paisible et de la chasteté. Par une gradation facile à comprendre, elle est également le centre et le lien de la tribu, puis de la cité, et enfin de l'État, et ce sont les magistrats qui célèbrent son culte public. Au Prytanée, ou palais sénatorial d'Athènes, le feu sacré brûlait continuellement comme symbole de la patrie attique. Tout ce qu'il y a de plus respectable dans la vie publique et privée de l'antiquité se rattache à la tranquille et bonne déesse, qui repose le cœur et l'esprit, quand on pense aux divinités de moralité équivoque avec lesquelles cependant elle devait vivre fraternellement, ce qui contribua grandement à affaiblir son influence.

Dans cette rapide revue des grands dieux de la Grèce antique, où nous voulons seulement fixer leur signification essentielle et leurs légendes les plus caractéristiques, il nous faut omettre bien des divinités au culte plus ou moins répandu, et qui établirent tant bien que mal dans la mythologie générale leurs rapports de parenté ou de filiation avec les dieux principaux. Il est superflu de rappeler au lecteur que ces rapports pour la plupart n'ont rien d'original et proviennent d'un travail spontané ou réfléchi de raccordement.

Ainsi, il nous faut au moins mentionner Éros, l'Amour, qui semble dans sa plus lointaine origine avoir été une personnification du soleil levant¹, qui devint ensuite une force cosmogonique, fils de la Terre, organisateur du monde, enfin le dangereux et charmant fils de Vénus. — Iris, ou l'arc-en-ciel, est une sorte de Mercure féminin, aussi éloquente, aussi légère, mais beaucoup plus pure que celui-ci. — Les

¹ Tel est du moins l'avis de M. Max Müller dans son *Essai de mythologie comparée*, Paris, 1859, p. 93. Les Grâces, selon le même savant, sont originairement les cavales qui traînent le char du soleil à l'aurore.

Muses, filles de Mémoire, les *vierges qui pensent*, d'après l'étymologie la plus probable de leur nom, nymphes des sources de Piérie et de l'Hélicon, sont devenues les chastes et charmantes compagnes d'Apollon, les inspiratrices de la Poésie et des Arts. — Thémis est la terre bienfaisante, aimée de Jupiter, soumise à des lois régulières, mère des Heures et des Saisons, par extension déesse de la justice. — Le même sentiment de sympathie pour la nature qui avait engendré les fables de Vénus et d'Adonis, de Cybèle et d'Atys, donna lieu à d'autres mythes décrivant les ravages de la canicule, et dont les étoiles ou les constellations qui sont en rapport avec cette époque de l'année furent les héroïnes. En particulier, le brillant groupe d'étoiles connu sous le nom d'Orion fut personnifié en un géant redoutable dont les coups étaient mortels. Nombre de légendes locales se rattachent à cette constellation qui préoccupa beaucoup l'antiquité. Située à l'horizon pur des nuits grecques, elle semblait poursuivre les Pléiades, nymphes éplorées qui se précipitaient dans la mer pour fuir son étreinte. Au commencement de l'été, Orion paraît un peu avant l'aurore, et devient de plus en plus visible à mesure que la saison chaude arrive. Il est accompagné de Sirius, son chien, dont l'influence caniculaire était aussi fort redoutée. L'Ourse semble s'enfuir devant le redoutable chasseur. Mais quand l'été tire à sa fin, Orion n'est plus visible que le soir, et disparaît de bonne heure. C'est qu'il a voulu rivaliser de rayonnement ou d'adresse à la chasse avec Diane elle-même, et celle-ci envoie après lui le Scorpion, qui le tue, ou bien elle l'assomme en jouant au disque, de même qu'Apollon avait par mégarde fait périr Hyacinthe. — Le mythe d'Actéon, que nous ne connaissons que sous la forme consacrée d'un indiscret chasseur puni par Diane, qu'il a surprise au bain, est aussi un mythe caniculaire. Actéon lui-même est une personification des montagnes du Pélion, que ses cinquante chiens (les cinquante jours de la canicule), atteints de la rage, ont déchirée sur le Cithéron. Les mythes expliquaient de plusieurs manières la cause de son malheur, mais sans contredit la plus poétique est celle qui nous le montre tout paré de sa beauté juvénile, épiant à la brise embaumée, par un beau soir de juin, Phœbé surprise un pied dans l'eau.

11. — NEPTUNE ET LES DIVINITÉS DES EAUX.

Nous réunissons sous ce titre unique les très-nombreuses divinités, peu distinctes entre elles, adorées surtout par les populations maritimes de la Grèce, et qui dans le système relatif de la mythologie

formèrent un monde aquatique à côté du monde céleste que gouvernait Jupiter. Ces dieux marins sont bien moins déterminés dans leur caractère que les dieux du ciel. Ils participent de la nature flottante, indécise, de l'élément qu'ils représentent. Le frottement prolongé des légendes et des divinités continentales, leur réunion facilitée par les relations de tout genre des divers États, avaient fini par introduire une sorte d'organisation sociale dans leur agglomération. Les divinités marines, au contraire, essentiellement locales, se confondent les unes avec les autres. Au fait, le marin connaît fort mal le monde. Excepté le lieu de sa naissance et de sa demeure, il ne connaît que les rivages des pays où il aborde sans y pénétrer, et porte partout avec lui le culte du saint ou du patron de son port d'origine. Cependant nous distinguons plusieurs formes pleines de sens et de poésie, répondant à la mer et aux eaux en général saisies sous leurs différents aspects.

Mentionnons d'abord les fleuves et rivières que l'antiquité regardait comme engendrés par l'Océan. Le culte des cours d'eau est universel dans le monde ancien. On considère les fleuves comme des nourriciers, des fondateurs de villes ou d'États, des premiers rois, etc. On les personnifie souvent sous forme de serpent ou de taureau, selon que leur cours sinueux ou leur pente rapide les fait ressembler à l'un ou à l'autre de ces animaux. En Grèce, les cours d'eau sont nombreux, descendent rapidement des montagnes et se jettent promptement dans la mer, dont leur source n'est jamais très-éloignée. Quelques fleuves d'une importance exceptionnelle, comme l'Achéloüs et l'Alphée, sont devenus l'objet d'un culte répandu assez loin de leurs rives. De vagues traditions, interprétées dans un sens cosmologique, ont donné naissance aux quatre grands fleuves mythologiques, l'Égyptus ou le Nil, le Phase, l'Ister et l'Éridan. Le plus souvent, toute une description charmante est impliquée dans le nom local des rivières et des ruisseaux.

Quant à l'Océan et à son épouse Thétys, c'est un vieux couple solitaire qui ne fait plus grand bruit dans le monde et vit paisiblement à l'occident lointain, où sont les sources des choses.

Un des traits généraux des divinités marines, c'est leur faculté de métamorphose indéfinie. Elles n'ont jamais de forme définitive. C'est aussi leur science profonde, la certitude de leurs oracles jointe à la difficulté de les leur arracher, leur humeur variable tantôt charmante, tantôt colérique, souvent perfide. Il est facile de reconnaître en tout cela les étroites analogies de ce caractère avec l'apparence et les phénomènes de la mer.

Neptune, en grec Poséidon ¹, nom qui exprime le dieu de la nature fluide dans son sens le plus général, est le dieu souverain de la mer, au même titre que Jupiter est celui du ciel. C'est en lui que se résument la plupart des propriétés que se partagent ensuite les autres dieux du même élément. Il habite dans un palais au fond de la mer Égée ², dont le nom provient de l'assimilation des vagues avec des chèvres bondissantes. Ses chevaux sont aussi des vagues, de dimension supérieure. Encore aujourd'hui les pêcheurs italiens appellent les grandes vagues *cavalloni*. Amphitrite ³, son épouse, personnifie la mer bruissant et s'agitant autour des côtes. C'est un dieu fort, grand, majestueux, avec des yeux vert de mer et vêtu d'un grand manteau bleu. Il a de bons moments, mais aussi de terribles fureurs. C'est son trident qui fait jaillir les sources d'eau salée ou qui creuse les précipices au fond desquels on croyait entendre le bruit de la mer. Ce trident peut être une imitation du harpon des pêcheurs, ou bien le correspondant de la foudre de Jupiter. Le cheval est son animal favori, et les jeux isthmiques célébrés en son honneur étaient surtout remarquables par leurs exercices hippiques.

Ailleurs la mer s'appelle Pontus, *la route*, comme étant le chemin principal par lequel les divers rameaux de l'arbre hellénique s'étendent ou se rejoignent.

Nérée ⁴ est un bon vieux génie de la mer, à la profonde expérience, habitant les abîmes avec ses nombreuses filles les Néréides. C'est le courant limpide offrant complaisamment son dos à la navigation. Les Néréides personnifient toutes sortes d'aspects et de phénomènes maritimes. — Au contraire, Phorkys et Kéto sont deux monstres personnifiant la mer tumultueuse et meurtrière. — L'une des personnifications les plus curieuses de la mer est Thaumas, dieu des prodiges maritimes, en particulier des phénomènes atmosphériques dont l'Océan est supposé la cause. Avec Alectra, *la brillante*, c'est lui qui engendre Iris, et aussi les Harpies, déesses des tempêtes. L'Iliade connaît une Harpie qu'elle appelle Podargée, *la fille aux pieds blancs*, qui glisse en avant des tempêtes en faisant écumer la crête des vagues qu'elle déchire en passant. Pour quiconque a bien observé la mer, cette représenta-

¹ Même racine que πότος, ποταμός, ποτίζω.

² Αἴγες, αἴγες, chèvres. Nous employons en français l'expression *il moutonne*, pour désigner l'état de la mer agitée quand les vagues se brisent déjà au large en masses d'écume blanche.

³ Ἀμφι et τρίω, τρίζω.

⁴ Racine νᾶω, couler; νᾶρος, limpide.

tion est d'une rare vigueur. — Triton est un fils d'Amphitrite, moitié homme, moitié poisson, personnifiant la mer bruyante, et jouant dans une conque marine des airs tantôt sinistres, tantôt d'une inexprimable douceur. Il se confond aisément avec Neptune. On le voit de temps à autre toucher terre, et se livrer sur les grèves à des ébats folâtres, mais il est prudent de ne pas s'y mêler. C'est un compagnon d'humeur fantasque, qui pourrait bien vous étouffer tout en cabriolant. Il y a toute une population de Tritons et de Tritones, de même caractère que leur père, satyres et panisques de la mer. C'est un des points par lesquels la mythologie grecque se rapproche le plus de celle du Nord. Observons toutefois que si ces dieux marins n'ont déjà plus la sérénité olympique, il leur manque en général le caractère romantique et rêveur de nos génies de la mer. — Pourtant il en est un, pauvre dieu de pauvres gens, patron des pêcheurs, ayant nom Glaucus et personnifiant la mer d'un vert bleu qui ondule sous mille formes capricieuses en reflétant le ciel. Les matelots de l'Archipel et de l'Adriatique l'ont aperçu maintes fois glissant à la surface des mers et chantant des airs étranges. Dans l'ancien temps il eut de nombreuses aventures avec les nymphes et les jeunes filles de la côte. C'était d'un heureux augure de le rencontrer autrefois. Mais depuis il a vieilli. Il est las de son immortalité, et ce n'est qu'un triste prophète qui se lamente et ne prédit que des malheurs. Ce joyeux paganisme grec finit toujours à la longue par devenir triste. — Protée est une forme voisine, plus distinguée, en rapport avec la légende héroïque. C'est un vieux prophète qui connaît les profondeurs de la mer, et dont le nom rappelle l'idée antique des eaux en tant que principe premier du monde. Il aime à venir s'étendre à son aise dans les grottes de la côte à l'heure de midi. Il est fantasque, bourru, prend à volonté mille formes successives pour épouvanter ceux qui veulent l'interroger. Mais, moyennant courage et persévérance, on finit par lui arracher ses secrets.

La mythologie maritime a aussi des divinités correspondantes aux Muses. Ce sont les Sirènes, chanteuses aussi perfides que séduisantes. C'est le miroir de la mer calme, si belle, si attirante, si trompeuse. Immédiatement au-dessous de cette eau azurée se trouve le banc ou le rocher sur lequel se brisera le navire dont le pilote se sera laissé décevoir par ces eaux si dangereusement attrayantes. Le marin qui prête l'oreille à leurs chansons lointaines oublie tout, patrie, femme et enfants. Elles l'attirent sur un rivage tout couvert d'ossements, et il est perdu. Cette fiction se localisa par la suite sur les côtes d'Italie et de Sicile, aux environs de Naples et de Sorrente, et particulièrement

au détroit de Messine. Dans l'origine, on se les représentait comme de beaux oiseaux bleus avec des têtes de femme. Peu à peu la forme féminine devint toujours plus complète. — Éole, *le mobile*, habite avec ses douze enfants, six vents principaux et six brises légères, son île escarpée, où la folle famille mène joyeuse vie, ne cessant de faire de la musique. — Scylla¹ est l'écueil personnifié, écumant et glapissant au pied d'une côte escarpée, perpendiculaire, n'offrant aucune ressource au naufragé. C'est un monstre à six têtes de chien qui ont chacune trois rangées de dents aiguës. Charybde est le tourbillon. Ces deux personnifications ont été également localisées au détroit de Messine. — Les Telchines² sont les forces volcaniques du fond des mers. Leur demeure sous-marine est près de l'île de Rhodes, qui est elle-même de formation volcanique. Ce sont les parallèles marins des Cyclopes de Vulcain. Ils excitent ou conjurent à leur gré les tempêtes, et produisent des tremblements de terre. — Les Cyclopes de l'Odyssée sont aussi des forces neptuniennes. Insolents, dissolus, brutaux, ne craignant ni les dieux ni les hommes, ils habitent les côtes solitaires et lointaines, où l'on ne voit que de hauts rochers contre lesquels les vagues bondissent et se brisent en lançant de grands jets d'écume. Polyphème veut dire *le mugissant*. En règle générale, toutes ces divinités subalternes sont d'anciennes divinités locales rabaisées au rang de serviteurs ou d'êtres inférieurs, par suite de la prépondérance des dieux classiques.

Une des particularités les plus intéressantes de la mythologie maritime est sa tendance prophétique à reculer toujours dans la direction de l'ouest le pays des merveilles et les derniers secrets du monde. C'est à l'occident lointain que demeure Atlas³, soutenant le ciel sur d'immenses colonnes. De là l'idée qu'il est un Titan assujéti par Jupiter à cette pénible fonction. Sa fille Calypso représente les profondeurs obscures des mers occidentales. C'est dans les mêmes parages que se trouve le jardin des Hespérides, sorte de terre de promission où croît l'arbre aux pommes d'or, où coulent les sources d'ambrosie, et où les immortels se promènent. Le soleil couchant s'y repose de sa course quotidienne. Des chants d'une suavité ravissante s'y font entendre⁴.

¹ Σκύλλειν, tirailler.

² Θελγειν, enchanter.

³ Τάειν, supporter.

⁴ Nous avons cru inutile de faire observer que dans cette mythologie maritime tout ce qui attire de loin, tout ce qui séduit l'imagination ou provoque le désir, est représenté chantant de douces mélodies.

Quand les Grecs apprirent à connaître les oranges, ils crurent qu'elles venaient de ce jardin de délices. A mesure que l'horizon s'étendit de ce côté, ils transportèrent toujours plus loin ce pays enchanté, mais ne cessèrent d'affirmer son existence. Longtemps pour eux il n'y eut guère de pays réels au delà de la Sicile. Puis les colonnes d'Hercule, le détroit de Gibraltar, furent le terme ultime de la géographie. Quand enfin elles furent dépassées, et que la mer infinie se déroula aux yeux effrayés des navigateurs, l'Atlantide ou le pays imaginaire d'Atlas vint offrir aux imaginations un thème longtemps commenté, et qui par une infinité de modulations diverses aboutit bien des siècles après à la découverte de l'Amérique. Il est peu d'événements qui aient été mieux prédits par les rêves et la poésie de l'antiquité.

12. — DIVINITÉS TERRESTRES, CYBÈLE, BACCHUS, PRIAPE, PAN,
SATYRES ET NYMPHES, ETC.

Un troisième groupe de divinités, se rapportant plus spécialement à la terre, soit à sa surface, soit à ses profondeurs, s'offre en dernier lieu à notre examen. Commençons par les divinités de la surface.

Nous connaissons Géa, personnification de la Terre mariée avec le Ciel, parfois ligüée contre lui avec ses enfants. Cette lutte de la terre, ses soulèvements, ses insurrections contre le firmament, se reflètent symboliquement dans les scènes orgiastiques dont le culte de Géa et en général celui des divinités terriennes est l'occasion fréquente. Comme dans le culte de Vénus, l'homme dans celui de la Terre aime à redevenir lui-même nature animale, livrée à son seul instinct charnel et aveugle, et comme au fond un tel état pour l'homme est contre nature, il n'entrera en communion avec la déesse que par des procédés violents et frénétiques. C'est pourquoi la mythologie grecque incline surtout de ce côté à s'identifier avec les religions de l'Asie.

Rhëa n'est évidemment qu'une autre prononciation de Géa. C'est une déesse crétoise, une déesse des montagnes, aux fortes mamelles, qui a engendré et nourri Jupiter. C'est aussi la grande mère Ida (montagne boisée, le *wald* allemand) qui alimente, arrose et fertilise le monde.

Cybèle est également la terre, en particulier les montagnes cavernueuses de la Phrygie. Son nom paraît signifier étymologiquement la montagne. Elle représente le paysage imposant et sauvage, où les bêtes féroces se promènent, et de là les animaux tels que le lion, le léopard, le tigre, qu'on lui donne ordinairement pour compagnons. Ses prêtres

sont, selon les pays, les Dactyles de l'Ida asiatique, les Curètes de Crète, les Galles ou Corybantes de Phrygie, et représentent en même temps les génies des montagnes et des bois qui font cortège à la déesse. Les Curètes dansent, les Dactyles travaillent et forgent comme les nains germaniques, les Corybantes se disloquent. C'est une déesse belle, puissante, mais sombre. Son culte tient de la fureur, et il doit y avoir un rapport de filiation entre les derviches hurleurs et sauteurs de l'Asie moderne et les Corybantes, ces danseurs fanatiques qui se procuraient l'extase en tourbillonnant et en se tordant de tous leurs membres. En fait, Cybèle est une autre Vénus, mais moins souriante. Elle a une légende toute semblable à celle de Vénus et d'Adonis, qui s'appelle cette fois Atys. Seulement Atys tombe dans le désespoir et se mutilé. C'est un symbole de la nature se faisant violence à elle-même pour se soumettre à la loi de l'hiver. Il ressuscite avec le printemps. Les fêtes d'Atys et de Cybèle avaient donc aussi leurs jours de deuil frénétique où des prêtres et des femmes échevelées parcouraient la montagne au bruit d'une affreuse musique et en poussant des cris furieux, sous prétexte de chercher l'amant perdu de la déesse; puis venaient des jours de joie non moins délirante et d'une impudicité inénarrable, lorsque la belle saison annonçait qu'il était retrouvé. Parmi les compagnons de Cybèle nous distinguons Midas, sorte de Bacchus phrygien, entouré de silènes, sources fécondantes et vivifiantes, qu'il apprivoisa en mêlant du vin à leurs eaux. Il porte comme eux de longues oreilles d'âne, symbole de l'inspiration prophétique. Lorsque le culte de Cybèle se répandit en Grèce, où l'âne ne jouissait pas de la même faveur qu'en Asie, l'esprit moqueur des Grecs inventa la fable de la lutte de Midas et d'Apollon, des oreilles d'âne que le premier en retira et dont le secret fut divulgué malgré son bonnet phrygien. Ce culte de Cybèle dut aisément se confondre avec celui de la Cérès d'Éleusis. Mais il reprit une grande importance dans les derniers siècles du paganisme sous l'influence des chants orphiques et de l'idée panthéiste dont ils étaient pénétrés.

Bacchus, en grec Dionysos, est aussi un dieu de la terre. Mais son origine est moins simple que ne le ferait croire sa signification populaire. C'est un dieu de la fécondation végétale, produisant les fruits savoureux et les aliments qui fortifient. C'est dans ce dernier sens que la vigne et le vin sont devenus son domaine principal et, pour ainsi dire, exclusif. Les légendes et les symboles qui le concernent sont enchevêtrés de manière à rendre bien difficile la détermination de sa nature essentielle. Il semble d'abord que, pour lui comme pour Vénus,

il faut distinguer un Bacchus grec primitif, beaucoup plus simple, plus rustique, moins fantastique, moins haut placé dans le panthéon que le Bacchus des derniers siècles, dont le culte et la légende sont de même ordre que ceux de Cybèle ou de Vénus asiatique, trahissant comme eux un grand mélange de traditions orientales. Sous sa forme la plus simple, il rappelle le dieu védique Soma, dont la légende ressemble à la sienne et qui personnifie comme lui la liqueur offerte aux dieux dans les sacrifices et les libations.

En Grèce, Thèbes passait pour la patrie du dieu. Sa mère, Sémélé¹, personnification du sol s'ouvrant aux influences fécondantes du printemps, a été honorée de l'amour de Jupiter, mais cédant aux perfides conseils de Junon, elle veut que son auguste amant lui apparaisse dans toute sa gloire. Le feu prend à son palais, elle meurt dans les flammes, et l'enfant qu'elle portait dans son sein, né avant terme, serait mort aussi si la Terre ne l'avait protégé contre l'ardeur de la flamme en l'entourant de lierre. Jupiter prend l'enfant et le fait entrer dans sa cuisse, d'où il sortira lorsque l'heure normale de sa naissance sera venue. La cuisse de Jupiter représente ici, par un euphémisme très-général dans le monde ancien, sa force fécondante, et nous retrouvons dans ce mythe une nouvelle description de la terre fécondée par le ciel du printemps, brûlée par le ciel de l'été et cependant donnant ses fruits sous le ciel d'automne. Le lierre conserve sa verdure et sa fraîcheur tout l'été. Il semble ici symboliser le nuage tempérant les ardeurs du soleil, et, comme la vigne, il est plante grimpante.

Le jeune Bacchus est élevé grâce aux soins de la nymphe Nysa, nom de montagne boisée, riche en sources et en frais ombrages. Il y eut bientôt une foule de Nysas, et c'est ce qui explique le mieux le nom grec du dieu, qui signifie ainsi dieu de Nysa. Du reste, il porte une foule de noms, entre autres celui de *Bacchos*, d'où est venu notre Bacchus². C'est un dieu toujours environné de nombreuse compagnie. Il parcourt la contrée entouré de satyres, de nymphes, de silènes, esprits des forêts et des montagnes qui lui font cortège et s'enivrent avec lui. On comprend que ce côté peu moral de la légende de Bacchus se soit le mieux prêté au mélange de son caractère grec avec celui des divinités analogues de la Thrace et de l'Asie. En Crète, nous rencontrons l'histoire de ses amours avec Ariane, autre personnification du sol fertile. Cette histoire varie beaucoup. Tantôt Ariane est tuée sur

¹ Mot tout à fait semblable à *Οσμύλη*, le terrain solide.

² Ce nom, qui se rapproche beaucoup du sanskrit *bhākcha*, fait de Bacchus une divinité qui nourrit et fortifie. Comp. le mot *βοάχω*.

l'ordre de Bacchus furieux de ce qu'elle a préféré à son amour celui de Thésée, tantôt c'est Thésée qui l'abandonne et Bacchus qui la console. Sous cette aventure romanesque réside l'idée si fréquente dans la mythologie asiatique du veuvage ou de la mort de la nature pendant l'hiver. Par la suite Bacchus prit avec le nom de Zagrée toute l'apparence d'une divinité orientale. Il eut sa passion et même sa mort et sa résurrection. D'après la légende thrace, il souffre en hiver. Poursuivi par Lycurgue, le chasseur de loups, qui déchire ses ménades, il doit se précipiter dans la mer. En Bœotie, c'est Penthée, l'homme de la tristesse, qui remplace Lycurgue. Cette conception devint toujours plus populaire à mesure que le goût des fêtes, à la fois licencieuses et fanatiques, se répandit en Grèce, dans les basses classes surtout. Les fêtes de Bacchus ne le cédèrent en rien aux scènes les plus dévergondées de celles de Vénus, et nous n'aurions que du mal à en dire, si elles n'avaient pas été le berceau du théâtre grec. L'orgie, dans son horreur la plus grandiose, fut littéralement érigée en cérémonie sacrée. En particulier, l'idée d'un Bacchus déchiré par les Titans ou les bêtes féroces donna lieu aux actes les plus frénétiques. Les femmes devenues ménades et bacchantes déchiraient elles-mêmes le taureau sacrifié au dieu de la nature effervescente et furieuse. Lors de la décadence du paganisme, ce fut ce Bacchus au sort tragique dont s'emparèrent de préférence les mystères orphiques pour symboliser leurs idées gnostiques sur la lutte des deux principes opposés dans la nature et dans l'homme.

C'est une idée grecque, en revanche, que celle des conquêtes et des triomphes de Bacchus. Leur liste s'augmenta de celle de tous les pays que l'on apprenait à connaître. Dans Euripide il a conquis la Grèce et l'Asie jusqu'en Phrygie. A partir d'Alexandre on y ajouta les Indes. On le représentait sous la forme d'un beau jeune homme aux traits efféminés, et cependant vigoureux, avec une expression singulière de joie sombre. Ce beau garçon, aux allures si molles et nonchalantes, vous étranglerait sans sourciller, pour peu que l'humeur lui en vînt; et rien absolument ne peut garantir qu'elle ne lui viendra pas. Son culte est celui qui exprime le plus énergiquement l'hylozoïsme qui fait le fond du polythéisme antique, et comme les religions qui s'en vont essayent toujours de prolonger leur existence en exagérant leur principe et en le poussant à ses conséquences dernières, il n'est pas étonnant que, joint aux cultes analogues d'Isis, de Cybèle et d'Aphrodite, il ait prédominé dans les derniers siècles du paganisme.

Dans son cortège habituel, on distingue certaines divinités locales

qui s'y sont jointes par suite d'une attraction facile à comprendre. Par exemple Priape, dieu de la végétation et de la génération animale, qu'il représente sous leur symbole le plus bestial. C'est un Éros de paysans et de bouviers qui contraste avec la nature beaucoup plus raffinée de l'Éros ou de l'Amour classique. — Nous remarquons aussi Pan, son cousin germain, un très-simple dieu des bergeries d'Arcadie, à qui son nom a valu d'être érigé en grand Tout panthéistique par les philosophes et les mythologues des temps plus modernes, mais qui n'était originairement qu'un dieu pasteur, un Apollon de village, fils des montagnes d'Arcadie¹. Son père, Hermès, l'a eu de la fille de Dryops, l'homme des bois. D'autres disent qu'il est né du Ciel et de la Terre et serait ainsi le frère de Mercure. Il est venu au monde avec des jambes de bouc, une humeur joyeuse, des mœurs plus que légères, et un grand talent sur la flûte qui porte son nom. C'est un génie de la montagne qui répand des terreurs inexplicables pour ceux qui ne savent pas qu'il aime les solitudes et se plaît parfois à y produire des sons ou des apparitions étranges. En somme, un petit dieu à qui l'on a fait beaucoup trop d'honneur.

L'Égipan est encore Pan avec la désignation de sa nature de bouc. Les satyres et les panisques, ses camarades, sont des esprits des bois et des montagnes, rustres mal dégrossis, à peine sortis de l'animalité, êtres inutiles, sautillant, furetant partout, lascifs et lâches. Leurs confrères les tityres sont des boucs à face humaine, ainsi que l'indique leur nom. Ils aiment à faire des malices aux hommes, à poursuivre les jeunes filles et les nymphes. Celles-ci ressemblent beaucoup à nos dames blanches, moins mélancoliques toutefois, plus court vêtues, plus facilement portées à mal. Ce sont les filles des bois et des sources. Elles enlèvent parfois les jeunes gens qui leur plaisent (morts prématurées). Les Naïades sont les nymphes des eaux, les Dryades celles des forêts, les Oréiades celles des montagnes. Les Danaïdes, transférées plus tard aux enfers, étaient originairement les naïades ou les sources de l'Argolide. Toutes ces divinités d'ordre inférieur constituent le sous-sol local de la religion grecque. Toujours vénérées ou redoutées des populations rustiques, elles ne servent plus, dans la mythologie générale, qu'à faire cortège aux divinités parvenues à la catholicité grecque.

¹ Son nom vient de *πάων*, *ὁ Πάων*, le berger, rappelant la racine sanscrite *pā*, qui se retrouve dans *ποιμήν*, *pastor*, *pâtre*, *pâtis*, etc.

13. — CÉRÈS, PROSERPINE, PLUTON.

L'étroite relation qui joint Cérès aux deux grandes divinités souterraines fait que nous la réunissons à celles-ci, bien qu'elle dût être plutôt rangée parmi les déesses du sol visible. Nous nous retrouvons ici sur un terrain beaucoup plus grec que celui où nous nous étions aventuré à la suite de Bacchus et de Cybèle. Cérès, dont le nom grec Déméter signifie la terre nourricière, personnifie surtout la terre cultivée. Elle est une de ces anciennes épouses légitimes de Jupiter parmi lesquelles Junon demeura seule en possession de ses droits, et, chose remarquable, on ne voit pas que les rapports des deux déesses en aient été plus mauvais. Elle a eu du ciel personnifié sa fille Proserpine, la végétation fleurie, en grec Perséphone. Son nom, d'une étymologie douteuse, semble signifier *celle qui nourrit les colombes*, et se prêta à des modifications très-nombreuses. Peut-être le plus simple serait-il d'y voir une désignation générale de jeune fille, de même que le mot *filie* en grec suppose le mot sanscrit signifiant proprement *celle qui traite*, sous-entendu : les vaches. Son innocence et sa beauté séduisent le sombre Pluton, qui l'enlève un jour qu'elle cueillait des fleurs avec ses compagnes. Cérès désolée parcourt le monde entier à la recherche de sa fille disparue. Sa longue recherche a été un thème fort exploité par la mythologie et la poésie. Dans les fêtes célébrées en son honneur, on la représentait dans ce moment de douleur maternelle, d'angoisse déchirante, comme une véritable *mater dolorosa*. Elle finit par connaître l'auteur du rapt, le lieu où sa fille est retenue et va se plaindre à Jupiter, qui concilie le différend en accordant neuf mois à la mère et trois à l'époux.

Le sens de cet ingénieux récit n'a pas besoin d'explication¹. A

¹ C'est ici un de ces cas qui montrent, ce me semble, que, si rien n'est plus légitime que de poursuivre l'origine des dieux grecs jusqu'à la source primitive, dont les Védas sont les monuments les plus rapprochés, il ne faut pas trop se hâter d'identifier la notion obtenue par cette voie avec celle que suppose la mythologie hellénique. Il est souvent possible que le même nom représente deux choses fort différentes. Ainsi, la comparaison avec la mythologie védique nous conduirait à voir dans Proserpine la pluie renfermée dans le nuage. Pourtant, elle est bien évidemment en Grèce la végétation revenant au printemps et disparaissant en hiver. « Quand le sol s'émaille, dit Cérès à sa fille dans » l'hymne homérique, quand il se pare des mille fleurs odorantes du printemps, tu reviens » du ténébreux abîme, au grand étonnement des dieux et des hommes. » Voyez ce bel hymne traduit p. 109 de l'ouvrage récent de M. de Marcellus, *les Grecs anciens et les Grecs modernes*.

Athènes, aux fêtes de Cérès, qui se célébraient au printemps, on pensait que non-seulement Proserpine quittait le ténébreux empire pour rejoindre sa mère à la clarté du soleil, mais encore que les âmes des morts s'élevaient des profondeurs de l'Hadès vers la surface du sol et marquaient leur proximité par la vie qu'elles communiquaient aux plantes printanières : poétique et touchante idée qui donnait lieu à un *jour des morts*. Bien que mélangé plus tard d'idées dérivées des mythes et des orgies bachiques, le culte de Cérès resta dans sa donnée essentielle l'un des plus élevés de la religion grecque. Les mystères d'Éleusis sont remarquables par l'enseignement moral qu'ils donnaient aux initiés. Ils se servaient principalement du parallélisme existant entre la destinée humaine et la vie de la nature symbolisée dans le mythe de Cérès et de Proserpine.

C'est en Sicile que, selon l'opinion la plus générale, le rapt avait eu lieu. Mais dans l'antiquité beaucoup de localités prétendaient en avoir été le théâtre. Il suffisait pour cela que près d'un sanctuaire de Cérès il se trouvât quelque belle et fraîche prairie, et à peu de distance un abîme, un précipice paraissant atteindre aux entrailles de la terre.

Quant à Pluton, c'est le Jupiter souterrain, comme son auguste frère est le Jupiter céleste. C'est l'Hadès lui-même, la personnification sous forme masculine de l'immense caveau que l'on croyait exister au-dessous du sol visible, et qui rappelle le féminin védique *Aditi*, lequel désigne aussi l'intérieur de la terre comme réceptacle des âmes trépassées. L'esprit grec n'envisageait qu'avec une médiocre sympathie les perspectives d'outre-tombe. Pluton n'est ni gracieux ni beau; souvent même sa laideur et son air rébarbatif s'étendent à Proserpine, malgré la virginale beauté que la légende lui attribue. Pourtant on le regardait avec des yeux moins consternés quand on pensait qu'il était un dieu fécondant, enrichissant le laboureur et distributeur des trésors souterrains. C'est de là que lui vient son nom de Pluton, *celui qui enrichit*.

Ce serait aller bien au delà des limites que nous devons nous tracer que de tenter l'explication de tous les êtres qui composaient la cour et le monde des enfers. D'ailleurs il s'en faut qu'on ait encore démiélé l'histoire des idées de l'antiquité sur l'état des âmes défunctes et la rémunération qui pouvait les attendre dans une autre vie. C'est un des points où les légendes se contredisent le plus, et nous courons toujours le risque de prendre pour une croyance généralement admise un mythe local auquel la poésie des temps ultérieurs et la fermeté de nos idées chrétiennes en matière d'immortalité personnelle ont donné une

valeur qu'il n'avait pas à l'origine. Ainsi, nombre de descriptions du séjour infernal ne nous parlent que d'un lieu monotone, sombre et triste. Proserpine a des bosquets, mais on n'y voit que des arbres sans fleurs et sans fruits. Les âmes y errent mélancoliquement dans une grande plaine silencieuse, toute plantée d'asphodèles, cette plante sauvage, épineuse, aux fleurs pâles, qui couvre en Grèce les terrains incultes. Tandis que la plupart des légendes placent sous terre le séjour des morts, d'autres le relèguent à l'ouest : idée qui, jointe à celle du jardin des Hespérides, a pu contribuer à former la notion de l'Élysée, séjour des bienheureux opposé au Tartare, lieu de punition. Mais ce qui prouve combien il faut se garder de trop systématiser cette partie de la mythologie grecque, c'est, comme le montre M. Preller, que les fameux supplices du Tartare, que tout le monde connaît, ceux d'Ixion, de Tantale, de Sisyphe, etc., sont des légendes locales qui, dans leur sens originel, n'avaient rien à faire avec l'autre monde. On aurait pu tout aussi bien y reléguer Prométhée ou Atlas, si le lieu de leur supplice n'avait pas été déterminé par leur légende. Ce sont ordinairement des phénomènes naturels, dans la représentation mythique desquels une idée de rétribution morale se reflète et qui deviennent des exemples de la justice infernale. Ixion paraît avoir représenté primitivement la roue du soleil tournant toujours sur elle-même. Tantale semble provenir d'une catastrophe qui engloutit tout à coup un florissant royaume de l'Asie Mineure. Sisyphe est la reproduction souterraine d'un mythe corinthien qui originairement allégorisait le travail constant, aussi pénible qu'inutile, du flot montant et descendant sur la côte.

Cependant, si la notion d'une existence personnelle bien distincte après la mort est relativement moderne, elle remonte très-haut, pourrait-on dire, par son germe. Nul ne pourrait dire quand elle commence, et ses prémisses sont cachées dans la nuit des temps. Pluton et Proserpine ont eu de très-bonne heure parmi leurs attributs ceux de juges et de vengeurs; puis ces attributs s'individualisent à leur tour, et d'anciens législateurs ou rois mythiques, renommés par leur justice, en deviennent la personnification, tels que Minos, Rhadamante, Éaque, Triptolème, etc. Car ni leur nom ni leur nombre ne fut fixé partout de même. Une fois la croyance à la rétribution d'outre-tombe devenue populaire, les poètes, les mythologues, les mystères travaillèrent à l'envi sur ce thème fécond, et il en résulta l'enfer mythologique tel qu'il nous est parvenu. Les phénomènes de la mort sont aussi personnifiés pour peupler le royaume infernal. Cerbère, le chien hideux qui

dévore la chair ¹, amical à ceux qui entrent, impitoyable à ceux qui veulent sortir, est un chien de berger grec. Cette espèce de chien est aujourd'hui encore dans la Grèce moderne singulièrement hargneuse et sauvage. Les Furies ou Érinnyes, déesses de la malédiction, sont aussi de très-anciennes habitantes du monde souterrain, bien que personnifiant originairement la nuée qui s'avance rapide et sombre. Comme Pluton, leur supérieur, elles sont à la fois redoutées, abhorrées, et pourtant adorées çà et là comme déesses de la végétation. Leur fonction de vengeresses de l'ordre moral, dérivée, comme d'habitude, de leur première nature physique, a été consacrée par les plus belles productions de la poésie antique. Une foule d'autres monstres, analogues à nos démons du moyen âge, habitent le ténébreux séjour : par exemple Eurynome, affreux génie de la même couleur que les mouches qui s'attachent à la viande, qui dévore la chair des cadavres; Até, personnification du remords, faisant délirer les criminels qu'elle poursuit; les Kères livides, voisines des Walkyries scandinaves, se disputant les corps morts en faisant grincer leurs dents aiguës et suçant avec délices le sang de leurs victimes. On voit par là que le monde infernal fut, dans la mythologie, celui qui se prêta le plus aux combinaisons et aux fictions arbitraires et celui qui donnerait un moment d'apparence aux opinions qui voudraient voir dans cette merveilleuse création spontanée de l'esprit humain les traces d'une élaboration philosophique et réfléchie. Quant aux joies de l'Élysée, tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'après un certain temps de délassement et de curiosité satisfaite, les âmes à qui elles étaient destinées devaient à la longue s'y ennuyer mortellement. La mythologie grecque ne s'éleva jamais à l'idée d'une immortalité remplie par le progrès infini. Il fallait, pour en arriver là, que la pensée religieuse s'élevât d'abord à la notion d'un être absolu, dont l'amour infini attire éternellement l'être rationnel vers sa perfection idéale. Mais dans tout le panthéon païen aucun Dieu ne pouvait prétendre à cela.

14. — LE DESTIN.

Le ciel, la terre et l'enfer étaient donc remplis d'une multitude d'êtres divins avec lesquels l'homme avait affaire tous les jours de sa vie. Mais la nature humaine se fût menti à elle-même au bout d'un certain temps de réflexion, lorsque le caractère relatif de chaque divi-

¹ De κρέας, chair, et βέρω, βόρω, βρώσχω, dévorer, broyer.

nité, même des plus augustes, fut reconnu et senti, si elle n'avait pas au moins pressenti une puissance unique, mystérieuse, indéfinissable, mais supérieure à tout et faisant plier sous sa loi les dieux eux-mêmes. C'est ce qui donne quelque chose de profondément sacré à cette notion de la fatalité qui tient une si grande place dans la religion et la morale antiques, et c'est là, bien plutôt que dans les attributs les plus sublimes des dieux particuliers, qu'il est permis de chercher une tendance plus ou moins inconsciente vers le monothéisme dans les conceptions religieuses de l'ancienne Grèce.

Les poètes nous parlent d'un pouvoir absolu qu'ils appellent tantôt *la Mère*, c'est-à-dire *la partageuse*, tantôt Aisa, *la parole*, personnification de l'arrêt rendu par la destinée. C'est le *Fatum* latin. Jupiter lui-même ne saurait violer ses décrets. Du reste, un grand vague est répandu sur cette notion obscure d'une loi supérieure à ce qui paraissait à la multitude le *nec plus ultra* de l'être. La mythologie populaire travailla cependant sur l'idée abstraite de la Mère pour en déduire une sorte de trinité féminine que nous connaissons sous le nom de Parques. Leur occupation de fileuses exprime admirablement le tissu des événements qui composent la destinée. Nous retrouvons leurs parallèles dans les trois Nornes de l'Edda. La première regarde le passé, la seconde le présent, la troisième l'avenir. La vie humaine est l'objet spécial de leur attention. Clotho, la première, file, Lachésis enroule le fil, Atropos le coupe quand l'heure inévitable est venue.

Avant d'avoir envisagé la légende héroïque qui tient une si grande place dans cette mythologie, il serait prématuré d'émettre un jugement définitif sur l'ensemble de la religion des Grecs. Seulement, comme il est évident que les demi-dieux ne nous donneront pas plus que les dieux, nous pouvons dès à présent affirmer que, malgré son caractère général de sérénité et de contentement, entremêlé çà et là de quelques notes plaintives et mélancoliques, mais reparaissant toujours, cette religion finit par en faire pressentir une autre. Elle expire aux pieds du dieu inconnu. Solennelle sera l'heure où, pour la première fois, il sera annoncé en pleine Athènes au milieu des divinités souriantes, impudiques ou charmantes, qui remplissent la ville païenne par excellence. Il faut que cette pâle figure du Destin qui couronne, enveloppée de ténèbres, tout l'édifice mythologique, il faut qu'elle se précise. Il faut que cette nébuleuse se résolve. Et elle sera résolue le jour où l'homme, devenu tout à fait indépendant de la nature physique

par son développement intérieur, verra dans les cieux le Père infini dont le saint esprit pénètre le monde et son âme, de sorte que, sans renier la nature, tout en savourant ses ineffables beautés, il adorera plus et mieux qu'elle. Alors c'en sera fait de la jeunesse et de la beauté des dieux de l'Olympe. Jupiter sera décrépité, ses foudres impuissantes. Vénus sera une vieille coquette ridée, Bacchus un vilain ivrogne. Pluton sera si laid qu'il effrayera longtemps encore sous un nom d'emprunt, et le dernier usage que fera Proserpine de ses charmes jadis si vantés sera de troubler le sommeil de quelque ermite visionnaire. Mais à la longue on se moquera d'eux comme des autres.

Mais il s'en faudra que la nature elle-même perde à la déchéance de ses divinités. Ramenée à sa condition réelle, elle n'en sera que plus belle, parce qu'elle ne sera plus immorale, et les cieux, la terre et les mers, et tout ce qui y est, chanteront le cantique éternellement jeune en l'honneur de Celui qui a été, qui est et qui sera.

ALBERT RÉVILLE.

LA PRINCESSE¹.

X.

UNE CONVERSATION BIEN AVANT DANS LA NUIT

La nuit qui suivit cette soirée si féconde en émotions ne devait pas se passer sans donner lieu à un autre événement bien plus significatif encore pour Gitel. Contrairement, en effet, à toutes ses habitudes, Rebb Feivel s'éveilla au milieu de la nuit. Car, comme le disait Gitel elle-même, il ne lui était arrivé qu'une fois, depuis trente ans qu'ils étaient mariés, d'interrompre ainsi exceptionnellement son sommeil, à peu près *comme un sac de pommes de terre qui, après avoir été longtemps fermé et ficelé, viendrait à s'ouvrir tout à coup*. Cette exception eut lieu à l'époque où il fit sa *grande* maladie.

« Gitel! s'écria-t-il d'abord tout bas, puis de plus en plus haut, Gitel! es-tu là, et peut-on te dire quelques mots?

— Dieu du ciel! serais-tu malade, » répondit la paysanne assoupie, et elle se dressa sur son séant. Il n'y avait qu'un seul instant qu'elle venait de s'endormir d'un léger sommeil, après être restée longtemps en proie à son chagrin et à ses soucis.

« Moi? je ne suis pas malade, répliqua le paysan d'une voix claire; c'est notre Iosef qui est malade, et c'est là ce qui me tourmente.

— T'a-t-il dit aussi qu'il voulait de nouveau s'enrôler? »

Cette révélation ne parut pas le moins du monde étonner le paysan. Puis, après un assez long silence, il partit soudain d'un bruyant éclat de rire.

« Ah! il veut de nouveau s'enrôler! fit Feivel dans l'intervalle; eh bien, tu verras, il finira par oublier son sergent.

¹ Voir les livraisons du 30 juin et du 15 juillet 1861.

— Tu ne le forceras pas, j'espère, observa sèchement Gitel; il n'est plus assez petit garçon pour cela.

— S'il ne veut pas être heureux volontairement, répondit gaiement Feivel, on l'y forcera.

— Explique-toi plus clairement, Feivel, dit Gitel.

— Je lui ai destiné une princesse pour femme, répliqua Feivel dont la voix chuchotait.

— Tu as sans doute fait un rêve, Feivel, dit la paysanne, et maintenant que tu es réveillé, tu crois rêver encore. Tu ne sais pas ce que tu dis.

— Quand je parle d'une princesse, reprit Feivel, j'ai en vue la petite princesse que nous avons chez nous. »

La paysanne ne poussa pas le moindre cri de surprise à cette singulière révélation sortie de la bouche de son mari; mais elle se borna à prendre une allumette, et elle alluma la bougie.

« Il faut que je te voie à la lumière, Feivel, » dit-elle, et elle souleva la bougie pour en éclairer la figure du paysan.

Et elle aperçut la bonne tête de Feivel, lequel, coiffé d'un bonnet de nuit gigantesque, riait en regardant sa femme.

« Je parle sérieusement, Gitel, très-sérieusement, dit-il d'un ton gai; est-ce que par hasard la petite princesse ne serait pas assez bonne pour notre fils ?

— Tu t'appelles Feivel le paysan, s'écria Gitel; mais on devrait t'appeler Feivel le fou; dors-tu ou bien veilles-tu ou bien te moques-tu de moi ?

— Tu peux éteindre la lumière, dit le paysan en s'étirant, je vois dans l'obscurité et je sais ce que je sais.

— Et que sais-tu ? demanda Gitel avec impatience.

— Que la petite princesse serait une femme parfaite pour notre Iosef, dit Feivel.

— Dis-moi donc, Feivel, reprit la paysanne après une longue pause qui lui avait permis de réunir toutes ses pensées, dis-moi donc quelle mouche t'a piqué ? Sais-tu seulement ce que tu dis ? Sans parler de l'aversion profonde que Iosef a pour elle, oublies-tu qui elle est et qui il est ? oublies-tu que nous, nous sommes de simples paysans, et qu'elle, elle est la fille d'Hannelé Ehrenfeld ?

— Mais la princesse qui figure dans l'histoire de ma grand'mère se trouva, elle aussi, très-heureuse, à la fin, d'épouser un paysan. Il est vrai que ce paysan était lui-même un prince, continua Feivel sans se laisser troubler en rien par les apostrophes et les exclamations

de Gitel; mais notre Iosef n'est-il pas, lui aussi, un prince? c'est notre prince à nous.

— Ce n'est pas donc pas assez que tu sois fou, il faut encore que tu plaisantes! fit la paysanne.

— Écoute-moi, Gitel, dit tout à coup le vieux paysan d'un ton auquel elle n'était pas habituée, car ce ton était sérieux, presque suppliant; crois-tu donc que je me permettrais de plaisanter sur des choses aussi graves, ou que je voudrais me moquer de toi? Je sais bien qu'une femme d'esprit comprend tout, la plaisanterie aussi bien que les choses sérieuses; mais une fois qu'il s'agit de pourvoir au bonheur de leurs enfants, toutes les femmes se ressemblent; je veux dire que toutes alors perdent la tête. »

Au plus grand étonnement de la paysanne, le paysan continua à parler sur le même ton. Son discours était un long panégyrique de la petite princesse. Il n'aurait jamais cru, non jamais, quand même le premier rabbin du monde le lui eût assuré, qu'une jeune fille aussi délicate et aussi gâtée pourrait jamais devenir ce qu'était devenue Rosalie. Il fallait voir avec quel goût elle s'acquittait de toute chose. En buvant, elle ne laissait jamais tomber une goutte à côté d'elle; en mangeant, elle ne tachait jamais la nappe; et ce n'est pas elle qui tremperait ses doigts dans la sauce. Elle faisait tout avec tact et adresse. Il l'avait plus d'une fois contemplée en silence, sans avoir jamais surpris rien de choquant chez elle. Il sentait son âme s'épanouir rien qu'en apercevant son joli visage. Cette idée seule que cette enfant pourrait quitter la maison, sans qu'elle lui fût plus rien dans l'avenir, cette idée seule lui faisait saigner le cœur. Il s'était donc demandé une bonne fois s'il n'y aurait pas moyen de retenir Rosalie au village pour toute la vie. Cette enfant, après tout, était d'un âge qui autorisait de semblables réflexions; elle était faite pour Iosef; on ne pouvait pas rêver d'union mieux assortie. Bref, il fallait que la petite princesse restât dans la maison; advienne que pourra.

Ces dernières paroles surtout, le paysan les prononça avec une résolution si formelle, que Gitel, au premier moment, en fut tout intimidée. Et quel est d'ailleurs le cœur de mère qui ne se laisserait pas entraîner par un pareil discours, dût ce discours aboutir à un rêve?

« Mais dis-moi donc, Feivel, observa-t-elle après une pause, sérieusement, crois-tu qu'Hannelé Ehrenfeld voudra donner sa fille à de simples paysans? Elle aura une dot immense.

— Oh! les femmes! les femmes! s'écria le paysan d'un ton presque colère et qui montrait à quelle singulière excitation tout son être était

en proie; elles ne peuvent pas se fourrer cette idée dans la tête, à savoir que, de nos jours, un paysan est quatre fois plus estimé que tous ces boutiquiers assis, là-bas, sous les arcades et qui se volent réciproquement leurs clients. Sais-tu que moi, Feivel le paysan, je ne changerais avec aucune Hannelé Ehrenfeld du monde? Avec ma maison et mes champs, sur lesquels je ne dois plus un rouge liard, je vaudrais plus que tous les habitants du Ghetto, quelle que puisse être leur fortune. Leurs débiteurs, à eux, sont disséminés dans le monde entier, absolument comme les pois qu'on viendrait à répandre en tous les sens en ouvrant le sac qui les contient. Mais moi, je tiens tous mes débiteurs sous la main. Mes débiteurs, à moi, ce sont mes terres, mes prés, mes vaches et mes bœufs, et pour m'en faire payer exactement, au jour de l'échéance, je n'ai pas besoin d'avocats; mes mains seules y suffisent. Je n'ai pour créancier que Dieu le Tout-Puissant; il me prête tantôt plus, tantôt moins, mais toujours assez cependant pour que je puisse en vivre et en faire vivre ma famille. Laisse-les tous se moquer de toi à leur aise, le jour où, une fois par an et pour célébrer l'anniversaire d'un de tes parents à la synagogue, tu t'en vas à la ville avec un bonnet à l'ancienne mode; laisse-les rire et railler; tu n'en es pas moins Gitel la paysanne pour cela, et la femme de Feivel le paysan, ce qui équivaut, selon moi, à ceci : « Vous ne savez pas? Gitel la comtesse est ici. » D'où vient, en effet, qu'on parle d'un comte avec tant de respect? C'est parce qu'on se dit : « Il a tant et tant de revenus; il possède prés et champs, vaches et brebis, faisans et lièvres, et ses ancêtres ont possédé les mêmes biens. » Tiens, Gitel, il me semble que c'est là mon histoire en petit. Mon père, mon grand-père et peut-être aussi leurs aïeux étaient des paysans, et tous ont habité cette maison. Pourquoi, je te prie, y sont-ils restés? pourquoi n'ont-ils pas été s'asseoir dans une boutique pour y servir des clients? parce que c'eût été contre leur honneur. Et cependant ils n'étaient que les fermiers de cette maison et de ces champs. Et moi qui possède tout cela en toute propriété, et qui m'appelle à bon droit Feivel le paysan, je devrais m'inquiéter de savoir si Hannelé Ehrenfeld consentira, oui ou non, à donner sa fille à mon fils! Si la petite princesse ne me plaisait pas d'une manière aussi extraordinaire, crois-tu donc que j'en ouvrirais seulement la bouche pour causer de la chose avec Hannelé? J'aimerais mieux me faire couper la main. Mais les choses étant comme elles sont, je crois que ce mariage serait, pour Hannelé comme pour nous, un honneur en même temps qu'une bonne fortune. Donc, ma chère Gitel, laissons aller les choses leur train, et à la grâce de Dieu!

Tu connais maintenant mes projets, et fais-moi, je t'en supplie, le plaisir de ne pas m'en détourner. J'ai mûrement réfléchi à tout cela, et l'idée d'avoir la petite princesse pour bru me sourit énormément. »

Ce long discours fit une telle impression sur l'imagination de la paysanne, qu'elle resta pendant un assez long temps comme muette et uniquement occupée à raisonner ses propres sentiments. Toutes ses pensées étaient en émoi et se croisaient en tous sens. Gitel, d'ordinaire prompte à la réplique, ne pouvait trouver, en ce moment, un seul argument victorieux à opposer à la harangue de son mari. D'un côté, elle était soutenue par le sentiment de fierté que Feivel venait de faire naître en elle au sujet de leur position sociale; d'un autre côté, l'espoir que Feivel pourrait mener peut-être ses projets à bonne fin lui causa un plaisir infini.

« Ce serait vraiment trop beau, oui, trop beau, dit-elle toute joyeuse, si je pouvais garder Rosalie avec moi, et si Iosef renonçait à se faire soldat.

— Il se fera soldat tout comme je songe, moi, à mon âge, à me faire sergent, observa Rebb Feivel.

— C'est que tu ne le connais pas; il a une tête à lui, se hâta de répondre la paysanne; et sais-tu d'ailleurs si leur désir à tous les deux est de s'appartenir? Peut-être ne se plaisent-ils pas!

— Me crois-tu donc aveugle, et penses-tu que je ne me sois pas aperçu de ce qui se passe de côté et d'autre? Je parierais ma tête que notre jeune homme nourrit envers la petite princesse de tout autres sentiments que tu ne crois. Tu ne les as jamais vus ensemble dans les champs; tu n'as pas pu les observer au moment où ils se parlaient. Mais moi, je les ai vus, et je n'ai rien perdu de tout ce que je voyais. Je te le répète, Gitel, il y aura moyen de leur faire entendre raison à tous deux. »

En prononçant ces mots, le paysan avait repris son attitude habituelle. Gitel avait beau le prier de lui raconter ce qu'il avait vu, il persista à répondre qu'il n'avait pas le droit de rien révéler à ce sujet. Au fond, c'était le sommeil qui l'empêchait d'en dire davantage.

« Bonne nuit, Gitel, dit-il tout à coup, et il éteignit la lumière. M'est avis que tu as vu clair assez longtemps comme ça; il faut se reposer pour demain. »

Lorsque quelques minutes après Gitel lui adressa une nouvelle question, la question resta sans réponse. Il dormait déjà.

Quant à Gitel, elle ne se rendormit plus. Il serait vraiment difficile de décrire ce qui se passait en ce moment dans son âme. Cette per-

spective que la conversation de son mari venait de lui faire entrevoir d'une manière si imprévue pour elle, s'évanouissait maintenant devant l'impossibilité d'un pareil succès. En cette circonstance Hannelé Ehrenfeld lui apparaissait comme la mère d'une véritable princesse, tandis qu'elle ne voyait en elle-même qu'une pauvre paysanne, sans éducation et abandonnée de tout le monde.

XI.

SUR LA PLANCHE DU MOULIN.

Le dimanche qui succéda à ce samedi si agité s'écoula calme et tranquille, sans que le moindre trouble vint à se produire dans la maison entre ces quatre personnes qui se trouvaient comme sous les coups d'un sort. Le vieux paysan continuait son train de vie absolument comme si aucun secret n'existait entre lui et sa femme, et comme si rien ne s'était passé. Seulement, dans l'après-midi du même jour, quand Rosalie se trouvait de nouveau debout au milieu de son monde emplumé, il traversa la cour et se plaça à côté d'elle. Il n'était pas précisément venu là dans le seul but de voir si les poules goûtaient avec plaisir les grains de blé que leur jetait Rosalie. Il ne cherchait qu'un prétexte pour parler à la jeune fille le plus souvent possible, cela était devenu un besoin pour le paysan.

Après avoir regardé longtemps manger les volatiles, il dit soudain en désignant du doigt une poule blanche qui semblait se plaire particulièrement dans le voisinage de Rosalie :

« Ah ça, Rosalie, tu vas perdre sous peu cette poule blanche.

— Comment cela ?

— Mardi prochain, le petit Rebb Wolf, le sacrificateur¹, viendra à la ferme; il s'emparera de la poule blanche et la

— Je ne le permettrai pas, Rebb Feivel, répondit-elle avec vivacité.

— Pourquoi ?

— Cette poule est ma poule favorite, et c'est moi qui l'ai élevée.

— Petite folle, répondit le paysan en riant, crois-tu donc que je souffrirais qu'on t'enlève n'importe quel objet qui peut t'être cher ? Je ne m'oppose pas, quant à moi, à ce que la poule blanche vive cent ans, comme mon arrière-grand-mère, qui est morte âgée de cent dix ans. »

¹ Dans le rite juif, c'est le *hasen* (sacrificateur) qui tue les volailles comme les quadrupèdes, en leur coupant, selon le rite, les vaisseaux et la trachée-artère.

(Note du traducteur.)

En ce même jour, Gitel en agit d'une tout autre façon avec Rosalie. Elle l'évitait de son mieux, et elle, la femme à la conscience si pure, baissait les yeux chaque fois qu'elle se rencontrait avec la jeune fille.

Une pensée singulière s'était fait jour en elle, à travers tous les tourments et toutes les émotions de cette nuit, et cette pensée vint l'assaillir de grand matin. « Le jour où Hannelé Ehrenfeld, se dit-elle, aura connaissance de tout cela, comment l'aborderai-je ? n'aurai-je pas l'air d'une voleuse à ses yeux ? Hannelé me confie sa fille sans penser à mal, et quand vient le moment de la lui rendre, je veux la garder par la seule raison qu'elle me plaît. Qu'aurai-je à lui répondre lorsqu'elle me dira que j'ai eu une arrière-pensée en me chargeant de sa fille, que je ne l'ai accueillie chez moi que parce que j'ai un fils en âge de se marier, et que la dot de Rosalie me séduit ? »

Depuis qu'elle avait été mise au courant des vues de son mari, elle se regardait comme sa complice et elle se trouvait coupable d'avoir participé à une sorte de piège, non-seulement contre la *petite princesse*, mais contre son propre fils. De quel front se présenterait-elle devant ce dernier quand serait venu le moment décisif ?

Fort heureusement, Iosef avait été envoyé, ce jour-là, par son père dans un village voisin où il y avait une génisse à vendre.

Il ne revint que tard et sans avoir conclu. « Il n'y avait pas eu moyen de faire affaire, » dit-il brièvement et avec humeur. Sur cela, il souhaita le bonsoir à tout le monde et alla se coucher. Il avait besoin de se reposer pour être prêt à aller le lendemain au marché hebdomadaire, ajouta-t-il en manière d'excuse.

Dès la pointe du jour, Iosef se mit en devoir de conduire une voiture chargée de blé nouveau au marché. La nuit luttait encore avec le jour qui s'éveillait, et le crépuscule planait encore sur le village. Déjà un des valets de ferme avait ouvert la porte cochère et Iosef était sur le point de s'élancer sur la voiture, lorsqu'il entendit derrière lui une délicate voix de femme. Cette voix sortait de la chambre de Rosalie qui donnait sur la cour. Il jeta un coup d'œil sur la fenêtre, et il aperçut la petite princesse déjà tout habillée.

« Bonjour, Iosef, lui cria-t-elle.

— Comment une princesse peut-elle se lever sitôt ? ne put s'empêcher de lui répondre Iosef sur un ton plaisant, et il s'élança sur la voiture.

— Il y a longtemps que je ne suis plus une princesse, dit Rose ; et il était fort heureux pour elle qu'on en fût encore au crépuscule ; car elle rougit en prononçant ces mots.

— Mais pourquoi donc vous êtes-vous levée de si bonne heure, mademoiselle Rosalie? répliqua Iosef sans regarder du côté de la fenêtre.

— Je n'ai pas pu dormir, » dit Rose.

Disons en passant que Iosef en parlant à Rosa Ehrenfeld ne l'appelait jamais autrement que *mademoiselle*.

« Et pourquoi pas? demanda Iosef sans autre détour.

— C'est que toute la nuit durant la vache noire, au front taché de blanc, a beuglé dans l'écurie d'une façon si lamentable que je n'ai pu fermer l'œil. Qu'a-t-elle donc? est-elle malade?

— Non. Mais vendredi dernier le boucher est venu à l'écurie pour voir son veau; et c'est là ce qui la tourmente; elle craint peut-être de se le voir enlever. Depuis ce jour, elle est tout agitée.

— Croyez-vous vraiment qu'il en soit ainsi?

— Une bête de ce genre-là, toute différence gardée, souffre tout comme les hommes, dit Iosef. Seulement, la bête ne peut exprimer sa douleur que sur un seul ton, tandis que les hommes peuvent manifester leurs tourments de différentes manières. La vache sait très-bien que le boucher reviendra une seconde fois, qu'il mettra une corde au cou de son petit, et l'emmènera loin de la mère au milieu des aboiements de son chien. Voilà pourquoi elle est si triste.

— Je vous remercie, Iosef, dit la jeune fille après quelques instants de silence.

— De quoi? fit Iosef en jetant un regard étonné du côté de la fenêtre.

— De m'avoir appris là une très-belle chose, répliqua promptement Rosalie.

— Je ne me pique pas de rien enseigner aux autres, dit l'ancien soldat avec quelque peu de rudesse.

— A savoir que les bêtes, elles aussi, ont conscience des chagrins qu'on leur cause. Quelle douleur ne doit pas éprouver à plus forte raison un être humain, une mère, par exemple, lorsqu'on lui enlève son enfant?

— Qui donc voudrait enlever un enfant à sa mère?

— Ne peut-il pas se faire que l'enfant s'en aille spontanément, contrairement à la volonté de sa mère, répliqua Rosalie sur un ton accentué.

— Adieu! mademoiselle Rosalie, dit Iosef en saisissant les guides. Je cours risque d'arriver trop tard au marché. Adieu! »

Rosalie oublia de répondre à cet adieu.

Iosef se tourna encore une fois du côté de la fenêtre, tout en retenant d'une main ferme les chevaux qui s'impatientsaient.

« J'oubliais, dit-il; si je rencontre au marché des habitants de votre ville, et qu'ils me demandent de vos nouvelles, que faut-il leur répondre? »

La réponse de Rosalie se fit attendre pendant quelques minutes, puis elle répliqua avec promptitude :

« Dites-leur que je me porte bien et que je reviendrai bientôt.

— C'est bien, » dit Iosef. Grâce aux piaffements de ses chevaux, on ne put entendre ce qu'il y avait de mal assuré dans sa voix. Sur cela, il adressa à ses bêtes l'appellation accoutumée; elles donnèrent un coup de collier vigoureux, et déjà il avait franchi la porte cochère avant que Rosalie eût pu trouver une nouvelle réponse.

C'est une bien belle chose qu'une forêt au magnifique feuillage, où l'on entre après une longue maladie; tout nous y plaît, jusqu'au moindre ver grimpant gaiement sur quelque tronc d'arbre. Non moins beau est en général le réveil de tout ce qui a vie dans le domaine de la nature; mais ce qui est bien plus beau encore que tout cela, c'est le cœur d'une jeune fille flottant entre la passion et la timidité, prête à commander à ses lèvres de parler, et qui pourtant n'ose les forcer à s'ouvrir. Avec quel charmant mystère un tel cœur se révèle! Une forêt ne passe que lentement des premiers boutons à une complète magnificence de feuillage. Il y souffle maint terrible ouragan qui ne demanderait pas mieux que de refouler le printemps naissant sous les liens d'un hiver à peine disparu, et plus d'un rameau qui avait déjà ouvert les yeux à la lumière est obligé de les refermer. Dans un aimable cœur de jeune fille, au contraire, se trouvent confondus à la fois et le bouton et la fleur et le fruit; et une fois qu'il a parlé, aucune force de la terre ne pourrait le réduire à garder le silence.

Qui donc pourra s'étonner maintenant de voir Rosa Ehrenfeld sortir de la maison assez tard dans la soirée, et descendre la rue du village, du côté de la route que doit prendre Iosef en revenant du marché?

La nuit était chaude, et la lune brillait dans tout son éclat quand Rosalie arriva près de la planche conduisant de l'autre côté du ruisseau qui faisait aller le moulin. Que les choses avaient changé depuis le jour où, sur cette même planche, elle rencontra Iosef pour la première fois! Alors elle avait eu peur, et, dans sa mutinerie enfantine, elle s'était élancée hors de la voiture et avait signalé sa première entrée dans la maison par une conduite ridicule. Rien qu'en s'en souvenant, elle sentit la honte lui brûler les joues. N'y avait-il pas à cela

encore d'autres motifs? Oui, sans doute; d'autres images, d'autres souvenirs encore lui traversaient l'âme. Qui pourrait lire ce qui se trouvait gravé là?

La plupart des paysans qui, comme Iosef, s'étaient rendus au marché, en étaient déjà peu à peu revenus. La route était redevenue vide et silencieuse; elle était recouverte de sa couleur ordinaire de l'été, c'est-à-dire qu'il y brillait au loin une blanche poussière. Sur cette blanche surface, on vit se dessiner lentement un point noir qui prenait des proportions de plus en plus grandes, jusqu'à ce qu'il eut pris la forme d'une voiture attelée de deux chevaux. La voiture approchait toujours; Rosalie se cramponnait à la balustrade de la planche; elle croyait avoir reconnu l'attelage de Iosef.

En ce moment même, le meunier venait d'enrayer la grande roue; on n'entendait plus le moindre bruit, et la masse d'eau s'écoulait tranquille; cette circonstance augmenta davantage encore le silence qui régnait tout alentour; et maintenant seulement on pouvait clairement distinguer le roulement de la voiture qui s'approchait lentement. Elle n'avait plus qu'à tourner le moulin, et aussitôt après, elle allait devenir visible.... Elle venait de s'arrêter devant la planche.

« Mon Dieu! cria une voix du haut de la voiture, n'est-ce pas là mademoiselle Rosalie? »

C'était Iosef qui venait de reconnaître la jeune fille à la clarté de la lune.

« Oui, c'est moi, » dit Rosalie; et elle quitta la balustrade.

D'une main vigoureuse Iosef arrêta les chevaux et sauta à bas de la voiture.

Il rencontra Rosalie au milieu même de la planche.

Il recula néanmoins de surprise, et il sembla à peine croire ses yeux quand il reconnut Rosalie.

« Au nom du ciel! s'écria-t-il, comment se fait-il que vous soyez ici, la nuit, mademoiselle Rosalie? »

— Je n'ai pas peur.

— Mais en pleine nuit!

— J'attendais quelqu'un qui devait passer ici.

— Et qui donc?

— Il est déjà arrivé.

— Au nom du ciel! s'écria Iosef d'un ton qui sortait du fond de sa poitrine, c'est donc moi que vous attendiez? »

Rosalie se retourna tout à coup, se cachant les yeux des deux mains.

« J'ai voulu vous demander, chuchota-t-elle à moitié honteuse, s'il

est vrai que vous voulez retourner au régiment pour rejoindre votre sergent, et s'il est vrai aussi que c'est à cause de moi que vous voulez quitter la maison de vos parents; et puis aussi... s'il n'y aurait aucun moyen de vous faire renoncer à votre projet.

— Qui donc vous a dit cela? s'écria le jeune soldat avec passion.

— Quelqu'un qui vous aime bien, votre mère, dit la jeune fille.

— En ce cas, dit Iosef, c'est vrai, car ma mère ne ment jamais.

— Il est donc vrai que c'est à cause de moi que vous voulez abandonner la maison paternelle?... dites, est-ce bien à cause de moi? »

Iosef ne répondit rien à cette question.

Rosalie se retourna alors peu à peu, jusqu'à ce qu'elle se trouva de nouveau placée en face de lui.

« En ce cas, il ne me reste pas autre chose à faire que de m'en aller aussi, dit-elle.

— Vous en aller! où?

— A la maison, chez ma mère.

— Dieu du ciel! s'écria Iosef avec impétuosité, pourquoi faut-il que vous vous appeliez Ehrenfeld?

— Comment dois-je donc m'appeler?

— Que sais-je! mais ce nom me fait l'effet d'un large fossé. A moins d'avoir les ailes d'une hirondelle, il est impossible de le franchir. »

Il se fit un silence de quelques minutes dans ces deux jeunes cœurs. Ce fut encore Rosalie qui reprit la première la parole :

« Est-ce donc ma faute, si je m'appelle ainsi?

— Le nom à lui seul n'est rien, répondit Iosef avec un peu plus de calme; mais ce nom contient trop de choses, voilà pourquoi j'ai voulu m'écarter de votre chemin. »

Ces paroles de Iosef firent naître sur la figure de Rosalie je ne sais quoi de singulièrement fripon.

« Mon nom est parfait, dit-elle; c'est celui que portait feu mon père, et ni ma mère ni moi nous n'en avons honte. Mais vous autres, vous m'avez donné un sobriquet; je suis une princesse pour vous, et vous vous êtes mis en tête que j'en suis une réellement. Quant à moi... je ne veux pas être une princesse.

— Au nom du ciel! Rosalie, s'écria Iosef, cela est-il possible? Je croirais plutôt que les étoiles tombent du ciel.

— Les étoiles ne peuvent pas tomber sur la terre, dit Rosalie avec malice; car Dieu les a mises dans le ciel pour qu'elles y restent. Mais que de princesse on devienne paysanne..., ceci ne s'est pas seulement

vu dans l'histoire de votre père et qu'il tient de sa grand'mère...; mais cela peut très-bien arriver dans le cours ordinaire de la vie.

— Ai-je bien compris, Rosalie? se récria Iosef inondé de joie, et dont les yeux voyaient clair maintenant.

— Iosef! »

Un cri de joie retentit dans l'air, et ce cri de joie dominait le bruit même de la roue du moulin qui venait d'être remis en mouvement. Faut-il s'en étonner? Le conte relatif à la princesse n'était-il pas devenu une charmante réalité? La nuit si discrète en sut bien plus long encore au sujet de ces deux cœurs qui s'étaient rencontrés sur le chemin si glissant de la vie pour ne plus jamais se perdre.

XII.

RETOUR A LA MAISON.

Tout près du moulin se trouvait un tilleul surmonté d'un crucifix. C'est de ce côté que tous deux, bras dessus, bras dessous, se dirigèrent instinctivement. Ils avaient eu comme le pressentiment que ce large toit de feuillage était plus favorable à abriter une conversation que cette planche découverte sous laquelle le ruisseau du moulin, encore agité par la roue, venait se briser et se dissiper bruyamment en une humide poussière.

« Il y a une chose qui me frappe, ma chère Rosalie? dit tout d'abord Iosef avec une émotion mal dissimulée.

— Quoi donc? demanda Rosalie.

— Le jour où tu vins dans notre village, ce fut précisément là-bas, sur cette planche, que je te rencontrai pour la première fois; car j'étais allé au-devant de toi; aujourd'hui c'est toi qui es venue à ma rencontre, et cela, à la même place.

— Ce jour-là, je m'étais précipitée à bas de la voiture de ton père pour courir à pied une bonne partie de la route, jusqu'au moment où je te trouvai devant moi, dit Rosalie en riant; aujourd'hui c'était à ton tour à descendre de la voiture et à venir au-devant de moi. N'est-ce pas là quelque chose de plus frappant encore?

— Mais alors, dit Iosef sur le même ton, tu étais une petite princesse, tandis qu'à l'heure qu'il est....

— Eh bien quoi?

— Tu es la plus jolie et la plus parfaite paysanne qu'on ait jamais vue.

— Tais-toi, tais-toi; j'en suis encore toute honteuse, quand je pense à l'époque où je suis arrivée chez vous.

— Tu n'as pas besoin d'en être honteuse, répondit Iosef, — et ses paroles étaient sincères; — et, d'ailleurs, dès cette époque-là tu as fait voir que tu n'étais pas une véritable petite princesse.

— Comment cela?

— N'avais-tu pas fait toute une demi-lieue à pied? Une véritable princesse fait-elle cela? »

Rosalie riait d'un air fripon.

« Autre chose encore, dit Iosef; crois-tu donc que tu nous aurais tant plu à tous, et particulièrement à moi, si tu nous étais apparue d'une façon moins distinguée et moins aimable?

— Ne cherche pas à m'en faire accroire à ce sujet, dit Rosalie, qui était redevenue soudain sérieuse; ne le cherche pas; maintenant seulement je vois combien j'eus tort alors. Il a fallu que Dieu m'aimât bien pour m'avoir envoyée dans une maison comme la vôtre. Bien des gens à votre place m'auraient ou flattée et ménagée, ou bien se seraient moqués de moi. Et de cette façon-là on m'eût rendue plus mauvaise encore que je n'étais. Sais-tu, après tout, ce qui a contribué à me gâter de la sorte? le voici : Mon pauvre père avait toujours été malade; et ma mère n'avait presque pas eu le temps de s'occuper de moi. J'étais donc abandonnée à moi-même; je pouvais étudier ou ne pas étudier, tricoter et coudre, ou bien ne rien faire; j'étais libre d'agir selon ma volonté et à ma fantaisie. J'avais un maître du nom de Julius Armsteiner. Eh bien, vous ne savez pas ce qu'il me répétait sans cesse, s'il m'arrivait de faire une faute de grammaire ou de dictée? — Voulez-vous donc devenir un jour une paysanne, me disait-il alors, capable seulement de manger des pommes de terre et de savoir combien une vache peut rendre de baquets de lait?

— Celui-là était ton maître? interrompit Iosef avec colère. Un beau maître, ma foi! L'autorité devrait défendre à cet homme-là de dire de pareilles choses à ses élèves. Comment voulez-vous qu'après cela les gens cherchent à acquérir quelque lopin de terre, lorsqu'un instituteur se permet de leur faire de tels mensonges, car passe encore si c'était vrai! Regarde voir un peu ma mère; est-ce là, je te prie, une de ces paysannes comme les définit M. Julius Armsteiner?

— C'est précisément ta mère, interrompit la jeune fille, qui m'a mise sur le vrai chemin; et si je devais mourir, aujourd'hui encore ma dernière pensée serait celle-ci, à savoir que c'est ta mère qui m'a changée à mon avantage.

— Ma mère, en effet, mérite qu'on fasse son éloge, dit Iosef.

— Mais comment aurais-je pu changer chez moi? continua la jeune fille, qui ne voulait pas laisser ignorer à Iosef le moindre pli de son âme. Toute l'année je n'entendais que compter de l'argent, et toute l'année aussi je n'entendais parler que de mauvaises créances ou de mauvaises pratiques; ajoutons à cela que mon instituteur ne négligeait jamais de me faire comprendre qu'on n'apprenait à parler correctement, à écrire sous la dictée et à calculer, que pour ne pas devenir une paysanne. Comment, avec un tel système d'éducation, pouvais-je différer de milliers d'autres jeunes filles qui préfèrent suivre leur mari dans la misère que de le suivre à la campagne?

— O les instituteurs! les instituteurs! dit Iosef en grinçant des dents. Que ne conduisent-ils plutôt, chaque jour de printemps, les enfants au milieu de la verdure des champs, pour leur montrer comment pousse le grain, comment il se développe et comment enfin, l'été venu, il se change en pain qu'ils consomment? Serait-ce donc là une chose si difficile? J'aurais bien vite, moi, fait revenir les habitants du Ghetto de leur haine contre les paysans, je vous en réponds!

— Et comment t'y prendrais-tu donc? dit Rosalie en riant.

— Je les forcerais tous, sans exception, à acheter des champs, exclama-t-il sur un ton qui trahissait le caporal en congé.

— Ces choses-là ne se laissent pas forcer, interrompt Rosalie; j'en suis un exemple.

— Chez toi ce n'était pas la même chose du tout; tu étais malade.

— Malade! Je ne sais vraiment pas s'il fallait donner le nom de maladie à mon état d'alors. Mais n'est-ce pas une chose prodigieuse que, bien que je ne fusse pas malade, le médecin ait eu néanmoins raison de m'envoyer au village? Je lui ai résisté assez longtemps; mais il a tenu bon. Au reste, veux-tu que je te dise quelque chose, Iosef? Je n'aurais déjà pas été si fâchée de m'en aller, si le jour même où je faisais ma malle je n'eusse reçu la visite de M. Julius Armsteiner, mon maître. « Vous avez bien emballé tous les livres que je vous ai fait étudier? me demanda-t-il. — Tous, monsieur l'instituteur, lui répondis-je; tous, à l'exception de celui qui traite de la règle des participes. — C'est précisément votre grammaire qu'il faut emporter avec vous, me dit-il; et il faut la relire souvent; car autrement comment distinguerez-vous, au village, la belle langue allemande du jargon des paysans? » J'emballai donc aussi ma grammaire, comme beaucoup d'autres livres dont le nombre pourtant ne parut pas suffisant encore à M. Julius Armsteiner. Il avait demandé que je n'emportasse presque

pas autre chose que des livres et du papier. Mais qu'il y a d'heureux hasards dans ce monde! Au même instant survint le docteur Prager; il voit les livres et se met à rire aux éclats. « A quoi bon tous ces livres? — Je vais les emporter au village, docteur, » lui répondis-je. Le docteur jeta un regard très-sérieux sur moi d'abord, et ensuite sur M. Armsteiner; puis il ajouta d'un ton solennel : « Rose, si vous ne voulez aller au village que pour y lire, ça n'est pas la peine; il ne faut pas que vous emportiez un seul volume. » Le docteur nous imposait beaucoup à tous les deux; M. Armsteiner le craignait encore plus que moi, et nous nous gardâmes bien de lui désobéir. Mais une fois le docteur parti, je me hasardai néanmoins, rien que pour le braver et pour en agir à ma volonté, de cacher au fond de mon coffre un roman que M. Armsteiner m'avait prêté. C'était précisément le livre que je me mis à lire la première nuit de mon installation chez vous...; et je le lisais alors également dans l'intention de vous braver et d'en agir à ma volonté; car je voulais vous montrer que moi j'étais en état de lire et de comprendre des livres, mais pas vous. C'est ce livre à la main que je voulais me défendre contre vous et vous tenir à distance. Mais sais-tu ce qui arriva? Ta mère survint alors et me l'arracha de force.

— J'ignorais cela complètement, répondit Iosef tout étonné.

— Ta mère n'a pas voulu me faire honte, dit Rosalie; car autrement, elle eût été obligée de te raconter le ridicule et l'impertinence de ma conduite d'alors. D'abord je me mis à pleurer et à me lamenter, et je me sentis si malheureuse, que j'aurais voulu mourir! Une fois déjà j'avais ouvert la fenêtre pour me sauver au milieu de la nuit. Mais au moment où j'allais sortir par la fenêtre, j'entendis remuer et souffler au dehors un gros chien qui me fit reculer bien vite. Chose singulière, à partir de ce moment, je devins plus calme; je ne pleurai plus; je commençai à réfléchir. Bref, dans cette nuit-là, j'avais vieilli de plusieurs années. Jusque-là, je n'avais été que l'écolière de M. Julius Armsteiner; à partir d'alors, il me semblait que je venais de lui échapper. Ta mère me dit : « Croirait-on que la santé ou la maladie d'un homme peut dépendre d'un livre? » Et vois-tu, Iosef, je crois que ce sont précisément ces paroles qui m'ont rendu la santé. Le lendemain, quand je reparus sous les yeux de ta mère, je n'étais plus la même. De cette époque date pour moi une existence nouvelle.

— Il y eut une existence nouvelle pour nous tous, pour toi, pour moi, pour mon père comme pour ma mère, reprit Iosef plein de joie. Ma petite princesse fera la plus jolie paysanne du monde. »

Rosalie lui fit du doigt une menace pleine de friponnerie.

« Te voici maintenant au septième ciel, fit-elle, et dire qu'avant-hier samedi, l'envie t'a pris de tâter de nouveau du pain de munition et de te soumettre à la sagesse de ton sergent!

— Je vais t'expliquer tout cela, ajouta aussitôt Iosef. Je ne puis pas m'exprimer aussi gentiment que toi, car je n'ai pas eu de Julius Armsteiner pour maître. Écoute bien, Rosalie, j'ai en moi deux sortes d'orgueil : d'abord, je suis fier d'avoir servi dans les armées impériales, où j'ai atteint le grade de caporal; puis je suis fier d'être le fils d'un paysan; me dénier ces deux points-là ou me railler à leur sujet, c'est s'exposer à toute ma fureur. Je n'ai pas appris grand'chose, et j'ai cessé toute étude dès ma treizième année; jusqu'à cet âge-là, je recevais deux ou trois fois par semaine les leçons d'un maître qui se trouvait engagé chez le Randar d'un village voisin. A l'âge de dix-sept ans, je suis entré dans la vie militaire, et j'ai fait mon temps jusqu'à la dernière minute. Une fois que j'eus obtenu mon congé, je le mis dans ma poche et m'en retournai au village. Tu ne saurais t'imaginer combien j'avais le cœur gros en rentrant dans la ferme. Il faut que je te dise que pendant le temps que j'étais caporal, avait paru la loi qui nous permet d'acquérir des terres. Par conséquent, mon père acheta pour lui tous les champs dont il n'avait été jusqu'alors que le fermier. Deux jours ne s'étaient pas écoulés depuis mon retour, que déjà il me conduisit aux champs en me disant : « Vois-tu bien, tout cela nous appartient maintenant; il faut maintenant aussi faire prospérer les champs de manière à en réjouir Dieu et les hommes. C'est à partir d'à présent seulement que nous sommes de vrais paysans. » En entendant ces mots, je pensai pousser un cri de douleur; c'est alors surtout que je déplorai la perte de mes deux doigts. Comment ferai-je désormais, me demandai-je, pour toucher une charrue ou charger un sac de blé? Comment, par conséquent, me faire paysan? C'était un jour de sabbat, on avait déjà promené la charrue sur tous les champs voisins; l'idée me vint d'essayer si je pouvais encore conduire la charrue, et d'un bond je me lançai dans un champ fraîchement labouré où se trouvait juste une charrue attelée de deux chevaux. Allez! dis-je aux chevaux, et de la main même où me manquaient deux doigts je sortis la charrue du sillon, la tournant et la retournant comme une plume : « Iosef! s'écria mon père, que fais-tu là, un jour de sabbat! — Ne t'en inquiète pas, mon père, lui répondis-je ivre de joie, ne t'en inquiète pas, Dieu ne m'en voudra pas. » Et comme un enfant qui ne se lasse pas de manier et de regarder un joujou en tous les sens, je me mis de même à mener ma charrue en long et en large, et les mottes à la couleur

noirâtre semblaient toutes prendre la parole et me dire : « Enfoncez davantage encore, la terre aime cela ! » Et je ne sentis plus la moindre douleur à la main.

— Dieu en soit loué ! s'écria Rosalie avec un profond soupir, et elle mit la main de Iosef dans la sienne.

— Je vais avoir fini, continua-t-il. A partir de ce moment, je travaillai comme un valet qui eût été attaché au service de mon père ; que dis-je ? je travaillai encore plus qu'un valet. Est-ce que les champs et les prés ne m'appartiennent pas à moi aussi ? Je conçus alors un amour extrême pour chaque brin d'herbe et pour chaque coin de la ferme, et j'eusse volontiers perdu encore un doigt, rien que pour avoir le plaisir de châtier quiconque se serait permis de toucher à tout cela. Ce fut à cette époque, Rosalie, que tu arrivas à la maison.

— Arrête-toi là, dit la jeune fille, car je n'ai pas à gagner au récit que tu pourrais faire de ces temps où je te suis apparue comme une princesse. Je comprends maintenant ce que tu as dû éprouver en voyant s'installer à la ferme une étrangère de mon espèce.

— Je ne te le cacherai pas, il en fut ainsi. Dès que j'eus pris connaissance de ta lettre, je me pris à te haïr furieusement, et avant même que tu arrivasses. Mais je t'eus à peine aperçue là-bas sur la planche, que tout cela s'évanouit comme un souffle. Si cependant tu eusses continué à rester ce que tu étais, c'est-à-dire quelque peu gâtée et, pour le dire en un mot, une sorte de princesse, tu me serais peut-être devenue indifférente. Mais, grâce au ciel, tu es devenue tout autre, et tu as montré de l'adresse et de l'aptitude en tout et pour tout. Te voir chaque jour dans tout ton charme, dans toute ta beauté, t'accompagner aux champs et dans les prés, être assis à côté de toi, t'expliquer, tantôt ici, tantôt là, la nature de tel ou tel arbre, le nom de tel ou tel oiseau voltigeant au loin....

— Tu étais un bon maître pour moi, interrompit Rosalie.

— Et cependant être forcé de se demander chaque jour et à chaque heure si ça fera une vraie et bonne paysanne, si elle ne jouait pas la comédie, si elle prenait tout cela au sérieux, vois-tu Rosalie, c'est là ce qui faisait mon désespoir dès le premier moment, c'est là aussi ce qui a failli me faire retourner au régiment. Je ne savais pas si tu prenais tout cela au sérieux ou non, si tu ne te moquais pas de nous en secret, si nous ne te servions pas d'amusement, ou si réellement tu avais cessé d'être la petite princesse d'auparavant. »

Les yeux de Rosalie se remplirent de larmes.

« C'est égal, Iosef, dit-elle, et il y avait dans sa voix comme un éclat

de colère comprimée, tu n'as jamais été pour moi ce que j'ai été pour toi dès le premier moment. Oser penser que je suis un composé de fausseté et de mensonge !

— Ne t'offense pas de ce que je viens de te dire, pria Iosef ; n'est-ce pas pour que nous nous parlions à cœur ouvert que Dieu nous a fait nous rencontrer ici ? Personnellement, je ne te croyais pas fausse, mais je me disais souvent : Une personne qui a lu et appris tant de choses ne devrait-elle pas savoir, après toutes ces études, comment on doit se comporter dans une maison étrangère et avec des étrangers ? Je ne sais pas parler, moi, comme un livre, mais je me demandais toujours si c'était Rosalie, la vraie Rosalie, qui agissait de la sorte, ou bien si c'était celle qui avait plus de savoir dans le petit doigt que nous dans toutes nos têtes réunies, c'est-à-dire si c'était la princesse. »

Soudain Rosalie se tourna du côté de Iosef, et moitié en pleurant, moitié en riant :

« Crois-moi sur parole, lui dit-elle, fais comme j'ai fait : n'ai-je pas dès le premier instant reconnu Iosef en toi ?

— Rosalie, enfant au cœur d'or, » fit-il en poussant un cri de joie, et il souleva la jeune fille comme une plume, et la tint suspendue en l'air pendant quelques instants.

Rosalie donna la première le signal du départ. La bonne Gitel, ignorant de quel côté elle s'était dirigée, devait être sans aucun doute dans une grande inquiétude. Ils s'acheminèrent par conséquent vers la planche du moulin près de laquelle les chevaux attendaient sans avoir donné le moindre signe d'impatience.

« Et maintenant, tu vas rentrer avec moi, dit Iosef, que la joie rendait comme hors de lui ; essaye voir maintenant, si tu l'oses, de m'échapper comme tu as échappé à mon père.

— Je vais voir d'abord sur quoi tu vas me faire asseoir, » répondit Rosalie sur le même ton.

Mais soudain Iosef s'écria :

« J'aurais presque oublié de te remettre ce dont on m'a chargé pour toi !

— Est-ce quelque chose de beau ?

— Un habitant du Ghetto que j'ai rencontré sur le marché hebdomadaire m'a remis un paquet, et cet homme m'a prié de te dire que le paquet t'était envoyé par ton maître Armsteiner.

— Qu'est-ce qu'il peut m'envoyer là ? »

Iosef s'approcha de la voiture, où il prit un petit paquet soigneuse-

ment enveloppé dans un papier blanc et pourvu de quantité de cachets imprimés sur cire rouge.

« A mademoiselle, mademoiselle Rosa Ehrenfeld, présentement au village de M..., » telle était la teneur de l'adresse écrite en superbes caractères latins, et que Iosef se mit à lire en riant aux éclats.

« Voyons un peu ce que M. Armsteiner m'envoie là, fit Rosalie; et d'un seul mouvement elle débarrassa le paquet de tous ses cachets.

— Des livres! s'écrièrent-ils tous les deux à la fois.

— Et, de plus, voici une lettre pour toi, dit Iosef en relevant de terre un papier qui y était tombé au moment où ce paquet avait été si violemment ouvert, et il la remit à Rosalie.

— Faut-il la lire tout de suite? demanda Rosalie.

— Oui, je t'en prie, répondit Iosef; je suis curieux de savoir ce que peut t'écrire un M. Armsteiner. »

Rosalie déplia la lettre et se mit à lire ce qui suit à la clarté de la lune, qui en ce moment inondait de sa lumière tous les objets d'alentour :

« CHÈRE ET HONORÉE MADEMOISELLE ROSE,

» Votre très-honorable mère m'a fait récemment part *in petto* que vous manifestiez pour ainsi dire l'intention formelle de négliger complètement pendant votre séjour au village, où vous vous êtes retirée pour cause de santé, de négliger, dis-je, toutes les études que vous aviez faites jusqu'ici, et dans lesquelles vous aviez déployé tant d'aptitude et de talent. Cette communication est devenue pour moi comme un fantôme qui ne me quitte plus un instant; il vient me troubler, le jour comme la nuit, pendant chacune des leçons que je suis occupé à donner. Je ne puis pas tailler une plume à une de mes élèves (je persiste à dire que l'invention des plumes de fer a tué la belle écriture, et c'est une des raisons pour lesquelles on pourrait justement appeler notre siècle un siècle de fer) sans que je me dise : « Quel air doit avoir à l'heure qu'il est l'écriture de Rosa Ehrenfeld? » D'autres fois, quand je suis en train d'expliquer à une écolière une des plus difficiles règles de proportion (laquelle règle, après tout, peut être considérée à juste titre comme un produit de la règle d'or encore appelée règle de trois par les Italiens), en ce moment même, mon cœur se fend souvent à cette seule idée, qu'au même instant peut-être Rosa Ehrenfeld est en train de regarder charger un sac de pommes de terre, tandis qu'elle ignore comment on peut, sans recourir aux fractions, mener à bonne fin une règle d'intérêts ou de société. Mais c'est surtout quand j'arrive avec mes élèves à la si difficile règle des participes, à laquelle j'ai tou-

jours tenu comme à la prune de mes yeux (je ne m'en cache pas, car cette règle méritait bien un tel amour), c'est alors que je serais tenté de verser des larmes de sang en pensant (combien je remerciera la déesse *Espérance* si je me trompais!) qu'au même instant Rosa Ehrenfeld est peut-être rivée à quelque baratte, tandis que ma jeune élève de treize ans, Sidonia Winterfeld, est occupée à résoudre les plus belles règles de participes. Quant à la grammaire française, je ne veux pas même en parler, cela me fendrait le cœur. Lorsque tout récemment je commençai à étudier, avec la fille aînée de Koppel Brandeis, le *Télémaque*, lequel, il vous en souvient *peut-être* encore (si je faisais imprimer cette lettre, je prierais le compositeur d'interfolier ce mot), commence par ces mots : « Calypso, ne pouvant se consoler du départ d'Ulysse, » je me mis à m'écrier soudain : « Malheureux Armsteiner ! toi aussi tu ne peux te consoler du départ de Rosa Ehrenfeld. » Notez qu'Ulysse a obéi, après tout, à la voix d'une déesse qui lui reprochait sa honteuse oisiveté, tandis que vous, vous êtes exilée tout simplement d'après l'ordre d'un médecin, absolument comme s'il n'y avait pas de Julius Armsteiner en ce monde ! Vous savez que j'ai été toujours plein de respect pour le docteur ; mais depuis qu'il a commis cette belle action, j'ai commencé à rabattre pas mal de mon admiration pour lui (car il est vraiment le seul homme de tout le Ghetto avec qui on puisse parler autre chose que laine et peau de lapin), et j'ai cessé depuis de voir en lui un homme extraordinaire. Nonobstant, et à cause de cela peut-être, très-chère et honorée mademoiselle Rose, je me suis permis, moi Julius Armsteiner, de traiter quelque peu sans façon les ordres du docteur, que je suis prêt à regarder comme un oracle sous le rapport médical, mais non sous le rapport pédagogique ; par conséquent, j'ai pris la liberté de vous envoyer ci-joint deux livres de la plus haute importance : le premier est une grammaire allemande où j'ai marqué par un signe particulier le chapitre qui traite de la règle des participes, l'autre est un exemplaire du *Télémaque*. Le susdit chapitre du premier de ces ouvrages est assurément le meilleur préservatif contre toutes les tentations de la vie de village (car on peut dire qu'il y a entre un homme instruit et un ignorant cette différence, que le premier emploie la construction des participes, et que l'autre n'emploie que les temps dits temps simples) ; et le second de ces livres offre, outre le sujet même, qui est fort intéressant, un excellent exercice pour les *verbes réguliers et irréguliers*. Chère et très-honorée mademoiselle Rose, Schiller a dit dans une de ses ballades, *le Plongeur* :

C'était le seul cœur sensible au milieu de tous ces masques.

» Ai-je besoin de m'expliquer davantage? Faut-il dire à quelle situation s'appliquent ces vers divins? Non, non. Si vous voulez me faire le plaisir de lire et de relire souvent les deux volumes ci-joints, ces vers, vous le verrez, au milieu des individus où les ordres du docteur vous ont reléguée, deviendront une vérité dans votre personne. Sinon, c'est Julius Armsteiner qui le dit, vous méritez de devenir une paysanne.

» Votre ancien instituteur, privé de son élève, et par cela même digne de compassion,

» JULIUS ARMSTEINER.

» *Post-scriptum.* — Je tiens constamment la main à ce que mes élèves fassent le moins d'usage possible de ce genre d'appendice aux lettres, dont l'habitude est si commune chez les personnes du sexe, et pourtant je suis obligé cette fois d'y recourir moi-même. C'est pour vous dire encore que j'aurais voulu vous envoyer un troisième livre, que l'on ne peut, à la vérité, apprécier et étudier avec fruit qu'au village même; je veux parler des immortelles idylles de Gessner. Mais, à mon grand chagrin, le petit garçon de ma propriétaire a arraché récemment une vingtaine de pages de ce précieux volume pour les donner à sa mère, qui avait tout juste besoin de papier pour allumer son four, car elle était occupée (et non : elle fut occupée) à faire cuire son *barchès* (pain blanc du sabbat). Autre chose : pourquoi, dans votre lettre à votre très-honorée mère, écrivez-vous toujours Iosef, et non Josèphe? Est-ce là le fruit de l'orthographe que je vous ai enseignée?

» LEDIT. »

Une pause de plusieurs minutes régna entre Iosef et Rosalie après qu'elle eut achevé la lecture de cette longue épître, où son ancien maître venait de donner carrière à ses plaintes. Ils se regardèrent réciproquement, car chacun d'eux en avait ressenti une impression différente. Puis tout à coup Rosalie partit d'un éclat de rire inextinguible et se mit à sautiller, au grand étonnement de Iosef, sur la planche du moulin, en tenant la lettre en l'air.

« Que fais-tu là, Rosalie? lui dit-il d'un ton sérieux; cette lettre t'amuse donc bien? Il me semble pourtant, si j'en ai bien compris le sens, qu'il te dit quelques bonnes vérités, et puis... pourquoi lui refuser le plaisir de lire ses livres? »

Ici Rosalie cessa soudain de rire.

« Iosef! fit-elle d'un ton de reproche.

— Mais il est dit dans cette lettre, répondit celui-ci en regardant devant lui d'un air assez sombre, il est dit qu'un homme n'est rien s'il ne sait point l'arithmétique et la grammaire, ou bien s'il n'est pas à même de comprendre un livre français.

— Après? demanda Rosalie en respirant profondément quand Iosef se fut arrêté.

— Tu pourrais bien te repentir un jour de n'avoir pas suivi les conseils de M. Julius Armsteiner; n'éprouveras-tu donc pas de remords d'être restée au milieu de gens comme nous, manquant d'*instruction*, comme dit ton maître; tandis que toi....

— Tu aurais pu continuer à lire livre sur livre... c'est là ce que tu veux dire, n'est-ce pas? fit Rosalie en riant et en lui plaçant la main sur la bouche. Tiens, regarde le cas que je fais des livres, » dit-elle en s'élançant vers la balustrade de la planche jetée sur le ruisseau.

Et un objet tomba bruyamment dans l'eau qui fuyait sous la planche.

« Voici la règle des participes! s'écria-t-elle, et elle se mit en devoir de ramener de nouveau son bras en arrière.

— Et ceci, c'est Calypso avec son monsieur Ulysse; je puis me passer de l'une et de l'autre. »

Et le deuxième volume fut également enseveli dans les flots. On vit pendant quelque temps encore, à la clarté de la lune, les livres de M. Armsteiner danser sur la surface de l'onde, puis ils disparurent.

« Rosalie, que fais-tu là? s'écria Iosef en lui tenant fortement la main.

— Sois donc tranquille, répondit-elle avec un doux sourire; ne t'inquiète pas de ces livres; je les ai changés contre quelque chose qui vaut bien mieux.

— Tu es une étrange fille, dit Iosef en se passant les mains sur les yeux; mais tu n'auras jamais à t'en repentir. »

Iosef avait parfaitement compris le sens de l'acte auquel elle venait de se livrer.

« Et maintenant partons, dit Rosalie, il se fait tard. »

Iosef conduisit sa Rosalie jusqu'à la voiture ou plutôt il l'y porta. Il l'y hissa d'une main vigoureuse, s'y élança à son tour et saisit ensuite les guides.

« Te trouves-tu bien assise, chère Rosalie? lui demanda-t-il, avant de mettre la voiture en mouvement.

— Je suis assise comme une véritable princesse.

— Eh bien, sais-tu sur quoi tu es assise? J'ai vendu tout mon blé

au marché à l'exception d'un seul sac; eh bien, c'est sur ce sac que tu es assise.

— Fasse le ciel que nous soyons toujours assis sur du blé! » répliqua Rosalie.

Et c'est ainsi qu'ils prirent le chemin du retour. Quel voyage c'était là! De tous les côtés régnaient le calme et le silence; les champs, les bois et le village étaient enveloppés de la pâle clarté du crépuscule qui donnait à tous les objets environnants je ne sais quel aspect enchanteur; au milieu de ces magnificences de la nature, ce jeune couple, s'en venant là, en voiture, et ne parlant que du doux instant où, tout à l'heure, il informera les parents du bonheur qu'on avait retrouvé de part et d'autre!

La porte cochère était déjà grande ouverte avant même que Iosef fût arrivé devant la maison. Jeter les guides au valet de ferme qui l'attendait dans la cour, descendre Rosalie de la voiture et la déposer doucement, ne fut pour Iosef que l'affaire d'un instant. Et bras dessus, bras dessous, ils entrèrent dans la pièce où ils espéraient trouver les parents.

Iosef ouvrit violemment la porte, et s'écria dès son entrée : « Mon cher père et ma chère mère, je vous amène là la fille sur laquelle vous comptez depuis si longtemps. Rosalie et moi, nous sommes tombés d'accord. »

Rebb Feivel et Gitel étaient assis devant la table à la lueur d'une unique lumière.

« Rosalie! Rosalie! s'écria la paysanne, et elle essaya de se lever, mais elle en fut incapable; ses forces l'abandonnèrent, et elle retomba sur son siège. Alors Rosalie se précipita sur elle et lui entoura le cou en pleurant à chaudes larmes.

— Mère, mère, dit-elle, réponds-moi, es-tu contente de me voir devenir ta fille?

— Qu'est-ce que je t'ai dit, Gitel? s'écria de son côté le vieux paysan. Ne t'ai-je pas dit qu'ils étaient sans doute ensemble et qu'ils confondaient leurs cœurs? Sois la bienvenue, ma princesse! Dieu te rendra tout le bien que tu nous fais en restant avec nous. »

L'émotion lui coupa la voix, et il se mit à sangloter.

Rosalie se redressa dans les bras de Gitel et tendit la main au vieux paysan, qui la serra vivement. Et souriant au milieu des larmes : « Elle était tout de même vraie, l'histoire de ta grand'mère; la princesse est devenue une paysanne.

— Mais on te traitera en princesse, » dit Rebb Feivel.

De son côté, Gitel reprit le dessus.

« Enfants, mes enfants ! s'écria-t-elle, je ne vous demande pas seulement comment tout cela s'est accompli ; Dieu le Tout-Puissant a fait un miracle avec vous ; je le vois bien, et je le proclame ; Dieu a tout disposé de façon que les choses prissent la tournure qu'elles ont dû prendre. Et quoique je ne voie pas trop en quoi votre bonne intelligence puisse aboutir à un résultat heureux, je ne m'en inquiète pas davantage et je ne veux en aucune façon me gâter la joie de cette heure bénie. Je m'en rapporte à Dieu qui règne dans le ciel, et j'accepte à l'avance les décrets de sa volonté. Approche-toi, Iosef, et mets-toi là à côté de ma fille Rosalie ; je vais vous donner la bénédiction. »

Tout se tut dans la chambre ; et la bénédiction de la vieille et bonne mère monta au ciel.

Il est tout naturel de penser que l'amour de Rosalie, une fois qu'il eut franchi l'étroite enceinte d'une métairie pour tomber dans le domaine de la publicité, dut rencontrer obstacle sur obstacle. Le monde est-il fait pour comprendre tout ce qu'il y a de délicat et de mystérieux dans les mille et mille petits fils dont se trouve tissu un amour de ce genre ? Le monde y porte une main brutale ; qu'il se déchire ou non... il s'en soucie médiocrement. Hannelé ne revint que peu à peu de l'étonnement que lui avait causé la nouvelle de cet événement avant même qu'elle eût reçu la première lettre officielle à ce sujet. Elle s'était même rendue en personne au village, et elle avait obligé Rosalie à la suivre chez elle. Semblable à une lionne à qui on a enlevé son petit, elle avait violemment arraché la jeune fille de la maison des paysans. De l'ancienne amitié d'Hannelé et de Gitel, il ne fut plus question. On n'entendit que les plaintes de la mère offensée, de la riche veuve abreuvée de chagrin. De mémoire d'homme les gens de notre métairie n'avaient été la cause d'autant de larmes versées ; jamais on n'avait prononcé contre eux d'aussi méchants propos.

Ni les railleries, ni les dédains, ni les exhortations tantôt doucereuses, tantôt violentes de sa mère, ne purent faire renoncer Rosalie au choix qu'elle avait fait dans toute la liberté de sa conscience. Seulement, au bout de six mois, Rosalie avait de nouveau aussi mauvaise mine qu'avant son départ pour le village ; et cette fois Hannelé Khrenfeld aurait pu dire, avec plus de vérité que jamais, que sa fille était malade parce qu'elle avait un *trop grand cœur*.

Pour faire revenir Hannelé à des sentiments plus doux, il ne fallait rien moins que l'autorité dont le docteur Proger jouissait à juste titre

dans tout le Ghetto. Le docteur, en effet, dans cette circonstance suprême, avait rendu Hannelé responsable de tout ce qui pourrait arriver si elle persistait dans sa résolution.

« Eh bien donc ! s'écria la veuve, qu'elle se fasse paysanne si cela peut lui être agréable. »

Et, il faut le dire, Rosalie s'est faite paysanne dans le plus beau sens du mot.

Pendant une année entière, Hannelé ne vint pas voir sa fille unique, qu'elle aimait pourtant beaucoup. Elle ne lui écrivit pas davantage et ne voulut pas qu'on lui adressât de lettres. Son esprit était encore en proie à trop d'agitation. Lui demandait-on des nouvelles de sa fille, elle se fâchait tout rouge, ou bien elle répondait : « A l'heure qu'il est, sans doute, elle sera occupée à planter des pommes de terre, » ou bien ceci : « Voudriez-vous, par hasard, lui acheter quelques livres de beurre ? Je me charge de faire votre commission. »

Mais le jour où la première petite-fille vint à naître à la ferme, elle ne put résister davantage, d'un côté, aux exigences du monde, qui, après un fait depuis si longtemps accompli, commençait à se prononcer pour Rosalie, de l'autre, au désir si longtemps comprimé de voir son enfant. Elle se rendit donc au village.

A la vue du bien-être, de l'amour et du bonheur dont était entourée Rosalie, elle sentit son cœur s'épanouir de joie. Elle acquit la conviction que Rosalie avait suivi une voie qui l'avait conduite à une existence bénie de Dieu et des hommes ; et ce fut à partir de ce moment seulement qu'elle donna véritablement son consentement ; et cette fois avec une profonde connaissance de cause.

Quant à la petite fille, cette première fleur de l'arbre de notre famille de nouveau rajeunie, en souvenir de la bienheureuse entrée de sa chère Rosalie dans sa maison, le vieux paysan ne l'appelle pas autrement que sa *seconde petite princesse*.

(Traduit de l'allemand de M. LÉOPOLD KOMPERT par M. AUGUSTE WIDAL.)

LES UNIVERSITÉS ALLEMANDES

DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

INTRODUCTION.

Jamais un commerce intellectuel, un enseignement
ne sera productif, s'il n'est libre.

CH. DE SAVIGNY.

En abordant l'étude des universités allemandes, on est effrayé à première vue de l'immense variété qu'elle offre; on se demande si le sujet n'est pas trop vaste pour un cadre unique, et s'il sera possible de concentrer dans un seul tableau un mouvement scientifique, politique et religieux qui s'étend de Zurich à Dorpat, sous des gouvernements sinon toujours hostiles, du moins sans cesse divisés entre eux, à travers la Bavière catholique et la Prusse protestante. On obéit d'abord à l'attraction naturelle des contrastes : ce sont les oppositions de race, les divergences de principes et de doctrines qui nous sautent aux yeux. Mais après quelques tâtonnements, quelques hésitations, à mesure qu'on pénètre plus avant dans la question, on ne tarde pas à découvrir que la liberté et la concurrence d'enseignement sont les deux bases communes sur lesquelles repose cette importante organisation scolaire, une et indépendante. Oui, la liberté et la concurrence qui, sur le terrain industriel et commercial, ont fondé la grandeur et la richesse de l'Angleterre, ont assuré aussi à l'esprit germanique la prédominance dans le monde des sciences et des lettres.

Étrange contradiction ! Tandis que les maîtrises et les jurandes, *Die Zünfte*, pèsent encore de tout leur poids séculaire sur le développement de l'industrie, tandis que l'ouvrier rencontre des difficultés presque insurmontables à s'établir dans un autre pays que celui où il est né, que le fabricant et le marchand sont emprisonnés dans des spécialités qui les étouffent, et que la véritable concurrence, la concurrence illimitée, ne dépasse pas les limites des provinces rhénanes, ne franchit pas « le libre Rhin allemand », les universités présentent le spectacle vivifiant d'une liberté largement assise dans le commerce de l'esprit. C'est qu'elles sont filles du protestantisme, de cette réforme qui, avec l'aide de l'imprimerie, a arraché des mains d'une caste le monopole des connaissances et de l'instruction publique et dissipé les ombres mensongères qui interceptaient la lumière au genre humain. Si, en effet, Jésus a racheté le monde de l'esclavage du péché, Luther l'a délivré de celui de l'ignorance, en affranchissant les études profanes de la tutelle de la théologie ; si l'un, le premier, a enseigné l'égalité des hommes devant Dieu, le second a proclamé leur égalité devant la science, cette révélation divine.

Mais avant de nous aventurer sous les portiques de la science allemande, il nous semble opportun de jeter d'abord un regard rapide en arrière, sur les destinées et les progrès de l'esprit humain depuis son berceau dans l'Orient jusqu'au commencement de ce siècle. N'est-ce pas là le préambule naturel d'une étude sur ces établissements célèbres qui sont aujourd'hui le siège le plus élevé de la science européenne ?

I.

A l'origine des sociétés, chez les peuples naissants, les premières notions qu'on recueillit sur le monde, sur Dieu et sur l'homme, prirent la forme religieuse. Les religions primitives furent les encyclopédies des connaissances du temps. Une série arbitraire de sentences et d'apophthegmes, un mélange confus de remarques journalières et d'inspirations poétiques qu'on décora du titre pompeux de science divine, devint le dépôt sacré, l'héritage d'une famille ou d'une caste. On se le transmet par la parole, qui donne, il est vrai, à la pensée une expression originale et spontanée, mais qui est impuissante à imprimer à l'idée l'objectivité qui seule la rend accessible à tous. Ce savoir, d'ailleurs, par cela même qu'il était l'attribut d'un homme ou d'une

corporation, ne pouvait se produire sous la forme de l'idée pure, d'une idée non pas individuelle et relative, mais générale et absolue. Il se révéla comme une force divinatoire et prophétique, inhérente à un individu, qui passa aux yeux de la foule pour un être privilégié en relation directe avec une puissance surnaturelle. Dans cette première période du développement de l'esprit humain, il n'existait donc pas la moindre trace de science positive : d'un côté c'était de la rêverie, et de l'autre de la superstition.

Cependant la culture intellectuelle s'étendit insensiblement, et la religion cessa d'être le patrimoine exclusif de quelques-uns ; elle descendit peu à peu dans les masses et se transforma en un mythe traditionnel de héros et de dieux. Cette forme fabuleuse de la connaissance prit une couleur différente selon le degré de civilisation du peuple qui la vit naître ; mais là encore il ne put être question de fidélité historique, de chronologie, de méthode, en un mot de science proprement dite. C'étaient des poèmes et non des systèmes.

L'Orient fut le temple, et la Grèce l'école du genre humain.

Entre la tradition et le système vint se placer l'école, qui a été la forme la plus haute que l'idée scientifique ait prise parmi les Grecs. Un homme de génie surgissait du milieu d'eux ; il enchaînait à sa parole une foule captive de disciples, et son enseignement spontané, individuel, essentiellement subjectif, devenait l'âme même de la science. Aussi chaque philosophe imprima-t-il à son époque le cachet de son génie.

La science d'alors était une lutte héroïque dans laquelle le penseur se précipitait avec toute l'audace de ses idées et toute l'énergie de ses convictions. De nos jours, au contraire, elle s'est transformée en un vaste atelier où l'abondance des matières premières a fait mettre en pratique le principe de la division du travail. L'empire absolu de la pensée et la force créatrice du génie ne se sont maintenus intacts que dans les études qui, comme la philosophie, dépendent de l'individualité de leur fondateur, et qui ne sont pas encore parvenues à s'établir sur des bases empiriques solides et inaccessibles au doute. Partout ailleurs, un esprit qui scrute, alimente et agrandit le fonds commun, n'est plus qu'un anneau de la longue chaîne scientifique, et un savant, fût-il l'homme le plus supérieur, ne peut plus être compris et apprécié à sa juste valeur qu'après une étude comparative de l'état de la science à son apparition et après sa mort.

Sur le ciel de la Grèce, le sage se détachait isolément ; il naissait sans ancêtres, vivait sans associés et mourait sans progéniture.

Qu'on ne se méprenne pourtant pas sur la portée de ma pensée : en signalant cette différence essentielle des études dans l'antiquité grecque et dans notre société moderne, je n'entends pas méconnaître le développement historique de la science à Athènes, mais je crois qu'il reposait plutôt sur l'influence progressive exercée par l'esprit public, que sur un fondement objectif qui n'a jamais existé.

Pour la première fois, en effet, chez les Grecs, la science s'unit étroitement à la vie publique. C'était une prêtresse qui entretenait sur l'autel de la patrie le feu sacré des nobles enthousiasmes, de l'amour du beau et de la liberté. Jamais il ne serait venu à la pensée d'un Athénien que la science pût être à elle-même son propre but, qu'on dût poursuivre la vérité pour la vérité, rechercher le savoir pour le savoir. Jamais on n'eût osé enfermer la science dans ces étroites limites, nier son influence sur la vie pratique et celle de la vie pratique sur ses progrès. Il était réservé à une époque de servilisme politique d'inventer de pareilles subtilités. Aujourd'hui même, pour comprendre les événements saillants de l'histoire grecque, ne faut-il pas se rendre un compte exact du degré de culture intellectuelle de l'époque, consulter les œuvres des poètes et des philosophes comme des documents historiques, et, réciproquement, ne constate-t-on pas que toute transformation de la science, de la religion et de l'art était toujours commandée dans la cité de Minerve par l'état politique du pays ? Socrate et son adversaire Aristophane, qui exaltait le bon vieux temps de Marathon, furent contemporains de la guerre fratricide du Péloponèse, et les sceptiques apparurent sous les platanes de l'Académie et dans les conseils de la république, quand la Grèce ne sut plus ni maintenir ni sauver son indépendance.

A Rome, où les connaissances étaient très-superficielles et tournées à une application immédiate, où Cicéron s'excusait de se vouer accidentellement au culte de la science, où la vie nationale était toute politique, il devait arriver, ce que prouvent les persécutions et la haine des philosophes sous l'empire, que de simples préoccupations scientifiques fussent considérées comme subversives de l'ordre public. La science qu'on vit poindre à de rares intervalles sur les bords du Tibre n'avait rien de sérieux ; ce n'était qu'un emprunt momentané à l'étranger, qu'une importation d'Athènes et d'Alexandrie. La libre recherche, la spéculation étaient en opposition flagrante avec la vie romaine, et elles ne furent, au dire du poète, qu'un refuge contre les agitations du Forum et les horreurs de la guerre civile.

Cette absence de fortes études priva la vie sociale d'une sève vigou-

reuse, et fut cause que l'État, abandonné au jeu du hasard, devint le gain du plus hardi joueur et fut livré sans contre-poids à l'ambition des grandes individualités.

Sous la protection des Ptolémées, les notions scientifiques prirent à Alexandrie un caractère plus empirique qu'elles n'avaient eu auparavant en Grèce. A défaut de génie, les Alexandrins eurent de l'application et montrèrent du talent. Les écoles renfermaient des grammairiens, des mathématiciens, des géographes et des astronomes estimables, — gens de mérite et de renom sans nul doute, mais auxquels il ne fut pas donné néanmoins de constituer la philologie, les mathématiques, la géographie et l'astronomie.

C'est là un travail qui demande des siècles, et, de nos jours, après quinze cents ans, nous sommes encore à l'œuvre. Pour mener à bonne fin une pareille entreprise, il faut avant tout ne pas avoir l'égoïsme de vouloir créer à la science un empire particulier, en dehors de la vie publique, car l'histoire nous enseigne qu'elle dépérit petit à petit, si on ne la vivifie de temps à autre en la plongeant, en la retrem pant dans la société.

La retraite claustrale des hommes d'étude qu'on observe déjà à Alexandrie fut plus complète, plus sévère encore, entre les quatre murs des couvents du moyen âge. Dans ces asiles vénérés, à l'abri des aventures de la guerre, les moines recueillirent pieusement les épaves du grand naufrage de la société antique. Ils attirèrent à eux le monopole des études, et il en résulta qu'à partir de ce moment toute investigation de la pensée se fit sous le contrôle jaloux de l'Église, que chaque branche des connaissances ne fut plus qu'une annexe de la théologie, *theologiæ ancilla*.

Cette prétention exorbitante survit encore parmi nous dans le clergé catholique. Non content d'interdire aux laïques la lecture des saintes Écritures, il va même jusqu'à réclamer le privilège d'instruire seul la jeunesse et partant un droit exclusif à la culture des sciences profanes.

Grâce à cette sujétion de la pensée, on ne vécut, durant tout le moyen âge, que des débris de Platon et d'Aristote. L'esprit humain dépensa ses veilles, une ardeur subtile et une profondeur relative, à tourner dans le cercle étroit de la scolastique. Travail pénible, s'il en fut, mais indigne du noble nom de science.

L'Église toutefois ne triompha pas sans résistance.

Fondées pour soutenir la hiérarchie sacerdotale, les universités ne tardèrent pas à l'attaquer. Dès le lendemain de leur naissance, elles assurèrent la victoire du droit romain, une innovation qui fut une

révolution. Ce fut également de leur sein que sortirent les premières tentatives d'affranchissement de l'esprit humain : Wiclef, *l'étoile du matin de la réforme*, enseignait à Oxford, et Jean Huss, avant de monter sur le bûcher de Constance, avait professé à Prague.

Enfin Martin Luther parut et afficha d'une main séditiense ses quatre-vingt-quinze propositions à la porte de l'église de Wittemberg. A n'en pas douter, si Luther n'avait été qu'un moine raisonneur, à la première parole hérétique l'autorité spirituelle eût étouffé sa voix au fond d'un cachot de couvent; mais il était professeur, doyen de la faculté de théologie, et l'on eut garde de s'attaquer aux immunités de sa charge et à la jeunesse enthousiaste qui entourait sa chaire. Mélanchthon aussi appartenait au professorat. Ce furent les étudiants de Wittemberg, nourris de la pensée du maître, qui devinrent les premiers apôtres de la réforme, et la répandirent, au retour de l'université, dans tous les cantons de l'Allemagne. On ne tient pas toujours assez compte de la part qui revient aux universités dans le rapide développement des idées nouvelles. Elle fut très-importante. Remarquez, en effet, qu'au delà du Rhin, où les universités sont à la tête du mouvement, la réforme triomphe, tandis qu'en France, où la Sorbonne fait brûler par la main du bourreau les écrits de Reuchlin; de Luther et de Calvin, elle succombe, entraînant dans sa chute les écoles, qui n'ont pas su se sauver elles-mêmes en la protégeant.

Les réformateurs ne furent pas ingrats envers leur auxiliaire, la science; ils l'affranchirent du joug séculaire de la théologie. Nulle part, la grande révolution religieuse du seizième siècle n'a entraîné des transformations plus radicales que dans l'enseignement. Tout le système d'instruction publique, si étroitement lié à l'Église, subit une réforme complète. La science fut appelée à couvrir, à défendre l'œuvre de la foi nouvelle. On dégagca les études des subtilités de la scolastique, des pauvretés de l'esprit monacal; à côté de la théologie, on accorda une place indépendante aux études profanes. On supprima les cloîtres, et leurs richesses servirent à doter, à multiplier les universités; car ce qui importait avant tout à un État protestant, c'était de posséder un institut national qui travaillât sans relâche à réintégrer la raison humaine dans ses droits.

Pendant ce réveil de la libre recherche en Allemagne, les écoles des pays restés fidèles au saint-siège perdaient leur antique prestige. Les universités d'Italie, d'Espagne et de France, qui avaient jeté un si grand éclat sous l'action vivifiante de la renaissance, n'offrirent plus à partir de la réforme que le triste spectacle d'une décrépitude pré-

maturée. La superbe université de Paris elle-même, l'*alma mater* de toutes les autres, qui avait protégé Philippe le Bel contre les prétentions du pape Boniface VIII et que Charles V avait nommée *la fille aînée des rois*, fut réduite, dès la fin du seizième siècle, à partager l'enseignement avec les jésuites. Tout mouvement intellectuel se retira de ses facultés; la Sorbonne seule donna encore des signes de vie, et quels signes, grand Dieu! C'est l'époque des débats de la bulle *Unigenitus*, des controverses des jansénistes et des molinistes, de la destruction de Port-Royal des Champs, des disputes des jésuites et des universitaires, et de la persécution de ce bon recteur Rollin, l'auteur du *Traité des études*, dont l'âme candide et pure et la décente pauvreté d'esprit forment, hélas! la plus brillante personnification de l'université d'alors.

Le siècle qui avait vu naître Luther engendra aussi Loyola. En face de la science, l'adversaire décidé de la suprématie intellectuelle de l'Église, se dressa l'enseignement des pères de la société de Jésus.

Nés après la réforme, au moment où l'État et la science s'étaient unis pour combattre la domination de la papauté, les jésuites furent appelés à répandre Rome dans le monde entier, à assurer de nouveau son pouvoir universel. Les papes qui ont signé leurs premières lettres d'octroi avaient compris que la vieille armée débandée des moines mendiants, ignares et cyniques, était incapable de rétablir l'antique grandeur de l'Église. Pour atteindre ce but, pour se maintenir même au milieu des tourmentes, il fallait que le catholicisme se mêlât à son tour au mouvement social et scientifique qui emportait les esprits. De ce contact de l'orthodoxie et du monde est sorti le jésuitisme, mélange de mendicité, d'urbanité, de politique et de science, qui est l'arme la plus terrible que la stabilité ait jamais forgée pour sa défense.

Pendant les luttes de l'autorité religieuse et de la libre pensée, la science avait pris une physionomie protestante; ce fut la mission spéciale des jésuites de l'exorciser et de lui donner un caractère orthodoxe. Cette catholicisation de la science fut l'œuvre principale des bons pères, et, bien qu'on n'ait voulu voir, le plus souvent, en eux que des hommes politiques, ils furent toujours, partout et avant tout, des pédagogues.

Sous ce rapport, le jésuitisme fut une véritable émancipation du catholicisme, une révolution intérieure de l'Église romaine.

Entre les mains des jésuites, l'enseignement prit une allure moins désintéressée, plus décidée, plus exclusive que dans les écoles protestantes. La réforme, en plaçant le salut du chrétien dans la spontanéité et l'activité personnelle de l'intelligence, en n'imposant à l'esprit nulle

autre limite que celle de l'entendement, avait ouvert un champ immense aux investigations de la pensée. Elle a fondé l'éducation sur la liberté de l'individu, qu'on peut appeler un principe protestant. L'enseignement catholique qui travailla dans un but déterminé, l'avenir de l'Église, n'eut aucun souci des destinées individuelles; il subordonna la personnalité à des vues générales, paralysa les forces croissantes de la jeunesse et sacrifia le salut scientifique au triomphe de la foi. Pour sauver l'âme on damna l'esprit.

Est-il besoin maintenant de se demander ce qu'il advint de la science dans une pareille éducation, une éducation qui eut pour dessein avoué d'imprégner les connaissances d'un arôme catholique, et qui plaça en tête de son plan d'études le mot de Roger Bacon : *Religio aroma scientiarum* ?

Les pédagogues du catholicisme, les jésuites, furent peut-être des personnes très-studieuses, très-instruites, très-savantes même, j'y consens; mais il n'en reste pas moins certain que les progrès de l'intelligence humaine furent leur moindre préoccupation. Ils ne s'emparèrent de la science que pour la dissoudre ou l'obscurcir, *ad majorem Dei gloriam*. Ils répandirent autour d'eux une ignorance polie, raffinée, toute parfumée d'érudition. Leur méthode pédagogique se résume en deux mots : à l'ignorance ils donnèrent le masque de la science, et à la science celui de l'ignorance, — travail dialectique qui exigeait, en effet, toute l'habileté proverbiale des pères de la société de Jésus.

Leur action particulière sur nos universités a été désastreuse. Dès la fin du seizième siècle, maîtres de l'enseignement du second degré, ils cultivèrent avec succès, on se plait à leur rendre cette justice, les lettres grecques et latines, tant honnies par leurs successeurs, mais ils usèrent de tout leur ascendant pour détourner leurs élèves d'aborder, au sortir de leurs mains, ces études supérieures qui seules donnent de la virilité à l'instruction. Tous les élèves qui n'étaient pas contraints par les nécessités de la vie d'étudier une branche spéciale, le droit, la médecine ou la théologie, tous les fils de famille passèrent sans transition des bancs du collège dans les salons, les ruelles et les antichambres de Versailles. On ne demanda à l'université que des connaissances pratiques, qu'un gagne-pain : elle devint l'école préparatoire d'un métier et non pas de la vie. Avec son universalité elle perdit son action sur la société et l'État. De là ce besoin général d'un dictionnaire encyclopédique qui se fit sentir vers le milieu du dix-huitième siècle.

Cette habile manœuvre des jésuites est le premier symptôme du

fâcheux morcellement par facultés, consacré plus tard par le décret organique de l'université de France.

Mais les jésuites ne furent pas les seuls à faire de la police, de la réaction intellectuelles. Dès que le luthéranisme se sentit solidement assis sur les débris de la hiérarchie romaine, il se montra étroit, pédant et rigide. A peine toléré, il fut intolérant. A une génération de héros succéda une génération d'ergoteurs mesquins, jaloux, ambitieux, lâches, qui étouffèrent toute libre aspiration de la pensée et vendirent aux princes, avec un empressement servile, la liberté de conscience, achetée au prix du sang de tant de martyrs. L'espérance de voir sortir de la réforme une renaissance scientifique disparut pour plus d'un siècle. Le protestantisme, infidèle à sa doctrine, au lieu de servir la cause de l'émancipation de l'individu, se transforma en un misérable instrument de politique dynastique. Le compromis de Luther avec les princes porta des fruits amers, et l'Allemagne expia par trente années de guerre civile la faute d'avoir étouffé le soulèvement des paysans.

Au dix-huitième siècle enfin, elle sortit du cloaque où elle croupissait et inaugura une ère nouvelle, une période glorieuse de régénération. De tous les côtés une pensée jeune, ardente, enthousiaste, se fit jour. On reprit l'œuvre interrompue de la réforme. Le génie germanique s'affranchit des liens étroits d'un luthéranisme formaliste ; il s'ouvrit des voies indépendantes, réintégra la science dans ses droits, et proclama les grands principes humanitaires qui sont inscrits dans les œuvres immortelles de sa littérature classique. Quels progrès immenses accomplis de Leibniz et Wolf jusqu'à Kant et Fichte, de Spener et Franck jusqu'à Herder et Schleiermacher, de Gottsched et Gellert jusqu'à Lessing, Schiller et Goethe !

Les universités, il est vrai, ne donnèrent pas le signal de cette rénovation, mais elles obéirent à l'élan imprimé aux esprits.

A partir de cette époque des lumières, *Aufklärungszeit*, disent les Allemands, la science s'échappa du cabinet d'étude où on la retenait prisonnière et se mêla à la vie publique. De belles, de nobles pensées ne dépérèrent plus faute d'un terrain propice pour les recevoir. Elles germèrent et portèrent des fruits pour le bonheur de l'humanité. La science déchira les voiles dont on l'avait couverte et franchit la barrière qui la séparait du monde. Avec un saint effroi, on ne vit plus dans ses adeptes des êtres placés par la Divinité bien au-dessus du commun des mortels. Quelques pédants continuèrent, comme par le passé, à regarder dédaigneusement du haut de leurs in-folio les mal-

heureux qui n'avaient point entrevu la lumière de la science; mais des âmes généreuses s'imposèrent la tâche d'élever le peuple par l'éducation à la hauteur d'une nation; elles prouvèrent à l'Allemand qu'il avait une patrie qui réclamait l'activité et le dévouement de tous ses enfants. Et quand la nation s'inclina en silence sous l'épée victorieuse de Napoléon, du haut des chaires de Greifswald, de Berlin, de Breslau, les voix énergiques d'Arndt, de Fichte, de Steffens, de Rückert, de Görres, de Luden, etc., enflammèrent les esprits et entretenirent dans les cœurs l'amour de la patrie.

Ces considérations générales sur le mouvement scientifique établissent mon point de départ. Elles nous ont amenés sur le seuil du sujet que j'ai choisi, qui consiste à exposer l'organisation intérieure, les mœurs et les lois des républiques universitaires de l'Allemagne.

II.

On se ferait une idée bien incomplète, bien rétrécie des grands établissements scientifiques de l'Allemagne, si l'on voulait les comparer à nos maigres et pauvres facultés perdues dans des villes indifférentes, sans foyer et sans rayonnement, et dont les habitants soupçonnent à peine l'existence. Égarée en province, la science s'éteint faute d'activité intellectuelle, tandis qu'à Paris elle se perd trop souvent au milieu du tourbillon d'une vie fiévreuse.

Sous le double poids de la monotonie d'un enseignement sans émulation et de l'indifférence du public, la plupart des professeurs de faculté ne distribuent plus à leurs auditeurs, quand le zèle des premières années est un peu refroidi, que le strict nécessaire pour obtenir des grades. Il y a d'honorables exceptions; il est des natures d'élite qui résistent leur vie durant à l'influence délétère de l'isolement, et qui dépensent le surplus de leur activité scientifique dans les revues. Mais on compte au bout des doigts ceux qui agrandissent ainsi les murs étroits de leur salle de cours. D'autres encore, fidèles à l'esprit de l'époque, pour occuper leurs loisirs, transforment le sanctuaire du savant en un cabinet de consultations, non gratuites, d'avocat ou de médecin. Dieu me garde de leur en faire un crime : pour se montrer sévère à leur égard, il faudrait avoir oublié la brillante chaleur, la noble ardeur de leurs débuts. Hélas, ils sont les premières victimes d'un enseignement supérieur qui n'entretient pas dans le professorat une suffisante émulation. Du maître le mal gagne l'élève d'abord et la

science ensuite : n'est-ce pas au point que plusieurs branches scientifiques sont menacées d'une mort prochaine, — la philologie, par exemple, pour laquelle nous sommes déjà les tributaires de l'Allemagne¹ ?

Ces plaintes, ces critiques, ne sont pas nouvelles. Il y a près de trente ans déjà qu'une voix d'une haute autorité en ces matières les a fait entendre. Un professeur de faculté, conseiller d'État, membre de l'Institut et du conseil royal de l'instruction publique, a proposé, au retour d'une mission pédagogique au delà du Rhin, « de substituer à nos facultés, isolées, perdues çà et là dans les déserts de nos provinces, de véritables universités en très-petit nombre, mais fortes et pleines de vie, qui seraient toujours en rapport avec le ministre, comme nos facultés et tous les établissements d'instruction publique, mais qui éliraient chaque année leurs autorités immédiates, leurs doyens, leurs recteurs, etc.... » Excellente proposition s'il en fut ! Malheureusement, cette ardeur réformiste, progressive, ne résista pas à l'épreuve du pouvoir. Peu d'années plus tard, M. Cousin, grand maître de l'Université, jaloux sans doute de conserver intactes les prérogatives administratives de sa charge, n'a pas voulu se rappeler, et encore moins mettre à exécution, les projets hardis du professeur Cousin.

Il n'a pas été le seul à préconiser le système universitaire de nos voisins d'outre-Rhin. De tout temps, il s'est rencontré chez nous des écrivains assez impartiaux pour confesser que s'il faut juger une organisation scolaire par ses résultats, l'enseignement supérieur de la docte Allemagne mérite toute notre sollicitude. Pour ma part, je ne sais qu'une chose qu'il nous faille envier sérieusement à ce pays, ce sont ses dix-neuf colonies scientifiques², vrais ports francs de la pensée, où, sous la parole de maîtres que stimule une vigoureuse concurrence, la jeunesse emploie les années privilégiées de la vie à explorer toutes les voies ouvertes à l'esprit humain. Mais avant d'exposer la manière

¹ Il n'est peut-être pas inutile de transcrire ici les paroles prophétiques adressées le 19 février 1808 à l'Empereur par Dacier, le secrétaire perpétuel de l'Institut :

« La philologie, qui est la base de toute bonne littérature et sur laquelle repose la certitude de l'histoire, ne trouve plus personne pour la cultiver. Les savants dont les travaux fertilisent encore chaque jour son domaine, restes, pour la plupart, d'une génération qui va disparaître, ne voient croître autour d'eux qu'un trop petit nombre d'hommes qui puissent les remplacer; et cette lumière publique, propre à encourager et à juger leurs travaux, diminue sensiblement de clarté, et son foyer se restreint tous les jours de plus en plus. »

² Je ne compte pas parmi ces universités celles de l'Autriche, soumises jusqu'à ce jour à un tout autre régime, mais qui, sous la pression des idées libérales, tendent à se transformer de plus en plus dans le sens allemand.

large, libre et productive dont l'Allemagne a organisé le travail scientifique, il nous semble opportun de nous arrêter un instant aux ouvrages français qui existent déjà sur ce sujet, de faire précéder nos études d'une critique de la littérature de la question, comme dirait un Allemand.

Le premier livre et le meilleur peut-être, bien qu'il soit inconnu même aux gens du métier, a été publié en 1792, par Haffner, professeur de théologie à l'université de Strasbourg. Il est intitulé *De l'éducation littéraire ou essai sur l'organisation d'un établissement pour les hautes sciences*. La Révolution ébranlait le monde. Avec le vieil édifice social s'était écroulée l'École. A la vue de ces ruines, le savant professeur recommanda d'adopter pour la réédification le plan des universités allemandes. On sait que ce conseil fut méconnu : les mathématiciens, chimistes, naturalistes, astronomes et autres adeptes de sciences exactes, entre les mains desquels se trouvait la direction de l'instruction publique, mettaient alors tous leurs soins à créer une École polytechnique, et préféraient au système de l'universalité celui de la spécialité, aux études scientifiques, les études techniques. Enfin, après quelques années d'anarchie de l'enseignement, ces idées servirent de base à la réorganisation définitive de l'Université de France, et le livre de Haffner tomba dans un complet oubli.

Tandis qu'on publiait à Paris le fameux décret organique du 17 mars 1808, paraissait à l'imprimerie royale de Cassel, sous les auspices directs du roi de Westphalie, un *Coup d'œil sur les universités d'Allemagne*. Cet ouvrage de Charles de Villers continue et complète celui de Haffner. C'est une critique peu ménagée quoique indirecte des principes pédagogiques qui venaient de triompher en France.

Par un singulier incident géographique, le traité de Tilsitt, qui avait établi au cœur de l'Allemagne un nouveau royaume pour un prince français, lui avait donné en partage six universités. C'était une charge trop lourde pour un pays qui ne comptait que deux millions d'habitants. Un sacrifice était urgent. Toutes ces universités n'avaient pas une égale importance : un choix était facile. Rinteln, Paderborn, Helmstdt et Marbourg étaient peu fréquentées; Göttingue et Halle seules jouissaient d'une réputation européenne. Mais ces dernières, qu'il fallait tenter de sauver à tout prix, étaient précisément les plus menacées à cause de leur esprit d'opposition à Napoléon. Ce qui augmentait les préoccupations des amis de la liberté d'enseignement, c'était qu'on avait tout lieu de craindre qu'on ne cédât à la manie d'imitation présidant à l'organisation de tous ces royaumes feuda-

taires, que le roi Jérôme ne les détruisit toutes et n'introduisit dans ses États le système universitaire promulgué quelques mois auparavant par son frère. Ce fut alors qu'un savant français, Charles de Villers, prit en main la défense de ces universités¹.

Villers est plus connu au delà du Rhin que chez nous. Mais il serait ingrat de la part de la *Revue germanique* de ne pas aider à sauver son nom d'un oubli immérité. Il est de notre devoir de saisir cette occasion de consacrer quelques lignes à la mémoire d'un homme de bien et de science qui fut un de nos précurseurs, et qui a voué sa vie à populariser en France la philosophie et la littérature de l'Allemagne.

Le hasard des révolutions fit d'un capitaine d'artillerie un savant distingué. Le jeune officier, qui avait été élevé chez les bénédictins de Metz, se convertit à la science sur la route de l'exil. Aide de camp du maréchal marquis de Puysegur, il crut devoir émigrer en 1793, et se rendit à l'armée de Condé. Après la mauvaise issue de la première campagne, il erra quelques mois en Hollande et dans le nord de l'Allemagne. Il se fixa enfin à Göttingue.

La rencontre fortuite d'un autre émigré le détermina à s'arrêter dans cette ville. C'était un ancien officier de marine, Charles de Vanderbourg, gentilhomme breton, qui avait demandé à l'étude une consolation de ses mécomptes politiques. Leurs vicissitudes, leurs goûts et bientôt des travaux communs, tout contribua à lier ces deux hommes d'une amitié qui a laissé des traces. Ne pouvant servir leur pays les armes à la main, ils utilisèrent les tristes loisirs de l'exil à explorer, au profit de la patrie, les champs de la science allemande; ils entreprirent des voyages de découverte dans les régions brumeuses où siégeait le génie germanique.

Nos deux officiers se mirent bravement à l'œuvre. Dans l'espace de peu d'années, Vanderbourg publia coup sur coup les traductions du *Woldemar* de Jacobi, du *Voyage d'Italie* de Meyer, du *Laocoon* de Lessing et de *Cratès et Hipparchie* de Wieland. Ces livres ont subi le sort de bien d'autres, — surtout des traductions, — ils ont vieilli; mais ils furent à leur naissance d'utiles travaux. Ils eurent le mérite d'offrir aux Français des spécimens variés d'une littérature qui leur était pourtant moins étrangère qu'on ne l'admet généralement. D'ordinaire, madame de Staël nous apparaît comme ouvrant à l'esprit gaulois, par

¹ *Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante, en particulier du royaume de Westphalie*, par Charles Villers, correspondant de l'Institut national de France, de la Société royale des sciences de Göttingue, etc. Cassel, de l'Imprimerie royale, 1808.

son panégyrique de l'*Allemagne*, un nouveau monde, des terres inconnues, tandis qu'à vrai dire elle clôt tout un mouvement de rapprochement sympathique et non interrompu depuis le réveil de la Muse allemande jusqu'au voyage triomphal de Delphine au delà du Rhin. Et s'il est permis d'adresser un reproche à l'époque qui a précédé ce livre, c'est moins celui d'un oubli dédaigneux que d'une admiration plus ardente que délicate. Qui le croirait? l'entraînement de ces premières amours fut tel, qu'on dépassa le but, et qu'à côté des œuvres remarquables de Klopstock, de Lessing, de Winckelmann, de Schiller et de Goethe, on accueillit encore des productions d'un mérite fort mince, peu capables de faire revenir un public même indulgent de ses préjugés littéraires.

Ce serait un récit plein de curieuses révélations et de piquants détails, que celui des aventures de la littérature allemande chez nous, des faveurs et des retours de l'opinion publique à son égard. Pour aujourd'hui, j'en détache seulement le touchant épisode des deux exilés de Göttingue, mais pour y revenir une autre fois.

Au lieu de se livrer comme son ami au travail ingrat des traductions, Villers, esprit moins littéraire, plus spéculatif que Vanderbourg, entreprit d'initier les Français à cette philosophie transcendente qui dominait depuis vingt ans au delà du Rhin, sans qu'on s'en doutât en deçà. Sur le terrain métaphysique, nos progrès avaient été plus lents, plus difficiles que dans la littérature : on s'était arrêté à Wolf, qu'on connaissait par la traduction et les commentaires de Deschamps.

La première tentative de Villers remonte à 1796. Dans ses *Lettres westphaliennes*, il commença à parler de Kant. De ce moment, sur ces communications insuffisantes, on se mit à juger ce philosophe, soit en bien, soit en mal, avec une incroyable légèreté, une ignorante partialité. Il acquit de la sorte un nom en France, sans qu'on sût précisément quelle idée il fallait attacher à ce nom. Le plus souvent on prétendait reconnaître en lui un rénovateur de la scolastique. C'était un dieu inconnu qui avait un autel, mais dont on n'avait jamais entrevu la face. Villers fut son prophète. Pour mettre un terme à un inutile verbiage, à de bizarres terreurs, il publia en 1801 la *Philosophie de Kant ou principes fondamentaux de la philosophie transcendente*. C'est une œuvre qu'on consultera toujours avec fruit. Malgré les travaux plus récents de Tissot, de Cousin, de Barchou de Penhoen, de Wilm et de Saintes¹, elle est restée l'exposition la plus claire, le

¹ Ajoutons : de Barni. (Note de la rédaction.)

résumé le plus précis, le plus animé, et partant le plus français, du système critique du célèbre philosophe de Kœnigsberg.

Cet ouvrage et l'*Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther* appelèrent sur Villers la faveur de l'Institut, qui le nomma son correspondant, et l'attention du peuple au milieu duquel il vivait. De fréquents témoignages publics de sympathie l'attachèrent de plus en plus à l'Allemagne, et quand Vanderbourg saisit avec empressement l'occasion de la rentrée des émigrés pour aller se fixer à Paris, Villers, qui s'était fait une douce habitude de la vie allemande, ne déserta pas son poste avancé d'intermédiaire intellectuel entre les deux nations. Le désir seul de servir plus utilement la cause qu'il avait embrassée eût pu le décider à retourner dans sa patrie. J'en trouve la preuve dans une lettre à son ami Stappler, ancien ministre des cultes et de l'instruction publique en Suisse. Il lui rappelle leurs communs efforts pour arriver à fonder à Paris, sous le titre de *Bibliothèque germanique*, un recueil semblable, du moins quant au but, à celui où je retrace ces particularités de son existence.

« Où sont-ils, écrivait-il, ces jours où, appuyés des plus illustres suffrages, réunis aux hommes les plus capables, nous préparions dans la capitale du nouvel empire l'entreprise jugée si nécessaire d'une *Bibliothèque germanique*? Quatre ans se sont écoulés, et je ne sais quel mauvais génie nous a constamment traversés! Le même, peut-être, qui creuse entre l'esprit des deux nations un abîme qui semble devenir tous les jours plus infranchissable. J'avais dès longtemps conçu le projet de jeter un pont sur cet abîme. Mais après tant d'efforts et de tentatives dans tous les sens et sous toutes les formes, je ne sais encore si j'ai réussi à asseoir la base d'une seule de mes piles; je ne sais même si l'abîme n'est pas sans fond, et s'il ne dévore pas sans fruit tout ce qu'on y lance pour le combler. »

J'ai cité volontiers ce passage de la lettre qui sert de préface à son *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne*. C'est un document de famille de la *Revue*. Il montre avec quelle noble ardeur cet excellent homme s'était dévoué à sa mission internationale. Cette ardeur, hélas! hâta sa fin. Le découragement qu'accusent ces plaintes n'alla pas jusqu'à le rebuter dans son entreprise : il se maintint sur la brèche et y succomba.

Au moment où la crainte de devenir suspect à l'arbitre des destinées de l'Europe fermait la bouche aux plus hardis, Villers n'hésita pas à se poser en champion des universités allemandes, à rompre une lance contre le décret organique du 17 mars 1808, en faveur des deux uni-

versités mal notées du nouveau royaume de Westphalie. Dans un mémoire au roi Jérôme, il commence par exposer les grands principes, base commune de ces établissements scientifiques; il montre ensuite leur application dans les écoles, et aborde enfin, dans une troisième partie, la question spéciale des universités westphaliennes. Le succès dépassa toutes les espérances : la liberté fut sauvée; Göttingue, Halle, Marbourg, furent conservées, et Jérôme ordonna même que le mémoire, qui était presque un volume, parût sous ses auspices directs, à l'imprimerie royale de Cassel.

C'était de Lubeck, où Villers s'était retiré quelques années auparavant, qu'il avait présenté cette défense des universités. Son séjour dans cette ville fut le temps le plus heureux de sa vie. A côté de son amour des lettres un autre sentiment, une de ces amitiés alors en vogue, tendre et chaleureuse intimité d'un homme de talent et d'une femme du monde, affection entretenue par les seuls plaisirs de l'esprit et pareille à celle qui unissait alors un Père de l'Eglise protestante, Schleiermacher, à Henriette Herz, une juive, avait beaucoup contribué à enchaîner Villers à l'Allemagne. Son enthousiasme chevaleresque pour cette dame l'entraîna même à se mettre à la tête de l'opposition que soulevait à Lubeck l'incorporation des villes hanséatiques dans l'empire français. Ce rôle assez étrange, je l'avoue, amena son expulsion de la ville par les autorités françaises. Elle le surprit par bonheur au moment où le sénat académique de Göttingue venait de lui proposer une chaire de philosophie. Pour la seconde fois il trouva un asile dans cette ville.

Il n'en jouit pas longtemps. L'heure de nos désastres ne tarda pas à sonner : nos troupes, battues à Leipzig, se retirèrent à la hâte au delà du Rhin; Jérôme et ses employés français s'enfuirent. Villers seul resta, se croyant à l'abri de tout soupçon patriotique. Mais il fut puni par où il avait péché. On lui rappela brutalement une nationalité qu'il avait un peu oubliée : le sauveur de l'université de Göttingue, le défenseur de la ville libre de Lubeck, ne trouva pas grâce devant la réaction. Il fut destitué, et on lui intima l'ordre de quitter au plus vite le territoire allemand. A grand-peine il obtint qu'on levât cette dernière décision, mais il ne fit pas un long usage de son autorisation de séjour. L'ingratitude de cette Allemagne qu'il avait tant aimée, louée, défendue, lui brisa le cœur, et il mourut de chagrin le 26 février 1815 à Leipzig, dans les bras de son frère Frédéric, qui venait de perdre pour le même motif sa place de professeur de littérature à l'université de Moscou.

Qu'on me pardonne d'avoir retenu avec tant d'insistance l'attention sur un homme qui a su donner sans doute à l'érudition allemande une forme élégante et populaire, qui a joué un rôle important dans l'histoire des universités, mais dont la vie ne rentrait pas dans le cadre de mon sujet. En rentoilant ce portrait de famille, j'ai cru remplir un pieux devoir envers un écrivain dont madame de Staël a dit « qu'il était appelé par la grâce de son esprit et la profondeur de ses études à représenter la France en Allemagne et l'Allemagne en France ».

Quand on a lu l'ouvrage de Villers, il est inutile de parcourir le chapitre sur les universités allemandes dans le livre *De l'Allemagne*. Ce que ce dernier avance avec un aplomb superficiel, le premier le prouve avec l'autorité de l'expérience et la vigueur de la réflexion. Cette page de madame de Staël est une causerie brillante qui résume, d'une manière tout à la fois sentencieuse et capricieuse, les idées développées par Charles de Villers. Tout en rendant pleine justice aux grands mérites de madame de Staël, je ne saurais pourtant me dispenser de dire qu'elle a peint une Allemagne idéale qui n'a jamais existé que dans son imagination, une Allemagne aussi séduisante et aussi fausse que la Germanie de Tacite, et dans le même but — par esprit d'opposition. Qu'on vante tant qu'on voudra cette œuvre passionnée, superbe révélation d'une riche fantaisie; pour ma part, c'est en vain que je lui demande les trois conditions essentielles de toute bonne critique, la maturité, la franchise et le désintéressement, qui peuvent très-bien s'allier à la sympathie et au respect. Qu'on n'oublie jamais, en ouvrant ce livre célèbre, qu'il est le fruit d'une année à peine de séjour dans un pays dont l'auteur ignorait entièrement la langue.

L'apparition de M. Cousin au delà du Rhin fut de plus courte durée encore, et pourtant son *Rapport sur l'état de l'instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne* est un excellent travail aussi substantiel au fond qu'élégant dans la forme. Ce n'est pas le philosophe, mais le professeur, l'homme du métier, l'aspirant ministre qui est venu, qui a vu et vaincu les difficultés de la matière. Si je ne craignais de lui déplaire par un éloge plus embarrassant qu'un blâme, je lui avouerais en parfaite sincérité que, de toutes ses œuvres, c'est ce rapport que je préfère. Il est précis, il est scrupuleux; il ne s'étonne et ne s'inquiète de rien; sans trébucher, sans louvoyer, d'un pas ferme il va droit au but. En n'accordant la traduction qu'à cette seule œuvre du philosophe, l'Allemagne semble avoir été de notre avis.

Mais ce rapport, écrit pour le ministre, ne s'adresse pas au public; il ne donne pas la vie universitaire dans son ensemble; il n'en repro-

duit que la forme administrative. Ne vous attendez pas, surtout, que M. Cousin aborde le côté philosophique de la question, qu'il mette en lumière la liberté d'enseignement; ne lui demandez pas s'il accepte ou s'il repousse ce grand principe, car s'il avait une réponse, il la tairait par éclectisme.

Deux ans plus tard, un professeur au Collège de France entreprenait à son tour un voyage d'exploration en Allemagne. Il a consigné ses remarques dans un ouvrage en deux volumes, dont l'un est intitulé *la Politique*, et l'autre *la Science*. En tête du second se trouve un chapitre consacré aux universités. C'est la contre-partie du rapport de M. Cousin. M. Lherminier ne s'arrête pas aux détails, à leur signification et à leur portée : fidèle aux usages du Collège de France, il se lance dans de hautes considérations générales. Il ne perche pas; il plane et regarde fièrement en face le soleil de la liberté. « Oui, de par Minerve et Apollon, s'écrie-t-il à la fin du chapitre, nous maintiendrons la liberté de parler et de penser. » *Plaudite, cives!* quant à moi, même si j'ignorais la fin misérable de cet homme, je hausserais les épaules.

Dirai-je maintenant qu'on prétend, au delà du Rhin, que le canevas sur lequel M. Lherminier a brodé ses fleurs de rhétorique lui a été donné par son très-regrettable ami le célèbre professeur Gans? J'incline à le croire. Sous la profusion des mots ronflants, des périodes sonores et des métaphores pompeuses, on a peine à découvrir une idée exacte, une compréhension saine du système universitaire allemand. Tant qu'on ne connaît pas cette organisation, on ne comprend rien à ces révélations enthousiastes, mais dès qu'on est au courant on s'aperçoit que c'est l'auteur qui n'y a rien compris. Pour son malheur et le nôtre, M. Lherminier est né au temps de la phrase. Il parle avec cette chaleur d'emprunt, dans cette forme inspirée qui séduit la jeunesse, l'attire, l'égare, et qui est un des écueils de notre enseignement. L'oreille est peut-être charmée, mais l'esprit est-il satisfait? S'il me fallait choisir entre la sécheresse technique de M. Cousin et les considérations par trop générales de M. Lherminier, je n'hésiterais pas à accorder la préférence au premier, dont on ne lira jamais le travail sans profit, ce que je me garderai bien d'affirmer du second.

Vient ensuite, dans l'ordre chronologique, un ouvrage d'un membre de l'Université, *De l'état moral, politique et littéraire de l'Allemagne*, par M. Matter. Rarement un Français a été mieux préparé et plus autorisé à parler de ces matières que l'historien *laureatus* de l'école d'Alexandrie. Son style vous dit à première vue que l'auteur est né dans un

pays de langue allemande, et son érudition prouve qu'il a reçu dans sa jeunesse la vigoureuse impulsion scientifique d'une université d'outre-Rhin. Depuis son départ de Göttingue, en 1815, il n'a cessé d'accorder une attention constante à la littérature et au mouvement philosophique de l'Allemagne. S'il ne nous l'avait confié lui-même, son livre l'eût trahi. Avec une connaissance si rare de la langue, des idées et du personnel, M. Matter eût pu nous tracer un vaste et profond tableau de la situation des esprits et de l'état des consciences dans les pays germaniques. Malheureusement il ne l'a pas voulu; il a eu la singulière fantaisie de ne nous donner que son journal de voyage, qui est d'une exactitude désespérante. Chemin faisant, le savant touriste énumère avec une coquetterie mondaine ses visites, ses dîners, ses parties de plaisir, tous les charmants incidents de son itinéraire. Il accorde une importance au moins égale à l'hospitalité comme à la science de l'Allemagne. Mais j'ai hâte de signaler le côté sérieux, instructif de ce travail.

Ne cherchez pas dans le titre de l'ouvrage le secret du livre, à moins que par moral vous n'entendiez religieux, une confusion qui est d'ailleurs dans les idées de l'écrivain. Ce secret, vous le trouverez à deux pas plus loin, dans la préface, le confessionnal de l'auteur. A l'entrée de ces deux volumes, M. Matter nous apprend qu'il a traversé le Rhin en 1847, dans le dessein d'observer, d'étudier sur place l'agitation religieuse qui s'était emparée de l'Allemagne. De morale proprement dite, de morale humaine, de politique et surtout de littérature, il n'est question qu'autant qu'elles servent à expliquer la crise momentanée. On passe successivement et très-peu succinctement en revue les différents groupes des partis religieux, les jésuites et les piétistes, les rationalistes et les Rongistes, les mythologues et les amis de la lumière, et un chapitre même est consacré aux tendances réformistes manifestées au sein du judaïsme.

Cette enquête scrupuleuse mena droit M. Matter dans les universités, qui étaient les brillants foyers autour desquels tourbillonnaient toutes ces théories théologiques. Il se rendit à Berlin, à Halle, à Leipzig, à Tubingue aussi bien qu'à Vienne, à Munich et à Fribourg. C'est par là qu'il nous appartient. Mais, hélas! comme il n'y alla qu'avec l'intention de consulter les oracles des différentes sectes, il n'eut d'yeux et d'oreilles que pour eux; il recueillit pieusement leurs paroles et ne nous donna que par accident des renseignements sur le régime universitaire. Rien dans cet ouvrage qui rappelle que l'écrivain est un inspecteur général de l'université; même quand il parle des écoles,

je ne vois qu'un chanoine honoraire de l'église Saint-Thomas à Strasbourg.

Hormis des controverses religieuses et une longue nomenclature de professeurs de théologie, nous n'apprenons rien de l'efficacité intellectuelle des corps enseignants de l'Allemagne. Ce qui, d'ailleurs, enlève à ce récit des tribulations du catholicisme et des variations du protestantisme une grande partie de son intérêt, c'est la difficulté qu'on éprouve à se reconnaître parmi les noms propres, les doctrines, les incidents de voyage, présentés pêle-mêle dans un livre écrit au jour le jour. A force de détails, on perd de vue l'ensemble : les arbres, comme dit un vieil adage allemand, empêchent de voir la forêt.

Mais si l'auteur avait voulu faire un livre, on en découvrirait du moins l'ébauche. Il y aurait donc presque de l'injustice à insister davantage sur la confusion de ces notes. Ces observations n'entament en rien la réputation méritée de M. Matter. Quand bien même il n'aurait pas écrit ce journal de voyage, le savant auteur de l'*Histoire critique du Gnosticisme* compterait encore parmi les premiers écrivains qui ont naturalisé en France les recherches et les résultats de la science germanique.

Cette revue m'amène enfin à parler d'une étude : *Des Allemands par un Français*, que, Dieu merci ! je puis louer sans réserve. C'est presté comme une brochure et sérieux comme un gros livre. Depuis certaines épreuves auxquelles je l'ai soumise, je doute moins de son impartialité. Chaque fois que j'ai donné cet ouvrage à lire à un Allemand, il me l'a rendu, non sans un léger mouvement de dépit, et tous les Français qui l'ont parcouru prétendaient que l'auteur avait sagement agi de garder l'anonyme, car il avait méconnu son pays.

Ces susceptibilités nationales, qui se condamnent réciproquement, absolvent l'écrivain. Pour atteindre à une pareille impopularité internationale, il faut une grande élévation de sentiments et une courageuse largeur de vues. C'est le procédé d'un homme qui ne se contente pas de traverser au pas de course des régions intellectuelles, mais qui, des cimes de la pensée, domine son pays et son temps. On comprend toutefois que, sans être atteint de chauvinisme ou de gallophobie, on puisse par moments se sentir blessé : l'impartialité sincère n'a-t-elle pas un faux air de famille avec l'égoïsme individuel et national ? Et puis l'auteur a l'œil sûr, la main ferme, et il frappe dur : « *Wem's jucht, der kratze sich,* » disent les Allemands ¹.

¹ « Qui se sent morveux, qu'il se mouche. »

Cependant les vérités qu'il nous offre ne se présentent pas avec la chaste effronterie de leur costume traditionnel; elles sont bien vêtues et se montrent sous une parure élégante et littéraire. Le style a de la fraîcheur, de l'animation; il sert d'interprète à une pensée sûre d'elle-même. Comme à la volée l'auteur a embrassé toute l'organisation universitaire de l'Allemagne. Il ne résume pas avec étendue; il jette ça et là quelques observations critiques qui mettent vigoureusement en lumière les points saillants.

De tous les ouvrages français qui ont paru sur l'Allemagne, c'est celui que je crois le plus digne de servir d'introduction, de préface à des études sérieuses. Plus on vit au delà du Rhin, et plus on est disposé à rendre hommage à la judicieuse pénétration de l'auteur, à l'encontre des autres critiques français, dont on s'éloigne à mesure qu'on pénètre dans la littérature allemande; en sorte qu'on pourrait dire que la crainte de leurs écrits est le commencement de la sagesse.

Et pourtant, un parallèle entre nos écrivains et ceux de l'Angleterre sur l'Allemagne serait encore tout à notre honneur. Un exemple qui se rattache au sujet qui nous occupe servira de preuve à l'appui de mon opinion. C'est un travail sur les universités allemandes. L'hospitalité qu'il a reçue dans le numéro d'octobre de la *Revue britannique* de 1828 lui assigne une place parmi les documents français sur la matière.

C'est un chapitre détaché d'une relation de voyage de M. John Russell en Allemagne et dans quelques provinces méridionales de l'Autriche pendant les années 1820, 1821 et 1822. Comme je n'ai à ma disposition qu'une traduction allemande, et que dans l'introduction on ne désigne l'auteur que par ces mots : « Jeune savant écossais », je ne puis affirmer que ce soit l'œuvre du célèbre homme d'État anglais. Je ne serais pas éloigné de l'admettre, car il y a au bout de la plume de l'auteur une pointe d'*humour* libéral, et dans l'allure de la phrase une morgue aristocratique qui caractérisent également l'ex-chef du parti whig.

L'Allemagne nous reproche, et non sans raison, notre indifférence à l'égard des autres peuples, — un reproche qui atteint néanmoins les Anglais encore plus que nous. La cause de notre inattention et de nos erreurs est des plus simples : les points de contact et de comparaison qui provoquent la communion des esprits nous manquaient jusque dans ces derniers temps, parce que nous menions une existence nationale trop casanière. Notre horizon se bornait à nos frontières, parce que nous ne les franchissions pas. Pour qu'un Français se décidât, il y a peu d'années encore, à s'expatrier, il fallait qu'il y fût poussé par

un besoin pressant quelconque, manque de pain ou disette d'idées. N'est-ce pas le contraire chez l'Anglais? La vie nomade n'est-elle pas son existence normale? Tandis que le Français ne sort de chez lui que pour amasser un pécule qui lui permette de vivre dans sa patrie, l'Anglais travaille des années avec la force de plusieurs chevaux pour aller sur le continent dépenser ses économies. Au siècle dernier, quand un Français passait le Rhin, c'était pour faire admirer le bon ton et les grands airs de Versailles, dont il se croyait le représentant par droit de naissance; aujourd'hui le moindre boutiquier de la Cité a la prétention de montrer dans sa personne un monument vivant des libertés britanniques. Du haut de ce piédestal, il juge tout, mœurs et institutions, et condamne sans pitié tout ce qui ne se laisse pas mesurer à l'aune de ses nombreux préjugés nationaux.

Pour tout étranger, j'en conviens, il est difficile de prendre les habitudes d'esprit des Allemands; pour l'Anglais, je le crois impossible. Les hardiesses de la spéculation, les audaces des systèmes philosophiques qui nous attirent particulièrement vers l'Allemagne, et qui ont séduit tant d'intelligences d'élite, à commencer par MM. Littré, Proudhon et Renan, inspirent une sainte horreur aux Anglais. Certes, ce n'est pas chez eux que la belle traduction de la *Vie de Jésus* de David Strauss eût obtenu l'étonnant succès d'une seconde édition, en admettant qu'il se fût trouvé un Anglais assez osé pour entreprendre une pareille tâche. Hors du cercle étroit où se meut la pensée métaphysique de M. Hamilton, pas de salut philosophique! Et il en est de même pour tout le reste.

Ces réflexions me viennent naturellement sous la plume après le lecture de l'ouvrage de John Russell. Le comparerai-je à celui de Villers? Ce serait une sévérité qui toucherait à la cruauté : on n'oppose pas une description des mœurs d'une petite ville universitaire à une étude approfondie de l'organisation scolaire.

Avec l'exactitude d'exploration qui est un des privilèges de sa nation, le touriste anglais décrit tout ce qu'il a vu dans une université, de la cave au grenier, de l'appariteur (*pedell*) au recteur magnifique (*rector magnificus*), du brosseur (*wichsler*) jusqu'à l'étudiant (*bursch*). Pas le moindre détail n'est négligé : il suit l'étudiant au cours, sur le terrain, dans la brasserie, et relève le tout par une pointe de médisance, — le grain de sel britannique. Pris un à un, chaque trait paraît exact, ressemblant, et cependant le calque tout entier, au lieu de reproduire l'image d'une université, ne nous en donne que la caricature.

C'est qu'à son entrée à Iéna, l'ancien *freshman* d'Oxford et de Cambridge n'a pas dépouillé le vieil homme et rompu avec les préjugés monastiques des colléges anglais. Dans ce monde si nouveau pour lui, le gentleman est choqué, blessé à chaque pas par une foule de petites misères : un broc de dimension rabelaisienne l'effarouche, une balafre le dégoûte. Il se chagrine, le bon jeune homme ! pour des riens, et traduit sa mauvaise humeur en épigrammes qui n'ont même pas l'esprit pour excuse. A la hauteur philosophique où se sont placés, bien qu'à des degrés différents, Villers, madame de Staël et l'auteur anonyme *Des Allemands par un Français*, Russell n'atteint jamais. Tandis que nos écrivains s'efforcent d'évoquer l'âme de ces grands corps enseignants, l'auteur anglais la sacrifie à la bête et se complait dans un minutieux travail de dissection. On dirait qu'il ne s'est pas douté un seul instant que c'est du sein de cette jeunesse tapageuse et bataillarde, mais libre et fière, que sont sortis les héros de la guerre de l'indépendance et ces hardis penseurs qui ont étonné le monde et affranchi la pensée humaine.

Et maintenant, voici que nous sommes arrivés, par un chemin un peu long, au terme de la première étape de notre exploration. Avant de pénétrer au cœur de ces régions demi-fabuleuses, je me suis cru obligé de passer rapidement en revue les renseignements déjà fournis par mes devanciers. Cette méthode est empruntée à la scrupuleuse Allemagne, et elle a même, pour désigner ce procédé, une expression spéciale : cela s'appelle, comme je l'ai dit plus haut, faire la critique de la littérature de la question.

Plus que noblesse, critique oblige ! Après avoir signalé les écueils et les bas-fonds où se sont perdus ceux qui m'ont précédé, à défaut de leur talent, par circonspection du moins, serai-je assez heureux peut-être pour échapper à ces dangers et pour rapporter en France des tableaux exacts et de fraîches impressions.

Ces études sont le fruit de neuf années passées dans les universités d'outre-Rhin. Dans des circonstances à peu près semblables à celles où s'était trouvé Villers, je vais reprendre et continuer son œuvre. Je commencerai par établir les principes généraux sur lesquels repose l'enseignement supérieur de l'Allemagne ; j'exposerai ensuite l'organisation administrative ; une troisième partie sera consacrée à établir le caractère spécial de chaque université, la quatrième aux mœurs des étudiants, et la dernière enfin au rôle politique de ces hautes écoles, depuis les commencements de ce siècle jusqu'à nos jours.

« Honore le buisson qui t'a donné asile, » dit un touchant proverbe

allemand. Je n'aurai garde de manquer à ce pieux devoir. Puissé-je, au contraire, en montrant les universités allemandes sous leur véritable jour, acquitter ainsi une partie de ma dette envers l'université d'Heidelberg, cette bonne *Alma mater* qui m'a couvert de sa protection, dont le docte enseignement a rempli le vide de mes années d'exil et endormi dans mon cœur les regrets de la patrie absente.

III.

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

Le nouveau monde que nous abordons est si éloigné de l'idée qu'on s'en fait d'ordinaire chez nous, il ouvre à l'étranger tant de régions inexplorées, tant d'horizons inconnus, et, sous ces dénominations qui nous sont usuelles, université, facultés, professorat, étudiants, se cache un sens tellement éloigné du nôtre, qu'il me semble indispensable, dès l'entrée, d'indiquer clairement les trois colonnes fondamentales du système universitaire de l'Allemagne.

Ces trois grands principes sont :

La liberté des études ;

Leur universalité ;

Le double caractère de corps enseignant et de corporation académique.

Nous allons successivement les analyser tous trois.

La liberté des études, la liberté de l'enseignement ! Demandons-nous en premier lieu ce que les Allemands entendent sous ce mot élastique dont l'esprit de parti a fait en France, il y a quelques années, un si étrange abus, une arme à double tranchant qui blessait amis et ennemis, ceux qui s'en servaient et ceux contre qui on la tournait. « C'est le souffle vivifiant de l'université, s'écrie Fichte ; c'est l'atmosphère divine dans laquelle tous les fruits se développent et arrivent à une réjouissante maturité. » Cette définition, d'un lyrisme presque oriental, suffit sans doute aux personnes qui savent d'avance ce dont il s'agit, mais elle est d'une insuffisance évidente pour tous ceux qui l'ignorent. Je ne suivrai donc pas l'illustre philosophe au milieu de ses métaphores ; j'aime mieux choisir une autre voie et résumer en quelques

pages ce que des esprits distingués, d'opinions politiques fort diverses, ont écrit d'une façon parfois un peu obscure sur cette matière¹.

A quelque camp qu'ils appartiennent, au progrès ou à la stabilité, tous les écrivains qui se sont occupés des universités, Fichte aussi bien que M. de Savigny ou que M. Léo, sont unanimes à reconnaître à la liberté universitaire trois formes différentes :

Au professeur, la liberté d'enseignement, *Lehrfreiheit* ;

A l'élève, la liberté de choisir l'enseignement qu'il préfère, *Lernfreiheit* ;

A la cité académique, la liberté académique, c'est-à-dire le privilège d'une juridiction particulière, *Akademische Freiheit*.

Assurément la première, la liberté d'enseignement, est la plus importante des trois. C'est la clef de voûte de l'édifice. Si on l'enlève, tout s'écroule : le temple de la science disparaît, et il ne reste plus qu'un couvent ou qu'une caserne.

Par l'élan qu'elle imprime aux études, aux progrès du libre penseur, par la barrière qu'elle oppose aux résistances désespérées de la réaction, cette liberté est au nombre des plus précieuses prérogatives de ce temps-ci. L'Allemagne lui doit le magnifique épanouissement de sa pensée philosophique, car Kant, Fichte, Schelling et Hegel étaient tous professeurs et ont enseigné leurs doctrines avant de les coordonner en volumes. La France, par contre-coup, lui est redevable d'être affranchie du joug éclectique, d'en avoir fini avec le système de l'im-

¹ Pour cette première partie, on consultera avec profit les ouvrages suivants :

FICHTE, *De la destination du savant*, traduit par M. Nicolas.

— *La Politique, ou du rapport de l'État primitif au règne de la raison*.
Berlin, 1813. Ouvrage posthume publié seulement en 1820.

JACOBS, *De la liberté académique*.

STEFFENS, *De l'idée des universités*.

— *Des universités protestantes*.

— *Des associations secrètes*.

THIERSCH, *De la liberté des études ou de l'indépendance de la vie dans les universités allemandes*. Munich, 1829.

CH. DE SAVIGNY, *Essence et valeur des universités allemandes*, dans le numéro de septembre 1832 de la *Revue historique et politique* de Ranke.

LÉO, *Disterweg et les universités allemandes*, 1836.

MAYERHOFF, *Éclaircissements historiques sur les universités d'Allemagne*, 1838.

ROSENKRANZ, *Le Duel dans nos universités*, 1837.

HERMANN SCHEIDLER, *Les Feuilles d'Iéna, pour servir à l'histoire et à la réforme des universités*, 1859.

puissance. Et l'Angleterre! N'est-ce pas à Tubingue que les docteurs des *Essays and Reviews* sont allés récemment chercher leurs armes contre l'orthodoxie anglicane? Par la liberté de son enseignement, l'Allemagne a rendu le monde tributaire de ses idées, comme au siècle dernier il était tributaire des nôtres, grâce au courage de nos écrivains qui s'arrogeaient le droit de tout dire.

Mais en quoi consiste cette liberté? Quelles sont ses limites, si du moins elle en a? Procède-t-elle de l'État ou est-elle née du sentiment individuel? Est-elle une conquête politique qu'un coup de hasard peut effacer, ou bien un besoin social enraciné dans la nation? Écoutons la définition qu'en donne Dahlmann, le célèbre professeur de droit public, une des gloires universitaires de l'Allemagne.

« C'est le droit qu'a chaque professeur, dit-il, d'enseigner dans la faculté qui lui est assignée tout ce qui lui semble vrai et bon, *was ihm wahr und gut dünkt*, sans être lié dans le choix du sujet de ses cours par un programme ministériel, et dans l'exposition de ses idées par un système politique et religieux. » Le professeur n'est donc pas un fonctionnaire public dans la stricte acception du mot : en montant en chaire il n'abdique pas son indépendance personnelle. C'est un citoyen qui pratique librement une fonction libérale. Au fond, ce droit n'a jamais été contesté que par quelques professeurs ultramontains qui aimaient mieux dépendre de Rome que de ne relever que de leur conscience; mais ce fut en vain : les portes de l'Église n'ont pas prévalu contre la liberté universitaire¹.

C'est par un exemple que je répondrai aux questions que je me suis posées plus haut. Il établira mieux le caractère social de la liberté de l'enseignement au delà du Rhin. Le fait s'est passé l'an dernier sous mes yeux. Ce fut en grande partie le droit de contrôle et de censure accordé par le concordat à l'archevêque de Fribourg sur l'enseignement des professeurs de l'université, qui a le plus ému l'opinion publique et provoqué la résistance unanime que sa ratification a rencontrée dans les Chambres conservatrices du grand-duché de Bade.

La politique du saint-siège a toujours été de s'emparer des institutions contraires à son esprit pour les diriger et les réformer au gré de ses tendances. Quoique catholique, l'université de Fribourg s'était opposée avec une respectueuse énergie aux empiètements de l'archevêché et avait servi, dans le Brisgau, de contre-poids aux menées

¹ Standenmaier, *Du principe des universités et de l'organisation de leur enseignement dans leurs relations avec l'État et l'Église, au point de vue catholique*. Fribourg, 1839.

ultramontaines. A un moment même, après la révolution de juillet, à l'époque où Rotteck et M. Welcker y professaient, le mouvement politique de l'Allemagne était parti de ce petit coin extrême. Pour mettre un terme à une opposition gênante, l'archevêque tâcha d'obtenir, et obtint en effet, par la convention conclue entre la curie romaine et le ministère badois, qu'on lui accordât un droit de surveillance sur l'enseignement des professeurs, en dehors même de la faculté de théologie. L'État y consentit d'autant plus facilement qu'il n'y perdait rien ; mais le pays se montra moins accommodant que le ministère. La concession, qu'on jugea avec raison exorbitante, odieuse, souleva une indignation générale. L'université, la patrie intellectuelle est en danger ! s'écria-t-on de toute part. Chacun se leva pour la défendre : les bourgeois de Fribourg, en tête, signèrent une pétition aux Chambres contre le concordat ; puis vint le tour des professeurs, qui, dix-huit sur vingt et un, protestèrent énergiquement dans un Mémoire au grand-duc contre la violation de la liberté universitaire ; enfin, les étudiants, à la presque unanimité, présentèrent à leurs maîtres une adresse pour les remercier de leur vigilante sollicitude. Tant est profond l'attachement, tant général est le respect de l'Allemand pour cette liberté ! Il tient à l'intégrité de ce domaine des airs qui lui a été assigné par Jean-Paul, avec autant d'ardeur que l'Anglais à celle de sa personne et de sa maison.

Jusque dans le mode de recrutement du professorat, la liberté se trouve garantie : les places ne se donnent ni au concours ni à la faveur. Après une épreuve qui n'est qu'une formalité, tout jeune docteur a le droit d'ouvrir un cours et d'entrer en concurrence avec les professeurs nommés par l'État. Lutte féconde en progrès pour la science et pour la jeunesse !

Cette institution des *Privat-Dozenten*, *privatim docentes*, outre de nombreux avantages que nous énumérerons plus tard quand nous arriverons à cette question spéciale, assure à l'État une excellente pépinière de jeunes professeurs, une magnifique école préparatoire à toutes les branches de l'instruction supérieure, — sans bourse délier. Du moment que le *Privat-Dozent* monte en chaire, sa vie entière est un concours devant ses juges naturels, les professeurs, le gouvernement et les élèves. Si son mérite est réel, le temps d'épreuve sera de courte durée ; le noviciat ne sera pas long. Bientôt de nombreuses universités, toujours à l'affût des réputations naissantes, se disputeront l'honneur de recevoir le jeune savant dans leur sein. Sans autre protection que son talent, il aura conquis une chaire. En Allemagne, le professorat

se recrute dans un véritable corps de volontaires de la république des sciences.

Sur cette institution des *Privat-Dozenten*, sur la concurrence des maîtres salariés et non salariés, ou, pour mieux dire, sur leur noble émulation, car j'ai hâte de corriger, une fois du moins, une expression dont la brutale crudité pourrait provoquer de fâcheuses interprétations, repose la liberté de l'étudiant, *die Lernfreiheit*, qui sert de complément et de contre-poids à celle du professeur. S'il est libre au maître d'enseigner ce que bon lui semble et comme bon lui semble, il est permis à l'élève de suivre ou de ne pas suivre son cours. Il peut aller chez le voisin, dans la boutique ultramontaine si la mixture panthéiste lui donne des nausées. L'étudiant n'est lié par aucun programme. Il suit les cours qu'il veut et dans l'ordre qu'il préfère. Rien ne s'oppose à ce qu'il commence par la fin et continue par le commencement, qu'il attelle les Pandectes devant les Institutes et finisse par l'Histoire du droit.

« Les universités, a dit Steffens, un homme aussi distingué par la richesse de ses sentiments, la variété de ses travaux, que par le don brillant de la parole, sont des instituts où il est permis à tous les esprits de suivre librement leur propre direction. C'est le devoir de chacun, mais il dépend de sa nature s'il répondra à cet appel de la science. Une sommation à l'application de l'élève est aussi superflue que ridicule. Celui qui n'est pas poussé par sa propre intelligence, de lui-même, à produire quelque chose d'individuel et de bon, n'est pas des nôtres. Le paresseux est né esclave; il est indigne d'entrer dans la société des hommes libres; il ne compte pas pour nous. » Nobles et mâles paroles! Voilà le langage qu'on adresse aux étudiants d'outre-Rhin : « Soyez des hommes, leur dit-on; par la science devenez des hommes libres. »

Ainsi, dès le point de départ, nous constaterons une différence capitale entre les systèmes universitaires de la France et de l'Allemagne. Chez nous, on part du principe de la compression, qu'il faut diriger, contenir le jeune homme par des règlements et provoquer son assiduité par des appels et de fréquents examens; en un mot, notre régime semble organisé en vue des paresseux. Là, au contraire, on laisse à l'étudiant une entière indépendance d'allure, d'idées et d'études, et on sacrifie le fainéant, le propre à rien, pour ne s'occuper que de l'élève studieux. Il y a un abîme, comme on voit.

Un autre professeur, un autre savant dont l'Allemagne s'honore, un homme d'État, M. de Savigny, s'est exprimé dans des termes plus énergiques encore en faveur de cette liberté. Il s'est même prononcé

contre l'usage de réclamer des certificats d'assiduité. « C'est une restriction à la liberté des études, déclare-t-il, d'obliger les étudiants à suivre une série déterminée de cours, tout en leur abandonnant entièrement le choix des maîtres et l'ordre des leçons. Bien que dans cette disposition restrictive le principe de la liberté reste intact, l'expérience qu'on a faite non-seulement n'a pas donné de bons résultats, elle en a même donné de mauvais. Le but était louable : on voulait, en astreignant l'élève à fréquenter de nombreux cours, développer en lui une large instruction. Mais ce n'est pas par des mesures coercitives qu'on atteint à un pareil but. Les dispositions naturelles, le bon vouloir manquent-ils, on ne réussit qu'à provoquer cette méchante plaisanterie de recueillir des certificats pour obéir aux prescriptions du règlement. Jamais un commerce intellectuel, un enseignement ne sera productif s'il n'est libre. » Dans ces derniers mots que j'ai choisis pour épigraphe, M. de Savigny a proclamé le principe fondamental du système universitaire allemand.

M. Robert de Mohl, le savant professeur de droit public d'Heidelberg, l'ex-ministre de la justice à Francfort, n'est pas moins explicite et moins ferme dans son langage. Dans un chapitre de son *Cours de science policière*, il a résumé les motifs qui ont décidé nos voisins à accorder tant de liberté à la jeunesse universitaire. Je ne crains pas d'abuser de la citation. Dans cette sorte d'enquête que j'ai ouverte, on trouvera tout naturel que je saisisse chaque occasion de citer à l'appui de mes assertions le témoignage d'hommes aussi recommandables par leur talent que par les hautes positions qu'ils occupent dans l'École et dans l'État. Je détache donc du livre de M. Mohl la page suivante :

« Nos étudiants sont entièrement libres dans la distribution de leurs études. Chacun agit selon son but, ses études préparatoires et ses moyens naturels. De son bon plaisir seul dépend le choix des leçons, leur succession et leur nombre. L'un suit ces cours sans ordre et d'une manière fragmentaire; un autre avec une ardeur soutenue et raisonnée. C'est dans cette épreuve qu'on reconnaît si un jeune homme est appelé à être un disciple de la science ou si une autre carrière lui conviendrait mieux. Il est évident que plus d'un utilisera cette liberté à toute autre chose qu'à l'initiation de la science, mais ce sera sa faute et il ne pourra s'en prendre qu'à lui-même. Par des mesures coercitives on serait parvenu sans doute à exercer sa mémoire, mais non à développer en lui des connaissances individuelles. Il n'était pas né, il n'était pas préparé pour la science. Ce n'est pas la faute de la liberté; ce sont les fruits d'une mauvaise éducation, de ce qu'on a négligé

d'étudier les dispositions naturelles du jeune homme. Jamais un pareil individu n'eût donné un homme de science, si même à grand'peine on l'eût traîné à travers les études universitaires. Sans nul doute, il arrivera que de bons sujets se livreront à des travaux inutiles, mais une égalité qui repose sur la contrainte amènerait chez la plupart des désavantages plus grands encore. En admettant même la possibilité d'un excellent plan d'études, ce programme ne serait jamais fait que pour un certain niveau de talent et de développement intellectuel ; il ne prendrait pas en considération les nombreuses exceptions à la règle générale. Mais où est l'homme capable de mesurer les déplorables conséquences de ce qui n'est pas impossible, d'un mauvais plan?... L'État n'a le droit d'exiger certaines connaissances déterminées que de ses futurs employés ; il ne doit pas avoir la prétention de régler la culture intellectuelle des autres citoyens. Par des examens sévères assurons-nous de la capacité des candidats, mais sans nous préoccuper le moins du monde de quelle manière et dans quel ordre ils ont acquis leurs connaissances. »

Que résulte-t-il de tous les passages que je viens de citer, des paroles de Steffens, de Dahlmann, de Savigny et de Mohl ? C'est la répugnance de tous ces nobles esprits pour les mesures réglementaires, leur respect pour l'individualité humaine qu'ils n'ont pas la prétention de façonner à la mode politique du jour, mais qu'ils veulent développer vigoureusement, enfin, leur préoccupation constante d'entretenir par la liberté l'amour de la science dans la jeunesse des écoles.

On peut par là mesurer la distance qui nous sépare de nos voisins. Et pourtant, il n'est pas un homme de bonne foi et bien informé qui osera condamner ce système par ses résultats et prétendre que les philologues, les médecins, les avocats, les chimistes de l'Allemagne, sont inférieurs aux nôtres, encore moins nier les immenses profits que la science a tirés de ce régime libéral. Sans indépendance, pas d'innovation possible dans les idées, pas d'originalité dans les études scientifiques !

Mais cette double liberté scolaire, liberté d'enseigner et liberté d'étudier, s'achète au prix de la gratuité. Entre le professeur appointé par l'État et le *Privat-Dozent* sans traitement, une concurrence sérieuse, efficace, ne peut exister qu'à la condition que l'étudiant remette une rétribution à celui qu'il préfère. Quand on compare les quelques ducats employés ainsi aux lourdes charges qu'impose l'éducation d'un jeune homme, il serait ridicule d'attacher de la valeur à un si léger sacrifice. L'Allemagne se croit assez riche pour payer la gloire de posséder

le seul enseignement vraiment libre qui soit au monde, A une gratuité illusoire, elle préfère une liberté très-réelle.

Sans doute, je n'ignore pas les répugnances qu'on montre chez nous contre la non-gratuité de l'enseignement supérieur; je sais que dans certaines régions on aime à faire parade « d'un amour sérieux et désintéressé de la science »; mais depuis qu'à travers les trous du manteau stoïque dont on se drape j'ai vu bien des condescendances envers des systèmes politiques et religieux, je n'hésite pas à préférer à la position dépendante de nos professeurs une salutaire concurrence qui met tous les intérêts scientifiques et matériels en jeu, qui entretient l'ardeur du maître et éveille l'assiduité de l'élève. Car enfin il est certain qu'on suivra toujours avec plus d'empressement un cours qu'on a librement choisi et qu'on paye, qu'un autre qui vous est imposé et qu'on vous donne pour rien.

Nous arrivons à la troisième liberté, à celle qu'on désigne sous la dénomination d'académique, *die akademische Freiheit*. A vrai dire, ce n'est pas une liberté, ce n'est qu'un privilège. Mais quelque titre qu'on lui donne, il est indispensable d'en expliquer le sens et d'indiquer l'influence qu'elle exerce sur la vie et les études des élèves.

Dès que le jeune homme est devenu membre de la cité universitaire, qu'il a juré entre les mains du *pro-rector* obéissance à ses lois, il sort du droit commun et tombe sous une juridiction spéciale, celle du sénat académique. Il est inviolable à la police ordinaire et ne peut être livré, même pour crime, aux tribunaux du pays qu'après une décision spéciale du haut conseil de l'université.

Comme l'armée, la milice académique jouit de la faveur d'une législation particulière. Moins sévère que la justice ordinaire, sa forme patriarcale donne à la vie d'université le caractère d'une grande famille. Elle est d'une simplicité primitive, son code pénal d'une mansuétude, d'une indulgence paternelles, et son application d'une bonhomie toute germanique. Deux appariteurs, *podell*, sans uniforme et sans armes, maintiennent l'ordre dans un millier d'étudiants. La parole d'honneur sert tout à la fois de juge d'instruction et de témoin en faveur de l'accusé. Que l'étudiant affirme sous serment qu'il est innocent du fait qu'on lui impute, et immédiatement il sera renvoyé de l'accusation.

De pareils privilèges répugnent à notre profond instinct égalitaire. Mais avant de les condamner, qu'on réfléchisse qu'ils ont été introduits, non pour protéger l'insubordination contre les lois, mais parce qu'on a jugé opportun d'établir un régime intermédiaire entre la vie

de famille et la vie publique. On n'a pas voulu jeter sans transition le jeune homme de seize ans du lycée sous l'empire des lois; on parlait de l'idée que l'université n'est pas seulement un établissement d'instruction, mais qu'elle doit être aussi une école préparatoire de la vie.

« D'autres nations, a dit M. Rosenkranz, professeur de philosophie à Königsberg, se sont étonnées que nous autres Allemands puissions accorder à des jeunes gens une place pareille dans la société. Oui, c'est un des bons côtés de notre peuple d'abandonner chacun autant que possible à lui-même, de respecter son individualité, de ne pas exiger, pour nous servir d'une expression de Lessing, que tous les arbres aient la même écorce. La grandeur et la faiblesse de notre nation reposent sur ce respect religieux de la personnalité individuelle. L'étudiant se trouve parmi nous dans l'heureuse position de pouvoir, tant qu'il ne se rend pas à charge aux autres, s'abandonner à toutes les singularités de son naturel, et si elles ne sont pas l'enveloppe d'une originalité véritable, arriver à les vaincre et à la connaissance claire de lui-même. Heureux celui qui, sous ce rapport aussi, sait mettre convenablement à profit son temps d'université! »

Qu'il me soit permis d'ajouter encore une autre raison à celle qu'a fait valoir l'éminent professeur. On a beaucoup parlé du culte sympathique et pur dont les Germains entouraient la femme, culte qu'une génération non interrompue de maîtres chanteurs et de poètes lyriques a transmis jusqu'à nous; mais on n'a pas, que je sache, fait ressortir une autre particularité de l'esprit germanique, son profond respect pour la jeunesse. Il va sans dire que ce printemps de la vie pour lequel l'Allemagne s'enthousiasme n'est pas l'âge des plaisirs des sens, des amours faciles et légers, chanté par Horace et par Béranger. C'est l'époque d'éclosion des sentiments généreux, des aspirations poétiques, de la puberté de la pensée virile. C'est l'aurore d'un jour nouveau de la pensée humaine, l'idéal dans la vie. Même chez ces poètes qu'on pourrait nommer les anacréontiques d'outre-Rhin, François de Gaudy, M. Emmanuel Geibel, M. Charles de Holtei et Robert Reinick, on chercherait en vain l'éloge de la folie aux banquets de la jeunesse. « Sur le jeune homme repose et tourne le monde, » s'est écrié Jean-Paul; voilà l'idée inspiratrice et le secret de la liberté presque illimitée qu'on accorde aux étudiants d'outre-Rhin.

En eux on courtise l'avenir.

Ces hommages, cette liberté, la popularité incontestée de l'étudiant, — le philistin vous le montre avec l'orgueil maternel d'une Cornélie,

— donnent à la vie universitaire une valeur inconnue aux élèves d'Oxford et de Paris. Plus que ces derniers, l'Allemand garde une profonde empreinte de ses années passées sur les bancs de l'école, car son audace juvénile, son indépendance le suivent au milieu de ses études. Avec la même crânerie qu'il se rend à son Pré aux Clercs et manie la rapière, il s'attaque aussi aux plus hardis problèmes de la science.

A n'en pas douter, c'est sous l'influence bienfaisante de la liberté académique que se sont développées chez les Allemands leurs dispositions naturelles à d'audacieuses recherches, à de superbes systématisations. Dès son noviciat, le jeune disciple de la science apprend à ne reculer ni devant un danger, ni devant une solution, quelque aventureuse qu'elle paraisse au premier abord. Chevalier sans peur sinon sans reproche, il y a du don-quistisme scientifique en lui, et son ardeur le pousse parfois à rompre une lance contre des moulins à vent; mais dans ces folles tentatives elles-mêmes, il y a plus de vrai profit pour le progrès et pour le jeune homme que si l'étudiant usait ses fructueuses années de jeunesse à apprendre servilement par cœur... des manuels.

Après cette esquisse de la liberté scolaire sous les trois formes qu'elle prend en Allemagne, il me reste maintenant à indiquer les deux autres caractères fondamentaux de ces établissements célèbres : l'universalité de leurs études et leur mission académique d'étendre incessamment par de nouvelles conquêtes le domaine de la science.

L'une et l'autre ont grandi sous l'influence d'une même cause. L'Allemagne doit à son morcellement national d'avoir résisté à la tendance actuelle de démembrer l'enseignement; à sa décentralisation politique elle est redevable de sa centralisation universitaire. Grâce à la prétention de chaque pays de se suffire à lui-même, tout petit prince voulut avoir son université, et dans son corps enseignant une corporation savante, chargée non-seulement de répandre l'instruction supérieure, mais appelée aussi à accélérer les progrès de la science et à former une compagnie savante, semblable aux académies de Paris, de Berlin et de Vienne.

Pour ne dépendre en rien du voisin, chaque université dut embrasser l'ensemble des études scientifiques. A Heidelberg, par exemple, qui est loin d'être excessivement riche, les cours portent sur la théologie, le droit, la médecine, la philosophie, la philologie, les littératures anciennes et modernes, les langues orientales et vivantes, l'économie politique, l'administration, les mathématiques, la mécanique, la zoo-

logie, la minéralogie, la botanique, la chimie, la physique, la technologie, l'agriculture, l'art vétérinaire, etc.... Ajoutez en outre que, par la concurrence des professeurs et des *privat-docenten*, chacune de ces spécialités renferme souvent plusieurs cours sur une même matière. Ainsi, à côté du célèbre laboratoire de Bunsen, Heidelberg compte quatre cours de chimie organique, un de chimie agricole, un autre de chimie pharmaceutique et un dernier de chimie technologique, — en tout huit cours dans une seule branche.

Loin de disséminer les lumières dans le pays, on les réunit en un foyer commun. De là un rayonnement plus vif et une plus grande chaleur. La jeunesse studieuse trouve dans chacun de ces centres scientifiques les éléments d'une instruction forte et variée. De là vient, comme l'a judicieusement observé M. Vivien de Saint-Martin dans cette *Revue*, que ces universités sont surtout aptes à former d'excellents voyageurs; que dans le nombre des grandes explorations provoquées et défrayées par l'Angleterre, quelques-unes des plus remarquables, celles notamment de ces dernières années, qui marqueront le plus dans l'histoire scientifique de l'époque, ont été exécutées presque toujours par des Allemands.

Plus d'un lecteur se demandera peut-être d'un ton incrédule si les étudiants mettent ces facilités à profit. Sans hésiter, je puis répondre affirmativement. Pendant mon long séjour dans les universités allemandes, j'ai eu l'occasion de constater qu'il est rare qu'un jeune homme reste enfermé dans sa spécialité : j'ai vu des élèves en droit suivre des cours d'histoire et de philosophie; des élèves en médecine, des cours de géologie ou d'agronomie. Placés à côté les uns des autres, ces enseignements s'éclairent et se complètent.

Cette tendance des étudiants, plus naturelle qu'on ne l'admet d'ordinaire chez nous, est encouragée avec grand soin par les maîtres. Guidés par leur intérêt et par l'amour-propre d'avoir un nombreux auditoire, ils règlent l'heure des cours de façon à en rendre la fréquentation facile. A Paris et à Strasbourg, au contraire, — nos seules villes qui aient conservé réunies les cinq facultés, — les cours qui ont quelque parenté sont professés ou à la même heure, ou dans des lieux différents, en sorte que l'élève studieux se trouve dans la position perplexe de l'âne de Buridan. De mon temps, les deux tiers au moins des auditeurs de Michelet et d'Edgar Quinet étaient des réfractaires des écoles de droit, de médecine et de la Sorbonne : le Collège de France était alors l'école buissonnière du quartier Latin.

Reste enfin à expliquer le caractère académique, le cumul d'une

fonction pédagogique et d'une mission scientifique. Eh oui, ils en sont encore là, ces Allemands, à vouloir qu'un professeur soit doublé d'un savant. A leurs yeux, pour remplir son devoir, il ne suffit pas qu'un maître se contente de distribuer à ses élèves un enseignement qui leur permette un jour de passer un bon examen; on exige davantage. Non-seulement il ne peut laisser la science au point où il l'a prise, mais il ne remplit même que la moitié de sa tâche quand il en suit avec assiduité les transformations et les progrès. Il faut que par ses propres travaux il contribue à son développement. Le professeur ne doit pas tuer le savant en lui.

Ce n'est pas, comme bien on pense, par des circulaires ministérielles qu'on provoque une pareille activité; une telle force productive ne se décrète pas, elle naît des nécessités de la situation. Entre un cours profond mais d'une forme peu élégante, et un autre superficiel mais brillant, l'Allemand n'hésitant pas et donnant toujours la préférence au premier, tout jeune savant est assuré, par la publication d'un travail marquant, d'appeler sur lui l'attention des universités et d'augmenter le nombre de ses auditeurs. Anomalie piquante! Jusqu'à un certain point, il est permis de dire que c'est l'élève qui excite l'ardeur du maître, parce que lui-même se sent stimulé par la liberté des études. Bon gré, mal gré, le professeur est poussé dans la voie scientifique et astreint à s'y maintenir à tout prix.

Quoique ce soit là un trait caractéristique de l'enseignement supérieur de l'Allemagne, des voix se sont élevées pour contester aux professeurs d'université ce droit historique, fondé sur une tendance nationale. Comme de juste, l'opposition est partie des rangs des académiciens.

Dans un discours prononcé le 8 novembre 1849, au sein de l'Académie des sciences de Berlin, M. Jacob Grimm a annoncé la prétention de détruire la confusion, disait-il, qui existait entre le caractère de corps enseignant et de compagnie savante, de tracer les limites qui séparent l'Académie de l'Université. Ce discours a été publié sous le titre : *l'École, l'Université et l'Académie*. C'est un des plus remarquables écrits qui soient sortis de la plume de ce maître de la forme, et je regrette que les proportions de mon sujet m'interdisent d'en donner des extraits, de citer quelques-uns des excellents aphorismes, quelques-unes des réflexions judicieuses que Grimm a jetés dans ce cadre avec une libéralité de grand penseur.

A mon corps défendant, je devrai me contenter d'en faire ressortir l'idée mère.

L'auteur commence par affirmer que le lycée et l'université ne diffèrent entre eux que par les mobiles distincts qui dirigent les maîtres et les élèves. Le collégien n'ayant pas le choix de ses études, son maître est obligé de tracer un plan qui liera l'un aussi bien que l'autre. Le lycée n'est pas libre; il est régi par la loi de contrainte de l'enseignement, *Lehrzwang*. Dans l'université, cette contrainte disparaît; le professeur et l'étudiant en sont entièrement affranchis : la liberté est la loi fondamentale de l'instruction supérieure. Cependant, à y regarder d'un peu près, le professeur de faculté est aussi dépendant que celui de lycée : si l'un est lié par son plan d'études, l'autre l'est par les égards qu'il doit à son auditoire. L'académicien seul est vraiment libre; il n'obéit dans ses recherches qu'aux inspirations de sa pensée et aux caprices de son goût. Il travaille à son heure et dans la direction qui lui plait; il n'est contenu par aucune considération, par aucune nécessité de métier. Jamais il n'est obligé de descendre des hauteurs de la science, et il est aussi élevé au-dessus du professeur d'université que celui-ci l'est au-dessus du professeur de collège.

Je laisse à penser la colère que souleva cette déclaration dans le docte corps enseignant, dans le *corpus doctorum* des universités. Ce fut un *tolle* général contre l'audacieux académicien qui voulait réduire tous ces bons savants à la portion congrue. La *Revue académique* prit en main la défense des intérêts menacés, et je dois dire des amours-propres blessés.

En fait, assura-t-elle, la distinction introduite par M. Jacob Grimm n'a jamais existé. Les recherches scientifiques ont été aussi peu le privilège exclusif des académies que l'enseignement n'a été le but unique des universités, ce qui les eût réduites à n'être, comme les facultés de France, que de simples écoles. Mais l'université est plus qu'une école et même plus qu'une académie, car elle est tout à la fois l'une et l'autre. Elle est un institut où l'on cultive la science dans toute son étendue, autant pour augmenter le nombre de ses disciples que pour hâter ses progrès. Ce qui distingue l'étudiant du lycéen, ce ne sont pas seulement la liberté et la contrainte des études, l'obéissance à un plan, l'acquisition de connaissances plus hautes; non, le principe de cette différence résulte de la position entière de l'étudiant. En s'inscrivant à l'université, il entre dans les rangs des hommes qui cultivent la science. Tandis que le lycéen n'apprend que ce qui lui manque, l'étudiant constate le point où se trouve la science et apprend ce qui manque à la science elle-même; tandis que le premier se borne à recueillir ce que son maître lui enseigne et que personne ne réclame de lui qu'il

acquière des connaissances d'une autre façon, le second entre dans une vie scientifique active et indépendante. S'il en était autrement, ses études ne seraient que fruits de serre chaude qui tomberaient en pourriture après les examens, parce qu'ils ne renfermeraient aucun suc vivifiant. Quant au caractère académique des universités, par leur organisation corporative, elles sont aussi bien que les académies des associations libres, des compagnies qui marchent à la tête du mouvement scientifique. Qu'on se rappelle l'activité productive qu'elles ont déployée depuis un siècle. N'est-ce pas à elles que l'Allemagne doit tous les progrès accomplis? N'est-ce pas de leur sein que sont sorties toutes ces puissantes idées qui ont transformé les esprits?... En tant que corporations savantes, elles valent bien leurs rivales. Ne publient-elles pas des revues scientifiques et littéraires qui, pour la profondeur des travaux et la variété des matières, peuvent soutenir le parallèle avec tous les comptes rendus d'académie?...

La vivacité de la réponse prouve la sincérité du point de vue. Quoique peut-être il ne m'appartienne pas de me mêler à ce débat de famille, je me permettrai néanmoins de joindre une observation à ce plaidoyer. Le caractère spécial d'académie que M. Grimm a la prétention de dénier aux universités ne leur a pas été octroyé; il est né spontanément et s'est développé avec rapidité, parce qu'il correspond à l'idée qu'on se fait en Allemagne de l'instruction supérieure, idée que tous les discours académiques ne réussiront pas à déraciner : à savoir, que l'instruction universitaire doit être scientifique.

Tels sont les trois grands principes qui supportent l'édifice et en assurent la solidité. Les gouvernements allemands, jaloux, comme tout gouvernement quelconque, d'étendre leur pouvoir, n'ont pas réussi jusqu'à ce jour à les ébranler. Les tourmentes et les tempêtes, les révolutions et les guerres ont passé sur les universités sans les détruire; les réactions se sont acharnées contre leurs libertés sans les tuer et ne sont parvenues qu'à les affaiblir momentanément. Par la seule force du respect inné des Allemands pour ces institutions, après chaque orage, elles renaissent plus vigoureuses que jamais. C'est la foi que le peuple a en elles qui les a sauvées; cet attachement national qui a fait leur grandeur dans le passé assure leur empire dans l'avenir.

EUGÈNE SEINGUERLET.

(La suite à une prochaine livraison.)

LA LIBERTÉ COMMUNALE

ET

LA RÉVOLUTION.

*La Province, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être*¹,

Par M. ÉLIAS REGNAULT.

I.

Les soi-disant amis de l'ordre public et d'un gouvernement à la fois fort et paternel, font à ceux qu'ils appellent avec un dédain affecté les parlementaires, un reproche spécieux et de nature à tromper pour un moment la masse du public. Ils les accusent de maintenir la politique dans des régions trop hautes, en dehors et au-dessus des intérêts pratiques et positifs de la vie commune, et de s'être trop préoccupés de questions théoriques dites constitutionnelles, telles que la séparation des pouvoirs, la responsabilité du prince et des ministres, comme celle-ci jadis célèbre : le roi règne et ne gouverne pas ; toutes questions qui leur paraissent, à eux, inutiles et oiseuses et propres seulement à mettre en relief les ambitions personnelles. Ils pensent que les parlementaires, en agitant ces idées, ont sapé insensiblement les bases du pouvoir, abaissé le principe d'autorité, qu'on respecte d'autant plus qu'on en parle moins !

Il y a dans ce reproche quelque chose de spécieux, avons-nous dit. Sans examiner si en effet ces discussions ont compromis le principe

¹ 1 volume in-8°. — Pagnerre, éditeur.

d'autorité, ce que nous ne croyons pas, et ce qui d'ailleurs n'est pas à l'ordre du jour, car si ce principe pour être respecté a besoin de n'être ni contesté, ni discuté, on conviendra qu'il est en possession de recouvrer tout son prestige; sans donc nous préoccuper de l'autorité qui n'est pas menacée, nous devons avouer qu'à un point de vue non moins important, celui de la liberté, notre histoire parlementaire laisse quelque peu à désirer. Il est très-vrai que nos orateurs, nos hommes d'État et nos publicistes, soit en raison des circonstances, soit en raison de leur propre volonté, n'ont pas serré la question d'assez près et dans ses détails. Or, si l'autorité, au dire de certaines gens, ne doit pas être discutée, la liberté, au contraire, doit être examinée et analysée dans son principe et dans toutes ses conditions; non-seulement elle n'a rien à y perdre, mais c'est le seul moyen de la populariser, de la rendre familière à toutes les intelligences, et d'en faire comprendre la nécessité à tous les intérêts.

Quelles sont donc les conditions de la liberté? Voilà ce que l'histoire de nos débats ne nous enseigne qu'imparfaitement. Ils roulent principalement et presque exclusivement sur deux points, la liberté de la tribune et la liberté de la presse. Ce sont là sans doute deux libertés essentielles, sans lesquelles toutes les autres ne sauraient vivre, cependant elles ne suffisent pas à elles seules à constituer un gouvernement libre, si elles ne sont soutenues par une série d'autres libertés non moins essentielles. Il faut que les libertés politiques soient, selon l'expression de Royer-Collard, comme étayées par les libertés locales, partielles, par ce qu'il appelait « les libertés sociales ». Les premières sont la clef de voûte de l'édifice, les secondes en sont la fondation. En s'attachant trop exclusivement aux premières, nos orateurs et nos publicistes ont donné l'occasion de dire qu'ils ne tenaient tant à ces libertés que parce qu'elles fournissaient carrière à leur talent et à leur ambition. Quelque vulgaire et grossier que soit ce raisonnement, il trouve de l'écho chez les ignorants, chez les esprits timides, il est adopté et propagé par l'envie et la médiocrité et pèse sur l'opinion publique plus qu'on ne s'imagine.

Beaucoup de bons esprits, dans les partis qui se rattachent au libéralisme par quelque côté, semblent vouloir, depuis plusieurs années, réagir contre ce fâcheux état de choses. On a pu remarquer que sans cesse de revendiquer les droits de la tribune et de la presse, il y a une tendance de plus en plus prononcée à appeler l'attention sur des questions que la politique semblait regarder comme secondaires; nous commençons enfin à comprendre qu'il en est de la liberté comme du

pouvoir, et que l'un et l'autre s'affermissent non en se concentrant, mais en se divisant. Nous en revenons au système de la grande assemblée constituante, que les ennemis de la Révolution accusent à tort, que les amis de la Révolution félicitent à faux d'avoir placé toute la souveraineté dans le gouvernement, en faisant de la constitution la source de toutes les libertés; tandis qu'au contraire non-seulement la Constituante reconnut par sa fameuse *déclaration* qu'il y avait des droits antérieurs et supérieurs à tout gouvernement et à toute constitution, mais encore elle crut n'avoir fondé un gouvernement qu'en l'étayant sur une série d'institutions correspondant à ces droits. Ainsi, elle ne se sépara qu'après avoir mis en action les lois organiques, destinées dans sa pensée à faire pénétrer dans les différentes couches de la population l'idée et les habitudes de la liberté. Tel était le but des lois sur la liberté religieuse, l'organisation judiciaire, l'instruction publique et l'administration communale et départementale.

Cette dernière question, qui préoccupa tant l'assemblée constituante, est une de celles qui, après avoir été longtemps négligées sous le régime constitutionnel, tendent aujourd'hui à prendre la place due à leur importance. Nous n'en voulons d'autres preuves, sans parler des brochures et des histoires générales qui s'y arrêtent avec une insistance inaccoutumée, que les livres qu'elle a suggérés et suggère : *l'Ancien Régime et la Révolution*, de M. de Tocqueville, *la Province telle qu'elle est*, de M. Élias Regnault. Ces deux livres rapprochés l'un de l'autre sont comme un signe des temps. Elle est donc à l'ordre du jour, la question qui réunit dans une même pensée deux écrivains appartenant à des écoles différentes! Quand des historiens sérieux, sincères, mais séparés par leurs dissentiments politiques, en arrivent à une sorte de communauté d'opinion sur un fait qui touche à l'organisme et à la constitution de l'État, il ne faut pas voir là le simple résultat d'une coïncidence fortuite, mais bien le résultat d'un enseignement qui impose ses leçons, l'enseignement de l'expérience.

La Province, de M. Regnault, est le complément de *l'Ancien Régime*, en ce sens que l'auteur y résout dans ses détails, et pratiquement, le problème dont M. de Tocqueville avait posé les termes. « La centralisation, avait dit M. de Tocqueville, annihile la province, lui enlève toute influence locale et, ce qui est plus grave, toute influence politique sur le mouvement général de l'État. » — « Quels sont donc les moyens, ajoute M. Élias Regnault, de rendre à la province son action morale et politique? Il ne suffit pas de reconnaître le mal, il faut chercher le remède. »

C'est donc un véritable système d'organisation provinciale que nous présente M. Élias Regnault, système basé sur le principe de la décentralisation administrative; et, pour mieux exprimer son idée, il ne craint pas de se servir d'un mot très-impopulaire dans l'école politique à laquelle il appartient : celui de fédéralisme. A vrai dire, peut-être est-ce un tort; autant que possible il ne faut pas se servir des mots compromis, on s'expose à être condamné avant d'être entendu. Nous connaissons de très-honnêtes gens qui refuseront d'entrer en communication avec le système de M. Élias Regnault, parce qu'ils le soupçonneront d'être fédéraliste à la manière des girondins. Ils ne savent pas, et qui l'a jamais su ? en quoi consiste le prétendu fédéralisme girondin; n'importe, ils tiennent à leur préjugé ! ils y tiennent comme à un point de foi !

L'organisation départementale décrétée par la Constituante et corrigée, ou plutôt dénaturée par le Consulat, paraît défectueuse à M. Élias Regnault. Le département n'embrasse pas, selon lui, une masse assez considérable d'intérêts pour donner lieu à un grand développement de forces. Il ne saurait donc être pris pour base d'une nouvelle organisation. Il faut que le centre de l'administration soit transporté dans une grande ville qui ralliera à elle plusieurs des départements actuels, ce sera la région; au-dessous de la région le département subsistera, mais simplement comme arrondissement. Au-dessous du département il y aura le canton, qui sera la véritable commune. L'arrondissement sera supprimé, et la commune réduite à une simple circonscription territoriale. La région, le département, le canton, seront gouvernés par des administrations électives et collectives, subordonnées par un droit de contrôle les unes aux autres. Ces administrations jouiront d'une partie des attributions dont jouit aujourd'hui le pouvoir central. La région est souveraine en ce qui touche les intérêts régionaux; elle intervient dans la nomination des fonctionnaires; elle a ses ingénieurs, ses écoles; le gouvernement n'intervient par le préfet ou ses agents supérieurs que pour maintenir l'accord entre l'intérêt général et l'intérêt local. Il n'est plus juge dans sa propre cause; la justice administrative est remise aux tribunaux ordinaires.

Tel est, en somme, le système de M. Élias Regnault. Parmi les mesures qu'il propose, plusieurs sont empruntées à la Révolution, à l'ancienne monarchie, aux républiques modernes, comme la Suisse et l'Amérique, aux États constitutionnels, comme l'Angleterre et la Belgique; d'autres ont été souvent agitées à la tribune et dans les

journaux, telles que la suppression des arrondissements, la division régionale et la justice administrative. Presque toutes se présentent avec la sanction de l'expérience ou sous le patronage d'autorités considérables. Aussi nous ne suivrons pas le système dans ses développements, cela nous entraînerait à soulever un trop grand nombre de questions de détail. Disons seulement que les idées de M. Regnault, soit qu'on les approuve, soit qu'on les conteste, sont exposées avec autant de simplicité que de bon sens, avec mesure et discrétion, sans trace d'esprit paradoxal et systématique, de manière à laisser le lecteur maître et libre de son jugement. Nous renvoyons donc, en ce qui touche la question purement administrative, au livre même, pour nous borner à l'examen d'une question historique à laquelle nous attachons, ainsi que l'auteur de *la Province*, une grande importance.

II.

Quand une opinion historique fausse et erronée se produit sur des événements quasi contemporains et se rattachant par quelque côté à la politique, on peut être sûr qu'elle a sa source dans des passions ou des intérêts qui s'en servent souvent, sans trop de réflexion, comme d'une arme de parti. Souvent encore elle n'est qu'une figure oratoire propre à faciliter la polémique et à orner le discours. Il en est certainement ainsi des opinions contradictoires des différents partis sur l'origine de la centralisation et sur l'influence réciproque de la Révolution et de l'ancien régime en ce qui touche la liberté provinciale. Des historiens du droit divin, qui célèbrent la monarchie pour avoir créé l'unité nationale au moyen du pouvoir absolu, gémissent sur l'anéantissement des provinces par la Révolution, et y voient l'anéantissement de toutes les libertés. Des historiens très-libéraux et très-constitutionnels louent au contraire la monarchie d'avoir abaissé non-seulement la puissance féodale des seigneurs, mais encore d'avoir su mettre, par une centralisation habile, l'ordre dans les anciennes provinces, qui n'étaient qu'anarchie, et ils louent la Révolution d'avoir suivi l'exemple de la monarchie. D'autres historiens non moins libéraux reconnaissent aussi que la monarchie et la Révolution ont travaillé de concert à la centralisation, mais c'est pour blâmer l'une et l'autre. De même, des hommes d'État, historiens célèbres et se disant aussi très-libéraux, veulent conserver la centralisation, parce que, selon eux, elle est la conquête de la Révolution, et d'autres, au contraire, veulent la ren-

verser parce qu'elle est, d'après eux, une réaction contre l'esprit de la Révolution. A travers tant d'opinions diverses, il est fort difficile de s'orienter. Évidemment la politique et le parti pris en sont les fondements, car il est impossible que les faits se prêtent à tant d'interprétations.

M. de Tocqueville, qui a jeté beaucoup de lumière à travers ce chaos, n'y a cependant pas mis l'ordre; il a prouvé que l'ancien régime avait fondé la centralisation, mais il n'a pas assez dégagé la responsabilité de la Révolution. Peut-être cela tient-il à ce qu'il considérait comme appartenant à la Révolution certains gouvernements qui, s'ils en ont été la continuation sur plusieurs points, en ont été sur un grand nombre d'autres la réaction. M. Élias Regnault nous paraît avoir mieux saisi cette distinction et devoir être suivi de préférence à l'éminent écrivain.

Quant à l'ancien régime, pour prouver ce qu'il y a d'anormal dans la prétention de l'école légitimiste à soutenir qu'avec lui disparaurent les libertés locales, M. Regnault donne une nouvelle force à l'opinion contraire de M. de Tocqueville, en la corroborant par celle de M. Alexandre Thomas, écrivain distingué, grand partisan de la centralisation et qui a fait un livre remarquable où il montre avec complaisance et satisfaction, à l'honneur de la monarchie, comment celle-ci s'y prenait pour tout ramener à l'ordre et à l'unité. Nous connaissons peu de livres qui aillent, sous un certain rapport, plus directement contre leur but. Rien n'est plus triste que d'assister à la complicité, aux manœuvres, aux ruses et à l'alliance serviles du grand Condé, du président Brulart, de l'intendant Bouchu, pour arriver à faire plier les États et la commune de Dijon aux volontés du ministre. Le grand Condé est le gouverneur, mais il trouve son maître dans le président Brulart, et il ne lui vient pas à l'idée de lutter contre l'intendant Bouchu. « Les soudaines illuminations du grand Condé, dit M. Thomas, ne lui venaient plus guère que sur les champs de bataille, partout ailleurs il savait s'inspirer des conseils des ministres. » « Le vainqueur de Rocroy, ajoute M. Regnault, n'aurait pas osé jeter son bâton dans les cartons de l'intendant Bouchu. » Rien ne donne moins l'idée de la majesté royale que de voir dans l'*Histoire d'une province sous Louis XIV*, les expédients auxquels le grand roi a recours pour arracher à ses sujets le droit de nommer leurs maires et échevins. Il commence par diminuer l'échevinage, il rend les élections plus rares, il sépare par des honneurs frivoles et des distinctions de costume, le magistrat de l'électeur, jusqu'à ce qu'enfin, les voies préparées, il supprime d'un

seul coup l'élection des maires et des conseillers municipaux dans toute la France, un siècle avant, mois pour mois, presque jour pour jour, la catastrophe qui devait emporter la royauté. En effet, depuis le mois d'août 1692, la France n'eut plus de communes. Le roi voulant protéger ses sujets « contre les cabales et les brigues qui avaient le plus souvent beaucoup de part à l'élection des magistrats », consentit à nommer lui-même les maires et aussi les échevins, conseillers et assesseurs, qui tous furent nommés à perpétuité moyennant finance. Il est vrai qu'on permit aux villes de se racheter de cet édit, et de recouvrer en payant le droit d'élection, sans toutefois renoncer au droit de rétablir, après le rachat, les offices par de nouveaux édits qui eux-mêmes étaient de nouveau rachetés par les villes avec une opiniâtreté véritablement patriotique. Ce fut à peu près dans cet état que les communes se trouvaient à l'approche de la Révolution, avec cette aggravation que les communes rurales trop pauvres pour se racheter virent acheter les charges municipales par les seigneurs de l'endroit, qui ne craignaient pas de nommer maires et échevins leurs gens d'affaires et leurs fermiers. « On n'avait pas même le bénéfice du despotisme central, éloigné et se manifestant par intervalles, mais une tyrannie à domicile, toujours active, toujours présente, et s'exerçant par des subordonnés toujours impitoyables dans la domination. »

Avant la fin du règne de Louis XIV, la liberté locale, communale, provinciale, a disparu, et malgré quelques privilèges que l'autorité monarchique veut bien laisser aux pays d'états, le despotisme royal ne trouve plus de résistance sérieuse, et c'est alors que le comte de Boulainvilliers écrit : « Pour atteindre efficacement ce but, l'administration du cardinal de Richelieu et le règne de Louis XIV ont fait plus en trente ans que toutes les entreprises des rois précédents n'avaient pu gagner en douze cents ans. » Et au lendemain de la mort du grand roi, Law disait au marquis d'Argenson : « Sachez que ce royaume de France est gouverné par trente intendants. Vous n'avez ni parlements, ni états, ni gouvernement ; ce sont trente maîtres des requêtes commis aux provinces de qui dépendent le bonheur ou le malheur de ces provinces, leur abondance ou leur stérilité. »

D'ailleurs, il faut le reconnaître, le triomphe de l'autorité centrale amena chez les esprits intelligents et généreux une réaction beaucoup plus rapide et plus forte qu'on ne serait disposé à le croire en songeant aux habitudes de soumission du temps et à l'absence d'opinion publique. L'esprit de système politique commence au milieu du règne de Louis XIV. Vauban, Boisguilbert, Boulainvilliers, Racine, ont leur

système; on voit dans les *Mémoires* de Saint-Simon à quel point lui et ses amis se préoccupaient des réformes à introduire dans l'État à l'avènement du duc de Bourgogne. Ce serait une grande erreur que d'attribuer cette sorte de mouvement à l'inquiétude d'imaginaires chimériques et ambitieuses. Quand des hommes de fortune, de caractère, d'état, de puissance et de génie si différents se rencontrent dans un même sentiment, ils obéissent à la force des choses, et sont pour ainsi dire dominés par la situation générale. Il suffirait, pour s'en convaincre, de lire à ce point de vue les *Plans de gouvernement* de Fénelon, le maître, l'ami, et, comme on le sait par Saint-Simon, le ministre désigné du duc de Bourgogne.

L'opuscule de Fénelon n'est pas un pamphlet, mais plutôt un projet de constitution dont les points principaux semblent être une réparation des mesures prises par le gouvernement de Louis XIV contre les communes et les provinces. L'évêque veut « généraliser l'établissement de l'*assiette*, qui est une petite assemblée de chaque diocèse, comme en Languedoc, où est l'évêque, avec les seigneurs du pays et le tiers état, qui règle la levée des impôts suivant le cadastre, et qui est subordonnée aux états de la province ». Toute province a en effet ses états particuliers comme en Languedoc; on n'y est pas moins soumis qu'ailleurs; on y est moins épuisé. *Ces états particuliers* sont composés des trois états de chaque diocèse; augmenter le nombre des gouvernements de province; vingt au moins seront la règle des états particuliers. Résidence des gouverneurs, *point d'intendants*. *Missi dominici* seulement de temps en temps. *États généraux*. Ces états du royaume entier seront affectionnés comme ceux de Languedoc, Bretagne, Provence, Artois, etc. Conduite réglée et uniforme, pourvu que le roi ne l'altère pas. Députés intéressés par leur bien et par leurs espérances à contenter le roi. Députés intéressés à ménager leur propre pays, financiers intéressés à le détruire pour s'enrichir. « Élection libre! Nulle recommandation du roi, qui se tournerait en ordre; nul député perpétuel; nul ne recevra avancement du roi avant trois ans après sa députation finie. » Les états généraux auront la supériorité sur ceux des provinces. Correction par eux des choses faites par les états de province sur plaintes et preuves. Droit annuel de réunion. Droit de continuer les délibérations aussi longtemps qu'elles seront nécessaires. Droit d'étendre leurs délibérations sur toutes les grandes matières de politique, de guerre, de finance, d'alliances. Voilà le plan de Fénelon reproduit presque mot à mot. Si tant d'idées libérales et pratiques à la fois ont pu naître dans un esprit du dix-septième siècle, quelque brillant qu'il soit, n'y

voyons pas seulement la faculté du génie qui devance le temps, croyons qu'elles lui ont été suggérées aussi par les événements auxquels il assistait, par le besoin et la nécessité de chercher un remède aux maux dont il était témoin, dans des mesures contraires à celles qui causaient ces maux. Les intendants règnent et gouvernent, Fénelon supprime les intendants. Le roi supprime les élections ou les altère, Fénelon veut leur rendre l'indépendance et la liberté. Le roi veut faire disparaître de l'État tout droit de représentation, Fénelon veut mettre la représentation à la base et au sommet de l'État. Ne semble-t-il pas prendre à tâche de contrecarrer pied à pied la politique du roi ?

En disant de Fénelon qu'il était un esprit chimérique, on s'est trop hâté de répéter le mot de Louis XIV : « Voilà le plus bel esprit et le plus chimérique de mon royaume. » Il ne faut pas le juger sur l'histoire de *Salente*. Ce n'est là qu'une rêverie, et peut-être doit-elle son origine au spectacle même du despotisme absolu. Quel est au fond le principe de l'utopie de *Salente* ? C'est que la société peut être organisée tout d'une pièce en vertu du génie d'un législateur ou de la volonté du monarque. Or, il est à remarquer que cette idée a beaucoup de conformité avec le principe même du despotisme. Il semble que celui-ci la fasse naître fatalement : l'utopie socialiste de l'auteur de *Télémaque* est conçue sous le règne du roi le plus absolu de l'ancienne monarchie ; les utopies de Saint-Simon et de Fourier ont été conçues, elles aussi, à peu près dans les mêmes circonstances, sous un règne dont les principes étaient ceux du roi Louis XIV.

Quant au *projet de gouvernement* de Fénelon, il contenait des idées pratiques qui firent leur chemin ; elles furent reprises par les deux hommes qui, avant 1789, représentèrent pour ainsi dire au pouvoir l'esprit de la Révolution, Turgot et Necker. En 1774, Turgot demanda l'établissement des assemblées provinciales ; il en avait fait l'essai dans son intendance de Limoges, et en 1779 le gouvernement les établit à titre provisoire dans les provinces du Rouergue, du Bourbonnais et du Berry, etc., sur l'insistance de Necker, qui reprit et développa l'idée de Turgot. Il y a peu de ministres, dit avec raison M. Élias Regnault, qui voulussent signaler avec tant de franchise que le fit Necker leur propre impuissance. La critique de Necker sur l'administration qu'il dirigeait est celle d'un réformateur, et si un simple citoyen s'en fût rendu coupable, la Bastille en eût fait justice. Necker s'attache surtout à montrer au roi l'impuissance de l'administration centrale à tout diriger et à empêcher le despotisme de l'intendant. « Ce tableau, dit-il, m'eût affligé sans doute, si en même temps je n'avais aperçu qu'il

était un ordre de choses où tous ces inconvénients seraient prévenus, et où le bonheur et la prospérité de vos provinces dépendraient beaucoup moins des qualités et des forces d'un ministre de vos finances. C'est sous ce point de vue que j'ai proposé à Votre Majesté de faire l'essai d'administrations provinciales composées de propriétaires de différents ordres, qui s'assembleraient tous les deux ans, et qui, dans l'intervalle, seraient représentés par des députés de leur choix. Les fonctions de ces administrations doivent se borner à répartir les impositions, à proposer à Votre Majesté les formes les plus favorables à sa justice, à prêter une oreille attentive aux plaintes des contribuables, à diriger la confection des routes, etc.... Toutes ces fonctions sont aujourd'hui confiées sans partage au commissaire départi. Un homme seul, s'il est doué de grandes qualités, peut, au bout d'une longue expérience, avoir quelque avantage sur une administration collective; le choix des délibérations, le combat des opinions n'arrêtent point sa marche, l'unité de pensée et d'exécution rend les succès plus rapides; mais en même temps que je crois autant qu'un autre à la puissance d'un seul homme qui réunit à l'intelligence la fermeté, la sagesse et la vertu, je sais aussi que de tels hommes sont épars dans le monde, et qu'on ne peut se flatter d'en trouver un assez grand nombre dans l'ordre des citoyens qu'un ancien usage appelle à ces sortes de places. Ainsi, ce n'est point avec des hommes supérieurs, mais avec le plus grand nombre de ceux que l'on connaît ou qu'on a connus, qu'il est juste de comparer une administration provinciale, et alors tout l'avantage demeurera à cette dernière; établie d'une manière stable, elle a le temps d'apercevoir, d'examiner, d'éprouver et de poursuivre; la réunion des connaissances, la succession des idées donnent à la médiocrité même une consistance, le concours de l'intérêt général vient augmenter la somme des lumières, la publicité des délibérations force à l'honnêteté, et si le bien arrive avec lenteur, il arrive du moins, et une fois obtenu, il est à l'abri du caprice et se maintient. »

Il est impossible de mieux faire ressortir les avantages du système représentatif, et ces avantages ressortent encore mieux des tableaux énergiques que trace Necker de l'administration des intendants. « A peine peut-on donner le nom d'administration à cette volonté arbitraire d'un seul homme qui, tantôt présent, tantôt absent, tantôt instruit, tantôt incapable, doit régir les parties les plus importantes de l'ordre public; qui souvent, ne mesurant pas la grandeur de la commission qui lui est confiée, ne considère sa place que comme un échelon pour son ambition, et si, comme il est raisonnable, on ne lui donne

en débutant qu'une généralité d'une médiocre étendue, il la voit comme un lieu de passage, et n'est point excité à préparer des établissements dont le succès ne lui sera point attribué et dont l'éclat ne paraîtra pas lui appartenir. Dans l'espace de dix à douze ans on le voit aller de Limoges en Roussillon, du Roussillon en Hainaut, du Hainaut en Lorraine, et de la Lorraine en Alsace, et à chaque variation il perd le fruit des connaissances locales qu'il peut avoir acquises. On dirait, à voir ces changements continuels, que l'administration des provinces est une école établie pour les maîtres des requêtes, et que, destinés à gouverner un autre hémisphère, ils viennent en France s'essayer sur différents sols et différents caractères, tandis que le plus grand avantage de chaque province devrait être le but, et l'homme le moyen. » Necker est revenu plusieurs fois sur les intendants; il en parle avec sévérité, amertume même; ses critiques ont souvent le caractère de la passion, ce qui tient sans doute à l'opposition qu'ils faisaient à ses projets. Ils comprenaient que l'établissement des assemblées provinciales et de la liberté communale serait la ruine de leurs intérêts et de leur ambition, et au nombre des obstacles que les assemblées rencontrèrent, et qui rendirent les essais de Necker presque infructueux, il faut compter la mauvaise volonté des intendants.

Les assemblées provinciales, malgré les efforts de Necker et les bonnes intentions de Louis XVI, ne parvinrent donc pas à prendre l'importance et la stabilité d'une institution nationale. Elles eurent pour ennemis, surtout dans les pays d'états, le clergé, la noblesse et les parlements. « Ils prévoyaient, dit M. Regnault, que les assemblées provinciales ne pouvaient s'élever qu'aux dépens des plus importantes prérogatives de haute police qu'eux-mêmes s'étaient arrogées sur l'administration des provinces, et qui allaient nécessairement leur échapper, ou que du moins ils ne pourraient plus les exercer qu'avec la concurrence de ces assemblées rivales. La susceptibilité hargneuse des gens de robe vint en aide à l'orgueil de la noblesse et du clergé; il se fit une ligue tracassière et insolente contre les bonnes volontés de Louis XVI. Les violences des deux ordres se signalèrent surtout dans les états de Bretagne, et la magistrature fit hautement résistance dans les parlements de Grenoble, de Paris et de Bordeaux. » Les assemblées provinciales qui pouvaient sauver la monarchie, accélérèrent au contraire sa perte, en donnant une nouvelle activité aux esprits sans les satisfaire. Elles devinrent l'occasion d'une propagande qui y rattachait comme à un centre toutes les idées de la Révolution. L'exemple est frappant dans les écrits de Condorcet, qui voit dans les assemblées

provinciales le moyen de régénérer l'État. Il les met au-dessus des états généraux anciens, qui n'étaient pas, dit-il, une assemblée nationale. Il veut qu'elles se constituent intérieurement comme elles l'entendront; il leur accorde toute l'administration de la province, celle de tous les biens appartenant à l'État, depuis les domaines des communautés jusqu'aux domaines royaux, sans oublier les revenus des hôpitaux, des collèges, des fabriques, des corporations, enfin les biens ecclésiastiques; il leur donne la surveillance des établissements de l'instruction publique, le commandement des milices nationales, et le droit plus important de nommer les magistrats. Il en fait presque un État dans l'État, et il mériterait sous ce rapport le reproche de fédéralisme, qu'on adressa depuis au parti girondin, dont il devint un des membres les plus importants. Mais alors nul ne songea à lui faire ce reproche, et il le craignait si peu, qu'il citait en exemple la nouvelle république américaine. Un de ses écrits est intitulé : *Lettre d'un citoyen de Newhaven à un citoyen de Virginie*; une autre *Lettre d'un républicain sur les assemblées provinciales*.

En même temps qu'elles forçaient en quelque sorte les publicistes à aborder avec un radicalisme de plus en plus prononcé les principes mêmes du régime représentatif, les assemblées provinciales, par le spectacle de leur impuissance, réveillèrent dans toutes les populations le sentiment de la liberté provinciale et communale, et c'est sans nul doute au mouvement qu'elles imprimèrent aux esprits qu'il faut attribuer l'unanimité des cahiers qui se produisit lors de la convocation des états généraux pour réclamer le rétablissement des libres municipalités. Le clergé, la noblesse, comme entraînés par le courant, font cause commune avec le tiers état. La centralisation a produit son effet, et toutes les classes, la France entière, s'accordent à demander la décentralisation. La Constituante et la Révolution ont-elles répondu à ce vœu unanime par une nouvelle centralisation? M. Regnault, contrairement à M. de Tocqueville, ne le pense pas, et nous sommes de son avis, ou plutôt de l'avis de l'histoire.

III.

La division par départements est le principal argument de ceux qui accusent la Constituante d'avoir facilité la centralisation. Ils prétendent qu'en détruisant les provinces elle porta atteinte aux magistratures locales, aux corporations provinciales, qui maintenaient

dans la nation un esprit d'indépendance, qui étaient un foyer de résistance. Leur raisonnement serait excellent s'ils pouvaient l'appuyer par quelques exemples qui, malheureusement, leur font défaut. Ces prétendues magistratures locales, y compris les états généraux et le parlement, avaient donné la mesure de leur indépendance, et elles avaient prouvé surabondamment, par une servilité plus que séculaire, qu'elles étaient impuissantes même à protester, quand il ne s'agissait pas de leurs intérêts et de leurs prérogatives. On les avait vues résister aux mesures libérales du roi, de Turgot et de Necker; on les vit, à l'approche de la Révolution, résister aux vœux des populations, chose singulière, notamment en ce qui touchait les municipalités. Les résistances des parlements et des états généraux furent le plus actif stimulant des fédérations qui, d'elles-mêmes, se formèrent en Bretagne, à Grenoble, dans toutes les parties de la France, au nord comme au midi. Évidemment, si les provinces avaient vu dans ces corps une sauvegarde de leurs libertés, elles ne se seraient point organisées en vue de leur tenir tête, ils eussent au contraire été populaires, on en eût réclamé le maintien et non la disparition.

L'organisation départementale ne souleva donc d'opposition que chez les anciens privilégiés. Quand le parlement de Bretagne demanda que les mesures de l'Assemblée constituante fussent sanctionnées par le parlement de la « nation bretonne », il donna lieu à une manifestation imposante des villes et communes de la province, dont Chapelier, député breton, se fit l'organe à la tribune. « C'est à la fois insulter la raison et fronder le vœu du peuple que de demander une ancienne assemblée des anciens états de Bretagne. A-t-on cru que nous ne dirions pas ce que c'est que ces états? Huit ou neuf cents nobles, des évêques, des députés de chapitre les composent. Voyez-y quarante-deux hommes représentant deux millions d'individus sous le nom modeste, j'ai presque dit avili, de tiers état. Chaque chambre a un *veto*. Voilà par qui l'on veut que la constitution soit jugée! Une telle demande est scandaleuse et coupable, mais le peuple breton ne souffrira pas que ces états se rassemblent au mois de septembre prochain. *Une assemblée de toutes les communes a exprimé ce vœu!* » En mettant l'ordre à la place de l'anarchie provinciale, qui pesait si despotiquement sur le pays, la Constituante obéit donc à un vœu national. Que ses plans n'aient pas été tous conformes aux lois de l'expérience, que la nouvelle organisation ait pu prêter à un grand nombre de critiques de détail, que les rouages en aient été trop compliqués, qu'il y eût une certaine confusion dans les attributions respectives des différentes

administrations, dans leurs rapports entre elles et avec l'État, il est facile de le reconnaître aujourd'hui, après soixante-dix ans d'expérience parlementaire. Mais beaucoup de ceux qui se donnent le plaisir de signaler pédantesquement les lacunes de cette organisation ne sont si sévères pour les législateurs de la Constituante que parce qu'ils jugent leur œuvre plus par les résultats qu'elle a produits que par ses principes.

Or, ces principes, qui sont l'élection, l'administration collective et l'affranchissement de toute autorité centrale dans ce qui n'est pas affaire d'État, ne sont pas ceux de la Constituante seulement; ils lui ont été dictés par les cahiers, par les vœux, bien plus encore, par les actes des municipalités. Car, lorsque nous avons dit que l'assemblée détruisit les provinces, nous avons reproduit l'opinion commune. En réalité, elle n'avait qu'obéi à un fait accompli; les provinces n'existaient plus, et cela par l'initiative des populations. Partout en France, dans les petites villes comme dans les grandes, les municipalités s'organisèrent spontanément, cassèrent les autorités nommées par le roi ou l'intendant, s'emparèrent de l'administration de la police, de la perception des deniers, et s'affranchirent de toute hiérarchie gouvernementale. L'assemblée n'eut donc qu'à suivre ce mouvement, que les historiens n'ont pas assez remarqué et qu'ils ne notent en général qu'à l'occasion de la commune de Paris. Elle eut à enregistrer ce qui avait été fait, et loin de bouleverser l'ancienne France, au risque d'y mettre le désordre, comme on l'en a accusée, elle eut au contraire à ramener à l'ordre des administrations qui n'avaient plus de lien, à rattacher entre elles des municipalités et des communes qui lui demandaient leur place dans la constitution.

A propos des désordres qu'occasionna le mouvement des municipalités, Mirabeau, sur une interpellation de Mounier, qui s'effrayait de voir « les communes s'organiser à leur manière et créer des États dans l'État », reconnut hautement que l'assemblée nationale ne devait pas organiser les municipalités. « Toute municipalité doit être subordonnée au grand principe de la représentation nationale : mélange des trois ordres, liberté d'élection, voilà ce que nous pouvons exiger; mais quant aux détails, ils dépendent des localités, et nous ne devons point prétendre à les ordonner. Voyez les Américains, ils laissent à tous leurs états le choix du gouvernement qu'il leur plaira d'adopter, pourvu qu'ils soient républicains et qu'ils fassent partie de la confédération. » L'opinion de Mirabeau était l'opinion de l'assemblée. Celle-ci invita la commune provisoire de Paris à lui présenter un projet défi-

nitif de municipalité, et ce fut en effet sur ce projet préparé, rédigé par un comité nommé par la municipalité provisoire, que la Constituante vota, après quelques modifications de peu d'importance, l'établissement de la fameuse commune de Paris! Le projet de la commune provisoire était précédé d'un préambule de Brissot, membre du comité, où le futur girondin développait l'idée de Mirabeau; il y établissait que les habitants d'une même cité ont le droit de se constituer par eux-mêmes des municipalités; que les cités d'une même province ont pareillement le droit inaliénable d'établir une administration provinciale pour tout ce qui peut être commun entre toutes ces cités; que les assemblées municipales et provinciales doivent être bien distinctes, quant à leur objet et à leur pouvoir, de l'assemblée nationale; que cependant les principes de ces assemblées et de leurs règlements doivent être entièrement conformes aux principes de la constitution générale; que cette conformité est le lien fédéral qui unit toutes les parties d'un vaste empire. Nous citons Mirabeau, nous citons Brissot, pour faire sentir mieux l'identité d'opinions vraiment remarquable existant entre les théoriciens d'une part et la grande masse des citoyens.

Si l'Assemblée constituante ne se conforma pas à la lettre au système de Mirabeau et de Brissot, elle n'en donna pas moins aux communes une indépendance voisine de l'autonomie administrative, et si on a un reproche à lui faire, c'est de ne les avoir pas assez rattachées au gouvernement central. Cette liberté des communes tourna plus tard contre la Révolution. A Lyon, à Marseille, à Toulon, à Strasbourg, partout où les résistances se produisirent avec énergie et ensemble, elles furent stimulées et dirigées par les municipalités. L'esprit décentralisateur de la Constituante n'est pas tout entier d'ailleurs dans l'organisation communale; il éclate aussi dans les autres lois organiques, telles que la constitution civile, l'organisation judiciaire, l'établissement des milices nationales, etc. Tous les projets relatifs à l'instruction publique, s'ils ne tranchent pas radicalement la question de la liberté d'enseignement, que nous n'avons pas encore résolue, nous cependant si libéraux! tendent à la décentralisation plus qu'à l'enseignement d'État. D'après le projet de Talleyrand, l'Institut national devait être le surveillant et comme le directeur de l'instruction publique; le projet de Condorcet, plus libéral, remettait l'enseignement à une société nationale, se recrutant elle-même, dont la moitié des membres habiteraient les provinces. C'était une sorte d'université libre, comme en Angleterre. Quant à l'instruction primaire et secondaire, elle était remise à

la surveillance des municipalités, qui nommaient et révoquaient les professeurs. Malheureusement, de tous ces beaux projets, il n'y eut que les dernières dispositions qui passèrent dans la loi.

La Constituante ne mérite donc, M. Regnault en donne des preuves nombreuses, ni l'accusation des écrivains de l'école de l'ancien régime, ni l'éloge des libéraux centralisateurs.

La Convention elle-même, quant aux principes, ne se prononça jamais pour un système de centralisation. Les trois constitutions qu'elle produisit, celle des girondins, celle des montagnards et celle des thermidoriens, maintinrent toutes les principales attributions des municipalités, et entre autres le droit d'élection. La constitution thermidorienne fut la seule qui tenta de les relier plus fortement au pouvoir central par l'établissement d'un commissaire nommé par le gouvernement, mais choisi en haine « des intendants de Paris » parmi les habitants du département. Quant à la constitution des montagnards, elle n'est autre chose au fond que ce qu'on a appelé depuis « le gouvernement direct », c'est-à-dire le gouvernement des assemblées primaires, basé sur le principe de Rousseau : « Qu'un peuple qui est représenté cesse d'être libre ». Nous ne pensons donc pas, avec M. Regnault, que les constitutions de la Révolution aient conservé tous les attributs de la royauté; nous n'acceptons son opinion que pour la constitution de Sieyès, rédigée on sait dans quel esprit!

Si nous parcourions les discussions de la Convention, nous ne serions nullement embarrassé d'extraire des discours des principaux montagnards un certain nombre de citations en faveur du gouvernement libre. Saint-Just revient plusieurs fois sur les dangers d'un gouvernement trop concentré. « Il ne faut pas, dit-il, qu'un peuple attende son bonheur du gouvernement. » Robespierre développe à plusieurs reprises la même pensée : « Que le pouvoir soit divisé. Mieux vaut multiplier les fonctionnaires publics que confier à quelques-uns des pouvoirs redoutables. Fuyez *la manie ancienne des gouvernements de vouloir trop gouverner*. Laissez aux individus, laissez aux familles le droit de faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. *Laissez aux communes* le droit de pourvoir à leurs propres affaires en tout ce qui ne tient pas à l'administration générale de la république. Laissez à la liberté individuelle ce qui n'appartient pas essentiellement à la liberté publique. »

Restent, il est vrai, les actes de la Convention et le gouvernement du comité de salut public. Nous avouons que nous avons toujours été étonné de voir citer ces actes à propos d'une question générale, con-

stitutionnelle et purement théorique. A ce point de vue, ils sont pour nous comme non venus et ne sauraient consolider une argumentation sérieuse. Le comité de salut public fut une dictature; ce mot dit tout. Qu'est-ce qu'une dictature, et principalement une dictature révolutionnaire? Un gouvernement d'expédients, sans règle fixe, sans principes arrêtés, si ce n'est que tous les moyens sont bons, même les plus contradictoires, pour atteindre le but désigné, qui est le salut public. Cette théorie a été celle de toutes les dictatures, aussi bien des dictatures romaines que de la dictature de la Montagne. Mais jamais, ni à Rome ni ailleurs, les mesures de la dictature n'ont été élevées à la hauteur de lois générales, et ceux mêmes qui les réclamèrent les auraient repoussées, si, après la crise, on eût voulu en faire le principe d'institutions organiques et constitutionnelles. Il y a cette différence entre le despotisme et la dictature, c'est que le despotisme est un régime, et que la dictature est une crise et une maladie.

D'ailleurs, il n'est pas même exact de dire d'une façon absolue que le comité de salut public ait triomphé uniquement au moyen de la concentration radicale des pouvoirs. En province, il trouva un grand secours dans les municipalités révolutionnaires et dans les sociétés populaires; les comités révolutionnaires eux-mêmes s'organisèrent en dehors de son initiative, à peu près comme les communes s'étaient organisées sous la Constituante. Au milieu de la plus grande tourmente, les communes restèrent administrativement indépendantes; l'agent national nommé par le comité de salut public avait ordre de n'intervenir qu'en matière politique. Si les historiens compulsaient les archives des communes de province ¹, ils seraient fort étonnés d'assister pendant la terreur même à un développement énergique et libre de la vie municipale.

Il ne faut donc voir dans l'opinion des révolutionnaires et des libéraux, qui célèbrent les uns et les autres « la centralisation que l'Europe nous envie », comme une conquête de la Révolution, qu'une opinion mystique ayant sa source dans des réminiscences et des sentiments politiques. Il se fait une certaine confusion dans leur esprit relativement au mouvement unitaire et national, qui, en effet, domina la Constituante et la Convention. Ils y voient la Révolution tout entière. Sans distinguer assez le double caractère de ce mouvement, leur imagination patriotique, troublée par sa grandeur, établit de faux rapports

¹ Voir les *Annales de Nevers*, publiées par M. Laroche, *Annuaire de la Nièvre*, années de 1840-1850.

entre les idées d'unité et de nationalité et l'idée de centralisation. Peut-être auraient-ils moins d'admiration pour l'institution que l'Europe nous envie, s'ils consentaient, avec l'auteur du remarquable ouvrage *De l'histoire du gouvernement parlementaire*, à déplacer son origine, qui n'a rien de libéral ni de révolutionnaire. « La pensée fondamentale de la loi du 28 pluviôse an VIII, de cette loi qu'on peut considérer *comme la charte de la centralisation*, c'est que les individus ou les familles dont la réunion constitue la commune, l'arrondissement, le département, sont radicalement incapables de régler leurs propres affaires, et que, pour les empêcher de faillir, une sagesse supérieure doit toujours les tenir en tutelle; c'est, en outre, que cette sagesse supérieure ne peut résider utilement qu'au centre même du gouvernement. » De là, comme le démontre fort bien M. Duvergier de Hauranne, un système qui détruit toute indépendance, qui déshabitue les citoyens de tout effort énergique, qui leur enseigne à tout attendre d'un pouvoir paternel, qui les ramène enfin aux bons temps où le roi Louis XIV supprimait l'élection pour arracher ses bien-aimés sujets aux dangers et aux agitations des brigues et des cabales.

Telle est bien en effet la loi qui nous a régis pendant trente ans de régime parlementaire, et dont presque toutes les principales dispositions subsistent encore. Elle a été, elle est toujours l'objet d'un culte pour des écrivains, des académiciens, des publicistes, des historiens et des hommes d'État, qui se rangent cependant au nombre des défenseurs de la liberté. L'auteur du *Consulat et de l'Empire* a manifesté à plusieurs reprises, en sa faveur, des sentiments d'admiration qui atteignent presque à l'extase. Quand on relit les discussions parlementaires relatives à l'organisation municipale, notamment la discussion de 1833, on est pénétré d'un certain sentiment de tristesse, en voyant tant d'orateurs éminents soutenir avec éloquence et passion les principes de la loi de pluviôse, des ministres constitutionnels invoquer la Convention et l'Empire, le ministre de l'intérieur s'écrier pathétiquement qu'un retour à la liberté communale « serait le moyen de perdre ce qui fait notre force au milieu des nations, et de préparer le retour d'un ordre de choses que la Révolution de 89 a aboli pour la prospérité et la gloire de la France ». C'était M. d'Argout qui parlait ainsi, en ajoutant que l'ancien régime ne connaissait pas l'unité administrative! Il était alors énergiquement soutenu par M. Thiers, ministre des travaux publics, qui s'effrayait à l'idée de penser qu'une commune ou un département pourrait disposer librement de ses propriétés, et il citait en exemple, le croirait-on? les villes libres d'Allemagne,

qui à l'entendre avaient été ruinées par la liberté. Puisqu'il se plaçait sur ce terrain, on ne sait pourquoi il ne citait pas la Hollande, la Suisse, l'Amérique et les colonies anglaises! Et ces choses se disaient au nom d'un ministère comptant dans son sein des amis (M. de Broglie, M. Guizot) du célèbre doctrinaire, qui le premier avait fait sentir de quelle force le gouvernement pouvait peser sur le pays par cette centralisation que ses disciples maintenant célébraient et défendaient.

Il y aurait bien des choses curieuses à relever dans cette discussion de 1833, et certainement elle a son prix; l'argumentation du rapporteur contre la publicité des séances! S'il s'y oppose, c'est que nos mœurs sont fort exigeantes en convenances et en ménagements dans les relations sociales! elles sont bien plus faciles à effaroucher que les mœurs anglaises! « Les Anglais ont admis la publicité dans tous les corps délibérants, parce que les habitudes domestiques se sont mieux conservées chez nos voisins d'outre-mer, où les rapports de société et les fréquentations du monde n'ont ni la vivacité, ni la multiplicité dont notre caractère français sent si impatiemment le besoin renaissant. » Voilà le madrigal qu'un rapporteur osait soupirer en guise de raisonnement, à propos d'une question de si grande importance! Et ce rapporteur mondain n'était pas un marquis de Versailles, c'était, croyons-nous, un jurisconsulte de Clermont-Ferrand!

Toutefois ce fut à cette époque que les bienfaits de la centralisation commencèrent à être mis sérieusement en doute. L'opinion légitimiste, qui s'en était fort bien accommodée pendant ses quinze ans de pouvoir, fit entrer dans son programme la renaissance de la liberté municipale. Elle développa les idées émises par M. Royer-Collard à la tribune, mais en les dénaturant complètement au point de vue historique. Quoique la dure leçon des événements ait peut-être beaucoup contribué à sa conversion, la justice nous force à reconnaître que depuis elle a étudié la question avec persévérance. Les livres de M. Raudot, écrivain légitimiste, souvent exempt des illusions et des préjugés de son parti, peuvent être lus avec fruit, surtout si on les contrôle par le livre pratique et impartial de M. Élias Regnault.

Ce dernier livre aura-t-il les bons résultats qu'on serait en droit d'en attendre, en ne considérant que ses mérites? Il corroborera sans doute dans leurs sentiments ceux qui ont une tendance vers les idées qu'il propage. Mais convertira-t-il les partisans d'un pouvoir fort, qui tiennent à consolider au moyen d'une administration vigoureuse le principe d'autorité? Leur fera-t-il comprendre que dans l'intérêt

même du principe qu'ils défendent, il faut que les gouvernements s'appuient sur autre chose que sur leur propre énergie, et que rien ne se soutient par sa propre force? Ne craignons pas de le reconnaître, il y a des situations qui rendent les hommes rebelles à cet ordre d'idées. Nous lisions dernièrement les *Mémoires* d'un homme politique, qui lui aussi a voulu maintenir haut le principe d'autorité, tout en réclamant, et souvent à bon droit, le titre de libéral. Nous remarquons, en les lisant, combien la conception fausse et incomplète que nous avons de la liberté rétrécit pour ainsi dire nos jugements, et nous aide à nous dissimuler l'état vrai de notre situation.

M. Guizot raconte dans ses *Mémoires* que lorsqu'il présidait aux destinées de la France, il reçut un jour la visite d'un journaliste écossais, lequel, après avoir payé à l'illustre homme d'État un tribut d'admiration, ne craignit pas cependant de lui manifester son étonnement à propos d'un fait qui l'avait frappé dans son voyage en France. Il se demandait pourquoi la politique du gouvernement ayant la majorité dans les deux chambres, était si mollement défendue dans les provinces; pourquoi à côté des journaux de l'opposition, nombreux, ardents, soutenus, rédigés avec passion et talent, on ne voyait que quelques journaux ministériels, sans clientèle ni considération. Il avait fondé à Édimbourg un journal qui rayonnait dans toute l'Écosse, et luttait d'influence dans la contrée avec les journaux de Londres; il était surpris de ne pas voir en Bourgogne, en Bretagne, à Bordeaux, à Marseille et dans les grandes villes de France, des organes politiques indépendants de ceux de Paris, soutenus, encouragés par les hommes publics, députés ou pairs de France, qui appuyaient à Paris avec tant d'ardeur et de profit la politique conservatrice. C'était là pour lui un fait bizarre, anormal, dont il ne se rendait pas compte.

L'interlocuteur du journaliste écossais reconnut le fait; il en rejeta la responsabilité sur la mollesse et l'indifférence de ses partisans, qui aimaient mieux être défendus par le pouvoir que de le défendre en se défendant eux-mêmes. Mais cette mollesse et cette indifférence à quoi tenaient-elles? Étaient-elles un trait du caractère national ou une conséquence de la politique même du gouvernement? En admettant que nous aimions mieux en France attaquer les gouvernements que les défendre, comme semble le croire M. Guizot, reste à connaître la raison première de notre préjugé.

Si le journaliste écossais eût été plus au courant de nos institutions et de notre politique, il eût pu donner sur ce point à son illustre interlocuteur quelques éclaircissements; il lui aurait fait remarquer que le

gouvernement n'était pas défendu précisément parce qu'il tenait trop à se défendre lui-même. Il aurait appelé l'attention du ministre sur l'organisation de la presse gouvernementale, véritable institution administrative. Il lui aurait révélé qu'il y avait à Paris, au ministère de l'intérieur, le bureau de l'*esprit public*, comme il y avait le bureau des hospices; que de ce bureau central sortaient, sous le nom de journalistes, des fonctionnaires dociles, lesquels se distribuaient, au gré du ministre, dans les villes de province; que là ils rédigeaient, sous l'œil du préfet, des journaux où les éloges des ministres étaient célébrés avec une persistance monotone. Il aurait ajouté que ces journalistes n'étaient pas généralement des écrivains supérieurs, ceux-ci n'acceptant pas des positions si équivoques; que leur situation connue du public leur enlevait à eux et au journal toute considération. Continuant, il eût, en face de ces complaisants échos du même son, montré au ministre les journaux de l'opposition nombreux trois fois plus que ceux du gouvernement, rédigés avec talent, ayant de l'action sur les populations, soutenus, encouragés, rédigés par les hommes des départements; il lui en eût désigné plusieurs dans les provinces n'ayant pas moins de succès que le journal d'Édimbourg. Si M. Guizot fût revenu sur la mollesse et l'indifférence de ses partisans, le journaliste écossais lui eût répliqué que cette indifférence avait sa source dans le gouvernement lui-même et ses principes en matière de presse centralisée. Quel homme important oserait, aurait-il pu lui dire, fonder un journal à côté de celui du préfet? Ne serait-ce pas rompre l'unité administrative, élever autel contre autel? Et si le journal de l'homme important ne partageait point les idées du préfet sur telle et telle question, sur ce chemin à tracer, sur cet engrais à propager, qu'en résulterait-il? Une polémique, une scission, propre à fournir matière à la raillerie. Le gouvernement devrait intervenir: à qui donnerait-il tort, à l'homme important qui est son partisan, ou au préfet qui est son agent? Que serait-ce si l'homme important entrait en rivalité avec d'autres hommes importants du département, avec le député, le pair de France? Quels conflits et quels embarras pour le gouvernement! Le bureau central ne soulève aucun de ces inconvénients; grâce à lui, le pouvoir est toujours d'accord avec lui-même et l'autorité n'y est point compromise; il défend mal le gouvernement, mais il le défend de la manière que celui-ci désire, et il faut savoir se borner.

Voilà ce que le journaliste écossais eût pu dire à l'auteur des *Mémoires de mon temps*. L'eût-il converti? Nous ne savons; on ne convertit guère les ministres en les invitant à abandonner ce qu'ils regardent comme

nécessaire à l'exercice de leur pouvoir. C'est pourquoi il se pourrait que *la Province* de M. Élias Regnault n'eût pas toute l'action désirable sur les personnes qui se trouvent aujourd'hui dans la situation où était alors l'interlocuteur du journaliste écossais.

EUGÈNE MARON.

HISTOIRE DE L'ÉGYPTE ANTIQUE,

D'APRÈS LES LÉGENDES ARABES.

Nous empruntons ce curieux travail à la seconde livraison d'une revue érudite, *l'Orient et l'Occident*, dont M. Théodore Benfey vient d'entreprendre la publication à Göttingue. M. Ferdinand Wüstenfeld, l'auteur de cet article, en a trouvé les matériaux dans un ouvrage manuscrit qu'il croit être un abrégé de l'histoire d'Égypte par Ibrâhîm ben Waçîf Schâh. Il a traduit le texte mot à mot, en se bornant à l'abrégé quelquefois un peu.

Les légendes que les Arabes prennent pour l'histoire de l'Égypte antique ressemblent fort peu à ce qu'on croit savoir chez nous sur cette époque et ce pays. En plus d'un endroit, les noms qu'elles citent rappellent certains personnages dont il est question dans la Genèse. Mais ce qui en fait le principal intérêt, c'est qu'elles avaient pris de bonne heure un caractère traditionnel, et que les listes de rois qu'elles produisent ont été adoptées à peu près uniformément par tous les historiens arabes. Et comme quelques-uns d'entre eux allèguent à cet égard les annales des Coptes, on se trouve ainsi reporté à des temps assez anciens où ces traditions auraient pris naissance. Les Arabes n'étant guère moins unanimes dans les récits merveilleux dont ils ont orné cette histoire, il y a lieu de même à en faire remonter aux Coptes la responsabilité. En effet, la croyance à la magie et aux faits extraordinaires paraît avoir existé de tout temps en Égypte. Sans parler des hauts faits des magiciens de Pharaon racontés par *l'Exode*, on peut dire que le plus ancien conte oriental connu est un conte égyptien qui a été traduit par M. de Rougé¹, et dont ce savant fait remonter le manuscrit au quinzième siècle avant Jésus-Christ. Les *Mille et une Nuits* ont été composées en Égypte, et il est probable que sur le canevas arabe il y faut reconnaître les broderies de l'imagination copte comme celles de l'extrême Orient. La conclusion de tout ceci, c'est qu'au fond de ces fables il pourrait bien se cacher quelques traditions d'origine égyptienne qui représenteraient non pas l'histoire authentique, mais peut-être la manière dont le peuple égyptien se la figurait, et ouvriraient par conséquent une perspective sur son caractère et sa tournure d'esprit. Est-il besoin d'ajouter qu'on ne prétend pas avoir affaire ici à des traditions pures, et que les Arabes y ont visiblement mêlé leurs ornements ordinaires, et surtout leurs préjugés religieux? C'est ce que la simple lecture du texte fera aisément distinguer.

F. B.

¹ *Athenæum français*, année 1852, p. 280 sq.

Le premier des souverains indépendants de l'Égypte fut Tablîl; il fonda l'antique cité de Miçr, une de ces villes énormes et pleines de merveilles dont les traces ont été anéanties par le déluge, et dont les noms sont oubliés; Tablîl régna environ cent quatre-vingts ans, et laissa trois fils : Nakrâvach, Miçrâm et Anakâm, entre lesquels, au moment de sa mort, il partagea son royaume. Nakrâvach était très-versé dans la divination et dans la magie; il alla, dit-on, jusqu'au bord de l'Océan et s'y bâtit un château; son trône était porté sur le dos des démons, qui parcoururent avec lui le reste de la terre, et revinrent ensuite dans le château qu'il avait bâti au milieu de la mer. Lorsqu'il mourut, son frère Miçrâm lui succéda; il acheva de bâtir la ville de Miçr, à laquelle il donna son nom; il était très-expert aussi dans la divination et dans la science des talismans, et il fit placer sur la porte de la ville de Miçr cette inscription : « C'est moi, Miçrâm, fils » de Tablîl, qui ai bâti cette ville et qui y ai placé des talismans et des » oiseaux qui parlent. » Il parcourut le pays, alla jusqu'aux sources du Nil, sur lequel il fit construire des ponts, fit nettoyer le lit du fleuve et couper les montagnes qui rétrécissaient son cours. Ses voyages durèrent une trentaine d'années, puis il mourut, et son frère Anakâm lui succéda. Anakâm était aussi fort habile dans la magie; on raconte de lui des choses merveilleuses que l'esprit a de la peine à concevoir. C'est à son époque qu'Idris (Hénoch) dut être enlevé au ciel. Anakâm alla jusqu'au delà de l'Équateur et se bâtit un château de cuivre au pied de la montagne de la Lune, des hauteurs de laquelle le Nil descend, et il y fit placer quatre-vingt-cinq statues de cuivre d'où jaillissent les eaux du Nil pour se répandre ensuite dans les basses terres; de là elles coulent en Égypte, pour le bien-être des peuples, auxquels elles ne causent jamais aucun dommage, quand même elles montent à seize coudées de haut et que tout le pays en est inondé. Anakâm habita son château jusqu'à sa mort, et il eut pour successeur son fils, nommé Aryâk, qui était aussi fort versé dans l'art des talismans et construisit des choses merveilleuses : par exemple, un arbre de cuivre avec ses branches; lorsqu'un homme qui avait commis une faute s'approchait de cet arbre, les branches le saisissaient et ne le lâchaient plus que lorsqu'il avait reconnu ses torts et qu'il les avait réparés. C'est à cette époque que vécurent Hârût et Mârût¹. Aryâk se sentait porté vers les belles femmes, mais les femmes devinrent jalouses les unes des autres à cause de lui, et l'une d'elles lui prépara un mets empoisonné

¹ Deux anges dont il est parlé dans le Coran.

qu'elle servit devant lui; il en mangea et mourut aussitôt. Il avait fait élever au milieu de la ville d'Amsûs une grande tour ayant au-dessus d'elle une espèce de nuage d'où il tombait hiver et été une pluie fine, et cette pluie se condensait en une eau verte, dans un bassin de bains, par l'usage desquels toute maladie était guérie instantanément.

Son fils Lujim lui succéda; à cette époque, les corbeaux se multiplièrent tellement que les semences des champs en furent ravagées. Lujim fit alors construire aux quatre coins de la ville d'Amsûs quatre tours, et placer sur chaque tour l'image d'un corbeau sur lequel s'enroule un serpent; les corbeaux, voyant cela, s'enfuirent de cette ville et ne revinrent plus pendant toute la vie du roi Lujim. Il composa aussi un talisman pour le vent : quand des vaisseaux à voiles passaient devant lui, ils restaient arrêtés sans pouvoir marcher, jusqu'à ce que chacun d'eux lui eût payé un tribut; il délivrait alors le vent dans les airs, et les navires pouvaient continuer leur voyage. A ce roi succéda son fils Chaçlm, qui mesura le premier les eaux du Nil; aux deux bords du réservoir dans lequel entrait l'eau du fleuve, il fit placer deux aigles de cuivre, l'un mâle et l'autre femelle; au premier jour du mois, où le Nil commence à croître, les prêtres se rassemblaient en cet endroit et attendaient qu'un des deux aigles commençât à chanter : lorsque c'était le mâle, le Nil devait monter assez pour que l'année fût fertile; si c'était la femelle, c'était signe qu'il ne monterait pas assez haut, et alors on s'approvisionnait de grains à l'avance. Chaçlm bâtit aussi de grands ponts sur le Nil, dans le pays des Nubiens; son fils Fakâl, qui lui succéda, fit construire un passage souterrain menant jusqu'à la basse Égypte, pour conduire ses femmes aux tombes royales. A cette époque vivait Noé. Le fils de Fakâl, Badrasân, se bâtit sur les bords du Nil un château de bois où les constellations étaient représentées, et pendant qu'il était assis à un festin, entouré de belles femmes, un vent d'orage s'éleva qui fit monter les eaux jusqu'à ce que le château fût englouti et que le roi et tout ce qui l'entourait fussent noyés. Un poète composa alors des vers sur cette catastrophe :

Au milieu des plaisirs la mort vient te surprendre;
Sur toi dans un banquet elle pose sa main!
Le passé qui n'est plus, rien ne peut te le rendre,
Et rien ne te répond de ton sort de demain.

A Badrasân succéda son fils Sarkâf. Il fit faire un canard de cuivre et le plaça sur une colonne de marbre vert, à la porte de la ville; et

quand un étranger entra dans la ville, ce canard battait des ailes et criait de façon que tous les habitants l'entendissent et pussent se saisir de l'étranger; ainsi, à cette époque, aucun étranger ne pouvait passer la porte de la ville sans être saisi immédiatement. A Sarkâf succéda son fils Schalûk; il fit faire un arbre de cuivre qu'il plaça sur la montagne rouge, et au moyen de cet arbre il dirigea les vents sur les terres auxquelles il voulait nuire, jusqu'à ce que les habitants vinssent à lui pour se soumettre. C'est sous son règne que furent découvertes, dans les environs de Baja, des mines d'or et d'argent; on en trouva en telle quantité que le roi fit faire tous les vases de son palais et les mors de ses chevaux en argent massif. Son fils Saurîd lui succéda; c'était le roi le plus riche de la terre; il se fit faire, d'un mélange de divers métaux, un miroir avec lequel il pouvait voir tout ce qui se passait de bien et de mal dans les sept zones, et les pays qui devaient être inondés par le Nil, et ceux qu'il ne devait pas atteindre; ce miroir était au centre de la ville d'Amsûs, sur une colonne de marbre vert. Le roi Saurîd bâtit les deux grandes pyramides de Miçr, que le temps et les siècles n'ont pas changées; lorsque ces monuments furent achevés, il prépara une fête, rassembla les grands de son royaume et donna dans le jour un grand festin; il enveloppa les deux pyramides avec des étoffes de soie de couleur brillante, et inscrivit dessus, avec l'écriture des oiseaux¹ : « Moi, le roi Saurîd, j'ai fait construire ces deux grandes pyramides en soixante ans; celui qui viendra après moi et qui soutiendra qu'il m'égale, qu'il les détruise en six cents ans; et pourtant il est plus facile de détruire que de créer; et lorsqu'elles ont été bâties, je les ai revêtues d'étoffes de soie colorée; qu'il les revête de lin, s'il le peut!... » Son fils Hûjîb lui succéda, et fit enterrer son père dans la grande pyramide. Entre autres choses merveilleuses, il fabriqua un dirhem² qui, en cas d'achat ou de vente, faisait toujours conclure le marché au bénéfice de son possesseur; il passa d'une génération à l'autre, et se trouva enfin dans le trésor des khalifes Ommayades. Une propriété particulière de ce dirhem était que lorsqu'on avait acheté et payé quelque chose avec lui on n'avait qu'à dire ces mots : « O dirhem, souviens-toi de l'ancien pacte que tu » as conclu! » et on le retrouvait chez soi en rentrant, à sa place accoutumée, et au lieu d'argent le vendeur n'avait plus qu'un rond de papier blanc ou une feuille de myrte. A Hûjîb succéda son fils

¹ C'est ainsi que les Arabes nomment les hiéroglyphes, parce qu'il s'y trouve beaucoup de figures représentant des oiseaux.

² Pièce de monnaie.

Mankavûs, tyran injuste et sanguinaire, qui prenait de force les belles femmes à leurs maris. Entendant faire par les prêtres la description du jardin de paradis, il dit : « Je veux me créer dans ce monde un » jardin semblable ! » Et il se fit bâtir un château d'or et d'argent au bord du Nil, dont les eaux étaient dérivées dans le jardin ; les salles étaient pavées de diamants et de perles ; il y trônait entouré de belles femmes, et y menait une vie de débauches. Un jour qu'il était à table, la coupe à la main et buvant, il mourut tout d'un coup étouffé ; on l'enterra dans le château. Son fils Akrûch, qui lui succéda, fut juste envers ses sujets et se conduisit honnêtement ; il se fit bâtir au bord du Nil une tour de cuivre de cinquante coudées de haut et autant de large, et plaça dessus des oiseaux d'or et d'argent qui, lorsque le vent changeait, chantaient avec des voix variées et mélodieuses. Il possédait aussi une coupe d'hyacinthe rouge, large de cinq pouces, dans laquelle il buvait son vin ; on la retrouva après le déluge, dans les tombeaux des rois. Son fils Armálnûs fut un tyran injuste et régna le premier après le déluge. Il bâtit la ville de Mûnf (Memphis), et un château pour chacun de ses trente fils ; et c'est de là que vient le nom de la ville, car *Mûnf*, en langue cophte, veut dire trente.

Son fils Miçrîm lui succéda ; il bâtit la seconde ville de Miçr après le déluge ; c'était sans doute le fils de Cham, fils de Noé ; il appartient à la seconde génération qui suivit le déluge par lequel Dieu avait englouti tous les hommes. Miçrîm bâtit donc la ville actuelle de Miçr, qui a pris son nom ; il dirigea des canaux à travers l'Égypte, planta des arbres après le déluge, et posa des ponts et des écluses ; il avait un fils, Cop-tîm, qui prit après la mort de son père le gouvernement de l'Égypte, et atteignit l'âge de sept cents ans ; il tira le fer de la terre, inventa les mesures et les balances et mena une bonne vie. Son fils Kaftorîm vint après lui ; un terrible tyran ! Il bâtit une ville semblable à Miçr, qu'il appela de son nom ; elle avait quarante portes ; sur chacune il plaça une idole de cuivre ; quand un étranger passait sous cette porte, le sommeil le prenait, et il ne se réveillait que lorsqu'un des habitants soufflait sur lui, sans cela il dormait jusqu'à la mort. Son fils Itûrchîr lui succéda ; il fit faire un arbre de cuivre qu'il plaça en plein champ ; l'oiseau ou l'animal sauvage qui passait devant était frappé d'immobilité et ne pouvait plus se mouvoir, jusqu'à ce qu'on l'eût pris avec la main, et les peuples se nourrissaient ainsi de la chair des oiseaux et des bêtes sauvages. A Itûrchîr succéda son fils Kllamun, expert dans la magie, tellement qu'il s'assit sur un nuage et y resta six mois ; puis il apparut à son peuple un matin, quand le soleil était dans le signe

du Bélier. C'est de là qu'il ordonna à ses armées de choisir son fils pour son successeur, car il ne devait plus reparaitre, et ils nommèrent son fils Adīm pour leur roi.

Celui-ci était un horrible tyran et le premier qui fit mourir en croix les coupables; il fit une petite coupe de cristal vert, et lorsqu'on y avait versé de l'eau, tous les habitants de la ville auraient pu y boire sans qu'elle se vidât jamais. Son fils Chaddād lui succéda; il fut le premier qui alla à la chasse; il l'aimait beaucoup, et y dressa des chiens et des oiseaux de proie. Son fils Mankāch, son successeur, alla vers l'Occident, jusqu'à une montagne noire et inaccessible; il y fit creuser des souterrains dans lesquels il plaça ses trésors, entre autres douze mille chariots pleins de diamants et six cent mille chariots pleins d'or et d'argent; et lorsqu'il mourut, il fut enterré dans cette montagne. Son fils Karsūn bâtit une tour au bord de la mer de Kulzūm, et y plaça un miroir qui attirait les vaisseaux vers le rivage et ne les laissait plus partir qu'ils n'eussent payé un tribut. A ce roi succéda sa fille Nūmā, qui était une habile magicienne; elle ne régna que peu de temps. Son frère Markūnūs s'insurgea contre elle; il fit un vase dans lequel l'eau se changeait en vin, et qui se trouvait encore dans les trésors de la ville d'Ittāh au temps des kalifes. Son fils Çā donna son nom à une ville au bord du Nil, qui est maintenant détruite. On y remarquait une colonne de marbre blanc soutenant un miroir dans lequel on voyait tout ce qui passait dans les sept zones, le bien et le mal. Son fils Badrās lui succéda; sous son règne, les revenus de l'État s'élevaient à un million cinq cent mille dinars. Son fils Mālik entreprit plusieurs campagnes; il tourna ses armes contre les villes des Berbères, les détruisit et fit prisonniers les habitants. Il y avait dans ce pays une grande ville du nom de Karmīda dont la reine était une magicienne, et lorsque le roi Mālik vint pour l'assiéger, elle jeta contre lui un sort qui fit que les troupes passaient à côté des puits sans les voir, et qu'ainsi un tiers de l'armée mourut de soif, ce qui força Mālik à renoncer au siège de cette ville. Dans une autre ville des Berbères, Mālik trouva des gens qui avaient une figure humaine avec des pieds de bœuf, le corps velu comme des chèvres et des dents comme celles des lions; lorsqu'il voulut l'assiéger, il ne put encore en venir à bout à cause de la puissance des sortilèges de la reine, et il dut abandonner son projet. Il vit dans le pays des Berbères des choses merveilleuses qui n'avaient leurs semblables dans aucun autre pays dont il eût entendu parler : la race des Berbères est la plus méchante, comme l'a dit le prophète : « Dieu envoya aux peu-

» ples des Berbères un prophète avant moi ; ils le battirent, le rôtirent, » mangèrent sa chair et burent son sang ; c'est le plus cruel des peuples. » Leurs femmes valent mieux que les hommes. Lorsque le roi Málík retourna en Égypte, les Berbères jetèrent un sort sur la ville de Miqr, et les crocodiles, les serpents, les scorpions et les grenouilles s'y multiplièrent énormément, et la crue du Nil eut lieu à contre-saison et submergea les récoltes. Lorsque Málík vit cela, il mit des vêtements noirs d'étoffe grossière, se couvrit de cendres, tomba à genoux et supplia Dieu d'éloigner ces fléaux ; ils disparurent du pays au moment où on désespérait de pouvoir anéantir ces sortilèges. Málík régna fort longtemps, et mourut dans un âge très-avancé.

Ensuite vint le règne des pharaons ; ils étaient six. Le premier est le pharaon du temps d'Abraham, qui convoita Sara ; il se nommait Tútís, et il est question de lui dans l'histoire des prophètes. Le second pharaon est celui de Joseph ; il se nommait El-Rayán ; son vizir, qui acheta Joseph, se nommait Kaftír (Putiphar). El-Rayán mena une honnête vie, et fut juste envers ses sujets. De son temps se produisit une grande disette, et les laboureurs ne purent payer l'impôt, en étant déchargés pendant les années stériles ; les impôts produisaient à cette époque en Égypte un million de dinars par an. Il bâtit la fameuse ville d'El-Arích, et entreprit une campagne contre les Éthiopiens encore anthropophages ; il en tua une quantité innombrable. Puis il marcha vers les pays du Sud, et y vit des hommes faits comme des singes, avec des ailes dans lesquelles ils s'enveloppaient. Ensuite, il combattit les peuples au bord du grand Océan, et rencontra une vallée sombre dans laquelle on entendait de grands cris sans apercevoir personne à cause de l'obscurité ; là vivaient des animaux noirs et sauvages d'une taille monstrueuse avec des narines percées de part en part. Lorsqu'il arriva au bord de la mer noire, qui se nomme El-Zaphta, des scorpions volants y firent périr une quantité innombrable de ses troupes. Puis, il parvint jusqu'à la ville de Salúka, où il vit un serpent d'une lieue de long, qui, en apercevant le grand éléphant [du roi], se jeta dessus et l'avalait, comme si ce n'eût été qu'un petit os avec de la chair. Voyant cela, le roi El-Rayán se détourna de cette ville, car il avait perdu beaucoup de monde ; il retourna en Égypte et demeura dans la ville de Memphis. Il y fit passer devant lui la revue de ses troupes et trouva qu'il avait perdu cent millions de soldats ; le temps de son absence, pendant ses expéditions, avait été de trente et un ans. Il fit bâtir ensuite le vieux *Château des lumières*, ainsi nommé

parce qu'on y allumait une lumière chaque fois que le soleil passait d'un signe du zodiaque dans un autre, ce qui arrivait le 17 de chaque mois, selon la manière de compter des Coptes. Ce château fut toujours habité jusqu'à Nebukadnezar, qui conquiert l'Égypte et le détruisit; il resta en ruines pendant cinq cents ans, jusqu'à la conquête de l'Égypte par les Romains sur les Grecs; alors le roi Micrates le fit rebâtir, et en fit un temple pour les adorateurs du feu. Ce château s'élevait aux bords du Nil. El-Rayân fut sans doute un vrai croyant, et abjura son ancienne religion entre les mains de Jacob, mais il avait tenu sa conversion secrète par crainte des gens sans foi de son royaume. A cette époque, Joseph bâtit la ville d'El-Fayum; cette pensée lui fut suggérée par une révélation qui lui vint de l'ange Gabriel. Le site était une vallée profonde que Joseph dessécha artificiellement, puis il y bâtit rapidement sa ville. Lorsqu'elle fut terminée, El-Rayân s'y rendit et fut étonné que dans le court espace de mille jours, *Alfayum* (mille jours) eût pu être terminée; elle en prit son nom. Cette ville se composait de trois cent soixante villages, nombre des jours de l'année, et chacun d'eux pouvait livrer pour les habitants de Miçr la consommation du jour en fruits. El-Rayân mourut pendant que Joseph administrait l'Égypte, poste que celui-ci conserva cent vingt ans; le roi d'Égypte qui succéda à El-Rayân fut Dârim, troisième pharaon, tyran cruel qui aimait le vin et les belles femmes. Un jour il monta, en état d'ivresse, sur un vaisseau et le conduisit vers Hulvân; un orage s'éleva et les vagues l'engloutirent avec le vaisseau; on retrouva son corps et on l'enterra à Memphis.

Le quatrième pharaon, nommé Darûmûs, était un grand enchanteur; il fit une idole de marbre vert, qu'il habilla de soie rouge, et fit préparer en son honneur une fête qui était célébrée chaque fois que la lune entrait dans le signe de l'Écrevisse. Il construisit aussi un fourneau où on pouvait cuire sans feu; plus tard, il inventa un couteau auquel venaient s'offrir d'eux-mêmes les animaux pour être égorgés sans que personne mit la main sur eux, et il composa un feu qui se changeait en air, et un air qui se changeait en feu, et bien d'autres choses merveilleuses.

Le cinquième pharaon, nommé Milâtis, fils de Dartmûs, fit aussi des choses merveilleuses, entre autres, une balance avec ses plateaux, qui fut suspendue dans le temple du Soleil, et il déposa des pierres précieuses sur lesquelles étaient gravés les noms des étoiles; quand deux personnes avaient un procès, chacune d'elles prenait une des pierres précieuses et la plaçait dans la balance; celle-ci s'abaissait du

côté de la personne qui avait tort, et montait du côté de celle qui avait raison. Lorsque Nebukadnezar vint en Égypte, il s'empara de cette balance et l'emporta à Babylone.

Le sixième pharaon du temps de Moïse, El-Walid ben Muçab, était né dans la ville de Balkh ou dans la province de Hauran, en Syrie; c'était un marchand d'épices qui avait fait des dettes et s'était enfui en Égypte; il était borgne de l'œil gauche, avec une figure courte, une grande barbe partagée en sept pointes, et il boitait. Il parvint au trône d'Égypte, fut juste envers ses sujets et aimé d'eux jusqu'à la mort de trois puissants chefs; alors il devint orgueilleux et tyrannique, s'empara du pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu, et dit : « Je suis votre plus grand souverain. » Wahb ben Munabbis dit que ce pharaon vécut quatre cents ans comme chef tout-puissant de l'Égypte et n'eut pendant toute sa vie ni douleurs, ni fièvre, ni un jour de malaise, jusqu'à ce que Dieu lui donnât dans l'autre monde le châtiment de ses fautes. Sur les paroles de Pharaon rapportées dans le Coran, surate 43, 50 : « Ne suis-je pas souverain de l'Égypte et de tous ses fleuves qui coulent sous ma domination; ne le savez-vous pas? » El-Masudi ajoute dans ses commentaires : « Le pays de l'Égypte, depuis Raschid (Rosette) jusqu'à Uswan (Syène), était orné d'arbres, d'eaux courantes et de fruits, et d'autres merveilles de la nature, tellement que le soleil ne pouvait réchauffer la terre à cause de la multiplicité des ombrages; il y avait sept canaux, ceux d'Alexandrie, de Sacha, de Damiette, de Sardas, de Memphis, d'El-Fayum et d'El-Manhi; les eaux y coulaient hiver et été à cause de la quantité prodigieuse de ponts fixes et d'écluses. » Sur la surate 44, 25 : « Quels jardins et quelles eaux ils ont abandonnés! quels beaux champs! quels sites délicieux!... » un savant commentateur explique que par les sites délicieux on désigne El-Fayum; il y avait là des milliers de sièges d'or, d'après le nombre des vizirs et des émirs qui s'y asseyaient, et les pays d'Égypte étaient arrosés jusqu'à la hauteur de seize coudées; des châteaux s'élevaient au bord du Nil, depuis Rosette jusqu'à Syène. Aux paroles de Dieu, surate 7, 133 : « Et nous avons anéanti ce que Pharaon et son peuple avaient construit, » Ibrahim ben Wacif Schah ajoute : « Le revenu public de l'Égypte s'élevait du temps de Pharaon à soixante-douze millions de dinars; Pharaon en prélevait un quart pour lui; le second était pour ses visirs; le troisième était versé au trésor en prévision des années stériles, et le quatrième était employé à la construction des canaux, des ponts et des digues. » Ibn Luhcia ajoute encore : « En Égypte, douze mille hommes étaient employés par an à ramasser le

bois des arbres abattus et à arracher les mauvaises herbes, et on leur donnait un salaire pour cela. A la saison où la verdure renaît, le roi envoyait deux inspecteurs avec un boisseau de blé; ils se rendaient dans les plaines et dans les basses terres du bord de la mer; s'ils rencontraient un champ non ensemencé, ils en rendaient compte à Pharaon, et il faisait crucifier le propriétaire sur le terrain même qu'il avait négligé de cultiver. De cette façon, le pays fut toujours en parfaite culture, et le revenu de l'année monta à soixante-douze millions de dinars jusqu'à la mort du roi, qui arriva lorsqu'il poursuivait Moïse et qu'il fut noyé avec toute son armée dans le bras de mer d'El-Suweis (Suez), près d'Arandal, si bien qu'il ne resta que des esclaves, des affranchis et des femmes. Les femmes donnèrent la liberté à leurs esclaves et les épousèrent; d'autres épousèrent leurs anciens intendants, mais à condition qu'ils ne feraient rien sans leur permission. Cette coutume est restée parmi les Cophtes; aucun d'eux ne doit rien vendre ni acheter sans la permission de sa femme.

Les femmes prirent ensuite pour leur reine une femme sage et prudente du nom de Daltka; elle avait cent soixante ans lorsqu'elle reçut le pouvoir, et elle fit bâtir depuis Syène jusqu'à El-Arish une muraille qui entourait les villages et les champs d'Égypte; près des murs, elle établit des gardes, et elle fit placer de toutes parts des cloches, afin que si l'ennemi s'approchait, les gardes pussent sonner les cloches et avertir les habitants de se préparer à la résistance. Il existe encore dans la basse Égypte des ruines de ces murailles, et on les nomme les « murs de la vieille ». Elle régna cent trente ans; après sa mort, un homme d'origine cophte lui succéda; son nom était Darkûn ben Bakiutes; il resta longtemps sur le trône. Après lui régna un homme du nom de Marîûs qui gouverna longtemps le pays. De son temps, Nebukadnezar vint en Égypte, détruisant les villes et les villages, pillant, tuant les hommes et emmenant les femmes en captivité. Il tua soixante-dix mille Israélites et en fit autant prisonniers, et parmi ceux-ci Daniel et Jérémie; puis il les conduisit à Babylone, siège de son gouvernement. Après son expédition, l'Égypte resta ravagée pendant quarante ans; personne ne l'habitait plus, personne ne la cultivait; le Nil croissait, inondait le pays et se retirait sans que personne touchât aux terres. Plus tard, il revint des habitants qui cultivèrent et bâtirent; c'était un mélange d'Amalécites, de Cophtes et de Grecs; les Cophtes étaient en majorité, mais les rois furent le plus souvent des étrangers. C'était un usage des rois cophtes, à chaque nouvelle année, de faire ouvrir les magasins, d'en tirer les étoffes et

les tapis, et de les partager entre les troupes, disant : « Il n'est pas » convenable pour des rois de garder des robes d'un été à l'autre, » comme le font les gens du peuple. » Et ils s'en faisaient faire de neuves.

Les Cophtes régnèrent en Égypte jusqu'à El-Mukaukas, surnommé Gureigh ben Munyâhi, qui vivait à l'époque où s'éleva le prophète Mahomet.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

VOYAGES ET BEAUX-ARTS.

Trois ans en Judée, par P. GÉRARDY-SAINTINE. — Paris, 1860, in-12 de 376 pages, avec 2 plans. (Hachette.)

Mémoires de l'Institut impérial de France, Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XX (1^{re} partie). — Paris, 1861, in-4° de viii-368 pages.

Beaux-Arts et Voyages, par CH. LENORMANT. Précédés d'une lettre de M. Guizot. — Paris, 1861, 2 vol. in-8° de xxxvi-308 et 430 pages. (Lévy.)

I.

Trois ans en Judée, petit volume qui, à l'opposé de bien d'autres, tient beaucoup plus qu'il ne promet. M. Gérardy-Saintine n'est pas du tout un touriste ordinaire. Sa pensée, lorsqu'il visita la Palestine, n'était pas de jeter un coup d'œil rapide sur le pays et ses ruines, pour se donner le droit, plus ou moins légitime, d'ajouter un volume de plus à la masse inutile de Souvenirs et d'Impressions dont la Terre Sainte a été l'occasion ou le prétexte; excité par l'exemple de Robinson et de ses émules, il voulait, lui aussi, étudier à fond une contrée si riche en souvenirs, et peut-être en tracer un manuel utile pour ceux qui viendraient après lui. Les études topographiques et archéologiques de M. Saintine peuvent, en effet, soutenir la comparaison avec celles du docte missionnaire américain, bien qu'elles n'en aient ni l'appareil imposant ni le volumineux développement; elles en ont, et c'est l'essentiel, la scrupuleuse exactitude, jointe à un sentiment du pittoresque qui se traduit toujours avec bonheur dans un style sobrement coloré. M. Gérardy-Saintine est de ceux qui pensent, et nous l'en félicitons, qu'on peut être instructif sans être ennuyeux; mais son esprit, et il y en a beaucoup dans ses tableaux, n'est jamais cherché ni outré. C'est un don de nature, simple parce qu'il vient de source. Entendons-le déplorer les inévitables désagréments d'un voyage en Orient :

« Règle générale, si l'on veut être en marche à l'aurore, il faut annoncer le départ pour minuit. Les administrations des chemins de fer n'ont pas encore communiqué aux moukres syriens leur impitoyable ponctualité. Vous vous arrachez au sommeil, tout engourdi de la fatigue du jour précédent, tout maugréant contre les plaisirs d'un voyage d'agrément; vous vous habillez à la hâte

en vous frottant les yeux, afin de ne pas retarder l'heure convenue, et quand vous descendez pour vous mettre en selle, il ne manque plus que les chevaux. Après deux ou trois messages expédiés vers le khan où ils ont passé la nuit, vous poussez un soupir de soulagement, les entendant arriver à la file d'un pas encore quelque peu endormi.... Mais patience, il faut les seller, les harnacher, les habiller. En effet, la veille au soir, on a dû les laisser partir tout nus pour leur gîte, à moins qu'on ne tienne nullement à sa selle, car une seule nuit dans un khan fait subir à une selle européenne une métamorphose affligeante. Tout ce qui était courroie est devenu ficelle; les boucles se sont changées en nœuds. Vient ensuite l'article des bagages : un homme seul ne peut pas charger une mule et lui équilibrer son double fardeau. Le moucre se met donc en quête d'un coadjuteur, qu'il faut trouver, réveiller, secouer, pousser, entraîner, à moins que la caravane ne compte plusieurs moucres. Et alors c'est bien pis. Dès que l'un d'eux s'éveille, l'autre se rendort, comme dans les farces de l'ancien théâtre, et les charges restent à terre, et les voyageurs se morfondent, et le temps passe. »

Le nom de moucre, qui revient plusieurs fois dans cette lamentation, est sans doute un mot nouveau pour beaucoup d'entre nous; c'est plaisir d'entendre à cette occasion l'auteur nous faire à sa façon un petit cours de philologie orientale. « En Syrie, dit-il, où l'on ne trouve à parler que sept ou huit langues tout au plus, le besoin de variété a fait créer par les Européens une langue de convention, dont les termes hybrides, enchâssés à tout propos dans le discours, donnent de l'agrément à la conversation. *Moucre* est un de ces mots, et veut dire loueur de montures; c'est le fils illégitime du mot *méhirri*, qui a ce sens en arabe, et que les Italiens, au temps où Venise avait la prépondérance commerciale dans le Levant, ont transcrit *muccheri*.

» Un bon *moucre*, avant de vous *apporter* (amener) les chevaux qu'il vous loue, remplit ses *khourdj* (besaces) de tout ce qui lui est nécessaire, pour ne pas dépenser au *khan* (auberge) trop d'argent. Quand son bourgeois veut faire un peu de *keif* (repos) à l'ombre de quelque *coubbé* (coupole), s'il a pensé à se munir d'un *ibrik* (cafetière) et de *findjan* (tasses), il est sûr de recevoir à la fin du voyage un bon *bakhkich* (cadeau), qu'il trouve toujours insuffisant, fût-il d'une *lire* (pièce d'or, 20 francs ou 100 piastres).

» Voilà un échantillon de la langue courante que parle ordinairement tout Levantin, tout homme d'Europe qui a six mois de séjour en Orient. »

Veut-on un exemple de la manière tout à fait sans prétention, mais non pas, tant s'en faut, sans érudition et sans profondeur, dont le voyageur s'attaque à des questions d'une nature peu communément accessible? Entendons-le disserter sur la théogonie phénicienne.

« Voyez, à droite du chemin, à un quart d'heure d'ici, ce gros village se cachant dans la verdure grise de ses oliviers et sous les raquettes de ses cactus, on l'appelle Beit-Dedjan. Si vous prononcez ce nom à la façon des Égyptiens, Beit-Déjan, vous reconnaitrez sans peine Beit-Dagon, la maison de Dagon, cette idole des Philistins pour laquelle, à Asdod, le voisinage de l'arche sacrée fut si malsain. Nous sommes au cœur de la Pentapole philistine; dans une heure, nous arriverons à Geth. Aussi, afin d'occuper mon esprit, je m'imposai une thèse à développer, excellent moyen, selon nous, pour raccourcir les distances. Je lâchai toute bride à mon imagination, et, tournant et retournant

mes idées sur le culte des peuples de Chanaan, je me fis subir une dissertation dans toutes les règles.

» Si j'infligeais la même corvée au lecteur, qui n'est pas dans ma situation défavorable, et dont l'attention est toute bénévole, il ne manquerait pas de me fausser compagnie au bout de quelques minutes. Il suffit donc à ma conscience de lui en rendre compte en peu de lignes.

» Comme tous les peuples soi-disant polythéistes, les Chananéens revêtaient leurs idoles des différents attributs de la Divinité, appropriés, selon chaque localité, aux instincts dominants, aux habitudes ou aux intérêts des populations. Pour les prêtres, dépositaires du sens réel de la doctrine, ces divers *Baalim* ou Seigneurs se confondaient sans doute en une seule essence, mais le vulgaire prenait les symboles au pied de la lettre. Il semble que l'idée de Dieu, dans son infini et son immatérialité, fatigue la faiblesse de l'esprit humain, puisque dans la pratique il cherche naturellement à la rétrécir et à localiser son adoration. Chez les peuples chananéens, *Moloch* ou *Melcom*, le Roi, *Adon* ou *Baal*, le Seigneur, étaient les appellations génériques de la Divinité, et non des idoles dans le vrai sens du mot, pas plus qu'*Adonai*, *Élohim*, *Jéhovah*, *Sabaoth*, *Adonouth*, n'étaient des idoles pour les Hébreux; seulement, chez ceux-ci, le dogme véritable ne se cachait pas dans le sanctuaire, et la glorieuse mission de Moïse avait été de promulguer au grand jour les vérités éternelles, d'initier tout le peuple aux mystères religieux, dont jusqu'alors les adeptes seuls avaient le monopole. Quand les ministres du sacerdoce hébraïque invoquaient *Sabaoth*, le dieu des armées, *Adonouth*, le roi de la gloire, la nation ne s'y trompait pas, et savait bien qu'il s'agissait toujours, sous ces noms, de *Celui qui est*. Mais les fils de Chanaan, laissés par leurs prêtres dans une ignorance profane, croyaient que chaque nom spécial indiquait une essence divine distincte et personnelle; c'est ainsi que les gens de la plaine, dont la culture des céréales était la grande occupation, adoraient Dagon, le dieu-froment. Les pêcheurs de la côte adressaient leurs vœux à *Derkêto*, la fécondité des poissons. *Astaroth* ou *Astarté* (les richesses) avait pour adorateurs les marchands opulents et corrompus des grandes villes. *Chamos* (la chaleur) était l'idole des peuples de Moab, étouffant dans l'atmosphère embrasée du Ghôr, au sud de la mer Morte. Les forces créatrices étaient représentées par *Belzébuth* (*dominus phallorum*), sorte de Priape, et par *Belphégor* (*dominus rimæ*), Vénus impudique. Tous deux recevaient les sacrifices de ces villes maudites qui depuis plusieurs milliers d'années se purifiaient au fond de la mer Morte de leurs vieilles souillures. Toutes ces spécifications des différents attributs de Dieu, rendues sensibles et matérielles par la pierre et le bois, par l'or et l'argent, devenaient aux yeux du vulgaire de véritables idoles; et les Hébreux, garantis de cette erreur par la sagesse de Moïse, qui proscrivait toute image, voyaient avec horreur chez leurs ennemis un Olympe peuplé de dieux imaginaires et impuissants. Ils les flétrissaient donc du nom de fils de *Bélias*, gens sans joug et sans Dieu.

» Tel est le résumé de ce mémorable monologue.

Un érudit de l'école de Gesenius ou de Movers (dont Dieu nous garde de médire!) aurait étayé ces vues d'un vaste appareil de citations et d'étymologies; mais au fond, en aurait-il dit davantage? Pas plus que Movers et Gesenius, notre auteur ne prétend du reste à l'infailibilité, et il y aurait lieu à plus d'une controverse dans les lignes que nous avons transcrites, en ce qui regarde *Astaroth*,

notamment; mais qu'on se rassure, nous n'aurons garde de nous enfoncer dans ces sombres discussions.

Au total, nous regardons le livre de M. Gérardy-Saintine comme un des plus intéressants et des plus utiles qui aient été publiés sur la Palestine. Très-sérieux au fond et très-instructif, il n'en est pas moins d'une lecture attachante et pleine d'entrain. A tous ceux que l'attrait des scènes orientales et des souvenirs bibliques conduisent vers Jérusalem, il est quatre livres que nous conseillerions entre tous les autres : la Bible d'abord, cela va sans dire; puis les *Researches* de M. Robinson, l'excellent *Guide* de M. Isambert, et enfin la *Judée* de M. Saintine. Beaucoup d'autres volumes peuvent être agréables ou utiles en un tel voyage, ceux-là sont indispensables.

II.

Nous avons à signaler l'apparition du tome XX (1^{re} partie) des Mémoires de l'Académie des inscriptions. C'est un de ces événements littéraires qui font battre le cœur des amis de la grande et solide érudition. Ce volume, dont les matériaux ont encore été préparés en grande partie par M. Naudet avant sa résignation volontaire des fonctions de secrétaire perpétuel, a été publié par les soins de M. Guigniaut, son digne successeur. Il est consacré à l'histoire intérieure de l'Académie pendant la période qui commence à 1853 et finit à 1856. Quoiqu'il ne renferme pas de mémoires proprement dits, on y trouve, comme toujours, des morceaux d'un grand intérêt, qui se rattachent au mouvement des sciences historiques et des lointaines explorations durant ces quatre années. Il nous suffit de signaler les notes et les rapports sur les fouilles, malheureusement trop tôt abandonnées, de notre consul M. Place à Khorsabad, après le départ de M. Botta; sur les explorations de M. Beulé à l'Acropole d'Athènes; sur celles de M. Mariette à Memphis; sur les découvertes archéologiques du général Carbuccia et les recherches numismatiques de M. Léon Renier en Algérie. Il faut noter encore les instructions d'une commission spéciale pour M. Mimey, qui se proposait d'explorer les antiquités du Pérou, et celles que reçut M. Brasseur de Bourbourg à son départ pour l'Amérique centrale; et enfin les notices composées par M. Naudet, en sa qualité de secrétaire perpétuel, l'une sur les deux Burnouf père et fils, l'autre sur M. Pardessus, — deux de ces morceaux biographiques trop peu nombreux qu'aura laissés le court passage de l'éminent humaniste au bureau de l'Académie, et qui se distinguent à un si haut degré par la finesse des aperçus, la parfaite mesure des jugements et l'atticisme exquis de la diction, joints à la solide appréciation des travaux qui remplirent la vie des trois savants diversement célèbres dont M. Naudet avait à rappeler les titres.

III.

Nommer M. Charles Lenormant, c'est parler encore de l'Académie des inscriptions, dont il fut une des lumières et dont il restera une des gloires. Quelles pertes, difficilement réparables, l'Académie a faites depuis dix ans! Eugène Burnouf, Walckenaër, Boissonade, Étienne Quatremère, Raoul Rochette, Letronne, quels noms et quels souvenirs! Charles Lenormant avait conquis depuis longtemps sa place dans cette glorieuse phalange de l'érudition française. Les titres de cet éminent archéologue sont trop nombreux et trop solides pour que les

deux volumes posthumes qui nous rendent ou nous donnent pour la première fois quelques-uns de ses opuscules choisis, puissent ajouter à sa haute réputation ; mais ils n'en seront pas moins reçus avec un vif plaisir par tous ceux qui gardent encore le culte des travaux sérieux où la délicatesse du goût s'unit à la sûreté du savoir. Chez M. Charles Lenormant, l'artiste avait le coup d'œil rapide et profond de l'érudit, et l'érudit le tact fin et spirituel de l'artiste ; les deux qualités, heureusement fondues dans cette organisation privilégiée, se fortifiaient par leur contact et s'épuraient tout à la fois.

Les deux volumes que nous avons sous les yeux nous le montrent sous ce double aspect. Le premier se compose principalement de morceaux publiés à diverses époques sur les œuvres les plus marquantes des grands peintres de l'école moderne ; les noms de Pierre Guérin, de Léopold Robert, de Paul Delaroche, d'Ary Scheffer et d'Ingres figurent au premier rang dans cette galerie de l'art contemporain. Il faut y signaler aussi trois morceaux importants au point de vue de la critique et du sentiment individuel, l'un sur l'art chrétien, l'autre sur l'objet et les conditions de l'archéologie, le troisième sur les catacombes de Rome en 1838. Le second volume est consacré tout entier aux lettres écrites par M. Lenormant dans le cours de ses différents voyages. Nous n'avons pas là, à proprement parler, les travaux de l'archéologue ; mais nous voyons naître et se développer les études qui lui en ont ouvert la carrière et qui la lui ont fait parcourir d'une manière si brillante. Si nous avions un regret à exprimer, ou plutôt à formuler un vœu, ce serait qu'un troisième volume, formé d'un bon choix parmi ses mémoires et ses opuscules archéologiques et historiques, vint compléter ce recueil déjà si intéressant et si instructif. On n'aurait pas seulement alors le critique dans son appréciation des œuvres d'art, et l'observateur tour à tour ardent, aimable, ingénieux, des choses et des hommes : on aurait aussi le savant dans son application si vaste, et pourtant si profonde, aux branches diverses de l'antiquité classique et de l'archéologie orientale ; on pourrait apprécier ce qu'il y avait de sûreté dans son jugement, de rapidité dans son intuition, de netteté dans sa méthode, de richesse et de fécondité dans l'heureuse alliance de tant de dons naturels et de qualités acquises. Le monument serait achevé et la statue complète.

Les morceaux capitaux du deuxième volume sont le voyage d'Égypte et les trois voyages de la Grèce. Le voyage du Nil a été fait en 1828, en compagnie de Champollion, qui, lui aussi, nous a raconté d'une manière si vive et si attachante cette belle odyssée scientifique dans ses *Lettres d'Égypte*. Au contact de l'illustre maître, Charles Lenormant sentit naître en lui le goût de cette science alors toute nouvelle des hiéroglyphes, qui déjà promettait de si grandes découvertes, et qui a tenu toutes ses promesses. Il est curieux de l'entendre raconter ses premiers pas dans l'étude du copte et des inscriptions, et aussi ses premières impressions en présence des monuments, avec un enjouement familier qui a cent fois plus de charme qu'un récit compassé destiné au public. C'est justement l'absence de toute préoccupation extérieure qui répand tant d'attrait, et qui jette parfois tant de piquant et d'imprévu, dans cette correspondance où tour à tour l'esprit et le cœur s'ouvrent sans contrainte.

Les lettres écrites de Grèce dans ses deux premiers voyages, en 1828 et en 1829, ont le même caractère ; on y trouve, en certains cas, une franchise d'appréciation qui peut-être n'aurait pas été conservée au même degré dans une

correspondance publique. Quoique la science proprement dite n'y tienne qu'une place secondaire, on ne laisse pas d'y rencontrer fréquemment des vues et des aperçus d'une grande portée. M. Lenormant était là sur son terrain alors le plus familier, et qui est resté jusqu'à la fin, au milieu de tant d'autres travaux, son terrain de prédilection.

C'est à trente ans d'intervalle après son second voyage de 1829 qu'il est retourné pour la troisième fois sur la terre classique de la Grèce. Il ne devait pas en revenir. Tous les journaux, il y a deux ans, ont raconté la catastrophe; on en trouvera, dans ces volumes mêmes, le récit douloureux tracé de la main de son fils. Le 10 octobre il avait quitté la France, plein de vigueur et d'avenir; le 22 novembre il rendait le dernier soupir à Athènes, dans sa cinquante-huitième année. Quelques jours avaient suffi, sous la pernicieuse atteinte d'une fièvre contractée dans les marais d'Épidaure, pour abattre une constitution vigoureuse, et enlever à la science ce que lui promettait encore un talent arrivé à toute sa plénitude.

Le recueil est précédé d'une Notice biographique tracée avec chaleur et talent par M. Foisset, qui a aussi mis en ordre les morceaux dont se composent les deux volumes; nous regrettons seulement qu'on y ait omis un catalogue complet, par ordre chronologique, de tous les travaux, imprimés ou inédits, de M. Lenormant. La vie d'un savant, ce sont ses ouvrages. Ce sera une omission facile à réparer, si, comme nous en avons exprimé le vœu, le recueil actuel se complète d'un troisième volume.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Revue archéologique. Juillet.

De Saulcy. Bataille d'Octodure (fin). Voir la livraison du 30 juin 1861, p. 620. — *E. Miller.* Nouvelles observations sur l'inscription gréco-latine trouvée à Fréjus. (Voir *ibid.*) — *Hipp. Boyer.* Nouvelles observations sur le papier au filigrane de Jacques Cœur. — *Le baron de Krafft.* Les villes de la Tripolitaine. Ceci est une rédaction française de la note que nous avons eu déjà l'occasion de signaler dans notre analyse du cinquième cahier des *Mittheilungen* de Petermann, et où sont proposés plusieurs changements dans les identifications généralement admises pour deux des localités principales de l'ancienne Tripolitaine, *Oëa* et *Neapolis*. D'après M. Krafft, il faudrait placer *Neapolis* à Tripoli, et *Oëa* à Zaouya. M. Krafft croit, en outre, avoir retrouvé l'emplacement de deux autres localités du périple de Scylax, *Graphara* et *Abrotonon*. Ces changements proposés par M. Krafft dans la carte ancienne de la Tripolitaine soulèvent de graves objections, et quelques-unes de ces objections sont radicales; mais ce n'est pas le lieu d'entrer ici dans une discussion qui nous entraînerait beaucoup trop loin. C'est un sujet réservé. — *Ménant.* Principes élémentaires de la lecture des textes assyriens (fin). — *Chabas.* Le cèdre dans les hiéroglyphes. — *Thurot.* Observations critiques sur la Rhétorique d'Aristote. Ces observations sont purement philologiques. — Armes et objets divers provenant des fouilles exécutées à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or). Avec une grande planche.

Bulletin de la Société de géographie. Mai-juin.

Notes sur les peuplades riveraines du Gabon, de ses affluents et du fleuve Oyo-uwaï, communiquées par M. *Braouezec*, lieutenant de vaisseau (avec une carte). Ces notes sont en parfait accord, pour leur partie ethnologique, avec celles de M. Du Chaillu; mais la carte du lieutenant Braouezec, qui sans doute mérite toute confiance, est beaucoup plus précise que celle de Du Chaillu pour le tracé des rivières dans l'intérieur du pays. — La rivière Paraguay, depuis ses sources jusqu'à son embouchure dans le Parana (1831-34), par le docteur *Amédée Moure* (suite). — Le Maroc. Notice géographique. Notes principalement tirées de l'ouvrage de M. *Godard*. — Rapport sur le tome I^{er} des Mémoires de la Société de géographie de Genève. — Extrait d'une lettre de M. *Ferd. Lafargue* (datée de Khartoum, 15 septembre 1860). Navigation sur un bateau à vapeur de Khartoum à Gandokoro, 22 octobre-25 novembre 1858; retour à Khartoum, 25 décembre. C'était un voyage d'essai, et il a parfaitement réussi. Plan raisonné d'une suite d'expéditions dans toute la région du haut Nil. — Note sur deux points de l'ancienne géographie de l'Asie orientale, par M. *Vivien de Saint-Martin*. Cette note se rapporte à la Sérique et à l'*India extra Gangem* de Ptolémée, et elle a pour objet de montrer que les limites de la mappemonde gréco-latine dans l'Asie orientale sont beaucoup plus restreintes qu'on ne l'a cru généralement. — *Deloche*. Notice nécrologique sur M. Eug. Noël. — La haute Casamance au-dessus de Séd'hiou; extrait d'une lettre de M. *Vallon*, lieutenant de vaisseau (avec une carte).

V. S. M.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE.

ETHNOGRAPHIE.

Ueber die Thraker, als Stammväter der Gothen, und die verschiedenen Verzweigungen des gothischen Völker-Stammes. Historische Untersuchung von H. A. SCHÖRTENSACK, Oberlehrer am Gymnasium zu Stendal. — Stendal, 1861, in-4° de 26 et 48 pages. (Sur les Thraces, comme souche de la race des Goths, et sur les diverses ramifications de la race gothique. Dissertation historique, par M. SCHÖRTENSACK, professeur au collège de Stendal.)

L'auteur de ce mémoire y reprend une des questions, tout à la fois ethnologiques et historiques, les plus vastes et en même temps les plus embrouillées des origines européennes, le point de départ historique et les ramifications de la race des Goths. Déjà ce problème, singulièrement complexe, dont l'obscurité (comme c'est le cas pour toutes les questions d'origines ethnologiques) tient surtout à la pénurie et aussi à la nature parfois contradictoire des anciens témoignages, a été en Allemagne l'objet de profondes recherches, parmi lesquelles il faut mettre au premier rang les travaux de Jakob Grimm, l'illustre auteur de *l'Histoire des langues germaniques*. En France même, avant l'apparition de cet ouvrage capital, plusieurs savants s'étaient occupés des Goths et de leurs origines; il suffit de rappeler feu Saint-Martin, Fauriel et Ozanam¹. Saint-Martin, qui avait longtemps dirigé la perspicacité savante de son excellent esprit sur les origines des grandes migrations du moyen âge, a résumé ses vues sur les origines gothiques dans une des notes de son édition de Lebeau (T. III, p. 324, 1825). Il regarde comme indubitable que les Goths, mentionnés pour la première fois sur le Danube inférieur au commencement du troisième siècle de notre ère par les historiens de l'époque impériale, ne sont pas un peuple différent des Gètes de l'antiquité grecque; quand les Gètes s'effacent de l'histoire, les Goths y apparaissent, et les deux nations occupent précisément la même contrée. Cette contrée est la Dacie, qui tirait son nom d'une tribu limitrophe et congénère, les Daces ou Dakes (si l'on prononce le nom à la grecque); de même qu'à l'orient de la mer Caspienne les plus anciennes relations grecques nous montrent les Dahæ à côté des Massagètes ou Grands Gètes. Ce parallélisme homonymique suffirait seul à nous révéler l'origine orientale de la race gétique. Saint-Martin croit de plus que les Scythes primitifs, les Scythes d'Hérodote (car le nom a reçu plus tard de capricieuses extensions), sont aussi, pour le fond du moins, une race gothique, et il est disposé à voir dans le nom même des Scythes (Skout, selon la prononciation grecque) une forme même du nom des Goths, où les deux mots ne diffèrent que par une prothèse ou modification

¹ On ne saurait omettre dans cet aperçu les remarquables recherches de M. Regnier sur l'histoire des langues germaniques, imprimées au tome III des *Mémoires des Savants étrangers*, publiés par l'Académie des inscriptions (1853), travail où la langue des Goths tient une large place.

initiale assez familière aux Grecs. Il est à croire qu'à l'époque des premières immigrations scythiques en Europe, une branche se fixa sur le bas Danube et aux environs des Karpathés du sud, tandis qu'une autre branche se portait plus au nord vers la Baltique : la première branche forma la nation des Gètes, la seconde celle des Goths, que les traditions recueillies par Jornandès font descendre, comme on sait, de la Scandinavie. Sans s'expliquer nettement, et probablement sans avoir une conception bien arrêtée sur les rapports des Gètes et des Thraces, Saint-Martin, de même qu'Ozanam, voit dans les deux peuples au moins deux ramifications d'une même tige originaire.

Les vues de Jakob Grimm s'accordent sur tous les points essentiels avec celles des deux savants français, sur l'identité de nom et de nationalité entre les Gètes et les Goths du Danube, sur leur origine orientale rattachée aux Massagètes et aux Dahæ de l'Asie intérieure, sur leurs rapports d'origine avec les Scythes d'Hérodote, etc. Mais, de plus, le grand linguiste allemand se prononce nettement pour l'affinité d'origine entre les Gètes et les populations thraces, ou plutôt celles-ci lui paraissent former dans l'antiquité antéhistorique un chaînon intermédiaire qui se rattachait d'un côté aux tribus gétiques et teutones du nord, et de l'autre aux populations pélasgiques répandues dans les grandes péninsules du midi, l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie.

Si nous avons rappelé ces antécédents, c'est pour bien faire comprendre en quel état M. Schötenack a trouvé ce grand problème d'érudition ethnologique, et aussi dans quelle mesure il y est entré; car lui-même touche à peine aux questions d'origine, en tant qu'elles reposent sur les éléments linguistiques et sur la comparaison approfondie des traditions primordiales. A cet égard, Jakob Grimm a laissé peu à faire après lui. Mais M. Schötenack a pensé que si la thèse est à peu près épuisée pour l'ensemble, elle laisse encore ouverts à l'étude bien des points de détail. Il a voulu rechercher et suivre un à un tous les peuples, toutes les tribus qui se peuvent rattacher à ce corps immense de la famille gothique, et en faire en quelque sorte le recensement. Son travail se divise en deux parties : la première est spécialement consacrée aux Thraces, envisagés comme ancêtres des Gètes ou Goths; dans la seconde, il dresse le long catalogue des peuples qui, de près ou de loin, lui ont paru devoir se rattacher à la race gothique.

Son histoire des Thraces est un morceau développé, où se trouvent soigneusement rassemblés tous les passages des anciens auteurs qui tiennent au sujet. On peut suivre assez bien, quoique par aperçus morcelés, l'histoire de cette grande agglomération de tribus incultes que l'on réunit sous le nom de Thraces, entre le Danube et le fond de l'Égée, depuis les environs de l'an 500 avant l'ère chrétienne jusqu'au sixième siècle de Jésus-Christ, et le peu que l'on sait de leurs idiomes, aussi bien que de leurs mœurs et de leurs usages, les rattache indubitablement aux races teuto-gothiques et scandinaves. C'est, nous l'avons dit, ce qu'avait très-bien établi Grimm, qui n'a fait du reste, sur ce sujet, que reprendre l'excellente étude de Rask ¹.

Sur le catalogue des peuples et des tribus dressé par M. Schötenack comme appartenant à la souche gothique, il y aurait, croyons-nous, à faire plus d'une

¹ *Ueber die thrakische Sprachklasse, aus dem Danischen, von S. Vater, 1822.* Le mémoire de Rask, dont ce morceau est extrait, et qui embrasse dans leurs rapports mutuels la plupart des langues du nord et du centre de l'Europe, est de 1818.

réserve; nous y voyons compris des noms à l'égard desquels l'attribution est au moins fort incertaine. Sur bien des points, l'auteur nous paraît se contenter d'indices assez légers, et il se trouve assez souvent en contradiction avec Schafarik, dont il ne semble pas avoir consulté l'ouvrage, car il ne le cite pas une seule fois; les *Slavische Alterthümer* ne sont cependant pas un livre qu'on puisse négliger quand on étudie la filiation des peuples de l'Europe orientale. Il faut reconnaître, au surplus, que chez des populations plus qu'à demi barbares, à peine fixées au sol, souvent remuées par des fluctuations dont la trace s'est rarement conservée, et qui plus d'une fois, envahissantes ou envahies, ont imposé ou subi des partages et des superpositions, il a dû se produire des mélanges, qui, dans bien des cas, rendent difficile de reconnaître la filiation originaire. Là où les tribus teutones ou gothiques (c'est tout un) confluent à des tribus finnoises, ou lettones, ou slaves, il s'est formé des populations mixtes que l'on peut avoir tout autant de raison d'attribuer à une race qu'à une autre. Le plus sûr est de ne rien affirmer, ou bien, si on veut les faire entrer dans une classification méthodique, de former de ces tribus incertaines une classe à part.

Nous nous bornerions à ces observations générales si nous n'avions à signaler une erreur plus grave. Elle n'appartient pas, il est vrai, à l'auteur du mémoire, qui n'a fait que suivre l'autorité de ses guides habituels, Grimm et Ritter. En pénétrant dans les régions centrales où l'histoire nous montre les anciens Massagètes, on y voit apparaître, à une époque très-postérieure, des hordes que les chroniqueurs chinois, qui nous les font connaître, désignent sous les noms de Yuétchi ou de Yéta. On n'a pas manqué de faire de ces Yéta (qui détruisirent, au troisième siècle avant notre ère, le royaume grec de la Bactriane) la descendance des anciens Gètes asiatiques, et, de plus, on leur a donné pour progéniture les Djats du nord-ouest de l'Inde. Ces rapprochements, vus à distance comme il arrive trop souvent dans ces sortes de recherches, avaient un côté spécieux qui devait séduire, qui a séduit de très-bons esprits; mais quand on est allé au fond des choses, l'illusion s'est dissipée. Les Yuétchi ou Yéta des auteurs chinois (deux formes d'un même nom) étaient un peuple d'origine et de langue tibétaine, qui n'a jamais eu rien de commun, conséquemment, avec nos Gètes indo-européens. Ceci est un fait aujourd'hui parfaitement reconnu, et à défaut de la critique française, qui l'a établi la première, M. Schœtensack en aurait pu trouver la démonstration dans les Antiquités indiennes de son compatriote M. Lassen. Nous insistons sur ce point, d'abord parce qu'il a de l'importance, et puis parce qu'on y voit par un nouvel exemple combien il est difficile d'effacer de la science une erreur accréditée.

Nonobstant ces remarques et ces restrictions, le mémoire sur les Thraces n'en est pas moins un travail très-méritoire, et chacune des notices particulières que l'auteur a consacrées aux différentes ramifications de la race est une bonne et savante monographie, dont l'ensemble complète à plusieurs égards les notices parallèles de Zeuss et de Schafarik.

GÉOGRAPHIE.

Die beiden ältesten General-Karten von Amerika. Ausgeführt in den Jahren 1527 and 1529 auf Befehl Karl's V. Im Besitz der Grossherzogl. Biblioth. zu Weimar. Von J. G. KOHL. — Weimar, 1860, in-f° de x-185 pages, avec 2 cartes. (Les deux plus anciennes cartes de l'Amérique, exécutées en 1527 et 1529 par ordre de Charles-Quint, et aujourd'hui en la possession de la Bibliothèque grand-ducale de Weimar.)

Les cartes du moyen âge et de la première moitié du seizième siècle ont été de nos jours l'objet d'une attention que jusqu'alors on ne leur avait pas accordée au même degré. Il serait en effet superflu d'insister sur l'extrême importance de cette classe de documents pour l'histoire de la géographie, durant la période obscure qui s'est écoulée depuis l'anéantissement de la civilisation romaine sous les coups des Barbares, jusqu'à l'époque de la Renaissance des études en Occident, après la prise de Constantinople par les Turks. On a recherché, étudié et commenté tous les monuments de cette nature qui existent dans les bibliothèques publiques de l'Europe ou dans les collections particulières, et déjà un grand nombre sont entrés dans deux magnifiques publications commencées il y a plus de vingt ans, celle de M. le vicomte de Santarem et celle de M. Jomard. La première, que l'admirable carte de Fra Mauro suffirait pour illustrer, a été malheureusement interrompue par la mort de l'auteur; mais la seconde se poursuit aussi activement que le comporte un travail de cette nature. Outre les deux grandes publications de M. de Santarem et de M. Jomard, et sans parler de celle de Joachim Lelewel, qui, sur de moindres proportions, a aussi beaucoup d'intérêt par l'ensemble qu'elle embrasse, plusieurs de ces anciennes cartes ont été l'objet de publications spéciales et de monographies particulières. La publication actuelle de M. Kohl tiendra un rang éminent parmi ces utiles monographies.

Des deux cartes dont elle se compose, la moins ancienne porte le nom de Diego Ribero. Celle-là n'était pas inconnue; Sprengel, en 1795, en avait déjà fait relever une copie pour la partie américaine, qu'il accompagna d'une savante dissertation, laquelle forme l'appendice de la traduction allemande du tome I^{er} (et unique) de l'*Historia del Nuevo Mundo* de Muñoz. Diego Ribero avait le titre de Cosmographe de l'empereur Charles-Quint (Cosmographo de su Majestad), et il était principalement employé à Séville à dresser des cartes pour l'usage des gens de mer. Il figura comme envoyé de l'empereur dans la commission qui se réunit à Badajoz pour préparer la célèbre convention de Tordesillas qui divisa les terres nouvelles entre les couronnes de Castille et de Portugal.

L'autre carte, encore plus curieuse, est de 1527. Elle est anonyme; mais M. Kohl, par de savantes et judicieuses considérations, s'attache à en faire remonter le tracé à Don Fernando Colon (ou Ferdinand Colomb), second fils de l'illustre découvreur du Nouveau Monde. Dans ces premiers temps, chaque navigateur qui revenait des terres nouvellement découvertes en rapportait des cartes où il avait marqué, avec plus ou moins d'exactitude, les côtes et les ports où il avait touché. Des copies de ces cartes se répandaient rapidement, mais il était parfois difficile d'en concilier les différences. C'est ce qui amena la création

de pilotes royaux en titre d'office, chargés de dresser des cartes en quelque sorte officielles (comme le sont aujourd'hui celles qui sortent de nos grands établissements hydrographiques), construites sur les observations les plus exactes et les plus dignes de confiance. Une carte publiée sous cette garantie était un *Padron Real* dont l'usage était seul autorisé sur les navires de la marine impériale. Naturellement cette carte royale avait à subir des modifications et des additions fréquentes, car chaque année amenait de nouvelles découvertes. Don Fernand Colomb, avec d'autres cosmographes, fut chargé en 1526 de dresser une de ces cartes-modèles contenant toutes les côtes du Nouveau Monde alors connues; M. Kohl regarde la carte de 1527 de la Bibliothèque de Weimar comme ce *Padron Real* lui-même, ou comme en étant une copie de première main. On y voit tracée la fameuse Ligne de Démarcation.

Les deux cartes publiées par M. Kohl sont des fac-simile exécutés avec un soin admirable et une minutieuse exactitude. Les nombreuses légendes que portent les cartes n'en sont pas la partie la moins curieuse ni la moins instructive; elles ont fourni à l'éditeur plus d'une remarque intéressante. Le seul regret que l'on éprouve, c'est que la publication, d'après le but spécial que l'éditeur avait en vue, ait dû se borner à la partie américaine des deux cartes, au lieu de reproduire les deux monuments dans leur entier.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS.

Zeitschrift für allgemeine Erdkunde. N° 94. Avril.

Voyage dans les provinces nord-est de l'île de Luçon; communiqué par M. *Semper*, de Manille, dans une lettre datée d'Aparri du Cagayan, 27 août 1860. — Extrait de l'*Histoire du territoire oriental de l'Uruguay*, de Don de la Sota (*Historia del territorio oriental del Uruguay*, escrita por D. Juan Manoel de la Sota. Montevideo, 1841, in-8°). Un exemplaire de ce livre, très-rare en Europe, et que malheureusement la mort de l'auteur a laissé inachevé, a été envoyé récemment à la Bibliothèque royale de Berlin par le résident prussien à Buénos-Ayres. On donne ici la traduction textuelle ou analytique de quelques-uns des chapitres les plus intéressants pour l'ethnographie, la géographie et l'histoire naturelle. — Voyage de *Mac Douall Stuart* dans l'Australie intérieure. Traduction du journal sommaire publié dans un journal australien, l'*Adelaide Observer* du 15 décembre 1860. Quoique M. Stuart n'ait pu accomplir, comme il en avait le dessein, la traversée entière de l'Australie du sud au nord, son itinéraire est celui qui, jusqu'à présent, a pénétré le plus avant dans l'intérieur; c'est aussi un de ceux qui apportent sur l'aspect et la nature de cette singulière région le plus de notions neuves et importantes. Le voyage a eu lieu pendant l'hiver australien, de mars à septembre 1860. Le docteur Petermann, en donnant une traduction du même journal dans le N° V de ses *Mittheilungen* (voy. la livraison de la *Revue* du 30 juin, p. 625), y a joint une grande carte où l'itinéraire est dessiné avec l'habileté que le savant directeur du journal de Gotha apporte dans ces sortes d'études. — Extrait d'une lettre de M. *de Decken* au docteur Barth,

datée de Zanzibar, 3 mars 1861. Le voyageur n'a pas encore pu renouveler sa tentative de pénétrer dans l'intérieur. Il a fait une excursion à Mombas et a vu le missionnaire Rebmann à Rabbat-M'pia (près de la ville), en vue de s'assurer si cette partie de la côte lui offrirait un point de départ plus facile. Il ne semble pas, d'après ce qu'il dit du missionnaire et de ses habitudes, que celui-ci soit fort disposé à l'accompagner chez les Djağa; mais M. de Decken ne renonce nullement à la pensée de revenir tenter cette voie après la saison des pluies. Détails sur Mombas. Au retour vers Zanzibar, s'arrête à Pangani. Y remonte la rivière l'espace de cinq heures; c'est un fleuve considérable et d'un aspect éminemment tropical. Des troubles ont éclaté sur la côte; le voyageur croit la domination de Sid-Madjid (le prince de Maskât) sérieusement menacée. — *H. W. Dove*. Note sur la carte du nord de l'Attique; suivie de remarques de *M. H. Kiepert* (avec une carte). La carte à laquelle se rapporte la note de M. Dove indique le résultat des observations hypsométriques de M. Jul. Schmidt, directeur de l'Observatoire d'Athènes, observations consignées dans un volume spécial de M. Schmidt dont nous rendrons compte. — Les constructions sur pilotis des lacs de la Suisse. — Notices inédites sur les premières découvertes et les premiers établissements européens dans l'Amérique centrale, éditées par M. Squier. Vol. 1 (notice). — Gabelentz, *Die melanesischen Sprachen*.... Leipz., 1860, in-4° (notice analytique de M. Meinicke). — *Geschichte der Insel Hayti*, von H. Handelmann. Kiel, 1860, in-8° (notice analytique). — Société de géographie de Berlin. Avril.

Mittheilungen de Petermann. 1861, n° 6. Juin.

La mesure du 32° parallèle N. dans toute l'étendue de l'Europe, et la part qu'y prend la Russie. Mémoire du général *Blaramberg*, directeur du dépôt de la guerre à Saint-Petersbourg. Le plan et la conduite de cette grande opération géodésique, qui s'étend de l'ouest à l'est sur la plus grande longueur de l'Europe, ont été arrêtés dans l'automne de 1860. L'arc à mesurer traverse le sud de l'Angleterre, la Hollande, le nord de l'Allemagne et les plaines centrales de la Russie. — Expédition astronomique américaine au Labrador, au mois de juillet 1860, par M. *Oscar Montgomery Lieber*, géologue de l'expédition (avec une carte, et une note de M. Petermann qui justifie la reconstruction de cette carte en remplacement de celle que lui avait envoyée le géologue américain). L'expédition avait pour premier objet d'observer l'éclipse de soleil, dont la ligne centrale devait toucher l'extrémité nord du Labrador. Les études des membres de l'expédition devaient aussi comprendre tout ce qui se rapporte à la physique du globe. La communication actuelle de M. Lieber embrasse la topographie du littoral, l'hydrographie, la géologie, la météorologie, les courants, l'histoire naturelle et l'ethnographie. Ce dernier article, en particulier, renferme des notions intéressantes, et nouvelles à certains égards. — *Em. Stær*. Le canton de Singhbhoùm, des provinces de la limite S. O. du Bengale. Notice statistique, géographique, hypsométrique et géologique de ce territoire, avec un aperçu de sa faune, de sa flore, de sa population aborigène et de ses antiquités. Une colonie allemande s'est établie récemment dans ce canton pour en exploiter la richesse minérale. L'auteur de la notice, qui paraît être un des ingénieurs attachés à cette colonie, croit, sur la foi de certaines traditions locales, que le nom de Singhbhoùm (Terre des Lions) vient de ce que ses chefs

sont originaires des Radjpouts Singh de l'ouest ; mais en réalité le nom est bien antérieur à ces traditions, car il est déjà célèbre dans les plus vieilles légendes bouddhiques. La partie de la notice relative aux aborigènes est importante. — Expédition de M. de Heuglin dans l'Afrique intérieure. Nouvelles datées du Caire, du 13 avril au 15 mai. A cette dernière date, l'expédition était sur le point de quitter le Caire pour aller s'embarquer à Suez. — La fondation Carl Ritter. Cette fondation, aujourd'hui reconnue officiellement, a pour objet de provoquer et de soutenir les voyages d'explorations géographiques. Son capital est déjà de cinq mille thalers. — Excursion au Monte Maggiore, en Istrie, par le Dr J. R. Lorenz de Fiume. — Sur la valeur, pour la météorologie, des directions moyennes du vent déduites par la formule de Lambert. — Voyage (prochain) du Dr Krapf dans l'Afrique orientale. — Voyage de Livingstone au Zambézi en 1860. Le Dr Livingstone continue la reconnaissance ou l'exploration des parties moyennes du Zambézi et des territoires avoisinants. Les dernières nouvelles vont jusqu'au 24 novembre 1860. — Sur la question des hommes à queue. On rapproche ici des faits récemment recueillis, qui expliquent parfaitement par quelle équivoque la ridicule histoire des hommes à queue dans le centre de l'Afrique a pu un moment prendre en Europe une sorte de consistance, au moins dans certains esprits d'un accès facile. — Les Iles Viti devenues une colonie anglaise. — Séjour du Dr Seemann à Panama. — Ouvrage géographique sur le bailliage de Romsdal en Norvège. Ce coin jusqu'à présent fort peu connu de la Norvège, situé entre 62°-63° 56' lat., vient d'être l'objet d'un travail topographique dont l'auteur est M. Thesen, qui a exercé pendant treize ans l'office de chef du bailliage. Le volume a pour titre : *Topografi over Romsdal-Amt*; il est accompagné d'une grande carte. — Exportation du blé des Lofoden. On remarque comme une singularité qu'une grande quantité de blé et de pommes de terre est exportée chaque année des Iles Lofoden, quoique ces Iles soient situées sur la côte la plus septentrionale de la Norvège, sous le 69° degré de latitude. — Notice de (279) publications récentes, ouvrages, mémoires ou cartes.

V. S. M.

THÉOLOGIE.

Paroles consacrées à la mémoire de Ferdinand-Christian de Baur (*Worte der Erinnerung an Ferdinand Christian von Baur*), docteur et professeur ordinaire de théologie à l'université de Tubingue, premier prédicateur du matin à l'église collégiale et premier inspecteur du séminaire évangélique de la même ville, chevalier de l'ordre de la Couronne de Wurtemberg, né le 21 juin 1792, mort le 2 et enterré le 3 décembre 1860. Tubingue, chez L. F. Fues, 1861.

Sous le titre que nous venons de transcrire se trouvent réunis tous les discours que les professeurs de la faculté de théologie de Tubingue prononcèrent, dans diverses circonstances, à l'occasion de la mort de leur illustre collègue. Ces paroles, sorties de la bouche d'hommes qui ne partagent ni ses vues historiques ni ses opinions religieuses, qui furent plus d'une fois ses adversaires, et qui, dans leurs rapports journaliers avec lui, se trouvèrent en position de le connaître intimement, ces paroles, disons-nous, constituent le témoignage le plus honorable qu'il soit permis de déposer sur une tombe; elles sont notamment un démenti formel donné aux insinuations malveillantes et calomnieuses dont Ewald souille depuis tant d'années ses écrits. Chacun des orateurs proclame à l'envi, et dans des termes qui partent du cœur, la noblesse du caractère de Baur, la beauté de son âme, sa loyauté, son aménité, la simplicité de ses goûts et de ses besoins matériels, son dévouement absolu à la science, son amour profond, inaltérable, de la vérité, en un mot, sa moralité parfaite. « Le nom de Baur, dit entre autres M. le docteur Landerer, trouvera sa place parmi les plus grands que notre siècle a vus briller au ciel de la science... Sa noble intelligence et son cœur généreux furent constamment ouverts à tout ce qu'il y a de grand, de vrai, de beau, de juste et de droit.... Désireux d'attirer la jeunesse vers les hauteurs idéales où il s'était élevé lui-même, il savait lui donner tout ce qu'en retour il exigeait d'elle. Toujours prêt à venir en aide à ceux qui réclamaient ses secours ou ses conseils, il ne se départait jamais de la plus stricte impartialité, respectait toutes les convictions sincères, et ne demandait de ceux qu'il dirigeait qu'un zèle pur et une entière bonne volonté. » M. le docteur Oehler, dont la nomination à Tubingue fut en quelque sorte une satisfaction donnée aux alarmes de l'orthodoxie et une mesure de défiance envers l'homme dont nous regrettons la perte, se plait à reconnaître à son tour l'esprit de conciliation et d'équité qui dirigeait en toute circonstance la conduite de Baur. « Si j'ai la satisfaction, dit-il, de pouvoir témoigner ici de l'accord qui régna entre nous durant les huit années pendant lesquelles je fus appelé à remplir à ses côtés la charge d'inspecteur du séminaire, c'est surtout à lui qu'en revient l'honneur. En effet, il possédait au plus haut degré, phénomène sans doute bien rare chez un homme d'une telle importance, les deux qualités sans lesquelles il n'est point de bonne et d'utile collaboration, à savoir l'empressement à accorder son appui et à tendre une main secourable lorsque l'intérêt général le demande, et la réserve qui enseigne à demeurer strictement dans ses limites quand on ne saurait en sortir sans causer quelque trouble.... Au surplus, nous savons tous combien il aimait à voir la vie et la chaleur animer le commerce ordinaire entre collègues, et combien il y contribuait pour sa part. Mais c'était surtout lorsqu'on

allait à lui dans la joie ou dans la tristesse pour lui demander d'y participer, qu'il était possible d'apprécier quel cœur bienveillant battait dans la poitrine de cet homme, et combien il éprouvait le besoin de donner à toutes les liaisons qu'il contractait une consécration morale. »

Après avoir noté ces témoignages peu suspects en faveur de la moralité et des vertus d'un homme déjà si grand par la science et dont le nom retentit aujourd'hui à peu près partout où le problème religieux occupe la pensée, il ne nous reste, pour notre part, qu'à rendre hommage à l'esprit de convenance et de droiture dont les divers théologiens qui ont été les organes de la douleur publique dans ces tristes solennités, ont su faire preuve. Point de récriminations ni d'anathèmes; rien que des paroles de tolérance, de charité, de vénération et de confiance absolue dans la miséricorde de Celui qui sonde les cœurs et les reins, et qui tiendra compte à chacun de la pureté de ses intentions : c'est là, il faut le reconnaître, un magnifique spectacle, mais qu'une université allemande, assise dans les régions sereines de la science, pouvait peut-être seule nous donner à contempler. Si à ces éloges nous devons joindre quelques mots de critique, nous nous bornerions à reprocher à un des discours de s'arroger un peu trop les droits de la postérité, en prétendant marquer définitivement, devant une tombe encore entr'ouverte, ce que les doctrines de celui qu'on vient d'y déposer peuvent contenir de vrai et de faux, et en mettant dans cette dernière catégorie presque tout ce qu'elles ont d'essentiel. De ce que la mort a fermé la bouche d'un adversaire, il ne s'ensuit pas que des arguments auxquels il n'était pas embarrassé de répondre pendant sa vie soient devenus irréplicables. Pour ce qui nous concerne, nous n'admirons pas plus que M. Landerer la philosophie de Hegel, et nous sommes infiniment éloigné de la prendre pour guide; mais nous avons la conviction que les résultats historiques auxquels Baur est parvenu n'ont point un rapport nécessaire avec la théorie de l'identité des contraires; nous croyons qu'ils sont solides et qu'ils arrivent parfaitement à leur but, c'est-à-dire à expliquer la naissance du christianisme sans sortir des conditions naturelles de l'humanité. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas à nous occuper ici de ces conceptions sur lesquelles la *Revue germanique* est déjà revenue plus d'une fois, et dont M. Nefftzer a présenté tout récemment une vue d'ensemble qui n'aura pas manqué de frapper vivement nos lecteurs. Peut-être ceux-ci prendront-ils plus volontiers connaissance en ce moment d'une notice biographique qui a été lue dans le temple à la suite du discours du docteur Palmer, et dont nous nous permettons de faire suivre la traduction.

« Docteur F. C. de Baur, fils aîné du pasteur J. C. Baur, naquit à Schmleden, arrondissement de Canstatt (Wurtemberg), le 21 juin 1792. La plus grande partie de son enfance s'écoula à Blaubeuren, où son père fut placé comme doyen en 1800. Celui-ci commença de bonne heure à s'occuper lui-même de l'instruction de son fils, qui dut à cet enseignement paternel toutes les connaissances qu'il possédait lorsqu'il entra, vers la fin de 1805, au séminaire de Blaubeuren. Deux ans après, Baur passa, selon l'ordre des études fixé alors, de cet établissement à celui de Maulbronn; puis, en 1809, il gagna, en qualité d'élève du séminaire évangélique, l'université de Tubingue. Ayant terminé, au bout de cinq années d'un travail incessant, ses études philosophiques et théologiques, il quitta l'université dans l'automne de 1814, bien préparé pour la carrière qu'il allait parcourir. Des trois années suivantes, il passa la première dans deux vica-

riats, à Rosswaag et à Mülhausen-sur-l'Enz; puis, après avoir été employé quelque temps au séminaire de Schöndthal, il devint répétiteur à celui de Tubingue. Cependant, dès novembre 1817, peu de mois après la mort de son père, il fut nommé, en même temps que Kern, son ami, professeur à Blaubeuren. Les années pendant lesquelles il occupa cette charge comptent parmi les plus heureuses de sa vie, et sont de celles qu'il aimait surtout à se rappeler dans son âge mûr. L'enseignement à donner aux élèves qui lui étaient confiés et dont plusieurs montraient des dispositions remarquables, l'étude plus approfondie de la littérature classique et de l'histoire à laquelle son emploi le conviait, tout cela plaisait au jeune professeur et lui procurait les plus douces satisfactions. Vivant avec ses collègues dans une heureuse et agréable familiarité, aimé de tous ceux qui l'entouraient, son union avec Émilie Bécher, la fille d'un médecin distingué de Stuttgart qui était mort récemment dans un âge très-avancé, vint mettre, en avril 1821, le comble à son bonheur et réaliser tous les vœux qu'il pouvait former alors. Cependant, il allait se trouver placé bientôt dans une sphère d'action plus étendue et plus importante : il fut nommé, en 1826, sans aucune démarche de sa part, professeur de théologie et prédicateur du matin à Tubingue. Pendant trente-quatre ans, il occupa cette position à notre université, et vit de nombreuses générations académiques s'asseoir successivement comme élèves à ses pieds; pendant un temps considérable aussi, et jusqu'à ce que l'âge et la santé l'eussent forcé de renoncer à cette autre partie de sa tâche, il fit entendre dans ce saint lieu où nous trouvons aujourd'hui sa parole édifiante¹. Lorsque la mort du docteur Steudel, survenue en 1837, rendit vacante une des charges d'inspecteur au séminaire évangélique, il fut désigné encore pour la remplir, et il put donner ses soins à un établissement qui lui tenait si vivement au cœur. A différentes reprises, la confiance de ses collègues l'appela à des fonctions universitaires particulières, et une fois, en 1841, à la gestion du rectorat. Comme professeur de l'université, il avait surtout à présenter la théologie historique avec ses diverses ramifications, parmi lesquelles la critique et l'explication des livres du Nouveau Testament tenaient la première place. Ce fut aussi à ces mêmes branches scientifiques qu'il consacra ces travaux littéraires si féconds et chaque jour plus importants, qui portèrent rapidement son nom bien au delà des frontières de son pays et de l'Allemagne, et qui augmentèrent tant à leur tour le prix et le succès de son enseignement. Ces occupations multipliées et jamais trop lourdes pour son ardeur, étaient pour lui une source intarissable de jouissances intellectuelles et morales; et s'il continua à les porter avec une force d'esprit toujours égale jusqu'à la fin de sa vie, il eut aussi la satisfaction de voir ses écrits et sa parole l'objet constant des recherches empressées du public. Nul ne s'entendait du reste mieux que lui à éclairer ses lecteurs et ses auditeurs en les captivant par les grâces simples et naturelles de la forme. De plus, ce n'était pas seulement dans la richesse et la profondeur de la science, dans l'abondance des pensées neuves et fécondes, que résidait l'attrait de ses livres et de son

¹ M. Palmer dit à ce propos dans son discours : « Tant que l'âge le lui permit, il venait chaque dimanche et chaque jour de fête parler à cette communauté du haut de cette chaire; et on sait avec quel zèle et quelle conscience il s'acquittait de ce devoir, auquel rien ne l'aurait fait manquer. Un cercle nombreux d'auditeurs se pressait toujours autour de lui; car, lorsqu'il s'agissait d'éducation chrétienne, sa parole avait quelque chose de particulièrement solide et était animée d'un feu qui étonna souvent ceux qui ne connaissaient de lui que l'une ou l'autre production écrite à la lumière de sa lampe solitaire. »

enseignement; ils le devaient surtout à cet esprit uniquement préoccupé de la chose même, non de la gloire personnelle, à cet amour désintéressé et sévère de la vérité, à ce travail constant et scrupuleux de la réflexion, à ce besoin insatiable d'investigation et de lumière enfin, dont ils portaient si profondément l'empreinte. Baur fut un maître qu'on ne se lassait pas d'entendre, parce qu'il ne se lassait pas lui-même d'instruire, qu'il ne croyait jamais être arrivé au terme de son œuvre, et qu'il ne considérait les résultats de ses recherches antérieures que comme le point de départ de recherches nouvelles. Ces qualités n'échappèrent pas à ses élèves, qui tous lui demeurèrent attachés par l'amour et le respect avec une rare fidélité. Le gouvernement l'apprécia et lui donna des marques flatteuses du cas qu'il faisait de son mérite; ses collègues et ses amis lui accordèrent l'estime et l'affection dont son cœur était jaloux; toute cette cité enfin sut honorer le noble caractère de l'homme dont la renommée publiait partout le talent et le savoir. Néanmoins, son existence ne fut pas non plus exempte de peines et de revers : il eut à soutenir des luttes qui impressionnèrent plus d'une fois douloureusement son âme, et à subir des renversements de son bonheur domestique qui laissèrent dans sa vie des traces profondes et parmi lesquels il faut compter surtout la perte prématurée de sa fidèle épouse, morte le 4 novembre 1839. Mais quelques épreuves qu'il eût à supporter, il sut toujours recouvrer, avec un courage viril et résigné, la paix intérieure de l'âme, et trouver la consolation dans l'exact accomplissement de tous ses devoirs.

» C'est de cette manière que Baur travailla parmi nous dans toute la plénitude de sa force jusqu'à sa soixante-huitième année, lorsque le 15 juillet dernier (1860), un dimanche vers midi, une attaque d'apoplexie vint mettre un terme à sa vie publique. Sa puissante nature, aidée des soins attentifs des médecins, triompha encore en partie de ce premier ébranlement; et, de quelque poids que pesât sur lui cette interruption de son activité accoutumée, ses amis, auxquels son cœur aimant s'était attaché avec une énergie nouvelle dans ces moments pénibles, purent espérer le conserver et même lui voir reprendre un jour les fonctions qui lui étaient si chères. Mais une puissance supérieure en avait décidé autrement. Une nouvelle attaque le frappa au milieu d'une séance du Sénat académique où il s'était rendu, le jeudi 29 novembre; et peu de jours après, les dernières forces qui lui restaient pour lutter contre le mal se trouvèrent épuisées. Baur s'éteignit le 2 décembre, premier dimanche de l'Avent, à dix heures et demie du soir. Puisse Dieu, le Père des esprits, qui, dans l'intérêt d'un grand nombre, avait doué si richement cet homme, ne pas nous laisser manquer dans la suite d'hommes possédant à un pareil degré l'intelligence, le zèle et la dignité du professorat, et qui, comme celui-ci, soient pour leurs émules et leurs disciples de nobles exemples. »

Nous ne quitterons pas le volume d'où nous avons extrait ces lignes, sans communiquer aux amis et aux admirateurs de Baur une excellente nouvelle qui s'y trouve annoncée. Peu d'instants avant de mourir, le grand critique mettait la dernière main à un nouveau volume de son *Histoire de l'Église*, qui paraîtra chez Fues dans le courant de cet été sous le titre de : *Histoire de l'Église chrétienne au moyen âge*. Espérons que ce ne sera point là la dernière œuvre posthume de cet actif esprit, qui ne semble pas même vouloir se reposer dans la tombe.

A. STAP.

STATISTIQUE.

Allgemeine Bevölkerungsstatistik, Vorlesungen, etc. (Cours de statistique générale de la population), par M. J. E. WAPPAEUS. 2^e partie. Leipzig, Hinrichs, 1861. In-8°.

La deuxième partie de cet ouvrage répond à ce qu'on pouvait attendre de l'auteur de la première partie, que nous avons déjà fait connaître aux lecteurs de la *Revue germanique*.

Les matières traitées dans la seconde partie de la *Bevölkerungsstatistik* sont : Distribution de la population par âges, par sexes, par état civil ; statistique morale ; population urbaine et rurale. Ces matières touchent à de nombreux problèmes politiques, économiques, sociaux et moraux, voire même psychologiques et physiologiques, qui tous ont été abordés ou du moins indiqués par l'auteur. Il a en même temps discuté les solutions proposées pour chacun de ces problèmes.

On comprend par ce qui précède que l'ouvrage de M. Wappaeus n'est pas uniquement composé de chiffres. Rédigé dans l'intérêt de son enseignement, il devait avant tout initier le lecteur aux principes de la science, et chercher ensuite à développer celle-ci, à lui faire faire des progrès. Les gros volumes dont les larges pages ne présentent que des colonnes « hérissées de chiffres » n'offrent d'intérêt qu'aux adeptes qui savent les lire. Ces adeptes se passionnent quelquefois en faveur de ce *grimoire* au point d'étonner le profane. La passion égare parfois, c'est incontestable ; mais comme elle n'existe jamais sans cause, on demandera quel est l'intérêt si profond que les chiffres peuvent faire naître. La réponse est facile.

On s'est aperçu depuis longtemps que certains faits, qu'on croyait d'abord gouvernés par le hasard, se reproduisaient avec une régularité surprenante, de sorte qu'un pasteur de Berlin, Sussmilch, y voyait un « ordre divin » (*göttliche Ordnung*). Mais il ne s'agissait ici encore que de la statistique de certains faits matériels, physiques, naissances, décès, mortalité, et au point de vue théologique, on conçoit qu'on attribue à Dieu le gouvernement des causes qui influent sur le nombre des décès.

Plus tard, un esprit aussi profond qu'ingénieux, M. Quetelet, de Bruxelles, remarqua que la régularité s'appliquait également au retour des faits moraux, des faits qui ont toujours été considérés comme essentiellement du domaine du libre arbitre. Par exemple : les mariages entre jeunes hommes et femmes âgées ; certains crimes ; les suicides et notamment les moyens de destruction employés.

On comprend maintenant que les statisticiens examinent avec empressement les nouveaux documents qu'on parvient à recueillir. Ils ont hâte de s'assurer si les « lois » qu'ils ont ou croient avoir découvertes, se trouvent confirmées par les nouveaux faits. Malheureusement quelques-uns d'entre eux se sont laissés emporter par leur passion et ont pris des illusions pour la vérité. Mais, ce qui pis est, tant de « Unberufene » (non appelés) se sont mêlés de ce qu'ils n'entendaient pas, que le public a englobé tous les travaux de cette nature dans sa — nous nous retenons avec peine de dire : *juste* — défiance.

C'est avec une véritable satisfaction que nous avons constaté que M. Wappaeus,

l'un des successeurs de Achenwal¹, mérite d'être classé parmi les statisticiens calmes et sérieux. L'homme spécial y trouvera des documents dans lesquels il peut avoir confiance, et les étudiants y puiseront un enseignement substantiel.

Il eût été, sans doute, intéressant de faire des extraits, et de présenter au lecteur quelques-uns des résultats obtenus par l'auteur. Mais pour que de tels extraits soient instructifs, ils doivent être plus nombreux et plus étendus que ne le comporte l'espace dont nous disposons. Nous nous bornons donc à recommander l'ouvrage, certain que le lecteur ratifiera notre jugement.

MAURICE BLOCK.

PHILOLOGIE.

JOURNAUX.

Musée rhénan, vol. XV, cah. 3.

A. Kirchhoff continue ses dissertations homériques. Cette fois-ci, il relève les incongruités de style et de pensée qui déparent les deux passages liv. I, vers 269-302 et vers 372-380 de l'Odyssée. Il trouve que ces vers sont maladroitement imités ou empruntés du deuxième livre, savoir : liv. I, 273-278, du liv. II, 193-297; I, 280-292, de II, 212-223; I, 373-380, de II, 138-143. Il en conclut que cette partie du premier livre, avec tout ce qui s'y rattache, a pour auteur un poète plus récent, d'un talent médiocre, et qui connaissait déjà et employait pour ses fins le deuxième livre. Celui-ci, par conséquent, serait d'origine plus ancienne. — A. Schæfer. Additions à l'histoire de Carthage. — F. G. Welker combat l'opinion qui attribue à l'Ajaj de Sophocle, dans son premier monologue, l'intention de tromper son entourage, pour n'être pas empêché de se donner la mort. — Th. Mommsen. Sur l'ordre des lettres dans l'alphabet latin. L'alphabet latin, comme on sait, n'est autre que l'ancien alphabet grec, excepté les trois aspirées ϝ, ϕ, χ, qui manquent au latin. L'ordre également des deux alphabets est le même, excepté pour la lettre x, qui, en grec, se place après la lettre n et avant la lettre o, tandis qu'en latin elle se trouve rejetée à la fin de l'alphabet. D'après Corssen (*Aussprache des Lateinischen*, I, 4 sqq.), la cause en serait que le plus ancien alphabet latin ne connaissait point cette lettre, mais la remplaçait par *cs* ou *ks*. M. Th. Mommsen fait remarquer d'abord que le témoignage des grammairiens latins, qui les premiers ont proposé cette explication, ne saurait être d'un grand poids, puisqu'il ne s'appuie sur aucun document historique. En second lieu, il prouve que M. Corssen s'est trompé quand il a cru découvrir dans les fragments des Douze Tables des traces de cette orthographe *cs* à la place de *x*. Enfin, la forme de cette lettre X ayant été remplacée en Grèce de très-bonne heure par cette autre forme Ξ, tandis que le latin n'a jamais connu que la première, il faut qu'elle y ait existé dès une époque fort reculée, c'est-à-dire probablement aussi longtemps que les vingt autres lettres de l'ancien alphabet. Reste à trouver une

¹ C'est Achenwal, professeur à Göttingue, qui le premier a réuni la statistique en un corps de doctrine et lui a donné le nom qu'elle porte.

autre explication du déplacement de cette lettre. Voici celle que M. Mommsen propose. Nous avons dit déjà que l'ancien alphabet grec et l'ancien alphabet latin étaient identiques, excepté les trois aspirées θ , φ , χ . Mais après la réforme d'Euclide, qui fit tomber les deux lettres koppa (χ) et digamma (ϵ , ϕ), il devint impossible de conserver le même ordre dans les deux alphabets, parce qu'alors les deux lettres correspondantes en latin, Q et F , n'auraient plus trouvé de place. On prit donc le parti de ranger les lettres latines d'après l'ordre dans lequel se suivent ces signes, y compris koppa et digamma, dans le système des chiffres grecs. Dans celui-ci, on trouve aussi le signe X , non pas entre N et O , mais après Y et Φ , et c'est cette place qu'on a donnée à la lettre latine qui avait la même forme, quoiqu'à la vérité ce ne fût pas la même lettre. C'est ce que montre le tableau suivant :

Chiffres grecs.	Lettres latines.
1 α	A
2 β	B
3 γ	C
4 δ	D
5 ϵ	E
6 ζ	F
7 η	I (remplacée plus tard par G et rejetée, sous forme de Z, à la fin de l'alphabet)
8 θ	H
9 ι	—
10 κ	I
20 λ	K
30 μ	L
40 ν	M
50 ξ	N
60 $\o$	—
70 π	O
80 ρ	P
90 σ	Q
100 τ	R
200 ς	S
300 υ	T
400 ϕ	V
500 χ	—
600 ψ	X
700 ω	—
800 Ω	—
900 Ξ	—

— *Th. Benfey* essaye de suppléer en partie et d'expliquer une inscription grecque trouvée dans l'île de Céos, qui contient un édit sur les funérailles, et qui a été publiée d'abord dans l'*Εφημερίς Αρχαιολογική*, n. 51.

4^e cahier. *Klein* donne un aperçu complet des milliaires romains trouvés dans

les contrées du Rhin. — *Th. Bergh*. Sur deux poésies de Catalogne. — *J. Mahly*. Sur la vie et l'enseignement du sophiste Hippias d'Élis. — *Halm*. Additions à la critique du texte de la Rhétorique *ad Herennium*. — *C. Wachsmuth* établit que le quatrième livre des *Stratagemata* de Frontin n'appartient pas à cet auteur, mais qu'il est emprunté en grande partie, soit aux trois premiers livres de cet ouvrage, soit à Valère Maxime.

XVI^e année, 1^{er} cahier. *A. Reifferscheid*. Sur Pétrone le grammairien et sur « *Cæcilius Balbus, De nugis philosophorum* ». Un Américain, M. Charles Beck, professeur à l'université de Cambridge, a publié dans les « *Memoirs of the American Academy, new series* », vol. VIII, 1860, puis séparément, sous le titre : « *Petronius Arbitr, De antiquis dictionibus, an unpublished grammatical fragment* », un recueil de gloses latines tirées de deux manuscrits de Florence et de Rome. Outre cela, un grammairien du nom de Pétrone se trouve cité à la fin du recueil des fragments du Satyricon de Petronius Arbitr. M. Reifferscheid établit que ce grammairien et l'auteur du recueil de gloses publié par M. Beck sont une seule et même personne, mais qui n'a rien à faire avec l'auteur du Satyricon, dont le nom, par mégarde, lui a été attribué, parce que dans quelques manuscrits ce recueil de gloses faisait suite au Satyricon. Ces gloses, du reste, sont tirées pour la plupart de Gellius, et quant à l'époque du glossateur, elle se trouve fixée par la circonstance que quelques autres gloses sont empruntées à Isidore et au commentaire du pseudo-Hieronymus sur les Proverbes. A la fin de la dissertation, on trouve réimprimées les gloses en question. La seconde dissertation sur « *Cæcilius Balbus, De nugis philosophorum* » se rapporte à la publication faite sous ce titre par E. Wölfflin (Bâle, 1853) d'un recueil d'apophthegmes et d'anecdotes en latin. M. Wölfflin avait cru reconnaître en Cæcilius Balbus un auteur du temps de Trajan. Il s'appuyait en cela d'abord sur Jean de Salisbury, qui dans son « *Polycraticus* » (III, 14) cite un assez long passage d'un auteur qu'il appelle ainsi. Ce passage est suivi d'un certain nombre d'apophthegmes anecdotiques attribués à d'anciens philosophes, rois, empereurs, etc. A son tour, une de ces anecdotes revient sur une feuille de parchemin de la Bibliothèque de Hambourg, avec la citation : « *Cæcilius Balbus, l. III, De nugis philosophorum*. » M. Wölfflin y ajoute des extraits faits par Lindembrog « *ex vet. ms. lib. sententiarum* », et qui portent le titre : « *Fragmenta Cæcili Balbi de nugis philosophorum*. » Quelques-uns de ces fragments se retrouvent dans un manuscrit de Munich et dans trois manuscrits de la bibliothèque impériale de Paris, qui contiennent un recueil d'apophthegmes mis à profit déjà par Vincent de Beauvais et par Walter Burley. Voilà les sources que M. Wölfflin a exploitées pour rassembler les fragments de son auteur. Dans un de ces fragments, l'auteur s'est adressé à un empereur qu'il loue de ce qu'il ne s'est pas laissé adorer comme un dieu. C'est le même éloge que Pline le Jeune, dans son Panégyrique, fait de l'empereur Trajan. Cæcilius Balbus devait donc être contemporain de cet empereur. Toute cette argumentation, qui semble assez solide, s'est cependant trouvée en défaut. Voici comment M. Reifferscheid en a eu raison. Il prouve d'abord que le passage dont il vient d'être question est effectivement emprunté au Panégyrique de Cæcilius Plinius, et seulement défiguré par Jean de Salisbury. Mais comment alors se fait-il que ce dernier cite Cæcilius Balbus, au lieu de Cæcilius Plinius? C'est que Jean de Salisbury, répond M. Reifferscheid, n'aura trouvé dans son manuscrit du Panégyrique que le nom Cæci-

lius; auquel il aura ajouté Balbus pour une raison quelconque que nous ne pouvons plus deviner. De plus, cette citation du manuscrit de Hambourg, « Cæcilius Balbus, l. III, De nugis philosophorum », ne veut point dire « Cæcilius Balbus, dans son livre De nugis philosophorum », mais seulement « Cæcilius Balbus, dans le livre De nugis philosophorum »; c'est ainsi qu'on appelait par abréviation le Polycraticus de Jean de Salisbury, qui avait pour second titre : « De nugis curialium et vestigiis philosophorum. » Et en effet, l'anecdote dont il s'agit se trouve dans le troisième livre du Polycraticus, dans le même chapitre au commencement duquel Jean de Salisbury a cité Cæcilius Balbus. Cette citation aura été la cause pour laquelle on attribuait à Cæcilius Balbus le chapitre tout entier, avec le recueil d'apophthegmes qu'il contient, et qui plus tard a passé, sous le titre : « Cæcilius Balbus, De nugis philosophorum », dans les « Libri sententiarum » et d'autres recueils de cette espèce du moyen âge. Ainsi, il serait démontré qu'il n'y a point eu d'auteur du nom de Cæcilius Balbus, et pour finir, M. Reifferscheid invite M. Wölfflin à publier, à la place d'une seconde édition de Cæcilius Balbus qui était déjà annoncée, une recherche sur les recueils d'apophthegmes du moyen âge. — *L. Spengel* donne les passages grecs d'Apulée, d'après une collation du Codex Florentinus faite par P. Victorius en 1521. — *W. Pierson*. Sur la navigation et le commerce des Grecs au temps d'Homère.

J. H.

COURRIER POLITIQUE,

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Dresde, le 20 juillet 1861.

On nous a donné hier, au théâtre royal, l'*Avaro* de Molière, traduit par M. Dingelstedt et joué par mesdames Ulrich, Guinaud, Allram, et par MM. Dawison, Sontag et Jauner. Malgré la chaleur étouffante qu'il faisait, cette représentation avait attiré un nombreux public qui a paru enchanté de la pièce et des acteurs, et a exprimé son contentement par de fréquents et bruyants applaudissements. J'ai le regret d'avouer, cependant, que ma satisfaction n'a pas été aussi complète que celle de mes voisins; il m'a semblé que le style lapidaire de Molière perdait une partie de sa vigueur comique en passant dans la phrase filandreuse et molle de la langue allemande, et que le jeu des acteurs manquait de cette élégance et de cette fermeté plastiques auxquelles nous sommes habitués au Théâtre-Français. Me serais-je trompé, et aurais-je obéi, sans m'en douter, à un ridicule préjugé national? Je ne puis le croire, tant j'ai mis de calme et de bonne foi dans ma comparaison des deux scènes; bien loin de me livrer à l'amer plaisir de la critique, j'ai même envié plus d'une fois, dans le cours de la soirée, la naïve admiration et la joie sans mélange des heureuses gens qui m'entouraient.

La traduction est souvent heureuse et fidèle; elle dénote une connaissance approfondie de notre langue et une intelligence sûre des beautés et des difficultés du style de Molière; malheureusement M. Dingelstedt ne s'est pas contenté du rôle modeste de traducteur; habitué à corriger, et même à refondre les pièces de Shakespeare¹, il a osé prendre la même liberté avec le chef-d'œuvre de Molière; il en a effacé plusieurs traits qui lui ont paru sans doute devoir offenser le goût de ses chastes auditeurs, il en a ajouté d'autres qui ne m'ont pas semblé des mieux choisis, et a supprimé des scènes tout entières. Une telle licence peut être autorisée jusqu'à un certain point dans la révision des écarts du génie fougueux et indiscipliné de l'auteur du *Conte d'hiver*; mais, appliquée aux œuvres régulières et classiques de l'auteur de l'*Avaro*, qui n'a jamais oublié qu'il écrivait pour la scène, elle manque absolument d'opportunité et de raison d'être. La seule correction que je puisse approuver, quoique ce soit la plus considérable, est celle qui porte sur le personnage d'Anselme; l'arrivée de ce vieillard n'étant pas rigoureusement nécessaire au développement naturel de la pièce, peut être supprimée sans que l'auteur de cette mutilation encoure d'autre reproche que celui de manquer de fidélité à la mémoire d'un grand homme. M. Dingelstedt, cependant, avait peut-être moins sujet que

¹ C'est lui qui a arrangé pour la scène le *Conte d'hiver* de Shakespeare, en le réduisant de cinq actes à quatre, et en lui faisant subir d'autres transformations plus ou moins heureuses.

tout autre de se trouver offensé du caractère un peu romanesque de ce dénouement; ne nous a-t-il pas montré, dans le *Conte d'hiver*, une statue s'animant peu à peu et devenant, sans que le spectateur soit préparé à cette transformation, l'épouse fidèle à la mémoire de laquelle elle avait été élevée, et qui avait passé pour morte pendant une vingtaine d'années? Après avoir toléré une telle licence dans le drame de Shakespeare, il fallait bien peu d'efforts pour passer à Molière son vieil Anselme. A part ces réserves, que j'ai cru devoir faire en faveur de notre grand comique, l'œuvre de M. Dingelstedt est sérieuse et mérite les plus grands éloges; je ne saurais mieux exprimer tout le bien que j'en pense qu'en conseillant à cet habile écrivain de la faire suivre de la traduction des *Femmes savantes* ou du *Tartufe*.

Dawison s'était chargé du rôle d'Harpagon; c'est la troisième fois qu'il repa-
raissait en scène depuis une aventure où il a joué un assez triste rôle, et dont il faut que je vous dise un mot; je reviendrai ensuite à la représentation de l'*Avare*. Pendant son congé d'été, il s'était rendu à Hambourg pour y donner des représentations sur la première scène de la ville. Le feuilletoniste du *Non-
velliste* trouva que son jeu était un peu forcé dans le *Conte d'hiver* de Shakes-
peare, et dans une petite pièce de Benedix dont j'ai oublié le titre; il lui en fit l'observation dans un article dont la forme ne sortait pas des limites de la bien-
séance et de l'honnêteté littéraires. Dawison, qui est d'une très-grande suscep-
tibilité, ne goûta pas la leçon; il répondit aussitôt à celui qui la lui avait faite, par une lettre d'une extrême violence qu'il fit copier et distribuer à la Bourse afin de la rendre publique. Ce procédé parut injurieux au jeune critique, et il en demanda raison par les armes. Dawison parut d'abord accepter le cartel; mais le soir il partit précipitamment pour Schwerin, où il était engagé pour quelques rôles par le directeur du théâtre. Poursuivi dans cette ville par son adversaire, il lui fit dire que ses engagements ne lui permettaient pas de se battre encore, mais que dès qu'il serait de retour à Dresde il se mettrait à ses ordres. Le critique offensé, dont ni les prières ni les larmes de madame Dawison n'avaient pu calmer le ressentiment, s'en retourna à Hambourg pour y attendre le jour du combat. Mais grand fut son étonnement lorsqu'il reçut, quelques jours après, une lettre de Dawison datée de Dresde, dans laquelle il lui disait qu'il n'avait jamais pensé sérieusement à se battre, ajoutant que s'il avait quelque affaire à régler avec lui, il n'avait qu'à s'adresser à son avocat. Cette défaite, que l'offensé rendit publique, couvrit Dawison de ridicule; elle lui fit perdre l'estime de la plupart des admirateurs de son beau talent, et le plongea dans une sombre tristesse qui causa, pendant quelque temps, de sérieuses inquiétudes aux amis qui lui étaient restés fidèles. Enfin il est sorti de sa retraite il y a une quinzaine de jours, et a débuté par le rôle de Méphisto-
phélès. Craignant de recevoir un froid accueil de la part du parterre, il avait, dit-on, distribué un assez grand nombre de billets; mais cette précaution lui a été funeste, car, ses obligés se mettant maladroitement à l'applaudir à son entrée en scène, les autres spectateurs trouvèrent cette réception par trop bienveillante et l'interrompirent par des sifflets. Il y eut un léger scandale; mais Dawison tint bravement tête à l'orage, et le reste de la soirée ne fut plus troublé que par des applaudissements unanimes accordés, non pas à l'homme, mais à l'artiste. Il se surpassa, et je ne donnerais pas cette soirée pour le plus beau duel du monde. Il donna la semaine suivante Franz Moor

des *Brigands* de Schiller, et hier soir l'Harpagon de Molière : chaque fois il a été applaudi et rappelé au milieu d'un enthousiasme qui doit le consoler un peu de l'indifférence et des railleries que sa conduite inexplicable lui avait attirées dans ces derniers temps; s'il continue, il se relèvera bientôt, à force de talent, dans l'opinion publique.

Pour en revenir à la représentation de *L'Avare*, il a saisi et reproduit le rôle d'Harpagon par son côté sérieux et tragique; c'est aussi par là que Molière l'avait conçu et coulé dans son style de bronze. Il a concentré sa fibre nerveuse en un seul point; il a fait converger toutes ses sensations, toutes ses pensées vers un seul foyer : l'amour de l'or. Dominé par cette passion, il oublie qu'il est père; il ne voit ses enfants qu'à travers le masque de métal qui flotte devant ses yeux; il calcule le prix des cheveux et broderies de l'un, et accorde l'autre en mariage parce qu'on la lui demande sans dot. Bien loin d'avoir le sang-froid de Grandet, il ne fait l'assuré que dans ses moments de loisir; sa grande affaire, celle qui remplit tous ses moments et ne laisse ni repos ni trêve à sa pensée, c'est sa chère cassette. Il la porte pour ainsi dire dans son cœur; elle en reçoit tous les battements, et les sons métalliques qu'elle rend sous cette pression lui montent au cerveau et l'enivrent d'une douce musique; il l'entendrait au milieu de l'orage, il l'entendrait dans la tombe même. Il s'arrache aux plus chères entrevues, aux plus doux entretiens, pour se retrouver seul avec elle, lui sourire, lui parler. On voudrait le suivre derrière la scène pour assister à ces effusions de tendresse et le surprendre dans ses mystérieuses caresses. Et lorsqu'un audacieux pose une main profane sur elle et la ravit à son amour, il faut entendre ces pleurs, ces cris, ces rugissements de colère et de douleur; l'amant le plus passionné ne se livrerait pas à un désespoir plus déchirant; il la redemande à tous les êtres, à tous les objets qui l'entourent; il voit partout le coupable : dans l'air qu'il respire, dans le bras qu'il étend pour le saisir. Qu'on ne lui parle pas d'autre chose, il n'entendrait pas; son cuisinier lui demande ce qu'il faut faire de deux lapins : « Qu'on les pendre, » dit-il; ce sont pour lui les deux voleurs. Valère lui fait l'aveu de l'amour qu'il éprouve pour sa fille, et le malheureux croit qu'il s'agit de sa cassette. Enfin il la retrouve, cette chère cassette, et rien ne lui a coûté pour l'obtenir; il aurait sacrifié le monde entier, il se serait sacrifié lui-même pour rentrer en possession de ce précieux trésor. Il y plonge ses mains tremblantes; il en agite les pièces sonores, et son regard flamboie, sa bouche grimace un infernal sourire, et toute sa figure est illuminée des fauves reflets du métal. Lorsque la toile tombe devant cette étrange vision, on croit avoir eu sous les yeux l'Othello de l'avarice, le héros ardent et emporté de cette vile passion. Dawson, dans ces deux rôles, a quelquefois les mêmes intonations de voix, les mêmes gestes, les mêmes rugissements passionnés, s'il est permis de s'exprimer ainsi; son jeu, dans ce dernier, n'en est que plus vrai et plus émouvant; il étonnerait, à une première représentation, un habitué du Théâtre-Français; à la seconde il le subjuguerait et le ravirait d'admiration.

M. Sontag, qui faisait *Cléante*, ne produisait cette heureuse impression ni à la seconde ni à la troisième représentation. Il a joué avec trop de mollesse et d'abandon; sa tenue, ses gestes, son port de tête, sa manière de parler, rien en lui n'annonçait le cavalier élégant, hardi et un peu libertin, qui passe son temps à jouer, à emprunter de l'argent et à faire la cour à la jolte Marianne. En général, les acteurs d'ici manquent de style; habitués à jouer dans des

pièces où l'intérêt du dénouement domine celui de la situation du moment et où les discours soutenus et une conversation spirituelle font défaut, ils négligent beaucoup trop l'art de la diction et de la déclamation; ils ne savent pas ainsi donner un corps et de la vie à une période, à un vers, à un mot même. Leur jeu est à celui des nôtres dans le même rapport qu'une ébauche de terre glaise avec une statuette de marbre à laquelle elle sert de modèle; les traits, l'attitude, l'expression, tout se trouve déjà dans la première, excepté l'éclat et la fermeté. Avec de l'étude et de l'attention, il serait cependant facile d'acquérir ces qualités; et M. Sontag, peut-être, y est plus apte que tout autre. Il est intelligent, il a la passion de son art et possède déjà d'excellents principes que lui a légués sa sœur, la célèbre cantatrice de ce nom.

Mademoiselle Ulrich, chargée du rôle d'Élise, se trouve à peu près dans les mêmes conditions; c'est une belle et grande personne, très-intelligente et très-appliquée, qui étudie sérieusement ses rôles et cherche toujours à les interpréter le plus convenablement. Elle nous est arrivée il y a trois ans et débuta dans le *Faust* de Goethe; j'assistai à cette première représentation, et il me sembla que les applaudissements qu'elle obtint étaient bien moins donnés à son talent qu'à sa beauté, à sa jeunesse et à son charmant sourire. Mais depuis, elle a beaucoup travaillé; elle a même eu le courage de prendre des leçons de madame Bayer-Burke, à qui elle a succédé dans plusieurs rôles, et aujourd'hui elle fait quelquefois oublier sa maîtresse. Il ne lui manque plus à elle que d'oublier sur la scène les conseils et les leçons qu'on lui a donnés et de s'abandonner sans crainte à la passion qui doit la dominer dans le moment. Elle a assez bien représenté le personnage d'Élise; elle y a mis de la grâce, de l'intelligence et une vivacité destinée à nous rappeler qu'Élise est Française. Cependant sa diction et sa déclamation n'avaient pas ces réticences et ces repos calculés, ces intonations et ces mouvements variés qui, au Théâtre-Français, produisent un si grand effet sur les natures délicates et amoureuses du bien dire. Sa toilette n'était pas non plus à l'abri de tout reproche; elle portait une longue robe de soie rose avec une garniture blanche et un tablier vert. La variété de ces couleurs blessait les regards, et la richesse du costume ne convenait pas à la fille d'Harpagon. Si Cléante est couvert de broderies et de rubans, il a bien soin d'expliquer ce luxe par le bonheur qui le favorise au jeu; mais Élise, qui n'a pas une telle ressource à alléguer, doit être mise simplement. Ce sont là de légers défauts qui disparaîtraient bientôt si nous avions une critique délicate et sévère qui attirât sur ces points l'attention du public et des acteurs. Malheureusement nos feuilletonistes croient qu'il est au-dessous d'eux de s'occuper de ces détails, et ils préfèrent subtiliser et parler métaphysique : cela a un air plus grave et plus convenable.

Le rôle de Valère avait été confié à M. Jauner, qui, comme les précédents, est très-sympathique au public. Petit, vif, dégagé, il a beaucoup de naturel et d'aisance en scène; personne ici ne déclame mieux que lui une belle tirade ni ne joue avec plus de grâce une petite scène d'intérieur; lorsqu'on l'a entendu dans Koscinsky des *Brigands* de Schiller, ou qu'on l'a vu dans *Un de mes gens*, on éprouve une grande estime pour son talent. Dernièrement il s'est rendu à Berlin avec sa jeune femme, autrefois mademoiselle Krall, qui est la meilleure cantatrice de notre théâtre; ils y ont donné tous deux plusieurs représentations qui ont été fort suivies et fort applaudies, et cependant les Berlinoises ne se

piquent pas de beaucoup de bienveillance et d'enthousiasme pour les artistes allemands qui ne se sont pas formés au milieu d'eux. Le directeur du théâtre où ils ont joué leur a même fait des propositions très-brillantes, qu'ils n'ont encore ni acceptées, ni refusées; mais l'on espère ici qu'ils ne se laisseront pas éblouir par ces offres et qu'ils se décideront à nous rester. Malgré tout son talent, M. Jauner n'a pas réussi cependant à nous donner un Valère intéressant; il n'a pas assez bien fait ressortir sa passion en présence d'Élise, et sa dissimulation en présence d'Harpagon. Dans cette dernière situation, pour bien faire sentir au spectateur et à son amante qu'il parlait contre sa conviction, il aurait dû donner à son débit une gravité plus empruntée : l'exagération est le seul moyen de traduire d'une manière honnête le mensonge au théâtre.

La personne qui était peut-être le mieux dans son rôle, était mademoiselle Allram, qui faisait Frosine; elle avait assez bien réussi à prendre les manières, l'accent et le ton de cette honnête entremetteuse; cependant je lui préfère encore dans ce rôle madame Schubert, la femme de notre premier violon; elle a habité quelque temps Paris avec son mari, qui était, je crois, engagé à l'orchestre du grand Opéra, et en a rapporté quelques-unes des traditions dramatiques. Je regrette qu'elle ait déjà quitté la scène et nous ait privés de ses saillies et de son humeur comiques.

Si j'écrivais pour Dresde, je dirais encore un mot des autres acteurs; mais vos lecteurs sont peu désireux de savoir, je pense, que mademoiselle Guinaud, qui faisait Marianne, est très-jolie, que M. Marchion, qui donnait Laflèche, n'a pas du tout compris son rôle, et que M. Kramer a rugi plutôt qu'il n'a déclamé celui de maître Jacques. Je reviendrai sur le compte de ces acteurs une autre fois, alors qu'ils auront joué les personnages qui conviennent à leur caractère et à leur talent. Aujourd'hui je finis cette longue analyse en remerciant la direction de notre théâtre d'avoir remis à l'étude cette belle œuvre de notre grand comique. En cela, elle mérite bien plus la reconnaissance du public éclairé, que par les trois nouvelles pièces qu'elle nous a données. L'une est de M. Wilhelmi, qui est attaché au Théâtre-Royal et qui jouait hier le rôle du commissaire dans l'*Avare*, de Molière. Sa pièce a pour titre : *Zurück* (En arrière); les scènes en sont habilement cousues les unes aux autres, mais sans produire aucun intérêt; c'est un écheveau qui se dévide avec la lenteur et la monotonie d'un sermon. Les personnages se divisent en deux catégories, ceux qui veulent aller en avant et ceux qui préfèrent retourner en arrière (d'où le titre de la pièce); une telle donnée, puissamment individualisée, pourrait devenir intéressante; mais M. Wilhelmi n'a pas su en tirer parti, et sa pièce a eu bientôt le sort indiqué par son titre. La seconde nouveauté est le *Goldbauer*, de madame Birschpfeiffer, qui a voulu nous offrir un tableau des mœurs rudes et primitives des paysans de la haute Bavière; elle y a réussi, mais la scène exige autre chose que des tableaux; elle veut des caractères, une action, de la vie, du mouvement, et le *Goldbauer* n'offre rien de tout cela. Le moment le plus pathétique de la pièce est celui où le vieux paysan, qui en est le héros, assène sur la tête de sa fille un coup de hache qui était destiné à son amant; vous pouvez juger par là de la nature des émotions qu'on éprouve à une telle représentation; le souvenir seul de cet épisode suffit à vous donner le frisson. Enfin, la troisième pièce est de M. Gustave Kühne, et j'ai regret à dire que c'est la plus faible des trois. *Küss und Gelübde* (le Baiser et le Vœu), rappelle l'histoire de ce cheva-

lier de la cour de France à qui une dame avait défendu de parler et qui garda deux ans le silence. Une belle Vénitienne consent à donner un baiser à un jeune étudiant en théologie qui meurt d'amour pour elle, mais à la condition qu'il ne prononcera plus une seule parole jusqu'au moment où elle le déliera de sa promesse. Le futur abbé accepte et reçoit le baiser, puis il jette le froc aux orties, se fait soldat, devient général et sauve la république de Venise; tout cela sans ouvrir la bouche pour prononcer une seule parole. J'aimerais autant croire à l'éloquence de l'âne de Balaam que d'admettre la possibilité d'un tel silence. Le public a été de mon avis, et bien que le héros épouse sa cruelle amante, il n'en a pas moins été sifflé dans toutes les formes à la première représentation. Cet échec me fait de la peine pour l'auteur, qui est un galant homme, et qui méritait un meilleur sort.

A l'Opéra, on s'est contenté de reprendre d'anciennes pièces, auxquelles on a ajouté cependant l'*Orphée aux enfers* d'Offenbach. Mais les admirateurs de la musique classique n'approuvent guère cette innovation; ils sont scandalisés de voir cette farce burlesque reproduite sur notre première scène et jouée par nos meilleurs acteurs, qui, le lendemain, exécuteront l'*Orphée* de Gluck, le *Guillaume Tell* de Rossini ou tout autre chef-d'œuvre. Ils disent que l'administration devrait laisser de telles pièces au second théâtre, en lui accordant une subvention pour le mettre à même de les monter d'une manière convenable. Je les approuve tout à fait, et dans leur indignation, et dans leur proposition. Je n'ai jamais rien entendu de plus blafard et de plus prosaïque que la musique de cette plate bouffonnerie, qui semble n'être faite que pour distraire des troupiers, des courtisanes ou des Américains. Notre second théâtre l'a donnée des premiers en Allemagne, et je vous assure que c'est là qu'il faut la voir, privée de l'éclat du lustre et des belles jambes des figurantes de Paris, pour la juger à sa vraie valeur. En sortant de là, j'ai couru relire le foudroyant article de M. Scudo, qui m'avait blessé à la première lecture, mais que je trouvai alors de la plus grande exactitude. Je pense que le directeur de notre second théâtre verrait avec plaisir qu'on lui laissât le monopole de telles pièces, auquel on joindrait une subvention dont il a grand besoin. C'est un homme intelligent, à la fois bon acteur, agréable écrivain et excellent administrateur; il saurait parfaitement mettre son théâtre sur le pied de ceux de second ordre de Berlin ou de Vienne. Jusqu'à présent, il s'est soutenu avec ses propres ressources, mais il a dû faire des prodiges d'habileté et d'économie. Ne pouvant pas engager des premiers sujets, il entretient une troupe médiocre relevée par des acteurs ambulants de mérite qu'il fait venir pour un certain nombre de représentations. C'est avec les bénéfices qu'il réalise en ces moments-là qu'il fait face à l'indifférence ordinaire du public. Ainsi, il a aujourd'hui mademoiselle Genée, qui est une charmante Frétilлон; elle unit à la vivacité et à la bonne humeur de notre Déjazet la simplicité et la candeur d'une belle Allemande aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Elle joue avec beaucoup de succès dans une pièce imitée par son frère, M. Rodolphe Genée, de la comédie de Charles Blum, qui lui-même l'avait empruntée de Goldoni. Malgré toutes ces évolutions, comme dirait un disciple de Hegel, *Diavoletta* n'en est pas meilleure, et sans le talent de la jeune actrice, elle n'attirerait pas même le médecin du théâtre. Mademoiselle Genée ajoute à cette comédie un petit vaudeville qui n'est guère plus spirituel; mais elle l'assaisonne de tant de grâce, de tant de gentillesse qui n'appartiennent qu'à elle,

que le théâtre éclate toujours en bruyants applaudissements. Je l'ai vu rappeler six fois de suite à la fin de cette petite farce; il est vrai que la politique n'est pas tout à fait étrangère à l'enthousiasme du public, qui voit l'union de la Saxe et de la Prusse dans les fréquents embrassements des deux héros, dont l'un est un honnête ramoneur saxon, et l'autre une pimpante cuisinière de Berlin. Vous voyez que l'unité de l'Allemagne commence à sortir des limbes du mythe, pour descendre sur la scène et se traduire bientôt dans les faits. Il y a une quinzaine de jours, ce même public applaudissait avec non moins d'ardeur, et cette fois sans préoccupation politique, un des plus célèbres comiques de l'Allemagne. Il s'appelle de Fielitz et est attaché au théâtre de Leipzig. Comme mademoiselle Genée cherche à imiter mademoiselle Déjazet, lui s'est proposé pour modèle Levassor. Il prend ses rôles, chante ses chansonnettes et traduit même ses pièces, qu'il affiche ensuite sous son propre nom. O candeur des premiers jours, honnêteté allemande, qu'es-tu devenue? Je l'adore dans le *Lait d'duesse*, qu'il donne comme étant de sa composition; mais il est bien au-dessous de celui qu'il imite et qu'il dépouille en même temps : il n'a ni son masque mobile, ni son jeu varié; quelquefois même il se contente de le charger pour être plus original. Ainsi, dans le rôle du cousin de Picardie, au lieu d'appeler son oncle par un simple mouvement du bras, comme Levassor, pour lui dire qu'il a une belle femme, il joue des mains et des jambes. Mais quand il sort de l'imitation et crée des caractères dont les originaux lui sont fournis par son pays, il reprend son avantage et ne le cède en rien à Levassor pour la verve et l'*humour* comiques. Dans le *Zigeuner*, où il représente un bohémien sollicité tour à tour par l'amour de l'argent et du bien-être et par la passion de la musique et de l'indépendance, il s'élève par moments jusqu'au pathétique le plus émouvant. On voit le pauvre Péli (c'est le nom du héros) consentir à ne plus jouer du violon, en échange d'une poignée d'écus que lui offre un original de Hongrois qui n'aime pas la musique; le bohémien, après avoir bien considéré et bien admiré le trésor dont il est devenu tout à coup le possesseur, commence par se faire servir une bouteille de vin, un succulent déjeuner et des cigares; mais après avoir bu une gorgée de tokay, il tire un morceau de pain de son bissac, qu'il préfère aux mets qu'on vient de lui servir, et se couche sur le parquet, en considérant tristement son violon, son cher Fidèle, comme il l'appelle, qu'il a vendu pour un indigne métal. Sur ces entrefaites, la fille du seigneur hongrois entre accompagnée de son amant, et elle apprend à Péli qu'ils s'enfuiraient de la maison paternelle pour se marier, s'ils avaient de l'argent. N'est-ce que cela? leur dit le chevaleresque bohémien; tenez, mes amis, voilà de quoi vous rendre heureux; aimez-vous bien et faites beaucoup d'enfants. Et il leur remet sa bourse ainsi que la sonnette d'argent du salon, qu'il avait mise, sans doute par mégarde, dans sa poche. N'ayant plus rien, il pense que son engagement avec l'original de Hongrois est rompu, et il reprend son violon; mais aux premiers accords qu'il en tire, voici le mélomane qui arrive et qui commande à son heiduque de lui faire donner la bastonnade. Pour éviter ce châtiment, il apprend au vieux baron d'Égri qu'il a donné son argent à la fille qui est partie avec son amant. Et où sont-ils allés? demande le vieillard en colère. — J'ai donné ma parole de cavalier de ne pas le dire, répond d'un air superbe le bohémien. Il a donné sa parole de cavalier, ce pauvre diable en haillons qui n'a qu'une demi-botte et pas d'habit! Le nouveau don César de Bazan n'en sera pas moins fus-

tigé; c'est en vain qu'il implore ses bourreaux et qu'il essaye, pour les attendrir, de leur chanter une *Czardás*, qui est l'air d'une danse nationale des Hongrois; il est emmené derrière la scène et va recevoir la bastonnade, lorsque les amants fugitifs reviennent soudain et l'arrachent des mains de la valetaille. Je ne vous ai rendu que quelques traits de ce petit tableau de genre, qui aurait inspiré Callot et arracherait des sourires et des larmes à nos belles dames de Paris, si elles le voyaient interprété par M. de Fielitz. Ce jour-là, il a terminé sa représentation par *Heyman Levi dans le chalet*. C'est un petit vaudeville qu'il a composé lui-même (et cette fois sans l'avoir emprunté de Levassor), et dans lequel il s'est donné le rôle d'un fils d'Abraham qui fait le marchand ambulancier. Il ferait rire un commissaire de police qui n'est pas encore décoré. Non, jamais je n'ai vu le type grotesque du juif dessiné avec plus de ressemblance et plus de naturel; il en avait la physionomie, le costume, l'accent, le geste, et en ce moment toute la tribu d'Israël l'eût accueilli comme un frère. Le juif et le bohémien, tels sont donc les deux rôles où il n'aura jamais de rivaux en France et où il n'en a pas encore en Allemagne.

Nous avons eu aussi au grand théâtre des acteurs et même des troupes de passage. Ça été d'abord mademoiselle Lagrua, la prima donna de Saint-Pétersbourg, qui avait mis, il y a deux ans, la capitale de toutes les Russies en révolution. Elle nous a donné six représentations, dans chacune desquelles on a reconnu une grande cantatrice, mais une plus grande tragédienne encore. Elle unit à une voix sympathique et flexible un jeu d'une noblesse et d'une correction qu'on a rarement l'occasion d'admirer à l'Opéra. Sa voix cependant est loin d'avoir l'étendue et la sonorité de celle de madame Burde-Ney, notre prima donna, et en somme elle est bien inférieure à madame Penco. Malgré le retentissement de son talent, je ne crois pas qu'elle reçoive jamais un engagement pour Paris. Nous avons eu ensuite la troupe italienne de Berlin, qui a joué une dizaine de fois avec assez de succès. On a surtout applaudi mademoiselle Trebelli, qui cache sous ce nom italien une personnalité toute française; elle a une voix de contralto qui, sans être forte, a de la sûreté et de l'agrément; et puis il y a tant de charme et de gentillesse dans sa petite personne qu'on l'aurait applaudie sans l'entendre.

Enfin, mademoiselle Jonaushek, de Francfort, qui jouit de la réputation d'être l'une des premières tragédiennes de l'Allemagne, nous a donné deux représentations où nous avons pu apprécier l'originalité et la vigueur de son talent. Dans la première, elle était chargée du rôle de Médée de la tragédie de M. Grillparzer, et dans la seconde elle a donné *Marie Stuart* de Schiller. Je ne crois pas exagérer en disant qu'elle joue aussi bien que madame Ristori. Elle a le même son de voix profond et vibrant, le même geste sobre et expressif, le même regard brillant et passionné. Notre direction a eu l'heureuse idée de l'engager, et j'attendrai, pour vous faire un portrait plus détaillé d'elle, qu'elle nous ait joué quelques-uns de ses meilleurs rôles. En attendant, je vous conseille de traduire *Médée* de Grillparzer; c'est la meilleure pièce de cet écrivain, qui a des droits incontestables à l'honneur de vos colonnes.

A. M.

CHRONIQUE DE QUINZAINE.

Il est écrit que nous aurons à renouveler toutes les quinzaines nos jérémiades sur le calme plat de la politique. Comme des nuages qui ne peuvent se résoudre ni à crever ni à se dissiper, les questions n'avancent pas, ne bougent pas, et restent menaçantes. C'est quelque chose comme ce calme anxieux qui retint les Grecs en Aulide, et dont parle Racine en son *Iphigénie* :

Et la rame inutile
Fatiguait vainement une mer immobile.

Tous les Calchas du monde y ont depuis longtemps perdu leur latin, et n'osent plus rien dire depuis que le printemps a négligé de faire honneur à leurs prophéties. La conjecture même, si chère aux dilettantes de la politique et de la Bourse, la conjecture s'est lassée, et ne rend plus d'oracles. On attend, sans rien prévoir. Dans cette paix qui n'est pas la paix, parce que rien n'est terminé, dans ce silence qui se prolonge à la grâce de Dieu et sans nulle garantie de durée, un coup de pistolet est venu faire une diversion sinistre, mais une diversion dont déjà on ne parle presque plus, et qui n'a guère servi qu'à suggérer à MM. les cléricaux l'idée de nous donner une nouvelle édition d'un vieil apologue. L'histoire de la poutre et de la paille dans l'œil est d'une vérité éternelle. On sait qui a réduit le régicide en syllogismes, et quels subtils docteurs ont, en leur temps, entrepris la délicate besogne de tranquilliser et d'édifier les consciences sur ce point scabreux. Ce sont pourtant les apologistes de ces mêmes docteurs, de ces mêmes moralistes, qui montrent le plus d'empressement à bâtir sur ces incidents néfastes des procès de tendance. Dans la présente occasion, ils n'ont pas plus négligé que de coutume de mettre la révolution sur la sellette. On a beau leur faire observer que l'idée qui a fanatisé Becker n'a rien de commun avec la révolution, ils ne démordent point de leur thèse, et ce ne sont point eux qui connaîtront jamais les douceurs de la conversion. Non contents d'invectiver la révolution, ils s'en prennent aussi au protestantisme. On a trop beau jeu à leur répondre que la plupart des régicides accomplis ou tentés dans les temps modernes l'ont été sur des princes protestants ou libéraux. Si, dans le cas dont il s'agit, ils avaient attendu les résultats de la première instruction, ils auraient reconnu que Becker n'avait aucun complice, et qu'on n'a découvert chez lui aucune trace d'affiliation à un parti quelconque. S'ils avaient réfléchi sur la nature de l'acte, ils y auraient reconnu sans peine la marque d'une folie toute personnelle. L'étudiant Becker ne commettait pas seulement un crime, il commettait un crime inutile. La première condition d'une organisation politique sérieuse, c'est de défier l'accident; et, quoiqu'il y ait beaucoup

à dire sur l'organisation politique de l'Allemagne, nous croyons que nos voisins ne se fussent ressentis ni en bien ni en mal des effets de l'attentat. Le roi de Prusse était mort, vive le roi de Prusse ! C'est là précisément ce qui, dans le crime, fait voir la folie. L'acte de Becker se conçoit encore bien moins que celui de Sand, auquel on a voulu le comparer. Sand se posait en instrument de la vengeance ou de la justice nationales ; il voulait punir un traître, et aspirait à venger sa patrie bien plus qu'à la régénérer. Il se faisait un argument de l'indignité morale du personnage qu'il voulait frapper. Becker, au contraire, déclare professer le plus grand respect pour la personne du roi de Prusse, et il n'en veut à sa vie que parce qu'il le croit incapable de réaliser l'unité allemande. C'est le comble de la folie. Ce qui intéresse l'unité allemande, ce n'est point la personne du roi : c'est la Prusse et sa politique, que le coup de pistolet de Bade n'atteignait pas.

Certes, il serait téméraire de soutenir que si l'idée de l'unité allemande ne s'était pas trouvée à l'ordre du jour, Becker l'eût inventée tout seul et entrepris incontinent de la réaliser de la manière que l'on sait. Les idées courantes ont agi sur lui, mais ce n'est pas leur faute si elles sont tombées dans un cerveau troublé. Toutes les idées les plus nobles et les plus pures rencontrent ainsi leurs exagérés, leurs fanatiques, leurs fous ; mais tous les partis n'ont pas l'impartialité sublime de madame Roland, qui, au pied même de l'échafaud où elle allait monter, sépara si nettement la liberté des crimes commis en son nom. En un certain sens général, et qui n'exclut nullement la responsabilité personnelle, nous sommes tous et chacun réciproquement solidaires de tout ce qui se passe dans le monde. Le milieu agit sur l'individu comme l'individu sur le milieu. Nous sommes incessamment les sujets et les objets de mille influences obscures et confuses dont nous ne nous rendons point compte, et nos actions les plus indifférentes peuvent produire au loin des vibrations dont nous n'avons aucune conscience. La parole une fois proférée ne nous appartient plus. Qui sait dans quelle poitrine elle descendra, quels sentiments elle y allumera ? Il y a là de quoi réduire à l'immobilisme le plus complet les esprits timorés. Les intelligences fermes, au contraire, y trouvent un motif de plus de s'affirmer et de manifester ce qu'elles ont conçu et élaboré. Elles sont comptables à l'humanité de leur pensée, de leurs intentions, de leurs actes ; les effets leur échappent, et nous revenons ici à la vieille maxime héroïque et toujours vraie : « Fais ce dois, advienne que pourra. » L'acte insensé de Becker n'aura aucune influence sur la marche inévitable de l'Allemagne vers l'unité, et le gouvernement prussien, quoiqu'il se distingue plus par l'honnêteté des intentions que par la hauteur et la généralité des vues, paraît apprécier cet acte comme il doit être apprécié.

Pour le moment, du reste, les grandes préoccupations de ce gouvernement sont bien éloignées des nécessités du temps présent, et tournées principalement vers une cérémonie féodale d'une opportunité assez contestable. La question du couronnement du roi a fait passer toutes les autres à l'arrière-plan. On consulte les vieux in-folio, et on tient, à ce qu'il paraît, à ressusciter dans toute sa rigueur le cérémonial qui fut dicté pour le couronnement du premier roi de la dynastie de Hohenzollern. Les études historiques, archéologiques même, ont une grande valeur, et ce n'est pas nous qui les déprécierons ; mais, franchement, il nous semble que les rois ont aujourd'hui autre chose à faire que de s'amuser à

de tels jeux, et c'est étrangement prendre son temps pour de telles distractions rétrospectives, quand le présent a de si lourds devoirs, et l'avenir de si obscures énigmes. Les souverains, aujourd'hui, se passent fort bien d'être couronnés, et nous ne sachions pas que le nouveau roi d'Italie y ait encore pensé.

Quand la Prusse, puissance née pour ainsi dire du progrès, qui n'a de raison d'être que le progrès et ne peut rien attendre que de lui; quand la Prusse elle-même se permet de temps en temps de semblables retours vers le passé, comment s'étonner que l'Autriche, qui a si longtemps été la puissance rétrograde par nature et par nécessité, ait quelque peine à s'en détacher et à faire peau neuve? Elle y fait pourtant tous ses efforts, et peut-être y réussira-t-elle, à la condition cependant qu'elle s'allège de Venise, car elle ne pourra jamais être vraiment libérale aussi longtemps qu'à Venise elle sera forcément l'oppression. En Hongrie, l'aspect de ses affaires commence à paraître un peu moins mauvais. Le rescrit impérial qui repousse les propositions magyares n'y a certainement pas été accueilli avec enthousiasme, mais il n'y a pas non plus déterminé cette explosion de mécontentements à laquelle on pourrait s'attendre. Des résolutions d'une très-grande modération paraissent avoir été prises dans les conférences secrètes qui ont suivi la réception du rescrit. Les députés ne donneront point leur démission en masse; on ne fera pas non plus un appel à l'Europe, comme on en avait eu la pensée un moment. On répondra directement à l'empereur, et à cet effet, la diète se réunira de nouveau pour discuter le rescrit impérial aussi minutieusement qu'elle a discuté sa propre adresse. Déjà une commission de seize membres, représentant à peu près tous les partis de la diète, s'est mise à l'œuvre pour élaborer le projet de réponse sur lequel la diète devra délibérer, et, choix significatif, la présidence de cette commission a été dévolue à M. Deak, ce qui indique assez que ce n'est point la politique agressive qui doit dominer dans le projet qu'il s'agit de rédiger. Les chefs de comitats, qui devaient donner leur démission aussitôt après la retraite du baron Vay, se sont réunis et ont décidé qu'ils retourneraient à leurs postes respectifs. Enfin, quelques personnages importants du gouvernement hongrois, dont la retraite avait été également annoncée, ont consenti à conserver leurs fonctions. Tout tend donc vers un compromis. Il ne faut pas s'attendre cependant à voir la diète envoyer immédiatement au Reichsrath autrichien les quatre-vingt-cinq députés accordés à la Hongrie par la constitution. Les négociations pourront encore durer longtemps; mais nous nous affermissons de plus en plus dans nos prévisions pacifiques, qui toutefois ne deviendront une certitude que le jour où l'Autriche se sera retirée de Venise, car tant que Venise restera autrichienne, il y aura solidarité entre l'Italie et la Hongrie; et c'est seulement quand Venise ne sera plus autrichienne que l'Autriche pourra adopter franchement et suivre avec conséquence une politique libérale capable de lui attacher à jamais les Hongrois.

Pendant que la Hongrie fait mine de s'apaiser ou du moins de temporiser, les autres nationalités, celles qui ont accepté de se faire représenter au Reichsrath, commencent à s'agiter. L'Autriche expie son péché contre l'histoire, son inertie, son incapacité, son impuissance à modifier le génie des peuples que la fortune des temps a groupés sous son sceptre. Le droit des nationalités existe tant que les nationalités elles-mêmes existent, et les nationalités existent tant qu'elles ne rencontrent pas une nationalité supérieure qui les transforme et se les assimile.

La morale de toute cette histoire est qu'on n'a pas le droit de conquérir quand on n'a pas la puissance de transformer. Nous ne croyons pas au succès des velléités tschèques, et nous pensons que le sentiment de l'intérêt commun sera suffisant pour en triompher; mais il est évident qu'il ne peut pas remplacer le travail des siècles, le ciment de l'histoire. L'Autriche subira encore de longs tiraillements, et jamais peut-être elle ne sera un État dans l'acception moderne du mot. Sa position de grande puissance en souffrira inévitablement, car tout chez elle s'oppose à cette rapidité de concentration et d'action qui est devenue la principale condition de la force des nations.

Rien ne nous invite à parler longuement de l'Italie cette fois. La seule chose qu'il y ait quelque plaisir à constater, c'est l'éclatant succès de l'emprunt italien, soumissionné à l'envi par les banquiers nationaux et étrangers. Quand le crédit public a reconnu une puissance, c'est la meilleure preuve que cette puissance existe et qu'elle offre des garanties. La cause de l'unité italienne est gagnée dans la conscience des Italiens et dans l'opinion publique de l'Europe; mais nous ne voudrions pas garantir qu'avant de se réaliser pleinement, elle n'ait encore des vicissitudes et des épreuves à traverser. L'état du Midi est déplorable, et rien ne permet d'espérer qu'il se modifie tant que Rome ne sera pas aux mains des Italiens. Il y a là un obstacle qui peut cesser demain, mais qui peut aussi retarder encore de bien longtemps l'achèvement définitif.

A. NEFFTZER.



CHARLES DOLLFUS.

DE LA FORMATION

DU CANON DU NOUVEAU TESTAMENT.

PREMIER ARTICLE.

Le Nouveau Testament, tel qu'il est admis dans toutes les communions chrétiennes, est un recueil de vingt-sept ouvrages différents. Ce recueil remonte à un âge reculé; mais il ne date pas de l'Église primitive. La plupart des livres qui en font partie appartiennent aux premiers temps du christianisme et sont dus soit à des apôtres, soit à des hommes qui ont été leurs disciples ou ont eu des rapports avec eux; leur réunion en un corps d'ouvrage destiné à être la règle des croyances, de la morale et de l'organisation des communautés chrétiennes, n'est l'œuvre ni des uns ni des autres. Il s'écoula un temps comparativement considérable avant que ces livres, qui existèrent pendant près d'un siècle séparés les uns des autres, eussent acquis la valeur normative qu'ils ont eue depuis dans l'Église tout entière. Ceux qui avaient quelque analogie par la forme ou par le contenu, mêlés à des écrits du même genre, mais d'une provenance non apostolique, formèrent d'abord des collections partielles, désignées par des noms particuliers. On eut ainsi des recueils d'Évangiles et des recueils d'Épîtres. Plus tard les deux espèces de collections furent réunies en une seule. On eut alors un Nouveau Testament, mais un Nouveau Testament encore fort différent de celui que nous possédons, et variant dans son étendue et dans sa composition selon les différentes Églises. Partout il manquait de plusieurs des livres qui en font partie depuis

qu'il a pris sa forme définitive; et, par une sorte de compensation, il en renfermait d'autres qui depuis en ont été bannis. Et comme ces deux différents éléments n'étaient partout ni les mêmes, ni semblablement combinés, il y avait en réalité à peu près autant de Nouveaux Testaments que d'Églises. Cet état de choses dura deux ou trois siècles. Cependant peu à peu, par une sorte d'épuration lente, mais continue, les productions qui ne méritaient pas d'être considérées comme la parole de Dieu furent éliminées, tandis que d'autres écrits qui avaient été d'abord ou oubliés ou méconnus, vinrent prendre leur place et compléter ainsi la nouvelle Écriture sainte.

C'est ce travail de formation du Nouveau Testament dont je vais essayer de raconter l'histoire, en profitant des savantes recherches des critiques allemands modernes¹.

Il n'est pas sans doute nécessaire de faire observer qu'il ne s'agit pas ici de considérer en eux-mêmes les différents ouvrages dont la réunion forme le Nouveau Testament, c'est-à-dire de rechercher par quels auteurs, à quelle époque et dans quel but ils ont été écrits. Les prenant pour ce qu'ils sont ou pour ce qu'ils se donnent, j'ai tout simplement à montrer par quel concours de circonstances, en vertu de quels besoins et par suite de quelles idées ces livres, séparés dans l'origine, ces Évangiles, composés l'un dans la Palestine, l'autre dans l'Asie Mineure, celui-ci peut-être à Rome, celui-là dans quelque ville de la Grèce; ces Épîtres, envoyées l'une à Rome, l'autre à Éphèse, une autre aux chrétiens d'Alexandrie, d'autres encore à ceux de Corinthe, dispersées en un mot sur presque toute la surface de l'empire romain, furent enfin réunies en un seul recueil destiné à servir de règle à tous les membres de l'Église.

Pour apporter la plus grande clarté possible dans un sujet dont les données sont probablement peu familières à la plupart de mes lecteurs, je diviserai mon travail en deux parties. Dans la première je réunirai, dans leur ordre chronologique, les faits principaux et les témoignages historiques qui nous montrent la formation successive du canon du Nouveau Testament, et dans la seconde j'indiquerai les causes qui ont produit les différentes phases de sa composition, et qui seules peuvent l'expliquer.

¹ Parmi les ouvrages les plus utiles à consulter à ce sujet, je dois signaler *Die Geschichte der heiligen Schriften neuen Testaments*, von Ed. Reuss, 3^e édit.; Braunschweig, 1860, in-8°, et deux ouvrages de Credner : *Zur Geschichte des Kanons*, Halle, 1847, in-8°, et *Die Geschichte des Kanons*, Berlin, 1860, in-8°.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE LA FORMATION DU CANON DU NOUVEAU TESTAMENT.

I.

Il n'est pas un seul passage des écrits des Pères apostoliques qui prouve, on peut même dire qui permette de supposer qu'ils aient eu entre les mains le recueil qui porte le nom de Nouveau Testament, ou tout autre recueil qui lui ressemble de près ou de loin. Ce n'est pas que de bonne heure quelques-unes des parties qui le composent n'aient été répandues dans diverses communautés chrétiennes. La seconde Épître de Pierre parle des Épîtres de Paul, non sans doute, ainsi qu'on a bien voulu le dire, comme si elles étaient réunies ensemble, en un corps d'ouvrage, mais comme d'écrits généralement connus¹. Cette Épître, il est vrai, n'est pas de Pierre; elle est cependant d'une antiquité reculée, vraisemblablement antérieure à la seconde moitié du second siècle; elle peut par conséquent être invoquée en témoignage sur l'état des choses au commencement de ce siècle parmi les chrétiens. Les Pères apostoliques, de leur côté, parlent de quelques Épîtres de Paul², et ils citent des passages de la première de Pierre³ et de la première de Jean⁴, preuve incontestable qu'ils connaissaient aussi ces deux Épîtres. Quant aux Évangiles, il paraît impossible de ne pas admettre qu'ils en avaient entre les mains. Mais était-ce les nôtres, ou quelques-uns de ceux qui plus tard furent rejetés comme apocryphes? Il est difficile de se prononcer catégoriquement. Des paroles de Jésus-Christ qu'ils rapportent, quelques-unes se retrouvent dans nos Évangiles, d'autres s'accordent, sinon par les mots, qui sont différents, du moins par le sens, avec des passages de quelqu'un de nos quatre évangélistes⁵; d'autres enfin ne ressemblent en rien, ni par la forme ni par le fond, à ce qu'ont raconté Matthieu, Marc, Luc et Jean⁶. Que

¹ II Pierre, III, 15 et 16.

² Ignace, *Ép. aux Éphés.*, ch. XII. Polycarpe, *Ép. aux Philippiens*, ch. III et XI. Clément, I *aux Corinthiens*, ch. XLVII.

³ Clément, I *aux Corinthiens*, ch. II et XXX. Polycarpe, *Ép. aux Éphésiens*, ch. I, II, V, VIII, etc.

⁴ Polycarpe, *Ép. aux Philippiens*, ch. VII et VIII.

⁵ Clément, I *aux Corinth.*, ch. XIII.

⁶ Barnabas, ch. VII, à la fin. Ignace, *Ép. aux Éph.*, ch. XIX. *Ép. aux Smyrniens*, ch. VI. Clément, II *aux Corinth.*, ch. XII.

conclure de là, sinon qu'ils avaient d'autres Évangiles que les nôtres, ou que la tradition leur avait transmis des discours de Jésus-Christ que nos évangélistes n'ont pas consignés dans leurs écrits?

Quoi qu'il en soit de cette difficile et obscure question, c'est un fait certain que les Pères apostoliques ne parlent jamais d'un recueil de livres chrétiens, qu'il n'y font pas la moindre allusion, et que la manière dont ils citent les documents apostoliques qu'ils avaient certainement, j'entends par là les Épîtres de Paul, de Pierre et de Jean, ou quelques-unes de ces Épîtres, ne permet en aucun cas de supposer l'existence d'un Nouveau Testament quelconque.

Un fait bien autrement grave, c'est que les écrits chrétiens, quels qu'ils fussent, qu'ils avaient entre les mains, ne constituaient pas pour eux une Écriture sainte. Il n'y a pas à leurs yeux d'autre Écriture sainte que l'Ancien Testament. On en a la preuve presque à chaque page des Épîtres d'Ignace, de Polycarpe et de Clément de Rome¹. Dans ces Épîtres, en effet, chaque fois qu'il est question de l'Écriture sainte, c'est de l'Ancien Testament qu'il est parlé, jamais d'aucun des écrits qui sont entrés depuis dans la formation du Nouveau.

Quand un passage de l'Ancien Testament est cité par les Pères, il est constamment amené par une de ces formules : « Il est écrit² » ; ou « le Saint-Esprit dit³ » ; ou « l'Écriture dit⁴ » ; ou encore « l'Écriture sainte dit⁵ » ; ou bien « Dieu a dit⁶ » ; ou bien encore « Dieu parle ainsi dans l'Écriture⁷ » ; ou enfin, « il est dit dans les Livres saints⁸ ». Ni les paroles de Jésus-Christ, ni celles des apôtres ne sont précédées de formules de ce genre. Les citations des discours du Sauveur sont indiquées de cette manière : « Rappelez dans votre esprit ces paroles de Notre-Seigneur⁹ », ou « le Seigneur dit¹⁰ ». Et quand des passages des apôtres sont cités, ils le sont le plus souvent sans aucune indication

¹ Le *Pasteur* d'Hermas contient quelques allusions à des passages du Nouveau Testament, mais pas une citation positive. Il serait peut-être même difficile d'y signaler quelque citation de l'Ancien.

² I *Ép. de Clément*, ch. v, xiv, xv, xxix, xxx, xxxiv, xxxix, xlvi, xlviii, l. *Barnabas*, ch. v et xvi. Ignace, *Ép. aux Magnés.*, ch. xii.

³ I *Ép. de Clément*, ch. xiii, xvi, xxii. *Barnabas*, ch. vi.

⁴ I *Ép. de Clément*, ch. xiii, xviii, xxiii, xxvi, xxix, xxxv, xxxvi, xli. *Barnabas*, ch. iv et vi. *Ép. d'Ignace aux Éphésiens*, ch. xvii; *aux Tralléens*, ch. viii.

⁵ I *Ép. de Clément*, ch. xvi. *Ép. de Polycarpe aux Philippiens*, ch. xii.

⁶ I *Ép. de Clément*, ch. xviii. *Barnabas*, ch. ii, iii, v, xiii, xvi.

⁷ I *Ép. de Clément*, ch. xxxiii.

⁸ *Ép. de Polycarpe aux Philippiens*, ch. xii.

⁹ Clément, I *aux Corinth.*, ch. xiii et xlv.

¹⁰ Ignace, *Ép. aux Smyrniens*, ch. iii. Polycarpe, *Ép. aux Philipp.*, ch. ii et vii.

de leur origine, et quelquefois avec les mots : « Ainsi que Paul nous l'apprend ¹, » mais jamais comme une Écriture sainte.

On a mieux que ces inductions pour établir qu'il n'y avait point d'autre sainte Écriture, pour les chrétiens de la fin du premier siècle et de la première moitié du second, que l'Ancien Testament. On a des déclarations positives d'écrivains, même postérieurs aux Pères apostoliques. Théophile d'Antioche renvoie le païen Autolycus, pour la connaissance de la doctrine de vérité, à « la parole divine, c'est-à-dire aux écrits des prophètes ² ». Justin Martyr termine son Exhortation aux Grecs par ces mots : « Il est donc évident qu'on ne peut arriver à la connaissance du vrai Dieu et de la vraie religion que par les prophètes, dont les enseignements sont les inspirations mêmes de l'Esprit-Saint ³. Les Écritures dont parle Tertullien dans son Apologétique ne sont pas autre chose que l'Ancien Testament; il prouve leur divinité par le fait de l'accomplissement des prophéties qu'elles renferment ⁴, et quand il veut indiquer les documents écrits de la religion nouvelle, c'est encore à l'Ancien Testament qu'il renvoie : « La secte des chrétiens, dit-il, a pour fondement les livres des Juifs, les plus anciens qui existent ⁵. »

On ne saurait s'étonner que l'Ancien Testament continuât d'être pour les chrétiens l'Écriture sainte. L'ancienne alliance est le point de départ de la nouvelle; le christianisme est le développement, la continuation et l'accomplissement des révélations de Moïse et des prophètes. Le caractère messianique de Jésus-Christ se prouvait par l'accord de la vie et de l'enseignement du Sauveur avec les promesses contenues dans l'Ancien Testament; c'est dans les livres qui le composent qu'il fallait aller chercher les preuves et la confirmation de la foi nouvelle. Les premiers propagateurs du christianisme en appellent constamment au témoignage des hommes inspirés de l'ancienne alliance. Saint Paul lui-même, quoiqu'il eût rompu avec le judaïsme, ne laissait pas de voir dans l'économie mosaïque une préparation nécessaire à la foi chrétienne ⁶; il tenait l'Ancien Testament pour une révélation divine dont la connaissance est indispensable non-seulement pour fortifier

¹ Polycarpe, *ibid.*, ch. ix.

² *Theophil. ad Autolycum*, lib. II, cap. xxxiv. Comparez *ibid.*, lib. II, cap. ix et suiv.

³ Comp. Justin Martyr, *ibid.*, cap. viii et suiv.

⁴ Tertull., *Apol.*, cap. xx.

⁵ Tertull., *ibid.*, cap. xxi. Comparez *ibid.*, cap. xviii.

⁶ *Galat.*, III, 19 et suiv.

les croyances nouvelles, mais encore pour guider l'homme dans sa vie¹. Les chrétiens de la fin du premier siècle et du commencement du second suivirent cet exemple. Il est digne de remarque que, pendant longtemps, les Pères de l'Église ne surent pas trouver d'argument plus décisif de la divinité de la foi nouvelle, en outre des miracles de Jésus-Christ et de ceux qui avaient lieu encore de leur temps, que l'accomplissement des prophéties. On comprend que cet argument dut être le moyen le plus propre à convaincre les Juifs, qui admettaient l'autorité divine de l'Ancien Testament et qui croyaient aux prophéties. Mais c'est aussi à la conversion des païens qu'on l'emploie. Justin Martyr consacre une grande partie de sa première apologie à prouver qu'en Jésus-Christ les anciennes prophéties ont été accomplies²; il prétend par là démontrer aux païens l'origine divine du christianisme : « Ce genre de démonstration, dit-il, sera pour vous le plus convaincant et le plus décisif³. »

Les premiers chrétiens se regardaient comme de véritables israélites, comme les héritiers légitimes des promesses faites par Dieu aux patriarches et à toute la famille de Jacob, par la bouche de Moïse et des prophètes. Ils avaient été substitués aux Juifs incrédules. D'ailleurs ils avaient les mêmes croyances, sauf sur un seul point, la messianité de Jésus-Christ. « Le grand sujet de contestation entre eux et nous, dit Tertullien, c'est qu'ils soutiennent que le Christ n'est pas encore venu⁴. »

Par suite de ces diverses raisons, l'usage des Juifs de lire les livres de Moïse et des prophètes dans les synagogues se continua chez les premiers chrétiens, et l'Ancien Testament servit de texte à l'enseignement dans leurs réunions, comme il resta le guide de l'édification et de l'instruction religieuse des fidèles. Il était d'ailleurs impossible qu'il en fût autrement. Le christianisme naquit dans le sein de la synagogue; Jésus-Christ assista au culte public qui s'y célébrait, comme tous les pieux Israélites; comme les docteurs de la loi, il y prit la parole pour expliquer les livres de l'ancienne alliance. Après lui, ses disciples annoncèrent la bonne nouvelle dans les synagogues; ils ne cessèrent pas de s'acquitter au temple des devoirs religieux usités de leur temps parmi les Juifs. Il était tout simple que, dans leurs réunions particulières, les premiers chrétiens, tous d'origine israé-

¹ II *Timoth.*, III, 16.

² Justin Martyr. *Apol. prima*, § 30-53.

³ *Ibid.*, § 30.

⁴ Tertull., *Apologeticus*, cap. XXI.

lité, fissent des livres saints de l'Ancien Testament l'objet de leurs méditations et cherchassent dans les promesses de Moïse et des prophètes des preuves de leur foi et la confirmation de leurs espérances. Et quand les païens furent admis à prendre part au salut par la foi en Jésus-Christ, ils se conformèrent naturellement aux usages établis, et, comme leurs frères d'origine juive, ils trouvèrent dans les révélations hébraïques l'aliment de leur piété ¹.

On a prétendu que les diverses églises qui avaient reçu des Épîtres des apôtres, les tenant pour la règle de leur foi, avaient continué à les lire régulièrement dans leurs assemblées de prières et d'édification ². On ne peut citer un seul fait qui rende témoignage de cet usage. Les Pères apostoliques parlent parfois de ces Épîtres, en écrivant aux Églises auxquelles l'apôtre Paul en avait adressé ³; dans ce qu'ils en disent, il n'y a pas un seul mot qui puisse nous permettre de supposer qu'elles fussent devenues pour les Églises comme une sorte d'Écriture sainte et qu'on en fit des lectures soit fréquentes, soit rares, dans les réunions de prières et d'instruction. La plupart de ces Épîtres n'avaient été écrites qu'en vue de circonstances particulières; elles avaient été destinées soit à aplanir certaines difficultés du moment, soit à mettre en garde contre des erreurs ou des divisions qui troublaient alors les fidèles; l'Épître aux Colossiens avait été provoquée par les agitations que des théosophes avaient soulevées parmi les chrétiens de cette ville; celle aux Galates par des attaques personnelles dirigées contre saint Paul par des judéo-chrétiens; celles aux Corinthiens par des questions que cette Église lui avait adressées ⁴, ainsi que par les abus qui s'étaient glissés dans la célébration des agapes, et par le scandale qu'avaient produit quelques actes d'une déplorable légèreté de mœurs. Il n'y avait pas, à cette époque, de raison pour que des écrits de ce genre fussent mis sur la même ligne que les livres de l'Ancien Testament. Aussi longtemps que le christianisme se propagea et se consolida par la prédication et par la tradition orale, on ne pouvait sentir le besoin de recourir à des documents écrits. Les Églises auxquelles ces Épîtres avaient été adressées purent les conserver avec soin ⁵,

¹ Reuss, *Geschichte der heiligen Schriften neuen Testaments*, p. 267-269.

² Thiersch, *Versuch der Herstellung des historisch. Standpunctes sur die Kritik*, p. 345.

³ Polycarpe, *Ép. aux Philipp.*, ch. xi. Ignace, *Ép. aux Éphés.*, ch. iii. Clément, *I aux Corinth.*, ch. xiii.

⁴ *I Corinth.*, vii, 1; xvi, 17 et 18.

⁵ Non pas toutefois avec autant de soin qu'on serait porté à le croire; on en aura bientôt la preuve.

comme des souvenirs précieux de leurs rapports avec les premiers prédicateurs de l'Évangile; mais rien ne nous indique qu'après avoir profité des avertissements et des instructions qui y étaient contenus, elles en aient fait un usage constant dans leurs assemblées.

Considéré en lui-même, le fait qu'on suppose, fût-il prouvé, n'aurait pas une importance réelle dans la question de la formation du Nouveau Testament; puisqu'il s'agit de rechercher, non point l'usage que purent faire des Épîtres des apôtres les Églises qui les avaient reçues, mais comment ces écrits, épars dans le principe, furent réunis et joints à d'autres pour former le recueil des livres sacrés de la nouvelle alliance. Il prend cependant un autre caractère, si on le rapproche d'un fait qui touche de plus près l'histoire du canon, et qui reçoit de ce rapprochement une certaine valeur. On sait que Paul recommande aux Colossiens de faire passer aux Laodicéens, quand ils l'auront lue, l'Épître qu'il leur envoie, et de se procurer celle qu'il vient d'écrire à ces derniers pour en prendre eux-mêmes connaissance¹. Cette communication des lettres des apôtres entre des Églises voisines aurait pu être fréquente. Nous avons des preuves que plus tard les Églises échangeaient parfois les Épîtres qu'elles recevaient de leurs directeurs spirituels. Si cet usage avait été général, il se serait formé dans plusieurs communautés chrétiennes des recueils d'écrits apostoliques, et si ces écrits avaient été continuellement lus dans leurs réunions de culte, on aurait eu de très-bonne heure des collections de livres chrétiens remplissant toutes les conditions d'une Écriture sainte.

Voilà bien, ce semble, ce qui aurait dû arriver; en réalité, il n'en fut rien. Les Pères du commencement du second siècle ne connaissent point de collections de ce genre, et il n'en est point resté de traces dans l'histoire de l'Église primitive, soit que ces échanges n'aient été que de rares exceptions, soit que l'hypothèse d'une lecture continue des écrits des apôtres dans les églises ne soit qu'une vaine imagination. Il y a plus encore : les chrétiens de l'Église primitive ne paraissent pas avoir eu pour les Épîtres apostoliques tout le soin qu'elles méritaient. De très-bonne heure plusieurs d'entre elles étaient perdues. Il est permis de supposer qu'un apôtre qui, comme saint Paul, était si jaloux, c'est son expression, des Églises qu'il avait fondées, ne rompit pas les rapports qui l'attachaient à elles, et qu'il dut en plusieurs circonstances continuer à leur donner des instructions par écrit.

¹ *Colossiens*, iv, 16.

Il ne nous reste cependant que les lettres, et encore pas toutes, qu'il adressa à sept Églises. Que sont devenues les autres? Mais il n'est pas nécessaire de raisonner sur des vraisemblances; nous avons des faits positifs à citer. On sait que cet apôtre adressa trois lettres aux Corinthiens¹; il n'en reste que deux. Et cette Épître aux Laodicéens, dont l'existence semblait garantie doublement, n'a été connue d'aucun Père de l'Église; de très-bonne heure on suppléa à sa perte en composant une Épître aux Laodicéens avec des emprunts faits aux autres écrits de saint Paul; le canon de Muratori, qui est de la fin du second siècle, met déjà en garde contre cette œuvre apocryphe d'un zèle mal éclairé².

II.

Il est cependant quelques expressions des Pères apostoliques desquelles on a voulu conclure que de leur temps il existait déjà des recueils des écrits du Nouveau Testament. Il est indispensable d'examiner de près ce détail, qui a son importance.

Si le passage que Polycarpe cite dans son Épître aux Philipp., chap. xii, avec cette formule : « Comme il est dit dans l'Écriture », était, comme quelques-uns le supposent, Éphés., iv, 26, il faudrait bien admettre, non sans doute qu'il y avait déjà au commencement du deuxième siècle un recueil de certains écrits entrés depuis dans la composition du canon du Nouveau Testament, mais du moins que cet écrivain ecclésiastique mettait les Épîtres de saint Paul, et dans tous les cas celle aux Éphésiens, sur la même ligne que les écrits de l'ancienne alliance. Mais on est loin d'être d'accord sur cette citation. Un grand nombre de critiques la regardent comme composée de deux parties empruntées l'une à Psaume iv, 5, et l'autre à Éphés. iv, 26, et rapprochées pour former une seule phrase. Cette opinion peut d'autant mieux se défendre que le premier membre de phrase de la citation de Polycarpe se rapproche bien plus de Psaume iv, 5, que de la première partie d'Éphésiens iv, 26. Cependant il serait possible que cette citation eût été faite de mémoire, et que Polycarpe voulût réellement citer Éphésiens iv, 26, et que, mal servi par ses souvenirs, il eût remplacé le premier membre de phrase de ce verset par le premier de Psaume iv, 5. Ce serait possible, sans doute; mais si une possibilité peut être invoquée

¹ I Corinth., v, 9.

² Canon de Muratori, § 8, dans Credner, *Zur Geschichte des Kanons*, p. 76.

comme une présomption en faveur d'une théorie d'ailleurs solidement assise sur d'autres faits plus positifs, que vaut-elle pour prouver une hypothèse qui manque de tout autre fondement, et qui est contredite par une foule d'inductions et même par des faits contraires? Ajoutez que le fragment de l'Épître de Polycarpe dans lequel se trouve cette citation ne nous est parvenu que dans une traduction latine dont rien ne nous garantit la parfaite exactitude, et qui, fût-elle sous ce rapport au-dessus de toute espèce de soupçon, ne peut permettre que des conjectures, quand il s'agit, comme c'est ici le cas, de comparer des mots entre eux. Le texte grec manquant, il est fort difficile de se prononcer sur la nature même de cette citation, et dès lors il devient à peu près impossible de déterminer bien nettement à quoi se rapporte la formule : « Comme il est dit dans l'Écriture. »

On a cru trouver un indice plus certain de l'existence d'un recueil des écrits des apôtres et des premiers disciples dans la présence des termes τὸ εὐαγγέλιον et ὁ ἀπόστολος dans Ignace¹. Comme on le verra plus loin, on désigna, à la fin du second siècle, le recueil des Évangiles sous la dénomination commune de τὸ εὐαγγέλιον, et le recueil des Épîtres auxquelles on reconnaissait une origine apostolique incontestable, sous celle de ὁ ἀπόστολος. Ces deux dénominations supposent une première ébauche d'un recueil canonique. Si Ignace parle de ce τὸ εὐαγγέλιον et de ce ὁ ἀπόστολος, on ne saurait douter que ce double recueil n'existât de son temps. Mais est-ce bien la collection des Évangiles et celle des Épîtres qu'il désigne par ces deux termes?

Les défenseurs de l'orthodoxie n'en doutent pas. Une critique dégagée de toute préoccupation dogmatique conduit à une autre conclusion. Il ne faut pas ici argumenter sur ces mots isolés; pour savoir dans quel sens les entend Ignace, il faut considérer les passages dans lesquels ils se trouvent.

Il s'agit, dans l'Épître d'Ignace aux Smyrniens, de combattre l'erreur de ceux qui enseignaient que Jésus-Christ n'avait eu pendant sa vie terrestre qu'une apparence de corps et non un corps réel. Après avoir dit, à la fin du chapitre iv, que ce n'est que pour le nom de Jésus-Christ et pour l'imiter dans ses souffrances qu'il est prêt lui-même à endurer tous les tourments, n'attendant toute sa force que de celui-là seul qui a été véritablement homme comme nous, Ignace ajoute : « Cependant il est rejeté par ceux qui ne le connaissent pas, ou plutôt c'est cet homme-Dieu lui-même qui les rejette comme des ennemis de

¹ Thiersch, *ibid.*, p. 425.

la vérité et des partisans de l'erreur et du mensonge, que ni les prophètes, ni la loi de Moïse, ni l'Évangile, ni les tourments que nous souffrons n'ont encore pu persuader jusqu'à présent ¹ ». Qu'est-ce que cet Évangile? Un Évangile écrit, ou un recueil des quatre Évangiles de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean? En aucune façon; mais l'histoire évangélique, l'histoire de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ ², ou, pour mieux dire, la prédication même de l'histoire de Jésus-Christ.

C'est dans le même sens que ce mot est employé dans le chap. vii de cette même Éptre d'Ignace. Voici le passage : « Il faut avoir égard aux prophètes, surtout à l'Évangile dans lequel la passion nous est montrée, et la résurrection nous apparaît dans sa perfection ³. » Il s'agit encore ici de la vie de Jésus-Christ et des conséquences religieuses qui en découlent pour les fidèles, et non d'un livre racontant cette vie. Tel est le sens de ce mot dans tous les écrits d'Ignace. C'est ainsi qu'il dit que les prophètes nous ont annoncé l'Évangile ⁴; que les fidèles seront rémunérés dans l'Évangile de la commune espérance ⁵; qu'il est des hommes qui ne peuvent croire à l'Évangile qu'autant qu'ils en trouvent dans les anciennes Écritures une confirmation à leur convenance ⁶; que l'Évangile est la perfection de la vie éternelle ⁷. Évidemment ce Père emploie ce mot dans le même sens que nous lui donnons fort souvent, encore aujourd'hui, par exemple, dans des locutions semblables à celle-ci : L'Évangile a changé la face du monde. Nous entendons par là la religion chrétienne; et c'est aussi ce qu'entendait Ignace dans toutes les phrases que je viens de citer.

Admettons cependant que par le mot Évangile on entende un livre écrit. Il n'est pas un seul mot dans les Pères apostoliques qui nous autorise à supposer que ce terme fût employé de leur temps, comme il le fut plus tard, pour désigner le recueil des quatre Évangiles qui se trouvent dans le Nouveau Testament. Il y a plus; il n'est pas un seul de ces quatre Évangiles qui soit nominativement désigné par un Père apostolique. Plus tard quand on donnera le nom d'Évangile, τὸ εὐαγγέ-

¹ Ignat. *Epist. ad Smyrn.*, cap. v, dans *Patrum apostol. opera*, ed. Hefele, p. 228.

² « Non scriptum evangelium, sed evangelica prædicatio de vita et factis Christi. » Niemeyer, *Oppositionsschrift*, t. I, p. 8. M. Hefele admet cette explication, qu'il cite en note. *Patrum apostolicorum opera*, p. 228.

³ Ignat. *ad Smyrn.*, cap. vii.

⁴ Ignat. *ad Philadelph.*, cap. v. *Patrum apostol. opera*, ed. Hefele, p. 217.

⁵ Ignat. *ad Philadelph.*

⁶ Ignat. *ad Philadelph.*, cap. viii. *Patr. apost. opera*, p. 220.

⁷ Ignat., *ibid.*, cap. ix. *Patr. apost. opera*, p. 220.

λίου, au recueil des quatre Évangiles, on aura bien soin de nous dire ce que sont ces quatre Évangiles, on nous expliquera même pourquoi il y en a quatre, ni plus ni moins. On ne rencontre rien de semblable ni dans Ignace, ni dans Barnabas, ni dans Polycarpe, ni dans Clément de Rome; et si à la rigueur on veut que l'Évangile d'Ignace soit un livre écrit et non le récit général de la vie de Jésus-Christ, ou la religion chrétienne elle-même, il faut qu'on accorde du moins que ce mot désigne ici un évangile écrit quelconque, et non un recueil d'évangiles écrits.

Il est plus évident encore que par le mot ὁ ἀπόστολος Ignace n'entend parler en aucune façon du recueil des Épîtres des apôtres que l'on désigna plus tard par ce titre sommaire. D'abord ce mot ne se présente dans ses écrits qu'au pluriel, οἱ ἀπόστολοι, et jamais la forme plurielle n'a été usitée pour désigner ce recueil. Cela seul suffirait pour renverser toutes les inductions que M. Thiersch a prétendu fonder sur ce terme. Mais il y a plus encore; dans les phrases dans lesquelles se rencontre ce mot, Ignace parle très-clairement des apôtres et non de leurs écrits. Il suffit, pour le prouver, de citer ces phrases elles-mêmes. « J'ai recours à l'Évangile, dit Ignace, comme à la chair même de Jésus-Christ¹, et aux apôtres comme au gouvernement de l'Église². — Aimez encore les apôtres, parce qu'ils ont eux-mêmes annoncé l'Évangile³. — Il (le grand prêtre, ἀρχιερεὺς) est la porte du Père, par laquelle entrent Abraham, et Isaac, et Jacob, et les prophètes, et les apôtres, et l'Église⁴. » Comme on le voit, il s'agit des apôtres eux-mêmes, de leurs personnes, et non de leurs écrits ou d'un recueil de leurs écrits.

III.

Il suit des faits qui viennent d'être signalés qu'à la fin du premier siècle il n'existait encore aucun recueil ressemblant de près ou de loin à notre Nouveau Testament. Que des chrétiens eussent déjà recueilli des copies de quelques écrits des apôtres ou des disciples, c'est pos-

¹ C'est-à-dire comme à Jésus-Christ présent corporellement; c'est ainsi que l'entend M. Hefele : « Confugiens ad Evangelium tanquam ad corporaliter presentem Christum. » Hefele, *Patr. apost. opera*, 3^e édit., p. 217.

² C'est-à-dire à ceux qui constituent le gouvernement de l'Église, « et ad apostolos tanquam ad præsens Ecclesiæ præbyterium. » Hefele, *ibid.*, p. 217.

³ Ignace, *Ép. aux Philadelph.*, ch. v.

⁴ Ignace, *ibid.*, cap. ix. Comparez encore, pour le mot ἀπόστολος, Ignace, *Ép. aux Magnés.*, ch. vii, et *Ép. aux Tralléens*, ch. vii.

sible; mais les conducteurs des Églises n'avaient pas encore senti le besoin de réunir en un corps d'ouvrage parallèle ou analogue au canon de l'ancienne Alliance, pour en faire une règle autorisée des croyances, les différents écrits des premiers propagateurs du christianisme. Ce n'est que vers le milieu du second siècle qu'on rencontre pour la première fois un ouvrage qui paraît avoir été une collection d'évangiles. On n'aperçoit pas encore de traces d'un recueil des diverses épîtres des apôtres.

Justin Martyr, qui vécut de 103 à 167, ne connaît pas de canon du Nouveau Testament, mais il parle souvent d'un ouvrage qu'il appelle les *Mémoires des apôtres*, τὰ ὑπομνημόνευματα τῶν ἀπόστολῶν. Qu'est-ce que ces Mémoires des apôtres, que nous ne connaissons que par ce qu'en dit Justin et par les citations qu'il en fait? Sans le moindre doute un Évangile ou une collection d'ouvrages analogues à nos Évangiles. Justin nous l'apprend lui-même : « Les Mémoires des apôtres sont, dit-il, appelés des Évangiles¹ »; et si cet écrit est désigné par ce titre, c'est parce qu'il passait pour l'œuvre des apôtres, Justin du moins ne doute pas qu'il n'ait été composé par eux².

On a prétendu souvent que ces Évangiles étaient ceux que nous possédons dans notre Nouveau Testament. Ce n'est pas certainement sur le témoignage de Justin Martyr qu'on peut fonder cette supposition. Il n'y a pas un seul mot dans ceux de ses écrits qui sont parvenus jusqu'à nous qui nous montre qu'il connaissait nos quatre évangélistes; il ne les nomme jamais. Il pourrait se faire cependant que les Mémoires des apôtres fussent bien réellement ou une collection ou une harmonie des Évangiles de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean, sans que les noms des auteurs de ces écrits fussent connus de Justin. Il ne reste donc, pour arriver à une solution de cette question, qu'à comparer avec nos Évangiles ce qui nous reste de cet ouvrage, c'est-à-dire les citations qu'en fait ce Père de l'Église.

Ce travail a été exécuté avec une minutieuse exactitude. En voici les résultats.

Les citations des Mémoires des apôtres dans Justin forment, comparées à nos quatre Évangiles, trois catégories bien distinctes. Il en est qui sont parfaitement semblables à des passages correspondants de Matthieu, de Marc, de Luc ou de Jean; il en est d'autres qui n'ont qu'une ressemblance lointaine, c'est-à-dire qui expriment une idée à

¹ ἡ καλεῖται εὐαγγέλια, I *Apol.*, § 66.

² I *Apol.*, § 66.

peu près analogue à celle qu'on retrouve dans les récits correspondants de nos Évangiles, mais présentée en d'autres termes et avec des détails plus ou moins différents; d'autres enfin ne ressemblent en rien à ce qui est rapporté par nos quatre évangélistes.

S'il n'y avait dans Justin que des citations de la première catégorie, on pourrait facilement admettre que les Mémoires des apôtres étaient ou un recueil ou une harmonie de nos quatre Évangiles. Ce n'est pas que cette conséquence fût forcée et qu'il ne fût pas possible, même dans ce cas, de contester cette identité; car les nombreux évangiles qui existaient déjà dans le premier siècle avaient sans doute bien des récits communs et devaient, inévitablement, se ressembler dans un grand nombre de détails; et à la rigueur, il aurait pu se faire que les citations de Justin fussent précisément empruntées à des parties identiques ou semblables dans tous les évangiles. Un pareil fait serait cependant trop extraordinaire pour avoir quelque vraisemblance, aussi je n'y insiste pas; mais je le signale, en passant, pour faire voir que, même en se servant d'évangiles différents des nôtres, Justin a pu citer des faits et des paroles de Jésus-Christ qui se retrouvent dans Matthieu, Marc, Luc ou Jean.

D'un autre côté, la seconde classe de citations ne prouverait pas forcément que les Mémoires des apôtres fussent autre chose que nos Évangiles; car Justin Martyr aurait pu les citer parfois, souvent même, de mémoire; et les différences plus ou moins considérables, dans les mots et même dans les détails, qui auraient été le résultat de cette manière peu exacte de citer des textes, ne pourraient pas être des preuves concluantes de la différence des Mémoires des apôtres et de nos Évangiles. Il faut reconnaître toutefois qu'il y a, dans le fait de ces citations peu en harmonie avec le contenu de nos quatre Évangiles, une présomption que les évangiles dont se servait Justin n'étaient pas en tous points semblables aux nôtres.

Mais les citations de la troisième catégorie tranchent décidément la question. Il y avait dans les Mémoires des apôtres des faits et des discours qui ne sont pas rapportés dans les Évangiles de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean. On ne saurait donc prendre les premiers pour un ouvrage reproduisant, sous un titre différent, les seconds. Cette preuve prend une nouvelle force, quand on découvre que, parmi les faits et les paroles de Jésus-Christ que Justin tire de ses Mémoires des apôtres, et qui sont inconnus à nos Évangiles, il en est plusieurs qui se retrouvent dans des évangiles apocryphes. J'en donnerai deux exemples. Les Mémoires des apôtres font naître Jésus-Christ dans une

caverne des environs du bourg de Bethléhem¹, tandis que d'après Matthieu il vint au monde à Bethléhem même², et d'après Luc, qui est encore plus précis, dans l'écurie de l'hôtellerie dans laquelle Marie et Joseph n'avaient pas pu trouver d'autre place³. Ce trait, tout à fait différent de ce que rapportent nos Évangiles, est consigné au contraire dans le Protévangile de Jacques, dans l'évangile de l'Enfance, et dans l'Histoire de la nativité de Marie. — Les Mémoires des apôtres racontent qu'au moment que Jésus-Christ descendit dans l'eau pour être baptisé par Jean, un feu s'alluma sur le fleuve⁴. Ce miracle, inconnu à nos Évangiles, est rapporté dans la Prédication de saint Paul, et se retrouve avec quelques modifications dans l'Évangile des ébionites⁵.

Que conclure de cet examen, sinon que les évangiles contenus dans les Mémoires des apôtres de Justin n'étaient pas ceux de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean, tels du moins que nous les avons, ou, ce qui cependant est moins vraisemblable, qu'à côté de ceux-ci il s'y en trouvait d'autres rejetés depuis parmi les apocryphes? Cette différence, qui est d'une importance majeure dans la question de l'authenticité de nos Évangiles, ne constitue pas cependant une véritable difficulté dans la question du Canon. Il s'agit en effet ici de savoir, non pas tant de quels livres se composait le Nouveau Testament de Justin, que s'il avait réellement un Nouveau Testament ou, en d'autres termes, une sainte Écriture formée de livres chrétiens, quels que fussent d'ailleurs ces livres. Or pour lui, comme pour les Pères de l'Église qui l'ont précédé, il n'y a encore point d'autre Écriture sainte que l'Ancien Testament.

Quelque précieux que pût lui paraître son ouvrage des Mémoires des apôtres, il n'était pas pour lui un véritable canon, c'est-à-dire un écrit ou un ensemble d'écrits inspirés par l'Esprit-Saint, et ayant une valeur égale à celle des livres de Moïse et des prophètes. Il ne le considère que comme un recueil des récits transmis jusqu'alors par la tradition orale; il n'invoque son témoignage que pour des faits historiques; hors de là, il ne semble pas lui reconnaître d'autorité. Quand il s'agit de prouver la vérité et la divinité du christianisme, il s'adresse, non aux Mémoires des apôtres, mais toujours et exclusivement aux livres de l'ancienne Alliance. Qu'il discute avec le Juif Tryphon ou qu'il

¹ Justin Mart., *Dial. cum Tryph.*, 78.

² *Matth.*, II, 1.

³ *Luc.*, II, 3-7.

⁴ Just. Mart., *Dialog. cum Tryph.*, 88.

⁵ Michaelis, *Introd. au Nouv. Testam.*, trad. franç., t. III, p. 219.

veuille convaincre les païens ¹, il ne procède pas autrement. Et cette méthode, qui ne nous étonnerait pas, s'il ne la suivait qu'à l'égard des Juifs qui admettaient l'origine divine des livres de Moïse et des prophètes, ne peut s'expliquer, quand on le voit l'adopter également à l'égard des païens, que par le fait qu'il n'y avait pas à ses yeux d'autre enseignement révélé écrit que l'Ancien Testament. Quiconque recherche la vérité, est tenu, selon lui, de s'adresser aux prophètes ²; elle n'est nulle autre part.

Au reste on n'a qu'à remarquer la manière différente dont il cite les Mémoires des apôtres et les livres de l'ancienne Alliance, pour rester convaincu qu'il n'entre nullement dans son intention de placer sur la même ligne ces deux classes d'écrits. Quand il rapporte des passages de l'Ancien Testament, il les fait d'ordinaire précéder de ces formules : « L'Esprit-Saint dit ³ », « Dieu dit », ou « c'est ainsi que le Seigneur parle ⁴ », ou encore « comme l'annoncent les Livres saints ⁵ ». Rien de semblable pour les citations des Mémoires des apôtres; elles ne sont amenées que par des termes qui conviendraient à des citations d'un historien quelconque et tels que les suivants : « Nous lisons dans les Mémoires des apôtres ⁶ », « comme nous l'apprenons dans les Mémoires des apôtres ⁷ ».

Enfin Justin Martyr nous apprend lui-même que la sainte Écriture des chrétiens est précisément celle des Juifs. « Si quelque personne de celles qui se plaisent à la contradiction nous objectait, dit-il après avoir parlé longuement de l'Ancien Testament et de sa traduction en grec par les Septante, que ces livres sont un monument appartenant en propre aux Juifs, qui les gardent soigneusement dans leurs synagogues, et que nous prétendons en vain y avoir trouvé notre religion, qu'elle les lise avec attention; elle se convaincra que ce n'est plus aux Juifs, mais à nous qu'appartient la doctrine qui y est contenue. Si ces livres saints, fondement de notre religion, sont encore conservés avec soin par les Juifs, c'est par un miracle de la Providence en notre faveur. Car s'ils ne se trouvaient que dans l'Église, ceux qui ne cherchent qu'un prétexte pour élever des doutes contre notre foi pourraient nous

¹ Just. Mart., *Cohort. ad Græcos*, § 35 et 36. I *Apol.*, § 44.

² Just. Mart., *Cohort. ad Græcos*, § 38. I *Apol.*, § 23 et 44. *Dialog. cum Tryph.*, § 73, 75.

³ Λέγει τὸ πνεῦμα ἅγιον. Just. Mart., *Dialog. cum Tryph.*, § 114.

⁴ Just. Mart., *Dialog. cum Tryph.*, § 120.

⁵ Just. Mart., *ibid.*, § 118.

⁶ Just. Mart., *Dialog. cum Tryph.*, § 100, 101 et 107.

⁷ Just. Mart., *ibid.*, § 102, 105 et 107.

soupçonner de fraude. Qu'on aille les consulter dans les synagogues des Juifs; alors on ne pourra s'empêcher de reconnaître que ces livres écrits par de saints personnages contiennent évidemment notre doctrine¹. »

Cependant s'il n'y a pas encore pour les chrétiens d'autre sainte Écriture que l'Ancien Testament, le moment approche où la nouvelle Alliance aura aussi ses livres saints qui viendront prendre place à côté de ceux de Moïse et des prophètes. Un grand pas dans ce sens s'est fait dans les premiers temps du second siècle. Les Mémoires des pôtres, qui ne forment pas encore une Écriture sainte, étaient lus cependant, à l'époque où vivait Justin Martyr, dans le culte du dimanche, aussi bien que les écrits des prophètes². Cet ouvrage ne servait pas par conséquent seulement à l'instruction et à l'édification privée; il était entré dans le culte public; il avait pris un caractère officiel; encore un pas de plus, et il sera élevé au rang d'Écriture sainte. C'est dans ce sens que marche l'opinion parmi les chrétiens de la seconde moitié du second siècle.

Théophile d'Antioche ne connaît encore comme livres sacrés de l'Église chrétienne (τὰ ἱερὰ γράμματα τὰ καθ' ἡμᾶς) que les écrits de l'ancienne Alliance. « Nos Livres saints, dit-il, sont bien plus anciens que toutes les histoires des Égyptiens, des Grecs et des autres peuples³. » Cette antiquité est, à ses yeux, une garantie de la divinité de la doctrine qu'ils renferment. « Cette doctrine, ajoute-t-il, ainsi que nos institutions, bien loin d'être nouvelles ou mensongères, comme le pensent quelques-uns, sont les plus anciennes et les plus vraies⁴. » Mais il y a chez ce Père de l'Église une tendance bien autrement prononcée que chez ceux qui l'ont précédé à relever l'autorité des évangélistes et des apôtres; il semble vouloir les placer au niveau de Moïse et des prophètes⁵; il les cite beaucoup plus fréquemment qu'on n'avait coutume de le faire avant lui; et les passages des Évangiles et des Épîtres de saint Paul qu'il rapporte, il les attribue au Logos divin⁶.

Enfin, il faut citer, comme un signe de l'importance croissante qu'on accordait aux écrits d'origine chrétienne, l'ouvrage de Tatien connu

¹ Just. Mart., *Cohort. ad Græcos*, § 13.

² Τὰ ἀπομνημονεύματα τῶν ἀποστόλων ἢ τα συγγράμματα τῶν προφητῶν ἀναγινώσκεται μέχρις ἐγγωρεῖ. Just. Mart., I *Apol.*, § 67.

³ Theoph. *ad Autolyc.*, lib. III, cap. xxvi.

⁴ Theoph., *ibid.*, lib. III, cap. xxix.

⁵ Reuss, *Geschichte der heiligen Schriften neuen Testaments*, § 297.

⁶ Καλεῖται ἡμῖν ὁ θεῖος λόγος. Theoph. *ad Autolyc.*, lib. III, cap. xi et xiv. Διδάσκει ἡμᾶς ὁ ἀγιος λόγος. *Ibid.*, lib. III, cap. xiii.

sous le titre de διὰ τεσσάρων, et que l'on tient communément pour une harmonie des quatre Évangiles. On n'est pas encore bien au clair sur la nature de ce travail, et les dernières recherches, loin d'avoir écarté les difficultés, en ont au contraire soulevé de nouvelles¹. Mais quels que fussent les écrits dont Tatien se servit et quel que fût le caractère de son travail, il y a dans le fait seul de ce travail une preuve de l'intérêt qui se portait à cette époque sur les productions des écrivains chrétiens, et peut-être aussi du besoin qui se faisait sentir d'avoir un corps de livres religieux appartenant en propre à la foi nouvelle.

IV.

Jusqu'à présent nous n'avons rencontré que des recueils d'évangiles ou du moins de récits évangéliques. Ces recueils n'étaient probablement identiques avec celui qui fut désigné bientôt après par le nom d'Évangile ou d'Évangélique ni par la forme, ni par le contenu; mais, quels qu'ils pussent être, ils devaient suggérer à des chrétiens moins prévenus ou plus clairvoyants la pensée de réunir en une seule collection les quatre Évangiles qui, par leur supériorité sur tous les autres écrits de ce genre, étaient destinés à former une des deux parties essentielles du canon du Nouveau Testament.

Quant aux Épîtres des apôtres, rien n'indique qu'on eût entrepris jusqu'alors de les recueillir. Ni Justin Martyr, ni Tatien son disciple, ni Théophile d'Antioche ne connaissent aucun recueil de ce genre; ils parlent des Épîtres tout à fait de la même manière que Barnabas, Clément de Rome, Polycarpe et Ignace, c'est-à-dire comme d'écrits détachés. Il était dans la nature des choses qu'on réunit ensemble des écrits historiques qui pouvaient, comme l'avait peut-être pensé Tatien en entreprenant son évangile διὰ τεσσάρων, se compléter l'un l'autre, avant de faire une collection des Épîtres, qui, pour la plupart, n'avaient entre elles rien de commun. Mais un recueil d'Évangiles, une fois exécuté, devait faire naître la pensée de réunir aussi les Épîtres.

Quoi qu'il en soit, ces deux recueils existent à la fin du second siècle ou, au plus tard, au commencement du troisième. L'un s'appelle τὸ Εὐαγγέλιον οὐ τὸ Εὐαγγελίον, l'autre ὁ Ἀπόστολος οὐ τὸ Ἀποστόλικον, en latin *Apostolicum Instrumentum*².

¹ Credner, *Die Geschichte des Kanons*, p. 17-22. Reuss, *Geschichte der heilig. Schrift. neuen Testaments*, p. 187.

² Dans Tertullien, *De pudic.*, cap. xi et xii; *De baptismo*, cap. 15, etc. Reuss, *Geschichte der heilig. Schrift. neuen Testaments*, § 303.

L'Évangélicon contient nos quatre Évangiles, et l'Apostolicon les treize Épîtres de Paul et peut-être aussi les Actes des apôtres, la première Épître de Pierre et la première de Jean ¹. Irénée ², Clément d'Alexandrie ³ et Tertullien connaissent ces deux recueils et en parlent; avant ces Pères, il n'en est jamais fait mention. On peut conclure de là qu'ils n'ont pris naissance ou du moins qu'ils n'ont acquis une notoriété publique que postérieurement à Justin Martyr, à Tatien et à Théophile d'Antioche. Leur existence ne peut remonter, dans tous les cas, au delà des dernières années du second siècle.

En même temps, on voit que les écrits de la nouvelle Alliance sont mis décidément sur la même ligne que ceux de l'ancienne. L'Écriture sainte n'est plus seulement l'Ancien Testament. Elle se compose, d'après Irénée, des prophètes et de l'Évangile ⁴, le premier de ces deux termes désignant l'ensemble des écrits sacrés des Hébreux, écrits dont la prophétie était regardée à cette époque comme le caractère dominant, et le second l'ensemble des écrits d'origine chrétienne, écrits qui avaient tous pour but essentiel de faire connaître l'Évangile, c'est-à-dire la bonne nouvelle du salut. C'est dans le même sens que Clément d'Alexandrie appelle la collection complète des livres hébreux et des livres chrétiens la Loi, les Prophètes et l'Évangile ⁵. Dès ce moment, l'Évangélicon et l'Apostolicon sont mis en parallèle avec Moïse et les prophètes et sont cités, comme ceux-ci l'avaient été jusqu'alors exclusivement, avec les formules : « L'Écriture dit », « il est écrit », « le Saint-Esprit dit » ⁶.

Il ne paraît pas que ces deux recueils soient restés longtemps séparés. Tout en conservant encore ces dénominations, qui sembleraient indiquer deux ouvrages distincts, ils furent bientôt réunis pour former les livres de la nouvelle Alliance, de la même manière que les écrits de Moïse et des prophètes constituaient les livres de l'ancienne. Ce fut

¹ Munscher, *Handb. der christl. Dogmengesch.*, 3^e édit., t. I, p. 280 et 281. Reuss, *ibid.*, § 200.

² Irénée, *Adv. hæres.*, lib. I, ch. III, § 6.

³ Clément Alex., *Stromat.* ed. Eyburg, lib. V, p. 664; lib. VI, p. 784, lib. VII, p. 836.

⁴ Irén., *Adv. hæres.*, lib. II, cap. XXVII.

⁵ Clém. Alex., *Stromata*, lib. III, p. 455; lib. IV, p. 475; lib. V, p. 561.

⁶ Et cependant une certaine prééminence semble encore être accordée à l'Ancien Testament. M. Volkmar fait remarquer que l'auteur du Canon de Muratori paraît avoir réservé l'expression « l'Écriture » pour les livres de l'ancienne Alliance, en ne donnant aux écrits du Nouveau Testament que le simple titre de Livres, *libri*. Voyez *Canon de Muratori*, dans Credner, *Die Geschichte des Kanons*, p. 146-148, lignes 2, 17, 35; Credner, *ibid.*; *Anhang von Volkmar*, p. 353.

même par ces termes qu'ils furent désignés. La religion hébraïque était considérée comme une alliance de Dieu avec le peuple élu; la religion chrétienne fut aussi appelée une alliance, une alliance nouvelle par rapport à la précédente, dont elle était le développement et l'extension à tous les hommes. Cette dénomination était indiquée par la nature même des choses; elle avait été employée par les prophètes, qui avaient annoncé souvent l'avènement d'une alliance future; elle était consacrée par l'autorité de saint Paul, qui avait appelé plus d'une fois l'œuvre de Jésus-Christ une nouvelle alliance ¹.

En conséquence, les écrits sacrés des Hébreux furent appelés les livres de l'ancienne Alliance, τὰ βιβλία τῆς παλαιᾶς διαθήκης; ceux d'origine chrétienne, les livres de la nouvelle Alliance, τὰ βιβλία τῆς καινῆς διαθήκης. Bientôt, par une locution abrégée, on se contenta de dire ἡ παλαιὰ διαθήκη, l'ancienne Alliance, et ἡ καινὴ διαθήκη, la nouvelle Alliance, appliquant aux écrits ce qui ne convenait en réalité qu'à la chose même dont ils traitaient. Origène paraît avoir été le premier qui se soit servi de cette dénomination sommaire ². La Vulgate ayant traduit le mot διαθήκη par le mot *Testamentum* ³, les Latins appelèrent les livres de l'ancienne Alliance *Vetus Testamentum*, et ceux de la nouvelle *Novum Testamentum*. Tertullien ⁴ fut probablement le premier à employer ce mot, qui, comme on sait, est resté depuis le terme reçu et usuel dans la langue latine et dans celles qui en sont dérivées.

Ajoutons enfin que les deux Testaments, l'ancien et le nouveau, furent considérés, à partir du commencement du troisième siècle, comme un seul corps d'ouvrage, renfermant la révélation divine tout entière. Tertullien le désigne sous le nom de *instrumentum prophetarum et apostolorum* ⁵, sous celui de *totum instrumentum utriusque Testamenti* ⁶, et encore sous le titre plus bref de *utrumque Testamentum* ⁷. « Toute l'Écriture, dit Lactance, se divise en deux Testaments ⁸. »

¹ II Corinth., III, 6 et 14. Galat., IV, 14. Hébr., VIII, 8; IX, 15.

² Dans son περί ἀρχῶν; ces mots manquent cependant dans la traduction de Ruffin.

³ Dans Matth., XXVI, 28.

⁴ Tertullien se sert du mot *Testamentum* non-seulement dans le sens dérivé, pour désigner les écrits de la nouvelle Alliance; mais encore dans le sens propre pour désigner la religion chrétienne elle-même, *Contr. Marc.*, lib. IV, cap. XXII. Il emploie aussi comme synonyme de *Novum Testamentum* l'expression *Novum instrumentum*. *Adv. Prax.*, cap. XX.

⁵ Tertull., *De resurrect.*

⁶ Tertull., *Adv. Prax.*, cap. XV et XX.

⁷ Tertull., *De pudicit.*, cap. I.

⁸ « Scriptura omnis in duo Testamenta divisa est. » Lactance, *Justit. divin.*, lib. IV, cap. XX.

Il existe donc, au commencement du troisième siècle, une sainte Écriture chrétienne, qui complète, pour l'Église, l'Écriture sainte du peuple élu. Si les preuves qui viennent d'en être données ne suffisaient pas, il serait facile de les fortifier par de nouveaux témoignages irréfragables. On pourrait en appeler soit à la *Peschito*, version syriaque de la Bible, qui est de la fin du second siècle et qui renferme un Nouveau Testament¹; soit au canon de Muratori, catalogue des livres de la nouvelle Alliance, qui paraît être de la même époque²; soit à un index placé à la fin du *Codex Claromontanus*, manuscrit qui n'est, il est vrai, que de la fin du septième siècle, mais qui est la copie d'un manuscrit plus ancien, et dont, dans tous les cas, l'index est la reproduction d'un catalogue des livres saints remontant au troisième siècle³.

Mais s'il est incontestable qu'il y a un Nouveau Testament au commencement du troisième siècle, il ne l'est pas moins 1° qu'il n'est pas identique avec celui que nous possédons, et 2° qu'il varie d'Église à Église, de docteur à docteur, dans sa composition et dans son étendue.

Tous ces Nouveaux Testaments ont cependant entre eux, et aussi avec le nôtre, une partie commune, et, il faut bien le reconnaître, cette partie est considérable et contient en somme les ouvrages les plus importants de notre recueil sacré. Il n'en est pas moins vrai que, d'un côté, l'absence dans presque tous les Nouveaux Testaments de cette époque de livres qui ne manquent certes pas de valeur, et qui sont entrés plus tard dans le canon des écrits de la nouvelle Alliance, et de l'autre, la présence dans la grande majorité d'entre eux de livres qui en ont été bannis depuis comme indignes d'y figurer, constituent deux faits sur lesquels il n'est pas possible de garder le silence, qu'il convient de mettre en lumière, et qui prouvent d'une manière irréfragable combien les idées sur la valeur et la nature des livres saints étaient encore flottantes et indécises.

La partie commune de tous les Nouveaux Testaments du commencement du troisième siècle comprenait nos quatre Évangiles, le livre des Actes des apôtres, les treize Épîtres de Paul⁴ et la première de Jean.

¹ De Wette, *Einleit. in die Kanon. Bücher des N. T.*, 4^e édit., p. 13. Reuss, *ibid.*, § 326.

² Reuss, *ibid.*, § 310. Credner, *Zur Geschichte des Kanons*, p. 73-77. Credner, *Die Geschichte des Kanons*, p. 141-170 et 341-364.

³ Credner. *Die Gesch. des Kanons*, p. 175-179.

⁴ Sauf dans l'index du *Codex Claromontanus*, qui n'indique que dix Épîtres de Paul; il est vrai que, par une sorte de compensation, il indique deux autres Épîtres de Paul adressées à saint Pierre, ce qui est évidemment un *lapsus calami* du copiste.

Si nous prepons notre Nouveau Testament pour terme de comparaison, nous verrons qu'il manque 1° la seconde Épître de Pierre à tous¹; 2° l'Épître de Jacques à tous, sauf à la Peschito qui la renferme; 3° l'Épître aux Hébreux à tous, sauf à la Peschito et au Canon de Clément d'Alexandrie²; 4° la première de Pierre à tous, sauf à la Peschito, au Canon d'Irénée et à celui de Clément d'Alexandrie³; 5° la seconde de Jean à tous, sauf au Canon de Muratori, à celui d'Irénée et à celui de Clément d'Alexandrie⁴; 6° la troisième de Jean à tous, sauf au Canon de Muratori et à l'Index du Codex Claromontanus; 7° celle de Jude à tous, sauf au Canon de Clément d'Alexandrie, à celui de Muratori et à l'Index du Codex Claromontanus; 8° enfin l'Apocalypse, seulement à la Peschito.

Après les lacunes, indiquons les superfétations : 1° le Pasteur d'Hermas est admis comme partie intégrante du Nouveau Testament par Irénée, Clément d'Alexandrie et l'Index du Codex Claromontanus, et seulement comme livre *ferè receptus*, presque digne d'être admis parmi les écrits sacrés, par Tertullien et le Canon de Muratori; 2° l'Apocalypse de Pierre par Clément d'Alexandrie, l'Index du Codex Claromontanus et le Canon de Muratori; 3° l'Épître de Clément de Rome par Irénée et Clément d'Alexandrie; 4° l'Épître de Barnabas par Clément d'Alexandrie et par l'Index du Codex Claromontanus⁵; 5° l'Épître de Polycarpe, et 6° les Épîtres d'Ignace par Irénée; 7° les Actes de Paul par l'Index du Codex Claromontanus⁶.

Ajoutez que dans certaines Églises on lisait dans le culte public des écrits qui leur étaient pour ainsi dire particuliers, ainsi à Corinthe une épître de Soter qui avait été adressée à cette Église⁷; que Tertullien tenait le Livre d'Hénoc pour un écrit digne de figurer dans l'Écriture

¹ Sauf toutefois à l'index du *Codex Claromontanus*, si l'on prend l'indication de la seconde Épître de Paul à Pierre pour une erreur du copiste. Credner, *Die Geschichte des Kanons*, p. 178.

² L'index du *Codex Claromontanus* contient une Épître de Barnabas, qui pourrait bien être l'Épître aux Hébreux, et Tertullien place, non, il est vrai, dans les livres canoniques, mais dans les livres dont on peut cependant se servir avec utilité, une *Épître de Barnabas aux Hébreux*, qui est, selon toutes les vraisemblances, l'Épître aux Hébreux de notre Nouveau Testament.

³ Il faudrait ajouter l'index du *Codex Claromontanus*, toujours en admettant la correction de *ad Petrum* par *Epist. Petri*.

⁴ Tertullien indique probablement cette Épître sous le titre de *Epistola presbyteri*; mais il ne la classe pas parmi les écrits canoniques.

⁵ Dans le cas que l'Épître de Barnabas de cet Index ne serait pas l'Épître aux Hébreux.

⁶ Voyez le tableau à la page suivante.

⁷ Eusèbe, *Hist. eccl.*, lib. IV, cap. XIII.

Pour que le lecteur puisse saisir d'un coup d'œil les rapports de ressemblance et de différence des Nouveaux Testaments des principales Églises du commencement du troisième siècle, je donne ici le tableau synoptique des Canons les plus connus de cette époque. Je marque d'un point d'interrogation les livres considérés comme peu autorisés, par un double point d'interrogation ceux qui l'étaient encore moins, et par un triple point d'interrogation ceux qui ne méritaient presque aucune confiance.

NOUVEAU TESTAMENT					
DE CLÉMENT D'ALEXAND.	D'IRÉNÉE.	DE TERTULLIEN.	DE LA PÉSCITO.	DU CANON DE MURATORI.	DU CODEX CLAROMONTANUS.
Les quatre Évangiles. Les Actes. 13 Épîtres de Paul. Épître aux Hébreux.	Les quatre Évangiles. Les Actes. 13 Épîtres de Paul.	Les quatre Évangiles. Les Actes. 13 Épîtres de Paul.	Les quatre Évangiles. Les Actes. 13 Épîtres de Paul. Épître aux Hébreux. Épître de Jacques.	Les quatre Évangiles. Les Actes. 13 Épîtres de Paul.	Les quatre Évangiles. Les Actes. 10 Épîtres de Paul.
1 ^{re} Épître de Pierre.	1 ^{re} Épître de Pierre.	Épître de Pierre !!	1 ^{re} Épître de Pierre.		1 ^{re} Épître de Pierre.
1 ^{re} Épître de Jean. 2 ^e Épître de Jean.	1 ^{re} Épître de Jean. 3 ^e Épître de Jean.	1 ^{re} Épître de Jean. Épistola Presbyteri !!	1 ^{re} Épître de Jean.	1 ^{re} Épître de Jean. 2 ^e Épître de Jean ! 3 ^e Épître de Jean !	3 ^e Épître de Pierre. 1 ^{re} Épître de Jean. 2 ^e Épître de Jean. 3 ^e Épître de Jean.
Épître de Jude. Apocalypse de Jean. Apocalypse de Pierre. Épître de Clément Rom. Épître de Barnabas.	Apocalypse de Jean. Épître de Clément Rom. Épître de Barnabas.	Épître de Jude !! Apocalypse de Jean. Épître de Barnabas !!	Épître de Jude ! Apocalypse de Jean. Apocalypse de Pierre.	Épître de Jude ! Apocalypse de Jean. Apocalypse de Pierre.	Apocalypse de Jean. Apocalypse de Pierre.
Le Pasteur d'Hermas.	Épître de Polycarpe. Épîtres d'Ignace. Le Pasteur d'Hermas.	Le Pasteur d'Hermas !!!		Le Pasteur d'Hermas !!	Le Pasteur d'Hermas. Les Actes de Paul.

sainte¹ ; que Clément d'Alexandrie prenait les poésies de la sibylle et les prédictions d'Hystaspes pour des révélations divines², comme l'avaient fait avant lui Clément de Rome, Barnabas, Justin Martyr et Théophile d'Antioche, et comme le fit plus tard encore Lactance. Ajoutez encore que même parmi les livres dont les titres à faire partie de l'Écriture sainte paraissaient solidement établis, il y en avait qui, comme l'Apocalypse, rencontraient de très-nombreux contradicteurs³, et vous aurez une idée de l'anarchie qui régnait à cette époque dans la question du canon du Nouveau Testament. Évidemment il n'y avait encore rien d'arrêté dans la détermination de l'Écriture sainte de la nouvelle Alliance. A part les grands ouvrages déjà sanctionnés par la tradition, tout le reste était livré à l'arbitraire du jugement individuel. Au fond commun que nous avons signalé, chaque Église et chaque docteur ajoutaient les livres qui flattaient leurs opinions de prédilection. L'église de Syrie est celle qui montra le plus de retenue, et après elle, c'est Tertullien qui se distingua le plus par sa sagacité.

V.

Dès le commencement du troisième siècle, on s'était aperçu que tous les écrits auxquels la tradition donnait une origine apostolique n'avaient pas des titres égaux à faire partie du recueil des livres saints, destinés à servir de règle dans l'Église chrétienne. Le Canon de Muratori distingue très-nettement ceux qui sont reçus dans l'Église catholique, *recepti in Ecclesiam catholicam*⁴, de ceux qui sont simplement tolérés, *qui habentur in Ecclesia* ; dans cette seconde catégorie il place l'Épître de Jude et la seconde et la troisième de Jean⁵. Il y a pour lui une classe encore inférieure de livres : ce sont ceux qui, comme le Pasteur d'Hermas, peuvent être lus avec utilité par les fidèles, mais qui ne sauraient être employés dans le culte public⁶. Il en est d'autres enfin

¹ Tertull., *De cultu femîn.*, lib. I, cap. III.

² Clém. Alex., *Stromata*, lib. II, cap. v ; lib. III, cap. XIII ; lib. VI, cap. v.

³ Irénée, *Adv. Hæres.*, lib. III, cap. XIV, § 1 ; lib. IV, cap. XX, § 17 ; lib. V, cap. XXXV, § 1. Clém. Alex., *Strom.*, lib. I, § 1, 8 et 14 ; lib. II, § 2 ; lib. III, § 6 ; lib. VI, § 13. Tertull., *De baptismo*, cap. x, etc.

⁴ Canon de Muratori, § 5 et 8.

⁵ *Ibid.*, § 5.

⁶ « Epistola sancti Judæ et superscripti Jobannis duæ in catholica habentur, ut Sapientia ab amicis Salomonis in honorem ipsius scripta. » *Ibid.*, § 5. Faut-il entendre par là que l'auteur de ce Canon croyait que ces Épîtres avaient été écrites par des amis ou des disciples de Jude ou de Jean ? Credner, *Die Gesch. des Kanons*, p. 361.

qu'il convient de bannir de l'Église, car, dit-il, il ne convient pas de mêler le fiel avec le miel ¹. Dans ce nombre, il met l'Épître aux Laodicéens, celle aux Alexandrins (probablement l'Épître aux Hébreux), qu'il regarde comme un écrit faussement attribué à Paul par les marcionites ², et plusieurs autres encore qu'il ne désigne pas par leurs titres ³.

On voit aussi que Tertullien n'est pas disposé à mettre sur la même ligne tous les écrits qui avaient cours de son temps parmi les chrétiens. L'Épître de Barnabas et le Pasteur d'Hermas lui semblent à peine dignes d'être reçus dans l'Église ⁴; le second encore moins que le premier ⁵. L'Épître de Jude et la première de Pierre lui sont bien connues; mais il ne les place pas dans son *Instrumentum apostolicum*, c'est-à-dire au nombre des écrits apostoliques propres à faire loi dans l'Église chrétienne ⁶. Telle est encore son opinion sur une épître qu'il désigne par le titre d'*Epistola Presbyteri*, et qui est probablement la seconde épître de Jean ⁷.

Cette distinction va maintenant être nettement déterminée. Origène le premier essaya de classer les différents ouvrages qui avaient jusqu'alors d'une manière assez confuse formé le recueil du Nouveau Testament. Son but était d'en élaguer ceux qui ne méritaient pas d'y avoir place. Dans ce dessein, il divisa tous ces écrits en trois classes : la première comprend, sous la dénomination de γνησία (βιβλία), *légitimes*, et par suite *authentiques*, ceux dont la canonicité ne soulevait aucune difficulté; la seconde renferme, sous le nom de νοθά, *bâtards*, *supposés*, *apocryphes*, ceux qui, au contraire, n'avaient aucun droit à ce titre; enfin la troisième comprend, sous le terme de μικτά, *mêlés*, ceux qui flottaient entre les deux précédentes classes, et ne présentaient que des caractères douteux d'une origine inspirée ⁸.

Dans la première catégorie, Origène place les mêmes livres auxquels Irénée, Clément d'Alexandrie et la Peschito reconnaissent une valeur

¹ « Fel enim cum melle misceri non congruit. » *Ibid.*, § 5.

² Credner, *Die Geschichte des Kanons*, p. 161 et 361-363.

³ *Canon de Muratori*, § 5. Credner, *ibid.*, p. 162 et 362.

⁴ « Pene recepti, » dit-il en parlant de ces deux ouvrages. *De pudicit.*, cap. x. Credner, *Die Geschichte des Kanons*, p. 117.

⁵ Credner, *ibid.*, p. 173 et 367. « Et utique receptor apud Ecclesias Epistola Barnabae illo apocrypho pastore mœchorum. » *De pudicit.*, cap. x.

⁶ Credner, *ibid.*, p. 117, 171 et 367. Tertullien appelle aussi l'*Instrumentum apostolicum*, *Instrumentum divinum*.

⁷ Credner, *ibid.*, p. 374. Cette *Epistola Presbyteri* pourrait être aussi bien la troisième Épître de Jean que la seconde. I *Ép. de Jean*, verset 1, et III *Ép. de Jean*, verset 1.

⁸ *Origenis Comment. in Johan.*, dans *Opera*, t. IV, p. 226.

canonique, c'est-à-dire les quatre Évangiles, les Actes des apôtres, treize Épîtres de Paul, la première de Jean et la première de Pierre; il y joint l'Apocalypse, qu'il regarde comme l'œuvre de l'évangéliste Jean¹. Dans la troisième, il met l'Épître de Jude, celle de Barnabas, la deuxième et la troisième de Jean, le Pasteur d'Hermas, la deuxième de Pierre et peut-être encore l'Épître de Jacques. Il paraît d'ailleurs fort disposé à faire des concessions pour quelques-uns de ces livres, et à leur ouvrir l'accès dans le canon, probablement par cette considération que les écrits dont il est ici question étaient fort courts et peut-être aussi assez insignifiants à ses yeux. Ainsi, après avoir dit que Pierre n'a laissé qu'une Épître, il ajoute : « Reconnaissons, si vous » voulez, qu'il en a écrit une seconde; néanmoins tout le monde n'en » demeure pas d'accord². » Et de même, après avoir dit que Jean, en outre de son Évangile et de l'Apocalypse, a écrit une Épître fort courte, il ajoute : « Admettons, si vous le voulez, qu'il en a écrit deux autres, » mais tout le monde ne reconnaît pas qu'elles soient de lui; à peine » les deux ensemble ont-elles cent lignes³. » L'Épître aux Hébreux le jette dans une grande perplexité. Le fond même des idées qui y sont exposées exerce sur son esprit un véritable prestige. Le système allégorique qu'elle développe le séduit; il est disposé à lui accorder une valeur considérable; il l'a prouvé en la prenant pour thème de plusieurs homélies; sa doctrine ne lui semble inférieure en rien à celle de saint Paul; il pense même qu'elle s'en rapproche sous beaucoup de rapports; mais sa conscience de critique lui fait un devoir de reconnaître qu'elle est d'un autre style que les écrits de l'apôtre, d'un style meilleur, et sur ce dernier point il est évidemment influencé par son goût pour l'interprétation allégorique et pour les rapprochements plus ingénieux que fondés entre l'ancienne et la nouvelle Alliance. Enfin, après une assez longue discussion, il formule son jugement en ces termes : « Pour moi, je crois que le sens et les idées sont de l'apôtre, » mais que le choix et la disposition des mots sont d'un autre écrivain, » qui a voulu étendre et expliquer ce qu'il avait appris de son maître. » C'est pourquoi les Églises qui tiennent que cette Épître est de Paul » ne doivent pas être blâmées, parce que les anciens n'ont pas avancé » sans fondement qu'elle est de lui. Mais qui l'a véritablement écrite? » Dieu seul le sait. Quelques-uns des écrivains dont les ouvrages sont » parvenus jusqu'à nous l'attribuent à Clément, évêque de Rome, et

¹ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. VI, cap. xv.

² Eusèbe, *ibid.*, cap. xxv.

³ Eusèbe, *ibid.*

» les autres à Luc, qui a écrit l'Évangile et les Actes des apôtres ¹. » Ajoutons encore qu'il qualifie le Pasteur d'Herma de livre divinement inspiré, *scriptura divinitus inspirata* ²; mais il reconnaît que, quoiqu'il soit reçu dans l'Église, il n'est pas regardé par tout le monde comme un écrit divin ³.

Les écrits de la seconde classe, c'est-à-dire ceux qui sont décidément indignes de faire partie du canon, sont la Prédication de Pierre (Κήρυγμα Πιερρός) ⁴ et plusieurs Évangiles qui avaient cours à cette époque.

Laissons de côté les écrits de cette dernière catégorie, qui sont évidemment universellement condamnés au troisième siècle, et ceux de la première, qui, sauf l'Apocalypse, sur laquelle les doutes planeront longtemps encore, sont unanimement reçus comme des livres inspirés, et arrêtons un moment notre attention sur ceux de la classe intermédiaire, celle des mélangés, τὰ μικτὰ Βιβλία. Le désaccord règne encore sur eux. Reçus comme faisant partie de l'Écriture sainte dans certaines Églises, ils sont rejetés du canon dans d'autres, qui s'accordent cependant en général à les regarder comme des ouvrages pleins de piété et propres à édifier et à instruire. De ces livres encore débattus, les uns, l'Épître aux Hébreux, celle de Jacques, la deuxième et la troisième de Jean; la deuxième de Pierre et celle de Jude, passeront plus tard dans la première catégorie, et seront admis à faire partie de l'Écriture sainte; et les autres, le Pasteur d'Herma et l'Épître de Barnabas, en seront décidément exclus; mais l'opinion n'est pas fixée et le canon reste ouvert. Origène, il est vrai, s'élève au-dessus de ces distinctions et de ces scrupules; il néglige en général ces différences, et sait tirer de chaque livre ce qu'il peut contenir de bon et d'utile à la foi et à la science chrétienne ⁵. Mais la foule ne pouvait le suivre dans cette voie.

Je ne puis entrer ici dans l'énumération détaillée des divers sentiments des écrivains ecclésiastiques du troisième siècle sur les livres encore contestés ⁶. Qu'il me suffise de faire remarquer que le débat porta principalement sur l'Épître aux Hébreux et sur l'Apocalypse. Ce dernier livre, quoique admis dans le canon par toutes les autorités

¹ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. VI, cap. xxv.

² Orig. *in Epistol. ad Roman.*, lib. IX, cap. xxxi, dans *Opera*, t. IV, p. 683.

³ Orig. *in Matth.*, lib. XIV, cap. xxi, dans *Opera*, t. III, p. 644. *De princip.*, lib. II, cap. 1, dans *Opera*, t. I, p. 79.

⁴ Orig., *De princip. proem*, dans *Opera*, t. I, p. 49.

⁵ Reuss, *Geschichte der heilig. Schrift. neuen Testaments*, p. 292.

⁶ Reuss, *ibid.*, p. 293-295, et les différentes histoires des dogmes.

ecclésiastiques de la fin du second siècle et du commencement du troisième, excepté par la Peschito, rencontra pendant longtemps une forte opposition. En général, tous les écrivains ecclésiastiques du troisième siècle qui repoussent la doctrine du règne de mille ans, comme aussi tous ceux qui sont opposés à toute tendance gnostique, lui refusent un caractère divin, ou du moins ne veulent pas l'attribuer à l'auteur du quatrième Évangile. Parmi ceux qui, à cette époque, attaquèrent son authenticité, il faut placer en première ligne Denys, évêque d'Alexandrie. Des divers arguments qu'il présente, il en est que ne désavouerait pas certainement la critique moderne ¹. D'un autre côté, tous ceux qui inclinent vers les croyances chiliastes tiennent l'Apocalypse en grande estime, et la regardent comme l'œuvre de l'apôtre Jean: tels sont, entre autres, dans l'Orient, Nepos, évêque d'Arsinoé en Égypte ², et dans l'Occident, où elle eut de nombreux admirateurs ³, Cyprien ⁴ et Lactance ⁵. Calus, prêtre de Rome, en rejeta cependant l'authenticité, et accusa Cérinthe de l'avoir composée pour répandre ses erreurs et tromper le monde par le nom d'un grand apôtre ⁶.

L'Épître aux Hébreux fut, au contraire, peu goûtée des écrivains ecclésiastiques de l'Occident. A Rome, s'il faut en croire Jérôme ⁷, on ne la tenait pas pour l'œuvre de Paul ⁸, et cette opinion y était encore générale de son temps ⁹. Ni Cyprien, ni Lactance ne la citent ¹⁰. Dans l'Église d'Orient, elle trouve, au contraire, de nombreux partisans, et elle finit par être regardée comme l'œuvre de l'apôtre Paul ¹¹. Quant aux Épîtres de Jacques et de Jude, les deuxième et troisième de Jean et la deuxième de Pierre, elles paraissent s'être répandues peu à peu

¹ Eusèbe (*Hist. eccles.*, lib. VII, cap. xxiv et xxv) nous a conservé quelques fragments de l'ouvrage dans lequel Denys d'Alexandrie avait soumis ce livre à un examen approfondi. C'est la première fois, comme le fait remarquer M. Reuss, qu'un écrivain ecclésiastique cherche à se faire un jugement sur un écrit apostolique d'après des raisons internes. Reuss, *Gesch. der heilig. Schrift. neuen Testaments*, p. 293 et 294.

² Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. VII, cap. xxiv.

³ Reuss, *ibid.*, p. 293 et 294.

⁴ *Cypriani epistol.*, 63.

⁵ Lactantius, *Institut. divin.*, lib. VII, cap. x.

⁶ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. III, cap. xxviii; lib. VII, cap. xxv.

⁷ Hieronym., *De viris illust.*, 59.

⁸ Eusèbe dit seulement qu'elle était rejetée à Rome par quelques personnes. *Hist. eccles.*, lib. III, cap. iii; lib. VI, cap. xx.

⁹ Jérôme mourut en 420; par conséquent, l'Épître aux Hébreux était encore contestée au cinquième siècle.

¹⁰ Reuss, *Geschichte der heilig. Schrift. neuen Testaments*, p. 294 et 295.

¹¹ Reuss, *ibid.*

dans le courant du troisième siècle. Cependant il est peu d'écrivains éminents de cette époque, soit en Orient, soit en Occident, qui les citent fréquemment.

Un fait que M. Reuss relève avec raison comme d'une haute importance dans l'histoire des idées reçues successivement dans l'Église sur la valeur des écrits du Nouveau Testament, c'est que dans la persécution de Dioclétien, les magistrats païens portèrent leur attention sur les livres saints des chrétiens, et ordonnèrent aux ecclésiastiques, qui naturellement en étaient les principaux possesseurs, de les leur livrer¹. On peut induire de là avec une complète certitude que ces livres avaient alors acquis une autorité suprême chez les chrétiens, et étaient devenus la règle de la foi et de l'organisation de l'Église. Dans les persécutions précédentes, on n'avait jamais eu recours à une mesure de ce genre, et, à vrai dire, elle aurait été entièrement sans résultat à une époque où l'enseignement chrétien reposait essentiellement sur la tradition. Si sous Dioclétien on veut priver les chrétiens de leurs Livres saints, c'est parce qu'on s'est aperçu du rôle important qu'ils remplissent dans l'Église, de la place considérable qu'ils tiennent dans l'instruction des fidèles, et qu'on a quelque raison de croire que les en priver, c'est saper leur religion à sa base.

¹ Reuss, *ibid.*, p. 295.

MICHEL NICOLAS.

HUON DE BORDEAUX.

Les anciens Poètes de la France. Huon de Bordeaux, chanson de gestes publiée pour la première fois par MM. GUESSARD et GRANDMAISON ¹.

On peut dire qu'au commencement de ce siècle le moyen âge fut retrouvé, car auparavant on ne connaissait guère d'autre passé que l'antiquité classique. C'était un monde perdu à la découverte duquel s'élançèrent une foule de navigateurs plus ou moins aventureux ; ils crurent d'abord, comme jadis les premiers conquérants de l'Amérique, qu'ils allaient trouver l'Atlantide et le paradis terrestre, et remplirent d'or et de merveilles leurs descriptions et leurs récits. Ce n'est que peu à peu qu'une nouvelle génération, moins enthousiaste et plus patiente, commença à tirer la géographie de ces contrées reconquises du vague qui règne encore sur plus d'une de leurs provinces. Il faudra sans doute bien des années encore pour que l'étude et l'appréciation de notre ancienne littérature acquièrent des bases solides et donnent des résultats définitifs. En attendant, les travaux préparatoires naissent de tous côtés, et parmi eux se multiplient ceux qui sont sans contredit les plus utiles, je veux dire les publications de textes originaux.

L'existence de poèmes héroïques en langue française du moyen âge n'est reconnue que depuis une cinquantaine d'années, et c'est en 1829 qu'on en donna pour la première fois quelques fragments au public. Depuis cette époque, un assez grand nombre de volumes ont reproduit avec plus ou moins de science et d'exactitude quelques-unes de nos principales *chansons de gestes*. Enfin depuis deux ans s'est commencée la publication générale de toutes ces épopées nationales que chantaient sur la harpe ou la viole les rhapsodes du treizième siècle,

¹ Paris, Vieweg, MDCCCLX, 1 vol. in-18.

les jongleurs. Entreprise sous les auspices du ministre de l'instruction publique, la collection des *Anciens Poètes de la France* se poursuit sous ceux du ministre d'État et sous la direction habile et intelligente de M. F. Guessard. Elle comprend déjà cinq volumes, dont le dernier est incontestablement le plus digne d'intérêt. Les chansons contenues dans les autres ne sont guère que des œuvres de seconde ou troisième couche, composées quand l'inspiration épique des vieilles *gestes* était éteinte, et dont les auteurs n'ont pas su rajeunir par quelque souffle nouveau les lieux communs que leur fournissaient les poètes antérieurs. Elles ont donc un intérêt réel pour le philologue et l'historien de la littérature, mais elles ne sauraient offrir un vif attrait à cette classe de lecteurs que les Allemands appellent *laiques* et que je ne veux pas nommer *profanes*.

Il en est autrement de *Huon de Bordeaux*, qui forme le cinquième volume de la collection. L'auteur, quel qu'il soit, n'était pas un poète ordinaire. Et ici s'offre dès l'abord une question que je ne puis esquiver et qui se présente nécessairement quand on parle du mérite littéraire d'un écrivain. Quelle part le trouvère qui a rimé les aventures de Huon a-t-il eue dans la composition de cette œuvre et doit-il avoir, par conséquent, dans son succès? A-t-il inventé le sujet qu'il a versifié, ou son rôle s'est-il borné à donner la forme poétique à une légende déjà populaire? C'est là un point délicat et que je vais essayer de déterminer.

I.

Les critiques allemands, Jacob Grimm et Lachmann à leur tête, ont fait, à propos de toute espèce d'épopée, une distinction fondamentale, que M. Génin a aussi essayé de tracer à propos de la chanson de Roncevaux : c'est la distinction entre le *Volks-Epos* et le *Kunst-Epos*, l'épopée populaire et l'épopée artistique. La première est pour ainsi dire la voix d'une nation tout entière sur les lèvres d'un seul poète, simple reproducteur ou tout au plus arrangeur de traditions qui vivent dans le peuple et qui reçoivent par lui une forme définitive. La seconde est le résultat de l'imagination et de l'art d'un écrivain qui met à profit soit l'histoire, soit les légendes, mais qui a la conscience de ce qu'il fait, qui maîtrise son sujet, le taille, l'allonge, le façonne à sa fantaisie et rapproche sa matière autant que possible de l'idéal esthétique qu'il entrevoit. Le type de la première classe est le poème des *Nibelungen*,

où l'impersonnalité du poète s'accuse dès les premiers vers ¹. Les œuvres telles que l'*Éntide* ou la *Gerusalemme* appartiennent à la seconde classe, la seule qui puisse exister quand la civilisation croissante a étouffé dans le peuple la poésie traditionnelle en développant les lumières et la critique des classes élevées, et quand elle a substitué le génie ou le talent de l'individu à l'inspiration confuse des masses. La question que je posais tout à l'heure à propos de notre *chanson de gestes* revient donc à celle-ci : appartient-elle aux œuvres primitives ou bien aux œuvres raisonnées ; aux *Volks-Epen* ou aux *Kunst-Epen* ?

Les auteurs des temps carlovingiens, fouillés par d'habiles érudits, ont fourni des citations concluantes pour prouver combien la figure de Charlemagne, les héros qui l'entourèrent, les conquêtes qu'il fit et l'empire qu'il fonda prirent rapidement dans le souvenir populaire un caractère merveilleux et légendaire. Célébrés au moment même par de courtes cantilènes militaires, chacun des héros, chacun des guerriers du grand empereur vit bientôt se former autour de son nom une épopée en germe, qui finit par donner les chansons de gestes que nous possédons, après une série de transformations qui n'ont pu encore être soumises à des observations assez exactes. Quelques grands faits se détachèrent, soit par leur importance réelle, soit par le caprice populaire, de l'ensemble des souvenirs, et formèrent comme le cadre général de récits moins aimés et moins répandus ; quelques noms furent adoptés de préférence, pour des raisons qu'il est impossible de déterminer aujourd'hui, parmi tous ceux qui entouraient le souverain héros, et devinrent le cortège inséparable, hostile ou dévoué, de « l'empereur à la barbe fleurie ». On rattacha même à ce centre les traditions postérieures qui convenaient assurément mieux aux successeurs de Charlemagne, et c'est ainsi que furent altérés sensiblement, dans plusieurs compositions épiques, le type de l'empereur et le caractère original du cycle. Ainsi parvinrent jusqu'aux poètes du onzième ou douzième siècle les matériaux tout préparés d'épopées qu'ils revêtirent de la langue et de la versification de leur temps, mais dont ils ne changèrent pas plus le fond que plus tard les renouveleurs de ces poèmes, vieilliss au treizième siècle, n'en altérèrent le sujet en leur remettant un costume à la mode et en leur rajustant des rimes neuves. Ces poèmes-là, tels que *Roncevaux*, *Ogier le Danois*, la *Bataille d'Aleschans*, sont vraiment des œuvres primitives, des *Volks-Epen* : de là cette absence d'art qui s'y

¹ « Les anciens contes nous font de merveilleux récits de héros dignes de louanges, d'une grande hardiesse ; des combats de vaillants guerriers, de pleurs et de deuil, de joie et de festins ; écoutez ces merveilles. »

fait souvent sentir, de là ces grossièretés, ces longueurs, ces répétitions qui nous choquent autant qu'elles plaisaient sans doute à nos pères; mais de là aussi cet intérêt puissant qui s'y attache, cette couleur vraie et forte, et cette simplicité grandiose qui atteignent parfois le sublime.

Vers la fin du douzième siècle, on avait donné à toutes ces vieilles légendes la forme qu'elles conservèrent depuis sans changement essentiel; le travail des trouvères de la première race était terminé, et leurs épigones ne trouvaient pas encore dans les œuvres de leurs devanciers une vétusté assez grande pour les décider à consacrer leurs veilles au soin de les rajeunir. Enfermée dans un cadre étroit de récits et d'idées, la poésie épique y tournait sur elle-même, et se déshonorait entre les mains de rimeurs sans originalité et sans talent, qui faisaient sans cesse, suivant la spirituelle expression de M. Ed. du Méril, « des vers nouveaux sur des pensers antiques », copiaient maladroitement les originaux qu'ils avaient sous les yeux, et développaient surtout les côtés défectueux de la poésie traditionnelle. Ainsi, la force brutale, qui jouait un rôle important dans les anciennes chansons, devenait, en se personnifiant dans des géants grossièrement invincibles, le motif principal de longues rhapsodies faites pour provoquer le rire plutôt que l'émotion sincère; ainsi, la figure de Charlemagne, si imposante dans la chanson de *Roncevaux*, grande et puissante encore dans les premières branches de *Guillaume d'Orange* ou des quatre fils d'Aimon, devenait dans les rimes de ces « jongleurs bâtards », comme les appelle Jehan Bodel, une caricature grotesque. Les mêmes aventures étaient constamment reproduites sous d'autres noms, et si, pour jeter quelque variété dans les récits, on y introduisait des circonstances nouvelles, elles étaient généralement de nature à leur enlever tout leur mérite. Enfin, il semblait que l'épopée nationale se mourût et que l'antique *chanson de gestes* dût disparaître tout à fait devant le *conte* breton, introduit ou popularisé par Crestien de Troyes.

Les poètes qui, à cette époque, essayèrent de ressusciter ce corps languissant en lui infusant quelque principe de vie nouvelle, employèrent diverses ressources. Les uns recherchèrent dans les exploits du grand empereur ceux qui avaient été injustement négligés par le caprice populaire, et les traitèrent d'après les procédés connus. Ainsi fit Jehan Bodel dans sa chanson des Saxons; d'autres eurent l'idée assez peu heureuse de chanter des faits étrangers au cycle carlovingien de la même manière et pour ainsi dire sur le même mode : c'est ce que fit l'auteur de *Floovant*, l'auteur de *Hugues-Capet*. D'autres enfin

eurent l'idée de sacrifier au goût du siècle pour les aventures merveilleuses, pour les amours et les enchantements, mais de faire passer tous ces prestiges des récits importés de l'Armorique ou de l'Angleterre dans la vraie matière épique française. Ils durent nécessairement substituer leur imagination à la tradition qui leur faisait défaut, et se borner à remplir à l'ancienne manière le fond sur lequel ils dessinèrent des sujets nouveaux. C'est à une tentative de ce genre que nous devons *Huon de Bordeaux*.

Il me semble voir le trouvère auteur de ce charmant ouvrage chercher un sujet pour ses rimes. Sans doute, en refeuilletant dans sa mémoire les légendes innombrables qu'avaient transmises jusqu'à lui les siècles précédents sur les compagnons de Charlemagne, il remarqua que Seguin, duc de Bordeaux, placé là par l'empereur au retour de l'expédition d'Espagne, n'avait fourni, non plus que sa postérité, le sujet d'aucun poème. Il se souvint que son fils Hugues avait, suivant la tradition, tué le fils de Charles, et qu'un long exil avait été la punition de cette faute involontaire; il n'oublia pas que, trahi par son frère, il avait triomphé, par le jugement des pairs, du mauvais vouloir de l'empereur, et qu'il était rentré paisiblement en possession de son duché. Comme Byron plusieurs siècles après, il avait besoin d'un héros¹; il crut l'avoir trouvé et que celui-là faisait bien son compte. Mais pour que l'histoire de *Huon de Bordeaux* sortît de l'ornière de tous les poèmes qui célébraient des héros également négligés par le grand flot de la tradition, il fallait y introduire un élément nouveau. Cet exil qui avait consumé plusieurs années de la vie du jeune duc, le trouvère résolut de le remplir de merveilles, et tout d'abord, pour se donner les coudées franches, il en transporta le lieu en Orient, la patrie des prodiges. Puis, soit que son imagination ait créé de toutes pièces Auberon, « le roy de faërie », soit, comme je m'efforcerai de le prouver, qu'il ait mis à profit des légendes antérieures, il se servit de ce personnage fantastique pour mettre dans l'histoire de Huon le merveilleux qui devait le mieux plaire à ses auditeurs, et qui s'est trouvé, après tout, d'assez bon aloi pour charmer l'Europe pendant plusieurs siècles, et inspirer encore Shakspeare et Wieland. Sur ces deux fondements il a construit une fable ingénieuse dans ses détails, intéressante dans l'ensemble, et dans une intrigue compliquée il a révélé, malgré quelques inadvertances, une dextérité qui ferait honneur au

¹ *I want a hero, an uncommon want, etc.*

Lord Byron, *Don Juan*, ch. 1, str. 1.

romancier le plus habile. Enfin, il a brodé sur ce canevas des vers faciles, rarement originaux, mais quelquefois heureux et souvent spirituels. Le tout forme un des poèmes les plus charmants, les plus complets et les mieux distribués que nous ait laissés le moyen âge. Parmi les causes de sa fortune, il faut compter le ton héroï-comique qui s'y soutient d'un bout à l'autre : le poète a su se garder de la grossièreté burlesque qui fait trop souvent le seul comique des chansons de gestes de la seconde époque et qui dépare encore les productions des imitateurs qu'il a rencontrés, le *Baudouin de Sebours* par exemple, où il y a plus d'esprit, de verve et d'imagination que dans *Huon*, mais où les plaisanteries du plus bas étage remplacent souvent ce que Boileau aurait appelé l'élégant badinage de notre auteur.

D'après les idées que je viens d'exposer, l'auteur de *Huon de Bordeaux* peut revendiquer dans le mérite et le succès de ce poème une plus large part que celle qui est due à la plupart des trouvères de cette époque. M. Guessard a donné dans sa préface des raisons fort pertinentes pour le placer à la fin du douzième siècle; celles qui le décident à en faire un habitant de Saint-Omer me paraissent moins concluantes : M. Guessard voit dans la répétition fréquente du nom de cette ville « comme l'acte de naissance » de notre poète; il avoue cependant lui-même que ce nom a pu souvent être amené par le hasard ou la rime¹. Et d'ailleurs assez d'autres chansons de gestes nous parlent du « bourc de Saint-Omer » pour nous autoriser à regarder cette ville, ainsi que Laon, Orléans et quelques autres, comme une ville épique et souvent mentionnée dans les primitives traditions.

Le savant éditeur n'a pas même essayé, et avec raison, de chercher le nom de celui « ki nous a conté » les aventures du fils de Seguin de Bordeaux. Quelques auteurs² ont nommé Huon de Villeneuve, un des rares noms qui sont parvenus jusqu'à nous de ceux des poètes de cette époque, et auquel, pour cette raison, on a attribué plus d'une œuvre qu'il ne peut revendiquer. Je ne sais sur quelles raisons on s'est fondé pour lui faire honneur de notre poème, les manuscrits ne donnant rien qui puisse mettre sur la trace de l'auteur. Comme la plupart des chansons de gestes, *Huon de Bordeaux* est anonyme.

J'ai essayé d'apprécier la part qui revient au rimeur dans le poème qui nous occupe; avant de rechercher l'origine des matériaux qu'il a

¹ D'autant plus que sur dix mille vers que compte le poème, plus de sept mille riment en *er*.

² Voy. Keightley, *The Fairy Mythology*, édit. de 1850, t. I, p. 39, note. — Dunlop, *History of fiction*.

mis en œuvre et de raconter la destinée de son ouvrage, il est bon de donner une analyse de cet ouvrage. Je m'attacherai surtout aux parties les plus originales, et je citerai parfois des vers du texte, dont la langue offre en général peu de difficultés.

II.

Le poème s'ouvre par une assez mauvaise imitation du beau début du *Coronement Loëys*, l'une des branches du cycle de Guillaume d'Orange. Charlemagne tient cour plénière à Paris et demande à ses barons de nommer Charlot, son fils, empereur à sa place, parce que le faix des années l'accable. Au milieu des réclamations et des délibérations, Amaury de la Tour-de-Rivier se lève : c'est un traître, dessiné sur le modèle de tous les traîtres des chansons de gestes, modèle aussi uniforme que celui de nos traîtres de mélodrame : « Comment songez-vous, dit-il à Charlemagne, à céder à votre fils un empire où l'on ne vous obéit ni ne vous respecte, où, à cent cinquante lieues de Paris, on méprise votre autorité? — Qui donc? demande Charles. — Huon et Gérard, les deux fils de Seguin de Bordeaux, qui devraient être venus depuis longtemps relever leur fief, car leur père est mort il y a quatre ans. » L'empereur s'irrite à ce discours; mais Naime¹, le sage duc de Bavière, le Nestor de notre épopée, lui fait remarquer que la négligence des deux jeunes gens doit être mise sur le compte de leur jeunesse et de leur ignorance des usages féodaux, ce qui est vrai, et lui conseille de les sommer de comparaitre à sa cour. Huon et son frère cadet, sur le message qu'ils reçoivent, partent gaiement pour Paris et rencontrent en chemin leur oncle, l'abbé de Cluny, qui, mandé aussi par l'empereur, se joint à eux pour la route. Nous verrons dans la suite du poème que la famille de Huon est répandue sur toute la terre. Ils étaient près d'arriver quand ils trouvent une aventure : le traître Amaury, ennemi invétéré de Seguin de Bordeaux et de sa famille, avait persuadé au fils de Charlemagne que Huon lui ferait grand tort à la cour, et Charlot, dont le caractère est peint, même par son père, des plus tristes couleurs, consent à attendre les deux jouvenceaux avec une troupe d'hommes armés. Mais ces hommes sont les hommes d'Amaury, qui, pour faire d'une pierre deux coups, veut laisser tuer

¹ Il est appelé dans tout notre poème *Nales*. La forme primitive est *Namle*, qui a donné d'un côté *Naime*, de l'autre *Nale*.

le prince par les jeunes gens, qu'il fera ensuite punir comme meurtriers du fils de l'empereur. Il laisse donc le fougueux Charlot s'avancer seul à la rencontre de nos orphelins; Gérard, le plus jeune, va au-devant de lui pour lui demander ce qu'il veut : Charlot le frappe de sa lance et l'abat sanglant sur la poussière. A cette vue, Huon¹ s'adresse à l'abbé, qu'escortent quatre-vingts moines, pour lui demander secours :

« M'aidez-vous, sire abbé, pour l'amour de Dieu, à défendre mon droit? Car, par le Dieu tout-puissant, j'irai savoir quel homme l'a occis; je le tuerai ou il me tuera. — Beau neveu, dit l'abbé, vous parlez en vain; nous sommes des prêtres sacrés et bénis; nous ne pouvons prendre part à un combat. — Voilà un triste parentage, dit Huon. Et vous, mes dix chevaliers que j'ai amenés de Bordeaux, m'aidez-vous? — Oui, répondent-ils, jusqu'à la mort. »

Huon s'élance, atteint Charlot, qu'il ne connaît pas, et le tue. Les gens d'Amaury, satisfaits de ce résultat, s'éloignent, puis reviennent par derrière emporter le corps du prince. Huon arrive à la cour et raconte à l'empereur qu'il vient de tuer un homme qui avait grièvement blessé son frère; il lui demande rémission pour ce juste homicide, et l'empereur, désolé qu'on ait attaqué quelqu'un qui était muni de son sauf-conduit, lui promet grâce, quand même il aurait tué son fils Charlot. Huon va s'asseoir à une des tables où les barons boivent le vin et le piment, quand Amaury entre dans la salle, apportant le corps de Charlot². L'empereur se pâme sur le cadavre de son fils et demande à Amaury qui l'a tué :

« Vous allez le savoir, lui répond Amaury; c'est ce damoiseau que je vois assis là, qui boit votre vin dans cette coupe! »

Dans sa fureur, Charles veut lancer un couteau à la tête de Huon. Le duc Naime retient sa colère et l'engage à interroger Amaury. Celui-ci fait un récit fabuleux où tous les torts sont du côté des Bordelais, et offre de faire avouer à Huon « par la gueule » la vérité des faits qu'il a racontés. L'abbé de Cluny, qui a été témoin de tout, ne peut maîtriser son indignation :

Quant l'entent l'abes, près n'a le sens mari (*il perd presque la tête*);

U voit Huon, à escrier li prist :

« Hé! que fais tu, dist l'abes, biaux cousins?

¹ *Huon* est la forme du régime; au nominatif, c'est *Hues*; on trouve aussi souvent le diminutif *Huelin*. C'est le même nom que *Hugues*.

² Cette belle scène rappelle la jolie parodie d'un coup de théâtre analogue qui se trouve dans le roman de Renart, quand le coq Chantecler apporte au roi Noble, qui vient de faire grâce à Renart, le corps de dame Pinte, la poule étranglée par lui.

Offre ton gage, car li drois est à ti;
 Et se tu es ne vencus ne maumis,
 Et Dieu voloit tel cose consentir,
 Et ke je puisse mais (*jamais*) à Cluigni venir,
 Je battraï tant saint Pierre, qui là gist,
 Que de sa flettre feral tot l'or cair. »

Charlemagne permet qu'un combat singulier décide entre Amaury et Huon; mais, plein de mauvaise volonté pour celui-ci, il lui impose, malgré les protestations de ses barons, une condition inusitée : c'est que si Amaury est vaincu, mais meurt sans avoir confessé son mensonge, Huon perdra son fief. Le combat se livre, Huon est vainqueur; mais, indigné d'une dernière perfidie d'Amaury qui a voulu abuser de sa compassion pour le frapper en traître, il lui tranche la tête avant que celui-ci ait pu répéter devant tous l'aveu qu'il venait de faire de sa déloyauté. Charles veut exécuter à la rigueur la condition qu'il a imposée à Huon, et l'exiler, sous peine de mort en cas de retour; les douze pairs et Naime à leur tête se jettent aux pieds de l'empereur : « Songez à ce que vous faites, sire, lui dit le bon duc de Bavière. Quand le bruit se répandra que vous avez ainsi chassé de sa terre et déshonoré ce damoiseau, que diront tous les hauts gentilshommes? On ne fera plus que rire en France de vos jugements : grands et petits diront que vous avez perdu le sens. Au nom de Dieu et à ma prière, ayez pitié de lui! — Comment lui rendre son fief? dit Charles; c'est le duc de Bordeaux qui chaque été doit me servir d'échanson : pourrais-je jamais regarder le meurtrier de mon fils? » Les prières et les murmures de toute la cour décident enfin l'empereur à changer sa sentence, mais l'arrêt qu'il prononce paraît à quelques-uns plus cruel encore. Il impose à Huon la mission la plus lointaine, la plus périlleuse et la plus bizarre qu'il puisse imaginer.

« Huon, dit-il, écoute-moi bien : veux-tu t'accorder avec moi? — Certes, dit Huon, j'en ai grande volonté : et il n'y a travaux si pénibles, fatigues ni dangers que je n'accepte à votre commandement. Même en enfer irais-je, si j'y pouvais aller, pour m'accorder avec vous. — Certes, dit Charles, en pire lieu iras-tu qu'en enfer parler aux diables! car l'endroit où il te faudra aller, si tu te veux accorder avec moi, j'y ai déjà envoyé quinze messagers, et je n'en revis onques un seul. C'est au delà de la mer Rouge, à Babylone, l'admirable cité¹,

¹ Cette position géographique de Babylone indique une date antérieure aux expéditions de saint Louis; depuis cette époque, Babylone signifie le Caire en Égypte (voy. Joinville), et la ville ici désignée est appelée Badas (Bagdad).

qu'il te faut porter mon message et parler au roi Gaudise. Si tu peux faire ce que je vais te dire, et revenir jamais en France, tu ne seras pas parjuré envers moi. Quand tu auras passé la mer Rouge et que tu seras dans la ville, il te faut jurer d'attendre pour entrer dans le palais que l'émir soit assis à dîner. Alors tu monteras au palais, et retiens bien ce que je t'ordonne : tu auras le haubert au dos, sur la tête le heaume lacé, à la main l'épée nue; et le premier que tu trouveras à table, quels que soient son rang et sa naissance, tu lui couperas la tête à l'instant. Tu feras encore autre chose : l'émir Gaudise a une fille, la belle Esclarmonde; il te faut promettre de lui donner devant tous trois baisers sur la bouche. Et après cela tu diras mon message à l'émir, devant toute sa cour : tu demanderas de ma part à Gaudise qu'il m'envoie mille éperviers mués, mille ours, mille limiers bien enchaînés, mille jeunes gens et mille pucelles d'une beauté accomplie, et ses blanches moustaches frisées, et quatre dents molaires *de sa queue*. « Vous voulez le tuer ! » s'écrient les Français. « Par Dieu, dit Charles, vous dites vrai ! »

A ces dures conditions l'empereur ajoute encore que si Huon de retour met le pied dans son duché de Bordeaux avant de se présenter à la cour, il le fera pendre. Huon consent à tout et part, laissant son frère en France. Onze chevaliers demandent à accompagner l'exilé. Charles le leur permet, mais seulement jusqu'à la mer Rouge; de là ils devront le laisser aller seul à Babylone.

Le jeune héros arrive bientôt à Rome : le pape, qui est son cousin, lui donne une lettre de recommandation pour Garin de Saint-Omer, leur parent à tous deux, qui est « maronier », c'est-à-dire armateur, à Brindes, et qui se met corps et biens au service de Huon, et se décide à passer la mer avec lui, abandonnant sa femme et ses enfants. Les treize chevaliers arrivent bientôt au saint sépulcre, où ils font leurs dévotions :

Des or s'en vont droit vers la roge mer :
Sauvages terres trova Hues asès.

Ils traversent en effet plusieurs pays fantastiques, comme celui des Conmain, dont on nous raconte des histoires renouvelées des Grecs :

C'est une gent qui ne goustent de blé,
Mais le car crue (*la chair crue*) comme gainon dervè (*chiens furieux*);
Tot a dès gisent (*ils couchent toujours*) au vent et à l'oré;
Plus sont velu que viautre (*limier*) ne sengler :
De lour orelles sont tout acovelé.

Après quinze jours de marche, ils parviennent dans un pays où il n'y a rien à manger; nos compagnons se désespèrent. Dans une forêt, ils rencontrent un vieillard qui abat les arbres qui gênent la route : ce vieillard est le frère de Guiré, prévôt de Gironville, le meilleur ami et le plus fidèle vassal de Huon : pris par les Sarrasins, délivré par la fille du roi, marié deux fois « en païenie » où il a vécu trente ans, il en connaît à fond les royaumes et les mœurs; las de vivre parmi les infidèles, il est venu se faire ermite dans ce bois pour expier ses péchés. Il se décide cependant à accompagner Huon, auquel il se fait fort d'être utile par sa connaissance des pays qu'ils auront à traverser. Il l'informe d'abord que deux chemins conduisent à Babylone; l'un peut y mener en quinze jours, le second demande un an de voyage; mais il est sûr et commode, tandis que le premier offre des dangers extrêmes. L'aventureux Huon choisit le plus court; *Geriaume* lui en dépeint les périls. Il faut traverser une immense forêt :

Et là dedens maint (*demeure*) I. nains, par vreté (*en vérité*),
Si n'a de grant que III. piés mesurés;
Mais tout a certes est moult grans sa biautés,
Car plus est biaux que solaus en esté (*soleil en été*) :
Auberons est par droit nom apelés.

Suivant *Gériaume*, ceux qui n'opposent pas le silence à toutes les séductions d'Auberon sont perdus; mais en se taisant, on échappe à sa puissance. Huon promet de se conformer à ces instructions, et bientôt ils entrent dans la forêt magique. Auberon se présente, vêtu magnifiquement; à sa main est un arc, aux flèches duquel aucune bête ne peut échapper; à son cou pend un cor d'ivoire.

Fées le fissent (*furent*) en une ille de mer.

L'une d'elles a donné à ce cor le pouvoir de guérir de toute maladie ceux qui l'entendent; la seconde, d'apaiser soudain par ses accords la faim et la soif la plus vive; la troisième voulut que nul homme ne pût entendre le cor sans se mettre à chanter ou à danser; grâce à la quatrième, en quelque lieu que sonne le cor merveilleux,

Auberon l'ot (*l'entend*) à Monmur sa cité.

Le nain corne et les chevaliers oublient à l'instant la faim et la fatigue qui les accablaient, et se mettent à chanter. Auberon les interpelle alors et les conjure de le saluer; à ces mots, ils s'enfuient tous pour ne pas lui répondre. Irrité, il excite en frappant sur le cor une tem-

pête qui les épouvante : Gériaume rassure Huon en lui disant que ce n'est qu'enchantement, sans existence réelle. Les barons s'éloignent aussi vite que peuvent courir leurs chevaux; tout à coup le petit homme se trouve de nouveau devant eux :

Hues le voit, moult en fut esfraés.

« Dius! dist li enfes (*le jeune homme*), revesci le malfés (*voici encore ce démon*)! »

Auberons l'ot, fièrement'a parlé :

« Vasal, dist il, tu ne dis mie asés;

Car, par Celui qui en crois fu penés,

Je ne fui onques anemis ne maufés,

Ains te di bien, se me puist Dius salver,

Je sui I. hom comme I. autres carné.

Encor vous vien de par Dieu conjurer,

De canqu'il a (*par tout ce qu'il a*) et fait et estoré (*créé*),

D'huile (*huile*) et de cresseme, de boutesme et de sel,

Et del pooir que Jhesus m'a donné,

Vous conjur jou que vous me repondés! »

« Fuyons! » s'écrie Gériaume, et les Français reprennent leur course. Sérieusement courroucé cette fois, Auberon ordonne à ses « chevaliers faés » d'atteindre et de tuer les insolents. Heureusement l'un de ces chevaliers, Gloriant, intercède pour les fugitifs, et le « roy de faërie » veut bien les soumettre à une dernière épreuve. Huon, de son côté, se repent de n'avoir pas voulu saluer le nain, qui ne saurait être un diable, parlant si bien des choses saintes, et déclare qu'il lui parlera s'il revient. Auberon les arrête une troisième fois, et conjure encore Huon de lui répondre; il lui dit qu'il sait toutes ses aventures, et qu'il le fera venir heureusement à bout de sa mission s'il veut lui parler.

« Sire, dist Hues, vous soiés bien trouvés! »

Dist Auberons : « Dius te puist honorer! »

Le nain promet alors à Huon son amitié, et lui raconte son histoire. Il est fils de Jules-César et de Morgue la fée. A sa naissance, les fées vinrent visiter sa mère; l'une d'elles, « qui n'ot mie son gré », le condamna à rester toujours « petis nains boccrés »; mais se repentant, elle lui donna en compensation une beauté si grande, que Dieu seul est plus beau que lui; une autre fée lui donna de lire dans le cœur des hommes, et d'y voir le bien et le mal; la troisième lui donna de pouvoir se souhaiter partout où il voudrait et d'y être aussi vite que sa pensée, avec autant de monde qu'il l'aura désiré, et de se procurer de la même manière, en un clin d'œil, palais somptueux, tables richement servies, etc.; la quatrième fée lui donna de faire venir à lui et

d'apprivoiser par le seul son de sa voix les animaux les plus sauvages. Elle lui donna encore bien autre chose : il sait tous les secrets du paradis, il entend chanter les anges, il ne vieillira jamais, et quand il voudra quitter la terre, son siège est marqué auprès de Dieu. La loyauté qu'il a vue en Huon le lui fait chérir, et pour commencer à lui donner des marques de son amitié, il fait s'élever tout à coup un palais splendide où un festin servi par de nombreux varlets délasse et réjouit les voyageurs exténués. Huon demande congé à son puissant ami ; mais celui-ci se fait d'abord apporter un hanap ; il fait dessus le signe de la croix ; le hanap se remplit aussitôt de « vin et de claré ».

« C'est de par Dieu, dit Auberon, que ce hanap est tel, et sa puissance est si grande, que si tous les hommes vivants étaient rassemblés ici et que les morts ressuscités se joignissent à eux, le hanap fournirait assez de vin pour les abreuver tous. »

Mais pour profiter de ce don merveilleux, il faut être pur de tout péché mortel ; le vin échappe aux lèvres des « mauvais » qui veulent y toucher. Huon, qui a reçu à Rome absolution plénière, boit sans peine dans le hanap, et Auberon lui en fait présent ; il l'avertit seulement que s'il dit un seul mensonge, il perdra et la vertu de la coupe et toute l'amitié de celui qui la lui donne. Il lui fait aussi cadeau de son cor d'ivoire ; s'il est en danger, il n'aura qu'à le sonner pour qu'Auberon vienne à son secours avec cent mille hommes armés ; mais il doit bien se garder, sous peine de châtimens sévères, de le sonner sans un besoin urgent. Enfin Huon prend congé, et arrive dans une prairie délicieuse, où il s'arrête avec ses compagnons ; ils mangent les provisions qu'ils ont emportées, et le hanap leur fournit du vin en suffisance. Mais, toujours téméraire et tout entier au premier mouvement, Huon veut éprouver la vérité de ce que lui a dit « le féé » sur la vertu du cor d'ivoire ; il le sonne, et tous autour de lui se mettent à chanter. Auberon apparaît bientôt avec une armée immense : voyant Huon loin de tout danger, il lui fait des reproches, mais pardonne à son repentir. « Huon, lui dit-il, tu vas trouver sur ton chemin la ville de Tormont, que gouverne le renégat Eudes ; sache que c'est ton oncle, qui a été jadis banni de France, et s'est fait Sarrasin ; il hait tant les chrétiens, qu'il fait emprisonner ou pendre tous ceux qui tombent entre ses mains. Je te défends d'entrer dans cette ville. — Sire, dit Huon, vous perdez vos paroles ; j'irai certainement rendre visite à mon oncle ; s'il est tel que vous le dépeignez, je le tuerai ; et si je suis en danger, ne me secourrez-vous pas à l'appel de votre cor ? — C'est bien, dit Auberon, mais surtout ne corne que dans un péril pressant, ou tu t'en repentiras. »

A peine arrivé à Tormont, Huon fait des siennes : il fait crier par toute la ville que tous les pauvres, les gueux, les ménestrels peuvent venir manger et boire « sans escot paier » chez le prévôt Hondré, un chrétien qui l'a reçu dans son hôtel, puis il fait acheter toutes les provisions de bouche qui sont dans la ville. Les truands accourent en foule : les viandes suffisent à peine à leur avidité, le hanap ne cesse de se remplir et de se vider entre les mains de Huon, quand le renégat Eudes entre dans la salle et veut pendre Huon et ses compagnons. « Attendez un peu, sire, lui dit Huon, et dînez au moins avec nous. — Il a raison, dit Eudes à ses hommes; aussi bien n'avons-nous rien chez nous à mettre sous la dent. » Eudes se met donc à table, et demande à Huon de quel pays il est :

Et respont Hues : « Sire, vous le sarés ;
Droit à Bordians, par foi, fu mes cors nés (*suis-je né*).
— Droit à Bordele! voire, si m'aïst Dés,
Qui fut tes pères (*ton père*), cil ki t'ot engerré (*engendré*) ? »
— Par foi, dist Hues, ja ne vous ert celé :
Sewins ot nom, Dieus li face pité!
Car il est mort, bien a VII. ans passé. »
Oedes l'entent, si comenche à crier :
« Li fîus mon frère! tu soïtes bien trouvé!
Ba! que quereies aillors qu'en mon ostel?
Or me di, niés, et à dois tu aler? »

Il engage Huon à loger chez lui; mais c'est un piège qu'il lui tend : heureusement, le sénéchal Geoffroy, un Français qui avait accompagné partout son maître Eudes, se refuse à faire massacrer ses compatriotes; il délivre cent quarante chevaliers chrétiens qui gémissaient dans les prisons, les arme, et tous, réunis aux Bordelais, chassent le renégat, qui bientôt revient les assiéger; il va les prendre, quand Huon sonne son cor merveilleux; aussitôt Auberon et ses cent mille guerriers entrent dans la ville, et tuent tous les Sarrasins qui ne se convertissent pas à la vraie foi; Eudes a la tête tranchée, et Huon remercie son protecteur. En le quittant, celui-ci lui donne encore des conseils : « Tu vas passer, lui dit-il, près de Dunostre; c'est un château fort au bord de la mer Rouge, construit par mon père Jules-César; il m'a été enlevé par un géant appelé Orgueilleux, qui m'a aussi volé un haubert fée auquel je tenais beaucoup. Huon, beau frère, je te défends d'aller à Dunostre, car tu y courrais les plus grands dangers. — Sire, répond

¹ Cet hémistiche de cheville rappelle le vers des *Plaideurs* :

Notre père, par qui nous fûmes engendrés,
Notre père, qui nous....

l'impétueux fils de Seguin, vous parlez en vain; j'irai certainement voir ce géant; je suis venu de France pour chercher des aventures, et puisqu'en voilà une qui se présente, je ne la manquerai pas. D'ailleurs, si je suis en danger, je sonnerai le cor d'ivoire, et vous viendrez à mon aide. — Non, certes, dit Auberon; je jure Celui qui mourut en croix que tu auras beau sonner, je ne te secourrai pas. »

« Sire, dist Hues, vous ferés tout vo gré (*tout ce qui vous plaira*),
Et je ferai çou que j'ai empensé. »

Je passe rapidement sur l'épisode du géant Orgueilleux : Huon rencontre, prisonnière dans son château, une demoiselle qui lui en facilite l'entrée et qui se trouve être sa cousine : ces parentés finissent par ne plus surprendre; il semble que tout ce qui est chrétien en Asie soit de la famille de Huon. Il triomphe du géant, et lui enlève, outre le haubert féé d'Auberon, un anneau d'or, qui peut servir de bracelet à un homme ordinaire, et dont la vue suffit pour rendre l'émir Gaudise vassal d'Orgueilleux, soumis à toutes les volontés de celui qui le lui présente.

« Quand tu aurais tué sept cents hommes, dit Orgueilleux, et frappé l'émir sur le nez de manière à en faire jaillir le clair sang, tu n'aurais qu'à lui montrer cet anneau d'or pour être à l'abri de tout péril; car il me redoute et n'oserait me courroucer. »

Huon se promet bien de faire usage de cet anneau par la suite. Après avoir tué le géant, il ouvre le château à ses compagnons qui attendaient en dehors la fin de l'aventure, puis prend congé d'eux; car ils sont arrivés au bord de la mer Rouge, où ils doivent se séparer. Les chevaliers lui promettent d'attendre un an son retour, et ils se quittent.

Arrivé sur la plage, Huon s'arrête au bord de la mer, sans savoir comment la franchir; il se désole, quand il voit venir à lui, en nageant rapidement, un monstre marin qui, une fois à terre, ôte sa peau, et devient le plus bel homme du monde. « Qui que tu sois, dit Huon, je crois que tu appartiens à Auberon. — Tu dis vrai, répond l'inconnu, je me nomme Malabron; je suis l'homme lige d'Auberon, qui m'a condamné à être trente ans « luiton de mer » (c'est-à-dire à peu près *triton*), et m'envoie vers toi pour te porter de l'autre côté de la mer Rouge. » Huon monte sur le dos du bon Malabron, qui le mène à bon port et prend congé de lui en lui prédisant des malheurs qu'il s'attirera par sa faute, et en lui recommandant surtout de ne pas préférer un seul mensonge, s'il ne veut perdre l'amitié d'Auberon.

Huon s'avance vers Babylone : c'était le jour de la Saint-Jehan d'été,

grande fête aussi bien pour les Sarrasins que pour les chrétiens dans les croyances du moyen âge. Tous les habitants de la ville se divertissent par les rues, et regardent avec surprise le chevalier français, qui n'est pas moins étonné qu'eux. Il arrive au palais. « Ouvre-moi, dit-il au portier de la première des quatre portes. — Volontiers, mais dis-moi d'abord quel est ton pays; si tu es Français, tu auras le poing coupé; si tu es Sarrasin, on te baissera courtoisement le pont. » Huon oublie les recommandations d'Auberon et répond qu'il est Sarrasin. Le pont passé, le mensonge qu'il vient de dire lui revient à la mémoire; il se désespère d'avoir perdu l'amitié de celui qui le protégeait, et jure de ne plus mentir de sa vie. Arrivé à l'autre porte : « Chien, dit-il au portier, ouvre, et que Celui qui mourut en croix te confonde! — De quel pays êtes-vous, demande le portier, et comment avez-vous passé l'autre pont? » Huon montre l'anneau puissant qu'il a conquis sur Orgueilleux, et le pont s'abaisse aussitôt pour lui. Huon avance, toujours se lamentant d'avoir offensé Auberon, mais espérant toutefois dans son indulgence et même dans son ignorance de la faute commise. Il franchit les deux dernières portes comme la seconde et arrive dans le jardin du palais : ce jardin est plus délicieux qu'on ne saurait dire; au milieu est une fontaine qui prend sa source dans le paradis et dont l'eau a des propriétés merveilleuses; c'est la fontaine de Jouvence, qui rajeunit les vieillards les plus décrépits et rend mieux encore que la jeunesse aux femmes qui boivent de son eau. Huon s'assied dans ce beau lieu et se prend à réfléchir à sa position; pour savoir au juste à quoi s'en tenir sur le courroux d'Auberon, il sonne du cor : le roi de féerie l'entend, mais ne veut pas le secourir, à cause de son mensonge.

Et l'enfes Hues ne cessa de corner.
 Li amiraus ert asis au disner;
 Chil ki servoient du vin et du claré
 Au son del cor commencent à canter,
 Et l'amiral commença à baler (*danser*)....

Quand Huon voit que le son du cor reste sans réponse, il le pose près de lui tristement, et se met à pleurer en songeant qu'il est abandonné d'Auberon. Il se reconforte cependant, met son espoir en Notre-Dame et marche vers le palais pour accomplir son étrange message. Près de l'émir était un noble sarrasin, qui devait épouser Esclarmonde, la fille de Gaudise : « C'est celui-là que je dois tuer, se dit Huon, sous peine de me parjurer envers Charlemagne; je ne manquerai certes pas à ma parole; Dieu fasse de moi ce qu'il voudra! » et il fait voler la tête du palen, dont le sang rejaillit sur Gaudise : « Bonne étrenne! dit

Huon. Voilà déjà une chose de faite. — Saisissez-le! » s'écrie Gaudise stupéfait de tant d'audace. Mais Huon s'approche de l'émir, et jette sur la table l'anneau d'Orgueilleux. « Oh! dit Gaudise à ses hommes, laissez-le en paix, et vous, dit-il à Huon, promenez-vous tranquillement dans cette salle : quand vous m'auriez tué cinq cents hommes, grâce à cet anneau, vous n'auriez rien à craindre. »

Et Huelins s'en est avant pasé,
 Vint à la fille Gaudise l'amiré,
 III. fois la baise, por sa foi aquiter :
 Cele se pasme quant sent le baceler.
 Dist l'amirés : « A vous fait iési mel (*vous a-t-il fait mal*)?
 — Sire, dist ele, bien porai respaser (*j'en guérirai*). »
 Une pucele vint devant li ester (*se tenir devant elle*),
 Ele l'apiele com jà oir porés :
 « Sés tu, dist ele, por coi m'estuet pasmer?
 — Naie (*non*), dist ele, par Mahomet mon Dé. »
 Dist Esclarmonde : « Certes, vous lè sarés :
 Sa douce halaine m'a si le cuer emblé (*volé*),
 Se jou ne l'ai annit (*cette nuit*) à mon costé,
 G'istrai deu tens (*je perdrai la raison*) ains qu'il soit ajorné. »

Comme toutes les princesses sarrasines des romans de chevalerie, Esclarmonde, on le voit, va vite en amour. Huon s'approche de Gaudise : « Émir, lui dit-il, je ne crois pas en votre Dieu et me moque de Mahomet. Je suis de France, le noble pays, et Charlemagne est mon maître. Tous les rois de la terre lui sont soumis, excepté vous; or, il vous mande que depuis le temps où il a perdu Olivier et Roland à Roncevaux, ce qui fut un grand malheur, il n'a pas rassemblé d'armée comparable à celle qui va vous attaquer cet été. Il passera la mer et envahira votre pays; s'il vous tient, il vous pendra. Vous n'avez qu'un moyen d'échapper, vous et vos gens, à une mort certaine, c'est de vous faire baptiser sans délai. — Je n'en ferai rien, répond l'émir, je n'estime pas votre Dieu un denier. — Attendez, dit Huon, je n'ai pas fini. Charlemagne vous mande encore autre chose : il veut que vous lui envoyiez mille éperviers maés, mille autours, mille ours et mille limiers enchaînés, mille jeunes gens et mille belles pucelles. Ce n'est pas tout : il faut encore lui envoyer vos moustaches blanches et quatre de vos dents molaires. — Ton seigneur, réplique Gaudise, est fou à lier; je ne le prise pas une gousse d'ail. Il m'offrirait tout son empire que je ne lui donnerais jamais mes blanches moustaches et quatre de mes dents. Il m'a déjà envoyé quinze messagers, dont il n'a pas revu un seul; je les ai tous fait écorcher et saler; et, par Mahomet, tu seras

le seizième. Mais puisque tu es Français, comment as-tu cet anneau d'or? — Sire émir, réplique Huon, voici la vérité, à quoi bon feindre? par saint Denis, j'ai tué et décapité ton seigneur. — Barons! crie l'émir, le laisserez-vous aller? nous sommes déshonorés s'il s'échappe. » Tous les Sarrasins se ruent sur le jeune guerrier, qui s'accote à un pilier et lutte quelque temps; mais son épée lui vole du poing : il est saisi, désarmé et conduit devant l'émir. « Il est bien beau, disent les païens, il n'est fait que pour réjouir les yeux; ces Français sont une belle race, il faut en convenir : c'est dommage qu'il doive périr. — Barons, dit Gaudise, de quelle mort mourra-t-il? » On opine pour la pendaison, quand un Sarrasin rappelle que la loi s'oppose à ce qu'on exécute personne le jour de la Saint-Jehan. Pour se conformer aux traditions, il faut garder le chrétien prisonnier jusqu'à la Saint-Jehan prochaine; alors on le fera combattre en champ clos contre un vaillant champion : si le Français est vaincu, il sera mis à mort; s'il est vainqueur, il doit être libre. « Puisque mes ancêtres en ont usé ainsi, dit Gaudise, je n'enfreindrai pas la loi. » Et on jette Huon dans un sombre et humide cachot :

« Hé! las, dist Hues, com si a mal ostel. »

La belle Esclarmonde, que le souvenir des baisers de Huon ne laisse pas dormir, se rend dans son cachot et lui offre de le rendre libre s'il veut « faire sa volonté ». Huon refuse de répondre à l'amour d'une infidèle, et Esclarmonde irritée le soumet aux tourments de la faim. Vaincu par ce supplice et séduit par la beauté et la passion de la princesse, le chevalier déclare qu'il consentira à tout; mais Esclarmonde lui promet de se faire chrétienne pour pouvoir devenir sa femme, et rendue chaste déjà par la seule attente du baptême, elle ne renouvelle plus ses propositions; elle se contente de passer toutes ses journées avec celui qu'elle aime, que Gaudise croit mort de faim dans sa prison. Quatre mois s'écoulent ainsi; Gériaume cependant et ses compagnons, las d'attendre Huon à Dunostre, se décident à venir à Babylone savoir ce qu'il est devenu. Gériaume se teint le visage, revêt un riche costume sarrasin, et se présente à Gaudise comme Tyacre, le fils de son frère Yvorin de Monbranc, qui lui envoie treize chrétiens, faits prisonniers par lui, pour servir de cible aux archers sarrasins à la Saint-Jehan prochaine. Il présente aussi la cousine de Huon :

« Et ceste dame, que vous ici vées,
Aveuc vo fille, sire, la meterés;
Aprendra li bel François à parler. »

— Merci de votre présent, beau neveu, répond Gaudise; qu'on mette ces Français en prison, mais qu'on leur donne bien à manger; qu'ils n'aillent pas mourir de faim comme Huon, ce jeune bachelier que m'avait envoyé Charlemagne. »

Geriaumes l'ot, le sens cuide derver (*il pense perdre la raison*):
 Li sans du piet li est el vis (*au visage*) montés;
 Garde à ses piés, I. baston a trové;
 Por I. petit ne féri (*il s'en fallut peu qu'il ne frappât*) l'amiré.

Pour décharger sa rage, il frappe à tour de bras sur les chrétiens qu'il a amenés et qui le maudissent, croyant qu'il a réellement abjuré sa foi. On les conduit dans les prisons, où ils retrouvent Huon, auquel ils racontent la trahison de Gériaume. Huon n'en fait que rire, convaincu de la loyauté du vieux serviteur. En effet, celui-ci en donne bientôt des marques, et il profite de la confiance que l'émir met en lui pour adoucir, de concert avec Esclarmonde, la captivité de ses amis.

Cependant Agrapart, frère du géant Orgueilleux, vient à la cour de Gaudise lui demander raison de la mort de son frère, dont l'émir n'a pas tiré une assez éclatante vengeance. « Vous êtes par droit mon serf, lui dit-il; cependant je veux agir suivant les règles; faites combattre contre moi en champ clos un, voire deux de vos guerriers; si je suis vaincu, je vous laisserai en paix; si je triomphe, vous serez mon homme lige. » Aucun Turc ne se propose comme champion; mais Esclarmonde apprend à son père que le meurtrier d'Orgueilleux n'est pas mort, comme on le croit, et qu'il ferait bien le combat, si on lui promettait sa liberté. Huon est tiré de son cachot et consent à lutter contre Agrapart. Gaudise lui promet en retour de le faire conduire à Acre, et de se reconnaître tributaire de Charlemagne; il lui fait rendre son haubert, son hanap et son cor d'ivoire, auxquels il ajoute l'excellent cheval Baucent. Huon tremble en mettant son haubert; car si Auberon est encore irrité contre lui, il sait qu'il ne pourra y entrer; mais comme il le met facilement, il reconnaît qu'Auberon lui a pardonné, et marche au combat avec confiance.

L'émir le recommande à Mahomet: « Va-t'en, dit-il, Mahom te protège, et si ce Dieu que tu adores vaut mieux que le mien, puisse le plus vrai Dieu te ramener sain et sauf! »

Les deux adversaires se rencontrent. Touché du courage et de la bonne mine de Huon, Agrapart lui dit :

¹ Voilà une prière qui rappelle assez celle de Clovis à Tolbiac.

« Par Mahommet, tu es de boine gent!
 Car lai (*laisse*) ton Dieu, et à ma loi te prent,
 Et si t'en vien o (*avec*) moi en Orient....
 Si te donrai I. moult rice present,
 Ma suer germaine, noire est com arement (*encre*),
 Graindre est de moi (*elle est plus grande que moi*), si a I. piet de dent.
 — Par foi! dist Hues, à cent diables la rent!
 Jou n'i vinc mie pour tel mariement.
 Garde toi bien et vers moi te desfend;
 Jou te desfi de Dieu omnipotent. »

Huon est vainqueur; Agrapart se reconnaît vassal de Gaudise. Celui-ci fait fête à son champion; Huon l'exhorte à embrasser la vraie foi, sans cela il perdra la vie. « Je serais curieux de savoir, dit Gaudise en riant, sur quelle armée tu comptes pour exécuter tes menaces. »

Dist Huelins : « Dont n'en ferés vous el (*autre chose*)?
 — Naie, dist il, por noient (*pour rien*) en parlés.
 — Par foi, dist Hues, vous en repentirés! »

Et il sonne le cor magique.

Auberons l'ot ens el bos (*dans le bois*) ù il ert (*où il était*) :
 « Ah! Dins, fait il, j'oi mon ami corner,
 Que jou ai fait tante paine endurer;
 Or li perdoins (*pardonne*) cank' il a meserré (*tous ses torts*) :
 Car plus pseudomme ne poroie trover,
 Fors que le cuer a trop légier d'asés. »

Ces deux vers peignent admirablement le caractère de Huon. Le roi de féerie se trouve aussitôt dans Babylone avec cent mille guerriers : les païens qui refusent de se convertir sont mis à mort, les autres sont baptisés; Huon tranche la tête à Gaudise qui ne veut pas abandonner sa foi, et prend les moustaches et les quatre dents molaires qu'il doit rapporter à Charlemagne; pour qu'elles ne se perdent pas, Auberon les souhaite dans le flanc de Gériaume, où elles restent sans lui faire aucun mal; puis le nain donne à son protégé un beau vaisseau pour retourner en France, en lui recommandant bien, sous peine d'en-courir la plus terrible disgrâce, de ne traiter Esclarmonde que comme une sœur jusqu'à ce que le pape ait béni leur union. On fait épouser à la cousine de Huon un puissant seigneur sarrasin qui s'est converti et qu'on couronne en place de Gaudise, et on s'embarque. La navigation commence heureusement; mais les plus mauvaises pensées viennent à Huon, qui « le cuer a trop légier d'asés ».

Le temps est beau; le vaisseau fend rapidement les ondes; les Fran-

çais, qui viennent de dîner, ont fait un fréquent usage du hanap d'Auberon.

« Diuz, ç'a dit Hues, com m'avés viseté!
 J'ai I. hanap qui vaut une cité,
 Et I. hauberc qui moult fait à loer.
 Si ai I. cor de blanc ivoire cler,
 Quant je le sonne et je le veul corner,
 J'ai tant de gent com je veul demander
 Et s'ai la fille Gaudise l'amiré,
 Dame Escarmonde, qui tant a de biauté,
 Je l'aime tant, se me puist Diuz salver,
 Que de son cors ne me puis consirer (*abstenir*).
 Cis nains boçus me çuide vergonder (*se moque de moi*),
 Qui me desfent à la dame à juer (*de jouer avec la dame*);
 Mais jà por lui ne l' lairai, en nom Dé,
 Que jou ne fache de li (*d'elle*) ma volenté. »

Gériaume essaye en vain de le dissuader, et, voyant son obstination, s'embarque dans la chaloupe avec les autres chevaliers, pour ne point partager les malheurs que la folie d'Huon va attirer sur sa tête. L'événement leur donne raison; car à peine le jeune homme a-t-il, malgré les prières d'Esclarmonde, enfreint l'ordre d'Auberon, qu'une tempête horrible brise le vaisseau et jette les deux amants, complètement nus, sur la plage d'une île déserte. Esclarmonde se lamente : « Ne pleurez pas, lui dit Huon :

Acolons nous, si morrons plus soef (*notre mort sera plus douce*);
 Tristrans morut por bele Iseut amer ¹;
 Si ferons nous, moi et vous, en nom Dé. »

Des corsaires sarrasins, qui venaient faire de l'eau dans cette île, abordent à quelque distance; ils reconnaissent Esclarmonde, l'enlèvent, après avoir garrotté Huon, et se rembarquent pour conduire la princesse à son oncle Yvorin de Monbranc; mais ils s'arrêtent d'abord à Aufalerne; l'émir Galafre voit une dame qui pleure et leur demande qui elle est. « C'est une esclave que nous avons achetée, répondent les marins. — Ne les croyez pas, sire, s'écrie Esclarmonde, je suis la fille de l'émir Gaudise, qu'a tué un chevalier français, et ces gens-ci me veulent mener à mon oncle, qui me fera certainement brûler. » Galafre la trouve belle, et demande aux corsaires de la lui donner; sur leur

¹ Ce vers prouve qu'à l'époque de la composition de notre poème, les romans de la *Table ronde* étaient déjà populaires.

refus, il les fait tous tuer; un seul s'échappe, et va raconter à Yvorin que son vassal Galafre détient Esclarmonde. Galafre cependant épouse sa captive. « Sire, lui dit-elle, je suis fort honorée d'être votre femme; mais j'ai fait à Mahomet vœu de chasteté pendant deux ans; je le regrette aujourd'hui, mais vous ne voudriez pas attirer sur moi la vengeance céleste. » Galafre consent à attendre deux ans la consommation du mariage. A ce moment arrive un message d'Yvorin, qui réclame sa nièce et, sur le refus de Galafre, lui déclare la guerre.

Ici le poète interrompt son récit pour nous ramener près de Huon, qui est étendu sur le sable brûlant. Auberon, qui est dans son palais entouré de ses barons, se souvient du malheureux fils de Seguin, et gémit sur le sort que Huon s'est attiré par sa faute et auquel rien ne peut plus le soustraire. Les « chevaliers faés » intercèdent pour le coupable, et Malabron obtient enfin la permission d'aller à son aide, mais à condition de rapporter le haubert, le cor d'ivoire et le hanap, et de prendre sur son compte le châtiment qu'a mérité Huon, en restant trente ans de plus « luiton de mer ». Dans l'île de Moïse, à trois petites lieues de l'enfer, Malabron trouve le malheureux chevalier; il le délie et le porte sur son dos jusqu'à la terre ferme, où il l'abandonne, « aussi nu com au jor que fu nés ».

Ici commence une nouvelle phase du poème, le récit des aventures par lesquelles passent les deux amants avant de se rejoindre. Bien que cette partie ne soit pas moins intéressante que la première, j'en abrègerai un peu l'analyse, pour ne pas faire de ce compte rendu un sommaire du poème, d'autant plus que les éditeurs en ont déjà mis un à la tête de leur publication, fort bon, quoiqu'un peu circonstancié peut-être. Un récit rapide fera du reste mieux ressortir l'habileté avec laquelle le poète noue et dénoue son intrigue.

Huon rencontre un ménestrel qui l'habille, le nourrit et en fait son valet sous le nom de Garinet, qu'il a pris pour ne pas être connu et aussi parce que, de dépit contre Auberon, il s'est promis de mentir désormais à cœur joie. Tous deux arrivent à Monbranc chez le roi Yvorin; les chevaliers et le roi s'émerveillent de la beauté et de la force du valet d'Estrument le ménestrel, et soupçonnent un déguisement. Je ne puis résister au plaisir de citer le joli passage qui suit : « Comment se fait-il, dit Yvorin à Huon, qu'un homme comme toi serve un ménestrel? Ne sais-tu donc aucun métier plus honorable? — Je sais des métiers plus qu'il n'en faut, dit Huon, je vous les dirai si vous voulez. — Soit, répond l'émir, mais ne te vante pas de ce que tu ne sais pas faire; car je te mettrai à l'épreuve. »

« Sire, dist Hues, les mestiers écoutés :
 Je sai mestiers à moult grande pleuté.
 Je sai moult bien I. esprivier muer,
 Si sai cacier (*chasser*) le cerf et le sengler;
 Quant jou l'ai pris, la prise sai corner,
 Et la droiture (*ce qui leur revient*) en sai as ciens (*aux chiens*) doner.
 Si sai moult bien servir à I. disner;
 Si sai des tables (*jeu de dames ou de trictrac*) et des eskies (*échecs*) asés,
 Qu'il n'est nus hom qui m'en péüst passer. »
 Dist l'amirés : « Chi t'estuet arester (*arrête-toi ici*);
 Au ju d'esqués te vurai esprover (*je veux t'éprouver*).
 — Sire, dist Hues, laisiés moi parconter (*conter jusqu'au bout*),
 Puis m'asaiés (*essayez-moi*) de canque vous volés. »
 Dist Yvorins : « Tu as moult bien parlé;
 Or nous devise les mestiers que tu sés.
 — Sire, dist Hues, aparmain les sarés :
 Je sai moult bien I. hauberc endosser,
 L'escu au col et ma lance porter,
 Et I. cheval et courre et galoper (*faire courir et galoper*);
 Si sai moult bien en grant estor (*en grand combat*) entrer;
 Et quant ce vient as ruistes cos donner (*à donner les rudes coups*),
 Pires de moi (*que moi*) i poroit bien aler.
 Si sai moult bien ens es cambres entrer (*entrer dans les chambres des dames*),
 Et les plus beles baisier et acoler. »
 Dist l'amirés : « Ce sont mestiers asés ! »

C'est aux échecs que l'émir veut éprouver si Huon a dit vrai, et il l'oblige à jouer une partie avec sa fille « à des conditions qui prouvent que l'émir a la plus forte confiance dans l'habileté de la princesse, ou que l'honneur de sa famille lui est assez indifférent¹ ». Placée entre un danger qu'elle ne semble pas redouter extrêmement et la nécessité de faire tomber la tête du plus beau chevalier qu'elle ait vu, la fille de l'émir se laisse mater; mais notre héros, fidèle à Esclarmonde comme elle l'est à lui, refuse de profiter de sa victoire.

Et la pucele s'en va à cuer iré.
 « A foi, dist ele, Mahom te puist grever !
 Se je séusse (*si j'avais su*) que ne déüst faire el (*autre chose*),
 Par Mahommet, je l'éusse maté ! »

La guerre cependant éclate entre Yvorin et Galafre : Huon se signale au service d'Yvorin et devient son favori, après avoir tué en combat singulier un neveu de Galafre. Au milieu d'une lutte terrible avec un chevalier du parti ennemi, Huon, se croyant perdu, dit adieu à

¹ Dunlop, *History of fiction*, ch. iv.

Esclarmonde, à Gériaume et à tous ses amis; à ces mots, son adversaire jette son épée; c'est le vieux Gériaume lui-même : le vent l'avait poussé avec ses compagnons à Aufalrne, où il avait retrouvé Esclarmonde, et où il rendait à Galafre les mêmes services que Huon à Yvorin. Huon fait semblant de se rendre prisonnier et est conduit à Aufalrne, où il retrouve celle qu'il aime. Pendant que Galafre et son armée sont hors de la ville, les Français ferment les portes et leur refusent l'entrée à leur retour : les deux rois sarrasins, oubliant leurs querelles, s'unissent alors pour combattre les ennemis communs et reconquérir Esclarmonde, l'Hélène de cette guerre. Yvorin veut faire pendre le pauvre ménestrel Estrument, qui a amené Huon à sa cour; dans une sortie que font les Français pour l'arracher à la mort, ils perdent Garin de Saint-Omer, le pieux « maronnier » de Brindes; le soir, en soupant, ils le pleurent; mais tout chagrin a son terme :

« Huon appela le ménestrel : « Prends ta harpe, pour Dieu, ami, lui dit-il; après les plus grandes douleurs il faut bien se distraire; réjouis-nous, je t'en prie, car nous avons fait pour toi une grande perte. » Le ménestrel obéit; il accorde sa harpe à trente cordes et la fait doucement résonner; le palais retentit au loin. »

En se promenant le lendemain sur le bord de la mer, les Français voient arriver un vaisseau : il porte Guirré, le bon prévôt de Gironville, parti pour l'Orient à la recherche de son maître Huon; les gens du vaisseau se croient perdus en se voyant à Aufalrne, ville sarrasine; mais Huon se fait reconnaître, le vieux Gériaume retrouve son frère Guirré, et le lendemain tous s'embarquent pour Brindes, où ils ne tardent pas à arriver. Les païens livrent un assaut à la ville; mais il n'y a plus personne : ils y entrent, et les deux rois retournent chacun chez soi, après une guerre désastreuse qui s'est terminée par la perte d'Esclarmonde pour tous deux. Après avoir annoncé à la femme de Garin de Saint-Omer la mort de son mari, Huon arrive à Rome, où le pape baptise Esclarmonde et la marie à son amant. Puis on se met en marche vers la France, et bientôt on arrive près de Bordeaux; mais, pour obéir à Charlemagne, Huon ne doit pas entrer dans son héritage avant d'avoir rendu compte de son message à l'empereur; il se loge donc à l'abbaye de Saint-Maurice des Prés, qui relève directement de la couronne, et fait prévenir son frère Gérard de son arrivée.

Gérard avait abusé de l'absence de son frère pour établir à Bordeaux une insupportable tyrannie; il avait épousé la fille d'un traître, Gibouart de Viesmès, et il voit avec chagrin que l'heureux retour de Huon va le priver de sa puissance et de son rang. Il prend conseil de son beau-

père, qui lui persuade de trahir son frère. En effet, Gérard vient à Saint-Maurice, fait fête à Huon, apprend de lui que les dents et les moustaches de Gaudise sont enfermées dans le flanc de Gériaume, et offre de l'escorter sur le chemin de Paris; mais il le fait tomber dans une embuscade, le jette avec Esclarmonde et les autres dans ses prisons de Bordeaux, ouvre le côté de Gériaume et y reprend les marques qui doivent convaincre Charlemagne que Huon a accompli son message, tue l'abbé, pille l'abbaye, et enfin envoie dire à l'empereur que son frère, malgré l'ordre formel qu'il avait reçu, est revenu à Bordeaux, qu'il l'a fait emprisonner et qu'il attend ses ordres. L'empereur se rend à Bordeaux et fait comparaitre Huon devant les pairs. Le duc Naime défend l'accusé et proteste qu'il y a là-dessous une trahison; mais en vain : Charles, aveuglé par le ressentiment, jure sa barbe qu'il ne dînera qu'une fois avant la mort de Huon, et fait dresser les tables pour ce dernier repas. Les prisonniers se lamentent quand, à côté de la table où est assis Charlemagne, se dresse tout à coup une table plus haute de deux pieds, sur laquelle est le bon hanap, le cor d'ivoire et le merveilleux haubert. Auberon entre dans la salle au milieu de la stupéfaction générale et à la grande joie de Huon et de ses amis, pendant que ses chevaliers remplissent la ville et occupent toutes les issues du palais. Il heurte dédaigneusement l'empereur, s'assoit sur son estrade et tend le hanap à Huon, à Esclarmonde, à Gériaume, qui le voient successivement. « Portez-le à Charlemagne, dit Auberon, et s'il ne le prend, il le payera cher. » L'empereur l'approche de ses lèvres, le vin disparaît. « Vous m'avez enchanté, dit Charles. — C'est votre méchanceté, répond le roi de féerie; on ne peut boire dans cette coupe que si on est pur de tout péché mortel, et vous en avez commis un dont vous ne vous êtes jamais confessé, et qui est si horrible, que je ne veux pas le dire, pour ne pas vous déshonorer à tout jamais. » Charles se tait et tremble devant ce nain qui lit dans sa conscience; le hanap passe à tous les barons, mais Naime seul y peut boire. Auberon déclare à Charlemagne que Huon a accompli son message et que Gérard est un traître; il somme Gérard, au nom du Dieu de vérité, d'avouer son crime; et, fasciné par sa parole, Gérard raconte toute sa trahison et rapporte les preuves de l'innocence de Huon, qu'il avait enlevées à Gériaume. Huon supplie Auberon de pardonner à son frère, qui a été égaré par les conseils perfides de Gibouart. Le nain n'accède pas à cette prière, et souhaite le gendre et le beau-père à une potence démesurée : au même instant ils y sont suspendus, juste châtiment de leurs crimes.

« Cet homme-là est Dieu ! s'écrie Charles. — Droit empereur, répond Auberon, je ne suis pas Dieu, mais bien un homme comme un autre : mon nom est Auberon. » Et il raconte l'histoire que nous connaissons. Charlemagne rend à Huon ses honneurs et son fief.

Auberon prend Huon à part : « Écoutez-moi, lui dit-il, je vous prie, par l'amour que vous me portez, de venir dans trois ans à ma cité de Monmur ; vous y aurez ma royauté, et même toute ma puissance : je peux vous la transmettre, car sachez qu'à ma naissance il me fut permis de la donner à qui je voudrais. Je vous aime en toute loyauté, et je vous donnerai ma place ; vous porterez couronne d'or au chef, et vous laisserez à Gériaume votre héritage, car certes il l'a bien mérité. — Sire, dit Huon, vous dites vrai ; je le lui donnerai d'après vos ordres. » Auberon reprit : « Ami, écoutez-moi ; je ne veux plus demeurer en ce monde ; je veux m'en aller là-haut, en paradis ; car Notre Sire me l'a mandé, et je veux accomplir sa volonté ; mon siège est marqué à sa droite. »

Il recommande à Huon de ne jamais manquer à l'obéissance qu'il doit à l'empereur, et prend congé de tous. Charlemagne retourne à Paris ; Huon reste à Bordeaux avec Gériaume et Esclarmonde, et tout le pays mène grand' joie d'avoir retrouvé son seigneur.

De Huelin ne vous sai plus conter,
 Ne d'Auberon, le petit roi faé,
 Ains nous convient nostre cançon finer.
 Si proliés Dieu, le roi de maisté,
 Que Dieus vous laist tés (*telles*) œuvres demener
 Qu'en paradis vous mèche (*mette*) reposer,
 Et moi avec, qui le vous ai conté.

Tel est le récit que contiennent dix mille vers de dix pieds distribués en longs couplets monorimes. Comme on le voit, il y a là de l'invention et de l'habileté de composition ; les aventures sont amusantes sans que le poète ait recouru à un merveilleux trop fantastique ou à des complications trop invraisemblables ; l'intérêt va toujours en grandissant au milieu des épisodes variés qui nouent et dénouent successivement l'intrigue sans nuire à l'unité de l'ensemble ; les caractères sont bien tracés et n'ont pas en général cette banalité qui est un des grands défauts des poètes de l'époque, et dont ils ne sortent souvent que par des excentricités révoltantes ou absurdes : Huon de Bordeaux, impétueux, indocile et téméraire, mais loyal, brave et fidèle ; Esclarmonde, passionnée tant qu'elle est sarrasine, tendre et pure dès qu'elle devient chrétienne ; le vieux et dévoué Gériaume, qui ne fait servir toutes ses

ruses qu'à une honnête cause; enfin Auberon, dont le portrait offre un mélange heureux de grandeur et de bonté, de grâce et de force, de justice et d'indulgence; toutes ces figures se gravent en traits charmants dans la mémoire. Le roi de féerie surtout a exercé, dès les temps anciens, une grande influence sur l'imagination des lecteurs, et la trace de cette influence se trouve dans les nombreuses imitations auxquelles a donné lieu notre poème. Mais avant de parler des destinées d'Auberon postérieurement au trouvère qui l'a popularisé, il est bon de rechercher son origine et son histoire antérieure.

III.

On trouve dans le *Heldenbuch*, ou Recueil de poèmes héroïques allemands, un récit que l'on a déjà plus d'une fois rapproché de *Huon de Bordeaux* : c'est *Otnit*¹, où le roi des nains, Elberich ou Alberich, joue un rôle qui se rapproche beaucoup de celui d'Auberon dans notre poème. Voici le sujet : Otnit, roi de Lombardie, arrivé à l'âge de se marier, et pressé par ses sujets, quitte ses États pour aller conquérir la fille du sultan de Syrie, dont la renommée lui a appris la beauté. Sa mère lui donne au départ un anneau magique qui a le pouvoir de rendre visibles les choses invisibles, et lui recommande de suivre la route de Rome jusqu'à ce qu'il arrive à un tilleul² qui s'élèvera sur le bord d'une fontaine : là, il trouvera une aventure. Otnit arrive à l'endroit désigné, et, par la vertu de son anneau, il voit Elberich, le roi des nains, sous la forme d'un enfant, étendu sur le gazon. Otnit lutte avec lui, le terrasse, et pour sa rançon Elberich promet à son vainqueur une magnifique armure. Mais il trouve bientôt moyen de se faire donner l'anneau magique, et devient aussitôt invisible; après avoir quelque temps raillé Otnit, il lui rend l'anneau et lui apprend qu'il est son père et qu'il veut être son ami et l'aider dans son entreprise. En effet, par ses tours d'adresse, les prestiges dont il éblouit les Sarrasins, et la rapidité avec laquelle il se transporte d'un lieu à un autre, il arrive à faire épouser à Otnit la belle Sidrat, qui a reçu le baptême³. Otnit revient à Garde, sa capitale, et Elberich, après l'avoir comblé de richesses, prend congé de lui.

¹ Ou *Ortnit*. La meilleure édition est celle d'Eittmüller : *Künec Ortnites mervart unde tot*. Zurich, 1838.

² Arbre auquel les Germains attachaient des vertus magiques.

³ Comme Auberon, Elberich défend à Otnit d'avoir commerce avec Sidrat jusqu'à ce

Suivant la plupart des auteurs, le nom d'*Alberich* ou *Elberich* est le même que celui d'Auberon. M. Jacob Grimm¹ les tire tous deux du radical *Alp*, *Alb* ou *Elb*, qui veut dire elfe, génie, et cette étymologie est infiniment plus vraisemblable que celle de *aube*, aurore, qu'on a assignée à notre Auberon. Suivant M. de la Villemarqué, dont l'origine a le mérite au moins d'être nouvelle, ce nom d'Auberon serait le même que celui de *Gwyn-Araun* ou *Gwenn-Aron*, personnage de la féerie celtique : « Car *Gwyn* signifie blanc (*albus*, aube), et *araun*, qui répond à *vapeurs*, indique ici, selon toute apparence, un être surnaturel, surhumain. Le nom d'Auberon, dans sa première moitié, me paraît traduit de *Gwyn*; dans la seconde, il reproduit avec une légère modification le mot *aron* même, qu'on n'aura pas traduit parce qu'on ne l'aura pas compris ou qu'on n'aura su comment le rendre². » Il est vraiment peu probable qu'on ait traduit *Gwyn* par *aube*, quand *albus* n'avait pas donné ce mot en français, au lieu de le traduire par *blanc*; et il l'est encore moins qu'on n'ait pas compris la seconde moitié du mot quand on comprenait la première : je crois que le savant auteur du *Barzaz-Breiz* a bien fait de chercher ailleurs des analogies « plus saillantes » à l'appui de son opinion sur l'identité de *Gwyn-Araun* et d'Auberon. Le nom d'Auberon est très-probablement le même que celui d'*Alberich*, et je m'efforcerai bientôt de le prouver, mais l'étymologie de Grimm n'est peut-être pas bien certaine; car *Aubery*, *Auberon*, se trouvent employés comme simples noms d'hommes et semblent avoir la même origine que d'autres noms analogues : *Aubert*, *Adalberon*, etc.

Elberich et Auberon ont donc le même nom. Sont-ils aussi le même personnage? Peut-être les rapports du poëme allemand et du poëme français n'ont-ils pas paru bien frappants à mes lecteurs; les traits principaux sont cependant les mêmes : l'un et l'autre nous montrent un jeune guerrier chrétien qui fait en Orient un périlleux voyage, qui est aidé dans l'accomplissement de son projet par un protecteur surnaturel, qui épouse la fille d'un roi sarrasin après l'avoir convertie au christianisme, et retourne heureusement dans son pays. Quelque générale que soit cette ressemblance, elle offre un trait qui ne peut guère être dû à la rencontre fortuite de deux imaginations poétiques : c'est le secours prêté à Huon et à Otnit par un roi nain doué de pouvoirs merveilleux. Auberon, il est vrai, est bien plus grave, plus grandiose

qu'il l'ait épousée. Mais ce n'est là qu'un détail qui est loin d'avoir l'importance qu'il a dans *Huon de Bordeaux*.

¹ *Deutsche Mythologie*, 1^{re} édit., p. 599.

² Préface de *Huon de Bordeaux*, p. xxii.

qu'Elberich, dont les espiègleries rappellent plus souvent Puck que son maître; il a aussi plus de puissance; enfin il n'est pas le père de son protégé; mais ces différences ne sont pas assez fortes pour faire négliger les analogies de caractère et de conduite des deux nains : il y a là une ressemblance incontestable et qui ne peut s'expliquer que par l'imitation des deux poètes l'un par l'autre, ou leur mise en œuvre de la même tradition.

La première opinion seule, que je sache, a été soutenue. Les uns ont prétendu que le poème allemand était imité du français, les autres que le poème français était imité de l'allemand. Contre la première supposition, que justifieraient les habitudes bien connues de l'Allemagne au moyen âge, les meilleures raisons qu'on puisse invoquer se trouvent dans *Otnit* même. Pourquoi l'imitateur aurait-il changé le poème qu'il avait sous les yeux au point d'en faire une œuvre aussi différente? Ce n'est pas la peine d'imiter pour prendre si peu de chose à son modèle. D'ailleurs le poème d'*Otnit* appartient au cycle germanique, dont aucune branche n'est imitée du français; il se rattache à une série de récits inséparables¹, et son encadrement parmi eux prouve une tradition nationale. Le nom d'Elberich ou Alberich, pour désigner le roi des nains, n'était pas nouveau d'ailleurs aux poètes d'outre-Rhin. Dans les parties des *Nibelungen* où il est question des premières aventures de Siegfried, nous rencontrons le roi des nains, *Alberich*, qui se trouve, il est vrai, dans une position subalterne, mais qui offre déjà quelques traits du protecteur d'Otnit; il a d'immenses richesses, et il possède un manteau (*Tarnkappe*) qui rend invisible². Le poème d'*Otnit*, qui n'a rien de commun avec *Huon de Bordeaux* que l'idée fondamentale, ne peut donc pas en être imité. Le petit roi Alberich et son pouvoir surnaturel étaient déjà connus en Allemagne avant qu'on chantât les aventures du roi de Lombardie, et on n'a pas eu besoin de recourir à une source française pour les trouver.

Est-ce donc le poème de notre trouvère qui est imité du *Heldenbuch*? « Il y a beaucoup plus de probabilité, dit M. Keightley, pour qu'un poète français ait emprunté un nain à un écrivain allemand que pour l'hypothèse contraire³. » En général, en cas d'imitation bien constatée,

¹ *Otnit* a pour suite immédiate et nécessaire *Wolfdietrich*, où Elberich reparait; *Wolfdietrich* fait suite, d'un autre côté, à *Hugdietrich*, et se relie à tous les poèmes sur Dietrich de Bern.

² Préface de *Huon de Bordeaux*, p. xx. M. Guessard cite encore le roi *Albrecht*, nommé dans *Sigenót*, et *Walberan*, qui joue un rôle dans *Laurin*. Ces formes se rapprochent d'Alberich et d'Auberon.

³ Keightley, *The Fairy Mythology*, t. I, p. 213.

il y a cent chances contre une que c'est l'Allemand qui a imité le Français, et peu importe qu'il s'agisse de nains ou de géants. L'imitation d'un poème allemand par un Français serait un fait à peu près unique; et d'ailleurs, outre que la ressemblance restreinte des deux poèmes, tout en offrant une incontestable analogie, s'oppose, comme pour la précédente hypothèse, à l'idée d'une copie, il y a des dates qui excluent la supposition de M. Keightley, en prouvant l'antériorité de Huon de Bordeaux. M. Keightley rappelle qu'Otnit a été attribué à Wolfram d'Eschenbach (mort vers 1220), et ajoute qu'il est peut-être beaucoup plus ancien¹. L'attribution à Wolfram n'est plus admise depuis longtemps : « Une telle opinion, dit M. Vilmar, ne mérite même pas qu'on se donne la peine de la réfuter d'un mot². » La critique allemande est d'accord pour placer la composition d'Otnit à la fin du treizième siècle, au plus tôt vers 1250. « Huon de Bordeaux, dit encore M. Keightley, a été, dit-on, écrit en vers français par Huon de Villeneuve, vers le commencement du treizième siècle³. » J'ai dit plus haut que Huon de Villeneuve n'est pas l'auteur de notre poème, et qu'il faut le placer, comme l'a démontré M. Guessard dans sa préface, dans les dernières années du douzième siècle. Il y a donc impossibilité matérielle à ce que Huon de Bordeaux soit imité d'Otnit, comme il y a impossibilité morale à ce qu'Otnit soit imité de Huon de Bordeaux.

De l'alternative que je posais tout à l'heure, il ne reste donc que le second parti à prendre : Huon de Bordeaux et Otnit, ou plutôt Elberich et Auberon ont une origine commune. Pour arriver à retrouver cette origine, il faut se rappeler d'abord les citations par lesquelles j'ai montré plus haut que le nom d'Alberich désignait depuis longtemps en Allemagne un nain doué de pouvoirs extraordinaires. Je ne me souviens pas d'avoir rencontré ce nom et cette attribution dans les anciennes poésies françaises; mais peut-être faut-il voir une allusion à l'une des facultés merveilleuses du « petit roy faé », celle de se transporter avec la rapidité de la pensée aux lieux les plus éloignés, dans le nom d'Auberon donné par Jehan Bodel, l'auteur du *Jeu de Saint-Nicolas*, à un messenger qui franchit avec une étonnante célérité les plus grandes distances⁴. D'ailleurs, tout porte à croire que l'auteur

¹ Keightley, *The Fairy Mythology*, t. I, p. 39, note.

² Vilmar, *Geschichte der deutschen Literatur*, 7^e édit., t. I, p. 144. Cf. Gervinus, Grässe, Gódeke, etc.

³ Keightley, l. l.

⁴ AUBERONS. Sire, n'en doutés jà : nus cameus (*nul chameau*) une lieue
N'est tant isniaus de courre (*si agile à la course*) que je ne raconsieue,
Derrier moi ne le meche (*mette*) devant demie lieue.

de Huon de Bordeaux n'a pas inventé le personnage d'Auberon; il est aujourd'hui bien reconnu que de telles créations de toutes pièces sont tout à fait en dehors des habitudes de nos anciens poètes; il leur arrivait bien d'embellir par des ornements et des fictions de leur cru les sujets qui, à leur goût, n'étaient pas assez intéressants; mais, en tous cas, s'ils inventaient les événements, ils recevaient toujours de la tradition ou prenaient dans les livres les personnages qu'ils mettaient en scène. Dans le cas présent, il est fort vraisemblable que c'est la tradition vivante, les légendes attachées au nom d'Auberon, qui ont inspiré le trouvère, et, comme je l'ai dit, la même tradition, les mêmes légendes se rattachaient de l'autre côté du Rhin au nom d'Alberich. Il est donc probable que cette tradition est fort ancienne, puisqu'elle est commune à deux nations dont les littératures ont suivi de très-bonne heure des routes fort diverses, et dont les cycles poétiques n'offrent aucun point de contact¹.

Voilà les seules données positives que j'ai pu recueillir sur le roi de féerie et l'histoire de sa légende. Si l'on trouve que c'est bien peu de chose et que j'ai consacré trop de temps à établir des fondements sur lesquels je ne construis rien, je vais présenter une hypothèse qui n'a pas la certitude de ce premier résultat, mais qui me semble offrir cependant de grands caractères de vérité.

On sait que les Francs, quand ils entrèrent en Gaule, apportèrent avec eux des traditions épiques, dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous. Parmi celles-ci, une des plus curieuses se rattache à Mérovée, le fondateur de la dynastie mérovingienne. Mérovée, de l'aveu de tous les historiens, n'était pas fils de Clodion, et pour expliquer comment il lui avait succédé, on racontait que l'épouse de Clodion avait été forcée par un monstre marin qui l'avait rendue mère d'un fils, lequel porta le nom de *Meer-wig*, enfant de la mer, et le transmit à ses descendants comme appellation patronymique². Cette légende n'est pas la seule qui se rapporte à ce fait, qui évidemment a frappé les contemporains, de la substitution d'une race royale à une autre. D'après les auteurs les plus dignes de confiance, Clodion n'eut pas d'enfants, ou ses enfants vécurent oubliés. Un seul récit, rapporté par Jacques de Guyse d'après Hugues de Toul, donne une version dif-

¹ De même qu'Alberich et Auberon, *Veland*, le Vulcain, ou plutôt le Dédale de la mythologie scandinave, et *Galan*, le forgeron « féé » de nos chansons de gestes, sont communs aux deux nations. Cette communauté, là comme ici, indique une haute ancienneté.

² Jacob Grimm, *Deutsche Mythologie*, 2^e édit., p. 364.

férente, et cette version me semble offrir avec la légende d'Auberon d'incontestables rapports¹. « Albéric, dit Hugues de Toul, le plus jeune des fils de Clodion, eut autant d'habileté et de subtilité que d'audace et de prouesse.... Il demeurait la plupart du temps dans les forêts, faisait des sacrifices aux dieux et aux déesses, et renouvela même la secte palenne, espérant que les dieux lui rendraient l'empire.... Cet Albéric répara l'autel de Minerve sur une montagne que les chrétiens appellent maintenant mont Saint-Aldebert, et qui se nommait alors le mont d'Albéric. Il fonda un autre autel sur une montagne voisine que les chrétiens appellent maintenant en français « la Houppe d'Albermont ».... Cet Albéric était surnommé malicieusement *l'Enchanteur* par les partisans de Mérovée; il demeurait toujours dans les forêts.... Il est enseveli à un endroit où on a transporté de grands arbres : les habitants du pays l'appelaient jadis la Chevelure ou la Houppe d'Albéric².... Il maria l'aîné de ses fils, Waubert, à la fille de l'empereur de Constantinople. » (Annales du Hainaut, l. IX, ch. 6, 9.)

J'ai cité les traits les plus saillants du récit de Hugues de Toul; ils nous offrent, comme notre poème,

Un petit roy sauvage³
Qui tout son tans conversa en boschage,

qui passe pour avoir des pouvoirs surnaturels, et fait épouser à un homme d'Occident la fille d'un empereur d'Orient. Ces traits sont communs à Elberich, à Auberon et à Albéric. J'ajoute qu'Albéric, suivant son historien, livra aux Mérovingiens plusieurs batailles, dans lesquelles il fut toujours vainqueur, ce qui rappelle les cent mille guerriers qui accourent autour d'Auberon partout où il les souhaite, et la victoire qu'Elberich fait remporter à Otnit sur les Sarrasins. Quelle est donc la valeur de ce curieux récit pour l'histoire et pour la légende?

Hugues de Toul n'est connu que par les extraits qu'en ont tirés

¹ Ce passage de Jacques de Guyse et celui de Richard de Wassebourg ont déjà été cités par M. Guessard, mais ne l'ont pas amené à chercher là l'origine de la légende d'Auberon.

² Le manuscrit de Saint-Germain, au lieu de *Coma* et *Huppa*, donne *Cornu* (le cor) et *Varppa* (?).

³ Un contemporain dit avoir vu à Rome le plus jeune des fils de Clodion, qu'y avait envoyé Aëtius, et le décrit ainsi : « Il n'avait pas encore de barbe; des boucles longues et épaisses de cheveux blonds flottaient sur ses épaules. Aëtius l'avait adopté pour fils. » Ce portrait correspond assez à celui que la légende trace d'Auberon, le fils de Jules-César. (Priscus, cité dans Genssler, *Geschichte des Gaues Grabfeld*, t. I, p. 249.)

Jacques de Guyse et Vincent de Beauvais, et dont l'un a déjà donné matière à une discussion du même genre que celle-ci. Hugues raconte l'histoire du duc Garin de Lorraine, de son frère Bègues de Belin et de son ennemi Fromont, à peu près comme la célèbre chanson de gestes des *Loherains*. L'éditeur de Jacques de Guyse, M. de Fortia d'Urban, a voulu conclure de là à la réalité des faits mentionnés par le poème; l'opinion contraire, qui a prévalu avec raison, a vu dans cette concordance une preuve que Hugues de Toul, comme Albéric des Trois-Fontaines et Philippe Mousket, avait compilé, pour en faire son histoire, les chansons de gestes et les traditions populaires. Tout porte donc à croire que l'histoire d'Albéric l'enchanteur n'est qu'une légende des bords du Rhin qu'il a recueillie, comme beaucoup d'autres. Il faut noter que c'est aussi aux bords du Rhin que se rapporte la première mention d'Alberich dans les poèmes allemands. Ce ne peut être d'ailleurs qu'une légende que ce récit, auquel sont directement opposées toutes les données historiques, et qu'il est inutile de réfuter à ce point de vue.

Cependant il a été reproduit par d'autres annalistes qu'Hugues de Toul, et a surtout servi de fondement à de fabuleuses généalogies. Richard de Wassebourg l'inséra en 1549 dans ses *Antiquitez de la Gaule Belgique*; il donne à Albéric le nom d'Auberon, qui semble prouver l'identité que je cherche à établir : « On l'appeloit, ajoute-t-il, enchanteur ou féé¹. » François de Rosières, dans son livre sur l'origine de la maison de Lorraine, pour lequel il fit en 1580 amende honorable au parlement de Paris, lui donne pour tige ce même personnage; il paraît avoir eu sous les yeux d'autres autorités qu'Hugues de Toul : « Auberon, dit-il entre autres choses, qu'on appelle aussi Albéric, ne succéda pas à son père, bien qu'il eût le titre de roi des Francs orientaux. Il habitait la forêt Charbonnière et faisait des sacrifices aux faux dieux. Il est enseveli chez les Nerviens, dans un lieu qu'on appelle la *Houppes d'Auberon*.... Quelques-uns racontent qu'il défit les Mérovingiens à Mirval, et qu'il dut sa victoire aux prestiges des démons². » Au dix-septième siècle, Nicolas de Guyse, l'un des collaborateurs du grand ouvrage de Gramaye sur les antiquités belges, reproduit le récit de F. de Rosières, en donnant toujours au roi des Francs orientaux le nom d'Auberon; il raconte de plus qu'à Mons, dont la légende lui

¹ R. de Wassebourg, *Antiquitez de la Gaule Belgique*, 1549, folio LV, 6. Notez que l'un des noms donnés à Auberon est « le roi faé », ou simplement « le faé ».

² Franciscus de Rosières, *Stemmata Lotharingæ et Barri ducum*, folio cxiii, p. 1, ch. 43.

attribuait la fondation, une tour en ruines conservait parmi le peuple le nom de tour d'Auberon (*turris Auberonii*)¹. Suivant Rosières et de Guyse, c'est d'Auberon que descendent les Carlovingiens et les Capétiens, les ducs de Lorraine, les comtes de Hainaut, et d'autres encore. Plus récemment, M. de Courchamps, dans un tableau généalogique plus ou moins fantastique de la maison royale de France, a rattaché aussi nos deux dernières dynasties à ce prétendu fils de Clodion, qui épousa selon lui Urgande², sœur de Théodoric le Grand³, et maria son fils Waubert à la sœur de Zénon, empereur de Constantinople : le roi des Francs orientaux est devenu duc d'Alsace chez M. de Courchamps, qui a, s'il faut l'en croire, « solidement établi » son tableau sur les autorités les plus imposantes⁴.

Ce qu'il y a d'intéressant là dedans, c'est qu'au douzième siècle, époque où vivait Hugues de Toul, une tradition populaire, remontant peut-être aux temps mérovingiens et qui s'est maintenue longtemps après, avait conservé le souvenir d'Auberon l'enchanteur, le roi des forêts, le victorieux. C'est cette tradition dont notre poète s'est fait l'écho. L'Alberich des *Nibelungen*, l'Auberon d'Huon de Bordeaux, l'Elberich d'Otnit, sont le même personnage; une légende, vraisemblablement fort ancienne, puisqu'elle s'est conservée chez deux nations séparées de bonne heure, très-populaire, puisqu'elle a fait donner à plusieurs lieux des noms qui la rappellent, rattache ce personnage aux plus antiques souvenirs des Francs, et permet de supposer qu'il faisait partie de leurs traditions nationales quand ils entrèrent en Gaule; dans cette légende il a déjà les principaux traits qui le distinguent dans les poèmes postérieurs; c'est un roi jeune, aux longs cheveux blonds, qui vit dans les forêts, qui a une armée toujours victorieuse, et qui est doué de pouvoirs surhumains⁵. Il ne faut pas attacher d'importance à ce qu'Auberon et Elberich sont chrétiens, tandis que l'Albéric fils de Clodion est païen; l'Albéric des récits primitifs appartient aux temps

¹ Gramaye, *Antiquitates Flandriæ. Mons Hannoniæ*, par Nicolas de Guyse.

² Ce serait bien là un nom de fée; mais on l'appelle généralement Argotte.

³ Comme l'a fort bien remarqué M. Rückert, il y a un rapport incontestable entre cette alliance et l'amitié constante d'Alberich pour Dietrich de Bern, dans l'épopée allemande. M. Rückert, dans son travail appelé *Oberon von Mons und die Pipine von Nivelle* (1836), est arrivé sur plusieurs points aux mêmes résultats que moi; mais je crois qu'il s'est complètement trompé en acceptant comme historiques les données de la tradition sur le fils de Clodion et ses descendants. Je lui ai emprunté plusieurs de mes citations.

⁴ *Mémorial de la noblesse*, publié par Duvergier, t. I.

⁵ C'était sans doute la fille d'un empereur romain qu'épousait le protégé d'Albéric dans les récits primitifs.

antéchrétiens¹, et on l'a baptisé plus tard pour les besoins du sujet, et pour ne pas faire d'un pieux chevalier un protégé du démon.

Ce système n'est d'ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, qu'une hypothèse que je ne prétends pas imposer, et à laquelle on est libre de préférer celle de M. de la Villemarqué, pour laquelle penche M. Guessard. M. de la Villemarqué, je l'ai déjà dit, reconnaît dans Auberon Gwyn-Araun, personnage de la féerie celtique. L'ingénieux savant fonde principalement son opinion sur un conte qui met en scène un pieux ermite avec lequel Gwyn-Araun joue à peu près le même rôle qu'Auberon avec Huon lors de leur première entrevue. Mais pour un fait particulier de ce genre, il semble plus naturel de croire à une imitation de l'auteur français par le gallois, qu'à une tradition², d'autant plus que M. de la Villemarqué a oublié de nous indiquer la date de « cette vieille légende traduite du gallois et publiée en 1805 ». Ce Gwyn-Araun³ a en effet, dans le *Myvyrian*, quelques attributs qui le rapprochent assez de notre Auberon; mais les citations de M. de la Villemarqué qui portent le plus grand caractère d'ancienneté ne rapportent pas ces attributs, et pour celles qui en parlent on peut faire la même objection que pour l'histoire de l'ermite⁴. D'ailleurs la conjecture de M. de la Villemarqué rendrait fort difficile à expliquer l'ancienneté des traditions allemandes sur Alberich, et l'identité de ce personnage avec Auberon, qui me paraît hors de doute.

Il serait peut-être plus facile de revendiquer une origine celtique pour les objets *fées* qu'Auberon donne à Huon. Le cor enchanté surtout semble avoir été inventé dans un pays de grandes chasses et de grands bois; le hanap magique a fourni le sujet de plus d'un conte qui se rat-

¹ Les récits de Hugues de Toul et de François de Rosières nous montrent Albéric sacrifiant aux faux dieux et essayant de relever la secte païenne: preuve évidente que ces récits ne sont pas historiques; car en 480 il ne pouvait s'agir parmi les Francs de relever le paganisme, qu'ils n'avaient point encore abandonné.

² Les Gallois, s'ils ont fourni les légendes d'après lesquelles ont été écrits nos romans de la *Table ronde*, ont imité nos poèmes du cycle carlovingien; ils possèdent des traductions de plusieurs d'entre eux.

³ Est-ce le même que *Gwyn*, le Mercure celtique, qui, suivant une autre conjecture de M. de la Villemarqué, aurait donné son nom à l'île d'Albion, comme Gwyn-Araun a formé Auberon (*Gwyn-Albus*)?

⁴ Quand on parle soit du *Myvyrian*, soit des *Mabinogion*, il ne faut pas oublier que ces poésies ou ces contes, quelle que soit leur date plus ou moins contestable, sont tous gallois, et que c'est gratuitement introduire une grande confusion dans l'histoire, déjà assez obscure, des rapports de la poésie celtique avec la nôtre, que d'appeler *bretons* des contes dont on n'a pas retrouvé la trace dans l'Armorique. Ainsi, dans la préface de *Huon de Bordeaux*, p. xxv, au lieu de « l'invention allemande ou bretonne », lisez « l'invention allemande ou galloise ».

tache au cycle d'Arthur; il est cependant impossible de ne pas rappeler tous les talismans de ce genre qui figurent dans les contes orientaux. Il suffit d'avoir lu les *Mille et une Nuits* pour se souvenir que de pareils prodiges s'y retrouvent à chaque page, et forment une espèce de merveilleux qui semble propre aux imaginations asiatiques. Nos chansons de gestes n'offrent rien qui ressemble à ces objets *féés*, et tous ceux qui se rencontrent si fréquemment dans les contes d'enfants de tous les pays n'apparaissent qu'à une époque assez moderne et ont plusieurs fois déjà été rattachés à l'Orient.

Pour compléter ces recherches sur les origines du poème que j'ai analysé, il resterait à déterminer ce qu'il peut contenir d'historique et où le trouvère a pris les personnages purement humains qu'il met en scène. Cette étude me mènerait, on le conçoit, beaucoup trop loin pour quelques-uns, et n'aurait au contraire aucun point de repère pour d'autres. Ainsi il me serait impossible de dire si Huon a été réellement duc de Bordeaux ou même s'il a existé. Quelques historiens, prenant le roman au sérieux, l'ont gravement énuméré parmi les souverains de l'Aquitaine; d'autres au contraire ont nié et son existence et celle de son père Seguin, qui est cependant beaucoup plus incontestable¹. Le mélange de vérité historique qui peut se trouver mêlé aux fabuleuses aventures de Huon est d'ailleurs si minime, qu'il faudrait dépenser pour l'extraire plus de peine qu'il n'en vaut. J'aime mieux suivre le sort du poème et de ses héros depuis sa publication.

IV.

La manie des additions et continuations a été fatale à plus d'une production du moyen âge; au milieu des commencements et des suites disparurent fréquemment les œuvres originales, et l'accusation d'insipidité, de monotonie, de prolixité, portée tant de fois contre les produits de l'imagination de nos pères, n'a eu souvent pour cause que le peu de critique de ceux qui la faisaient, inhabiles à distinguer le texte pur des gloses qu'on y avait postérieurement ajoutées.

¹ Il est nommé par un historien presque contemporain, l'Astrologue limousin, au nombre des gouverneurs que Charlemagne laissa dans les principales villes en revenant d'Espagne : « *Burdegalæ Sewinum*. » Voyez du reste la préface de *Huon*, p. xxxi-xxxiii. On a prétendu, entre autres Keightley, que Huon était le même personnage qu'Yon, roi de Bordeaux, qui figure dans les *Quatre fils Aimon*, et Ivone, roi de la même ville, dans Boiardo et les *Cinque Canti* de l'Arioste. Rien ne confirme ce rapprochement.

Huon de Bordeaux subit le sort de tous les poèmes qui faisaient fortune; on l'allongea considérablement. On lui fit d'abord, sous le nom de *Roman d'Auberon*, une espèce de prologue où on prépare avec assez d'habileté les événements et les personnages de l'œuvre principale. On y raconte la naissance d'Auberon, fils de Jules-César (lequel avait pour mère Brunehaut, fille de Judas Macchabée) et de Morgue la fée, sœur d'Arthur. On y annonce l'arrivée de Huon, qui seul peut faire ravoïr à Auberon le haubert que lui a ravi le géant Orgueilleux; on y explique comment la cousine de Huon, la fille de Guinemer de Saint-Omer, se trouve aussi au pouvoir du géant¹. Les versions en prose ont adopté une autre généalogie du roi de féerie, tout en lui conservant Jules-César pour père². Voici comment elles font parler Auberon, racontant son histoire à Huon : « Julius César m'engendra en la dame de l'Isle-Celée, laquelle fut jadis fort aimée de Florimont d'Albanie; mais pour ce que Florimont, qui alors était jeune, avait une mère qui fit tant, qu'elle vit ma mère et Florimont ensemble en un lieu solitaire sur la marine; dont, quant ma mère aperçut que la mère de Florimont était venue, elle se départit, et délaissa à grands pleurs et lamentations Florimont son ami, qu'onques depuis ne le vit, et s'en retourna en son pays de l'Isle-Celée, qui, à présent, se nomme Chifalonie, où elle se maria depuis, et eut un fils qui, en son temps après, fut roy d'Égypte, qui se nomma Neptanebus, et fut celui qu'on dit qui engendra Alexandre le Grand, etc.³. » On peut choisir entre ces deux filiations, qui sont toutes deux sans doute aussi solidement établies que celle que je citais tout à l'heure et qui fait descendre d'Auberon Charlemagne et Louis XIV.

Je ne dirai que quelques mots de la déplorable suite qu'on a cousue au roman de *Huon de Bordeaux*, et qui, malheureusement pour le goût populaire, n'a pas eu moins de succès ni d'éditions en prose que la première partie. On y a intercalé la première moitié du roman d'*Aucassin et Nicolette*, le plus délicieux bijou que nous ait laissé le moyen âge, mais *quantum mutatus ab illo!* On regrette de voir ainsi maltraiter ce chef-d'œuvre de grâce et de passion naïve⁴.

¹ Préface de *Huon*, p. XLVIII-LI.

² Notez le rapprochement de Brunehaut, qui passe pour avoir fait toutes les grandes routes du nord de la France, et de Jules-César, à qui on attribue nombre de routes romaines; Qui les chemins fist faire et compasser.

(*Huon de Bordeaux*.)

³ Notez dans ce passage l'allusion au roman de *Florimond*, par Aimon de Varenne.

⁴ Ce sont les amours de Florent d'Aragon et de Clairette, fille de Huon. Le roi Garin

Outre les suites proprement dites, notre roman donna lieu à de nombreuses imitations. Le personnage d'Auberon était surtout destiné à faire fortune, et en effet son auteur lui avait donné des traits assez séduisants pour plaire à tous. Le roman d'*Ysaie le Triste*, fils de Tristan du Leonois et de la blonde Yseult, l'a employé avec un certain bonheur, mais en le déguisant. Ce roman, écrit au quinzième siècle, est un de ceux qui ont fait avec le plus de charme et d'habileté usage de la mythologie féerique, qui s'était peu à peu formée des premières et simples légendes de la Table ronde. Le héros y est constamment aidé et accompagné par un nain aussi laid que possible, mais adroit et dévoué plus qu'on ne saurait dire; il s'appelle Tronc; mais à la fin de l'ouvrage on apprend qu'il n'est autre qu'Auberon, condamné par une fée envieuse à revêtir pour un certain temps cette hideuse forme, mais qui reconquiert enfin sa beauté merveilleuse et sa puissance surnaturelle¹.

Auberon n'est pas, du reste, le seul personnage de notre poème qu'on en ait détaché pour le faire servir ailleurs. Son fidèle serviteur Malabron; l'ami dévoué de Huon, reparait assez souvent dans d'autres poèmes pour faire conjecturer que c'est un nom de lutin déjà connu qu'a adopté la fantaisie de l'auteur de *Huon*². Cependant il est bien probable qu'il faut voir une véritable imitation dans le roman de *Gaufrey*³, où Malabron, qui n'est plus en rapport avec Auberon, joue un rôle qui rappelle assez celui du roi de féerie, et plus encore celui d'Elberich dans *Otnit*, à l'égard du géant Robastre, dont il est le père. Ce poème a trop peu d'intérêt pour que j'en donne une idée; je dirai seulement que ce qui indique le plus clairement l'imitation, c'est que Malabron, dans *Gaufrey*, est représenté, sinon comme « un luiton de mer », du moins comme pouvant prendre la forme d'un poisson, et qu'il transporte Robastre sur son dos et plonge pour rechercher sa massue, exactement comme le Malabron de *Huon* le transporte à deux reprises et plonge pour rechercher les bijoux d'Auberon. Certains épisodes de *Huon* ont aussi passé dans d'autres compositions: ainsi, l'aventure du

d'Aragon remplace le comte Garin de Beaucaire, et le visquens Pierre d'Aragon tient aussi la place du vicomte de Beaucaire.

¹ C'est une grande erreur que de voir, comme M. François-Victor Hugo, la première mention d'Auberon dans *Ysaie le Triste*, bien postérieur à *Huon de Bordeaux*, auquel il fait allusion. Au reste, comme l'a déjà dit M. Guessard, la note 6 de M. F. Hugo sur le *Songe d'une nuit d'été*, dans sa traduction de *Shakspeare*, est pleine d'erreurs.

² Voyez, entre autres, le roman en prose d'*Ogier le Danois* et les dernières branches qui concernent Renouart dans le cycle de *Guillaume au court nez*.

³ Publié dans la même collection que *Huon de Bordeaux*. Voy. la Préface, p. x.

fil de Seguin et de Charlot se trouve à peu près textuellement dans le joli roman de *Mélusine*, par Jehan d'Arras ¹. Les objets enchantés qu'Auberon donne à son protégé lui ont aussi été empruntés pour d'autres récits, si toutefois ils n'étaient pas déjà de droit commun; je rappellerai seulement le joli conte du ménétrier dont le violon faisait danser tous ceux qui l'entendaient, dans la collection de contes des frères Grimm ²; quant au hanap, ses deux propriétés ont été séparées : en tant qu'inépuisable, il a fourni le sujet d'une foule de récits enfantins, et a fini par voir réaliser ses prestiges dans la fameuse bouteille de Robert-Houdin; en tant qu'accessible seulement à certaines personnes, il a donné comme dernière transformation un conte de La Fontaine, dont il a fait ensuite une comédie, la *Coupe enchantée*, de laquelle le vin s'enfuit, il est vrai, pour une tout autre raison que pour un péché mortel du buveur.

Mais le poème lui-même, dans son intégrité, a eu un long et légitime succès. La version en prose, faite au quinzième siècle, n'a cessé de se réimprimer depuis ce temps avec des altérations plus ou moins grandes, et M. Guessard a signalé une édition de 1860. On découpa plus tard ce sujet en scènes, ni plus ni moins qu'un moderne roman de cape et d'épée, et on jouait avec succès en 1557 le *Mystère de Huon de Bordeaux*. En 1593, la troupe de Shakspeare représenta à Londres une pièce anglaise sur le même sujet, faite probablement d'après la traduction du roman français en prose donnée vers le milieu du seizième siècle par lord Berners, et devenue rapidement très-populaire. On sait le rôle charmant que Shakspeare lui-même a fait jouer à Oberon dans le *Songe d'une nuit d'été*; mais le caractère qu'il a donné au roi de féerie, ainsi que son union avec Titania, sont des inventions étrangères au personnage primitif; Shakspeare s'est inspiré de Spenser pour peindre les aériennes figures de ses génies, beaucoup plus que de notre roman ³.

Au dix-huitième siècle, M. de Tressan donna de *Huon de Bordeaux*, d'après les récits en prose du quinzième siècle, un extrait où il eut le bon goût de ne comprendre que la première partie (*Bibliothèque des romans*, avril 1778). C'est d'après cet extrait, « aussi libre que gracieux », que Wieland composa son poème d'*Oberon*, la dernière transformation de notre chanson de geste.

¹ P. 87-90 de l'édition elzévirienne.

² *Kindermärchen, der Jude im Dorn*.

³ Spenser n'a fait que nommer Oberon; mais c'est lui qui semble avoir créé le personnage de Titania, qui chez lui est la seule reine de l'empire féerique.

M. Saint-Marc Girardin a consacré à la comparaison de *Huon de Bordeaux* et d'*Oberon* un des plus spirituels chapitres de son spirituel *Cours de littérature dramatique*¹. Il n'hésite pas à préférer le roman français, bien qu'il n'ait pu le connaître qu'en prose, et à mettre Esclarmonde fort au-dessus de Rezia. Sans discuter ici cette opinion, que je partage du reste dans le fond, tout en l'appuyant sur des motifs un peu différents, je trouve que M. Saint-Marc Girardin a traité bien sévèrement le poème de Wieland, qui est également dédaigné en Allemagne plus qu'il ne le mérite et qui est resté populaire en Angleterre, grâce à la charmante traduction de Sotheby². C'est sans contredit une fort agréable lecture, et les additions que le poète allemand a faites à son sujet ne sont pas toujours mauvaises; ainsi, l'épisode du séjour des deux amants dans l'île où les a jetés leur naufrage me paraît intéressant et gracieux, bien que l'ermite qu'ils y rencontrent ait un peu trop du Jean-Jacques Rousseau. Wieland a porté là à sa perfection le style aisé et pur qui le distingue; il a tiré, en somme, un heureux parti de son sujet, et on ne peut guère lui reprocher que d'avoir traité ce sujet-là; car les qualités qu'il lui a fait perdre et que regrette M. Saint-Marc Girardin, la naïveté, la candeur, l'*inconscience* (qu'on me passe le mot) de l'auteur et des personnages, ces qualités ne pouvaient se retrouver dans l'œuvre d'un poète du dix-huitième siècle, elles appartiennent exclusivement au premier âge des littératures. La question serait donc de savoir s'il est bon en général d'imiter et de chercher à rajeunir les anciens sujets, et si en particulier les traditions poétiques du moyen âge contiennent une matière épique qu'il soit encore possible d'exploiter.

Pour être convenablement résolue, cette question demanderait à être traitée à part et exigerait des développements que je ne puis lui donner ici. Il est temps de clore cette étude, qui peut-être a semblé trop longue et qui est cependant bien incomplète encore. Je me suis un peu étendu sur les sources du poème, parce que le sujet n'avait été qu'effleuré par les savants éditeurs de *Huon de Bordeaux*; j'ai fait plus rapidement l'histoire des imitations et modifications de l'œuvre du douzième siècle, parce que leur préface contient là-dessus de longs et curieux détails. Je terminerai en exprimant le vœu que la grande œuvre entreprise par M. Guessard puisse être menée à bonne fin; tous les amis de notre ancienne littérature le souhaitaient déjà vivement

¹ T. III, p. 235.

² C'est d'après cette traduction qu'a été fait le libretto, originairement anglais, de l'*Oberon* de Weber.

avant qu'elle eût reçu un commencement d'exécution ; ils ne peuvent que le désirer plus encore, à présent que cinq volumes parus ont pu les convaincre du soin, de l'intelligence et de la conscience apportés à l'exécution de cette tâche laborieuse à la vérité, mais utile, et qui n'est ni sans agrément ni sans gloire.

GASTON PARIS.

LA CRUCHE CASSÉE,

COMÉDIE EN UN ACTE

DE HENRI DE KLEIST¹.

¹ Zschokke raconte ainsi dans une autobiographie l'origine de cette pièce : « Parmi les nombreuses connaissances qui m'aidèrent à passer agréablement l'hiver de 1801 et de 1802, je citerai Louis Wieland, le fils du poète, et Henri de Kleist. Je me sentais surtout attiré vers ce dernier par le charme rêveur de sa personne et par la noble pureté de son âme.... Nous nous réunîmes pour un tournoi poétique. Il y avait dans ma chambre une gravure française, *la Cruche cassée*. Dans ses figures, nous crûmes reconnaître un couple d'amoureux affligés, une mère grondeuse avec une cruche pointée, et un juge à gros nez. Wieland y vit le sujet d'une satire, Kleist d'une comédie, et moi d'une nouvelle. Kleist a remporté le prix du concours. »

Composée en 1802, *la Cruche cassée* de Kleist fut représentée pour la première fois sur le théâtre de Weimar en 1807. Goethe avait assez favorablement accueilli la pièce. « Elle a, disait-il, des mérites extraordinaires; tout y est d'une vérité saisissante. » Sa seule critique était qu'au lieu de nous faire assister au développement même de l'action, l'auteur avait mis tout son art à nous faire peu à peu découvrir le mot d'une action qui s'était développée antérieurement, loin des yeux du spectateur. « La pièce avait excité une grande attente, mais elle échoua à la représentation. » Goethe, qui constate en ces mots le fait dans son journal, n'ajoute pas qu'il fut un peu coupable de cet échec. Au lieu de laisser la pièce en un acte, comme l'auteur l'avait composée, il l'avait divisée et étendue en plusieurs, et l'effet comique s'en était trouvé grandement affaibli. Dans son ressentiment, Kleist aurait, dit-on, envoyé un défi à Goethe. Le public de la cour de Weimar n'était peut-être pas d'ailleurs le mieux choisi pour reconnaître l'art caché sous le réalisme simple et vrai qui caractérise les compositions de Kleist. On en trouverait la preuve dans les lettres de mademoiselle de Knebel, dans lesquelles l'auteur de « l'horrible histoire de la *Marquise d'O* et de l'affreuse comédie de *la Cruche cassée* » n'est pas ménagé. « On n'aurait pas pu croire qu'il fût possible de rien produire d'aussi ennuyeux et d'aussi mauvais goût. » Le *Phébus*, où Kleist fit paraître peu de temps après, pour en appeler à un public plus nombreux et plus équitable, des fragments considérables de sa comédie, est traité dans cette même correspondance de « mare indigne même d'être éclairée du soleil ».

Le tribunal nouveau auquel en appelait Kleist, en faisant imprimer sa pièce, fut plus indulgent, ou plutôt plus juste. Tieck fit ressortir « les mérites extraordinaires » qui

PERSONNAGES :

WALTER, conseiller à la haute cour.

ADAM, juge de village.

LICHT, greffier.

Dame MARTHE RULL.

ÈVE, sa fille.

VEIT TUMPEL, paysan.

RUPRECHT, son fils.

Dame BRIGITTE.

UN DOMESTIQUE, HUISSIERS, SERVANTES, etc.

(La scène se passe dans un village flamand, près d'Utrecht. — Le théâtre représente la salle du tribunal.)

SCÈNE I.

ADAM, assis, met un bandage autour de sa jambe. LICHT entre.

LICHT. — Eh bien, maître Adam, que vous est-il arrivé? qu'avez-vous?

ADAM. — Vous voyez. Pour trébucher, il ne faut qu'avoir des pieds. Sur un plancher si uni, qui croirait qu'on puisse se heurter? Cependant, si j'y suis tombé, c'est que chacun porte en soi sa pierre d'achoppement.

LICHT. — Cela ne se peut pas, mon ami. Comment! chacun porterait sa pierre...?

ADAM. — Oui, vous dis-je.

avaient frappé Goethe à la première lecture. Cependant Tieck se trompa en annonçant que la pièce ne saurait réussir au théâtre. Non-seulement les premières représentations furent très-applaudies à Berlin, mais *la Cruche cassée* est restée au répertoire. Elle fait encore aujourd'hui des salles pleines, et cette année même, comme l'attestent les correspondants de la *Revue*, elle a été reprise sur les principales scènes de l'Allemagne avec un véritable succès.

Une traduction ne saurait mettre qu'imparfaitement le lecteur français à même de juger de la valeur de Kleist. Sa pièce est en vers et écrite avec un tel bonheur de style, que toutes les vulgarités du sujet disparaissent dans la délicatesse de l'expression et dans l'harmonie du rythme. Bien que cette perfection de la forme ne puisse se retrouver en prose et dans une langue étrangère, la traduction de *la Cruche cassée* permettra toujours de reconnaître que l'œuvre originale doit avoir toute la verve de composition et tout le fini de détail des meilleurs tableaux de genre de l'école flamande.

LICHT. — C'est une malédiction.

ADAM. — Plait-il?

LICHT. — Vous descendez d'un patron peu solide qui s'est laissé choir au commencement du monde, et que sa chute a rendu célèbre. Il ne vous est pourtant pas arrivé....

ADAM. — Eh bien, quoi?

LICHT. — Même chose qu'à lui.

ADAM. — Comment! Allons.... Je vous dis que je viens de tomber ici.

LICHT. — Sans figure, vous vous êtes heurté?

ADAM. — Oui, sans figure. En tout cas, la figure eût été assez laide.

LICHT. — Quand c'est-il donc arrivé?

ADAM. — Tout à l'heure, au sortir du lit. Je récitais encore ma prière du matin, et voilà qu'avant d'avoir commencé ma journée, le Seigneur Dieu me fait tourner le pied.

LICHT. — Et sans doute le pied gauche?

ADAM. — Le pied gauche?

LICHT. — Le pied posé là?

ADAM. — Sans doute.

LICHT. — Juste ciel! le pied qui a déjà de la peine à marcher dans la voie du péché.

ADAM. — Comment, de la peine? Et quel pied?

LICHT. — Votre pied bot.

ADAM. — Mon pied bot? Quoi! n'ai-je pas les deux pieds semblables?

LICHT. — Permettez. Vous faites tort à votre pied droit. Peut-il se vanter d'avoir autant de poids que l'autre? Ne se hasarderait-il pas plus facilement dans une voie glissante?

ADAM. — Bah! le chemin qu'un pied prend, l'autre le suit.

LICHT. — Et qu'est-ce qui vous a ainsi arrangé la figure?

ADAM. — Comment! la figure?

LICHT. — Quoi! vous n'en savez rien?

ADAM. — Non, je mentirais.... Qu'a donc mon visage?

LICHT. — Ce qu'il a?

ADAM. — Oui, mon cher compère.

LICHT. — Il est dans un affreux état.

ADAM. — Expliquez-vous plus clairement.

LICHT. — Il est écorché que c'est plaisir à voir. Il manque un morceau de la joue, un morceau énorme; il faudrait une balance pour le peser.

ADAM. — Peste, comme vous y allez!

LICHT *lui apportant un miroir*. — Voyez plutôt. Vous pouvez vous en

assurer vous-même. Une brebis poursuivie par des chiens ne laisse pas plus de laine aux buissons que vous n'avez laissé de votre chair Dieu sait où.

ADAM. — Hem! c'est ma foi vrai. Ce n'est pas beau à voir. Le nez a aussi souffert.

LICHT. — Et l'œil.

ADAM. — Oh! pour l'œil, non.

LICHT. — Non! voyez donc là, en travers, cette meurtrissure. Dieu me damne! c'est comme si quelque rustre vous avait asséné un coup furieux.

ADAM. — C'est l'os de l'œil. Voyez, je ne m'en étais pas aperçu.

LICHT. — Oui, oui, ça se conçoit, dans le feu du combat.

ADAM. — De quel combat? Oui, c'est avec le maudit bouc du poêle que je me serai battu, si vous y tenez. Ah! maintenant je me le rappelle. En perdant l'équilibre, et comme je me noyais dans les airs, j'ai saisi autour de moi, et j'ai attrapé ma culotte que j'avais pendue hier soir toute trempée devant le poêle. Je la saisis, vous me comprenez, sot que je suis, je crois y trouver un appui, et voilà que la ceinture se déchire : ceinture, culotte et moi nous tombons à la fois, et je vais, la tête en avant, me briser le front contre le poêle, juste au coin où le bouc avance sa corne.

LICHT *rit*. — Ah! c'est bon, c'est bon!

ADAM. — Malédiction!

LICHT. — C'est toujours la chute d'Adam, seulement vous la faites à bas d'un lit.

ADAM. — Sur mon âme, c'est vrai. Mais que voulais-je dire? Qu'y a-t-il de nouveau?

LICHT. — Ah oui, ce qu'il y a de nouveau, le diable m'emporte, j'allais presque l'oublier.

ADAM. — Eh bien?

LICHT. — Préparez-vous à une visite inattendue d'Utrecht.

ADAM. — Vraiment?

LICHT. — M. le conseiller de la haute cour arrive.

ADAM. — Qui doit arriver?

LICHT. — Le conseiller d'Utrecht, M. Walter. Il est en tournée d'inspection, et on l'attend ici aujourd'hui même.

ADAM. — Aujourd'hui, dites-vous? Êtes-vous dans votre bon sens?

LICHT. — Aussi vrai que j'existe. Il était hier à Holla, dans le village voisin, où il a inspecté le tribunal. Un paysan dit avoir vu atteler les chevaux de la voiture pour le mener à Huisum.

ADAM. — Le conseiller d'Utrecht viendrait nous inspecter! le brave homme! Lui, si ménager de sa peine et si ennemi de toutes les grimaces, venir à Huisum nous ennuyer!

LICHT. — S'il a été à Holla, il pourra aussi bien venir à Huisum. Soyez sur vos gardes.

ADAM. — Ah! laissez donc.

LICHT. — Quand je vous le dis.

ADAM. — Ce sont des contes, vous dis-je.

LICHT. — Que diantre! Pierre l'a vu de ses propres yeux.

ADAM. — Qui sait ce que le drôle a vu avec ses yeux chassieux? Ces gens-là ne distingueraient pas une figure d'un derrière de tête qui serait chauve. Mettez un tricorné sur mon jonc d'Espagne, affublez-le d'un manteau et d'une paire de bottes, et votre maroufle le prendra pour qui vous voudrez.

LICHT. — Eh bien, de par tous les diables, doutez toujours jusqu'à ce que vous le voyiez entrer en personne.

ADAM. — Comment, sans nous avoir soufflé le plus petit mot de sa visite?

LICHT. — L'entêté! comme si c'était toujours l'ancien inspecteur, le conseiller Wachholder. Aujourd'hui, c'est le conseiller Walter qui fait l'inspection.

ADAM. — Et quand ce serait le conseiller Walter. Laisse-moi donc la paix. Cet homme a prêté serment comme nous et doit procéder comme tout le monde, selon les us et coutumes.

LICHT. — Je vous certifie que le conseiller Walter est arrivé hier inopinément à Holla, qu'il y a visité les caisses et les greffes, et suspendu juge et greffier. Pourquoi? je n'en sais rien; sans doute *ab officio*.

ADAM. — Peste! C'est ce que Pierre vous a dit?

LICHT. — Cela, et bien autre chose encore.

ADAM. — Vraiment?

LICHT. — Si vous voulez le savoir, aujourd'hui de grand matin on cherche le juge, à qui on avait infligé les arrêts dans sa maison, et on le trouve pendu dans la grange, à une des poutres du toit.

ADAM. — Que dites-vous?

LICHT. — Cependant on accourt, on le détache, on le frictionne, et on lui jette de l'eau à la figure; enfin on le rappelle à la vie.

ADAM. — Vraiment?

LICHT. — Mais à présent on met les scellés chez lui. C'est comme s'il était mort, et son successeur est déjà nommé.

ADAM. — Ah! diantre, c'était un mauvais sujet, mais d'ailleurs un

bien bon enfant. Aussi vrai que j'existe, c'était un garçon avec qui il faisait bon vivre. Mais il était terriblement débauché. Si le conseiller de la haute cour a été à Holla, le pauvre diable n'a pas dû être à son aise.

LICHT. — C'est cet accident seul qui est cause, a dit Pierre, que le conseiller de la cour n'est pas encore arrivé. Mais à midi il sera ici pour sûr.

ADAM. — A midi; c'est bien, mon compère. A présent, il s'agit de me prouver votre amitié. Vous savez, une main lave l'autre; vous voudriez à votre tour être juge, et vous le méritez par Dieu aussi bien qu'un autre; mais ce n'est pas encore pour aujourd'hui, et vous attendrez bien une meilleure occasion.

LICHT. — Moi, juge? Mais quelle idée vous faites-vous donc de moi?

ADAM. — Vous aimez les beaux discours, et vous possédez votre Cicéron aussi bien que le plus savant professeur d'Amsterdam. Mais étouffez aujourd'hui la voix de l'ambition, entendez-vous! Il se trouvera bien encore des occasions de montrer votre talent.

LICHT. — Moi, j'irais sur les brisées d'un compère! Y pensez-vous?

ADAM. — Dans son temps, le grand Démosthènes sut aussi se taire. Suivez en cela son exemple. Et, sans être roi de Macédoine, je puis cependant être reconnaissant à ma manière.

LICHT. — Où puisez-vous vos soupçons? vous dis-je. Ai-je jamais....

ADAM. — Voyez : moi, pour mon compte, je suis aussi l'exemple de l'éloquent orateur grec. On pourrait, à la rigueur, composer aussi un discours sur des questions de perception et de remboursement. Mais qui voudrait arrondir de ces périodes?

LICHT. — Eh bien donc?

ADAM. — Le diable m'emporte si je ne suis pas exempt de reproches. Tout ce dont il peut s'agir, c'est quelque peccadille qui, née à l'ombre de la nuit, fuit l'éclat indiscret du jour.

LICHT. — Je le sais.

ADAM. — Ma foi, parce qu'on est juge, ce n'est pas une raison pour qu'une fois sorti du tribunal on soit grave comme un ours.

LICHT. — Je pense comme vous.

ADAM. — Eh bien, compère, venez, suivez-moi au greffe, que je mette de l'ordre dans mes dossiers, car il y en a une pile haute comme la tour de Babylone¹.

¹ Le juge Adam n'est pas seul à confondre la tour de Babel avec celle de Babylone. Madame de Brinon, dans sa correspondance avec Leibniz et Bossuet pour la réunion des deux Églises catholique et protestante, fait la même confusion.

SCÈNE II

UN DOMESTIQUE *entre*; LES PRÉCÉDENTS, *puis* DEUX SERVANTES.

LE DOMESTIQUE. — Dieu vous assiste, monsieur le juge; le conseiller Walter vous offre ses compliments. Il ne tardera pas à venir.

ADAM. — Eh, bon Dieu! a-t-il déjà fini à Holla?

LE DOMESTIQUE. — Oui, il est déjà à Huisum.

ADAM. — Hé! Lise, Marguerite!

LICHT. — Calmez-vous donc.

ADAM. — Mon cher compère!

LICHT. — Faites-lui présenter vos remerciements.

LE DOMESTIQUE. — Et nous partirons demain pour Hussahe.

ADAM. — Que faire, maintenant? (*Il prend ses habits.*)

PREMIÈRE SERVANTE *entre*. — Me voici, maître.

LICHT. — Comment, vous passez vos bras dans votre culotte? Êtes-vous fou?

LA DEUXIÈME SERVANTE *entre*. — Me voici, monsieur le juge.

LICHT. — Prenez votre robe.

ADAM *regarde autour de lui*. — Qui, le conseiller de la haute cour?

LICHT. — Non, c'est la servante.

ADAM. — Mon rabat, mon marteau, mon collet.

PREMIÈRE SERVANTE. — D'abord votre gilet!

ADAM. — Oui, ôtez-moi ma robe; faites vite!

LICHT *au domestique*. — M. le conseiller sera le bienvenu. Dites-lui que nous sommes tout prêts à le recevoir.

ADAM. — Non pas; diable! Le juge Adam lui fait présenter ses excuses.

LICHT. — Vos excuses?

ADAM. — Oui. Serait-il déjà en route pour venir ici?

LE DOMESTIQUE. — Il est encore à l'auberge. Sa voiture s'étant brisée, il a fait venir le charron.

ADAM. — C'est bien. Offrez-lui mes respects.... Le charron est paresseux. Dites-lui que j'ai presque manqué me casser les jambes et me briser le cou. Voyez vous-même quelle affreuse mine j'ai. Toute frayeur produit naturellement sur moi l'effet d'une purgation. C'est comme si j'étais malade.

LICHT. — Êtes-vous hors de sens? Dites, je vous prie, que nous aurons beaucoup de plaisir à voir M. le conseiller de la haute cour.... Voulez-vous?...

ADAM. — Diantre !

LICHT. — Quoi ?

ADAM. — Que le diable m'emporte, je me sens absolument comme si je venais de prendre de la rhubarbe.... Marguerite ! Lise !

LES DEUX SERVANTES. — Nous voici. Que voulez-vous ?

ADAM. — Qu'on se dépêche d'enlever du greffe le fromage, le jambon, le beurre, les saucisses, les bouteilles.... Et vivement ! Pas toi, l'autre. Nigaude que tu es, Dieu de Dieu ! je veux que ce soit Lise, la vachère, qui aille au greffe. (*La première servante sort.*)

LA DEUXIÈME SERVANTE. — Parlez distinctement, si vous voulez que l'on vous comprenne !

ADAM. — Tais-toi, maintenant. Allons, vite, ma perruque, marche. Elle est dans la bibliothèque. Vite, file. (*La deuxième servante sort.*)

LICHT *au domestique*. — J'espère qu'en route il n'est rien arrivé de fâcheux à M. le conseiller ?

LE DOMESTIQUE. — Rien, si ce n'est que nous avons versé dans le chemin creux.

ADAM. — Peste, mon pied écorché ! Je ne puis mettre mes bottes.

LICHT. — Eh, mon Dieu ! vous avez versé, dites-vous ? Vous ne vous êtes pas fait mal ?

LE DOMESTIQUE. — Cela n'a pas été grand' chose. Monsieur s'est un peu foulé la main. Le timon s'est cassé.

ADAM *à part*. — Que ne s'est-il cassé le cou !

LICHT. — Il s'est foulé la main ! Ah ! mon Dieu ! Et le charron est-il venu ?

LE DOMESTIQUE. — Oui, pour le timon.

LICHT. — Comment ?

ADAM. — Vous voulez dire le docteur....

LICHT. — Comment ?

LE DOMESTIQUE. — Pour le timon ?

ADAM. — Eh ! non, pour la main.

LE DOMESTIQUE. — Adieu, messieurs. (*A part.*) Je crois que ces gens-là sont fous. (*Il sort.*)

LICHT. — Mais je parlais du charron.

ADAM. — Vous vous compromettez, compère.

LICHT. — Comment cela ?

ADAM. — Vous êtes embarrassé.

LICHT. — Quoi ?

LA PREMIÈRE SERVANTE *entre*. — Hé ! Lise !

ADAM. — Qu'as-tu là ?

PREMIÈRE SERVANTE. — Monsieur le juge, des saucissons de Brunswick.

ADAM. — Ce sont des actes de tutelle.

LICHT. — Moi, embarrassé?

ADAM. — Il faut les rapporter au greffe.

PREMIÈRE SERVANTE. — Ces saucissons?

ADAM. — Qui parle de saucissons? Les actes.

LICHT. — C'était un malentendu.

LA DEUXIÈME SERVANTE *entre*. — Monsieur le juge, j'ai cherché dans la bibliothèque, et je n'y trouve pas la perruque.

ADAM. — Comment cela?

LA DEUXIÈME SERVANTE. — Hem, parce que....

ADAM. — Eh bien?

LA DEUXIÈME SERVANTE. — C'est qu'hier à onze heures....

ADAM. — Eh bien! parleras-tu?

LA DEUXIÈME SERVANTE. — Vous êtes rentré, vous rappelez-vous, sans perruque.

ADAM. — Moi, sans perruque?

LA DEUXIÈME SERVANTE. — Sans doute. Voici Lise qui peut l'attester. Et votre autre perruque est chez le perruquier.

ADAM. — Je serais rentré....

LA PREMIÈRE SERVANTE. — Oui, ma foi, monsieur le juge, vous êtes rentré la tête chauve. Vous m'avez dit que vous étiez tombé. Vous ne vous le rappelez pas? Il m'a fallu encore laver le sang que vous aviez à la tête.

ADAM. — L'impudente!

LA PREMIÈRE SERVANTE. — C'est aussi vrai que je suis une honnête fille.

ADAM. — Tais-toi, te dis-je, il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela.

LICHT. — Aviez-vous déjà votre blessure hier?

ADAM. — Non, la blessure est d'aujourd'hui. C'est la perruque que j'avais hier. Je la portais fraîchement poudrée sur ma tête, et sur l'honneur ce n'est qu'en rentrant que je l'ai ôtée par mégarde avec mon chapeau. Pour ce qu'elle a lavé, je l'ignore. Va-t'en au diable, c'est là ta place! Allons vite au greffe. (*La première servante sort.*) Va, Marguerite, demander au marguillier de me prêter sa perruque. Dis-lui que la chatte, cette sale bête, a fait ce matin ses petits dans la mienne. Oui, je me le rappelle maintenant, elle est sous mon lit, remplie de cette vilaine engeance.

LICHT. — La chatte? Quoi! êtes-vous....

ADAM. — Aussi vrai que j'existe; cinq petits jaunes et noirs; un seul est blanc. Les noirs je les noierai, car qu'en faire? En voulez-vous un?

LICHT. — Dans la perruque, dites-vous?

ADAM. — Que le diable m'emporte! En me couchant, j'avais posé la perruque sur une chaise; je remuai la chaise pendant la nuit, et la perruque vint à tomber.

LICHT. — Alors la chatte la prend aussitôt dans sa bouche....

ADAM. — Oui, sur mon âme!

LICHT. — Et elle la porte sous le lit et fait ses petits dedans.

ADAM. — Dans sa bouche? non....

LICHT. — Non? Et comment donc?

ADAM. — La chatte? ah bah!

LICHT. — Ce n'est pas elle? C'est vous, peut-être?

ADAM. Dans la bouche? vous êtes fou, je pense!... Ce matin, en voyant cela, je l'ai poussée du pied sous le lit.

LICHT. — Bien, bien.

ADAM. — Les vilaines bêtes! ça se chamaille et ça fait ses petits à la première place venue.

LA DEUXIÈME SERVANTE *ricanant*. — Faut-il que j'y aille?

ADAM. — Oui, et tu présenteras mes compliments à la femme du marguillier, ma cousine. Je lui renverrai aujourd'hui même la perruque.... Tu n'auras pas besoin d'entrer dans de longs détails. Tu m'entends, n'est-ce pas?

LA DEUXIÈME SERVANTE. — Soyez tranquille; je ferai votre commission comme il faut. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

ADAM, LICHT.

ADAM. — Je n'augure rien de bon de la journée d'aujourd'hui.

LICHT. — Pourquoi?

ADAM. — Parce que tout vient à la traverse. N'est-ce pas en outre jour d'audience?

LICHT. — Certainement. Les plaideurs assiègent déjà les portes du tribunal.

ADAM. — Je rêvais qu'un plaignant me traînait devant le tribunal, et que moi-même, assis sur le siège du juge, je me gourmandais, m'invectivais et me condamnais à la prison.

LICHT. — Comment? vous vous condamnerez vous-même?

ADAM. — Aussi vrai que je suis un honnête homme. Puis, juge et accusé redevenus une seule personne, nous nous enfûmes et allâmes passer la nuit dans le bois de sapins.

LICHT. — Eh bien! que concluez-vous de ce rêve?

ADAM. — Que le diable l'emporte! Ce rêve n'eût-il rien de sérieux, il y a toujours en l'air quelque chose contre moi.

LICHT. — Voilà une crainte bien ridicule! Prenez garde seulement, quand vous serez sur votre siège et en présence de l'inspecteur, de bien rendre la justice suivant la lettre de la loi, pour que le rêve du juge gourmandé ne s'accomplisse pas d'une autre façon.

SCÈNE IV.

Le conseiller WALTER entre; LES PRÉCÉDENTS.

WALTER. — Bonjour, juge Adam.

ADAM. — Soyez le bienvenu dans le village de Huisum! Qui pouvait, bon Dieu! s'attendre à une si bonne visite? Ce matin, à huit heures, personne n'aurait encore osé songer à un tel bonheur.

WALTER. — J'arrive, je le sais, un peu à l'improviste; mais dans ce voyage d'intérêt public, je ne demande qu'à voir à mon départ mes hôtes m'accompagner de leurs vœux sincères. J'arrive ici avec les meilleures intentions du monde. Le tribunal suprême d'Utrecht veut réformer dans les Pays-Bas l'administration de la justice qui semble défectueuse sous bien des rapports. Les abus seront sévèrement réprimés. Cependant, je ne suis chargé d'exercer aucune rigueur. Je ne viens que pour examiner et non pas pour punir. Et quand je ne trouverais pas tout comme il doit être, je serais heureux de voir que c'est au moins supportable.

ADAM. — En vérité, il faut louer de si nobles pensées. Votre Grâce, je n'en doute pas, trouvera par-ci par-là à blâmer les anciennes coutumes du droit, et bien qu'elles existent dans les Pays-Bas depuis Charles-Quint, ne peut-on pas imaginer quelque chose de mieux? Le monde acquiert chaque jour plus d'instruction. Chacun, je le sais, lit Puffendorf, mais Huisum est une bien petite partie du monde et ne peut aspirer que pour une faible part aux lumières générales. Éclairez, s'il vous plaît, la justice à Huisum, et soyez sûr qu'à peine vous nous aurez quittés, elle s'empressera de vous satisfaire complètement. Mais si vous la trouviez dès aujourd'hui telle que vous la désirez, ma foi, ce serait un miracle, puisqu'elle ne sait encore que confusément ce que vous voulez.

WALTER. — On manque d'instructions. C'est bien cela; mais non, il y en a trop, il faudra les passer au tamis.

ADAM. — Oui, par un grand tamis. Il y a beaucoup de paille, beaucoup de son.

WALTER. — C'est là monsieur le greffier?

LIGHT. — Le greffier Licht, au service de Votre Grâce. A la Pente-côte, il y a eu neuf ans que je suis entré au greffe.

ADAM *avance une chaise*. — Veuillez vous asseoir.

WALTER. — Je vous remercie.

ADAM. — Vous venez ce matin de Holla?

WALTER. — Il n'y a que deux petits milles. Mais comment le savez-vous?

ADAM. — Comment? Par le domestique de Votre Grâce.

LIGHT. — Par un paysan venu aujourd'hui de Holla.

WALTER. — Par un paysan?

ADAM. — Justement.

WALTER. — Oui, il est arrivé à Holla un accident fâcheux qui m'a ôté la sérénité qui doit nous accompagner dans les affaires. Vous en êtes sans doute informés?

ADAM. — Serait-il vrai, Votre Grâce? Le juge Pfaul, pour avoir été condamné aux arrêts dans sa maison, se serait sottement abandonné au désespoir, et il se serait pendu?

WALTER. — Cela n'a fait qu'empirer le mal. Ce qui ne semblait que désordre et négligence prend à présent le caractère de la concussion, pour laquelle la loi, vous le savez, est inflexible. Combien de caisses avez-vous?

ADAM. — Cinq, pour vous servir.

WALTER. — Comment cinq? Des caisses pleines? Je croyais que vous n'en aviez que quatre.

ADAM. — Pardonnez. Cinq, en y comprenant la caisse des collectes pour l'inondation du Rhin.

WALTER. — La caisse des collectes pour l'inondation du Rhin? Mais à présent le Rhin n'est plus débordé. Les collectes ne doivent donc rien produire. A propos, n'est-ce pas aujourd'hui jour d'audience?

ADAM. — Jour....

WALTER. — Eh bien?

LIGHT. — Oui, c'est la première audience de la semaine.

WALTER. — Et cette quantité de gens que j'ai vus dans la salle d'entrée, sont....

ADAM. — Ce sont....

LIGHT. — Les plaideurs qui commencent déjà à s'assembler.

WALTER. — C'est bon. J'en suis bien aise, messieurs. Faites compa-

raître ces gens, s'il vous plait. J'assisterai à votre audience, et je verrai comment les affaires se passent à Huisum. Ce point réglé, nous examinerons ensuite le greffe et les caisses.

ADAM. — On fera suivant vos ordres. L'huissier ! holà !

SCÈNE V.

LA SECONDE SERVANTE *entre* ; LES PRÉCÉDENTS.

SECONDE SERVANTE. — Monsieur Adam, la marguillière vous offre ses compliments. Malgré le plaisir qu'elle aurait à vous offrir la perruque....

ADAM. — Comment ! elle me refuse ?

SECONDE SERVANTE. — Elle dit qu'il y a ce matin sermon. Le marguillier a lui-même besoin d'une de ses perruques, et l'autre ne peut pas servir ; on devait l'envoyer aujourd'hui chez le perruquier.

ADAM. — Malédiction !

SECONDE SERVANTE. — Dès que le marguillier sera rentré, madame vous enverra de suite celle de son mari.

ADAM. — Sur mon honneur, Votre Grâce....

WALTER. — Qu'y a-t-il ?

ADAM. — Un maudit accident m'a privé de mes deux perruques. Et maintenant une troisième, que je comptais emprunter, me fait défaut. Il me faut tenir l'audience la tête chauve.

WALTER. — La tête chauve ?

ADAM. — Oui, par le Dieu éternel ! quelque crainte que j'éprouve de compromettre ma dignité de juge sans l'assistance d'une perruque. A moins que je ne fasse encore une tentative à la métairie chez le fermier....

WALTER. — A la métairie ! Ne pourriez-vous pas vous adresser à quelque autre personne dans l'endroit ?

ADAM. — Non, vraiment !

WALTER. — Le pasteur, peut-être....

ADAM. — Le pasteur ? lui ?...

WALTER. — Ou bien, le maître d'école.

ADAM. — Votre Grâce, depuis que la dîme du blé a été abolie, mesure à laquelle j'ai contribué pour ma part, je ne puis guère compter sur l'obligeance de ces deux messieurs.

WALTER. — Eh bien, monsieur le juge, attendrez-vous, par hasard, que vos cheveux vous aient poussé ?

ADAM. — Ah ! si vous permettez, je vais envoyer à la métairie....

WALTER. — A quelle distance est-elle ?

ADAM. — A une petite demi-heure de marche.

WALTER. — A une petite demi-heure! Y pensez-vous? Et l'heure de votre audience vient de sonner. Dépêchez-vous. Il me faut encore aller aujourd'hui à Hussahe.

ADAM. — Dépêchez, c'est bientôt dit. Mais....

WALTER. — Eh! mettez de la poudre sur votre tête. Que diantre! qu'avez-vous fait de vos perruques? Arrangez-vous comme vous pourrez. Je suis pressé.

ADAM. — Eh bien, soit; je mettrai de la poudre.

L'HUISSIER *entre*. — Me voici.

ADAM. — Puis-je en attendant vous offrir un bon déjeuner, du saucisson de Brunswick, un petit verre de Dantzig?...

WALTER. — Grand merci.

ADAM. — Sans façons.

WALTER. — Merci. Je vous le dis, j'ai déjà déjeuné. Allez. Mettez le temps à profit. En attendant, je prendrai quelques notes.

ADAM. — Eh bien, puisque vous l'ordonnez.... Viens, Marguerite.

WALTER. — Mais, monsieur le juge, vous êtes terriblement blessé. Est-ce que vous seriez tombé?

ADAM. — J'ai fait ce matin en me levant une chute à me tuer. Voyez, monsieur le conseiller. Je suis tombé avec tant de violence dans ma chambre, j'ai cru que c'était dans ma tombe.

WALTER. — J'en suis fâché. Cela n'aura pas de suites, je pense.

ADAM. — Je l'espère. Et cela ne m'empêchera pas de m'acquitter de mes fonctions. Permettez....

WALTER. — Allez, allez!

ADAM *à l'huissier*. — Va vite appeler les parties. Dépêche-toi.

(Adam, la servante et l'huissier sortent.)

SCÈNE VI

DAME MARTHE, ÈVE, VEIT *et* RUPRECHT *entrent*; WALTER *et* LICHT *au fond de la scène*.

DAME MARTHE. — Allez! briseurs de cruches, vous me le payerez bien cher!

VEIT. — Dame Marthe, calmez-vous. Tout va se décider ici.

DAME MARTHE. — Ah! oui-da, décider? Voyez donc ce bavard qui veut faire l'entendu. Quelle décision me rendra ma cruche? On décidera que la cruche cassée me restera. Un beau jugement, pour lequel je ne donnerais pas même les tessons!

VEIT. — Écoutez donc ! Si on reconnaît votre droit, je vous restituerai votre cruche.

DAME MARTHE. — Vous, me restituer ma cruche ? Me la restituer, dites-vous, si on reconnaît mon droit ? Allons, essayez de restituer la cruche, de la remettre sur sa console ! une cruche qui n'a plus de pieds pour se tenir debout, ni assise, ni couchée. La restituer !

VEIT. — Mais écoutez donc. Pourquoi cette rage ? Peut-on faire plus ? Si l'un de nous a cassé cette cruche, on vous fera réparation.

DAME MARTHE. — Réparation ! Voilà parler comme une bête de mon écurie. Prenez-vous les juges pour des potiers ? Et quand ces hauts personnages endosseraient le tablier et porteraient la cruche au fourneau, ils pourraient me faire plutôt Dieu sait quoi dedans, que de la réparer.

RUPRECHT. — Laissez-la, mon père. Suivez-moi. Ce n'est pas la cruche cassée, mais la brèche au mariage qui fait enrager cette mégère ; elle voudrait maintenant raccommode l'affaire par autorité de justice. Mais je donnerais plutôt encore un coup de pied dedans, et je veux être damné si j'épouse la donzelle !

DAME MARTHE. — Voyez donc ce drôle suffisant ! Moi, raccommode un mariage qui ne vaudrait pas une aiguillée de fil ni un tesson de ma cruche. Ah ! quand le mariage serait là devant moi, bien brillant et bien poli, comme l'était hier encore ma cruche sur sa console, je le prendrais à deux mains et je le lui briserais en deux sur la tête ; et ce n'est pas ici que je viendrais en raccommode les morceaux.

ÈVE. — Ruprecht !

RUPRECHT. — Va-t'en....

ÈVE. — Mon bon Ruprecht !

RUPRECHT. — Retire-toi de mes yeux.

ÈVE. — Je t'en conjure.

RUPRECHT. — La vilaine.... Je te fais grâce du reste.

ÈVE. — Laisse-moi te dire un seul mot tout bas.

RUPRECHT. — Je ne veux rien savoir.

ÈVE. — Ruprecht, tu vas partir pour le régiment. Qui sait, une fois que tu porteras le mousquet, si jamais je te revois. Songe que tu vas à la guerre. Voudrais-tu me quitter avec cette rancune ?

RUPRECHT. — De la rancune ? Non, Dieu m'en préserve. Que Dieu t'accorde tout le bien possible, mais si je reviens de la guerre sain et sauf et sans la moindre égratignure, et qu'à Huisum je vive jusqu'à quatre-vingts ans, en mourant je t'appellerai encore coquine ; comme tu vas prouver toi-même aujourd'hui en justice que c'est ton nom.

DAME MARTHE à Ève. — Laisse-le, que te disais-je? Veux-tu encore subir un tel affront? Monsieur le caporal est mieux ton affaire; la digne jambe de bois, et qui a fait sentir sa canne aux militaires; et non ce benêt qui va bientôt tendre le dos au bâton. Je veux que ce soit aujourd'hui les fiançailles et la noce. Ça fût-il aussi aujourd'hui le baptême, je dirais tant mieux, et qu'on m'enterre même, pourvu que j'aie abattu l'orgueil qui s'attaque à ma cruche.

ÈVE. — Ma mère, laissez donc votre cruche. Souffrez que dans la ville je me mette en quête d'un habile ouvrier qui, pour vous rendre heureuse, en recolle les morceaux. Et s'il ne peut y parvenir, eh bien, prenez toutes mes économies et achetez-en une autre. Qui voudrait, pour un pot de terre, remontât-il au temps d'Hérode, faire tant de bruit et de scandale?

DAME MARTHE. — Tu parles sans savoir. Voudrais-tu, par hasard, aller, les menottes aux mains, faire dimanche prochain pénitence et amende honorable à l'église? Ta bonne renommée était attachée à cette cruche, elle a été écornée avec elle aux yeux du monde, bien que devant Dieu et notre conscience elle n'ait pas reçu la moindre atteinte. Le potier qu'il me faut à moi, c'est le juge avec le bourreau, le fouet et le billot, et que la canaille soit menée au bûcher, pourvu que nous parvenions à y reblanchir notre honneur et à y vernir ma cruche.

SCÈNE VII

ADAM en costume de juge, mais sans perruque, entre; **LES PRÉCÉDENTS.**

ADAM à part. — Tiens, la charmante Ève! Et Ruprecht le lourdaud! Diable! voilà toute la clique! — Est-ce qu'ils viendraient me porter plainte contre moi-même?

ÈVE. — O très-chère mère, écoutez-moi, je vous en conjure. Fuyons cette salle de malheur!

ADAM. — Compère, dites-moi, qu'est-ce qui amène ces gens?

LICHT. — Qu'en sais-je? Ils font du bruit pour rien, pour des misères, pour une cruche cassée.

ADAM. — Une cruche! Ah! vraiment! Et qui est-ce qui a cassé cette cruche?

LICHT. — Vous demandez qui l'a cassée?

ADAM. — Oui, cher compère.

LICHT. — Ma foi, asseyez-vous, et vous l'apprendrez.

ADAM à voix basse. — Ma chère Ève!

ÈVE de même. — Laissez-moi.

ADAM. — Un mot.

ÈVE. — Je ne veux rien savoir.

ADAM. — Que me voulez-vous ?

ÈVE. — Je vous dis, laissez-moi.

ADAM. — Chère Ève, je t'en prie, qu'est-ce que cela veut dire ?

ÈVE. — Voulez-vous bien me laisser tranquille ?

ADAM. — Compère, écoutez. Ma foi, je n'y tiens plus. Ma blessure à la jambe me donne mal au cœur. Dirigez l'affaire, je vais aller me coucher.

LICHT. — Vous coucher ? Je crois que vous êtes fou.

ADAM. — Le diable m'emporte ! je suis prêt à vomir.

LICHT. — Ma foi, vous êtes fou pour tout de bon. Est-ce que vous viendriez à l'instant de... Allons, soit. Prévenez M. le conseiller ; peut-être le permettra-t-il. Je ne sais pas ce que vous avez.

ADAM *revient à Ève*. — Chère Ève, je t'implore au nom de toutes mes blessures. Qu'est-ce qui vous amène tous ici ?

ÈVE. — Vous allez l'entendre.

ADAM. — Est-ce que la cruche cassée que votre mère tient, que je...

ÈVE. — Oui, rien autre chose que la cruche cassée

ADAM. — Rien de plus ?

ÈVE. — Non, rien de plus.

ADAM. — Rien autre chose ? Vraiment ?

ÈVE. — Je vous le répète, laissez-moi en repos.

ADAM. — Au nom de Dieu, sois raisonnable, je te le conseille.

ÈVE. — Quelle impudence !

ADAM. — Songe à l'acte où on lit en écriture ronde le nom de Ruprecht Tümpel. Je le porte tout prêt dans ma poche. L'entends-tu craquer, ma petite Ève ? Sur mon honneur, tu pourras venir le chercher d'aujourd'hui en un an, pour te tailler une robe et un tablier de deuil quand il sera dit : Ruprecht est mort à Batavia de je ne sais quelle fièvre jaune ou putride.

WALTER. — Monsieur le juge, ne causez pas avec les parties avant l'audience. Asseyez-vous, et interrogez-les.

ADAM. — Votre Grâce l'ordonne-t-elle ?

WALTER. — Ce que j'ordonne ? Je vous dis que vous ne devez pas avant l'audience causer bas avec les parties. Voici la place qui vous appartient comme juge. Et je demande que l'interrogatoire ait lieu publiquement.

ADAM *à part*. — Malédiction ! Je ne puis m'y décider. En partant, il m'a semblé entendre un son aigu....

LICHT *le rappelant à lui*. — Monsieur le juge, êtes-vous?...

ADAM. — Moi? Sur mon honneur, non! Je l'avais pendu avec tant de soin! Il aurait fallu être un rustre....

LICHT. — Comment?

ADAM. — Quoi?

LICHT. — Je vous demande....

ADAM. — Que demandez-vous?

LICHT. — Je vous demande si vous êtes sourd. Sa Grâce vous a appelé.

ADAM. — Je croyais... Qui est-ce qui appelle?

LICHT. — M. le conseiller de la haute cour.

ADAM *à part*. — Eh diantre! il n'y a, ma foi, que deux manières d'agir : il faut plier ou rompre. Je suis à vous. Monsieur le conseiller, qu'ordonnez-vous? Voulez-vous que la procédure commence maintenant?

WALTER. — Mais vous êtes singulièrement distrait. Qu'avez-vous?

ADAM. — Pardonnez. Sur mon honneur, c'est une pintade que j'ai achetée d'un marin revenu de l'Inde et qui a la pépie. Il faut l'empâter, et je ne m'y entends pas. Je ne faisais que consulter la jeune fille. Je suis passionné pour ces bêtes-là; aussi mes poules, je les appelle mes enfants.

WALTER. — Venez, asseyez-vous ici. Appelez le demandeur et recevez sa plainte. Et vous, monsieur le greffier, rédigez le procès-verbal.

ADAM. — Votre Grâce ordonne-t-elle de procéder selon les formalités de droit, ou bien selon l'usage établi à Huisum?

WALTER. — Selon les formes légales établies à Huisum, et pas autrement.

ADAM. — C'est bien. Je tâcherai de vous satisfaire. Êtes-vous prêt, monsieur le greffier?

LICHT. — Je suis à vos ordres.

ADAM. — Que la justice suive donc son cours. Demandeur, avancez.

DAME MARTHE. — Me voici, monsieur le juge.

ADAM. — Qui êtes-vous?

DAME MARTHE. — Qui?

ADAM. — Vous.

DAME MARTHE. — Qui, moi?

ADAM. — Je vous demande qui vous êtes. Quel est votre nom, votre état, votre demeure?

DAME MARTHE. — Monsieur le juge, vous plaisantez, je crois.

ADAM. — Moi, plaisanter! Dame Marthe, je siége ici au nom de la justice, et il faut que la justice sache qui vous êtes.

LICHT à *semi-voix*. — Laissez donc ces singulières questions....

DAME MARTHE. — Vous regardez tous les dimanches par mes fenêtres quand vous allez à la métairie.

WALTER. — Connaissez-vous cette femme?

ADAM. — Votre Grâce, elle demeure ici tout près, quand on prend le sentier à travers les haies. C'est la veuve d'un intendant, aujourd'hui sage-femme, fort honnête d'ailleurs et qui jouit d'une bonne réputation.

WALTER. — Puisque vous êtes si bien instruit, monsieur le juge, ces questions me semblent superflues. Mettez son nom sur le procès-verbal et ajoutez qu'elle est bien connue du tribunal.

ADAM. — Soit. Vous n'êtes pas ami des formalités. Faites comme le veut Sa Grâce.

WALTER. — Demandez à présent quel est l'objet de la plainte.

ADAM. — Vous voulez que je...

WALTER. — Oui, demandez l'objet...

ADAM. — Pardonnez. C'est également une cruche.

WALTER. — Quoi, également?

ADAM. — Une cruche, une simple cruche. Mettez une cruche et ajoutez : Bien connue du tribunal.

LICHT. — Sur une simple conjecture que j'ai élevée, vous voulez, monsieur le juge?...

ADAM. — Ma foi, puisque je vous le dis, écrivez donc. N'est-ce pas une cruche, dame Marthe?

DAME MARTHE. — Oui, cette cruche que voici....

ADAM. — Vous entendez.

DAME MARTHE. — La cruche cassée.

ADAM. — Hésitation pédantesque.

LICHT. — Je vous prie....

ADAM. — Et qui est-ce qui a cassé la cruche? Sans doute ce rustre....

DAME MARTHE. — Oui, ce rustre-là.

ADAM à *part*. — Il ne m'en faut pas davantage.

RUPRECHT. — Ce n'est pas vrai, monsieur le juge.

ADAM à *part*. — Allons, je renaiss.

RUPRECHT. — Elle ment par la gorge....

ADAM. — Tais-toi, benêt. Tu ne te feras mettre que trop tôt aux fers. Écrivez une cruche, monsieur le greffier, comme je vous l'ai dit, avec le nom de celui qui l'a cassée. Maintenant l'affaire va être bientôt tirée au clair.

WALTER. — Monsieur le juge, eh! quel violent procédé!

ADAM. — Comment cela ?

LICHT. — Ne voulez-vous pas agir selon les formalités ?...

ADAM. — Non, vous dis-je. Sa Grâce n'aime pas les formalités....

WALTER. — Monsieur le juge, si vous ne savez pas instruire un procès, ce n'est guère le moment de vous l'apprendre. Si vous ne pouvez pas rendre autrement la justice, vous n'avez qu'à vous retirer. Peut-être votre greffier sera-t-il en état de juger l'affaire.

ADAM. — Permettez, je rends la justice suivant les usages d'Huisum. Votre Grâce me l'a ordonné ainsi....

WALTER. — J'aurais....

ADAM. — Sur mon honneur !

WALTER. — Je vous ai ordonné de rendre la justice selon les lois, et je croyais que les lois étaient ici les mêmes que dans les autres États.

ADAM. — Il faut que je vous demande humblement pardon. Nous avons ici, à Huisum, avec votre permission, des statuts particuliers, non écrits, je l'avoue, mais qui nous ont été transmis par une tradition certaine. Ce sont les règlements dont, j'ose l'espérer, je ne me suis pas encore écarté d'un iota. Mais je suis aussi familiarisé avec l'autre forme de procédure qui peut exister dans le pays. Si vous en voulez la preuve, vous n'avez qu'à parler. Je puis rendre la justice d'une manière ou de l'autre.

WALTER. — Monsieur le juge, vous me donnez là une bien mauvaise opinion. Enfin, soit. Commencez à instruire l'affaire.

ADAM. — Sur mon honneur, faites attention, vous serez content.... Dame Marthe Rull, exposez votre plainte.

DAME MARTHE. — Ma plainte, vous le savez, est relative à cette cruche. Mais permettez qu'avant d'exposer le malheur arrivé à cette cruche, je vous dise d'abord ce qu'elle était pour moi.

ADAM. — Vous avez la parole.

DAME MARTHE. — Voyez-vous cette cruche, respectables messieurs ? voyez-vous cette cruche ?...

ADAM. — Oh ! oui, nous la voyons.

DAME MARTHE. — Permettez. Vous ne voyez rien. Il n'y a là que les tessons, et la plus belle des cruches est cassée. Juste à cette place où il ne reste plus rien que le trou, toutes les provinces néerlandaises ont été livrées au roi d'Espagne Philippe II. Ici, on voyait dans toute sa pompe l'empereur Charles-Quint, dont vous ne découvrez plus que les jambes. Ici, Philippe agenouillé recevait la couronne. Voilà ses deux cousines, les reines de France et de Hongrie, tout émues, qui essuient leurs larmes. En voyant l'une lever la main avec son

mouchoir, on croirait qu'elle pleure sur elle-même. Ici, parmi les hommes de la suite, on aperçoit encore, appuyé sur son glaive, Philibert, pour qui l'empereur a intercepté le coup. Mais enfin il lui a fallu tomber, aussi bien que Maximilien, sous le coup du lourdaud. Ici, au milieu, on voyait l'archevêque d'Arras avec sa mitre. Le diable l'a emporté tout entier, mais son ombre se dessine encore sur le pavé. Ici, au fond, il y avait des satellites serrés les uns contre les autres avec des hallebardes et des piques; là, on voyait les maisons de la place du Grand-Marché de Bruxelles. Ici, un curieux regarde encore par la croisée; mais que voit-il en ce moment? je l'ignore.

ADAM. — Dame Marthe, faites-nous grâce du pacte mis en pièces, s'il ne tient pas à la cause. Ce qui nous intéresse, c'est le trou, et non pas les provinces des Pays-Bas.

DAME MARTHE. — Permettez. Vous dire combien la cruche était belle, ça fait bien partie de la cause. Le chaudronnier Childerich s'empara de la cruche quand le prince d'Orange surprit Briel à l'aide des Gueux. Un Espagnol portait à sa houché la cruche remplie de vin, lorsque Childerich arriva par derrière, renversa l'Espagnol, vida la cruche et poursuivit son chemin.

ADAM. — Voilà un noble Gueux.

DAME MARTHE. — Puis la cruche passa au fossoyeur Fürchtegott. C'était un homme qui n'y but que trois fois, et toujours en mêlant de l'eau à son vin : la première fois à l'âge de soixante ans, quand il prit une jeune femme; puis trois ans plus tard, quand elle le rendit heureusement père. Et sa femme lui ayant encore donné depuis quinze enfants, il y but pour la troisième fois quand elle mourut.

ADAM. — Bon; ce n'est pas mal non plus.

DAME MARTHE. — Puis la cruche échut à Zachäus, tailleur à Tirlemont, qui a raconté lui-même à mon mari ce que je vous rapporte en ce moment. Quand les Français pillèrent la ville, Zachäus jeta la cruche avec tous ses meubles par la fenêtre, puis y sauta lui-même, et fut assez maladroit pour se casser le cou, tandis que la cruche tomba sur ses pieds et resta entière.

ADAM. — Au fait, s'il vous plaît, dame Marthe, au fait.

DAME MARTHE. — Enfin, lors de l'incendie de 66, elle était déjà en possession de mon pauvre mari, dont Dieu veuille avoir l'âme.

ADAM. — Que diantre, femme, n'aurez-vous pas bientôt fini?

DAME MARTHE. — Si je ne puis pas parler, monsieur le juge, je n'ai rien à faire ici, et je m'en vais chercher un tribunal qui veuille m'écouter.

WALTER. — Parlez, mais pas de choses étrangères à votre cause. Si vous nous dites que cette cruche vous est chère, nous savons ce qu'il faut pour juger.

DAME MARTHE. — Ce qu'il vous faut pour juger, je l'ignore et ne m'en inquiète pas. Mais ce que je sais, c'est que pour faire ma plainte, il faut que je puisse en dire l'objet.

WALTER. — Eh bien donc, voyons la fin. Qu'est-ce qui est arrivé à la cruche dans l'incendie de 66? Nous le direz-vous? Qu'est-ce qui lui est arrivé?

DAME MARTHE. — Ce qui lui est arrivé? Je vous prie, messieurs, de croire qu'il ne lui est rien arrivé en 66. Elle est restée intacte et entière au milieu des flammes et des cendres de la maison; je l'en ai retirée le lendemain vernissée et brillante, comme si elle sortait du fourneau du potier.

WALTER. — C'est bien. Nous connaissons maintenant la cruche, nous savons tout ce qui lui est arrivé et ne lui est pas arrivé. Enfin?

DAME MARTHE. — Cette cruche, qui, cassée, vaut encore une cruche entière, et qu'une demoiselle noble, ou même la gouvernante des Pays-Bas, n'eût pas dédaigné de porter à ses lèvres, eh bien, cette cruche à nulle autre pareille, mes illustres juges, ce rustre-là me l'a cassée.

ADAM. — Qui?

DAME MARTHE. — Lui, Ruprecht.

RUPRECHT. — Monsieur le juge, c'est un mensonge.

ADAM. — Taisez-vous jusqu'à ce qu'on vous interroge; votre tour arrivera aussi aujourd'hui.... L'avez-vous consigné dans le procès-verbal?

LICHT. — Certainement.

ADAM. — Dame Marthe, racontez-nous comment cela s'est passé.

DAME MARTHE. — Hier, à onze heures....

ADAM. — Quand dites-vous?

DAME MARTHE. — A onze heures.

ADAM. — Du matin?

DAME MARTHE. — Non, pardonnez, à onze heures du soir. J'étais couchée, et j'allais éteindre ma lampe, quand j'entends des voix d'hommes et un grand tumulte dans la chambre de ma fille, comme si l'ennemi y faisait invasion. Je descends vite l'escalier, je trouve la porte de la chambre enfoncée; des injures, des cris de fureur retentissent à mon oreille; enfin, quand j'éclaire la scène, qu'est-ce que je trouve, monsieur le juge, qu'est-ce que je trouve? Je trouve la cruche

brisée, renversée sur le sol, un morceau dans chaque coin ; ma fille qui se tord les mains, et ce butor qui crie comme un possédé au milieu de la chambre.

ADAM. — Ah ! diantre !

DAME MARTHE. — Quoi ?

ADAM. — Vraiment ! dame Marthe ?

DAME MARTHE. — Oui. Alors, dans ma juste colère, je crois sentir qu'il me pousse dix bras armés de griffes de vautour. Je lui demande ce qu'il vient chercher à cette heure dans la chambre de ma fille, et pourquoi il brise avec tant de fureur les cruches de la maison. Lui, devinez ce qu'il me répond, l'effronté coquin ! Je veux le voir roué, ou je ne dormirai plus tranquille de ma vie. Il me dit que c'est un autre qui a renversé la cruche de la corniche... un autre ! comme c'est croyable ! qui s'est sauvé avant lui de la chambre, et il m'accable, moi et ma fille, d'invectives....

ADAM. — Mauvais expédient. Ce n'est pas clair.... Et puis ?

DAME MARTHE. — Sur ce, je regarde ma fille avec un air interrogateur ; elle reste là comme une morte. Enfin elle s'assied. « Ève, que je lui dis, était-ce un autre ? — Saint Joseph et Marie, s'écria-t-elle, ma mère, qu'allez-vous penser ? — Parle donc ; dis-moi, qui était-ce ? — Et quel autre pouvait-ce être ? » répliqua-t-elle. Elle me jure que c'était lui.

ÈVE. — Juré, dites-vous ? Que vous ai-je juré ? Je ne vous ai rien juré, rien du tout.

DAME MARTHE. — Ève !

ÈVE. — Non, ce n'est pas vrai !

RUPRECHT. — Vous l'entendez....

ADAM. — Maudit chien, tais-toi, si tu ne veux pas que je te ferme la bouche d'un coup de poing. Tu parleras après, et non pas à présent.

DAME MARTHE. — Tu n'aurais pas....

ÈVE. — Non, ma mère ; ceci est faux. J'en ai l'âme très-attriblée, mais il faut que je le déclare publiquement : je ne jurai rien ; non, je n'ai rien, rien juré.

ADAM. — Soyez donc raisonnables, mes enfants.

LICHT. — C'est, ma foi, étrange.

DAME MARTHE. — Ève, quoi ! tu ne me l'as pas certifié ? tu n'as pas invoqué saint Joseph et Marie ?

ÈVE. — Non, je n'ai pas juré par eux, je n'ai pas fait de serment, je le jure à présent par saint Joseph et Marie.

ADAM. — Eh, mes bonnes gens, eh, dame Marthe, que faites-vous ?

Pourquoi intimider la pauvre enfant? Quand votre fille se sera recueillie et se sera rappelé ce qui est arrivé, — je dis ce qui est arrivé, car pour ce qui peut encore arriver, elle n'en parle pas, comme de juste, prenez-y garde, elle parlera aujourd'hui comme hier, qu'elle puisse l'affirmer par serment ou non. Laissez donc tranquilles saint Joseph et Marie.

WALTER. — Non pas, non pas, monsieur le juge; qui voudrait donner aux parties des leçons aussi équivoques?

DAME MARTHE. — Si elle ose me soutenir en face, l'impudente, l'effrontée coquine, que c'était un autre que Ruprecht, je ne m'y oppose pas, et je n'ai rien à dire; mais je vous assure, monsieur le juge, sans pouvoir affirmer qu'elle l'a juré, qu'elle m'a dit hier que c'était lui, et je le jure, moi, par saint Joseph et Marie.

ADAM. — Eh bien, votre fille ne dit rien autre chose....

WALTER. — Monsieur le juge!

ADAM. — Votre Grâce? — N'est-ce pas, ma bonne Ève?

DAME MARTHE. — Voyons, ne me l'as-tu pas dit hier? Parle; me l'as-tu dit, oui ou non?

ÈVE. — Qui conteste que je l'aie dit?

ADAM. — Voilà tout, ça suffit.

RUPRECHT. — La coquine!

ADAM. — Greffier, écrivez.

VEIT. — Fi donc, Ève, ne rougissez-vous pas?

WALTER. — Monsieur le juge, je ne sais que penser de votre conduite. Vous auriez cassé vous-même la cruche, que vous ne seriez pas plus empressé, pour détourner de vous les soupçons, de les faire tomber sur ce jeune homme. Monsieur le greffier, j'espère que vous ne mettez dans le procès-verbal que les paroles de la jeune fille relatives à son aveu d'hier, et rien autre chose. Est-ce à elle maintenant de déposer?

ADAM. — Ma foi, si ce n'est pas encore à son tour, Votre Grâce me le dira; dans ces choses, l'homme se trompe. Qui aurais-je dû interroger? Est-ce l'accusé? Sur mon honneur, je reçois de bonnes leçons.

WALTER. — Quelle naïveté! Oui, interrogez l'accusé. Interrogez-le, finissons, je vous prie. C'est la dernière affaire que vous jugez.

ADAM. — La dernière? quoi! Eh sans doute, c'est l'accusé que je devais interroger. A quoi pensais-tu donc, vieux juge? Maudite soit la pintade avec sa pépie; que n'est-elle crevée dans l'Inde de la peste! J'ai toujours dans l'idée la boulette de pâtée.

WALTER. — Quelle boulette dites-vous?

ADAM. — Pardonnez-moi, la boulette de pâtée que je dois donner à la poule. Si la bête n'avale pas la pilule, je ne sais réellement pas comment ça finira.

WALTER. — Remplissez vos fonctions, que diable ! vous dis-je.

ADAM. — Accusé, avancez.

RUPRECHT. — Me voici, monsieur le juge. Je m'appelle Ruprecht, je suis le fils de Veit de Kossath de Huisum.

ADAM. — Avez-vous entendu l'accusation que dame Marthe vient de formuler tout à l'heure contre vous ?

RUPRECHT. — Oui, monsieur le juge.

ADAM. — Et qu'avez-vous à répondre ? L'avouez-vous, ou bien êtes-vous assez abandonné de Dieu pour nier ?

RUPRECHT. — Ce que j'ai à répondre, monsieur le juge, c'est, avec votre permission, qu'elle n'a pas dit un mot de vrai.

ADAM. — Vraiment ! et vous comptez le prouver ?

RUPRECHT. — Certainement.

ADAM. — Que la respectable dame Marthe se tranquillise, cela s'arrangera.

WALTER. — Monsieur le juge, que vous importe la dame Marthe ?

ADAM. — A moi ? Mais ma conscience de chrétien....

WALTER. — Dites ce que vous avez à alléguer pour votre défense.... Monsieur le greffier, vous entendez-vous à diriger un procès ?

ADAM. — Laissez donc !

LICHT. — Si je m'y entends ? Oui, si Votre Grâce le désire.

ADAM. — A qui en voulez-vous là, avec vos grands yeux ? Qu'avez-vous à répondre ? Cet âne se tient là comme un bœuf. Qu'avez-vous à répondre ?

RUPRECHT. — Ce que j'ai à répondre ?

WALTER. — Racontez-nous toute l'affaire.

RUPRECHT. — Ma foi, je ne demanderais pas mieux, si on me laissait parler.

WALTER. — En effet, monsieur le juge, ce n'est pas tolérable.

RUPRECHT. — Il pouvait être à peu près dix heures du soir, et, quoique nous fussions au mois de janvier, il faisait chaud comme au mois de mai. Voilà que je dis à mon père : « Écoute, père, j'ai envie d'aller encore voir un peu Ève ; » car il faut que vous sachiez que je devais l'épouser. C'est une fille active ; je m'en suis aperçu lors de la moisson, comme elle abattait la besogne ; l'herbe volait sous sa faux. Je lui dis alors : « Veux-tu de moi ? » et elle me répondit : « Ah ! que me chantes-tu là ? » Puis elle finit par dire qu'elle voulait bien.

ADAM. — Qu'est-ce que tout ce verbiage? Qu'est-ce que ça signifie? Dites simplement : « Je lui demandai : Veux-tu de moi, et elle me répondit oui. »

RUPRECHT. — Oui, ma foi, monsieur le juge.

WALTER. — Continuez toujours.

RUPRECHT. — Je dis donc : « Père, écoutez, laissez-moi aller trouver Ève. Je causerai encore une fois avec elle devant la fenêtre. — Eh bien, qu'il me dit, dépêche-toi; tu n'entreras pas chez elle, je pense? — Non, certes, lui dis-je, je vous le jure. — En ce cas, dépêche-toi; et à onze heures, n'est-ce pas, tu seras de retour? »

ADAM. — Voilà ce qui s'appelle jaser et bavarder. Tous ces caquets seront-ils bientôt finis?

RUPRECHT. — « Je vous en donne ma parole, » lui dis-je. Je prends ma casquette, et me voilà parti. Je voulus passer par-dessus le petit pont, mais il me fallut revenir par le village, parce que l'eau du ruisseau était trop haute. Mais, diable! j'entends sonner l'horloge, et je me dis : Ruprecht, voilà la porte du jardin de Marthe fermée. Car ce n'est que jusqu'à dix heures qu'Ève la laisse ouverte. Quand à dix heures je ne suis pas arrivé, c'est que je ne viendrai pas.

ADAM. — Voilà une jolie manigance.

WALTER. — Et puis?

RUPRECHT. — En m'approchant de la maison de Marthe par l'allée de tilleuls, dont l'épais berceau est aussi sombre que la cathédrale d'Utrecht, j'entends de loin crier la porte du jardin. Tiens, me dis-je, Ève est encore là; et je dirige gaiement mes yeux vers l'endroit d'où mes oreilles avaient perçu le bruit, et à leur retour je les traite d'aveugles et je les envoie sur-le-champ une seconde fois mieux examiner les choses; je les accuse d'être d'indignes calomniateurs et des délateurs infâmes; je les dépêche une troisième fois, et je pense qu'après avoir fait leur devoir ils sortiront indignés de leurs orbites pour entrer au service d'un autre maître. C'est bien Ève, je la reconnais à son corsage; il y a encore quelqu'un avec elle.

ADAM. — Vraiment? Et qui donc était avec elle? Voyons, l'homme entendu?

RUPRECHT. — Qui? Pardieu, vous me demandez là, ma foi....

ADAM. — Eh bien! comme dit le proverbe, on ne prend que qui on prend.

WALTER. — Continuez. Laissez-le donc achever. Pourquoi l'interrompez-vous, monsieur le juge?

RUPRECHT. — Je ne puis rien attester; quand il fait nuit tous les

chats sont gris. Mais il faut que vous sachiez que le savetier Lebrecht, qui dernièrement a été reçu maître cordonnier, allait depuis longtemps sur mes brisées. Déjà l'automne dernier je disais : « Ève, le coquin se glisse toujours autour de la maison, je n'aime pas cela; dis-lui que tu n'es pas pour son nez. Autrement, ma foi, je le chasserai. » Elle me répond : « Tu m'ennuies; dis-lui son fait.... » Tout cela n'a ni queue ni tête, ce n'est ni chair ni poisson. Je m'en vais, et je le chasse hors de la cour.

ADAM. — Ah! cet homme s'appelle Lebrecht?

RUPRECHT. — Oui, Lebrecht.

ADAM. — Bon, voilà un nom de trouvé. Tout s'arrangera. L'avez-vous mis dans le procès-verbal, monsieur le greffier?

LICHT. — Oh! oui; et tout le reste, monsieur le juge.

ADAM. — Allons, continue, Ruprecht. Parle, mon garçon.

RUPRECHT. — Voilà que je rencontre ici le couple, à onze heures du soir (car à dix heures je partais toujours), le sang me monte à la tête. « Allons, Ruprecht, me dis-je, il est encore temps; les cornes ne te poussent pas encore. Il faut te tâter le front avec soin, pour voir s'il ne te pousse rien. » Je me glisse doucement à travers la porte du jardin, et je me cache sous une haie d'ifs. J'entends chuchoter, rire, plaisanter, monsieur le juge. Cela se taquine, s'agace, se tiraille de côté et d'autre. Ma foi, l'envie me prend....

ÈVE. — Coquin! Oh! c'est infâme de ta part!

DAME MARTHE. — Scélérat! attends, tu me payeras cela. Nous nous retrouverons; je te ferai voir si j'ai les ongles longs et solides.

RUPRECHT. — Cela dure plus d'un quart d'heure. Je me dis : « Comment cela finira-t-il? Cependant ce n'est pas aujourd'hui la noce! » Et avant que j'aie le temps d'approfondir la chose, ils sont, sans attendre le pasteur, déjà tous deux dans la maison.

ÈVE. — Allez, ma mère, qu'il arrive ce qu'il voudra.

ADAM. — Tais-toi, te dis-je; que la foudre t'écrase, affreuse bavarde! Attends que je t'interpelle.

WALTER. — Par Dieu, c'est bien étrange!

RUPRECHT. — Voilà, monsieur le juge, que le sang me bout dans les veines. « De l'air, de l'air! » m'écriai-je; et un bouton de ma veste saute; je l'ouvre tout à fait. Il me faut de l'air, de l'air, et je m'élance, et je pousse, et je cogne, et je fais tapage; la porte d'Ève était verrouillée, je l'enfonce d'un coup de pied.

ADAM. — Diable d'homme!

RUPRECHT. — Au moment où la porte s'ouvre avec bruit, la cruche

tombe de la corniche dans la chambre, et quelqu'un s'élance hors de la fenêtre. Je vois encore flotter les basques de l'habit.

ADAM. — N'était-ce pas Lebrecht?

RUPRECHT. — Quel autre pouvait-ce être, monsieur le juge? Ève se met devant moi; je la renverse; je cours vers la fenêtre, et je trouve le drôle encore suspendu aux pieux de l'espallier, le long desquels la vigne grimpe jusqu'au toit. Le loquet m'étant resté dans la main quand j'enfonçai la porte, je lui en assène un coup sur la tête..., sans choisir la place.

ADAM. — Était-ce un loquet?

RUPRECHT. — Quoi?

ADAM. — Je demande....

RUPRECHT. — Oui, le loquet de la porte.

ADAM. — C'est que....

LICHT. — Vous croyiez sans doute que c'était une épée?

ADAM. — Une épée? Moi? Comment cela?

RUPRECHT. — Une épée!

LICHT. — Ma foi! on peut bien se tromper. Un loquet ressemble beaucoup à une épée.

ADAM. — Mais je crois....

LICHT. — Certainement. N'y a-t-il pas la poignée, monsieur le juge?

ADAM. — La poignée!

RUPRECHT. — Non, ce ne fut pas avec la poignée, mais avec le bout même du loquet.

LICHT. — Vraiment?

ADAM. — Avec le bout du loquet.

RUPRECHT. — Mais la poignée avait, dois-je dire, une masse de plomb absolument de la forme d'une poignée d'épée.

ADAM. — Oui, d'une poignée.

LICHT. — Bon; d'une poignée d'épée. Mais je pensais bien que cela devait être quelque arme secrète.

WALTER. — Au fait, messieurs, arrivons au fait.

ADAM. — Monsieur le greffier! toujours des questions étrangères. Ruprecht, continuez.

RUPRECHT. — Voilà mon homme qui tombe, et je veux m'esquiver, quand, dans l'obscurité, je l'aperçois qui remue. Je me dis : « Ah! tu vis encore...; » et j'enjambe la balustrade de la fenêtre pour sauter et empêcher le drôle de se sauver. Mais, au même moment, messieurs, une poignée de sable, dru comme grêle, me vole dans les yeux. Aussi-

tôt, que Dieu me damne, le drôle, la nuit, le monde, la balustrade, tout tombe pour moi comme dans un sac.

ADAM. — Voyez la malédiction! Qui a fait ça?

RUPRECHT. — Qui? Lebrecht.

ADAM. — Le gueux!

RUPRECHT. — Oui, ma foi, c'était lui!

ADAM. — Quel autre pouvait-ce être?

RUPRECHT. — Comme renversé par une giboulée de grêlons d'un rocher de dix mètres, je me précipite de la fenêtre dans la chambre. J'ai cru que j'allais enfoncer le plancher, mais je n'eus ni le cou ni les reins brisés. Cependant je ne pouvais plus attraper le drôle; je m'assieds et me frotte les yeux. Ève accourt et s'écrie : « C'est toi, Ruprecht; qu'as-tu donc? » Ma foi, je levai le pied. Par bonheur, je ne vis pas où je frappai.

ADAM. — Cela venait-il encore du sable?

RUPRECHT. — Oui, des grains de sable....

ADAM. — Diable! ils ont frappé juste.

RUPRECHT. — En me relevant j'apostrophe Ève rudement, je la traite de drôlesse, et je pense que c'en est assez pour elle. Mais tout à coup des larmes étouffent ma voix. Dame Marthe, entrée sur ces entrefaites dans la chambre, lève la lampe, et, en voyant cette fille chancelante et interdite, que ça fait pitié, elle qui avait toujours l'air si brave et si assurée, je me prends à croire que ce n'est pas un malheur d'être aveugle. J'aurais donné volontiers mes yeux à qui aurait voulu jouer avec à la fossette....

ÈVE. — Ce coquin ne mérite pas....

ADAM. — Taisez-vous, Ève.

RUPRECHT. — Vous savez le reste.

ADAM. — Comment, le reste?

RUPRECHT. — Eh bien, oui!... Dame Marthe arriva et se mit à écumer; puis le voisin Ralph et le voisin Hinz; puis vinrent la cousine Susanne et la cousine Lise; enfin il arriva les valets, les servantes, les chiens et les chats. C'était un vacarme infernal. Et dame Marthe demanda à Ève qui avait cassé la cruche. Elle dit, vous le savez, que c'était moi. Ma foi elle n'a pas tout à fait tort, messieurs. La cruche dans laquelle elle puisait de l'eau, je l'ai brisée, et le savetier a un trou à la tête.

ADAM. — Dame Marthe, qu'avez-vous à opposer à ce discours? Dites.

DAME MARTHE. — Monsieur le juge, vous me demandez ce que j'ai à opposer à ce discours. Mais ce discours est un brigand de renard qui étrangle la vérité comme une poule qui chante. Tout ce qui aime la

justice devrait, de nuit, s'armer de massues pour exterminer ce monstre.

ADAM. — Il faudra que vous en produisiez des preuves.

DAME MARTHE. — Oh ! très-volontiers. Voici mon témoin. Parle.

ADAM. — Votre fille ? Non, dame Marthe.

WALTER. — Non ? Pourquoi pas ?

ADAM. — N'est-ce pas, Votre Grâce ? Il est écrit dans le code, je ne sais si c'est *titulo quarto* ou *quinto*, que si des cruches ou autres choses, que sais-je ? ont été brisées par de jeunes gars, les filles ne peuvent être témoins aux mères.

WALTER. — La science et l'erreur sont pétries ensemble dans votre tête en une pâte étrange. A chaque coup vous me servez à la fois de l'une et de l'autre. La demoiselle ne paraît pas encore comme témoin, elle ne fait que sa déclaration. C'est de son explication que résultera si elle veut et peut intervenir dans l'affaire comme témoin.

ADAM. — Oui. C'est bien ; elle fait sa déclaration, comme il est dit au *titulo sexto*. Mais on ne croit pas à sa déclaration.

WALTER. — Avancez, mon enfant.

ADAM. — Hé ! Lise ! Pardon, j'ai la langue bien sèche.... Marguerite....

(*La fin à la prochaine livraison.*)

RECHERCHES

SUR

UN NOUVEL AGENT IMPONDÉRABLE.

L' O D ¹.

TROISIÈME ARTICLE.

Les phénomènes qui se sont déroulés sous les yeux du lecteur auront suffi pour lui montrer que l'od est un agent cosmique et universel. On l'a vu émaner de toutes les substances pondérables et impondérables qui gisent ou qui se meuvent sur la terre; le choc, le son, la pression, le font naître; il se dégage du sein de notre globe pour s'élever dans l'espace infini, et nous avons ressenti l'action de ses rayons lorsqu'ils descendent des corps célestes sur la terre.

Après avoir ainsi recherché les sources principales d'où l'od se dégage le plus abondamment, nous allons maintenant étudier quelques-unes des propriétés principales de cet agent. Et fidèle à la méthode que nous avons suivie jusqu'ici, nous mentionnerons, à mesure qu'ils se présenteront sous notre plume, certains faits restés obscurs et qui nous paraîtront pouvoir être expliqués sans difficulté par l'une ou l'autre des propriétés caractéristiques que pourra nous révéler le fluide odique.

Dès les premières pages de ce travail, nous nous sommes trouvé en présence d'une propriété essentielle de l'od, mais nous ne pouvions en

¹ Voir les livraisons des 31 mai et 15 juin 1861.

faire ressortir utilement l'importance qu'après que l'on se fût quelque peu familiarisé avec l'agent que nous étudions. Nous voulons parler de la polarité de l'od. Elle est comme le pivot sur lequel roulent les faits que nous exposons. Aussi prions-nous ceux de nos lecteurs qui s'intéresseront à nos recherches de donner quelque attention aux développements qui vont suivre.

Quelque différentes qu'aient été les sources odiques que nous avons examinées, nous avons toujours constaté que l'od qui s'en dégageait offrait deux formes distinctes, en ce sens qu'il se manifestait au toucher et à la vue par deux effets contraires. Tantôt c'était une lueur rouge et produisant une sensation de chaleur sur la main gauche sensitive; tantôt une lueur bleue, laquelle était perçue par cette même main comme un souffle frais.

On n'a pas oublié que toutes les substances amorphes qui dégagent l'od comme une lueur bleue sont les mêmes que les chimistes appellent des substances électro-négatives, parce qu'étant attirées vers le pôle positif de l'appareil voltaïque, on peut les considérer comme possédant l'électricité contraire, c'est-à-dire l'électricité négative. On se souvient aussi que les corps à lueur odique rouge sont ceux que l'on voit se diriger vers le pôle négatif de l'appareil, et que l'on appelle pour cette raison même des corps électro-positifs. Nous pouvons en conséquence et par analogie appeler *od négatif* l'od bleu et frais des corps électro-négatifs, et *od positif* la lumière rouge et tiède que l'on voit émaner des corps électro-positifs.

Il faut bien saisir le sens que l'on doit attacher à ces expressions d'od négatif et d'od positif. Il s'agit simplement de discerner deux manifestations différentes d'un seul et même agent, exactement comme quelques physiciens ont appelé positif le magnétisme qui attire l'un des pôles de l'aimant vers le nord, et négatif celui qui agit sur le pôle opposé, et le maintient dans une direction australe. C'est ainsi que l'on distingue également deux électricités contraires : l'électricité négative, qui est celle que dégage la résine, et l'électricité positive, développée par le verre.

En constatant que dans les substances amorphes l'od se trouve à l'état d'unipolarité, en d'autres termes, que dans chaque substance l'od est ou négatif ou positif, on pourrait en conclure que le phénomène de la polarité odique ou le dualisme de l'od n'est point un fait général dans la nature. Mais si l'on veut réfléchir que toutes les substances solides, liquides et gazeiformes, répandues à la surface ou dans le sein du globe, constituent l'unité de la matière terrestre, on admettra

sans difficulté que l'od se polarise dans la matière universelle, de telle sorte qu'un de ses deux états polaires se révèle dans les substances à leur rouge, et l'autre dans les corps à leur odique bleue.

Les corps qui sont semés dans l'espace céleste offrent dans leur ensemble ce même phénomène de dualisme odique. De la lune et des planètes l'od positif nous arrive en abondance, tandis que le soleil et les autres étoiles émettent des rayons odiques négatifs. On a pu s'en convaincre, lorsque dans une expérience que nous avons rapportée on a vu la flamme odique bleue se dégager d'un fil métallique dont une partie était exposée à la lumière du soleil ou de Sirius, et lorsque, d'autre part, l'on a vu s'échapper de l'extrémité du fil conducteur une flamme rougeâtre chaque fois que l'on plongeait l'autre extrémité de ce fil dans les rayons de la lune ou de quelque grande planète.

Avec ces puissances occultes que l'on appelle la cristallisation, le magnétisme et le vitalisme, la force odique apparaît aussi dans toute son énergie, car c'est précisément dans les corps où agissent soit la force cristallisante, soit la vie, soit le magnétisme, que l'on observe aussi les phénomènes de polarité odique les plus remarquables. Aussi voit-on dans les cristaux comme dans les aimants l'od apparaître simultanément sous ses deux formes négative et positive, et y briller à la fois comme une flamme rouge et comme une lumière bleue. La polarité odique devient encore plus évidente, et en même temps plus compliquée, lorsque le souffle de la vie anime la matière. C'est ainsi que l'on a vu le corps de la plante briller de lueurs odiques qui différaient selon les organes. La fleur et les jeunes bourgeons exhalent l'od bleu négatif, et l'od positif se dégage des racines. Le dualisme odique apparaît jusque dans un seul et même organe du végétal, puisque la main gauche du sensitif perçoit le souffle frais de l'od négatif à la face inférieure des feuilles, et le souffle tiède de l'od positif à la face supérieure.

Tout le côté droit des animaux dégage l'od bleu ou négatif, et leur côté gauche l'od rouge ou positif. On se rappelle qu'il en est de même pour l'homme, que des doigts de sa main droite s'échappent de belles flammes odiques bleues, et des doigts de la main gauche des flammes rouges très-brillantes. Il s'ensuit que l'od se polarise dans notre organisme, et que le pôle positif réside à gauche et le pôle négatif à droite.

Cela posé, passons à des expériences que le lecteur connaît déjà, mais dont nous n'avons pas encore déduit les conséquences. Lorsque le sensitif met sa main gauche à od positif dans votre main droite, qui est négative, ou bien si vous vous placez de telle sorte que votre

épaule droite s'appuie contre l'épaule gauche du sensitif, celui-ci éprouve dans les deux cas une sensation de fraîcheur odique, fraîcheur pénétrante dont le sensitif vante l'action profonde et bienfaisante. Par contre, s'il met sa main gauche dans votre gauche ou sa main droite dans votre droite, il reçoit de ce contact une impression opposée à celle qui précède, impression tellement désagréable, qu'après quelques instants il se voit forcé de retirer sa main de la vôtre. On sait que la main gauche du sensitif, en s'approchant du pôle aimanté qui regarde le nord et du sommet du cristal, y perçoit l'od négatif comme un souffle frais et agréable. Si le sensitif répète cette même expérience avec sa main droite, il perçoit au contraire l'od négatif de l'aimant et du cristal comme un souffle tiède.

Il résulte de toutes ces expériences que c'est bien évidemment du contact ou de la proximité de deux pôles odiques de nature contraire que découle la sensation de fraîcheur bienfaisante, tandis que le malaise ou la chaleur qu'éprouve le sensitif est le résultat du contact de deux pôles de même nom.

C'est là une loi générale et fondamentale à laquelle obéissent tous les organismes sensitifs.

On comprend maintenant pourquoi, dans toutes les expériences qui avaient rapport à l'impressionnabilité tactile du sensitif, nous nous sommes toujours servi de sa main gauche. Celle-ci étant imprégnée d'od positif, tous les objets à od de même nom ont dû nécessairement produire sur cette main une impression de chaleur odique, tandis qu'elle a senti l'od comme un souffle frais et agréable chaque fois qu'elle a été en contact avec une source d'od négatif. Il est clair que rien ne nous empêchait de faire usage de la main droite sensitive, seulement nous eussions trouvé un souffle tiède partout où la main gauche avait constaté de la fraîcheur, et un souffle frais là où celle-ci avait senti de la chaleur.

On voit aussi combien est grande la différence qui existe entre les impressions produites sur tous les hommes par le principe calorique et ces impressions toutes particulières de froid et de chaud que les sensitifs seuls éprouvent sous l'action de l'agent odique. Ces dernières sensations n'existent que par rapport à l'action polaire exercée par l'od sur telle ou telle partie de l'organisme : de sorte que le même rayon odique qui donne une sensation de fraîcheur lorsqu'il est dirigé sur le côté gauche du corps, produit une sensation de chaleur lorsqu'il agit sur le côté droit du sensitif.

En examinant de plus près les phénomènes odiques dans l'orga-

nisme humain, l'on découvre des traces de polarité ailleurs que dans les deux côtés du corps seulement. Ainsi, lorsqu'un bon sensitif promène sa main lentement sur toutes les parties de notre corps, elle perçoit des sensations de froid et de chaud qui varient constamment. En répétant cette expérience souvent et avec précaution, on finit par reconnaître que tout le côté antérieur du corps donne dans son ensemble de l'od positif, et se trouve ainsi en opposition polaire avec le côté opposé, où l'od est négatif. On observe le même contraste de polarité entre la partie supérieure du corps et ses parties inférieures : la poitrine, le cou, la tête tout entière, mais surtout le crâne, offrent une polarité odique négative comparée à la nature odique des membres inférieurs.

Si l'on tient dans chaque main un cristal de manière que le sommet négatif de l'un soit posé vers la base positive de l'autre, et que dans l'obscurité l'on dirige lentement ces deux cristaux l'un vers l'autre, on voit alors se succéder les phénomènes que nous allons décrire. A mesure que la flamme rouge se rapproche de la flamme bleue négative, on les voit toutes deux devenir plus brillantes. Elles s'allongent et s'effilent comme si elles se recherchaient mutuellement. Au moment où les deux pôles contraires vont être mis en contact, la vivacité des deux flammes devient moins grande et moins brillante, sans néanmoins disparaître entièrement, et à l'instant où s'opère le contact, on observe que la flamme rouge pénètre dans la flamme négative de l'autre cristal, remonte vers l'extrémité positive de ce cristal, et va donner un nouvel éclat à la flamme rouge qui s'y trouve. Au même instant, la flamme bleue du cristal que l'on tient dans l'autre main pénètre dans le cristal opposé, et va rendre plus grande et plus belle la flamme bleue qui brillait au sommet de celui-ci.

Lorsque deux cristaux sont dirigés l'un vers l'autre par leurs pôles odiques de même nom, on voit les deux flammes odiques de même couleur se replier sur elles-mêmes. Quand les deux pôles se touchent, la lueur odique disparaît entièrement à l'endroit où s'opère le contact, sans que les flammes qui brillent aux extrémités opposées se trouvent modifiées.

Si, dans ces expériences, l'on se sert de barreaux aimantés au lieu de cristaux, on arrive à des résultats identiques. Il en est de même des pôles odiques dans les êtres vivants, comme on peut s'en convaincre par quelques expériences bien simples. Placez, par exemple, votre main droite à flammes bleues dans la main gauche à lueurs rouges d'une autre personne, et le sensitif voit aussitôt les deux mains

réunies échanger la couleur de leur lumière odique. Il voit aussi presque au même instant la flamme rouge de votre main gauche restée libre et la flamme bleue de la main droite de votre ami devenir toutes deux infiniment plus brillantes. Lorsque l'on dirige la flamme bleue de la main droite vers la flamme rouge d'un aimant ou d'un cristal, les deux flammes odiques de nature contraire deviennent aussitôt plus intenses. On se rappelle que des organes sexuels des végétaux se dégagent l'od négatif à lueur bleue. Aussi, lorsque dans l'obscurité on tient la main gauche au-dessus d'une fleur, voit-on celle-ci briller tout à coup d'un éclat inaccoutumé; par contre, la lumière odique diminue, et la fleur devient presque invisible lorsque c'est la main droite qui s'en approche.

Il nous serait facile de multiplier ces démonstrations expérimentales. Celles qui précèdent nous paraissent suffisantes pour établir l'existence d'un dualisme polaire dans les manifestations de l'od, mais elles n'ont point fait saisir la vague affinité qu'il y a entre les effets polaires de l'od et les phénomènes d'attraction et de répulsion qui constituent la polarité du magnétisme et de l'électricité.

Nous venons de voir que deux lumières odiques de même couleur s'évitent quand on les rapproche l'une de l'autre, et qu'elles disparaissent lorsqu'on les met en contact. On sait, par contre, que la flamme bleue et la flamme rouge brillent toutes deux d'un éclat plus vif lorsqu'on les dirige l'une vers l'autre. On a vu également que le sensitif redoute l'action qu'exerce sur une partie quelconque de son organisme une source d'od de même nom, tandis qu'il recherche le contact ou la proximité d'une source odique de nom contraire. Je découvre dans ces faits des traces sensibles d'attraction et de répulsion polaires, attraction et répulsion dont il serait néanmoins difficile d'exposer la nature singulière et la puissante énergie, sans faire connaître quelques nouveaux faits qui les mettent en pleine lumière.

Lorsque le sensitif tient sa main droite négative au-dessus du pôle négatif d'un aimant ou d'un cristal, il éprouve non-seulement cette sensation de chaleur que produit toujours sur lui la proximité d'une source d'od de même nom, mais il subit en même temps une sensation bien autrement étrange : il lui semble que sa main est devenue plus légère que d'habitude. Par contre, si c'est sa main gauche, c'est-à-dire sa main à od positif, qu'il maintient au-dessus du sommet du cristal, il éprouve une sensation tout opposée : il sent cette main devenir plus lourde, il lui semble qu'elle doit aller se fixer sur le pôle du cristal. Il en est de même lorsque, réunissant par leur extrémité les

doigts de votre main droite, vous les tenez au-dessus de la main gauche ouverte du sensitif : celui-ci sentira sa main comme légèrement attirée vers la vôtre. Quand le sensitif, cédant à cette attraction, a placé sa main gauche, soit dans votre droite, soit sur le pôle négatif du cristal ou de l'aimant, il éprouve cette sensation de fraîcheur bien-faisante que nos lecteurs connaissent; mais un fait important qu'ils ignorent peut-être, et que nous ne pouvions leur communiquer plus tôt, est celui-ci : au moment où le sensitif va retirer sa main du pôle de l'aimant ou de votre main, il éprouve comme un léger obstacle. On dirait qu'une infinité de filets y tiennent sa main attachée, et il éprouve une certaine hésitation à briser violemment ces liens invisibles.

Ce sont là des faits constants sur lesquels les sensitifs sont toujours d'accord entre eux, mais dont la constatation exige néanmoins beaucoup d'attention de la part de celui dont les facultés sensitives sont peu développées. Il en est autrement lorsque l'on est très-impressionnable aux influences odiques, ou lorsque, dans le cas contraire, l'on opère sur une personne douée de haute sensibilité. Alors l'attraction odique acquiert une grande puissance et produit des effets inattendus. Placez, par exemple, le pôle positif d'un grand cristal ou d'un fort aimant dans la main droite du sensitif, et vous verrez cette main s'attacher, se fixer à l'aimant ou au cristal, comme le fer s'attache aux substances magnétiques. Si, pour arriver à un résultat bien net, on choisit pour répéter cette expérience un moment où quelque sensitif, en proie à une affection nerveuse, a perdu connaissance et se tient immobile, on voit alors cette main, tout à l'heure inerte, s'agiter soudainement et adhérer à l'aimant. Bien plus, lorsque vous voulez retirer celui-ci, la main y reste attachée, et vous voyez le malade se soulever de son lit, afin que sa main puisse suivre l'objet qui la sollicite.

Ce sont là des faits dignes de fixer l'attention, et qui établissent que la polarité de l'od est accompagnée de phénomènes d'attraction et de répulsion analogues à ceux de la polarité électrique et magnétique, quoiqu'ils se manifestent dans une tout autre sphère et en des circonstances absolument différentes.

Maintenant que nous connaissons la polarité de l'od, il nous sera facile d'expliquer quelques faits que nous avons mentionnés plus haut.

On se souvient que, dès le début de ce travail, notre attention a été appelée sur ce fait singulier, que la proximité d'un puissant aimant occasionnait sur un grand nombre de personnes tantôt des sensations

de froid, tantôt des impressions de chaleur. On aura été quelque peu frappé de la contradiction que renfermait cette observation, contradiction tellement évidente, qu'elle aura pu faire révoquer en doute l'exactitude des faits que nous énoncions. Rien cependant n'est plus exact. On comprendra, en effet, d'après les lois de polarité odique telles que nous les avons expliquées, que le sensitif devait éprouver alternativement des sensations de froid ou de chaud, selon que l'on approchait de telle ou telle partie de son corps le pôle boréal ou le pôle austral de l'aimant.

On comprend aussi pourquoi le sujet sensitif, en posant ses deux mains contre la paroi d'une chambre, reçoit à chaque main une impression différente : la main gauche, qui est positive, perçoit l'od négatif de la paroi comme une émanation fraîche, tandis que la droite, à od négatif, reçoit une impression de chaleur sous l'influence de l'od du même nom.

Nous avons dit également que tous les corps projetaient une ombre odique, et nous avons fait observer que les êtres vivants produisaient sur le mur de la chambre obscure une image tantôt sombre et tantôt lumineuse, selon le côté du corps que l'on tourne vers la paroi. Comment expliquer ce fait singulier, sinon par la polarité de l'od ? Le mur est composé de matières calcaires et argileuses, substances négatives qui dégagent de la lumière odique bleue. Aussi les sensitifs voient-ils dans l'obscurité les murs de la chambre luire d'une lumière diaphane d'un bleu pâle. Si l'on se tient debout à quelque distance du mur, le côté droit tourné vers lui, que doit-il en résulter, conformément à cette vertu polaire que nous avons constatée dans l'od ? De la paroi et du côté droit de l'homme émane l'od négatif. Or, nous savons que deux lueurs odiques de même couleur s'affaiblissent et s'obscurcissent mutuellement lorsqu'on les rapproche l'une de l'autre. Il s'ensuit que la lumière bleue de la paroi devient plus faible, ou disparaît même entièrement sous l'action des rayons odiques de même nom qui partent de votre côté droit. A cet endroit du mur, le sensitif perçoit nécessairement une image noire. Que se passe-t-il lorsque c'est le côté gauche qui regarde le mur ? La lumière odique rouge qui rayonne de ce côté du corps atteint le mur et y agit sur la lumière bleue. Ici comme partout, l'action qu'exercent l'une sur l'autre les deux lumières odiques de nom contraire se révèle aux yeux du sensitif par une plus grande vivacité des deux lumières opposées. Il en résulte qu'à l'endroit du mur où s'opèrent ces réactions polaires, le sensitif voit apparaître une image brillante, une ombre lumineuse. Le lecteur se souvient de

l'émotion profonde que causent au sensitif ces ombres alternantes qu'il voit surgir dans le sein des ténèbres.

Lorsque nous avons exposé les motifs qui nous ont amené à voir dans les aurores boréales et australes des manifestations de l'od, nous avons dit que l'on devait considérer notre globe comme un immense aimant, et nous avons ajouté que, le magnétisme ne se manifestant jamais sans être accompagné de l'od, il était évident qu'aux deux pôles magnétiques de la terre devait avoir lieu une accumulation énorme de la substance odique. Or, l'od se trouvant toujours à l'état polaire dans les corps magnétiques, nous avons tout lieu de penser maintenant que le corps de notre planète, si grand qu'il soit, doit offrir le même dualisme odique que les autres aimants. S'il en est ainsi, les pôles odiques de la terre doivent correspondre à ses deux pôles magnétiques, de sorte que du pôle boréal se dégagera l'od positif, et que le pôle antarctique sera le siège de la négativité odique. Si l'on a bien saisi notre pensée, l'on pourra facilement expliquer l'étonnante précision avec laquelle les sensitifs désignent les quatre points cardinaux sans s'orienter, et en observant simplement les sensations diverses qui leur viennent des différentes régions de l'horizon. On comprend en effet que, lorsque le sensitif a le côté droit tourné vers le nord et que le principal pôle négatif de son organisme se trouve ainsi dirigé vers le pôle positif de la terre, il doit en résulter une sensation de grande fraîcheur sur tout son côté droit. Dès qu'il regarde un autre point de l'horizon, la sensation change instantanément. Quand le sensitif aura une fois reconnu qu'il sent au côté droit de la fraîcheur odique lorsque, dans un lieu ouvert, il regarde le couchant, et de la chaleur quand il est tourné vers l'orient, il saura en tout temps s'orienter sans consulter les étoiles ni la boussole. Aussi n'est-il pas rare en mer de voir un homme de l'équipage, debout sur l'avant du navire, et par conséquent loin de la boussole, vous indiquer, au milieu d'une nuit sans étoiles, les différents points de l'horizon. Quand vous le questionnez sur cette faculté merveilleuse qu'il possède seul de tout l'équipage, il vous répond le plus souvent que c'est l'habitude. En effet, l'habitude et l'attention développent la faculté sensitive de l'homme, aussi bien que ses autres facultés naturelles.

L'action polaire que l'od terrestre exerce sur les organismes sensitifs est d'une puissance prodigieuse; leur santé, leur repos, semblent en dépendre en grande partie. Combien de fois avons-nous vu des personnes nerveuses passer leurs nuits en proie à des insomnies dont rien ne pouvait les délivrer! Elles arrivaient jusqu'à redouter le moment de

-se coucher, et ne trouvaient du repos qu'assises hors du lit. Éclairé par les enseignements de M. de Reichenbach sur la cause occulte de ces souffrances si rebelles à tous les traitements, nous examinâmes la position du lit, et nous trouvâmes le plus souvent que la tête du malade était tournée vers l'occident. Dans cette situation, le sensitif avait le côté gauche positif tourné vers le pôle positif de la terre, et le côté droit négatif vers le pôle terrestre de même nom, position qui occasionnera toujours au sensitif des souffrances dont l'homme privé de sensibilité ne pourra jamais comprendre l'étendue. Nous faisons aussitôt donner au lit une direction opposée, ou mieux, nous plaçons le chevet au nord, afin que la tête, qui est, on le sait, un pôle odique négatif, fût tournée vers le pôle positif de la terre. Aussitôt, la nuit redevenait calme et paisible. Avec le sommeil apparaissait la santé. La gaieté, la concorde, régnaient de nouveau au logis. Comment pourrais-je nier l'influence que l'od terrestre exerce sur nous, quand j'observe qu'il peut à toute heure ou nous donner la santé et le repos, ou nous priver de ces biens, sans lesquels l'existence est si lourde à porter?

Lorsque, dans un avenir prochain, les recherches sur l'od auront été multipliées, on reconnaîtra dans le dualisme polaire de cet agent la cause de faits intéressants, et qui jusqu'à ce jour sont restés des problèmes insolubles.

Les exemples sont très-nombreux, mais il faut en toute chose savoir se borner. Les faits qui vont suivre suffiront d'ailleurs pour indiquer le genre d'intérêt qui se rattache à ces questions.

On se demande, par exemple, pourquoi l'enfant est presque toujours placé dans le sein de la mère de manière que la tête se trouve à gauche. On n'en trouve pas une raison suffisante dans la structure intime des organes de la mère, structure qui permet au contraire à l'enfant d'avoir la tête placée indifféremment au côté droit comme au côté gauche. Aucune autre cause ne pouvant être assignée à ce fait, il est permis de penser qu'il est dû à la polarité de cet impondérable dont nous avons constaté la présence et l'action partout où la vie apparaît. En effet, la tête et toute la partie supérieure du corps de l'enfant dégagent l'od négatif, et au côté gauche de la mère siège l'od positif. Ne pourrait-on pas dès lors admettre que la nature, toujours prévoyante, aura couché l'enfant dans le sein de la femme de manière que les effets bienfaisants qui peuvent découler du contact des deux pôles odiques de nom contraire ne soient point entièrement perdus pour la mère ou pour l'enfant? Nous inclinons d'autant plus à admettre cette hypothèse, que l'on voit toujours l'état de grossesse développer la sen-

sitivité de la femme à un si haut degré, que celle qui était à peine sensitive auparavant devient alors très-sensible à l'action de l'od.

Un autre fait plus général et tout aussi remarquable est celui-ci : les plantes ont une tendance à tourner vers le ciel toujours le même côté de leurs feuilles. Cette tendance est tellement irrésistible chez les végétaux, que, par des mouvements instinctifs, ils ramènent leurs feuilles à la position normale chaque fois qu'on les en écarte. Nous ne saurions rapporter les théories que l'on a proposées pour expliquer ce fait bien connu, théories assez nombreuses, et qui ont été tour à tour admises et abandonnées. Aujourd'hui, l'on semble assez généralement d'accord pour attribuer ce phénomène simplement à l'action que la lumière exerce sur les plantes. Cependant, pourrait-on nous dire et pourquoi la lumière exerce une attraction si grande exclusivement sur l'une des deux faces de la feuille, et comment il se fait que cet impondérable produise dans ce cas unique des phénomènes d'attraction, lorsque nulle part ailleurs le physicien ne le voit en déceler quelque trace? Remarquons aussi que la plante, qui meurt quand on l'empêche de rendre à sa feuille la position normale, en opère le retournement avec la même énergie aussi bien la nuit que le jour. Il y a donc lieu de supposer qu'en ramenant la face supérieure de sa feuille vers le ciel, la plante cherche à l'exposer non-seulement à l'action du principe lumineux, mais encore et surtout à celle d'un agent qui n'est point la lumière, et qui descend des espaces célestes le jour comme la nuit. Quel est cet agent inconnu? Nous pensons que le physiologiste qui voudrait étudier les propriétés de l'od serait amené à admettre avec M. de Reichenbach que cet impondérable est bien réellement la cause du retournement des feuilles. On se rappelle en effet que, des deux faces de la feuille, l'une développe de l'od positif, tandis que l'od négatif se dégage de la face opposée. Or, les rayons odiques qui descendent des étoiles, et notamment du soleil, sont de nature négative; ils viennent agir sur la plante, et celle-ci réagit aussitôt contre leur influence en maintenant exposée à leur action incessante le côté de la feuille à od positif. Elle obéit ainsi à cette loi d'attraction que nous avons déjà constatée, et d'après laquelle les deux pôles odiques de nature contraire se recherchent et produisent une action bienfaisante sur toutes les créatures sensibles aux influences de l'od.

Nous ne pouvons laisser parler tous les faits intéressants qui se pressent autour de nous comme autant de témoins du rôle que joue dans les organismes vivants l'action polaire du fluide odique. Une autre propriété de l'od réclame maintenant toute notre attention. Le lecteur

l'aura déjà entrevue du moment qu'il a constaté que le sensitif subissait l'action de l'aimant ou du cristal à une distance de plusieurs mètres. En effet, cette circonstance suffirait au besoin pour démontrer que l'od possède la propriété de rayonner dans l'espace. Mais faisons quelques nouvelles expériences qui puissent nous éclairer sur la portée et la nature des rayons odiques.

Lorsque l'on dirige l'extrémité d'un puissant aimant ou d'un très-grand cristal sur le sensitif placé à une dizaine de pas, il ressent très-vivement l'action de l'od qui s'en dégage. Éloignons-nous maintenant d'une vingtaine de pas, et répétons l'expérience : le sensitif ressent encore très-profondément l'action de l'aimant et du cristal. A une cinquantaine de pas, l'influence devient moins sensible, mais elle persiste encore. En faisant la même expérience avec des corps amorphes, on constate des effets analogues, mais qui sont moins énergiques. On a vu cependant des sensitifs percevoir très-distinctement les rayons odiques qui émanaient de grandes plaques de métaux placées à une distance de trente ou quarante pas. Quand on opère sur un sujet doué de haute sensibilité, on arrive à des résultats qui étonnent. Si l'on se place, par exemple, à une distance de cent cinquante pas, et que l'on élève lentement les deux bras pour les maintenir un instant étendus vers le sensitif, et les abaisser ensuite tout aussi lentement, on voit quelquefois le sensitif tressaillir sous l'action des rayons odiques qui viennent le frapper. Ces faits nous démontrent que l'od se propage par radiation, qu'il rayonne au loin comme fait le principe lumineux qui se dégage du soleil, comme fait le principe calorique qui se dégage d'un foyer. Et de même que les rayons impondérables et invisibles du fluide calorique vont, loin du foyer qui les émet, agir sur les organismes qu'ils atteignent, de même aussi les rayons de l'od s'étendent au loin et agissent profondément sur l'homme doué de sensibilité, alors même que les yeux de celui-ci ne peuvent les discerner. Quand on voit le rayonnement odique d'un corps aussi minime que votre main agir néanmoins à une grande distance, on comprend que les rayons odiques, émanant de corps aussi puissants que le sont les astres, peuvent atteindre notre terre, malgré la distance qui nous en sépare. Nous nous voyons ainsi amené à reconnaître au rayon odique une portée et une puissance d'extension infinies.

Lorsque nous avons examiné les phénomènes lumineux qui révèlent la présence de l'od, nous avons constaté que la lueur odique se dégageait de tous les corps terrestres, et nous avons vu que l'od qui se développait de notre corps formait autour de chaque homme une

auréole diaphane et lumineuse. Maintenant, nous venons de constater que les émanations odiques ne s'arrêtent pas à cette enveloppe lumineuse, et que du corps humain l'od rayonne au loin, et forme ainsi autour de chacun de nous une atmosphère invisible à laquelle on ne saurait assigner de limites précises, mais qui se révèle par l'action incontestable qu'elle exerce sur les organismes doués de sensibilité. Si l'on examine plus attentivement les divers effets que produisent sur le sensitif les rayons odiques qu'émet le corps humain, l'on reconnaît avec quelque surprise que ces effets diffèrent d'une manière très-sensible, selon les individus dont émanent les rayons. On observe, par exemple, que la présence de certaines personnes se révèle au sensitif par un vague malaise, alors même qu'il ignore que ces personnes sont présentes, et l'on voit, par contre, le voisinage de telle autre personne produire sur lui des sensations tout opposées. Comme l'œil voit la lumière se décomposer en diverses nuances au moyen desquelles il distingue les objets, comme les différentes modulations du son permettent de reconnaître l'homme ou l'instrument qui les produit, comme le parfum d'une fleur nous la laisse discerner de toute autre fleur, de même aussi l'od qui rayonne de chaque homme peut impressionner le sensitif d'une manière toute spéciale, et lui permettre de distinguer telle personne de telle autre.

Si l'on reconnaît la justesse de cette observation, on voit aussitôt une clarté inattendue se répandre sur quelques points des plus obscurs de la physiologie. On comprend alors comment des personnes, en proie à des maladies qui développent leur sensibilité, sentent la présence de leur médecin, sans l'avoir vu ni entendu; on comprend aussi pourquoi ces mêmes personnes ne peuvent alors supporter, sans éprouver un grand malaise, l'approche de certaines personnes qu'elles affectionnent, tandis qu'elles subissent sans souffrance le voisinage de gens indifférents. On sait également que les bons somnambules, qui sont toujours des sensitifs, perçoivent, à des distances prodigieuses, la présence de leur magnétiseur sans que rien l'ait révélée à leur vue ou à leur ouïe. Ce sont là des faits trop connus pour que nous insistions. Nous demanderons seulement si les sensations particulières que subit le sensitif sous l'action du rayonnement odique propre à chaque individu ne sont point pour quelque chose dans ces sympathies et ces antipathies soudaines que rien ne justifie, et auxquelles s'abandonnent si volontiers les personnes nerveuses et sensitives?

Nous venons de voir les rayons odiques traverser les couches de l'atmosphère et se répandre au loin dans l'espace. Auront-ils la puis-

sance de traverser également d'autres substances? Une série d'expériences, très-faciles à répéter, va nous éclairer sur ce point important.

Si l'on met en contact, avec une source odique quelconque, l'extrémité d'une baguette de verre ou de bois, ou l'extrémité d'un fil d'acier, de soie, de coton ou de n'importe quelle autre matière, et que l'on en place l'autre extrémité dans une main sensitive, celle-ci reçoit presque instantanément une impression de fraîcheur ou de chaleur. Dans l'obscurité, le sensitif voit alors se dégager du fil ou de la baguette une lueur qui sera ou bleue ou rouge, selon la nature de l'od qui émane du foyer avec lequel le fil conducteur est mis en contact. Si l'on tient un cristal contre un mur, le sensitif perçoit de l'autre côté de la paroi l'action de ce cristal. Il en est de même lorsque vous approchez du mur soit vos mains, soit un aimant ou toute autre source odique.

Nous concluons de tout ce qui précède que le fluide odique est conductible à travers toutes les substances. En observant le laps de temps qui s'écoule entre le moment où l'on met l'extrémité du fil en relation avec une source odique et l'instant où le sensitif perçoit l'od qui s'en dégage, on trouve que cet agent se meut avec une grande lenteur relativement à la vitesse du fluide électrique et de la lumière; mais que, par contre, son mouvement est très-rapide comparé à celui de la chaleur.

Quand on a constaté la conductibilité de l'od, on a en même temps énoncé une autre de ses propriétés : c'est la faculté que possède cet agent de se transmettre d'un corps à un autre. Ainsi, lorsque l'on tient dans la main gauche un corps métallique, une pièce d'or, par exemple, ce corps à od positif se trouve, après quelques instants, imprégné et comme surchargé de l'od de même nature que dégage votre main. Cette accumulation d'od positif se révèle aussitôt au sensitif, car en touchant de sa main droite la pièce d'or, il en reçoit une impression de fraîcheur beaucoup plus prononcée qu'auparavant.

Lorsqu'on imprègne un seul et même corps simultanément d'od négatif et d'od positif, qu'en résulte-t-il? On s'attend, sans doute, à ce que les deux courants odiques de nom contraire, s'équilibrant immédiatement comme font les deux électricités opposées, produisent sur le sensitif une sensation homogène. Eh bien, il en est autrement, et le sensitif déclare, à votre grand étonnement, qu'il éprouve une sensation mixte, lorsqu'il approche sa main du corps auquel on a transmis les deux courants odiques. De même, lorsque l'on maintient tour à tour la main gauche et la main droite au-dessus d'un verre

d'eau, et que l'on donne ensuite cette eau à boire au sensitif, celui-ci discerne bien nettement les deux saveurs odiques particulières à l'od positif et à l'od négatif. C'est cette eau que les médecins qui ont adopté la doctrine de Mesmer appellent de l'eau magnétisée et qui produit sur les malades des effets si singuliers. Il va sans dire que le praticien obtiendrait absolument les mêmes résultats en plongeant dans le liquide les deux pôles contraires d'un cristal ou d'un aimant.

Les sensations mixtes que le sensitif éprouve dans ces cas lui sont toujours très-pénibles. Nous croyons devoir rapporter à cet ordre de faits l'observation que nous allons indiquer. La couleur verte, on le sait, n'est pas une couleur homogène, en ce sens qu'on l'obtient par la réunion du jaune et du bleu. Eh bien! on a vu plus d'un sensitif tomber en syncope ou en proie à des crises nerveuses lorsque l'on plongeait dans le rayon vert de l'iris la baguette de verre qu'il tenait dans la main. Quoique ce fait particulier ne s'observe que chez des personnes dont la faculté sensitive est très-développée, la plupart des sensitifs que nous avons connus éprouvaient néanmoins quelque malaise à la vue de la couleur verte.

Nous citerons, comme un exemple remarquable de transmission d'od et d'accumulation des deux courants odiques dans un seul et même corps, un fait des plus singuliers, et qui, il y a quelques années, a ému tous les esprits. Nous voulons parler des tables tournantes. Ce phénomène, déjà si étrange en lui-même, devient d'un aspect encore plus saisissant lorsqu'il se produit dans l'obscurité absolue. Quels sont les phénomènes lumineux que le sensitif observe alors qu'une douzaine de personnes forment la chaîne autour d'une grande table sur laquelle elles ont posé leurs mains? Après un certain espace de temps, le sensitif voit les flammes bleues et les flammes rouges qui se dégagent des doigts, s'étendre sur la table et former autour de chaque main comme une auréole brillante. Peu à peu ces auréoles deviennent plus larges; elles se rapprochent les unes des autres et se confondent enfin pour ne former autour de la table qu'un seul cercle qui brille de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et dans lequel on distingue les doigts des opérateurs comme autant de rayons rouges et bleus. Pendant que le cercle se forme et se développe, apparaît au milieu de la table une surface lumineuse et convexe. Toutes ces différentes lueurs deviennent de plus en plus distinctes et finissent par s'étendre et se réunir les unes aux autres, de sorte que la table apparaît, aux yeux du sensitif, comme recouverte d'une nappe lumineuse avec un léger renflement au milieu. Bientôt ce renflement devient plus

prononcé. Il prend d'abord la forme d'une boule brillante, puis s'allongeant et s'élevant, il se transforme peu à peu en une colonne diaphane et lumineuse qui va atteindre au plafond et y former un large disque, comme ferait une flamme ordinaire. Cette colonne est produite par les rayons odiques de nature contraire, lesquels s'échappent du pied droit et du pied gauche de chaque expérimentateur, traversent la matière ligneuse et se déversent dans l'atmosphère avec cette force propulsive particulière à toutes les émanations odiques. Ce qui prouve qu'il en est bien ainsi, c'est que la colonne lumineuse, que nous venons de décrire, ne se produit pas quand les personnes qui forment la chaîne évitent de mettre leurs pieds en contact avec le meuble. C'est à ce moment, où les phénomènes odiques acquièrent une énergie extraordinaire, que la table s'agite et commence à tourner. On la voit alors se mouvoir dans une atmosphère brillante. De grandes traînées de feux odiques surgissent sur le parquet et des lueurs d'un éclat inaccoutumé jaillissent du corps de tous ceux qui entourent la table et en suivent les mouvements. On observe que quelques-unes de ces personnes abandonnent la poursuite de la table : elles ressentent des douleurs violentes, et l'on en a vu tomber quelques instants après dans de violentes convulsions. On peut être assuré que ce sont là des sensitifs qui n'auront pu subir impunément l'action prolongée d'une aussi grande accumulation d'od.

Que conclure de ces observations ? Comment expliquer le phénomène extraordinaire qui vient de se dérouler devant nous ?

M. Faraday, et avec lui MM. Chevreul et Babinet, ont proposé d'expliquer la rotation des tables par les mouvements imperceptibles et involontaires des muscles, de telle sorte que plusieurs personnes, qui auraient les mains posées sur le meuble, agiraient à leur insu pour lui imprimer le mouvement qu'elles se représentent.

Le lecteur a déjà aperçu la difficulté que présente cette théorie de l'action inconsciente des mouvements musculaires. Pour que la table se meuve, il faut, d'après cette hypothèse, qu'une douzaine de personnes réunies autour du meuble se représentent la rotation comme devant avoir lieu dans un seul et même sens, et cela spontanément, sans qu'il y ait eu entente préalable. Il est évident que cet accord tacite ne saurait exister entre tant de personnes. Or, pour peu que les unes agissent à leur insu de droite à gauche et les autres en sens inverse, la table restera nécessairement immobile. Mais, dans le cas même où toutes les personnes réunies autour de la table se représenteraient le mouvement dans le même sens, comment des efforts musculaires, tellement

faibles qu'ils échappent à la perception de celui-là même dans lequel ils s'opèrent, peuvent-ils avoir l'énorme puissance d'ébranler un meuble d'un poids de cent kilogrammes ?

M. Louis Figuier, dans un récent ouvrage, rejette la théorie de M. Faraday pour des motifs analogues à ceux que nous venons d'émettre. On retrouve, dans l'argumentation du savant écrivain, ce langage clair et limpide qui le caractérise toujours, soit qu'il expose une vérité, soit qu'il dévoile une erreur. Mais par quelle autre théorie M. Figuier propose-t-il de remplacer celle de MM. Chevreul et Faraday ? Nous le laisserons répondre lui-même : « L'explication du fait des » tables tournantes, dit-il, considéré dans sa plus grande simplicité, » nous semble être fournie par ces phénomènes dont le nom a beau- » coup varié jusqu'ici, mais dont la nature est au fond identique, c'est- » à-dire parce que l'on a tour à tour appelé hypnotisme avec le docteur » Braid, biologisme avec M. Philipps, suggestions avec M. Carpenter.

» Dans cette réunion de personnes fixement attachées, pendant » vingt minutes ou une demi-heure, à former la chaîne, les mains » posées à plat sur une table, sans avoir la liberté de distraire leur » attention de l'opération à laquelle elles prennent part, le plus grand » nombre n'éprouve aucun effet particulier. Mais il est bien difficile » que l'une d'elles, une seule si l'on veut, ne tombe pas, pour un » moment, en proie à l'état hypnotique ou biologique. Il ne faut peut- » être qu'une seconde de durée de cet état pour que le phénomène » attendu se réalise. Le membre de la chaîne tombé dans ce demi- » sommeil nerveux, n'ayant plus conscience de ses actes, et n'ayant » d'autre pensée que l'idée fixe de la rotation de la table, imprime, à » son insu, le mouvement au meuble ; il peut, en ce moment, dé- » ployer une force musculaire relativement considérable, et la table » s'élance. Cette impulsion donnée, cet acte inconscient accompli, il » n'en faut pas davantage. »

Ainsi, M. Figuier, après avoir démontré l'impossibilité d'expliquer le tournoiement d'une grande table de réfectoire par les mouvements inconscients des muscles, va-t-il l'expliquer par une théorie tout autre ? Nullement. C'est encore par une impulsion involontaire qu'il fait tourner le meuble ; seulement, le fait devient cette fois encore plus merveilleux, car ce n'est plus par les efforts inconscients de plusieurs personnes que la table se meut, mais bien sous l'action d'une impulsion soudaine, unique et d'une énorme puissance. M. Figuier a très-bien senti que le déploiement de force musculaire nécessaire à cet acte inconscient constituait un véritable prodige. Aussi, pour atténuer ce

qu'il y a de merveilleux dans sa théorie, ne parle-t-il d'un déploiement de force *relativement considérable*. Mais comment l'homme qui, dans les circonstances ordinaires, ne peut remuer le meuble sans faire un grand effort, acquiert-il tout à coup la puissance miraculeuse d'imprimer, du bout des doigts, un mouvement tellement énergique à la table, qu'elle se met à tourner sur elle-même? Remarquez aussi que ce déploiement de force musculaire, dont les effets sont si prodigieux, s'opère, comme le dit M. Figuiet, dans l'espace d'une seconde et sans que l'individu en ait conscience. Nous admettons volontiers que sous l'influence de l'od quelque sensitif ait exécuté des mouvements spasmodiques sans qu'il en ait eu conscience. Mais là n'est point le prodige. Il est tout entier dans le fait que les autres personnes réunies autour de la table, et que M. Figuiet dispense du sommeil nerveux, ne s'aperçoivent en aucune façon d'où part l'impulsion soudaine qui imprime à la table le mouvement de rotation, impulsion qui, nous le répétons, exige nécessairement un effort musculaire très-énergique et très-apparent. Or, un effort qui ne peut échapper au regard des assistants les moins attentifs ne saurait être considéré comme la cause occulte du tournoiement des tables, et le mouvement inconscient, qui est assez léger pour échapper à la perception de tout le monde, n'aura jamais la puissance d'ébranler la table.

Est-il possible que ces objections aient échappé au sagace défenseur de la théorie que nous combattons? Ne s'est-il pas aperçu, dès les premières lignes, que les mêmes objections qu'il soulevait contre l'hypothèse de M. Faraday devaient battre en brèche et réduire en poussière celle qu'il allait proposer? En fin de compte, il n'a point proposé une explication qui s'étaye sur un principe nouveau. C'est toujours l'ancienne théorie dont on a redoré le vieux cadre.

Encore un mot, et nous aurons terminé cette discussion. M. Figuiet présente contre les théories qui expliquent la rotation des tables par l'action d'un fluide quelconque, des objections beaucoup moins formidables qu'il ne semble le penser, et que l'on pourrait en tout temps facilement écarter, mais qui disparaissent d'elles-mêmes devant les phénomènes des tables, phénomènes qu'il est absolument impossible d'expliquer sans admettre l'intervention d'un agent impondérable, inconnu jusque dans ces derniers temps.

En étudiant ces effets lumineux, on y découvre tous les signes caractéristiques de l'od. En somme, nous pensons que cet agent est la cause principale de la rotation des tables. Des mains et des pieds des personnes réunies autour du meuble partent des rayons odiques négatifs

et positifs. Ils se communiquent non-seulement à la surface de la table; mais ils se propagent jusque dans l'intérieur même de la substance ligneuse. Conductible et subtil, l'od pénètre sous ses deux formes polaires dans les interstices moléculaires de la substance dont se compose la table : il agite; il sollicite les atomes et entretient parmi eux des mouvements d'attraction et de répulsion qui, à un moment donné et sous l'action de plus en plus concentrée de l'od, finissent par ébranler la table tout entière.

Il ne saurait échapper à notre attention que l'od qui a été transmis à un corps y persiste pendant quelque temps.

L'eau dans laquelle vous avez plongé le pôle négatif du cristal conserve sa saveur acidulée et pénétrante plusieurs minutes après que vous en avez retiré le cristal. Un aimant ou un cristal, qui aura été placé dans un étui, transmet à celui-ci sa polarité odique, laquelle y persiste, en ce sens que l'étui étant vide, la main gauche sensitive perçoit encore pendant quelques minutes de la fraîcheur odique à cette extrémité de l'étui où se trouvait le pôle négatif de l'aimant ou du cristal, et de la chaleur là où était placé le pôle positif. La substance odique partage avec d'autres impondérables cette particularité d'adhérer quelque temps dans les interstices moléculaires de la matière, pour s'en écouler ensuite avec une certaine lenteur.

Qu'il nous soit permis de rappeler un fait qui se rattache à cette propriété de l'od, et dont quelques-uns de nos lecteurs auront peut-être conservé le souvenir.

Arago présentait un jour à l'Académie des sciences une jeune fille, mademoiselle Cottin, qui lui semblait douée d'une faculté aussi merveilleuse qu'irrécusable. Arago avait le génie trop vaste, et connaissait trop bien les entraves qui serrent notre science officielle, pour qu'il ne jetât point un regard scrutateur au delà des limites qui bornent les domaines de l'Institut. Partout où la nature semblait révéler une force nouvelle, on le voyait accourir pour soulever d'une main assurée le voile qui cachait encore le mystère; et chaque fois que, bien loin de la savante compagnie et comme malgré elle, on faisait quelque belle et grande découverte, on le voyait aussitôt venir prendre par la main l'homme modeste et obscur qui en était l'auteur, le conduire au grand jour, et appeler sur lui l'attention et l'estime du monde. C'était faire un noble usage de la grande et légitime influence qu'il exerçait sur ses contemporains. On ne doit donc point s'étonner de voir Arago s'occuper de la jeune fille, et examiner la faculté étrange qu'elle possédait de discerner la nature des deux pôles de l'aimant unique-

ment par les impressions distinctes de froid et de chaud qu'elle recevait de chaque pôle. Il en fut fortement impressionné. Peut-être avait-il déjà connaissance des recherches auxquelles se livrait M. de Reichenbach, peut-être aussi possédait-il le pressentiment que le fait observé était comme le précurseur d'un important événement scientifique; car les grandes âmes ont le don de pressentir les faits importants qui vont s'accomplir dans les régions où elles se meuvent habituellement. Quoi qu'il en soit, Arago, ne voulant pas se charger d'expliquer lui-même le fait extraordinaire qu'il avait sous les yeux, prit le parti le plus sage, celui d'introduire la jeune fille dans le sanctuaire, abandonnant ainsi au corps réuni le soin de trouver le mot de l'énigme. Aussi souvent que l'aimant fut présenté à mademoiselle Cottin, celle-ci, sans s'arrêter, sans hésiter, sans jamais se tromper, discerna sur-le-champ les deux pôles en approchant sa main vers eux. Le fait était là, palpable, visible, incontestable. Comment l'expliquer? La force aimantée ne donne jamais des sensations de froid et de chaud. Admettre une force nouvelle dans la physique, c'était impossible: c'était une hérésie qui répugnait à l'assemblée orthodoxe. Aussi, soupçonnant quelque coupable supercherie, se mit-elle à méditer les moyens de confondre l'imposteur. L'inspiration, on le sait, n'a jamais été absente de l'Académie. Le moyen que l'on cherchait est bientôt trouvé. On replace l'aimant dans l'étui, qu'on présente à la jeune fille en lui demandant si elle peut reconnaître les deux pôles de l'aimant à travers l'enveloppe. Elle approche sa main des deux bouts de l'étui, et sans hésitation aucune affirme qu'ici se trouve le pôle boréal et là le pôle austral de l'aimant. Un sourire de triomphe apparaît sur toutes les lèvres. Arago seul ne sourit point. On ouvre l'étui — il est vide! C'est ainsi que l'aréopage dévoilait l'imposture et jugeait la question qui lui avait été soumise. Que conclure de ce fait, sinon que l'Académie ne se laisse point tromper? Eh bien, c'est mademoiselle Cottin qui avait raison! Elle disait la vérité, et c'est l'Académie qui, une fois de plus, se trompait bénévolement. Nous savons, en effet, que l'od, après s'être communiqué à une substance, s'en dégage avec assez de lenteur pour que le sensitif puisse découvrir ses traces après un laps de temps plus ou moins long. La jeune sensitive devait donc distinguer bien nettement la place où, quelques instants auparavant, s'étaient trouvés le pôle négatif et le pôle austral de l'aimant.

La transmission de l'od d'un corps à un autre a lieu non-seulement par contact, mais aussi par le simple rapprochement de ces corps entre eux, ainsi que le prouvent surabondamment la plupart des faits rap-

portés jusqu'ici. Une circonstance qu'il importe de ne point perdre de vue est celle-ci : pendant que la transmission de l'od s'opère d'un corps à un autre, et qu'il en résulte dans un des deux corps une accumulation momentanée de l'agent odique, celui-ci continue sans interruption à se dégager dans l'air ou à se propager dans les corps environnants. C'est en vain que l'on essaierait de le concentrer dans le corps auquel il se transmet : il traverse lentement, mais irrésistiblement, toutes les substances isolantes. On parvient à retenir le fluide magnétique dans l'acier et dans quelques autres substances ; on isole, on concentre la chaleur, la lumière et l'électricité. Quant à l'od, rien ne l'arrête ; il traverse les corps solides, les gaz et les liquides, les matières végétales aussi bien que les substances animales, les corps vivants comme les corps inanimés. C'est précisément cette fugacité de l'od, cette propriété de se répandre dans toutes les matières et dans tous les espaces, qui paraît avoir le plus vivement frappé M. de Reichenbach, parce que c'est elle qui lui a rendu si difficile l'étude de cet agent. C'est elle qui a neutralisé les efforts que nous avons faits pour établir un odoscope et un odomètre ; c'est elle qui est cause aussi que l'on nie l'od nonobstant les quinze mille expériences consignées dans les ouvrages de M. de Reichenbach, expériences conduites et contrôlées avec un soin scrupuleux et dont l'exactitude est attestée par plusieurs centaines de personnes, parmi lesquelles se trouvent des hommes du plus grand savoir. C'est donc à cette propriété caractéristique et regrettable que M. de Reichenbach s'est attaché pour donner un nom à l'agent qu'il nous a révélé. Le mot *va* signifie en sanscrit souffler, se mouvoir comme un souffle. De là le mot *vado* en latin et *vada* en vieux scandinave, deux termes identiques et qui désignent une marche, un mouvement rapide. Dans les anciens idiomes germaniques, le même mot apparaît sous les formes de *Wodan*, *Wuodan* et *Odin* pour indiquer une puissance qui pénètre toute chose, puissance que les anciens Germains ont fini par personnifier dans leur dieu Odin. Le mot *od* nous semble, par conséquent, très-propre à servir de nom à l'agent mystérieux que nous étudions, lequel émane de toute chose, pénètre toute chose et se meut à travers tous les espaces.

Nous connaissons maintenant et les sources principales qui produisent l'od, et les propriétés les plus importantes de cet agent impondérable et universel. Quand nous aurons consacré quelques pages à l'influence profonde que ce fluide subtil exerce sur tous les êtres vivants et surtout sur les organismes humains, nous aurons atteint les limites que nous nous étions tracées en commençant ce travail.

Dès les premiers pas que l'on fait pour rechercher cette influence, on se trouve en présence des faits les plus essentiels et des problèmes les plus intéressants que puisse offrir l'étude de l'od. Nous avons plus d'une fois effleuré ces questions sans néanmoins nous y arrêter. Tâchons maintenant de les résoudre, et le flambeau de la théorie odique en main, explorons rapidement, et sans crainte de nous y égarer, les régions obscures où siège le magnétisme animal, ce sphinx mystérieux qui, depuis un siècle, propose aux passants son énigme insondable. Le lecteur a déjà pressenti que le problème va être résolu et que le vrai mot de l'énigme sera l'od.

On se rappelle que chaque fois que l'on a posé la main ou les doigts sur un sensitif, cet attouchement a été suivi d'une impression odique de froid et de chaud. Dans les nombreuses expériences que nous avons rapportées pour établir ce fait essentiel, nous avons considéré comme immobile la source odique qui agissait sur le sensitif. Pour mieux expliquer les phénomènes qui se rattachent au mesmérisme, nous devons maintenant examiner les effets de l'od en mouvement.

Si vous approchez votre main droite du front d'un sensitif, et que de cet endroit vous dirigiez la main le long du côté gauche jusqu'à l'extrémité du pied, vous avez produit sur toute la ligne que votre main a parcourue une impression de fraîcheur odique. En agissant de même sur le côté droit avec votre main gauche, vous obtenez absolument les mêmes effets, conformément aux lois de la polarité odique, telles que nous les avons déduites et expliquées. Lorsque vous dirigez simultanément les deux mains de la tête jusqu'aux pieds du sensitif, celui-ci sent un souffle froid pénétrer jusque dans l'intérieur de son corps, et produire en lui un profond sentiment de bien-être.

Qu'avons-nous fait en opérant ainsi? Nous avons fait ce que les médecins et tous les magnétiseurs appellent une passe magnétique. Nous aurions donc magnétisé le sensitif? Évidemment, car lorsque vous aurez répété ces mêmes mouvements un certain nombre de fois, vous verrez se produire les divers phénomènes si connus de l'état magnétique.

Les mouvements que Mesmer a enseignés à ses disciples ne constituent point absolument une nouvelle découverte. Il y a des motifs de croire que l'influence qu'ils exercent sur l'organisme humain était connue dès la plus haute antiquité. Les Grecs et les Romains ne l'ignoraient pas, et des traditions nombreuses attestent que les anciens peuples de l'Orient connaissaient les effets merveilleux qui peuvent, dans certains cas, résulter de l'application des mains sur les malades. Cette

pratique se retrouve encore aujourd'hui parmi les hommes qui habitent ces contrées. Bien plus, en France, comme ailleurs en Europe, la connaissance de ce fait s'était toujours maintenue vivante dans le sein du peuple. Mais c'est à Mesmer que revient le mérite d'avoir attiré sur ces faits l'attention des médecins de l'Europe moderne, lesquels, sans la persistante activité de cet homme, se seraient refusés à prendre connaissance d'une chose considérée par eux comme une pratique superstitieuse.

Quels sont les effets les plus saillants que produit une passe dirigée de la tête jusqu'aux pieds du sensitif? Nous avons déjà remarqué que, lorsque l'on opère ainsi avec les deux mains à la fois, le sensitif éprouve d'abord une sensation de fraîcheur. Si, après un court intervalle, vous répétez la même opération, il se répand sur le sensitif un sentiment de calme et de bien-être. Bientôt apparaissent des symptômes de somnolence, et le sensitif s'endort. C'est là le plus souvent un sommeil normal, paisible et bienfaisant. Que l'on s'arrête en ce moment, car si l'on continue, le sommeil prend un caractère anormal; il devient pénible; on parle, on s'agite: c'est le sommeil somnambulique proprement dit. Enfin, sous l'action incessante des passes, on voit le sensitif tomber dans un état d'agitation excessive.

Il est utile d'observer que ce mouvement de haut en bas suit la direction des filets nerveux qui partent du cerveau, et vont aboutir aux extrémités de nos membres. Des passes opérées dans cette direction, lorsqu'elles ne sont point trop nombreuses, produisent le calme et le sommeil, et peuvent être toujours appliquées sans danger; mais il en est autrement lorsque, par des mouvements opposés à ceux qui précèdent, vous conduisez vos deux mains depuis les pieds jusqu'au front du sensitif. Il déclare alors qu'il éprouve sur presque tout le parcours des mains cette sensation de chaleur odieuse qui lui est bien connue. Il éprouve des crampes dans les régions de l'estomac et des maux de tête intolérables. Il y a comme une pression dans le cerveau, laquelle devient plus pénible à chaque nouvelle passe. Si l'on continue l'expérience, on voit bientôt le sensitif tomber dans un état convulsif, et si l'on a opéré sur un être doué de haute sensibilité, il survient alors des crises cataleptiques d'une violence telle, que prolonger l'expérience serait faire acte d'imprudence et de cruauté.

Nous avons dit que les passes dirigées de la tête vers les pieds, répétées en trop grand nombre, finissent par jeter le sensitif dans un état d'agitation extrême. Nous ajouterons que cette agitation pourrait durer indéfiniment sans que le sensitif se réveillât. Mais si, pendant cette

exaltation, l'on fait une passe au rebours des nerfs en la conduisant des extrémités du corps vers le cerveau, aussitôt le charme est rompu et le sensitif se réveille.

Nous dirons d'une manière incidente et succincte que l'od négatif donne en général au sensitif un sommeil calme et tranquille. Pour appeler sur lui ce sommeil, on n'a pas besoin de faire des passes magnétiques; la proximité d'une source abondante d'od négatif suffit. Très-souvent on voit la somnolence ou même un sommeil profond et salutaire venir à la suite de l'haleine que l'on fait circuler sur la figure ou sur le crâne du sensitif. Ce phénomène, bien connu parmi les médecins mesmériens, est dû à la négativité de l'haleine. Quand l'état de somnolence a été produit par l'od négatif, on peut réveiller le sensitif en l'exposant à l'influence de l'od contraire. La réaction est soudaine et le réveil presque instantané. Il est très-vrai que le sensitif s'endort également lorsqu'il est exposé à l'action exclusive et prolongée de rayons odiques positifs, mais nous ne savons pas s'il convient de donner le nom de sommeil à un état agité où les convulsions et les crises nerveuses se succèdent sans interruption. Pour en délivrer le sensitif, il suffit cette fois de diriger sur lui des rayons odiques négatifs. Le souffle négatif de votre haleine atteindra presque toujours ce but. Ces expériences, faciles à répéter, n'autorisent-elles pas à penser que tous les divers phénomènes du mesmérisme reposent, en dernière analyse, sur les actions et réactions polaires que l'od produit dans l'organisme sensitif? Nous le croyons.

Il va sans dire que dans ces expériences, comme dans toutes les autres expériences odiques rapportées jusqu'ici, les effets que l'on produit sont aussi énergiques lorsqu'on opère à quelque distance que lorsque l'on agit par contact.

Mais, objectera-t-on, est-ce bien l'od qui produit ces effets étonnants? Ne seraient-ils pas dus à une cause tout autre, à un agent tout particulier, lequel serait précisément le fluide vital ou le magnétisme animal, comme Mesmer le pensait et comme on le pense encore assez communément? Pour démontrer que la cause de ces phénomènes n'est autre que le fluide odique, on pourrait se borner à invoquer le témoignage des sensitifs. Ils sont unanimes pour déclarer que les sensations qu'ils subissent pendant les passes mesmériennes sont absolument les mêmes que celles qu'ils éprouvent quand une source odique quelconque vient agir sur eux. Mais il existe en outre une série de faits très-nombreux et qui démontrent d'une manière irréfragable que les phénomènes qui nous occupent en ce moment sont produits par l'od.

Lorsque, par exemple, l'on répète avec des aimants ou des cristaux les mêmes passes que l'on vient de faire avec les mains, on obtient des résultats identiques. Il s'en suit que vous observez, dans l'un comme dans l'autre cas, les effets d'une seule et même cause. Si vous présentez au sensitif, d'une part, un verre d'eau au-dessus duquel le magnétiseur a agité ses deux mains, et, d'autre part, un autre verre au-dessus duquel on a promené lentement et simultanément les deux pôles odiques soit d'un aimant, soit d'un cristal, le sensitif trouve que la saveur du liquide contenu dans ces deux verres est absolument de même nature. Ceci prouve évidemment que le changement dynamique survenu dans les deux verres d'eau est dû à l'action d'un agent unique.

Il se peut néanmoins qu'il soit encore resté dans l'esprit du lecteur quelque doute au sujet de la complète identité de l'od avec le fluide de Mesmer. S'il en est ainsi, nous l'engageons à répéter dans l'obscurité les mouvements que nous venons de décrire. Alors toute espèce de doute disparaît, et l'on reconnaît que si, dans le grand nombre de magnétiseurs qui répètent les expériences de Mesmer, il s'en était trouvé quelques-uns qui eussent opéré dans l'obscurité, la plupart des faits que notre travail a mis en relief auraient déjà été examinés et considérés depuis longtemps comme les manifestations évidentes d'un agent universel et impondérable.

Quand on fait sur une personne une passe mesmérénne, le sensitif qui se trouve dans la chambre obscure voit apparaître à l'endroit dont s'approche la main une surface brillante, laquelle disparaît de cet endroit quand la main s'en éloigne. Elle suit la direction de celle-ci et forme une traînée lumineuse quand la main exécute un mouvement rapide. En examinant avec soin ces lueurs qui naissent et disparaissent avec le mouvement de la main, on s'aperçoit qu'elles sont plus brillantes chaque fois que la main se trouve dans le voisinage de quelque nerf principal, et surtout de quelque centre nerveux. Si l'on arrête tout à coup à un semblable endroit le mouvement de la main pour l'y maintenir un instant, le sensitif éprouve alors des effets odiques d'une grande énergie. C'est ainsi qu'il subit des sensations profondes quand on applique la main sur son crâne, et tout le monde a entendu parler des effets singuliers que produisent les passes magnétiques faites sur le creux de l'estomac, là où de nombreux faisceaux nerveux viennent se rencontrer.

Nous ajouterons à ce sujet une observation qui nous semble trouver ici sa place naturelle. C'est que la lumière odique, qui, on se le rappelle, n'est point répandue d'une manière égale sur notre corps, est

plus intense et plus visible partout où les filets nerveux, par leur ramification enchevêtrée, viennent former un nœud ou un centre, comme aussi là où, dans les organes sensoriels, ils viennent délier leurs faisceaux. Cette observation importante, en même temps qu'elle démontre que la sensibilité humaine réside dans l'appareil nerveux tout entier, prouve aussi qu'il y a dans nos nerfs une telle accumulation, une telle concentration de l'agent odique, qu'il n'est guère permis de douter que l'od ne soit ce fluide nerveux qui a tant préoccupé les physiologistes, fluide qu'ils ont vaguement pressenti, sans pouvoir néanmoins en définir la nature ni même en constater l'existence.

A mesure que l'on répète les passes, l'on voit aussi l'anréole odique qui nous entoure habituellement devenir plus lumineuse. Il va sans dire que les phénomènes lumineux que produisent ces mouvements s'observent sur tous les hommes indistinctement; seulement, lorsque l'on opère sur une personne qui n'est point sensitive, cette accumulation d'od lui accasionne tout au plus une lassitude passagère ou quelques douleurs à la tête. Quand le sensitif est arrivé à l'état somnambulique, on voit des feux et des flammes odiques se dégager de son corps avec une grande énergie. C'est en ce moment que commencent aussi à se dérouler tous ces phénomènes merveilleux dont le monde a retenti depuis les expériences de Mesmer. Toutes les facultés et toutes les passions de l'âme s'exaltent, la colère se transforme en fureur, l'amour en frénésie, l'enthousiasme en insanie. D'autres fois, le sensitif s'étend sur les questions les plus élevées, et on le voit persévérer dans un état d'extase tranquille : son âme devient alors comme visible, et on y observe un calme, une quiétude, une sérénité inexprimables. Ici, au seuil de l'esprit, doivent nécessairement s'arrêter nos investigations. Arrivé à cette hauteur, on se sent singulièrement impressionné lorsque, jetant un coup d'œil sur la voie qu'on vient de parcourir, on reconnaît que ces mouvements psychiques, étranges et mystérieux, ont été évoqués par un simple geste de la main, par quelques rayons odiques que l'on a fait pénétrer dans l'appareil nerveux. Quand on voit l'od exercer sur la vie du corps et de l'âme une action si profonde, on ne saurait nier l'étroite affinité qui existe entre cet impondérable et cette autre substance insaisissable que nous appelons notre âme. Bien plus, lorsque les mouvements de celle-ci acquièrent une certaine véhémence, lorsque dans les fièvres nerveuses le malade est en proie à des hallucinations, lorsque l'impatience, la colère, le désir ou quelque ardente passion viennent troubler l'équilibre de notre âme, le sensitif voit aussitôt des flammes odiques jaillir

de l'organisme là où les filets nerveux abondent. Si nous réfléchissons combien, d'autre part, sont profonds les effets que l'od produit sur l'âme humaine qui se trouve exposée à son action prolongée, on voit avec surprise que les deux substances sont trop intimement unies l'une à l'autre pour que l'on puisse toujours préciser où finit l'action de l'une et où commence la réaction de l'autre. L'od apparaît dès lors comme le véhicule immédiat de l'âme, comme l'agent par lequel ses oscillations se transmettent au dehors, et par lequel aussi viennent vibrer en elle les mouvements du monde extérieur.

Nous ne saurions abandonner à la méditation de nos lecteurs les faits qui précèdent sans mentionner en même temps le phénomène singulier qui, tout récemment encore, excitait le zèle et l'étonnement de nos praticiens les plus illustres. Hélas! leur zèle s'est trouvé tout à coup ralenti, et ils ont été comme frappés de stupeur en constatant que le phénomène qui les avait tout d'abord attirés était l'effet de ce même impondérable dont Mesmer avait recommandé l'étude. Le phénomène auquel nous faisons allusion, c'est l'hypnotisme ou le sommeil nerveux, sommeil anormal accompagné de crises nerveuses, de spasmes et quelquefois d'insensibilité absolue. Pour produire ces phénomènes, il suffit que le sujet sur lequel on opère fixe pendant quelques instants un objet brillant quelconque, tel qu'une lame d'acier, un miroir, une plaque de cuivre. De même que les passes mesmériennes n'agissent pas indistinctement sur tous les sujets, de même aussi le sommeil nerveux n'a pas lieu chez tous les hommes. Or, les sujets qui seuls conviennent aux expériences d'hypnotisme et de mesmérisme ne sont autres que nos sensitifs. Dès que l'on constate ce fait, l'on a déjà trouvé le premier lien qui rattache l'hypnotisme à ce grand groupe de phénomènes qui accompagnent l'activité de l'od dans l'organisme humain.

Mais qu'est-ce que la sensibilité? Quelle en est la cause physiologique? Pour résoudre ce problème important, il a fallu entreprendre une longue série d'expériences. Qu'on nous permette de les passer sous silence, et de ne rapporter ici que la conclusion à laquelle elles nous ont conduit, afin de répondre brièvement à la question tout incidente qui vient d'être soulevée.

Le malaise qu'éprouve le sensitif quand il est exposé aux rayons de la lune ou à l'action de toute autre source puissante d'od positif, les crises nerveuses qui en résultent pour lui; le bien-être, au contraire, qu'il ressent sous l'influence de l'od négatif; la préférence qu'il accorde à la couleur bleue et l'aversion qu'il a pour la couleur jaune, — tout cela

concourt à démontrer que la sensibilité repose en dernière analyse sur un défaut d'équilibre dans la polarité odique de l'appareil nerveux. Il y a surabondance d'od positif et manque de négativité odique.

Cela posé, on comprend que chaque fois que l'on maintient un objet à od positif très-près des yeux du sensitif, l'od de cet objet pénètre dans les nerfs de l'organe visuel. Il se produit ainsi une accumulation d'od positif dans les régions du cerveau où aboutissent tous les filets de l'appareil nerveux, et l'on observe au bout de quelques instants des phénomènes de même nature que ceux que nous avons mentionnés au début de cet ouvrage, lorsque nous avons vu les malades perdre connaissance et tomber en catalepsie quand on approchait d'eux un fort aimant.

Nous entendons répéter partout que, pour produire l'hypnotisme, il faut que l'objet soit brillant. C'est là une erreur. Toute substance à od positif, qu'elle soit brillante ou non, produit le même phénomène. Il n'est pas même indispensable que le sujet fixe l'objet dont on se sert. On pourra s'en convaincre facilement, pour peu que l'on veuille répéter l'expérience que nous allons indiquer et que nous choisissons parmi un grand nombre de faits semblables. Que l'on maintienne au-dessus du crâne d'un bon sensitif le pôle d'un fort aimant ou d'un grand cristal, et l'on verra le sensitif perdre connaissance, dormir du sommeil nerveux et s'agiter violemment, en proie à d'horribles convulsions.

On a voulu expliquer l'hypnotisme par une grande contention morale, laquelle produirait une accumulation de l'influx nerveux vers le cerveau. Il est à remarquer que cette hypothèse a encore été présentée par M. Figuier. Puisqu'il nie l'intervention d'un fluide quelconque dans les phénomènes de mesmérisme, comment se fait-il que tout à coup il admette un fluide nerveux ou quelque chose d'identique? Qui a vu le fluide nerveux? Personne. Quelles sont les propriétés qui le caractérisent? On ne le sait. Si l'on appelle avec nous fluide nerveux l'impondérable que l'on voit briller dans les nerfs, et qui s'en échappe en jets lumineux chaque fois que des mouvements impétueux s'opèrent dans notre âme, rien de mieux. Mais on n'a pu faire allusion à cet agent, dont on semble avoir ignoré l'existence même. Au reste, si l'hypnotisme est dû à une concentration morale et à l'influx nerveux, comment se fait-il que l'application de la main droite sur le front du sujet hypnotisé, ou, mieux, le souffle de votre haleine que vous dirigez sur ses yeux, le réveille instantanément? Il doit exister un certain rapport entre le corps qui a produit l'hypnotisme et le souffle qui le fait disparaître. Quel est le lien mystérieux qui unit deux

choses aussi disparates qu'un souffle et une lame métallique? Qu'on essaye de résoudre le problème par la théorie de l'influx nerveux et de la contention morale. En attendant, nous allons en deux mots expliquer le mystère : quand les rayons odiques d'un corps métallique se dirigent vers la tête du sensitif, ils pénètrent dans la substance nerveuse pour y produire une surabondance d'od positif; et bientôt des crampes et des convulsions surviennent à la suite de cette concentration d'od positif. Quand vous soufflez sur le front ou sur le crâne du sujet hypnotisé, que se produit-il? L'haleine de l'homme est imprégnée d'od négatif, ainsi que le prouve sa belle lueur bleue. Vous faites par conséquent pénétrer dans l'organisme sensitif l'od contraire au précédent, vous agissez sur lui d'une manière tout opposée, vous lui apportez l'od qui fait défaut à son organisme.

Quoique la sensibilité de l'homme soit seule capable de nous révéler l'od, et que par ce motif même elle doive avant toute chose fixer notre attention, nous dirons néanmoins que cette faculté nous semble exister également ailleurs que dans l'espèce humaine. On sait, par exemple, que l'insecte reste immobile et tombe dans un état de stupeur à l'approche du lézard et de l'oiseau, appelés tous deux gobe-mouches, et que le boa fascine également sa proie. Il faut qu'il émane du lézard, de l'oiseau et du serpent quelque chose d'inconnu, quelque agent mystérieux dont la victime ressent profondément l'action. Or, on sait que tout être vivant émet des rayons odiques qui vont au loin impressionner les organismes sensitifs. Aussi attribuons-nous à l'od et à la sensibilité de la bête les faits qui précèdent et ceux que voici. Certains animaux discernent les traces invisibles de la proie qu'ils poursuivent, et le chien reconnaît son maître sans l'avoir vu ni entendu sa voix ou ses pas. Lorsque l'habitant des plaines de l'Amérique méridionale s'est emparé du cheval sauvage, il souffle violemment dans les narines de la bête, qui un instant auparavant résistait fièrement à la volonté de l'homme. Le cheval courbe aussitôt sa tête altière, et, dompté par une force mystérieuse, il obéit paisiblement à l'impulsion que lui donne son maître. Nous croyons que cette force occulte, c'est l'od. L'haleine, nous le répétons, est une puissante source d'od. En soufflant fortement dans les narines de la bête, on pratique le même fait que le magnétiseur qui souffle sur le crâne des sensitifs. La même cause produit dans les deux cas le même effet; l'od négatif de l'haleine dirigé vers le cerveau pénètre dans le centre nerveux et jette dans un état de somnolence, dans une sorte de torpeur, la créature douée de sensibilité, que cette créature soit homme ou animal.

Bien plus, on peut produire les phénomènes d'hypnotisme sur bon nombre d'animaux, en employant les mêmes moyens que ceux dont on se sert pour produire le sommeil nerveux dans l'homme. Et, chose remarquable, ici encore, tous les individus de la même espèce ne sont point également propres à ces expériences. Lorsque vous soufflez sur les yeux ou sur la tête d'une poule hypnotisée, elle se réveille, comme le sensitif humain, de l'état de torpeur ou de sommeil nerveux dans lequel l'avaient plongée les rayons odiques. Pourrait-on expliquer par une concentration morale l'état de torpeur et d'insensibilité dans lequel tombent ces êtres dès que nous agissons sur eux? Quel nom donner à la théorie qui expliquerait ces effets instantanés par une attente anxieuse du phénomène qui doit avoir lieu? Nous ignorions jusqu'ici que les bêtes fussent capables d'une semblable concentration d'esprit, mais nous avons toujours pensé que l'on devait expliquer l'hypnotisme chez l'homme par une cause qui permet en même temps de l'expliquer dans les animaux chez lesquels on l'observe. Or, la cause commune aux deux phénomènes identiques, c'est l'od agissant sur un être sensitif.

Quoique nous ayons démontré combien est sensible à l'action de l'od une partie considérable de l'humanité, nous inclinons à penser que cette action se fait sentir tout aussi profondément parmi les êtres du règne végétal. Bien plus, la sensibilité, cette faculté qui est refusée à un très-grand nombre de créatures humaines, semble être donnée à tous les végétaux. Les exemples abondent, mais l'espace nous serre. Aussi est-ce pour préciser notre pensée, et non pour épuiser la matière, que nous citons les faits qui suivent, et qui nous semblent aussi intéressants que décisifs.

Lorsque vous placez des plantes entre la lumière jaune ou rouge, d'une part, et la lumière bleue, d'autre part, on voit les plantes se diriger exclusivement vers la lumière bleue et fuir la lumière rouge et la lumière jaune. Quand vous semez les graines d'une même plante dans deux vases séparés, et que vous tenez l'un exposé constamment à la lumière rouge et l'autre à la lumière bleue, les semences contenues dans le premier vase périssent, tandis que celles exposées aux rayons bleus prospèrent à merveille. Or, nos lecteurs n'ont point oublié qu'après avoir décomposé en ses rayons homogènes un faisceau de lumière solaire, nous avons trouvé que les rayons rouges et jaunes dégageaient de l'od positif, tandis que l'od négatif résidait dans les rayons bleus et violets, ainsi que dans les rayons chimiques. Puisque l'od positif a sur la plante une action analogue à celle qu'il exerce

sur l'homme sensitif, nous pouvons dire qu'en fuyant les rayons jaunes et en recherchant les rayons bleus, la plante agit comme fait le sensitif, qui, lui aussi, recherche les rayons bleus et fuit la couleur jaune. Seraient-ce donc les rayons solaires à od négatif que les plantes rechercheraient, lorsque toujours et en tous pays on les voit comme s'élancer vers la lumière du soleil?

Un autre fait moins connu, mais plus significatif encore, vient s'ajouter à ceux qui précèdent pour achever de mettre en évidence l'impressionnabilité des plantes relativement à l'impondérable odique. Nous prions le lecteur de bien mesurer la portée du fait que nous allons communiquer. On connaît le phénomène remarquable du sommeil des plantes; on sait qu'en ce moment les plantes, par des mouvements spontanés, changent l'attitude de leurs feuilles, les redressent ou les rabattent, tiennent leurs branches inclinées et leurs fleurs fermées. La plupart des plantes dorment la nuit, tandis que le jour elles se trouvent en état de veille. Or, il existe un moyen aussi simple qu'étrange de les faire dormir instantanément et en plein jour. Il suffit de diriger sur elles pendant quelques instants de la lumière rouge. Faites cesser maintenant l'action de ces rayons à od positif, et laissez la plante exposée à la lumière ordinaire : elle persistera longtemps dans cet état de stupeur; mais dirigez sur elle des rayons bleus négatifs, et aussitôt elle commence à détendre ses membres, et la voici réveillée entièrement. On peut ainsi alternativement faire dormir et réveiller la même plante une dizaine de fois par jour. Comment pourrait-on expliquer ce phénomène extraordinaire autrement que par l'action de l'od d'une part, et la sensibilité de la plante d'autre part? Les rayons d'od positif viennent pénétrer le végétal et troubler son existence; en véritable sensitif, il tombe dans un état de stupeur, il est hypnotisé. En dirigeant ensuite sur elle la lumière bleue négative, l'on fait ce que l'on a fait en soufflant sur le front de l'homme hypnotisé, on neutralise l'effet des rayons odiques positifs, et la plante se réveille. Nous ne saurions omettre de dire que c'est à M. J. Sachs, de Prague, que nous devons la connaissance de cette expérience toute récente, et qui constitue une des plus belles observations physiologiques que l'on ait.

La grande influence que l'od exerce sur les êtres organisés, et sur l'homme en particulier, nous fait présager que cet impondérable sera un jour d'un grand secours à celui dont la mission est de rendre la santé aux malades, et dont le devoir est par conséquent de faire bon accueil à tout nouvel agent qui puisse l'aider dans sa tâche difficile.

Depuis que Mesmer a dirigé de ce côté le regard du médecin, on a entrepris un nombre considérable d'expériences; mais si l'on examine de plus près ce qui a été fait, on voit que ces expériences ont été conduites sans méthode, sans principe, et que chaque opérateur s'est borné à répéter de son côté l'expérience de son prédécesseur, sans songer à en entreprendre d'autres qui fussent basées sur quelque aperçu nouveau. Les roues du char ont tourné, mais le char lui-même est resté immobile. Il faut que la branche greffée par Mesmer ait eu la sève bien abondante pour qu'elle ait pu donner ça et là quelque bon fruit, malgré les ténèbres qui se sont amoncelées autour d'elle. Comment doser et diriger la puissance médicale dont on se sert, comment en prévoir les effets, quand on en ignore la nature et les propriétés?

Grâce aux persévérantes et sagaces recherches de M. de Reichenbach, le jour se fait aujourd'hui dans cette région de la thérapeutique. On connaît maintenant les propriétés essentielles de l'agent, on connaît surtout sa polarité et l'immense influence qu'elle exerce sur l'organisme humain. Le lecteur qui ne serait point entièrement étranger aux questions médicales sait que toute substance qui exerce une action prononcée sur notre organisme, qu'elle soit pondérable ou impondérable, doit, à cause de cette influence même, faire partie de la matière médicale. Or, et ici nous nous adressons plus particulièrement à ceux qui ont médité les enseignements de Samuel Hahnemann, quand on voit les rayons odiques positifs produire tantôt les symptômes qui constituent la catalepsie, tantôt ceux qui sont propres à l'insanie; quand on voit le rayon d'od négatif produire le sommeil et jeter l'homme dans un état de somnolence dont la durée est indéfinie, ne reconnaît-on pas que l'on a en main un agent précieux pour combattre ces affections et en délivrer les malades? On peut avec plus ou moins de raison combattre les préceptes d'Hahnemann, mais il serait puéril de nier que la science lui doive des observations d'une inestimable valeur. Or, voici en quels termes ce grand observateur s'exprimait au sujet de l'impondérable qui nous occupe :

« Que celui qui nie qu'une substance absolument dépourvue de
 » pesanteur puisse agir sur l'organisme humain, que celui-là, s'écriait
 » Hahnemann, tienne sa main appliquée pendant un quart d'heure
 » seulement sur un grand aimant, et les souffrances qu'il en éprouvera
 » lui enseigneront qu'une substance impondérable peut produire des
 » effets aussi profonds que le plus énergique médicament. Je ne puis
 » me dispenser d'appeler ici l'attention sur une matière médicale dont
 » la nature diffère entièrement de celle des autres agents, et dont on a

» eu la folie de révoquer en doute la puissance curative. Je veux parler
» du magnétisme animal, ou plutôt du mesmérisme, comme on devrait
» toujours appeler cet agent, afin d'honorer la mémoire du médecin
» qui l'a introduit parmi nous. On fait pénétrer le fluide dans le corps
» soit pour agir homœopathiquement sur l'organisme tout entier en
» produisant des symptômes semblables au mal général que l'on combat, soit pour imprégner d'un fluide vivifiant un organe spécial auquel ce fluide fait défaut, tandis qu'il abonde ailleurs. Rien, dans ce dernier cas, ne saurait remplacer l'emploi du fluide mesmérien. »

D'autres passages de l'*Organon*, ce livre que l'on ne saurait assez approfondir, nous font présumer qu'Hahnemann avait déjà entrevu les propriétés principales de l'impondérable dont il constatait l'influence sur les organismes humains.

Précisons le rapport qui existe entre l'od et le mesmérisme. L'od est un agent universel, lequel, répandu dans tous les organismes humains, y donne lieu à ces phénomènes connus sous le nom de magnétisme animal ou de mesmérisme. En un mot, le mesmérisme, c'est l'od appliqué à la thérapie.

Nous croyons utile de préciser également le sens que nous attachons à cette expression de fluide impondérable dont nous avons constamment fait usage dans le cours de ce travail. On appelle fluides impondérables les causes supposées d'un groupe de phénomènes qui, ne modifiant en rien le poids des corps où ils se produisent, sont par conséquent dépourvus eux-mêmes d'une pesanteur appréciable. Ces fluides sont plus spécialement la lumière, l'électricité, la chaleur, le magnétisme. Nous y ajoutons l'od. A peine un de ces agents impondérables a-t-il apparu, qu'on voit à sa suite arriver quelque autre impondéré. On en a conclu qu'il existe entre tous ces impondérables une affinité assez étroite pour qu'on puisse les considérer comme ayant tous une origine commune, et nous pensons avec la plupart des physiciens que ces différents phénomènes sont autant de modifications particulières, de vibrations plus ou moins rapides d'une seule et même substance impondérable, de l'éther ou fluide universel.

D'autre part, on observe des différences si constantes entre ces diverses oscillations de l'éther universel, qu'on peut sans aucun inconvénient les considérer dans la pratique comme autant de fluides distincts. Nous nous croyons donc dûment autorisé à voir également dans l'od un fluide impondérable distinct de tous les autres, aussi longtemps que l'on ne pourra expliquer par l'action d'un autre agent les phénomènes qui ont fait l'objet de cette étude.

De tous les impondérés, l'od est celui que nous croyons le plus généralement répandu dans le sein et à la surface de notre globe, celui dont l'action y est la plus constante, la plus continue. La nuit comme le jour, il descend sur notre terre des espaces célestes en même temps qu'il s'élève de notre planète pour rayonner au loin dans le ciel. Notre pensée aperçoit la terre se mouvant au milieu des autres étoiles, enveloppée de la belle auréole diaphane et irisée que forme autour d'elle l'od qu'elle exhale, auréole magnifique dont parfois nous admirons quelque fragment sous la forme d'une aurore boréale. L'od qui circule dans l'espace infini et qui pénètre de toutes parts le corps tout entier de la terre, imprègne de sa substance impondérable et presque immatérielle toutes les matières diverses semées sur la surface du globe, ainsi que toutes les créatures animées qui vivent dans l'eau ou dans l'air. L'activité de l'od se réveille et se concentre partout où sur la terre il se fait un mouvement, partout où un son retentit, partout où s'accomplit le travail silencieux des puissances moléculaires. Il accompagne la parole qui tombe de vos lèvres, il naît avec le léger mouvement de l'œil qui parcourt son orbite ou qui lance sur vous son regard. Subtil et pénétrant comme ne l'est aucun autre agent, il est présent à toutes les fonctions de la vie; il accompagne jusqu'aux mouvements de votre âme et les transmet à la substance nerveuse, qui semble entièrement abandonnée à son empire. Que l'od s'accumule, qu'il se concentre, qu'il se polarise outre mesure dans l'appareil nerveux, et aussitôt l'homme perd conscience de lui-même, et son âme est livrée à des souffrances ou à des félicités qui sont également étrangères à la sphère où se meuvent habituellement nos existences.

Quel est l'instrument qui nous révèle l'activité de cet agent mystérieux et universel? C'est un instrument très-impressionnable et non ouvré de main humaine : c'est l'appareil nerveux tout entier. Cette impressionnabilité merveilleuse et toute particulière que possède une grande partie des hommes, nous l'appelons la sensibilité. Elle permet de discerner les moindres traces, les moindres mouvements de l'impondérable que nous venons d'étudier. La sensibilité est comme un sixième sens au moyen duquel l'homme peut admirer et étudier un groupe de grands et beaux phénomènes qui se relient entre eux et qui doivent être attribués à une cause commune. Cette cause, c'est l'od.

La belle découverte de M. de Reichenbach commence enfin à être appréciée dans toute son étendue en Allemagne comme en Angleterre. Déjà M. Grégory, de Glasgow, l'émule et le rival de Faraday, a confirmé

les expériences de M. de Reichenbach et l'a appelé sur l'od l'attention de l'Angleterre.

Nous aurons atteint le but que nous nous sommes proposé si, après la lecture de ce travail, quelqu'un de ces savants infatigables et indépendants dont la France n'a jamais manqué se trouvait amené à étudier attentivement le nouvel agent impondérable. Nous aimons à penser qu'il en sera ainsi, et que bientôt quelque belle et décisive expérience viendra montrer à tous les yeux la grande puissance de l'od.

ARNOLD BOSCOWITZ.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

PHILOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE.

Six semaines en Afrique, souvenirs de voyage, par CH. THIERRY-MIEG.
M. Lévy, 1861.

Ceci est à la fois un début d'auteur et un début de voyageur. M. Thierry ira plus loin sans doute et fera la conquête du globe : le globe est si petit ! En quelques semaines, voilà un pays visité, étudié, approfondi. La devise de César est celle de M. Thierry-Mieg : « Je suis venu, j'ai vu — et j'ai écrit. » Lorsque M. Thierry aura voyagé encore quelquefois dans le pays des lettres et ailleurs, il deviendra plus sobre d'adjectifs et de clairs de lune, il se sauvera la vie à lui-même un peu moins souvent, et il nous laissera ignorer une foule de petits incidents dont il s'est fait le héros. L'abnégation est une vertu du voyageur ainsi que du chrétien, et qui veut bien voir gens et pays autour de soi doit commencer par s'oublier lui-même. M. Thierry apprendra aussi, nous n'en doutons pas, la science indispensable de la perspective littéraire ; il ne jettera plus pélemêle sur le même plan des observations, des descriptions, des impressions et des pensées d'une importance très-inégale. L'encombrement, l'entassement bâtif est le défaut capital de son livre, qui, du reste, ne manque pas de vie et d'intérêt en maints endroits. Mais comment éviter l'encombrement lorsqu'on met six semaines à tout voir, à tout comprendre, à tout noter ? Il est vrai que M. Thierry a eu des prédécesseurs, mais c'était, à notre avis, un excellent motif pour se moins dépêcher. On peut craindre que l'auteur n'ait fait son voyage tout exprès pour trouver un prétexte à littérature et pour nous montrer ce qu'il tient de souvenirs — quatre cents pages ! — dans une bouteille d'encre. Remercions toutefois l'intrépide touriste de n'avoir pas fait deux et trois volumes, alors que nulle loi humaine ou divine ne lui interdisait cette prodigalité.

Que M. Thierry nous permette, en terminant, de lui recommander la lecture des petits volumes de M. Fromentin, de celui surtout qui s'intitule : *Un Été dans le Sahara*. Il y trouvera de véritables paysages d'Afrique et la profonde intelligence du désert, auquel il faut toujours revenir quand on veut, dans sa mystérieuse profondeur, sonder l'âme de ses enfants.

E. D.

Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut impérial de France. Première série. Sujets divers d'érudition, t. VI. — Paris, Imprimerie Impériale, 1860, in-4° de viii-411 pages, avec 8 planches ou cartes.

Ce volume contient huit mémoires, dont nous allons donner l'indication succincte.

1^o *Mémoire sur l'Alesia des Commentaires de César et sur les antiquités d'Alise-Sainte-Reine* (Côte-d'Or), par M. François Lenormant. L'auteur de ce mémoire, formé de bonne heure par l'exemple et les leçons de son père aux fortes études de l'érudition classique, de l'archéologie et de l'érudition sémitique, a visité avec ce dernier, en 1836, cette localité d'Alise-Sainte-Reine, site présumé de l'Alesia des Commentaires, qui, depuis huit ans, est devenu le sujet d'une guerre presque aussi acharnée que celle dont elle fut le théâtre entre César et le dernier défenseur de la nationalité gauloise. C'est M. François Lenormant qui tient ici la plume; mais il est pour le moins très-probable qu'il faut considérer le travail comme l'œuvre collective du fils et du père. Il est tout à fait digne de cette savante collaboration. Le mémoire ne touche qu'indirectement à la question stratégique, qui a pris tant de développement dans les travaux subséquents; mais il renferme d'excellentes informations pour le côté plus particulièrement archéologique de la question. C'est une des pièces importantes à consulter dans ce grand débat.

2^o *Mémoire sur une nouvelle inscription phénicienne*, par M. de Vogüé. Le monument dont il s'agit provient de fouilles qui furent faites il y a quelques années à Saïda. M. de Vogüé le lit ainsi : « Dans le mois de... de l'année 5, Bodashtoreth, roi des Sidoniens, et le fils de Bodashtoreth, roi des Sidoniens, ont constitué roi notre prince Ar..., fils de ...lilastoreth. » Par son objet, c'est une inscription historique; mais les noms, en partie effacés, sont absolument inconnus, et l'on manque jusqu'à présent de données pour en déterminer l'époque. Toutes ces incertitudes n'empêchent pas que la dissertation du savant archéologue ne soit d'un grand intérêt; c'est un de ces travaux qui valent un peu par le fond et beaucoup par les accessoires.

3^o *Analyse de plusieurs produits d'art d'une haute antiquité*, par J. Girardin. Deuxième mémoire. Chapitre important de l'histoire de la chimie des anciens. Il s'agit des métaux mixtes, des alliages et aussi des matières colorantes employées dans leurs peintures. Par ce dernier côté, le travail de M. Girardin touche à l'histoire de l'art. La conclusion du mémoire en pourra faire apprécier l'intérêt et la portée : « Plus on étudie à fond l'antiquité, plus on se convainc, dit l'auteur, que les anciens sont nos maîtres sur bien des points de la technologie. Sans doute, chez eux, les sciences physiques et chimiques n'étaient point formulées en corps de doctrine, ni même professées comme sciences expérimentales. Mais, grâce au hasard, à l'expérimentation, au tâtonnement, à une longue habitude, ils étaient arrivés à des résultats inouïs dans les arts industriels. Chacun trouvait et tâchait de garder son secret. Les peintres, les teinturiers, les verriers, les potiers, les orfèvres, les joailliers, les métallurgistes étaient habiles, et ce n'est pas sans un profond étonnement qu'on acquiert la preuve, en parcourant nos musées archéologiques, que les anciens étaient véritablement très-avancés dans la pratique des arts chimiques. »

4^o *Étude sur la géographie grecque et latine de l'Inde, et en particulier sur l'Inde de Ptolémée, dans ses rapports avec la géographie sanscrite*, par M. Vivien de Saint-Martin. Troisième mémoire. Le bassin du Gange. Ce mémoire, suivant la coupe historique du sujet, se divise en deux parties. La première traite de l'Inde de Mégasthène, dont les fragments, comme on sait, se rapportent principalement à l'Inde gangétique; la deuxième partie est consacrée à l'Inde gangétique de Ptolémée. Dans le paragraphe relatif à l'*India extra Gangem*, l'auteur s'attache à montrer, par la synonymie qu'il reconnaît entre les peuples énumérés par Ptolémée dans cette partie et les tribus actuelles de l'extrémité orientale de l'Himalaya et du bassin moyen du Brahmapoutra, que ce que le géographe alexandrin appelle Inde au delà du Gange, bien loin de s'étendre, comme on le pense communément, à toute la moitié occidentale de la presque île indo-chinoise, jusqu'au *sinus Magnus* ou golfe de Siam, se confine dans l'Assam actuel et dans les territoires qui se prolongent de là au sud, en bordant le golfe du Bengale, jusque vers la limite du Pégou. Cette détermination est importante, en ce qu'elle détermine de ce côté la limite extrême de la mappemonde gréco-romaine pour l'intérieur des terres.

Un résultat analogue, pour la limite extrême des notions grecques sur l'Asie intérieure au delà de l'Imaüs, ressort d'un travail particulier, qui, sous le titre de « la Sérique de Ptolémée », fait partie des Appendices du mémoire. La question de la Sérique n'a donné lieu à tant de discussions confuses, contradictoires, sans résultats arrêtés, que faute d'y avoir distingué deux éléments tout à fait distincts, l'élément historique et l'élément géographique. Le premier a été emprunté par Ptolémée à son prédécesseur Marin de Tyr, lequel rapportait l'itinéraire de certains marchands macédoniens qui avaient traversé de l'ouest à l'est une grande partie de l'Asie moyenne pour se rendre dans une contrée connue sous le nom de Sérique, bien loin au delà de l'Imaüs. Il est reconnu depuis longtemps, et Klaproth l'a démontré avec la dernière évidence, que le mot *Sérique* n'a jamais été en réalité le nom d'un pays, mais seulement une appellation créée par les Grecs pour désigner une contrée orientale productrice de la soie (*sér*); et, d'un autre côté, il ressort de l'itinéraire recueilli par Marin de Tyr que cette contrée n'était autre que le nord, ou plutôt le nord-ouest de la Chine. Voilà pour la Sérique et sa position; mais quant aux peuples que Ptolémée y a placés, c'est tout autre chose. L'itinéraire de Marin n'en indiquait aucun, et ce n'est pas de là que le géographe alexandrin les a tirés. La véritable source de ces noms de peuples a été révélée à M. Vivien de Saint-Martin, lorsqu'il les a tous retrouvés dans les documents sanscrits. Dans les grands poèmes, dans les listes pouraniques et dans d'autres livres indiens, ces noms figurent en effet parmi ceux que les brahmanes connaissaient à l'extrême limite nord-ouest de l'Inde; et ce qui complète la démonstration, c'est qu'aujourd'hui encore ils y existent pour la plupart. Ce sont les tribus qui habitent les hautes vallées de l'Hindou-koh oriental, ou qui s'étendent entre le Kachmir et Yarkand, à l'est de l'ancien Imaüs. Toutes ces tribus gardent encore, sauf la légère modification des prononciations, les noms sous lesquels elles figurent parallèlement dans les listes sanscrites et dans les tables de Ptolémée. Ainsi, d'une part, Ptolémée a inscrit sur ses cartes, à l'extrémité la plus orientale de l'Asie, les noms de *Serica* et de *Sera Metropolis* d'après l'itinéraire macédonien de Marin de Tyr; et, d'autre part, ayant à placer au nord de l'Inde et au delà de l'Imaüs

une série de noms de peuples que lui fournissaient des matériaux d'origine indienne, il n'a rien trouvé de mieux que de les répartir dans le vaste espace que lui ouvrait de ce côté sa *Serica regio*. De là la confusion.

Quatre autres morceaux, indépendamment du travail sur la Sérique, se trouvent en appendice à la suite du mémoire : 1° sur le Gandhâra; 2° sur l'Indice de plusieurs dérivations de l'Hyphasis, dans Arrien et dans Ptolémée; 3° anathème brahmanique contre les peuples du Pantchanada; 4° sur Patalipoutra.

3° *Du succin, de ses noms divers et de ses variétés suivant les anciens*, par Th. Henri Martin.

6° *De l'origine des traditions sur le christianisme de Boèce*, par Charles Jourdain. L'auteur se demande si la tradition qui fait de Boèce un chrétien fervent et un martyr, est exacte, et s'il est en effet l'auteur des ouvrages de théologie qui portent son nom. Il répond que parmi les ouvrages qui portent le nom de Boèce, ceux que le christianisme a inspirés ne paraissent pas lui appartenir, et que ceux qui paraissent authentiques sont des œuvres purement profanes, d'où la pensée chrétienne est absente. L'auteur s'attache à rechercher d'où est venue la confusion. Il montre qu'il n'a été question d'un Boèce chrétien qu'à dater du huitième siècle; il pense que cette dernière attribution s'applique en réalité à un ancien évêque d'Afrique qui vivait au commencement du sixième siècle, et que cet évêque est le véritable auteur des ouvrages de théologie attribués au consul.

7° *Mémoire sur le parti persan dans la Grèce ancienne et le procès de Thémistocle*, par M. de Koutorga.

8° *De l'aimant, de ses noms divers et de ses variétés suivant les anciens*, par Th. H. Martin. Ce mémoire, de même que celui qui est inscrit ci-dessus au n° 5, se rattache à une longue série de recherches entreprises par l'auteur depuis des années, comme études préparatoires d'une Histoire des sciences physiques dans l'antiquité.

V. S. M.

HISTOIRE.

Julien l'Apostat, précédé d'une *Étude sur la formation du christianisme*, par ÉMILE LAMÉ. — Charpentier, éditeur.

M. Émile Lamé a parfaitement raison de dire dans sa préface que jusqu'ici l'histoire de Julien l'Apostat n'a pas été traitée à un point de vue vraiment scientifique ou philosophique. Les historiens même philosophes semblent craindre d'aborder cette physionomie singulière, autour de laquelle s'agitent tant de questions morales et religieuses; ils s'accordent tous à en faire un Julien de convention, plus ou moins sacrifié aux exigences de l'école historique catholique. « Il semble que les immenses matériaux que la science moderne met à notre disposition soient non venus pour les historiens français. Las d'attendre qu'un maître remit dans son vrai jour une figure qui a toujours eu le privilège d'exciter la haine, l'admiration ou au moins la curiosité, j'ai tenté l'aventure. » M. Lamé a bien fait de tenter l'aventure, ayant plusieurs des qualités qu'il faut

pour la mener à bien : de l'érudition, un esprit philosophique, une imagination qui se complait évidemment aux problèmes difficiles de la théologie. Mais peut-être que par réaction M. Lamé est tombé dans un excès contraire. Si ses prédécesseurs manquent de philosophie, les sévères Aristarques pourront trouver que M. Lamé en a trop.

Certainement il y a beaucoup de mérite dans la savante introduction dont M. Lamé a fait précéder l'histoire de Julien ; toutefois cette introduction touche à tant de choses, que le lecteur a peine à s'y orienter, surtout quand il s'efforce de saisir le lien qui la rattache au sujet du livre. La netteté même des conclusions de M. Lamé jette le trouble dans l'esprit, parce qu'elles ne résultent pas d'une démonstration assez claire, assez saisissante. C'est un travail qui soulève mille difficultés que de tracer le tableau de la formation du christianisme ; qu'est-ce donc quand ce travail doit avoir pour conclusion : « Que cette religion (l'hellénisme) ne diffèrait ni par le dogme de l'incarnation, ni par celui de la rédemption, ni par la morale, ni par la théologie, du christianisme athanasien. C'était ce christianisme, moins le nom du Christ, ce christianisme où le Verbe incarné s'appelait Iacchus et Atys, et cela sans que l'hellénisme ait eu besoin de copier le christianisme, mais parce qu'il était sorti du même ensemble de circonstances linguistiques et politiques. » Voilà, nous le répétons, des conclusions nettes et radicales, mais qui auraient eu besoin d'être appuyées sur une analyse approfondie. Les considérations générales de M. Lamé sur l'école de Tubingue, sur la théologie de Platon, d'Aristote et des Alexandrins, sur l'apport des races à la construction du christianisme, etc., quelque élevées et sérieuses qu'elles soient, sont cependant trop vagues pour justifier, même aux yeux de ceux qui seraient disposés à penser comme M. Lamé, une opinion si nouvelle. Il faut que l'érudition se résigne à n'avoir pas le caractère de la propagande, et que le savant se tienne à une distance respectueuse du style apostolique.

Nous avons insisté sur ce caractère de l'introduction, parce qu'il nous paraît avoir présidé à la conception de l'ouvrage entier. L'histoire de *Julien l'Apostat* semble être plutôt l'œuvre d'un apôtre que d'un historien, et de même que les histoires catholiques ont toutes le caractère d'une diatribe et d'un pamphlet, elle a celui d'une apologie et d'une réhabilitation. Il en résulte de l'animation dans le récit, de l'éloquence dans le style, mais aussi quelque atteinte à la sévérité de l'histoire. La mort de Julien notamment nous paraît être en dehors de la vraisemblance historique. Le récit catholique de la mort de Julien était une invention qui d'ailleurs ne manquait pas de poésie ; celui de M. Lamé, au point de vue de l'art et de l'éloquence, est un morceau remarquable : c'est à peu près la mort de Socrate. Julien, frappé à mort, s'entretient, avant de mourir, avec ses deux plus chers amis, de l'immortalité, du monde, des dieux et de leur nature, de toutes les grandes questions de la religion. Le lecteur, séduit par les beaux discours de Julien, arrangés par M. Lamé, applaudit, mais bientôt il se souvient que si Socrate parla longtemps avant de mourir, il parla surtout avant d'avoir bu la ciguë, et il remarque, le lecteur, que Julien, blessé mortellement sur un champ de bataille par un javelot, n'était pas en situation de se livrer à de longs mouvements oratoires. Ce n'est là qu'un détail littéraire, et nous nous reprochons presque de le signaler, quand nous pensons aux nombreuses qualités de style et d'art qui distinguent le livre de M. Lamé ; car, en résumé, quelles que soient les difficultés que soulèvent les opinions de l'auteur et sa méthode,

l'histoire de *Julien l'Apostat* n'en restera pas moins une des œuvres les plus originales de ce temps-ci, une de celles qui seront lues par tout le monde avec plaisir et profit, mais surtout par ceux qui, par leurs études, sont à même de la réfuter en connaissance de cause.

E. M.

LITTÉRATURE.

Helena, nouvelle, par M. JUSTE OLIVIER. — Paris, Grassart, 1861.

M. Juste Olivier doit être compté parmi les poètes. Nous connaissons de longue date ses *Chansons lointaines*. Elles renferment une vraie saveur de poésie, saveur âpre, mais souvent forte, et qui rappelle la Suisse, où l'auteur est né. Dans ces *Chansons lointaines*, il nous semble toujours voir surgir à l'horizon de la pensée, au delà du vers et de la rime, les pentes abruptes, les sommets neigeux, les colosses de glace et de granit qui menacent le ciel. Le vers de M. Olivier a été jeté, on le sent, dans ce moule alpestre. Il a quelque chose d'abrupte comme le flanc des hautes montagnes, la rudesse du rocher, les soubresauts du torrent qui bondit en cascades vers les abîmes. Mais du sein du gouffre où il tombe, s'élève et remonte à travers la poussière un arc-en-ciel... celui de l'espérance chrétienne.

C'est, en effet, un mélange de christianisme et de désespoir qui caractérise le sentiment poétique de l'auteur. Dans la nouvelle qu'il a récemment publiée, je retrouve ces deux éléments de son inspiration. Une jeune femme et son mari tombent dans une crevasse de glacier. Épouse infidèle, l'infortunée confesse sa faute et implore son pardon avant de mourir; le mari refuse ce pardon. Ils périssent tous les deux. L'amant est resté au bord de la crevasse. Il y a dans cette nouvelle rythmée quelque chose de saisissant et de sauvage. Nous ne saurions cependant louer l'auteur sans réserve. Le rythme a de la souplesse, des cadences imprévues, des effets pittoresques et beaucoup de rapidité; mais il grimace souvent et fait des contorsions. Il est dur, sec, heurté, excessif en plus d'un passage. L'auteur, pour écrire sa nouvelle, a dû se lever en sursaut après minuit, au sortir d'un cauchemar, et écrire au bruit des rafales et de l'averse battant les vitres de sa chambre. La qualité byronienne de son œuvre est incontestable, mais elle s'accouple à une façon de christianisme fort apocalyptique. Singulière rencontre, qui produit son effet à coup sûr, mais que nous n'oserions pas trop louer. La pensée est trouble, surtout à la fin, et le sentiment reste dans un vague pénible : on y peut mettre ce que l'on veut, même rien du tout.

Que M. Olivier y prenne garde, la clarté n'est pas seulement une qualité de prosateur. Nous ne demandons pas des formules algébriques au poète, qui vit d'émotions avant tout; mais le sentiment a son genre de clarté. Il doit être suffisamment défini pour frapper l'âme d'une impression précise. Son effigie restant indéfinie, comment laissera-t-il en nous une empreinte durable, vivante et nette? Sans demander à M. Olivier cette correction académique dont nous sommes médiocrement entiché, sans lui conseiller d'atténuer le cachet per-

sonnel de ses œuvres, nous lui recommanderions volontiers de passer plus souvent sur les aspérités de son rythme, sur les accidents et les rudesses de son vers, la lime du critique et de l'homme de goût. Par là, il ne perdra rien de son originalité; le bizarre et l'excentrique disparaîtront seuls, au grand profit de la clarté et de la mesure.

E. D.

Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël, avec une étude sur l'art en Italie avant le seizième siècle, et des catalogues raisonnés historiques et bibliographiques, par CHARLES CLÉMENT. — Paris, Hetzel, 1861.

M. Charles Clément ne respecte pas seulement les grandes œuvres et les grands artistes de la renaissance, il les a étudiés, il les connaît et il les comprend. Les études qu'il nous donne sont approfondies, elles reposent sur une enquête personnelle et solide. L'auteur joint à un esprit judicieux et calme un amour profond de l'art. Les productions du génie l'émeuvent, mais sans lui enlever le sang-froid de la réflexion et du jugement. « Il existe, a dit Goethe, trois sortes de gens : ceux qui jugent sans ressentir, ceux qui ressentent sans juger, ceux qui à la fois jugent et ressentent. »

M. Clément appartient à la troisième catégorie. Les critiques de profession tombent souvent dans la première; à force d'analyser, ils perdent la faculté de l'émotion. Ils voient, ils n'éprouvent plus. Le sentiment est de sa nature spontané et synthétique, à l'opposé de la réflexion, qui analyse et décompose. C'est par l'alliance d'une haute raison, d'une véritable science, avec les forces créatrices du sentiment et de l'imagination, que Léonard, Raphaël et Michel-Ange se sont élevés entre tous, et que leurs ouvrages apparaissent comme les sommets de l'art dans une époque rayonnante des splendeurs de la beauté. Qui veut pénétrer ces œuvres doit les embrasser aussi par toutes les facultés humaines, employer à leur intelligence tour à tour le sentiment, l'imagination et la réflexion. Elles font appel à la nature humaine dans son entier. Tandis que les siècles passent, l'humanité reste identique à elle-même dans ses données fondamentales : les ouvrages qui l'expriment dans sa permanence demeurent avec elle.

En donnant pour support à sa critique les bases de l'humanité, M. Clément a montré qu'il comprend le génie des maîtres de la renaissance. Son livre fait voir, après les admirables conceptions auxquelles il est consacré, que l'art, dès qu'il s'élève à son vrai niveau, enveloppe l'homme sous tous ses aspects et le retient par toutes ses fibres. Raphaël, Léonard et Michel-Ange commencèrent par être des hommes, de grands hommes, et c'est pour cela qu'ils devinrent, le génie du beau y aidant, de si grands peintres. Je regrette que M. Clément n'ait pas maintenu partout sa critique à cette hauteur, et que, par intervalles, sa plume ait fléchi sous des préoccupations étrangères à l'objet de ces études si pleines de distinction. Je veux parler des quelques morceaux de protestantisme qu'il a cousus presque à la dérobée, timidement, à la robe de l'un ou de l'autre des trois peintres souverains. On pourrait retrancher, sans préjudice pour lui ni pour eux, ces accessoires où je ne saurais voir que d'honnêtes distractions. On n'est point parfait. L'homme renferme toutes les convictions, mais aucune conviction ni aucune secte ne renferme l'homme et n'épuise sa nature.

L'œuvre de M. Clément repose sur plusieurs voyages, sur maint séjour en Italie. C'est une critique de première main, une critique puisée à la source. L'érudition est, j'imagine, ce dont M. Clément aura le plus à se garder pour l'avenir. Il y a chez lui quelques velléités dans ce sens-là. Qu'il se contente du savoir. L'érudition lui ferait honneur, mais elle tendrait à distraire sa vue et à la porter hors du domaine général. Puisqu'il fut donné aux maîtres de l'art de s'imposer même au vulgaire et de le ravir par la contemplation au-dessus de lui-même, pourquoi donc ne serait-il pas donné aux maîtres de la critique de compléter ce bienfait? Pour cela, encore une fois, il y a un moyen : ne jamais sortir de la nature humaine. Elle est, à un degré quelconque, dans les plus simples et dans les plus petits; c'est à elle d'opérer la transition, de réduire l'inévitable *hiatus* qui existera toujours entre l'espèce prise en moyenne et les grandes individualités qui la glorifient.

E. D.

Les Poètes français, recueil des chefs-d'œuvre de la poésie française depuis les origines jusqu'à nos jours, avec une notice littéraire sur chaque poète, et une introduction par M. Sainte-Beuve, publié sous la direction de M. Eugène CRÉPET, t. I, II. — Paris, Gide, 1861.

La mode des chrestomathies poétiques ne date pas d'hier, et pour ne pas nous perdre dans la nuit des temps, nous pouvons au moins rappeler les *Leçons de littérature* de Noël et Laplace, que nos lecteurs les plus âgés ont eues entre les mains dans leur jeunesse et qui ont longtemps formé le fond des bibliothèques collégiales à l'usage des écoliers. Qui ferait à partir de là l'histoire des recueils de ce genre, ferait celle des idées littéraires en France. D'abord lesdites *Leçons de littérature* extrayant uniquement leurs morceaux des auteurs classiques et les disposant par genres, descriptions, narrations, discours, etc. Alors régnait un touchant accord entre la littérature et l'université, car la première était non-seulement classique, mais encore soumise sans révolte aux lois qu'enseignait le collège. Sous la Restauration, la révolution commencée par Chateaubriand éclate définitivement : c'est la grande bataille des classiques et des romantiques (beaux temps, où êtes-vous?). Ces derniers, brisant le cercle où on avait prétendu enfermer le goût, sortirent du dix-septième siècle et se répandirent sur les époques précédentes. Ils voulaient s'inspirer du moyen âge, mais plus riches d'ardeur que de science, ils ne dépassèrent guère le seizième siècle, et le plus érudit d'entre eux, Charles Nodier, en confondit toute sa vie le langage avec la vraie langue d'oïl. Un recueil poétique représente encore cette période, celui d'Auguis, pour qui la littérature ne remonte pas au delà du quinzième siècle, et qui publie ses textes avec assez d'incorrection pour qu'on reste persuadé qu'il n'en comprenait pas la moitié.

Aujourd'hui le romantisme est mort, et le classique aussi. Ce qui leur a succédé, éclectisme dit du bon sens, fantaisie, réalisme, n'est pas encore sorti de l'enfance et n'en sortira peut-être jamais. En attendant, sur les débris des systèmes purement littéraires, l'histoire trône en souveraine absolue. Notre art est archéologique, et notre critique, historique. On ne s'intéresse plus qu'à la couleur vraie, à la résurrection du passé, aux choses remises dans leur jour et dans leur milieu réels; qu'elles soient belles ou laides, que les idées soient justes ou

insensées, il importe moins, et d'ailleurs on démontre que les défauts qui n'ont pas été individuels et qui ont appartenu à une époque tout entière ne sont pas des défauts. Je constate cette opinion sans la blâmer, car elle est la nôtre à tous, et lors même que je la condamnerais, j'y tomberais tout à l'heure à mon insu.

Le recueil que nous annonçons ici est bien le produit de cette nouvelle manière de voir. M. Sainte-Beuve, qui a fait entrer l'histoire dans la critique littéraire, et qui règne aujourd'hui sans rival dans ce domaine, où il n'y a plus de place après lui que pour ses imitateurs, l'a pris sous son patronage et l'a honoré d'une fort intéressante introduction. Les extraits commencent, non plus par Malherbe, mais par la *Cantilène de sainte Eulalie*, le plus ancien monument connu de la langue d'oïl, car elle date du dixième siècle. Le fil du livre n'est autre que la chronologie. Chansons de geste, romans d'aventures, fabliaux, etc., on parcourt ainsi le moyen âge avec des citations bien choisies et traduites avec soin, et des notices faites par des hommes compétents et sortis de l'école des Chartes. Le seizième siècle arrive ensuite avec sa poésie tourmentée, qui fait les délices des précieux de nos jours. Chaque auteur a sa biographie, suivie de ses morceaux les plus caractéristiques, et ainsi finit le premier volume. Le second va de Ronsard à Boileau exclusivement, et contient toute cette seconde renaissance si intéressante, si vivante, à qui appartiennent non-seulement les Dubartas, les d'Aubigné, les Desportes, mais qui peut aussi revendiquer comme de légitimes successeurs, bien que corrigés déjà par Malherbe, les Regnier, Théophile, Saint-Amant (un grand poète dans les petites pièces), et même P. Corneille et La Fontaine, c'est-à-dire, avant le romantisme, la veine la plus incontestablement poétique de la littérature française. Deux autres volumes, qui vont paraître, contiendront, l'un la période de Boileau à Lamartine, qu'on pourrait appeler le règne de Boileau, et l'autre les contemporains, pour lesquels ce sera comme un commencement de postérité de se trouver rapprochés dans ce vaste recueil, qui prêtera si bien à la comparaison. Heureux ceux qui triompheront dans cette dangereuse épreuve!

F. B.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Beethoven, esquisse musicale; Chopin, essai de critique musicale, par H. BARBEDETTE. (Paris, Leiber.)

Candide, grand opéra-bouffe en cinq actes et sept tableaux, par DESIRÉ PILETTE. (Paris, Dentu.)

Parlons un peu d'esthétique musicale, comme nous y invitent deux élégantes brochures qui, pour avoir vu le jour à la Rochelle, n'en respirent pas moins la délicatesse et l'amour passionné des beaux-arts. Beethoven est apprécié dans l'une et Chopin dans l'autre; peut-être est-ce beaucoup d'honneur pour Chopin, qui fut un homme de talent, mais de talent seulement; exécutant de premier ordre, mais compositeur maladif et plus maniéré qu'original.

L'appréciation de Beethoven est en général correcte, et M. Barbedette y fait preuve d'un goût exercé. Cependant, à vrai dire, si l'on doit approuver la plu-

part de ses jugements, les motifs en paraissent quelquefois contestables et les analyses insuffisantes. Peut-on d'ailleurs admettre qu'il n'existe au monde que la musique allemande, et que la musique italienne ne soit que sensuelle et violente? Si cette dure sentence est méritée par l'école de Verdi, en est-il de même pour le brillant Rossini, l'élégique Bellini, le suave Pergolese, le majestueux Porpora, le grand Marcello?

Il n'est pas plus exact que Mozart ne soit « jamais profondément ému, pas même dans *Don Juan* ». J'en appelle au rôle tout entier de dona Anna. Et l'on ne saurait accepter davantage que la seule tristesse soit « le cachet de la belle musique ». Quoi! la musique gaie, la musique bouffe, la musique grandiose, exultante, n'existeraient pas! On supprimerait ainsi d'un trait de plume les trois quarts de Hændel, de Mozart, de Haydn et de Rossini. Aimons la musique triste quand elle est bonne, pourvu que ce ne soit pas à l'exclusion des autres genres.

Cela posé, revenons à l'appréciation de Beethoven. Elle est tout entière, selon M. Barbedette, dans sa biographie, et les trois styles du grand musicien en reflètent les trois époques : d'abord une jeunesse souriante et ouverte aux émotions pures; puis avec l'âge viril, les épreuves, le combat, les déceptions d'un amour malheureux, les douleurs d'une âme brisée, accablée par la destinée et par le monde indifférent ou ingrat; enfin, dans la vieillesse, le renoncement, la soif de l'idéal céleste, les souvenirs noyés dans la contemplation, la conversation solitaire avec Dieu, voilà à la fois le résumé de la vie de Beethoven et des trois manières qui caractérisent ses œuvres. Nous n'admettons pas volontiers ces allégations vagues d'âmes brisées par la destinée et par l'ingratitude du monde. Ce qui nous semble vrai, c'est, d'une part, que le monde ne saisit pas toujours les choses nouvelles avec rapidité, et que, jusqu'à ce qu'il les ait comprises, il s'y montre indifférent, sinon hostile; mais c'est la constitution de l'esprit humain qui veut cela. D'autre part, il est incontestable que les grands artistes ont des passions vives qui sont la condition même de leur génie, mais qui peuvent les rendre fort malheureux, et c'est précisément le cas de Beethoven. D'ailleurs, en étudiant sa biographie, on y constate aisément les effets d'un tempérament mélancolique et disposé à voir les choses en noir. Nous essayerions donc de caractériser un peu autrement les trois manières du maître : — 1^o gaieté de la jeunesse, originalité se dégageant au sein de l'imitation de Mozart; — 2^o virilité passionnée, épanouissement complet de l'originalité dont nous tâcherons tout à l'heure d'indiquer les principaux éléments; — 3^o vieillesse chagrine, trop justifiée dans sa tristesse par une surdité terrible; alors, si l'originalité augmente encore et se détache davantage de la terre pour s'isoler dans son commerce avec le ciel, en revanche, elle perd le sentiment des proportions, du possible et de l'impossible en musique; l'oreille ne la guide plus, et les plus fortes compositions de cette période dépassent toujours la mesure par quelque endroit.

La musique de Beethoven a été représentée par beaucoup de critiques comme une traduction de la philosophie panthéistique qui a régné en Allemagne dans la première moitié de notre siècle. M. Barbedette proteste avec raison contre cette prétention, affichée plutôt par des écrivains que par des musiciens, qu'on puisse faire de la philosophie en musique. « La musique, dit-il justement, ne pourrait pas plus exposer un système philosophique que peindre un lac ou une

montagne. » Voilà qui est parfait : la philosophie est une science appelée à résoudre certaines questions par l'analyse, ou du moins à les poser clairement, en les dégageant de ce qui ne leur est pas essentiel; la musique est un art qui interprète et développe, par des sons et des rythmes, les bruits et les mouvements de la nature, les battements du cœur et de la respiration, les modulations de la voix; et dès lors elle éveille et traduit les sentiments de tout genre que font naître en nous la nature et la vie. Elle règne dans ce domaine sans limite des sentiments, mais sans pouvoir entrer dans celui des idées déterminées. Aussi chaque auditeur la comprend à sa façon et d'après les idées auxquelles ces sentiments s'associent pour lui. Celui-ci entend une lamentation et celui-là une méditation là où cet autre voit un paysage. Mais, d'après ce principe, je crains que M. Barbedette n'ait voulu trop préciser dans son interprétation des œuvres de Beethoven. Par exemple, il voit dans la dix-huitième sonate pour piano « un de ces forts élans où le poète croit avoir vaincu et lance son chant de victoire, abusé lui-même sur l'issue d'une lutte qui ne finira qu'avec sa vie ». De quelle lutte s'agit-il donc? J'aimerais mieux une appréciation à la fois moins circonstanciée et plus nette de la dix-huitième sonate.

À notre avis, la musique de Beethoven se différencie essentiellement par deux caractères qu'il a, sinon inventés, au moins employés pour la première fois en grand et systématiquement.

Le premier, c'est la véhémence, l'énergie, la fougue passionnée dans les sentiments tristes, et, si l'on peut ainsi dire, une tristesse fière et sans humilité, un désespoir viril. Avant lui, les sentiments de ce genre sont fort rarement exprimés; la tristesse est le plus souvent abattue, molle et dolente.

Le second, c'est l'emploi constant des oppositions d'intensité, de rythme, d'harmonie et de mélodie. Si Beethoven était écrivain, il procéderait par antithèses, comme Victor Hugo. Avant lui, aucun musicien n'avait accumulé les contrastes avec tant de supériorité, sans nuire à l'unité des morceaux, sans en altérer la cohérence, qui est le premier mérite de toute musique d'un ordre élevé. C'est par là surtout qu'il séduit l'imagination et produit ses plus puissants effets, car le propre des contrastes est de doubler les qualités des choses en fait de grandeur, de profondeur, et aussi de délicatesse.

Beethoven a bien d'autres mérites encore, mais ce n'est pas ici le lieu de les énumérer. La plaisanterie riante, la gaieté spirituelle, voilà les seules qualités qui manquent à cette musique sublime, mais toujours violemment passionnée; qualités françaises que la France ne cultive plus assez et qu'elle laisse exploiter à de bas bouffons. C'est sans doute de la musique de ce genre que M. D. Pilette a rêvé, quand il a mis en paroles d'opéra le *Candide* de Voltaire. Il fallait bien de l'esprit pour oser toucher à ce qu'il y a de plus spirituel au monde. M. Pilette a réussi, et c'est tout dire que d'affirmer qu'il n'a pas gâté son original, tout en déployant dans ces cinq grands actes une richesse et une variété de rythme, une souplesse de versification, qui promettent un poète précieux pour la littérature musicale.

Le seul défaut de son œuvre, c'est que, si elle n'est pas un pur exercice de style, si réellement l'auteur a songé à en faire un libretto de théâtre, elle contient environ dix fois plus de vers qu'il n'en faut pour un opéra bien développé.

Et à cet égard, les musiciens de la nouvelle école ne se proposent-ils pas deux objets contradictoires? Ils ne voudraient jamais répéter plusieurs fois les

mêmes paroles, et ils ont la prétention d'adapter et de conformer rigoureusement la musique aux paroles et à leur sens. Mais la musique ne peut se prêter à cette double exigence, attendu qu'elle ne suit pas les mêmes lois d'évolution que la poésie. La pensée mélodique est loin de courir aussi vite que la pensée parlée, et où l'autre s'exprime à l'aise en une ligne, elle a besoin de plus d'une page. Pour qu'elle ait le temps de se développer, il faut, ou répéter les paroles jusqu'à ce qu'elle en ait exposé la traduction dans toute son ampleur, ou faire comme les Italiens, se soucier peu de les adapter à l'air, et laisser ce soin à l'expression et au jeu des chanteurs. Mais si l'on veut « courir les deux lièvres », on rend la mélodie impossible; et c'est pourquoi les compositeurs de l'école dite de l'avenir sont conduits à faire un si fréquent et si abusif usage du récitatif. Si M. Pilette se destine réellement à écrire pour les musiciens, nous voudrions le voir se bien pénétrer de cette vérité, et à présent que ses preuves de versificateur sont faites, apprendre à se resserrer pour permettre à la musique de s'étendre.

F. BAUDRY.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Journal des savants. Juin.

Biot. Précis de l'histoire de l'astronomie chinoise (*suite*). — *Cousin.* Le duc et connétable de Luynes (2^e article). — Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois, par M. Stan. Julien (2^e et dernier article de M. Barthélemy Saint-Hilaire). — *L. Vitet.* De quelques moulages d'après l'antique exposés à l'École des Beaux-Arts.

Revue archéologique. Août.

Alau. Bertrand. Les musées et les collections archéologiques. Le Musée de Namur. — *** Recherches sur l'étymologie de quelques noms de lieux. Le fond est d'une mince importance; mais les développements, les faits et les origines qui y sont rattachés, lui donnent un grand intérêt scientifique. — *Ch. Housel.* Le bronze et le fer dans l'antiquité et au moyen âge. — *Le général Crouly.* Les descendants immédiats d'Éporédorix, d'après une inscription d'Autun et autres documents. — *P. Chabas.* Sur les papyrus hiéroglyphiques (2^e article). — Objets en bronze découverts à Neuzy, près Orléans. — Épée romaine (fouilles d'Alise-Sainte-Reine). Avec une planche. — (Second) Rapport de M. Renan à l'Empereur (sur les fouilles de la côte phénicienne).

V. S. M.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE.

ETHNOGRAPHIE.

Beschreibung einiger Altpreußen-Schädel. (Description de quelques crânes trouvés dans l'ancienne Prusse.) Von Professor von WITTICH. Dans les Mémoires de la Société royale des sciences physiques et économiques de Königsberg (*Schriften*, etc.); 1^{re} année, 1^{re} partie. — Königsberg (Prusse), 1860, in-4^o.

La question de l'affinité originaire des anciens Prussiens a été souvent agitée, et on en a demandé la solution tout à la fois à l'histoire et à la philologie comparée. Les premières observations, très-obscurcs à la vérité, que les Grecs et les Romains nous ont transmises sur les habitants des côtes de l'Ambr, les rangent en général parmi les Germains, et les chroniqueurs du moyen âge les mettent au nombre des Goths, ce qui au fond est tout un ¹. Il y avait toutefois entre ces tribus congénères une distinction plus ou moins profonde. Ce que nous savons de l'ancienne langue prussienne se fonde, au rapport de Voigt, sur deux documents assurément très-importants, un catéchisme traduit en prussien par ordre du duc Albrecht, et un Rituel. On peut se demander néanmoins si ces deux documents ne sont pas déjà transcrits dans un dialecte plus ou moins altéré par des rapports de diverse nature, hostiles ou pacifiques, avec les Goths, les Slaves et les Germains. Il n'en est pas moins vrai, au total, que le rapprochement de l'ancienne langue prussienne avec les idiomes limitrophes fournit les éléments essentiels pour résoudre la question indiquée. Cette comparaison montre que le vieux prussien, le prussien primitif, se rapproche surtout du lette, ainsi que du lithuanien; ce sont trois dialectes en étroite affinité. Tous trois s'éloignent beaucoup du slave. Les Lithuaniens, les Lettes et les Prussiens ou *Borusc*i forment un groupe au sein de la famille indo-européenne, qui, à l'époque antéhistorique des migrations primordiales, se répandit au long des côtes orientales de la Baltique, depuis la Vistule jusqu'au golfe de Riga.

On trouve aussi quelques données sur la conformation physique des Borusques, tant dans les auteurs classiques que dans les chroniqueurs du moyen âge, dans ces derniers surtout. On les représente comme des hommes vigoureusement charpentés, les yeux bleus, les cheveux blonds, ressemblant beaucoup, par conséquent, aux Scandinaves et aux Germains, mais de plus très-sédentaires, pacifiques et laborieux. Toutes ces particularités les distinguent fortement des Slaves, leurs voisins de l'est.

La crâniologie seule n'a pas apporté son mot dans cette question. La raison en est que l'on n'a pas trouvé jusqu'à présent de crâne borusque, malgré les fouilles nombreuses que l'on a faites dans une foule de localités. Il ne pouvait guère en être autrement, puisque l'usage connu des ancêtres de la nation prussienne était de brûler, non d'enterrer leurs morts. Ce que l'on a rencontré par-

¹ On peut voir sur cette question d'origine J. Voigt, *Geschichte Preussens*, initio.

tout, ce sont des urnes, ou, pour parler plus simplement, des pots de terre renfermant des cendres avec des restes d'ossements, des fragments d'ambre, et des débris d'ornements et d'armes, qui pour la plupart ont été jugés devoir appartenir à l'époque romaine.

Cependant une découverte, due au hasard, que l'on a faite en 1858 dans un champ voisin de Ballgarden, sur la gauche du Niemen, non loin de Tilsit, a donné un moment l'espoir que des restes authentiques de la vieille race borusque allaient enfin pouvoir être étudiés. On a déterré des crânes, plus ou moins bien conservés, et divers ossements humains. M. Wittich s'est empressé d'examiner ces débris, et il a consigné dans le mémoire dont nous avons transcrit le titre les résultats de son examen. Ils n'ont pas été à beaucoup près aussi décisifs ni même aussi satisfaisants que le professeur l'avait espéré. Ce résultat négatif n'a rien qui doive surprendre; indépendamment de la difficulté de soumettre à des mesures bien précises des débris fort mal conservés, il y a longtemps qu'on a reconnu que la crâniologie seule, par la variabilité singulière de ses données, est bien loin de fournir à l'ethnographie un élément de comparaison qui puisse être mis en parallèle avec les indications externes et celles de la linguistique. On avait ici un autre sujet de doute. Comme la date de la sépulture exhumée n'est pas connue, on ne saurait dire *a priori* si elle appartient aux temps où l'on peut supposer que les *Borusci* étaient seuls maîtres de cette côte, ou bien à une époque postérieure aux établissements partiels des Goths, des Scandinaves et des Danois. Avec tant de sujets d'incertitude, l'étude de M. Wittich était frappée d'avance de stérilité, et lui-même d'ailleurs le reconnaît. Il n'en donne pas moins très-consciencieusement les mesures qu'il a prises, en les rapportant à la classification crâniologique du docteur Retzius en dolichocéphales (crânes allongés) et en brachycéphales (crânes écrasés ou courts). Retzius lui-même avait cru pouvoir rapporter les anciens Prussiens, avec les Lithuaniens et les Lettes, à sa classe des brachycéphales; M. Wittich, au contraire, autant que ses moyens de comparaison le lui ont permis, rapporte une partie au moins des crânes de Ballgarden au type allongé ou dolichocéphale, qui est celui des Celtes et des Germains.

La question, on le voit, n'est guère plus avancée qu'auparavant; heureusement que les éléments historiques et philologiques permettent de la regarder comme suffisamment résolue.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

Carl Friedrich von Nögelsbach's Homeris Theologische (la Théologie d'Homère, par C. FRÉDÉRIC DE NAGELSBACH), 2^e éd., publiée par G. Autenreith. — Nuremberg, 1881.

Ce livre, dont la seconde édition vient de paraître après la mort de l'auteur, est généralement estimé comme le recueil le plus complet d'antiquités homériques sous le rapport de l'histoire religieuse. Aussi doit-on s'attendre à ce que cette édition, considérablement augmentée d'après les papiers du défunt, soit la bienvenue dans le monde savant. Il faut avouer cependant que le point de

vue de ce livre est radicalement faux. M. Nägelsbach, pour juger des idées, des croyances et des coutumes religieuses du temps d'Homère, leur applique la mesure de nos idées religieuses d'aujourd'hui, absolument comme on faisait, il n'y a pas encore bien longtemps, de la grammaire d'une langue quelconque, que l'on moulait sur le patron de la grammaire latine, regardée comme la seule grammaire possible. Or, quoiqu'il soit bien sûr que tout langage sert à exprimer la pensée, on est d'accord aujourd'hui à reconnaître qu'il n'est pas juste de supposer ni que la pensée soit partout la même, ni qu'il n'y ait qu'une seule manière de l'exprimer. Disons donc, pour nous servir de la même formule, que si la pensée humaine de toute époque a cherché Dieu, c'est-à-dire l'idéal, il est contraire à tous les principes d'une critique saine de croire que cet idéal doit être partout le même, et qu'il n'y ait qu'une seule voie pour s'approcher de lui.

* * *

PÉRIODIQUES ALLEMANDS.

Zeitschrift für allgemeine Erdkunde. N° 96. Mai.

Dr Sæchting. Les volcans de l'Islande, d'après les recherches récentes de Ch. Forbes. — Voyage de *Macdouall Stuart* dans l'intérieur de l'Australie (fin). — Voyage en Orient, par M. le docteur *Blau*. 1. Route de Trapezount à travers les Alpes Pontiques (avec une carte). M. Blau, consul de Prusse à Trébizonde, communique ici la relation de deux excursions dans le pays de montagnes qui couvre au sud cette partie de la zone pontique. La première excursion, de Trébizonde à Balbourt, au mois de juin 1860; la seconde, de Trébizonde à Soumela, dans l'été de 1859. — Ravages causés par l'invasion des sauterelles dans le sud de la Russie en 1860. — Lavages d'or de la Sanarka, dans le gouvernement d'Orenbourg. — Aperçus des travaux hydrographiques ordonnés par le gouvernement russe en 1860. — Philippopol en Bulgarie. — Le commerce de Smyrne. — Note pour servir à l'ethnographie de la Chine (traduite de la Revue de l'Orient).

V. S. M.

Deutsche Vierteljahrs-Schrift (Revue trimestrielle allemande).

— Stuttgart, Cotta, 1861.

Le n° 93, qui ouvre la série de l'année courante, nous paraît particulièrement riche en articles d'un grand intérêt, quoique nous soyons loin d'approuver toutes les opinions émises par leurs auteurs.

Le premier article retrace l'histoire déjà instructif des rapports entre la presse quotidienne et les bureaux de dépêches télégraphiques. L'auteur voudrait délivrer les journaux de divers abus réels qui imposent à ces entreprises des dépenses sans profit pour le lecteur. L'article sur les *Cent- et Rügegericht*, qui vient après, renferme des recherches sur l'administration de la justice au moyen âge. Le troisième article traite d'une matière à l'ordre du jour en Allemagne, la création d'écoles destinées à préparer les jeunes gens pour la carrière maritime. *L'équilibre entre la propriété mobilière et immobilière*, tel est le titre de

l'article suivant. Il ne s'agit pas seulement ici d'une question d'économie politique, mais d'un problème de philosophie sociale. L'auteur demande qu'aucun de ces deux genres de propriété ne prédomine, et il appuie son opinion sur des raisons qui, si on ne peut pas les accepter sans plus ample examen, donnent toujours à penser. Nous avons remarqué, notamment, un curieux rapprochement entre l'établissement de la propriété foncière et l'introduction de la monogamie.

Un grand espace est consacré dans la *Revue* que nous analysons à un article sur le *Nationalstolz* (fierté ou orgueil national). Il y est dit d'excellentes choses, de très-bonnes vérités; seulement, il y règne un peu trop d'acreté envers les autres nations. L'auteur nous semble d'ailleurs se tromper, s'il croit que l'Allemand est dénué ou presque dénué de ce sentiment, qu'il voit en excès chez le Français, et surtout chez l'Anglais. L'Allemand est fier de ce qu'on a fait de beau, de bon, de grand dans sa patrie, mais il rend aussi justice aux autres nations. Il est trop *objectif* et pas assez *subjectif*, voilà tout; ces deux mots ont été inventés en Allemagne, ce qui prouve qu'ailleurs la distinction n'avait pas été faite... aussi nettement.

L'article qui examine la question d'un traité de commerce entre la France et le Zollverein fait entrer des arguments politiques dans une question purement économique, c'est dire qu'il est dans une fausse voie. Ce traité ne peut qu'être utile aux deux pays, et nous souhaitons que les bases en soient bien larges.

L'article suivant est intitulé : *Pensées (Rechtsphilosophische Zeitgedanken*¹) sur la signification politique actuelle des mots *nationalité*, *droit historique*, *autonomie* et *Polizeistaat*². On voit que ce titre renferme bien des mots intraduisibles. Quant aux *Pensées*, nous y aurions voulu un peu moins de polémique et un peu plus d'analyse; mais on nous offre des idées, nous avons donc tort de demander un examen approfondi. Les questions de nationalité et d'autonomie sont peut-être encore trop brûlantes pour qu'on puisse, sans jeu de mot, les examiner froidement et avec calme.

Le dernier article est le discours par lequel l'illustre économiste de Leipzig, M. W. Roscher, inaugure son rectorat. Il a pris pour thème l'opposition entre la *vie d'université* en Angleterre et en France. On sait que par université, les Allemands entendent la réunion des facultés, l'instruction supérieure. On comprend qu'un tableau animé comme l'a tracé M. Roscher n'admet pas d'analyse.

¹ Littéralement : Pensées sur les temps actuels, conçues au point de vue de la philosophie du droit, relativement à la signification, etc., etc.

² *Polizeistaat*, État où la police (l'administration) domine. Cette catégorie d'États est plus ou moins distinguée du *Rechtsstaat*. Le sens exact de ces mots ne saurait être compris sans la définition que chaque auteur en donne.

MAURICE BLOCK.

Jahrbuch der Volkswirtschaft und Statistik (Annuaire de l'économie politique et de la statistique), par OTTO HUBNER. — Leipzig, Henri Hubner, 1861, 7^e année.

Cette publication, et en général les travaux et entreprises de M. O. Hubner prouvent qu'il n'est pas nécessaire d'appartenir à l'administration pour rendre au public de grands services statistiques. M. Hubner ne dispose pas, il est vrai, de nombreux agents distribués hiérarchiquement sur un vaste territoire, il ne saurait recueillir directement ou faire recueillir les renseignements qu'il publie, et pourtant, sans lui, plus d'un document n'existerait pas, ou ne serait pas accessible aux personnes étrangères à l'administration.

Fondateur d'une institution qu'il a nommée *Archives centralès de la statistique*, il s'efforce d'y réunir toutes les publications, toutes les données statistiques qu'il est possible de se procurer. Il lui arrive ainsi quelquefois de provoquer des travaux officiels ou de faire naître l'idée, le besoin de leur impression. Les « trésors » qu'il a ainsi accumulés dans ses rayons et dans ses cartons, il les met généreusement et libéralement à la disposition du premier venu, ne demandant de rémunération que pour des travaux étendus qu'on pourrait lui demander, et qu'on lui demande en effet très-fréquemment. Enfin, il résume, dans l'*Annuaire* et dans un bulletin spécial, les documents qu'il recueille, et donne la traduction *in extenso* des plus importants d'entre eux.

La septième année du *Jahrbuch*, etc., que nous avons sous les yeux, renferme, souvent avec beaucoup de développement, le commerce du Zollverein en 1858 et 1859, celui de l'Autriche en 1859, du Mecklembourg, des villes anséatiques; les banques, assurances et institutions de crédit de l'Allemagne; sa navigation maritime et fluviale; l'émigration en 1858 et 1859; les chemins de fer allemands. Enfin les traités de commerce et de navigation de tous les pays.

Il ne faudrait pas croire qu'il s'agit ici uniquement de la reproduction de documents qui se trouvent déjà ailleurs, ou seulement d'arides tableaux de chiffres. Les chiffres n'y manquent pas sans doute, mais l'auteur les commente et les présente de manière à les rendre intelligibles même aux personnes qui ne s'occupent qu'accidentellement de ces matières.

La meilleure preuve du mérite de ce travail est du reste le succès durable dont il jouit.

MAURICE BLOCK.

ANNALES DE LA SCIENCE BIBLIQUE (*Jahrbücher der biblischen Wissenschaft*),
de HEINRICH EWALD, T. XI, 1861.

1. *Nouvelles recherches pour servir à la science de la langue hébraïque* : 1. De la construction des rapports (cas, modes) des mots. — 2. De la signification du nom de psaume SCHIGAJON. Ce mot d'une étymologie douteuse, qui se trouve en tête du psaume VII, a toujours grandement embarrassé les exégètes. M. Ewald, qui l'a traduit auparavant par *dithyrambe*, croit aujourd'hui qu'il sert à désigner une musique nuancée, dans laquelle on passe alternativement du *piano* au *forte*. — 3. Du mot MANON, Proverbes XXIX, 21. M. Ewald assigne à ce terme, que la Bible ne contient qu'une seule fois, le sens de *ingrat*. — 4. Pour servir à l'explication

de la locution formée des mots DARAK (mettre le pied) et GESCHETH (arc) pour signifier : tendre l'arc. Cet article est une communication du docteur F. Köster. L'auteur prétend que la locution en question est prise, non comme on le pense généralement, du fait qu'on se serait servi du pied pour tendre l'arc, mais de la position de l'archer, qui, en tirant sa flèche, avançait nécessairement le pied gauche.

II. *De la composition du livre des Proverbes de Salomon.* M. Ewald croit que notre livre des Proverbes est composé de plusieurs recueils de ce genre plus ou moins incomplets et altérés, dont le premier daterait de Salomon, et les derniers du courant du sixième siècle avant notre ère. Il s'efforce de distinguer ces diverses collections et de retrouver autant que possible leur état primitif. Il termine enfin par quelques mots de polémique contre M. Hitzig, dont la manière de voir à cet égard diffère assez fréquemment de la sienne.

III. *Du dramatique chez les prophètes, et notamment des deux derniers chapitres de Mikha.* Cet article, qui comprend à peine deux pages, n'offre rien à signaler.

IV. *De la contemplation et de la vue de l'Invisible d'après la Bible.* Les lignes consacrées à ce sujet nous paraissent aussi pâles que les précédentes. Nous les considérons comme un de ces exercices d'amplification trop fréquents chez M. Ewald, où il se plait à présenter d'un air solennel et avec des apparences de profondeur quelque pensée simple et banale. C'est là une singulière faiblesse chez un savant aussi distingué et qui semblerait pouvoir se passer mieux qu'un autre de ces moyens qui ont cessé d'éblouir.

V. *Les prédictions du Christ et celles de l'auteur de l'Apocalypse.* M. Ewald établit ici un parallèle assez superficiel entre quelques-unes des vues eschatologiques contenues dans Matthieu xxiv, xxv, et dans l'Apocalypse; puis il conclut à l'antériorité des premières sur les secondes. Mais cette opinion nous semble peu solide. En effet, si la composition de l'Apocalypse doit être placée, comme l'admet aussi Ewald, avant la ruine du temple de Jérusalem (cp. xi, 1 sq.), nous considérons pour notre part comme probable que l'auteur des deux chapitres en question du premier Évangile avait déjà cet événement derrière lui (xxiv, 2), et qu'il ne lui restait plus à attendre que la catastrophe finale et l'avènement du Fils de l'homme (xxiv, 29, sqq. Köstlin, *Synopt. evangelien.* p. 18 sqq., 114 sqq.). M. Ewald ne renverse point ces résultats de la critique.

VI. *Du baptême et de la circoncision à l'époque des apôtres.* M. Ewald prétend que le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (*Math.* xxviii, 19) a commencé à être en usage dans l'Église, et à y remplacer la circoncision, à partir du martyre d'Étienne (*Actes*, vi sq.). Mais comme il ne donne ni ici, ni dans le tome VI de son *Histoire du peuple d'Israël*, à laquelle il renvoie, aucune preuve positive à l'appui de son sentiment, et que les *Actes des Apôtres* dont il invoque l'autorité lui semblent eux-mêmes contraires (voyez viii, 16; x, 48; xix, 5, 6; puis xv, 1 sq. et *Galates* ii, 3-5; comp. notre article sur l'Apôtre Paul et les judéo-chrétiens, *Revue germanique*, août 1860, p. 273 sqq.), nous ne croyons pas qu'il y ait lieu à l'examiner de plus près pour le moment.

VII. *Les rapports de la science biblique à notre temps, à ses erreurs et à ses besoins.* Nous voici parvenu à l'article que M. Ewald, nous ne saurions en douter, avait surtout en vue lorsqu'il se décida à publier le présent volume. Il le commence par une de ces divagations politiques que les *Annales* nous apportent chaque année, et qui ne se distinguent entre elles que par des longueurs et des

excentricités toujours croissantes : nous ne songerons pas à l'analyser. Au surplus, celle-ci ne semble écrite cette fois que pour servir d'introduction à une nouvelle et plus inconvenante attaque contre Baur¹, dont la mort même n'a pu calmer un peu le théologien de Göttingue. C'est à cette déplorable élucubration que répond l'article de M. Zeller, dont il a été question en parlant du dernier cahier du *Journal de théologie scientifique*. Quant à nous, nous préférons renvoyer le lecteur aux discours des professeurs de Tubingue que nous avons signalés dans une précédente livraison de la *Revue germanique*, et avec lesquels les paroles d'Ewald font un si profond et si fâcheux contraste. Cependant, comme celles-ci ne sont pas consacrées uniquement à l'attaque et qu'il y est accordé aussi une place considérable à l'éloge, mais à l'éloge de la personne même de l'auteur, on voudra bien nous permettre d'en donner ici quelques extraits qui feront connaître plus complètement l'homme dont le nom retentit si souvent dans les pages de ce recueil. A en croire M. Ewald, nul avant lui n'avait su combattre le « vieux Baur » (p. 121). Cependant, avant de commencer la lutte, il voulut se rapprocher de « l'homme de Tubingue », dans l'espoir de lui faire voir *par son exemple* « comment il est possible d'unir la véritable liberté à la science véritable », comment, « avec la science la plus exacte, la plus consciencieuse et la plus complète de la Bible et d'autres choses encore, on peut jouir de la plus haute liberté intellectuelle... et être le meilleur chrétien, le meilleur théologien évangélique! » (page 118, 123). Mais le « Baur de Tubingue », ainsi que ses disciples, « ne s'attendaient pas à quelque chose de ce genre; ils se trouvèrent trop faibles moralement et scientifiquement pour s'élever jusque-là » (p. 123). Il fallut donc se décider à entrer en lice. Baur n'avait pas un savoir plus solide que sa moralité (p. 114, 119); il se montra incapable de défendre ses vues et ses opinions (p. 123); la raison parut lui échapper (p. 121); il remplit ses réponses de « purs mensonges » (*ibid.*); enfin, Ewald « l'anéantit en quelque sorte sur son propre terrain », où il ne fit plus que « se tortiller comme un serpent frappé à mort » (p. 124, 129). Toutes ces pensées, où le ridicule le dispute à l'absurde, sont exprimées avec une telle apparence de sincérité qu'elles répondent parfaitement, nous sommes disposés à le croire, aux convictions intimes de l'auteur; mais si, dans ce cas, sa moralité est sauve, on ne saurait en dire autant de l'entière lucidité de sa raison en certaines circonstances.

X. *Revue des écrits relatifs à la science biblique de 1860-61*. Cette revue critique contient des appréciations qui nous semblent justes, d'autres que nous croyons erronées; mais l'esprit général qui y règne la rend, comme toujours, souverainement déplaisante. M. Ewald y rapporte tout à sa personne et à ses vues particulières avec une intolérance scientifique qui paraîtrait surprenante chez un érudit d'une telle valeur, si on ne connaissait depuis longtemps sa vanité jalouse; il n'émet point des opinions, il parle *ex cathedra* et dicte des arrêts. A en juger d'après ses paroles, il posséderait seul tout le savoir, toutes les aptitudes nécessaires pour interpréter sûrement la Bible; l'ensemble de ses idées constituerait cette « meilleure science allemande » en dehors de laquelle il n'y aurait, ni théologiquement ni politiquement parlant, de salut. Par contre, toute manière de voir qu'il n'approuve pas et sur laquelle il a indiqué une seule

¹ Strauss n'y est point ménagé non plus; mais celui-ci saura bien se défendre lui-même.

fois son sentiment, lui semble définitivement condamnée, et il ne comprend point qu'elle ose se reproduire. Présente-t-on sur quelque point d'exégèse une opinion qui contrarie la sienne, on s'expose, comme M. Reuss, à l'entendre qualifier « d'erreur partant bien plutôt de l'orgueil et de la légèreté que de toute autre source » (p. 307). Ne s'empresse-t-on pas de se rendre à des arguments aussi bienveillants et aussi péremptoirs, on sera accusé, comme M. Hilgenfeld, « d'ingratitude » (p. 232, 259). Enfin, tout écrivain qui ne marche pas à la remorque du professeur de Göttingue est déclaré, comme Bleek, arriéré, incompetent (p. 149, 151). En somme, nous ne connaissons pas en Allemagne un nom un peu distingué sur le terrain des sciences bibliques, si ce n'est peut-être celui de Bunsen, qui n'ait figuré de la façon la plus défavorable sur les pages des *Annales*, côte à côte du « roi-escroc de Turin », de Cavour, de Garibaldi et du pape. M. Ewald ne cesse du reste de protester qu'il n'agit en tout cela qu'avec les intentions les plus pures, et qu'il n'est pas une de ses paroles qui ne soit frappée au coin de la charité chrétienne et de la vérité la plus sévère. Cependant, si quelque adversaire se permet de lui donner à son tour des marques analogues de bienveillance, il ne manque pas de se voiler la face et de crier au mensonge, au scandale : autant ses propres injures sont légitimes et saintes, autant la riposte la plus mesurée et la plus juste devient à ses yeux une preuve irréfragable d'ignorance et de mauvaise foi, *unwissenschaftlichkeit, unsittlichkeit und unchristlichkeit*. Tout cela, on l'avouera, n'est guère aimable ; mais ce qui peut sembler plus grave, c'est que l'irritable théologien de Göttingue ne s'arrête point toujours à ces généralités inoffensives, et qu'il ne dépend pas de lui qu'il ne devienne parfois un ennemi très-dangereux pour ceux qui lui déplaisent : hier il excitait les Souabes à se débarrasser de Baur (*Geschichte des Volkes Israel*, t. VII, préface, p. 18) ; aujourd'hui il sollicite la faculté de théologie d'Iéna d'expulser Hilgenfeld (*Jahrbücher*, p. 143). — Nous nous arrêtons ; nous aurions même évité de fatiguer le lecteur de ces misères, si nous n'avions cru utile de flétrir des procédés qui ne peuvent que déconsidérer leur auteur et faire tort à la science. Nous n'avons du reste rien avancé que nous ne soyons prêt à appuyer d'un grand nombre de textes ; nous le prouverons bien si M. Ewald nous y contraignait.

A. STAP.

CHRONIQUE DE QUINZAINÉ.

Dans son second discours sur la question romaine, M. de Cavour remettait avec confiance la solution du problème à l'emploi des moyens moraux. Ce discours officiel, édition revue et fort adoucie d'un précédent manifeste, apparut comme une concession faite aux vues du gouvernement français. Les soufflets *moraux* appliqués dernièrement à M. de Mérode par le général de Goyon appartiennent-ils à cette lente et sage politique de persuasion, et faut-il y voir enfin l'inauguration des voies morales dont, jusqu'à ce jour, même au microscope de la sagacité la plus raffinée, personne n'avait encore pu discerner les traces?

Le soufflet moral caractérise à merveille notre politique à Rome. Il est l'expression allégorique de l'occupation française. Espérons que l'allégorie touche à sa fin. M. de Mérode est ministre de la guerre du prince de la paix. On obtiendra peut-être la suppression du ministre, quand c'est la suppression du ministère qu'il s'agit d'obtenir, c'est-à-dire la suppression du pouvoir temporel. Tous les soufflets moraux ne suffiront pas à renverser un pouvoir décrépît que nous sommes allés soutenir à Rome, et qui, pour tomber, ne demande qu'à être abandonné à lui-même. Après que M^{re} de Bella, ou tout autre, aura remplacé M^{re} de Mérode, on fera sans doute de celui-ci un ministre orateur, car le pape ne voudra pas se priver de l'éloquence d'un aussi zélé serviteur. Et quand, à la suite d'une série de soufflets moraux, nous obtiendrions du pape une série de ministres de la guerre, en quoi les choses seraient-elles plus avancées? En attendant, M^{re} de Mérode reste à son poste. Mais il ne s'agit vraiment que de l'occupation française, et c'est elle que nous voudrions voir donner sa démission. Il serait temps, car elle affecte de plus en plus un caractère chronique, et l'on sait que la médecine, si elle a quelque prise sur les maladies aiguës, n'en a presque point sur les maux invétérés. Plus ils ont duré, plus ils résistent aux remèdes; il faut que le patient meure pour se délivrer de son mal. Le gouvernement français paraît attendre quelque chose qui ne vient pas. Quoi donc? Nous qui ne sommes pas dans le secret de ses desseins, nous fredonnerions volontiers, pour toute politique en cette matière, le refrain si connu : « Allez-vous-en, gens de la noce, etc. »

La question romaine laisse tout en suspens, et cette question, à laquelle on paraît vouloir refuser une réponse, c'est l'occupation française qui la perpétue; disons mieux, c'est l'occupation française qui désormais la crée de son propre chef. Car elle est résolue dans les esprits : le pouvoir temporel est jugé, jugé et condamné sans appel au tribunal de l'Europe. Cette condamnation est un lieu commun de la civilisation contemporaine. Il s'agit d'exécuter la sentence de

l'époque. Sans doute, la mise à exécution de ce jugement offre quelques difficultés de pratique. Mais en reculant devant ces difficultés, on les accroîtra; car c'est le propre des situations compliquées d'engendrer sans cesse des complications encore plus grandes, jusqu'au jour où la force des choses, trop longtemps comprimée, fait explosion et frappe comme la foudre ceux qui n'ont pas su l'éconduire par des mesures appropriées à de croissantes exigences.

« Il est temps d'en finir; la France et l'Europe catholique demandent que l'on garantisse l'indépendance absolue de la papauté comme institution religieuse; que le gouvernement donc fasse connaître les moyens pratiques combinés pour arriver à ce résultat, afin que les derniers obstacles disparaissent. » Ce langage, que l'*Opinione* de Turin, journal ministériel, tenait il y a quelques jours, est à l'adresse du gouvernement français encore plus qu'à celle du cabinet italien. A quelque point de vue que l'on se place, et au point de vue catholique encore plus qu'à tout autre, la situation à Rome est devenue absolument intolérable. Nous avons beau chercher et méditer, nous ne voyons qu'un chemin à suivre pour éviter les catastrophes : que le gouvernement français indique à celui de Turin ce qu'il entend par ces garanties souvent invoquées, et propres, selon lui, à assurer au saint-siège l'indépendance de l'autorité spirituelle; que le cabinet de Turin soit mis en demeure d'accepter ou de rejeter ces garanties, selon qu'elles lui paraîtront compatibles ou contradictoires avec celles que l'Italie est en droit de réclamer pour elle-même. La France, sans trahir la cause qu'elle a servie, sans défaire l'œuvre qu'elle a provoquée, ne saurait proposer à l'Italie, pour le maintien de l'indépendance spirituelle du pape, des conditions contraires à sa propre indépendance.

Est-ce le temps qui a manqué pour discuter, pour examiner et approfondir le *contrat de garantie* entre Paris et Turin? Non certes. Est-ce l'intérêt mutuel et le mutuel désir d'une solution pacifique? Personne ne saurait le penser. Qu'est-ce donc alors? peut-être des exigences démesurées venues d'un côté ou de l'autre? — Nous l'ignorons. — Ce que nous n'ignorons pas, ce que chacun voit, c'est que les temporisations prolongées nous conduisent vers un grand péril, et qu'elles finiraient par amener un détronement violent. Du pape, on ne peut rien attendre, il ne cédera rien, et il ne peut rien céder. C'est un axiome; ceux qui ne le voient pas ne veulent pas le voir. Mais pense-t-on que l'Italie cédera davantage, et qu'elle renoncera à son droit dans la crainte de déplaire au saint-père, ou bien qu'elle abandonnera ce droit par déférence pour un allié dont elle ne méconnaît pas les services, mais qui, en l'empêchant de lier un passé bien récent à un avenir durable, pourrait bien lui faire perdre patience et la pousser vers une solution personnelle. L'occupation française est une cause de mauvaise humeur pour l'Italie; elle menace de se transformer en une cause d'irritation. L'écueil n'est pas difficile à signaler. Rome est un obstacle qui tend à produire une bifurcation de la politique italienne et de la politique française : double malheur peut-être, et l'on ne saurait dire auquel des deux peuples, si bien faits pour l'alliance, un pareil divorce porterait le plus grand préjudice. Les Italiens ont bien mérité de la liberté par leur patience, la plus héroïque vertu et la plus difficile à exercer pour un peuple arrêté dans l'élan de son émancipation et mis en présence même du fait qui doit la consacrer. Est-il certain que les Français eussent montré autant de réserve en pareille circonstance? La patience humaine est de ce monde, elle a des bornes pour tous, et

la démission d'un M. de Mérode, « éclatante satisfaction pour le gouvernement français », serait une satisfaction moins éclatante pour le peuple italien, en mal de son indépendance.

Nous faisons des vœux — hélas! nous ne pouvons faire davantage — pour que le pape substitue au sceptre temporel la houlette du berger, et que, débarrassé à tout jamais des ministres à portefeuille et sans portefeuille, il se borne, en bon berger, à conduire ses troupeaux pâtre dans les pâturages du ciel. Nous n'en croyons rien, cependant; il continuera son *non possumus* jusqu'à la fin, c'est-à-dire tant que nous lui permettrons de le formuler avec quelque succès. L'Empereur dit au pape : « Démettez-vous de votre pouvoir temporel. » Le pape répond : « *Non possumus*. » L'Italie dit à l'Empereur : « Évacuez Rome, et soyez fidèle à la politique de non-intervention que vous imposez aux autres et à moi-même, puisque vous m'empêchez d'intervenir dans mes propres affaires. » L'Empereur répond à l'Italie : « *Non possumus*; arrangez-vous avec le pape. » L'Italie répond à l'Empereur : « *Non possumus*. »

De quelque côté qu'on se tourne, c'est le *non possumus* qui triomphe. On parle latin. Mais en français, la politique du *non possumus* se traduit par la politique de l'impuissance. Cette impuissance respective touchant la solution de la difficulté romaine est-elle dans les volontés ou bien dans les circonstances? C'est ce que les circonstances ou les volontés nous apprendront sans doute prochainement. Nous ne saurions être pleinement rassuré par la récente circulaire que M. le ministre de l'instruction publique et des cultes a adressée aux évêques, en vue de la fête du 15 août. Cette circulaire n'est pas d'une nature prophétique. Après avoir rappelé à MM. les évêques tout ce que l'Empereur a fait en faveur de la religion catholique, elle recommande à leur zèle le *Te Deum* d'usage, en annonçant que la solution des difficultés qui restent encore à vaincre doit être l'œuvre d'une politique patiente, loyale, mesurée, — et que c'est surtout de la Providence qu'il faut attendre cette solution. — La Providence mérite certainement toute notre confiance; mais de laquelle est-il question ici, de celle de Rome ou de Paris, de Vienne ou de Turin, de Saint-Pétersbourg ou de Londres? En ce qui nous concerne, nous attendrons de le savoir pour lui adresser nos actions de grâces.

On se demande si c'est la Providence qui, depuis neuf ans, apporte des obstacles à la réouverture des écoles protestantes dans la Haute-Vienne, à Limoges, entre autres, et dans la commune de Villefavard, où la population, sauf cinq familles, est entièrement protestante. Il n'est pas mauvais, on le voit, que la Providence ait ses préfets et ses procureurs impériaux. — Espérons qu'elle fera enfin comprendre aux populations que puisque le curé, le pasteur ou le rabbin ne sont pas maire, puisque le préfet n'est pas évêque, on ne comprend pas que la théocratie s'établisse au sommet de la pyramide. Prêchons d'exemple, et tandis qu'il s'agit de séparer à Rome le spirituel du temporel, profitons un peu de l'occasion pour nous livrer à un petit examen de conscience. Nous avons beaucoup de choses à changer, beaucoup plus qu'on ne l'imagine, pour ne plus faire du ciel une matière d'administration. Il ne faut pas que Paul, au lieu du Saint-Esprit, soit exposé à rencontrer M. le préfet de la Haute-Vienne sur le chemin de Damas.

La Providence, — puisqu'on la met sur la sellette gouvernementale, il ne saurait nous être interdit d'en parler, — la Providence a un nom dans l'histoire

et dans la politique : elle s'appelle la force des choses. Elle est cette trame logique qui relie les événements, et de la cause fait invariablement sortir l'effet. Elle est cette justice qui a toujours raison à la longue des fictions et des inconspéquences ; justice patiente, justice lente, car elle est sûre de son heure.

Personne encore ne l'a trompée ; aucun événement, aucun calcul, aucune volonté n'a échappé à sa loi. Ceux qui gouvernent avec cette Providence lui empruntent sa force et se rendent invincibles ; ceux qui la proclament en la méprisant, s'exposent à subir ses inévitables arrêts. En gagnant du temps, on ne la gagne pas ; car le temps lui appartient, et le domaine de la durée, le domaine de l'espace sont à elle seule ; il n'y a point de confins où son pouvoir expire, et comme les flèches du soleil, ses décrets, quand elle se lève à l'horizon de l'histoire, frappent de leur lumière et dissipent dans l'air les ténébreux fantômes qui vivaient de la nuit.

Cherchons donc à nous mettre d'accord avec la force des choses, qui est celle de la civilisation. Personne ne la brisera. La force des choses nous commande l'évacuation de Rome. — L'Autriche ne nous y remplacera pas ; évoquer cette crainte ressemble à un prétexte. En nous retirant, nous laisserons à notre place, avec une garnison italienne, le principe hautement proclamé de la non-intervention, proclamé enfin par notre propre exemple.

C'est ce principe que nous devrions défendre à Rome, et non l'institution du pouvoir temporel. La volonté de la France et de l'Angleterre suffit amplement pour que l'Autriche reste enfermée dans son quadrilatère. Elle suffit aussi pour que l'état de l'Europe change du jour au lendemain, et que les perspectives de paix se substituent à toutes les incertitudes, à toutes les angoisses du présent. C'est Rome qui aujourd'hui est la clef de voûte de la paix européenne. La théocratie romaine ramenée aux exigences de la civilisation moderne, moins difficile restera debout ; mais les chances seront partout augmentées en faveur de solutions pacifiques. Rome tient en échec tous les peuples de l'Occident ; elle alimente les méfiances, elle répand partout l'inquiétude et le soupçon, elle empoisonne les rapports entre les nations. Il faut, si l'on veut marcher vers la paix, détruire ce foyer délétère et désarmer les espérances coupables. Il faut que les destinées de l'Italie dépendent, au dehors, de celles de l'Europe, mais que les destinées de l'Europe ne soient plus à la merci de l'Italie. A cette fin, laissons l'Italie à son œuvre de régénération, faisons à son indépendance un rempart de notre abstention et de celle des autres. Renonçons à un contre-sens qui, depuis plus de dix ans qu'il dure, est devenu aujourd'hui plus qu'un contre-sens, et qui demain peut acculer la France à de terribles difficultés. Que l'Italie puisse enfin jeter aux bords du Tibre l'ancre de sa nationalité, et l'Autriche, diminuée dans ses convoitises, sera inévitablement amenée à une transaction au sujet de Venise. La guerre avec l'Italie, et même le triomphe, c'est-à-dire l'occupation armée, ramènerait aussitôt l'Autriche à l'ancien régime dont elle s'efforce de sortir, à la schlague et à la banqueroute. Entre l'Autriche nouvelle et la Hongrie, le rapprochement est bien difficile ; entre l'Autriche et la Vénétie, il est de toute impossibilité. Nous ne savons ce que réserve l'avenir à l'Autriche, ni si la liberté et le Reichsrath feront bon ménage. Ce qu'il est aisé de prédire, c'est que l'Autriche, si elle veut conserver la Vénétie, devra renoncer à la liberté dont elle tente les premières ébauches ; que si au contraire elle veut développer la liberté, il faudra qu'elle renonce à

la Vénétie, son péché capital envers la liberté, envers le droit, et le triste lambeau d'une politique de suicide. Le jour se fera peut-être dans l'opinion, maintenant que les journaux vont échapper en Autriche à l'éteignoir administratif de l'autorisation préalable et des avertissements. C'est à Paris et à Constantinople qu'il faudra chercher les seuls modèles du genre. Est-ce qu'on ne va pas organiser aussi à Constantinople des bibliothèques communales, afin d'introduire dans l'esprit des populations l'orthodoxie de l'histoire? Ce serait un moyen de couronner l'édifice. Mais à Constantinople, de même qu'à Paris, il est plus facile de restaurer l'édifice du couronnement que de rétablir le couronnement de l'édifice.

Les nouvelles de l'Amérique ont réjoui les uns, elles ont attristé les autres. Ceux-ci annoncent que les fédéraux l'emporteront, ceux-là croient au triomphe définitif des confédérés. La guerre, cette fois-ci, est bien engagée. A quoi peut-elle aboutir? Ou le Nord sera vaincu par le Sud, ou le Sud l'emportera sur le Nord. Dans l'un et l'autre cas, comment l'union pourra-t-elle se rétablir entre vaincus et vainqueurs? Ainsi, la guerre, d'un côté comme de l'autre, aboutirait à la séparation, elle ne pourrait que confirmer le fait qui lui a donné naissance, et le rendre irréparable. Ce raisonnement paraît invincible dans sa conclusion. Mais s'il y avait dans cette lutte autre chose qu'un conflit entre les États du Sud et les États du Nord? S'il s'agissait au fond de l'esclavage, de son maintien ou de son abolition? Il nous est impossible, quant à nous, d'y voir autre chose. Le Nord pourra être battu encore, mais la victoire définitive lui appartient; car désormais il servira, fût-ce malgré lui, la cause de l'abolition. Il ne pourra repousser l'aide des auxiliaires noirs qui afflueront vers lui; il sera obligé de prononcer le vrai mot de la guerre, celui d'émancipation. Le grand ennemi du Sud est chez lui; cet ennemi profitera des chances et des embarras de la guerre. Les planteurs, au surplus, s'ils dominent le Sud par la résolution et la terreur, ne représentent pas le Sud tout entier. Il y a dans le Sud des citoyens qui ne vivent pas de l'esclavage, et l'on ne saurait affirmer qu'ils ne prendront pas le dessus, qu'il ne se formera pas, au sein même de ces États souillés par ce crime abominable, un parti sympathique à l'union, à la reconstitution du peuple américain sur des bases vraiment humaines et démocratiques. L'esclavage est la cause de l'hostilité entre le Nord et le Sud; l'esclavage aboli, — et il le sera, — de nouveaux éléments prendront le dessus et de nouveaux intérêts. Les intérêts durent, les rancunes s'apaisent, et les jeunes générations peuvent bâtir avec le ciment de la paix et de la vraie liberté ce que les générations précédentes ont détruit sous le choc de la guerre.

CHARLES DOLLFUS.

CHARLES DOLLFUS.

DE LA FORMATION

DU CANON DU NOUVEAU TESTAMENT.

SECOND ARTICLE ¹.

VI.

Les soins que l'on se donna à la fin du second siècle, sous la pression d'événements que j'aurai à déterminer plus loin, pour ramener à une certaine unité les différents recueils des livres de la nouvelle alliance, n'eurent que des effets de courte durée. Le travail d'Origène sur le canon, qui fut comme le dernier mot et le résumé de ce mouvement, n'eut pas tout le succès qu'on pouvait en attendre. On retrouve du moins à la fin du troisième siècle et au commencement du quatrième aussi grande diversité que cent ans auparavant dans les Nouveaux Testaments des diverses Églises. On s'entend encore moins que dans le siècle précédent sur les écrits qui doivent être regardés comme canoniques. Des apocryphes plus nombreux aspirent à une place dans le recueil sacré, et parmi les livres dont l'autorité paraissait décidément incontestée, il en est qui, comme l'Apocalypse de Jean, soulèvent une opposition plus vive que jamais, et sont menacés d'être exclus du canon là même où ils avaient été admis naguère sans trop de résistance.

Si l'on s'en rapporte à Eusèbe, voici quel était l'état des choses par rapport au canon du Nouveau Testament au milieu de la première moitié

¹ Voir la livraison du 15 août 1861.

du quatrième siècle. Je cite ses propres paroles. « Je crois, dit-il, devoir » faire ici le catalogue de tous les livres du Nouveau Testament. Il faut » mettre au premier rang les quatre Évangiles, à la suite desquels sont » les Actes des Apôtres; les Épîtres de Paul ¹ viennent après; puis la » première de Jean et la première de Pierre. On peut leur joindre, si » on le juge bon, l'Apocalypse de Jean, sur laquelle je rapporterai en » son lieu les diverses opinions. Voilà les livres reçus d'un consente- » ment unanime ².

» L'Épître de Jacques, celle de Jude, la seconde de Pierre ³, la » seconde et la troisième de Jean, qu'elle ait été écrite par l'évangé- » liste ou par une autre personne du même nom, doivent être placées » parmi les livres douteux, quoique reconnues par un grand nombre » de personnes.

» Parmi les écrits supposés, il faut placer les Actes de Paul, le » livre du Pasteur ⁴ et l'Apocalypse de Pierre; il faut y ajouter » l'Épître de Barnabas et les Institutions des Apôtres. On peut mettre » dans cette classe, si l'on veut, l'Apocalypse de Jean, que quelques » personnes, comme je l'ai déjà dit, effacent du nombre des livres » saints, tandis que d'autres croient devoir l'y laisser. Quelques-uns » placent dans cette catégorie l'Évangile selon les Hébreux, qui plaît » extrêmement aux Juifs qui ont reçu la foi ⁵. Voilà les livres sur les-

¹ Il faut y comprendre l'Épître aux Hébreux. Il la compte du moins ailleurs (*Hist. eccles.*, lib. III, cap. iv) au nombre des Épîtres de Paul; mais il ajoute que quelques personnes, et entre autres l'Église de Rome, ne la croient pas de cet apôtre.

² Il est assez singulier qu'Eusèbe place parmi les livres reçus d'un consentement unanime l'Apocalypse, quand il reconnaît lui-même qu'elle est rejetée par un grand nombre d'Églises parmi les écrits supposés.

³ Eusèbe s'explique plus nettement sur cette Épître dans son *Hist. eccles.*, lib. III, cap. iv : « L'Épître de Pierre surnommée la première est, dit-il, reçue de tout le monde sans contestation; les anciens la citent dans leurs ouvrages sans élever le moindre doute. Quant à celle qu'on appelle la seconde, nous n'avons pas appris qu'elle fût du nombre des livres du Nouveau Testament. On la lit néanmoins, parce que l'on juge qu'elle contient plusieurs choses fort utiles.... Enfin, de tous les ouvrages attribués à Pierre, il n'y a que l'Épître qu'on appelle la première qui soit reconnue pour véritable par les anciens. »

⁴ Sur le Pasteur, Eusèbe dit ailleurs (*Hist. eccles.*, lib. III, cap. iv) que l'on croit que ce livre est d'Hermas, dont Paul fait mention dans les salutations de la fin de l'Épître aux Romains, et il ajoute : « Il faut savoir que ce livre est rejeté par quelques personnes, bien que d'autres le tiennent utile à ceux qui reçoivent les premières instructions de la religion. On sait d'ailleurs qu'il est lu publiquement dans l'Église et que les anciens en ont souvent cité des passages. » Par les autres personnes qui tiennent le Pasteur d'Hermas pour utile aux catéchumènes, Eusèbe entend certainement Athanase et ses partisans.

⁵ Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'il y avait encore des judéo-chrétiens au quatrième siècle.

» quels on élève des doutes, et dont j'ai cru néanmoins nécessaire de
 » dresser le catalogue, afin qu'après avoir séparé, d'après la doctrine
 » de l'Eglise, les véritables qui sont généralement reconnus pour
 » authentiques de ceux qui sont douteux et qui ne sont pas dans le
 » recueil, mais qui sont connus de la plupart des écrivains ecclésiastiques, on sache à quoi s'en tenir sur ceux-ci en même temps que
 » sur les autres publiés par des hérétiques, tels que les Évangiles de
 » Pierre, de Thomas et de Matthias, et les Actes d'André, de Jean et
 » des autres Apôtres¹.

Origène ne connaissait que trois classes d'écrits prétendant à faire partie du recueil du Nouveau Testament. Il y en a quatre, cent ans après, à l'époque d'Eusèbe de Césarée. La première classe est la même chez les deux écrivains, si ce n'est toutefois que dans le canon d'Eusèbe l'Apocalypse n'a plus une place aussi fermement établie que dans le canon d'Origène, et que l'Épître aux Hébreux y est admise sans aucune restriction, tandis que le savant Alexandrin n'ose pas se prononcer aussi catégoriquement.

La seconde classe d'Eusèbe correspond à la troisième d'Origène, avec cette différence importante toutefois que le premier rejette parmi les livres faux et supposés le Pasteur d'Hermas et l'Épître de Barnabas, que le second met sur la même ligne que la seconde Épître de Pierre celle de Jude, la seconde et la troisième de Jean. Sous ce rapport, il s'est fait du troisième siècle au quatrième une sorte d'épuration dans l'appréciation des écrits ecclésiastiques. Cependant le Pasteur d'Hermas continuait encore du temps d'Eusèbe à être lu dans le culte public, comme le prouve le passage que j'ai rapporté en note.

Entre les écrits de la première classe du système d'Eusèbe et ceux de la seconde, il n'y a évidemment qu'une différence de degrés; les premiers ont dans l'Eglise l'unanimité des suffrages², les seconds n'ont que la majorité³. C'est des livres de ces deux classes que s'est formé plus tard notre Nouveau Testament. Les seconds gagneront dans l'estime publique, et finiront par être mis sur la même ligne que les premiers.

Les livres des deux dernières classes baisseront de plus en plus dans l'estime des chrétiens. Du temps d'Eusèbe, ils n'avaient pour eux qu'une faible minorité dans les Églises; ceux de la quatrième classe une minorité encore plus faible que ceux de la troisième. C'est par là

¹ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. III, cap. xxv.

² Moins toutefois l'Apocalypse, qui doit encore être mise à part.

³ Il en est de même entre les γνήσια et les μικτά d'Origène.

qu'ils se distinguent des écrits des deux premières. Aucun d'eux ne passera dans le canon définitif du Nouveau Testament ¹. Il est encore des faits sur lesquels il convient d'appeler l'attention. Le premier, c'est que, sauf l'Épître de Barnabas et le Pasteur d'Hermas, qui comptent encore quelques partisans, tous les écrits des Pères apostoliques, c'est-à-dire les Épîtres de Polycarpe, de Clément de Rome et d'Ignace, qui figurent dans les canons d'Irénée et de Clément d'Alexandrie, ne sont plus même placés parmi les livres auxquels quelques rares Églises seraient encore tentées de donner une place dans le recueil du Nouveau Testament. Ils sont rentrés pour toujours dans le nombre des ouvrages ordinaires des écrivains ecclésiastiques qui n'ont pas été favorisés d'une inspiration spéciale de l'Esprit-Saint. Le second fait, c'est que des livres qui avaient eu précédemment une place parmi les écrits sacrés, par exemple l'Apocalypse de Pierre, qui est indiquée dans les canons de Clément d'Alexandrie, de Muratori et du Codex Claromontanus, sont tenus maintenant pour faux et supposés; et que d'autres, qui, sans jouir de la même estime que les précédents, n'avaient pas laissé que d'être considérés comme des ouvrages utiles et édifiants, tels que l'Évangile de Pierre ², sont décidément repoussés comme des compositions dont, pour me servir des expressions d'Eusèbe, l'impiété est manifeste.

De l'exposition que fait Eusèbe, de l'état de la question du canon du Nouveau Testament vers l'an 325, il ressort les trois faits suivants :

Le premier, que le Nouveau Testament n'a pas encore reçu la forme sous laquelle nous la possédons;

¹ Credner groupe en deux catégories les quatre classes d'Eusèbe. Dans la première de ces deux catégories, il ne place que la première classe, et il réunit les trois autres dans la seconde catégorie. Il fonde cette division sur cette raison, que la première classe d'Eusèbe renferme les livres universellement reconnus, les homologoumènes, tandis que les livres des trois autres sont également rejetés. (*Gesch. des Kanons*, p. 202.) Cela est vrai; il y a cependant moins loin de la seconde à la première que de la troisième à la seconde. La première est le véritable Canon, d'après Eusèbe, c'est incontestable; mais la seconde appartient aussi au canon d'un grand nombre d'Églises: c'est là une circonstance dont Eusèbe lui-même tient compte. Les deux dernières, au contraire, ne contiennent que des livres repoussés par la majorité.

² On ne sait trop ce qu'était cet Évangile de Pierre. Il paraît qu'il contenait une histoire de la vie et des enseignements de Jésus-Christ, écrite au point de vue des judéo-chrétiens. C'est un des ouvrages que Sérapion d'Antioche entreprit de bannir des Églises. Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. III, chap. xii. Très-répandu du temps de Sérapion, il était rare du temps d'Eusèbe, qui n'en parle certainement que par ce qu'il en a attendu dire, et qui ne l'a ni connu ni même vu. Il ne se trouvait probablement à cette époque qu'entre les mains d'une secte peu nombreuse.

Le second, qu'il s'est fait, depuis les premiers temps du troisième siècle jusqu'à ce moment, un travail d'élimination considérable, tous les livres qui seront désormais regardés comme apocryphes étant à cette époque décidément reconnus pour faux et supposés;

Enfin le troisième, que les livres qui ne sont pas encore entrés dans le canon, mais qui y entreront plus tard, forment à eux seuls une classe particulière qui se trouve, si l'on peut ainsi dire, sur les confins de la classe des livres unanimement reconnus pour canoniques, et réunissent déjà en leur faveur un grand nombre de suffrages dans la chrétienté.

Mais que penser de ce passage d'Eusèbe, et quelle confiance lui accorder, quand on voit — au moment même où le savant évêque de Césarée nous assure que les Évangiles, les Actes, les Épîtres de saint Paul, la première de Pierre, la première de Jean, et en un certain sens l'Apocalypse, sont les seuls livres universellement reçus des chrétiens, et que l'Épître de Jacques, celle de Jude, la seconde de Pierre et la seconde et la troisième de Jean sont encore des livres contestés, — quand on voit qu'à ce moment un des hommes les plus influents de cette époque, Athanase, a un Nouveau Testament absolument analogue au nôtre, et que ce Nouveau Testament, bientôt adopté dans la plupart des Églises, semble déjà compter un grand nombre de partisans?

On a voulu faire disparaître cette difficulté, en supposant qu'Eusèbe avait écrit son histoire avant le concile de Nicée; que ce qu'il rapporte de l'état de la question des livres saints de la nouvelle alliance est l'image de ce qui existait alors, et que le canon d'Athanase fut le résultat d'un accord que les Pères de cette assemblée auraient arrêté entre eux, en dehors des séances officielles du concile ¹. Je suis fort disposé à reconnaître la vraisemblance de cette dernière supposition, et j'y reviendrai plus loin, mais la première me paraît au contraire insoutenable. Il est question, en effet, dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, non-seulement de la défaite de Licinius, qui eut lieu en 325, l'année même du concile de Nicée, mais encore d'événements de beaucoup postérieurs. Il y est parlé, entre autres, des témoignages éclatants de piété que Constantin et ses enfants continuèrent de donner pendant le restant de leur vie ². Il est vrai que ces détails ne se trouvent que dans le dernier chapitre du dernier livre, et peut-être prétendra-t-on que ce chapitre ne fut ajouté que plus tard à son histoire. Mais s'il remania son ouvrage longtemps après l'avoir composé, pourquoi ne

¹ Cellier, *Essai d'une introduct. critiq. au Nouveau Testament*, p. 54 et 56.

² Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. X, cap. ix.

retoucha-t-il pas les passages qui n'étaient plus en accord avec l'état des esprits? Et celui dans lequel il fait connaître ce qu'on pensait de son temps des livres saints de la nouvelle alliance dans les Églises chrétiennes ne répondait plus à la réalité des choses, si en effet le canon d'Anathase, concerté à Nicée entre les Pères de ce concile, avait obtenu aussitôt une approbation générale.

D'autres critiques ont prétendu que, dans le passage que j'ai cité, l'évêque de Césarée avait exposé, non l'opinion des Églises sur le canon, mais ses vues personnelles. Il est bien possible que sur certains points, par exemple sur l'Apocalypse, il n'ait pas imposé silence à ses préventions aussi complètement qu'il l'aurait dû. Mais on ne saurait admettre qu'en somme il ne se soit pas positivement proposé de tracer le tableau des sentiments des Églises de son temps sur la question de la composition du Nouveau Testament. Il annonce lui-même, comme Münscher n'a pas manqué de le faire remarquer, qu'il veut faire connaître l'opinion générale des chrétiens sur les livres répandus parmi eux¹.

Il me paraît donc impossible, d'un côté, de contester la valeur historique du témoignage d'Eusèbe, et, de l'autre, de le rapporter aux temps qui précédèrent le concile de Nicée. Je suis loin de prétendre que ce concile n'ait pas eu une influence décisive sur la détermination définitive du canon du Nouveau Testament. S'il ne se prononça pas officiellement sur cette question, il offrit aux évêques et aux prêtres, qu'il avait réunis d'un grand nombre de points de l'empire romain, de s'en entretenir et de chercher à s'éclairer mutuellement, et à s'entendre sur ce sujet. Mais le recueil des saintes Écritures qu'ils purent arrêter ne se répandit pas sans doute, et ne fut pas unanimement reçu dans toutes les Églises le lendemain même de l'assemblée de Nicée. Ce recueil, dont Athanase fut le principal champion, resta longtemps une nouveauté. Il finit, il est vrai, par être adopté, du moins dans l'Occident; mais au milieu de la première moitié du quatrième siècle il surgissait à peine à l'horizon; il n'était pas encore un événement parmi les chrétiens. Eusèbe n'avait pas même à s'en occuper.

VII.

Dans les Églises d'Orient, la question du canon n'a jamais reçu de solution précise. Pendant des siècles, on y disputa sur la valeur des

¹ Münscher, *Handb. der Christl. Dogmengesch.*, t. I, p. 197.

livres contestés, sans parvenir à s'entendre, et de guerre lasse, le silence se fit sur un sujet qui d'ailleurs, une fois l'Église définitivement constituée, n'offrit plus aucun intérêt.

C'est en général sur l'Apocalypse que le débat fut le plus long et le plus animé. Les semi-ariens la repoussaient comme la source des rêveries millénaires; Athanase et ses partisans la mettaient au contraire au nombre des livres saints. L'autorité de l'évêque d'Alexandrie ne put vaincre cependant l'antipathie que les docteurs grecs ont constamment éprouvée pour ce livre. Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Cyrille de Jérusalem et bien d'autres encore se refusèrent à lui reconnaître un caractère divin. Théodore de Mopsueste, ou pour mieux dire, toute l'école d'Antioche, se prononça contre sa canonicité. Amphiloque nous apprend que ce sentiment était partagé par le plus grand nombre des Églises d'Orient ¹.

Des doutes s'élevèrent aussi pendant longtemps dans les Églises grecques sur l'Épître aux Hébreux; mais elle avait des défenseurs : de ce nombre était Amphiloque ². L'Épître de Jacques ne paraît pas avoir rencontré de vives oppositions. Elle se répandit peu à peu, sans soulever des luttes; *licet paulatim, tempore procedente, obtinuerit auctoritatem*, dit Jérôme ³. On fut moins facile pour la seconde de Pierre, la seconde et la troisième de Jean et celle de Jude. On ne s'entendit pas de longtemps sur leur valeur canonique. On n'était pas d'accord encore à la fin du quatrième siècle. « Quelques personnes, dit Amphiloque ⁴ dans son catalogue versifié des Livres saints, admettent sept Épîtres catholiques; d'autres n'en reçoivent que trois : une de Jacques, une de Pierre et une de Jean ⁵. » Telle était aussi l'opinion de Chrysostome, qui rejette également l'Apocalypse ⁶.

On trouverait assez étrange qu'au milieu de cette anarchie des sentiments sur les livres qui doivent composer le Nouveau Testament, le

¹ Οἱ πλείους δὲ γὰρ νόθην λέγουσι. Credner rapporte tout le passage d'Amphiloque sur les livres du Nouveau Testament. *Die Geschichte des Kanons*, p. 223 et 227.

² Τινὲς δὲ φασὶ τὴν πρὸς Ἑβραίους νόθην,
Οὐκ εὖ λέγοντες γνήσια γὰρ ἢ χάρις.

³ Hieronym., *Script. eccles.*, cap. II.

⁴ Amphiloque, évêque d'Icône, dans la Lycaonie, mourut en 395.

⁵ Ἐἴεν τι λοιπόν, καθολικὰς ἐπιστολάς;
Τινὲς μὲν ἑπτὰ φασιν· οἱ δὲ τρεῖς μόναι;
Χρῆναι δέγεσθαι, τὴν Ἰακώβου μίαν,
Μίαν δὲ Πέτρου, τήντε Ἰωάννου μίαν.

⁶ *Chrysostomi opera*, Paris, 1836, t. IV, p. 363 et suiv.

concile de Nicée ne crut pas devoir trancher la question, si l'on ne savait que cette question n'avait pas pour les chrétiens des premiers siècles l'importance que nous sommes dans l'habitude de lui donner. Jusqu'à la fin du septième siècle, aucune assemblée dans l'Orient ne s'occupa de ces matières. On a répété pendant longtemps que le synode tenu à Laodicée en 360 par les semi-ariens avait arrêté la liste des Livres saints de la nouvelle Alliance. Et, en effet, les Actes de ce synode ont un soixantième et dernier canon, qui contient un catalogue des écrits du Nouveau Testament, absolument identique avec le nôtre, moins toutefois l'Apocalypse, qui n'y est pas mentionnée. Mais il est prouvé aujourd'hui que ce soixantième canon n'est qu'une addition postérieure. Le cinquante-neuvième, qui est véritablement le dernier des Actes de ce synode, portait qu'il ne fallait lire dans le culte public que les livres canoniques; un copiste, voulant plus tard le faire suivre de la liste de ces livres, l'emprunta aux Constitutions apostoliques, dont le canon quatre-vingtième, transcrit à la suite des Actes de l'assemblée de Laodicée, a été regardé depuis ce moment comme en faisant partie ¹.

Ce fut seulement au concile réuni à Constantinople en 691 et 692 que la question du canon fut pour la première fois traitée officiellement dans l'Église d'Orient; et si l'on s'en occupa, ce fut moins par un sentiment bien compris de son importance, que par le désir de ne pas rester en arrière des Églises de l'Occident, qui l'avaient résolue depuis environ un siècle. Le plus simple aurait été d'adopter le canon établi par le synode d'Hippone de 393, et par le concile de Carthage de 397; ou, si l'on ne voulait suivre servilement ces deux assemblées, de dresser le catalogue des livres qu'on jugeait dignes de faire partie de l'Écriture sainte de la nouvelle Alliance. Le concile de Constantinople ne fit ni l'un ni l'autre; il se contenta d'en appeler à l'autorité des décisions antérieures et des anciens docteurs de l'Église. Mais comme ces décisions antérieures se contredisaient les unes les autres, et que les anciens écrivains ecclésiastiques étaient loin d'être d'accord, les Pères de l'assemblée de Constantinople ne firent en réalité que sanctionner, comme s'exprime Credner, une *concordia discors* ².

La diversité continua donc de régner dans les recueils sacrés des différentes Églises grecques. Le concile tenu à Constantinople en janvier 1672 et celui qui se réunit à Jérusalem en mars de la même année,

¹ Ce catalogue contient les mêmes livres que notre Nouveau Testament, moins toutefois l'Apocalypse, qui n'y est pas mentionnée. Credner, *Die Geschichte des Kanons*, p. 219 et 320. Reuss, *Gesch. der heiligen Schriften neuen Testament*, p. 303 et 304.

² Credner, *Die Geschichte des Kanons*, p. 247.

loin de trancher la question, s'en rapportèrent à la décision du concile de Constantinople de 691 et 692, qui ne décidait rien. Les choses restèrent dans le même état qu'auparavant. Depuis cette époque, les théologiens de l'Église orthodoxe n'ont émis sur le canon que des opinions tellement vagues, qu'il est à peu près impossible de savoir au juste ce qu'elle en pense. On peut dire avec Credner que cette Église n'a pas encore aujourd'hui de doctrine arrêtée sur ce point capital.

Il en fut tout autrement dans les Églises d'Occident. L'esprit pratique et gouvernemental de l'ancienne Rome était passé tout naturellement dans l'Église chrétienne. Il écarta de toutes les questions théologiques les distinctions métaphysiques qui avaient un si puissant attrait pour l'esprit grec. On agit plus qu'on ne disserta, et l'on fut porté à faire de l'Église un corps bien discipliné plutôt qu'une école ouverte à toutes les discussions. Il est bien vrai que la vérité ne consiste d'ordinaire que dans des distinctions déliées. Mais l'esprit latin aimait les solutions tout d'une pièce. Méprisant, ou, pour mieux dire, ne comprenant pas les embarras du penseur qui cherche avec anxiété, à travers mille oppositions, la nuance précise d'une idée, il allait droit son chemin, marchant dans la recherche de la vérité à peu près comme il l'aurait fait en une bataille rangée.

Une circonstance particulière laissait aux Églises d'Occident une plus grande liberté dans la détermination du canon. La plupart des apocryphes étaient originaires de l'Orient; ils étaient nés sous l'influence d'opinions qui n'avaient pas de racines dans les Églises latines. Apportés dans l'Occident par des hommes regardés en général comme hérétiques, ils y étaient en grande suspicion. Quant aux écrits d'Ignace, de Polycarpe, de Barnabas, ils ne pouvaient pas y exercer le même prestige que dans les Églises d'Orient, où le souvenir encore vivant des services que ces premiers Pères de l'Église avaient rendus à la cause chrétienne mettait presque ces écrits sur la même ligne que ceux des apôtres. Le travail d'épuration du recueil du Nouveau Testament se trouvait, par suite de ces circonstances, moins compliqué et moins difficile en Afrique, à Rome, dans les Gaules, en Espagne, qu'à Alexandrie, Antioche et Jérusalem. Le problème de la formation du canon se composait en Orient de deux termes. Il fallait, d'un côté, en faire sortir les livres qui y avaient usurpé une place, mais que des intérêts de secte, des traditions propres à certaines Églises, la mémoire de personnages vénérés, y avaient fait introduire, et y maintenaient avec obstination; et de l'autre côté, y faire recevoir ceux que leur origine apostolique réelle ou présumée semblait y appeler de droit, mais qui,

tombés dans l'oubli pour une cause ou pour une autre, ne s'étaient pas acquis la faveur populaire. La première difficulté n'existait qu'à un très-faible degré pour les Églises d'Occident; la seconde était la seule contre laquelle il leur fallut lutter sérieusement. Elle dut cependant céder sans trop de résistance devant le génie organisateur des Latins, une fois que les communautés chrétiennes eurent pris une certaine consistance.

Rufin et Jérôme exercèrent bien certainement quelque influence sur la formation du canon dans les Églises de l'Italie et des autres contrées de l'Occident. Leurs écrits, que la langue dans laquelle ils étaient composés rendait accessibles aux Latins, passèrent à leurs yeux pour des images fidèles de la science et des croyances de l'Orient; et comme on était avant tout préoccupé à Rome, en Afrique, en Espagne, dans les Gaules, du désir de voir l'unité ou l'uniformité régner dans tout le monde ecclésiastique, on dut prendre en grande considération leurs opinions sur le canon du Nouveau Testament, opinions qu'on ne regardait pas, on ne saurait trop le répéter, comme leur étant personnelles, mais qu'on tenait pour celles qui dominaient à Jérusalem, à Alexandrie, dans toute l'Asie Mineure. Or, Rufin et Jérôme admettaient le canon d'Athanase, c'est-à-dire un canon conforme à celui que nous avons. Seulement, à l'exemple d'Athanase, auquel des préoccupations dogmatiques recommandaient le Pasteur d'Hermas, qui lui paraissait empreint d'une couleur trinitaire prononcée, ces deux écrivains ecclésiastiques étaient disposés à admettre dans le culte public la lecture des livres non canoniques ¹.

Le Père de l'Église qui contribua le plus efficacement à la détermination définitive du Nouveau Testament dans l'Occident fut saint Augustin. Cet éminent écrivain, qui, après avoir été amené au christianisme par le libre développement de la pensée, devint un homme d'autorité ², travailla pendant quarante ans avec une ardeur infatigable à poursuivre ce résultat; il entraîna à son opinion le concile d'Hippone tenu en 393, et celui de Carthage tenu en 397. Dans ces deux assem-

¹ « Qui non canonici, sed ecclesiastici a majoribus appellati sunt », dit Rufin dans *Expositio symboli apostolici*, p. 37, à la fin de *Cypriani opera*, éd. de Brème, 1690. Ces livres non canoniques, mais ecclésiastiques, étaient pour Rufin le Pasteur d'Hermas, et un ouvrage qu'il appelle *Dux viæ vel Judicium Petri*. Pour Jérôme, on pouvait lire ces livres « ad ædificationem plebis, non ad auctoritatem dogmatum confirmandam ». *Præfat. ad Salom., opera*, t. IX, p. 13.

² L'autorité de l'Église fut sa raison suprême. « Evangelio non crederem nisi me auctoritas Ecclesiæ commoverit », dit-il. *Contr. Faust.*, 33, 6, 11, 5.

blées, dont il fut l'âme, on fixa décidément le canon du Nouveau Testament, en même temps que celui de l'Ancien. Ce canon est celui qui est resté depuis ce moment dans toutes les Églises de l'Occident, celui aussi qu'Athanase, Rufin et Jérôme avaient défendu. Mais saint Augustin n'admit pas avec eux qu'on pût lire dans le culte public d'autres livres que ceux qui composaient l'Écriture sainte. Les conciles d'Hippone et de Carthage sanctionnèrent ce sentiment ¹, qui avait d'ailleurs triomphé déjà au synode de Laodicée ². On fit cependant une exception pour les Actes des souffrances des martyrs, qu'on permit de lire dans les églises aux jours anniversaires de la fin de ces saints personnages ³. L'Église de Rome, plus conséquente que saint Augustin aux principes qu'il avait posés lui-même, repoussa cette exception. Les raisons qu'en donna le pape Gelase, environ un siècle après, sont loin cependant d'être concluantes, et ne partent pas de la véritable idée du canon ⁴.

L'Espagne suivit bientôt l'exemple de l'Afrique. Il était pressant de fixer dans les Églises de ce pays le canon du Nouveau Testament. Les priscillianistes, nourris de traditions gnostiques et manichéennes, les avaient inondées de livres apocryphes ⁵. Le concile de Tolède lança l'anathème contre quiconque accepterait d'autres écrits que ceux qui étaient admis par l'Église universelle ⁶. En 405, Innocent I^{er} fit connaître quels étaient ces livres ⁷. Pour le Nouveau Testament c'étaient les mêmes que ceux qui avaient été sanctionnés par les conciles d'Hippone et de Carthage, et par conséquent aussi, comme je l'ai déjà fait remarquer, que ceux qui composent notre canon; seulement ils étaient alors rangés dans un ordre un peu différent de celui qui est adopté depuis longtemps parmi nous.

Le canon du Nouveau Testament se trouva dès ce moment fixé d'une

¹ « Ut præter scripturas canonicas nihil in Ecclesia legatur sub nomine divinarum Ecclesiarum, » est-il dit dans les actes de ces conciles. *Manst, Collect. max. concilior.*, t. III, p. 924.

² « On ne doit lire dans l'Église ni des psaumes particuliers ni des livres non canoniques, mais seulement des livres canoniques de l'ancienne et de la nouvelle Alliance. » 59^e canon du synode de Laodicée.

³ « Liceat etiam legi passiones martyrum, cum anniversarii dies eorum celebrentur. »

⁴ « Gesta sanctorum martyrum in sancta romana Ecclesia non legantur, quia et eorum qui conscripsere nomina penitus ignorantur, et ab infidelibus et idiotis superflua aut minus apta quam rei ordo fuerit, esse putantur. » *Gelasius, Decretum de libris recipiendis et non recipiendis*, V, 17.

⁵ *Credner, Gesch. des Kanons*, p. 280 et 281.

⁶ *Manst, Ampliss. collect. concil.*, t. III, p. 1004.

⁷ Dans son *Epistola 6* (alias 3) *ad Exuperium episcopum Tolosanum*, dans *Manst*, *ibid.*, t. III, p. 1040

manière définitive dans l'Occident. Toutes les divergences ne disparurent pas cependant aussitôt : la lecture de livres qui ne faisaient pas partie de l'Écriture sainte se continua encore dans le culte public en de nombreuses Églises. Même dans l'Afrique, dans un diocèse voisin de celui d'Augustin, on lisait, au commencement du cinquième siècle, au mépris des prescriptions du concile de Carthage, des écrits apocryphes¹. Un certain nombre d'ouvrages bannis du canon restèrent pendant longtemps les objets de la vénération publique et la source de plusieurs superstitions. On peut déjà le conclure de la nécessité dans laquelle se trouva l'évêque d'Hippone de lancer à plusieurs reprises l'anathème sur ceux qui attribuent quelque valeur religieuse à des écrits que l'Église ne compte pas au nombre des Livres saints². Mais on a des faits positifs qui prouvent que même après le concile de Carthage le canon subit en certains lieux des modifications. Une ancienne liturgie, trouvée par Mabillon au monastère de Robio³, porte que les livres du Nouveau Testament sont au nombre de vingt-huit⁴ : *De Novo sunt libri viginti octo* ; le vingt-huitième est appelé *Sacramenta*⁵. Qu'est-ce que ce livre ? On l'ignore. Peut-être est-ce le même que celui que Cel. Aur. Agricola appelle *Missæ canon*⁶.

Mais tandis qu'en certains lieux on grossit le canon, en d'autres on voulait le diminuer. C'est surtout l'Apocalypse qui rencontrait des adversaires. En 632, le quatrième concile de Tolède lança l'excommunication contre ceux qui se refusaient à l'admettre au nombre des Livres saints. Il est vraisemblable que cette opposition venait des Goths qui, quoique reliés à l'Église catholique, n'avaient pas probablement renoncé tout à fait à leurs traditions ariennes⁷.

A la fin du sixième siècle, on commença à parler de l'Épître de saint Paul aux Laodicéens⁸, épître très-nettement indiquée dans

¹ August., *Ad quint. epist.*, 54, § 3. Cette lettre est de l'année 401.

² « Si quis aliquas scripturas præter eas quas catholica ecclesia recipit, vel in auctoritate habendas esse crediderit, vel fuerit veneratus, anathema sit. » *Augustini opera*, édit. de Paris, 1838, t. V, p. 2951 ; t. X, p. 2345 et 2368.

³ *Museum Italicum*, t. I, p. 396 et suiv.

⁴ On sait que notre Nouveau Testament se compose de vingt-sept livres.

⁵ Hodius, *De libror. bibl. natura et ordine*, p. 654.

⁶ « His (les 27 livres du N. T.) addimus missæ canonem, quem inter sacros libros merito recenseamus. » *De christianæ Ecclesiæ politia*, édit. de Cologne, 1821, t. I, p. 156.

⁷ Credner, *Die Gesch. des Kanons*, p. 294.

⁸ Il avait déjà couru sous ce titre, dans l'Église du second siècle, un écrit qui est rangé parmi les livres supposés, dans le canon de Muratori. Credner, *Die Gesch. des Kanons*, p. 96.

l'Épître aux Colossiens (iv, 16), et dont la perte paraissait ne pouvoir s'accorder avec l'opinion qu'on se faisait de l'Écriture sainte. Comment aurait pu disparaître un écrit dicté littéralement par le Saint-Esprit ? Une âme pieuse alla au-devant des difficultés que cette perte aurait pu soulever, en recomposant cette Épître de différents passages empruntés aux autres Épîtres de l'apôtre. Cette Épître aux Laodicéens ne pénétra pas, il est vrai, dans le canon que l'Église tenait pour décidément arrêté; mais il paraît qu'elle fut généralement regardée comme authentique¹. Il est fait souvent mention de quinze Épîtres de Paul dans des écrits appartenant à l'ancienne Église anglaise et à l'Église franke². En Écosse et en Irlande, où régnait au sixième siècle une remarquable liberté de penser dans les choses ecclésiastiques³, on l'inséra dans des Nouveaux Testaments. On la trouva encore dans deux manuscrits, le *Barnesianus*⁴ et l'*Augiensis*⁵. On reconnaît à des signes certains que ces deux manuscrits sont du neuvième ou du dixième siècle, et qu'ils ont été écrits l'un et l'autre par des Irlandais ou des Écossais. M. Volkmar conjecture, non sans quelque vraisemblance, qu'ils furent apportés sur le continent par Colomban ou par ses disciples⁶.

DEUXIÈME PARTIE.

DES PRINCIPES QUI PRÉSIDÈRENT A LA FORMATION DU CANON DU NOUVEAU TESTAMENT.

Il s'agit maintenant de rechercher les raisons de la formation du canon du Nouveau Testament. On se trouve ici en présence de deux questions différentes, quoique intimement unies l'une à l'autre : 1° par suite de quel concours de circonstances l'Église chrétienne fut-elle amenée à se donner une Écriture sainte de la nouvelle Alliance ? et 2° quels principes prit-elle pour guides dans ce travail ? L'examen

¹ Grégoire I^{er} dit : « Quamvis epistolas quindecim scripserit (Paulus), sancta tamen Ecclesia non amplius quam quatuordecim tenet. » *Exposit. in Jobum seu moralium libri XXXV*, lib. XXXV, cap. xxv.

² Credner, *Gesch. des Kanons*, p. 299, 305 et 307.

³ Barth. Haureau, *Singularités historiques*, p. 9 et suiv.

⁴ Ce manuscrit est actuellement dans la bibliothèque royale de Dresde.

⁵ L'*Augiensis* appartenait au couvent de Reichenau, dans une île du lac de Constance. Il est maintenant au collège de Cambridge.

⁶ Credner, *Gesch. des Kanons*, p. 299, note.

de la première question nous apprendra pourquoi il fut fait un Nouveau Testament; l'examen de la seconde, pourquoi il reçut la forme qu'il a, et non point toute autre. On a vu que, en tant que recueil de livres chrétiens, il ne date que de la seconde moitié du second siècle et qu'il n'a pas toujours été identique avec celui qui, depuis la fin du quatrième siècle, a été définitivement adopté en Occident. Il ne suffirait donc pas de montrer comment on fut conduit à réunir ensemble différents ouvrages, pour en former une sorte de code religieux; il convient encore de voir comment il est arrivé que les écrits qui le composent actuellement ont été préférés à ceux qui leur avaient été associés, ou même qui antérieurement avaient remplacé plusieurs d'entre eux.

I.

Ce serait une erreur de croire que les auteurs des livres dont la réunion forme, depuis la fin du quatrième siècle, le Nouveau Testament, les aient écrits dans l'intention de composer une nouvelle Écriture sainte, propre à l'Église chrétienne et destinée soit à remplacer, soit à compléter l'Ancien Testament. Il n'est pas un seul passage de ces ouvrages qui puisse le faire supposer, et l'examen des circonstances au milieu desquelles ils furent composés, des opinions religieuses de leurs auteurs, et de ces livres eux-mêmes, nous conduit à constater qu'un semblable dessein était fort loin de l'esprit des premiers prédicateurs de l'Évangile. Leurs écrits étaient tout simplement le complément de leur prédication. Ils écrivaient parce que, n'étant pas présents, ils ne pouvaient faire entendre de vive voix leurs conseils, leurs reproches, leurs exhortations. Le fait est incontestable pour les épîtres. « J'écris ces choses, étant absent, dit saint Paul aux Corinthiens, afin que, lorsque je serai présent, je ne sois pas obligé d'user de sévérité, selon la puissance que le Seigneur m'a donnée pour édifier et non pour détruire ¹. »

On ne peut lire avec quelque attention les différentes épîtres contenues dans le Nouveau Testament, sans rester convaincu qu'elles n'ont été écrites qu'en vue de circonstances spéciales. On ne saurait en douter pour celles de saint Paul. Les divisions et les désordres de l'Église de Corinthe provoquèrent les deux épîtres qui lui furent adres-

¹ II Corinth., XIII, 10. Comparez, *ibid.*, II, 3 et 4; I Corinth., IV, 14, 17, 19; V, 2, 9, 11.

sées; celle aux Galates est une défense personnelle de l'apôtre contre des attaques directes à la dignité et à l'autorité de son ministère; celle aux Romains est évidemment destinée, dans la pensée de saint Paul, à lui préparer les voies pour un voyage apostolique qu'il se propose d'entreprendre bientôt dans la capitale du monde¹: l'apôtre profite de l'occasion de Phœbé, qui se rend à Rome, pour se mettre en rapport avec une Église importante, sur laquelle il espère pouvoir exercer une heureuse influence.

Les livres historiques, c'est-à-dire les Évangiles et les Actes des apôtres, sont tout aussi bien que les Épîtres des écrits de circonstance. Il n'est pas nécessaire de le prouver pour le troisième Évangile et pour le livre des Actes. On peut le supposer avec la plus grande vraisemblance pour le premier Évangile et pour le second. Pour ce qui est du quatrième, de l'Épître aux Hébreux, de celle de Jacques, de la première de Pierre et de la première de Jean, on ne peut faire autrement que de les prendre pour des traités, composés de points de vue différents sans doute, mais dans le but de résoudre des questions agitées vers la fin du premier siècle, et qui ne l'ont été qu'à ce moment.

Les générations suivantes ont profité de ces divers écrits; elles y ont puisé une nourriture spirituelle abondante, non cependant sans y voir parfois autre chose que ce qu'ils contiennent réellement. Mais quelque utiles qu'ils aient été au développement du sentiment religieux et moral, ce n'est pas en vue des siècles futurs qu'ils ont été composés. Leurs auteurs avaient sans doute une pleine confiance en la valeur absolue de leurs croyances; ils ne doutaient point de leur triomphe définitif; mais ce n'est pas par des livres qu'ils se proposaient de les répandre, et quand ils furent obligés de suppléer à leur prédication par des écrits, ils eurent constamment en vue leurs contemporains, ou, pour parler plus exactement, ceux de leurs contemporains qui avaient déjà adopté leurs principes, et non les générations futures. Leur prêter les intentions et les habitudes d'un auteur de profession, écrivant en vue des suffrages de la postérité, c'est se faire de leur caractère, et de la mission à laquelle ils s'étaient dévoués, une idée complètement erronée.

Le dessein de composer une nouvelle Écriture sainte pouvait d'autant moins se présenter à leur esprit, qu'ils étaient persuadés, avec tous ceux qui partageaient leur foi et leurs espérances, que la fin des temps n'était pas éloignée. Pendant de longues années, les premiers chrétiens

¹ Rom., xv, 23 et 24, 28 et 29.

attendirent chaque jour le second avènement du Messie. Malgré les déclarations du Maître, le royaume de Dieu n'était pas pour eux un idéal, demandant pour se réaliser un long travail dans les consciences, et ne pouvant croître que peu à peu, comme le grain de sénévé auquel Jésus-Christ l'avait comparé, et qui ne devient que lentement un grand arbre ¹. Ils en plaçaient le parfait accomplissement dans un avenir très-rapproché. S'ils prêchaient, s'ils écrivaient, c'était pour préparer les âmes à cette grande et redoutable journée qui allait voir les cieux passer avec le bruit d'une effroyable tempête, les éléments embrasés se dissoudre, et la terre tout entière se consumer par le feu avec tout ce qu'elle contient ². « Le temps est court désormais, » s'écrie saint Paul ³, et en conséquence il serait à désirer que tous les hommes pussent se délivrer des inquiétudes des choses de ce monde, pour attendre, dans la méditation de saintes pensées et avec un cœur dégagé de tout souci terrestre, la venue du Seigneur et le moment où les corps corruptibles seront transformés en incorruptibles ⁴. Comment, avec de semblables espérances, auraient-ils perdu un temps d'autant plus précieux qu'il était plus limité, à tracer par écrit leurs instructions pour des générations futures qui ne devaient jamais exister?

Enfin, les premiers chrétiens ne pouvaient, pour deux raisons péremptoires, avoir la pensée de composer une Écriture sainte : 1° Cette Écriture sainte existait déjà pour eux dans les livres de l'Ancien Testament. Les apôtres n'en connaissaient point d'autre, et ils la trouvaient très-suffisante. C'est par elle qu'ils prouvaient la messianité de Jésus-Christ; c'est par conséquent sur elle qu'ils fondaient leur foi. Saint Paul lui-même, quoiqu'il ne considère l'ancienne Alliance que comme une préparation de la nouvelle ⁵, est cependant complètement convaincu que les livres de l'Ancien Testament sont « divinement inspirés et utiles pour instruire, convaincre, corriger et former à la justice » ⁶. 2° Dans la supposition que la fin des temps fût remise, il était encore inutile de léguer aux générations futures un nouveau corps de livres sacrés destinés à leur instruction; car les dons du Saint-Esprit devaient se continuer parmi les fidèles, maintenir parmi

¹ *Matth.*, XIII, 31 et 32.

² II *Pierre*, III, 9-15. *Actes*, II, 15-21; XVII, 30-31. *Rom.*, XII, 11 et 12. I *Corinth.*, I, 8; V, 5. II *Corinth.*, I, 14. *Philipp.*, I, 6, 10; II, 16. I *Thessal.*, V, 1-4.

³ I *Corinth.*, VII, 19.

⁴ I *Corinth.*, XV, 2-54.

⁵ *Galates*, III, 24.

⁶ II *Timoth.*, III, 16.

eux la connaissance du salut, et assurer à jamais la prédication de la bonne nouvelle. Tous ceux qui étaient baptisés et qui recevaient l'imposition des mains étaient aussitôt remplis de l'Esprit de Dieu ¹, et cet Esprit leur donnait une connaissance parfaite, ou du moins suffisante, des choses nécessaires au salut ²; c'est sous son influence qu'ils gardaient le bon dépôt ³. Cette doctrine est encore celle des Pères apostoliques. Clément de Rome nous apprend qu'une abondante effusion du Saint-Esprit se répand sur tous les chrétiens ⁴, et Hermas ajoute que là où habite l'Esprit du Seigneur se trouve aussi une grande connaissance ⁵. C'est sous l'action de cet Esprit divin qu'Ignace enseignait ⁶, et longtemps encore les Pères de l'Église s'attribuèrent les dons du Saint-Esprit. « Nous écrivons ce petit livre, dit Cyprien, avec la permission de Dieu et sous son inspiration ⁷. » Un grand nombre d'écrivains chrétiens des premiers siècles de l'Église s'expriment tout aussi catégoriquement.

Il importe de ne pas juger l'état des choses religieuses, dans la primitive Église, d'après des habitudes et des besoins spirituels qui ont dû nécessairement se former à des siècles de distance de l'époque de la prédication et de la propagation de l'Évangile. Les premiers chrétiens ne considéraient pas les écrits des apôtres du même point de vue que nous, et cette différence s'explique aisément. Depuis des siècles, nous n'avons que ces écrits pour connaître directement l'histoire évangélique; c'est pour cela même qu'ils sont pour nous d'un prix inestimable. Les premiers chrétiens se trouvaient dans d'autres conditions; ils entendirent les apôtres, les disciples, et plus tard les prédicateurs de l'Évangile qui les avaient connus personnellement et qui leur succédèrent dans l'œuvre de la propagation du christianisme. Les paroles qu'ils recueillaient de la bouche de ces hommes vénérés laissaient dans leurs cœurs une impression bien autrement profonde que ne pouvaient le faire des exhortations confiées au papier. Ces paroles se répétaient; elles passaient d'une génération à la génération suivante; le père racontait à son fils ce qui s'était gravé dans sa mémoire des enseigne-

¹ *Actes*, II, 38; VIII, 15, 18; IX, 17; X, 44; XI, 15; XV, 8; XIX, 6. *Rom.*, V, 5. *Ephes.*, I, 15, etc.

² *I Corinth.*, II, 11-13.

³ *II Timoth.*, I, 14.

⁴ Clém., *I Epist. ad Corinth.*, II. Hefele, *Patr. apost.*, p. 56, 131, 357.

⁵ Hefele, *Patr. apost.*, p. 371 et 372. *Hermæ Pastor*, lib. II, mand. X, § 2.

⁶ *Epist. ad Philad.*, § 7. Hefele, *ibid.*, p. 218.

⁷ « Libellum permittente et inspirante Deo conscripsimus. » Cyprien, *Epist.* 73, p. 210; *Epist.*, 63, p. 148.

ments de saint Paul, de saint Pierre ou de quelque autre apôtre qu'il avait autrefois entendu. Les émotions religieuses qu'il avait éprouvées alors ne s'étaient plus effacées; le temps leur avait donné quelque chose de plus doux et de plus touchant; il les faisait partager à son jeune auditeur, qui, plus tard, arrivé lui-même à l'âge mûr, redisait à son tour à ses descendants ces merveilleux récits, comme des souvenirs émouvants de son enfance. Il se forma ainsi dans les premiers siècles une tradition religieuse, auprès de laquelle les documents écrits ne paraissaient que ce qu'est une image, quelque fidèle qu'elle puisse être, en comparaison de la réalité vivante.

Les enseignements écrits ne furent ainsi, dans les temps primitifs de l'Église chrétienne, qu'un accessoire, qu'un supplément en réalité peu considérable à la prédication de l'Évangile, et en quelque sorte qu'un incident dans la propagation de la foi nouvelle. Ce n'est pas certainement par des écrits que le christianisme fut enseigné et se répandit dans le monde. Tous les ouvrages qui nous restent de cette époque sont adressés à des hommes déjà convertis à la religion nouvelle; ils ont pour but soit de les mettre en garde contre certaines erreurs, comme l'Évangile de saint Jean, l'Épître aux Galates, celle aux Colossiens; soit de les ramener par de pressantes exhortations à une conduite conforme à la sainteté de la foi, comme les deux Épîtres aux Corinthiens; soit encore de satisfaire leurs pieux désirs de mieux connaître dans ses détails l'histoire du Sauveur, comme l'Évangile de Luc. Aucun d'eux n'est destiné à convaincre les Juifs ou les païens de la vérité et de la nature des principes religieux de Jésus de Nazareth. De nos jours, les idées nouvelles se propagent par la presse; l'éducation publique se fait bien plus par les livres que par l'enseignement oral. C'était le contraire dans l'antiquité. Même dans la Grèce et dans les écoles des philosophes, on mettait l'enseignement oral bien au-dessus de l'enseignement écrit. « Celui qui pense, dit Platon, avoir laissé un art en le confiant à un livre, et celui qui va l'y chercher, comme si des caractères pouvaient lui transmettre une instruction claire et solide, ont vraiment beaucoup de simplicité et ignorent l'oracle d'Ammon, puisqu'ils s'imaginent que des discours écrits peuvent servir à autre chose qu'à faire ressouvenir celui qui sait déjà de ce qui est écrit. » « Tout écrit, ajoute-t-il, doit se réduire en somme à un moyen de réminiscence pour celui qui sait déjà ¹. » Telle était certainement aussi l'opinion des anciens Pères de l'Église. Les écrits des

¹ Platon, *Phèdre*, trad. franç. de V. Cousin, p. 123 et 131.

apôtres et des premiers prédicateurs de l'Évangile ne remplaçaient pas pour eux la transmission vivante et l'enseignement oral des principes chrétiens.

En veut-on une preuve plus directe que l'analogie des faits et les inductions qu'on peut tirer de l'histoire de cet âge de l'Église? On n'a qu'à écouter Papias. « Quand j'ai trouvé, dit-il, quelqu'un qui avait vu les anciens, j'ai toujours eu la curiosité de lui demander ce qu'ils avaient coutume de dire, ce que disaient André, Pierre, Philippe, Thomas, Jacques, Jean, Matthieu, enfin ce que disaient les autres disciples du Seigneur, ce qu'enseignaient Anition et Jean le Presbytre, et je croyais que ces hommes, qui avaient vu les anciens, m'instruisaient mieux de vive voix que je ne me serais instruit moi-même par la lecture des livres ¹. »

Cette déclaration de Papias indique très-catégoriquement que les chrétiens de l'Église primitive allaient puiser de préférence leur instruction religieuse à la tradition orale. On prétend en vain qu'ils avaient la plus grande vénération pour les écrits des apôtres et des premiers disciples, qu'ils les recueillaient avec soin, que les Églises qui avaient reçu des éptres de quelque apôtre continuaient à en faire la lecture dans toutes leurs réunions d'édification. Ces assertions ne s'appuient que sur des inductions douteuses. On ne peut invoquer en leur faveur que deux faits, et l'un et l'autre de ces faits appartiennent au second siècle. On sait par Polycarpe que les Philippéens avaient désiré posséder une collection des éptres d'Ignace ²; on a conclu de là que toutes les Églises ou du moins que la plupart d'entre elles avaient eu le soin de recueillir les écrits des premiers prédicateurs de l'Évangile, mais cette conclusion va certainement bien au delà de la donnée qui lui sert de base. On sait encore que l'Épître de Clément Romain aux fidèles de Corinthe fut lue publiquement dans les assemblées de cette Église et de quelques autres pendant plusieurs siècles ³; on a conclu de là que les éptres des apôtres étaient également lues dans les diverses Églises qui les avaient reçues; mais ici encore la conclusion va au delà de ce que permet la donnée sur laquelle on l'établit. C'est, au contraire, parce que la lecture des éptres, soit des apôtres, soit des Pères apostoliques, n'était pas un fait général, qu'il est fait une mention expresse de la lecture de celle de Clément dans quelques Églises. Ajoutons que tous les écrits desquels il est dit dans des documents des premiers

¹ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. III, cap. xxxix.

² Polycarp. *ad Philipp.*, cap. xiii, Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. III, cap. xxxvi.

³ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. xiii; lib. III, cap. xvi.

siècles qu'ils étaient lus dans les assemblées publiques, sont des ouvrages qu'il a fallu plus tard exclure du canon du Nouveau Testament. Je ne crois pas qu'il existe un seul témoignage positif concernant la lecture d'un livre réellement canonique dans les Églises des deux premiers siècles. Justin Martyr dit, il est vrai, que les mémoires des apôtres étaient lus dans les assemblées des chrétiens; mais on a vu qu'il est loin d'être prouvé que ces mémoires des apôtres fussent les Évangiles qui ont depuis fait partie du Nouveau Testament. Admettons cependant que c'étaient bien nos Évangiles que possédait Justin Martyr; que pourrait-on conclure du fait qu'il rapporte? Uniquement ceci, que ces documents sacrés étaient lus dans les assemblées publiques des chrétiens du milieu du second siècle, soit à titre de renseignements historiques, soit comme ouvrages d'édification, tout comme on y lisait, comme on y lut longtemps encore le Pasteur d'Hermas ou tout autre écrit de ce genre. De là à les prendre pour la règle de la foi, il y a loin.

Des faits positifs s'élèvent d'ailleurs contre les assertions que nous combattons. L'obscurité qui a couvert pendant si longtemps des livres tels que les Épîtres catholiques, suffirait déjà pour prouver qu'ils n'étaient ni fort répandus, ni fort recherchés dans les trois premiers siècles de l'ère chrétienne. La longue opposition qu'ont rencontrée en divers lieux l'Apocalypse et l'Épître aux Hébreux montre qu'on n'était pas en état de constater à cette époque leur origine, et par conséquent qu'on avait négligé ces écrits dans le principe; car autrement rien n'aurait été plus facile que d'établir d'où ils venaient et de qui on les tenait. Mais il y a un fait bien autrement grave: c'est qu'il y a des écrits des apôtres qui se sont perdus. Nous le savons très-positivement pour l'Épître aux Laodicéens, dont saint Paul lui-même nous apprend l'existence¹, et pour une autre épître de ce même apôtre à l'Église de Corinthe, écrite antérieurement aux deux Épîtres aux Corinthiens qui nous restent². Aucun des nombreux ouvrages dont parle Luc dans le prologue de son Évangile³ n'est parvenu jusqu'à nous. Qu'on ne dise pas qu'ils n'étaient pas dignes d'arriver à la postérité: Luc leur reproche de manquer d'ordre; il ne les accuse pas d'infidélité ni d'erreur. Faut-il ajouter qu'il n'est nullement probable que les premiers prédicateurs de l'Évangile aient écrit un aussi petit nombre de livres que ceux qui nous ont été conservés? Il semble impossible qu'ils n'aient

¹ *Coloss.*, iv, 16.

² *I Corinth.*, v, 6. Michaëlis, *Introd. au N. T.*, trad. franc., t. III, p. 515 et 516.

³ *Luc*, i, 1.

pas été amenés, par les rapports suivis qu'ils durent entretenir avec les Églises qu'ils avaient fondées, à leur donner de fréquents avertissements. Mais laissons de côté ces conjectures; tenons-nous-en à ce que nous apprend le Nouveau Testament lui-même; cela suffit pour établir catégoriquement que des écrits des apôtres se sont perdus.

Que conclure de là, sinon qu'on ne veillait pas avec un soin jaloux sur ces précieux documents. Certes, ce n'est pas l'Église actuelle qui laisserait disparaître quelque écrit des apôtres. Dira-t-on que ces écrits ont péri à la suite de circonstances indépendantes de la volonté des Églises? Je ne sais quels pourraient être ces événements. Des pays chrétiens ont subi des bouleversements épouvantables depuis le cinquième siècle jusqu'à l'époque de l'invention de l'imprimerie. Aucun fragment de la Bible n'a disparu dans ces divers orages, et cependant la Bible n'était pas recherchée dans cette période avec le même empressement qu'elle l'a été depuis la réformation. Mais les copies en étaient assez nombreuses, et l'on avait pour les Livres saints une assez haute considération pour les soustraire aux vicissitudes des guerres et des invasions. Si des écrits des apôtres ont disparu dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est évidemment parce qu'il en existait peu de copies, et s'il en existait peu de copies, c'est qu'on était peu jaloux de posséder ces ouvrages. Si toutes les Églises, si même plusieurs Églises avaient eu des exemplaires des livres qui ne nous sont pas parvenus, quelque exemplaire se serait certainement sauvé du naufrage.

Que dire surtout de la perte de l'Épître aux Laodicéens? L'autographe fut-il envoyé de Laodicée à Colosse, sans que les Laodicéens en eussent gardé une copie? Dans ce cas, il faut accuser les chrétiens de cette Église d'une bien coupable indifférence pour un document qui serait aujourd'hui si précieusement conservé parmi nous. Mais peut-être était-il convenu que l'autographe reviendrait aux Laodicéens après que ceux de Colosse en auraient pris connaissance; dans ce cas, ou les Colossiens n'en prirent pas une copie, et alors comprend-on le peu d'intérêt qu'ils témoignèrent pour cet écrit apostolique? ou ils en gardèrent une, et alors comment a disparu une Épître qui existait dans deux Églises?

Et ce n'est pas après un laps de temps très-considérable que ces divers écrits périrent. Non, aucun des anciens écrivains chrétiens ne les connaît, aucun ne les cite, aucun n'en fait mention, et quand, à partir de la seconde moitié du second siècle, on recueille les diverses pièces auxquelles on reconnaît, à tort ou à raison, une origine apostolique, on ne trouve nulle part la moindre trace ni de la première

Épître de Paul aux Corinthiens, ni de son Épître aux Laodicéens. Elles avaient déjà complètement disparu¹. Je ne parle pas des récits évangéliques mentionnés dans le prologue de l'Évangile de Luc; il est probable qu'ils avaient, dès cette époque, été tellement surchargés par diverses mains, qu'ils n'étaient plus reconnaissables, et qu'ils avaient été transformés en quelques-uns de ces nombreux évangiles apocryphes qui circulaient parmi les différentes sectes chrétiennes.

Ainsi, tandis que, d'un côté, on remanie de mille manières, et dans des intérêts de secte, divers documents des temps primitifs de l'Église chrétienne, de l'autre, on laisse disparaître des livres d'une origine apostolique certaine, et ces livres sont peut-être en plus grand nombre qu'on ne le suppose. Tel est le spectacle que nous présentent les premiers siècles de l'ère chrétienne. Qu'on tombe en extase, après cela, devant la profonde vénération des anciens chrétiens pour les écrits des apôtres!

Cet état de choses changea, en partie du moins, vers le milieu du second siècle; je dis en partie, car les écrits sacrés ne prirent pas encore à cette époque sur la tradition la prépondérance qui leur appartenait de droit; on en aura la preuve plus tard. Mais l'Église chrétienne se trouva dans l'obligation de s'occuper de ces documents déjà anciens avec une plus grande sollicitude qu'elle ne l'avait fait jusqu'à ce moment. Les événements qui lui imposèrent ce devoir ne prirent pas naissance dans son sein, de sorte que ce n'est pas volontairement, par suite d'un développement intérieur, qu'elle donna aux livres qui ont été regardés depuis, et avec juste raison, comme l'expression de la révélation chrétienne, une attention jusqu'alors absorbée presque tout entière par la tradition. Elle fut contrainte de revendiquer la possession de ces livres par un ennemi qui dirigea contre elle l'attaque la plus redoutable qu'elle ait jamais supportée, et qui se donnait pour le seul et véritable successeur des fondateurs du christianisme. Je veux parler du gnosticisme.

Jusqu'à cette époque, les chrétiens n'avaient rencontré d'adversaires décidés que parmi les Juifs et les païens, également d'accord à nier la divinité de la religion nouvelle. Contre ces oppositions, il n'avait été besoin d'autres armes que de celles de l'apologie. Il avait suffi de prouver que Jésus-Christ était le Messie prédit par les prophètes, de repousser les calomnies que le fanatisme d'une foule ignorante répandait contre ses disciples, et de montrer la supériorité des croyances dont

¹ Il est question d'une Épître de Paul aux Laodicéens dans le canon de Muratori. Mais elle était rejetée par l'Église comme un écrit apocryphe, composé dans un intérêt marcionite.

ils faisaient profession, sur celles qu'enseignaient les religions antiques. Ces questions ne demandaient, pour être traitées, que le témoignage de l'Ancien Testament et celui de la tradition qui rapportait des faits encore récents. On n'avait que faire d'invoquer l'autorité des apôtres : cette autorité n'aurait été d'ailleurs acceptée ni par les païens ni par les Juifs.

La lutte fut portée sur un autre terrain par le gnosticisme. Après avoir lentement grandi à côté du mouvement chrétien, la gnose, arrivée, vers le milieu de second siècle, à toute la perfection de son développement et au point culminant de sa puissance, fut en mesure de conduire avec une rare énergie l'entreprise qu'elle avait constamment poursuivie, d'absorber le christianisme à son profit et de se placer au-dessus de l'Église chrétienne. Les gnostiques étaient loin de se donner pour des ennemis du christianisme ; ils prétendaient, au contraire, en posséder seuls le sens véritable ; les diverses Églises chrétiennes n'en avaient, selon eux, qu'une connaissance très-imparfaite. Ils étaient, à ce qu'ils assuraient, les vrais chrétiens, les légitimes dépositaires de l'enseignement réel, ésotérique des apôtres ; ils ne tenaient les membres des Églises que pour des chrétiens du dehors, si l'on peut ainsi dire, que pour des hommes charnels et grossiers, n'ayant en partage que l'enseignement exotérique des premiers prédicateurs de l'Évangile ; et encore, ajoutaient-ils, cet enseignement avait dégénéré dans leurs communautés, et avait été mêlé à une foule d'erreurs de provenance étrangère.

Celui d'entre eux qui mettait les Églises chrétiennes dans le plus grand danger, Marcion, fondait sa doctrine non pas tant sur la tradition que sur des écrits apostoliques. Il avait ce que n'avaient pas encore les Églises chrétiennes, une sainte Écriture de la nouvelle Alliance, un Nouveau Testament. Son canon ne se composait, il est vrai, que de dix Épîtres de saint Paul et de l'Évangile de saint Luc, et il paraît que ces livres avaient été altérés et différaient, dans tous les cas, de ce qu'ils sont dans l'état où ils nous sont parvenus¹ ; mais, quels qu'ils fussent, ils étaient pour lui et ses adhérents une autorité écrite, à laquelle ils s'en rapportaient et sur laquelle ils fondaient leur système.

Comme on le voit, les gnostiques étaient pour les chrétiens des adversaires d'un tout autre genre que les païens et les Juifs, et, s'il avait fallu contre ceux-ci défendre le christianisme et en prouver la divinité, il s'agissait maintenant de décider contre ceux-là de quel côté

¹ Reuss, *Geschichte der heilig. Schriften neuen Testaments*, p. 235 et suiv.

était la véritable doctrine des fondateurs de la religion nouvelle. Les gnostiques étaient-ils en possession de la doctrine réelle des apôtres, ainsi qu'ils s'en vantaient? ou n'étaient-ils, comme les en accusaient les chrétiens, que des docteurs de mensonge, qui avaient profondément altéré l'enseignement de Jésus-Christ et de ses disciples immédiats? Tel était le point de la discussion. Elle aurait dû porter, ce semble, sur l'interprétation des écrits des premiers prédicateurs de l'Évangile, et c'est ce que reconnaît Irénée, quand il dit que les gnostiques admettaient les Écritures, mais en pervertissaient le sens¹.

On va donc sans doute combattre les gnostiques avec leurs propres armes, ou du moins avec des armes de même nature que celles dont ils se servent; invoquer l'autorité de l'apôtre sur lequel Marcion s'appuie; lui prouver qu'il entend mal ses paroles; corroborer l'explication qu'on en donnera des déclarations des autres apôtres dont il restait des écrits; et faire ainsi des livres apostoliques le juge des controverses et la règle (κανών) de la foi de l'Église? Eh bien, non, ce n'est pas aux Écritures qu'il faut en appeler, *non ad scripturas provocandum est*, s'écrie Tertullien². Et pourquoi? parce qu'on ne gagnerait rien, assure le docteur d'Afrique, à une discussion scripturaire. « Tout ce que vous avancerez, l'audacieux novateur le niera opiniâtrément, tandis qu'il soutiendra tout ce que vous nierez; vous perdrez vos paroles à une conférence inutile, et vous n'en rapporterez que de la fatigue et de l'indignation. Rien de plus aisé que de rétorquer nos arguments³. L'hérétique ne se fera pas scrupule d'assurer que c'est nous qui corrompons l'Écriture et l'interprétons mal, et que lui seul défend la cause de la vérité⁴. Il ne faut donc pas hasarder un combat où la victoire sera toujours incertaine, ou du moins le paraîtra⁵. C'est là, ajoute-t-il, l'issue de toutes les disputes sur l'Écriture⁶. »

Il y a plus encore; non-seulement Tertullien ne veut pas s'engager dans une discussion scripturaire avec les gnostiques, il prétend leur interdire d'en appeler aux Écritures pour établir leurs doctrines. « Leur audace à s'armer des Écritures, dit-il, en impose d'abord à quelques personnes; dans le combat, ils fatiguent les plus forts, ils

¹ « Scripturas quidem confitentur, interpretationes vero convertunt. » Irén., *Ad hæres.*, lib. III, cap. XII; lib. II, cap. X.

² Tertull., *De præscript.*, § 19.

³ *Ibid.*, § 17.

⁴ *Ibid.*, § 18.

⁵ *Ibid.*, § 19.

⁶ « Ita evaderet conlatio scripturarum ut utramque partem parem sisteret. » *Ibid.*, § 19.

triomphent des faibles, ils ébranlent les autres. C'est pourquoi nous les arrêtons dès le premier pas, en soutenant qu'ils ne sont point du tout recevables à discuter sur les Écritures. C'est là ce qui fait leur force; mais avant qu'ils puissent en tirer des armes, il faut examiner à qui appartiennent les Écritures, pour ne pas les laisser usurper à ceux qui n'y ont aucun droit¹. » Elles appartiennent uniquement aux chrétiens, « car, où nous verrons la vraie foi, la vraie doctrine du christianisme, là indubitablement se trouvent aussi les vraies Écritures, les vraies interprétations, les vraies traditions chrétiennes² ». C'est à prouver cette proposition qu'il consacre son traité *De præscriptionibus*³.

Ainsi, tandis que les hérétiques « ne s'appuient que sur les Écritures, ne prétendent convaincre que par les Écritures », ce sont les propres paroles du Tertullien, les chrétiens de la seconde moitié du second siècle ne se croient pas obligés de leur répondre, de les réfuter par des arguments puisés dans les Écritures. Est-ce qu'on ne pourrait, ajoute le même écrivain, emprunter ce qu'on dit sur les matières de la foi que des livres de la foi⁴? Qu'on ne s'étonne pas de cette étrange assertion. Elle était la conséquence même du caractère de l'Église chrétienne de cette époque; cette Église se fonde, non sur un livre saint, mais sur une tradition, et c'est à la tradition que renvoient sans cesse les Pères de la seconde moitié du second siècle. Cependant, plus logique que le fougueux écrivain d'Afrique, Irénée trouve nécessaire de combattre par les saintes Écritures des sectaires qui prétendent s'appuyer sur elles. Le troisième livre de son ouvrage contre les hérésies est, dit-il, consacré à fortifier de l'autorité des saintes Écritures les raisonnements par lesquels il a essayé de réfuter, dans le second, les fausses doctrines des gnostiques⁵. Et, en effet, c'est par la discussion de plusieurs passages soit de l'Ancien Testament, soit surtout du Nouveau, qu'il combat le gnosticisme. Il n'en est pas moins vrai qu'il en appelle constamment à la tradition. « C'est sur cette autorité de la tradition, dit-il, que plusieurs nations barbares, qui croient en Jésus-Christ, placent le fondement de leur foi. Elles conservent fidèlement gravés dans leur esprit, sans le secours de l'Écriture qui parle aux yeux, les commandements relatifs au salut.... Ceux donc qui, sans le secours des Écri-

¹ Tertull., *De præscript.*, § 15.

² *Ibid.*, § 19.

³ *Ibid.*, § 15 et 45.

⁴ « Aliunde scilicet loqui possum de rebus fidei, nisi ex litteris fidei. » *Ibid.*, § 15.

⁵ Irén., *Adv. hæres.*, lib. III, præm.; lib. V, præm.

tûres, ont cru tous ces articles de foi, peuvent bien être pour nous des barbares relativement à la différence de leur langage avec le nôtre; mais, quant à leur sagesse, quant à leur conduite, nous devons les considérer comme très-civilisés, car ils savent faire ce qui est agréable à Dieu, et ils vivent dans la justice, dans la chasteté, dans la sagesse¹. » Pour lui, le juge des controverses est bien plutôt encore la tradition que les écrits des apôtres et des premiers disciples. « Il ne faut point chercher la vérité, dit-il, autre part que dans l'Église. C'est dans son sein que les apôtres ont placé le riche dépôt qui contient en abondance tout ce qui appartient à la vérité du christianisme; c'est à cette source de vie que chacun peut venir puiser selon ses besoins.... Eh quoi! s'il s'élevait un dissentiment de quelque importance entre les chrétiens, ne faudrait-il pas avoir recours aux Églises les plus anciennes², celles qui ont reçu leurs instructions des apôtres eux-mêmes, et s'en rapporter à ce qu'elles décideraient sur le point en litige³? »

Quel que fût cependant le sentiment des Pères de l'Église de cette époque sur la valeur de la tradition, les controverses avec les gnostiques les forcèrent à appeler à leur aide l'autorité des écrits des apôtres, et l'on a vu que c'est de ce moment que datent les canons du Nouveau Testament les plus anciens, et même l'emploi du terme Nouveau Testament, auparavant inconnu. Marcion avait une Écriture sainte de la nouvelle Alliance; les chrétiens sentirent la nécessité d'imiter son exemple; seulement, au lieu de composer leur Nouveau Testament de quelques livres apostoliques, arbitrairement choisis, comme l'avait fait le célèbre gnostique de Sinope, ils réunirent tous ceux qui leur parurent avoir une origine apostolique. C'est ainsi que fut constitué, pour la première fois, à la fin du second siècle, le recueil des écrits de la nouvelle Alliance; et ce recueil, dont les chrétiens n'avaient pas senti le besoin jusqu'à ce moment, dut sa formation, il ne faut pas l'oublier, non au développement de la vie propre de l'Église, mais à la nécessité d'arracher à de dangereux adversaires le monopole compromettant de l'usage des écrits des apôtres.

Je dis que les chrétiens n'avaient pas senti le besoin de recueillir les documents primitifs de leur religion. L'Église des premiers siècles était fondée essentiellement sur la tradition. Le christianisme s'était

¹ Iren., *Adv. hæres.*, lib. III, cap. xi.

² C'est dans un sentiment analogue que Tertullien assure que la doctrine la plus ancienne est la véritable : « Hoc erit testimonium veritatis, ubique occupantis principatum. » *De præscript.*, § 35.

³ Iren., *ibid.*, lib. III, cap. iv.

propagé par la prédication et non par des livres. Ceux qui l'avaient reçu l'avaient à leur tour enseigné à ceux qui étaient venus après eux. On ne connaissait pas d'autre mode de transmission; on ne comprenait même pas qu'il pût y en avoir d'autre. Les conducteurs des Églises tenaient la doctrine chrétienne de leurs prédécesseurs; ceux-ci la tenaient des apôtres, les apôtres de Jésus-Christ, et Jésus-Christ de Dieu¹. Que pouvait-on demander de plus?

Que cette tradition fût exposée à des modifications continues; qu'elle en eût subi de très-considérables, déjà même au milieu du second siècle, c'est ce qui n'est que trop manifeste. Mais l'Église de cette époque ne s'en doutait certes pas; elle n'avait pas la moindre idée qu'un enseignement écrit fût une garantie contre les altérations successives et inévitables de la tradition. Il serait sans doute venu un moment où les chrétiens auraient senti le besoin de recueillir pieusement tous les antiques documents relatifs à l'origine de leurs croyances. Mais on n'en était pas encore là à la fin du second siècle, et sans les pressantes attaques des gnostiques, ils auraient continué, comme par le passé, à en appeler à la seule tradition.

Et, en réalité, c'est ce qu'ils firent encore, même après avoir formé un recueil de Livres saints de la nouvelle Alliance. Si ce recueil ne fut pas précisément pour eux un *otium cum dignitate*, s'ils admirèrent qu'il y a deux sources de la connaissance religieuse, la sainte Écriture et la tradition, ils ne laissèrent pas que de considérer celle-ci comme la source la plus abondante. « Les apôtres, dit Chrysostome, n'ont pas tout établi dans leurs Épîtres; ils ont enseigné bien des choses sans les écrire². Ce même Père, qui veut que les fidèles se pénètrent si profondément des Écritures que rien ne leur en reste inconnu³, les renvoie, en maintes occasions, à l'autorité décisive de la tradition. « C'est la tradition, dit-il, n'en demande pas davantage⁴. » Sans doute les Pères de l'Église portent très-haut la valeur des Livres saints; ils les tiennent pour la parole de Dieu; ils en recommandent la lecture; ils les citent fréquemment; ils les donnent enfin pour la règle de la foi⁵. Mais ils invoquent aussi souvent la tradition; c'est à elle

¹ « Regula quam Ecclesia ab apostolis, apostoli a Christo, Christus a Deo tradidit. » Tertull., *De præscript.*, § 37. Comp. *Ibid.*, § 21. Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. VI, cap. XII.

² Chrysost., *In Epist. II ad Thessal.*, homil. IV, dans *Opera*, t. XII, p. 385.

³ Chrysost., *In Johan.*, homil. X, dans *Opera*, t. III, p. 602.

⁴ Chrysost., *In Epist. II ad Thessal.*, homil. IV, dans *Opera*, t. XII, p. 385.

⁵ Cyrill. Hieros., *Catech.*, IV, 17. Athanas., *Orat. adv. Gentes*, dans *Opera*, t. I, p. 2. Basil., *Contr. Eunom.*, lib. II, § 1. August., *Civit. Dei*, lib. XI, cap. III. Gregor., *Moral. in Job.*, lib. XX, cap. I, etc.

qu'ils ont recours en dernier ressort; et en définitive ils lui subordonnent les Écritures en posant en règle générale que c'est d'après elle qu'il convient de les interpréter¹. Tel est constamment leur langage, et leurs écrits ont pu fournir toutes sortes d'arguments opposés aux controversistes protestants et aux controversistes catholiques, aux premiers pour prouver l'excellence de l'Écriture en matière de foi, aux seconds pour établir que la tradition ecclésiastique est l'autorité suprême.

Ajoutez que les hérétiques en appellent bien plus fréquemment et avec bien plus d'insistance que les orthodoxes aux écrits sacrés. Les Pères de l'Église ne les suivent sur ce terrain qu'avec une répugnance qu'ils ne se donnent pas la peine de déguiser. On a vu ce que pensait Tertullien sur ce sujet. La plupart des écrivains ecclésiastiques sont d'avis, comme lui, que les discussions scripturaires avec les dissidents ne sont d'aucune utilité. C'est par l'autorité de la tradition qu'ils prétendent les confondre. C'est ainsi qu'aux partisans de Macédonius, qui repoussaient la doctrine de l'égalité de dignité du Saint-Esprit avec le Père et le Fils, par la raison qu'elle n'est pas enseignée dans l'Écriture, Grégoire de Nazianze oppose ce fait que cette doctrine repose sur l'autorité de l'Église, et cette théorie que tout n'a pas été enseigné dans les Livres saints².

II.

Il me reste maintenant à rechercher quels furent les principes qui présidèrent au choix des livres dont on composa les premiers recueils de la sainte Écriture de la nouvelle Alliance, comme aussi quels furent ceux d'après lesquels le Nouveau Testament reçut sa forme définitive, d'un côté par l'élimination successive de divers écrits qui en firent d'abord partie, sans être dignes de lui appartenir, et de l'autre par l'adjonction de divers autres écrits qui lui avaient été longtemps étrangers, ou qui avaient été contestés pendant plusieurs siècles.

On ne saurait douter que les Églises chrétiennes n'aient eu l'intention de réunir, sous le nom de Nouveau Testament, les écrits soit des apôtres, soit de leurs disciples immédiats. Cela se comprend; il serait superflu d'en donner la raison. Mais, quand on entreprit ce travail, un siècle environ s'était écoulé depuis la mort des premiers prédica-

¹ Münscher, *Handb. der christl. Dogmengesch.*, t. II, p. 134-142.

² Gregor. Nazianz, *Orat.* XXXVII, p. 605, 608 et 609.

teurs de l'Évangile, et il n'était déjà plus très-aisé de reconnaître quels étaient leurs véritables écrits. En outre des difficultés générales que l'on rencontrait dans l'antiquité pour constater l'origine d'ouvrages qui n'avaient pas acquis une réputation rapide et universelle, il s'en présentait ici de particulières. De très-bonne heure, il s'était répandu parmi les chrétiens un grand nombre de livres sous les noms des apôtres et des disciples. Il s'en produisait chaque jour de nouveaux. D'un autre côté, leurs écrits n'avaient pas tardé à subir de nombreuses modifications, soit par le fait de chrétiens qui, voulant, dans l'intérêt de leur propre instruction, compléter ou expliquer les uns par des passages pris dans d'autres, en faisaient des copies pleines de confusion, soit encore par des adhérents de quelques-unes des nombreuses sectes théosophiques de cette époque, qui les arrangeaient dans l'intérêt de leurs systèmes, en les mutilant à leur gré et en les surchargeant d'additions. Ce travail de falsification avait commencé déjà du vivant des apôtres. Saint Paul se plaint même qu'on faisait circuler sous son nom des lettres qu'il n'avait pas écrites¹. Ces fraudes pieuses furent une des maladies de ce temps. Elles se continuèrent pendant plusieurs siècles². Tous les partis religieux s'en rendirent également coupables, les Juifs et les chrétiens aussi bien que les gnostiques et les théosophes païens³.

Le plus grand nombre de ces écrits, ou falsifiés ou supposés, portaient l'empreinte trop marquée de leur origine pour être dangereux. On a vu cependant que plusieurs d'entre eux exercèrent pendant longtemps une sorte de fascination sur la plupart des Pères de l'Église. Mais en dehors de ces livres suspects qu'une sorte d'instinct de conservation devait d'ailleurs tôt ou tard faire repousser du sein de l'Église, il y en avait d'autres sur lesquels il était difficile de se prononcer. Comment procédera-t-on ? et d'après quels principes fera-t-on un choix ?

Aura-t-on recours à un examen critique de ces différents ouvrages ? On ne peut s'y attendre. La critique ne s'allie pas avec les ardeurs de la foi. Plus tard, quand l'Église sera devenue une institution régulière et bien organisée, Eusèbe pourra remarquer que les livres qui doivent être rejetés du canon sont écrits d'une manière fort éloignée de la simplicité qui est le caractère des fondateurs du christianisme⁴. Mais ce

¹ II *Thessal.*, II, 2.

² Eusèbe, *Hist., eccles.*, lib. IX, cap. xxiii.

³ Biot, *Essai sur l'école juive d'Alexandrie*, p. 56-157. Tennemann, *Geschichte der Philosophie*, t. VI, p. 437-480.

⁴ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. III, cap. xxv.

n'est pas à des nuances de style que s'arrêteront les âmes fatiguées et chargées, parmi lesquelles se répand dans le principe la bonne nouvelle du salut.

La conformité d'un écrit avec les croyances reçues dans l'Église pouvait paraître un indice plus saisissable et plus certain. Et, en effet, à partir du milieu du second siècle, on tient pour l'œuvre d'un apôtre ou d'un disciple immédiat d'un apôtre tout livre qui est en harmonie avec la tradition; on repousse, au contraire, comme provenant d'une origine ou suspecte ou ennemie, tout ouvrage qui s'en écarte. Pour Irénée et pour Tertullien, la tradition est la règle de la vérité¹; tout doit se mesurer sur elle. Cette opinion se maintient après eux. Si Eusèbe déclare certains écrits indignes d'avoir une place dans le canon, c'est qu'ils contiennent des sentiments si évidemment contraires à la doctrine de l'Église qu'on ne saurait douter qu'ils n'aient été composés par des hérétiques. Aussi, « au lieu de les regarder comme des livres dont l'autorité est certaine, il faut, ajoute-t-il, les rejeter comme des ouvrages dont l'impiété est manifeste² ».

Ce critère, bien employé et retenu dans de justes limites, avait bien une certaine valeur. Mais il présentait plus d'un danger: outre qu'il ne pouvait s'appliquer aux livres douteux, c'est-à-dire à ceux dont, pour me servir des expressions d'Eusèbe, l'autorité était incertaine, l'histoire nous prouve que les Pères étaient faciles à se faire des illusions sur la conformité d'un écrit avec la tradition chrétienne; il suffit, pour le prouver, de rappeler l'opinion favorable que Justin, Clément d'Alexandrie, Lactance et bien d'autres encore se firent des sibylles. Un vaste champ s'ouvrait ici aux appréciations arbitraires. Pris dans un sens absolu, ce critère était d'ailleurs un renversement complet du problème à résoudre. Il aurait fallu, en effet, ayant de déclarer des livres canoniques parce qu'ils étaient conformes à la doctrine de l'Église, déterminer quels étaient les livres canoniques pour régler la doctrine de l'Église sur leurs enseignements. Cet argument, quelque erroné qu'il soit en lui-même, est cependant un modèle de logique à côté de quelques-unes des considérations par lesquelles plusieurs Pères justifiaient leur canon.

S'il faut admettre quatre Évangiles, ni plus ni moins, c'est, à ce qu'assure Irénée, « parce que ce monde où nous sommes est divisé en » quatre grandes parties. Or, l'Église étant répandue sur toute la terre

¹ Irén., *Contr. hæres.*, lib. III, cap. II et III; lib. I, cap. IX, X et XII. Tertull., *De præscript.*, § 13, 14, 20, 21, 25, etc.

² Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. III, cap. XXV.

» et l'Évangile étant sa base et son esprit de vie, il convient naturelle-
 » ment que chacune de ces quatre parties du monde ait son Évan-
 » gile¹. » Il paraît que cet argument fit une profonde impression sur
 l'esprit de Cyprien. Du moins, ce Père ne manque pas de le reproduire
 en lui donnant une forme nouvelle. Il y a, selon lui, quatre Évangiles
 canoniques, ni plus ni moins, parce qu'il y a quatre fleuves dans le
 paradis terrestre². Si saint Paul a écrit des Épîtres à sept Églises, c'est,
 d'après le même Père, en l'honneur du nombre septénaire, *ut ser-*
vetur septenarius numerus, et s'il y a sept Églises, c'est parce qu'il y a
 sept fils, et que la stérile enfanta sept fois³ : *Sterilis septem peperit,*
*septem filii, Ecclesiae sunt septem*⁴. Ces rapprochements puérils nous
 paraissent aujourd'hui le comble de l'extravagance; l'on s'étonne qu'ils
 aient pu un seul moment occuper l'esprit d'hommes graves, con-
 vaincus, sachant mourir pour leur foi avec autant de simplicité que
 de courage. Mais ils étaient dans le goût de cette époque; on les pre-
 nait pour des arguments péremptoires⁵.

Ce n'est pas cependant sur des considérations de ce genre que fut
 fondé le Nouveau Testament. Pour l'origine apostolique des livres qui
 devaient le composer, on s'en rapporta à la tradition. C'est à son témoi-
 gnage que se confièrent avant tout les Pères de l'Église, ceux-là même
 qui, comme Origène et Eusèbe, semblent avoir voulu se renseigner
 avec quelque soin sur ce difficile sujet. « J'ai appris de la tradition,
 dit Origène, que l'Église répandue par tout le monde ne reçoit que
 quatre Évangiles⁶. Et peu après il ajoute, à propos de l'Épître aux
 Hébreux : « Les Églises qui tiennent qu'elle est de Paul ne méritent
 aucun blâme, parce que les anciens n'ont pas annoncé sans fondement
 qu'elle était de lui. »

Eusèbe ne s'exprime pas autrement. Il sépare, ce sont ses propres
 expressions, par l'autorité de la tradition, les livres véritables qui sont
 reçus d'un consentement unanime, de ceux qui sont douteux et qui
 ne sont reçus que par quelques écrivains⁷. Quelques lignes plus loin,
 il fait remarquer, en parlant des écrits qu'il attribue à des hérétiques,

¹ Iren., *Adv. hæres.*, lib. III, ch. II et XI.

² Cyprian., *Epist.* 73.

³ I Sam., II, 5.

⁴ Cyprian., *Epist.* 63. *De exhort. martyr.*, cap. II. *Adv. Jud.*, lib. I, cap. XX.

⁵ On trouve encore des rapprochements de ce genre dans l'*Expositio IV Evangelio-
 rum*, qui est dans *Hieronymi opera*, édit. Vall., t. XI, p. 2, mais qui n'est pas de
 ce Père.

⁶ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. VI, cap. XXV.

⁷ Eusèbe, *ibid.*, lib. III, cap. XXV.

qu'aucun successeur légitime de l'autorité sacrée des véritables disciples du Sauveur n'en a fait mention dans ses ouvrages.

Cette tradition comprenait un double témoignage en faveur des livres du Nouveau Testament. C'était d'abord la voix publique des Églises : les livres qui étaient répandus dans toutes les communautés, ou du moins dans le plus grand nombre d'entre elles, étaient regardés comme ceux qui offraient le plus de garanties d'antiquité, sinon d'authenticité, et ce n'était pas sans raison, car le fait seul de leur diffusion dans la plupart des Églises était une présomption qu'ils remontaient aux premiers temps de l'ère chrétienne; c'était ensuite les citations qu'on en trouvait dans les écrits des anciens chrétiens. Un ouvrage cité par Polycarpe, par Ignace, par Clément de Rome, leur était évidemment antérieur; ce témoignage était une garantie encore plus certaine de l'antiquité de ces livres.

Considérés dans ces termes généraux, ces deux témoignages paraissent devoir donner une certitude presque complète. Mais quand on en vient à l'examen des faits de détail, on s'aperçoit bien vite qu'ils ne peuvent conduire à aucun résultat précis.

Il y avait dans les Églises des livres de toutes sortes; les apocryphes n'y étaient pas plus rares, tant s'en faut, que ceux qui furent déclarés ensuite canoniques, ni parfois même moins considérés. Des écrits qui n'ont pas été jugés dignes d'avoir une place dans le canon définitif du Nouveau Testament étaient lus dans les assemblées d'un grand nombre de communautés chrétiennes, à l'exclusion de tout autre écrit dont l'origine apostolique a été depuis bien constatée. C'était le cas à Corinthe et dans quelques autres Églises pour l'Épître de Clément de Rome. Le Pasteur d'Hermas était encore lu dans les assemblées religieuses du temps de Jérôme; Athanase avait donné son approbation à cet usage; Rufin avait cru qu'on pouvait associer au Pasteur d'Hermas un livre appelé *Duo viæ* ou *Judicium Petri*¹. L'habitude de lire dans le culte des écrits non canoniques était si profondément enracinée, elle avait si bien passé dans les mœurs des chrétiens, qu'Augustin fut obligé de déployer les efforts les plus longs et les plus énergiques pour l'abolir dans son diocèse, et rien ne prouve qu'il y ait complètement réussi². Voilà ce qui se passait encore à une époque où l'on avait tracé une profonde ligne de démarcation entre les écrits canoniques et les écrits non canoniques; qu'on juge d'après cela de ce qu'il devait en être au

¹ *Expositio symboli apostolici*, p. 37, à la fin de *Cypriani opera*, édit. de Brème, 1690.

² August., *Epist.* 64, *ad Quintian.*, § 3. Cette lettre est de l'an 401.

deuxième siècle, avant qu'on eût cherché à établir quelque distinction entre les livres de toutes sortes qui inondaient les Églises.

De leur côté, les anciens écrivains ecclésiastiques citent tout aussi fréquemment des écrits qui sont restés en dehors du canon que ceux qui ont été admis; ils les mettent sur le même rang, leur reconnaissent la même autorité, et s'ils ont parfois des préférences, elles ne sont pas pour les livres qui sont devenus plus tard canoniques. On peut assurer, sans courir la moindre chance de porter un jugement téméraire, que dans l'esprit de Justin Martyr, Hydaspes et la sibylle l'emportaient de beaucoup sur saint Paul. Même plus tard, à une époque où l'on s'efforce de dresser un canon du Nouveau Testament, les Pères citent sans le moindre scrupule, comme des écrits inspirés, non-seulement des livres douteux, tels que l'Épître aux Hébreux et l'Apocalypse, mais encore des ouvrages qu'Eusèbe repoussera bientôt comme des œuvres empoisonnées d'hérésie. Clément d'Alexandrie en appelle aux déclarations de la Prédication de Pierre, de l'Apocalypse de Pierre, de l'Évangile des Hébreux, des Traditions de Matthias, etc.¹. L'Apocalypse de Pierre, qu'Eusèbe mettra au nombre des livres faux et supposés, occupe même une place dans le canon de Clément d'Alexandrie, dans celui de Muratori et dans celui du *Codex Claromontanus*.

Dans un tel état de choses, quel parti tirer de la tradition? Elle est plus capable de jeter l'esprit dans de nouvelles difficultés, que de faire disparaître celles qui se présentent déjà en grand nombre. Elle devait diriger le choix des livres qui méritent la confiance de l'Église, et il se trouve, au contraire, qu'il faut commencer par faire un choix au milieu de ses témoignages divergents.

Quel cas faut-il faire d'ailleurs d'une tradition qui commet pendant des siècles des méprises aussi lourdes que celle d'associer la sibylle aux prophètes, l'Évangile et la Prédication de Pierre aux Évangiles de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean, les Épîtres de Clément de Rome, de Barnabas, de Polycarpe et d'Ignace aux Épîtres de Paul; qui prend les insipides élucubrations du Pasteur d'Hermas pour des inspirations de l'Esprit-Saint? Si l'on n'avait encore à lui reprocher que ces absurdes confusions! Mais il y a bien plus. Ces Pères de l'Église, qui ont une si tendre affection pour des apocryphes ou des pseudépi-graphes sans valeur, gardent le silence le plus absolu sur l'Épître de

¹ Clém. Alex., *Stromat.*, lib. I, p. 356; lib. II, p. 375, 380, 410; lib. III, p. 452, 465; lib. V, p. 575; lib. VI, p. 635, 678, etc.

Jacques. De tous les canons de la fin du second siècle, elle ne figure que dans la Peschito.

Ajoutez que la tradition est influencée par des circonstances locales. L'Église de Corinthe a reçu une épître de Clément de Rome; elle a pris l'habitude d'en entendre la lecture dans ses assemblées religieuses. Quand il s'agira d'arrêter le canon du Nouveau Testament, elle croira devoir l'y faire entrer au même titre que les épîtres que l'apôtre Paul lui avait adressées. Toutes les Églises dans lesquelles certains livres avaient acquis quelque autorité voudront aussi qu'ils fassent partie de la collection des Livres saints.

La tradition est influencée bien plus profondément encore par l'esprit de parti, par les tendances ecclésiastiques, par les préoccupations dogmatiques. L'Épître aux Hébreux est antipathique aux chrétiens de l'Occident; ils lui refusent une place dans leurs canons; elle ne se rencontre ni dans celui d'Irénée, ni dans celui de Tertullien, ni dans celui de Muratori, ni dans celui du *Codex Claromontanus*. Les rêveries millénaires déplaisent aux ariens et aux semi-ariens, pour le moins autant que les spéculations trinitaires : Eusèbe fera bon marché de l'Apocalypse. Ne pouvant pas nier qu'elle a en sa faveur tous les suffrages des Églises de l'Occident et ceux d'un nombre de plus en plus considérable des Églises de l'Orient, il la placera d'abord au nombre des livres unanimement avoués par les chrétiens; mais il se souviendra à temps que quelques-uns la repoussent, pour la reléguer parmi les livres supposés, l'abandonnant ainsi à la discrétion de chaque fidèle qui restera libre de la déclarer à son gré authentique ou apocryphe, canonique ou sans valeur.

Les plus anciens canons du Nouveau Testament, formés dans un tel état de choses, furent nécessairement divergents. Cette diversité était une conséquence inévitable des traditions particulières des grandes Églises, qui entraînaient naturellement après elles toutes celles qui les entouraient; des tendances différentes des conducteurs spirituels et des écrivains ecclésiastiques, dont les vues s'imposaient par la force même des choses aux Églises qu'ils dirigeaient; de la différence de culture, de manière de penser, d'antécédents, d'esprit national, qui se faisait remarquer entre l'Orient et l'Occident, entre les chrétiens de langue grecque et ceux de langue latine.

Mais il arriva non moins nécessairement que tous les canons eurent une partie commune. Comment aurait-il pu en être autrement dans une Église si peu éloignée encore de son berceau, et dont par conséquent la tradition primitive n'avait pas eu le temps d'être recouverte

en entier par les broderies des âges suivants? Ce qui existait encore de la tradition primitive fut précisément ce qui constitua la partie commune des plus anciens canons. Il se trouva ainsi que ce qu'il y avait de commun dans les divers recueils des livres de la nouvelle Alliance se composait des documents les plus anciens et par conséquent aussi les plus précieux, tandis que ce par quoi ils différaient était formé d'écrits comparativement plus modernes, appartenant à une époque où la tradition avait déjà subi des atteintes plus profondes, et ayant en réalité une valeur religieuse inférieure à celle des précédents. On sait que les premiers sont restés dans le canon définitif du Nouveau Testament, et que les derniers en ont disparu. Où faut-il en chercher la cause? Uniquement dans la tendance à l'unité ou, si l'on préfère, à l'uniformité qui entraîna, avec tant de force, les diverses Églises chrétiennes à partir du milieu du second siècle; on peut assurer avec Credner que la formation de notre Nouveau Testament est un fait contemporain de la formation de l'Église catholique¹, ou pour parler peut-être plus rigoureusement, est une partie, un côté de la formation de l'ancienne Église catholique.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter incidemment l'histoire de cette formation de l'ancienne Église catholique. Il est nécessaire cependant d'en dire un mot pour pouvoir expliquer comment les anciens canons du Nouveau Testament, si différents à la fois entre eux et de celui qui a été admis plus tard par tous les chrétiens, furent ramenés à ce canon unique et définitif. J'ai déjà fait remarquer précédemment que le besoin de la défense du christianisme ecclésiastique contre les attaques du gnosticisme avait forcé les diverses Églises, dans la seconde moitié du second siècle, à resserrer leurs liens, à mettre leurs intérêts en commun, à se coaliser, pour multiplier leurs forces par leur union. Chacune d'elles dut sacrifier, au moins en partie, ses opinions particulières au besoin de s'entendre sur ce qui était regardé comme essentiel. Toutes les Églises ne renoncèrent pas sans regret, ni parfois sans résistance, à des usages consacrés par le temps. Mais parmi leurs conducteurs, qui comprenaient mieux les nécessités du moment, l'entente fut presque unanime.

L'idée que tous les chrétiens, quelle que fût leur nationalité, constituaient, par suite de leurs communes croyances, une société religieuse, dont les diverses communautés n'étaient que les membres épars, n'était pas cependant entièrement nouvelle dans la seconde moitié

¹ Credner, *Die Gesch. des Kanons*, p. 26.

du second siècle. Elle remontait plus haut. Elle était née à la suite de deux grands faits qui s'étaient produits antérieurement dans le sein du christianisme.

On sait que la propagation de la foi nouvelle ne s'accomplit pas, dans le principe, aussi pacifiquement qu'une étude superficielle des documents de l'Âge apostolique l'avait fait croire pendant longtemps. La lutte du christianisme judaïsant et du christianisme universaliste est un fait que la critique historique a mis aujourd'hui au-dessus de toute contestation. Après la mort des apôtres et de leurs disciples immédiats, la discussion perdit de son ardeur. Les circonstances avaient d'ailleurs enlevé à la question débattue non-seulement son actualité, mais encore presque tout son intérêt. Les grandes conceptions mystiques de Paul avaient baissé, et d'un autre côté les institutions judaïques avaient perdu de leur importance dans l'Église, qui comptait dans son sein, à la fin du second siècle, un bien plus grand nombre de fidèles sortis du paganisme que de membres issus de la famille d'Israël. Il se fit un compromis entre les deux partis, qui n'avaient plus une très-nette intelligence d'un débat auquel la marche même des choses s'était chargée de donner une solution pacifique. Ce compromis fut le premier germe de la conception d'une Église universelle, c'est-à-dire d'une association spirituelle de tous les hommes qui professaient le christianisme et qui, au milieu de toutes les diversités de la vie terrestre, se trouvaient unis par une même croyance.

En même temps, l'expérience avait prouvé que la seconde venue du Messie, dont l'attente avait été le sentiment le plus prononcé des premiers chrétiens, n'était pas aussi prochaine qu'on l'avait cru. On avait compris qu'il ne s'agissait pas seulement de se détacher des choses de ce monde, pour se préparer au jour grand et redoutable de la nouvelle apparition du Seigneur¹, mais qu'il fallait assurer à la société chrétienne les moyens de se maintenir et de se propager au milieu des éléments indifférents ou hostiles qui l'entouraient. Le christianisme était une nouvelle puissance dans le monde; elle avait besoin de s'organiser, et l'ordre lui était d'autant plus nécessaire, que le nombre de ses partisans croissait sans cesse.

Ajoutez que des sectes théosophiques disputaient déjà aux Églises chrétiennes la possession exclusive de l'Évangile; elles étaient encore sans importance; mais leur nombre augmentait chaque jour. Elles portaient le trouble dans la conscience des fidèles; elles donnaient au

¹ *Malach.*, iv, 4. II *Pierre*, iii, 10-14.

dehors une fausse idée du christianisme. De nouvelles divisions menaçaient d'ailleurs de déchirer les Églises chrétiennes en deux fractions. La question soulevée semblait assez futile. Il s'agissait de savoir en quel temps les chrétiens devaient célébrer la Pâque. Les Églises d'Asie voulaient que ce fût le même jour où les Juifs la célébraient; elles en appelaient à l'autorité de l'apôtre Jean. L'Église de Rome, et à son exemple plusieurs Églises de l'Occident, prétendaient renvoyer cette fête au dimanche suivant; elles assuraient qu'elles suivaient en cela la pratique établie par les apôtres Pierre et Paul, dont les deux noms étaient devenus inséparables. Les anciens partis allaient-ils renaitre, sous une nouvelle forme, à l'occasion de ce dissentiment? Il fallait se hâter de prévenir ce malheur.

Il y eut alors des hommes qui représentèrent avec force que tous les chrétiens ne forment qu'une société de frères, que les diverses Églises répandues sur la surface du monde ne composent qu'une seule Église universelle, qu'un même lien spirituel les unit, qu'il fallait à tout prix empêcher ce lien de se rompre; ce fut certainement pour faire triompher ces principes que Polycarpe se rendit à Rome¹. On peut supposer avec une grande vraisemblance que le même dessein conduisit, à peu près à la même époque, Hégésippe à Corinthe et dans la capitale de l'empire romain². Le but apparent du voyage de ces deux évêques était la solution de la question de la célébration de la Pâque; mais cette question en recouvrait une plus profonde, celle de l'union de toutes les Églises. Elles ne pouvaient être séparées dans l'esprit des conducteurs spirituels des communautés chrétiennes. Dans tous les cas, l'idée d'une Église catholique embrassant dans son vaste sein toutes les Églises particulières était une des préoccupations des hommes les plus éminents de ce temps. Elle n'était pas étrangère à Hégésippe, qui se félicite d'avoir trouvé à Rome et dans Corinthe la droite doctrine qui distingue les chrétiens des hérétiques qui n'ont que des doctrines corrompues³. Elle est plus fortement accentuée dans Polycarpe, dont une des dernières pensées, en marchant au martyre, fut pour l'Église universelle répandue sur toute la terre⁴. Elle se retrouve encore dans le Pasteur d'Hermas, qui compare l'Église à une tour,

¹ Iren., *Adv. hæres.*, lib. III, cap. III, IV. Credner, *Die Gesch. des Kanons*, p. 74 et 75.

² Dans les années 157 à 161. Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. XXII. Credner, *ibid.*, p. 67.

³ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. 24. Credner, *ibid.*, p. 77 et 78.

⁴ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. XV. Credner, *ibid.*, p. 75.

dont Jésus-Christ est la porte et dont la construction, commencée dès les premiers jours du monde, ne sera terminée qu'au second avènement du Seigneur, tour dont les pierres sont tous ceux qui ont reçu, avec les dons du Saint-Esprit, les véritables sentiments chrétiens¹.

Ainsi, à la fin de la première moitié du second siècle, c'est chez les principaux chefs des Églises, à Rome comme à Jérusalem et dans l'Asie Mineure, un désir bien arrêté d'unir tous les chrétiens en un seul faisceau, et de fondre toutes les Églises en une association unique, constituant l'Église universelle. Les dangers que les attaques du gnosticisme firent bientôt courir à la cause de l'Évangile donnèrent une nouvelle force à ce sentiment. Le mot d'ordre fut partout de se conformer aux traditions universellement reçues. C'était le seul moyen que l'on pût adopter pour établir l'unité au milieu de toutes les communautés chrétiennes. L'esprit le plus indépendant de cette époque reconnut lui-même la nécessité de n'approuver que ce qu'approuvait l'Église : *In his omnibus nihil aliud probamus nisi quod Ecclesia*². De tous côtés s'éleva le même cri de ralliement.

Le recueil des écrits de la nouvelle Alliance ne pouvait pas échapper à ce besoin d'unité. Il fallait nécessairement qu'il n'y eût qu'un seul et même Nouveau Testament pour tous les chrétiens, comme il n'y avait qu'une seule Église et qu'une même croyance. Ce n'est pas qu'on attachât à la question du recueil des Livres saints de la nouvelle Alliance la même importance qu'à celle de la doctrine et des institutions ecclésiastiques. On en a la preuve dans ce fait significatif que les conciles antérieurs à la fin du quatrième siècle s'occupèrent avec un grand zèle à fixer la doctrine, sans prendre le moindre soin d'arrêter le canon des Livres saints, qui, au point de vue moderne, en sont cependant la base. Mais la détermination d'un recueil identique d'écrits sacrés pour tous les chrétiens était un détail du grand travail de la seconde moitié du second siècle et du siècle suivant. Englobée dans l'ensemble du mouvement général qui emportait tous les esprits, elle s'exécuta en même temps que l'édification de l'Église catholique, et en vertu du même principe par lequel l'unité ou l'uniformité de croyance, de pratiques et d'organisation fut établie dans toute la chrétienté.

On connaît ce principe, qui fut le guide général de tout le travail ecclésiastique de cette époque. On peut le ramener à cette formule :

¹ *Past. Herm.*, lib. III, cap. ix, § 2-16.

² Origen., *Homil. I in Luc.* ; *Opera*, t. III, p. 933.

qu'il convient de tenir pour vrai ce qui est admis par le plus grand nombre ¹. En conséquence, on se fit une loi de recevoir dans le recueil du Nouveau Testament les écrits qui, comme les treize Épîtres de Paul et les quatre Évangiles, étaient admis par toutes les Églises, *quæ apud universas ecclesias stabunt* ², et d'en rejeter ceux qui étaient regardés comme faux et apocryphes du consentement unanime des communautés chrétiennes, *quæ ab omni consilio Ecclesiarum inter apocrypha et falsa judicantur* ³. C'est ainsi qu'en juge Tertullien. Irénée, un des plus actifs promoteurs de l'union des Églises particulières en une seule Église, et par conséquent un des Pères de l'ancien catholicisme chrétien, professe le même sentiment. Il ne faut, selon lui, considérer comme livres sacrés que ceux qui sont admis partout, *hi qui sunt undique* ⁴. Telle est aussi la règle suivie dans l'Orient. Les homologoumènes, c'est-à-dire, comme le mot l'indique, les Livres sur lesquels tout le monde est d'accord, forment le Nouveau Testament; les antilégomènes, c'est-à-dire ceux qui soulèvent des oppositions, doivent en être exclus.

Telle fut l'opinion générale à partir de la fin de la première moitié du second siècle. Ce fut sous son inspiration que le canon du Nouveau Testament acquit bientôt, sinon une fixité complète, du moins une certaine uniformité. Un mot de Tertullien nous apprend comment cette uniformité s'établit. *Quotidie mutantur Ecclesie*, nous dit-il ⁵; les Églises ont entre elles des rapports quotidiens. De ces rapports répétés va résulter une sorte d'équilibre, de même que des liquides séparés par des cloisons prennent un même niveau dès qu'ils sont mis en communication. Les Livres qui se trouvaient dans un grand nombre d'Églises passèrent dans celles qui ne les avaient pas encore, et les Églises qui avaient certains écrits, inconnus à la plupart des autres, les rejetèrent comme douteux ou comme supposés ⁶. L'Occident reçut, au nombre de ses Livres saints, l'Épître aux Hébreux qui était admise par la majorité des Églises de l'Orient, et celles-ci crurent devoir de leur côté admettre dans le Nouveau Testament l'Apocalypse, qui avait les suffrages de tant d'Églises de l'Occident. Quant aux Livres qui, au troisième siècle, passèrent parmi les apocryphes, après avoir été

¹ Tertull., *De præscript.*, § 21 et 28.

² Tertull. *Adv. Marc.*, iv, 5.

³ Tertull., *De pudicit.*, § 10.

⁴ Irén., *Adv. hæres.*, lib. III, cap. iii, § 2.

⁵ Tertull., *De præscript.*, § 21.

⁶ Credner, *Die Gesch. des Kanons*, p. 84.

regardés comme des écrits sacrés pendant le second, comme ils étaient autres dans les diverses Églises, chacun d'eux n'eut en sa faveur que des voix disséminées; ils furent condamnés par cela même.

Nous pouvons juger, d'après quelques faits rapportés par Eusèbe, du zèle avec lequel les conducteurs des Églises travaillèrent à ramener, autant que possible, les divers recueils à un type commun et uniforme. Théophile d'Antioche et son successeur Sérapion mirent le plus grand soin à écarter des Églises dont ils furent successivement les chefs tous les livres qui n'étaient pas reconnus partout ailleurs comme des écrits sacrés. De ce nombre était l'Évangile de Pierre, qui paraît avoir eu de nombreux admirateurs parmi les chrétiens de l'Asie Mineure¹. Dans la Palestine, on avait encore, au commencement du troisième siècle, un canon judéo-chrétien. Le vieil évêque de Jérusalem, Narcisse, attaché aux traditions locales, était peu disposé à l'abandonner. Mais un jeune prêtre, nommé Alexandre, disciple de Sérapion et ami de Clément d'Alexandrie, ayant été appelé auprès de lui en qualité d'aide et d'adjoint, entreprit d'introduire dans les Églises de Palestine le recueil du Nouveau Testament qui commençait à être reçu dans le plus grand nombre des Églises. Cette invasion de l'esprit nouveau rencontra une vive opposition. Clément d'Alexandrie, probablement à la demande d'Alexandre, écrivit un ouvrage en faveur de ce recueil, qu'on désignait déjà, à ce qu'il paraît, du nom de canon ecclésiastique².

Ce qui se passa à Jérusalem dut se reproduire dans un grand nombre d'Églises. Quoique s'appuyant sur la tradition, ou du moins sur ce qu'il y avait de plus généralement admis dans la tradition, ce mouvement unitaire froissa bien des coutumes locales, et rencontra en sa route des résistances vives et nombreuses. Ce fut sans doute pour donner une sorte de satisfaction aux partisans des livres exclus qu'on imagina la distinction que nous trouvons établie plus tard entre les livres canoniques et les livres ecclésiastiques, et qu'on permit encore pendant longtemps la lecture de ces derniers dans les assemblées de fidèles³.

Le résultat de ce travail fut un Nouveau Testament composé des livres qui forment la première des quatre classes d'Eusèbe, livres désignés

¹ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. VI, cap. XII.

² Κανὼν ἐκκλησιαστικός. Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. 13. Credner, *Die Gesch. des Kanons*, p. 36.

³ Les *libri ecclesiastici*, τὰ ἀναγιγνωσκόμενα, sont distingués des *apocryphi*, τὰ ἀπόκρυφα, par Athanase (*Fragm. epistolæ festal.*), par Rufin (*Exposit. in symbol. apostol.*, 37 et 38), et par d'autres encore.

du nom d'homologoumènes. Ce sont les quatre Évangiles, les Actes, les Éptres de Paul, y compris celle aux Hébreux, la première de Jean, la première de Pierre et l'Apocalypse¹. Ce n'est pas là cependant encore notre Nouveau Testament, le Nouveau Testament définitif de l'Église chrétienne tout entière. Il y manque tous les Livres qui composent la seconde classe d'Eusèbe, c'est-à-dire l'Éptre de Jacques, celle de Jude, la seconde de Pierre et la seconde et la troisième de Jean. A quelle époque et par suite de quelles circonstances y entrèrent-elles?

Je suis disposé à rapporter cette dernière et définitive détermination du canon du Nouveau Testament au concile de Nicée. Ce n'est pas que cette célèbre assemblée ait porté sur cette question une décision officielle; mais, comme le fait remarquer M. Cellérier, en réunissant les représentants de la plupart des Églises chrétiennes, elle leur donna occasion de se communiquer mutuellement leurs documents, leurs opinions et leurs traditions diverses². Il dut s'établir entre eux, par suite de ces relations, une sorte de consentement sur le canon; aussi bien que sur bien d'autres sujets qui ne firent pas l'objet des discussions publiques et solennelles du concile. Ceux qui inclinaient à l'arianisme n'en tinrent sans doute aucun compte; mais la plupart des conducteurs des Églises qui avaient assisté à cette assemblée se rangèrent à l'opinion générale, et rapportèrent au milieu de leurs troupeaux un Nouveau Testament entièrement analogue à celui que nous possédons.

On ne saurait trouver, ce me semble, une explication plus satisfaisante de l'introduction des Éptres catholiques dans le canon des écrits de la nouvelle Alliance. Depuis cette époque, elles sont presque unanimement mentionnées parmi les Livres saints, et les représentants les plus illustres de ce concile, Athanase à leur tête, reconnaissent pour canoniques tous les livres de notre Nouveau Testament. J'ai déjà dit qu'on ne saurait tirer une objection contre cette explication du témoignage d'Eusèbe sur l'état du canon de son temps. Le savant évêque de Césarée ne fut pas certainement de ceux qui prirent parti pour ce qui s'était fait à Nicée. Le canon sur lequel les Pères de ce concile s'entendirent ne pouvait pas être le sien. D'ailleurs, ce canon ne se substitua pas immédiatement aux divers Nouveaux Testaments usités dans

¹ J'ai expliqué plus haut le peu de sympathie d'Eusèbe pour l'Apocalypse. Cette opinion était partagée par un assez grand nombre de chrétiens orientaux. Ce livre ne laissait pas cependant de faire partie officiellement du canon du Nouveau Testament universellement adopté.

² Cellérier, *Essai d'une introduct. critiq. au N. T.*, p. 56.

les Églises; l'ancien état des choses ne changea pas tout d'un coup, et c'est cet état de choses qu'Eusèbe a décrit dans son histoire.

Mais un recueil patronné par Athanase et par tous les autres Pères qui venaient de sauver l'orthodoxie menacée dut s'associer bientôt à l'orthodoxie elle-même et en être regardé comme une partie intégrante. Il y avait là une raison suffisante pour qu'il fût bientôt adopté par la grande majorité des Églises. Et, en effet, peu de temps après le concile de Nicée, le canon d'Athanase eut, en somme, fait oublier tous les autres.

MICHEL NICOLAS.

M. DARWIN

ET

SA THÉORIE DE LA FORMATION DES ESPÈCES.

Parmi les nombreux phénomènes de la nature, il en est un qui toujours a réussi à fasciner le naturaliste. Je veux parler de l'existence de nombreuses espèces végétales et animales à la surface de la terre. Ces espèces n'ont point existé de tout temps. Les formes organisées répandues avec profusion autour de nous datent d'une époque relativement récente dans l'histoire du monde. La géologie nous montre qu'elles ont été précédées par d'autres formes, et celles-ci n'avaient elles-mêmes apparu qu'à la suite de nombreux renouvellements des faunes et des flores qui décoraient la surface du globe. Toutes ces formes contemporaines ou dès longtemps disparues ont eu donc un commencement. De là le problème de l'*origine des espèces*.

Ce phénomène obscur a donné naissance à bien des théories. Le plus souvent on a cherché à expliquer la formation des espèces par l'intervention d'une force spéciale, distincte de toutes les autres : la *force créatrice*. Cette théorie de la production des espèces par création immédiate est née sous l'influence des préoccupations religieuses. Toutes les religions, en effet, ont leur cosmogonie particulière, dans laquelle la création immédiate de types végétaux et animaux occupe une place importante. Aussi pouvons-nous constater une admission le plus souvent tacite, mais à peu près générale, de la théorie qui fait dériver les espèces de l'intervention d'une force créatrice. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. De toutes les hypothèses que l'esprit humain peut forger pour expliquer la formation des types végétaux et animaux, celle d'une

création immédiate par une force particulière est certainement la plus simple.

Aux yeux d'une science impartiale, la croyance à la création des types organisés n'a que la valeur d'une hypothèse, pouvant servir de base à plusieurs théories de la nature. La plus répandue de ces théories est celle des créations successives. Une telle hypothèse a l'inconvénient d'invoquer l'action d'une force qui paraît agir indépendamment de toute règle, de toute loi; d'une force capricieuse et intermittente; d'une force qui semble entrer en jeu comme un *deus ex machina*, pour repasser sans cause appréciable à l'état de repos. S'il existe une pareille force, il faut reconnaître que son action est bizarre, incompréhensible, et qu'elle paraît affranchie des conditions de temps. Nul n'a le droit de nier d'une manière absolue l'existence de cette force; cependant, pour la rendre vraisemblable, il faudrait découvrir les lois suivant lesquelles elle se révèle en nous. Si l'on venait, par exemple, à découvrir une certaine périodicité dans l'apparition des espèces nouvelles, si l'on réussissait à emprisonner dans l'étau d'une formule, même fort complexe, l'ordre de succession géologique des types organisés, ce serait là une première présomption en faveur de l'existence d'une force créatrice. Rien, toutefois, ne permet de supposer que la science arrive jamais à ce résultat.

La théorie de la formation des espèces peut du reste se baser sur d'autres hypothèses tout aussi plausibles que celle des créations. Rien n'empêche, par exemple, de supposer qu'il existe une *force organisatrice*, c'est-à-dire une force productrice de l'organisation. Cette force serait éternelle comme toute force. Son action serait incessante. Ses manifestations se produiraient sous la forme d'êtres organisés. Dans un ébranlement lumineux ou sonore, les vibrations d'une molécule donnent naissance de proche en proche aux vibrations de molécules de plus en plus éloignées; ces vibrations subsistent encore à une distance souvent très-considérable du point de départ du mouvement, à un moment où les vibrations de ce point de départ ont cessé sous l'influence de résistances diverses. Les ondes continuent à se propager au loin en cercles concentriques, bien que le centre de ces cercles soit revenu à un état de repos complet. Il pourrait arriver d'une manière analogue que la force organisatrice se propageât de proche en proche, chacune de ses manifestations (êtres organisés) étant reliée à celle qui la précède par voie de génération¹. Chaque manifestation de la force,

¹ Sans doute cette comparaison semblera bien hasardée à plus d'un lecteur. Les ondes

c'est-à-dire chaque être organisé, pourrait, comme dans le cas précédent, continuer à subsister longtemps après ses ancêtres anéantis sous l'influence de mille résistances. Dans ce cas, tous les êtres organisés d'une époque seraient les descendants directs de ceux qui les ont immédiatement précédés dans le temps. Les animaux et les végétaux d'une période géologique donnée seraient les descendants de ceux des périodes antérieures, et les ancêtres de ceux des périodes plus récentes.

L'hypothèse de la force créatrice avait pour corollaire la permanence, l'immutabilité des espèces. Celle de la force organisatrice, continuellement agissante, entraîne comme conséquence nécessaire la doctrine de leur modification graduelle.

Entre ces deux hypothèses de la force créatrice périodique et de la force organisatrice continuellement agissante, tout naturaliste doit choisir. La première conduit à la théorie des faunes et des flores successives, la seconde à la théorie de la transformation lente, dont quelques-uns ont fait une théorie de perfectionnement graduel. La première a eu d'illustres défenseurs, parmi lesquels il faut compter au premier rang Linné et Cuvier; elle est encore généralement en honneur aujourd'hui; la seconde a eu pour représentants principaux Lamarck et Goethe, dont les théories ont été acceptées, avec quelques restrictions cependant, par Geoffroy Saint-Hilaire.

La théorie de la permanence des espèces et des créations successives a le désavantage d'invoquer une action mystérieuse, mais en revanche elle a le bonheur de ne point se trouver en contradiction évidente avec la cosmogonie hébraïque, aujourd'hui généralement révérée dans le monde civilisé. La théorie de la transformation des espèces a, au contraire, l'avantage d'être plus en harmonie que sa rivale avec les procédés habituels de la nature; elle ne renferme pas, comme l'autre, d'élément que notre esprit se sente disposé à qualifier de prime abord de surnaturel. En revanche, elle est peu canonique. Si l'on pèse les avantages et les désavantages de ces deux théories, basées du reste toutes

lumineuses se propagent avec une rapidité uniforme dans un même milieu. Rien de plus irrégulier, au contraire, que la succession des êtres organisés. Toutefois, cette irrégularité s'efface lorsqu'on tient compte des changements incessants subis par chaque organisme. Les cellules de tout corps vivant se détruisent sans cesse pour faire place à des cellules nouvelles; elles se succèdent avec une irrégularité presque aussi grande que les ondes d'un milieu ébranlé. Le tourbillon de la vie est aussi uniforme que la propagation d'un mouvement. Or, l'œuf est primitivement une simple cellule de l'organisme qui l'engendre. Cette cellule n'est pas en principe différente des autres. Sa production n'est donc point un phénomène essentiellement distinct du renouvellement des cellules de l'organisme.

deux sur des hypothèses en apparence assez gratuites, il n'y a pas lieu de s'étonner de ce que partout et dans tous les temps on se soit rangé de préférence du côté de la première.

Il ne faudrait point croire cependant que tant d'esprits supérieurs se soient laissé guider par des préoccupations religieuses, même inconscientes, lorsqu'ils se sont prononcés en faveur de la permanence des espèces. Ils étaient, au contraire, mus par des raisons d'un poids suffisant pour faire pencher le fléau de la balance du côté de l'hypothèse de la force créatrice. Supposez, en effet, qu'un homme impartial se propose d'examiner de sang-froid les deux théories, je me charge de montrer que dans l'incertitude il devra opter pour celle qui implique l'action périodique d'une force créatrice. Cet examinateur impartial ne pourra exiger de la théorie des créations successives la production d'un exemple de création d'espèce ou d'individu. En effet, cette théorie implique l'admission de longs espaces de temps, durant lesquels la force créatrice reste inactive, et ses partisans admettent que nous nous trouvons maintenant dans une de ces périodes de repos. En revanche, on a le droit d'exiger des preuves à l'appui de la théorie de la transformation des espèces, puisque cette théorie admet que les espèces vont se modifiant sans cesse. Les deux théories de l'origine des espèces sont donc placées dans des conditions très-différentes. L'une, celle des créations immédiates, est de nature telle qu'il n'est pas possible d'exiger d'elle une justification appuyée d'arguments positifs, mais cette incapacité même la met dans une situation très-forte et presque inattaquable. L'autre, celle de la transformation graduelle des espèces, est, au contraire, obligée de répondre à tous ceux qui lui demandent de se légitimer. Or, quelque habiles que soient ses défenseurs, leurs réponses incomplètes servent toujours de départ à des attaques nouvelles. Il n'est donc pas étonnant que notre examinateur impartial, les oreilles remplies d'objections contre la théorie de la transformation graduelle des espèces, se tourne de préférence vers la théorie des créations successives. En effet, cette dernière a l'avantage de ne guère pouvoir être attaquée, parce qu'elle ne peut guère se défendre.

La théorie de la transformation graduelle des espèces ne pourra donc soutenir avantageusement la concurrence de la théorie adverse que lorsqu'elle aura été elle-même appuyée de preuves positives. Si la force d'organisation, telle que je l'ai définie, existe dans la nature, il est clair que ses produits doivent varier constamment sous l'influence des conditions sans cesse modifiées, au milieu desquelles ces produits sont engendrés. Mais de telles variations ont-elles réellement lieu, et ces

variations sont-elles assez considérables pour produire une transformation d'espèces ? C'est là ce qu'il s'agirait de démontrer. Lamarck a tenté une pareille démonstration, mais sa tentative est restée infructueuse. Il pensait que toute modification dans les conditions locales du milieu ambiant devait agir sur les animaux, par exemple, en créant pour eux de nouveaux besoins. Ces besoins devaient exciter les animaux à des actions et à des habitudes d'un ordre nouveau, nécessitant l'emploi fréquent d'organes précédemment inutiles ou d'importance secondaire. L'exercice devait produire un développement extraordinaire de ces parties, tandis que d'autres organes devenus inutiles étaient dès lors frappés d'atrophie. Cette théorie était insuffisante à rendre compte des faits, et les applications que son illustre auteur cherchait à en faire nécessitèrent souvent des hypothèses ridicules. Les essais de Goethe ne furent guère plus heureux.

Les derniers échos de la théorie de Lamarck allèrent mourir avec Étienne-Geoffroy Saint-Hilaire, et les naturalistes contemporains paraissent être d'accord pour ériger l'immutabilité de l'espèce en une sorte de dogme scientifique. Quelques-uns, il est vrai, comme M. Alphonse de Candolle et M. Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire, se prononcent en faveur d'une variabilité de l'espèce, mais d'une variabilité limitée, qui n'infirme point le dogme de la permanence.

Au moment, cependant, où la théorie de la transformation graduelle des espèces paraît tomber dans l'oubli, voici surgir deux champions inattendus, MM. Darwin et Wallace, prêts à le soutenir par des arguments nouveaux. Les considérations ingénieuses que ces savants ont fait valoir contre la doctrine de la permanence des espèces ont donné lieu en Angleterre et en Amérique à des débats d'une vivacité extrême. Aussi faut-il bien reconnaître aux arguments de ces savants une importance et une valeur incontestables. C'est une coïncidence bien remarquable, mais sans doute point fortuite, que deux hommes vivant dans deux contrées fort distantes soient arrivés simultanément à élaborer une même théorie de l'origine des espèces. N'en faut-il pas conclure que cette théorie devait voir le jour à notre époque, par suite de l'accumulation lente mais soutenue de nos connaissances en zoologie, en botanique, en géologie ? Ces deux hommes ne se sont pas contentés de livrer au monde de simples élucubrations de cabinet. Tous deux ont

¹ M. Wallace n'a fait connaître jusqu'ici les grands traits de sa théorie que par quelques articles de journaux, dont le principal a été publié dans le même numéro du *Journal of the Linnean Society*, où la première ébauche de la théorie toute semblable de M. Darwin voyait le jour.

longtemps vécu face à face avec la nature la plus grandiose. Tous deux ont consacré de longues années à contempler le monde organisé et à en scruter les mystères. Le nom de M. Darwin jouit depuis longtemps d'une réputation qui s'est étendue bien au delà du cercle des hommes spéciaux. C'est à ce savant que nous devons presque toutes nos connaissances sur la formation des récifs de coraux. Chacun a entendu parler des travaux gigantesques des madrépores sous les flots de l'océan Pacifique; chacun sait que ces petits animaux, par leur multitude et leur développement lent mais incessant, font surgir des îles nouvelles du sein des vagues; tout le monde connaît au moins par des dessins les *atolls* et les *récifs-barrières* de la Polynésie. Or, c'est surtout grâce à M. Darwin que ces notions sont aujourd'hui si populaires¹. Nous devons en outre à ce savant le récit plein d'attraits d'un voyage autour du monde fait de 1831 à 1835. Cet ouvrage², consacré presque exclusivement à des observations d'histoire naturelle et de géologie, n'en est pas moins d'une lecture agréable et facile, même pour des personnes peu initiées aux secrets de la science. Aussi a-t-il été accueilli avec une extrême faveur par le monde lettré au delà du détroit. La rapidité avec laquelle les éditions de ce Voyage se succèdent en est la meilleure preuve. Les savants connaissent en outre M. Darwin par de nombreux travaux plus spéciaux, dont le mérite est partout hautement apprécié. Tels sont les ouvrages de cet auteur sur les îles volcaniques et sur la géologie de l'Amérique du Sud, et ses mémoires sur les blocs erratiques et les phénomènes volcaniques de l'Amérique méridionale³. En relisant aujourd'hui les anciens travaux de M. Darwin, on ne peut manquer d'y reconnaître les premiers germes de sa théorie sur l'origine des espèces. Cette théorie n'y est cependant point encore clairement formulée. En revanche, l'année 1859 a vu paraître un ouvrage nouveau de M. Darwin, ouvrage dont le titre indique immédiatement la portée. Il est en effet intitulé *De l'origine des espèces*⁴. Ce volume, riche de fines observations et d'aperçus ingénieux, n'est que le précurseur d'un ouvrage plus considérable sur le même sujet. Il contient cependant non-seulement l'exposé de la théorie nouvelle, mais encore une multitude de pièces justificatives, c'est-à-dire une riche moisson

¹ V. l'ouvrage de ce savant intitulé *Structure and Distribution of Coral Reefs*.

² *Journal of researches into the natural History and Geology of the countries visited during the Voyage of H. M. S. Beagle round the world*, by Ch. Darwin.

³ L'ouvrage de M. Darwin sur les cirrhipèdes, qu'il convient aussi de nommer ici, est un modèle de monographie zoologique.

⁴ *On the Origin of Species*, by Ch. Darwin. London, 1859.

de faits propres à la soutenir. Il est par conséquent très-suffisant pour permettre d'apprécier les opinions de l'auteur, de les attaquer et de les défendre. C'est ce volume que je me propose d'analyser dans les pages qui suivent.

M. Darwin s'est nettement prononcé contre la doctrine de la permanence. Il pense que les espèces appartenant à un même genre descendent par voie de génération d'autres espèces généralement éteintes, comme les variétés d'une espèce actuelle descendent par génération du type normal de cette espèce. Pour suivre M. Darwin dans l'exposé des raisons qui militent en faveur de cette théorie, il est nécessaire de se familiariser avec les variations actuelles des espèces.

Commençons d'abord par les espèces domestiquées.

Les animaux domestiques, et les espèces végétales cultivées depuis longtemps, présentent des variations plus nombreuses et plus importantes que les espèces animales ou végétales qui n'ont jamais subi l'influence de l'homme. Ce fait est trop bien établi pour qu'il soit nécessaire de citer des exemples à l'appui. S'il faut en croire Andrew Knight, cette plus grande variabilité est en raison directe de l'excès de nourriture fourni, soit aux plantes, soit aux animaux, par les conditions de l'état de domestication.

Quoi qu'il en soit de cette ingénieuse hypothèse, on paraît être en droit de penser que la grande variabilité des espèces domestiques provient de la diversité des conditions de vie. La domesticité crée en effet des conditions bien moins uniformes que l'état sauvage. Il est donc important d'étudier ces différentes conditions, et de déterminer celles qui restent les mêmes à l'état sauvage et à l'état domestique. Il est intéressant aussi de rechercher quelles conditions agissent d'une manière plus énergique sous l'influence de l'homme. On a beaucoup parlé de l'action non-seulement de la nourriture (Knight), mais encore de la chaleur, de la lumière, de l'humidité, etc., pour produire des variations dans les espèces. Toutes ces conditions exercent une influence incontestable. On ne peut nier l'action de la lumière sur la production des couleurs, celle de la température et de la nourriture sur la richesse des toisons. Mais il n'y a pas là de quoi opérer des modifications bien profondes. Ces variations peuvent, en revanche, être augmentées ou compliquées par d'autres influences, les unes évidentes, les autres occultes ou mystérieuses. Parmi les premières, on peut signaler l'usage ou l'inactivité de certains organes; parmi les secondes, le phénomène auquel M. Darwin donne le nom de *corrélation de croissance*. C'est l'usage qui développe à un degré excessif les mamelles des vaches et des

chèvres, lorsque le berger les trait avec régularité. En revanche, ne faut-il pas rapporter à l'inactivité des muscles des oreilles le caractère des oreilles pendantes, caractère si commun chez les races domestiques peu exposées aux alarmes? — Sous le nom de corrélation de croissance, M. Darwin désigne ce fait que certaines variations entraînent le plus souvent d'autres à leur suite, sans qu'on puisse découvrir le fil caché qui les unit les unes aux autres. C'est ainsi que certains poisons agissent autrement sur les moutons blancs et sur les porcs blancs que sur les individus colorés de même espèce; c'est ainsi que les chiens privés de poils ont des dents imparfaites ¹, que les pigeons à pieds emplumés ont les doigts externes palmés, que les chats à yeux bleus sont sourds, etc., etc.

Voilà déjà plusieurs causes complexes susceptibles de se combiner entre elles pour produire des variations et des variétés chez nos espèces domestiques. Mais il y en a d'autres encore. Il se pourrait que certaines de nos espèces domestiques provinssent du croisement fécond et répété de plusieurs espèces primitivement distinctes. Cette hypothèse est, il est vrai, en désaccord avec l'opinion généralement accréditée, d'après laquelle deux espèces distinctes ne seraient jamais susceptibles de donner naissance par croisement à une longue série de générations. Toutefois, cette dernière opinion, énoncée d'une manière aussi absolue, est elle-même une hypothèse. M. Darwin est pleinement autorisé à supposer que deux ou plusieurs espèces primitivement distinctes ont pu se mélanger par croisement fécond, et devenir ainsi la souche de certaines espèces domestiques. Telle est du reste l'opinion que M. Giebel et d'autres ont soutenue avec beaucoup d'habileté pour le chien. Il est clair que si de pareils mélanges d'espèces ont eu lieu à une époque ancienne, ces mélanges peuvent suffire à expliquer certaines variations. Celles-ci naîtraient en effet sous l'influence de la loi bien connue du *retour au type*. On sait que les naturalistes désignent par ce nom la tendance des hybrides féconds, et des métis, à produire des descendants qui se rapprochent de plus en plus de l'un ou de l'autre des deux types primitifs.

Ceux qui se refuseront à admettre la vraisemblance d'un semblable croisement continuellement fécond entre deux espèces, en reconnaîtront la possibilité entre deux races d'une même espèce. Le croisement de ces deux races pourra donner naissance à une race intermédiaire

¹ Le cas s'explique peut-être par la circonstance que les dents se développent, comme les poils, dans des follicules cutanés.

dans laquelle se produiront, sous l'influence de la loi de retour au type, des variations tendant à réaliser l'une ou l'autre des races primitives.

A toutes ces causes de variation des espèces domestiques, il faut ajouter une influence remarquable, qui, si elle ne crée pas des variations nouvelles, augmente l'importance de certaines modifications, en les amplifiant. Nous voulons parler de l'action intentionnelle ou non de l'homme pour perpétuer de préférence certaines variétés accidentelles, et les transformer peu à peu en races. C'est là ce qu'on peut appeler l'élection consciente ou inconsciente par l'homme (*human selection*¹). Les éleveurs de bestiaux ont réussi à produire dans un laps de temps relativement court des races nouvelles, souvent très-différentes de celles qui ont servi de point de départ à leurs expériences. Pour arriver à ce résultat, les éleveurs ont soin de ne croiser entre eux que des individus présentant accidentellement certaines particularités qu'ils désirent obtenir d'une manière permanente. Grâce à la tendance qu'ont toujours les parents à transmettre à leurs enfants les particularités qui les distinguent, une grande partie des individus issus du premier croisement présentent le caractère désiré par l'éleveur. Ce dernier a soin de ne garder que ces individus-là, et d'éliminer les autres. De génération en génération, la proportion d'individus jouissant de ce caractère augmente, et enfin ce caractère devient un apnage permanent de la race ainsi formée. Tel est le procédé de l'élection consciente, qui s'applique aux végétaux aussi bien qu'aux animaux.

Ce même procédé d'élection est exercé par l'homme d'une manière inconsciente, et les résultats en sont alors tout aussi frappants. Les cultivateurs ont toujours cherché à conserver les meilleures variétés d'arbres fruitiers, de légumes, de céréales, tandis qu'ils ont cessé de donner des soins aux variétés moins avantageuses, ou les ont même détruites à dessein. Grâce à ce triage répété pendant des siècles, les meilleures variétés des arbres de nos vergers et de nos plantes potagères se sont toujours modifiées à notre avantage, et ont formé des races bien supérieures à leurs antiques ancêtres. Lorsque les jardiniers de la période classique cultivaient les meilleures poires qu'ils pouvaient

¹ Je regrette d'employer une expression aussi paradoxale. Il est difficile, en effet, d'admettre qu'une *élection* puisse être *inconsciente*. L'expression employée par le naturaliste anglais a l'avantage de ne renfermer aucune contradiction dans les termes. Malheureusement, notre langue ne renferme aucun mot qui rende exactement le terme *selection*. J'ai choisi celui d'*élection*, malgré son insuffisance, plutôt que d'employer un néologisme de couleur trop étrangère.

se procurer, ils ne rêvaient certes point les fruits splendides que nous mangeons aujourd'hui, et pourtant nous devons en partie l'excellence moderne de nos fruits au soin exclusif avec lequel les jardiniers d'autrefois conservaient leurs meilleures variétés.

Quelle distance entre la pensée veloutée de nos parterres et l'humble violette tricolore des prairies, entre l'opulente rose de Gueldre de nos bosquets et la simple viorne du bord des ruisseaux ! Et pourtant c'est l'élection lente des horticulteurs, inconsciente des résultats auxquels elle aboutirait un jour, qui a produit ces merveilleuses métamorphoses.

Ce choix, cette élection par l'homme, produisant peu à peu chez les espèces végétales des résultats imprévus à l'origine, s'exerce également sur les animaux. Le chasseur conserve de préférence les descendants de ceux de ses chiens qui découvrent le mieux le gibier, mais il se défait de ceux qui lui sont relativement d'un moindre secours. Le fermier perpétue la race de son meilleur chien de garde, de la poule la plus féconde, tandis qu'il sacrifie de préférence les individus dont il ne retire qu'un avantage minime.

De toutes les causes qui font varier les espèces domestiques, l'élection consciente, méthodique et rapide, ou inconsciente et lente, mais d'autant plus efficace, est la plus importante aux yeux de M. Darwin. L'exemple des pigeons est bien propre à en démontrer l'influence. En Angleterre, les amateurs de pigeons sont si nombreux, qu'ils ont leurs clubs particuliers. Aussi s'est-il formé peu à peu dans ce pays une foule de races de pigeons, auxquels les Anglais donnent des noms divers (tumblers, barbs, runts, pouters, carriers, fan-tails, etc.). Toutes ces races descendent d'une espèce unique, la *colombia livia*. Elles sont pour la plupart aujourd'hui très-constantes; aussi les amateurs de pigeons sourient-ils de dédain lorsqu'un naturaliste vient leur dire que ces différentes races descendent d'ancêtres communs. On trouve du reste une incrédulité toute semblable chez les éleveurs de poules, de canards ou de taureaux.

Après avoir examiné les causes de variation des animaux domestiques et les conditions dans lesquelles se forment les races sous l'influence de l'homme, tournons nos regards vers les animaux et les plantes à l'état de nature.

Les espèces varient à l'état sauvage aussi bien qu'à l'état domestique, bien qu'en apparence dans des limites moins étendues. Il convient donc de rechercher quelles sont ces variations et sous quelle influence elles se produisent. Cette étude rencontre, il est vrai, d'assez grandes difficultés. Il est, par exemple, souvent fort difficile de déterminer si

l'on doit considérer telle ou telle forme animale ou végétale comme une variété d'une espèce voisine, ou bien comme une espèce distincte. Ces espèces douteuses sont en réalité fort nombreuses. Dans la seule flore de la Grande-Bretagne, par exemple, M. Watson a compté cent quatre-vingt-deux plantes qui ont passé tour à tour pour des variétés ou pour des espèces distinctes. Et sans tenir compte des genres les moins polymorphes, le simple rapprochement des travaux de MM. Babington et Bentham ne donne pas à M. Darwin moins de cent trente-neuf espèces douteuses, sur deux cent cinquante et un. Il est impossible d'examiner avec soin les faunes et les flores sans être frappé de ce fait, que la distinction entre variétés et espèces est très-souvent vague et arbitraire.

Malgré tant de définitions, personne n'a réussi jusqu'ici à tirer de ligne de démarcation claire entre les espèces et les races, ou sous-espèces, s'il est permis d'employer ce terme de Linck, entre les sous-espèces et les variétés tranchées, entre les variétés peu marquées et les différences individuelles. On est donc en droit d'affirmer que les caractères des variétés et les caractères purement individuels ont été un peu trop négligés par les naturalistes, relativement aux caractères dits spécifiques.

M. Darwin consacre en revanche une très-grande attention aux variations individuelles. On verra plus loin de quelle importance elles sont pour sa théorie.

Les espèces admises par les naturalistes sont très-loin d'être toutes également variables. L'une varie beaucoup, l'autre varie peu. Souvent, il est vrai, telle espèce paraît varier plus que telle autre, par la seule raison qu'elle est mieux connue. C'est ainsi que les zoologistes et les botanistes enregistrent de nombreuses variétés de presque toutes les espèces très-utiles, ou placées de manière à attirer tout spécialement l'attention. Toutefois il n'en est pas moins certain que la variabilité des espèces est très-loin d'être constante. M. Alphonse de Candolle avait déjà relevé le fait que les plantes dont la distribution géographique est très-étendue présentent généralement des variétés. M. Darwin a poursuivi l'étude de ce sujet d'une manière très-heureuse. Considérant les espèces comme de simples variétés bien marquées et bien définies, il a été conduit à supposer que les espèces des grands genres, c'est-à-dire des genres nombreux en espèces, doivent présenter des variations plus fréquentes que celles des petits genres. En effet, dans une localité où beaucoup d'espèces voisines (c'est-à-dire d'un même genre) sont produites, on peut s'attendre à voir naître encore de nombreuses variétés. Dans un lieu où croissent beaucoup de grands arbres,

on trouve généralement de nombreux rejets; de même dans une localité où beaucoup d'espèces appartenant à un même genre sont nées des variations d'un type primitif, les circonstances ont dû être favorables aux variations, et par conséquent on peut présumer qu'elles le sont généralement encore. Au contraire, si les espèces, au lieu de résulter des variations de types antérieurs, sont dues chacune à un acte créateur spécial, il n'y a pas de raison pour que les variétés soient plus fréquentes dans un genre riche en espèces, que dans un genre peu nombreux.

Les faits parlent ici en faveur de l'hypothèse de M. Darwin, plutôt qu'en faveur de l'hypothèse des créations spéciales. Ce savant a imaginé de répartir les plantes de douze régions, et les insectes coléoptères de deux districts, en deux groupes à peu près égaux, contenant l'un les genres les plus nombreux en espèces, l'autre les moins nombreux. Or, il a constamment trouvé la proportion des espèces sujettes à varier plus forte dans le premier groupe. En outre les espèces sujettes à varier dans les grands genres présentent toujours des variétés plus nombreuses que les espèces sujettes à varier dans les petits genres.

Les espèces des grands genres étant plus sujettes à varier que d'autres, et les variétés n'étant selon M. Darwin que des espèces commençantes, il est évident que ces genres tendent à devenir de plus en plus riches en espèces. En même temps, il est vrai, comme M. Darwin le montre ailleurs, ces grands genres tendent à se subdiviser en plusieurs genres plus petits. Telle est la marche lentement progressive de la nature.

Après cette digression sur l'importance des variétés chez les espèces à l'état de nature, revenons à l'étude des conditions qui président à la formation de ces variétés.

Les conditions qui font varier les espèces domestiques doivent agir également sur les espèces sauvages. Une seule, il est vrai, et de toutes la plus énergique, la plus efficace, fait ici défaut, à savoir l'élection consciente ou inconsciente opérée par l'homme. Mais cette influence est remplacée à l'état sauvage par une influence analogue, dont la découverte suffirait à immortaliser le nom de M. Darwin. Je veux parler de l'élection naturelle (*natural selection*).

Les êtres organisés sont en lutte continuelle les uns contre les autres à la surface du globe. La plupart succombent de bonne heure à ce combat de la vie; les vainqueurs, qui seuls réussissent à prolonger leur existence pendant un temps plus ou moins long, sont relativement en petit nombre. Cette lutte est évidente pour les animaux. Chez les végé-

taux, pour être plus occulte, elle n'est pas moins ardente. Prenons un exemple. Dans un pays dont toute la surface est revêtue d'une végétation abondante, on peut admettre que le terrain porte à peu près le maximum des plantes qu'il est susceptible de nourrir. Chacune de ces plantes produira une foule de graines. Certains végétaux, les pins par exemple, porteront des millions et même des milliards de semences dans le cours de leur existence. Et pourtant chaque plante ne pourra produire en moyenne, pendant toute la durée de sa vie, qu'une seule graine susceptible de se développer, puisque, la terre étant couverte du maximum des végétaux possibles, une nouvelle plante ne saurait se développer qu'à la condition qu'une autre périsse. Parmi la multitude de semences produites, un bien petit nombre arriveront à leur entier développement. Or les plantes qui tendent à s'établir devront infailliblement entrer en conflit avec les anciennes.

La lutte pour l'existence¹ existe, comme nous le voyons, soit dans le règne animal, soit dans le règne végétal. Il y aura donc des vainqueurs et des vaincus, et si l'on se demande quels seront les vainqueurs, il est facile de répondre. En effet, tout individu qui jouira d'une particularité individuelle propre à lui conférer une supériorité réelle dans la lutte devra l'emporter sur ses congénères. Cet individu-là aura plus de chances que d'autres de produire une nombreuse postérité, et cette postérité comprendra, conformément à la loi d'atavisme², une forte proportion d'individus jouissant de la même particularité à laquelle leur ancêtre a dû la victoire. A chaque génération le nombre des individus triomphant par la même cause ira en augmentant, et c'est ainsi qu'il s'établira graduellement une variété ou une race caractérisée par la possession de cette particularité. Il se passe donc ici, sans le concours de l'homme, un phénomène très-analogue à l'élection, au choix exercé par les éleveurs sur les animaux domestiques. C'est l'élection naturelle, dont j'esquisse fort brièvement l'action. Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Augustin Pyramus de Candolle, M. Lyell, M. Herbert, ont déjà insisté sur la lutte qui s'établit ainsi entre les espèces. Toutefois M. Darwin a sensiblement modifié le sens de ce combat de la vie, en considérant comme principale victoire la production d'une postérité plus ou moins

¹ Je regrette l'emploi d'une locution aussi barbare, mais il est difficile de rendre autrement le terme de *struggle for life*. C'est, à proprement parler, le combat que les êtres se livrent pour se disputer l'existence. Des expressions telles que « combat de la vie » ou « lutte de l'existence » ne sauraient avoir ce sens.

² Ressemblance aux ancêtres, en particulier aux parents.

nombreuse. La nécessité du combat résulte de la rapidité avec laquelle les individus de chaque espèce se multiplient par génération. Linné a déjà calculé que si une plante produisait deux graines dans l'année, puis chacune des deux nouvelles plantes deux nouvelles graines l'année suivante et ainsi de suite, le nombre des plantes produites s'élèverait à un million en vingt ans. L'éléphant est l'animal qui se reproduit le plus lentement, puisqu'il ne met que six petits au monde entre sa trentième et sa quatre-vingt-dixième année, et pourtant si tous résistaient au combat de la vie, la descendance d'un seul couple d'éléphants s'élèverait à quinze millions en cinq siècles. Le manque de nourriture vient heureusement s'opposer à une multiplication aussi rapide. La lutte pour l'existence n'est donc au fond que la doctrine de Malthus appliquée à l'ensemble du règne animal et du règne végétal. En réalité les causes qui limitent le nombre des individus de chaque espèce sont extrêmement complexes, parfois impossibles à démêler. Le climat et la plus ou moins grande abondance de nourriture exercent en ce sens une influence incontestable. Mais cette influence paraît avoir été généralement exagérée; et ici comme ailleurs, il faut tenir compte de l'*accident*. Souvent en effet, des circonstances en apparence tout à fait indifférentes suffisent à produire un accroissement ou décroissement rapide du nombre des individus appartenant à une espèce. M. Darwin en cite de curieux exemples. Dans le comté de Surrey, on trouve d'immenses bruyères entre-coupées à de longs intervalles par quelques bouquets isolés de pins. Il suffit d'enclore une parcelle de ces bruyères, pour voir l'espace ainsi renfermé se couvrir d'une forêt de pins. L'influence de la clôture est ici évidente. Les semences de pins disséminées par le vent ne tardent pas à germer; mais les jeunes arbres ne peuvent se développer dans les circonstances ordinaires, parce qu'ils sont foulés aux pieds par les bestiaux. La clôture agit donc uniquement en empêchant les jeunes arbres d'être écrasés au sortir de la graine. Un autre exemple plus singulier est le suivant. Personne ne croirait que l'abondance des pensées et du trèfle rouge pût être en raison du nombre des chats. C'est pourtant bien ce qui a lieu parfois, s'il faut en croire M. Darwin. En effet, ces fleurs ne sont guère fécondées qu'à la condition d'être visitées par des bourdons qui portent le pollen des anthères sur les stigmates. Or, le nombre des bourdons dépend de celui des rats qui détruisent leurs nids et leurs alvéoles de cire. M. Newman pense même que plus des deux tiers des bourdons de la Grande-Bretagne périssent de cette manière. Enfin les chats font la guerre aux rats. Aussi n'est-il point invraisemblable que l'abondance

des chats contribue au développement des pensées et du trèfle rouge dans la proximité des villages.

Ces exemples suffisent à montrer combien sont complexes les éléments qui influent sur le résultat de la lutte pour l'existence. Dans tous les cas il est licite d'affirmer que la lutte la plus vive est celle qui s'établit entre les individus d'une même espèce, parce qu'ils fréquentent les mêmes districts, qu'ils exigent la même nourriture, et qu'ils sont exposés aux mêmes dangers. En outre, les espèces d'un même genre ayant généralement une certaine similitude de constitution et d'habitudes, et toujours une structure identique, la lutte sera plus ardente entre elles dès qu'elles viendront à se rencontrer, qu'elle ne le serait entre des espèces de genres différents.

La lutte pour l'existence conduit, nous l'avons vu plus haut, à l'élection naturelle. Celle-ci doit produire des variations d'espèces bien plus nombreuses et plus frappantes que ne le fait le choix méthodique ou inconscient de l'homme. En effet, l'homme n'agit que sur des caractères externes et visibles, tandis que l'élection naturelle, ne tenant compte que de ce qui est utile à l'individu, agit souvent sur des organes internes, sur de légères nuances de constitution, sur le mécanisme entier de la vie. Elle peut agir sur les êtres organisés pour les modifier à tout âge, en accumulant les variations profitables à cet âge. Elle peut modifier la larve de l'insecte comme l'animal parfait. Chez les animaux qui forment des sociétés, elle peut modifier chaque individu dans l'intérêt de la communauté.

L'élection naturelle se manifeste souvent comme élection sexuelle, basée non plus sur la lutte pour l'existence, mais sur la lutte des mâles pour la possession des femelles. Le résultat de la lutte n'est généralement pas la mort du compétiteur vaincu, mais l'impossibilité dans laquelle il se trouve de laisser de postérité abondante. C'est ainsi qu'un coq sans éperon sera incapable de se mettre en possession d'un brillant harem de poules, ou qu'un cerf sans bois ne pourra se procurer de compagne. Ce genre de combat est très-fréquent : les alligators, les saumons, les lucanes cerfs-volants, en fournissent la preuve. Quelquefois la lutte revêt un caractère plus pacifique. Les mâles de certaines espèces d'oiseaux, les oiseaux du paradis et d'autres encore, se rassemblent devant les femelles et cherchent à les séduire par leur plumage et leur belle voix. Dans ce cas l'éclat du plumage du mâle adulte et la supériorité de sa voix, comparativement aux jeunes individus, peut être le résultat d'une élection sexuelle longtemps répétée. En thèse générale il ne semble pas improbable à M. Darwin

que la plupart des différences de structure, de couleur, d'ornements, qu'on observe entre le mâle et la femelle de certaines espèces, proviennent essentiellement de l'action lente et graduelle de l'élection sexuelle.

Certaines circonstances peuvent hâter la formation de variétés par voie d'élection naturelle. L'une des plus importantes paraît être l'isolement de contrées peu étendues. Une région peu étendue et bien isolée, par exemple une île au sein d'une vaste mer, présentera généralement des conditions de vie d'une grande uniformité. L'élection naturelle tendra donc à modifier de la même manière, relativement aux mêmes conditions d'existence, les individus d'une espèce soumise à des variations. Les croisements avec des individus de même espèce, qui, dans d'autres circonstances, auraient habité les régions voisines, seront impossibles, et les variétés produites auront par là une occasion de moins de revenir au type premier. L'isolement agit sans doute d'une manière plus efficace encore en empêchant l'immigration d'espèces plus vigoureuses, ou mieux adaptées aux modifications physiques (changement de climat, soulèvements, etc.) que peut subir la région en question. Cet obstacle à l'immigration d'autres espèces, en localisant la lutte pour l'existence, donne, à chaque nouvelle variété formée sur le terrain même de cette région, le temps de se perfectionner lentement et de se constituer en espèce nouvelle. Pour seconder ainsi la production des espèces, il ne faut cependant point que l'aire isolée soit trop petite, car alors le petit nombre des individus diminuerait d'autant les chances favorables à la production de nouvelles variations.

Quelle que soit du reste la valeur de l'isolement d'une région peu étendue pour la formation des espèces, M. Darwin accorde une importance plus grande encore aux vastes étendues de pays où les individus sont nombreux et la lutte ardente. En effet, de telles circonstances ne peuvent produire que des espèces vigoureuses, susceptibles de s'étendre au loin et de résister pendant une longue période.

Ces considérations toutes théoriques, mais fort ingénieuses, sont parfaitement d'accord avec l'observation. Sur une très-petite île, la lutte pour l'existence ayant été moins vive, l'extermination de certaines races ou de certaines espèces a dû être moins fréquente, et par tant les modifications nouvelles auront été peu abondantes. De là peut-être ce fait relevé par un savant professeur de Zurich, M. Oswald Heer, que la flore de Madère ressemble à la flore tertiaire de l'Europe. De même les bassins d'eau douce ne forment, lorsqu'on les considère tous ensemble, qu'une surface relativement très-peu étendue; la lutte

entre les espèces d'eau douce a dû être par conséquent moins énergique que la lutte entre les espèces terrestres ou marines, aussi, les modifications des espèces d'eau douce auront-elles été relativement peu rapides et peu profondes. En accord avec ces exigences de la théorie, ne trouvons-nous pas dans les eaux douces sept genres de poissons ganoides, seuls restes d'un ordre immense jadis répandu avec profusion dans toutes les eaux du globe? N'est-ce pas aussi dans les eaux douces que nous rencontrons les formes en apparence les plus anormales du monde actuel, l'ornithorhynque et les lepidosairènes, vrais fossiles vivants servant de chaînon intermédiaire entre des classes aujourd'hui généralement séparées par un abîme dans la chaîne des êtres?

Conformément à la théorie de M. Darwin, les espèces des petites îles très-isolées doivent être relativement moins vigoureuses que celles des continents; en effet, elles n'ont pas été fortifiées par une lutte aussi énergique que le combat dans lequel les espèces continentales ont triomphé. Cette nouvelle exigence de la théorie est aussi confirmée par les faits; chacun sait, par exemple, avec quelle rapidité les plantes des îles de la Polynésie succombent dans la lutte avec les plantes européennes et autres importées par les navigateurs.

En somme, les vastes continents présentent, aux yeux de M. Darwin, les conditions les plus favorables à la production de nouvelles espèces, pourvu que ces continents soient soumis à des oscillations de niveau. En effet, la lutte est plus vive et soutenue dans ces régions étendues. Leurs habitants, nombreux en individus et en espèces, sont continuellement aux prises les uns avec les autres. Lorsque, par suite d'un affaissement de terrain, ces continents seront partagés en plusieurs grandes îles, chacune d'elles portera encore un grand nombre de représentants de chaque espèce. A partir de ce moment, les croisements entre les habitants des différentes îles deviendront impossibles; les immigrations seront suspendues, la lutte perdra son ardeur, et dans chaque île les nouvelles conditions d'existence ainsi créées agiront à leur manière. Pendant de longues séries de siècles ou de milliers d'années, l'élection naturelle accumulera des modifications infinitésimales qui finiront par produire de nombreuses variétés. Puis un nouveau changement géologique aura lieu. Un soulèvement réunira de nouveau les îles en un seul continent. Leurs populations se mélangeront, la lutte redeviendra aussi vive que naguère. Les plus vigoureuses des nombreuses variétés lentement formées l'emporteront sur leurs rivales plus faibles. Celles-ci deviendront graduellement plus rares et finiront par disparaître, tandis

que les premières, maîtresses du terrain, constitueront autant d'espèces nouvelles. Ces espèces tendront à se modifier encore sous l'influence des altérations possibles des conditions d'existence, et sous l'égide de l'élection naturelle.

Il résulte de ce qui précède que le développement numérique d'une variété a toujours lieu au détriment d'une autre variété moins favorisée, et condamnée à devenir de plus en plus rare. Or, la rareté, c'est la géologie qui l'enseigne, précède l'extinction. Nous avons vu, d'ailleurs, que les espèces les plus communes présentent le plus de variétés ou d'espèces commençantes. Par conséquent, les espèces rares, ne pouvant produire que lentement des variétés nouvelles, seront nécessairement battues dans le combat de la vie par les descendants diversément modifiés des espèces communes. C'est ainsi que l'apparition d'espèces nouvelles entraîne l'extinction de types anciens. On sait d'ailleurs avec quelle rapidité certaines races bovines ou ovines et certaines variétés de fleurs prennent la place de races ou de variétés voisines. Dans le Yorkshire, on peut fixer l'époque où l'ancienne race bovine fut remplacée par la race à longues cornes, laquelle fut à son tour, pour me servir de l'expression d'un agriculteur, « balayée par la race à courtes cornes, comme par une peste meurtrière ».

Si les variétés sont réellement des espèces commençantes, comment les différences minimales qui séparent ces variétés les unes des autres deviennent-elles des différences profondes, suffisant à caractériser les espèces? A cette question, M. Darwin n'est pas embarrassé de répondre : Chez les animaux domestiques, les divergences entre deux variétés vont croissant de génération en génération, et les formes intermédiaires disparaissant graduellement, on finit par obtenir deux races bien caractérisées. La cause de cette disparition des formes intermédiaires est facile à comprendre. En effet, les amateurs n'admirent que les extrêmes. L'un préférera les pigeons à bec court, l'autre les pigeons à bec long. Les différences entre ces deux catégories de pigeons seront minimales à l'origine, mais chaque amateur, poussant vers les extrêmes opposés et personne ne tenant à conserver les becs intermédiaires, ces différences finiront par devenir très-considérables. De même le cheval de course et le lourd cheval de trait du voiturier ont dû être très-semblables à l'origine, mais les éleveurs, qui avaient en vue des buts très-différents, ont fini par exagérer à l'excès les divergences de caractères. Aux yeux de M. Darwin, les choses se passent de la même manière dans la nature. — L'expérience a démontré que pour faire produire une plus grande quantité de fourrage à une surface de

terrain, il suffit de l'ensemencer de plusieurs espèces de graminées, ou de plusieurs variétés d'une même espèce. Par conséquent, les variétés les plus divergentes se multiplient toujours plus rapidement que des variétés très-semblables entre elles, et l'on conçoit qu'à la longue ces variétés divergentes doivent étouffer les variétés intermédiaires. La même chose se passe chez les animaux. Une espèce de quadrupèdes carnassiers se nourrissant de proie vivante ne peut guère augmenter de nombre dans une localité donnée; la rareté de la nourriture s'y oppose. Mais une variété de cette espèce vient-elle à modifier son genre de vie au point de se nourrir de cadavres, elle aura plus de chances de subsister que toute variété moins divergente du type premier, et se nourrissant de proie vivante.

Je n'ai fait qu'indiquer d'une manière très-sommaire les arguments sur lesquels s'appuie M. Darwin. Je pense néanmoins en avoir dit assez pour montrer que, plus les variétés d'une espèce sont divergentes entre elles, plus elles ont de chances de réussite dans la lutte pour l'existence. Elles donnent naissance à une progéniture nombreuse, sujette elle-même à beaucoup de variations, tandis que les variétés intermédiaires marchent vers une extinction inévitable.

On a souvent cherché à représenter par un grand arbre les affinités des espèces appartenant à une même classe. M. Darwin s'empare de cette heureuse similitude. Les rameaux verts, munis de bourgeons, sont les espèces actuelles; les bourgeons sont les variétés ou espèces commençantes, les espèces de l'avenir; les pousses des années précédentes représentent une longue succession d'espèces éteintes. A chaque période de croissance, toutes les branches ont cherché à se ramifier en sens divers, à empiéter sur les rameaux voisins et à les étouffer, comme les espèces dans la lutte de la vie. Les grosses branches, divisées en branches plus petites, donnant elles-mêmes naissance à de nombreux rameaux, ont été jadis de simples bourgeons lorsque l'arbre était jeune. Cette connexion des bourgeons actuels avec les bourgeons d'autrefois par l'intermédiaire des branches ramifiées représente fort bien la classification de toutes les espèces vivantes et éteintes en groupes subordonnés les uns aux autres. Des nombreux rameaux qui prospéraient lorsque le grand arbre n'était encore qu'un arbrisseau, il n'en subsiste plus aujourd'hui que deux ou trois, porteurs de toutes les branches plus modernes. N'est-ce pas là l'image de la succession géologique des êtres? Elles étaient nombreuses, les espèces répandues dans les mers paléolithiques, mais un petit nombre d'entre elles seulement ont donné naissance à une longue lignée de descendants de plus

en plus modifiés. De l'arbrisseau devenu grand arbre, bien des branches, bien des rameaux se sont desséchés et sont tombés. Ce sont les ordres, les familles, les genres perdus qui n'ont point de représentants dans la nature actuelle. De même enfin que çà et là surgissent des bifurcations inférieures de l'arbre, quelques baguettes isolées longues et grêles, de même nous trouvons dans la nature actuelle quelque ornithorhynque ou quelque lepidosirène isolé, souvenir perdu d'époques des longtemps passées.

Tel est le mécanisme admirable à l'aide duquel la théorie de M. Darwin montre que les variations individuelles des espèces tendent à former des variétés destinées à devenir plus tard des races permanentes et enfin de véritables espèces nouvelles. L'influence si remarquable, si énergique, du triage, de l'élection humaine sur la formation des races d'animaux domestiques, cette influence est remplacée à l'état sauvage par l'action plus lente peut-être, mais plus énergique encore, de l'élection naturelle. C'est elle qui se charge de perpétuer certaines variations individuelles, de les fixer et d'en faire surgir des espèces.

L'élection naturelle ne *crée* pas, il est vrai, les variations; elle les perpétue seulement lorsqu'elles ont apparu et les exagère. Les causes véritables de ces variations sont ailleurs. Elles sont multiples et complexes, mais sans doute régies par certaines lois. M. Darwin n'a point laissé en dehors de ses recherches ce sujet qui devait lui fournir un chapitre d'un haut intérêt. Nous avons déjà dit quelques mots des causes de variation à propos des espèces domestiques. Nous pouvons maintenant compléter ce sujet en le traitant d'une manière plus générale.

L'action de la nourriture, du climat, etc., pour modifier des espèces est, aux yeux de M. Darwin, extrêmement faible, surtout en ce qui concerne les animaux. Cette action est pourtant vraisemblable dans quelques cas. Ainsi, Edward Forbes pensait que les coquilles présentent des couleurs plus vives sur les confins méridionaux de leur aire géographique et dans les eaux peu profondes. D'après M. Gould, les oiseaux offrent sous un ciel serein des teintes plus éclatantes, et M. Wollaston admet une grande influence de la station sur la couleur des insectes.

Le *manque d'exercice* de certains organes peut également produire quelques modifications chez les animaux sauvages, comme il en produit chez les animaux domestiques. C'est à cette cause que M. Darwin rapporte l'incapacité de voler que l'on observe chez beaucoup d'oiseaux habitant des îles océaniques dépourvues d'animaux carnassiers. En

effet, ces oiseaux, n'étant jamais poursuivis, perdent l'habitude de faire usage de leurs ailes. A Madère, sur cinq cent cinquante espèces d'insectes coléoptères, M. Wollaston en compte deux cents dont les ailes sont trop rudimentaires pour permettre le vol. Des groupes entiers de coléoptères, habitués à voler et répandus partout, font défaut dans cette île. Il n'est pas impossible que pendant des milliers de générations, les insectes qui s'élevaient le plus fréquemment dans les airs aient été poussés dans la mer par le vent. Leur mort, dans ce cas, a laissé le champ libre aux individus qui, par la conformation rudimentaire de leurs ailes, étaient peu propres à voler. En revanche, les insectes essentiellement aériens, comme les lépidoptères, ont à Madère les ailes relativement plus grandes. C'est, sans doute, l'usage, combiné avec l'élection naturelle, qui a développé ces organes, les individus à grandes ailes étant plus aptes à lutter contre le vent. C'est également le défaut d'usage qui paraît avoir rendu aveugles tant d'animaux habitant les cavernes de Styrie, de Kentucky et d'autres contrées. Cette opinion est d'autant plus vraisemblable que les animaux des cavernes appartiennent à des groupes fort divers. Comme l'a fait observer M. Dana, les animaux aveugles des cavernes d'Amérique sont rapprochés par leurs affinités naturelles, non des animaux aveugles d'Europe, mais bien d'espèces américaines munies d'yeux développés. Et de même beaucoup d'animaux aveugles des cavernes d'Europe sont les proches parents, au point de vue zoologique, d'animaux munis d'yeux et vivant dans les contrées avoisinantes. Il serait singulièrement difficile de donner une explication rationnelle de ces affinités, si l'on voulait admettre des créations spéciales pour chacune de ces espèces. Parmi les animaux des cavernes, il s'en trouve, il est vrai, quelques-uns de conformation très-anormale, comme l'amblyopsis d'Amérique parmi les poissons, et le protée d'Adelsberg parmi les reptiles. Toutefois la lutte pour l'existence n'étant que peu intense dans l'intérieur des cavernes, il n'est pas étonnant que plusieurs types anciens s'y soient conservés.

Les phénomènes de corrélation de croissance peuvent se présenter comme causes de variation chez les espèces sauvages aussi bien que chez les espèces domestiques. Nous en avons cité déjà plusieurs exemples; M. Darwin en mentionne beaucoup d'autres. Ainsi, chez certains pelargoniums, lorsque la fleur centrale de la cyme perd les taches de couleur foncée des deux pétales supérieurs, le nectaire adhérent avorte complètement. Si la tache ne fait défaut que sur l'un des pétales, le nectaire est seulement plus petit qu'à l'état normal. Il faut cependant

être très-scrupuleux dans l'application de cette loi de corrélation de croissance. Souvent, en effet, on peut être tenté de lui rapporter certaines modifications qui ont été simplement héritées des ancêtres. Il peut arriver, par exemple, qu'un individu transmette à ses descendants une certaine particularité qui deviendra constante par voie d'élection naturelle. Après quelques milliers de générations une nouvelle particularité, tout à fait indépendante de la première, deviendra à son tour l'apanage de cette race. On aurait tort en ce cas de chercher une certaine corrélation entre deux particularités qui sont en réalité entièrement étrangères l'une à l'autre. Ainsi, M. Alphonse de Candolle a remarqué qu'on ne trouve jamais de semences ailées dans un fruit indéhiscent. M. Darwin montre qu'il n'y a sans doute pas là de corrélation de croissance. En effet, si les semences ailées ont été formées par voie d'élection naturelle, elles ne pouvaient évidemment se former que dans les fruits déhiscents. L'étude des phénomènes de corrélation de croissance est fort difficile. On comprend que, dans certains cas, le changement de structure d'un organe au moment de son apparition puisse entraîner des modifications dans des organes qui se développent plus tard, mais une foule d'autres corrélations sont incompréhensibles.

L'observation révèle certaines lois assez singulières auxquelles sont soumises les variations des organes. Ainsi, tout organe développé à l'extrême chez une espèce, comparativement aux espèces voisines, est sujet à varier beaucoup. Les cirrhipèdes sessiles offrent un exemple frappant de ce fait. Chez ces animaux les valves operculaires, organes d'une très-grande importance, diffèrent très-peu d'un genre à l'autre. Dans le seul genre pyrgoma, les espèces ont des valves operculaires de formes très-diverses, et l'on observe aussi une grande variabilité dans la forme de ces organes chez les individus de la plupart des espèces de ce genre. On est même en droit d'affirmer que la forme de ces valves présente plus de différences chez les *variétés* d'une seule espèce du genre pyrgoma que chez les *espèces* d'un autre genre. Cette loi, en apparence si singulière, s'explique fort bien par la théorie de M. Darwin. En effet, lorsqu'un individu possédant un organe développé à l'extrême devient la souche d'une race ou d'une espèce caractérisée par le développement même de cet organe, on doit s'attendre à trouver cet organe variant beaucoup de taille chez les descendants de ce chef de race. C'est là une conséquence nécessaire de la tendance qu'ont toujours les descendants à revenir au type primitif de leurs ancêtres. Il faut un temps très-considérable pour que la nouvelle espèce soit

solidement constituée; mais ce temps une fois écoulé, ces retours vers le type premier deviendront fort rares ou cesseront même de se manifester. Nous avons cité les cirrhipèdes sessiles, il nous serait facile de nous appuyer sur beaucoup d'autres exemples. Ainsi, le nombre constant des articles des tarsi est un caractère invariable chez des groupes très-étendus de coléoptères; chez les ingides, cependant, d'après Westwood, ce nombre n'est point le même pour toutes les espèces; aussi le voit-on varier chez une même espèce d'un sexe à l'autre. On pourrait en dire autant des nervures des ailes des hyménoptères.

Nous parlions tout à l'heure de la tendance vers le retour au type. Cette tendance fournit à M. Darwin un excellent argument en faveur de sa théorie. Des espèces distinctes présentent en effet souvent des variations analogues, et il n'est pas rare de voir les variétés d'une espèce emprunter les caractères d'espèces voisines. Ce singulier phénomène s'explique tout naturellement, si toutes les espèces d'un même genre descendent d'un ancêtre commun. Ce n'est plus alors qu'une simple manifestation de la loi bien connue du retour au type. — Un exemple remarquable de ce fait, cité par M. Darwin, est relatif aux différentes espèces du genre *Equus*.

L'âne présente fréquemment sur les jambes des zébrures, c'est-à-dire des raies transversales analogues à celles du zèbre. Quelquefois aussi sa bande scapulaire est double. Le koulan de Pallas a été vu de même avec une double bande scapulaire. Chez l'hémione, cette bande fait défaut à l'état normal, mais elle peut exister exceptionnellement, et les jambes des poulains de cette espèce sont en général zébrées. Le quagga, dont le corps est rayé comme celui du zèbre, ne présente pas à l'ordinaire de raies sur les jambes, et cependant M. le docteur Gray a figuré un individu de cette espèce avec les pieds zébrés. En Angleterre, M. Darwin a vu apparaître la bande spinale chez des chevaux de toutes races et de toutes couleurs. Il a observé aussi les zébrures des jambes et les raies parallèles sur les épaules chez un grand nombre de chevaux, surtout chez les chevaux de couleur brune. Bien plus, les chevaux de la race kattywar, dans les Indes, ont la raie dorsale, les raies scapulaires, les zébrures des jambes et de la tête, et cela d'une manière si constante que les individus auxquels manquent une partie de ces caractères ne sont pas considérés comme étant de race pure. La tendance à présenter des zébrures est plus grande encore chez les hybrides des différentes espèces, non-seulement chez les hybrides de l'âne et du zèbre, ou de l'hémione et du zèbre, mais chez les hybrides

de l'âne et du cheval, ou de l'âne et de l'hémione. Tout cela s'explique fort bien si l'on admet, avec M. Darwin, que le cheval, l'âne, l'hémione, le quagga, le zèbre, descendent d'un ancêtre commun, séparé d'eux par des milliers et des milliers de générations, ancêtre qui a dû être rayé comme le zèbre, quoiqu'il fût peut-être bien différent de lui à d'autres égards.

Les pages qui précèdent suffisent à donner une idée claire de la théorie de M. Darwin, théorie qui peut se résumer de la manière suivante :

Toutes les espèces animales et végétales de l'époque actuelle descendent par filiation directe des espèces qui ont vécu durant les époques géologiques précédentes. Certaines variations individuelles produites sous l'action d'agents divers tendent à former des variétés, puis des races nouvelles, à la faveur de l'élection naturelle. De toutes les races issues d'une même espèce, les plus divergentes finissent par survivre seules, tandis que les races intermédiaires succombent dans la lutte de la vie. Ces races survivantes sont alors considérées comme des espèces distinctes.

Telle est la théorie de M. Darwin, théorie à nos yeux grosse d'avenir. Les uns reconnaîtront en elle une conception de génie, les autres n'y verront tout au plus qu'une hypothèse spécieuse. Personne, toutefois, ne pourra refuser à son auteur une finesse d'observation remarquable.

Pour juger cette théorie, il faut la confronter avec les faits, l'éprouver avec la pierre de touche de l'application. Voyons donc maintenant M. Darwin à l'œuvre; voyons-le tenter de résoudre les plus graves problèmes de la nature organisée. Il ne se laisse effrayer par aucun; il les aborde tous de sang-froid, et s'il devait les résoudre, ce serait la meilleure preuve qu'il a su découvrir le fil conducteur dans le labyrinthe de la création. Beaucoup taxeront cette entreprise de téméraire; beaucoup accuseront le savant anglais de s'attaquer au rocher de Sisyphe. Ces reproches sont peut-être fondés en partie. Il n'en faut pas moins admirer le courage de l'auteur, qui ne prétend à rien moins qu'à comprendre le monde. Comprendre le monde, en effet, c'est pouvoir le refaire, comme le disait récemment un critique habile à propos de la philosophie de Hegel. Or, il n'y a qu'un homme de cœur qui ne recule pas devant une tâche pareille. Refaire le monde! refaire la nature organisée tout au moins! quelle tâche écrasante! M. Darwin ne saurait, il est vrai, l'accepter dans toute son immensité; mais c'est parce qu'il ne peut disposer des myriades de siècles nécessaires à l'ac-

complissement de ce labeur immense. Un dicton populaire pose en axiome que Rome ne fut point bâtie en un jour. Comment donc la vie d'un homme suffirait-elle à jeter les fondations du monde, ou seulement du monde organisé?

Nous direns dans un prochain article comment M. Darwin sait combattre, et plus d'une fois tourner en faveur de sa thèse, les arguments que certains phénomènes naturels semblent fournir à ses adversaires. Pour aujourd'hui, nous nous bornons à montrer avec quelle facilité la nouvelle théorie rend compte de deux problèmes d'une haute importance, à savoir, la distribution géographique des êtres organisés, et l'unité de composition des êtres appartenant à un même embranchement.

Commençons par la distribution géographique des êtres organisés. Il est impossible d'examiner la répartition des êtres organisés à la surface du globe sans reconnaître qu'elle n'est pas résultée simplement de l'influence du climat ou d'autres conditions physiques. L'Australie, l'Afrique australe et l'Amérique du Sud, entre le 25° et le 35° degré de latitude, renferment des régions très-semblables par les conditions physiques. Il est néanmoins difficile de trouver trois faunes ou trois flores plus dissemblables que celles de ces contrées. Les êtres organisés qui vivent sous le 35° L. S. dans l'Amérique du Sud ont au contraire une ressemblance frappante avec ceux qui habitent sous le 25° L. N. dans l'Amérique septentrionale. Des faits analogues pourraient être cités pour les productions marines. On peut même dire d'une manière générale qu'il y a une grande affinité entre les productions d'un même continent ou d'une même mer, bien que les espèces soient différentes dans les diverses stations de ce continent ou de cette mer. En voyageant du sud au nord sur un même continent, l'observateur nomade est frappé de ce que divers groupes d'animaux, proches parents les uns des autres, quoique spécifiquement distincts, se remplacent successivement. Il entend des oiseaux presque identiques chanter des notes à peu près semblables; il les voit construire des nids analogues et pondre des œufs le plus souvent tachetés de la même manière. Les plaines voisines du détroit de Magellan, par exemple, sont habitées par une espèce de rhéa (autruche d'Amérique), et plus au nord, un autre grand oiseau parcourt les plaines de la Plata. C'est encore une rhéa et non point une autruche ni un émeu (cassou), comme les grands oiseaux couveurs de l'Afrique et de l'Australie sous la même latitude. Dans ces mêmes plaines de la Plata, nous rencontrons

l'agouti et le bizcacha, rongeurs dont les habitudes rappellent celles de nos lapins et de nos lièvres, mais qui appartiennent à un type entièrement américain. Gravissant les pics sourcilleux des Cordillères, nous les trouvons habités par une autre espèce de bizcacha exclusivement alpine; puis voici nager dans les eaux non le castor ou le rat musqué, mais le coypou et le capybara, autres rongeurs du type américain. Sur les îles voisines du continent du nouveau monde, c'est toujours ce type qui frappe nos yeux. Nous retrouvons même ce *facies* particulier, si l'on nous permet ce terme technique, jusque chez les fossiles tertiaires terrestres et marins de l'Amérique. Il y a donc un lien caché qui enlace à travers le temps et l'espace tous ces organismes d'un même continent.

Ce lien, c'est pour M. Darwin la transmission du type par héritage. La communauté de généalogie est la cause des traits de ressemblance, comme l'élection naturelle est la cause des dissemblances. La similitude des diverses faunes et des diverses flores dans un grand continent ou dans une grande mer conduit à supposer que la distribution actuelle des terres et des mers remonte à une époque déjà fort ancienne.

Mais si la ressemblance indique une généalogie commune, il faut admettre que toutes les espèces d'un même genre descendent de parents communs. Ceci explique bien pourquoi tant de genres et même tant de familles sont confinés dans une seule région. Quant aux genres dont les espèces sont distribuées aujourd'hui sur la plus grande partie du globe, il faut croire qu'ils ont été formés primitivement dans une seule région, d'où ils ont peu à peu émigré dans des directions diverses. L'explication de ces migrations est dans beaucoup de cas très-difficile, surtout lorsque le genre dont il s'agit ne remonte pas à une époque géologique très-ancienne.

La théorie de M. Darwin est à cet égard en complète harmonie avec la théorie des centres de création. Toutes deux font naître chaque espèce sur un seul point, d'où elle rayonne peu à peu en sens divers; mais tandis que la théorie de M. Darwin accorde à l'espèce une formation lente et graduelle aux dépens d'un type précédemment existant, la théorie des centres de création fait en général procéder les espèces d'une intervention immédiate de la force créatrice.

Les faits s'accordent fort bien ici avec la théorie de M. Darwin. L'Europe, l'Australie et l'Amérique du Sud ne possèdent pas une seule espèce de mammifère qui leur soit commune. Les conditions d'existence sont cependant si semblables dans ces trois régions, qu'une multitude

d'animaux et de plantes d'Europe ont été naturalisés sous l'influence de l'homme en Australie et en Amérique. En outre, il existe un certain nombre de plantes aborigènes communes aux trois pays. Il n'y a pas lieu de s'étonner de ce que ces contrées si distantes les unes des autres ne possèdent point de mammifères semblables ; les moyens de migration de ces animaux sont en effet très-peu nombreux. L'existence de quelques plantes communes à ces contrées n'est pas non plus très-surprenante, si l'on songe à la facilité avec laquelle les graines de certains végétaux sont transportées à de grandes distances. Nous verrons d'ailleurs plus loin comment ce transport s'est effectué.

Les grandes différences des faunes ou des flores de pays distants les uns des autres, mais jouissant cependant d'un climat semblable, et la grande uniformité des diverses parties d'un même continent ou d'une même mer obligent donc à conclure avec M. Darwin que la distribution actuelle des terres et des mers remonte à une très-haute antiquité. Une objection peut être faite, il est vrai, à cette manière de voir : c'est l'identité presque complète des faunes et des flores alpestres dans les différentes parties du monde. Les végétaux des régions froides sont semblables dans les Alpes, les Pyrénées et la Norvège, ainsi que dans les régions polaires. La flore des montagnes blanches de l'Amérique du Nord se retrouve au Labrador et jusque sur les sommités les plus élevées de l'Europe. Les faunes et les flores alpestres ne paraissent donc pas se ressentir de la distribution actuelle des terres et des mers.

M. Darwin, suivant en ceci l'exemple d'Edward Forbes, explique très-bien cette anomalie avec le secours de la période glaciaire. Vers la fin de la période pliocène, longtemps avant l'époque glaciaire, la plupart des habitants du globe étaient spécifiquement les mêmes qu'aujourd'hui. Nous avons de fortes raisons de croire qu'à cette époque le climat était plus chaud que de nos jours. Suivant toutes les apparences, les êtres qui vivent maintenant sous le 60° latitude nord pouvaient subsister alors sous le 66°-67°, tandis que les productions arctiques étaient refoulées dans le voisinage immédiat du pôle. Grâce à la continuité des pays circumpolaires, les plantes et les animaux arctiques ont facilement pu émigrer d'un continent à l'autre. De là une grande uniformité dans les productions arctiques de la période antérieure à l'époque glaciaire.

Lorsque le climat vint à se refroidir graduellement, longtemps avant l'extension la plus grande des glaciers, la population arctique dut se retirer lentement vers le sud. En même temps, les habitants de ce que nous appelons aujourd'hui la zone tempérée émigraient vers les tro-

piques. Les régions actuellement tempérées de l'ancien et du nouveau monde finirent donc par être uniformément peuplées par les *organismes* arctiques. Ce fut l'état permanent pendant la période glaciaire proprement dite.

Lorsque la chaleur revint par degrés, les *formes* arctiques furent refoulées graduellement vers le nord, et suivies pas à pas par les productions des régions tempérées, qui s'emparèrent du terrain laissé libre. Mais cette émigration ne se fit pas seulement dans le sens de l'altitude. A mesure que la neige et la glace fondaient sur les sommets, les plantes et les animaux arctiques de la base de la montagne s'élevaient sur les pentes devenues propres à la végétation. Dès que les vallées environnantes furent occupées par les faunes et les flores tempérées, ces organismes arctiques restés sur les montagnes se trouvèrent séparés par de vastes espaces de leurs congénères repoussés vers le pôle. Ainsi s'explique la grande uniformité actuelle des productions circumpolaires et alpestres des deux mondes.

Les phénomènes que nous venons de voir se succéder à la surface des continents ont dû se présenter simultanément et dans le même ordre au sein des mers. Des migrations analogues ont dû s'opérer dans l'Océan. C'est ainsi qu'on peut expliquer la présence d'organismes semblables, soit de l'époque actuelle, soit de l'époque tertiaire, sur les côtes orientales et occidentales de la partie aujourd'hui tempérée de l'Amérique septentrionale. Ces changements de température donnent aussi la clef d'un singulier phénomène observé par M. Dana; nous voulons parler de la présence simultanée de certains crustacés et de certains poissons presque semblables dans la Méditerranée et dans les mers du Japon.

Ces interprétations peuvent paraître un peu arbitraires à ceux qui ne sont pas familiarisés avec les résultats de la géologie moderne. Il est donc de notre devoir d'ajouter que M. Darwin n'imagine point ces changements de température pour le seul salut de sa théorie. L'existence d'une période relativement récente, qui aurait été caractérisée par un froid extraordinaire et une extension considérable des glaciers, est aujourd'hui admise par tous les géologues. On pourrait même dire que ce fait est l'une des conquêtes les mieux assurées de la géologie. L'extension immense des glaciers à cette époque a été reconnue et étudiée avec soin dans une grande partie de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Ce phénomène n'a point été dû à des influences purement locales, car divers observateurs ont constaté l'existence de glaciers à la même époque sur d'autres points du globe, isolés, il est vrai, mais

très-distants les uns des autres, par exemple, en Sibérie, dans l'Himalaya, à la Nouvelle-Zélande, en Australie, dans les cordillères de l'Amérique équatoriale et du Chili.

Si l'on considère combien l'extension des glaciers a été générale à cette époque, combien le refroidissement a été universel, on ne trouve rien d'impossible à ce qu'il y ait eu çà et là un mélange de formes arctiques des deux hémisphères. Un tel mélange a pu se faire par l'intermédiaire des chaînes de montagnes et de plateaux élevés comme ceux de l'Amérique équatoriale. En harmonie avec cette hypothèse très-vraisemblable, M. le docteur Hooker a trouvé quarante à cinquante plantes phanérogames communes à l'Europe et à la Terre de Feu. Ce chiffre paraît très-élevé lorsqu'on tient compte de la pauvreté de la flore de cette dernière contrée. On rencontre également beaucoup de formes tout à fait analogues aux espèces européennes ou très-voisines d'elles sur les pics les plus élevés de l'Amérique équatoriale et de l'Abyssinie, dans l'Himalaya, sur les montagnes de Ceylan et les cônes volcaniques de Java. La liste des genres recueillis sur les sommités les plus élevées de cette dernière île semble une contre-épreuve de la liste des genres que le botaniste peut collecter sur une colline d'Europe.

N'est-il pas bien singulier d'observer une pareille similitude chez les habitants des hautes montagnes de tout le globe ou chez les productions marines de mers fort distantes, tandis qu'on ne remarque pas de ressemblance entre les habitants de plaines éloignées, mais à climat presque identique? Ce fait, en apparence inexplicable, devient pourtant très-compréhensible quand on analyse comme l'a fait M. Darwin l'influence probable de la période glaciaire. Cette influence se révèle, il est vrai, beaucoup plus dans les flores que dans les faunes, mais cela tient, comme nous l'avons dit, à ce que les migrations des plantes s'opèrent généralement avec plus de facilité que celles des animaux. Certains animaux cependant sont susceptibles, par suite de circonstances diverses, d'être transportés facilement à de grandes distances, et présentent dès lors des phénomènes de distribution géographique très-semblables à ceux qu'offrent les végétaux. Les animaux d'eau douce occupent en général par cette raison des aires d'une extension vraiment extraordinaire.

La distribution géographique des êtres devait soulever un autre problème en apparence fatal à la théorie de M. Darwin. Nous voulons parler de la population des îles océaniques. M. Darwin a néanmoins abordé cette question sans détour, et loin d'y trouver une cause d'hésitation, il a su en tirer de nouvelles preuves à l'appui de ses opinions,

sans qu'il ait jugé nécessaire de faire surgir aussi souvent qu'Edw. Forbes des terres hypothétiques, établissant à une époque peu ancienne une communication directe entre les îles de l'Océan et les grands continents. Suivons-le dans son intéressante étude.

Les espèces de tous genres qui habitent les îles océaniques sont peu nombreuses lorsqu'on les compare à celles d'aires continentales de grandeur égale. Cette loi a été établie d'une manière positive par M. Alphonse de Candolle pour les plantes, et par M. Wollaston pour les insectes. La flore de la petite île d'Anglesey, par exemple, qui appartient au continent européen, compte sept cent soixante-quatre plantes, tandis que l'île de l'Ascension ne possédait originairement qu'une demi-douzaine de plantes phanérogames. Elle en compte, il est vrai, un plus grand nombre aujourd'hui, mais cette augmentation est due à la naturalisation d'espèces étrangères apportées par l'homme. Les espèces indigènes finiront même peut-être par disparaître complètement devant ces espèces naturalisées, comme cela est déjà arrivé, ou peu s'en faut, à Sainte-Hélène.

Bien que le nombre des espèces constituant la flore et la faune des îles océaniques soit relativement peu considérable, la proportion d'espèces endémiques, c'est-à-dire d'espèces qui ne se trouvent nulle part ailleurs dans le monde, est en général assez forte dans ces îles. Les mollusques et les oiseaux endémiques l'emportent par le nombre sur les mollusques ou les oiseaux endémiques de toute région continentale d'égale étendue. La théorie de M. Darwin aurait pu faire prévoir ce fait. En effet, les espèces jetées accidentellement et à de longs intervalles dans une contrée isolée ont à lutter avec des compétiteurs tout nouveaux. Une telle condition est très-favorable à la formation de nouvelles espèces par sélection naturelle.

Les îles océaniques se distinguent souvent par l'absence complète de certaines classes d'êtres organisés, dont la place semble alors occupée par d'autres classes. Les mammifères sont, par exemple, remplacés aux îles Galapagos par des reptiles, et à la Nouvelle-Zélande par des oiseaux gigantesques à ailes atrophiées. Les îles océaniques sont dépourvues de batraciens; seule, la Nouvelle-Zélande possède dans les districts montagneux une espèce de grenouille. Encore cette espèce a-t-elle pu y parvenir durant la période glaciaire. La plus ou moins grande facilité d'immigration peut servir en grande partie tout au moins à expliquer ces faits.

Bien d'autres détails dignes d'intérêt peuvent être mentionnés ici relativement à ces îles océaniques.

On n'a pas d'exemple de mammifère terrestre et sauvage habitant une île distante de plus de cent lieues d'un continent ou d'une grande île continentale. Les îles Falkland, qui possèdent une espèce de renard voisin du loup, ne forment qu'une exception apparente; elles sont, en effet, réunies au continent américain par un banc de sable et ne peuvent être considérées comme vraiment océaniques. En revanche, on trouve des mammifères aériens (chauves-souris) sur presque toutes les îles semées au milieu de l'Océan. La Nouvelle-Zélande en possède deux espèces qui lui sont entièrement spéciales.

L'île Norfolk, l'archipel Viti, les îles Bonin, les Carolines, les Mariannes, l'île Maurice ont toutes leurs chauves-souris particulières. Les partisans de l'existence d'une force créatrice doivent être bien embarrassés d'expliquer pourquoi cette force n'a réussi à produire aucun autre mammifère dans les îles éloignées des continents. Ce fait s'explique, au contraire, fort bien à l'aide de la théorie de M. Darwin. Les mammifères terrestres ne peuvent être transportés à travers des grands espaces de mer, tandis que rien n'empêche les chauves-souris de voler d'île en île. Dans cette hypothèse, les espèces des continents, après s'être établies sur des îles éloignées, y auraient subi des modifications graduelles, dont quelques-unes se seraient perpétuées sous l'influence de l'élection naturelle, et auraient fini par former des espèces endémiques.

D'après la théorie de M. Darwin, les îles auraient été généralement peuplées par des immigrations venues des continents les plus voisins. Sans doute ces immigrations sont souvent difficiles à concevoir, surtout lorsqu'il s'agit d'îles très-distantes de toute terre. Mais il ne faut pas oublier que ces migrations ont eu des temps presque incommensurables pour s'opérer. Dans certains cas, il a pu subsister temporairement un flot intermédiaire entre quelque île aujourd'hui isolée et la terre la plus voisine. D'ailleurs les faits sont là, appréciables pour chacun, et ces faits parlent généralement en faveur de la théorie de M. Darwin.

Cette théorie demande que, dans le plus grand nombre de cas, les faunes et les flores des îles océaniques portent le cachet des continents les plus voisins. Or, c'est là ce qu'on observe très-fréquemment. L'archipel des Galapagos, par exemple, est éloigné de deux cent cinquante à trois cents lieues des côtes de l'Amérique méridionale, et pourtant les organismes aquatiques ou terrestres particuliers à ces îles portent presque tous avec évidence le cachet des productions américaines. Sur vingt-six espèces d'oiseaux terrestres, vingt-cinq, au dire

de M. Gould, appartiennent exclusivement à ces îles ¹. On devrait, par conséquent, supposer qu'elles y ont été créées. L'affinité de la plupart de ces oiseaux avec certaines espèces américaines ne s'en manifeste pas moins d'une façon incontestable dans les caractères zoologiques, les habitudes, les mouvements et la voix. Il en est de même d'un grand nombre d'autres animaux et, comme l'a montré M. le Dr Hooker, de presque toutes les plantes. Le naturaliste errant sur ces îles volcaniques au milieu de l'océan Pacifique se sent transporté en Amérique par toute la nature organisée qui l'environne. Pourquoi donc une telle concordance? Rien, absolument rien de ce qui touche aux conditions de vie, aux caractères géologiques du sol, à l'altitude, au climat, etc., rien de tout cela n'est identique dans l'Amérique méridionale et aux Galapagos. En revanche, à presque tous ces points de vue, il y a une ressemblance extrême entre l'archipel des Galapagos et celui du cap Verd, et pourtant rien de plus différent que la nature organisée de ces deux groupes d'îles. Les plantes et les animaux des îles du cap Verd portent le cachet africain, comme ceux des îles Galapagos le cachet américain. Quel est donc le lien occulte qui relie les êtres organisés de l'Amérique du Sud à ceux des Galapagos, et ceux de l'Afrique à ceux des îles du cap Verd? Il faut le chercher, répond M. Darwin, dans la souche commune de l'arbre généalogique, et les arguments sur lesquels il s'appuie sont certes bien séduisants.

La seconde application de la théorie de M. Darwin, dont il nous reste à entretenir le lecteur, concerne l'unité de composition organique des êtres appartenant à un même embranchement. C'est peut-être là le plus beau triomphe de cette théorie, bien qu'elle soit encore insuffisante pour expliquer tous les détails.

L'examen attentif des êtres organisés, vivants et fossiles, révèle entre eux des affinités d'ordres très-divers, qui conduisent inévitablement l'observateur à les répartir en groupes nombreux, subordonnés les uns aux autres. Ces groupes ont trouvé une expression positive dans la hiérarchie de la classification zoologique ou botanique. Les naturalistes groupent les individus en variétés et en espèces, puis ils réunissent ces espèces en genres, les genres en familles, celles-ci en ordres; enfin ils réunissent les ordres en classes et les classes en embranchements. Tel est le mécanisme de ce qu'on appelle le système naturel.

¹ D'après l'édition de 1860 du *Voyage of the Beagle*, ce nombre doit, il est vrai, être réduit à vingt-trois, ou même à vingt et un. Cette restriction n'influe cependant point les conclusions de M. Darwin.

Les savants ne sont point d'accord sur la valeur absolue de ce système. Les uns le regardent comme une abstraction arbitraire, ou du moins comme un échafaudage tout subjectif conforme aux catégories de l'esprit humain, comme un moyen commode d'énoncer des propositions générales sous la forme la plus concise. D'autres le regardent comme l'expression du plan suivi par le Créateur dans l'édification de la nature. Les représentants de cette dernière opinion ont une phrase toute trouvée pour expliquer par quelle raison chaque animal rentre dans l'un ou l'autre des embranchements peu nombreux adoptés par la majorité des zoologistes. Si le Créateur, disent-ils, n'a créé que des animaux conformes à l'un ou à l'autre de ces types d'organisation, c'est que ces types sont les catégories de pensées du Créateur.

Pour M. Darwin, les idées de genre, de famille, etc., n'ont pas simplement une réalité subjective. Elles renferment quelque chose de plus, quelque chose de vraiment objectif; elles impliquent en effet pour lui, comme on l'a vu dans toute notre analyse, la communauté d'origine, l'existence d'un ancêtre commun. L'arrangement hiérarchique des groupes d'une classe n'est naturel à ses yeux qu'autant qu'il exprime exactement l'ordre généalogique. Une bonne classification doit être en même temps une généalogie.

Pour mieux faire saisir cette conception de la classification naturelle, M. Darwin se sert de l'image suivante : Si nous possédions une généalogie exacte de l'espèce humaine, il est clair qu'un arrangement généalogique des races fournirait la meilleure classification possible des langages parlés aujourd'hui à la surface du globe. Si l'on tenait compte dans cet ouvrage de toutes les langues mortes, de tous les dialectes intermédiaires et de leurs modifications graduelles, une telle classification serait même la seule rationnelle, la seule possible. Il pourrait se faire que quelque langue très-ancienne fût arrivée jusqu'à nous sans subir de modifications bien profondes et sans produire de bien nombreux dialectes, tandis que d'autres, sous l'influence de péripéties de civilisation très-nombreuses, seraient devenues les souches de langues modernes très-diverses ayant chacune leurs dialectes particuliers. Une bonne classification de tous ces idiomes devrait comprendre des groupes subordonnés les uns aux autres, mais l'ordre hiérarchique de ces groupes serait forcément l'ordre généalogique. Eh bien! ce qui ferait règle pour les langues ne le doit pas moins faire pour la classification des êtres organisés.

La communauté d'arbre généalogique entre les espèces d'un même embranchement résout la plupart des grands problèmes de la morpho-

logie. Interrogez les partisans des créations immédiates sur la cause de l'unité de plan qui se manifeste chez tous les êtres appartenant à un même embranchement. Ils répondent que cette unité de plan entrerait dans les desseins du Créateur, ou, comme nous le disions tout à l'heure, qu'elle est une catégorie de la pensée créatrice. Une telle explication est une simple fin de non-recevoir. Au contraire, cette unité s'explique fort bien si l'on admet que tous les êtres appartenant à cet embranchement sont issus d'un ancêtre commun, dont la descendance s'est insensiblement diversifiée sous l'influence de l'élection naturelle. Les modifications successives auront rarement pour effet de transposer des organes et de modifier le type fondamental. Les os d'un membre, par exemple, peuvent se raccourcir, s'élargir et s'envelopper d'une épaisse membrane, au point de devenir une nageoire, ou bien s'allonger considérablement pour former le pied d'un échassier; ils peuvent enfin subir les changements de forme les plus divers sans que le nombre des pièces de la charpente primitive augmente et sans que les connexions de ces pièces soient altérées. En revanche, il est aisé de comprendre comment certains organes, certaines pièces osseuses s'atrophient au point de disparaître. Tout anatomiste sait aujourd'hui que les os du crâne sont les homologues des pièces constitutives d'un certain nombre de vertèbres. On trouve également une homologie évidente entre les pieds antérieurs et les pieds postérieurs des vertébrés, entre les nombreux appendices des crustacés, tels que nageoires, pattes, mâchoires, antennes et yeux composés. Dans la fleur enfin, la position relative des sépales, des pétales, des étamines et des pistils, aussi bien que leur structure intime, s'explique par l'homologie de ces organes avec les feuilles d'un bourgeon disposées en spirale autour de l'axe. Tous ces faits et bien d'autres analogues sont entièrement mystérieux dans l'hypothèse des créations. Pourquoi donc le cerveau est-il renfermé dans une boîte formée d'éléments de vertèbres? Pourquoi les os qui composent l'aile et la jambe postérieure de la chauve-souris ou l'aile et la jambe de l'oiseau sont-ils semblables? Pourquoi tel crustacé n'a-t-il plus de jambes que ses proches parents qu'à la condition d'avoir moins de mâchoires, ou *vice versa*? Pourquoi les sépales, les pétales, les étamines, les pistils d'une fleur, malgré leurs fonctions si diverses, ont-ils en principe une organisation identique?

M. Darwin, appuyé sur la théorie de l'élection naturelle, ne se laisse point effrayer par ces questions. L'axe du corps des vertébrés est formé par une série de vertèbres portant certaines apophyses et certains appendices; le corps des articulés est divisé en une série de

segments qui peuvent être munis d'appendices; enfin chez les plantes, nous trouvons une longue série d'organes appendiculaires disposés en spirale. Or, comme M. Owen et d'autres l'ont fait remarquer, la répétition fréquente d'un même organe est un caractère très-répandu chez les êtres organisés inférieurs ou peu modifiés. Aussi est-il vraisemblable que l'ancêtre commun et inconnu de tous les vertébrés avait beaucoup de vertèbres, celui des articulés un très-grand nombre de segments, et celui de toutes les plantes phanérogames de nombreux organes appendiculaires formant un grand nombre de tours de spire. Il n'est donc pas improbable que l'élection naturelle, en accumulant une longue suite de modifications légères, ait transformé peu à peu une partie de ces éléments primordialement identiques, de manière à les adapter à des fonctions très-diverses. Ces modifications ne s'étant développées que par degrés insensibles, il n'est pas étonnant qu'on réussisse à découvrir encore une certaine ressemblance fondamentale entre tous ces organes primitivement identiques.

Un autre problème morphologique digne de l'attention des naturalistes est l'identité embryonnaire de certains organes qui diffèrent soit de forme, soit de fonction, chez les individus adultes. M. Agassiz rapporte quelque part qu'ayant oublié d'étiqueter un très-jeune embryon de vertébré, il se trouva dans l'impossibilité de déterminer si c'était un embryon de mammifère, d'oiseau ou de reptile écailleux. En effet les embryons de ces trois classes sont identiques dans les premiers stades de développement. Les exemples d'animaux très-dissemblables à l'état adulte, et presque identiques à l'état embryonnaire, se présentent en foule à l'esprit de chaque naturaliste. M. Darwin cite le cas des cirrhipèdes, jadis considérés comme des mollusques, et dans lesquels Cuvier lui-même ne sut pas reconnaître des crustacés. Tout naturaliste cependant qui voit une larve de cirrhipède reconnaît immédiatement en elle un crustacé. Sans quitter cet ordre, M. Darwin donne aussi l'exemple des cirrhipèdes sessiles et des cirrhipèdes pédonculés, animaux fort dissemblables, dont les larves peuvent cependant à peine être distinguées les unes des autres.

Ces traits de ressemblance entre les embryons d'animaux, du reste fort dissemblables, ou bien entre certains animaux inférieurs et les embryons d'animaux fort élevés dans la série, sont extrêmement remarquables et permettent d'établir des homologues souvent inattendues. Qu'on nous pardonne d'en citer encore un exemple dont nous avons souvent été frappé. Chez l'homme et les mammifères, il sort du cœur une grosse artère, l'aorte, qui se dirige d'abord vers le haut de la

poitrine, mais ne tarde pas à former une espèce de crosse, pour se recourber vers le bas. Cette crosse aortique est toujours placée du côté gauche. Chez les oiseaux il existe également une crosse de l'aorte, mais elle est tournée du côté droit. Les crocodiles et tous les reptiles écailleux présentent deux crosses aortiques, l'une à droite, l'autre à gauche, la première en général plus développée que la seconde. Enfin chez les amphibiens (batraciens) et les poissons, on trouve des crosses aortiques nombreuses, distribuées par paires, dont le nombre varie de deux à cinq. Au premier abord, dans la comparaison de ces cas si différents, l'on n'est frappé que par la dissemblance. Toutefois l'étude de l'embryologie apprend bientôt que les embryons de tous les vertébrés, même de l'homme, possèdent de cinq à sept paires d'arcs aortiques pendant les premiers stades de leur développement. A cette époque ces embryons sont à peu près semblables entre eux. L'atrophie de quelques-uns de ces arcs aortiques en diminue peu à peu le nombre. Les poissons conservent encore un petit nombre d'arcs, beaucoup d'amphibiens n'en gardent déjà plus qu'un petit nombre de paires, enfin les reptiles finissent par se contenter d'une seule paire, et même les oiseaux et les mammifères, d'une simple crosse placée du côté droit chez les premiers, et du côté gauche chez les seconds.

Les partisans des créations immédiates sont obligés d'admettre que ces traits de ressemblance primordiale ne sont là que pour l'amour du type.

La théorie de M. Darwin n'est point ici dans le même embarras. Cette ressemblance primordiale des embryons est une bonne fortune pour elle. En effet, un grand nombre des particularités sur lesquelles l'élection naturelle peut agir sont, comme les armes défensives ou les différences sexuelles, de nature à n'apparaître qu'assez tard dans la vie de l'individu. L'accumulation d'un grand nombre de petites modifications à un âge où les animaux sont déjà relativement assez développés, finira par produire de très-grandes différences entre les adultes, tandis que les embryons ne seront nullement ou presque nullement atteints par ces modifications. Les formes embryonnaires de diverses espèces doivent par conséquent se ressembler beaucoup plus que les formes adultes. Or, c'est bien là ce qui a lieu en réalité.

Nous avons dit que certaines modifications d'organes peuvent s'accumuler à une époque donnée de la vie. Ce n'est certes point une assertion gratuite. Chacun peut s'en assurer en comparant entre eux les petits de diverses variétés ou races d'une même espèce domestique. Ces races, souvent formées dans des temps historiques et descendant

incontestablement de parents identiques, se distinguent aujourd'hui les unes des autres par des caractères très-tranchés. Néanmoins il est souvent impossible de dire à laquelle de ces races appartiennent les jeunes individus tant ils se ressemblent. Chacun en aura fait l'expérience en examinant de jeunes poulains ou de jeunes chiens.

Un dernier problème morphologique qui touche de très-près au précédent est celui des organes rudimentaires. Pourquoi les mâles sont-ils munis de mamelons, ou même de véritables mamelles susceptibles de donner exceptionnellement du lait? D'où vient ce petit os perdu dans les chairs du lièvre et qui n'est qu'une clavicule inutile? A quoi bon les métacarpiens rudimentaires de tant de ruminants, l'œil caché sous une peau velue de spalax, ou l'œil plus imparfait encore des poissons endoparasites (myxines, bdellostomes)? Pourquoi les dents de l'embryon de la baleine¹, et les pieds à peine saillants ou cachés sous la peau des amphibènes et des genres voisins? Ou bien encore pourquoi ces rudiments de pistils chez les fleurs mâles de tant de plantes à sexes séparés?

A toutes ces questions, le partisan des créations immédiates répond encore et toujours par l'amour du type et les catégories de pensée du Créateur. En d'autres termes, il reconnaît son incompétence. Au contraire, dans la théorie de M. Darwin, l'existence des organes rudimentaires n'a rien de surprenant. Tout organe devenu inutile à une espèce animale ou végétale dans des conditions de vie nouvelles, doit s'atrophier peu à peu, à la suite d'un très-grand nombre de générations. L'élection naturelle peut aussi, dans certains cas, contribuer à la réduction et à l'élimination à peu près complète de certains organes.

¹ Les baleines adultes n'en ont plus de traces.

Dr ED. CLAPARÈDE.

LA CRUCHE CASSÉE,

COMÉDIE EN UN ACTE

DE HENRI DE KLEIST¹.

SCÈNE VIII.

UNE SERVANTE, LES PRÉCÉDENTS.

ADAM. — Un verre d'eau.

LA SERVANTE. — A l'instant.

ADAM. — Puis-je vous offrir quelque chose?...

WALTER. — Je vous remercie.

ADAM. — Du vin de France ou du vin de la Moselle? ce que vous voudrez. (*Walter s'incline, la servante apporte de l'eau et s'éloigne.*)

SCÈNE IX.

WALTER, ADAM, DAME MARTHE, etc., *sans la servante.*

ADAM. — S'il m'est jamais permis de parler franchement, Votre Grâce, l'affaire se prête à un accommodement.

WALTER. — A un accommodement? Ça n'est pas clair, monsieur le juge. Des gens raisonnables peuvent s'accorder. Mais comment régleriez-vous l'accocommodement, puisque l'affaire n'est pas encore débrouillée? Je serais curieux de l'apprendre. Dites-moi ce que vous feriez. Votre jugement est-il déjà arrêté?

ADAM. — Ma foi, si la loi me laisse dans l'embarras, il me faut recourir à la philosophie.... C'est donc Lebrecht....

WALTER. — Qui?

¹ Voir la livraison du 15 août 1861.

ADAM. — Ou bien Ruprecht....

WALTER. — Vous dites?

ADAM. — Ou bien Lebrecht.... qui a cassé la cruche.

WALTER. — Enfin, qui des deux? Est-ce Lebrecht, ou Ruprecht? Vous intervenez là avec votre jugement comme une main dans un sac de pois.

ADAM. — Permettez....

WALTER. — Taisez-vous, je vous en prie.

ADAM. — Comme vous voudrez. Sur mon honneur, je ne demande pas mieux qu'ils l'aient cassée tous les deux.

WALTER. — Interrogez, et vous l'apprendrez.

ADAM. — Très-volontiers; mais je veux être pendu si vous le découvrez. — Greffier, votre procès-verbal est toujours en ordre?

LICHT. — Parfaitement.

ADAM. — C'est bien.

LICHT. — Et je rédige aussi une feuille à part, pour moi; je suis curieux de voir ce qui y figurera.

ADAM. — Une feuille à part? C'est bien.

WALTER. — Parle, mon enfant.

ADAM. — Parle, chère enfant, entends-tu, parle, chère Ève. Par mon âme, entends-tu, mon bijou; déclare la vérité devant Dieu et devant les hommes. Songe que tu es ici devant le tribunal de Dieu et que tu ne dois pas affliger ton juge par des dénégations ou des mensonges qui ne seraient pas de saison. Mais toi, tu es raisonnable. Tu sais qu'un juge est toujours un juge, que chacun peut un jour avoir besoin de lui. Si tu dis que c'est Lebrecht, c'est bien; dis-tu, au contraire, que c'est Ruprecht, c'est encore bien. Enfin, de quelque manière que tu te prononces, je ne veux pas être un honnête homme, si tout ne s'arrange au gré de tes désirs. Mais, mon enfant, si par hasard tu voulais parler d'un troisième, citer quelque autre nom stupide, alors prends garde, je ne te dis que cela. Par tous les diables, personne, chère Ève, ne te croirait à Huisum, ni personne dans les Pays-Bas. Les murs, tu le sais, ne parlent pas. D'ailleurs, lui saura bien se défendre, et quant à ton Ruprecht, il serait perdu!

WALTER. — Laissez donc là ces discours. Tout cela n'a ni queue ni tête.

ADAM. — Comment, Votre Grâce... vous ne me comprenez pas?

WALTER. — Allez donc. Il n'y a que trop longtemps que vous avez été juge ici.

ADAM. — Sur mon honneur! Votre Grâce, je n'ai pas étudié. Si je

ne me fais pas comprendre à vous autres messieurs d'Utrecht, il n'en est pas de même de ces bonnes gens. La demoiselle sait, je parie, ce que je veux dire.

DAME MARTHE. — Qu'est-ce que cela signifie? Qu'on s'explique clairement.

ÈVE. — O ma très-chère mère!

DAME MARTHE. — Toi, je te conseille....

RUPRECHT. — Ma foi, dame Marthe, il est difficile de s'expliquer clairement quand la conscience nous serre la gorge.

ADAM. — Taisez-vous, blanc-bec. Ne bougez pas.

DAME MARTHE. — Eh bien! qui était-ce?

ÈVE. — O Jésus!

DAME MARTHE. — Voyez donc cet infâme bellâtre! O Jésus! comme si ma fille était une Seigneur Jésus! était-ce lui?

ADAM. — Dame Marthe, quelle déraison! Laissez donc parler votre fille. Pourquoi intimider cette enfant? Ce n'est pas par des injures et des sottises qu'on lui déliera la langue.... Laissez-lui donc le temps de se rappeler.

RUPRECHT. — Oh! oui, se rappeler!

ADAM. — Nigaud, taisez-vous donc!

RUPRECHT. — Elle se rappellera bien le savetier.

ADAM. — Satan! Appelez l'huissier. Hé!

RUPRECHT. — Bah, bah, je me tais, monsieur le juge; laissez cela. Elle trouvera bien elle seule le nom.

DAME MARTHE. — Écoute, Ève, ne me fais pas honte ici, te dis-je. Écoute, je suis arrivée à l'âge de quarante-neuf ans avec mon honneur intact. Je voudrais qu'il en fût de même pour ma cinquantaine. Le trois février est mon jour de naissance; c'est aujourd'hui le premier. Explique-toi brièvement. Qui était-ce?

ADAM. — Ma foi, c'est bien, dame Marthe Rull.

DAME MARTHE. — Ton père dit en mourant : « Écoute, Marthe, tâche de marier Ève à un brave homme. Et si elle devient une coquine, donne une pièce d'argent au fossoyeur pour qu'il me remette sur le dos dans ma bière; car, ma foi, je crois que ça me ferait me retourner dans ma tombe. »

ADAM. — Ma foi, ce n'est pas mal non plus.

DAME MARTHE. — Ma chère Ève, si tu respectes le quatrième commandement et que tu honores ton père et ta mère, dis-nous donc : « J'ai laissé entrer dans ma chambre le savetier ou quelque autre individu, à la place de mon fiancé. »

RUPRECHT. — Elle me fait de la peine. Laissez donc la cruche, je vous en prie. Je la porterai à Utrecht. Je voudrais, ma foi, l'avoir brisée.

ÈVE. — N'as-tu pas honte, Ruprecht, de manquer à ce point de délicatesse? Ne pouvais-tu pas dire : « Eh bien, oui, c'est moi qui ai cassé cette cruche. » Fi! Ruprecht! fi! que c'est vilain à toi d'avoir si peu de confiance en moi! Ne t'ai-je pas donné la main et répondu oui, quand tu m'as demandé : « Ève veux-tu de moi? » Crois-tu que tu ne vailles pas le savetier? Et quand tu m'aurais vue par le trou de la serrure boire dans la cruche avec Lebrecht, tu aurais dû te dire : « Ève est une brave fille, tout se terminera à son honneur, et si ce n'est pas dans ce monde, ce sera dans l'autre. Il viendra un jour où nous ressusciterons. »

RUPRECHT. — Ma foi, ma chère Ève, c'est par trop long. Je crois ce que je touche.

ÈVE. — Supposé que c'eût été Lebrecht, que je meure si je ne te l'aurais pas confié de suite, à toi seul, mais pas devant des voisins, des valets et des servantes.... Supposé que j'aie eu des raisons pour le cacher, pourquoi, Ruprecht, dis, pourquoi n'aurais-je pas dit aussitôt, sûre de ta confiance, que c'était toi? Pourquoi ne le devais-je point? qui pouvait m'en empêcher?

RUPRECHT. — Eh, diantre! dis-le, j'y consens, si tu peux t'épargner par là les menottes.

ÈVE. — Oh, ingrat! oh, monstre! Tu mérites que je m'épargne les menottes, que par un seul mot je recouvre mon honneur et que je cause ta perte éternelle.

WALTER. — Eh bien! Et ce seul mot?... Ne nous fais pas perdre de temps. Ça n'était donc pas Ruprecht?

ÈVE. — Non, Votre Grâce, puisqu'il le veut absolument. C'est à cause de lui seul que je ne l'ai pas dit. Ce n'est pas Ruprecht qui a cassé la cruche; certes, s'il le nie lui-même, vous pouvez le croire.

DAME MARTHE. — Ève, ce n'était pas Ruprecht?

ÈVE. — Non, ma mère, et si je l'ai dit hier, j'ai menti.

DAME MARTHE *pose la cruche à terre*. — Écoute, je te briserai les côtes.

ÈVE. — Faites ce que vous voudrez.

WALTER *menaçant*. — Dame Marthe!...

ADAM. — Hé, l'huissier! Mettez-la à la porte, cette maudite sorcière! Pourquoi ça aurait-il été précisément Ruprecht? Est-ce que vous avez tenu la chandelle? Voyons; votre fille, je pense, doit le savoir mieux que vous. Je veux être pendu, si ce n'était pas Lebrecht.

DAME MARTHE. — C'était donc Lebrecht ?

ADAM. — Parle, chère Ève; n'est-ce pas, c'est Lebrecht, mon bijou ?

ÈVE. — Infâme! effronté que vous êtes! comment pouviez-vous dire que c'est Lebrecht ?

WALTER. — Ève, je vous trouve bien hardie. Est-ce là le respect que vous devez au juge ?

ÈVE. — Bah, à ce juge-là! Il mériterait lui-même de paraître devant le tribunal comme un pauvre pécheur. Lui qui sait mieux que personne qui c'était! (*S'adressant au juge.*) N'avez-vous pas vous-même envoyé hier Lebrecht à Utrecht pour remettre à la commission les actes de recrutement? Comment osez-vous dire que ç'a été Lebrecht, puisque vous savez parfaitement qu'il est à Utrecht.

ADAM. — Eh bien! qui est-ce donc? Que diantre, si ce n'est ni Ruprecht ni Lebrecht?... Que fais-tu ?

RUPRECHT. — Ma foi, monsieur le juge Adam, il faut que je vous dise qu'à cet égard la demoiselle ne ment pas. Hier j'ai rencontré moi-même Lebrecht partant pour Utrecht, à huit heures du matin. S'il n'a pas trouvé en route une place dans une voiture, ce n'est pas avec ses jambes crochues que le drôle aurait pu être de retour à dix heures du soir. Il se peut bien que cela ait été un autre que lui.

ADAM. — Ah! laissez donc, imbécile que vous êtes. Malgré ses jambes crochues, Lebrecht marche d'un bon pas, et je consens à être perclus de tous les membres, si un chien de berger de moyenne taille ne serait pas forcé à aller au trot pour le suivre.

WALTER. — Ève, raconte-nous le fait.

ADAM. — Pardonnez, Votre Grâce. Sur ce point, Ève aura de la peine à vous satisfaire.

WALTER. — De la peine à me satisfaire.... Et pourquoi ?

ADAM. — C'est une drôle de fille. Elle est bonne, mais drôle, toute jeune, et c'est à peine si elle a fait sa première communion. Ça rougit encore quand ça voit venir un homme de loin. Ces fillettes n'ont pas peur des hommes la nuit, mais quand le jour vient, elles prétendent devant le juge ne pas les connaître.

WALTER. — Vous êtes bien indulgent, monsieur le juge Adam, bien clément en tout pour cette jeune fille.

ADAM. — A vous dire vrai, monsieur le conseiller, le père d'Ève et moi nous étions de bons amis, et si Votre Grâce daigne user de bonté, nous ne ferons aujourd'hui que notre devoir en laissant aller sa fille.

WALTER. — J'ai grande envie, monsieur le juge, d'éclaircir à fond cette affaire. Voyons, ne crains pas, mon enfant, de nous dire qui a

cassé la cruche. Tu ne te trouves pas en ce moment devant un juge rigide qui ne puisse pardonner une faute.

ÈVE. — Mon cher et respectable monsieur, soyez assez bon pour me dispenser de vous raconter ce qui s'est passé. Mais n'interprétez pas à mal ce refus. C'est une disposition singulière du ciel qui, dans cette affaire, me ferme la bouche. Si vous le demandez, je jurerai devant l'autel que Ruprecht n'a pas cassé la cruche. Cependant, l'aventure d'hier soir, avec tout ce qui s'y rattache, ne concerne que moi seule. Et pour un fil unique qui, dans tout cela, est à ma mère, elle ne peut pas exiger que je lui découvre toute la trame : je ne puis vous dire qui a cassé la cruche. Il me faudrait révéler des secrets tout à fait étrangers à la cruche et qui ne sont pas les miens. Tôt ou tard je les confierai à ma mère; mais le tribunal n'est pas le lieu où elle soit en droit de me les demander.

ADAM. — Non, sur mon honneur, elle n'en a pas le droit. Ève est au courant de nos lois. Si elle veut prêter serment devant le tribunal, cela coupera court à la plainte de sa mère. Il n'y a rien à objecter à cela.

WALTER. — Dame Marthe, que dites-vous de cette déclaration ?

DAME MARTHE. — Votre Grâce, bien que je n'aie rien de très-plausible à alléguer, croyez cependant, je vous en prie, que la surprise seule m'a réduite momentanément au silence. On a vu des exemples d'homme perdu qui, pour se blanchir aux yeux du monde, s'est parjuré devant le tribunal; mais ce qu'on apprend aujourd'hui pour la première fois, c'est qu'on puisse prêter un faux serment devant un autel sacré pour se faire condamner au pilori. S'il était vrai qu'un autre que Ruprecht se fût glissé hier soir dans la chambre de ma fille, si c'était seulement présumable, je n'hésiterais pas un seul instant à lui dire : « Va t'établir ailleurs, mon enfant, le monde est grand, tu n'y auras point de loyer à payer; avec cela tu as aussi hérité de longs cheveux qui, tôt ou tard, pourront te servir de corde pour te pendre. »

WALTER. — Calmez-vous, dame Marthe.

DAME MARTHE. — Mais comme je puis encore administrer la preuve autrement que par le témoignage de ma fille, qui me refuse ici ce service, et que je suis pleinement convaincue que personne autre que Ruprecht n'a pu casser ma cruche, le soin qu'on se donne d'écarter ma plainte par un faux serment fait encore naître en mon esprit un affreux soupçon. La nuit dernière cache encore un autre méfait que la destruction de ma cruche. Il faut que je dise à Votre Grâce que Ruprecht

fait partie de la conscription; sous peu de jours, il doit prêter serment de fidélité au drapeau à Utrecht. Souvent les jeunes conscrits désertent. Supposé que la nuit dernière il ait dit : « Ma chère Ève, qu'en penses-tu ? le monde est grand, viens, fuyons ! Tu as les clefs des armoires et des caisses de la maison ; et qu'elle se fût un peu gendarmée. Alors, qui empêche qu'au moment où je les ai dérangés — lui par vengeance et elle par amour... — ils aient poussé l'affaire à se terminer comme nous l'avons vu.

RUPRECHT. — La marâtre ! Quels discours ! quelles conjectures injurieuses !

WALTER. — Silence !

ÈVE. — Lui, déserteur ?

WALTER. — Allons au fait. Il est ici question de la cruche. Prouvez que c'est Ruprecht qui l'a cassée !

DAME MARTHE. — Votre Grâce, c'est bien. Je commencerai par prouver ici que Ruprecht a cassé la cruche, et puis je ferai des perquisitions chez moi.... Tenez, je veux produire un témoin pour chaque parole prononcée par Ruprecht, et je les aurais déjà fait tous défiler devant vous, si j'avais pu me douter le moins du monde que ma fille me refusât son témoignage. Mais si vous voulez faire appeler dame Brigitte, la tante de Ruprecht, elle vous édifiera complètement, étant à même de démontrer la fausseté du point capital. Car, avant que la cruche fût cassée, dame Brigitte a rencontré Ruprecht et Ève devisant déjà à dix heures et demie dans le jardin. Or, je vous laisse maintenant, nobles juges, le soin de décider si par cette seule déposition toute la fable de Ruprecht n'est pas battue en brèche et ne s'écroule pas en entier.

RUPRECHT. — Qui est-ce qui prétend ?...

VEIT. — Ma sœur Briggy ?

RUPRECHT. — M'avoir vu dans le jardin avec Ève ?

DAME MARTHE. — Oui, on vous a vu dans le jardin avec Ève, à dix heures et demie, donc avant que vous ayez, comme vous dites, enfoncé la porte de la chambre à onze heures du soir. On vous a vu avec Ève, tantôt causant avec elle, tantôt la tiraillant, comme si vous vouliez lui faire faire quelque chose malgré elle.

ADAM *à part*. — Par l'enfer !... le diable me veut du bien.

WALTER. — Amenez cette femme.

RUPRECHT. — Messieurs, je vous en prie. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. Ce n'est pas possible.

ADAM. — Attends, coquin. Hé, l'huissier Haufried ! Oui, c'est dans

la fuite que les cruches se cassent. Monsieur le greffier, allez, et faites venir dame Brigitte.

VEIT. — Ruprecht, maudit coquin, est-ce là une conduite? Je te briserai les côtes!

RUPRECHT. — Mais pourquoi?

VEIT. — Pourquoi nous avoir caché que dès dix heures et demie tu devisais avec Ève dans le jardin?... Pourquoi ne nous l'as-tu pas dit?

RUPRECHT. — Pourquoi, mon père? Mille tonnerres de Dieu, parce que ce n'est pas vrai! Si c'est là ce que dit tante Briggy, pendez-moi, et pendez-la aussi après par les jambes.

VEIT. — Mais si Briggy l'atteste, gare à toi! Toi et la jolie péronnelle, quelles que soient vos simagrées devant le tribunal, vous ne coiffez pas moins le même bonnet. Il y a là-dessous encore quelque horrible secret qu'elle connaît et que par ménagement elle ne veut pas révéler ici.

RUPRECHT. — Un secret! et lequel?

VEIT. — Pourquoi as-tu emballé hier soir? Dis-nous?

RUPRECHT. — Emballé.... Quoi? des effets!...

VEIT. — Oui, des habits, des pantalons et du linge, dans un de ces sacs de voyage qu'on met sur les épaules!

RUPRECHT. — Parce que je dois aller à Utrecht rejoindre le régiment. Tonnerre de Dieu! croyez-vous que je....

VEIT. — A Utrecht! Oui, à Utrecht! Tu es bien pressé de te rendre à Utrecht. Avant-hier tu ne savais pas encore si tu partirais dans cinq ou six jours.

WALTER. — Veit, pouvez-vous nous donner quelque explication?

VEIT. — Mon noble monsieur, je ne puis encore rien affirmer. J'étais à la maison quand la cruche a été cassée. Et pour ce qui est de l'autre affaire, à dire vrai, en considérant bien toutes les circonstances, je n'ai rien remarqué qui pût faire naître le moindre soupçon contre mon fils. Parfaitement convaincu de son innocence, j'étais venu ici pour rompre le mariage projeté entre lui et Ève, et réclamer en son nom la chaîne d'argent et le médaillon que l'automne dernier il avait donnés à la demoiselle en se fiançant avec elle. Si maintenant, à la honte de mes cheveux blancs, il transpirait quelque chose de désertion, de trahison, ce serait, pour moi aussi bien que pour vous, messieurs, la première nouvelle. Mais alors je voudrais que le diable lui tordît le cou.

WALTER. — Monsieur le juge, faites comparaitre dame Brigitte.

ADAM. — Cette affaire, Votre Grâce, ne vous fatigue-t-elle pas? Elle

traîne en longueur. Vous avez encore à voir mes caisses et le greffe. Quelle heure est-il?

LICHT. — La demie vient de sonner.

ADAM. — Quoi! dix heures et demie?

LICHT. — Pardonnez, onze heures et demie.

WALTER. — Peu importe.

ADAM. — Aussi vrai que je suis un honnête homme, je crois que l'horloge est détraquée ou que vous, monsieur Licht, n'êtes pas dans votre bon sens. (*Il regarde la montre.*) Eh bien, monsieur le conseiller, qu'ordonnez-vous?

WALTER. — Je suis d'avis....

ADAM. — De suspendre?... bien!...

WALTER. — Permettez, je suis d'avis de continuer.

ADAM. — Vous êtes d'avis.... C'est bien encore! Autrement, je terminerais, sur l'honneur, demain matin à neuf heures, cette affaire à votre satisfaction.

WALTER. — Vous connaissez ma volonté?

ADAM. — On fera comme vous l'ordonnez. Monsieur le greffier, envoyez de suite les huissiers sommer dame Brigitte de comparaitre devant le tribunal.

WALTER. — Et pour ménager le temps, qui m'est précieux, occupez-vous, je vous prie, un peu vous-même de l'affaire. (*Licht sort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS *sans* LICHT; *plus tard quelques* SERVANTES.

ADAM *se levant*. — En attendant, on pourrait, avec votre permission, quitter un instant son siège?...

WALTER. — Hem! soit. Qu'est-ce que je voulais donc dire?

ADAM. — Permettez-vous de même que jusqu'à l'arrivée de Brigitte les parties....

WALTER. — Quoi! les parties?

ADAM. — Oui, qu'elles puissent se retirer, et rester dans le vestibule....

WALTER *à part*. — La peste soit! (*Haut.*) Monsieur le juge, savez-vous une chose? Donnez-moi un verre de vin dans l'intervalle.

ADAM. — Très-volontiers.... Ici, Marguerite.... Votre Grâce me comble de joie. Marguerite! Marguerite!

LA SERVANTE *entre*. — Me voici.

ADAM. — Que désirez-vous?... Retirez-vous, mes bonnes gens, dans le vestibule.... Voulez-vous du vin de France ou du vin du Rhin?

WALTER. — Du vin du Rhin.

ADAM. — Bien.... Allez-vous-en, vous autres, jusqu'à ce que je vous appelle.... Marchez!

WALTER. — Où les envoyez-vous?

ADAM. — Va, Marguerite, tu nous apporteras une bouteille cachetée. (*Au juge.*) Dans le vestibule seulement. (*A la domestique.*) Tiens, voici la clef.

WALTER. — Hem! demeurez.

ADAM. — Allons, marchez, vous dis-je, partez.... Va, Marguerite, et apporte-nous du beurre frais et du fromage de Limbourg, et aussi un peu d'oie fumée de Poméranie.

WALTER. — Arrêtez; un instant. Monsieur le juge, je vous prie, ne faites pas de cérémonies.

ADAM. — Allez-vous-en au diable, vous dis-je.... Faites ce que je vous ai dit.

WALTER. — Est-ce que vous renvoyez ces gens, monsieur le juge?

ADAM. — Votre Grâce?

WALTER. — Je vous demande....

ADAM. — Permettez qu'ils se retirent jusqu'à ce que dame Brigitte arrive. Comment, ou bien....

WALTER. — Hem! comme vous voudrez. Mais cela vaudra-t-il la peine? Croyez-vous qu'il faille beaucoup de temps pour trouver cette femme?

ADAM. — Votre Grâce, c'est aujourd'hui le jour où l'on va au bois. Les femmes sont allées la plupart ramasser des branches de sapin.... Il se pourrait....

RUPRECHT. — Ma tante est chez elle.

WALTER. — Chez elle?

RUPRECHT. — Elle paraîtra de suite.

WALTER. — Vraiment?... Faites apporter le vin.

ADAM *à part*. — Malédiction!

WALTER. — Dépêchez-vous; il ne me faut qu'un morceau de pain et du sel.

ADAM *à part*. — Deux minutes seulement avec Ève. (*Haut.*) Ah! du pain, du sel, allez donc!

WALTER. — Certainement.

ADAM. — Eh! seulement un morceau de fromage de Limbourg; le fromage vous aide à goûter le vin.

WALTER. — Eh bien, soit, du fromage, et rien de plus.

ADAM. — Va donc, Marguerite, et mets la nappe blanche damassée.

Tout est simple, mais propre. (*La servante part.*) C'est notre avantage, à nous autres célibataires si décriés, de pouvoir à l'occasion goûter à notre aise et largement avec un ami ce que d'autres sont obligés de partager chaque jour chichement et misérablement avec femme et enfants.

WALTER. — Qu'est-ce que je voulais donc dire? Comment vous êtes-vous fait votre blessure, monsieur le juge? C'est, ma foi, un vilain trou que vous avez là à la tête.

ADAM. — Je suis tombé.

WALTER. — Tombé, hem! Vraiment? et quand, hier soir?

ADAM. — Pardonnez : ce matin, à cinq heures et demie, en sortant de mon lit.

WALTER. — Sur quoi êtes-vous tombé?

ADAM. — Monsieur le conseiller, à vous dire vrai, sur moi-même. Je suis venu me heurter la tête contre le poêle, et jusqu'à cette heure je ne sais pas encore comment.

WALTER. — Par derrière?

ADAM. — Comment, par derrière?

WALTER. — Ou par devant. Vous avez deux blessures, l'une devant, l'autre derrière.

ADAM. — Par devant et par derrière!... Marguerite! (*Les deux servantes apportent du vin, etc., etc. Elles servent, puis elles s'en vont.*)

WALTER. — Comment?

ADAM. — D'abord, je me suis heurté le front contre le bord du poêle, et puis, en tombant par terre en arrière, je me suis blessé à l'occiput. (*Il verse à boire.*) Plaît-il?

WALTER *prend le verre*. — Si vous étiez marié, monsieur le juge, je pourrais croire des choses extraordinaires.

ADAM. — Comment cela?

WALTER. — C'est que je vous vois toute la figure et les mains égratignées.

ADAM *rit*. — Non, Dieu merci, ce ne sont pas des ongles de femme.

WALTER. — Je le crois. C'est encore un avantage des célibataires.

ADAM *continuant toujours de rire*. — Ce sont des ronces pour les vers à soie qu'on a mises à sécher au coin du poêle.... A votre santé. (*Ils boivent.*)

WALTER. — Et juste aujourd'hui, chose étrange! il faut encore que vous perdiez votre perruque. Elle aurait au moins servi à cacher votre blessure.

ADAM. — Oui, c'est vrai, un malheur ne vient jamais seul. Puis-je maintenant vous offrir un morceau de ce fromage?

WALTER. — Un tout petit morceau.... Il vient de Limbourg?

ADAM. — Oui, directement.

WALTER. — Comment, diable, dites-moi, ça est-il arrivé?

ADAM. — Quoi?

WALTER. — Que vous ayez perdu votre perruque.

ADAM. — Voici ce que c'est. Hier soir, j'étais à lire un acte, et comme j'avais égaré mes lunettes, je me baissais tellement sur le papier, que ma perruque prit feu à la flamme de la bougie. Je me figure que le feu du ciel tombe sur ma tête coupable, je porte la main sur ma perruque et je veux la jeter loin de moi; mais avant que j'aie le temps de défaire le nœud de derrière, elle s'embrase comme Sodome et Gomorrhe, et je ne parviens qu'à peine à sauver les quelques cheveux qui me restent.

WALTER. — Malédiction! Et votre autre perruque est en ville?

ADAM. — Oui, chez le perruquier. Mais revenons à l'affaire.

WALTER. — Ne procédons pas trop vite. monsieur le juge.

ADAM. — Eh quoi, l'heure avance. Voyons, un verre de ce vin.
(*Il verse.*)

WALTER. — Lebrecht, si toutefois le drôle a dit vrai, a fait également une mauvaise chute.

ADAM. — Oui, sur mon honneur.

WALTER. — Si l'affaire, comme j'en ai quelque crainte, ne se débrouille pas, la blessure fera facilement découvrir le coupable. (*Il boit.*) C'est du vin de Nierenstein?

ADAM. — Quoi?

WALTER. — Ou du bon Oppenheim?

ADAM. — C'est du Nierenstein. Ma foi, vous êtes connaisseur; ce vin vient de Nierenstein, aussi bien que si j'étais allé le chercher moi-même.

WALTER. — Je l'ai goûté il y a trois ans au pressoir. (*Adam verse de nouveau à boire.*) Dame Marthe, quelle est la hauteur de votre fenêtre?

DAME MARTHE. — Ma fenêtre?

WALTER. — Oui, la fenêtre de la chambre dans laquelle couche votre fille.

DAME MARTHE. — La chambre est au premier étage, mais il y a dessous une cave. La fenêtre n'est pas à plus de trois mètres du sol, mais en somme, sa position n'est guère propre pour risquer le saut; car à deux pieds du mur, il y a un cep de vigne dont les branches noueuses montent en espalier tout le long du mur; la croisée elle-même en est tout à fait garnie. Un sanglier armé de ses défenses aurait de la peine à s'y frayer un passage.

ADAM. — Il n'y avait pas non plus de sanglier. (*Il se verse à boire.*)

WALTER. — Vous croyez ?

ADAM. — Ah ! allez donc. (*Il boit.*)

WALTER à Ruprecht. — Où avez-vous frappé le pécheur, sur la tête ?

ADAM. — Donnez-moi votre verre.

WALTER. — Laissez.

ADAM. — Donnez-le.

WALTER. — Il est encore à moitié plein.

ADAM. — Laissez-moi le remplir.

WALTER. — Vous entendez ?

ADAM. — C'est pour la question du nombre.

WALTER. — Je vous en prie.

ADAM. — Ah ! la règle de Pythagore le veut. (*Il lui verse à boire.*)

WALTER de nouveau à Ruprecht. — Combien de fois avez-vous atteint le pécheur à la tête ?

ADAM. — Un, c'est le Seigneur ; deux, le chaos, et trois, le monde ; parlez-moi de trois verres. Avec le troisième, on boit autant de soleil que de gouttes.

WALTER. — Combien de fois avez-vous atteint le pécheur ? Voyons, Ruprecht, c'est à vous que je le demande.

ADAM. — Eh bien, parleras-tu ? Combien de fois as-tu atteint le bouc émissaire, voyons, parle ? Tonnerre de Dieu, le drôle ne le sais pas lui-même.... L'aurais-tu oublié ?

RUPRECHT. — Avec le loquet ?

ADAM. — Qu'en sais-je, moi ?

WALTER. — Du haut de la fenêtre en le frappant.

RUPRECHT. — Deux fois, messieurs.

ADAM. — Coquin, il s'en souvient. (*Il boit.*)

WALTER. — Deux fois. Avec deux de ces coups, il y avait de quoi l'assommer.

RUPRECHT. — Si je l'avais assommé, eh bien, où serait le mal ? S'il était là, devant moi, mort, je pourrais dire : « Ce fut lui, messieurs, je ne vous ai pas fait de mensonge. »

ADAM. — Oui, s'il était mort, je le crois bien. Mais dans l'état des choses....

WALTER. — Vous n'avez donc pas pu le reconnaître dans l'obscurité ?

RUPRECHT. — Ça m'a été impossible, Votre Grâce.

ADAM. — Pourquoi n'ouvrais-tu donc pas les yeux ?... Allons, trinquons.

RUPRECHT. — Les yeux ? ce Satan m'a jeté du sable dans les yeux.

ADAM *entre ses dents*. — Du sable!... Pourquoi écarquillais-tu tes grands yeux?... Allons, Votre Grâce, à nos amours!

WALTER. — Juge Adam, à la santé de tous les gens honnêtes et sincères. (*Ils boivent.*)

ADAM. — Eh bien, maintenant, le coup de grâce, s'il vous plaît. (*Il verse.*)

WALTER. — Monsieur le juge, comme vous allez sans doute de temps en temps chez dame Marthe, vous me pourrez dire qui, indépendamment de Ruprecht, fréquente encore la maison.

ADAM. — Que Votre Grâce me pardonne, je ne saurais vous le dire, je ne vois pas souvent dame Marthe.

WALTER. — Comment, vous ne visitez pas quelquefois la veuve de votre ancien ami?

ADAM. — Non, je ne la vois en effet que très-rarement.

WALTER. — Dame Marthe, vous seriez-vous brouillée avec le juge Adam; il prétend qu'il ne va plus vous voir?

DAME MARTHE. — Hem! Votre Grâce, pour brouillée avec lui, je ne le suis pas, et je pense qu'il est toujours mon ami; mais je ne puis pas me vanter de le voir souvent chez moi. Il y a neuf semaines que monsieur mon cousin n'est pas entré chez moi, encore n'est-il venu qu'en passant.

WALTER. — Comment dites-vous?

DAME MARTHE. — Quoi?

WALTER. — Il y aurait neuf semaines?

DAME MARTHE. — Oui, neuf. Dimanche, il y en aura dix. Il est venu me demander des semences d'œillets et d'auricules.

WALTER. — Et le dimanche, quand il va à la métairie?

DAME MARTHE. — Oui, ce jour-là, en passant devant notre fenêtre, il nous souhaite le bonjour, à moi et à ma fille; mais il ne s'arrête pas, et continue son chemin.

WALTER *à part*. — L'aurais-je accusé à tort? (*Il boit.*) Je croyais, comme dans votre ménage vous aviez quelquefois recours à votre jeune cousine, que pour l'en remercier vous alliez de temps en temps voir sa mère.

ADAM. — Comment cela, Votre Grâce?

WALTER. — Comment, ne m'avez-vous pas dit qu'Eve guérissait les poules qui tombaient malades dans votre basse-cour? Ne vous a-t-elle pas aujourd'hui même aidé à ce propos de ses conseils?

DAME MARTHE. — Oui, en effet, ma fille l'a fait, mon brave monsieur. Avant-hier, il lui a envoyé une poule malade qui n'avait plus guère

que le souffle. J'espère qu'elle la guérira avec la pâtée, comme elle lui en a déjà sauvé une l'année dernière, qui était atteinte de la pépie. Mais il n'est pas encore venu l'en remercier.

WALTER *confus*. — Versez-moi encore à boire, s'il vous plaît, monsieur le juge. Oui, versez, que nous buvions encore un coup ensemble.

ADAM *verse à boire*. — A vos ordres. Vous me rendez heureux. Allons.

WALTER. — A votre santé. Dame Marthe, le juge Adam ira pour sûr vous voir tôt ou tard.

DAME MARTHE. — Vous croyez? Moi j'en doute. Ah! si je pouvais offrir à monsieur mon cousin du vin de Nierenstein comme vous en buvez et comme feu mon mari l'intendant en avait aussi quelquefois dans sa cave, ce serait sans doute différent; mais, pauvre veuve, je n'ai rien dans ma maison qui l'y attire.

WALTER. — Ce n'en est que mieux.

SCÈNE XI.

LICHT, DAME BRIGITTE, *une perruque à la main*; LES SERVANTES,
LES PRÉCÉDENTS.

LICHT. — Dame Brigitte, entrez ici.

WALTER. — Monsieur le greffier, est-ce là dame Brigitte?

LICHT. — Oui, Votre Grâce.

WALTER. — Eh bien! terminons maintenant l'affaire. (*Aux servantes.*) Desservez, vous autres. Allons, vite. (*Les servantes enlèvent les verres, etc.*)

ADAM *dans l'intervalle*. — Écoute, ma petite Ève, si tu arranges bien ta pilule, je viendrai ce soir manger chez vous un plat de corassins. Il faut que la pilule puisse bien passer par la gorge de la bête. Si elle était trop grosse, elle l'étranglerait.

WALTER *aperçoit la perruque*. — Quelle perruque nous apporte dame Brigitte?

LICHT. — Votre Grâce?

WALTER. — Dites-nous, qu'est-ce que cette perruque?

LICHT. — Hem....

WALTER. — Quoi?

LICHT. — Pardonnez....

WALTER. — Me le direz-vous?

LICHT. — Si vous voulez bien faire interroger dame Brigitte par M. le juge, nous apprendrons à qui est la perruque et, j'espère aussi, le reste de ce que nous voulons savoir.

WALTER. — Je ne tiens pas à savoir à qui est la perruque, mais comment dame Brigitte l'a eue et où elle l'a trouvée.

LICHT. — Elle a trouvé la perruque dans l'espalier de dame Marthe Rull, accrochée comme un nid aux branches noueuses du cep de vigne, au-dessous de la fenêtre de la chambre où la demoiselle couche.

DAME MARTHE. — Quoi! chez moi? dans l'espalier?

WALTER *bus au juge*. — Monsieur le juge Adam, si vous avez quelque chose à me confier, je vous prierai, pour l'honneur du tribunal, de vouloir bien me le dire.

ADAM. — Moi, quelque chose à vous confier?

WALTER. — Quoi! vraiment non?

ADAM. — Sur mon honneur! (*Il saisit la perruque.*)

WALTER. — Comment, cette perruque n'est pas à vous?

ADAM. — Oui, messieurs, elle est à moi. C'est, ma foi, mille tonnerres! la même que j'ai donnée il y a huit jours à ce drôle pour la porter à Utrecht chez le perruquier Mehl.

WALTER. — A qui? quoi?

LICHT. — A Ruprecht.

RUPRECHT. — A moi?

ADAM. — Maraude, ne vous ai-je pas confié cette perruque il y a huit jours, quand vous êtes allé à la ville, et ne vous ai-je pas chargé de la porter chez le perruquier pour qu'il la remit à neuf?

RUPRECHT. — En effet, vous m'avez donné....

ADAM. — Coquin, pourquoi n'avez-vous pas remis la perruque, comme je vous l'avais ordonné? Pourquoi ne l'avez-vous pas remise dans la boutique?

RUPRECHT. — Vous demandez pourquoi je ne l'ai pas remise? Tonnerre de Dieu! je l'ai remise dans la boutique. Le perruquier l'a prise....

ADAM. — Vous l'auriez remise? Et maintenant on la trouve dans l'espalier de dame Marthe? Attends, coquin; tu ne m'échapperas pas de la sorte. Il y a là-dessous, que sais-je? quelque chose qui ressemble à une mascarade et à un guet-apens. Voulez-vous permettre que j'interroge cette femme?

WALTER. — Vous auriez envoyé la perruque?

ADAM. — Mardi dernier, quand ce drôle est allé à Utrecht avec les bœufs de son père, il est venu me trouver au tribunal et m'a dit : « Monsieur le juge, avez-vous quelque commission pour la ville? — Mon garçon, lui répondis-je, si tu veux avoir cette complaisance,

fais retaper cette perruque » ; mais je ne lui ai pas dit : « Va, et garde-la chez toi ; déguise-toi avec et laisse-la suspendue dans l'espalier de la dame Marthe. »

DAME BRIGITTE. — Messieurs, pardonnez-moi, ce ne devait pas être Ruprecht, car hier soir, étant allée à la métairie chez ma cousine, qui est en couches, j'entends Ève d'une voix étouffée gronder quelqu'un dans le jardin. La crainte et la fureur semblent lui ôter la parole. « Allez-vous-en, infâme, dit-elle ; que faites-vous ? Ne rougissez-vous pas de honte ? Je vais appeler ma mère. Ne dirait-on pas que les Espagnols sont dans le pays ? » Puis moi je m'écrie à travers la haie : « Ève, qu'as-tu ? qu'y a-t-il ? » On se tait. « Allons, me répondras-tu ? » Elle de me dire : « Que me voulez-vous, cousine ? » Moi de reprendre : « Qu'as-tu ? — Que voulez-vous que j'aie ? — Est-ce Ruprecht ? — Eh bien ! oui, c'est lui ! Suivez votre chemin. » Et moi en m'en allant je me dis en moi-même : « Voilà de l'amour qui ressemble bien à une querelle ! »

DAME MARTHE. — Par conséquent?...

RUPRECHT. — Ainsi donc?...

WALTER. — Taisez-vous ! laissez-la finir.

DAME BRIGITTE. — En revenant de la métairie, à peu près vers l'heure de minuit, je vois, juste dans l'allée des tilleuls, du côté du jardin de Marthe, glisser comme une ombre un homme à tête chauve avec un pied de cheval et qui laisse derrière lui une odeur de poix, de poil et de soufre. Que Dieu ait pitié de mon âme ! me dis-je tout bas. Et me retournant avec épouvante, je vois encore, messieurs, dans l'allée des tilleuls, la tête nue briller comme du bois mort.

RUPRECHT. — Quoi ! ciel ! peste !

DAME MARTHE. — Dame Brigitte, êtes-vous folle ?

RUPRECHT. — Comment, vous croyez que Satan....

LICHT. — Chut ! silence !

DAME BRIGITTE. — Par mon âme, je sais ce que j'ai vu et ce que j'ai senti.

WALTER *impatiente*. — Je ne chercherai pas à savoir si c'était le diable, mais Satan n'a en rien affaire avec les tribunaux. Si vous pouvez me désigner un autre coupable, c'est bien ; mais pour ce pécheur-là, veuillez, je vous prie, m'en faire grâce.

LICHT. — Permettez, monsieur le conseiller, qu'elle achève.

WALTER. — Quelles intelligences bornées !

DAME BRIGITTE. — Je me soumetts à vos ordres. Mais M. le greffier m'est témoin.

WALTER. — Comment, vous, témoin ?

LICHT. — Oui, en quelque sorte.

WALTER. — Ma foi, je ne sais pas....

LICHT. — Veuillez, je vous supplie, ne pas interrompre le rapport de dame Brigitte. Moi, je ne soutiens pas que notre homme était Beelzebut ; mais j'affirme, ou il faudrait que je me fusse trompé bien fort, que le pied de cheval, la tête chauve et la vapeur de soufre, tout cela est parfaitement exact. Continuez.

DAME BRIGITTE. — En apprenant ce matin avec surprise ce qui était arrivé chez dame Marthe Rull, je vais aussitôt, pour venir sur la piste du briseur de cruches, examiner la place où l'homme que j'ai rencontré hier soir près de l'espalier a sauté, et je découvre, messieurs, dans la neige une trace... quelle trace croyez-vous ? Eh bien ! à droite un pied d'homme régulier bien marqué, et à gauche l'empreinte grossière d'un pied de cheval difforme.

WALTER *contrarié*. — Voilà des discours insensés et à faire damner les gens.

VEIT. — Mais, Briggy, ce n'est pas possible.

DAME BRIGITTE. — Je vous le jure. On voit d'abord près de l'espalier, à l'endroit où l'homme mystérieux a sauté, un vaste cercle de neige foulée comme si une truie s'y était roulée, et puis, à travers tout le jardin jusqu'en dehors à perte de vue, toujours sans discontinuer, les vestiges d'un pied d'homme et d'un pied de cheval.

ADAM. — Malédiction ! le coquin s'est peut-être permis de prendre le déguisement du diable....

RUPRECHT. — Qui ? moi ?

LICHT. — Taisez-vous, taisez-vous.

DAME BRIGITTE. — Le chasseur qui cherche un blaireau et qui en découvre la piste ne peut pas être plus triomphant que moi. « Monsieur le greffier Licht, dis-je à la personne respectable que vous m'avez envoyée tout à l'heure, laissez là votre audience, vous ne jugerez pas le briseur de cruche. Il n'est pas logé ailleurs que dans l'enfer. En voyez-vous la trace ? »

WALTER. — Vous vous êtes donc convaincu par vous-même ?

LICHT. — Cette trace, monsieur le conseiller, est parfaitement marquée.

WALTER. — Quoi ? un pied de cheval ?

LICHT. — Non, je vous prie, c'est un pied d'homme, mais comme un véritable sabot de cheval.

ADAM. — Ma foi, messieurs, l'affaire me paraît sérieuse. On n'a pas

voulu admettre bien des écrits qui prouvent qu'il y a un Dieu; mais aucun athée, que je sache, n'est encore parvenu à démontrer catégoriquement qu'il n'existe pas de diable. Le cas présent semble mériter un examen tout particulier. Je propose, avant de prendre une conclusion, de consulter le synode de la Haye, pour savoir si le tribunal est en droit d'admettre que c'est Beelzebut qui a cassé la cruche.

WALTER. — C'est là une proposition à laquelle je devais m'attendre de votre part. Qu'en pensez-vous, monsieur le greffier?

LICHT. — Votre Grâce, nous n'aurons pas besoin du synode pour porter un jugement. Permettez que dame Brigitte finisse son rapport, et je pense que par la liaison des faits tout s'expliquera sans peine.

DAME BRIGITTE. — Puis je dis : « Monsieur le greffier, laissez-nous poursuivre un peu la trace, et voyons par où le diable peut s'être échappé. — C'est bien, dame Brigitte, qu'il me dit, voilà une bonne idée; peut-être ne ferons-nous pas un grand détour en prenant le chemin de chez M. le juge Adam. »

WALTER. — Eh bien?

DAME BRIGITTE. — D'abord nous nous trouvons en dehors du jardin, dans l'allée de tilleuls, à la place où le diable, répandant autour de lui des vapeurs de soufre, est venu se heurter contre moi.

LICHT. — Passons, passons, je vous prie, dame Brigitte.

WALTER. — Je voulais savoir où conduisait la trace.

DAME BRIGITTE. — Où? ma foi, par le chemin le plus court, comme vous l'a dit M. le greffier Licht, pour arriver auprès de vous.

WALTER. — Près de nous? ici?

DAME BRIGITTE. — Oui, par l'allée des tilleuls, par le champ du bailli, le long de l'étang aux carpes, puis par le sentier à travers le cimetière, jusque chez le juge Adam.

WALTER. — Chez M. le juge Adam?

ADAM. — Chez moi?

DAME BRIGITTE. — Oui, chez vous.

RUPRECHT. — Le diable ne demeure pas, je pense, au tribunal?

DAME BRIGITTE. — Ma foi, je ne sais pas s'il demeure dans cette maison; mais pour sûr, aussi vrai que je suis une honnête femme, il est descendu ici. La trace arrive par derrière jusqu'au seuil.

ADAM. — Aurait-il peut-être passé par ici?

DAME BRIGITTE. — Descendu ou passé, cela se peut. Sur le devant, la trace....

WALTER. — Y avait-il une trace sur le devant?

LICHT. — Pardonnez; sur le devant, il n'y en avait pas.

DAME BRIGITTE. — Oui, sur le devant, le chemin était foulé.

ADAM. — Le chemin foulé! le diable ayant passé! Je consens à passer pour un coquin si ce drôle n'a pas porté ici une grave atteinte aux lois. Je ne m'étonnerais pas qu'il eût laissé une trace de son passage au greffe, aussi je ne doute pas que mes comptes ne soient trouvés en désordre. Sur mon honneur, je ne réponds de rien.

WALTER. — Ni moi non plus. (*A part.*) Hem! je ne me rappelle plus si c'était son pied droit ou son pied gauche. (*Haut.*) Monsieur le juge, votre tabatière, s'il vous plaît.

ADAM. — Ma tabatière?

WALTER. — Oui, je vous prie, donnez-la-moi.

ADAM *à Licht*. — Portez-la à M. le conseiller.

WALTER. — Pourquoi ces façons? il n'y a qu'un pas.

ADAM. — C'est fait; donnez-la à Sa Grâce.

WALTER. — Je vous aurais dit quelque chose à l'oreille.

ADAM. — Nous trouverons peut-être l'occasion.

WALTER. — Soit. (*Licht s'étant rassis.*) Dites, messieurs, y a-t-il quelqu'un dans l'endroit qui ait des pieds mal faits?

LIGHT. — Hem! en effet, il y a ici quelqu'un à Huisum....

WALTER. — Vraiment?... Et qui?

LIGHT. — Voudriez-vous bien le demander à M. le juge.

WALTER. — M. le juge Adam?

ADAM. — Je n'en sais rien. Je suis à Huisum depuis dix ans; autant que je me rappelle, tout le monde y est bien fait.

WALTER *à Licht*. — Eh bien, qui voulez-vous dire?

DAME MARTHE. — Laissez donc vos pieds dehors. Pourquoi les fourrez-vous sous la table avec tant de soin? On croirait presque que c'est vous dont ce serait la trace.

WALTER. — Qui? M. le juge Adam?

ADAM. — Quoi! ma trace? Me prenez-vous pour le diable? Est-ce là un pied de cheval? (*Il montre son pied gauche.*)

WALTER. — Sur mon honneur, le pied est bien fait. (*A voix basse.*) Dépêchez-vous de lever l'audience.

ADAM. — Si le diable avait un pied comme celui-là, il pourrait aller danser au bal.

DAME MARTHE. — C'est ce que je dis aussi. Comment, monsieur le juge?

ADAM. — Ah! qui est-ce qui parle de moi?

WALTER. — Levez de suite l'audience.

DAME MARTHE. — Il ne me reste plus qu'un seul scrupule, mes dignes messieurs; il me semble que la parure solennelle....

ADAM. — Quelle parure solennelle?

DAME BRIGITTE. — Cette perruque. Qui a jamais vu le diable revêtu d'une pareille coiffure? Un édifice plus élevé et plus luisant de pomade a-t-il jamais brillé en chaire sur le chef d'un doyen de chapitre?

ADAM. — Dans ce pays-ci, nous ne savons qu'imparfaitement les modes suivies dans l'enfer. On dit que le diable porte ordinairement ses cheveux à lui; mais je suis persuadé que quand il vient sur terre, il coiffe son chef d'une perruque pour pouvoir se faufiler parmi les notabilités de la société.

WALTER. — Misérable! qui mériteriez qu'aux yeux de tout le monde on vous chassât ignominieusement du siège du tribunal, il n'y a plus que la dignité dont vous êtes revêtu qui vous protège en ce moment. Levez l'audience.

ADAM. — J'espère que vous ne....

WALTER. — N'espérez rien; tirez-vous de là comme vous pourrez.

ADAM. — Croyez-vous que c'est moi, un juge, qui aurais perdu ma perruque dans l'espalier?

WALTER. — Dieu m'en garde! La vôtre a été consumée par le feu, comme Sodome et Gomorrhe.

LICHT. — Pardonnez-moi, monsieur le conseiller, c'est au contraire la chatte qui a fait hier ses petits dans la perruque de M. le juge.

ADAM. — Messieurs, je vous prie, si l'apparence me condamne, ne vous pressez pas de porter un jugement téméraire; il y va de mon honneur ou de ma honte. Tant que la jeune fille ne dit rien, je ne comprends pas de quel droit vous oseriez m'accuser. Je siège ici comme juge de Huisum, et je mets la perruque sur la table. Celui qui prétend qu'elle est à moi, je le somme de comparaitre devant le tribunal supérieur d'Utrecht.

LICHT. — Hem! la perruque cependant vous va comme si elle avait poussé sur votre crâne. (*Il la lui met sur la tête.*)

ADAM. — C'est de la calomnie.

LICHT. — N'est-ce pas?

ADAM. — Comme elle m'est déjà trop large autour des épaules, elle l'est bien plus encore autour de la tête. (*Il se regarde dans la glace.*)

RUPRECHT. — Ah! l'abominable homme!

WALTER. — Silence, taisez-vous!

DAME MARTHE. — Quel juge maudit!

WALTER. — Voyons, aurez-vous bientôt fini?

ADAM. — Oui, qu'ordonnez-vous?

RUPRECHT à Ève. — Ève, parle, est-ce lui?

WALTER. — Cet impudent, qu'ose-t-il dire ?

VEIT. — Tais-toi, te dis-je.

ADAM. — Attends, scélérat, si je t'empoigne.

RUPRECHT. — Voyez-vous ce sacré pied de cheval !

WALTER. — Allons, l'huissier !

VEIT. — Tais-toi, te dis-je.

RUPRECHT. — Attends, aujourd'hui je ne te manquerai pas ; tu ne me jetteras plus de sable dans les yeux.

WALTER. — N'avez-vous pas assez d'esprit, monsieur le juge...

ADAM. — Oui, si Votre Grâce le permet, je vais maintenant prononcer la sentence.

WALTER. — C'est bien, prononcez-la.

ADAM. — A présent, l'affaire est claire, et ce coquin de Ruprecht est le coupable.

WALTER. — Soit ; après.

ADAM. — Je le condamne à la prison, et comme il s'est comporté d'une manière inconvenante envers son juge, il subira sa peine dans le cachot grillé. Je fixerai plus tard le temps qu'il y restera.

ÈVE. — Quoi ! Ruprecht ?

RUPRECHT. — Moi, en prison ?

ÈVE. — Aux fers....

WALTER. — Ne vous tourmentez pas, mes enfants.... Avez-vous fini ?

ADAM. — Pour la cruche, il la restituera s'il veut.

WALTER. — C'est bien, l'audience est levée, et Ruprecht en appelle au tribunal d'Utrecht.

ÈVE. — Comment ! il en rappellerait à Utrecht ?

RUPRECHT. — Qui ? moi ?

WALTER. — Que diantre, oui ! et jusque-là....

ÈVE. — Et jusque-là ?

RUPRECHT. — Il me faudra aller en prison ?

ÈVE. — Rester aux fers ! Êtes-vous bien aussi un juge ? L'impudent qui siège là-bas, c'était lui-même....

WALTER. — Que diantre, tu l'entends, tais-toi ; jusque-là, on ne lui fera pas le moindre mal.

ÈVE. — Eh bien, Ruprecht, c'est le juge Adam qui a cassé la cruche.

RUPRECHT. — Eh ! attends.

DAME MARTHE. — Lui ?

DAME BRIGITTE. — Lui là-bas ?

ÈVE. — Oui, lui ; Ruprecht, c'est lui qui est venu chez moi. Allons, empoigne-le maintenant, et fais de lui ce que tu voudras.

WALTER *se lève*. — Arrêtez! Celui qui se livre ici à des désordres....
ÈVE. — C'est égal, nous sommes quittes des fers. Va, Ruprecht, va, et jette-le à bas de son tribunal.

ADAM. — Pardonnez, messieurs. (*Il se met à fuir.*)

ÈVE. — Allons, sus!

RUPRECHT. — Arrête-le.

ÈVE. — Vite!

ADAM. — Quoi?

RUPRECHT. — Maudit diable boiteux!

ÈVE. — Le tiens-tu?

RUPRECHT. — Mille tonnerres! ce n'est que son manteau.

WALTER. — Allez; appelez l'huissier.

RUPRECHT *bat le manteau*. — Tiens, attrape ça; flan, en voilà un; flan, flan, en voilà encore d'autres, à défaut de ton dos.

WALTER. — Malappris! tenez-vous tranquille. Si vous faites du désordre, vous irez dès aujourd'hui en prison.

VEIT. — Allons, maraud, reste tranquille.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *sans Adam. Tous vont sur le devant de la scène.*

RUPRECHT. — Eh, ma chère Ève, comme je t'ai offensée aujourd'hui et hier d'une manière indigne! Tonnerre de Dieu, ma douce amie, ma charmante fiancée, pourras-tu jamais de la vie me pardonner?

ÈVE *se jette aux pieds du conseiller*. — Si vous ne nous venez pas maintenant en aide, nous sommes perdus.

WALTER. — Perdus, comment cela?

RUPRECHT. — Dieu! qu'y a-t-il?

ÈVE. — Sauvez Ruprecht de la conscription! car les conscrits, le juge Adam me l'a confié comme un secret, vont aux Indes orientales, et de là, vous le savez, de trois hommes, il n'en revient guère plus d'un,

WALTER. — Quoi, aux Indes orientales! As-tu perdu la tête?

ÈVE. — C'est à Bantam, Votre Grâce, ne le niez pas; voici la lettre, l'instruction secrète relative à la milice du pays, qui a été donnée dernièrement par le gouvernement. Vous voyez que je suis instruite de tout.

WALTER *prend la lettre et la lit*. — O insigne fourberie! la lettre est fausse!

ÈVE. — Fausse?

WALTER. — C'est aussi vrai que j'existe.... Monsieur le greffier Licht, dites vous-même, est-ce là l'ordre que l'on vous a fait tenir d'Utrecht ?

LIGHT. — L'ordre ! Voyez donc ce scélérat, c'est un acte sans valeur, un papier qu'il a fabriqué lui-même. La levée de troupes est destinée au service intérieur du pays. Personne ne songe à les envoyer aux Indes orientales.

ÈVE. — Vraiment non, messieurs ?

WALTER. — Sur mon honneur ! et comme preuve de ma parole, s'il en était comme tu dis, je rachèterais Ruprecht.

ÈVE. — O ciel, comme ce scélérat m'a trompée ! C'est avec ces horribles inquiétudes qu'il m'a déchiré le cœur, et il est venu vers la nuit m'apporter un certificat pour Ruprecht. Il chercha à me faire accroire qu'une fausse attestation de maladie pouvait l'exempter du service militaire, et il se glissa dans ma chambre pour me l'expédier. En échange, messieurs, il me demanda des choses infâmes, qu'une fille ne saurait répéter.

DAME BRIGITTE. — Ce vil et infâme fourbe !

RUPRECHT. — Laisse là ce sabot de cheval, ma douce enfant. Si un cheval avait brisé la cruche, je serais juste aussi jaloux que je le suis à présent. (*Ils s'embrassent.*)

VEIT. — C'est aussi ce que je dis ; embrassez-vous, réconciliez-vous et aimez-vous. Et à la Pentecôte, si vous voulez, nous célébrerons la noce.

LIGHT *à la fenêtre*. — Voyez-vous le juge Adam, comme il court par monts et par vaux ? On dirait qu'il fuit la roue et la potence. Le voilà qui piétine dans les terres labourées.

WALTER. — Quoi ! c'est là le juge Adam ?

LIGHT. — Sans doute.

PLUSIEURS. — Le voilà sur la route. Voyez comme la perruque lui fouette sur le dos.

WALTER. — Allez vite le ramener, monsieur le greffier, pour qu'en se sauvant il n'aggrave pas le mal. Je le suspends, il est vrai, de ses fonctions, et je vous charge de le remplacer provisoirement ; mais si l'état des caisses, comme je l'espère, se trouve régulier, je ne veux pas le forcer à s'expatrier. Dépêchez-vous, je vous prie, de le ramener.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, *sans Licht.*

DAME MARTHE. — Dites, Votre Grâce, où trouverai-je à Utrecht le siège du gouvernement?

WALTER. — Pourquoi, dame Marthe?

DAME MARTHE *piquée*. — Hem! pourquoi, je ne le sais pas... mais justice ne me sera-t-elle pas faite pour la cruche?

WALTER. — Pardonnez-moi, le siège du gouvernement est sur la grande place du marché, et les audiences ont lieu le mardi et le mercredi.

DAME MARTHE. — Bon, la semaine prochaine, je m'y rendrai.

(*Tous s'en vont.*)

DE LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE

ET

DE SA DOMINATION DANS L'HISTOIRE¹.

F. LAURENT, *L'Église et l'État; le moyen âge*. Bruxelles, 1848. — *La Réforme*. Bruxelles, 1860.

F. LAURENT, *Études sur l'histoire de l'humanité. La Papauté et l'Empire*. Bruxelles et Leipzig, 1860.

Depuis une vingtaine d'années, nous voyons partout en Allemagne se former des partis à la fois religieux et politiques qui, s'étendant en silence, acquièrent une influence sensible sur la législation et la pratique, et qui engagent avec les États modernes une lutte sérieuse. Ignorés d'abord du plus grand nombre des savants et méprisés par beaucoup, ils ont trouvé bientôt des partisans et des amis dans toutes les classes de la société. Au sein des cours et des gouvernements, dans les cercles les plus élevés, ils ont aujourd'hui de puissants protecteurs.

Respect de la religion et liberté de l'Église, telle est la devise écrite sur leur bannière. Ils mettent à profit la liberté d'association des temps modernes dans toute son étendue et avec beaucoup d'adresse. Ils s'appuient en même temps sur les anciennes maximes et sur les droits nouveaux; ils savent à merveille diriger vers leur but l'activité pieuse des femmes et l'ambition des hommes, l'abnégation, le dévouement des unes et les calculs intéressés des autres. Leurs premiers succès ont dépassé toute attente, et chaque résultat obtenu n'a été qu'un degré

¹ Les questions traitées dans cet article sont de celles qui occupent aujourd'hui le premier rang dans les préoccupations publiques. L'auteur, M. J. C. Bluntschli, est un des plus éminents jurisconsultes de l'Allemagne, aussi connu par l'étendue et par la profondeur philosophique de sa science que par la modération de ses opinions.

pour porter plus haut leurs prétentions. Déjà germe en eux l'espérance de voir les peuples, fatigués des révolutions, accepter leur direction, et l'État, humilié, désespérant de lui-même, se soumettre au renouvellement de la domination religieuse.

Des symptômes analogues se montrent dans tous les pays d'Allemagne, mais c'est surtout dans les plus grands États que ces partis religieux-politiques ont pris leur essor le plus hardi pendant ce dernier demi-siècle. Le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche paraissaient leur être particulièrement favorables, et semblaient chercher dans une alliance avec eux la corroboration de leur propre autorité. Nous les voyons grandir au sein des populations protestantes et catholiques, mais c'est le parti religieux catholique, connu sous le nom d'ultramontain, qui se montre le plus fort et le plus durable. Comme la réformation a brisé l'ancienne domination de l'Église et préparé la domination moderne de l'État, les partis protestants de ce genre se mettent en contradiction avec l'histoire et les exemples de leur confession, et cela les rend faibles et incertains. Mais le nouveau parti ultramontain ne connaît pas cette contradiction. Au contraire, c'est dans les grands papes du moyen âge, c'est dans l'ancienne domination universelle de l'Église catholique qu'il place son idéal et le stimulant de tous ses efforts. L'organisation large et solide de son Église et les ordres qui s'y rattachent lui donnent une base ferme et lui font trouver partout d'efficaces secours. Si, dans un pays, il éprouve un échec, une défaite, il peut compter sur l'approbation et l'appui des pays voisins, et la défaite même qu'il a essuyée là lui prépare ici de nouveaux triomphes.

C'est en Autriche que ce parti a pu célébrer son plus grand succès extérieur, lorsque l'empereur François-Joseph a conclu avec le pape Pie IX le concordat d'août 1853. Depuis la naissance de l'État moderne, jamais l'État ne s'était montré aussi humble, aussi soumis à l'autorité religieuse. Ce grave événement frappa l'opinion publique comme un rude coup et la réveilla. On comprit alors combien s'étaient enflées déjà les prétentions du parti religieux-politique, combien grande était déjà sa puissance. On se demanda : Où en sommes-nous, où allons-nous ? Dès ce moment, un revirement commença. La restauration avait atteint son apogée et trouvé ses limites. Jusque-là, elle marchait à la conquête ; elle dut désormais défendre les positions acquises. Les concordats de Wurtemberg et de Bade avec le saint-siège ne furent que des imitations affaiblies et modérées du concordat autrichien, et ces pâles copies s'évanouirent et disparurent aussitôt qu'elles furent expo-

sées au grand jour de la discussion publique et du vote de la représentation du peuple.

Assurément, le caractère essentiel du dix-neuvième siècle est plutôt politique que religieux. La doctrine de la liberté individuelle et de la liberté nationale exerce dans notre temps sur les peuples européens une puissance bien plus grande que les discussions religieuses, aussi grande pour le moins que le dogme de la foi et de la prédestination au seizième siècle. Chez les hommes de nos jours une atteinte à la constitution de l'État fera battre le cœur plus vite qu'une attaque au dogme de la transsubstantiation, et ils seront plutôt résolus à courir au combat pour la gloire de leur patrie que pour l'honneur de l'Immaculée Conception. Le parlement excite un intérêt plus général que le synode. Les nouvelles et les raisonnements de la presse politique ont bien plus de retentissement que les homélies et les monitoires des feuilles religieuses. Les plus petits princes, les moindres républiques ont un pouvoir assez fort, quand ils remplissent leur mission, pour braver toutes les menaces de l'autorité religieuse. Les grandes découvertes, dont notre époque s'honore et qui ont métamorphosé la vie extérieure des individus et des peuples, n'appartiennent pas, dans leur ensemble, à la théologie, mais à la mécanique, à la physique, à la chimie, lesquelles, comme toutes les sciences naturelles, se sont émancipées depuis des siècles de la tutelle de l'Église. Dans les œuvres d'histoire et de philosophie, dans toutes les sciences, dans la littérature entière et dans les arts, la conscience de la liberté de l'esprit humain est vivante; elle a conquis une force qu'aucun pouvoir religieux ne saurait dompter. Certes, le temps présent n'est pas pauvre en œuvres de charité, d'amour et d'abnégation religieuse, mais il est cependant beaucoup plus riche encore en vertus mondaines, en travaux et sacrifices d'utilité publique, en actes politiques. La science moderne et l'État moderne sont donc les principales puissances du siècle : sortis de l'esprit individuel et de la vie nationale, ils se développent sans cesse dans des proportions colossales; chaque jour ils pénètrent dans de nouveaux domaines et produisent de nouvelles œuvres, tandis que la religion et l'Église, plaçant leur idéal dans les siècles passés, s'efforcent péniblement de gravir les hauteurs qu'elles dominèrent autrefois. Ce qui caractérise la façon de penser d'aujourd'hui, c'est que le pape Pie IX a été fêté par les peuples aussi longtemps qu'ils ont pu attendre de lui la délivrance de l'Italie, et qu'il est devenu impopulaire du jour où il a commencé à subordonner le développement politique de sa patrie aux traditions et aux tendances religieuses de la papauté.

Mais, moins encore qu'un individu, un peuple ne saurait suivre toujours une direction unique. Multiple de sa nature, il faut tenir compte des contrastes qu'il réunit. De temps en temps, le besoin de changer le pousse du repos à l'action, du travail à la jouissance, de l'activité de l'esprit à un paisible abandon. Si le peuple est fatigué des agitations politiques et mécontent du peu de résultat de ses efforts, si le regret de son attitude se dresse dans son cœur, si l'angoisse le saisit, s'il a perdu confiance dans ses chefs, si son espoir dans l'avenir s'évanouit devant les sombres nécessités du présent, alors, au sein même d'un siècle politique, s'éveille en lui la soif des consolations religieuses et saintes; alors, il attend des bénédictions de l'Église une satisfaction plus pure; il cherche dans la Divinité, dans les choses éternelles un appui plus solide, un espoir plus constant. C'est pour cela que, régulièrement, aux *révolutions politiques* succèdent bientôt les *réactions religieuses*. C'est aussi pour cela que la croissance des partis religieux-politiques a été si rapide en Allemagne après l'avortement constitutionnel des révolutions allemandes de 1848 et 1849. Pour toutes ces raisons, on pouvait prévoir que la réaction politique ferait alliance avec la réaction religieuse, ce qui est en effet arrivé. Les nouveaux concordats en sont les fruits amers.

La Belgique avait fait les mêmes expériences que l'Allemagne. En Belgique aussi, au commencement de l'an 1850, un parti religieux-politique, le soi-disant *parti catholique*, soulevé par le courant du siècle, avait su s'emparer des pouvoirs publics. Le sol historique de la Belgique et les principes de la constitution belge le favorisaient. La Belgique n'était pas, comme l'Allemagne, divisée en deux ou trois confessions. Les tendances réformatrices du seizième siècle, l'Espagne les avait complètement extirpées de la population belge par le fer et le feu. Pendant des siècles, le pays entier a eu la réputation de conserver les sentiments catholiques les plus rigides. La révolution de 1830 fut l'œuvre commune du parti catholique ultramontain, lequel haïssait le gouvernement réformé hollandais, et du parti libéral radical, qui avait embrassé les idées du constitutionalisme français. De ces deux partis, le premier avait habilement mis à profit les tendances doctrinaires du second pour faire entrer autant que possible dans la constitution des idées abstraites de liberté, qu'il devait plus tard exploiter religieusement contre la puissance affaiblie de l'État.

Avant tout autre pays, la Belgique prouva clairement qu'aujourd'hui encore, sous le nom de *liberté de l'Église*, le parti ultramontain entend la domination de l'Église. C'est en invoquant la liberté de l'Église que

l'évêque de Gand risqua l'attaque contre la liberté de la science, et, pour cause d'hérésie, réclama contre le professeur Laurent l'intervention du pouvoir de l'État. Le ministre des cultes n'osa pas encore, à la vérité, céder aux désirs de l'évêque, mais il n'osa pas davantage les repousser énergiquement, comme c'était son devoir. Le danger était grand et menaçant pour la liberté de l'enseignement dans l'université nationale, et généralement pour la liberté de la science. Mais aussi le nerf vital de l'esprit moderne avait été touché. Déjà un autre professeur avait lâchement déposé les armes devant la puissance religieuse. Mais pour Laurent, le danger ne fit que le pousser à un pas plus décidé. Le parti ultramontain eut fort à regretter d'avoir choisi précisément cet homme pour attaquer en lui la libre science, et celui-ci lui fit vivement sentir sa supériorité d'esprit et sa vertueuse colère. Lorsque le peuple belge s'aperçut qu'on le menaçait à la fois et dans sa vie intellectuelle et dans les questions de propriété et de famille, il se leva en mai 1857, et dans la tempête qui souffla alors sur toutes les villes belges, il renversa, comme un château de cartes, la domination ultramontaine ¹.

L'ouvrage intitulé *l'Église et l'État*, dont nous avons mis le nom en tête de ces pages, peut, à bon droit, être regardé comme le fruit mûr des luttes belges; c'est du moins par elles que le célèbre écrivain a été amené à exposer ses études sur les rapports de l'Église et de l'État dans un tableau général où les armes de la polémique sont plus aiguës que dans son ouvrage plus étendu, *Études sur l'histoire de l'humanité*, primitivement appelé *Histoire du Droit des gens*, dont le sixième volume décrit les luttes de la Papauté contre l'Empire au moyen âge.

Laurent est, à un degré éminent, un observateur et un historien philosophe.

Les événements extérieurs ne l'intéressent qu'autant qu'en eux se développent et se manifestent les idées où s'exprime la représentation multiple de l'esprit humain; dans les mobiles des personnages historiques, il ne cherche que ceux qui se rattachent à la grande évolution générale que nous appelons l'histoire universelle. Il croit fermement que celle-ci n'est pas le produit fortuit d'une force aveugle, mais que, sous la conduite de Dieu, l'esprit humain s'élève progressivement vers la connaissance de soi-même et son perfectionnement. Il applique donc tous ses soins, toute sa pénétration à reconnaître les idées qui,

¹ Voyez l'écrit très-intéressant : *le Combat du parti libéral et du parti catholique en Belgique, avis à l'Allemagne*. Zurich, 1857.

tantôt instinctives, tantôt conscientes, saisissent et meuvent la vie des peuples aux différentes phases de l'histoire. En même temps qu'il observe ces idées dans leurs rapports avec la marche de l'histoire du monde, et qu'il examine leur connexion logique avec l'harmonie de l'esprit humain, il arrive à un jugement sur leur valeur passagère ou permanente.

Il juge d'après les exigences et les promesses de leur idéal les mœurs et les actes des hommes qui passent pour avoir personnifié ces idées et leur influence sur l'état général, et par là même il arrive à juger équitablement ces hommes eux-mêmes et ce qu'il pouvait y avoir de pratique dans leurs pensées.

Le point de vue où se place Laurent pour observer ce développement n'est ni catholique ni protestant, il n'appartient à aucune confession, il n'est pas même chrétien, il est purement humain et scientifique. Il plane sur une de ces hauteurs qui offraient aussi à Lessing ces ravissantes perspectives qu'il a communiquées en partie au monde dans son « Éducation du genre humain » ; pour y atteindre, il fallut à Laurent aussi un rude labeur de recherche et de pensée ; mais maintenant il s'y sent libre et clairvoyant, et il a le courage de dire ce qu'il y a vu à ceux qui, n'ayant pas la force de gravir si haut, désirent pourtant savoir ce qu'un guide plus entreprenant y découvre.

Après avoir, dans le quatrième volume de son *Histoire du droit des gens*, traité de l'histoire du christianisme et décrit dans le cinquième les deux puissances prépondérantes au temps du premier moyen âge, le catholicisme avec sa mission civilisatrice, et les Germains, encore barbares, avec leur mission de régénération et d'affranchissement, il s'occupe dans le sixième de la Papauté et de l'Empire au temps du second moyen âge, du moyen âge proprement dit. Il partage son sujet en trois livres : le premier décrit l'unité chrétienne dans la papauté et l'Empire, la mission de la papauté, sa puissance spirituelle, les réformes et les prétentions de Grégoire VII, le pouvoir temporel prétendu par les papes, l'idée de l'Empire et de l'Allemagne. Le second livre expose les luttes de ces deux grands pouvoirs, la lutte entre Henri IV et Grégoire VII, la position de Henri V, puis les luttes plus animées et plus intellectuelles du temps des Hohenstaufen, Frédéric I^{er} contre Alexandre III, la monarchie universelle d'Innocent III, Frédéric II contre Grégoire IV et Innocent IV. Dans le troisième livre, on trouve la chute du royaume et de l'empire allemand, mais aussi celle de la papauté ; le schisme, l'élévation naissante des nationalités et les premiers mouvements de la liberté de penser.

Partout il justifie par des témoignages originaux les faits qu'il avance et les assertions émises. Un lecteur familier avec l'histoire du moyen âge pourra désirer quelquefois un tableau plus complet ou une rectification ; jamais il ne découvrira une trace d'infidélité ; et, plus encore que le savoir de l'auteur, il admirera la sûreté de vue avec laquelle il a su tirer de la masse des renseignements et coordonner tout ce qui importait au sujet de son ouvrage. Celui même qui trouverait des objections à faire contre la critique historique des événements puisera cependant les enseignements les plus précieux dans la critique logique et morale des idées et des institutions du moyen âge. Nous trouvons dans Laurent, réunies à un rare degré, beaucoup de qualités excellentes que généralement on ne rencontre que séparées, la vue étendue et spéculative du philosophe, et le regard perçant et analytique du juriste, la croyance religieuse à une Providence divine, et la critique la plus libre de toutes les révélations, le soin des recherches et le charme de l'expression, un savoir prodigieux et un haut courage personnel, une polémique acérée et une grande mansuétude dans les jugements.

Déjà, dans son grand ouvrage, dont le volume désigné ne forme qu'une partie, Laurent cherche, dans un certain sens, l'intérêt du perfectionnement humain. Il n'a pas étudié l'antiquité et le moyen âge par prédilection pour ces époques : il s'est plongé dans le passé afin d'en tirer des leçons pour le présent et l'avenir. Mais ce but pratique se montre surtout dans l'écrit sur *l'Église et l'État*, dont nous nous occupons spécialement dans cette étude. L'ensemble est divisé en trois parties ; les deux premières ont seules paru jusqu'à présent ; elles traitent de l'Église et de l'État au moyen âge, y compris la réformation. La troisième doit s'occuper du temps actuel, et résumer ainsi la pensée de l'ouvrage entier. Les premières parties historiques servent à l'orientation. Elles fixent les contradictions du moyen âge et du temps moderne, elles signalent les phases de transition de l'un à l'autre, et elles offrent, dans le tableau de l'histoire, la peinture des dangers auxquels seraient exposés les peuples, si une fausse route les ramenait en arrière.

En suivant sa marche et en essayant de reproduire ses descriptions, nous nous trouvons sur-le-champ transportés dans un milieu intellectuel tout différent de celui qui nous entoure.

L'idéal du moyen âge, c'était un saint empire chrétien ; on y voyait le but de l'histoire du monde. Toute la chrétienté était considérée comme une personne dont les puissances spirituelles trouvaient dans

l'Église leur ordre et leur expression, et dont les besoins terrestres cherchaient leur satisfaction dans l'État. Comme l'âme est au-dessus du corps, comme elle est maîtresse et le corps serviteur, ainsi la théorie du moyen âge se représentait la suprématie idéale de l'Église sur l'État.

A cette idée fondamentale répond la séparation des *clercs* et des *laïques*, et l'élévation des premiers au-dessus des autres. Les fausses décrétales font remonter à l'autorité de l'apôtre Pierre cette séparation si importante pour l'intelligence des luttes du moyen âge. Les clercs sont les hommes de l'*esprit*, les laïques sont les hommes de la *chair*. Ceux-là sont les pasteurs, chargés de conduire ceux-ci comme des troupeaux. Ceux-là sont comparés à l'or, ceux-ci au fer; la puissance papale au soleil, la puissance impériale à la lune. « Le plus réprouvé des clercs, écrit Pilichdorf contre les Vaudois, possède cependant une plus haute dignité que le plus saint des laïques. » Le Christ est honoré comme le chef idéal de la chrétienté, et les prêtres sont ses représentants sur la terre. Cet orgueil va jusqu'à la démence chez des hommes d'ailleurs intelligents.

Ce n'était pas seulement l'opinion de zélateurs isolés ou de quelques fous, c'était la doctrine orthodoxe de toutes les écoles. On essayait bien de combattre les conséquences de ces théories, et de modérer leur application; on s'y déroba souvent dans la pratique de la vie, et plus d'une fois on fit sentir au clergé le pouvoir du bras séculier; mais on n'osait pas attaquer sérieusement l'idée fondamentale, la nature spirituelle de l'Église et la nature charnelle de l'État. A la doctrine de l'Église que Dieu a remis au pape les deux épées, pour que celui-ci confiât à l'empereur le glaive temporel, le parti impérial opposait l'opinion que Dieu lui-même a remis à l'empereur le glaive temporel, comme au pape le glaive spirituel. Mais gibelins et guelfes étaient également portés à voir dans le Christ ce Dieu dont ils faisaient dériver la puissance religieuse et celle de l'État; et le pape, par sa mission spirituelle, était bien plus près de ce Dieu que l'empereur temporel. A la vérité, on n'avait pas complètement perdu le souvenir du grand empire romain, où l'empereur était le chef et le pape le sujet, et cette idée, que l'État est quelque chose de plus fort et de plus élevé qu'un serviteur de l'Église, vivait dans l'esprit des hommes politiques; mais pourtant on n'osait pas affirmer, en termes énergiques, en face de l'idée de l'Église, le droit de l'État; ni la philosophie ni la jurisprudence n'avaient assez de lumières et assez de forces pour s'affranchir entièrement des liens de l'autorité de la théologie.

Il faut le reconnaître, l'élévation du clergé au-dessus des laïques, celle de l'Église au-dessus de l'État, avait, au moyen âge, un sens et une certaine justification. Dans le fait, le clergé d'alors était, sous le rapport de l'intelligence, très-supérieur aux laïques. L'instruction, et surtout l'instruction scientifique, était presque tout entière concentrée en lui; il avait gardé presque exclusivement les traditions de l'ancienne civilisation, il avait préservé l'unité de la civilisation européenne pendant que le royaume des Francs se dissolvait dans l'anarchie féodale; il était le dépositaire du dogme religieux et le représentant de la morale chrétienne; les princes et les peuples, dont la barbarie féroce et superbe ne pouvait être peu à peu domptée que par une autorité divine, recevaient de lui leur éducation. Comparé à la violence brutale qui caractérise la vie querrelleuse et dérégulée de l'aristocratie du moyen âge, le clergé de ce temps, malgré ses défauts et ses vices, apparaît encore comme un bienfaiteur du peuple. Sa puissance était indispensable pour sauver le monde d'un retour à la barbarie.

L'Église étendait alors sa puissance dans toutes les directions, surtout dans celle dont sa mission religieuse semblait le plus l'éloigner; elle s'appliqua avec un soin tout particulier, un zèle qui ne s'endormit jamais, et par conséquent avec un grand succès, à *acquérir des richesses*. Elle amassa des biens immenses, et les défendit vaillamment contre les spoliations et les sécularisations qui de temps en temps les menaçaient. Le courant qui, comme un flux et reflux, tantôt remplit les trésors de l'Église et tantôt les vide, et la lutte du clergé contre les laïques pour la possession des biens terrestres, ne cessent jamais entièrement pendant toute la durée du moyen âge jusqu'à nos jours. Les plaintes des anciens rois francs sur l'effrayant accroissement des biens-fonds de l'Église sont encore répétées au seizième siècle par les princes catholiques d'Allemagne, au dix-septième par la république de Venise; et la sécularisation de ces biens, accomplie par les princes carlovingiens au huitième siècle, se renouvelle plus systématiquement et sur une plus vaste échelle au dix-huitième siècle et au dix-neuvième, par la sécularisation européenne.

La *propriété*, telle que la conçoit le droit romain, est la domination absolue de l'individualité égoïste. Le propriétaire veut que les biens terrestres soient à lui à l'exclusion de tout autre. Si l'Église fût restée fidèle aux principes religieux d'amour et de dévouement qu'elle proclamait, elle n'aurait pu s'accommoder de cette idée. Et dans le fait, la propriété romaine ne trouve aucunement sa place dans les doctrines idéales qu'elle imagine pour justifier sa possession de richesses. Elle

ne veut pour elle-même aucune propriété de ces biens, qu'elle méprise, elle veut uniquement les soustraire à l'avarice, à la cupidité des laïques, et elle les administre seulement au profit des pauvres, de ceux qui n'ont rien. Le bien de l'Église n'appartient plus au froid égoïsme d'un propriétaire impitoyable, il est sanctifié par l'amour, et il sert à l'indigence : il est la *richesse des pauvres*. Le concile d'Antioche, en 341, rappelle encore aux évêques et aux clercs que leur devoir est d'employer les revenus des biens de l'Église seulement pour leurs plus pressants besoins, et d'en dépenser la plus grande partie en la partageant aux pauvres. Saint Chrysostome assure que l'égoïsme et la dureté de cœur des laïques sont les seules causes qui forcent le clergé à se charger de soins terrestres étrangers à sa sainte mission.

Mais la réalité ne correspondait d'aucune manière à l'idéal religieux. Tous les siècles et tous les pays témoignent de l'insatiable avidité de l'Église pour les biens terrestres; ils attestent que le soin des pauvres n'entraînait pour rien dans ce dévorant appétit. Les moyens spirituels pour exciter la générosité des laïques et les formes des acquisitions de l'Église changèrent beaucoup avec le temps. L'effroi de la prochaine fin du monde opéra plus efficacement au dixième siècle que plus tard, et les tourments de l'enfer inspiraient alors plus de crainte que de nos jours. Les anciennes donations précaires se changèrent plus tard en fondations, les annates en legs, etc. Mais toujours les prières pour l'âme des défunts, et la perspective du ciel d'un côté, de l'enfer de l'autre, furent employés comme le moyen principal d'accroître les biens temporels de l'Église, et dans tous les temps, le cœur faible et anxieux des femmes fut travaillé avec succès pour de semblables libéralités. L'autorité morale du clergé au moyen âge était sans mesure, et cette influence fut exploitée bien des fois dans un intérêt matériel.

On compte qu'avant la réformation, l'Église, en Angleterre, s'était rendue propriétaire d'environ la moitié du territoire. En Allemagne, les États du pays se plaignent, avec quelque exagération peut-être, que bientôt les laïques posséderont à peine le tiers ou le quart de la fortune nationale, et que tout le reste est devenu bien de l'Église. En Italie, dans quelques pays, la disproportion était encore plus forte qu'en Allemagne. Lorsque la révolution française éclata, il y avait en France des provinces dont le sol appartenait par moitié, et même aux trois quarts, à l'Église, et dans la plupart elle possédait au moins un tiers ou un quart du pays.

On comprend pourquoi, déjà avant la Réforme, plusieurs États essayèrent de limiter législativement l'acquisition des *biens de main-*

morte. Dès 1305, la république de Venise avait rendu une loi de ce genre, comme l'avaient déjà fait les villes impériales d'Augsbourg (1305) et de Ratisbonne (1308). La loi décrétée par Venise en 1605 fut, à la vérité, attaquée par l'Église comme tyrannique et de nul effet, parce qu'elle était dirigée contre la liberté de l'Église. Mais la république persista, et son champion dans la lutte qu'elle soutint contre le pape Paul V, le frère Paul Sarpi, en donna une raison évidente. « Si l'on accorde à l'Église, dit-il, une liberté illimitée d'acquérir, il est hors de doute que peu à peu elle finira par posséder tous les biens, et les laïques deviendront tous alors ses vassaux. » Cet argument fut plutôt confirmé qu'invalidé par l'étonnante réponse du cardinal Bellarmin : « L'Église a mis douze siècles à acquérir un quart du territoire, il lui en faudrait donc encore douze autres pour acquérir un autre quart; mais le Monde ne durera pas aussi longtemps, puisque l'Apôtre assure que sa fin approche. » Réponse : l'aveu de l'accroissement irrésistible des biens de l'Église est certainement beaucoup plus sûr que la proximité de la fin du monde qui devait y mettre un terme.

Les *Cent griefs de la nation allemande*, formulés par les États catholiques à la diète de Nuremberg en 1523, jettent un vif rayon de lumière sur la pratique de l'Église, et non pas seulement au seizième siècle. « Les clercs, sans aucune nécessité, et seulement pour accroître leurs biens, pour augmenter leurs revenus, profitent de toute occasion pour acheter les biens des laïques, pour s'en rendre maîtres par tous les moyens possibles, par d'innombrables artifices (art. 60). « Ils exigent du pauvre peuple, ils pressurent, ils sucent ce qu'il peut à peine se procurer par les plus rudes efforts, et chaque jour voit s'accroître leurs prétentions. Tant ces bergers exploitent misérablement le troupeau qui leur est confié. » (Art. 86.) « Tous les moyens de salut de l'Église romaine peuvent être achetés par les riches; mais ils sont complètement refusés aux pauvres, à ceux à qui Dieu n'a pas accordé la richesse. » (Art. 85.) « Pour de l'argent, l'adultère est permis, et moyennant une redevance annuelle on autorise le concubinage, même des clercs. » (Art. 75, 76.) « Si les moines ou les prêtres apprennent que ceux qui ont de l'argent en caisse ou qui possèdent des biens sont malades ou en danger de mort, ils emploient toute sorte de flatteries, de louanges, de douces paroles auprès de ces riches, ils les enlacent et les séduisent par mille impostures pour les décider à laisser, dans leur testament, la meilleure partie de leur argent et de leurs biens à l'Église. » (Art. 93.) « Pour tout il faut payer aux prêtres : pour le baptême, pour la confession, pour la communion, pour le mariage,

pour la mort, pour l'enterrement, pour le purgatoire, pour le ciel. » (Art. 82-88.)

Le revirement universel qui s'opéra dans la manière d'envisager les choses, bien plus que les tendances réformatrices du concile de Trente, vint mettre un frein à l'avidité cléricale. Mais il suffit d'étudier l'histoire de l'ordre des jésuites pour s'apercevoir que cette passion ne fut pas affaiblie. Ces derniers champions de la liberté de l'Église, ces rénovateurs de sa domination, cherchaient prudemment à éviter le scandale public; mais en silence, avec plus d'ardeur et de sécurité, ils fouillaient les trésors de la terre pour les faire servir à leurs plans religieux. Leurs *maisons professes*, à la vérité, ne possédaient rien; mais leurs *collèges*, dans lesquels ils donnaient gratis l'instruction, devaient par cela même posséder beaucoup; et, sur cent collèges, on comptait à peine sept maisons professes. Les vénérables Pères restaient toujours mendiants, mais leurs établissements et leurs subordonnés amassaient des richesses énormes qui étaient à la disposition de l'ordre. « Avec leur pauvreté, disait Sarpi, ils gagnent la confiance et le respect; avec leur richesse, le pouvoir et le crédit. » Comme *novices*, ils héritaient de leurs parents; comme *jesuites*, ils ne laissaient à leur famille aucun héritage. Ils employaient mille faux-fuyants pour échapper aux jurisconsultes chargés de protéger et de sauvegarder le droit séculier.

Ces richesses étaient-elles réellement appliquées au but prétendu au nom duquel on les amassait? L'Église remplissait-elle la mission qu'elle affirmait être la sienne, de dompter l'intérêt personnel et l'avidité des plaisirs, de remédier équitablement à l'inégalité des fortunes, de rassasier les pauvres, secourir la misère, répandre au loin les bienfaits de la religion et de la civilisation? Assurément elle ne fut pas sans action dans ce sens. Les magnifiques cathédrales du moyen âge, les splendeurs du culte public, les nombreux hospices pour les pauvres et les malades, la fondation d'écoles savantes, l'amélioration de l'agriculture dans quelques endroits, les progrès des arts, furent en grande partie l'emploi utile des richesses du clergé. Mais ces dépenses étaient loin encore de répondre à l'abondance des sources où il puisait; et aucun juge compétent ne pourra nier que la très-majeure partie du superflu de l'Église ne servait qu'à entretenir chez ses princes et ses prélats un luxe qui ne s'accordait d'aucune façon avec l'idéal religieux. Fallait-il subvenir à des besoins publics, l'Église se retranchait derrière ses privilèges et sa franchise d'impôt pour refuser toute contribution, et mettre toute la dépense à la charge des laïques. Et ses aumônes,

loin de soulager la misère, ne faisaient qu'encourager la fainéantise et la mendicité.

La réaction des laïques contre les envahissements des acquisitions du clergé eut souvent, au moyen âge, les rudes formes du brigandage, de la violence et du désordre. Mais, vers la fin de cette période, elle prit une expression plus civilisée. La sécularisation des biens du clergé fut, au seizième siècle, soutenue par des motifs religieux; aux dix-huitième et dix-neuvième, par des raisons d'économie politique et de droit naturel. On voulait alors ramener l'Église à sa mission religieuse et morale, et la purifier des erreurs et des abus où la soif des biens terrestres l'avait entraînée. Plus tard, on voulut délivrer les forces économiques du peuple de l'oppression du système clérical, et faire accomplir par l'État les devoirs de la bienfaisance publique. L'État se chargea du soin de donner l'instruction et d'assister les pauvres. En conséquence, il étendit son inspection sur les biens consacrés au culte, et soumit à son administration tous les biens destinés aux pauvres.

Un autre côté de la *liberté de l'Église*, dans l'ordre économique, telle qu'on la comprenait au moyen âge, c'était sa *franchise de l'impôt*. Au sixième siècle encore, les papes eux-mêmes ne se formalisaient nullement de voir les biens de l'Église chargés d'impôts, comme tous les autres, pour le service public. Mais au douzième, le clergé réclama partout l'affranchissement de l'impôt comme un *droit divin*. Il alléguait, pour soutenir ses prétentions, les privilèges des prêtres juifs de l'Ancien Testament, la vocation divine de l'Église, la nature des biens eux-mêmes, qui étaient le patrimoine des pauvres. Il consentit seulement à des contributions volontaires, mais après libre examen des besoins et de ses ressources. Toute charge imposée par l'État fut déclarée une usurpation intolérable, une offense à la dignité de l'Église. L'Église se regardait comme *en dehors et au-dessus de l'État*.

La lutte à ce sujet entre le besoin d'impôt du côté de l'État, et le refus d'impôt de la part de l'Église ne prit jamais fin. En théorie, on s'inclinait bien devant les prétendus droits de l'Église, mais en pratique, il était impossible de renoncer à l'impôt sur les biens des églises et des couvents. Plus d'une fois, l'État, dans sa détresse, leva de force des subventions qui n'étaient nullement volontaires. Alors, du haut de toutes les chaires, retentissaient des lamentations sur la honteuse spoliation de l'Église et des malédictions contre les spoliateurs. Les infortunes du roi Henri II d'Angleterre et de l'empereur Frédéric Barberousse furent présentées par les prêtres de ce temps-là comme une punition

céleste, parce que ces princes avaient commis le sacrilège de faire contribuer l'Église aux nécessités de l'État. Et même, lorsque le pape Clément IV autorisa le roi de France, Louis IX, à lever sur les revenus du clergé la dîme saladine pour subvenir aux dépenses de la guerre sainte, le clergé fit des remontrances au pape, et déclara que la perte de Jérusalem était une punition de Dieu pour la servitude à laquelle on avait réduit l'Église. Le pape lui reprocha l'avarice sordide qui lui faisait refuser de sacrifier la moindre part de son superflu à une cause pour laquelle le Fils de Dieu avait sacrifié tout son sang.

Souvent, au moyen âge, les conseils et les bourgeoisies des villes étendaient au clergé l'obligation de l'impôt avec plus d'énergie que les rois. Sur ce domaine plus étroit, on luttait des deux parts avec plus d'ardeur et de ténacité. Chaque parti recourait à ses plus violents moyens de contrainte. Le clergé refusait les grâces spirituelles, et punissait par l'excommunication et l'interdit. Les bourgeois proscrivaient les prêtres qui se refusaient au service divin, ou bien les mettaient au ban de la cité. « Nul ne devait leur vendre les denrées nécessaires à la vie ni aucune marchandise; tout commerce avec eux était interdit aux bourgeois. » Dans plus d'un État allemand ou italien, les foudres de l'excommunication cléricale n'inspiraient plus d'effroi. Les bourgeois en faisaient une moquerie, et s'accoutumaient à ne plus regarder les secours de l'Église comme indispensables. La plupart du temps, le clergé dut céder et payer l'impôt à la ville.

Ces débats financiers révélèrent d'abord à l'État et agrandirent le sentiment de sa force contre l'Église. De temps à autre, les rois de France attentèrent arbitrairement aux biens de l'Église pour remédier aux besoins de leurs finances. Le zélé catholique Philippe II, un Habsbourg, défendit, malgré son respect pour le saint-siège, de publier en Espagne la bulle : *In Cæna Domini*, parce qu'on y présentait comme un droit sacré la franchise du clergé en matière d'impôt, et il contraignit le clergé espagnol de payer l'impôt dans certains cas. Enfin, l'Église elle-même n'osa plus exiger de l'État moderne cette franchise, pour laquelle elle avait, au moyen âge, combattu avec tant d'opiniâtreté, et, théoriquement du moins, avec succès.

Au temps où elle refusait ainsi toute espèce d'impôt, elle établissait elle-même, de son côté, sur les laïques un impôt très-considérable. Déjà, dans les premiers siècles du christianisme, les fidèles avaient été exhortés à donner, pour les besoins de l'Église et en faveur des pauvres, la dixième part de leur revenu. Mais c'était un don volontaire de piété et de charité. Au moyen âge, la dîme changea de caractère. Char-

l'Allemagne établit l'obligation de la dîme comme impôt sur tous les pays, et les autorités ecclésiastiques déclarèrent que la dîme à l'Église était un *impôt général établi par Dieu lui-même*. La loi ecclésiastique sur l'impôt est confirmée par quantité de résolutions des conciles, et rappelée encore dans les décrets du concile de Trente. Elle s'appuie sur la législation de Moïse et se fonde sur la domination universelle de Dieu. Les propriétaires qui refusent la dîme sont menacés de l'excommunication. On déclara que de son paiement dépend le salut de leur âme, et que le refus de la dîme est une offense à la majesté divine.

Au moyen âge aucun impôt ne pesait aussi lourdement que la dîme sur les biens laïques; et cependant, la subtilité des canonistes et l'avidité du clergé travaillaient sans relâche à l'étendre. L'empereur Charles-Quint lui-même, le puissant adversaire de la Réforme allemande, se vit contraint, dans ses pays belges, de s'opposer sérieusement aux prétentions extravagantes du clergé qui voulait lever la dîme sur tous les produits, et il dut avertir ses tribunaux laïques d'avoir à protéger ses sujets contre l'établissement de dîmes nouvelles. Le chancelier de L'Hospital reproche au clergé de son temps d'exhorter avec bien plus de zèle les paysans à payer la dîme qu'à bien vivre.

Sur ce point, ce fut la révolution française qui opéra un changement décisif. La libération du sol des charges de la dîme s'étendit victorieusement de pays en pays, et l'Église ne put, nulle part, échapper à ce mouvement irrésistible. Elle fut forcée de renoncer à son droit divin. Aujourd'hui sa théorie se borne à présenter comme de droit divin et de droit naturel le devoir pour les fidèles de subvenir aux besoins de l'Église, et elle reconnaît dans les changements apportés à la forme de l'accomplissement de ce devoir une conséquence du changement survenu dans les temps et les conditions sociales. Mais aux lieux où elle se sent plus puissante, comme en Autriche, après le concordat, elle fait de nouveau reconnaître en principe l'obligation de la dîme ecclésiastique, et c'est seulement par égard pour les temps que ce principe n'est pas rétabli sur-le-champ, et partout où il avait été aboli.

Si l'Église prétendit à la domination quant aux biens matériels, elle ne chercha pas avec une moindre ardeur à se soustraire à la juridiction de l'État, et à étendre sa propre juridiction.

L'immunité du clergé devant la justice laïque découle, par une sorte de nécessité logique, de la pensée fondamentale du catholicisme. Si les clercs sont les hommes de l'esprit et les laïques les hommes de la chair, comment la chair aura-t-elle l'audace de se poser en juge de

l'esprit? Si les ecclésiastiques sont les organes de Dieu, si leurs choses sont choses divines, comment l'homme présomptueux se permettra-t-il de porter un jugement sur Dieu? Quelque absurde que paraisse aujourd'hui cette outrecuidance du clergé, tout monstrueux que soit cet abaissement de l'État sur son plus propre domaine, ces prérogatives, au moyen âge, avaient pourtant un sens : dans le fait, les clercs, sous le rapport de l'instruction et de la morale, étaient si supérieurs aux laïques, ceux-ci étaient tellement grossiers et brutaux, que la limitation de la justice laïque aux parties laïques tournait au bénéfice de l'humanité.

Cela, toutefois, n'excuse pas les moyens déloyaux par lesquels le clergé cherchait à fonder son immunité et à la représenter comme de droit ancien, — la falsification de l'histoire et des lois; et ne justifie pas l'orgueil avec lequel il s'exprime dans les derniers décrets religieux : « Que nul ne force un prêtre ou un moine à comparaitre devant un tribunal laïque, car ce serait brigandage et profanation des choses saintes. » Mais du moins cela fait comprendre que l'empereur Frédéric II ait pu poser comme loi générale ce principe que nulle personne ecclésiastique ne peut être citée devant un tribunal laïque, ni au criminel ni au civil.

Ce droit, l'Église prétendit encore en faire un droit divin. Au seizième siècle, il fut confirmé par un concile de Latran. Mais cependant les circonstances étaient changées. Ce qui, durant un long cours d'années, avait été explicable et peut-être salutaire, était devenu, dans d'autres circonstances, contre nature et pernicieux. La réaction de l'État, guidée par de savants jurisconsultes laïques, ne se fit pas attendre, et par suite des progrès des siècles, peu à peu, dans tous les pays, le privilège du clergé fut aboli comme suranné.

Mais auparavant, il avait conduit aux plus tristes abus. L'Église par son idéal abhorre le péché, mais elle est portée à pardonner au pécheur pénitent. Elle ne veut pas sa mort, elle veut qu'il se convertisse et qu'il vive. Tandis que la juridiction de l'État voulait jadis frapper le criminel uniquement pour confirmer en lui la puissance de l'ordre légal sans se préoccuper de sa purification intérieure ni de son amélioration, et tandis qu'aujourd'hui encore elle s'applique d'abord à exercer la justice, et ne pose qu'en seconde ligne l'amélioration du coupable, l'amour est le premier devoir et le premier souci de l'Église; la peine n'est, à ses yeux, qu'un moyen d'instruire pour arriver au salut. Ainsi l'idéal religieux était opposé au but de la pratique judiciaire de l'État; il en révélait les défauts, et servait à pousser le droit civil dans une

voie meilleure. Mais, de son côté, dans la pratique, la juridiction de l'Église dégénérait pour les clercs coupables en une intolérable protection qui violait et souillait l'ordre légal général. Elle conduisait, en réalité, à l'impunité du clergé.

Déjà, vers le milieu du moyen âge, le sentiment de la justice offensée avait, en plusieurs endroits, fait entendre d'énergiques protestations. On connaît la lutte qui s'éleva au douzième siècle entre le roi d'Angleterre Henri II et Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. Alors déjà on regardait comme un malheur public l'impunité des clercs qui, pour les cas extrêmes, couraient seulement le risque d'être dégradés ou enfermés dans un cloître. Les crimes des prêtres, larcins, fourberies, faux, adultères, meurtres, avaient pris une extension effrayante. Pour rétablir l'ordre, le roi, avec le conseil des grands du royaume, rendit un édit qui portait : « Les clercs accusés d'un crime sont tenus de comparaître devant le tribunal royal, et dans les procès de ce genre, les juges laïques devront s'entendre avec les juges cléricaux. Si l'accusé avoue son crime ou si le crime est prouvé, l'Église n'accordera au coupable aucune protection. » D'abord Thomas Becket, avec les autres archevêques, jura lui-même d'obéir à l'édit. Plus tard, au nom de sa pleine puissance spirituelle, il le déclara nul et non avenu, parce qu'il violait la liberté et la dignité de l'Église. La fierté normande du roi, la fierté romaine du prêtre engagèrent une lutte sérieuse qui attira l'attention de l'Europe entière. Thomas Becket fut victime de sa résistance opiniâtre; mais l'Église honora en lui un martyr de sa sainte liberté, et le roi fut forcé de révoquer, non pas l'édit de Clarendon, mais « les pratiques qui avaient été introduites contre la liberté de l'Église en Angleterre ». Cependant, le sentiment de l'État ne s'inclina point complètement en Angleterre devant le dogme de l'immunité cléricale. Même au treizième siècle, les juges laïques firent fréquemment arrêter des ecclésiastiques accusés, et n'hésitèrent pas, malgré toutes les protestations de l'Église, à les faire pendre.

Dans cette lutte contre l'immunité ecclésiastique, l'Angleterre avait pris les devants. Sur le continent, le principe de cette immunité prévalut partout, mais la pratique ne répondit pas toujours à la théorie. Les plaintes du clergé sur la violation de sa liberté ne cessèrent jamais complètement. En France et en Allemagne il y eut des cas d'exception, où les juges laïques frappèrent souvent des clercs dans leurs biens, leur liberté, leur vie même. Les Italiens, en même temps qu'ils entouraient, en apparence, les tribunaux religieux du plus grand respect, se plurent à enlever à leurs supérieurs ecclésiastiques les clercs arrêtés

pour crimes, et à les juger avec un grand concours de peuple et autant de moquerie que possible.

Mais aussi longtemps que la règle fut reconnue, les plus tristes abus ne purent être évités. Il arriva même souvent que des laïques échappèrent au châtement, soit en se donnant faussement pour prêtres, soit en se faisant ordonner en toute hâte. Les griefs des Allemands sur ce que presque jamais le criminel engagé dans les ordres ne subissait le châtement qu'il avait mérité, avaient certainement plus de fondement que les plaintes du clergé sur la violation de ses privilèges.

Enfin, la règle elle-même fut attaquée. Quand les idées furent changées, et non plus tôt, la réforme de la pratique devint efficace et persistante. Les juristes eurent une grande part à ce changement. Entre tous, le Français Charles Dumoulin, le célèbre contemporain de Cujas et de Luther. Le pape Clément VIII condamna à être détruits tous les écrits de Dumoulin, même ceux qui seraient innocents par eux-mêmes, eussent-ils été « purgés d'erreurs »; mais ces écrits restèrent dans les mains des juristes, et leur action s'étendit jusqu'à la législation de Napoléon. Dumoulin est honoré par les Français comme le fondateur de leur jurisprudence nationale. La haine du pape et la prédilection des Français pour les œuvres de Dumoulin s'expliquent en grande partie par l'énergie avec laquelle Dumoulin défendit, autant par ses actes que par ses écrits, le droit naissant de l'État contre l'Église.

Dumoulin réfute avec un mépris railleur la prétendue supériorité des clercs sur les laïques : « Les laïques, dit-il, ne sont pas moins capables que les clercs, même dans les questions spirituelles. » A l'immoralité des arguments du clergé, qui s'appuient sur des lois supposées ou falsifiées, il inflige la plus rude flétrissure qu'elle ait jamais subie. Il refuse nettement à l'Église toute juridiction, parce que toute juridiction est, de sa nature, du ressort de l'État. Entre les clercs et les laïques, il ne laisse subsister d'autre différence que celle des devoirs imposés par leur vocation. Et quant au droit divin invoqué par les prêtres, il s'en moque comme d'une invention forgée par les prêtres eux-mêmes pour tromper les peuples.

Au sein d'un peuple dont la majorité s'opposait à la réforme allemande, les idées de Dumoulin ne pouvaient trouver alors leur complète réalisation. Mais dès cette époque, les juristes catholiques et le gouvernement français inclinaient à placer bien haut le droit de l'État et à mettre un frein aux usurpations de l'Église. L'impulsion donnée par Dumoulin les poussa plus loin dans cette direction. Les juristes établirent une différence entre « les délits communs des clercs » et

« les délits privilégiés » ; ils abandonnèrent encore les premiers aux tribunaux ecclésiastiques, ils réservèrent les autres à la justice de l'État. Mais peu à peu leur interprétation conduisit à ne regarder comme « délits communs » que les cas disciplinaires, et tous les autres, plus graves, furent traités comme « privilégiés ». Ainsi la règle était retournée, le soi-disant droit commun était l'exception, le droit privilégié était la règle. Le concubinage des prêtres fut le seul délit dont la punition resta confiée aux tribunaux ecclésiastiques. En vain ceux-ci en appelèrent aux lois de l'Église et aux bulles des papes. Les parlements persistèrent dans leur jurisprudence, et traitèrent d'*abus intolérable* tout ce qui s'en écartait.

De même, dans la grande querelle de la république de Venise avec le pape, Paul Sarpi combattait avec l'arme des principes les immunités du clergé. Le débat était passionné ; la république avait fait emprisonner deux ecclésiastiques, l'un sur lequel pesaient de nombreuses accusations d'empoisonnement, l'autre qui avait rompu le sceau de l'État et poursuivi d'une manière scandaleuse une femme de bonne maison. Le pape Paul V ne voulut pas souffrir cela, et il excommunia tous ceux qui avaient mis la main sur des personnes vouées au Seigneur, et ceux qui les avaient aidés. Dans sa polémique, Sarpi répondait : « Veut-on une preuve évidente que l'immunité des clercs n'est pas de droit divin ? Nous connaissons les lois qui les dérobent à la justice laïque, ce sont des privilèges qui, comme toutes les lois humaines, se sont introduits peu à peu et selon les circonstances du temps. Mais ces exemptions n'ont été données qu'avec des réserves, et non sans conditions. Elles ne peuvent nullement être absolues, car l'ecclésiastique doit rester le sujet de l'État, autrement l'autorité ne serait plus l'autorité. Il n'y a plus de souveraineté, plus d'ordre social, si, dans un État, il existe une classe nombreuse et puissante qui relève d'un autre souverain. — La juridiction ecclésiastique n'offre d'ailleurs à la société aucune garantie. Par elle, les clercs ne sont jamais punis de mort, même pour les plus grands forfaits ; ils sont enfermés dans des cloîtres, d'où ils s'échappent facilement, et leur impunité est un encouragement à de nouveaux crimes. L'Église, d'ailleurs, n'a jamais sous les yeux que son intérêt propre. Une conspiration contre l'autorité d'un évêque lui paraît un crime infiniment plus grave que l'assassinat d'un laïque. »

Les cardinaux Bellarmin et Baronius, qui soutenaient la cause du pape, invoquaient avec la plus grande vigueur le droit divin de l'Église. « En vérité, les clercs sont les pasteurs, et les laïques, même les

princes, les troupeaux; les clercs sont les pères, et les laïques les enfants. Mais le troupeau est soumis au pasteur, les pères ne sont pas les sujets des enfants. Si les lois de Venise sont contraires à ce droit divin, ces lois sont nulles de plein droit. » En effet, le pape déclara nulles toutes lois contraires de la république, et les cassa en vertu de sa pleine puissance spirituelle. Mais le pape et ses cardinaux se méprirent sur le temps. Ils se croyaient encore au douzième siècle, et ils vivaient dans le dix-septième. L'idée du droit était devenue plus puissante dans les peuples, et les États sentaient leur dignité. Venise résista, et lorsque le pape eut jeté l'interdit sur l'État, le doge Léonard Donato déclara l'interdit nul et sans effet, parce qu'il violait la souveraineté de la république.

Dans la paix qui, par suite de la médiation de la France, survint enfin entre Venise et le saint-siège, la loi de l'État ne fut pas abandonnée, le privilège ecclésiastique ne fut pas reconnu. Malgré l'intervention de la diplomatie française, Venise ne révoqua pas l'expulsion des jésuites qui avaient combattu avec le plus grand zèle pour les prétentions de l'Église. La seule concession que la République fit au pape, ce fut de livrer « au Roi Très-Christien » les deux prêtres prisonniers, mais avec la réserve expresse qu'elle n'entendait nullement par là renoncer à son droit de juger les prêtres. Dans l'année même de la paix, des moines et des prêtres séculiers furent arrêtés à Venise pour crime, et punis publiquement par les tribunaux de la république. L'Église n'osa recommencer la guerre de principes. Elle ne changea pas pour cela sa doctrine, mais elle s'habitua à la considérer comme irréalisable. Même dans les pays catholiques de race latine, la doctrine contraire de l'État était devenue dominante avant la révolution française.

Les clercs étant, au moyen âge, affranchis de toute juridiction laïque, il fallut nécessairement constituer une juridiction cléricale, et du moment qu'il y eut des tribunaux ecclésiastiques pour le clergé, la position dominatrice de l'Église rendait inévitable l'extension de la juridiction cléricale sur les laïques.

Le Christ avait bien décliné toute juridiction terrestre, et s'était réservé uniquement le jugement dernier. Mais cela n'empêchait pas l'Église de s'appuyer, pour justifier sa juridiction, non-seulement sur la constitution mosaïque, mais encore sur l'autorité du Nouveau Testament. Il était plus facile encore de justifier philosophiquement la nouvelle institution par la différence une fois établie entre les laïques et le clergé. Comme toute justice émane de Dieu, les prêtres, consacrés

à Dieu, sont plus aptes à l'exercer que les laïques, plus éloignés de Dieu; et comme les choses spirituelles se rapportent au but que l'homme doit atteindre, et les choses temporelles seulement au chemin qui y conduit, ainsi la puissance de l'Église, dans les choses spirituelles, étant essentielle, entraîne avec elle le droit de juger les choses temporelles comme subordonnées. Le droit romain lui-même, qui établit en tout point la juridiction exclusive de l'État, dut laisser altérer ses textes pour les faire servir aux prétentions de l'Église. Ce fut au temps d'Innocent III que le principe de la juridiction ecclésiastique atteignit sa plus grande extension; car ce pape attribua formellement à l'Église le droit de juger *sur tous les péchés*. La compétence cléricale s'étendit ainsi sur toute procédure, puisque toute infraction du droit renferme aussi un péché.

Mais ici encore la réalité ne répondit pas à l'idéal religieux. Les tribunaux séculiers ne se soumirent point à l'autorité supérieure des tribunaux ecclésiastiques, et continuèrent à exercer dans les choses temporelles leur juridiction indépendante, exclusive. Dans les choses spirituelles, ils reconnurent modestement la juridiction exclusive de l'Église. L'Église réussit à retenir à ce titre devant les tribunaux les débats et les plaintes touchant les fiançailles, les mariages, les questions d'état, la foi et l'hérésie, les testaments, l'usure; et, par suite, elle exerça sur les familles et les individus une puissance inévitable.

Au fond, cependant, débrouiller et juger des procès ne convenait pas à la mission spéciale du clergé. Aussi se montra-t-il complètement impropre à ce travail. Si les clercs du moyen âge étaient beaucoup plus instruits que les laïques, leurs tribunaux n'étaient pourtant pas meilleurs que les tribunaux laïques, souvent même ils étaient singulièrement plus mauvais. En tous lieux alors s'élèvent les plaintes les plus vives contre l'avidité, la vénalité des juges ecclésiastiques; la juridiction de l'Église était exploitée dans toutes les directions pour extorquer sous toutes les formes l'argent et le bien des parties; la procédure cléricale facilitait toute espèce de faux-fuyants et faisait traîner les procès en longueur; l'issue définitive était complètement incertaine. La comparaison entre les tribunaux cléricaux et les tribunaux laïques tourna de bonne heure à l'avantage des derniers.

Mais l'on ne verra ja tant faire
D'abus, d'excès, d'extorsions,
Es layes jurisdictions
Comme l'on fait aux cours d'Église.

C'est principalement par des vues intéressées que s'explique le soin particulier que l'Église apportait aux *testaments*. Les conciles prescrivent d'appeler un prêtre lorsque quelqu'un voulait dicter ses dernières volontés : le prétexte, c'était l'intérêt de la liberté du testateur et du salut de son âme; le but réel, c'était de l'amener à tester en faveur de l'Église. Le mourant avait-il négligé de faire de ces legs pieux, l'Église savait réparer cette omission en s'appliquant, « pour un but pieux », même en l'absence de testament, une partie de la succession. Un concile prévoit le cas d'une succession si pauvre, que la veuve et les enfants du défunt seraient réduits à l'aumône si l'Église acceptait les legs pieux qui lui reviennent. Dans un pareil cas l'Église va sans doute renoncer à l'argent des pauvres. Nullement; le concile prescrit que « l'Église se contentera du tiers s'il y a des orphelins, de la moitié s'il y a seulement une veuve ». Peut-on blâmer maintenant le célèbre jurisconsulte Pierre de Cugnères, quand il reproche aux prêtres que leur soin pour les veuves et les orphelins signifie la convoitise de leur fortune; et le savant Ducange, quand il les accuse de cacher derrière leur souci pour le salut de l'âme des mourants l'infatigable avidité de s'emparer de leurs biens?

Au moyen âge, l'autorité de l'État se manifestait particulièrement sous forme de juridiction. Si la juridiction laïque était supplantée par la cléricale, ou si elle lui était subordonnée, le dualisme prétendu de l'Église et de l'État n'existait plus; il ne restait plus qu'une puissance souveraine, celle de l'Église. La résistance de l'État aux envahissements de l'Église ne pouvait donc jamais cesser, si l'État ne voulait se détruire lui-même. Ce fut en France que s'engagea la lutte la plus vive. Il s'agit d'abord de limiter la juridiction sacerdotale, et plus tard de l'écarter. Dès le treizième siècle, le pieux roi Louis IX se vit forcé de rendre une ordonnance de limitation qui souleva la colère de Grégoire IX, et les barons français se liguèrent pour renvoyer à leur mission divine les prêtres, qui menaçaient de s'emparer complètement de toute la juridiction temporelle. La menace de l'excommunication ne put retenir les barons; mais la connexion de leurs intérêts de famille avec les biens du clergé, l'habitude de placer leurs plus jeunes fils dans les bénéfices et les abbayes, affaiblirent leur fierté, et la ligue finit par se dissoudre sans avoir grandement amélioré l'état des choses.

La juridiction ecclésiastique trouva dans les juristes des ennemis bien plus dangereux que les barons. Entre les juristes et les clercs, il y eut de tout temps une instinctive antipathie. Cet antagonisme découlait de leurs études, de leur profession et du but de leur vie, de l'en-

semble de leur vie spirituelle. Les uns procédaient de la Bible, les autres des livres du droit romain. Les uns cherchaient à élever au-dessus des princes l'Église, et son chef, le pape; les autres travaillaient pour l'État, et ne reconnaissaient pour souverains que les princes du pays : les uns invoquaient le droit divin, les autres le droit humain écrit et les bonnes coutumes du pays. La religion animait les clercs; les juristes se passionnaient pour les idées du droit, de l'État, de la société civile. Si les juristes étaient traités de « mauvais chrétiens », il y avait dans ce reproche quelque vérité, quoiqu'il se trouvât parmi eux des chrétiens bons et sincères. Mais les juristes pouvaient répondre avec autant de raison : « Justice de prêtre, justice pitoyable », ou bien : « Gouvernement de prêtres, ruine du peuple », quoiqu'il y eût aussi quelques princes de l'Église sous la crosse desquels il faisait bon vivre.

Dès le treizième siècle, les évêques de France adressaient au roi leurs plaintes contre les légistes, « ces vipères, qui déchirent les entrailles de l'Église, ces poux nés de la chair, qui rongent leur mère. Par tous les moyens ils cherchent à troubler la juridiction de l'Église. Les baillis défendent aux laïques de citer un laïque devant l'official, et si quelqu'un ose le faire, ils lui infligent mille vexations. Les juges laïques savent tourner toutes les causes de manière à en tirer une action réelle; et lorsque sur le même fait il y a deux jugements, un du tribunal religieux, et l'autre du tribunal civil, c'est toujours le dernier qu'ils font exécuter; ils ont si peu de respect pour l'Église, qu'ils osent mettre la main sur les porteurs des brefs du pape; ils les maltraitent, les emprisonnent, leur enlèvent leurs lettres ou même les forcent à les manger. Les baillis se moquent de l'excommunication et y répondent par la saisie des revenus épiscopaux; ils saisissent jusqu'aux dîmes, ils mettent des gardes dans la demeure des prélats, en sorte que ceux-ci ne peuvent trouver nulle part le repos; et lorsque la saisie est levée, ils réclament encore un salaire pour leurs méfaits. »

En l'année 1329 eut lieu une assemblée des prélats français pour répondre aux griefs des juristes. L'avocat du roi, Pierre de Cugnères, esquissa en traits saisissants les abus et les empiétements de la « justice cléricale », et laissa tomber des paroles de menace. Il parla de droits auxquels le roi ne pouvait renoncer, comme étant l'essence de la royauté. La situation des prélats était mauvaise. Ils se tinrent pourtant fermes à leur principe, que leur juridiction était de droit divin, et que de leur côté ils ne pouvaient non plus y renoncer. Les conférences n'amenèrent point de solution. Le roi lui-même flottait entre

les deux autorités. Mais c'est de Pierre de Cugnères que les juristes français datent les « appels comme d'abus » qui confirmèrent, en se développant, la suprématie de l'État sur l'Église.

L'Église avait pourtant aussi, au moyen âge, de pieux serviteurs qui rejetaient comme indigne d'elle toute extension de la juridiction ecclésiastique sur les choses terrestres. Saint Bernard de Clairvaux, et l'évêque de Gand, Henri, s'exprimaient dans ce sens : ce dernier émettait même un doute sur la question de savoir si la (prétendue) donation de Constantin n'avait pas été pour l'Église un poison plutôt qu'un bienfait.

Le moine philosophe Roger Bacon, qui à la vérité voyait plus loin que ses contemporains, regrette que le galimatias juridique se soit glissé dans le droit canonique, et il pensait que l'Évangile était la seule source où l'Église dût puiser ses lois. Sans le savoir, il a déclaré ainsi que l'idée juridique n'est pas une idée religieuse, car on peut bien fonder sur l'Évangile une doctrine morale, mais non pas une doctrine juridique. La religion s'accommodait de l'impunité que les tribunaux ecclésiastiques assuraient aux criminels repentants et implorant le pardon de l'Église ; mais c'était la négation du droit de punir. La juridiction est, d'après sa nature, l'expression de la souveraineté nationale ; elle s'étend nécessairement sur toute personne et toute chose appartenant à la société humaine ; elle brise par la force toute résistance qu'elle rencontre. L'Église ne le peut pas, car elle n'a pas cette force de contrainte extérieure. Il lui fallait donc emprunter le glaive de l'État. C'est sur ce motif que s'éleva la prétention que la mise au ban de l'Empire devrait suivre l'excommunication. L'empereur Frédéric II lui-même avait dû céder à cette exigence ; mais, même après cette concession, cette loi ne put s'exécuter. Les puissants trouvaient moyen d'empêcher cet effet de l'excommunication ; les cours de justice civile ne lui étaient point favorables, et la nécessité même où se trouva l'Église de prodiguer sans mesure les peines religieuses les plus graves, atteste seulement son impuissance. Au moyen âge, on croyait à l'autorité de l'Église, et pourtant, même alors, on comprit que la puissance spirituelle renferme en elle-même une contradiction logique. Lorsque les évêques français pressaient saint Louis d'ordonner à ses tribunaux de prononcer le bannissement contre les excommuniés après un an et un jour, le roi persista à exiger que cela ne pût se faire que si ses tribunaux s'étaient d'abord convaincus de la culpabilité : « Il serait contre la raison, disait-il, que je forçasse de se soumettre aux peines de l'Église ceux à qui les cours ecclésiastiques

auraient peut-être fait une injustice, et ce serait une injustice de ma part si je refusais d'écouter leur appel à leur bon droit. »

La Réforme du seizième siècle donna une nouvelle impulsion à la lutte que soutenaient contre la juridiction cléricale les légistes demeurés catholiques. Leurs attaques devinrent plus vives, leurs succès plus marqués. Peu à peu ils renfermèrent leurs adversaires sur un terrain toujours plus étroit, jusqu'à ce que l'État, devenu majeur, retint pour lui toute juridiction au nom de son bon droit.

La juridiction cléricale fut tolérée quelque temps encore, mais les juristes n'accordaient pas qu'elle fût de droit divin, ni qu'on pût rien trouver dans l'Évangile touchant un semblable pouvoir judiciaire. Ils la faisaient dériver d'une concession royale, et ils étaient d'avis que le roi a le droit de la circonscrire ou de l'écarter entièrement. L'Église ne pouvait juger un laïque qu'en fait de « choses purement spirituelles » ; si un élément « réel » quelconque était en jeu, les juges laïques reprenaient leur compétence exclusive. Un édit royal déclarait choses spirituelles seulement les sacrements, les vœux religieux, le service divin et la discipline ecclésiastique. Les litiges matrimoniaux devaient même, dans la plupart des cas, être portés devant les tribunaux laïques, de même que les procès relatifs aux bénéfices ecclésiastiques. Les « appels comme d'abus » et les questions de possession donnaient à la justice laïque l'occasion d'intervenir. La bulle *In Cœna Domini*, qui affirmait la juridiction ecclésiastique, ne fut pas reconnue en France. Les parlements saisissaient les revenus de tout évêque qui la publiait. Vainement les évêques ultramontains obtinrent-ils du pape une bulle qui excommuniait de plein droit tous ceux qui, sous prétexte d'appel comme d'abus, cherchaient à paralyser la juridiction sacerdotale à l'aide de la justice laïque. Cette bulle, à son tour, fut déclarée « abusive » par les cours royales de justice, et comme le fougueux évêque d'Angers ne faisait nul cas des décrets de la justice laïque, celle-ci lui fit sentir sa force par la saisie de ses revenus. Le clergé français lui-même apprenait à respecter le sentiment de l'État, dont les tribunaux sont l'organe ; et l'Église gallicane se sépara des Églises catholiques des autres pays, en repoussant les doctrines ultramontaines des jésuites et en déclarant qu'elle voulait vivre en paix avec les progrès du développement de l'État. Jamais elle ne reconnut « l'infaillibilité du pape » ; bien plus, elle repoussa cette thèse comme contraire à la nature, au christianisme et à la vérité.

L'Église gallicane demeura fidèle au principe : « Aucun canon, aucune prescription ecclésiastique n'acquiert en France force de loi,

à moins d'être autorisé par le pouvoir de l'État. » Jamais on ne contesta à l'Église le droit d'excommunication. Cependant, même en pareille matière, les juristes maintenaient à l'État le droit de contrôle. « On peut, disaient-ils, abuser de l'excommunication, soit pour attaquer injustement l'honneur d'un sujet, soit pour l'opprimer. » Les parlements se réservaient de recevoir les plaintes à ce sujet, et, dans quelques cas, d'annuler l'excommunication pour cause d'abus.

Les légistes allèrent plus loin. Ils établirent en principe que les rois, et surtout les rois de France, ne sauraient être excommuniés. Quelques papes voulurent accorder aux rois de France ce privilège. Les juristes n'y consentirent pas. Ils affirmaient ce droit comme nécessaire, comme résultant de la nature de l'État; aucun pape ne pouvait le retirer, aucun roi ne pouvait y renoncer. Ils étendaient ce droit à tous les fonctionnaires, quant à l'exercice de leurs fonctions, « car les fonctionnaires, disaient-ils, sont les organes du roi, et comme lui invulnérables, inaccessibles aux peines spirituelles. » La France avait connu autrefois les maux qu'entraîne l'Interdit. Par ce moyen, Innocent III avait forcé Philippe-Auguste de reprendre l'épouse qu'il avait répudiée. Et maintenant, cette arme aussi était émoussée. Les juristes déclaraient « abus » l'institution même de l'Interdit.

Au moyen âge, le sentiment de l'État était incertain, la conscience de l'État sans clarté, son unité fractionnée par la féodalité, son organisation incomplète et empêchée. Tout cela offrait à l'Église d'alors les conditions les plus favorables à sa puissance. Si, depuis Grégoire VII, ses plus grands papes prétendaient hautement à la domination universelle, il n'y avait là rien qui pût étonner les laïques de ces temps. Celui qui règne sur les esprits des hommes possède en effet sur les hommes la domination véritable : et l'Église d'alors exerçait sur tous les peuples de l'Europe une domination spirituelle sévère et respectée. Devant cette grandeur idéale, la grandeur de l'État tombait en poudre.

La doctrine papale sur les rapports de l'État et de l'Église porte entièrement l'empreinte de la domination de l'Église sur l'État. « Le siège de saint Pierre a le pouvoir de lier et de délier dans les choses spirituelles; combien plus n'a-t-il pas le même pouvoir sur les choses temporelles? Dieu, en conférant au pape le pouvoir de lier et de délier dans le ciel et sur la terre, n'a excepté personne des effets de cette puissance; tous les princes de la terre, il les a faits sujets du pape; il l'a constitué prince au-dessus de tous les princes. » Grégoire VII, qui établissait ce principe, essayait de le réaliser en pratique lorsqu'il déposait l'empereur Henri IV, son légitime souverain. Grégoire était

tellement pénétré de l'incomparable prééminence de l'Église sur l'État, qu'il déclarait œuvre des puissances infernales les principautés de la terre, et qu'à ses yeux l'Église seule était la véritable manifestation du Royaume de Dieu.

Grégoire VII avait été élevé en moine; Innocent III, élevé en juriste, n'apporta pas moins d'orgueil dans son dédain pour la puissance temporelle. « Le Sacerdoce repose sur une institution divine, la Royauté sur la nécessité humaine et la force. Les Princes ont le pouvoir sur la Terre, les prêtres dans le Ciel et sur la Terre. Les Princes ont le pouvoir sur le corps, les prêtres sur l'âme et le corps. » Innocent III aime à comparer l'Église au Soleil et l'État à la Lune. « De même que le Soleil éclaire le jour, ainsi les âmes des hommes sont guidées par la Papauté; et comme la Lune éclaire les sentiers nocturnes, les corps sont conduits par la Royauté. La Lune, plus petite, reçoit sa lumière du Soleil, qui la surpasse en grandeur. Ainsi la puissance royale reçoit de l'autorité du Pape son éclat et sa dignité. Le Roi des Rois a fait du Pape son représentant sur la Terre, et en même temps le chef de l'Église et des États. Le monde entier lui doit obéissance. Il n'est plus un homme, mais le lieutenant du Vrai Dieu. »

Un prince comme Frédéric II de Hohenstaufen, empereur et roi, d'une haute intelligence, dont la conscience politique s'était formée à l'école des Romains et trempée aux traditions de sa maison, dut recevoir des papes de son temps ces leçons hautaines; il dut, pendant de longues années, se courber devant elles avec de secrètes réserves et une apparente humilité. Lorsque plus tard il soutint que la puissance impériale descendait de Dieu, comme celle du pape, lorsqu'il réclamait l'indépendance du pouvoir impérial en se fondant sur l'ancienneté du pouvoir de l'État, antérieur à celui de l'Église, Innocent IV lui répondait avec indignation : « Avant Jésus-Christ, le pouvoir temporel n'était qu'une tyrannie sans règle ni mesure. Le Christ a fondé en même temps la domination royale et sacerdotale : il a confié à saint Pierre le royaume du Ciel et celui de la Terre. Constantin a déposé entre les mains de l'Église son pouvoir impérial, pour le recevoir d'elle d'une manière pure et légitime. »

Il est difficile aux hommes d'aujourd'hui d'admettre que ces fables insipides ne fussent pas un peu mises en doute par ceux qui les répandaient, et qu'elles fussent reçues sans hésiter par la masse des fidèles. Mais le pouvoir de l'éducation était bien plus grand alors que celui de la critique. Le costume historique servait, comme les étoiles du firmament, à parer l'idéal favori des imaginations religieuses exaltées,

Toute recherche historique était déclarée dangereuse, tout examen une fausse route conduisant à l'hérésie. La théorie de l'Église ne fut pourtant jamais mise en pratique, parce qu'elle était en contradiction avec la nature de la vie humaine, et que les conditions réelles de la puissance s'y opposaient. Mais elle fut tenue pour juste, pour irréfutable, par la grande majorité des érudits d'alors, et aujourd'hui encore elle domine, seulement un peu modifiée, dans les écoles ultramontaines.

Plus tôt que les papes eux-mêmes, leurs plus zélés champions, les jésuites, comprirent que le monde était changé, que la double et immédiate souveraineté des papes sur les choses temporelles et spirituelles, affirmée autrefois, ne pouvait plus se défendre avec quelque espoir de succès en présence de l'État plus fort et plus sûr de son droit, depuis que presque tout le Nord germanique avait rejeté même l'autorité spirituelle du pape. Ils se placèrent donc sur un terrain plus étroit, qu'ils espéraient pouvoir mieux défendre. Bellarmin entreprit de concilier les prétentions du pouvoir papal avec les nouvelles opinions vers lesquelles se tournait l'humanité. « Les papes, dit-il, n'ont point d'autre droit que celui que le Christ leur a légué, comme à ses représentants. Jamais le Christ n'a exercé la royauté dans le sens mondain : « Mon » royaume n'est pas de ce monde. » Comme Fils de Dieu, il avait réellement la domination sur toutes les créatures; il ne l'a jamais exercée comme homme sur la terre, et il ne l'a pas transmise à l'apôtre saint Pierre. Il lui a légué seulement une partie de son pouvoir; il ne lui a même pas donné autorité sur toute personne, mais seulement sur les fidèles, « en l'établissant pasteur de son troupeau, pour montrer aux » fidèles le chemin du salut éternel ».

Ainsi Bellarmin, contredisant Grégoire VII et Innocent III, niait en principe le pouvoir temporel du pape, et reconnaissait que celui-ci n'est investi que d'une domination spirituelle. Mais l'habile jésuite cherche bientôt à revenir, par un détour, à cette suprématie sur l'État qu'il paraissait avoir abandonnée. « Autant que l'exige l'intérêt des choses spirituelles, le pape conserve sur les choses temporelles une suprématie indirecte. Si le salut des âmes l'exige, il peut prendre des dispositions touchant les biens temporels des chrétiens. » « L'âme et le corps ont chacun leur sphère spéciale d'activité. Si la chair devient un obstacle qui empêche l'âme d'atteindre son but, celle-ci, par le jeûne et les mortifications, force le corps à se soumettre. Elle peut même lui demander le sacrifice de la vie. Le but du pouvoir temporel, c'est la paix terrestre; le but du pouvoir spirituel, c'est le salut éternel; le pre-

mier est donc, de sa nature, inférieur au second et lui est subordonné. Rien n'empêche les pouvoirs de la Terre d'exercer leur activité propre, mais s'ils rencontrent sur leur route le pouvoir spirituel, celui-ci est autorisé à les soumettre par tous les moyens. »

On le voit, la suprématie indirecte du pape sur les choses de ce monde revient en pratique, comme la double domination directe telle que l'affirmaient Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII, au même but, l'abaissement et la complète soumission de l'État. L'esprit de domination cléricale a revêtu une forme plus modeste pour mieux cacher son arrogance. Mais le pape Sixte V goûta si peu cette modestie de la forme que, malgré les prières et les supplications des jésuites et d'un grand nombre de cardinaux, il fit mettre les écrits de Bellarmin à l'index des livres prohibés. Il ne voulait pas, même en apparence, renoncer à sa prétention « d'être le roi des rois ».

Cependant, la papauté immuable ne pouvait échapper elle-même aux changements apportés par le temps; la doctrine de Bellarmin touchant le pouvoir terrestre des papes sur les rois fut bientôt généralement acceptée par le parti ultramontain. Ce parti ne pouvait se dissimuler que la domination temporelle des papes, directe, avouée, ne trouvait plus créance nulle part, qu'elle n'avait aucune chance de réalisation, et que les plus grands efforts devenaient nécessaires pour défendre seulement le pouvoir indirect. Il faut le reconnaître, l'ordre des jésuites s'est efforcé, avec une habileté extraordinaire, avec la plus opiniâtre persévérance, avec un zèle qui ne s'est jamais démenti, de rendre acceptable et d'imposer aux peuples, autant que cela paraissait possible, la restauration de la suprématie des papes sur les princes, telle qu'on la comprenait au moyen âge. Leurs efforts ne furent pas toujours sans succès, mais les succès eurent peu de durée. Ils réussirent en quelques pays à arrêter pendant des siècles l'essor de l'esprit humain, à lui faire faire fausse route, à le comprimer. Mais ils ne parvinrent pas à entraver le développement irrésistible du pouvoir de l'État. Leurs succès mêmes se tournaient contre eux la plupart du temps. Leurs progrès exaltaient jusqu'à la fureur la vieille haine du monde laïque contre le clergé romain. Leurs triomphes enfin amenèrent les explosions révolutionnaires qui ensevelirent sous leurs décombres l'édifice de la domination cléricale, élevé avec tant de peine.

Au concile de Trente se fit encore une tentative hardie d'amener, sous une nouvelle forme, la reconnaissance de la suprématie de l'Église sur l'État. On présenta à l'assemblée le projet d'une réforme des princes (*reformatio principum*), qui devait renouveler l'ancienne liberté de

l'Église. On représenta aux princes que « Dieu leur a donné le glaive pour protéger l'Église et forcer leurs sujets à lui obéir ». On leur rappela leur devoir « d'obéir eux-mêmes aux saintes lois du pape et des conciles, d'accroître encore les immunités établies par Dieu pour le clergé, et de contraindre leurs fonctionnaires à les respecter. Nul ne doit avoir l'audace d'assigner des personnes revêtues du caractère religieux, ni de les poursuivre, pas même sous le prétexte du bien public et du service du roi, sans y avoir été d'abord autorisé par l'Ordinaire. » Quiconque agira autrement est menacé de l'excommunication. Le droit de l'Église est recommandé, dans toute son étendue, à la vénération des princes comme une « prescription divine », et on leur opposait cette prohibition menaçante : « Nulles personnes, si élevée que soit leur dignité, pas même les rois et les empereurs, ne peuvent, de leur propre omnipotence, émettre ordonnances, prescriptions ou lois, quelles qu'elles soient, qui touchent aux intérêts, aux controverses ou aux personnes de l'Église, ni prendre, de leur autorité privée, des mesures quelconques en toute chose de ce genre. Ils ne peuvent s'immiscer dans la juridiction ecclésiastique; bien plus, ils sont tenus de respecter ses jugements et, lorsque cela est nécessaire, de mettre au service de l'Église le bras séculier. »

Cette réforme des princes obtint chez les vénérables Pères une grande approbation. Mais pourtant elle correspondait trop à leur idéal du moyen Âge et trop peu à l'esprit du seizième siècle, ainsi qu'aux vues des puissances laïques. Le plus fanatique des rois, Philippe II lui-même, se plaignit de ce que le projet blessait la majesté royale. Son oncle, non moins orthodoxe, le roi d'Allemagne et empereur des Romains, Ferdinand, écrivit aux saints Pères que leur proposition aurait pour effet de bouleverser complètement les autorités civiles, et qu'elle était inconciliable avec les droits établis. Il les menaçait, si elle était acceptée, de voir s'allumer, par suite, une terrible révolte des laïques, dont la fureur bouleverserait les Églises de fond en comble.

Le roi de France Charles IX déclara nettement au concile « qu'il voulait garder saufs les droits de sa couronne, qu'il ne souffrirait pas qu'ils fussent mis en doute, et qu'il n'entendait pas en répondre devant le concile ». Son envoyé, le juriste Ferrier, saisit avec plaisir cette occasion de dire aux seigneurs de l'Église quelques amères vérités : « Les décrets sur la réforme des princes ont pour but la violation de la majesté royale et la destruction des libertés de l'Église gallicane. Les Rois Très-Christiens ont, à l'exemple de Constantin, rendu de nombreux décrets touchant l'Église, et ces lois ont même été recueillies

dans la collection des livres de droit canonique. Elles ne sont en contradiction ni avec le dogme religieux ni avec les résolutions des anciens conciles, et elles respectent dans les évêques la liberté d'accomplir leur mission spirituelle; elles n'empêchent pas les évêques de résider dans leurs diocèses, même plus de huit à neuf mois, comme le concile de Trente le demande; ils peuvent rester toute l'année auprès de leurs troupeaux, et leur donner l'exemple d'une vie pieuse et pure; rien ne les empêche d'exercer toutes les vertus évangéliques; ils peuvent sans danger distribuer les revenus de l'Église aux pauvres, véritables propriétaires des biens religieux. Mais si les évêques ont leur liberté, l'État a aussi ses droits. Il admet les plaintes comme d'abus pour mettre un frein à l'arrogance du clergé; il refuse son *placet* aux bulles qui attaquent sa puissance, et il impose le clergé quand le bien public l'exige. Les rois de France ne renonceront jamais à ces droits, que Dieu lui-même leur a octroyés. » En terminant, l'envoyé exprime aux saints Pères son étonnement de ce que, rassemblés pour remédier aux abus de l'Église, ils veulent se séparer sans avoir rien fait de sérieux à ce sujet, et qu'en même temps ils soient pleins de zèle pour réformer la puissance des princes à laquelle, d'après la sainte Écriture, « ils doivent obéissance ».

Le langage hardi et sentant l'hérésie de l'envoyé français mécontenta les Pères du concile, mais ils n'osèrent plus pourtant accepter le projet de « réforme des princes ». Ils se contentèrent de déclarer, en termes vagues et d'un ton moins impérieux, que les immunités de l'Église étaient de droit divin et canonique, et ils recommandèrent la sainteté des droits de l'Église au respect et à la protection des pouvoirs de l'État. Mais, bien que décolorés, les décrets du concile ne furent cependant acceptés et reconnus que partiellement, et avec réserve, par les puissances catholiques laïques.

Un changement dans l'idée fondamentale sur les rapports de l'État et de l'Église était déjà en partie réalisé, ou du moins près de se réaliser. Dans l'intérieur de l'Église s'étaient formées de prétendues hérésies qui, avec une énergie toujours croissante, opposaient à la hiérarchie religieuse les idées nationales. Déjà Arnold de Brescia à Rome, Savonarole à Florence, l'Anglais Occam à Paris, Wickleff à Oxford, Massile de Padoue en Italie, et en Allemagne Jean Huss à Prague, avaient osé, contre le pouvoir temporel de l'Église, les plus vives attaques. Lorsque Martin Luther en Allemagne, Ulric Zwingli en Prusse, Jean Calvin dans l'Europe occidentale, opérèrent la réforme religieuse protestante du seizième siècle, le mouvement national politique eut à cet événement

une grande part presque à l'insu des réformateurs eux-mêmes. Pour ceux-ci, l'Église offrait toujours l'idée d'une communauté des fidèles ; ils la regardaient encore comme étant d'institution divine ; mais ils en subordonnaient volontiers à l'État les conditions extérieures, et ils reconnaissaient aussi à l'État une nature et une destination morales. Ils lui attribuaient exclusivement toute force coercitive, et par suite tout pouvoir législatif, tout gouvernement, toute juridiction. L'État protestant n'était pas complètement affranchi de la doctrine théologique, mais bien de la domination de l'Église. C'était dans son essence un premier essai encore incertain de l'État moderne, qui s'est enfin dégagé des liens des confessions et de l'autorité de la théologie.

L'idée catholique du moyen âge d'une Église dominante s'est abîmée pour jamais. Si la doctrine ultramontaine cherche à la restaurer, même au dix-neuvième siècle, cet effort à contre-temps sera fatal à l'Église elle-même, dont on veut en vain élever le pouvoir au-dessus de l'État. Le progrès politique, qui suit infailliblement chaque réaction religieuse, se montre aussi chaque fois plus fort qu'elle et plus constant. Le monde civilisé est unanime aujourd'hui sur ce point, que le clergé, en fait d'intelligence et de morale, ne s'élève pas au-dessus des laïques ; que la souveraineté, en fait de législation et de juridiction, appartient originairement et exclusivement à l'État ; enfin que le clergé est soumis aux lois de l'État et aux tribunaux de l'État, de la même manière que toutes les autres classes de citoyens. Si, aujourd'hui encore, on admet quelques exceptions, telles, par exemple, que l'exemption du service militaire ou la considération de la confession religieuse dans la législation du mariage, ces exceptions subsistent parce que l'autorité de l'État les a reconnues bien fondées, et non pas parce que le droit canon les a réclamées et exigées.

Mais si le monde actuel est unanime sur ces conséquences du droit de l'État moderne, il est moins éclairé sur les fondements de ce droit, et il n'a pas la même certitude pour la délimitation de la souveraineté de l'État.

Si, avec les théologiens gallicans et les juristes, on s'en tient au principe qu'il faut considérer l'Église comme un royaume spirituel, et l'État comme un royaume charnel, on ne peut expliquer comment l'État, en tant que corps, peut être placé au-dessus de l'Église en tant qu'esprit. La doctrine des jésuites, qui place la majesté spirituelle de l'Église au-dessus de la force corporelle de l'État, paraît alors rigoureusement logique. La théorie des premiers est donc logiquement inconséquente, mais réalisable en pratique ; celle des seconds, consé-

quente logiquement, mais en pratique de nulle valeur. Il en est de même des doctrines protestantes. Elles reconnaissaient la séparation de l'Église et de l'État en deux royaumes distincts, mais elles confiaient au chef de l'Église les fonctions du gouvernement religieux ; elles déclaraient que le chef de l'État était en même temps le chef de l'Église, créant de la sorte un monstrueux organisme — deux êtres et une seule tête. — Elles ne rompaient pas complètement avec les traditions catholiques ; elles comparaient encore l'Église à l'esprit et l'État au corps, et elles étaient logiquement inconséquentes, comme les partisans du gallicanisme, en ce qu'elles reconnaissaient la force de la réalité pratique, et donnaient néanmoins à l'État, malgré cette manière d'envisager les choses, la supériorité sur l'Église.

Si une théorie est complètement irréalisable, c'est un signe certain que cette théorie est fausse ; si la force de la réalité et la logique universelle des faits historiques est en contradiction constante et fondamentale avec la doctrine traditionnelle, il est temps de chercher un nouveau principe qui éclaire logiquement le phénomène. L'ancienne idée des deux puissances, la spirituelle et la charnelle, ne peut pas être juste, parce qu'elle est constamment démentie dans la pratique par l'histoire générale. L'Église ne peut pas être le royaume de l'esprit, par opposition à l'État, qui serait le royaume de la chair ; car il est incontestable que dans l'État agissent plus de forces spirituelles que dans l'Église, et la conscience politique de l'État témoigne de plus d'énergie humaine et d'une plus haute liberté d'esprit que le sentiment religieux de l'Église.

En même temps qu'il fait ressortir cette contradiction entre la théorie et la pratique, entre l'ancienne autorité de l'Église et le droit nouveau de l'État, M. Laurent, si je le comprends bien, incline à la résoudre ainsi : il rejette le concept même d'une Église comme puissance spirituelle indépendante, et il la fait se dissoudre dans l'unité de l'État. De même que, dans l'antiquité, l'État représentait et dominait sous toutes ses faces l'ensemble de la vie des peuples, il demande à l'État moderne d'étendre régulièrement son autorité sur toutes les relations générales. La religion lui apparaît comme un côté très-important et très-influent de la vie humaine, mais ni plus ni moins que la science, l'art ou l'administration. Il assigne à l'État la gestion des intérêts religieux et moraux aussi bien que celle de tous les autres intérêts nationaux.

A la vérité, il ne nie pas la puissance de l'Église dans ce sens qu'il reconnaît comme absolu le pouvoir de l'État. Ce qu'il veut, c'est un

seul royaume et une seule souveraineté; mais, dans sa conviction, cette souveraineté unique ne doit pas être sans limites. En face de la souveraineté de la communauté, il place la souveraineté de l'individu, ou, pour mieux dire, les droits de l'homme individuel, et ainsi, le droit de l'État est limité par le droit privé. Il ne veut pas que l'État hérite de l'autorité de l'Église en matière de foi, ni qu'il la continue, mais il combat aussi la pensée de ceux qui font de l'irrégiosité une propriété essentielle de l'État, et qui demandent un État athée. Il sait bien que la distinction entre l'État et l'Église n'est pas purement une doctrine ultramontaine, mais qu'elle repose sur tout l'ensemble du christianisme et sur son histoire. Mais il aime mieux contredire l'autorité chrétienne que de renier une vérité dont il s'est convaincu par l'examen scientifique le plus sérieux.

Quoique je reconnaisse complètement à la science le droit de contrôler les décisions de l'autorité religieuse la plus élevée, et même, au besoin, de les repousser, quoique je ressente la plus vive sympathie pour le courage du savant belge si justement estimé, et quoique en bien des points importants je partage son opinion, je ne puis pourtant reconnaître, dans cette dissolution de l'Église dans l'État, ni l'explication du développement historique universel, ni l'idée qui doit servir de guide à l'avenir.

C'est effectivement par le christianisme et avec le christianisme que la distinction de l'Église et de l'État est entrée dans le monde; ni la théocratie orientale, ni l'État européen dans l'antiquité, ni, plus tard, l'islamisme, n'en concurent l'idée; mais on peut en découvrir l'origine et le germe dans la très-ancienne opposition du sacerdoce et de la royauté. En séparant, plus profondément qu'on ne le fit jamais avant et après lui, la religion et la politique, le royaume divin et le royaume humain, en déterminant la formation d'une Église en opposition avec l'État, le Christ, à mon avis, accomplit un fait dont l'importance pour l'histoire du monde est permanente et non passagère. Il tirait des profondeurs de la nature humaine un contraste originel, il le faisait apparaître au grand jour, et il enseignait à l'humanité de donner désormais à sa vie commune l'empreinte de deux formes diverses d'après deux principes fondamentaux. Le dualisme de l'Église et de l'État ne s'est plus perdu depuis lors. Il a été le levier principal, le moteur des destinées des peuples européens et de leurs progrès. Même de nos jours, chaque progrès marqué est le résultat de ce dualisme, qui passe enfin du domaine du christianisme jusque dans les empires mahométans.

La grande question n'est donc plus : dualisme ou unité? Mais de quelle sorte doit être ce dualisme nécessaire? Dans quelles conditions réciproques doivent se tenir ces deux êtres collectifs, l'Église et l'État. La dissolution de l'Église est aujourd'hui et sera demain aussi peu satisfaisante que l'était, au moyen âge, la tentative d'incorporer l'État dans l'Église. La tâche de notre siècle, c'est la séparation et non la fusion de ces deux domaines.

Lorsqu'au moyen âge l'humanité se considérait comme une personne composée de l'Église et de l'État, comme l'homme est formé d'un esprit et d'un corps, cette pensée devait engendrer une confusion logique. Car, dans l'homme, l'esprit et le corps ne forment pas deux êtres, mais seulement les deux côtés constitutifs d'un seul être. Mais, malgré cette théorie, l'Église et l'État formaient deux êtres, dont chacun avait son propre corps, sa constitution et sa volonté particulière. On pouvait, à l'occasion, nier le côté spirituel de l'État, il ne s'en révélait pas moins dans la pratique; on pouvait nier le côté matériel de l'Église, son poids ne s'en faisait pas moins lourdement sentir. Pour vivre, l'individu a besoin de l'unité du vouloir et de la pensée. Cherchait-on cette unité dans l'Église, l'État devenait le serviteur de l'Église; la cherchait-on dans l'État, l'Église devenait la servante de l'État. Mais l'État ne pouvait constamment servir l'Église, parce que l'indépendance de la conscience nationale rejetait ce servage; et l'Église ne pouvait rester servante de l'État, parce qu'elle dérive nécessairement sa mission, non de l'autorité de l'État, mais de l'autorité divine.

La force de la réalité nous oblige donc à comprendre l'État et l'Église comme deux personnes, ayant chacune son esprit et son corps. Alors seulement la comparaison de l'Église avec l'esprit et de l'État avec le corps perd toute valeur, et la pensée du moyen âge, qui reconnaissait dans le clergé les hommes de l'esprit, et dans les laïques les hommes de la chair, est définitivement vaincue. Comme les deux communautés nous apparaissent corporellement en deux organismes, l'un dans la constitution de l'État, l'autre dans la constitution de l'Église, chacun d'eux rempli et animé d'un esprit différent, l'État, de l'esprit d'humanité et de nationalité, humainement compris; l'Église, de la croyance religieuse dans la révélation divine, et de la résignation à la volonté de Dieu; ainsi, cette conception plus complète des deux personnes nous donne aussi une idée plus claire de leurs rapports mutuels. Chacune d'elles est indépendante en soi, et pourtant a besoin de l'autre pour se compléter; chacune d'elles embrasse de son côté toute l'existence

humaine, et pourtant celle-ci n'arrive à son entière manifestation que par l'union de toutes deux. Si nous cherchons une comparaison dans les phénomènes de la nature organique, ce n'est pas le rapport du corps et de l'esprit dans l'homme qui nous offrira la plus prochaine analogie, mais le rapport des deux sexes, qui trouvent dans les nœuds du mariage leur plus étroite union. Et pour continuer cette image, on peut dire que non-seulement le développement de la société moderne, mais aussi le langage, et par conséquent l'intuition de tous les peuples européens, assignent à l'État le rôle de l'homme, à l'Église celui de la femme, et par là expriment à la fois la suprématie extérieure de l'État sur l'Église, et l'égalité intérieure des deux manifestations collectives.

Traduit de l'allemand de M. C. F. BLUNTSCHLI.

(Revue historique de Sybel.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

HISTOIRE.

Mémoires sur Carnot, par son fils. (1^{er} vol., 1^{re} partie, Pagnerre, éditeur.)

Nous avons un très-grand nombre de *mémoires* dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre de littérature. Les étrangers nous reprochent même de nous adonner trop naturellement à ce genre de production, ils y voient une marque de notre vanité. Il y a bien quelque chose de vrai dans ce reproche ; certainement la plupart des *mémoires* ont été inspirés par le désir de se mettre en relief plus que par celui de révéler des choses inconnues, et on a remarqué que ceux qui nous instruisent le plus, et qui nous dévoilent les ressorts cachés, ne sont pas ceux des hommes qui ont joué un grand rôle politique. Ainsi les *Mémoires* de Marmont, malgré le talent de leur auteur, laisseront moins de matériaux à l'histoire que les *Souvenirs* de M. Miot de Mérito, fonctionnaire secondaire, mais qui, par cela même, était placé assez près pour bien voir, sans être troublé par la trop grande préoccupation de sa personnalité et de sa responsabilité.

Aussi nous ne craignons pas de dire que, lorsqu'il s'agit d'un homme qui a joué un grand rôle, nous ne sommes pas disposé à aller chercher la vérité sur son compte dans ses propres confessions ; quels que soient son désintéressement, son amour de la vérité, nous le tenons d'avance comme sujet à caution. Nous préférons de beaucoup à sa biographie écrite par lui-même une de ces autobiographies mêlées de documents, de lettres, écrite par un membre ou un ami de la famille, comme en font les Anglais. C'est une des raisons qui nous ont fait ouvrir avec un intérêt tout particulier les *Mémoires* de M. Hippolyte Carnot sur son illustre père. « Mes chers enfants, dit M. Carnot, en dédiant son livre à son fils, je vous dédie un livre commencé avant votre naissance. Quand le dernier silence succéda aux conseils paternels qui avaient dirigé ma jeunesse, je résolus de chercher dans l'étude de la vie de mon père une boussole à ma propre vie. Je repassai dans ma mémoire les entretiens d'un tête-à-tête de huit années au foyer de l'exil ; je m'entourai de tous les documents historiques qui pouvaient compléter mes souvenirs, et je pris la plume. Dirai-je combien ce travail m'a procuré de jouissances ! Les événements extérieurs, ou des devoirs impérieux, l'ont souvent et pour longtemps suspendu ; mais j'y suis toujours revenu avec

une satisfaction nouvelle. Chaque fois, il me semblait rentrer d'une absence forcée dans le domicile paternel. Je l'ai discontinué volontairement, j'ai mis une lenteur calculée pour conserver à mes dernières années un peu de cet heureux labeur. Après les épreuves de la vie publique, j'allais chercher dans la contemplation d'une âme sereine le rassérénement de la mienne.

Ces lignes résument l'esprit dans lequel a été écrit le livre de M. Carnot. Le sentiment qui l'anime, le vivifie, c'est ce sentiment de famille qui semble s'affaiblir de jour en jour. Ce n'est pas seulement le souvenir de son père que M. Carnot évoque, ce sont ceux de la vieille maison paternelle. Il fait revivre devant nous la famille des Carnot d'avant 89, famille honorable, ancienne, comptant plusieurs siècles de roture et même plusieurs quartiers de noblesse, vivant et se perpétuant dans une obscure et pauvre ville de province. Le sujet a porté bonheur à M. Carnot. Nous ne connaissons pas de livre où soient représentée avec tant de charme et de poésie l'existence de ces familles bourgeoises, aux mœurs pures et patriarcales, d'où sortirent les générations de la révolution. En comparant la vie rude et sévère de ces bourgeois à la vie frivole et légère des classes privilégiées, on ne s'étonne plus de l'infériorité de celles-ci. D'un côté, le travail et la solitude, qui sont, dit Mirabeau, les premières forces de l'homme; de l'autre, la paresse et la dissipation, qui sont ses deux faiblesses. Combien les hommes qui étaient élevés dans ces maisons austères ne devaient-ils pas se faire une idée de la vie haute et sévère! Le jour où Carnot naquit, son père inscrivit sur le journal de famille l'heureux événement. « Le dimanche, 15 mai 1753, à l'issue des vêpres, sur les quatre heures, ma femme a mis au monde un fils, qui a été baptisé le même jour par M. Boussiez, prêtre-vicaire à Nolz; il a eu pour parrain sieur Nicolas Clément, fils de Marie Carnot, ma sœur, et pour marraine, demoiselle Marguerite Pothier, fille de M. Pothier, demeurant à Nolz, oncle de ma femme. Il est appelé Lazare-Nicolas-Marguerite. Cet enfant est né dans un temps de calamité par les morts promptes et fréquentes qui affligent ce pays, ainsi que tous ceux de la province. Que Dieu lui présente aussi sa colère, dans le cours de sa vie, pour qu'il s'y conduise avec crainte et mérite sa miséricorde! » Rapprochement singulier! nous lisions dernièrement dans le journal du célèbre Casaubon une note presque identique, exprimant la même pensée, presque dans les mêmes termes, et cela nous faisait réfléchir de voir l'homme du seizième siècle et l'homme du dix-huitième être encore, sur certains points, si près l'un de l'autre.

M. Carnot eût devoir s'excuser de s'être trop complu dans ses souvenirs de famille. Nous le tenons quitte de ses scrupules, car c'est au contraire l'abondance et la simplicité de ces souvenirs qui font l'originalité de la première partie des *Mémoires*. Les tableaux qu'il trace de la vie de Carnot établissent entre sa figure historique et sa physionomie réelle des contrastes pleins d'intérêt. Dorénavant, on connaîtra, non-seulement « l'homme de Plutarque », mais aussi l'homme de tous les jours, l'homme privé. Quant à la partie politique du livre de M. Carnot, nous y reviendrons dès qu'il fera paraître le complément du volume qu'il publie aujourd'hui, et qui ne conduit son père qu'aux portes de la Convention.

E. M.

LITTÉRATURE. °

La Vie de château en Ukraine, par madame E. DE BAGRÉEPP-SPERANSKI, auteur des ouvrages suivants : *le Moine du mont Athos*, *les Pèlerins russes à Jérusalem*, *Une Famille toungouse*, *les Iles de la Newa*, et *le Starower et sa fille*. — Paris, A. Bohné; Bruxelles, A. Schnée, 1861.

Roman honnête, s'adressant aux gens honnêtes; mais on peut rester honnête sans le lire. A tort ou à raison, cet ouvrage nous semble médiocre; mais s'il est médiocre dans ses qualités, par contre et fort heureusement, il l'est aussi dans ses défauts. Encore s'il était médiocrement gros, mais cinq cents pages de caractères serrés, c'est beaucoup de contenant pour peu de contenu.

On ne nous reprochera pas d'être trop sévère envers madame Bagréeff. Par une croix plantée à l'entrée du livre, nous apprenons que cette pauvre dame est morte et que nous lui devons la vérité en même temps que des égards. Pour être juste, hâtons-nous de dire que cette production a trouvé des admirateurs plus servents que nous; en effet, nous apprenons que, par la publication de cet ouvrage, on a élevé « un monument impérissable à la mémoire de l'illustre défunte ». Au public d'en juger. Risque la lecture qui voudra!

L'Esprit dans la nature, par H. C. OERSTED. Traduction de J. Guillaume. *Entretiens sur le beau, Physique du beau, le Laid dans la nature*. — Paris, A. Bohné; Bruxelles, A. Schnée, 1861.

Dans son numéro de mars 1860, la *Revue germanique*, après avoir consacré à Oersted deux articles remarquables dus à la plume de M. Hirn, regrette que ce savant de premier ordre, dont les œuvres étaient déjà rendues accessibles aux lecteurs anglais et allemands, n'eût pas encore trouvé de traducteur français.

Nous avons aujourd'hui la satisfaction d'annoncer que cette lacune a été remplie, en partie du moins, par M. J. Guillaume, et nous avons sous les yeux un joli petit volume bleu clair, avec lequel nous avons passé des heures bien agréables au bord d'un ruisseau solitaire du bois de Boulogne. Cette traduction mérite tous nos éloges; elle reproduit toutes les qualités de l'auteur original, et pour toute critique, nous ne pouvons reprocher à M. Guillaume que de manquer çà et là un peu de l'animation d'Oersted et un peu de la vivacité française, tout en maintenant que c'est un excellent travail. Espérons que le succès décidera le traducteur et ses éditeurs à nous donner l'œuvre complète du savant danois. Nous savons bon gré à ces messieurs de ce qu'ils ont bien voulu nous donner, mais leur savons presque mauvais gré de ce qu'ils ont retenu par devers eux les plus beaux fragments peut-être. Ils comprendront nos regrets en se souvenant qu'en présence d'un riant essaim de sœurs également belles et charmantes, c'est la sœur absente qui nous semble la plus belle.

La littérature française s'honorerait en donnant droit complet de bourgeoisie à ce penseur original et synthétique, de la famille de Faraday, d'Ampère, de Humboldt et d'Arago, qui, le frère et l'égal des plus grands, était à la fois un homme de bien, un artiste dans l'âme, un philosophe distingué et un savant profond.

E. R.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE.

PHILOLOGIE.

LIVRES.

Vergleichende Grammatik der Griechischen und Lateinischen Sprache (Grammaire comparée des langues grecque et latine), par LÉON MEYER, 1^{er} vol. — Berlin, librairie de Veidmann, 1861.

Nos lecteurs connaissent déjà le nom de M. Léon Meyer par les extraits du « Recueil de philologie comparée », publié par M. Kuhn. Peut-être aussi se rappelleront-ils encore les débats qui se sont élevés dernièrement sur la question de savoir : si le latin est le parent le plus proche du grec ou non. (Voyez les livraisons du 31 mars 1860, t. IX, p. 689, et du 31 juillet 1859, t. VII, p. 214.) M. Meyer, par la publication de la grammaire dont nous annonçons ici le premier volume, se propose de résoudre cette question dans le sens affirmatif. Naturellement, ce ne saurait être une grammaire dans l'acception ordinaire du mot, attendu que celle-là ne fait guère ressortir que les ressemblances et les dissemblances les plus superficielles d'une langue quelconque avec une autre; c'est plutôt une histoire complète de tous les éléments et de toutes les formes de ces deux langues. L'auteur l'a fait précéder d'un aperçu succinct de l'histoire bien jeune encore de la linguistique comparée et des résultats qu'elle a déjà fournis à la science historique en général. Ne pouvant reproduire ici en entier ce chapitre rédigé de main de maître, nous aimons mieux ne pas le gâter par un résumé impossible, et nous passons au sujet spécial de la publication. Elle va donc établir, non plus d'une manière aphoristique, — ceci s'est fait déjà bien des fois, — mais avec tous les documents en main, ce fait que le grec et le latin, après s'être séparés de la souche commune de la race indo-européenne, ont formé pendant une certaine époque, que M. Meyer appelle l'époque gréco-italique, et qu'il nous permettra d'appeler simplement pélasgique, une seule et même langue d'un seul et même peuple, qui ne s'est divisé en deux branches qu'à son arrivée en Europe.

Voici de quelle manière on arrive à constater ce fait :

Quand on compare les éléments et les formes des deux langues, on en trouve d'abord un certain nombre qui sont à peu près identiques; puis d'autres qui ont gardé dans une des deux langues une empreinte plus ancienne que dans l'autre, de sorte que celle-ci peut être dérivée de celle-là; enfin une dernière classe de formes qui ne peuvent être directement dérivées l'une de l'autre, mais seulement d'une troisième qu'il faut supposer, et qui est proprement ce que l'on appelle la forme pélasgique ou gréco-italique. Ainsi, on ne saurait dériver ni *ferunt* (ils portent) de *φέρουσι*, ni *φέρουσι* de *ferunt*; mais il faut ramener *ferunt* à *feront*, *feront* à *ferunt*, et de même *φέρουσι* à *φέρωνσι* = *φέρωντι*, ce qui doit avoir été la forme pélasgique équivalente à la forme sanscrite *bhāranti*. De même *ἀγρόν* ne saurait être dérivé d'*agrum*, ni ce dernier du premier, mais tous les

deux ensemble d'une forme plus ancienne, *agrom*, forme qui, par une loi particulière au grec, y a changé *m* contre *v*, tandis que le latin, en vertu d'une autre loi particulière à lui, a mis à la place de *o* le son plus foncé *u* (prononcez *ou*). Si de là on désire aller encore plus avant, on comparera la forme pélasgique *agrom* avec la forme sanscrite *ájram* (prononcez *ádschram*), et l'on trouvera que la voyelle *a* du sanscrit est plus ancienne que la voyelle pélasgique *o*, mais qu'au contraire *j* (*dich*) est une déformation du *g* assez récente et particulière au sanscrit. Il s'ensuit qu'on ne saurait dériver ni *ájram* de *agrom*, ni le contraire, mais bien tous les deux de *agram*, ce qui doit avoir été la forme primitive.

Comme de juste, M. Meyer commence par les éléments les plus simples, c'est-à-dire par les sons. Ceux-ci, comme on sait, se divisent en consonnes muettes, en consonnes liquides et en voyelles. Quant aux consonnes, la langue pélasgique en possédait seize : les dures *k* (*c*), *p*, *t*, les molles *g*, *b*, *d*, et les aspirées *gh* (*γh*), *bh* (*φh*), *dh* (*δ*), enfin les sept liquides *s*, *m*, *n*, *r*, *l*, *v*, *j*. Probablement ces seize consonnes représentent aussi le fonds commun de toutes les langues indo-européennes. En grec, ce fonds se trouve entamé par la perte de *v* et de *j*, dont le premier s'est éteint seulement dans les temps historiques, tandis que le dernier a complètement disparu déjà dans les monuments les plus anciens, pour être remplacé le plus souvent par *ζ*. De plus, en grec, la sifflante *ç* s'est souvent transformée en une simple aspiration. La perte la plus considérable que le latin ait faite regarde les aspirées, qui, comme telles, s'y sont perdues tout à fait, pour être remplacées, soit par un simple *k*, soit par *f*.

Naturellement, nous ne pouvons entrer dans le détail de ces recherches; il faut nous contenter d'indiquer leur marche en général.

Les CONSONNES DURES viennent les premières, non-seulement parce qu'elles occupent la place la plus large, mais encore parce qu'elles forment pour ainsi dire la base du système phonétique tout entier. Voici, outre l'indication des formes correspondantes que nous ne répéterons pas, les principales remarques à faire :

K (C).

Presque partout où le latin montre *kv* (écrit *qu*), tandis que le grec et le sanscrit ont seulement *k*, il faut regarder *kv* (*qu*) comme la forme primitive, que le grec remplace encore par *τ* ou par *π* : *quis* (qui?) = *τίς* = sanscr. *kis* ou *kás*; *quinque* (-cinq) = *πέντε* = sanscr. *pánçan*.

T,

en grec, devant *υ* et *ι* (*i*) est ordinairement devenu *σ* : *σύ* = *tu*, *εἴκοσι* (vingt) = *viginti*, *σεῦτερον* et *τεῦτερον*, etc.

Les CONSONNES MOLLES sont beaucoup moins fréquentes que les dures. Celles-ci, dans Homère, forment à peu près $\frac{1}{100}$ de tous les sons, et dans Plaute $\frac{1}{100}$; tandis que les molles, dans Homère, constituent $\frac{1}{100}$, et dans Plaute, $\frac{1}{100}$ seulement.

G,

comme initiale, ne correspond que dans une douzaine de mots; dans le corps du mot, il est un peu plus fréquent. Le groupe *gv* ne subsiste que dans quelques formes latines, où on l'écrit ordinairement *gu* : *anguis*, *sanguis*, *pinguis*, *exstinguere*, *ningere* = *ningere*, *ungere* = *ungere*, *urgere* = *urgere*. Pour la plupart, ici aussi, il a été remplacé par un simple *v*, qui en grec est devenu *β*,

tandis que le sanscrit montre *g* ou *j* (*dsch*) : *venire* = βαίνειν = sanscr. *gam*; βαδίζειν = *vādere* = sanscr. *gā*; βίος = *vivus* = sanscr. *jīva*; βορὴς = *vorax* = sanscr. *gar* (dévorer), etc. Plus rarement, le grec a ζ : ζῆν = sanscr. *jīu*, ou δ : δελφύς = sanscr. *gārbha*.

B

est assez rare, excepté dans le cas où il remplace *v* (*gv*) ou *bh*.

D

paraît plus fréquent, surtout si l'on y ajoute les mots latins qui ont *l* à la place de *d* : *Ulixes* = Ὀδυσσεύς, *leviro* = δασρ-, *lacrima* = δάκρυ, etc., etc.

Les CONSONNES ASPIRÉES sont χ, φ, ψ, = sanscr. *gh*, *bh*, *dh*, dont elles diffèrent cependant en se rapprochant plutôt des consonnes dures *k*, *p*, *t*, tandis qu'en sanscrit ce sont toujours les consonnes molles (*g*, *b*, *d*) qui remplacent les aspirées. Ainsi, dans la reduplication, nous avons πέφουχα, au lieu de βέφουχα, ce qui correspondrait au sanscrit *babhūva*. Autre part, cette affinité entre les consonnes aspirées et les consonnes molles éclate aussi dans le grec et dans le latin : γένυ (genou) = sanscr. *hānu* (pour *ghānu*), à comparer avec le lat. *genu*; *gratus*, χάρις-, sanscr. *hāryami*; μέγας, *magnus*, sanscr. *mahāt*, etc. Le latin, à son tour, ne possède que la seule aspirée *f*; *dh* (ψ) y est tout à fait perdu, et *gh* (χ), pour la plupart des cas, s'est transformé en *h*. Le *f*, à la vérité, correspond à *bh* en sanscrit, à φ en grec, mais il s'en distingue encore parce que les deux éléments dont il se compose, l'aspiration et la simple consonne, ne sont plus séparables; ainsi, *fallo*, au parfait, forme *fefelli*, au lieu de *pefelli*, comme πέφουχα (au lieu de φέφουχα) en grec.

Le latin se sert encore de *f* pour remplacer *dh* (ψ : *fumus* = θυμός = *dhūmā*, *foris* = θύρα, θήρ = *fera*, ψῆλος = *femina* = sanscr. *dhaini*, etc. Le changement le plus fort, c'est la transformation d'abord de *dh* en *f*, puis de *f* en *b* : *libero*-, (ἐ)λεύθερο-; *rubro*-, (ἐ)ρυθρό-, etc.

LES CONSONNES LIQUIDES.

S,

au commencement des mots, est ordinairement remplacé en grec par une simple aspiration : ἔπεισθαι = *sequi*, ὕπνος = *sompnus*, ἑπτα = *septem*, etc., ou bien il s'est perdu entièrement : ἑτερό-, sanscr. *satyā*-; εἶρειν, *serere*; ὀρός, *serum*; εἰ, *si*, etc. Ce n'est que quand il s'appuie sur une autre consonne qu'il reste aussi en grec : σύν pour ξύν, pour σκύν. Entre deux voyelles, il est élide en grec, tandis que le latin, surtout depuis le quatrième siècle avant notre ère, le transforme régulièrement en *r* : ὕειν, *urere*; ἑως ou ἥως, *aurora*; οὖς ou οὔας (pour οὔσας), *auris* (pour *ausis*); γένεος, *generis*; τῶν, τῶων (pour τῶων), *is-tarum*; θεῶν, *deorum*; ἀμᾶρ (aimer), pour *amāse*; terminaison qui est restée dans les infinitifs *es-se* (être) et *es-se* = *ed-se* (manger); de plus, dans tous les infinitifs parfaits : *fecis-se*. *S* à la fin des mots est très-usité en grec et en latin, seulement le grec le remplace quelquefois par un *v* nasal : φέρομεν (dorique φέρομεν) = *ferimus*; ναῦπιν = *navi-bus* = sanscr. *nāu-bhiz*.

N,

au commencement des mots, est souvent précédé en grec de ce qu'on appelle une prothèse, c'est-à-dire d'une voyelle euphonique (comparez *estomac* en

françois avec le latin *stomachus*) : ἀνέρ-, sanscr. *nár-*; ἔνεα, *novem*; ὄνομα, *onomen*. Il s'est perdu dans des formes comme ἄχος = *angor*. ὄορ = *ensis*, etc. Il sert à former le présent de quelques verbes : λαγχάνειν, dans l'aoriste ἔλαχον, *tangere*, *tetigi*, etc. Il s'échange contre *l* : ἄλλο-, *alio-*, sanscr. *anyá*; ἀμεινον, *melius*; λαγχάνειν, *nancisci*, etc., ou contre *r* : ὕδωρ, sanscr. *udda-*, ou il disparaît tout à fait : μείζω pour μείζονα, Ἀητώ = *Ládóna*.

M

également veut la prothèse en grec : ἐμέ = *mé*, ἀμελγειν = *mulgere*, etc. Dans le corps des mots, il devient quelquefois *n* : *gener* = γαμβρός (pour γαμρός), etc. Comme lettre finale, en grec, il est toujours remplacé par *v* : ἀγρόν = *agrum*, ou bien rejeté tout à fait : πόδα = *pedem*, sanscr. *pádam*.

R et L.

De ces deux lettres, la seconde a peu à peu succédé à la première. Ainsi, en vieux persan, *l* n'existe point encore, et il ne se trouve que rarement dans les Védas. Mais dans la langue gréco-latine, il occupe déjà une place considérable, en alternant tantôt avec *r* : ῥάκος et λάκος, ῥχεσθαι et ἔλθειν, αἰρῖν et εἰλεῖν, εἶρος, et *vellus*, βάρβαρος et *balbus*, etc.; tantôt en persistant dans le gréco-latin, pour reparaitre sous la forme d'un *r* en sanscrit : λείπειν, *linquere*, sanscr. *ric-*; λύκος, *lupus*, sanscr. *vaka*, etc. Remarquons encore la prothèse en grec : ὀλίγος, sanscr. *liç-*; ῥέγειν = *regere*; ἐρυθρό-, *rubro-*, sanscr. *rudhirá*.

V (en grec F).

Cette lettre n'existe plus dans le grec ordinaire, mais dans les poésies homériques et dans quelques dialectes elle a laissé des traces suffisantes pour que nous puissions la rétablir presque partout où elle paraît dans les langues sœurs. A part cette remarque, voici les principales modifications qu'elle a subies. Elle a disparu généralement devant *l* et *r*, où le grec quelquefois la remplace par *β* : βρέχειν (pleuvoir) = *rigare* = sanscr. *varsch*. βρίζα (ou ῥίζα) = *radix* = allem. *wurtzel*, etc. *κν* est fréquent en latin (écrit *qu*), mais ce groupe ne se trouve guère en grec. *δν*, dans quelques formes homériques : δFεῖδω, δFέτος, δFίς, etc.; en latin, *δν* devient *du* : *duodecim*, ou *b* : *bellum* = *duellum*, *bis* = *vis*. *σν* s'est perdu en grec; en latin, on écrit *su* : *suavis* = ἡδύς (pour σFηδύς), ou bien le *v* y est rejeté : *socer* = ἐκυρός = sanscr. *svácura*, etc. Le digamma, dans Homère, a donné occasion à plusieurs prothèses : ἱFεῖδνα pour Fεῖδνα, ἱFείκοσι pour Fείκοσι, que le grec vulgaire a laissées subsister quelquefois : ἀῖναι = ἀFῆναι, ἀῖξεσθαι = ἀFεξται = sanscr. *vashsh* (croltre). Dans le corps des mots le digamma se transforme en *β* : ἰδέα = *oro*, ou en *v* : πνεῖσω = πνέFσω, ou il disparaît tout à fait, surtout après des consonnes : ὀρθός = *arduus* = sanscr. *ardhrá*, ou bien encore il est assimilé à la consonne précédente : τέτταρες pour τέτFαρες = *quatuor*.

J,

en grec, n'existe plus. Il est remplacé soit par une simple aspiration, soit par *ζ* = *ds* : ζυγόν = *jugum* = sanscr. *yugám* = allem. *joch*; ἡβη, à côté de *juvenis*. sanscr. *yuván*. Entre deux voyelles, cette lettre a ordinairement disparu, aussi bien en latin qu'en grec, par exemple, dans les verbes contractés en *έω* (pour *έjω*), *όω* (*όjω*), *άω* (*ájω*) : θαμῶ (pour θαμάω, θαμάjω) = lat. *domo* (pour *domaó*,

domjo) = sanscr. *damádmi*. Mais *j*, en latin, est resté intact après des voyelles longues, ordinairement produites par l'élision d'une autre consonne : *mdjor* pour *magjor*. De même en grec, où il est remplacé par ζ : μείζων pour μέγνων. Les verbes en *ᾶζειν*, *ῖζειν*, *ῡζειν*, *ἔζειν*, *ὄζειν*, se rangent sous cette règle. Immédiatement après des consonnes, *j* a été rejeté souvent : ἔσμαι pour ἔσjomai, *eró* pour *esj*o, etc., ou il a été assimilé à la consonne : ἄλλος pour ἄljος, *mitlo* pour *mitjo*, ou encore, surtout en latin, il s'est transformé en *i* : *folium* pour *foljum* = φύλλον pour φύljον, etc., etc.

VOYELLES.

Tandis qu'une partie des consonnes s'est perdue avec le temps, le nombre des voyelles, au contraire, s'est considérablement augmenté. Les langues indo-européennes ne possédaient d'abord que les trois voyelles brèves *a*, *i*, *u*, et encore, dans les plus anciens de ces idiomes, la voyelle *a* l'emporte de beaucoup sur les deux autres. Si l'on y ajoute que très-souvent *i* et *u* ne sont qu'une modification des liquides *j* et *v*, il sera difficile de se défendre de la pensée qu'aux premières époques il n'y avait que la seule voyelle *a*. La langue gréco-latine, comme nous verrons, s'est déjà beaucoup éloignée de cette simplicité primitive.

A (A—E).

A, par une tendance à nuancer les sons que le sanscrit n'a point encore connue, est très-souvent devenu, en grec et en latin, *e* ou *o*, qui se placent, le premier entre *a* et *i*, le second entre *a* et *u*. Inutile de citer des exemples ni pour le cas où les deux langues montrent *e* ni pour cet autre, quand l'une des deux a encore conservé *a*. Remarquons seulement que le grec a profité de ce changement pour en former un principe de conjugaison : δρέπω, ἔδραπον, — τρέπω, τέτραμμαι, etc. Le latin ne montre que peu d'exemples de cette permutation : *fallo*, *fefelli*, et dans la composition : *arma*, *in-ermis*, etc.

A et O

également se permutent souvent, soit entre les dialectes de la même langue, soit entre les deux langues : *domdre* = δαμᾶν, κύων = *canis* (pour *cvanis*, forme pélasgique *kvan*), etc. C'est encore le cas dans la conjugaison : λέλογχα, de λαγγάνω, etc., et dans la composition : *obédire* (= *oboidire* = *ovis-dire*), à côté de *audire* (= *avis-dire*). Quelquefois le latin, par un second affaiblissement, a mis *u* à la place de *o* : *dolus* = δόλος, et ainsi partout dans les terminaisons en *us* et en *um*.

E et O

se permutent dans *ferent-*, φέροντ-, sanscr. *bhárant-*. La forme en *o* est plus ancienne que celle en *e*. Ainsi encore dans les gérondifs en *undo* (pour *ondo*). au lieu de la forme ordinaire en *endo* : *faciundo*, *faciendo*. Cette permutation entre dans la conjugaison d'un grand nombre de verbes grecs : τεκείν, τέτοκα, τόκος, etc. D'autres verbes montrent la gradation encore plus complète *a*, *o*, *e* : τρέφω, τέτροφα, ἔτραφον.

A et I, A et U.

Le sanscrit ne connaissant pas les sons intermédiaires *o* et *e*, son *a*, quand il est affaibli, devient directement *i* ou *u*, tandis qu'en grec et en latin on observe la gradation *a*, *e*, *i*, et *a*, *o*, *u* : *facere*, *ef-ficere*, *ef-sectus*; *capere*, *ac-cipere*,

ac-ceptus, ἄσθι, ἔστω = sanscr. *asdhī*. *A* précède toujours *o*. Ainsi, en latin; *genus*, *deus*, *ebur*, *vulnus* ont remplacé des formes plus anciennes : *genos*, *deos*, *ebor*, *volnus*, etc. Quelquefois même *u* a été affaibli encore une fois en *i*. alors la série devient complète : *septimus* = *septumus* = ἑβδομος = *saptámas*. En grec, les exemples d'*u* à la place d'*a* sont assez rares : νόξ = *nox* = sanscr. *náktam*.

I

n'offre rien de remarquable, si ce n'est qu'il est affaibli quelquefois en *e* : *ignis*, *ignem*; δέξω pour δειξω, de la racine *di*x, etc.

U,

en latin, a conservé le son pur, tandis qu'en grec il a été partout affaibli (comme en français), excepté dans quelques formes des dialectes béotien et lacédémonien : γλουκού pour γλυκύ, etc. Parfois cet *u* s'est encore une fois affaibli en *i* : μίτιλος = *mutilus*, ce qui est devenu la règle générale dans le grec moderne. De même en latin *u* devient quelquefois *i*, surtout dans la composition : *corniger* de *cornu*, mais aussi *lacrima* pour *lacruma*. Quand cette voyelle est suivie d'un *r*, elle s'affaiblit en *e* au lieu d'*i* : *socero*-, ἑυρο-, ζαϋρα-.

Les VOWELLES LONGUES ne sont nulle part primitives. Elles doivent leur origine soit au doublement des voyelles brèves (σέλα pour σέλαα), soit au principe que, pour remplacer une consonne élidée, on allonge la voyelle (*remus* pour *retmus*, μέλας pour μέλας). Or, de même que l'*a* primitif est représenté en grec et en latin par *a*, *e* et *o*, *d* y devient tantôt *d*, tantôt *ē*, tantôt *δ*, et même en grec on a introduit plus tard des signes particuliers pour *δ* (ω) et pour *ē* (η). Les dialectes dorique et éolique montrent ordinairement α à la place d'η. La conjugaison forme le parfait en η (dorique α), quand l'aoriste a α : δακείν et δέδηκα, λαθεῖν et λέλαθα, dorique λέλαθα. Le latin en général préfère *d*; le parfait montre tantôt *d*, tantôt *ē* : *capio*, *cēpi*, mais *caveo*, *cāvi*. Par un second affaiblissement, *ē* devient *i* : *délénire* pour *délénire*, etc. *O* se place à côté d'*o* dans *moveo*, parfait *mōvi*, *nomen* et *δνομι*, εὐώνυμος, etc., et à côté d'*d* dans στρωτός = *strdtus*, πρώτος et dorique πρώτος. *O* affaibli devient *ū* : *prætūra* et *prætor*, *datūrus* et *datōr*, sanscr. *dātā*. Quant à *i* et à *ū*, ils correspondent si peu et se rencontrent si rarement, que nous pouvons les omettre ici.

Les DIPHTHONGUES doivent leur origine à une règle d'accentuation encore en vigueur dans le sanscrit, et qui exige que la voyelle accentuée soit renforcée par un *a* qu'on fait précéder, ce qui forme, avec *i* et *u*, les diphthongues *ai* et *au*, les deux seules que connaisse le sanscrit. Mais comme la lettre *a* du sanscrit correspond aux trois lettres *a*, *e*, *o* du grec et du latin, il en résulte que ces deux langues, au lieu des deux diphthongues *ai* et *au*, doivent en avoir six : *ai*, *ei*, *oi*, *au*, *eu*, *ou*, lesquelles en effet existent en grec et dans l'ancien latin, tandis que le latin classique ne possède plus que la seule diphthongue *au*. Il remplace *ai* par *æ* (*æquum* = anc. lat. *aiguom*), *ei* par *i* ou *ē* (*dicere*, *civis*, *turrēs* = *deicere*, *ceivis*, *turreis* en ancien latin), *oi* d'abord par *œ*, puis par *ū* (*ūna*, *commūnem*, *utile*, *cūdrāt*, *mūrus*, *lūdus* = *œna*, *cōmænem*, *œtile*, *cœravīt*, *mœros*, *lœdos* = *oina*, *comoinem*, *oitile*, *coiravīt*, *moiros*, *loidos*), *eu* par *ū* (*lūcre*, *lūx*, etc., à côté de *leuxós*). En vieux latin, on trouve *doucere* à la place de *durere*; *eu*, dans le latin classique, provient d'une contraction : *neuter* = *ne-uter*, *neu* = *ne-ve*, ou par *ū* également (*Lūcina*, *lūmen* = *Loucina*, *loumen* en ancien latin).

Nous nous contentons de mentionner en passant les chapitres sur les combinaisons de plusieurs consonnes au commencement, au milieu et à la fin des mots, sur la rencontre de plusieurs voyelles, enfin sur l'influence mutuelle des consonnes sur les voyelles et de celles-ci sur les premières, et nous arrivons ainsi de la théorie des sons à celle des

RACINES.

Quand on décompose les mots en leur enlevant l'un après l'autre tous les préfixes et suffixes qui les enveloppent de leurs plis multiples, on découvre un dernier reste qui pour nous n'est plus soluble, et qui forme ce qu'on appelle la *racine* du mot. Toutes les racines indo-européennes sont monosyllabiques. Naturellement, elles n'appartiennent pas plus à une langue particulière qu'à une autre, mais elles constituent le fonds commun à toutes, dont chacune s'est approprié une part plus ou moins grande. Quant à leur signification, elles se divisent en deux grandes classes, celle des *racines verbales*, qui ont donné naissance aux verbes et aux noms, et celle des *racines pronominales*, qui n'ont qu'un sens déterminatif, et qui ont produit surtout les pronoms.

Les *racines pronominales* sont peu nombreuses, mais d'autant plus importantes. M. Meyer n'en compte que huit qui soient bien constatées :

TA, sous cette forme simple, existe encore en sanscrit et en grec : *tam* = τός, *tdm* = τάν, *tdd* = τό, etc.; de plus, dans les composés *is-te*, *is-ta*, *is-tud*. αὐ-τος, αὐ-τή, αὐ-τό, etc. Le pronom de la deuxième personne du singulier σύ (pour τύ) = *tu* = sanscr. *tvam*, s'y rattache également. Elle entre aussi dans la composition des comparatifs en τει-ρο, des superlatifs en ις-το, etc.

Les racines *da* et *dha* ne sont guère autre chose que des modifications de *ta*. Elles se trouvent dans les mots suivants : δέ, δ-δε, δη, *quan-do*, *un-de*, *qui-dam*, εἰ-θι, πο-θι, *u-bi* (pour *cu-dhi*), τό-θι, *i-bi* (pour *i-dhi*), etc.

KA (pour *kva*, avec les formes secondaires *ki* et *ku*) a servi à former les pronoms interrogatifs : sanscr. *kás*, *kád* (pour *kvás*, *kvád*) = τίς, τί (pour *xFíc*, *xFí*) = *quis*, *quid*, etc. Les racines *ga* et *gha* sont reconnues pour être des modifications de *ka*.

PA, dans les composés *á-pó* = sanscr. *á-pa* = lat. *a-b*, etc. Les racines *ba* et *bha* se rapportent également à *pa*; elles paraissent dans *áμ-φω* = *am-bó*, et dans les terminaisons du datif pluriel, *vo-bis*, *ναῦ-φιν*, etc.

SA : sanscr. *sá* = δ, *á-xoιτις* pour *σά-xoιτις*, *á-παξ* pour *σά-παξ* (*a copulativum*), etc.

NA, dans *nos*, *nobis*, *num*, *nam*, *νόν*, *vōv*; dans la négation : sanscr. *na*, lat. *ne*, etc.

MA, dans le pronom de la première personne : μέ, *mé*, etc.; ἐμός, *meus*, etc., et dans les terminaisons de noms : μος, *mus*, *ma*, etc.

Les racines *ra* et *la* sont encore peu sûres.

VA, dans le pronom de la première personne du pluriel : sanscr. *vayám*, allem. *wir*, et en latin dans le pronom de la deuxième personne : *vos*, etc. M. Meyer y ajoute encore plusieurs autres formes, où la racine paraît plus ou moins défigurée.

JA, dans le pronom relatif sanscrit *yás*, *yá*, *yád* = ὅς, ἥ, ὅ, etc.

On trouve encore citées comme racines pronominales les trois voyelles *a*, *i*, *u*, mais elles sont probablement mutilées.

Racines verbales.

M. Meyer commence par faire remarquer que les difficultés qu'il y a de déterminer soit la forme, soit la signification d'une racine verbale, loin d'être vaincues déjà toutes, laissent encore un vaste champ ouvert à des recherches ultérieures. Les racines les plus simples sont composées de deux lettres, d'une consonne et de la voyelle *a*. M. Meyer en compte dix-sept. Six autres commencent par une double consonne et se terminent encore en *a*. Viennent les racines terminées en *i*, dont l'originalité semble déjà douteuse. Quant aux racines terminées en *u*, elles supposent toutes une forme plus ancienne en *av*. D'autres, qui commencent par une voyelle et se terminent par une consonne, paraissent avoir perdu une voyelle finale. Mais la grande majorité des racines reconnues comme telles jusqu'à présent commencent par une consonne et finissent de même, quoique pour un certain nombre d'entre elles on sache positivement, et que peut-être il faille présumer de toutes, que la consonne finale est un suffixe ajouté plus tard, mais dont on ne connaît pas encore exactement la valeur. C'est d'après ce suffixe que M. Meyer divise tout le reste des racines, suivant qu'elles se terminent en *r*, *l*, *k*, *p* (la forme *causale* des verbes sanscrits), *t* (dont une grande partie semble être dérivée de noms), *g*, *b*, *d*, *gh*, *bh*, *dh* (six classes qui probablement ne présentent que des modifications de racines terminées en *k*, *p*, *t*), *s* (la forme *désidérative* des verbes sanscrits), *sk* (*sc*) et *n* (thèmes qui servent à former des présents), ou enfin en *m* et en *v*, avec les racines redoublées.

Nul doute que toutes ces racines, à l'époque primitive, n'aient possédé la faculté de se transformer en verbes et en noms par la simple adjonction des syllabes servant à marquer les inflexions, mais il s'en faut que cette faculté leur soit restée à toutes et dans toutes les langues. Le grec et le latin ne possèdent plus de ces racines pouvant faire fonction de verbes qu'une partie comparativement très-petite; le reste s'est perdu, ou existe seulement encore dans quelques formes dérivées. M. Meyer termine donc ce volume par l'énumération des *verbes radicaux* grecs et latins, rangés d'après les mêmes principes que les racines. — Espérons que la publication du deuxième volume nous fournira bientôt l'occasion de continuer cette étude.

J. H.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS.

Mittheilungen du Dr PETERMANN. 1861. VII. 9 juillet.

P. C. Rigby, consul britannique à Zanzibar. Le territoire de Zanzibar. Le document est daté du 1^{er} juillet 1860. On y passe successivement en revue les limites, la côte, l'île de Zanzibar et le canal qui la sépare du continent, la population et ses divers éléments, l'organisation sociale, religieuse, politique, militaire, etc.; le climat, les maladies, les productions du sol, les animaux, le commerce et le mouvement du port, les villes principales, les ports, les rivières de la côte, etc., etc. Le Rapport se termine par un aperçu historique. — Lectures publiques de *Gust. Raddé* sur la Sibérie et les territoires de l'Amoûr, dans la salle de l'Université impériale de Saint-Petersbourg, au mois de mars 1860.

III. Le fleuve Amour. Son importance dans la géographie de l'Asie orientale. La nature des contrées environnantes. Sa colonisation et son avenir. — Résultats de la mission scientifique des frères H. A. et R. Schlagintweit dans l'Inde et la haute Asie, de 1854 à 1858 (avec huit cartes, sur la même planche). Nous renverrons le lecteur au compte rendu que la *Revue* a déjà donné du volume paru de cette grande relation, livraison du 30 juin dernier, p. 622. — Expédition Heuglin à l'intérieur de l'Afrique. Lettres de M. de Heuglin, l'une datée d'Aïn-Mousa, 27 et 29 mai, l'autre de Suez, 2 juin. (Rend compte sommairement du départ du Caire, de l'arrivée à Suez par le chemin de fer, et de l'excursion à Aïn-Mousa.) Lettre du docteur Studner, datée d'Aïn-Mousa, 30 mai. (Retour sur les parties de la basse Égypte que l'expédition a vues durant son passage. Environs d'Alexandrie. Course à Aboukir. D'Alexandrie au Caire. Flore de ces différents territoires.) Lettre de M. Kinzelbach, datée de Suez, 1^{er} juin, Précautions prises pour le transport des instruments. — Fondation d'une société de géographie à Leipzig. — Le baron Arthur de Sass. Géographie botanique de l'île d'Osell et des îles avoisinantes. — Neigeaur. Publications récentes en Italie. — Population de la Suède en 1858. D'après le recensement de 1858, la population totale du royaume est de 3,734,240 âmes. Le recensement de 1855 n'avait donné que 3,640,398. — Quelques remarques sur l'ethnographie de la Turquie d'Europe de M. Lejean (voir la livraison de la *Revue* du 31 mars, p. 306), par le docteur Kind. — Publications récentes.

Beiträge zu einer physisch-geographischen Skizze der Isthmus von Panama (Matériaux pour une Esquisse physique et géographique de l'isthme de Panama), von Dr MORITZ WAGNER. Gotha, Perthes. 1861, in-4^o de 23 pages, avec une carte.

Avec le 7^e cahier des *Mitteilungen*, l'établissement géographique de Gotha publie le 5^e fascicule complémentaire (*Ergänzungsheft*). Ainsi que le titre l'indique, ce fascicule est consacré à un mémoire de M. Wagner sur l'isthme de Panama. C'est un travail d'ingénieur. Il trace un aperçu général de la partie de l'isthme comprise entre la baie Limon, sur la mer des Antilles, et la ville de Panama, sur l'Océan (là où est établi le chemin de fer interocéanien); il en décrit la nature orologique et géologique, et fait suivre cette description d'un tableau hypsométrique très-détaillé, avec des remarques sur la végétation. Le travail se termine par des considérations pratiques sur la configuration de l'isthme au point de vue d'un canal pour la communication des deux mers.

Deutsche Vierteljahrsschrift (Revue trimestrielle allemande). — Stuttgart, Cotta.

Le n^o 94 de cette publication est plus varié que le n^o 93 que nous avons analysé dans une précédente livraison. Il commence par un discours sur l'*État actuel des sciences administrative* (Wissenschaftliche Polizei) et *politique*, prononcé par M. Schäffle en inaugurant sa chaire à l'Université de Tubingue. Le savant économiste y fait sa profession de foi sur toutes les matières qu'embrassent ces deux cadres si étendus. Mais ce discours, résumé lui-même d'une vaste doctrine, échappe par sa concision à toute analyse.

L'article sur la *Mission sociale actuelle de l'Église*, signé de M. Kiesselbach, nous paraît le travail le plus important de ce numéro de la *Revue trimestrielle*. Le but de l'auteur ressort de la devise qu'il a placée en tête de son article :

« La science ne trouve presque plus rien à détruire, elle doit maintenant commencer l'œuvre de la reconstruction. » M. Kiesselbach n'est pas dévot, ni ennemi des lumières; il lit et approuve Strauss. Pour lui, la religion n'est pas le résultat de la révélation, mais seulement un besoin de la nature humaine. C'est en partant de ces prémisses qu'il parvient à démontrer l'utilité pratique de l'Eglise. On voit que M. Kiesselbach est aussi libéral que bon dialecticien.

Les *Tribulations politiques et financières de l'Autriche* ont été depuis une dizaine d'années le sujet de bien des articles de journaux ou de revues, de bien des brochures et des livres. Nous ne savons si ces nombreux écrits ont contribué à diminuer ces tribulations, mais à coup sûr ils en ont saturé le public. Nous nous bornerons donc à dire que l'auteur du travail que nous avons sous les yeux espère beaucoup en premier lieu du Reichstag, et en second lieu d'un emprunt garanti par le clergé. Nous considérons cette idée comme malheureuse et grosse — si elle était adoptée — de nouvelles tribulations politiques et financières.

L'*ancien et le nouveau droit des gens* s'applique, comme tout le monde aura deviné, en grande partie aux récents événements dont l'Italie a été le théâtre. Ce n'est pas encore de nos jours qu'il faut espérer rencontrer l'appréciation impartiale de ces événements. Selon que l'on sympathise avec l'Italie ou qu'on est un adversaire de son unité, on sera porté à distribuer l'éloge ou le blâme pour certains faits.

Le *Camp retranché dans la Forêt-Noire* est un article militaire, matière sur laquelle nous avouons notre incompetence. Nous avons encore un autre motif pour passer outre, c'est que nous n'aimons pas nous arrêter à la pensée d'une guerre avec l'Allemagne. Cette perspective ne serait pas gaie.

Mais en voici une qui l'est beaucoup, pour tous ceux qui aiment les enfants. Nous faisons allusion aux *Jardins de l'enfance* (Kindergaerten) de Frœbel, auquel l'article suivant est consacré. Cet article nous fait entrer de plain-pied dans ces charmants asiles où les jeunes plantes humaines trouvent l'air et le soleil, le jeu et l'instruction, ou plutôt l'éducation qui assure leur développement normal. Nous ne saurions assez recommander la lecture de ce travail aux personnes qui ne connaissent pas encore la méthode Frœbel.

Un article intitulé *la Question du théâtre* au point de vue pratique (de l'Allemagne) clôt ce numéro.

La première partie du n° 95 renferme quatre articles, en tête desquels figure *la Question des poids et mesures en Allemagne*. Nous sommes heureux de pouvoir louer ce travail sans restriction. Il se distingue par la clarté, par le savoir et par la justesse des vues. Il est à la fois scientifique et pratique. Nous n'avons pas besoin de dire que l'auteur, après avoir examiné toutes les propositions faites dans ces derniers temps, se prononce en faveur de l'introduction en Allemagne du système métrique français. Nous croyons savoir que telles sont les conclusions du rapporteur nommé à cet effet. Si, comme il y a lieu de l'espérer, la diète de Francfort adopte ces conclusions, l'Angleterre et la Russie s'y décideront probablement à leur tour, et le système métrique deviendra universel.

La *Compagnie d'assurance hypothécaire saxonne*, tel est le titre du second article. C'est l'exposé d'une idée neuve, conçue par le conseiller intime Engel, dont le nom est familier aux économistes et surtout aux statisticiens. La Compagnie assure : 1° contre l'interruption dans le paiement des intérêts; 2° contre la retraite du prêt; 3° contre divers autres risques que peuvent courir le prêteur

ou l'emprunteur. Cette institution a pour siège Dresde, où elle fonctionne depuis 1839.

La science et la vie est le sujet qu'un professeur très-distingué, M. Helfferich, s'est proposé d'examiner. Quelle influence la science a-t-elle eue sur l'organisation sociale, sur les progrès politiques, intellectuels, moraux des hommes? Pour répondre à cette question d'un si haut intérêt, M. Helfferich déploie une étonnante érudition. On remonte avec lui dans l'antiquité et on redescend dans les temps modernes; on parcourt les domaines scientifiques les plus variés, depuis l'astronomie et la géologie jusqu'à la morale et l'économie politique. Dans toutes ces pérégrinations scientifiques, on suit l'auteur avec intérêt, approuvant souvent, critiquant ou du moins doutant quelquefois. Seulement, quand on est arrivé à la fin de l'article, on n'est pas satisfait. On a de la peine à résumer les opinions de l'auteur, qui ne laisse qu'une impression générale, et en conséquence un peu vague. Nous attribuons la cause de cet effet fâcheux à l'art que M. Helfferich a su mettre à adoucir les transitions. Ainsi une qualité poussée trop loin est devenue un défaut.... assez grave. Les pensées semblent s'enchevêtrer les unes dans les autres, et l'ensemble paraît *verschwommen*, presque confus. Nous le regrettons, parce qu'il y a là beaucoup d'excellentes idées, dont une partie se perdra, parce que peu de personnes ont de nos jours le temps de relire plusieurs fois le même travail.

Le numéro de la *Revue* que nous analysons réserve pour la *bonne bouche* un article traitant de l'*Influence de l'instrument* (de l'outil) *sur l'homme qui l'emploie*, dû à M. Alex. Gigl. C'est un travail vraiment charmant, rempli de fines observations et rédigé dans un style très-littéraire, ayant d'ailleurs des conclusions très-nettes. Il veut que l'intelligence l'emporte sur l'outil, et que l'art forme la synthèse de ces deux agents. Celui qui trouvera ces conclusions énigmatiques n'a qu'à lire l'article; nous sommes sûr qu'il nous saura gré de le lui avoir signalé.

MAURICE BLOCK.

CHRONIQUE DE QUINZAINE.

Dans la marche des affaires humaines, il importe de distinguer le développement naturel des choses, de la politique des cabinets. Comme la terre dans l'espace, l'humanité a dans l'histoire son mouvement propre, infiniment plus exposé sans doute aux hasards de l'accident, mais qui arrive toujours à ses fins. Les questions se posent d'elles-mêmes et mûrissent à leur temps, par l'action de facteurs internes; le mode de mûrir seul dépend des circonstances extérieures et des volontés du moment. On ne fait pas l'histoire, elle se fait elle-même, et ce ne sont pas les résultats, c'est la manière dont ils se produisent qui nous appartient et relève de nous. Nulle pression au monde n'étouffera jamais ce qui doit vivre; nulle assistance ne maintiendra ce qui doit mourir. L'unique sagesse en politique est de distinguer la vie de la mort, de s'attacher à la première et d'abandonner la deuxième. Il dépendait de la France d'intervenir à Rome en 1849 ou de ne pas intervenir; relativement à l'évolution italienne, cette intervention était un pur accident. Aussi voyons-nous qu'en somme elle n'a servi de rien. Nous avons la ferme conviction qu'au début de la guerre d'Italie le gouvernement français voulait, conformément à ses déclarations, maintenir l'intégrité du pouvoir temporel. Il ne l'a pas pu. Il a cédé pas à pas, et malgré lui, à la force du principe opposé, en faveur duquel il est intervenu en 1859. Cette deuxième intervention, conforme à la force des choses, a annulé la première. Aujourd'hui, le pouvoir temporel n'existe plus à Rome qu'à l'état de décoration, et la retraite de nos troupes fera tomber la toile. On recommence à croire et certains indices autorisent à penser que cette retraite est proche. La papauté elle-même y trouvera désormais son avantage, car le maintien de l'occupation commence à tourner même contre ses intérêts spirituels. Il était impossible qu'à la longue les Italiens ne finissent par méditer sur l'exemple de celles des nations européennes que la Réforme a affranchies de la papauté, et l'on assure que c'est ce qu'ils commencent à faire en ce moment. La question de la papauté se distingue en effet par un point essentiel de toutes les autres grandes questions politiques : elle est fondamentale pour les peuples catholiques, et nulle pour les peuples protestants. La conclusion est facile à tirer, et elle commence à poindre en Italie. Si la papauté veut sauver son autorité spirituelle, il faut qu'elle se hâte de faire au mouvement national le sacrifice de son autorité temporelle.

Pendant que, pour l'achèvement de son unité, l'Italie lutte contre des difficultés qui pourraient être abrégées, l'Allemagne prépare la sienne par un de ces mouvements d'opinion, par une de ces agitations qui, en Angleterre, ont frayé une voie pacifique à toutes les grandes réformes de ce siècle. L'association

nationale pour l'unité allemande, le *National-Verein*, est devenue une puissance. Le développement qu'elle a pris et les résultats qu'il est dès à présent permis d'en attendre ne sont pas la moindre preuve de l'irrésistible force de l'opinion dans notre temps. C'est merveille de voir comme en Allemagne, aussi bien que partout ailleurs en Europe, les défenseurs de l'immobilité sont aujourd'hui frappés d'impuissance. On est confondu du chemin qu'à travers tant d'épreuves, de catastrophes même qui semblaient devoir les engloutir à jamais, les idées libérales ont fait depuis 1813. La rhétorique d'un certain libéralisme banal y perdra quelque chose : bientôt il ne sera plus de mode de dénoncer les éternels complots des rois contre les peuples. On entrevoit le moment où la liberté triomphera sans combat, par la seule puissance de l'opinion. Certes, jamais chute ne parut plus profonde que celle qui précipita l'Allemagne du haut des espérances de 1848. Dès aujourd'hui, on peut dire qu'elle a plus que regagné le terrain perdu. La plupart des gouvernements de la Confédération voient certainement de fort mauvais œil les efforts du *National-Verein*. Mais tout comme les intérêts absolutistes sont impuissants à reconstituer la sainte alliance contre le progrès des libertés européennes, de même en Allemagne les gouvernements particuliers sont impuissants contre le mouvement unitaire. Il suffit de la bonne volonté de deux princes, et pas des plus considérables, pour tenir en échec tout le mauvais vouloir de la Confédération. Ces deux princes sont le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, qui, dès le principe, prit le *National-Verein* sous sa protection, et le grand-duc de Bade, chez lequel l'association vient de tenir sa deuxième assemblée générale annuelle. Cette assemblée, qui a eu lieu à Heidelberg, a été très-importante, non moins par l'accord général des esprits que par la teneur même des propositions qui ont été votées, et dont voici les deux principales :

Organisation de la défense nationale :

« Attendu que l'agitation en faveur de l'organisation de la défense nationale, agitation parfaitement légitimée par les défauts du système militaire fédéral et les périls de la situation actuelle de l'Europe, gagne chaque jour en étendue;

» Qu'il résulte par cela même la nécessité de lui donner un développement égal;

» Attendu, en outre, que c'est la mission et le devoir du *National-Verein* allemand d'appuyer et d'encourager toutes les aspirations nationales, en les concentrant entre ses mains; le *National-Verein* décide, par l'organe de son assemblée générale :

» 1^o Le *National-Verein* s'efforcera d'encourager, par tous les moyens légaux dont il dispose, la création d'associations de défense nationale en Allemagne;

» 2^o Il visera surtout à ce qu'il n'existe aucune différence ni dans l'armement ni dans l'instruction, sans se laisser arrêter par des minuties ou des détails accessoires;

» 3^o Il charge et autorise son comité de faire ce qui sera jugé nécessaire, en s'entourant des conseils d'hommes du métier. »

Construction de chaloupes canonnières.

« 4^o Il sera ouvert partout par ses membres des souscriptions pour la construction de chaloupes canonnières;

» 2° Les sommes recueillies seront versées à une caisse commune qui sera placée sous l'administration du comité central, et il sera régulièrement donné connaissance de son état et de ses augmentations par la *Gazette hebdomadaire du National-Verein* ;

» 3° Les premiers fonds de cette caisse navale seront faits par le National-Verein, qui donnera d'abord 10,000 florins, sauf d'autres dons ultérieurs, qui dépendront de l'état de sa propre caisse ;

» 4° Mais comme pour le moment il n'existe pas encore un pouvoir central auquel on puisse remettre les sommes recueillies, elles seront, dès qu'elles auront atteint le chiffre de 10,000 florins, remises au ministre de la marine de Prusse, dans le but déterminé d'être employées à la construction de chaloupes canonnières destinées à protéger les côtes de la mer du Nord et de la Baltique ;

» 5° Par là, le National-Verein exprime l'espérance fondée de voir les assemblées représentatives allemandes, stimulées par l'exemple du peuple, voter les sommes qui permettront aux gouvernements d'accorder tous leurs soins et leur énergie à une entreprise nationale impossible à réaliser par la seule initiative individuelle, et qui demande l'appui constant des forces financières de tous les États, et dont la non-exécution abandonnerait les intérêts politiques et commerciaux de la nation à la merci de son plus faible voisin. »

Pour le dire en passant, les dix mille florins dont il est question dans la deuxième proposition ont été souscrits séance tenante.

Toutes les correspondances d'Heidelberg sont unanimes à signaler la dignité des délibérations et le tact avec lequel les orateurs ont su éviter tout ce qui eût pu affecter les relations internationales. La proposition concernant la défense nationale n'a rien d'agressif en elle-même, et comme le dit son préambule, elle est parfaitement justifiée par l'aspect incertain des affaires européennes. Si nous passons à l'Angleterre ses volontaires, à combien plus forte raison ne devons-nous pas passer des préoccupations semblables à l'Allemagne, si faible par son morcellement ! Le mouvement unitaire tout entier n'a d'ailleurs pas d'autres raisons d'être que ces préoccupations. Au point de vue de son développement intérieur, l'Allemagne trouvera à l'unité moins d'avantages qu'à l'inconvénient. Elle y perdra tous ces petits centres, dont la rivalité donne une si vive impulsion à la vie intellectuelle. Heidelberg, qui vient de donner l'hospitalité au National-Verein, Iéna, Tubingue, toutes ces universités qui ont rendu tant de services à l'intelligence, ne seront plus que bien peu de chose en comparaison de Berlin, si jamais l'unité se fait. Mais c'est une loi générale de l'humanité qu'il n'y a pas de progrès sans sacrifice, et c'est une loi particulière du dix-neuvième siècle que tout y tend à la concentration des forces. Il faut bien que l'Allemagne suive le courant ; et c'est aussi, comme nous l'avons déjà fait remarquer, à ce point de vue qu'il faut se placer si l'on veut être juste, pour apprécier l'attitude de l'Autriche vis-à-vis de la Hongrie. Les Hongrois ont le droit d'exiger davantage, mais l'Autriche ne peut pas donner plus que ce qu'elle offre. Aujourd'hui la Diète est dissoute, et les Hongrois se renferment provisoirement dans la résistance passive. Mais une solution violente du conflit paraît désormais probable.

Les dernières nouvelles des États-Unis ont produit en Europe une très-pénible sensation. Dans le vieux monde, les sympathies sont généralement acquises au Nord, et la défaite de Manassas a été considérée comme la défaite même de la

civilisation. Le Nord, toutefois, ne peut pas succomber; ses ressources et l'enthousiasme de ses citoyens le mettent en état de réparer un désastre qu'il est encore permis d'attribuer à la surprise. Le Sud, en effet, grâce à la connivence de la précédente administration, était prêt depuis longtemps. Le Nord a été pris au dépourvu. D'ailleurs, le vrai sens de cette guerre, sous-entendu jusqu'à présent, c'est l'abolition de l'esclavage, et le Nord n'aura toute sa force que lorsqu'il l'aura proclamé.

A l'intérieur, nous n'avons à mentionner que les mesures pour l'achèvement des chemins vicinaux, qui ont obtenu l'approbation générale, et l'ouverture des conseils généraux, à l'occasion de laquelle ont été prononcés quelques discours importants, mais d'une politique un peu trop satisfaite. Quelques orateurs ont même cru devoir rassurer les populations au sujet des conséquences du décret du 24 novembre, et cela quand il se produit par l'Europe tout entière comme une renaissance libérale. L'esprit d'à-propos n'est pas donné à tout le monde.

A. NEFFTZER.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME SEIZIÈME.

Première livraison.

Études sur l'économie rurale de l'Allemagne (deuxième article), par <i>M. Eugène Risler</i>	5
La Princesse (deuxième partie), traduit de l'allemand par <i>M. Auguste Vidal</i> . . .	24
L'Inde, ses origines et ses antiquités. Période védique. Les temps védiques (troisième article), par <i>M. Vivien de Saint-Martin</i>	46
Le Moine (deuxième partie), traduit de l'allemand de <i>M. Gustave Struensee</i> par <i>M. A. Materne</i>	82
Bulletin bibliographique et critique.	121
Courrier politique, littéraire et scientifique.	138
Chronique de quinzaine.	157

Deuxième livraison.

Les dieux de la Grèce antique (deuxième article), par <i>M. Albert Réville</i>	161
La Princesse (troisième partie), traduit de l'allemand par <i>M. Auguste Vidal</i>	191
Les Universités allemandes dans la première moitié du dix-neuvième siècle (premier article), par <i>M. Eugène Seinguerlet</i>	216
La Liberté communale et la Révolution, par <i>M. Eugène Maron</i>	253
Histoire de l'Égypte antique, d'après les légendes arabes.	275
Bulletin bibliographique et critique.	286
Courrier politique, littéraire et scientifique.	309
Chronique de quinzaine.	317

Troisième livraison.

De la formation du canon du Nouveau Testament (premier article), par <i>M. Michel Nicolas</i>	371
Huon de Bordeaux, par <i>M. Gaston Paris</i>	350
La Cruche cassée, comédie en un acte de <i>Henri de Kleist</i> (première partie). . . .	391
Recherches sur un nouvel agent impondérable : <i>l'Od</i> (troisième article), par <i>M. Arnold Boscowitz</i>	421
Bulletin bibliographique et critique.	456
Chronique de quinzaine.	476

Quatrième livraison.

De la formation du canon du Nouveau Testament (second article), par <i>M. Michel Nicolas</i>	481
M. Darwin et sa théorie de la formation des espèces, par <i>M. Ed. Claparède</i>	523
La Cruche cassée, comédie en un acte de <i>Henri de Kleist</i> (seconde partie). . . .	560
De la liberté de l'Eglise et de sa domination dans l'histoire, traduit de l'allemand de <i>M. C. F. Brunschli</i> (<i>Revue historique</i> de Sybel).	585
Bulletin bibliographique et critique.	624
Chronique de quinzaine.	635



CHARLES DOLLFUS.

Les Unes. all. 216

La Muehler 141

L. Meyer, gram 624

M. de Had, l'Allem. 232

La brochure des Allemands pour les Français 235

Viktor 247



